This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

www.libtool.com.cn

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

950406

Tome II Nos 1-12 1885-86

REVUE BÉNÉDICTINE

REPRODUCTION ANASTATIQUE 1964

DIRECTION ET ADMINISTRATION : ABBAYE DE MAREDSOUS (Belgique)

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Messager des Fidèles.

PETITE REVUE BÉNÉDICTINE.

TOME II. — 1885-86.

Digitized by Google

Approbations des 12 livraisons de la 2de année.

Imprimatur : Bruges, le 17 Mars 1885.
Imprimatur : Bruges, le 17 Avril 1885.
Imprimatur : Bruges, le 20 Mai 1885.
Imprimatur : Bruges, le 19 Juin 1885.
Imprimatur : Bruges, le 18 Juillet 1885.
Imprimatur : Bruges, le 20 Août 1885.
Imprimatur : Bruges, le 14 Septembre 1885.
Imprimatur : Bruges, le 20 Octobre 1885.
Imprimatur : Bruges, le 18 Novembre 1885.
Imprimatur : Bruges, le 19 Décembre 1885.
Imprimatur : Bruges, le 18 Janvier 1886.
Imprimatur : Bruges, le 18 Février 1886.

✠ J. J. Évêque de Bruges.

Digitized by Google

Operi Dei nihil præponatur. Reg. S. Bened. c. 43.

Vere Deum quærere. Reg. S. P. Bened. c. 58.

Le Messager des Fidèles

Petite Revue Bénédictine,

paraissant à l'abbaye de Maredsous, sous la direction du

R. P. DOM GÉRARD VAN CALOEN, O. S. B.

Rédaction et Administration

A L'ABBAYE DE ST-BENOIT DE MAREDSOUS, PAR ST-GÉRARD,

Province de Namur (Belgique).

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LIÈGE

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1885-86. — N° 1. — 21 Mars.

A NOS LECTEURS.

Un petit signe de vie! C'est par cet appel adressé à nos chers lecteurs que nous clôturions notre première année; nous voulions voir s'établir entre eux et nous des rapports intimes et suivis, se former des liens solides de sympathie réciproque, basée sur une parfaite communauté de principes.

Beaucoup ont répondu à notre appel: leurs lettres fraternelles et amies nous ont encouragés, éclairés, fortifiés. Rien de tel que de se sentir approuvé et soutenu, pour reprendre sa marche avec un courage nouveau, sous l'œil de Dieu et à l'aide de sa sainte grâce.

Mais plusieurs de ces lettres sont trop belles et trop importantes pour rester dans nos cartons ; il nous semble que de plein droit elles appartiennent à nos lecteurs, car elles émanent de leurs frères et reproduisent, peut-être, leurs propres sentiments. Oui, nous osons l'espérer, nos *fidèles* lecteurs formeront peu à peu une vraie famille, dont tous les membres seront imbus des mêmes principes, prêts à les propager autour d'eux.

C'est donc avec bonheur que nous leur ouvrons nos colonnes : qu'ils viennent y exprimer leurs sentiments, leurs aspirations, leurs vues. Ces lettres feront plus de bien que nos propres pages, car elles prouveront que nos paroles ne retentissent pas dans le désert, que notre œuvre est née viable et que déjà elle produit ses fruits.

Bien des désirs nous ont été exprimés. Nous-mêmes, nous

Digitized by Google

avions des projets d'amélioration pour le *Messager*. Le lecteur ne s'étonnera donc pas de trouver quelques changements dans la disposition générale de la *Revue*.

La *Chronique liturgique* est remplacée par un article liturgique populaire sur le propre du *Temps ;* en outre, un petit calendrier liturgique, plus court, mais plus complet, imprimé sur la couverture, tiendra les fidèles au courant des solennités ecclésiastiques, durant le mois qui suivra la publication de chaque fascicule. Nos entretiens familiers, qui durant la première année portaient sur la *vie chrétienne*, auront cette année pour thème la *Sainte Messe*, traitée en sujets détachés, formant un tout à chaque fois. Notre but est d'apprendre aux fidèles, au moyen de ces pages, la manière vraiment pratique d'assister au saint sacrifice et d'en tirer les plus grands fruits; de lutter contre la tendance moderne qui porte les fidèles à s'isoler dans leur dévotion.

Nous reprenons résolument aussi nos *Légendes monastiques*, ou vies des grands apôtres de notre pays, traitées d'une manière populaire. Après la vie de saint Gérard en viendront d'autres, non moins attrayantes.

Sous le titre de *Liens fraternels*, nous publierons parfois les lettres de nos lecteurs, dont le sujet rentre dans le cadre de la rédaction.

Nous tendrons aussi à nourrir la piété envers notre B. Père saint Benoît, en faisant connaître régulièrement quelques grâces obtenues par son intercession, dans son *sanctuaire de Maredsous*.

Désireux, enfin, de tenir nos lecteurs au courant des joies et des épreuves de la sainte Église leur mère, nous leur donnerons chaque mois, sous le nom de *Chronique de l'Église*, un aperçu des derniers événements heureux ou malheureux, qui se seront passés dans les divers pays de la chrétienté.

Cela ne nous empêchera pas de poursuivre la publication de nos *Courriers étrangers*, pour la bonne rédaction desquels

Digitized by Google

nous comptons toujours sur le talent et le dévouement de nos chers correspondants.

Nous continuerons enfin à donner à nos lecteurs les nouvelles de l'*Ordre Bénédictin ;* car ils sont nos amis et nos frères.

L'AGNEAU PASCAL ET LA PAQUE DE L'AGNEAU.

Jam Pascha nostrum Christus est,
Qui immolatus Agnus est.
Notre Pâque désormais c'est le CHRIST,
l'Agneau qui a été immolé.
(Hymne Pascale.)

La Pâque de l'Ancienne Alliance. — Le véritable Agneau prédit et attendu. — Voici l'Agneau de Dieu. — L'immolation. — La Pâque de l'Agneau. — La Pâque du nouvel Israël. — Différences entre ces deux Pâques. — Le triomphe final de l'Agneau et la Pâque éternelle.

I.

LORSQUE le Seigneur eut résolu d'arracher son peuple à la dure captivité de l'Égypte, il voulut que chaque famille fît choix d'un agneau d'un an sans tache. Le quatorzième jour du premier mois, vers le soir, toute la multitude des fils d'Israël devait l'immoler, sans briser un seul de ses os; puis, de son sang, marquer les portes de ses demeures. Après quoi aurait lieu le repas sacré, composé des chairs de l'agneau rôties au feu, des pains azymes et de laitues sauvages. Tous ceux qui y prenaient part, devaient avoir les reins ceints, les pieds chaussés, et tenir à la main le bâton de voyageur.

Les Hébreux se conformèrent aux volontés que Moïse leur avait exprimées de la part de Dieu.

Or, au milieu de la nuit, le Seigneur passa par la terre d'Égypte, et en frappa tous les premiers-nés depuis le premier-né de Pharaon assis sur son trône, jusqu'à celui de l'esclave gémissant dans les fers, et aux premiers-nés des animaux eux-mêmes. Quant aux fils d'Israël, ils furent protégés par la vertu du sang de l'agneau; le Seigneur vit le sang imprimé sur leurs portes et passa outre. Peu de jours après, la Mer Rouge s'ouvrait pour laisser passer les Hébreux désormais affranchis de la servitude, tandis que Pharaon et toute son armée disparaissaient engloutis dans les flots vengeurs.

Digitized by Google

Depuis lors, le peuple de Dieu considéra ce jour comme la plus solennelle de ses fêtes; chaque année, il renouvelait l'immolation de l'Agneau, redisant de génération en génération les merveilles de cette première Pâque. En outre Jéhovah lui ordonna d'offrir chaque jour deux agneaux, l'un le matin, l'autre le soir, au lieu qu'il désignerait lui-même: « Par là, dit-il à Moïse, ils sauront que c'est moi qui suis le Seigneur leur Dieu, qui les ai fait sortir de la terre d'Égypte. »

II.

DURANT des années, durant des siècles, l'immolation de l'agneau s'accomplit, d'abord sous la tente du désert, puis au tabernacle de Silo, enfin sur Sion, la montagne sainte, désignée par le Seigneur lui-même selon sa promesse. Mais un jour Dieu déclara au fils d'Amos, Isaïe, qu'il en avait assez: « Je ne veux plus, lui dit-il, du sang de vos agneaux. » Comment donc s'accomplirait l'ordre du Seigneur, d'observer inviolablement et à jamais la cérémonie de la Pâque? Évidemment, il fallait un autre agneau. Aussi le même Prophète s'écriait-il: « Seigneur, envoyez-nous l'Agneau, cet Agneau qui doit dominer sur la terre entière. » Les temps n'étaient pas arrivés; du moins à lui comme à Jérémie, il fut donné de l'entrevoir dans un lointain avenir, se tenant silencieux sous le couteau cruel, et se laissant porter à la boucherie, sans se départir un moment de sa divine mansuétude.

III.

ENFIN, quand la plénitude des temps fut arrivée, la rosée céleste descendit sur la toison immaculée; et neuf mois après Marie mit au jour son Agneau dans l'étable de Bethléem. A cette heureuse nouvelle, les bergers d'alentour accoururent pour contempler le fruit si doux de la céleste brebis.

Quarante jours s'écoulèrent, et Marie s'achemina vers le Temple pour présenter au Seigneur son premier-né. Avec l'or des Mages, elle eût pu se réserver de quoi offrir l'agneau demandé par la Loi; mais, lorsque l'Agneau véritable venait lui-même, la figure devenait superflue; l'holocauste ne se composa donc que d'une tourterelle. Mais l'adorable victime faisant entendre son premier cri, dit à son Père ces paroles: « Père, les holocaustes et les sacrifices pour le péché n'ont pu vous satisfaire, me voici je viens pour faire votre volonté. »

En vain le cruel Hérode veut égorger dès son berceau le Fils de la Brebis. Il n'y saurait réussir, car le Seigneur dit: « Vous ne tuerez pas l'agneau dans le lait de sa mère. » Les chers Innocents furent offerts en attendant: car il convenait que les agneaux fussent immolés tandis que l'Agneau divin se préparait au sacrifice.

Entouré des soins de sa Mère vierge, il se développa, il grandit: il lui tardait tant d'arriver à l'âge prescrit pour l'immolation! Le premier qui le reconnut, ce fut Jean; le voyant un jour sur les bords du Jourdain, il dit

Digitized by Google

manifestement : « Voici l'Agneau de Dieu, qui prend sur lui le péché du monde. »

En vérité, c'était bien l'agneau avec sa pureté, son innocence, sa douceur et tous ses charmes. Aussi pouvait-il dire aux foules qui l'entouraient : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

IV.

CEPENDANT la Pâque de l'Agneau était proche. JÉSUS savait que l'heure de son *passage* vers le Père était arrivée. L'antique Loi commandait de choisir et de garder la victime dès le dixième jour du mois. Ce fut en ce même jour que JÉSUS rentra dans Jérusalem après son séjour prolongé loin de la Ville sainte ; il venait ainsi s'exposer lui-même au choix pour la fête prochaine.

Le quatorzième jour, au soir, fut célébrée pour la dernière fois la Pâque figurative ; elle fut suivie, au Cénacle, par un repas bien autrement auguste, dans lequel la victime du lendemain, devançant dans une impatience sublime l'heure de l'immolation, se sacrifia elle-même par sa parole toute-puissante, et offrit pour la première fois et en réalité le sacrifice « de l'Agneau immaculé ».

Après la Cène, JÉSUS s'achemine vers Gethsémani avec ses disciples.

La lune de Pâques se lève lentement derrière le mont des Oliviers ; les échos de la vallée de Josaphat répètent les bêlements des tendres agneaux réunis pour les sacrifices de la Pâque, tandis que l'Agneau de Dieu, gisant sans force et en proie à l'agonie la plus cruelle, fait les derniers apprêts du sacrifice en acceptant de prendre sur soi le châtiment dû aux péchés du monde entier.

Bientôt Judas, le loup ravisseur, s'approche : par un baiser il se rend maître du doux Agneau, qu'on traîne à la boucherie. Tout fuit autour de lui ; seule, la chaste Brebis, sa mère, le suit éplorée : elle considère, la mort dans l'âme, la façon brutale dont on traite l'innocente victime qu'elle n'osait toucher qu'en tremblant aux jours de son enfance ; elle voit déchirer horriblement la toison sans tache, fruit de son sein virginal. Pour lui, il se laissait conduire sans proférer une seule plainte ; comme l'agneau pascal, on le fixa à deux bois en forme de croix, et ce fut là que se consomma le divin holocauste dans lequel l'amour tint lieu de feu.

Quelques heures plus tard des soldats s'approchèrent ; ils brisèrent les jambes de ses deux compagnons de supplice ; mais arrivés à la Victime sainte, ils se contentèrent de lui ouvrir le côté, afin que fût accomplie la prescription de l'Écriture : « Vous ne lui briserez aucun os. »

V.

TOUT était accompli : l'Agneau avait racheté les brebis.

Ici, les mystères se pressent et se compliquent ; tout ce qui était multiple et divisé dans la Pâque figurative s'unit et se vérifie dans Celui

Digitized by Google

qui résume tout: c'est à la fois sa Pâque à lui, en même temps qu'il devient pour le nouvel Israël le véritable Agneau pascal.

A peine, en effet, l'immolation est-elle accomplie, que Satan, le Pharaon cruel se voit enlever l'humanité entière devenue sa proie depuis le premier péché ; l'Agneau parcourt en vainqueur les abîmes où gémissent dans une pénible attente les justes de la Loi ancienne, il ouvre les portes fermées depuis quatre mille ans : la force victorieuse de son sang triomphe de tous les obstacles, et lui-même, sortant de son sommeil, reparaît le troisième jour, vivant et glorieux; tout ce qu'il y avait en lui de mortel *est passé ;* ses cicatrices sont changées en autant de rubis étincelants de lumière et d'amour. C'est ainsi qu'il se montre à la Vierge, sa Mère, dont l'œil exercé à contempler les secrets de la divinité a peine néanmoins à soutenir les splendeurs de cette chair glorifiée formée autrefois du plus pur de son sang.

VI.

TELLE est la Pâque de l'Agneau ; mais l'Agneau est aussi notre Pâque. Réunis dans la maison de l'Église, les vrais Israélites mangent sa chair dans le festin sacré ; le sang de sa croix imprimé sur le front des fidèles, arrête le coup de l'Ange exterminateur. Bien plus ce sang est devenu une semence d'autres agneaux ; traversant avec confiance la mer rouge de sa Passion, où ils laissent toutes leurs souillures, les nouveau-venus de la gentilité se joignent à l'Israël fidèle et s'acheminent avec lui vers la Terre promise. Admis à leur tour au banquet de l'Agneau, ils savourent avec avidité le goût délicieux de ce sang vermeil qui les fait vivre pour Dieu. Les voilà, ces agneaux nouvelets, ils remontent de la fontaine sacrée, ils ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau, ils sont tout éclatants de blancheur, le vin étincelle dans leurs yeux, leurs dents sont blanches de lait : ce sont eux qui nous ont annoncé l'*Alleluia.* Désormais ce cri céleste leur appartient, car ils sont passés des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, de l'Égypte à la Terre promise: et c'est le sang de l'Agneau qui a opéré ces merveilles.

VII.

POUR l'Agneau le passage est désormais complet. Assis sur un trône dans la Jérusalem dont il est en même temps le temple et le flambeau, il reçoit les adorations et les chants de louange des vingt-quatre vieillards qui, déposant à ses pieds leurs couronnes, le contemplent religieusement, ouvrant successivement les sceaux du livre mystérieux.

Pour nous, au contraire, gémissant encore au milieu des loups, et marchant à travers le désert, nous avons à lutter contre de cruels ennemis ; plus d'une fois, il nous arrive de déchirer notre toison aux épines du chemin. Mais grâce à la puissance du sang de l'Agneau, nous résistons à tous les ennemis, jusqu'à ce que chacun de nous passant à son tour le Jourdain, voie enfin venir pour lui la Pâque bienheureuse qui se célèbre dans la patrie.

Digitized by Google

VIII.

ENCORE est-il vrai que l'Agneau ne saurait se contenter de ces arrivées successives de ses fidèles. A un tel triomphateur, il faut un cortège complet, dont la masse puissante se déploie dans toute sa majesté à la vue des ennemis terrifiés. Aussi, un jour, un cri retentira dans les Cieux: « Les noces de l'Agneau sont proches, et son Épouse s'est préparée: bienheureux ceux qui sont invités aux noces de l'Agneau! » Alors on verra l'Agneau revenir plein de colère ; car une bête hideuse, qui aura voulu se donner des cornes semblables à celles de l'Agneau se sera élevée sur la terre, opposant son signe détestable au signe du sang rédempteur. Mais cet Agneau la vaincra ainsi que les rois ses complices ; parce qu'il est le Seigneur des seigneurs, et le Roi des rois. Puis, remontant vers la céleste Sion avec ses rachetés entièrement délivrés, jusque dans le corps, de toutes les atteintes du péché et de la mort, il ira remettre le royaume entre les mains de Dieu et du Père, tandis que sur les rivages de la Patrie bienheureuse, les phalanges innombrables des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges entonneront pleins d'une sainte ivresse le cantique de la Pâque suprême et éternelle : « Chantons au Seigneur ; car il a fait éclater sa grandeur et sa gloire ; il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. »

SAINT BENOIT AU MONT-CASSIN.

SES LUTTES CONTRE LE DÉMON.

L'HOMME de Dieu changea de pays, mais non pas d'ennemi.

Satan l'attendait au Cassin pour lui livrer des assauts plus rudes encore que les premiers.

La montagne du Cassin est sise en Campanie.

Sur son flanc se dressait alors une forteresse, dominée par un sommet immense : c'est là que s'élevait un temple antique où la plèbe adorait Apollon. Tout alentour, croissaient des bois sacrés, domaines des esprits impurs : le peuple abruti s'y livrait encore à d'infâmes sacrifices païens.

Benoît arrive en ces lieux.

Sans hésiter, il renverse l'idole et la brise ; il détruit les autels, fait raser ces forêts, asiles de superstition.

Là où s'élevait le temple d'Apollon, il bâtit un oratoire à saint

Digitized by Google

Martin ; un autre oratoire remplace l'autel du faux dieu : il est dédié à saint Jean-Baptiste.

Mais là ne s'arrête pas le zèle du saint : d'ermite il se fait apôtre ; il prêche la foi du CHRIST à ce pauvre peuple, il l'éclaire par son ardente parole, l'instruit et le forme par l'exemple de sa sainte vie.

Ce fut le signal d'une guerre à outrance.

Satan ne peut supporter que l'on vienne lui ravir sa proie : il ne cède la place qu'en rugissant.

Aussitôt il vient à Benoît, se montre à lui face à face, se plaint amèrement de la violence qui lui est faite.

Les moines ne le voyaient pas: mais ils entendaient ses clameurs. Et le Père vénérable leur décrivait l'aspect du cruel ennemi. « Il est tout noir, leur disait-il, et noyé dans les flammes ; les paroles de sa bouche infâme, le sinistre éclat de ses yeux flamboyants me poursuivent sans cesse. »

Et parfois les frères comprenaient ses invectives.

Il appelait Benoît par son nom ; mais le Saint gardait le silence.

Alors Satan se répandait en injures grossières :

— « Benoît, Benoît, non tu n'es pas Benoît, tu n'es pas *béni;* sois *maudit !* Qu'as-tu donc à me persécuter ? Pourquoi t'acharner contre moi ? »

***

Des paroles Satan en vint à l'action. — Autant de combats, autant de victoires pour Benoît !

Un jour, tandis que les frères travaillaient à des constructions, ils se mirent à soulever une pierre, pour l'enchâsser dans une muraille.

Mais quoi ?

Deux moines, trois moines, plusieurs moines enfin s'unissent et font d'héroïques efforts.

La pierre demeure immobile : on dirait qu'elle a pris racine !

Ils se doutent aussitôt que l'antique ennemi lui-même se tient accroupi sur cette pierre, leur faisant résistance.

On envoie un message à Benoît : il faut qu'il vienne et qu'il se hâte. Sa prière seule est capable de mettre l'adversaire en fuite.

L'homme de Dieu vient, se met en prière, lève les mains vers le ciel et bénit le bloc rebelle. Celui-ci cède aussitôt et se laisse enlever avec la même aisance que s'il n'avait eu aucun poids.

***

Digitized by Google

Mais voici un autre tour.

A l'endroit qu'avait occupé cette pierre, l'homme de Dieu ordonna de creuser. Et lorsqu'on eut fouillé longtemps, on trouva une idole de bronze.

Les frères la jetèrent dans un coin de la cuisine sans plus s'en occuper.

Mais, ô terreur ! — Voilà tout l'édifice en feu !

La cuisine devient la proie des flammes !

On court, on s'empresse. Chacun apporte de l'eau, on en puise, on en porte, on en jette : elle coule à flots !

Le saint homme Benoît entend tout ce tumulte et s'approche gravement.

— « Que faites-vous, mes frères? Ces flammes ne sont point réelles: moi je ne vois rien. »

Il se prosterne, et prie. — Puis, se relève et dit :

— « Frères, signez vos yeux. »

Ils obéissent, et toute trace d'incendie disparaît aussitôt. Les frères comprennent qu'ils ont été le jouet d'une illusion diabolique.

***

Ce n'est pas tout. — Ici, hélas ! la lutte devient sanglante et cruelle.

Un autre jour les frères travaillaient à élever une muraille ; cette muraille existait en partie, mais il fallait lui donner plus de hauteur.

L'homme de Dieu, cependant, était en prière au fond de sa cellule.

Soudain, le démon se montre à lui, et le nargue.

— « Je vais retrouver les frères, lui dit-il, à leur travail. »

Vite, Benoît fait prévenir ses fils bien-aimés.

— « Frères, soyez sur vos gardes, leur crie du plus loin qu'il les aperçoit le messager du Saint ; en ce moment même, l'esprit malin vient à vous ! »

A peine eut-il parlé, que soudain le démon renverse la muraille.

Elle tombe, et écrase dans sa chute un tout jeune moine enfant, fils d'un décurion romain.

O douleur ! — la perte de la muraille n'est rien ; mais la mort si terrible de ce frère chéri !

Tout en larmes, on annonce à Benoît la lugubre nouvelle. Mais lui, sans s'émouvoir, se fait apporter les restes lacérés et sanglants de l'infortuné.

Il fallut les recueillir dans un sac : car ils gisaient épars et broyés jusqu'aux os.

Digitized by Google

Benoît les prit chez lui avec un amour de père, les plaça sur la natte sur laquelle il se tenait communément pour faire sa prière, et fit sortir les frères. La porte fut fermée avec soin.

Alors, l'homme de Dieu levant les yeux au ciel pour faire violence au Seigneur, s'abîme dans une oraison profonde. Jamais il n'avait ainsi prié.

Chose inouïe ! — Sur l'heure même l'enfant fut rendu à la vie, aussi valide qu'avant l'accident.

Et Benoît le renvoya en paix, au même travail.

Il aida ses frères à réparer et à achever cette muraille qui l'avait écrasé.

Et Satan vaincu, tout de bon, demeura confondu.

***

Mes frères, si vous avez la foi et l'amour de Dieu, ne tremblez point devant Satan : il sera impuissant contre vous. — Les saints se jouent de ses vains efforts.

Apprenez par ces faits à connaître l'empire de saint Benoît sur les suppôts de l'enfer.

Ce combat gigantesque engagé de son vivant contre l'ennemi du genre humain, il le continue dans la gloire.

Aujourd'hui et toujours saint Benoît triomphe du démon : les faits les plus merveilleux l'attestent.

Portez pieusement sa croix, sa médaille, et ne craignez rien : toujours vous triompherez du malin esprit si vous avez Benoît pour vous.

ENTRETIENS SUR LA STE MESSE.

LA VRAIE DÉVOTION.

I. — Théorie.

EN abordant cette série d'entretiens familiers sur la sainte Messe, nous avons pour but, cher lecteur, de vous faire connaître, aimer et goûter la vraie source de toute sanctification.

Vous aimez Dieu ; vous désirez vous rapprocher de lui, le servir plus sincèrement, acquérir une piété plus solide et plus

Digitized by Google

ferme, vous fortifier pour les grands combats de la vie quotidienne dans le monde : eh bien ! nous vous le disons de la part de Dieu et de l'Église, le vrai moyen d'y arriver, c'est d'assister souvent et comme il faut au saint sacrifice de la Messe.

Mais il faut non seulement *assister* à la Messe ; il est nécessaire encore, pour en profiter, d'*entendre* la messe, c'est-à-dire de la comprendre, de la suivre, d'y prendre la part active qui nous revient de droit et que trop de chrétiens ignorent de nos jours.

Beaucoup d'idées, hélas ! se sont brouillées en ces temps malheureux, aussi bien dans le domaine de la piété que dans bien d'autres.

C'est ainsi que pour de nombreux chrétiens, l'importance du saint Sacrifice de la messe tend à s'affaiblir, à céder le pas à des dévotions privées, bonnes en tant qu'accessoires, mais qui ne sont et ne seront jamais que des accessoires, et qui, abandonnées à elles-mêmes, ne formeront en fait de chrétiens — que des crétins.

Rappelez-vous, ô mes frères, qui êtes désireux de voir s'étendre le règne de Dieu, rappelez-vous que la Messe est le point central et culminant de notre sainte Religion, et qu'une Messe bien entendue, surtout si vous y participez par la sainte communion, vaut plus et est infiniment plus efficace pour votre sanctification, que toute une journée passée en prières de toutes sortes et en bonnes œuvres de votre choix.

Et pourquoi donc nos autels se désertent-ils ?

Pourquoi, dans nos églises, voit-on les prêtres isolés, célébrant, à part eux, le saint Sacrifice, tandis que de pieux fidèles, épars dans la nef, s'occupent, qui à une méditation, qui à dire son chapelet, qui à réciter des prières dévotes, qui à faire le chemin de la croix ?

La Victime sainte s'immole, le sang de JÉSUS-CHRIST coule, — et personne pour s'y retremper, pour s'y désaltérer, pour y puiser ce vin qui fait germer les vierges, pour y récolter ce froment des élus !

Je dirai davantage.

Heureux encore sont-ils ceux qui vont à l'église pour y accomplir leurs dévotions particulières !

Mais des milliers de chrétiens n'y vont plus, ou s'ils y vont, ce n'est que pour la forme, ce n'est que le dimanche, parce qu'il le faut — et on s'y ennuie !

Beaucoup de jeunes gens, élevés dans des maisons d'éducation chrétiennes, et habitués durant le cours de leurs études à aller à la Messe tous les jours, n'ont rien de plus pressé, une fois rentrés chez eux, que de cesser d'y aller.

Digitized by Google

Ils n'y vont plus que le dimanche, par acquit de conscience. — Ils s'y sont assez ennuyés, disent-ils, dans leur jeunesse.

Il y a là un mystère!

Pourquoi la Messe, qui, autrefois, formait des chrétiens, qui embrasait l'âme de nos pères, qui suffisait abondamment à nourrir leur dévotion, qui faisait d'eux des rochers de foi et des séraphins d'amour,—pourquoi cette même Messe nous laisse-t-elle aujourd'hui froids, insensibles?

La clef de ce mystère la voici :

C'est parce que nous ne comprenons plus la Messe.

Nous n'*entendons* plus la Messe.

Nous avons cessé de nous unir au Sacrifice.

La fausse dévotion moderne a tué la *vraie dévotion.*

II. — Pratique.

IL nous faut réapprendre à assister à la Messe.

Ayons-en le courage : la chose est simple et facile, et les fruits spirituels que vous en récolterez vous dédommageront bien amplement du peu de peine que vous vous serez donnée.

Aujourd'hui, comment entendez-vous la Messe ?

D'abord, me direz-vous, je n'y vais pas pendant la semaine.

Premier article à votre amendement : *Tous les jours, à moins d'empêchement majeur, je commencerai ma journée par l'assistance à la sainte Messe.*

Et le dimanche comment y assistez-vous ?

Beaucoup me diront, s'ils sont sincères : je mets un pied à terre, l'autre sur les barreaux de ma chaise ; mes bras s'accoudent sur le dossier, et mes yeux se portent en avant. Quant à mes pensées...

D'autres se tiennent debout ; et les bras croisés, les yeux baissés, ils s'enveloppent dans une immobilité complète : maximum d'intensité que puisse atteindre leur piété.

Les plus dévots, et ils sont rares, prennent un livre : ils sont là, devant un feuillet tout jauni, tout usé à répéter depuis vingt ans la même formule, aussi ennuyeuse qu'elle est insipide, et qu'ils auraient pu aussi bien composer eux-mêmes que d'en laisser le soin à une âme dévote quelconque.

Heureux encore quand ces fades formulaires s'en tiennent à la pure doctrine de l'Église. Il en est qu'on devrait jeter au feu, comme destructifs de la vraie et solide piété.

Les femmes disent des litanies, des prières *très efficaces*, des amendes honorables, s'acquittent de mille petites dévotions.

Digitized by Google

Et tout cela pendant le *Sacrifice* qui est offert pour rendre gloire à Dieu et pour expier les péchés du monde.

Non, mes frères, ce n'est pas cela.

Inscrivez comme second point à votre amendement : *Je suivrai attentivement toutes les parties de la Messe, en m'unissant au prêtre aussi intimement que possible, et m'efforçant de comprendre le sens de toutes les prières et de toutes les cérémonies de la Ste Messe.*

Commencez par vous procurer un livre spécialement destiné aux fidèles et qui contienne jusqu'au dernier mot toutes les prières de la Messe, pour tous les jours de l'année (1).— Vous y trouverez aussi l'explication de toutes les cérémonies.

Ce livre, il faut abord l'étudier chez vous, avant de vous en servir à l'église. Quelques jours suffiront pour vous familiariser avec son mode d'emploi. Il faut en faire votre ami, le connaître à fond, le feuilleter en tous sens, en un mot, le *posséder.*

Mais vous ne savez pas le latin ? — Vous l'avez oublié ? —

C'est prévu. — On a eu égard à ce malheur de notre temps ; on s'est rappelé que les enfants de l'Église affectent d'oublier la langue de leur Mère. Tout est traduit en français. — Et plus tard, quand vous saurez le latin, vous prendrez le vrai Missel, le Missel latin, le Missel romain.

Enfin, allant à la Messe tous les jours, résolu à bien suivre les prières et les cérémonies de l'autel, il reste, pour aujourd'hui, à prendre une troisième résolution : *Je m'approcherai de l'autel autant que possible de manière à entendre les paroles du prêtre, et je répondrai tout bas* (2), *avec l'acolyte, aux prières alternatives de la messe que le prêtre dit avec les fidèles.*

Chrétien de bonne volonté, mon frère bien-aimé, je vous ai donné aujourd'hui trois conseils : c'est assez pour commencer. Faites-moi le plaisir de les suivre pendant un mois, et vous verrez, si vous persévérez, sans vous rebuter aux premières difficultés, qu'un horizon nouveau s'ouvrira peu à peu devant vous, et que bientôt l'assistance à la Ste Messe vous deviendra douce et pleine de charmes.

J'insiste d'abord pour que vous y alliez tous les jours; et pourquoi ?

Pour que la richesse de la liturgie, son admirable variété, ses charmes tous les jours différents puissent se révéler à vous et faire impression sur votre âme.

1. Le *Missel des Fidèles*, 2 vol. — Tournai, Soc. St-Jean l'Évangéliste.

2. Que ce serait beau si les fidèles pouvaient répondre tout haut au prêtre à la messe basse, comme ils ont le droit de le faire à la messe chantée ! — La vraie piété, nous paraît-il, y gagnerait beaucoup.

Digitized by Google

Si vous devenez un assidu de l'autel, bientôt l'autel deviendra le centre de votre vie spirituelle.

Après quelques jours de pratique, vous éprouverez le besoin de savoir : quelle est la fête du jour, quelle messe on a célébrée, quel était l'Évangile, que disait l'Oraison. Jour pour jour quelque nouveau mystère se développera à vos yeux, votre cœur sera captivé, il prendra racine à l'autel : la cause de votre sanctification sera gagnée.

Mais, je le répète, si vous voulez profiter de ce premier conseil, il faut suivre aussi les deux autres : posséder un missel bien complet et le connaître à fond ; vous approcher de l'autel le plus près possible et répondre aux prières du prêtre.

Comment ? — Votre corps se nourrit tous les jours, et plusieurs fois le jour : et votre âme n'irait s'alimenter que le dimanche ?

Votre corps s'assimile de bons aliments qui le nourrissent et le font prospérer : et votre âme, au lieu de prendre part au festin que l'Église lui prépare, tremperait à peine le bout des lèvres à la coupe vivifiante qui lui est tendue ?

L'âme qui dédaigne ce breuvage s'étiole et meurt.

L'âme qui boit à longs traits, vit et agit (1).

LIENS FRATERNELS. — LETTRES DE NOS AMIS.

I.

Lille, 25 février 1885.

MON RÉVÉREND PÈRE,

VOUS demandez à vos lecteurs, dans le n° de février, de vous donner quelques signes de la sympathie qui doit les unir à vous après les rapports mensuels que vous avez inaugurés il y a un an. Je me rends bien volontiers à votre désir, et à cause des sentiments de vénération et d'amour que j'ai depuis mon enfance pour l'antique et sainte Famille Bénédictine, et à cause du grand bien que votre *Messager* me semble appelé à produire.

Je n'ai point à choisir le signe que je vous donnerai ; vous-même me

1. A tous les fidèles résolus à suivre nos avis, nous conseillons fortement la lecture de l'opuscule intitulé : *Explication des prières et des cérémonies de la Messe par Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes.* — Solesmes, imprimerie Saint-Pierre (Sarthe) 1884.

Digitized by Google

l'indiquez : vous demandez à chacun de dire quels sont, à son avis, les modifications et améliorations à apporter au *Messager* avant d'arrêter définitivement sa ligne. Je vous dirai donc l'idée que je me suis faite d'une revue rédigée par des Bénédictins. Vous ne la trouverez pas, je pense, bien différente de la vôtre. Vous avez appelé votre Revue : *Le Messager des fidèles*, c'est-à-dire que vous l'avez chargée d'aller porter chaque mois un message à ceux qui veulent garder la foi de JÉSUS-CHRIST. Quand vous fîtes, il y a un an, votre apparition, il y avait déjà dans presque tous les diocèses sous le titre de *Semaines religieuses* des organes chargés de porter aux fidèles des messages religieux. Vous ne veniez cependant pas usurper une place déjà occupée, car vous n'aviez point intention d'annoncer les mêmes choses.

Les *Semaines religieuses*, surtout dans les temps que nous traversons, ont pour occupation principale de faire connaître aux fidèles la vie de l'Église, de les attacher à leur Mère, de la faire aimer, d'exciter dans leur cœur un ardent désir de la défendre contre ses ennemis et d'aider à son apostolat. Mais ces rapports avec l'Église ne sont que l'extérieur de la vie du fidèle. Pour sa vie intérieure il convient qu'il y ait des messagers spéciaux. Beaucoup d'organes pieux ont été créés depuis un demi-siècle. Beaucoup ne donnent ni vraie lumière à l'esprit, ni chaleur vivifiante au cœur ; beaucoup sont particularistes et tendent par cela même à faire des dévots incomplets. Il y en a pourtant de bons et d'utiles. La *Sainte Famille* des Révérends Pères Rédemptoristes a pris l'un des côtés de la vie intérieure de tout fidèle : le combat spirituel, la réforme de la vie sur le modèle du divin Maître.

L'autre côté vous appartient par droit de possession quatorze fois séculaire : c'est celui de la *Louange divine*. Or, c'est là l'œuvre par excellence, l'œuvre de Dieu à laquelle rien ne peut être préféré, comme le dit saint Benoît, et comme vous le rappelez dans votre épigraphe.

Hélas ! cette œuvre qui a fait le principal de la vie chrétienne pendant tant de siècles est aujourd'hui méconnue. « Les œuvres », comme on dit, c'est-à-dire les œuvres de l'homme — pour Dieu, je le veux bien, mais les œuvres de l'homme — ont emporté dans beaucoup d'esprits la préférence sur l'œuvre de Dieu. Et ceux à qui l'Esprit de Dieu fait comprendre qu'étant les créatures de Dieu par nature, les fils de Dieu par adoption, nous devons avant toutes choses l'adorer, ne savent plus où ils doivent prendre l'adoration ni comment ils doivent la pratiquer.

A vous, mes révérends Pères, qui avez conservé intacte, sur ce point, durant le cours de tant de siècles, la tradition de l'Église, à vous de nous la rendre, de la faire entrer dans nos esprits et dans nos cœurs.

Votre grand et saint Dom Guéranger a commencé l'œuvre ; il vous appartient de la continuer. Il a fait reparaître sur les sommets la pure lumière du culte traditionnel rendu à Dieu, à vous de la faire descendre dans les vallées ; il a rendu aux forts le pain substantiel de la prière liturgique, à vous de nous en donner le lait.

Digitized by Google

Vous y avez déjà travaillé mon révérend Père, et je fais des vœux pour que votre *Missel des fidèles* soit entre les mains de tous ceux qui désirent louer Dieu comme il veut être loué.

Mais ce n'est qu'un instrument ; et à quoi bon un instrument entre les mains de celui qui ne sait quel usage il en peut faire. Votre *Messager des fidèles* doit l'apprendre par le détail.

Il me semble que son premier devoir, sa mission certaine est de travailler constamment à faire rentrer la dévotion dans les voies traditionnelles.

Qui ne voit qu'elle s'égare ?

Je ne parle pas des fantaisies religieuses que l'esprit de nouveauté voudrait changer tous les jours comme les modes.

Mais dans combien d'esprits, — je parle des meilleurs, des plus religieux — trouve-t-on aujourd'hui la notion vraie du culte divin? Combien pensent pratiquement que la Messe en est l'essentiel, que toute la liturgie s'y rapporte ou en découle?

Combien savent ce qu'est la sainte Messe? Pour beaucoup de fidèles c'est un exercice de piété comme un autre ou qui ne se distingue que par la présence réelle de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, mais présence moins solennelle, et par suite, moins capable, pense-t-on, d'inspirer la dévotion qu'une exposition.

Jamais on n'a autant parlé que de nos jours d'adoration et de réparation, mais jamais la notion de ces deux grandes choses n'a été plus méconnue. On appelle adoration la récitation de quelques dévotes prières en présence du très saint Sacrement exposé, et réparation, la lecture d'une amende honorable; et l'on ne sait plus, ou du moins, l'on agit comme si l'on ne savait plus que l'adoration et la réparation nécessaires et essentielles s'opèrent à la Messe, que nous ne pouvons adorer et réparer efficacement que par l'oblation de la Sainte Victime et notre union à son sacrifice, union qui se fait d'autant plus facilement et d'autant mieux, que nous nous associons de plus près aux pensées et aux sentiments que la sainte Église dicte au prêtre, et qu'enfin la consommation de cette union se fait dans la sainte Communion. L'exposition, que l'on appelle maintenant adoration, est relativement récente dans l'Église, et dans la pensée de notre Mère elle était une protestation contre l'hérésie niant la présence réelle.

Aujourd'hui que l'on ne se contente plus de nier la présence réelle de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST au très saint Sacrement, mais la présence même de Dieu dans la création, aujourd'hui il est bon de multiplier les expositions, d'y appeler en foule les fidèles et de leur faire dire par les hommages rendus à la sainte Hostie: « Vous dites qu'il n'y a point de Dieu; nous affirmons qu'il est vivant, qu'il est ici et nous nous prosternons devant sa majesté infinie. » Mais il ne faut pas que ce qui est secondaire fasse mettre en oubli le principal.

Que votre *Messager* vienne donc nous rapprendre, mon révérend Père, ce

Digitized by Google

qu'est la sainte Messe, qu'il fasse parler devant notre génération oublieuse la vénérable antiquité; elle nous dira comment la sainte Messe a été et doit toujours être le centre et le foyer, non seulement de toute la piété chrétienne, mais de toute la religion; elle nous montrera le peuple assistant tout entier pendant de longs siècles non seulement au saint Sacrifice, mais à toute la partie de l'office divin qui en est la préparation et l'action de grâces; elle rappellera à ces chrétiens qui voudraient abolir les vêpres du dimanche et la grand'messe elle-même les longueurs, les pompes, les magnificences de l'ancienne liturgie qui dépassent sans mesure les magnificences de nos plus belles expositions; elle dira comment la sainte communion qui devient un acte de dévotion privée a été dans la pensée de JÉSUS-CHRIST le lien puissant qui doit unir tous les membres du corps mystique du Sauveur entre eux et avec leur divin Chef; elle dira enfin la place qu'occupait dans l'esprit, le cœur, toute la vie des chrétiens d'autrefois, le cycle liturgique et la succession de ses mystères, comment ce cycle a été divinement composé pour rendre d'année en année le chrétien plus conforme à son divin modèle, plus digne d'entrer au bout de sa carrière dans le royaume des cieux.

La piété tend de plus en plus à s'isoler, à s'individualiser, et c'est ce qui la rend nerveuse, anémique et stérile. Si l'on ne veut qu'elle périsse, il faut la retremper aux sources vivifiantes de la tradition catholique.

Dom Guéranger l'a fait par ses livres, mais les livres ne sont plus lus que par une élite. La revue va au public, elle dilue la substance trop forte des ouvrages magistraux, elle la présente non pas une fois, mais mille fois, de mille manières différentes, de sorte qu'elle nourrit les âmes qui même avec les livres se seraient contentées de comprendre.

Si votre *Messager des fidèles* veut marcher plus décidément dans cette voie et s'y tenir constamment, il verra ce me semble ses vœux accomplis : organe de l'œuvre par excellence, il fera une chose vraiment puissante et vraiment féconde pour la gloire de Dieu.

Daignez agréer, mon Révérend Père, l'hommage de mon très profond respect et l'assurance de mon religieux dévouement en Notre-Seigneur.

H. DELASSUS, *Chan. hon.*

II.

*** le 22 février 1885.

MON RÉVÉREND PÈRE,

VOUS demandez dans le numéro de février du « *Messager* » à vos abonnés de vous donner signe de vie. Je l'eusse fait en tout cas, mais j'ai maintenant une raison de plus pour le faire, puisque par là j'accède à votre désir. Peut-être qu'en vous disant quelle est l'impression personnelle qu'a faite sur moi votre publication, je vous montrerai un chemin, une porte, par laquelle vous pourrez arriver à d'autres âmes encore. Nous ne sommes pas mauvais, passons parfois même pour pieux, faisons

Digitized by Google

plus peut-être en fait de religion que le strict nécessaire, mais *nous avons désappris le langage de la foi.* Au début, le *Messager* m'*étonnait*, peut-être même ne le lisé-je que difficilement, comme on lit une langue étrangère pour laquelle il faut se servir d'un dictionnaire. Peu à peu le dictionnaire disparaît et on comprend sans aide, (ou plutôt le *Grand Aide* aidant, on comprend) ; et qui mieux que vous, mon Révérend Père, sait que comprendre c'est admirer. Je me dis quelquefois que nos pauvres grand'mères et mères, élevées pendant la Révolution, hous ont appris à tout regarder au travers le verre rouge des idées révolutionnaires et anti-religieuses. Vous nous ôtez ce malencontreux et malheureux verre rouge pour nous montrer les choses telles qu'elles sont, à l'éblouissante blancheur de la clarté divine. Vous comprenez, mon Révérend Père, qu'au premier moment nous ayons été saisis, éblouis, mais maintenant que nous rouvrons les yeux, nous admirons pleinement et nous ne nous souvenons du passé que pour déplorer le temps perdu dans les ténèbres; heureux encore s'il n'y a pas trop à regretter. Continuez donc, mon Révérend Père, votre œuvre; faites nous faire un pas de plus sur cette voie lumineuse de la vie de foi, et comme je sens que vous avez parfois besoin d'un encouragement et n'en dédaignerez aucun, quelque minime qu'il soit, je vous promets de vous dire encore l'année prochaine, si Dieu me prête vie, ce que j'aurai appris par l'intermédiaire de votre *Messager.*

D'ici là, mon Révérend Père, bon courage, et que le Seigneur vous éclaire et vous fortifie, c'est le vœu sincère de

Votre très humble servante

L.

III.

Le mondanisme religieux.

B., 1er Mars 1885.

Mon Révérend Père,

ON pourrait dire de notre époque ce que l'on a dit d'une ville fameuse : Elle a les pieds en enfer et la tête dans le ciel. La guerre à Dieu et à la société, à l'ordre, à la justice et à la morale n'a jamais été aussi terrible et véritablement radicale, comme elle en porte le nom; mais jamais aussi l'efflorescence religieuse n'a été aussi brillante ni aussi vivace qu'à notre époque.

Les œuvres de charité merveilleusement ingénieuses se multiplient sous toutes les formes.

L'éducation religieuse de la jeunesse est l'œuvre par excellence qui attire l'héroïsme de tous les dévouements et de toutes les générosités. Une jeunesse nombreuse de tous les âges et de toutes les conditions, depuis l'école gardienne jusqu'au sommet des sciences élevées, est confiée soit aux vierges du Seigneur, soit au clergé, et se presse dans leurs écoles, leurs pensionnats, leurs collèges et leurs universités.

Digitized by Google

En dépit des vains efforts de l'impiété altière qui cherche à trouver dans les sciences des objections à la révélation divine, la religion éclaire les sommets de la science, et les savants trouvent de nouvelles preuves de la vérité religieuse en approfondissant les découvertes de la science moderne.

Les vierges chrétiennes se retirent nombreuses dans les cloîtres et vont, colombes pures, chercher un refuge assuré sur les cimes élevées de la vie religieuse. Les jeunes gens dégoûtés de la fange de la volupté, sortent des rangs les plus élevés de la société pour se donner à Dieu et mettre leur courage juvénil au service de la plus noble des causes.

D'autres dans le monde et dans toutes les positions sociales: au barreau, à l'armée, aux chambres législatives, au gouvernement, apportent un talent remarquable, une intelligence brillante, des convictions profondes, à la défense de la religion et de la société.

Mais selon la parabole du CHRIST, le royaume de Dieu est semblable à un champ dont le maître avait semé du bon grain. Pendant le sommeil du maître, l'homme ennemi vint semer l ivraie parmi le froment.

Ainsi l'ennemi éternel de tout bien essaie de ravager cette moisson riche et pleine de promesses.

Ne pouvant pas la détruire, il cherche à tourner à son profit une partie au moins du dévouement des œuvres religieuses, à en ternir l'éclat; et par la vie de plaisir, à énerver les courages, à émousser l'ardeur du bon combat dans le cœur de la jeunesse, à amollir les caractères, enfin à dégoûter des choses sérieuses pour attirer insensiblement à lui. Il répand dans la société religieuse moderne un mal que l'on pourrait appeler le mondanisme, c'est-à-dire l'envahissement des œuvres religieuses, de la piété, de l'éducation surtout par les fêtes, les plaisirs mondains.

Nos chrétiens empruntent aux mondains cette complaisance pour tout ce qui flatte les sens et les passions. A notre avis, c'est un pont qui ménage le passage de l'Église au monde et à ce monde dangereux auquel JÉSUS-CHRIST a dit : Malheur. *Væ mundo.* Ne vous conformez pas au monde. *Nolite conformari huic sæculo.*

Ce monde maudit par Notre-Seigneur cause de l'horreur aux âmes religieuses; une conscience chrétienne n'ose pas se livrer à ses plaisirs dangereux, mais par une ruse de Satan, on couvre d'un prétexte de piété, de charité, les plaisirs mondains auxquels on se livre alors sans remords, mais non pas sans dangers.

Les églises se vident, les fêtes religieuses sont abandonnées au profit du théâtre religieux, et du théâtre religieux au théâtre tout à fait mondain, le pas n'est pas grand. Que de fois les fêtes mondaines religieuses, le théâtre établi dans les cercles religieux et dans les collèges pour y retenir la jeunesse, n'a servi qu'à la dégoûter de la piété sérieuse, pour la conduire aux plaisirs tout à fait coupables.

Un vénérable vieillard faisait à ce propos une juste remarque : Quand

Digitized by Google

j'étais jeune, disait-il, il y avait des offices, des vêpres, des saluts catholiques; maintenant il y a des soirées catholiques, des concerts catholiques, des comédies catholiques, des bals même catholiques et les églises sont désertes le dimanche soir. En effet, il avait vu autrefois les personnes pieuses réunies aux belles fêtes de l'Église ou aux dimanches du beau mois de Marie, au pied de l'autel et de la chaire de vérité; actuellement ces douces et touchantes cérémonies étaient délaissées, remplacées tantôt par une soirée dramatique au collège ou au couvent, tantôt par un concert au patronage ou au cercle.

On voit des programmes avec cet entête : Comédie jouée par les membres du cercle dramatique catholique, bal après la représentation. De jeunes prêtres même, trompés par ce titre religieux, viennent assister au concert, à la comédie, à la fancy-fair qui précèdent la fête dansante.

Cet emploi presque sacrilège du nom saint de catholique est profondément regrettable.

L'éminent cardinal Guibert, archevêque de Paris, dont la parole est si écoutée, stigmatise dans son mandement de carême « ces inventions étranges « qui mêlent, en des fêtes profanes, le nom saint de charité aux frivoles di- « vertissements. Ce que le luxe a de plus éblouissant, ce que les habitudes « mondaines ont de moins digne et de moins grave, les travestissements, les « danses, les dépenses effrénées en festins et autres jouissances, sous les « yeux du pauvre et avec la prétention de le servir, voilà ce que le monde a « su trouver de mieux pour soulager la misère. La presse s'empare de ces « entreprises; les descriptions qu'elle en fait, les noms qu'elle prononce, tout « cela augmente le profit en surexcitant la vanité, mais cela aussi aggrave « l'inconvenance et range ces fêtes parmi les déréglements condamnés par la « morale évangélique. Malheur à toi, torrent des coutumes, s'écriait saint « Augustin! jusques à quand entraîneras-tu les enfants d'Ève sur cette mer « redoutable que peuvent à peine traverser sans naufrage ceux qui se sont « réfugiés sur la croix comme sur une planche de salut?

« Laissons, N. T. C. F., laissons aux hommes sans foi ce genre de com- « passion qui veut bien donner un peu d'or pour soulager les souffrances « d'autrui, à la condition que ses aumônes deviendront une nouvelle occa- « sion de jouissance, et sachons employer les ressources de la vertu aux « actions vertueuses.

« Nous n'ignorons pas que les fêtes dont il s'agit font sortir des trésors de « mains trop souvent fermées à la charité. Mais le meilleur de ces richesses « va au plaisir, et une faible partie seulement profite à la misère. Ainsi Dieu « a été offensé, les chrétiens ont compromis l'honneur de leur foi, ils ont « brûlé leur encens devant les idoles du siècle; leur intention sans doute « était charitable, mais les moyens employés sont dignes de blâme.

« Qu'aurait-il donc fallu pour réunir les mêmes ressources sans blesser la « dignité du chrétien? Un peu plus de modestie, un peu plus de privations,

Digitized by Google

« un peu plus de sacrifices. Si les vrais serviteurs de Dieu s'étaient tenus « éloignés de fêtes où l'on confond le sacré avec le profane; si tout ce qu'ils « ont dépensé pour s'y préparer et pour y paraître avec distinction avait été « versé au trésor des œuvres, la charité n'y aurait rien perdu, le monde y « aurait gagné un grand exemple; les mondains eux-mêmes voyant leurs offres « dédaignées, auraient été ramenés peut-être à des sentiments plus élevés et « plus chrétiens. »

Ce mondanisme religieux enlève encore le prestige de la religion et de ses ministres.

Un missionnaire rappelait dernièrement que dans une ville chinoise qu'il avait habitée longtemps, le prêtre catholique était respecté des païens eux-mêmes. On ne l'avait vu jusqu'alors qu'annonçant l'évangile, le crucifix à la main, comme autrefois saint François-Xavier. Des religieux avec les mêmes intentions, construisirent à côté de la chapelle une salle de théâtre et de concert, pour attirer à eux par la musique et la comédie, les païens chinois.

Les missionnaires perdirent aussitôt leur prestige dans la ville, les Chinois ne voyaient plus en eux des ministres de la religion, mais de vulgaires saltimbanques.

Le même effet se produit à plus forte raison chez les chrétiens; le clergé y perd non seulement son prestige mais son esprit sacerdotal ou religieux.

Ce mondanisme dans la société, a pour source le mondanisme dans l'éducation, sujet d'une seconde lettre.

CHne W.

LA BÉNÉDICTION DES AGNUS DEI LE MERCREDI DE PAQUES ET LEUR DISTRIBUTION LE SAMEDI SUIVANT (1).

DEPUIS une époque qu'il n'est pas aisé de déterminer, mais certainement antérieure au IXe siècle (2), l'archidiacre de l'Église romaine se rendait le matin du Samedi Saint à Saint-Jean de Latran. Là, il versait de la cire fondue dans un grand vase et y mêlait de l'huile. Il bénissait ensuite cette mixtion dont il formait des figures d'agneaux. Ces agneaux de cire, recueillis soigneusement, étaient distribués par lui au peuple après la communion du jour octave de la Pâque, et la piété des fidèles tenait à en parfumer les maisons,

1. Cette cérémonie aura lieu cette année, septième du pontificat de S. S. Léon XIII. — 2. Amalar, *De Eccl. Offic.* l. 1, p. 18 et 19. Migne. P. L. 1033.—*Ord. Roman.* I, P. L. 78, 958.

Digitized by Google

les champs et les vignes, contre les prestiges des démons, les éclairs et le tonnerre. Parfois aussi on les conservait religieusement dans des étoffes précieuses ou dans des custodes de métal (1).

Cet usage n'était-il lui-même qu'un souvenir de ces sortes de tessères baptismales que l'on remettait jadis aux néophytes, ainsi que plusieurs graves auteurs l'ont avancé (2)? La chose paraît en soi assez vraisemblable : cependant, vu le silence des documents primitifs, nous ne saurions affirmer rien de certain sur ce point.

Du moins est-il que plus tard on chercha à rattacher cette fonction au baptême récent des catéchumènes, comme le témoigne le onzième Ordre romain (3), écrit vers l'an 1140. Mais déjà la distribution des *Agnus* au peuple était faite par le Pontife lui-même, qui devait fournir à cet effet plusieurs livres de cire très pure ; cette cire déposée sur l'autel de Saint-Pierre était remise ensuite à l'archidiacre et aux acolytes chargés de façonner les *Agnus*.

Cet accroissement d'importance devait rendre plus rare la cérémonie elle-même. Aussi la voyons-nous comprise au XIVe siècle, avec le *Mandatum* et la consécration du chrême, parmi les fonctions que le Pontife Romain n'accomplit plus que tous les sept ans, en raison du déploiement excessif de pompes extérieures qu'elles requièrent (4).

Cependant jusqu'ici encore, le Pape n'intervient que pour la distribution des *Agnus*. Leur confection est devenue le partage de l'évêque-Sacriste (5), qui va prendre sur l'autel de Saint-Pierre une quantité convenable de cire très blanche préparée par le *Maître de la cire* du Pape. Il y mêle du chrême de l'année passée et même « *pour plus grande dévotion* » du nouveau chrême ; et après avoir retiré les *Agnus* du moule, il les bénit lui-même avec les formules du jour de la chandeleur, en changeant seulement les noms ; puis il les plonge dans l'eau bénite.

Le samedi suivant le Pape tient chapelle à Saint-Jean de Latran. Durant la messe (6), tandis que l'école des chantres entonne l'*Agnus Dei*, le Pontife distribue les Agneaux de cire. Il en donne deux aux Cardinaux et aux prélats, qui les reçoivent dans leur mitre, un seul aux autres. La messe finie, au moment où rentré au palais, le Pape va se mettre à table, l'acolyte de semaine pour le service se présente portant dans son tablier une corbeille pleine des petits Agneaux, et s'arrêtant sur le seuil, il dit à haute voix : « Seigneur, Seigneur, voici ces Agneaux nouvelets qui nous ont annoncé « l'*alleluia* ; ils viennent de se présenter à la fontaine sacrée ; ils sont tout « éclatants de blancheur. » S'avançant ensuite graduellement jusque vers le Pontife, il renouvelle jusqu'à trois fois la même annonce, et dépose le

1. Corblet, *Le Baptême*, t. II, p. 462. — 2. Dom Guéranger, *Temps pascal*, I, p. 305, 385, et *passim*. Corblet *ubi supra*.—*Baronius, ad an.* 58, n. 76. — Ben. XIV, *De servorum Dei beatific. lib. IV, part.* 2, c. 21, n. 12. — 3. P. L. 78, 1047. Cf. *Ordo xij*, p. 1091. — 4. *Ord. Rom.* P. L. 78, 1307. — 5. Ibid. p. 1336. — 6. *Ord.* xiv et xv. p. 1221 1331.

Digitized by Google

panier sur la table. Alors le Pape distribue les *Agnus* à toute la famille pontificale.

C'est seulement à une époque assez récente que la bénédiction des *Agnus* a été réservée au Pontife lui-même et que des formules spéciales ont été composées à cet effet. Depuis lors, on le comprend, la vénération du peuple chrétien envers ces pieuses eulogies s'est accrue considérablement et le ciel s'est plu à manifester plusieurs fois par des prodiges manifestes la puissance de ces sacramentaux contre tous les fléaux nuisibles à l'homme(1). Les Papes Urbain V, Paul II, Jules III, Sixte V et Benoît XIV ont plusieurs fois formulé et confirmé ces propriétés surnaturelles des *Agnus*.

De nos jours, quelques particularités de l'ancien rite n'existent plus : ainsi le saint chrême n'entre plus dans la composition même des *Agnus*, il a été remplacé par la poussière précieuse des martyrs extraite des catacombes. Le soin de confectionner les empreintes est confié aux religieux cisterciens de Sainte-Croix en Jérusalem, qui se servent à cet effet de la cire du cierge pascal de la chapelle Sixtine et des autres églises de Rome.

Les *Agnus* sont de forme ovale ; ils offrent d'un côté l'effigie de l'Agneau pascal avec la légende : *Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi*, les armes, et le nom du Pape qui les bénit et les consacre, et de l'autre, l'image de la Vierge ou de quelque autre saint. En 1714, la quatorzième année de Clément XI, on y voyait l'image de saint Benoît avec cette inscription: *S. Pater Benedicte, O. P. N.*

Il est permis de diviser les *Agnus* en plusieurs parties, dont chacune conserve la même efficacité que le tout (2). Mais Grégoire XIII défendit sous peine d'excommunication *ipso facto* de les couvrir d'or ou de couleur; parce qu'ils doivent par leur blancheur éclatante représenter l'innocence et la pureté de l'Agneau (3).

En terminant, donnons une idée de la manière dont s'accomplit aujourd'hui ce rite Pontifical.

Le Pape s'approche d'un bassin rempli d'eau bénite, préparé au milieu d'une des salles du palais. Après une prière préparatoire, il répand le baume et le saint chrême sur l'eau du bassin, demandant à Dieu de la disposer à l'usage sacré qu'il en va faire. Il bénit ensuite les corbeilles qui contiennent les empreintes de cire : puis, s'étant ceint d'un linge et s'étant assis, il plonge ces empreintes dans le bassin. Les prélats assistants les en retirent ; enfin le Pontife prononce une dernière prière sur les *Agnus Dei* qui sont soigneusement recueillis et conservés pour la distribution qui doit s'en faire le samedi suivant après la messe solennelle.

L'Église a attribué aux *Agnus* une double vertu qui correspond à nos besoins spirituels et corporels. Voici, d'après les Papes Urbain V, Paul II,

1. Cf. Molanus. *Oratio de Agnus Dei*, c. 12. — Bened. XIV. *Op. cit.* l. iv, part. I. c. v, n. 14, etc. — 2. Molanus, op. cit. c. 17. — 3. Ibid. c. 18.

Digitized by Google

Jules III, Sixte V et Benoît XIV, les propriétés reconnues aux *Agnus* pour ceux qui en font usage dévotement et y ont confiance.

Les *Agnus* confèrent ou augmentent la grâce en nous, favorisent la piété, dissipent la tiédeur, mettent à l'abri du vice et disposent à la vertu.

Ils effacent les péchés véniels et purifient de la tache laissée par le péché, après qu'il a été remis par le sa crement de pénitence.

Ils mettent en fuite les démons, délivrent de leurs tentations et préservent de la ruine éternelle.

Ils gardent de la mort subite et imprévue.

Ils empêchent la frayeur qu'inspirent les fantômes et calment les terreurs qu'occasionnent les mauvais esprits.

Ils munissent de la protection divine contre l'adversité, font éviter le péril et le malheur, donnent la prospérité.

Ils protègent dans les combats et procurent la victoire.

Ils délivrent du poison et des embûches que tend l'homme ennemi.

Ils sont d'excellents préservatifs contre les maladies, et ainsi un remède efficace.

Ils combattent l'épilepsie.

Ils empêchent les ravages de la peste, de l'épidémie et de la corruption de l'air.

Ils apaisent les vents, dissipent les ouragans, calment les tourbillons et éloignent les tempêtes.

Ils sauvent du naufrage.

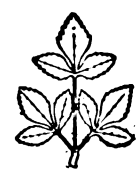
Ils écartent l'orage et font échapper aux dangers de la foudre.

Ils chassent les nuées qui portent la grêle.

Ils éteignent l'incendie et en arrêtent les ravages.

Ils sont efficaces contre les pluies torrentielles, les débordements des fleuves et les inondations.

Enfin, les *Agnus* conservent la mère et l'enfant pendant tout le temps de la grossesse et les tirent du danger au moment de la délivrance, dont ils calment et abrègent les douleurs.



Digitized by Google

NOTES LITURGIQUES.

UNE COUVERTURE D'ÉVANGÉLIAIRE.

CETTE couverture, en argent doré, appartient au trésor de la cathédrale de Trèves (1) (Prusse rhénane) : elle date du XIIe siècle et est de style allemand.

Elle a perdu sa bordure, qui devait être filigranée et gemmée, comme on le voit sur d'autres évangéliaires du même trésor et ailleurs. Il ne reste plus que la plaque centrale, travaillée au repoussé et dont les personnages se détachent du fond en fort relief. Or, pour éviter que ce relief eût à souffrir, quand le livre était ouvert ou posé à plat, quatre gros cabochons, suivant une pratique constante, saillissaient aux angles et empêchaient le frottement de se produire.

La plaque, contournée d'une moulure feuillagée, avec grénetis à l'intérieur, est partagée en trois parties inégales par un bandeau gravé en treillis et parsemé de petits cabochons ronds, sertis en bâte, entourés d'un cordon granulé et flanqués chacun de quatre perles.

Au centre, dans une auréole dont le pourtour est rehaussé de filigranes et de gemmes, le Christ trône en majesté. Sa main droite levée bénit à la manière latine ; ses pieds sont nus, ainsi que le prescrit l'iconographie, et posés sur un escabeau ; sa tête est entourée d'un nimbe filigrané, où des gemmes indiquent les branches cruciformes ; un manteau recouvre sa tunique à col brodé et le livre de sa loi est appuyé sur son genou gauche, fermé, car il n'appartient qu'à lui seul de l'ouvrir.

A la droite du Sauveur se tient debout saint Pierre, caractérisé par sa longue clef avec laquelle il ouvre le ciel et, à gauche, saint Paul. Tous les deux, en qualité d'apôtres, ont le nimbe de la sainteté, le double vêtement, le livre de la doctrine tenu par respect dans un pli du manteau, et les pieds nus, à cause de la mission qu'ils ont à remplir dans le monde. Leur physionomie est celle qu'a maintenue le moyen âge : tête ronde et cheveux en couronne pour saint Pierre, front chauve et barbe pointue pour saint Paul qui, au lieu de porter un glaive, fait le geste de l'allocution.

Les deux frises qui enserrent la partie médiane, contiennent trois compartiments, indiqués chacun par un bandeau filigrané et gemmé, remplacé sur un point, au XVe siècle, par deux roses superposées.

En haut, l'ange de saint Matthieu, à mi-corps, a pour pendant l'aigle de saint Jean et, en bas, le bœuf de saint Luc fait face au lion de saint Marc,

1. Ce trésor va être publié incessamment à Paris, par Mgr X. Barbier de Montault, et M. Léon Palustre : il sera accompagné d'héliogravures.

Digitized by Google

ce qui est l'ordre hiérarchique et traditionnel. Les symboles des évangélistes sont nimbés, ailés et munis de leur évangile.

Le Saint-Esprit plane dans la sphère supérieure, la tête ornée d'un nimbe uni et, à la partie opposée, Marie, figurée en buste seulement, présente la pomme fatale à son divin Fils qui, par sa bénédiction, enlève la malédiction que la faute d'Ève y avait attachée (1). L'enfant JÉSUS est vêtu de la tunique sans couture que lui tissa sa mère.

Le sens général de la composition est celui-ci : La Vierge a mis au monde le Fils de Dieu, sur qui a reposé l'Esprit du Seigneur (2) et qui, après avoir confié aux hérauts de sa parole le soin de répandre l'évangile par toute la terre (3), établit les chefs du collège apostolique pour en être les interprètes autorisés (4), et ainsi conduire les âmes fidèles au ciel, où lui-même est assis dans la gloire, assurant par sa bénédiction le succès de leur prédication.

Comme l'artiste a bien compris son sujet, et comme ce thème iconographique s'adapte merveilleusement aux saints évangiles qu'il recouvre d'une si riche enveloppe ! Admirable modèle que nous n'hésitons pas à proposer aux artistes et au clergé qui les emploie, dans un temps surtout où l'évangéliaire, laissant sa vulgaire reliure en peau gaufrée, devrait se parer, comme autrefois, d'une couverture en métal précieux.

X. BARBIER DE MONTAULT,
Prélat de la Maison de Sa Sainteté.

LES DISCIPLES D'EMMAUS.

A l'abbaye d'Emmaüs, à Prague.

Abbaye en traits d'or inscrivant sur ta porte
L'aimable et doux nom d'Emmaüs,
Comme un tribut d'amour permets que je t'apporte
Cette histoire de ton JÉSUS !

LES disciples gagnaient la bourgade prochaine,
Devisant le long du chemin :
Ils parlaient de JÉSUS et de sa mort soudaine,
De son œuvre sans lendemain ;

1. « Ecce vicit leo de tribu Juda, radix David aperire librum. » (*Apocalypse*, v. 5.)

2. « Dei genitrix Virgo..... ex te enim ortus est sol justitiæ Christus Deus noster, qui, solvens maledictionem, dedit benedictionem et confundens mortem donavit nobis vitam sempiternam. » (*Ant. du bréviaire Romain.*)

3. « Requiescet super enim spiritus Domini. » (Isai., xj, 2.)

4. « Petrus apostolus et Paulus, doctor gentium, ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine. » (*Ant. du Bréviaire Romain.*)

Digitized by Google

Car tout avait sombré pour eux dans la défaite
De ce supplice âpre et cruel :
La gloire et les bienfaits de leur divin Prophète,
Les espérances d'Israël !

Et les femmes en vain leur avaient dit l'histoire
Du tombeau vide et glorieux :
Leur grossièreté s'effrayait, sans y croire,
De cette vision des cieux ;

Et leur cœur à tous deux s'emplissait d'amertume
Au souvenir du deuil récent...
Jérusalem pourtant effaçait dans la brume
Son horizon taché de sang...

Et JÉSUS s'approcha voilant sa face sainte
Sous les dehors d'un voyageur :
Il leur fit répéter, bien qu'il la sût, leur plainte,
S'enquérant de leur air songeur ;

Et comme il leur feignait une ignorance entière :
« Comment, dirent-ils, ne sais-tu
Ces grands événements de la Pâque dernière
Dont tout le peuple s'est ému ? »

Et leur âme s'ouvrit et parla d'abondance,
Car elle était pleine de Lui !
Ils dirent à JÉSUS — heureuse confidence —
Quel espoir pour eux avait lui ;

Comment sur Israël, terre ingrate et frivole,
Un prophète s'était levé,
En qui leur foi sincère avait vu l'auréole
Du Messie attendu, rêvé.

Ils racontèrent tout : la marche triomphale,
Le supplice ignominieux,
L'univers ébranlé par l'affreuse rafale,
Le sépulcre mystérieux :

« Et voilà, disaient-ils, trois jours que sur la ville
Ce voile sombre est descendu,
Que le Juste a souffert en malfaiteur servile
Et que notre chef est perdu... »

Et JÉSUS les reprit : « O cœurs trop lents à croire,
Cœurs insensés, ignorez-vous
Qu'il fallait que le CHRIST pénétrât dans sa gloire
Par la souffrance et les dégoûts ? »

Et sa voix leur ouvrit les saintes Écritures :
David, Daniel, Isaïe,
Montrant par chaque trait de leurs vives peintures
Le Roi des Juifs souffrant, haï...

Digitized by Google

Et tandis qu'Il parlait leur cœur devenait tendre
Et s'enflammait au dedans d'eux :
Ils ne se lassaient point, transportés, de l'entendre,
Et des pleurs coulaient de leurs yeux.

Et lorsque d'Emmaüs la porte fut voisine,
Tous deux ils retinrent JÉSUS,
Disant : « Il se fait soir et le soleil s'incline :
Reste avec nous dans Emmaüs. »

Le Sauveur écouta leur touchante prière :
Auprès d'eux il daigna s'asseoir,
Partageant leur repos et se joignant en frère
A leur frugal repas du soir...

Il prit le pain, le vin, et les bénit du geste,
Levant au Ciel un long regard :
Il leur passa la coupe, et du froment céleste
Rompit à chacun d'eux sa part ;

Et comme ils en goûtaient leurs yeux se dessillèrent :
Ils reconnurent le Seigneur :
Leur bouche le bénit, et sur leurs traits brillèrent
L'extase et le divin bonheur.

L'un et l'autre à Sion, témoin irrécusable,
S'en revint le cœur dilaté,
Proclamant à l'envi la nouvelle ineffable :
« Le Sauveur est ressuscité ! »

J. C.

UNE FLEUR CUEILLIE DANS LE JARDIN DE SAINT BENOIT.

SAINT GÉRARD, ABBÉ DE BROGNE. (SUITE) (1).

Combat.

GÉRARD croyait sa mission accomplie.

Le culte de St Eugène solidement établi à Brogne, il n'avait pas tardé à y remplacer les simples clercs par un fervent essaim de moines. Lui-même, un certain temps, il les gouverna seul ; puis, comme le veut saint Benoît, il partagea avec d'autres la direction du monastère nouveau, et se retirant dans un ermitage

1. Voir T. I. p. 27, 78 et 127.

Digitized by Google

austère, contigu aux bâtiments claustraux, il y vivait seul à seul avec Dieu, perdu dans la contemplation des choses célestes.

Il meurt au monde, se fait victime.— Mais, non ! c'est une hostie vivante. S'il vit, il vit en Dieu ; mais pour le monde il est bien mort.

Cependant JÉSUS-CHRIST a dit, fidèles ne l'oublions pas : « Qui s'abaisse sera élevé. »

Non, l'œuvre de Gérard n'est point finie. — A peine est-elle commencée.

Gislebert, en ce temps, était duc de Lotharingie.

Une nuit, tandis qu'il prenait son repos, le serviteur de Dieu Ghislain, dont les restes précieux reposent en la terre de Hainaut, lui apparut soudain, et mêlant la prière à ses justes reproches :

— « Duc, lui dit-il, dors-tu ou es-tu conscient ? Tu es trop absorbé par les choses de la terre. Gislebert, écoute ma voix : tiens, donne-moi ton bouclier, car il faut qu'armé je me protège et me défende moi-même contre les coups dont mes ennemis m'accablent. »

Et Gislebert surpris, sourit au saint et lui dit :

— « Eh! quoi ? seigneur Ghislain, qu'as-tu besoin de ces armes humaines? Dieu n'est-il avec toi ; te faut-il encore l'aide de notre bras mortel ?

— « Voici, mon fils : cessons de parler par figures. Tu sais que mon corps repose au monastère de Celle, en Hainaut, Ursidonge autrement dit : le CHRIST m'a donné ce lieu en patrimoine. Hélas ! toute piété a cessé d'y régner. Je ne puis supporter plus longtemps les outrages dont m'accablent chaque jour ces clercs ; ils cherchent leurs propres intérêts, non ceux de Dieu qui leur sont commis. Mes ossements ils les promènent par tout le pays, les portent et les reportent, ne me laissant ni trêve ni repos: sordides, ils exploitent la piété des fidèles au profit de leur rapacité. — Bref, je suis traité sans respect ni honneur : c'en est assez. »

« Gislebert, poursuit le saint, tu es maître, tu es duc de Lotharingie: à toi revient le soin de me faire rendre justice. Au nom du CHRIST, je te le demande, hâte-toi de faire préposer à mon église un pasteur capable et vigilant qui fasse cesser ces abus. Voici quel est mon désir : Dans le comté de Lomme, il est un lieu du nom de Brogne ; là, vit Gérard, homme de bien, vrai serviteur de Dieu : il mène une vie de prière dans un étroit réduit, auprès du vestibule du cloître. C'est lui que j'ai choisi ; prends-le et le prépose à mon moûtier : car aucun homme dans ces parages ne me paraît plus apte à une telle mission. » Le saint se tut, et disparut aux yeux du duc.

***

Et qui étaient donc ces clercs indignes?

Rappelez-vous, lecteur, les temps infortunés auxquels se passait cette histoire. Les Normands venaient de passer: hordes barbares semant partout et la ruine et la mort, dévastant les lieux saints, chassant les moines, brûlant les monastères et les églises.

Digitized by Google

Les Normands partis, tout était à refaire: hiérarchie, discipline, formation régulière du clergé, tout cela n'était plus qu'un amer souvenir du passé. Partout des intrus s'étaient ingérés aux fonctions saintes : ambitieux, ignorants et rapaces, ils exploitaient les fidèles et n'avaient de clerc que le nom.

Ceux d'Ursidonge s'étaient fait du corps de saint Ghislain un objet de trafic indigne : faire de l'argent le plus possible, et l'employer à leur propre usage, tel était leur unique souci.

Mais Dieu les châtia par où ils avaient péché : voleurs eux-mêmes, ils furent volés. Un jour, en effet, et cela peu de temps avant les événements que nous venons de relater, le corps du saint leur fut enlevé ; il fut soustrait non pas à leur piété, mais à leurs profanations honteuses.

***

Gislebert, cependant, ne pouvait oublier cette vision. Il mande aussitôt à sa cour, et l'évêque de Cambrai Tiédon, et Régnier le comte de Hainaut, leur expose le fait et demande ce qu'ils pensent.

— « Duc, lui disent-ils d'une seule voix, il n'y a pas à hésiter : l'avis reçu d'en haut, il faut le suivre de point en point ; car il n'est pas, que nous sachions, dans tout le terroir de céans, d'homme plus connu pour sa vie sainte que Gérard, le serviteur de Dieu. »

— « Eh bien ! allez vous-même, reprit le duc ; allez, parlez à Gérard : forcez-le, de gré ou de force, à prendre en mains la crosse avec la charge de pasteur. »

L'évêque et le comte font diligence. Bientôt ils arrivent à Brogne et trouvent l'humble solitaire jouissant en paix de sa vie de calme prière.

On se salue, on se donne l'accolade ; les visiteurs illustres exposent à Gérard le but de leur lointain voyage.

Alors s'engage entre eux un colloque mémorable ; longtemps la modestie du saint résiste, mais, enfin, elle cède à l'obéissance, vertu des moines, et aux raisons d'ordre supérieur qu'allèguent à Gérard ses nobles interlocuteurs.

— « Comment jamais, dit cet homme à la simplicité de la colombe, comment pourrais-je faire, ô mes pères bien-aimés, ce que vous proposez à ma faiblesse ? Y songez-vous ? Moi, qui ai renoncé aux vanités du siècle pour l'amour de Dieu, faut-il que j'y retourne ? Jugez vous-mêmes. Saint Paul ne dit-il pas : « Si vous êtes enrôlé au service de Dieu, ne vous mêlez plus aux choses du monde. » — Éloignez-vous, je vous en conjure ; laissez-moi pleurer en paix mes péchés. Je vous le répète, je suis incapable et indigne de me charger de ce fardeau. Comment pourrais-je diriger autrui, moi qui ne puis encore me sanctifier moi-même ? Les forces nécessaires me manquent, et la sainteté, c'est en vain qu'on la chercherait en moi. Je sais que je ne suis point un modèle de vie sainte ; c'est pourquoi je ne puis, ô mes pères, saisir le gouvernail que vous voulez me mettre entre les mains ! »

Digitized by Google

Mais, loin de se décourager à une telle réponse, ils disent simplement à Gérard :

— « Oui, bon Père, pour l'amour de Dieu, nous vous prions de nous suivre ; laissez faire sans résistance. Vous oubliez que le même Docteur des nations a dit aussi : « Que toute âme chrétienne soit soumise à ses supérieurs. » — Non, nous ne voulons point te faire renoncer à ta chère vie de moine ni retourner au luxe énervant du siècle : quitte seulement ce cachot, et viens servir de modèle et de guide à des frères dont l'âme réclame ton secours; car un grand athlète du Christ ne peut rester toujours caché derrière les murs du cloître : il faut qu'il se montre au grand jour et combatte dans l'arène. Ne songe donc pas à toi seul : les âmes de tes frères sont là qui réclament et attendent leur salut de tes paroles et de tes exemples. Le Seigneur JÉSUS n'a-t-il pas dit : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes? » Et encore: « On n'allume pas une lampe pour la cacher sous le boisseau. » — « Mais quoi! est-il besoin de paroles? Oublies-tu, Gérard, que tu auras à rendre à Dieu un compte sévère de ta désobéissance au jour du jugement suprême ? Soumets-toi à notre voix, car elle est l'expression de la volonté sainte du Tout-Puissant! »

Le saint fondit en larmes ; vaincu par ces paroles, il s'écria :

—« Oui, j'avais résolu de vivre en solitaire, de laver mes péchés dans mes pleurs ; mais, je le vois, il m'y faut renoncer : je n'ose résister aux ordres de Dieu, au désir du duc et à vos prières, mes pères. J'irai donc, je ferai ce que je pourrai pour le bien de mes frères. Je suis à vous ; partons ensemble. Dieu est puissant assez pour parfaire et mener à bien ce que moi, misérable, j'entreprendrai pour lui. »

A ces mots, ravis, pleins de joie, les nobles légats félicitent Gérard : ils lui mettent à la main le bâton pastoral, et disent :

—« Eh bien! donc, en avant, pasteur courageux et fort; hâte-toi de visiter le troupeau que Dieu te confie ; viens, chasse les loups à la gueule béante qui rôdent tout alentour, car ils menacent tes brebis ! »

Ils dirent, — et sur l'heure ils partirent, cheminant vers Ursidonge.

Brogne restait en larmes. Mais Gérard sait braver la douleur quand le devoir l'exige.

Brogne, d'ailleurs, devait encore revoir son père.

(A continuer.)

Digitized by Google

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

RACES à Dieu et vive saint Benoît!... Tels sont, chers lecteurs, les cris de jubilation et d'enthousiasme, les explosions de pieuse reconnaissance que nous entendons si souvent sur cette bénie colline de Maredsous. — Et pourquoi ces cris de sainte joie? — Écoutez! Nous sommes frères; Nous voulons donc vous faire part de nos consolations, en vous signalant, chaque mois, quelques traits récents de la bonté et de la puissance de notre Bienheureux Père. Aujourd'hui, jetons un coup d'œil d'ensemble sur le pèlerinage naissant de saint Benoît à Maredsous. Ce pèlerinage a commencé, il y a douze ans, à la fondation même de ce monastère de Maredsous. Son commencement fut humble, comme celui du grain de sénevé: deux personnes vinrent un jour solliciter une grâce par l'intercession de saint Benoît. Exaucées, elles revinrent témoigner leur reconnaissance et publièrent partout les mérites et la puissance de leur bienfaiteur. Bientôt la renommée, aux cent bouches, fit rentrer saint Benoît dans cette contrée en possession de son héritage quatorze fois séculaire: le soin paternel de tous les malheureux, soin qu'il recommande si souvent et si instamment dans sa Règle. Dès lors on vit les gens du voisinage accourir à son sanctuaire; et maintenant, il ne se passe pas un jour sans que des pèlerins ne viennent de toutes parts, implorer la protection du grand Patriarche des moines. On vient avec foi et confiance; on prie de même; on expose ses peines et ses misères avec simplicité; on se recommande aux prières des moines, ces grands suppliants de la belle Église de Dieu. Et qu'arrive-t-il? A la voix de tant de prières, le bon Dieu se laisse toucher. Devant la puissante intercession de son grand serviteur Benoît, le Seigneur donne et donne à pleines mains; souvent même il donne plus qu'on ne lui demande. L'homme, courbé vers la terre, ne voit souvent que ses maux et ne réclame que la santé du corps, l'éloignement d'un fléau, la cessation d'une épreuve, la réussite de ses affaires, la fécondité de ses champs et la bénédiction de ses troupeaux. Mais que fait le Seigneur dans son infinie bonté? Avec les bénédictions temporelles, il accorde les bénédictions spirituelles mille fois plus précieuses; « Oh! que je suis heureux, mon Père, s'écriait encore dernièrement un pèle-« rin tout rayonnant de joie, que je suis heureux! Voilà vingt ans que je ne « m'étais plus confessé. J'avais honte et peur de moi-même. Mais mainte-« nant, que je suis bien! » Et puis dans un grand sentiment de foi, il ajoutait: « Grand saint Benoît, j'étais venu implorer la guérison de mon « misérable corps, et voilà que, dans votre bonté, vous m'avez ouvert les

Digitized by Google

« yeux et obtenu la guérison mille fois plus précieuse de ma pauvre âme. « Merci, merci mille fois! »

Lecteurs bien-aimés, voilà un trait entre mille qui vous montre le travail de la grâce sur cette sainte colline. C'est de quelques-unes de ces faveurs, que nous voulons vous faire part chaque mois, afin qu'en tout Dieu soit glorifié. Le pèlerinage de saint Benoît a pris racine à Maredsous. Il se développe d'année en année ; et espérons-le, nous saluerons bientôt le jour, où la confiance en notre Bienheureux Père gagnera non plus seulement les individus, mais aussi les masses. Il ne saurait en être autrement si l'on considère ce qui se passe déjà. On recourt ici à saint Benoît pour toutes sortes de peines et de misères. Heureuses délivrances, protection des nouveau-nés, cessation des maladies, apaisement de la folie, soulagement contre les influences diaboliques, heureux tirage au sort, délivrance de malheurs ou de pertes dans le bétail, réconciliation d'ennemis, sainte et heureuse mort... Bref, on vient invoquer saint Benoît pour tout. Et notre grand thaumaturge console toujours, et guérit souvent les corps et les âmes, parce que, rempli de l'esprit de tous les justes, comme dit saint Grégoire, il a reçu de Dieu la puissance de tous les justes sur les maladies et les malheurs de toute espèce.

Et vous aussi, chers lecteurs, voulez-vous, dans vos peines et vos maux, ressentir la protection de saint Benoît? Recourez avec confiance à ce grand Saint. Pour être plus forts dans la prière, unissez-vous à ses enfants; ne craignez pas de recourir aux moines. Le moine est appelé le *supplément du monde;* il fait violence au ciel par sa vie de retraite, de silence, de prière, de travail, de pénitence, d'obéissance, en un mot, d'immolation continuelle. Ne craignez donc rien, communiquez bien vos intentions et vos désirs. Entretenez pendant un triduum ou une neuvaine le luminaire devant la statue de saint Benoît, faites célébrer dans son sanctuaire la Sainte Messe, la prière des prières. Volontiers nous nous joindrons à vous, pour supplier ensemble notre Père qui est aux cieux. Et ainsi, unis dans la prière et la charité, nous ferons descendre les saintes influences des bénédictions célestes, et à votre tour, vous jetterez ce cri de joie et de reconnaissance : *Grâces à Dieu et vive saint Benoît!*

Grâces obtenues par l'intercession de saint Benoît.

Janvier 1881.

« Laissez venir à moi les petits enfants, » disait le bon Sauveur. Touchant appel que le bienheureux Père aime à redire après le divin Maître. Et comment ? Par la protection qu'il accorde aux enfants, protection toute spéciale et presque universelle. Que d'enfants guéris par son intervention pleine de tendresse! En voici un exemple.

Une petite fille d'Hastières-Lavaux, M. D., était malade depuis deux années entières. En dépit des soins de trois médecins, on la voyait dépérir à vue d'œil. Désespérant de la sauver par les secours de la nature, ses

Digitized by Google

parents tournèrent leurs regards vers saint Benoît, connu et vénéré à Hastières avant la Révolution, dans la belle église monastique qu'on voit encore sur la rive droite de la Meuse. Animés par leur foi, qui leur fait braver les rigueurs de l'hiver, les pieux parents viennent donc en pèlerinage à Maredsous avec la pauvre enfant, semblable à un véritable squelette. On donne la bénédiction de saint Maur. Trois jours après, l'enfant se trouve parfaitement guérie, et peut revenir avec ses parents remercier saint Benoît.

Vers la mi-janvier 1881, la comtesse d'O. envoya au monastère un de ses domestiques avec une lettre de recommandation. Cet homme avait un enfant de cinq ans incapable de marcher par suite d'une tumeur au genou. Le père avait voyagé et consulté partout pour obtenir la guérison de son enfant ; mais toutes ses démarches étaient demeurées sans résultat. Sur ces entrefaites, la comtesse entendit raconter que les moines de Maredsous possédaient un onguent précieux qui guérissait comme par enchantement tous les maux de ce genre. Sans retard, elle fait atteler sa voiture, et bientôt, C. L., le petit estropié, arrive à l'abbaye. Au lieu de l'onguent en question qui n'existait pas, on lui donne la bénédiction de saint Maur ; on conseille de toucher la tumeur avec la médaille de saint Benoît. Lorsque les trois messes furent dites, la tumeur avait disparu, à la grande joie des parents, qui sont venus une seconde fois pour rendre gloire à Dieu et à son Saint.

J. B. W. et A. W. du village voisin d'Oret, éprouvaient depuis quelques temps des pertes matérielles considérables en bestiaux, et de plus ne pouvaient obtenir de beurre. Ils sont venus en pèlerinage, on leur a conseillé l'usage de la médaille, et ils ont été exaucés.

Une personne du même village, J. L., souffrait depuis trois ans de fréquentes attaques d'épilepsie. A la suite d'un pèlerinage où elle reçut la bénédiction de saint Maur, les attaques cessèrent tout d'un coup. Mais elles reprirent un an après, pour cesser de nouveau à la suite d'un second pèlerinage à saint Benoît, et de l'emploi de l'eau de N.-D. de Lourdes. Cette même personne a offert un ex-voto pour témoigner la reconnaissance qu'elle éprouvait en se voyant guérie d'une névralgie très douloureuse.

A la même époque, (janvier 1881) A. C. de Falaën, souffrait d'une inflammation à la jambe et d'un mal de pied qui le mettait hors d'état de marcher. Son fils vint pour lui en pèlerinage à Maredsous. Suivant le conseil qui fut donné, il prit un bain de pied dans lequel on plongea une médaille de saint Benoît ; l'inflammation et le mal de pied disparurent aussitôt.

Février 1881.

Au mois de février suivant, deux personnes de Biesmerée éprouvaient de grandes pertes dans leur bétail et ne pouvaient avoir de beurre. La médaille de saint Benoît arrêta ces accidents.

Les Messieurs B*** de Haut-le-Wastia éprouvaient depuis de longues années des mécomptes considérables dans leur bétail. Ils ont eu recours à

Digitized by Google

saint Benoît, et depuis lors tout marche bien. Aussi ont-ils grande confiance en la médaille ; souvent ils viennent en pèlerinage et font célébrer la sainte Messe en action de grâce.

Une jeune fille de Bois-de-Villers, en soignant sa mère atteinte de typhus, avait gagné elle-même cette grave maladie. Tout espoir de guérison paraissait perdu pour elle, lorsque son oncle vint en pèlerinage à saint Benoît, et grâce à la médaille, la jeune fille fut sauvée. En témoignage de sa reconnaissance, elle vint elle-même le remercier quelque temps après.

Trois fermiers du voisinage constataient dans leur bétail des ravages considérables, et ne pouvaient réussir à obtenir du beurre. Un pèlerinage et la médaille ont mis tout en voie de prospérité.

Joséphine M. d'Oret, était atteinte de forts saignements d'oreille. Au seul contact de la médaille, l'hémorragie a été arrêtée. La nièce de cette même personne souffrait de violentes migraines : le même remède a suffi pour calmer ses douleurs.

Em. D*** de Falaën fit deux chutes tout à fait extraordinaires. Le soir en revenant de son travail, il s'abattit deux fois, et chaque fois devant un grand couteau planté dans la route. Était-ce maléfice ou mauvais tour? Toujours est-il qu'il s'en vint chercher auprès de saint Benoît et l'apaisement de ses émotions et la guérison de ses douleurs.

Vers la même époque, une pauvre femme d'Hanzinelle vint communiquer ses chagrins à un Père de l'abbaye. Son mari entrait chaque jour dans des accès de furie, durant lesquels il blasphémait comme un démon, brisait meubles et vaisselle, accablait sa femme d'injures et de coups et ordonnait à ses enfants de battre leur mère. Pour comble d'infortune, celle-ci avait en même temps la douleur de voir un de ses fils en danger de mort. Saint Benoît se laissant toucher, calma la colère du mari et guérit le fils malade. Peu après, la mère vint faire son pèlerinage d'action de grâces.

Digitized by Google

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

LE MONASTÈRE DE St-VINCENT DE BEINWILL-MARIASTEIN, AU DIOCÈSE DE BALE. — A PROPOS DE SON HUITIÈME CENTENAIRE EN 1885.

LA petite ville de Delle, autrefois du département du Haut-Rhin, fait partie maintenant du territoire de Belfort. Ce petit coin de terre est resté français grâces aux négociations de M. Thiers après la cruelle guerre de 1870.

Les religieux bénédictins de l'abbaye de Mariastein, exilés de la Suisse leur patrie, ont trouvé une patrie d'adoption auprès des magistrats dellois et y ont ouvert une école monastique qui compte environ 60 élèves. Aussi, depuis les fameux décrets qui ont fermé tant de monastères, n'est-ce pas sans étonnement qu'il nous est donné de revoir des moines noirs. — Mais la France ne peut oublier tout ce que la Suisse a fait pour nos soldats lors de la dernière guerre — et par un juste retour elle a dû ouvrir ses bras à des religieux suisses, chassés de l'asile de la prière par un gouvernement oublieux à son tour de ses plus saints devoirs.

Ce fut le jeudi saint, 25 mars 1875, que les Bénédictins de Mariastein arrivèrent à Delle sous la conduite de leur Révérendissime Père abbé monseigneur Charles II. Le matin ils avaient reçu la communion pascale au sanctuaire de Notre-Dame de la Pierre de la main de leur vénéré Père et, ainsi munis du Pain des forts, ils avaient pris le chemin de l'exil. La dispersion décrétée par le gouvernement de Soleure était consommée. Les biens furent confisqués ; ni la bibliothèque qui renfermait près de 20,000 volumes, ni les ornements, ni les vases sacrés ne se virent épargnés. L'on assigna à chacun des moines une rente dérisoire qui doit mourir avec eux.

Mais Marie veillait sur ses enfants. Le saint siège prit sous sa haute protection la congrégation si éprouvée, et continua à la reconnaître, malgré la dispersion et la confiscation. Une partie des religieux dessert actuellement diverses paroisses du diocèse de Bâle, deux ou trois ont pu rester au sanctuaire, les autres avec leur Révérendissime Père abbé ont reformé la communauté à Delle, autant du moins que le permettent les circonstances. Le noviciat a été repris ; déjà des professions ont eu lieu et de nouveaux rejetons attendent avec une religieuse impatience d'être transplantés dans les jardins de Saint-Benoît.

Mais quand sera-t-il de nouveau donné à la pieuse communauté de reprendre le chemin du saint désert de Mariastein. C'est le secret de Dieu. Mais n'est-il pas permis de supplier la divine Providence d'abréger les

Digitized by Google

jours de l'épreuve et de rouvrir tant de sanctuaires désolés que des mains sacrilèges ont fermés et mis sous les scellés comme le sépulcre du Sauveur?

Quand me sera-t-il de nouveau donné à moi-même de revoir ces lieux bénis? — Je m'en consolerai du moins, en attendant, en vous en parlant. Retracer ici toute l'histoire de Notre-Dame de la Pierre, ce serait trop sortir du cadre de cette courte notice. Ce sont donc quelques simples coups de crayon donnés au beau tableau de ce pieux monastère, auquel, comme à Saint-Martin de Beuron, s'appliquent si bien les paroles du Prophète des Lamentations : « *Viæ Sion lugent eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem.* »

L'abbaye de Mariastein est posée comme une couronne sur le Felsenthal ou la vallée des Rochers d'un aspect si grandiose, si sévère et si pittoresque. — Sans doute ce pèlerinage est moins ancien et moins célèbre que celui de Notre-Dame des Ermites, le joyau par excellence de la divine Vierge en Suisse, au cœur même de ce petit peuple où la foi catholique a jeté de si profondes racines que les efforts de l'impiété n'ont pu encore les arracher. Mais Notre-Dame de la Pierre n'en est pas moins chère à la mémoire du pieux pèlerin — et l'âme recueillie goûte je ne sais quelle paix délicieuse et quelle douceur mystérieuse dans cette chapelle miraculeuse placée au milieu du rocher. Une gracieuse légende que nous ont léguée les âges de foi dira mieux que moi à qui le pèlerinage doit sa naissance.

« Il y a déjà plusieurs siècles un enfant jouait à côté de sa mère endormie, lorsqu'il vint à tomber dans l'abîme. La mère après bien des recherches retrouva son enfant au fond de la vallée occupé à cueillir des fleurs. Elle lui demanda comment il se trouvait là et pourquoi il cueillait des fleurs, et l'enfant répondit que c'était pour les offrir à une belle Dame qui l'avait reçu dans ses bras au moment de sa terrible chute ; cette Belle Dame lui avait dit: « Je suis Marie, la Mère de Dieu; j'ai choisi cette grotte pour ma demeure, je désire y recevoir les hommages de tous mes enfants, et leur y distribuer mes plus abondantes grâces. A ces mots, entourée d'une multitude d'anges, la divine Vierge remonta vers les cieux et disparut à ses yeux émerveillés (1). »

1. Ce prodige est cité par un document du concile de Bâle du mois de mars 1442, lequel semble s'intéresser vivement à la chapelle construite sur le lieu même du miracle. « Justis et humilibus supplicum votis præsertim quæ ad omnipotentis Dei laudem et gloriam ac divinorum propagationem cedere conspiciuntur libenter annuimus eaque favoribus prosequimur opportunis. .....Petitio continebat: quod dudum in certo loco silvestri in præruptis montium vulgariter Imstein nuncupato, prope castrum Ratpery, basiliensis diocæseos, quod ad ipsum militem temporali pertinet dominio, constituto propter insigne prodigium quod illic accidit videlicet quod quidam puer inibi a summitate montium ad infima vallium decidens miraculose per Beatam Virginem Mariam ut pie creditur conservatus remanserat illæsus et in vita præservatus, In eodem loco in cavernis cujusdam petrosi montis quædam capella in honore et sub vocabulo beatæ Mariæ Virginis erecta pariter et consecrata extitit ad quam magnus frequenter utriusque sexus hominum causa devotionis singularis habetur concursus. »

Digitized by Google

Le pèlerinage fut d'abord confié à des prêtres séculiers. En 1474, Jean Wenninger, évêque de Bâle, le remit entre les mains des Augustins de la dite ville. Mais la réforme ayant été introduite dans ces contrées par Œcolampade, le diocèse fut bouleversé et les communautés religieuses ne tardèrent pas à être dispersées. Mariastein fut donc un instant abandonné. Une deuxième fois des prêtres séculiers vinrent alors occuper ce poste d'honneur, mais pour donner plus de splendeurs au culte divin, on songea de nouveau à ceux qui savent l'élever à la plus sublime hauteur, aux Religieux: cette fois ce furent les enfants de Saint-Benoît. Ils y vinrent en 1648. — La petite colonie bénédictine sortait de l'abbaye de Saint-Vincent de Beinwill qui fut ainsi transférée à Mariastein. Ils eurent pour père l'abbé Fintan.

Beinwill est donc le berceau ou plutôt la ruche d'où sortit le nouvel essaim des abeilles mystiques de Notre-Dame de la Pierre, situé également dans le diocèse de Bâle ; ce monastère remonte à une haute antiquité. Les comtes de Soyhières, aïeux des comtes de Ferrette, désirant dédier un monastère à saint Vincent, le grand diacre d'Espagne, firent appel aux Bénédictins. Trithème raconte ainsi cette fondation: « Le bienheureux Guillaume, abbé du monastère de Hirschau, envoya huit religieux ayant à leur tête le vénérable Esso, homme, qui à la maturité de l'âge et du caractère, joignait le zèle le plus ardent de la vie régulière (1). » C'était en 1085.

1885 sera donc l'anniversaire du huitième centenaire de la fondation du monastère de Beinwill; aussi est-ce avec une sainte allégresse que malgré le malheur des temps et les tristesses du jour présent, les religieux de Beinwill-Mariastein et tous les amis de saint Benoît, — et grâces à Dieu leur nombre semble grandir chaque jour, — s'apprêtent à célébrer cette glorieuse date. Au demeurant, notre siècle est le siècle des centenaires. A mesure que notre Europe chrétienne marche vers sa vieillesse, elle aime à se retourner vers son berceau, et peut-elle faire autre chose que d'y rencontrer la radieuse figure de saint Benoît, le grand patriarche des moines d'occident? Mais reprenons notre récit.

Mariastein, grâces à la règle introduite par l'abbé Fintan, vit revenir les foules pieuses. La louange divine se fit entendre nuit et jour, mais l'ennemi de tout bien ne devait pas s'endormir. Le grand orage qui emporta tant de choses ne tarda pas à éclater à la fin du siècle dernier.

En 1798 le territoire suisse est envahi. — Mariastein est de nouveau dispersé. En 1804, après la tourmente, le premier soin de l'abbé Jérôme II fut de retrouver et de ramener ses enfants. Les bâtiments se relevèrent sous l'abbé Placide I. Mais en 1830, le radicalisme fut de nouveau maître à Soleure, on s'efforça de tarir la source du noviciat. En 1858, les lois parurent devenir moins odieuses; mais de lourdes contributions continuèrent à peser

1. « Misit beatus Wilhelmus monasterii Hirsaugiensis abbas octo monachos quibus praeerat v. Esso, vir moribus ac vita maturus ac regularis, disciplinae zelator fervidus. »

Digitized by Google

sur les enfants du bienheureux Esso et de l'abbé Fintan. Enfin l'iniquité prévalut complètement en 1874. La loi de proscription fut vôtée par le sénat de Soleure le 18 septembre, puis ratifiée par tout le peuple le 4 octobre.

C'est donc à Delle que nous retrouvons le couvent de Beinwill-Mariastein depuis 1875. Puisse l'anniversaire de leur huitième centenaire consoler les exilés. — Jusqu'ici monseigneur l'abbé a choisi à cet effet la date du 11 juillet, où se fait la mémoire de saint Benoît et la fête de saint Laurent, jour de la dédicace de Beinwill.

Puisse ce vénéré prélat si éprouvé rentrer bientôt dans la sainte ruche avec tous ses enfants. Puissent la ferveur et la splendeur des anciens jours y refleurir de nouveau et que bientôt se réalise le verset du royal psalmiste : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua ; venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.* R.

Mort du T. R. P. Dom Hildebrand de l'Oro, prieur de St-Julien de Gênes. — Le 1er février est mort, dans son monastère à Gènes, le T. R. P. Dom Hildebrand dell'Oro, Bénédictin de la Congrégation du Mont Cassin, de la primitive Observance. Né à Lecco, en Lombardie, le 2 juin 1843, il fit profession à l'abbaye de Ste-Scholastique de Subiaco, le 19 mars 1861 ; après avoir rempli diverses charges monastiques, il fut élu prieur du monastère susdit en juin 1883. Sa carrière fut, hélas ! trop courte pour le bien du monastère dont la direction venait de lui être confiée ; une pneumonie aiguë vient de l'enlever en quelques jours à l'affection de ses frères. — Que son âme repose en paix.

Dame Gérarde, des Bernardines d'Esquermes (France-Nord). — Nous avons le regret d'apprendre, par la *Vraie France*, que le monastère des Bernardines d'Esquermes, près Lille, vient de perdre sa vénérée prieure, Dame Gérarde. Née en 1811, cette digne religieuse avait succédé à l'une de ces vaillantes Bernardines qui avaient connu l'exil et la persécution révolutionnaires, et qui vinrent en 1799 jeter les bases du monastère où tant de jeunes filles catholiques de la région du Nord ont, depuis lors, reçu la meilleure éducation.

Le regretté Mgr Duquesnay avait, il y a deux ans, présidé lui-même au jubilé de religion de Dame Gérarde.

Restauration du monastère de Seiz, en Styrie, par les Cisterciens-Trappistes. — Nous recevons la consolante nouvelle de la prochaine restauration de cet antique et vénérable sanctuaire de la vie monastique. Les journaux l'annoncent pour le printemps. Sans entrer dans de ongs détails sur l'origine de ce monastère, nous donnerons ici quelques

Digitized by Google

notes sur son histoire, qui vient d'être l'objet d'une savante étude du prince-évêque de Lavant. (*Das Karthäuser-Kloster Seiz von Dr Jak. Max. Stepischnegg, Fürstbisch. v. Lavant.* — *Marburg*, 1884, in-8°.) Seiz, la plus ancienne fondation de l'ordre en Allemagne, fut fondé par le margrave de Styrie Ottokar VII (1160). Les premiers moines vinrent de la Grande-Chartreuse sous la conduite du prieur Vérémond. Le monastère est connu dans l'histoire de la littérature allemande par le frère Philippe le Chartreux qui y écrivit au XIIIe siècle son poème de la vie de la Ste Vierge, recueil de légendes empruntées vraisemblablement aux apocryphes de l'enfance de Jésus. Le prieur Conrad de Haimburg (élu 1342) est aussi cité comme écrivain. Il composa des rythmes en l'honneur des Saints, un psautier rythmique de la Ste Vierge, un traité sur l'*alleluia* pascal, des offices etc. Seiz fut provisoirement la résidence du général de l'ordre de 1391 à 1403, lorsque la maison-mère prit parti pour les papes d'Avignon, tandis que les généraux restèrent fidèles à Urbain VI. Le protestantisme y exerça malheureusement une influence délétère et la discipline y souffrit notablement pendant le XVIe siècle. Joseph II supprima Seiz en 1782. Abandonnée par les moines, la chartreuse de Seiz devint la possession du prince Windischgrätz et son église servit aux offices de la paroisse. Mais la paroisse resta longtemps inoccupée, l'église tomba en ruines et lorsque enfin un curé vint prendre l'administration de la paroisse, il crut plus opportun de transférer sa résidence à Spitalitsch, église voisine de Seiz. L'antique chartreuse tomba entre les mains des employés du prince, chose ordinaire en pareilles circonstances pour les anciens monastères, et ce que le temps n'avait pas encore détruit, la cupidité le renversa. L'église, consacrée en 1194 par le patriarche Godefroid d'Aquilée, est aujourd'hui sans toit, les voûtes sont tombées, les murailles du côté Nord sont à moitié renversées, et le lierre serpente de tous côtés sur ces vénérables ruines du passé. On distingue encore aisément les diverses parties du monastère: le réfectoire, les cloîtres avec leurs cellules, la chambre aux archives, la bibliothèque, les anciennes tours fortifiées. Le monastère est situé dans une vallée solitaire, entouré de rochers abruptes et d'épais bois de sapins.

Les Trappistes en Afrique. — Une partie des Trappistes expulsés de l'Allemagne par suite des rigueurs du *Culturkampf* se sont rendus dans le pays des Cafres.

Il existe en ce moment dans ces pays sauvages un établissement de Trappistes comptant 80 membres, en partie prêtres et en partie frères lais. Ces religieux ne s'occupent pas seulement de l'évangélisation des Cafres, mais convertissent leurs déserts en des contrées fertiles, et apprennent aux Cafres les arts de la civilisation européenne. Le gouvernement anglais est tellement convaincu de la haute valeur de leur action bienfaisante, qu'il les

Digitized by Google

protège de toutes manières et accorde sur ses bateaux à vapeur des prix de transport excessivement réduits, à ceux des Trappistes qui veulent quitter l'Europe pour aller fortifier cette colonie chrétienne.

Ces Pères sont occupés en ce moment à créer un orphelinat dans ces contrées lointaines, et un délégué de l'Ordre donnait dernièrement des conférences en Allemagne pour recueillir des aumônes dans cette intention.

L'action providentielle n'est-elle pas admirable ? Voici encore une fois que le vent de la persécution n'a servi qu'à disperser les semences de la foi au sein des peuples jusqu'à ce jour étrangers aux lumières de la religion.

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

LA vie quotidienne de l'Église notre Mère, ses développements, se luttes, ses douleurs et ses conquêtes, dans les antiques contrées de notre vieille Europe comme sur les plages nouvelles et pleines d'avenir des continents modernes, voilà ce que nous nous proposons de narrer à nos chers lecteurs dans cette *Chronique*. Car il convient que tout vrai *fidèle* suive avec intérêt les faits qui concernent l'Église, qu'il vive de sa vie, se réjouisse et pleure avec elle, et unisse ses prières aux siennes pour remercier Dieu, ou pour implorer son assistance.

Notre *Messager*, cher lecteur, fera chaque mois son voyage autour du monde; et tandis que chacun de vous vaquera en paix à son travail de chaque jour, il vous glanera de toutes parts les nouvelles vraiment intéressantes, et vous les apportera le 21, classées, abrégées et dépouillées de tout ce qu'elles ont de futile ou d'incertain.

Puisse cette petite *Chronique* vous faire gagner un temps précieux, vous dispensant de bien des lectures journalières qui disent peu et ne laissent rien.

Là-dessus, faisons notre première tournée. Passons le canal, et voyons ce qui se passe dans l'Ile des Saints.

Angleterre.

LE catholicisme continue en Angleterre ses progrès silencieux, mais constants. Les conversions se poursuivent sans bruit. Toutefois, de temps à autre on apprend qu'un personnage bien connu a été reçu dans le sein de l'Église, et son abjuration fait sensation. C'est ainsi que l'année dernière une émotion fort vive fut causée par la nouvelle que Lady Sykes et son fils venaient de se convertir. Cette Dame est la femme de Sir Tatton

Digitized by Google

Sykes, le baronnet millionnaire du comté d'York, qu'on a surnommé « le bâtisseur d'églises ». Sir T. Sykes lui-même n'a pas encore abjuré, mais il a entrepris de construire à ses frais la cathédrale catholique du diocèse de Westminster, pour laquelle le cardinal Manning a acheté un terrain, il y a quelques années. Le noble bienfaiteur se propose de reproduire à Londres la célèbre église votive de Vienne, qui passe pour un des plus beaux monuments religieux qui soient au monde. La dépense est évaluée à une trentaine de millions. Quand il aura construit l'église, Sir Tatton Sykes se fera recevoir dans son sein.

D'autres conversions très importantes sont encore venues réjouir, dans ces derniers temps, le cœur des catholiques anglais et de leurs frères du continent.

Sir Philip Rose, lady Rose et leur cinq enfants viennent d'être admis dans l'Église catholique, à l'Oratoire de Londres, après avoir abjuré la religion protestante.

Sir Philip Rose, deuxième baronnet du nom, est le fils de l'ancien agent-confidentiel de lord Beaconsfield, qui avait choisi son père comme exécuteur testamentaire et tuteur de son neveu et héritier le jeune Coningsby Disraeli.

Inutile d'ajouter que cette conversion, due en grande partie à l'influence de lord A. Lenox, frère du duc de Richmond, a produit une très grande sensation dans la société anglaise.

Le journal *Bath Chronicle* annonce aussi la conversion au catholicisme du pasteur protestant le R. William Bernhard Heroson.

Il y a quelque temps, les journaux signalaient encore celle d'un jeune étudiant, M. Labouchère, fils d'un pasteur protestant, parent des grands banquiers de ce nom.

Ce jeune homme, âgé de 18 ans, s'est vu immédiatement déshérité par sa famille. Dieu ne l'abandonnera pas.

Outre la future cathédrale de Westminster dont nous parlions plus haut, il est encore sérieusement question de la construction d'une somptueuse église catholique à Cambridge, au sein même de l'Université, aujourd'hu hélas ! protestante, mais fondée il y a tout juste 600 ans par l'évêque catho lique d'Ely, Hugues de Balsham. Il y a peu de semaines, on célébrait dans la ville universitaire ce mémorable centenaire, avec toute la pompe qu'il convient ; et c'est à cette occasion que les journaux anglais nous firent connaître le projet grandiose, soutenu déjà par l'épiscopat catholique. Le terrain est acquis, et une Dame catholique s'est engagée à y construire à ses frais un splendide monument gothique, digne de rivaliser avec les plus beaux édifices de l'antique ville universitaire.

Grâces à la mission catholique, établie à Cambridge depuis bon nombre d'années, nous avons vu peu à peu rentrer dans le sein de l'Église, beaucoup de professeurs savants et d'étudiants pleins d'avenir ; ce pas important ne

Digitized by Google

fera que donner une nouvelle et puissante impulsion au mouvement catholique de Cambridge.

« Cambridge, dit le cardinal Newman, dans sa lettre de félicitation, est un grand centre intellectuel, et à ce titre exerce une puissance incontestable sur les œuvres et l'esprit des catholiques de toute l'Angleterre. » Quant à son éminence le cardinal Manning, il dit « que la fondation d'une nouvelle église catholique à Cambridge est très nécessaire aux besoins actuels de la localité, et que cette église doit être conçue et exécutée avec toute la splendeur matérielle et morale possible, eu égard à la situation dans laquelle elle se trouvera, au point culminant de la société intelligente du pays. » L'évêque de Northampton enfin, écrit : « Tout catholique anglais doit prendre le plus profond intérêt au développement du catholicisme à Cambridge, ceux surtout qui ont passé par cette université célèbre, et y ont reçu le don de la foi. »

D'autre part, nous avons vu se couronner dernièrement une fondation religieuse importante et des plus utiles au bien des âmes. Le 10 décembre, les RR. Pères Franciscains ont inauguré à Peckham (Lower Park Road) le couvent annexé à leur église. Cette construction contient 21 cellules, un réfectoire, une bibliothèque et les autres pièces indispensables à une bonne installation. Elle a coûté 3000 livres sterling. Combien cette somme représente de modestes offrandes ! Combien de quêtes, et par suite combien de déboires et d'avanies soufferts pour JÉSUS-CHRIST se cachent derrière ces soixante-quinze mille francs ! La cérémonie d'inauguration a été accomplie par le révérend Père provincial.

Deux évêques, dans leur lettre pastorale, nous font connaître les progrès du catholicisme dans leurs diocèses respectifs, durant le cours de l'année 1884. Mgr l'évêque de Plymouth fait, avec joie, la belle énumération suivante:

Les Pères franciscains se sont établis à Saltash, et y ont déjà bâti une partie de leur chapelle, qui a été ouverte au public. Les Bénédictins de l'abbaye de Buckfast ont ouvert leur église le 25 mars. Les chanoines réguliers de Latran, dont la maison généralice est à Rome à Saint-Pierre in Vincoli, déjà installés à Bodmin, ont établi, le 10 juin, une affiliation à Maryhall. Le 31 mai, la première messe a été dite dans l'église de Chideoc. Le révérend père John Grainger est occupé à bâtir une petite chapelle qui sera attenante à sa maison à Fruro, et l'ouvrira au public. Le 13 du mois de novembre, une chapelle a été ouverte au public dans le couvent de l'Assomption, à Sidmouth. Le 18 du même mois, la nouvelle église du Sacré-Cœur à Exelar a été ouverte. L'église de Notre-Dame à Plymouth, ainsi que celle de Saint-Michel et de Saint-Joseph à Devonport ont été réouvertes au public après avoir subi un travail d'agrandissement et d'embellissement. Les pères de la congrégation de Saint-Basile viennent d'acheter pour leur collège une propriété nommée « Beaconsfield », qui se trouve dans une position admirable dans le voisinage de Plymouth. Mgr l'évêque

Digitized by Google

fait observer que le nombre restreint de son clergé lui aurait rendu impossible, de correspondre aux besoins religieux de son diocèse, sans l'appui reçu de la part des communautés religieuses, dont les membres ne desservent pas moins de onze missions.

Quant à Mgr l'évêque de Salford, son bilan n'est pas moins remarquable :

Le collège de Stonyhurst est en voie d'agrandissement ; à Manchester, on a ouvert la partie centrale du collège de Saint-Bède ; les sœurs du Bon Pasteur ont établi un grand couvent près de Blackley ; les sœurs de charité ont été chargées de la direction d'une vaste école industrielle pour filles, créée aux frais du diocèse dans le Victoria Park ; l'école industrielle pour les garçons a été considérablement agrandie ; à Bradford, on a ouvert une église construite en fer ; l'église de Saint-Louis de Gonzague à Manchester sera ouverte vers la mi-carême, etc., etc.

L'Association de l'adoration perpétuelle, qui s'occupe spécialement de procurer aux églises pauvres des missions des ornements ecclésiastiques et des vases sacrés, rend d'éminents services dans le diocèse de Salford, où le nombre des missions s'accroît tous les jours. Malheureusement, le manque de ressources financières ne permet pas de suivre ce mouvement avec toute l'activité voulue, et le courageux évêque fait appel à la charité de ses diocésains riches et de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir catholique de l'Angleterre, afin de pouvoir subvenir aux nécessités qu'exige une immense moisson mûre pour le Seigneur.

Nos lecteurs savent probablement déjà qu'un évêque coadjuteur a été nommé récemment à Mgr l'évêque de Southwark ; le choix du St Siège est tombé sur le Rév. Chanoine Butt, vétéran de l'apostolat, qui, depuis un quart de siècle, dessert l'église de St-Philippe à Arundel, dans le comté de Sussex. Sa paroisse, qui, lors de son arrivée, ne comptait pas cent catholiques, en compte plus de mille aujourd'hui, ce qui nous donne une idée des progrès du catholicisme en Angleterre dans le cours de ce siècle. Sa Grandeur continuera à résider dans sa paroisse : la belle église de St-Philippe, comme par un sentiment prophétique qui justifie le proverbe : *Vox populi, vox Dei*, a toujours reçu des fidèles la qualification de *cathédrale*.

Une œuvre bien caractéristique de l'Angleterre, et digne de l'Église catholique qui sait se plier à tous les besoins et se faire la providence de tous, est celle des *Asiles de nuit*.

Elle fut fondée, il y a quelques années à peine, par un prêtre dévoué, Mgr Gilbert, et rend chaque jour des services plus signalés. Depuis sa fondation, elle a abrité (on ne peut y passer plus de trois nuits de suite) plus de 700,000 personnes, auxquelles elle a fourni, avec le souper du soir de l'entrée, le déjeûner du lendemain matin. Chaque semaine, le nombre de ceux qui viennent ainsi frapper à la porte de ces asiles est d'environ 1600. Ces malheureux se recrutent dans tous les rangs de la société : avocats sans causes,

Digitized by Google

architectes sans travail, chimistes sans laboratoires, horlogers sans ateliers, tailleurs sans pratiques, servantes sans place...

Un peu de statistique générale pour finir ce compte-rendu.

Pour se faire une idée exacte des progrès du catholicisme en Angleterre, on peut consulter avec fruit l' « Annuaire catholique » *(Catholic Directory)* pour 1885 qui vient de paraître. Cette publication, dont l'auteur est le chanoine Johnson, le savant et sympathique secrétaire de l'archevêché, contient les renseignements les plus intéressants et les plus authentiques. Le Sacré Collège compte trois cardinaux anglais. Dans l'empire britannique il y a 15 archevêchés catholiques, 80 sièges épiscopaux, 35 vicariats apostoliques et 10 préfectures apostoliques.

Il y a dans le Royaume-Uni 40 pairs catholiques, dont 33 siègent dans la Chambre des Lords. La Chambre des Communes renferme 60 députés catholiques. Dans la Grande-Bretagne seule (c'est-à-dire l'Angleterre et l'Écosse, *à l'exclusion de l'Irlande*) il y a 22 évêques, 2,522 prêtres, tant séculiers que réguliers, et 1,564 églises ou chapelles. Quarante sanctuaires nouveaux ont été ouverts au culte depuis l'année dernière. Tous les ordres religieux sont représentés en Angleterre: les plus nombreux sont les jésuites et les bénédictins. Au nombre des prêtres qui figurent dans l'Annuaire se trouvent un certain nombre de religieux expulsés de France. Il semble que le gouvernement de la R. F. ait voulu justifier le mot d'Origène : *Oportet hæreses esse*, « il faut des hérétiques », — ne fût-ce que pour recueillir les catholiques chassés de leur patrie.

Hollande.

De l'Angleterre, portons nos regards sur nos voisins les catholiques de Hollande, demeurés si fermes dans leur foi, si attachés au Siège de St-Pierre; jetons un rapide coup-d'œil sur leur passé, dans le cours de ce siècle.

Après le départ des Français, les catholiques avaient acclamé d'une même voix avec les protestants le Prince Guillaume d'Orange, qui leur promettait la tolérance. Durant seize années cependant, ils eurent à supporter bien des mesures hostiles, qui blessaient profondément leurs sentiments les plus intimes. Cela ne les empêcha pas, en 1830, de s'abstenir de toute participation au mouvement d'insurrection qui donna naissance au royaume indépendant de Belgique.

Comme pour les récompenser, une époque d'acheminement successif vers l'émancipation religieuse commença dès lors pour eux. A la suite de l'impression favorable causée par la conduite admirable du clergé durant le choléra, on vit pour la première fois les évêques administrer publiquement les sacrements de Confirmation et d'Ordre; un collège catholique fut établi à Katwyck; de nouvelles églises s'élevèrent sur tous les points du territoire, et les rivages retentirent du son joyeux de la cloche annonçant l'*Angelus*.

Une nouvelle impulsion fut donnée au mouvement en 1853 par le rétablis-

Digitized by Google

sement de la hiérarchie catholique. Le roi actuel, S. M. Guillaume III n'a jamais cessé de maintenir à l'égard de ses sujets catholiques la tolérance qu'il leur avait promise. On sait comment, dernièrement encore, dans sa protestation contre la spoliation de la Propagande par les usurpateurs piémontais, le gouvernement hollandais s'est signalé tout d'abord par sa sympathie et ses excellents rapports avec le Saint Siège, offrant ainsi un contraste frappant avec l'insolente conduite de M. Frère-Orban chez nous.

Est-ce à dire que tout grief ait disparu, que tout danger de persécution se soit évanoui sans retour? Le parti soi-disant libéral constitue dans le Parlement une majorité assez inquiétante, toute disposée à imaginer de nouveaux moyens d'oppression contre les catholiques. Néanmoins les dernières élections, les premières depuis la révision de la constitution, ont fourni pour la Chambre basse une faible majorité de 43 anti-libéraux et catholiques réunis, contre 41 libéraux.

Les catholiques, malheureusement, sont peu organisés en Hollande; au point que le *Standard* a pu dire dernièrement avec vérité : « Parmi les ultramontains (hollandais) rien ne pousse, rien ne croît, ils se trouvent sur le champ de bataille au même endroit où ils ont pris place il y a dix ans; les quelques hommes à principes qui désiraient une organisation restent isolés; quand on parle de s'adresser au parti catholique, on ne sait chez qui tirer la sonnette, tandis que pour le parti anti-révolutionnaire on peut rencontrer le comité central, la commission d' « aviseurs » et le club parlementaire. »

Et de fait, tous les essais tentés pour arriver à l'union des représentants catholiques ont échoué jusqu'ici. Cependant longtemps avant la formation du parti anti-révolutionnaire, la presse catholique a proposé, comme exemple à suivre, le centre allemand. Quelques hommes influents ont même fait des démarches pour former un centre catholique, mais sans résultat. Une assemblée générale des catholiques néerlandais a été convoquée, et l'on projetait de se réunir ensuite chaque année, comme en Allemagne. Malheureusement, après la première réunion, à Bois-le-Duc, il n'a plus été question de recommencer. M. le docteur Schaepman a publié un programme catholique; certains journaux catholiques ont fait semblant de l'ignorer, d'autres se sont employés de leur mieux à le démolir. Le programme de l'association brabançonne a paru, il a été communiqué à toutes les associations électorales; il a été adopté par un certain nombre, mais, somme toute, rien n'a sérieusement abouti.

Comme on le voit, beaucoup de bons projets restent en souffrance, à défaut d'union, mais peut-être aussi à défaut d'un homme marquant, éminent, actif et énergique, qui veuille prendre la direction du parti, et s'imposer en quelque sorte aux récalcitrants. Il y a assez d'hommes de bonne volonté, assez d'éléments excellents, mais il manque un chef.

L'idée de fonder une ligue anti-maçonnique n'aura pas, on le craint, plus

Digitized by Google

de succès. Cette idée a été émise dans une lettre adressée au *Tijd*, mais elle a été immédiatement combattue, et par ce journal, et par un autre correspondant, qui trouve qu'il existe déjà assez d'associations de ce genre. L'auteur de la première lettre est cependant revenu à la charge, et s'est plaint du manque d'union des catholiques néerlandais. Il a fait remarquer que la Belgique possède dans chaque ville un *cercle catholique*, et ces cercles sont réunis en une *fédération des cercles catholiques*, dont le champ d'action s'étend certainement jusque contre la franc-maçonnerie; que l'on a en France également une *ligue anti-maçonnique*, et qu'on va y avoir la *Ligue de la Contre-Révolution;* tandis qu'en Hollande l'esprit d'association ne veut pas prendre pied.

Les fêtes religieuses y ont plus de succès. On nous annonce, en effet, une solennité splendide pour l'été prochain, dans la ville de Ruremonde, à l'occasion du quatrième centenaire de la dévotion à Notre-Dame du Sablon. Cette vierge miraculeuse et son sanctuaire sont confiés à la garde des Pères Rédemptoristes.

Une légende rapporte que la statue a été trouvée par un gentilhomme polonais, appelé Wendelin, qui avait fui la maison paternelle, pour servir Dieu dans la solitude. A cet effet, il s'engagea comme berger chez un fermier. Il conduisit souvent les brebis qu'il faisait paître à un puits creusé dans la bruyère et ombragé d'un chêne, au pied duquel Wendelin adressait ses ferventes prières à Dieu et à la sainte Vierge.

Comme l'endroit était aride, le fermier fut mécontent que Wendelin y allât de préférence et constamment; il lui intima donc l'ordre de faire paître son troupeau en un autre endroit. Le pieux berger obéit, mais plus il s'éloignait du puits, plus les brebis maigrissaient, et Wendelin fut autorisé à retourner au lieu qu'il avait choisi et à reprendre ses dévotions.

Or, un jour qu'il puisait de l'eau pour le troupeau, il remonte dans le seau une statuette de la Vierge. Sans plus songer aux brebis, il court chez son maître et lui fait part de sa trouvaille. On décide que la statuette sera placée dans le chêne qui ombrageait le puits. Peu après, on bâtissait dans cet endroit une petite chapelle où purent s'agenouiller les pieux visiteurs.

Bientôt, le curé du village voisin crut devoir transporter la statuette à l'église paroissiale, ce qui eut lieu. Mais le lendemain elle était revenue miraculeusement à sa place primitive. Alors on bâtit là une nouvelle chapelle, plus spacieuse, la Mère de Dieu ayant ainsi fait connaître qu'elle désirait être vénérée au Sablon, et les pèlerins ne tardèrent pas à y arriver en grand nombre. Beaucoup de miracles, de nombreuses faveurs y furent accordés aux prières des fidèles, et enfin la dévotion prit un tel essor, qu'il fallut construire une troisième et vaste chapelle pour recevoir les pèlerins et les visiteurs.

L'année 1485 étant regardée comme celle dans laquelle a commencé la vénération *publique* de la statue de Notre-Dame du Sablon, il a été décidé

Digitized by Google

que des fêtes religieuses extraordinaires auront lieu du 15 août au 15 septembre de l'année prochaine.

Une commission, dont S. G. Mgr l'évêque de Ruremonde est le président d'honneur, et dont font partie plusieurs prêtres éminents et quelques laïques distingués, est déjà constituée pour tout organiser. Rien, on peut en être persuadé, ne manquera donc à ces fêtes en l'honneur de celle qui porte, à juste titre, le nom de Consolatrice des affligés, et qui, au Sablon de Ruremonde, a consolé tant de malheureux ayant eu recours à sa puissante intercession.

Autriche.

IL est rare que de l'Autriche-Hongrie il nous arrive des nouvelles bien consolantes. Tout y est vieux: l'élan et la puissance d'action qui caractérisent les catholiques dans d'autres pays y font généralement défaut. Un fait cependant y est de nature à réjouir nos cœurs ; c'est la résurrection prochaine de l'université catholique de Salzbourg, due à l'initiative du prince-archevêque bénédictin de cette ville, S. Exc. Mgr Éder.

Le comité universitaire catholique est définitivement constitué. Le 20 décembre, Mgr Haller a célébré une messe pontificale dans l'église de l'ancienne Université, à laquelle assistèrent entre autres notabilités les députés au Landtag. Le même jour, à 4 heures de l'après-midi, a eu lieu dans la salle du Landtag l'assemblée générale constituante, qui prit connaissance du rapport fait par le comité provisoire, rapport dont il résulte que l'Université possède déjà deux fondateurs, 22 bienfaiteurs et 500 membres.

Le président, M. Lienbacher, proposa à l'assemblée de nommer M. le prince-archevêque le Dr Franz Éder, primat d'Allemagne, protecteur et conseiller du comité fondateur, nomination qui fut votée par acclamation et acceptée par Son Excellence.

Plusieurs discours ont été ensuite prononcés sur les avantages qui résulteraient de cette fondation pour les catholiques, sur les liens entre la culture physique et intellectuelle, sur les Universités dans l'ancien temps et dans les temps modernes, etc., etc. L'assemblée s'est séparée en votant avec enthousiasme des vœux en l'honneur de Sa Sainteté le Pape Léon XIII et Sa Majesté l'empereur François-Joseph.

Suisse.

LA Suisse elle aussi aurait, paraît-il, quelque projet de fondation universitaire, ou plutôt elle songerait à établir une faculté de théologie catholique dans une université protestante. On conçoit assurément que ce projet ne soit pas de nature à se concilier la confiance de l'Église ni la sympathie de ses vrais enfants.

Le radicalisme bernois à lancé depuis quelque temps le projet d'établir à l'université de Berne une faculté théologique catholique romaine. Il y a

Digitized by Google

déjà fondé une faculté de vieux catholiques ; en y ajoutant deux ou trois professeurs catholiques romains, il se flatte d'attirer les théologiens des cantons catholiques dans la capitale de la confédération et de former un clergé national à sa guise... La Suisse catholique possédant d'excellentes facultés théologiques à Lucerne, à Fribourg, à Coire et à Sion, n'a pas besoin de cette nouvelle création bernoise, et la presse catholique a été unanime à condamner cette Macédoine protestantico-vieux-catholico-romaine. Quoiqu'un membre du gouvernement de Berne ait beaucoup agi pour préparer le terrain à ce projet, néanmoins on le considère généralement comme un enfant mort-né.

Les changements opérés récemment par le Saint-Siège dans les titulaires d'évêchés de Suisse sont de nature à produire les plus heureux résultats.

On est dans le canton du Tessin en grande joie de ce que le Saint-Père a accordé à ce brave peuple Mgr Lachat comme administrateur apostolique avec le titre d'archevêque de Damiette ; et on a raison, car Mgr Lachat est non seulement un généreux défenseur des droits ecclésiastiques, mais un excellent organisateur et administrateur. Ces motifs expliquent la douleur dont le clergé et les fidèles du diocèse de Bâle sont remplis par suite de la séparation d'avec leur bien-aimé pasteur.

Et quant à Mgr Mermillod, le saint apôtre de Genève, le voilà tout à ses travaux d'évêque dans son nouveau diocèse de Lausanne, après avoir vaillamment supporté ses années de persécution et d'exil. Il vient d'adresser un chaleureux appel aux fidèles de la Suisse et d'ailleurs pour la construction d'une église catholique à Morat, chef-lieu protestant d'un district jadis entièrement et aujourd'hui encore en grande majorité protestant. Morat voit cependant augmenter sensiblement sa population catholique, ainsi que le démontre le recensement fédéral à chaque période décennale.

L'histoire du rétablissement du culte catholique sur ce sol classique est plus ou moins celle des autres stations catholiques en pays protestant. C'est en 1820 que le culte catholique a été rétabli dans une salle du château. Encore ce service n'avait-il lieu que le dimanche matin.

Ce culte, bien insuffisant déjà, célébré par un ecclésiastique venant à pied d'une distance considérable, a subi en outre de nombreuses vicissitudes et des interruptions déplorables à cause du défaut de ressources, de local, et de la pénurie de prêtres. La vie catholique ne pouvait que végéter dans de pareilles conditions. En 1858, la communauté catholique fut définitivement constituée par les autorités ecclésiastique et civile; elle se compose de tous les catholiques établis à Morat et dans les vingt-et-une communes protestantes du district du Lac, c'est-à-dire d'une population d'environ 400 âmes. En 1879, Mgr Marilley plaça à Morat un desservant à poste fixe, le premier depuis la réforme.

Digitized by Google

Pologne.

SI de la Suisse, nous passons en Pologne, nous y remarquons une reprise de la persécution, déjà si ancienne, contre nos frères, les catholiques de cette malheureuse contrée. L'année dernière, le gouvernement russe, se voyant menacé d'une guerre avec l'Allemagne, avait fait un accord avec le Saint-Siège, afin de ne pas s'aliéner complètement ses sujets Polonais. Mais, depuis que les relations de la Russie avec l'Autriche et la Prusse sont devenues plus pacifiques, la persécution a repris son cours sur plusieurs points à la fois.

Cette fois, c'est le sanctuaire national le plus vénéré de la Pologne, N.-D. de Czestochowa, qui vient d'être l'objet d'une première mesure vers la confiscation. Dernièrement, en effet, les PP. Paulins, sur l'ordre impérieux du gouverneur de Piotokrow, se sont vus contraints de recevoir l'archevêque schismatique de Varsovie, dans la célèbre église, avec les honneurs extraordinaires dus à un si éminent personnage de l'Église orthodoxe.

On dit que si le gouvernement s'opiniâtrait à vouloir profaner le sanctuaire, ce serait le signal d'événements terribles. Tel est, en effet, l'attachement de l'infortunée nation à l'image miraculeuse de la vierge de Czestochowa, que pas un seul Polonais n'hésiterait à verser son sang pour défendre contre l'oppresseur ce dernier palladium des traditions religieuses et nationales.

Au reste, les tyrans ne manquent pas de ressources pour arriver à leur but par d'autres moyens. Par toute la Pologne, on ne voit qu'églises schismatiques en construction, nécessaires, dit-on, aux employés et aux soldats russes, qui y séjournent pour torturer le pauvre peuple. Les pompes du culte orthodoxe s'étalent à tous les regards sous les formes les plus attrayantes, tandis que, pour mieux éclipser les fonctions catholiques, on porte des arrêts qui réduisent celles-ci aux proportions les plus mesquines. Les élèves des collèges catholiques sont contraints d'aller à l'église russe, tous les jours de fêtes religieuses schismatiques. En même temps, les gouverneurs s'arrogent le droit de briser à leur gré, toutes les ordonnances des évêques relatives au clergé et à l'administration diocésaine. L'exil récent de l'évêque de Vilna, paraît devoir être le signal d'une ère nouvelle de persécutions pour ce pauvre peuple catholique.

Si vous demandez compte au gouvernement russe de ces mesures oppressives et persécutrices qui succèdent si inopinément à un accord conclu d'hier, il répondra que le Vatican a eu tort d'accorder l'audience du 3 juillet aux Uniates qui venaient implorer la protection du Siège Apostolique.

Italie.

APRÈS les tremblements de terre et les catastrophes épouvantables qui en furent la conséquence, l'Italie, et Naples surtout, ont eu le choléra qui a, lui aussi, moissonné d'innombrables victimes et fait des milliers d'or-

Digitized by Google

phelins. Voilà que notre sainte Église apporte un remède à ce triste état de choses, et c'est de Naples que part le mouvement.

A l'occasion du premier centenaire de saint Alphonse de Liguori, qui sera célébré en 1887, la jeunesse noble de Naples, qui aime à se rappeler que l'illustre docteur de l'Église fut jadis un des siens, a pris l'initiative de fonder un grand hospice pour les orphelins avec église y attenante, dédiée à saint Alphonse. Le jeune duc Antoine Giusso s'est mis à la tête du comité organisateur, et son Éminence le Cardinal archevêque bénédictin de Naples, Mgr Sanfelice, a publié une belle lettre pastorale pour recommander cette œuvre éminemment chrétienne et en faire ressortir les grands avantages. Sa Sainteté Léon XIII, qui lui aussi, comme nous le dit le Cardinal Sanfelice, dans sa circulaire, célébrera en 1887 un anniversaire bien touchant, celui de son jubilé de 50 ans de prêtrise, a béni l'œuvre charitable des jeunes nobles de Naples et leur a adressé un bref de félicitations. Se présentant sous d'aussi augustes auspices, l'initiative prise par l'excellente association napolitaine est assurée d'obtenir le plus brillant succès.

Espagne.

L'ESPAGNE est encore dans la consternation par suite de ses affreux tremblements de terre. De mémoire d'homme, on n'a pas souvenir de pareille catastrophe. C'est par milliers que se chiffre aujourd'hui le nombre des morts.

En présence d'un tel désastre, l'archevêque de Grenade s'est adressé à tous ses collègues dans l'épiscopat, pour solliciter la charité de leurs fidèles et venir au secours des victimes de la catastrophe. Ici, comme partout, c'est le Saint Père qui a donné le premier un haut exemple de générosité en tirant des trésors de sa pauvreté une riche offrande de 40,000 francs, que le nonce a été chargé de mettre à la disposition du gouvernement. En même temps, Monsieur le duc de Madrid envoyait 15,000 francs à l'archevêque de Grenade et d'autres souscriptions nombreuses, officielles et privées, venaient au secours des victimes infortunées.

Ce qui est particulièrement consolant au milieu de ces calamités, ce sont les démonstrations de foi profonde de la part de la religieuse population de l'Espagne, à l'occasion du fléau terrible qui vient les visiter de la part du Tout-Puissant.

A Grenade, la municipalité, en corps, s'est rendue, suivie de toute la population, à l'église de Notre-Dame des Sept-Douleurs, pour y chercher la statue de la Vierge des Douleurs et la porter processionnellement à la cathédrale, où une cérémonie d'action de grâces eut lieu en reconnaissance de ce que Dieu n'avait pas éprouvé davantage la ville de Grenade.

A Malaga, la population a fait preuve des mêmes sentiments. Sans attendre l'invitation de la municipalité, elle est allée chercher la statue de la Sainte Vierge à l'église de Notre-Dame des Victoires pour la

Digitized by Google

porter processionnellement à la cathédrale. L'évêque, quoique souffrant et malade, n'a pas voulu abandonner ses ouailles au milieu de cette terrible nuit ; il s'est rendu à la procession de nuit et a prêché le courage et l'espoir en en donnant l'exemple.

Les tremblements de terre n'ont pas cependant fait oublier l'incident universitaire, qui, peu de semaines auparavant, mettait en émoi toute la péninsule. Un scandale religieux tel que celui de M. Morayta, professeur à l'université de Madrid, prononçant un discours blasphémateur et athée devant l'élite de la jeunesse d'un royaume dont la religion catholique est officiellement reconnue comme religion de l'état, et cela en présence d'un ministre tel que M. Pidal, catholique, qui n'a pas le courage de protester ni de sévir, devait provoquer le blâme de l'épiscopat et de l'opinion publique.

Le vénérable évêque de Taracona a pris l'initiative d'adresser à M. Pidal les remontrances de l'épiscopat dont il se faisait l'écho. Quant à M. Pidal, dans la discussion qui a eu lieu au sénat, il s'est oublié jusqu'à railler la vieillesse du prélat, qu'il a déclaré gratifié de son pardon, attendu qu'il était pour ainsi dire privé de l'usage de ses sens, qu'il pouvait à peine écrire lisiblement, et qu'il était sans doute l'instrument de quelqu'un de son entourage.

Mal lui en a pris, car le vénérable prélat, usant de son droit, vient de rendre publiques les deux lettres qu'il avait adressées au ministre, et dont la seconde surtout est accablante pour lui. Voici un passage de cette seconde lettre :

« Pour votre gouverne et votre satisfaction, Excellence, je dois convenir qu'en effet je suis dans un âge avancé. Mais, par la grande miséricorde de Dieu, je pense comme je pensais jadis, je raisonne comme je raisonnais, je crois comme je croyais et je juge comme je jugeais, distinguant fort clairement de quel côté sont la vérité et l'erreur, et, grâce à Dieu, ne manquant pas de force pour défendre la vérité et combattre l'erreur. »

La leçon est sévère, mais les propos plus qu'étranges tenus au Sénat par M. Pidal ne l'avaient-ils pas rendue nécessaire ?

Enfin, nous devons signaler la publication faite par vingt-quatre journaux, sur l'initiative de M. Noçedal, d'une très belle adresse au Saint-Père, souscrite par tous les rédacteurs de ces journaux, qui témoignent à Sa Sainteté de leur absolue soumission au Saint-Siège, et de l'ardeur avec laquelle ils professent et veulent mettre en pratique les enseignements du *Syllabus* et ceux qui sont contenus dans les encycliques de Léon XIII. En voici d'ailleurs les principaux passages :

« Les journaux que nous représentons sont unis étroitement sur le terrain des vérités que professe notre sainte mère l'Église, et spécialement de celles que Votre Sainteté signalait naguère comme base et fondement de l'union des catholiques, à savoir le *Syllabus* et les autres enseignements du glorieux

Digitized by Google

Pie IX, ainsi que les enseignements par lesquels Votre Sainteté a confirmé et éclairé les vérités anciennes de la religion et de la justice, en condamnant et démasquant les trames et machinations de la secte abominable qui n'aspire à rien moins qu'à rayer le nom de JÉSUS-CHRIST de toutes les sphères de la vie sociale et des institutions publiques et privées.....

« De même, cette presse est disposée à défendre tous les droits de l'Église et du Saint-Siège, en particulier le patrimoine qui a été iniquement usurpé; elle est résolue à proclamer le devoir, pour les peuples et les gouvernements, de se déclarer catholiques, à contribuer de toutes ses forces, en la manière que tracera la sagesse et l'autorité supérieure de Votre Sainteté, à la revendication du pouvoir temporel qui lui appartient sur les États dont elle a été iniquement et sacrilègement dépouillée.

« Nous ne doutons pas que ce sera pour le cœur de Votre Sainteté une douce consolation d'apprendre que, en ce qui concerne notre Espagne tant aimée de Votre Sainteté, il reste bien vivant, nonobstant la force expansive des idées qui circulent librement, l'amour de l'unité catholique, qui fut la vraie gloire de cette nation et l'origine permanente de toutes ses gloires passées ; il vous sera doux d'apprendre que ce sentiment est encore assez puissant pour exciter tous les cœurs à défendre, même au prix de leur vie, les droits de la vérité et de la religion catholique, violés par la politique moderne, au mépris du caractère sacré de l'autorité apostolique qui les a proclamés en temps et lieu.

Turquie.

TOURNONS nos regards vers l'Orient, et avant de quitter notre vieille Europe disons un mot de ce qui se passe dans cet historique territoire Byzantin, déjà en grande partie délivré de l'oppression musulmane et que l'Église se flatte plus que jamais de voir rentrer tôt ou tard dans son sein.

Nul n'ignore la sollicitude toute particulière dont Sa Sainteté le Pape Léon XIII honore l'Église d'Orient, ni le grand pas qu'il lui a fait faire déjà vers une réconciliation si désirable. Aujourd'hui, les rapports entre grecs non-unis et grecs-catholiques deviennent de plus en plus fraternels et intimes. Ainsi dernièrement, lors de l'institution officielle du nouveau patriarche orthodoxe, Mgr Joachim IV, S. G. Mgr Rotelli, délégué apostolique du Saint-Siège, est allé au Phanar pour lui offrir ses félicitations. Le journal turc officieux, *Tarik*, fait remarquer à ce sujet que c'est la première fois qu'un délégué du Pape rend visite au patriarche des grecs orthodoxes; et il ajoute que cette circonstance occupe la sérieuse attention des autres communautés chrétiennes de l'empire.

Il est incontestable que le nouveau patriarche des grecs non-unis, Mgr Joachim IV, le métropolitain de Dercon, est un personnage doué de grands talents ; esprit large, il n'est pas animé de ces puérils préjugés que ses prédécesseurs nourrissaient contre l'Église catholique. Il avait fait, l'été dernier,

Digitized by Google

un voyage en Italie, et en passant par Rome, il se rendit à Grottaferrata, résidence des religieux Basiliens, dont il visita le monastère ; il manifesta en même temps sa satisfaction de ce que le Pape Léon XIII venait d'y restaurer l'ancien rite grec. Il paraît que Mgr Joachim entretient une correspondance suivie avec lesdits moines de l'ordre de Saint-Basile.

Un autre indice du rapprochement qui se manifeste entre les grecs-unis et les orthodoxes, c'est la part que prirent dernièrement ceux-ci à la fête littéraire organisée par la nouvelle école helléno-catholique, au développement de laquelle s'intéresse si vivement le délégué apostolique, Mgr Rotelli. La séance se tenait dans la grande salle du *Syllogue grec*, où s'était donné rendez-vous l'élite de la classe littéraire grecque, sans distinction de religion, et tout ce qu'il y a de philhellènes et de philologues distingués à Constantinople; S. G. Mgr Rotelli présidait.

Grâce au succès de cette fête littéraire, Mgr Rotelli peut se féliciter d'avoir atteint son but, l'union des catholiques et des grecs sur le terrain littéraire. Par cette union, les liens sociaux se resserreront toujours davantage, et il est indéniable que c'est un premier pas vers l'union religieuse.

Quant à la communauté grecque catholique, grâce à l'appui bienveillant de S. G. Mgr Rotelli, délégué du Saint-Siège, elle devient de jour en jour plus prospère, et aura sans doute un avenir fort consolant pour le catholicisme en Orient. Deux missions ont été entreprises, l'une à Malgura, en Thrace, et l'autre à Kaïsséry (Césarée, en Cappadoce) dans la Turquie d'Asie ; et toutes deux promettent déjà des fruits abondants.

N'oublions pas non plus l'Église arméno-catholique, corps puissant en Orient et sur lequel le St-Siège compte principalement pour le retour à l'unité des schismatiques orientaux. On se souvient qu'en 1880, le Saint Père éleva son Patriarche, Mgr Antoine-Pierre IX Hassoun à la pourpre romaine, en témoignage de son insigne et paternelle bienveillance pour l'Église arménienne. Il est aujourd'hui remplacé par Sa Béatitude Mgr Étienne-Pierre X Azarian, patriarche de Cilicie des Arméniens catholiques, élu par le Synode des évêques en juillet 1881 et confirmé par le Saint-Siège au mois d'août de la même année. Mgr Azarian a sa résidence ordinaire à Constantinople. Remarquons ici que tous les patriarches ont conservé le pieux usage, à l'exemple d'Abraham-Pierre Ier, élu et confirmé par le Pape Benoît XIV, d'ajouter à leur nom, en signe de reconnaissance et d'union avec l'Église romaine, la dénomination de Pierre.

Le patriarcat de Cilicie comprend actuellement quinze diocèses suffragants et quatre vicariats patriarcaux. En voici la nomenclature :

Les diocèses : 1° de Mardin, en Mésopotamie ; 2° d'Alep, en Syrie ; 3° de Malathia, en Arménie-Mineure ; 4° d'Erzeroum, en Arménie-Majeure ; 5° de Karpouth, dans la Grande-Arménie ; 6° de Césarée, en Cappadoce ; 7° de Brousse, en Bithynie ; 8° de Diarbékir, en Mésopotamie, 9° de Marasch, en Cilicie ; 10° de Tokat-Sivas, en Arménie-Mineure ; 11° de

Digitized by Google

Trébizonde, dans le Pont ; 12° d'Angora, en Galatie ; 13° d'Artwin, en Russie ; 14° de Monsch, en Arménie-Majeure (nouvellement érigé) ; 15° d'Adana en Cilicie (nouvellement érigé).

Les vicariats patriarcaux : 1° d'Ispahan en Perse ; 2° du Caire en Égypte ; 3° de Jérusalem ; 4° de Bagdad.

Enfin une nouvelle consolante nous arrive de l'intérieur. Mgr Beynan-el-Acraavy, évêque des Syriens schismatiques de Djéziré, en Mésopotamie, vient de rentrer dans le giron de l'Église catholique avec quatre de ses prêtres et une centaine de familles. Espérons que ce bon exemple sera bientôt suivi de beaucoup d'autres, et que des jours heureux renaîtront enfin sur ces Églises orientales séparées du centre de l'unité.

Palestine.

DES nouvelles non moins consolantes nous arrivent de cette Terre Sainte, si chère à tous les chrétiens.

A Jérusalem, dans cette cité qui maintenant, comme autrefois, recommence à attirer à elle tous les cœurs, un nouveau sanctuaire va s'élever et sera le premier dédié dans la Ville sainte à la Mère des Douleurs.

Depuis longtemps déjà les Arméniens catholiques se plaignaient de n'avoir pas une seule église où ils pussent célébrer les imposantes fonctions de leur rite antique. Après bien des hésitations, qui coûtaient à son cœur, Sa Béatitude Mgr Azarian patriarche des Arméniens catholiques s'est décidé à entreprendre la construction d'un sanctuaire sur un terrain assez étendu, comprenant l'emplacement des stations 3e 4e et 5e de la voie douloureuse.

Les travaux ont heureusement commencé par la découverte et la restauration de la crypte de l'ancienne église de N.-D. du Spasme dont le pavé porte encore parfaitement visible, dit-on, l'empreinte vénérable des pieds de la Vierge.

Cette entreprise semble devoir amener les plus heureux résultats. Déja plusieurs arméniens schismatiques, séculiers ou moines, ont promis de se faire catholiques quand l'église du Spasme leur permettrait d'assister aux saints mystères célébrés par les catholiques dans le rite de leur nation.

Liban.

OCCUPONS-NOUS un instant de l'intéressante tribu des Maronites, dont une fête nationale et chrétienne et les usages respectables nous sont dépeints avec talent dans une correspondance que nous reproduisons avec bonheur pour l'édification de nos lecteurs.

« Représentez-vous une longue suite de montagnes abruptes, échelonnées le long de la mer de Phénicie de la manière la plus capricieuse. Sur le haut, sur les flancs, au pied de chacun des monts qui se détachent de

Digitized by Google

cette immense crête, vous distinguez un ou plusieurs villages, bâtis comme en gradins, suivant la disposition du sol.

De la pointe du cap de Beyrouth, on jouit à merveille de ce vaste panorama. Grâce à la pureté de l'atmosphère, le regard se promène librement sur une étendue de douze à quinze lieues, depuis Tripoli jusqu'à Saïda, depuis la Méditerranée jusqu'aux cimes neigeuses du Sannin. Placez-vous à côté de moi, en face de ce bel amphithéâtre. Voyez-vous ces milliers de feux, surgissant devant vous tout d'un coup, à la tombée de la nuit ? Ils illuminent toutes les hauteurs, ils brillent au-dessus de toutes les maisons, les flammes se réfléchissent dans l'azur des flots. Cependant de joyeuses fusées sillonnent l'air de toutes parts et sont saluées par de longues acclamations.

Tel est le spectacle qu'il m'a été donné de contempler dans la soirée du 13 septembre ; spectacle grandiose, ravissant pour l'œil, mais surtout consolant pour le cœur d'un chrétien qui a réfléchi quelquefois aux misères de son temps.

C'est qu'en effet cette manifestation enthousiaste de tout un peuple, sur un théâtre que l'Auteur de la nature semble avoir préparé pour des scènes aussi gigantesques, était en l'honneur de la sainte Croix. Elle se renouvelle chaque année, à pareil jour, avec un égal entrain. Pour les Maronites, la fête de l'Exaltation de la Croix est la grande fête nationale. Dès la veille, au soir, ils la célèbrent par cette illumination, auprès de laquelle toutes les illuminations que vous avez pu voir dans nos villes d'Europe sont mesquines et comparables à des jeux d'enfants. Les cloches des églises annoncent l'ouverture de la solennité.

Chaque famille monte alors sur la terrasse de sa maison, y allume le bûcher de la fête et fait cercle alentour. Vous n'ignorez pas qu'ici les habitations n'ont pas de toits, mais sont couvertes par des plates-formes en terre battue. Parfois une croix aux proportions colossales, noyée dans des flots de lumière, se dresse au milieu d'un groupe de pieux admirateurs, affirmant ainsi le caractère religieux et le but spécial de la démonstration.

Cette touchante coutume, si respectable par elle-même, se recommande encore par son antiquité. Elle remonte au commencement du septième siècle. Elle nous reporte à l'époque où Héraclius, vainqueur de Chosroës, obtint la restitution de la vraie Croix, et la chargea sur ses épaules impériales pour la replanter sur le Calvaire.

Cet événement mémorable s'accomplit en Syrie, et les Syriens d'alors prirent une large part à sa réalisation. Voilà pourquoi leurs fils, héritiers de leur foi, n'ont cessé de solenniser d'une façon spéciale la fête de l'Exaltation.

Jadis aux cris de joie, au son des cloches, au pétillement des brasiers se mêlait le bruit des décharges de mousqueterie. Actuellement, les gouverneurs, par crainte, paraît-il, des accidents, ont interdit l'emploi des armes à feu. Mais le peuple tient trop à l'usage traditionnel pour ne pas chercher à

Digitized by Google

le maintenir dans son intégrité. Aussi, malgré la consigne, on entend çà et là bien des détonations isolées.

Du reste ce n'est pas qu'une fois l'an que les habitants du Liban manifestent leur dévotion à la Croix ; ce sentiment se traduit de mille manières dans leur vie de chaque jour. Je ne dirai pas qu'ils tracent sans rougir le signe du chrétien, le respect humain étant chose heureusement inconnue parmi eux. Mais ils multiplient ce signe sur leurs personnes à toutes heures, en tous lieux : c'est chez eux plus qu'une prière, c'est une protestation de fidélité au Dieu crucifié, sans cesse renouvelée au sein d'un empire sur lequel plane le croissant.

La croix n'orne pas seulement l'intérieur de leurs maisons ; elle est peinte au dehors, sur la façade ou sur la porte. Les femmes maronites n'ont pas abandonné cette pieuse pratique, que nos mères ont connue et que nous devons chercher à rajeunir, de porter ostensiblement la croix sur leurs poitrines ; la croix est toujours le premier de leurs joyaux. Enfin, beaucoup de parents impriment sur le corps de leurs enfants une croix qui y restera jusqu'au tombeau. Si jamais vous voyagez dans la montagne, vous éprouverez peut-être un mouvement d'étonnement ou même de répulsion, en remarquant bien des mains et des bras couverts de tatouages. Mais soyez indulgent, je vous prie, pour un usage contraire à nos goûts et à nos mœurs. Parmi ces peintures plus ou moins réussies, qui vous paraissent déplacées sur une peau humaine, celle qui apparaît davantage, ordinairement sur le dos de la main, est l'image de la Croix ; et ce brave chrétien, cette honnête femme, qui, depuis son enfance, porte fièrement la croix tracée sur son épiderme avec une encre indélébile, en porte l'amour et le respect gravés plus profondément encore dans son cœur.

La franc-maçonnerie travaille, dans le monde entier, à détrôner la Croix. Dans certaines contrées, elle la fait disparaître des écoles, des tribunaux, de tous les lieux publics. Chez nous, elle ne l'a maintenue jusqu'à ce jour que par une tactique hypocrite, et cet instrument de salut est devenu, entre ses mains, un moyen de séduction. La Croix a régné sur le monde pendant dix-huit siècles ; elle y régnera, en dépit des maçons ; et dans tous les pays où l'on vénère la Croix, la maçonnerie sera toujours en horreur. Le Liban, grâce à Dieu, est un de ces pays. »

Chine.

CE n'est pas seulement au sein de l'ingrate Europe que l'Église de Jésus-Christ est opprimée et menacée ; jusqu'aux extrémités de l'Orient, nous voyons se renouveler ces incessantes persécutions qui sont sa vie normale et lui fournissent sans cesse de nouvelles recrues.

Depuis la rupture entre la France et la Chine, les autorités de ce dernier pays ont commencé par expulser bien des missionnaires ; puis, sous prétexte de veiller à la sûreté de leurs meubles et propriétés durant leur absence,

Digitized by Google

elles ont mis sous scellés la cathédrale de Canton et toutes les chapelles de la province.

Cette mesure a été pour la populace secrètement soudoyée le signal d'un pillage accompagné de véritables scènes de sauvagerie. Parmi les victimes de cette recrudescence du paganisme, on cite en particulier un courageux catéchumène qui s'est distingué jusqu'à la fin par une admirable patience au milieu des plus horribles tourments.

En ce moment trente-cinq missionnaires réfugiés à *Hong-kang*, attendent de loin le jour de leur délivrance et la fin des malheurs, qui sont venus fondre sur leur troupeau désolé.

Équateur.

DANS la lointaine Amérique, la république de l'Équateur vient de poser un acte solennel, présage des plus heureux pour l'avenir. En 1873, les évêques assemblés se concertèrent pour consacrer leur pays au Cœur sacré de JÉSUS. Garcia Moreno, alors président, voulut faire de cette consécration un acte national, et la majorité des chambres s'empressa d'adopter cette proposition. Ce fut alors que l'homme d'État chrétien fut assassiné, en punition de l'audace qu'il avait eue de consacrer sa patrie au Sacré-Cœur.

Après un espace de dix ans, le gouvernement vient de renouveler l'acte de Moreno. Au jour fixé, les ministres et la majorité des chambres se sont rendus à l'église. On a entonné le chant du *Veni Creator*, après quoi toute l'assemblée a répété à la suite du prêtre d'une voix haute et ferme les paroles qui suivent :

« Adorable Cœur de JÉSUS, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, pénétrés du plus profond respect pour votre aimable et infinie majesté, nous voici prosternés devant vous, par qui et pour qui ont été créées toutes les nations de la terre. Nous vous consacrons une seconde fois et pour toujours la République de l'Équateur. Qu'elle soit à jamais votre propriété et votre possession. Prenez, Seigneur, ce peuple pour votre héritage ; recevez-le sous votre protection, délivrez-le de ses ennemis ; montrez à la nation que l'Équateur vous appartient, et au monde qu'heureux est le peuple qui vous choisit pour son Seigneur et son Dieu ; que la gloire de votre saint Nom brille sur notre République à jamais. Amen. »

Cet acte de consécration fut suivi de la Messe solennelle, durant laquelle presque tous les Députés reçurent la sainte Communion.

États-Unis.

LA statistique est toujours d'un grand intérêt, surtout lorsqu'elle émane d'une source autorisée. Aussi croyons-nous ne point faire double emploi avec notre excellent *Courrier Américain*, toujours si bien informé, en donnant à nos lecteurs un résumé du remarquable discours prononcé

Digitized by Google

dans une des séances du concile de Baltimore par Mgr Mc Quaig, évêque de Rochester, sur l'*accroissement de l'Église catholique en Amérique.*

« En 1743, dit Sa Grandeur, le nombre des catholiques, d'après les calculs de l'évêque Caroll, était dans le Maryland de 16,000 ; en Pensylvanie, de 7000, et dans les autres États de 1500. Il y avait peu ou pas d'églises, pas d'évêques. Dans une lettre adressée à Rome, à cette époque, par les dix-huit ou vingt missionnaires qui veillaient aux besoins spirituels de ces quelques catholiques, ils déclaraient qu'un évêque n'était pas nécessaire, un vicaire apostolique étant bien suffisant pour les travaux spirituels. Il n'y avait ni collège, ni école, ni asile, ni hôpital ».

Mgr Mc Quaig parle alors de l'accroissement de l'Église en Amérique, en dépit du fanatisme qui s'est fait jour quelquefois, comme lors de l'incendie du couvent des Ursulines de Charlestown Mass et lors des attaques contre les couvents de Baltimore et dans d'autres villes. Il poursuit ainsi :

« Un cardinal de la Sainte Église romaine, l'éminent et illustre archevêque de New-York ; un délégué apostolique, l'auguste métropolitain du siège de Baltimore ; treize autres archevêques ou coadjuteurs d'archevêques et soixante-et-un évêques ou vicaires apostoliques gouvernent maintenant l'Église de Dieu dans cette glorieuse république. Environ 6835 prêtres, sous la conduite du Successeur des apôtres, dans 7763 églises ou chapelles, nourrissent leurs troupeaux avec le Pain de vie, et prennent un soin scrupuleux de leurs âmes.

« Dans 708 séminaires, collèges, académies, la plus haute éducation pour la jeunesse des deux sexes est soigneusement donnée par des professeurs distingués et des sœurs accomplies. Des religieuses de toutes les communautés enseignantes et de tous les ordres assistent les prêtres dans une partie de leurs travaux que, sans leurs services, ils seraient obligés de laisser inachevés.

« Nos orphelins de tout âge sont recueillis dans 496 asiles, et nos malades sont soignés dans 130 hôpitaux. Dans l'espace de cinquante ans, l'Église a fondé et soutient 2532 écoles catholiques ; dans lesquelles l'éducation profane est donnée, sans rien sacrifier de l'instruction relative à la foi et aux commandements que le Seigneur a ordonné aux Apôtres et à leurs successeurs d'enseigner jusqu'à la fin des temps. Pendant l'année 1883, 481,834 enfants ont fréquenté ces écoles catholiques, fondées, encouragées et soutenues par les enfants du peuple, sans aucun aide de l'État. »

Ne quittons pas les États-Unis sans mentionner un fait des plus intéressants au point de vue religieux : le tendance des protestants d'Amérique à la réintroduction dans leur Église de la confession auriculaire, telle qu'elle s'est pratiquée de tous temps dans l'Église catholique.

L'Église épiscopalienne des États-Unis a tenu, dernièrement, un congrès à Détroit, où a été discutée la question du rétablissement de la confession dans la secte.

Digitized by Google

Un journal protestant, le *Free Press*, de Détroit, dit à ce sujet :

« Cela a dû être un coup de foudre pour la majorité des protestants d'ici, de constater la presque unanimité avec laquelle le clergé de l'Église épiscopalienne s'est, au dernier congrès, déclarée en faveur de la confession auriculaire.

« En vérité, presque tous les arguments énoncés à l'encontre reposaient sur l'opportunité et la praticabilité. La base philosophique sur laquelle elle repose a été franchement approuvée, et son autorité scripturale reconnue. Les théologiens catholiques eux-mêmes eussent difficilement parlé avec plus d'éloquence des bienfaits de cette pratique que ne l'ont fait les révérends messieurs du congrès épiscopalien qui se sont constitués ses défenseurs. »

Ne passons point non plus sous silence les grandes fêtes religieuses qui se sont célébrées dernièrement à Montréal et dans tout le Canada, à l'occasion du troisième centenaire de l'institution de la congrégation de la Sainte-Vierge. Les Congrégations de la Sainte-Vierge, dans cette ville, sont au nombre de 16, comprenant 4,908 adhérents.

Australie.

LE fait dominant, en Australie, c'est l'arrivée et l'installation solennelle du nouvel archevêque de Sydney, Mgr Moran, prélat irlandais, succédant à l'archevêque Vaughan, bénédictin anglais, décédé subitement à Liverpool, l'année dernière, au moment où il débarquait dans sa terre natale pour se rendre d'Australie à Rome.

Nous empruntons à un journal protestant d'Adélaïde son appréciation sur la réception du prélat et sur l'éminent personnage lui-même. Elle donne bien la note de la situation de notre sainte Religion dans ces lointains pays.

« L'arrivée de Sa Grâce l'archevêque de Sydney, dit la *Tribune*, a été saluée avec un grand intérêt, surtout par les membres de l'église qu'il va gouverner dans ces colonies. Il n'y a probablement aucune autre église chrétienne qui témoigne tant de respect à ses guides spirituels que l'Église catholique romaine; ceci est d'autant plus important et plus satisfaisant que les dignitaires catholiques sont des hommes de distinction et de talent.

« Le nouvel archevêque ne fait pas exception à cette règle, et à en juger par la réputation qu'il s'est acquise et le récit de ses travaux on peut voir qu'il est digne en tous points d'occuper le poste élevé auquel il a été appelé, et de maintenir le lustre et la dignité qu'y avait jetés un prélat aussi distingué que son regretté prédécesseur. Sans doute, il assume une position délicate et même difficile par suite des comparaisons qu'on ne manquera pas de faire entre lui et l'archevêque Vaughan; mais les antécédents de Mgr Moran justifient pleinement l'espérance, que quand l'occasion se présentera, il saura s'assurer dans l'estime publique une place égale à celle qu'y occupait son prédécesseur... Mgr Moran semble avoir beaucoup de goût littéraire et

Digitized by Google

scientifique, et en favorisant l'étude des sciences et des lettres en Australie, il peut rendre de grands services. Mais, sans parler de ses qualités particulières, comme prêtre, sa vie est celle d'un dévouement bien compris envers ceux qui souffrent et qui ont besoin d'être soulagés, et il trouvera dans ces colonies un champ vaste pour employer son énergie à améliorer la condition sociale et morale d'une grande section de la communauté. »

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

LE Pape, à qui il n'est plus permis de se montrer dans la ville de son Siège, ni même d'en visiter les sanctuaires, le Pape pour qui tous les jours se ressemblent, pour qui les fêtes n'existent plus, le Pape, obligé de choisir les heures de la nuit quand sa piété le porte à vénérer la Confession des apôtres, le Pape, disons-nous, garde la seule liberté de se mouvoir dans son palais, d'y recevoir les pieux hommages des fidèles, des prêtres, des évêques, et de leur dicter ses conseils. Quant à présent, l'histoire de la Papauté se résume dans des audiences ; visites sacrées de l'Église à son chef captif, entretiens féconds d'où sort la lumière et le salut du monde.

Le 6 janvier, le Saint Père a reçu la Société de la jeunesse catholique italienne. Cet âge plaît infiniment à Léon XIII, parce que les âmes neuves encore y reçoivent de plus vives impressions et conçoivent plus aisément de grands desseins. L'activité est le besoin et la gloire de la jeunesse ; or, l'activité est aussi ce que Léon XIII souhaite par-dessus tout aux catholiques. Il a même un mot spécial pour rendre en français l'idée de cette vertu : il la nomme l'*opérosité*, c'est-à-dire, la volonté de faire beaucoup, de se mêler à grand nombre d'entreprises et d'œuvres saintes. Le discours de Léon XIII à la jeunesse catholique italienne révèle à la fois sa prudence et la connaissance qu'il a des besoins de son époque. La question principale, éternelle, du pouvoir temporel y est sous-entendue dans des phrases énergiques, mais non formellement exprimée. Léon XIII veut toucher par sa délicatesse le cœur de l'Italie ; il veut l'amener à ses pieds par une persuasion tendre et par la raison. Sans reculer le moins du monde devant la ferme revendication des droits du Saint Siège, il choisit ses moments avec la clairvoyance la plus sûre. Les recommandations du Pape aux jeunes catholiques italiens se résument en ces quelques mots : répandre dans toute la mesure possible la connaissance des vérités catholiques ; multiplier les

Digitized by Google

associations, afficher sa foi, être prêt à répandre pour le Saint Siège jusqu'à son sang. Comme la situation de beaucoup d'États, du côté du mal révolutionnaire, ressemble à celle de l'Italie, les paroles du Pape méritent de servir de règle bien au-delà des frontières de la Péninsule.

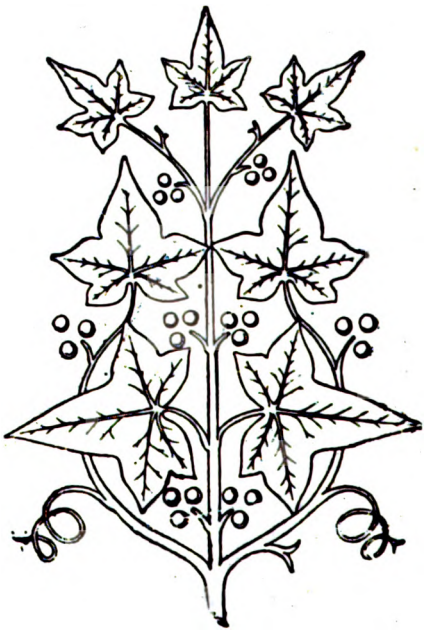
Le 13 janvier, c'était le tour de la députation des catholiques piémontais. Mais la belle audience de ce mois a été celle des séminaires de Rome. Chaque nation, peut-on dire, possède ici son séminaire; dans quelques-unes de ces institutions, comme par exemple au séminaire français, la majorité des élèves se compose de jeunes ecclésiastiques qui, ayant déjà suivi les cours des séminaires de leurs diocèses, ne viennent à Rome que pour s'y perfectionner et prendre au bout de deux ou trois ans leurs gradès théologiques. Mais dans la plupart des séminaires de la Ville sainte, l'avancement des clercs dans la science se poursuit d'une manière infiniment plus sérieuse, attendu que l'on fait parcourir aux élèves le cycle entier des études universitaires, savoir : trois ans de philosophie et quatre ans de théologie, auxquels beaucoup ajoutent encore trois ans de droit canonique. On comprend quels services l'Église retire de jeunes prêtres ainsi formés qui vont ensuite porter dans tous les pays du monde la doctrine pure et solide dont Rome les a nourris. L'audience des séminaires était fixée à onze heures, mais le programme portait qu'avant de se rendre au Vatican, chaque communauté irait vénérer dans la Basilique de Saint-Pierre, la Chaire du prince des Apôtres dont on célébrait la mémoire en ce jour même. Aussi dès dix heures et demie, et tandis que le cardinal Howard célébrait pontificalement la messe à l'autel de la Chaire, voyait-on l'immense église sillonnée de tous côtés par des caravanes à l'air joyeux et à l'aspect varié. Nous disons à l'aspect varié, parce qu'à Rome chaque séminaire porte son costume différent. Ceux-là sont en rouge, ceux-ci en violet, d'autres en bleu ; quand la soutane est noire, c'est dans la couleur des ceintures, des boutons, des parements que la diversité se réfugie. Le spectacle de ce mélange harmonieux de nuances, la vue de ces jeunes visages où l'intelligence resplendissait avec la piété, tout cela ravissait l'âme et les yeux. Quand les divers groupes furent réunis sous le portique de la basilique, ils formèrent un total d'environ douze cents séminaristes. La porte intérieure du Vatican s'ouvrit devant cette pacifique armée qui, une heure après, vers midi, se trouvait rassemblée aux pieds de Léon XIII sous les voûtes de la salle ducale. Le pape souriait de joie en contemplant les rangs pressés des lévites, il entrevoyait dans l'avenir la riche moisson que recueilleraient pour Dieu les mains de tant d'apôtres. Autour de Sa Sainteté, s'étaient rangés, revêtus de leur pourpre, dix-huit membres du Sacré-Collège. Dans son discours, le pape présenta à ses bien-aimés fils deux grands modèles, deux grands maîtres : saint Thomas d'Aquin et saint Charles Borromée. Étudiez, dit-il, la doctrine du premier, et dans le ministère ecclésiastique, retracez le zèle du second. Léon XIII s'exprime avec une admirable netteté, malgré la savante élégance de son latin, on le

Digitized by Google

suit sans aucune peine à cause de sa prononciation distincte, et de ses pauses multipliées. Chaque mot pour ainsi dire est isolé et reçoit son accentuation propre. Quand Léon XIII parle en public, ses gestes, un peu saccadés, complètent sans cesse l'expression déjà frappante de son langage. Il n'y a jamais chez le pape, ni vulgarité, ni emportement, ni emphase, ni embarras, ni affectation. Toute son action oratoire tend à rendre avec la plus grande force possible des pensées qu'il pénètre pour sa part jusqu'au fond; aussi vit-on rarement une plus heureuse alliance de vivacité, de naturel et de gravité.

Rome assiste présentement à un duel mémorable entre le gouvernement usurpateur et une feuille catholique. Le *Journal de Rome* en est à sa sixième saisie, ce qui, outre les deux procès en cour d'assises que la vaillante feuille a déjà subis, lui en promet encore six autres. On se demande quelle sera l'issue d'une pareille lutte. Nous n'avons pas besoin de dire le motif des poursuites dont le *Journal de Rome* est l'objet ; il consiste dans ses courageux plaidoyers en faveur du pouvoir temporel. Le gouvernement piémontais penche d'autant moins vers l'indulgence que le *Journal de Rome* est passé de la parole à l'action et a lancé dans le monde l'idée d'une ligue catholique en vue de replacer le souverain Pontife sur le trône nécessaire à sa liberté et à son honneur.

Digitized by Google



Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1885-86. — N° 2. — 21 Avril.

A NOS LECTEURS.

LE *Messager*, cher lecteur, se trouve mal à l'aise dans son cadre étroit. — Il est comme l'enfant qui grandit : il désire un vêtement plus ample.

Ses 48 pages ne lui suffisent plus pour vous dire tout ce qu'il a dans le cœur.

Les matières se pressent : l'une fait tort à l'autre. Nos cartons regorgent d'articles qui gémissent en silence, qui dévorent à part eux l'affront de se voir sans cesse ajournés.

Tous les mois, il nous faut élaguer de nos pages, biffer, réserver, jeter au panier. — Nous sommes les esclaves d'une pagination.

Aujourd'hui, notre imprimeur nous retourne nos épreuves, en disant : Il y a pour deux numéros ! Voulez-vous offrir à vos abonnés un n° double ?

Que faire, dans cette situation critique ?

Nous comprimer ? briser notre plume ?

— Brisons plutôt nos barrières !

— Au *Messager*, tout se fait en famille.

Faisons donc nos petits comptes.

Une feuille de 16 pages, nous coûte fr. 95. — Or, une feuille de plus par mois, cela fait douze feuilles par an, soit fr. 1140.

Si le *Messager* s'imposait cette dépense à lui-même, — il ferait faillite ! — Car il arrive à peine à nouer les deux bouts.

Ce serait par trop malheureux !

Digitized by Google

Il ne veut pas non plus élever le prix de l'abonnement : il tend, au contraire, à le baisser.

Mais, alors, que faire ?

A vous, amis du *Messager*, à nous répondre. Vous êtes les intéressés.

Le *Messager* fait deux pas en avant : il vous donne successivement deux nos de 64 pages au lieu de 48 ; il s'impose, de ce chef, un sacrifice de près de fr. 200.

Si cela vous plaît, amis dévoués à nos principes, et vous surtout auxquels sourit la fortune, vous qui aimez à soutenir la bonne presse, — côtisez-vous, permettez-nous de continuer toute l'année sur ce pied ; nous attendons vos offrandes.

Si la *Chronique de l'Église*, les *Pèlerinages monastiques*, les *Légendes des saints*, les *Courriers étrangers*, ont un charme pour vous, montrez-le-nous en nous envoyant une petite souscription.

Quelques dons généreux suffiraient à nous mettre à l'aise pour un an.

D'ici là, les abonnés affluant sans cesse, peut-être pourront-nous voler de nos propres ailes, et grandir encore.

Oui, grandir encore ! car nos collaborateurs deviennent nombreux : c'est dans vos rangs que nous les voyons poindre, parmi les plus belles espérances du pays.

Que le *Messager* devienne une tribune, ouverte aux catholiques désireux de marcher dans une voie plus chrétienne. Nous leurs tendons la main ; peut-être nous sera-t-il donné, un jour, de voir s'établir entre eux des liens plus intimes et plus efficaces que ceux de la simple conformité de vues.

Digitized by Google

De Paques a l'Ascension. — La marche a travers le désert.

Et perduxit eos tanquam gregem in deserto.
Il les conduisit comme un troupeau dans le désert.
(Ps. LXXVII, 52.)

Les quarante jours du séjour du Christ sur la terre, après sa résurrection et les homélies des Pères sur la marche au désert. — Notre séjour ici-bas après le baptême est un voyage. — Ce voyage s'effectue à travers le désert. — Les privations du désert et les avant-goûts de la Patrie. — Le rôle de la Croix dans notre pèlerinage. — La fin du règne de la foi et l'entrée dans la Patrie.

I.

APRÈS sa glorieuse résurrection, le Sauveur daigna encore passer quarante jours sur cette terre près de sa sainte Mère et de ses disciples. Des raisons mystérieuses ont amené les Pères à voir dans ce nombre de quarante une figure du séjour ininterrompu de Jésus dans son Église durant la période de foi et d'espérance du siècle présent. Ils aimaient à expliquer aux Néophytes, qui venaient de déposer leurs blancs vêtements, les rapports symboliques qui existent entre l'ancien Israël séjournant quarante ans au désert après le passage de la mer Rouge avant l'entrée dans la terre promise, et ces quarante jours qui s'écoulèrent depuis la véritable Pâque jusqu'à l'ouverture de la Patrie céleste par l'Ascension du Fils de Dieu. Ils se servaient des circonstances merveilleuses rapportées en détail dans les Livres saints pour montrer à ces nouveaux régénérés quelle était désormais leur situation à eux-mêmes, depuis le baptême jusqu'à leur entrée à la suite du Christ dans le royaume des Cieux. A leur exemple, rappelons à notre souvenir ces scènes grandioses de l'histoire du peuple de Dieu, et sachons nous en servir pour nous unir aux pensées et aux préoccupations de l'Église durant les joyeuses semaines que nous traversons.

II.

LORSQUE nous avons célébré la Pâque, nous avions en main le bâton de voyageur. C'est que le séjour de la sainte Église sur cette terre après le triomphe déjà accompli de son Époux doit être un voyage continuel. Il ne nous suffit pas d'avoir quitté l'Égypte ; il nous faut nous en éloigner sans cesse davantage. C'est vers une montagne lointaine et fort élevée que Dieu dirige les pas de ses rachetés. Il nous faut donc avancer, il nous faut monter par ces ascensions et ces campements multiples, qui doivent nous

Digitized by Google

mener finalement jusqu'au sanctuaire où nous verrons dans Sion le Dieu des dieux.

Gardons-nous encore d'oublier que, si nos anciens ennemis ne sauraient nous poursuivre plus loin que la mer Rouge, d'autres peuvent s'élever contre nous sur le chemin. Armons-nous donc de l'armure du Seigneur ; munissons-nous de ces armes spirituelles dont parle l'Apôtre, du bouclier de la foi, du casque du salut, du glaive de l'esprit. Quant à notre Cantique de guerre, ce sera l'*alleluia*, l'alleluia redouté des démons et capable de mettre en déroute toutes les cohortes de l'enfer.

Les chefs ne nous feront pas défaut. De nouveaux Moïses, d'autres Aarons, anneaux successifs de la hiérarchie divinement instituée, nous montrent le chemin, offrent à Dieu nos prières et nos sacrifices, nous rapportant en retour de leur commerce avec le Ciel, les volontés du Seigneur, et les moyens de parvenir heureusement au but tant désiré de notre pèlerinage.

Avançons sûrement sous leur conduite, sans songer à nous retourner vers l'Égypte que nous avons dû quitter pour toujours. Et afin d'encourager notre espérance, que l'œil de la foi ne cesse jamais de nous montrer, à côté des éléments mortels et humains qui s'agitent, l'assistance continuelle de la colonne inébranlable, de celui-là même qui a dit : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

III.

TOUTEFOIS avant de nous engager dans ce long voyage, il importe de considérer dans quel pays nous aurons à l'effectuer.

Nous l'avons déjà dit : nous sommes désormais au désert.

O homme ! ne sois pas surpris d'entendre appeler ce monde un désert. Si ton âme, élevée vers les choses spirituelles, a appris à mépriser ce qui passe pour aimer et chercher de toutes ses forces ce qui demeure à jamais, si son ambition n'aspire plus qu'au trône promis aux élus, là où le Christ est déjà assis à la droite de Dieu, que pourrait-elle encore trouver de digne d'elle sur cette misérable terre ? Désormais donc elle passe sans s'attacher, elle vole sans daigner même arrêter ses regards sur ces mille riens, qui ne sont plus guère pour elle que les grains insignifiants de l'océan de sable. De là vient que le chantre inspiré du Cantique, apercevant cette marche si libre de l'Épouse, s'écriait dans son admiration : « Quelle est celle-ci qui s'élance du désert ? »

IV.

NOUS sommes au désert. C'est dire que les jouissances charnelles et les grossières consolations de la terre d'Égypte sont passées sans retour. Et s'il est vrai que, pour notre gloire, nous sommes ainsi à jamais délivrés de la servitude honteuse qui fut jadis notre partage, nous ne saurions nous dissimuler les difficultés et les obstacles qui semblent devoir à

Digitized by Google

chaque pas arrêter notre marche. Le désert, en effet, n'a pas de chemin frayé ; le désert ne nous offrira pas d'ombrage ; la stérilité du sol, la rareté des pluies et l'amertume des eaux mêlées de sable nous exposeront fréquemment à endurer les cruels tourments de la faim et de la soif.

O disposition pleine de sagesse et de suavité des voies de Dieu ! Il fallait bien nous faire sentir que nous n'étions pas encore dans la patrie, de peur que nous ne prissions la route pour le terme. Mais ce but obtenu, à quels expédients la bonté céleste n'a-t-elle pas eu recours pour nous empêcher de défaillir ? Elle nous a donné JÉSUS pour faire couler sur nous, dès ce monde, quelques gouttes de ce torrent de délices dont elle abreuve les élus là-haut. Non content de nous montrer le chemin, « comme l'aigle qui, par son « exemple, apprend à ses petits à voler, » le Christ s'est fait notre voie, le Christ est la colonne de feu qui nous éclaire en attendant la clarté infinie, le Christ est la nuée bienfaisante qui nous abrite contre les ardeurs et nous console dans les souffrances. Voyez encore avec quelle tendresse il pourvoit à notre nourriture par cette manne céleste de son corps glorieux et les autres sacrements dont celui-ci est le plus grand ! C'est lui encore qui fait jaillir pour nous ces douze fontaines d'Élim, ces ondes pures de la prédication apostolique auxquelles s'est abreuvé le nouvel Israël ; c'est sa divine prévenance qui nous a ménagé l'ombrage de ces soixante-douze palmiers qui ont couvert le monde de leurs vertus et l'ont nourri des fruits délicieux de leurs travaux évangéliques.

V.

AU milieu de tous ces prodiges accomplis par Dieu en notre faveur, il est un élément qui intervient immanquablement dans les occasions les plus solennelles : c'est le bois, c'est la verge, c'est cette croix victorieuse, objet durant ces jours de nos pieuses et continuelles acclamations d'enthousiasme et de reconnaissance. S'il s'agit de rendre douces les eaux amères, c'est le bois sacré qui produit ce changement ; s'il faut arracher aux flancs du rocher une eau miraculeuse, il est nécessaire de le frapper de cette verge toute-puissante. Si des ennemis redoutables viennent fondre soudain sur nous, qu'avons-nous de mieux à faire que de soutenir par la prière les bras de notre Moïse assis sur la montagne des cieux, afin de le représenter comme il était en croix, et d'offrir ainsi de nouveau cette hostie toujours vivante pour s'interposer en notre faveur? Et si le malheur a sa source dans notre misère, (car pauvres esclaves récemment affranchis, il nous est encore malaisé de nous habituer à notre nouvelle condition) ; si donc nous nous laissons aller au murmure, à l'oubli dédaigneux de cette terre bienheureuse objet de nos désirs, et que Dieu pour nous punir envoie contre nous ces fléaux redoutables figurés par les serpents de feu, quel remède plus puissant pourrions-nous employer, que de jeter nos regards vers notre serpent d'airain, capable de guérir les mortelles blessures? Autrement, si nous persistions

Digitized by Google

dans la rébellion, nous aurions à craindre le feu dévorant de la colère divine réservé à ceux qui, ayant été illuminés, ayant goûté le don céleste et participé aux divines largesses, sont de nouveau tombés dans leurs erreurs jusqu'à méconnaître et à fouler aux pieds le sang du Fils de Dieu. « A ceux-là, dit le Seigneur, j'ai juré dans ma colère, qu'ils n'entreront jamais dans mon repos. »

VI.

POUR nous qui demeurons fidèles ou qui, du moins, savons nous relever après la chute, réjouissons-nous. Notre pèlerinage atteindra vite son terme, et la voie de la foi fera place à la claire vision du ciel. Heureux si cette foi, aliment de toute justice, a pu, comme un sentier lumineux, recevoir par anticipation quelques irradiations de ce jour parfait ; si, parvenue à la dernière station du voyage, elle a réussi comme Moïse à s'élever jusqu'à ces sommets bénis d'où l'on peut déjà se faire une idée de la terre promise ! En tout cas, il faudra qu'elle meure, qu'elle disparaisse ; car elle ne saurait subsister au delà de cette vie. Mais à ce moment suprême, Jésus sera là pour nous introduire dans la Patrie et nous associer à son triomphe, en nous faisant asseoir avec lui dans les cieux. Alors tout étant rempli, on entendra retentir dans les hauteurs le chant royal de cette finale Ascension du Chef et des membres :

« Peuples applaudissez ! Faites éclater en l'honneur de Dieu vos voix et vos transports !

« Car le Seigneur si humble naguère et méprisé, est désormais le Très-Haut ; il est le redoutable, il est le souverain de toute la terre.

« C'est lui qui a soumis les peuples à notre empire, qui a mis les nations sous nos pieds, et nous a donné pour héritage cette terre, la gloire de Jacob son bien-aimé.

« Le voilà qui monte à son sanctuaire au milieu des chants de triomphe, le Seigneur s'élève au son des trompettes. Chantez notre Dieu, chantez ! Chantez notre Roi, chantez ! Dieu est le Roi de toute la terre ; chantez des cantiques à sa gloire !

« Maintenant il règne sur les nations, il est assis sur son trône, dans son sanctuaire. A ses côtés s'empressent les princes des nations, devenus eux aussi les enfants du Dieu d'Abraham. O Dieu, à quel degré de puissance vous avez élevé ces créatures déifiées, vous qui dominez tout du haut des Cieux ! » (Ps. XLVI.)

Digitized by Google

SAINT BENOIT REÇOIT LE DON DE PÉNÉTRER LES CŒURS.

QUELLE est la faveur divine qui manque à la gloire de Benoît?

Après s'être dompté et asservi à Dieu, il commande à la terre et aux eaux, terrasse le démon, triomphe même des étreintes de la mort.

Aujourd'hui, voyons-le pénétrer les plus secrets replis des cœurs.

***

Les frères, c'était la règle, s'ils sortaient du moûtier, pour quelque message à faire, se gardaient de manger et de boire en dehors de leurs murs.

Un jour, certains moines de Benoît, cheminant au dehors sur l'ordre de leur père, se trouvèrent retenus jusqu'au soir. Épuisés, et passant chez une pieuse femme, ils entrent chez elle et se réconfortent quelque peu.

C'était une faute ; hélas ! ils faillirent plus encore.

De retour au logis, (il faisait déjà nuit), nos moines en hâte se rendent chez Benoît, leur père, pour en être bénis.

— Où donc aujourd'hui, mes fils, leur dit le saint, avez-vous pris votre repas ?

— Nous n'avons point mangé, répondent-ils troublés.

— Ah ! que mentez-vous ainsi, pauvres enfants ? N'êtes-vous pas entrés chez telle femme ? N'avez-vous point mangé tel et tel aliment ? pris autant de boisson ?

Confus et repentants, les coupables se jettent aux pieds de saint Benoît ; ils avouent tout, se frappent la poitrine, et pleurent leur double péché.

Mais Benoît ne songea qu'au pardon, certain qu'à l'avenir ses fils éviteraient pareille faute, voyant que leur père terrestre était souvent présent comme l'est toujours Celui du ciel.

***

Autre fait non moins frappant.

Le moine Valentinien avait un frère selon la chair, homme du siècle, mais fort pieux.

Digitized by Google

Il avait la coutume, une fois l'an, de se rendre à jeun au lointain monastère, pour y être béni par Benoît, et revoir son frère chéri.

Un jour qu'il cheminait ainsi vers le Cassin, un voyageur l'accoste et s'offre à faire route avec lui ; il portait à manger.

Mais l'heure avance, la fatigue les gagne, et l'homme aux provisions dit à son camarade :

— Ami, viens, prenons quelque chose ; car nos forces s'épuisent.

— A Dieu ne plaise, répondit l'autre ; non, j'ai coutume d'arriver à jeun chez Benoît, mon vénérable père.

Ils se turent et poursuivirent leur chemin.

Mais bientôt, la nature réclamant ses droits, le voyageur fit de nouvelles instances. — Second refus également motivé.

Et l'on marcha toujours.

Le chemin était long et poudreux, déjà le jour était sur son déclin ; nos voyageurs traînaient leurs membres fatigués.

Voilà, soudain, que s'offre à eux un pré au frais tapis de verdure, une source limpide aux eaux cristallines et pures : quoi de plus enchanteur ?

Cette fois n'y tenant plus, le profane dit au pèlerin :

— Frère, reposons-nous et mangeons ; voici de l'eau, un pré, un délicieux endroit. Après, nous reprendrons la route avec un courage nouveau.

Le pieux marcheur enfin se laisse tenter : ce lieu était si attrayant, ces invitations réitérées si pleines d'appât !

Il s'assit et mangea. — Qui n'en eût fait autant ?

Cependant il arrive au Cassin. Introduit près du saint, il implore la bénédiction d'usage.

Mais le Père vénérable l'ayant aussitôt pénétré, lui reproche sa lâche conduite.

— Quoi ? mon frère, tu as failli ! — L'esprit malin, une fois d'abord, t'a parlé par la bouche de ton compagnon ; tu as bravement résisté. Une seconde fois il fut vaincu. Mais pourquoi hélas ! fallait-il qu'il triomphât à la troisième ?

Le pèlerin avoua sa faiblesse ; et prosterné aux pieds de son Père en Dieu, il versa des larmes amères, rougissant et pleurant, admirant en son âme le don divin qu'avait reçu Benoît de pénétrer les plus secrets replis du cœur !

Digitized by Google

ENTRETIENS FAMILIERS SUR LA SAINTE MESSE.

REMPLISSONS NOS ÉGLISES.

I. — Théorie.

L'HOMME est un être raisonnable : il tient à se rendre compte de ce qu'il fait, dans le domaine de la piété comme en toute autre chose ; il en a le droit. Car Dieu nous a donné la raison pour nous éclairer.

Expliquez à l'homme notre sainte Religion, exposez-lui-en les mystères, les dogmes, la morale ; faites-lui en connaître l'histoire, les luttes, les triomphes ; apprenez-lui à en goûter les consolations ineffables : sans aucun doute, il l'aimera, se passionnera pour elle, et donnera même sa vie, s'il le faut, pour la défendre.

Si, au contraire, vous le laissez dans l'ignorance, il méprisera comme l'aveugle ce qu'il ne connaît pas.

Il en est de même de nos saints mystères de l'autel.

Si vous voulez y attirer les fidèles, faites les leur comprendre, développez-leur en les détails, rendez-les capables de s'y unir et d'y participer de cœur et d'esprit.

Alors vous verrez se remplir nos églises !

***

Je gémis du fond de l'âme en voyant ces foules de fidèles, ignorants du principal moyen de salut et de sanctification.

O vous tous qui voulez la gloire de Dieu et le salut des âmes, instruisez-les !

Ils sont avides de vous entendre. Parlez-leur de la Messe et de ses rites sublimes ; levez le voile suspendu pour eux devant l'autel. C'est l'ennemi de tout bien qui l'y a suspendu.

L'Église offre au grand jour le sacrifice de l'Agneau sans tache ; elle l'offre pour le peuple, avec le peuple. — Et le peuple la laisse seule ; le peuple ferme les yeux !

Ministres de Dieu, instruisez-le.

***

Nos églises se vident, dites-vous. — Je vous réponds : Remplissez-les.

Digitized by Google

Et comment ?

En instruisant. — Apprenez aux fidèles à prier, à chanter.

Non, il n'est point difficile à découvrir, le secret de cette désertion des fidèles. Là où l'homme s'ennuie, vous ne le tiendrez pas.

Et il s'ennuie lorsque son esprit reste inoccupé, lorsqu'il a des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre.

Jadis, ils ne s'ennuyaient pas, ces milliers de chrétiens de la primitive Église, qui trouvaient en eux la force de passer des nuits entières dans leurs basiliques, à chanter, à prier autour de leur pontife : l'aurore les trouvait encore absorbés dans l'accomplissement de ces saintes et laborieuses fonctions, qui étaient pour leurs âmes un bain vivifiant et réconfortant d'où on sortait pour voler au martyre.

Et ces fortes phalanges du moyen âge ? Ces chevaliers chrétiens, ces rois qui composaient des hymnes et des répons, ces foules innombrables qui encombraient nos cathédrales encore debout et nos monastères détruits, priant, chantant, vénérant les saints pour glorifier Dieu! Se tenaient-ils comme nous, à l'église ? S'ennuyaient-ils ? Avaient-ils cet air blasé et pédant qu'y ont la plupart de nos hommes ?

Ils comprenaient, ils chantaient, ils aimaient.

***

Ce que l'on put alors, on le peut aujourd'hui.

Notre Sacrifice sublime est le même, nos rites sacrés n'ont point changé, — mais on a cessé de comprendre : le lien qui unissait les fidèles à l'autel fut rompu par le courant moderne : il faut le rétablir.

***

Croyez-vous donc aujourd'hui les esprits plus obtus, les cœurs moins sensibles qu'autrefois ? —

Il est vrai que nous vivons dans un siècle de matière, et que cette tendance générale vers le dieu du jour tend à diminuer l'intelligence des choses supérieures.

Mais il y a une grande réaction déjà.

Une foule de chrétiens sont là, ignorant, mais désirant connaître et aimer une religion, des mystères que leurs pères ont connus et aimés avant eux et au moyen desquels ils veulent à leur tour se sanctifier.

II. — Pratique.

C'EST aux prêtres, nos frères dans l'apostolat, que s'adressent aujourd'hui nos petits conseils pratiques.

Zélés ministres du Seigneur, hommes de dévouement et de cœur

Digitized by Google

qui vous donnez sans réserve au bien des âmes, croyez-nous, vous trouverez un puissant écho dans le cœur de vos ouailles si vous leur expliquez la sainte Messe et sa liturgie.

Vous verrez accourir à vos entretiens ceux qui jusqu'ici les fuyaient. Ils seront captivés par des beautés qu'ils ne soupçonnaient pas: leurs yeux s'ouvriront. Et après leur avoir fait comprendre ce que c'est que la Messe, vous les verrez y assister; vous leur apprendrez à se servir d'un paroissien, d'un missel, qui ne tardera pas à devenir pour eux un compagnon, un ami fidèle.

Essayez la chose avec zèle ; ne vous rebutez pas aux premières difficultés. Je vous promets le succès : vous verrez votre église se remplir pour ne plus se désemplir.

Cependant, ce premier conseil en appelle un second.

La participation des fidèles au saint sacrifice de la Messe ne peut guère être complète ni efficace que s'ils y prennent une part active et non pas seulement spéculative.

Et comment cela se fera-t-il, sinon par le chant liturgique ?

Si vous voulez réellement remplir vos églises faites chanter les fidèles. Le chant les intéresse, les charme, les met en rapports continuels avec l'autel, les empêche de s'isoler dans leurs dévotions ou dans leurs distractions. Le chant allume dans leur cœur ce feu, cet enthousiasme de la prière dont nos pères avaient le secret et que nous avons perdu parce que nous avons cessé de chanter.

Mais, vous me direz, le peuple ne sait plus chanter.

Ici encore, ne vous rebutez pas dès l'abord : s'il ne sait plus chanter, qu'il l'apprenne. C'est à vous à le lui enseigner.

Commencez par les enfants : formez-les dans les écoles. Apprenez-leur ces chants simples, faciles et sublimes de l'*Ordinaire de la Messe*, chants qui ne varient pas, qu'ils pourront répéter tous les dimanches, et qu'ils connaîtront bientôt parfaitement : le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*. Voilà pour la Messe.

Quant aux Vêpres, apprenez-leur à chanter les *Psaumes*, le *Magnificat*.

Et lorsque les enfants seront bien formés, auront chanté six mois, un an, vous permettrez alors à leurs parents, à leurs frères qui le désirent, de chanter eux aussi, de mêler leurs voix mâles aux purs accents de l'enfance candide. Beaucoup le feront avec joie.

Chacun aura son formulaire : car vous aurez eu soin d'en répandre et de montrer, dans vos patronages et vos écoles, la manière de s'en servir avec fruit.

Digitized by Google

En moins d'un an, en suivant cette simple méthode, on transformerait la piété d'une paroisse.

Ah ! oui, attirez les fidèles dans vos temples, mes frères dans le sacerdoce, attirez-les par les vrais moyens que l'Église notre Mère vous fournit et dont dix-huit siècles attestent l'efficacité. — N'usez pas de ces moyens de contrebande moderne qui répugnent à la sublimité de nos mystères sacrés !

Vous m'avez compris.

Le cœur de l'homme est grand, ne l'oubliez pas. Si vous l'honorez en l'élevant, il vous en sera reconnaissant, et vous comprendra chaque jour davantage.

Mais, si vous cherchez à le captiver par de trompeurs moyens qui flattent ses sens, sans s'adresser à son âme, un jour viendra, et il est là, où l'homme dira en vous tournant le dos : « Ces jouissances, je les trouve ailleurs ; le temple de Dieu n'est point fait pour cela ! »

LIENS FRATERNELS. — LETTRES DE NOS AMIS.

FÊTES DE CHARITÉ.

JE ne sais si l'on a assez remarqué combien l'esprit moderne défigure et compromet la charité chrétienne.

Dans l'enseignement de l'Église la charité est une vertu avant tout; l'acte de charité est un effort, un sacrifice fait en vue de Dieu. La vertu paraissant trop inacceptable et trop dure à la génération contemporaine qui ne vit que de jouissances matérielles, on a voulu la transformer en plaisir. Et l'on ne s'est pas aperçu que du même coup on supprimait la charité elle-même.

Ainsi, pour ne prendre que le plus récent des exemples, à Bruxelles sévissait une crise intense parmi les ouvriers. Un grand nombre de ceux-ci se trouvaient sans travail. Non sans quelque apparence de raison, ils se levèrent pour siffler la société égoïste et endurcie dont le luxe insulte à leur misère: n'ayant plus la foi ni ses promesses, ils présentèrent aux riches des requêtes comminatoires. On s'émut de leurs menaces plus que de leur détresse. On avisa au moyen de leur porter secours ; et qu'imagina-t-on ? Une représentation *de charité* au théâtre de la Monnaie! Et quand on eut par ce

Digitized by Google

moyen recueilli et distribué quelques milliers de francs, on crut avoir beaucoup fait pour soulager les pauvres.

Eh bien! mieux eût valu ne rien donner que de donner ainsi.

En réalité, par ces libéralités fastueuses, que cherche-t-on? Une chose surtout: acheter à prix d'or le silence de la misère, afin de pouvoir sans être troublé, continuer une vie toute sensuelle. Quelques-uns demandent peut-être aussi à l'aumône ainsi faite la paix de leur conscience. Cette voix-là est plus importune encore que la clameur de l'ouvrier: on espère l'étouffer.

Mais croit-on sérieusement que le peuple s'apaisera parce que l'on aura à son bénéfice applaudi les *Huguenots* ou le *Prophète?* En vérité si quelque ouvrier sans travail était entré dans la salle de spectacle, ruisselante de lumière et de luxe, n'aurait-il pas eu le droit de dire: « Riches, gardez votre argent: je n'en veux pas. Je m'étais adressé à votre cœur fraternel; je vous avais montré ma femme malade, mes enfants sans pain et mes bras forcément inactifs; je vous avais fait part des ineffables tristesses de mon foyer désolé; je vous avais dit les tentations de mon âme hantée par le désespoir, et j'avais demandé votre secours. Vous ne m'avez pas compris. Hélas! je vois assez que vous ne me considérez pas comme votre frère. Quand vous vous résignez à abandonner quelque monnaie dans mes mains amaigries, le déplaisir, le chagrin que vous cause cette largesse est tel qu'il vous faut à l'instant en faire passer l'amertume par un redoublement de jouissances et de voluptés. J'avais cru que le riche était sensible au plaisir si délicat de faire le bien, que nous autres, misérables, nous connaissons encore. Je me suis trompé. Un mur infranchissable s'est élevé entre nous. Reprenez l'argent que vous laissez tomber dédaigneusement au sein d'une fête coûteuse. Votre secours m'outrage : je le refuse. »

De telles paroles auraient été justes.

Si elles n'ont pas été prononcées, le sentiment qu'elles traduisent n'en existe pas moins. Il contribue pour sa part à exaspérer le désir de vengeance qui couve au sein des classes populaires rendues irréligieuses.

Si louables que puissent être les intentions de ceux qui organisent ces festivités de bienfaisance, les aumônes qui en sont le résultat sont mauvaises, parce qu'au lieu de soulager la misère, elles l'insultent; elles sont de plus stériles. Car on ne peut s'attendre légitimement à ce que l'ouvrier se montre parcimonieux d'un secours qui n'est pour celui qui l'accorde que le prix de son plaisir et d'une vaine ostentation.

Il manque à la philanthropie ainsi manifestée l'élément fécondant qui fait défaut à toutes les contrefaçons des vertus chrétiennes: c'est-à-dire l'amour.

La charité est avant tout amour, et le pauvre ne s'y trompe pas. Il ne marchande pas sa reconnaissance à qui donne et qui aime. Il ne doit rien à celui qui donne son argent et qui garde son cœur. Cet homme qui se croit généreux n'est qu'un débiteur qui en rechignant paie un à-compte dérisoire. Il serait mal venu d'exiger un remercîment.

Digitized by Google

C'est parce que la vraie charité devient rare que les doctrines socialistes font chaque jour plus de ravages. L'égoïsme d'en haut explique, s'il ne les justifie pas, les fureurs d'en bas.

L'Église seule a compris et enseigné efficacement la charité, parce que seule elle connaît tous les mystères du cœur humain. Elle sait qu'en dehors du sentiment religieux la véritable aumône est impossible. Le droit de donner — car c'est un droit autant qu'un devoir — n'existe que chez le chrétien, comme le devoir d'accepter ne pèse sans l'avilir que sur le pauvre qui prie.

Hors de là, on ne peut trouver que bienfaisance dédaigneuse et stérile d'une part, abaissement, dégradation et révolte de l'autre.

La charité catholique est un sacrifice offert par l'amour et reçu par lui.

Elle réside autant dans celui qui en est l'objet que dans celui qui en est l'auteur. Car ce n'est pas l'homme qui secourt l'homme, mais c'est le chrétien qui donne à JÉSUS-CHRIST.

Ainsi la grâce transfigure et divinise l'action humaine; elle la *surnaturalise* dans ses deux termes, tout en élevant moins haut celui qui aux yeux du monde paraît le plus grand, afin de laisser à l'autre, qui humainement n'aurait que l'obligation de la reconnaissance, le mérite d'un acte de charité réciproque. Cette doctrine admirable laisse au pauvre, enfant toujours privilégié de Notre-Seigneur, le rôle le plus noble dans l'acte charitable, en même temps qu'elle écarte du riche toute pensée d'orgueil, ne consentant à couronner sa vertu que si l'humilité la rehausse et la sanctifie.

Tel est le secret de la charité chrétienne. Tel est le mystère de tant de dévouements qui se cachent et de tant d'abnégations qui se voilent. Le chrétien qui tend un verre d'eau au pauvre l'offre à JÉSUS-CHRIST lui-même ; il croit fermement que le frère qui l'accepte lui donne infiniment plus qu'il n'a donné lui-même, puisque la reconnaissance du pauvre engage la promesse formelle de Dieu ; c'est pourquoi sa vertu est humble et douce et n'appelle pas les regards des hommes. C'est pourquoi aussi elle est féconde, capable de sécher les larmes les plus amères, apte à fortifier les faiblesses les plus chancelantes, à relever les défaillances les plus coupables, à réparer les chutes les plus profondes, à guérir les plaies les plus douloureuses. C'est pourquoi enfin elle ne se rebute jamais, ne connaît ni fatigue ni dégoût, se trouve toujours prête à faire le bien, en quête de besoins inconnus, de misères à soulager, d'âmes à sauver surtout. Car ceci est le but principal où tendent tous ses efforts, et pour lequel les autres œuvres ne sont que des moyens. C'est ainsi qu'en dernière analyse la charité chrétienne remonte vers l'amour de Dieu, d'où elle dérive et en qui elle se résume.

Ces notions ne sont plus comprises par la foule dissipée et matérielle que la Révolution nous a faite. Cependant elles ne sont pas perdues et ne sauraient se perdre. Les vrais fidèles les gardent et les observent. Elles sont leur consolation et seront un jour leur gloire.

Digitized by Google

Je connais l'objection : on gémit sincèrement sur l'abus que nous signalons, mais on dit que les œuvres ayant besoin de ressources, il n'est pas défendu de faire affluer, par l'appât d'une réjouissance profane, l'or des indifférents dans les caisses toujours épuisées de la charité.

Je crois avoir répondu. Si le moyen est mauvais, la fin que l'on se propose ne peut le justifier. Si, de plus, le moyen est directement hostile au but, si, par sa nature il est en contradiction avec lui, aucun prétexte ne saurait le faire admettre.

On s'incline trop facilement devant le fait accompli ; on proclame trop vite qu'un *mal* est *nécessaire* (comme si ces deux mots ne juraient pas de se voir accouplés).

Le mal existe: oui. Notre société est égoïste et charnelle. En résulte-t-il que l'on puisse légitimement exploiter, dans des vues même louables, ce triste état de choses? Le bien peut-il jamais se greffer sur le mal, la vie sur la mort?

On ne voit pas que la charité perd en dignité, en mérites et en noblesse plus qu'elle ne peut gagner en profits à de semblables alliances.

Elle sera davantage respectée des hommes et bénie de Dieu si, pauvre par nécessité, elle reste fière par devoir. Elle sera toujours assez riche pour répondre à sa vocation si, appuyée en toutes circonstances sur l'amour divin, elle se résigne à être sans ressources au besoin. Quand elle ne posséderait rien de ce que donne la bienfaisance mondaine, aussi longtemps qu'elle peut se donner elle-même elle n'a pas de rivale sur la terre.

C'est la charité ainsi entendue qui seule peut ramener le peuple égaré et préparer du même coup la conversion d'une bourgeoisie sceptique et orgueilleuse.

Car on se flatterait vainement de corriger les coupables en se faisant complice de leurs fautes et en voulant recueillir les fruits de leurs erreurs. Il n'y a pas de maux nécessaires ; mais les complaisances du bien ne font que favoriser les redoutables progrès du mal que nous signalons.

LÉON JANSSENS.

Avocat près de la cour d'appel de Gand.

Gand, 21 mars 1885, fête de St Benoît.

G., 25 mars 1885.

PUISQUE votre *Messager*, que j'admire sans restriction, parce que c'est sans restriction qu'il aime l'Église, me demande « un petit signe de vie », je le lui donnerai avec bonheur. Depuis de longues années, j'ai la conviction que les idées de Monsieur le Chanoine Delassus sont les vraies. Dans la lettre suivante vous soulignez: « Nous avons désappris le langage de la foi ; » nous pouvons ajouter que nous en avons surtout perdu le goût. Je suis professeur d'une classe latine: je crois donc ne pas sortir de ma sphère si je vous dis que c'est au collège, par l'admiration exclusive des formes et du goût purement naturel que nous avons perdu jusqu'à l'estime la plus vulgaire du langage vraiment céleste, de la Liturgie et de l'Évangile. H.

Digitized by Google

Chartres, 30 mars 1885.

Je souhaite de tout mon cœur que St Benoît bénisse l'œuvre du *Messager*, de ramener la piété à sa véritable source, la sainte Liturgie, et de remettre à leur place toutes ces petites dévotions privées qui ne feront jamais des saints. R. d. s. B.

Anvers.

Le *Messager des fidèles* est une revue que j'admire et qui est appelée à faire énormément de bien. L'exemple doit venir de haut et malheureusement on ne l'y trouve pas toujours. La publication bénédictine atteindra des rangs sociaux où le bien est encore à faire sur une grande échelle.

J. d. N.

Warneton.

Permettez-moi de vous féliciter sur la *Revue bénédictine*. Elle répond si bien aux besoins de notre époque ! Que de personnes pieuses, pour ne pas dire presque toutes, surtout depuis la Révolution de 89, ont complètement perdu l'habitude de suivre les offices à l'Église ! On récite des litanies et on n'a plus l'ombre d'une connaissance en fait des prières et des cérémonies si belles du culte catholique. Votre excellente revue est appelée à faire, sous ce rapport, un bien immense. Vous aurez bien mérité. J. C.

Paris.

Toute la grandeur de l'œuvre de votre saint fondateur que vous poursuivez à travers les temps et les sociétés les plus diverses, tout cela est grand, touchant et émouvant. A. D.

Chimai.

Oui, j'aime le bon petit *Messager*, et je tiens à le propager de plus en plus, certain qu'il fera aux autres tout le bien que j'en retire moi-même.

G. J.

E..... J'ai lu hier avec un bien grand intérêt l'article du *Messager des fidèles* sur la *Sainte Messe*, et j'ai cru utile d'en faire le soir à mes domestiques réunis, la lecture à haute voix. Il y a longtemps que je leur prêche l'amour de la liturgie; et je dois dire à leur louange que j'ai déjà beaucoup gagné. Même pour les personnes peu instruites, combien la lecture de l'Évangile et des prières de l'Église serait plus utile et plus agréable, si je puis me servir de cette expression, que la récitation des formules plus ou moins fantaisistes de certains livres de prières. Que dire donc des chrétiens que l'éducation et l'instruction mettent à même de comprendre toutes les sublimités de la langue liturgique ? En voyant, à l'église, la pose de ces *ennuyés* que vous stigmatisez si bien d'un trait de plume, je me suis souvent demandé où était leur logique. Ils ont le malheur de ne pas aimer les offices de l'Église, mais ils daignent cependant encore reconnaître l'obligation d'y assister. Mais alors, que ne font-ils de nécessité vertu ? S'ils suivaient les prières du prêtre, le moindre des avantages qu'ils y goûteraient

Digitized by Google

serait de trouver le temps moins long. Quant à moi, mon Révérend Père, votre article ne me sera pas inutile non plus. Il y a longtemps que je mets *extérieurement* ces avis en pratique, mais l'intérieur laisse souvent à désirer, et je tâcherai désormais de me pénétrer chaque jour davantage de l'esprit de l'Église, et de mieux comprendre l'importance du saint Sacrifice. M. d. M.

S. B. s. L. — 25 mars 1885.

Oh ! cherchons à bien connaître l'esprit renfermé dans la Règle du B. Père saint Benoît ! Réunissons pour cela tous nos efforts. Ce serait là, je crois, le plus grand service à rendre, non seulement à l'Ordre Bénédictin, mais encore à l'Église tout entière, et votre revue pourrait rendre, sous ce rapport, d'immenses services. I.

D'un monastère de trappistines *(France)*.

Mes sœurs et moi, nous lisons avec un réel bonheur votre Revue. Nous comprenons parfaitement votre but ; nous y applaudissons de tout notre pouvoir. — Oui, nos cœurs battent vraiment à l'unisson du vôtre ! Oh ! quel bonheur, si ce béni petit envoyé pouvait ramener à l'Église et à Dieu bien des esprits, bien des âmes égarées . Serait-il besoin d'ajouter que le concours de nos faibles prières et des quelques pénitences que nous pouvons faire est acquis de grand cœur à votre œuvre si belle et si pleine d'actualité ? Un tel apostolat nous est doublement cher ; car n'appartient-il pas surtout à la famille bénédictine qui a autrefois christianisé l'Europe de travailler *de toutes ses forces* à la rechristianiser maintenant que les hommes du progrès, nouveaux barbares, l'ont couverte de ruines, d'erreurs et d'impiété ?

Sr M. A.

D'un monastère de Bénédictines.

Le 21 de chaque mois est toujours attendu avec impatience. Notre Révérende Mère choisit toujours les meilleures lectrices pour nous faire la lecture du *Messager* que nous écoutons toutes avec bonheur. Ce sont des nouvelles de notre grande famille qui arrivent... quelle joie, d'en suivre de loin les développements et de la voir devenir toujours plus prospère !

Sr M. d. St R.

Fête de Saint Joseph.

Au moment où va commencer la seconde année du *Messager des Fidèles*, permettez-moi de vous dire tout le bien que m'a fait ce journal. Chaque page, en m'instruisant m'unit de plus en plus aux sentiments de notre Sainte Mère l'Église et me fait comprendre le sens de toutes ses cérémonies. Les nouvelles de tout ce qui touche l'Ordre de Saint-Benoît me font vivre au milieu de cette famille à laquelle tout mon cœur appartient. G. L.

Désirs exprimés par nos abonnés.

Quoique nous ne puissions répondre à tous les désirs qui nous ont été exprimés en ces derniers temps par nos chers lecteurs, nous croyons cependant intéressant d'en faire connaître un certain nombre.

Digitized by Google

Ils prouvent le bienveillant intérêt que l'on nous porte et serviront à resserrer de plus en plus les liens qui unissent entre eux ceux qui veulent bien s'intéresser si vivement à notre œuvre. Il est d'ailleurs plusieurs de ces pieux désirs qu'il nous sera donné d'accomplir dans un avenir plus ou moins proche.

On nous écrit de T. (Calvados). — *France :*

Ne pourriez-vous consacrer une petite page aux nouvelles exclusivement bénédictines (fondations, restaurations, prises d'habit, etc.), et donner une petite nécrologie ? Chacune de ces nouvelles n'aurait que deux ou trois lignes pour permettre d'en faire connaître davantage. C'est à mon avis la seule chose qui manque dans votre si intéressante publication. Dans ces nouvelles pourraient paraître les noms des monastères et de leurs congrégations respectives, sans attendre les articles de fond qui ne peuvent paraître qu'un à un, et nous aurions ainsi en peu de temps une nomenclature universelle des monastères bénédictins des deux sexes, dans le monde entier.

A. M. maire.

M., 23 mars 1885.

Il en est qui vous reprochent (le mot n'est pas juste) de parler trop de saint Benoît. Je suis de ceux qui disent : Ces *profanes* ne connaissent pas l'histoire. On devrait parler *davantage* de saint Benoit. — Nous sommes dans un siècle d'histoire ; et à ce sujet, je dois vous reprocher que vous ne fassiez pas assez connaître vos *grandes* abbayes bénédictines de jadis.

P. C. Chne.

Angers, mars 1885.

Puisse votre *Messager* continuer à faire le bien et à développer autour de lui les enseignements si sages qu'il nous donne. Augmentez les explications liturgiques pratiques ; le peuple en a besoin et il ne peut que gagner à se nourrir des leçons que lui donne la Sainte Église. H. S.

J'ignore quelles modifications vous avez le projet de faire subir au *Messager ;* mais je puis vous dire, en toute sincérité, que cette revue me satisfait pleinement telle qu'elle est, et me paraît très propre à remplir son but. Certaines pages peuvent ne pas avoir le même intérêt pour tous ; mais vos lecteurs appartenant à des classes de personnes si diverses, cette variété même de matières doit faire trouver à *chacun sa part*, outre ce qui convient à la généralité. Et si l'on est raisonnable autant que charitable, la satisfaction ce me semble, doit être universelle, excluant toute plainte et tout regret.

M. A.

Tournai.

J'espère que vous ferez insérer chaque mois les fêtes de l'Ordre et les indulgences que nous, laïques, nous pouvons gagner par l'usage de la médaille de saint Benoît. V. B.

Un abonné du *Messager* exprime le vœu de voir traitée dans la Revue

Digitized by Google

la question suivante : Est-il dans l'esprit de la Sainte Église de faire faire la 1re Communion aux enfants de bonne heure (à dix ans environ), ou plus tard (vers douze ans) ?

Bruxelles.

Ne pourriez-vous pas donner une idée de la littérature sacrée, les psaumes par exemple, leur but, leur composition et leur emploi ? — Serait-il difficile de donner une idée de la règle de Saint-Benoît, des principes de cette règle qu'un laïque pourrait appliquer dans le monde ? A. M.

Je désirerais voir traiter la question des rapports du grand Ordre de Saint-Benoît avec la dévotion au Sacré-Cœur. Je voudrais bien connaître ce qui a été fait par les saints et saintes de l'Ordre, par les hommes éminents de votre famille religieuse pour étendre cette dévotion, les faveurs accordées par Notre-Seigneur, révélations, etc. P. Rouq. S. J.

C., 21 février 1885.

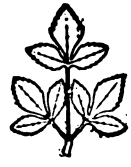
J'ai souvent à répondre à ces deux questions : Qu'est-ce qu'un bénédictin ? — Quel est le caractère spécifique des diverses branches de l'Ordre monastique : Vallombrosins, Olivétains, Silvestriens, Cisterciens, Trappistes, etc. Je suis persuadé que vous feriez à ce sujet deux articles des plus intéressants. D. R. S.

B., 10 mars 1885.

Nous aimerions à voir quelques articles justifiant le titre de « Marie Patronne de l'Ordre de Saint-Benoît ». Les annales de l'Ordre doivent permettre de recueillir bien des faits à l'appui. S. M.

M. (Drôme).

J'avais craint par moments, à cause des promesses que vous faisiez touchant certains correspondants à l'étranger, de voir la politique prendre une trop large part dans vos chères pages. Elle en a déjà tant ailleurs ! — Grâces à Dieu, cette appréhension ne s'est nullement réalisée : en aucun endroit ne se trouve *le trop*, mais partout le souhaitable *assez*. Le *Messager* est vraiment fils de Saint-Benoît. M.



Digitized by Google

UNE FLEUR CUEILLIE DANS LE JARDIN DE SAINT BENOIT.

SAINT GÉRARD, ABBÉ DE BROGNE. (Suite.)

Triomphe.

RSIDONGE avait à peine ouvert ses portes au saint abbé Gérard, que déjà elle le voyait briller avec éclat à la tête de son antique église.

L'évêque et le comte s'étaient empressés de l'installer ; un acte canonique fut dressé, et Gérard mis en possession de tous les droits de sa charge abbatiale.

Le premier usage qu'il en fit fut de chasser ces clercs indignes, clercs par l'habit seulement, et de les remplacer par un pieux essaim de moines.

Mais quoi ! — Lorsque Gérard voulut mettre la main à la restauration du culte de saint Ghislain, il s'aperçut avec terreur que les ossements sacrés dont il se croyait le gardien n'étaient plus là !

Anxieux, terrifié, il mande à lui quelques fidèles de Celles et leur fait part de son malheur.

Que faire ? — On convient de se livrer à d'actives recherches ; chacun s'offre, on s'empresse. Dans toutes les directions, sur l'ordre du saint abbé, on se répand en perquisitions.

Mais c'est en vain ! — rien ! — tout est inutile.

Gérard, alors, poussé par une inspiration divine, songe à se rendre à Maubeuge : il y veut aller lui-même en personne.

A peine a-t-il franchi le seuil de cette église, que soudain on entend retentir dans les airs le son mystérieux d'une clochette.

Chacun prête l'oreille et s'étonne ; ni Gérard, ni les assistants ne peuvent se rendre compte du prodige.

La prière est l'arme des saints : Gérard se prosterne sur le parvis du temple, prie Dieu du fond de l'âme de se manifester, de faire retrouver son Saint.

Puis, du ton le plus doux, il parle aux clercs de Maubeuge et au peuple rassemblés dans les murs sacrés du temple.

— Dites-moi, mes frères, savez-vous quelque chose du corps de saint Ghislain ? — Quelque peu que ce soit, un indice, un souvenir, un trait de lumière quelconque ; ne me le refusez pas.

Mais eux de s'irriter à ces paroles.

— « Quoi ? on nous soupçonne ? Pour qui donc nous prend-il ? — Non, moine, nous ne savons rien de ton Saint; nous te le jurons. Passe ton chemin! »

Digitized by Google

Les Saints ne se fâchent point.

— « Tout doux, mes frères, leur dit Gérard. Toute lumière vient de Dieu. Pour vous; restez en paix, mais Dieu me révélera ce que vous voulez me cacher. »

La nuit suivante, le saint abbé Gérard était en prière dans ce même sanctuaire, absorbé par la contemplation des choses divines, suppliant le Seigneur de mettre fin à ses angoisses.

Soudain, une lumière céleste dissipe les ombres de la nuit ; saint Ghislain lui apparaît, revêtu d'un blanc manteau, étincelant de la splendeur d'en haut.

— « O doux ami de Dieu, lui dit le Saint, cesse tes labeurs et tes craintes à mon sujet. Voilà que je viens à toi, porteur d'un secret précieux. — Vois-tu ce lambris au-dessus de ta tête ? C'est de là que partit hier le son mystérieux qui frappa tes oreilles : c'était pour toi, pour te faire connaître la retraite obscure où gisent sans honneur mes restes mortels. Te voilà instruit : sache que Dieu a permis tout cela pour ton enseignement et celui de ceux qui viendront après toi. »

Il dit, et remonta aux cieux.

Gérard rendit à Dieu d'abondantes actions de grâce : c'était son premier devoir.

Mais dès que le jour parut à l'horizon, prenant avec lui les siens, il monta au faîte de l'édifice sacré pour y faire d'actives recherches.

A l'endroit indiqué, il trouva les ossements sacrés.

O joie sainte ! ô larmes d'allégresse versées par lui et ses moines.

Il prend avec respect son trésor, le descend dans l'église ; puis il l'enveloppe d'une étoffe vierge et précieuse, entonne en sa présence des cantiques sacrés d'allégresse et d'amour, et se prépare à un joyeux et triomphant départ.

***

Et que dire maintenant de ceux de Maubeuge ?

Mieux vaut, comme eux, se taire et garder le silence. Couverts de honte, ils ne peuvent soutenir le regard du saint moine Gérard : ils rougissent de leur faute et se cachent à ses yeux.

Qui d'entre eux eût osé parler ou murmurer ? Le prophète n'a-t-il pas dit : « Toute iniquité aura la bouche clause ? »

Mais déjà la rumeur s'en était répandue : de bouche en bouche circulait le miracle de l'invention du corps de monsieur saint Ghislain.

Le peuple accourait en foule.

Il criait : « Salut, Saint de Dieu, salut ô cendres heureusement retrouvées ! Rendons grâces au Dieu en trois Personnes, rendons grâces à toi, saint Ghislain ! Tu as livré les larrons de ton corps, tu as confondu ces hypocrites, ces trompeurs. Voilà un nouveau titre à ta gloire ! — En quels temps vivons-nous ? on vole le corps de nos Saints ! — Où sont-ils, ces brigands ? Vivons-nous au milieu des scorpions ? »

Digitized by Google

C'est ainsi qu'ils parlaient dans leur allégresse naïve. Et ils entouraient le corps saint tandis qu'on le transportait à Ursidonge.

Le cortège était immense. La croix marchait en tête ; les clercs et les moines chantaient, psalmodiaient. Tous rendaient gloire à Dieu et vénéraient Gérard son serviteur dont les mérites avaient valu à Celles la reddition de son antique et précieux trésor.

Et le duc Gislebert dota le monastère ruiné ; les moines y vécurent en paix, sous la houlette de Gérard, se sanctifiant, servant Dieu et vénérant Ghislain son serviteur.

***

Gérard, cependant, s'acquittait saintement de sa charge d'abbé. Profondément instruit de tout ce qui concerne la conduite des âmes et le gouvernement monastique, il se faisait admirer par la sagesse de sa double direction : en effet, aux plus intelligents, selon le précepte de son père saint Benoît, il enseignait par ses paroles les préceptes de la loi divine ; et quant aux simples, c'étaient ses propres exemples qui la leur faisaient comprendre et goûter. Ses actes étaient toujours le miroir fidèle de sa parole.

Il savait que s'il avait accepté la direction des âmes, une responsabilité immense était jointe à cet honneur : aussi se préparait-il, en homme sage, à rendre compte à Dieu de sa gestion : le juste milieu, cette règle d'or, était sa ligne de conduite ordinaire. Enfin, pour tout dire en un mot, c'était par l'amour et la persuasion, non par la crainte, qu'il conduisait les âmes commises à ses soins.

S'il portait le titre d'*abbé*, Gérard n'ignorait pas que c'était comme représentant du CHRIST, vrai *père* de tous les chrétiens ; aussi, s'étudiait-il à se faire tout à tous ; sa charité exquise en faisait un serviteur plutôt qu'un maître. Passons sur ses autres vertus communes à tous les Saints ; une rare prudence, une tempérance admirable, une force d'âme à toute épreuve, et une incorruptible justice : telles son celles que son biographe fait surtout valoir.

***

Dieu voulut encore l'illustrer par le don des miracles.

Tous les jours, avec une angélique ferveur, Gérard célébrait les saints mystères ; il en faisait ses délices. S'identifiant avec le CHRIST, il puisait dans cette admirable union la lumière et la force nécessaires dans le chemin de la vie. Et quant aux assistants pieux, ravis, ils contemplaient le Saint de Dieu.

Un jour, une femme de Boussu, privée depuis longtemps de l'usage de ses yeux, assistait à la messe de Gérard. Absorbée dans son ardente dévotion, elle attire les regards de l'un des assistants du pieux abbé.

— « Femme, que veux-tu ? lui dit-il. Que fais-tu là, si près du saint autel ?

Digitized by Google

— J'implore, ô mon père, la pitié de mon Dieu, j'aspire à être soulagée dans mon malheur par votre saint abbé. — Tenez, vous-même accordez-moi une grâce, et que par là, en récompense, Dieu fasse jaillir dans votre âme une source d'eau vive pour l'éternité. Donnez-moi, je vous prie, donnez-moi, ô mon père, l'eau dont Gérard, le saint abbé, se sera purifié les mains après avoir reçu l'Eucharistie ! »

Cette eau lui fut donnée. Elle en but avec dévotion et s'en lava les yeux.

Soudain, ô miracle, la vue lui est rendue. Plus de nuit pour elle : elle voit tout, elle voit distinctement, elle est guérie !

— «Grâces à Dieu, s'écrie-t-elle, grâces à Gérard ! » et elle se jette à ses pieds.

Mais l'abbé la relève, et la grondant doucement :

— «Cesse, ô ma fille, dit-il, cesse donc de me rendre grâces ; ces honneurs ne sont pas pour moi, indigne serviteur de Dieu. C'est là un don de Dieu : il serait téméraire et impie de me l'attribuer. — C'est ta foi, c'est la vertu du Sacrement béni de l'amour de Jésus, qui te vaut cette grâce. Va en paix, ma fille, et rends grâces à Dieu. »

Le bruit de ce miracle se répandit au loin ; et l'amour de Gérard croissait dans le peuple.

Louons Dieu, qui sait rendre la lumière aux aveugles, et le flambeau de la foi à ceux qui l'ont perdu. *(A continuer.)*

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS. (Suite.)

Grâces obtenues par l'intercession de saint Benoît.

Mars 1881.

UNE pieuse veuve de Louvain, qui, pendant plusieurs mois de l'année, passait ses journées entières dans notre église, bravant le froid et la neige pour venir dans les ténèbres assister à l'office de la nuit, fut aussi récompensée de sa touchante dévotion pour saint Benoît. Elle avait jadis fait une chute de cheval lors d'un pèlerinage en Terre-Sainte. Il lui était resté de cet accident une faiblesse de jambe dont elle souffrait assez au changement de temps. Elle sollicita la faveur de recevoir trois fois la bénédiction de saint Maur, et l'ayant obtenue, elle assura qu'elle en avait ressenti les plus salutaires effets.

Digitized by Google

Léonie C. de C. était effrayée par des bruits étranges et des apparitions nocturnes. Elle vint implorer la puissante protection de saint Benoît et de saint Maur, et toutes ces manifestations diaboliques cessèrent enfin. La nouvelle de cette grâce obtenue attira à saint Benoît une foule de pèlerins de son pays.

R. L. de Fraire souffrait d'une affection nerveuse à la lèvre. L'emploi de la médaille et une neuvaine à saint Benoît l'ont complètement guéri. Depuis ce temps sa confiance est si grande qu'il vient régulièrement recommander à saint Benoît tous ses plus chers intérêts.

L. et M. D.... étaient attaquées d'une fièvre scarlatine. Les parents, qui avaient déjà perdu deux enfants dans un même jour, craignaient de perdre encore les deux qui leur restaient. Ils supplièrent donc le R^me^ Père Abbé de Maredsous de vouloir bien leur envoyer un religieux. Cette faveur leur fut accordée, en considération de leur généreux dévouement pour les écoles catholiques de L... Un Père alla donner la bénédiction de saint Maur, et les deux enfants furent sauvées. Depuis cette époque elles viennent chaque année faire un pèlerinage d'action de grâces.

Plusieurs grandes personnes et enfants de la contrée, effrayés la nuit par des cauchemars et des terreurs étranges sont venus réclamer le secours de saint Benoît qui a fait rentrer partout la sécurité et la paix.

Avril 1881.

Joséphine L. d'Oret souffrait d'un mal d'yeux depuis trois ans. Encouragée par la guérison d'une autre personne atteinte d'épilepsie, elle est venue à son tour présenter à saint Benoît sa requête, qui a été aussi favorablement exaucée. Après avoir lavé ses yeux avec l'eau de saint Benoît, elle sentit qu'ils devenaient clairs et nets comme avant sa maladie.

Catherine P... de Profondeville souffrait d'un mal d'estomac qu'elle attribuait à un maléfice; la bénediction de saint Maur lui a rendu la santé du corps et de l'âme. Le bruit de cette guérison a amené à saint Benoît une foule de pèlerins de la vallée de la Meuse.

Mai 1881.

François P... garde-forestier de L..., homme chrétien et pieux souffrait depuis huit ans d'une forte surdité et d'épilepsie. Encouragé par la guérison des deux jeunes filles donc nous avons parlé plus haut, il vint lui aussi se recommander à saint Benoît. La bénédiction de saint Maur le délivra pour un temps de l'épilepsie. La surdité, qui était restée, disparut l'année suivante à Lourdes. Une nouvelle crise d'épilepsie s'étant produite, le mal terrible disparut encore devant la bénédiction de saint Maur.

Juin 1881.

Un jeune enfant de la commune d'Oret, A. P...., se trouvait à l'agonie par suite d'une fluxion de poitrine avec complication de fièvre cérébrale.

Digitized by Google

Alors son pauvre père éploré accourut en pèlerinage à saint Benoît. Cet acte de vive confiance et l'usage de la médaille guérirent subitement le jeune malade, qui vint en personne remercier son saint protecteur.

Elvire D.... d'Hastières était frappée d'une paralysie des jambes depuis sept ans. Ses parents l'amenèrent pour recevoir la bénédiction de saint Maur, qui lui rendit l'usage de ses jambes.

Victor L... de Mettet éprouvait depuis quatre ans de vives douleurs à la tête, à la nuque et dans le dos. Guéri par la bénédiction de saint Maur, il est revenu en pèlerinage apportant un ex-voto en témoignage de sa reconnaissance.

Recommandations.

NOUS recommandons aux prières de nos lecteurs les intentions suivantes pour lesquelles on s'est adressé à saint Benoît d'une manière toute spéciale:

1° La guérison de Madame l'abbesse de T... O. S. B. grièvement malade: on fait pour elle une neuvaine à saint Benoît.

2° M. T. demande l'aide de la prière pour être délivrée de maux spirituels. Elle nous écrit : « Oh! priez et faites prier; je suis si malheureuse et pourtant je voudrais tant être toute à Dieu. Que saint Benoît qne j'aime tant ait pitié de moi; qu'il me guérisse, soit directement, soit par d'autres voies qu'il lui plaise, mais toujours par sa bonté compatissante. »

3° Mme G. demande pour son fils, par l'intercession de saint Benoît, un véritable retour à Dieu et la persévérance dans les bonnes dispositions dans lesquelles il est maintenant. Un neuvaine de messes a été célébrée à cette intention.

4° Mme de G., de L. demande instamment la guérison de son époux bien aimé, par l'intercession de saint Benoît. Une neuvaine de Messes a été célébrée.

5° Plusieurs grâces très importantes sollicitées par l'abbaye de Fl. Une messe a été célébrée en l'honneur de saint Benoît et de saint Maur.

6° Le succès dans un examen très important pour l'avenir d'un jeune homme. — Deux messes ont été célébrées.

7° La bonne conduite d'un jeune homme auquel ses parents donnait le mauvais exemple, et qui pensait vouloir marcher sur leurs traces.

8° Afin qu'une liquidation de famille puisse se faire à l'amiable et sans offenser Dieu.

9° Afin que les affaires d'une famille religieuse soient menées à bonne fin, par la personne qui s'en est chargée.

10° Afin d'obtenir des postulants selon le cœur de Dieu, pour une congrégation de bienfaisance qui en a besoin.

11° Une mère de famille éplorée recommande à saint Benoît ses douze enfants et leur avenir, leurs examens, leur établissement.

Digitized by Google

Toutes ses recommandations ont été placées, sous pli cacheté, devant la statue de saint Benoît, et spécialement recommandées aux prières des moines.

Actions de grâces.

T. F. de Paris remercie saint Benoît de l'heureux succès de son examen qui a réussi au-delà de toute espérance.

R. d'U. remercie saint Benoît de la guérison subite de ses maux de tête, durant depuis plusieurs années, obtenue à la suite d'une neuvaine faite à Maredsous devant la statue de saint Benoît. Il a suspendu un ex-voto.

Correspondance.

G. L. oblate de saint Benoît. — Votre don généreux nous est parvenu par le même courrier qu'une lettre touchante des pauvres bénédictines de *** (Italie), nous dépeignant leur détresse ; nous avons cru voir en cela un signe de la volonté de Dieu, et leur avons fait parvenir votre offrande, pour leur venir en aide dans leurs pressants besoins. Nous espérons avoir agi selon vos intentions.

M. T. — Les messes ont été célébrées en l'honneur de saint Benoît avec la plus grande ferveur. Dieu veuille que vous soyez exaucée !

M. G. et Mme G. de L. — Les neuvaines de messes ont été célébrées.

Reçu lettre A. L.

PÈLERINAGES MONASTIQUES.

ROIATE ET SUBIACO. (Fin.)

UN MIRACLE ANNUEL DE SAINT BENOIT DANS UN VILLAGE DES APENNINS.

Mirabilis Deus in sanctis suis.
Ps. LXVII, 36.

JE reprends, après cette longue lettre, le récit de ma visite à Santa-Scolastica et à Sacro-Speco. En partant le guide m'assura que notre retour serait moins laborieux. Nous n'aurions plus à suivre des sentiers de chèvres, mais la petite route qui relie Roiate au bourg d'Afile, et de là à Subiaco et au monde civilisé. Ce village d'Afile, autrefois Enfide, est célèbre dans la vie de saint Benoît, écrite par saint Grégoire le Grand, parce qu'il fut le théâtre du premier miracle du serviteur de Dieu. C'est là, qu'avant de se retirer dans

Digitized by Google

la solitude, il réunit miraculeusement, par la force de sa prière, les deux parties d'un crible de terre cuite qu'avait brisé involontairement sa fidèle nourrice. Ce crible demeura longtemps suspendu, dit saint Grégoire (1), à la porte de l'église du village, et je voulais, en passant, voir ce qui restait de cet édifice. La soirée était magnifique, et lorsque nous eûmes descendu la première montagne, le paysage devint des plus charmants. Ce n'était partout que champs de blé déjà haut et ondulant sous la brise, prairies entrecoupées de ruisseaux bruyants et rapides, bois de chênes verts et d'oliviers, sans compter une foule d'arbres fruitiers, qui livraient au souffle tiède du plus beau printemps italien les pétales de leurs fleurs blanches et roses. En moins de trois quarts d'heure nous arrivions à Afile. Je savais que l'ancienne église se trouvait hors du bourg, sur une hauteur. Aussi je ne m'arrêtai point dans le village, qui ressemble à tous les hameaux de cette partie si pittoresque des Apennins. Après avoir dépassé les maisons de cinq ou six cents pas, j'aperçus, à une petite distance de la route, un antique oratoire, dont les murs lézardés menaçaient ruine. Il formait un carré long de huit mètres de hauteur sur six de largeur et dix de longueur. L'architecture, extrêmement simple, en paraît assez primitive, sans pourtant que l'on puisse affirmer avec certitude qu'il remonte au temps de saint Benoît. Un seul autel fort délabré s'appuie au mur du fond, et les trois autres côtés sont couverts de peintures à fresque fort anciennes et à moitié effacées. Elles représentent le miracle du crible. Cet état de désolation d'un sanctuaire si intéressant m'affligea d'une manière sensible. Mais l'abbé de Santa-Scolastica m'apprit, plus tard, qu'il n'en était pas responsable, puisque cette chapelle ne relevait pas de sa juridiction. Il négociait depuis quelque temps avec le cardinal d'Andréa, alors abbé commandataire de Subiaco, pour obtenir la cession de l'ancienne église d'Afile qui doit être aujourd'hui entièrement restaurée. Depuis Afile jusqu'à Subiaco on a construit une jolie route qui serpente le long des montagnes et des vallées, et qui est très probablement celle que prit saint Benoît, après avoir quitté sa nourrice. Ce qui me le fait conjecturer, c'est qu'elle suit presque constamment le cours d'un fort ruisseau, dont les eaux cristallines vont se jeter dans l'Anio, non loin de la sainte grotte, et dont les bords pouvaient à la fin du cinquième siècle, servir de route naturelle. Aussi fîmes-nous rapidement cette partie du trajet. Pour moi, en cheminant sur la mule, j'avais l'esprit tellement plein du souvenir de saint Benoît, dont je suivais les traces, il me semblait si bien voir, par la pensée, ce noble et jeune rejeton d'une race antique, favorisé de tous les dons de la nature et de la fortune, méprisant le monde dans sa fleur, et préférant, comme s'exprime saint Grégoire (2), à tous ces honneurs le travail et la fatigue dans le service de Dieu, que je me trouvais tout à coup, et sans m'en être aperçu, à l'entrée de la sainte et sombre vallée, où

1. *Vita S. Patris Benedicti*, cap. I.
2. *Vita Patris Benedicti*, cap. I.

Digitized by Google

fleurit, au milieu des épines, ce lis de la solitude. A ce moment, le soleil couchant jetait ses derniers feux dans un ciel sans nuage, et du haut de la dernière montagne, qui sépare Afile de Subiaco, je pus embrasser d'un coup d'œil toute la sévère magnificence de ce désert, qui fut le berceau de mon Ordre. La vallée profonde qui s'ouvrait à mes regards est formée par deux montagnes très hautes et se réunissant si brusquement à leur base, qu'elles laissent à peine un passage au cours tumultueux de l'Anio, qu'ombrage un dôme très épais de verdure. L'une d'elles qui se dresse à la droite du pèlerin, a bien deux mille pieds d'élévation. Un taillis très serré la recouvre depuis le pied jusqu'à la cime, qui est surmontée d'une grande croix. A gauche, la montagne sanctifiée par la demeure de saint Benoît est moins abrupte. Sa surface plus ondulée, offre çà et là quelque place pour le pied du voyageur. Des arbres et des buissons épais l'enveloppent jusqu'à un tiers de sa hauteur, où elle devient entièrement nue et stérile; quoique l'ombre projetée par le versant du nord couvrît de ténèbres une partie de la vallée sainte, je pus distinguer aux dernières lueurs du jour, sur une croupe avancée de l'autre versant, le grand monastère de Santa-Scolastica, avec sa façade irrégulière, ses toits étagés, et la haute tour romane de l'abbé Humbert, qui dominait tous ces édifices d'époque et d'architecture si diverses et presque au sommet de la montagne, au-dessus d'un petit bois d'yeuses au noir feuillage, comme l'aire d'un aigle dans le creux d'un immense rocher, le Sacro-Speco, où saint Benoît commença cette vie admirable, qui n'a eu d'égale que celle des Pères du désert. A cette vue, je descendis promptement de la mule, et je me mis à deux genoux sur le chemin pour remercier le Seigneur de m'avoir accordé la grâce de pouvoir vénérer cette grotte, où vécut celui dont les innombrables enfants ont évangélisé et civilisé une partie de l'Europe. « Ce qui sortit de là, par la grâce de Dieu, a dit un grand écrivain catholique, fut plus grand sans comparaison que le chêne puissant sorti de la graine qu'un enfant a jetée sur les bords du chemin; plus grand, plus durable que tout ce qu'ont ouvré le génie et l'épée; après l'arbre de la croix, Dieu n'a rien planté sur la terre qui soit devenu plus magnifique et qui ait donné tant de fruits. C'était au cinquième siècle. Dans le monde, il n'y avait plus de forces, que de destructives. Dieu jeta parmi ces rochers ce jeune homme, cet enfant nu, illettré, quasi-sauvage, pour épouser la pauvreté et engendrer d'elle une race de héros qui résisteraient à tout, vaincraient tout ou reconstruiraient tout. L'on pouvait bien demander où serait l'abri de la civilisation, l'outil de l'Église. Tout était là en germe invisible dans ce creux des rochers de Subiaco. Là s'était élevée une maison de plaisance de Néron. Là avec Benoît se formait le grand séminaire de JÉSUS-CHRIST, pépinière des évêques, des papes, des docteurs, des conquérants pacifiques, des martyrs invincibles, des civilisateurs du monde (1). » Ces quelques lignes expriment, en un beau langage, les pensées

1. *Le parfum de Rome*, liv. VII, p. 297, 298.

Digitized by Google

qui occupaient à ce moment mon esprit, aussi n'ai-je pu résister au désir de les citer.

Mais la nuit arrivait ; je remonte sur la mule et je la fais avancer rapidement. Du pont jeté sur l'Anio, il m'est facile d'apercevoir sur les deux rives des restes de constructions romaines. « Le site grandiose et pittoresque de Subiaco, écrit le comte de Montalembert, avait attiré l'attention de Néron. Il y fit retenir les eaux de l'Anio par des digues et construire, au-dessous de ces lacs artificiels, des bains avec une villa délicieuse, qui tira de sa position le nom de *Sublaqueum*, et dont on voit encore les restes informes. Un jour, au milieu d'une fête, la coupe qu'il portait à ses lèvres fut frappée de la foudre, et ce présage avait rempli d'une terreur inaccoutumée l'âme du misérable. Le ciel avait marqué ce lieu à la fois du sceau de ses vengeances et de ses miséricordes [1]. » Après le pont, dont les assises sont placées sur les débris de l'ancien barrage néronien, le pèlerin rencontre un petit oratoire. Il marque, selon une très ancienne tradition, le lieu où le saint moine Romain, dont le monastère se trouvait sur la crête de la montagne, fit la rencontre de saint Benoît, reçut la confidence de son pieux dessein, et lui indiqua la caverne où plus tard il lui donna l'habit de la sainte religion. Un peu plus haut, un autre oratoire, placé sur les bords escarpés du torrent, indique l'endroit où saint Maur, obéissant à la parole de saint Benoît, courut sur les eaux du lac, comme saint Pierre, pour en retirer le jeune saint Placide, qui, en puisant de l'eau, s'y était laissé entraîner. Tout ému par ces chers souvenirs, je hâte le pas de ma monture et en moins d'un quart d'heure je me trouve devant la porte hospitalière de l'abbaye de Santa-Scolastica, dont la façade, de ce côté, est toute moderne. On m'y attendait depuis longtemps, et j'y reçus un accueil paternel du R^me^ Dom Rafaele Testa, abbé régulier de ce pieux monastère. Le lendemain, 21 mars, fête du B. Père saint Benoît, je partis de bonne heure, avec mon pieux compagnon, pour le Sacro-Speco. L'aube blanchissait à peine le sommet des montagnes, et nous n'entendions d'autre bruit, dans la vallée sainte, que le fracas retentissant de l'Anio. Une brise fraîche que l'on aurait prise en France pour un vent printanier, nous avertissait seule que l'hiver italien n'avait pas entièrement achevé son cours. Nous suivions un sentier assez large, qui monte durant un demi-mille le long du flanc raboteux de la montagne. Arrivés auprès d'un énorme rocher qui fait saillie et s'avance hardiment sur le précipice, la petite ville de Subiaco, que nous avions quittée la veille, apparut dans le lointain, au bas de la vallée, et nous pûmes apercevoir sur la route, qui s'élève en serpentant jusqu'à Santa-Scolastica, une longue procession de pénitents blancs, portant des bannières et suivis d'une foule de peuple. C'était le gonfalonier et ses assesseurs, qui devaient, avec les membres de la confrérie, rendre leurs hommages à saint Benoît dans le Sacro-Speco et assister à la messe pontificale. Après quelques minutes de marche,

1. *Les Moines d'Occident*, t. II, p. 7 et 8.

Digitized by Google

nous atteignons une petite chapelle que l'attention charitable des moines a élevée à mi-chemin, pour le soulagement des vieillards et des infirmes, qui ne pourraient achever la rude montée. On lit au-dessus de la porte ces deux distiques qui leur assurent, par concession apostolique, les mêmes indulgences qu'aux pèlerins doués de plus de jeunesse et de plus de santé :

Si montis superasse negat ægra senectus,
Nec detur ad sacros procubuisse specus,
Siste, tibi cœli hæc ædes æraria pandet,
Hæc tibi cœlestes prodiga fundet opes.

Un peu plus loin se dresse une grande croix, au-dessous d'un siège circulaire, qui sert encore de lieu de repos, et tout de suite on s'engage dans le sombre bois d'yeuses, au tronc large et noir, aux branches puissantes et noueuses, et qui semblent, par leur vieillesse, les contemporains de saint Benoît. Ces arbres magnifiques, que l'on s'étonne de voir placés à une si grande hauteur et sur un sol aussi ingrat, précèdent immédiatement la modeste entrée du monastère, qui est, en toute vérité, *totius Benedictini Ordinis Cunabula.* De la cour qui précède la grande grotte, on peut voir les constructions presque aériennes de cette habitation monastique « suspendue sur la paroi du haut du rocher, comme l'hirondelle plaque son nid au flanc de la pierre (1). » L'industrie et la patience courageuse des anciens moines ont fait plus que d'élever, depuis le fond de la vallée, les puissants contreforts qui la portent ; ils ont disposé au-dessous, au-dessus, à côté du monastère, et dans tous les lieux qui offraient un peu de surface plane, de petits jardins en terrasse, en sorte que l'on voit croître et s'élever le figuier, la vigne, l'olivier, et beaucoup d'autres arbres ou plantes potagères au milieu d'affreux rochers, qui semblaient ne pouvoir servir que de repaires aux bêtes fauves ou de retraite aux oiseaux de proie.

La demeure sauvage que s'était choisie le législateur des moines d'Occident se compose de trois grottes d'inégale dimension, ouvertes dans le flanc de la montagne, à des hauteurs différentes, et communiquant entre elles par des escaliers disposés avec beaucoup d'art. La première, la plus grande et la plus élevée, sert d'église ; la seconde, celle de la contemplation, renferme la statue du saint, sous la voûte naturelle du rocher, à l'endroit où il conversait avec Dieu ; la troisième, et la plus étroite, où le saint patriarche instruisait les bergers du voisinage, est demeurée dans son état primitif. Partout ailleurs, la roche a disparu sous les plus belles peintures et les plus riches revêtements. « Au Sacro-Speco, dit l'auteur des *Parfums de Rome*, tout a fleuri (2). On a apporté les marbres précieux, les métaux précieux ; on a revêtu de toutes les magnificences ces pierres qui ont été l'encensoir où l'âme de Benoît s'est consumée comme un parfum précieux. Voyez ce que c'est que la prière : elle a tout transformé, tout transfiguré, et voilà que cette tanière est devenue l'une des brillantes demeures de

1. *Le parfum de Rome*, liv. VII, p. 298.
2. Liv. VII, p. 298 et 299.

Digitized by Google

Dieu. Partout où Benoît a reposé son corps meurtri par la pénitence, il y a une chapelle. On a conservé le lieu où il se roula dans les épines pour vaincre un assaut plus périlleux du démon. Les épines y sont encore ; les siècles n'ont pu arracher même ces broussailles. Un jour, saint François d'Assise y vint prier ; il pleura, et les épines ont donné des roses. Que l'âme se sent bien ici, et que Dieu la travaille d'une manière forte et tendre ! » J'éprouvais tous ces sentiments, et, je dois l'avouer, la journée que je passai dans ce lieu vénérable, au milieu de pieux confrères et de la foule des pèlerins, a été une des plus belles et des plus consolantes de ma vie. Je ne tenterai pas de décrire les magnificences artistiques de Sacro-Speco, et je ne rappellerai pas tous les sentiments pieux, tous les faits historiques qui se réveillaient dans ma mémoire en visitant les saintes grottes. Il faudrait faire un volume et sortir des bornes de ce simple récit. Après avoir offert le saint sacrifice dans la grotte même où saint Benoît conversait avec Dieu dans la prière, j'assistai à la messe pontificale et je vis arriver la Confrérie de Sabiaco chantant, avec un joyeux entrain, les litanies de la Sainte Vierge. Après eux entrèrent en foule les paysans de la campagne romaine et des environs de Tivoli, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, dans leur costume brillant et pittoresque. Mais ce qui m'émut davantage, ce fut de voir arriver des cultivateurs du royaume de Naples, qui avaient dû faire, durant la nuit et par des sentiers affreux, plus de douze lieues pour échapper à la vigilance malveillante des Piémontais postés à la frontière. Ces bons et rudes montagnards, à peine entrés dans la principale grotte, couverts de poussière et ruisselant de sueur, malgré l'air vif de ces hauts lieux, se prosternaient de tout leur corps sur le pavé de mosaïque, le baisant dévotement, et allaient aussitôt à la sainte table y recevoir, avec une foi admirable, qui éclatait dans leurs regards, la sainte communion. Ces braves gens voyageaient, comme ils nous le racontèrent eux-mêmes, par groupes de quinze à vingt personnes. Un chef de famille conduisait chaque groupe en récitant le chapelet ou en chantant de naïfs cantiques dans leur dialecte des montagnes. Aussi n'avaient-ils besoin d'aucune nouvelle préparation pour recevoir le corps du Seigneur. Ils s'y préparaient tout le long de la route.

Nous ne rentrâmes que fort tard à Santa-Scolastica, après avoir largement et longuement satisfait notre dévotion dans ces saints lieux et nous promettant de recommencer le lendemain. En sortant du Sacro-Speco, le père Emmanuel me fit remarquer une inscription sur marbre qui relatait les noms des papes, empereurs, impératrices, rois et princes qui ont visité les saintes grottes. Le dernier inscrit est le nom de Sa Sainteté le pape Pie IX, qui vint, sur la mule blanche, prendre, en grande pompe, possession du siège abbatial ; car l'auguste Pontife a voulu retenir, durant plusieurs années, par respect pour saint Benoît, son ancien titre d'abbé commandataire de Subiaco. A Santa-Scolastica, nous avions aussi à voir de

Digitized by Google

magnifiques choses : les trois cloîtres ; l'un du onzième siècle et de forme antique, l'autre du douzième siècle et presque aussi riche, par ses colonnettes de marbre incrustées de mosaïques et par ses sculptures, que ceux de Saint-Jean-de-Latran et de Saint-Paul-hors-les-Murs ; le troisième moderne, mais offrant de belles dimensions ; la grande et fière tour romano-byzantine, du onzième siècle, l'église nouvelle d'un style italien fort élégant, la curieuse sacristie, la crypte des Saints-Anges couverte de si gracieuses peintures ; le trésor des reliques, où je remarquai le capuchon de saint Basile, venu de l'abbaye grecque de Grotta-Ferrata ; mais surtout la bibliothèque, avec ses précieux incunables, et les archives, avec leurs antiques diplômes, qui m'auraient bien retenu un mois entier si je l'avais eu à ma disposition. Dans les anciennes cryptes de l'église primitive nouvellement restaurée, nous pûmes, mon compagnon et moi, vénérer les restes de saint Honorat, le successeur de saint Benoît à Subiaco, et le corps de saint Bède le jeune, moine de Gavello, près Rovigo, dans la haute Italie, que l'ancien abbé de Saint-Julien (de Gênes) a obtenu d'une grande famille de la cité, et qu'il a eu la dévotion de transporter à Santa-Scolastica (1).

Nous avions tant d'objets curieux et de saintes choses à voir et à admirer, que la plus grande partie de la matinée s'était déjà écoulée, lorsqu'il fut possible de songer à notre seconde visite au Sacro-Speco. Comme nous sortions du réfectoire et que nous nous promenions sous le grand cloître avec le père hôtelier, un magnifique corbeau, grand et fort comme un coq, et qui semblait un des familiers du monastère, vint tirer, avec son gros bec, les bords de notre tunique pour attirer notre attention. On sait que saint Benoît se plaisait, dans sa solitude, à nourrir un de ses oiseaux qui nichaient au-dessus de sa grotte, et dont plusieurs le suivirent, d'après la tradition, jusqu'au Mont-Cassin. C'est à son corbeau, selon le rapport de saint Grégoire (2), qu'il ordonna d'emporter au loin le pain empoisonné que lui avait envoyé un prêtre envieux et méchant. Aussi il n'est pas de monastère bénédictin un peu considérable qui ne nourrisse un ou plusieurs corbeaux, en mémoire du compagnon ailé du saint Patriarche. Mon ambition secrète était d'emporter à Solesmes un de ces oiseaux légendaires, et je m'en ouvris au père hôtelier, qui me donna bon espoir, mais en ajoutant qu'il fallait en obtenir la permission du R^me^ père abbé.

1. Quelques pèlerins peu versés dans les études hagiographiques, ont pris ce saint Bède le Jeune, pour saint Bède le Vénérable, honoré dans l'ordre bénédictin du titre de Docteur. Il leur était cependant facile de lire dans les Bollandistes, au 10 du mois d'avril, la vie de ce saint moine, élevé à la cour de Charlemagne, et mort en 819, cent quarante-huit ans après le vénérable Bède. Mgr Ullathorne, évêque de Birmingham, a prouvé, après les Bollandistes et Mabillon, avec beaucoup de science et d'autorité (*A pilgrimage to the protomonestery of Subiaco*, London 1856), la différence de saint Bède *Junior*, transféré de l'abbaye de Gavello à Gênes, en 1223, avec le V. Bède, dont les ossements retrouvés en 1104, dans le tombeau de saint Cuthbert, à Durham, s'y conservent encore aujourd'hui, quoique la place du tombeau demeure sous le secret, à cause de l'intolérance des Anglicans, qui possèdent cette cathédrale.

2. *Vita S. Patris Benedicti*, cap. VIII.

Digitized by Google

Pleins de cette espérance, nous allions partir pour le Sacro-Speco, lorsqu'arriva un contadino de Roiate, que me remit un billet de Dom Frederico. Le bon chapelain me faisait savoir que la sueur de saint Benoît avait cessé de couler de la sainte empreinte le matin même de ce jour, 22 mars, et qu'elle avait occupé la moitié du corps du glorieux patriarche. On avait recueilli un grand verre de la précieuse manne, outre le contenu de la fiole que j'avais emportée. C'était un dernier témoignage, qui complétait tout ce que j'avais recueilli sur le prodige annuel de Roiate. Nous prîmes, le cœur plein de joie, le sentier qui mène aux saintes grottes, et durant quatre heures entières, nous pûmes parcourir en tous sens le Sacro-Speco, afin de satisfaire, une fois, notre dévotion et notre pieuse curiosité. Le révérendissime abbé dom Testa vint nous rejoindre dans la cour intérieure, où nous considérions un énorme rocher, presque détaché de la montagne, et retenu, on ne sait comment, au-dessus du monastère. « Le moindre choc, a dit avec raison l'écrivain que nous nous plaisons à citer (1), le ferait crouler et il écraserait tout. » Les moines ont placé dans la cour une statue de saint Benoît, la main levée vers le péril. Sur le piédestal sont ces mots : « Arrête, rocher, garde-toi de nuire à mes enfants (2) ». Résumé de l'histoire monastique et de l'histoire de l'Église. Que d'écroulements imminents arrêtés par la parole désarmée d'un moine !... En voyant ces rocs dénudés qui se dressaient sur nos têtes, et autour desquels volaient, en croassant, une troupe de corbeaux, je crus le moment opportun pour présenter ma requête au sujet de ces oiseaux. Le très révérend Père me répondit : « Je ne puis vous donner le corbeau apprivoisé de Santa-Scolastica, parce qu'il nous a fallu un certain temps pour faire son éducation, et je préfère, même dans votre intérêt, vous envoyer un couple de jeunes corbeaux, qui seront plus faciles à élever ; mais il faut attendre que les nids, dont vous voyez la place dans ces trous des rochers, soient remplis, à la saison nouvelle. C'est là très-probablement qu'habitaient ceux qui suivirent saint Benoît au Mont Cassin, d'après le témoignage du poète Marc, un de ses premiers disciples :

..... Ne solus abiret,
Tres subito corvi promeruere sequi (3).

Pour qui connaît les habitudes constantes de ces oiseaux, lorsqu'on ne les chasse pas du lieu de leur demeure, une pareille assertion ne paraîtra pas invraisemblable. J'acceptai avec reconnaissance cette offre gracieuse, et l'abbé de Santa-Scolastica donna, devant moi, au jeune chevrier, qui allait nous conduire à l'ermitage de Saint-Laurent de Fanello, sur les dernières hauteurs de la montagne, l'ordre de prendre, aux prochaines couvées, deux ou trois jeunes corbeaux, pour les envoyer en France. En

1. *Le parfum de Rome*, liv. VII, p. 300.
2. « Fermati, o rupe, non danneggiare i figli miei. »
3. Enchiridion Benedictinum, Andegavi, 1862, p. 233.

Digitized by Google

effet, l'année suivante, au mois de juillet, trois jeunes corbeaux d'une belle venue et bien portants arrivaient à Solesmes, et y étaient reçus avec les égards dus à des oiseaux d'une si illustre origine (1).

Je viens de parler de B. Laurent de Fanello. C'était un moine de grande vertu, qui vivait au XIIIe siècle, dans l'abbaye de Santa-Scolastica. Animé d'un grand esprit de pénitence, et désireux d'imiter la vie de son glorieux père saint Benoît, il obtint de l'abbé la permission de se retirer, pour le reste de ses jours, dans une grotte encore plus élevée que le Sacro-Speco. Il y vécut dix-huit ans dans la pratique des austérités les plus effrayantes pour la nature, ne vivant que d'herbes crues et en petites quantité, portant sur son corps une cuirasse, un casque et des chaînes de fer, qu'il ne quittait même pas la nuit. Le ciel le récompensa et le favorisa du don des miracles. Pour arriver à sa grotte, il fallait de nouveau reprendre les sentiers de chèvres. Guidés par le jeune pâtre, qui avait le visage bruni comme un Sarrazin, nous nous élevons lentement et péniblement jusqu'au dernier sommet de la montagne. Mais à peine arrivés, nous sommes amplement dédommagés de la fatigue par la vue magnifique qui se découvre à nos regards. A l'occident, toute la profonde vallée de l'Anio se développe sous nos yeux; jusqu'à la petite ville de Subiaco. A l'orient, les deux immenses murailles de rochers, aux pieds desquelles coule le fleuve bruyant et rapide, s'élargissent peu à peu et s'abaissent doucement, en découvrant une large plaine, parsemée de légères collines, couvertes d'oliviers, de vignobles et de champs de blé. C'est là que se trouvaient jadis quelques-uns des douze monastères, fondés par saint Benoît, aux environs de sa grotte. On découvre même dans le lointain la petite ville de Trévi, près de laquelle se trouvent les sources de l'Anio. En face de la caverne du B. Laurent, du côté du midi se dressent les derniers contreforts des Apennins, que j'avais traversés l'avant-veille pour parvenir à Roiate; derrière, mais à une grande distance, vers le nord, commencent les montagnes des Abruzzes. A ce moment un soleil splendide illuminait tout cet immense panorama. Nos poitrines se dilataient avec délices dans l'air vivifiant qui règne sur ces hauteurs, et nous sentions qu'en présence de cette belle nature, nous étions plus près de Dieu. La grotte du B. Laurent de Fanello est assez étroite; mais tout autour se trouvent des plans d'oliviers, et la montagne n'a plus les pentes rapides du Sacro-Speco. Un énorme rocher vous protège du vent du nord, et donne passage à un faible source. Dans ce coin abrité, il s'est trouvé assez de terre végétale pour établir, devant l'entrée de la caverne, un petit jardin potager, où nous vîmes à ce moment quelques amandiers en fleurs. Aussi la solitude paraît en cet endroit moins sévère, et l'on consentirait volontiers à y vivre en ermite, loin des passions humaines et des

1. Deux de ces corbeaux vivent encore à Solesmes et n'ont pu être *expulsés* de leur cage, malgré tous les efforts des gendarmes. Le troisième a été envoyé à l'abbaye de Ste-Madeleine de Marseille.

Digitized by Google

agitations du monde. Mais l'obéissance nous appelait ailleurs. Redescendus au Sacro-Speco, nous fîmes une dernière prière dans les saintes grottes, et après avoir cueilli une branche de rosier dans le buisson, qui fut témoin de la victoire de saint Benoît sur la chair, nous revînmes à Santa-Scolastica. Le révérendissime Dom Testa y était déjà rendu. Il accueillit nos remerciements avec sa bonté ordinaire, et, après nous avoir souhaité un heureux retour, nous embrassa et nous donna sa bénédiction. Arrivé le soir même à Tivoli, le cœur plein encore de souvenirs et de regrets, nous ne vîmes plus qu'avec distraction les mesquines magnificences de la villa d'Este et les ruines plus curieuses de la villa Hadriana. Le jour de l'Annonciation, nous rentrions à Rome, et je m'empressai d'aller apprendre à Son Éminence le cardinal Pitra et au révérendissime abbé de Saint-Paul-hors-des-Murs la réalité de la merveille que j'avais vue de mes yeux et touchée de mes mains à Roiate, dans ce village inconnu du monde et perdu au milieu des Apennins.

D. Théophile Bérangier, O. S. B.

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

MORT DU R^me P. DOM MUNTADAS, ABBÉ DE MONTSERRAT, EN ESPAGNE.

On nous écrit du monastère royal de Montserrat (diocèse de Barcelone):

Le 8 mars de cette année a été pour notre communauté un jour de deuil et d'affliction. C'est à cette date que Notre bien-aimé Père abbé, le R^me Père Dom Michel Muntadas y Romani est allé recevoir la récompense de ses éminentes vertus. Sa perte plonge non seulement dans la tristesse le cœur de ses fils, mais encore celui de tous ceux qui ont trouvé l'occasion d'apprécier les qualités de l'illustre prélat que nous pleurons.

Notre regretté Père naquit à Capellades, bourg du diocèse de Barcelone, le 30 novembre 1808, de parents pieux et aisés. Il sentit dès son enfance l'attrait pour la vie religieuse et une tendre dévotion envers la très sainte Vierge. A 17 ans, il revêtit le saint habit de notre ordre en notre monastère. Sa grande piété, ses talents remarquables et son application à l'étude le firent bientôt chérir de ses supérieurs. Dès lors il fondèrent sur lui des espérances que l'expérience ne tarda pas à confirmer.

En 1828 il fut envoyé au monastère d'Espinareda, dans le diocèse de Léon, pour y suivre le cours de philosophie. Il y resta jusqu'en 1831. Il

Digitized by Google

passa de là au Collège de St-Vincent d'Oviedo, pour l'étude de la Théologie. S'y étant distingué par ses capacités extraordinaires, il fut destiné au Collège de St-Pierre de Exlonza; cet établissement était spécialement destiné à la formation des Pères Professeurs et Prédicateurs de la congrégation bénédictine espagnole, et on n'y envoyait que les sujets d'élite. C'est là que le surprit le décret d'expulsion de 1835. Pensant comme tant d'autres que l'orage ne serait que passager, il ne put se résoudre à s'éloigner du monastère, et, en attendant des temps meilleurs où il pourrait reprendre avec une nouvelle ferveur la vie cénobitique au milieu de ses frères, il prit sur lui l'administration d'une paroisse dépendante du monastère.

Cinq ans se passèrent et il perdit l'espérance de retourner de sitôt dans le cloître. Il reprit alors le chemin de son bourg natal et y vécut au sein de sa famille, procurant par ses sermons et ses confessions d'abondants fruits de salut dans les âmes.

Notre sanctuaire du Montserrat se rouvrit par ordre royal, en 1844, après avoir été fermé depuis 1835. A cette nouvelle, le P. Muntadas vole à son cher monastère. C'est alors qu'il y entreprend avec le secours de l'illustre Abbé et Général de la congrégation le P. Blanch et de quelques autres Pères, fils eux aussi de ce monastère, la réorganisation du culte, cette œuvre immense de restauration morale et matérielle à laquelle il consacra les 40 dernières années de sa vie et qu'il a poussée au point où la trouvent et l'admirent aujourd'hui tous ceux qui ont eu la consolation de visiter depuis lors ce glorieux sanctuaire. Élu Président de la communauté en 1855 et Abbé avec l'usage des insignes pontificaux en 1862, il travailla avec une incroyable ardeur à relever de ses tristes ruines la sainte maison du Montserrat. Il construisit de nouveaux bâtiments pour les pèlerins et répara les anciens, rebâtit et restaura les ermitages de St-Michel, des Sts Apôtres et des Sts Aciscle et Victoire. Il rendit au culte le très vénérable monastère de Ste-Cécile et la Caverne de l'invention de la Vierge : cette dernière reçut une splendide décoration. Il entreprit la construction du nouveau et grandiose *Camarin;* ce mot désigne en Espagne le lieu où l'on serre les habits et joyaux dont on pare les images de la Ste Vierge. Ce fut le commencement d'une restauration totale du saint temple.

Au milieu de ses travaux et des mille peines inhérentes à sa charge délicate et au malheur des temps, la Ste-Vierge de Montserrat le combla d'indicibles consolations. Elle lui donna de voir revivre les anciens pélerinages et les vieilles associations de Catalogue et de l'étranger. Pour les recevoir il remit en honneur le cérémonial primitif presque tombé en oubli. Ces pieux cortèges lui arrachaient des larmes de joie, et tant que ses forces le lui permirent, il aimait à les rehausser personnellement de tout l'éclat des pompes pontificales.

Une autre récompense à ses fatigues, ce fut de voir le millénaire de cet insigne sanctuaire, en 1880, et le couronnement pontifical de Notre Reine et Dame, la Vierge de Montserrat en 1882 : ces deux fêtes furent présidées

Digitized by Google

par un délégué de Sa Sainteté et par une brillante assemblée de Prélats espagnols accourus en foule. La concession du titre de Patronne de Catalogne, accordé à la Madone de Montserrat et l'institution de la fête de son invention avec office propre de 1re classe et octave furent pour son cœur une douce consolation.

Outre les exigences de ses fonctions et son zèle exemplaire pour la discipline monastique qu'il fut toujours le premier de tous à observer, il trouvait encore le temps de satisfaire sa soif insatiable de travail et de s'adonner à des études spéciales comme l'aurait fait le moins occupé de ses moines. De sa plume sont sortis : « *L'Histoire du Montserrat* », enrichie d'une foule de gravures et de notes intéressantes ; *Soirées ascétiques*, opuscule qui contient une excellente doctrine ; *L'ami du voyageur au Montserrat*, guide pour les pèlerins, et quelques autres ouvrages.

Le souverain Pontife Pie IX et son successeur actuel Léon XIII lui donnèrent en plusieurs occasions dans leurs lettres des témoignages de haute estime. Il reçut du dernier un précieux camée avec son portrait, en souvenir de la grande fête du Couronnement.

Bien que d'une complexion des plus robustes, sa vieillesse fut minée par de graves infirmités qu'il supporta jusqu'au dernier soupir avec une admirable patience. Sa mort fut comme sa vie, sainte et précieuse aux yeux de Notre Seigneur. A ses derniers moments, il appela plusieurs fois ses fils, les Pères, les Frères et les enfants de l'École, pour leur adresser des paroles de la plus affectueuse tendresse, nous recommandant la dévotion constante à la Mère de Dieu et l'observance de la Ste Règle. Réconforté plusieurs fois par le saint Viatique et à la fin par la Bénédiction *in articulo mortis* que Sa Sainteté lui envoya par télégramme, il rendit l'âme entre les bras de ses fils et frères, le 8 mars à 6 heures du matin, dans la 77e année de son âge, la 60e de vie monastique.

Aimé, comme nous le croyons pieusement, de Dieu et des hommes, sa mémoire sera en bénédiction. Sa dévotion envers la Ste Vierge n'avait d'égale que son culte envers le T. S. Sacrement : il institua dans la communauté une heure d'adoration tous les jeudis devant le T. S. Sacrement exposé. Il établit également que tous les samedis et les jours de fêtes de Marie, la communauté passerait processionnellement, avant Matines, devant la Ste Image pour lui baiser la main. Lui-même présidait à cette cérémonie en ornements pontificaux et récitait dévotement l'*Ave Maris stella*.

Ce n'est donc pas sans fondement que nous espérons que sa mort a été celle des prédestinés et que le Seigneur aura reçu son âme en sa sainte gloire pour la récompense du zèle qu'il a mis à propager le culte de sa très sainte Mère ; cependant comme les jugements de Dieu sont impénétrables, j'ose vous supplier de daigner vous souvenir de lui dans vos ferventes prières, payant pour lui la dette dont la misérable condition humaine pourrait l'avoir rendu débiteur.

Digitized by Google

LA CONGRÉGATION DE LA TRAPPE DE RANCÉ, ET SA SITUATION PRÉSENTE DEPUIS LES DÉCRETS.

NOUS sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que la rédaction du MESSAGER s'est enrichie d'un nouveau collaborateur. Le R. P. Dom Urbain, de la Trappe de Septfons, a bien voulu nous promettre son concours régulier, pour tous les faits concernant l'importante congrégation cistercienne, et par là même bénédictine, dont il fait partie. Il nous donne aujourd'hui un aperçu de sa situation présente, nous promettant, pour la suite, des communications spéciales pleines d'intérêt.

La Congrégation de la Trappe de Rancé possède en France dix monastères. Sur ce nombre trois seulement ont subi la rigueur des fameux décrets : Septfons, l'abbaye-mère dans le Bourbonnais, la Grâce-Dieu, dans le Doubs et Tamié dans les montagnes de la Savoie. Je n'aurai qu'à vous donner un tableau de la situation actuelle d'un de ces malheureux monastères pour que vous vous puissiez faire une idée exacte des suites de l'expulsion. Parlons de Septfons.

Ce fut dans la matinée du 6 novembre 1880 que l'antique et célèbre Abbaye de Septfons vit briser ses portes et envahir par la force armée ses cloîtres paisibles et solitaires. Inutile de vous décrire ce qui se passa en ce jour de deuil. Les moines réunis au chapitre furent tour-à-tour saisis par les gendarmes, et amenés, au nom de la liberté, au dehors de la clôture. Seuls, quelques Pères et une vingtaine de frères convers y furent laissés pour l'exploitation des terres et de la ferme du couvent; mais dans quelles conditions ! Dès le lendemain il leur fallut déposer l'habit religieux : sa forme autant que sa blancheur offusquaient les regards de nos édiles, tous hommes de progrès et ennemis de la superstition. Religieux vous-même, mon R^d^ Père, vous pouvez comprendre avec quelle douleur nous quittâmes cet habit que la religion avait bénit et dont elle nous avait revêtus à notre entrée au noviciat, cet habit que le trappiste ne quitte ni jour ni nuit et qui est destiné même à devenir son unique linceuil. Les prêtres prirent la soutane, les convers le vêtement séculier. Jugez de l'aspect de notre monastère : on dirait une ferme ou une maison industrielle. Heureusement n'est-ce pas que « l'habit ne fait pas le moine »; et, si les hommes peuvent changer notre livrée, au moins ils n'ont aucun pouvoir sur nos âmes. Nous avons donc gardé comme dans le passé tous nos exercices réguliers : l'office divin dit en chœur, le chapitre, ce nerf de la discipline monastique, nos lectures spirituelles, nos travaux manuels, nos jeûnes, nos veilles. Parmi nous le bon Dieu est toujours aimé, loué et béni. Notre église conventuelle n'a pas été fermée, et tous les matins la victime sans tache continue d'être immolée sur nos autels. Toutefois l'on n'y récite plus l'office : ses voûtes ne reten-

Digitized by Google

tissent plus des louanges sacrées; les Pères sont trop peu nombreux et leurs faibles voix se perdraient dans l'écho de la vaste nef. C'est dans la salle du chapitre, sous les yeux de Marie immaculée, que nous psalmodions nos heures. Ainsi l'Hôte divin reste seul une partie de la journée, lui qui jadis voyait pendant de longues heures ses enfants à ses pieds. Sans doute Dieu est partout, mon Révérend Père, et il a spécialement promis de se trouver au milieu de ceux qui l'invoquent en commun, mais quel sacrifice pour le religieux de ne pouvoir de temps en temps, pendant la prière, relever ses regards et les porter sur le saint Tabernacle où réside le bien-aimé de son cœur ! Si nos chants ne résonnent plus dans le monastère où ils dominaient autrefois tout bruit humain, la voix de nos cloches, cette autre voix de la prière qui emplissait l'espace et parlait de Dieu, a cessé également de se faire entendre. Elle restera silencieuse jusqu'au jour où elle chantera de joie, et publiera dans tous les lieux d'alentour le triomphe du bien sur le mal. Puisse cette heure bénie ne point tarder à sonner ! Voilà déjà de quoi attrister nos âmes, n'est-ce pas, mon Très Révérend Père, cependant nous nous consolerions encore si défense ne nous était faite de nous recruter et de recevoir des novices. C'est là la mort à petit feu. En effet, plusieurs religieux nous ont quittés pour le ciel l'année dernière; d'autres penchent vers la tombe, ils ne tarderont pas à faire de nouveaux vides, et ces vides personne ne pourra les combler. Un voile de deuil couvre donc Septfons, et l'on se demande avec angoisse ce que l'avenir nous apporte dans les plis de son manteau : de toutes parts nous voyons d'inquiétants pronostics. Dieu seul peut nous sauver et rendre à notre abbaye, avec ses enfants exilés, la splendeur et la prospérité de ses beaux jours.

Au point de vue matériel, l'expulsion a été pour nous on ne peut plus désastreuse, mais les pertes d'argent se réparent toujours et je ne vous les signale qu'en passant. Le religieux est un pauvre volontaire, et pourvu qu'il lui reste un morceau de pain pour apaiser sa faim et un lambeau d'étoffe pour se couvrir, il est heureux, satisfait et ne demande pas davantage.

Telle est, mon Très Révérend Père, la triste et pénible situation qui nous est faite : celle des deux autres monastères expulsés n'est pas moins écœurante. La communauté de la Grâce-Dieu est près de s'éteindre. Les religieux de chœur n'y sont plus représentés que par quatre vieillards dont le moins âgé compte près de soixante-dix ans. La plupart des exercices réguliers ont été forcément abandonnés : l'office divin lui-même n'est plus récité en chœur ; chacun s'en acquitte en particulier. Vous le voyez, c'est déjà le silence de la tombe, bientôt ce sera la mort. Tamié n'a pas devant lui un avenir plus rassurant. L'autorité civile a menacé les pieux habitants du monastère d'une autre expulsion : ils peuvent donc s'attendre à de nouvelles violences.

Mais assez de tristesses. Détournons nos regards de ce sombre et désolant tableau, et parlons de nos espérances.

Digitized by Google

Et d'abord un mot de nos frères expulsés. A mesure qu'ils étaient conduits à la porte du monastère, des bras des gendarmes ils tombaient dans des bras amis. L'élite de la société bourbonnaise s'était fait un devoir de venir à la fois protester, par sa présenee, contre l'attentat inique du gouvernement, et témoigner sa sympathie aux religieux qui en étaient les victimes. Ils étaient là plus de cent personnes se disputant l'honneur d'amener sous son toit un persécuté du CHRIST pour lui donner une hospitalité aussi large, aussi affectueuse que chrétienne. Pendant quelques mois nos frères restèrent ainsi, édifiant les familles qui les avaient reçus et y introduisant des pratiques chrétiennes, telles que la lecture spirituelle, la prière faite en commun, etc. Les uns se firent les précepteurs des enfants de leurs bienfaiteurs, les autres purent se livrer au travail manuel, exercice si recommandé par notre glorieux Père St Benoît, et toujours si cher au bon religieux; tous ne cessèrent de pratiquer, autant que les circonstances le permettaient, les vertus du cloître. La presse impie avait compté sur des scandales, des apostasies peut-être : elle se tenait aux aguets pour les signaler. Elle attendit vainement et n'osa même pas recourir à l'arme habituelle des fils de Voltaire, le mensonge : elle savait que la voix publique aurait noblement protesté.

Cependant c'était là pour les exilés un état anormal : un religieux voué à la solitude ne saurait rester longtemps dans le siècle qu'au détriment de sa vocation. Nos vénérés supérieurs ne l'ignoraient pas, et, dès l'apparition des décrets, ils avaient fait des démarches pour trouver un asile à leurs enfants. Plusieurs tentatives furent faites successivement en Angleterre et en Espagne par le Révérend Père Dom Jean de Durat, abbé de Septfons. Il nous est doux de donner ici un filial souvenir à la pieuse mémoire de notre Père. Élu abbé avant l'âge canonique et n'étant que diacre, il eut besoin d'une dispense de Rome pour pouvoir être élevé aux honneurs de la prélature. Sa haute intelligence et les éminentes qualités de son cœur avaient seules déterminé ses frères à choisir le plus jeune d'entre eux pour leur supérieur. Plus tard il devint vicaire-général de la congrégation, et il fut trois fois réélu à cette charge dont il s'acquitta toujours avec un plein succès. Un jour son humilité le porta à se démettre de sa double dignité d'abbé et de vicaire-général, et ses fils désolés durent recourir à l'autorité du Saint-Siège pour vaincre ses résistances et garder leur Père. L'expulsion lui porta un coup mortel; le chagrin le conduisit au tombeau : il n'avait que 42 ans! On a pu graver sur la pierre qui couvre ses cendres cette simple mais éloquente épitaphe : *Hic jacet D. Joannes abbas, labore et dolore consumptus!*

Mais revenons à nos expulsés. Après bien des pérégrinations le R. P. D. Jean trouva à quelques kilomètres de Madrid un ancien couvent de capucins. Ce n'étaient plus que des ruines, mais faute de mieux, il le loua et y appela les religieux chassés de Septfons. Qui dira leurs déboires, leurs

Digitized by Google

épreuves, leurs tribulations? A leur arrivée dans ce refuge ils manquaient de tout, et le soir ils durent acheter de la paille pour s'y reposer! Ce fut là leur lit pendant quelques mois! Les deux seules pièces habitables n'avaient ni portes ni fenêtres: leurs malles leur servaient à la fois de table et de siège. Enfin Dieu eut pitié de ses serviteurs: le R. P. Jean venait d'acquérir en Croatie, non loin d'Agram, une grande et belle propriété. Ils purent donc quitter l'Espagne où ils avaient tant souffert. En se rendant à leur nouvelle résidence ils eurent l'ineffable consolation de repasser par Septfons et de revoir les cloîtres bénis où pendant de longues années ils avaient coulé des jours si paisibles et si heureux.

Ils quittèrent définitivement la France en novembre 1881. Notre-Seigneur ne dit-il pas lui-même que quand on vous persécute dans un lieu il faut s'enfuir dans un autre? Toutefois ils n'eurent point le courage de suivre à la lettre la recommandation du divin Maître, je veux dire qu'ils n'osèrent, avant de poser le pied sur le sol étranger, secouer la poussière de leurs souliers pour maudire leur patrie. Ils savaient bien que le gouvernement, de fait, qui les avait expulsés ne représente pas la *vraie France* qui est et restera toujours la fille aînée de l'Église.

Les Croates accueillirent avec enthousiasme les nobles exilés. Ce peuple d'une simplicité et d'une piété d'un autre âge s'est attaché depuis au trappiste français dont la vie rude, pauvre et austère a plus d'un point de ressemblance avec la sienne. Après quelques jours employés à leur installation nos frères ont pu reprendre tous leurs exercices religieux. Les novices ne leur ont pas fait défaut et aujourd'hui la petite fondation donne de belles espérances. Sans doute le pain de l'exil est toujours amer, mais au moins les expulsés peuvent, sans avoir à craindre de nouvelles vexations, se livrer tout entiers au service de leur seul et unique Maître.

Les religieux chassés de la Grâce-Dieu ont également dirigé leurs pas vers l'Autriche. Ils se sont établis dans la Carniole, non loin de Neudorf; leur humble établissement est en pleine prospérité.

Tamié a envoyé ses enfants dans la Chine. Vous avez parlé d'eux dans votre *Revue*, n° du mois d'août.

Et maintenant, mon Très Révérend Père, ne pouvons-nous pas nous écrier avec le grand apôtre: Ah! Seigneur, que vos jugements sont incompréhensibles et vos desseins impénétrables! En effet, Dieu permet que trois monastères soient expulsés pour que trois nouveaux monastères se fondent! Nous avons assez de confiance en sa divine providence pour oser espérer que nos frères, après avoir formé de bons religieux Croates, Allemands et Chinois pourront, quand la France sera redevenue chrétienne, retourner dans leur patrie pour repeupler les couvents qui furent le berceau de leur vie religieuse. Encore une fois, Seigneur, vos desseins sont impénétrables! Nos persécuteurs auront été pour nous ce que sont à un grand arbre les orages et les tempêtes. Ils le dépouillent de ses feuilles, brisent et dispersent

Digitized by Google

au loin ses rameaux. Mais ces rameaux brisés prennent racine où le vent les porte, tandis que le tronc lui-même toujours indestructible se couvre d'une floraison nouvelle et semble moins mutilé que rajeuni. Illusion, me direz-vous, mais douce illusion qui nous soutient et nous console dans les épreuves et les tristesses de l'heure présente.

Abbaye de St-Paul-hors-les-Murs, à Rome. — A la suite d'un concours, douze sculpteurs furent choisis pour exécuter les statues des apôtres qui doivent orner la façade de la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs. Ces statues, qui mesurent une hauteur de 3 mètres 75 centimètres, devaient, d'après les conventions, être mises en place pour le 31 mai prochain. Jusqu'à présent, il n'y a que celles de saint Pierre, de saint Paul, de saint Matthieu, de saint Philippe et de saint Jean qui soient prêtes.

Pour les autres, la commission vient de proroger le terme jusqu'à la fin de juillet. Alors seulement la façade, complètement terminée, sera découverte.

En ce moment, les ouvriers s'occupent à placer une de ces douze statues.

Bénédictins d'Amérique. — On nous écrit des États-Unis :

Sa Grandeur Mgr Martin Marty, O. S. B., vicaire apostolique de Dakota, entreprendra son voyage *ad limina apostolorum* immédiatement après les fêtes de Pâques, en compagnie de S. G. Mgr O'Connor, vicaire apostolique de Nebraska. Ils y retrouveront les autres évêques américains partis pour Rome après la célébration du concile de Baltimore.

Le 11 février eut lieu, à l'abbaye de St-Vincent en Pensylvanie, l'élection des deux premiers abbés des nouveaux monastères de Newark et de Gaston Abbey.

L'élu pour l'abbaye de Ste-Marie de Newark est le R. P. Dom Jacques Zilliox, né à Newark le 14 octobre 1849, profès simple à St-Vincent le 8 septembre 1866, et profès solennel de St-Paul à Rome, le 1er janvier 1870. Il prit le grade de docteur en théologie à l'Université d'Insbruck, et fut ordonné prêtre le 27 juillet 1873. Il fut successivement jusqu'ici, Prieur, Maître des novices et enfin Régent du séminaire, à l'abbaye de St-Vincent.

Pour la seconde abbaye, celle de Ste-Marie du Perpétuel Secours, à Gaston Abbey, les suffrages des moines se portèrent sur le R. P. Dom Oswald Moosmüller, né le 28 janvier 1832, à Aindling, en Bavière. Il fit ses humanités à l'abbaye de Metten, fit profession à St-Vincent, le 14 janvier 1855, fut ordonné prêtre le 18 mai 1856, fut successivement Prieur et Administrateur de la même abbaye, pendant le Concile du Vatican, puis Prieur de St-Joseph de Covington, de St-Benoît d'Atchison (Kansas), enfin, en dernier lieu, supérieur de la mission chez les Nègres de Géorgie, à Skidaway-Island, près de Savannah. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages allemands, entre autres :

Digitized by Google

1° *St-Vincent de Pensylvanie;* histoire de l'introduction de l'Ordre de St-Benoît en Amérique. — St-Vincent, 1873.

2° *Les Européens en Amérique avant Christophe Colomb.* — Ratisbonne, Manz, 1879.

3° Deux années de la Revue « *Geschichtsfreund,* » Revue catholique pour la vérité et le droit. — Savannah, 1882 et 83.

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

Allemagne.

OTRE excellent correspondant allemand nous livre sur son pays des études d'ensemble pleines d'intérêt et d'actualité. Il nous suffit donc d'énumérer rapidement dans cette chronique les faits les plus saillants qui méritent de fixer l'attention de nos lecteurs.

Le chapitre métropolitain de Limbourg s'est réuni, en vertu de la bulle *Ad Dominici gregis,* pour procéder à l'élection d'un candidat au siège vacant. Le choix est tombé sur M. le chanoine Roos, curé de la cathédrale et conseiller synodal, né en 1829 à Camp, sur le Rhin.

Cette élection a une grande importance, attendu que ni les chanoines ni le candidat choisi n'ont tenu aucun compte de la loi du 20 mai 1874, qui prescrit l'avis préalable au président de province et impose au candidat un serment d'obéissance à toutes les lois de l'État.

Le gouvernement prussien a fermé les yeux.

On a fait la statistique des ruines qu'a causées le Culturkampf en supprimant les congrégations de femmes.

Les lois de mai ont frappé de leurs rigueurs, dans l'ensemble du territoire prussien, 2776 religieuses. De ce chef, 84,000 jeunes filles ont perdu le bénéfice d'une protection tutélaire et d'un dévouement de tous les instants. En effet, 47 pensionnats, 27 écoles de filles, 40 écoles professionnelles, 72 orphelinats, 91 crèches ont été privés de direction. Dans 228 communes on a dû créer de nouvelles institutions ou agrandir les anciennes, ce qui a entraîné pour les budgets de ces communes, pris l'un dans l'autre, une dépense de 900,000 marks et plus.

Rien n'est déplorable comme la situation religieuse du grand-duché de Hesse-Darmstadt, et rien par suite ne serait plus désirable que l'exactitude, contestée cependant, des négociations entre le grand-duc et le Saint-Siège pour aboutir à la paix religieuse. Qu'on en juge :

Depuis que Mayence a été réunie au grand-duché, c'est-à-dire depuis

Digitized by Google

cinquante ans, le siège épiscopal a été vacant plus longtemps que durant les dix derniers siècles. Voilà sept ans que dure la vacance actuelle.

La suppression des pensionnats catholiques et du séminaire autrefois si florissant a complètement paralysé les études ecclésiastiques et diminué le nombre des prêtres.

Plus d'un tiers des cures sont veuves de leurs pasteurs. Les vicaires qui ont osé remplacer les curés au décès de ceux-ci, ont été condamnés et expulsés. Nombre de paroisses n'ont qu'une messe par mois. Beaucoup de malades meurent sans les secours surnaturels.

Après l'énumération de tant de ruines, une nouvelle consoiante pour terminer :

Le fils aîné du prince de Pless, Jean Henry XV, un des plus riches seigneurs de la Silésie, vient d'abjurer le protestantisme. Le jeune prince est officier des hussards de la garde royale prussienne.

Danemarck.

LE préfet apostolique, Mgr Jean von Euch, vient de fêter à Copenhague son jubilé de vingt-cinq ans de prêtrise, par la célébration d'une messe pontificale.

C'est la première fois, depuis la prétendue Réforme, c'est-à-dire depuis 348 ans, que se produit en ce pays un fait aussi consolant.

Autriche-Hongrie.

LE fait dominant dans les pays moraves est en ce moment le millénaire de saint Méthode auquel se préparent les religieuses populations slaves ; il sera célébré dans le courant de cette année 1885. Plusieurs évêques ont déjà publié à ce sujet des mandements remarquables.

S. Ém. le cardinal prince de Furstenberg, archevêque d'Olmütz faisant allusion aux antipathies de race, si vivaces entre les slaves et les allemands, appuie surtout sur la nécessité de la paix, et espère la voir se cimenter sur le glorieux tombeau de S. Méthode.

« Nos chers Frères, dit-il, imitez votre apôtre ; que la différence de votre langage ne vous empêche pas de vous supporter les uns les autres. Ne sommes-nous pas les fils d'une même patrie? Aimez votre peuple, votre pays, votre langage, mais n'oubliez pas que toute la terre appartient au Seigneur et que journellement, dans toutes les langues, on lui adresse cette prière :

« Notre Père, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

« Rappelez-vous que c'est sa sainte volonté, que toutes les nations et tous les hommes soient unis extérieurement par des lois civiles, comme ils sont unis intérieurement dans l'Église par les liens de la foi et de la charité. Visitez donc, mes chers Frères, le lieu que la tradition considère comme le tombeau de votre saint apôtre, visitez en l'année 1885 *Wellchrad ;* jetez-vous à genoux dans ce sanctuaire, dont la majestueuse splendeur est le fruit de

Digitized by Google

vos labeurs, et remerciez Dieu pour les faveurs accordées à vos ancêtres et par leur intermédiaire à vous-mêmes, prenez de bonnes résolutions et gardez-les. »

Mgr François Salesius, évêque de Brünn fait un chaleureux appel aux schismatiques et aux protestants et les excite à profiter de ce glorieux millénaire pour rentrer dans le giron de l'Église universelle ; il exhorte tous les fidèles à aller prier auprès du tombeau de saint Méthode, afin d'obtenir de Dieu le retour de ces égarés.

Et quant à Mgr Strossmayer, voyant les choses de plus haut encore, il espère voir sortir de ce grand mouvement qui s'apprête, le retour à l'unité romaine, sans rien céder sur l'importante question liturgique de la langue slave pour le saint Sacrifice.

« Il est absolument nécessaire que l'on mette à profit le millénaire de la mort de l'apôtre slave, afin d'amener la réconciliation avec Rome des églises séparées d'elle. Voilà le but principal en vue duquel nous devons fêter ce millénaire.

« Tout chrétien qui se rendra à Wellchrad ou à Rome afin d'y prier pour l'unité religieuse du monde chrétien slave fera une œuvre agréable à Dieu. C'est par suite de la grande bonté et de la grâce de Dieu que notre peuple a conservé l'usage de dire la messe en langue slave, conformément au rite occidental ; on a dirigé, depuis des siècles de rudes attaques contre cet usage, mais, malgré cela, la parole slave retentit encore pendant la sainte messe, même dans les parties occidentales de notre patrie, pour la gloire de Dieu, et nulle puissance au monde ne pourra plus, en notre patrie, faire disparaître cette langue du service divin.

« Quand je pense à ces choses, je me rappelle toujours que ce fut saint Méthode qui se fit devant le Pape Jean VIII l'avocat de la langue écclésiastique slave.

« Prions de toute la profondeur de notre âme et de notre cœur les saints Apôtres des Slaves de nous aider et de nous soutenir; afin que ce droit sacré, qui a été jadis commun à tous les Slaves, nous reste assuré, et efforçons-nous de faire disparaître cet immense abîme qui a été si largement creusé et élargi entre nos frères slaves par des mains étrangères, de préparer la voie à l'unité et à la concorde religieuse dans l'intérêt de la piété et de la consolation commune. »

Si nous passons dans le domaine de la politique religieuse, nous avons à signaler l'important débat qui eut lieu au Reichstag hongrois sur la question du *patronat royal*.

Il y a près de neuf siècles, le grand Pape français Gerbert, Sylvestre II, envoyait au waywode de Hongrie, à Étienne, la couronne royale et une croix, lui permettant par un privilège spécial, de la faire porter devant lui et d'exercer le patronat sur tous les évêchés et fondations religieuses dus à sa générosité.

Digitized by Google

Ce privilège fut ensuite étendu à ses successeurs, qui, à partir du roi saint Étienne, prirent le titre de rois *apostoliques*. Ce grand privilège religieux a été, dans le courant des siècles, respecté de part et d'autre. Les derniers débats du Reichstag hongrois nous démontrent qu'il n'en sera plus ainsi, au moins tant que le ministère du libéral et calviniste Tisza sera au gouvernail.

Non pas que M. Tisza veuille renoncer au nom de la couronne à ce privilège, mais il en réclame le bénéfice pour le ministère, de sorte qu'il n'y aurait plus un roi *apostolique*, mais un ministère *apostolique*, ce ministère fût-il composé de calvinistes comme M. Tisza, président du conseil, et de doublures plus juives que chrétiennes, comme M. Tréfort, ministre des cultes.

Ces débats démontrent à quoi le ministère Tisza veut arriver. D'un côté, il flatte le bas clergé et promet de faire voter des propositions *fort pratiques* pour améliorer son sort ; d'un autre côté, il veut exercer vis-à-vis de l'Église des droits et prérogatives qui n'appartiennent qu'au roi seul, en sa qualité de roi apostolique.

Les promesses, faites au bas clergé, ne seront pas tenues. Sous prétexte d'améliorer son sort, on procédera à l'*incamération* de biens ecclésiastiques, dont le produit ne prendra jamais le chemin de la poche des curés de campagne, et sous prétexte d'exercer d'une façon constitutionnelle les droits inhérents à la couronne, on conduira la Hongrie au delà du joséphisme.

Pologne.

L'ANNÉE qui vient de commencer se lève sous les plus tristes auspices, aussi bien dans la Pologne allemande que dans la Pologne soumise à la Russie. Il y a un parti pris de persécution systématique, qui trouve son affirmation la plus éclatante dans les violences parlementaires du chancelier de l'empire. Chaque fois que le prince de Bismarck veut fanatiser les masses par l'entraînement de sa parole, il leur présente le fantôme sans cesse renaissant de la Pologne comme un danger réel pour la sécurité de l'Allemagne.

Certainement, rien ne saurait éteindre chez les Polonais catholiques la résistance pour sauvegarder leurs trésors les plus sacrés, celui de la foi et celui des traditions nationales ; mais quiconque connaît l'état des choses et l'écrasement successif de leurs moindres libertés peut apprécier de combien peu de moyens ils disposent pour se défendre et garder un peu de terrain, bien loin de pouvoir prétendre à de nouvelles conquêtes, même dans l'ordre moral.

La haine du prince de Bismarck contre la Pologne ne se dissimule pas. Il en est arrivé jusqu'à faire des aveux compromettants en proclamant tout haut que le *kulturkampf* a été, en quelque sorte, inventé pour faciliter l'écrasement définitif des Polonais catholiques. Si l'accord du Saint Siège souffre de si longs retards, la faute en est aux Polonais, au Centre qui leur

Digitized by Google

prête appui, à Rome qui ne veut pas les sacrifier, quand la paix religieuse ne serait qu'à ce prix. Tant que le Vatican ne cédera point à la pression de la Prusse pour obtenir des conditions de paix différentes, autres pour les catholiques allemands et autres pour les catholiques polonais, il n'y aura point d'accord possible.

Ses actes d'ailleurs correspondent à ses paroles.

Au moment où il affirmait que la loi d'expulsion a depuis longtemps cessé d'être appliquée, on bannissait des frontières du grand duché de Posen l'abbé Bareikowski, pour l'exercice de ses fonctions sacerdotales, et la presse polonaise relevait des noms de vingt-et-un prêtres bannis qui n'avaient point recouvré jusqu'ici le droit de rentrer dans la province, à l'instar de la plus auguste victime du *kulturkampf*, le cardinal-archevêque, Ledochowski exilé depuis bientôt dix ans. En attendant c'est déjà la treizième année de persécution religieuse qui commence, sans un rayon d'espérance pour en adoucir les rigueurs.

Et pourtant, si dure que soit la position des Polonais soumis à l'autorité du chancelier, si persistante que soit la persécution religieuse en Prusse, elle semble légère en comparaison de ce qui se passe de l'autre côté des frontières russes. Tout ce qu'on redoutait se réalise peu à peu, et la réception paternelle que le Pape a faite aux Uniates de Podlachie sert de prétexte à un regain d'oppression religieuse.

La Podlachie continue à être le champ des plus cruels sévices et des expériences les plus iniques. Dans trois ou quatre localités, la charité privée avait fondé des hôpitaux desservis par des Sœurs de Charité. Un beau jour, sans crier gare et sans se concerter avec les pieux fondateurs des dits hôpitaux, le gouvernement russe en a chassé les Filles de Saint-Vincent-de-Paul, afin de les remplacer arbitrairement par des nonnes schismatiques venues du fond de la Russie pour faire du prosélytisme au profit de la religion officielle. On peut s'imaginer le désespoir des propriétaires de ces pieuses maisons, qui voient leurs aumônes et leurs fondations faire fausse route et être employées au rebours de leurs charitables intentions. Mais une violence d'un caractère encore plus douloureux et plus inique vient d'affliger l'Église de Pologne.

On se souvient que les autorités civiles ne cessant d'imposer au clergé polonais des ordres contraires à l'esprit de l'Église catholique, le métropolitain Mgr Gintowt se vit forcé d'adresser aux ecclésiastiques de ses diocèses une lettre circulaire portant que dans des affaires concernant à la fois l'Église et l'État, il est défendu aux prêtres d'agir individuellement, mais que chacun d'eux doit s'en rapporter à son autorité épiscopale toutes les fois qu'il reçoit un ordre ou une réquisition de la part du gouvernement. Cet acte de courage de la part de Mgr Gintowt a aussitôt provoqué une mesure administrative qui peint d'une façon éclatante la position faite aux infortunés évêques polonais ; l'article 44 du code relatif aux cultes étrangers vient

Digitized by Google

de recevoir l'explication et l'application suivante, publiée sans commentaires : « L'épiscopat catholique romain possède uniquement le droit de surveillance à l'égard du clergé qui lui est soumis, et cela seulement dans les questions de discipline ecclésiastique et de moralité individuelle. Mais, par contre, il est défendu aux évêques de s'arroger une ingérence quelconque dans les ordres et rescrits du gouvernement et des autorités civiles, auxquels tout sujet de l'empire doit une égale et aveugle soumission. »

Cette déclaration, inspirée par le chef suprême de l'État, est un nouvel attentat dirigé contre l'autorité épiscopale, qui se voit peu à peu refoulée au dernier rang. D'après le principe manifesté plus haut, l'évêque ne peut que surveiller la conduite personnelle de ses subordonnés ; mais si, par hasard, quelque gouverneur ou général ordonnait de prêcher en langue russe, ou d'introduire quelque variante schismatique dans la liturgie, le prêtre n'aurait qu'à se soumettre, sans essayer même de s'en rapporter à son évêque. De même, quand l'autorité civile en arriverait à défendre à tel ou tel membre du clergé de confesser des Uniates, ou à ordonner à un catéchiste de mener ses élèves à l'église russe, il n'aurait plus de recours possible à son chef légitime en matière spirituelle, et le nœud de la hiérarchie catholique rattachant le plus humble prêtre au chef suprême de la chrétienté se trouverait par là même détruit. Tels seraient les résultats définitifs de la nouvelle interprétation de l'article 44, si le clergé fidèle ne préférait l'exil et le martyre à une pareille violation de l'esprit même de la discipline ecclésiastique.

Cette déclaration, comme on pouvait, hélas, le prévoir trop bien, était une vraie déclaration de guerre qui ne tarda pas à être confirmée par le protocole d'un conseil de ministres tenu tout dernièrement à Saint-Pétersbourg, et dont la publication dans le *Csas* a stupéfié tous les journaux russes, sans cependant provoquer de protestations quant à l'authenticité du document.

Les ministres y partent de ce principe que les moyens employés pendant vingt ans pour russifier ces provinces n'ont amené que de très faibles résultats ; que par conséquent il ne reste qu'à mettre de côté tous les scrupules, toutes les notions du juste et de l'injuste, du mien et du tien, et faire de ces pays, les plus fertiles en Europe, plutôt un désert, que de les laisser entre les mains des Polonais. Le protocole de ces débats vaut la peine d'être étudié par un historien sérieux et philosophe, pour se rendre compte jusqu'où peut aller la perversion de l'esprit chez des hommes politiques qui ne sont guidés ni par les principes de l'Évangile, ni par la voix de la conscience, ni même par l'expérience de l'histoire.

De grands conflits politico-religieux ne pouvaient tarder à éclater. On se souvient que la nomination des nouveaux évêques catholiques aux sièges vacants de la Pologne, nomination faite de commun accord entre le Saint-Siège et le gouvernement Russe, ne remonte guère qu'à une année. Et voilà déjà la guerre. Deux évêques sont bannis de leurs diocèses.

Digitized by Google

Ce qu'il y a à noter, c'est que les deux évêques, celui de Luck Zitomir et celui de Vilna, sur lesquels s'est appesantie d'abord la disposition barbare de la Russie, sont ceux que le gouvernement russe a présentés au Saint-Siège pour les deux sièges épiscopaux qu'ils occupent. Tous les deux avaient fait leurs études à l'académie théologique de Pétersbourg et la police secrète de cette capitale s'était assurée qu'ils ne s'étaient jamais mêlés de politique.

On assure même que le Saint Père aurait hésité longtemps à les nommer, redoutant les influences qui avaient pu agir sur eux pendant un si long séjour dans la capitale des czars. De plus, Mgr Hryniewiecki semblait d'abord trop jeune — il n'avait que 38 ans — pour prendre charge d'âmes dans un diocèse administré pendant vingt ans par des apostats, et donnant, à côté de cela, l'exemple de la dépravation la plus cynique. Les collègues mêmes du nouvel évêque de Vilna, les évêques du royaume de Pologne, avaient cru bon de lui dire, lorsqu'il les quittait après son sacre, à Varsovie : «Vous ne vous séparerez pas de nous sur le chemin que nous devons suivre. » Il les rassura, et, en effet, il entra dès le premier jour dans la voie de saint Stanislas. Il mit une énergie infatigable à épurer le clergé de son diocèse et à prêcher la fidélité à l'Église, la soumission absolue au vicaire du CHRIST ; mais aussi, dès le premier pas dans cette voie, il eut à lutter avec les autorités russes.

L'évêque de Vilna avait le plus à faire. Son diocèse, privé depuis vingt ans de son pasteur, administré par des apostats, des hommes sans foi ni loi qui remplirent le chapitre de leurs créatures, appelait de sérieuses réformes. Mgr Hryniewiecki les entreprit. Mais ces prêtres indignes, menant une vie scandaleuse, commettant des exactions, des violences, des outrages à la religion, avaient gagné les employés de l'administration à prix d'argent et en avaient fait leurs complices, qui les soutenaient. L'évêque avait beau suspendre de ses fonctions ou destituer un de ces prêtres et nommer un autre à sa place ; l'administration continuait à payer la pension au premier et ne voulait pas la payer à l'autre. L'évêque était allé plusieurs fois à Pétersbourg pour s'en plaindre à M. Tolstoï. Le ministre faisait la sourde oreille. Une fois il l'interrompit en lui disant : « Il me semble que votre santé a besoin de repos. Vous feriez bien d'aller à l'étranger. » L'évêque répondit : « J'ai été nommé évêque par le Pape et l'empereur, et je ne quitterai mon siège que lorsque j'en serai arraché par la force. » M. Tolstoï ne répondit rien. Mais immédiatement après il envoya une circulaire à tous les évêques pour les prévenir qu'ils doivent, avant d'opérer un changement quelconque dans le personnel de la hiérarchie ecclésiastique, en référer au gouverneur de la province et obtenir son approbation, sans quoi l'administration continuera à payer les prêtres suspendus de leurs fonctions ou destitués, comme si rien n'était arrivé, et ne payera pas ceux qui auraient été nommés à leur place par l'évêque.

Digitized by Google

Le plus important des droits des évêques passait ainsi aux mains de généraux russes, gouverneurs des provinces, et des conflits étaient imminents.

Après avoir vainement essayé de ramener dans la bonne voie deux prêtres rebelles, deux chanoines de son diocèse qui en étaient le scandale par les désordres de leur vie, l'évêque de Vilna se décida à les séparer de la communion de l'Église, en lançant contre eux une excommunication méritée.

Les deux chanoines excommuniés, comptant sur les baïonnettes russes, qui ne devaient pas manquer à leur appel, ne se dérangèrent nullement pour obéir aux injonctions de l'évêque, et ni l'un ni l'autre ne quittèrent le lieu de leur résidence.

Ils se nomment Kopuwicz et Malaszewicz: tous les deux sont des impies vendus à la Russie, le second a en outre des crimes de droit commun à son dossier. L'évêque avait effacé leurs noms dans les états (imprimés) des ecclésiastiques de son diocèse et avait écrit en marge: « Séparés de l'Église, destitués de leurs fonctions. » Le gouverneur cassa de son autorité privée l'arrêt de l'évêque. Il ordonna aux agents de police de reprendre, au besoin par force, aux prêtres du diocèse les exemplaires des états qui leur avaient été distribués avec la remarque de l'évêque en marge, fit recouvrir cette remarque avec un morceau de papier blanc collé dessus, replaça les deux noms effacés et renvoya aux prêtres les exemplaires des états ainsi arrangés, comme si la disposition de l'évêque était nulle et non avenue.

Le lendemain, le chef de la police de Vilna vint chez l'évêque de la part du gouverneur, et réclama le reste des états imprimés qui se trouvaient chez monseigneur pour leur faire subir la même opération. C'est à ce moment que l'évêque indigné s'écria qu'il était absurde de s'ingérer ainsi dans les attributions d'un évêque.

Mgr Hryniewiecki refusa de livrer au chef de la police des papiers dans lesquels ni la police, ni le gouverneur, n'avaient rien à voir.

Mgr Hryniewiecki avait affaire avec un homme terrible, le russificateur le plus acharné, une espèce de Mourawieff, le nouveau gouverneur de Vilna. Le général Kochanoff lui mettait des entraves en tout. L'évêque lui a tenu tête. Il fit un rapport au sujet de ce qui venait de se passer à M. Tolstoï et le termina en disant qu'il ne pouvait rester à son poste si Mgr Hryniewiecki conservait son siège. M. Tolstoï demanda une audience particulière à l'empereur, à la suite de laquelle il télégraphia à l'évêque de Vilna de se rendre immédiatement à Pétersbourg. L'évêque s'attendait à ce qui devait lui arriver, et il était prêt. Tous ses effets étaient depuis quelques jours emballés, il voulut partir le même jour; mais le général Kochanoff le retint de force vingt-quatre heures. Pendant ce temps, le bruit du départ de l'évêque se répandit dans toute la ville et tout le monde comprit qu'il partait pour ne plus revenir.

Digitized by Google

Le lendemain toute la population remplit les rues par lesquelles il devait passer pour aller à la gare. L'évêque traversa ces foules dans une voiture découverte, bénissant le peuple qui lui faisait ses adieux à genoux en pleurant. Le peuple pénétra dans l'intérieur de la gare, malgré la police qui cherchait à l'en empêcher.

Au moment du départ, l'évêque se trouvant déjà dans le train qui l'emmenait en exil, adressa à son troupeau ces chrétiennes et touchantes paroles bien dignes d'un évêque catholique :

« Écoutez ce que je vais vous dire... Ne criez pas !... ne pleurez pas ! écoutez plutôt, car j'ai peu de temps devant moi. Eh bien ! je vous bénis, vous, vos familles, vos connaissances. Vivez unis, priez, supportez avec résignation vos ennemis et souvenez-vous de moi, car j'ai fait tout ce que j'ai pu... Ne pleurez donc pas ! ne pleurez pas ! Écoutez, je vous en prie, ce que j'ai encore à vous dire : Dieu a commandé d'aimer son prochain, et votre ennemi est aussi votre prochain. Aimez Dieu au-dessus de tout, aimez la patrie, aimez la foi de vos pères et obéissez au czar, car Dieu a commandé de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Moi..., je ne reviendrai plus parmi vous. Je regrette de ne pouvoir rester à ma place encore une couple d'années... Mais ne pleurez donc pas, il se peut que je revienne.

« Je suis malade, c'est vrai ; peut-être que je mourrai bientôt. (En ce moment, les sanglots et les cris de la foule deviennent si violents qu'ils étouffent la voix du pasteur)...Ne pleurez pas ! ne criez pas ! Je dis seulement que cela sera peut-être. Oh ! ne criez pas ! écoutez encore attentivement ce que je veux vous dire. On dit que je suis rebelle; si on peut nommer rébellion de défendre notre sainte Église et notre religion, eh bien ! je resterai fidèle à cette rébellion jusqu'à la mort. (Ici de nouveaux sanglots forcent l'évêque d'interrompre son allocution.) Écoutez ! Oui, je resterai fidèle à notre religion jusqu'au tombeau; car j'ai obéi à Dieu et au czar, et je ne suis pas un rebelle. C'en est assez... (On entend le sifflet de la locomotive et le train se met en marche.) Au revoir, mes enfants. »

Durant toute cette lamentable journée, la ville offrait un spectacle tellement navrant qu'on ne pourrait se l'imaginer, dit le correspondant. On aurait pu croire qu'une catastrophe épouvantable avait frappé la vieille capitale de la Lithuanie. Beaucoup de personnes ignoraient cet enlèvement du pasteur et ne l'avaient appris que dans la matinée. Les rues se remplirent de monde, car nul n'avait la force de rester à la maison. Aucun ouvrier n'est allé à son travail. Dans les groupes on entendait des exclamations désolées. « On nous a enlevé notre cher pasteur ! Que deviendrons-nous, pauvres orphelins ! » Partout on ne voyait que des figures en larmes, des mains tordues, des bras levés au ciel. Aussitôt que commencèrent les services divins dans les églises, la foule s'y précipita, et ce furent des gémissements, des hurlements à fendre le cœur. Les prêtres pleuraient à l'autel et étaient obligés d'inter-

Digitized by Google

rompre la messe. Devant l'image de la Vierge miraculeuse qui décore une porte antique de la ville (*Ostra brama*), on voyait tout le long des rues adjacentes le peuple prosterné à terre en croix, et on entendait ces cris naïfs, répétés par toutes les bouches : « Oh ! archi-sainte petite Mère, rends-nous notre père, rends leur père à de pauvres orphelins ! » Cette désolation dura toute une semaine. Il n'y avait plus ni bals, ni soirées, ni spectacles; il n'y avait pas même de travail dans les ateliers. Les ouvrières ne travaillaient pas, mais pleuraient; les ouvriers se lamentaient.

Depuis qu'ils étaient en présence il n'y avait pas d'avanie que le gouverneur Kochanoff ne faisait au courageux évêque.

Il le vit une ou deux fois passer dans la rue en carrosse. Il lui fit savoir que ces promenades en carrosse sont autant de démonstrations politiques. L'évêque ne sortit plus qu'à pied; mais le peuple le voyant passer accourait vers lui, se découvrait; les femmes, pour la plupart, s'agenouillaient, et l'évêque nécessairement bénissait. Nouvelle et plus grande colère du gouverneur. Il dépêcha un fonctionnaire à l'évêque pour lui dire que ses promenades à pied étaient des démonstrations pires encore que ses courses en voiture et qu'il ne pouvait les tolérer. De sorte que Mgr Hryniewiecki devait rester enfermé dans son palais comme un prisonnier. Le jour du nouvel an, selon le calendrier russe, l'évêque, se conformant aux usages du monde officiel, vint avec un nombreux cortège de prêtres chez le gouverneur pour lui présenter ses souhaits.

Le général Kochanoff le retint plus de deux heures dans la salle d'attente et fit passer avant lui jusqu'aux plus infimes employés. Les aides de camp du général étaient scandalisés de cette grossière impolitesse et conseillaient à l'évêque de laisser tout simplement sa carte et de s'en aller. Mais Mgr Hryniewiecki attendit patiemment jusqu'au bout. Enfin, le gouverneur le reçut, pour lui répondre laconiquement et d'un ton de dédain.

Comme on pouvait le prévoir, Saint-Petersbourg n'était qu'une première étape dans la *via dolorosa* de l'évêque de Vilna. Il fut aussitôt dirigé sur Yaroslaf, sur les confins de la Sibérie, où il expiera le crime d'être resté fidèle aux lois de la Sainte Église. Mgr Hryniewiecki aurait pu cependant être l'objet de quelques égards de la part de la famille impériale ayant été autrefois le précepteur des enfants du czar actuellement régnant. Il est arrivé au lieu de son exil très malade, certainement à la suite des terribles émotions qu'il a traversées.

Ce lieu est encore tout parfumé par le souvenir des vertus héroïques qu'y a pratiquées naguère un autre évêque polonais, un autre illustre confesseur de la foi, Mgr Felinski, archevêque de Varsovie, déporté également à Yaroslaf, où il a langui pendant plus de vingt années. C'est donc un endroit apparemment privilégié pour servir de prison à des évêques catholiques.

Le prédécesseur de Mgr Hryniewiecki au siège de Vilna avait également connu les mêmes épreuves et déployé la même constance. Il y a à peine

Digitized by Google

deux ans qu'il est revenu de Wiatka, après plusieurs années d'un rigoureux exil, et depuis ce temps, il édifie Cracovie par le spectacle de ses vertus et de sa studieuse sérénité.

Cependant, en prévision de ce qui ne devait hélas! qu'être une trop triste réalité, l'évêque de Vilna avait laissé ses dispositions avant de quitter sa ville épiscopale. Il transmit à son chapitre le document suivant avec mission de le communiquer à tout le clergé du diocèse après son départ.

De la part du consistoire catholique romain de Vilna :

« S. E. l'évêque de Vilna a déclaré au consistoire à la date du 21 janvier (v. s.) que pendant l'absence de Son Excellence, ou en cas de son éloignement du diocèse, il remet, conformément à la loi canonique, l'administration du diocèse catholique romain de Vilna avec plein pouvoir épiscopal, au chanoine Matthieu Harasymowicz, official du consistoire. Il a déclaré en même temps, que jusqu'à la mort de Son Excellence ou à sa translation avec l'agrément du trône romain, ou enfin jusqu'à la nomination par le Saint-Père d'un successeur légal à l'épiscopat de Vilna, le chapitre cathédral de Vilna n'a pas le droit de procéder à une élection ni de choisir un vicaire, sous peine de l'annulation de ce choix et de l'excommunication par l'Église *ipso facto* des membres du chapitre qui auraient osé nommer qui que ce soit à ces fonctions. Dans le cas où, par une autre voie, quelqu'un serait nommé administrateur du diocèse, celui-ci ne doit ni consentir au choix, ni accepter la nomination, ni administrer de fait le diocèse sous peine d'excommunication.

« Il est défendu également, sous les mêmes peines, à tout le clergé et au troupeau des fidèles, de reconnaître qui que ce soit, autre que celui qui a été nommé par S. E. l'évêque comme vicaire ou administrateur du diocèse, et de s'adresser à lui pour n'importe quelle affaire ecclésiastique. En cas d'éloignement forcé ou de mort du chanoine Harasymowicz, S. E. l'évêque remet l'administration du diocèse, avec les mêmes droits et les mêmes pouvoirs, à celui que le chanoine Harasymowicz indiquera lui-même.

« Ce dont le consistoire informe tous ceux auxquels il appartient de le savoir.

« Ce 21 janvier 1885. »

Lorsque la nouvelle de la déportation de l'évêque en exil à Yaroslav arriva à Vilna, le chapitre se réunit. On lut les dispositions qu'il avait laissées, et on envoya au gouverneur la nomination de l'abbé Harasymowicz comme administrateur du diocèse, selon la volonté de Monseigneur, pour la ratifier. Le gouverneur refusa net. Il fit dire au chapitre de choisir un autre, par exemple le suffragant Baranowski. Autrement le gouvernement présenterait, ce qui voulait dire imposerait un candidat de son choix. Le chapitre était fort embarrassé. Il savait bien que le gouvernement n'admettrait pas la nomination de l'abbé Harasymowicz et il lui était défendu sous peine d'excommunication de choisir un autre.

Digitized by Google

Heureusement il se trouva un vieux prêtre courageux, l'abbé Zylinski, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, l'ancien administrateur du diocèse, excommunié comme apostat. Ce prêtre prit le premier la parole et s'exprima en ces termes :

« Je suis venu à la réunion du chapitre parce que j'étais convoqué, mais nullement dans l'intention de voter pour l'élection d'un administrateur. Une telle élection ne peut avoir lieu, attendu que l'administrateur a été nommé par qui de droit. Je refuse donc de voter, parce que je veux mourir fidèle à l'Église catholique ma mère, et je signerai le premier qu'une élection ne peut avoir lieu. »

Cette allocution électrisa tous les autres membres du chapitre. Aucun n'osa protester, et le chapitre signa une déclaration dans le sens indiqué par l'abbé Zylinski. La déclaration fut envoyée à M. Tolstoi à Saint-Pétersbourg.

Le chanoine Harasymowicz, nommé administrateur du diocèse par l'évêque fut appelé à Pétersbourg. Là, le prince Cantacuzène, directeur du département des cultes au ministère de l'intérieur, lui enjoignit de se démettre de ses fonctions. Le chanoine répondit qu'il n'en avait pas le droit, l'évêque ou le Saint-Siège pouvant seuls l'en décharger.

« Nous n'avons plus rien de commun avec la curie romaine, répliqua le Grec russifié, et si vous ne voulez pas vous démettre librement de votre charge, vous serez interné à Welsk, dans le gouvernement de Vologda, aux confins de la Sibérie ; mais si le gouvernement apprend encore qu'en suivant l'exemple de l'évêque vous avez nommé, avant votre départ, un remplaçant, vous irez à Kolo, dans la partie septentrionale du gouvernement d'Archangolsk, sur les bords de la mer glacée. Quant au chapitre de Vilna, je peux vous déclarer que, comme il n'a pas répondu à ce qu'en attendait le gouvernement, il ne sera plus convoqué pour une nouvelle élection. Le gouvernement nommera lui-même un administrateur, qui ne sera toutefois que provisoire, car le diocèse de Vilna sera supprimé. »

Cette conversation a eu lieu lundi, le 2 mars, et dans la nuit de lundi à mardi, le chanoine Harasymowicz a été emmené à *Welsk* en exil. Les rapports entre la Russie et le Vatican sont décidément rompus, comme on le voit, d'après les paroles du prince Cantacuzène, qui sont authentiques.

Déjà le Souverain Pontife, père commun des fidèles, a protesté contre de telles iniquités au nom de l'Église catholique outragée.

Le cardinal Jacobini a adressé à M. de Giers une note disant que le Pape a appris avec douleur la nouvelle de l'exil de l'évêque de Vilna, Mgr Hryniewiecki. Il se demande quelle doit être la situation des évêques catholiques en Russie, si un prélat aussi protégé par le gouvernement que l'était Mgr Hryniewiecki, est lui-même suspendu de ses fonctions et exilé.

Au fond, la question d'argent et d'avarice se trouve toujours dans chaque persécution religieuse. Les chiffres suivants donneront la mesure des rapines

Digitized by Google

exercées par la Russie sur les biens de l'Église catholique. Le clergé séculier possédait en Lithuanie et dans les provinces orientales de l'ancienne Pologne jusqu'à 115,374,900 roubles en meubles, immeubles et capitaux. Le clergé régulier (Jésuites, Dominicains, Trinitaires, Bénédictins, Capucins, Chanoines réguliers, etc., etc., ainsi que les congrégations de femmes) possédait 56,351,726 roubles, partagés entre 507 couvents et monastères. Donc les biensfonds de l'Eglise s'y élevaient à un total de 178,845,726 roubles, qui, au taux de trois pour cent donneraient aujourd'hui à l'Église catholique un revenu de plus de cinq millions de roubles, perdus, sans retour, presque totalement, l'apanage des évêques étant des plus modestes et les couvents ayant été tous anéantis. Ces chiffres se rapportent aux biens ecclésiastiques des provinces orientales seulement. Or, dans les modestes frontières du royaume de Pologne proprement dit, l'Église catholique n'avait pas été moins richement dotée par la munificence des pieuses générations d'autrefois.

De tous ces magnifiques apanages, confisqués au profit du gouvernement russe, celui-ci paye annuellement à peine 504,807 roubles, destinés à l'entretien de 1,705 personnes ; et encore des restrictions incessantes viennent-elles diminuer cette somme, soit qu'on arrête le paiement de la pension épiscopale, comme cela a eu lieu récemment dans le cas de l'évêque Kostowski, coupable d'avoir censuré la conduite d'un de ses prêtres qui avait reçu dans sa paroisse avec les honneurs épiscopaux un haut dignitaire de l'Église schismatique, — soit en refusant de porter secours aux fabriques des églises tombant en ruine, soit enfin par d'autres moyens d'économie qui, depuis 1842 jusqu'en 1882, dans l'espace de 40 ans, ont permis au gouvernement d'amasser quatre millions cinq cent mille roubles, transférés à titre de *prêt* au ministère de la guerre. Au fond de chaque persécution religieuse, on finit toujours par retrouver les deniers de Judas, et ce ne sont pas seulement les différences de dogmes et les questions abstraites, mais l'appât sordide du gain qui amène le plus souvent les luttes et les violences exercées contre la Sainte Église.

Le gouvernement russe, infatigable dans son hostilité contre le catholicisme a essayé en vain de faire tomber dans le schisme 60,000 colons bohêmes établis en Volhynie. Alors, qu'a-t-il imaginé ? Il a fait venir trois prêtres bohêmes, qui débutèrent dans le pays par se marier, puis célébrèrent la messe en langue bohême, dans une chapelle arrachée aux Polonais catholiques par le gouvernement. Ces singuliers apôtres complotèrent avec le pouvoir russe la création d'un nouveau schisme, mais un embarras comique vint arrêter d'abord les conjurés. Quel nom donner à leur église ? Après plusieurs propositions repoussées, on s'arrêta à celui de « Foi fraternelle bohême ».

Fidèle à son culte, la grande masse des colons bohêmes refusa tout rapport avec ces apostats et s'adressa pour ses besoins religieux aux prêtres

Digitized by Google

catholiques polonais. Furieux, le gouvernement rendit, il y a un an, un décret interdisant à tout Bohême l'acquisition de la terre, à moins d'un certificat des trois apostats établissant qu'il appartient à leur Église. Malgré ces actes tyranniques, le plus grand nombre des colons sont restés catholiques.

Japon.

DES nouvelles consolantes nous arrivent de ces îles lointaines de l'extrême Orient qui furent arrosées des sueurs et du sang de saint François-Xavier. S'il nous est permis de nous fier aux apparences actuelles, un avenir de paix et de prospérité serait sur le point de luire au Japon pour notre sainte Religion.

Les *Missions catholiques* ont publié, il y a quelques semaines, le texte du décret par lequel le gouvernement japonais brise à peu près complètement les liens qui, depuis des siècles, l'attachaient au boudhisme et au chintoïsme. Ce décret a incontestablement une grande portée ; aussi est-il intéressant de se rendre compte du mouvement d'opinion qu'il a provoqué et d'en prévoir les conséquences, au double point de vue politique et religieux.

Les *Missions* publient sur cette question un remarquable travail, qui est extrait du compte-rendu annuel, adressé par M. l'abbé Midon, provicaire apostolique du Japon septentrional, à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères de Paris. Nous le reproduisons presque intégralement :

Vous savez que le gouvernement japonais, désireux de se donner le lustre d'un État civilisé, s'applique de jour en jour à faire oublier au monde que le Japon moderne sort à peine des langes. Rien ne blesse intérieurement les hommes de gouvernement, comme de penser qu'aux yeux des nations de l'Europe et de l'Amérique, le Japon est toujours un pays en dehors de la civilisation, et qu'elles le mettent sur le même rang que la Turquie.

Les têtes intelligentes comprennent que le paganisme est pour leur pays une tache originelle, qui l'empêche d'être accepté dans le concert des nations vraiment civilisées, d'obtenir cette juridiction sur les étrangers, dont ils sont si jaloux. Aussi la tolérance *tacite* au point de vue religieux, tend-elle à augmenter, et si aucun événement politique fâcheux ne vient se mettre en travers, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, dans un avenir peu éloigné, la liberté des cultes fût officiellement proclamée.

Durant les mois de février et mars, les questions religieuses ont occupé une place notable dans la presse, et l'opinion publique s'est montrée favorable à la séparation de la religion et de l'État et à la liberté égale pour toutes les croyances.

Afin de rendre un compte plus exact du mouvement qui se produit à ce sujet dans les esprits, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil en arrière, et d'étudier le rôle que jouait la religion au Japon, la place qu'elle y tenait.

Le boudhisme, religion sans contredit la plus répandue dans le pays, date du sixième siècle. Il fut importé de Corée au Japon, comme un pré-

Digitized by Google

sent du souverain coréen et grâce à la faveur impériale ; cinquante ans après son introduction, cette doctrine comptait déjà beaucoup de temples et de monastères : plusieurs empereurs même abdiquèrent pour devenir moines.

A côté du boudhisme se dressait le « chintoïsme », religion ordinaire du Japon, qui rend un culte aux ancêtres des *Mikados* et à ces derniers après leur mort. Mais, tandis que le boudhisme possédait un corps de doctrine, le chintoïsme se bornait à quelques cérémonies extérieures. Les bonzes, au lieu de s'en tenir rigoureusement à la doctrine boudhique, se relâchèrent et, pour se concilier les esprits, ou plutôt les induire en erreur, mirent au rang des divinités boudhiques les « *Kami* » ou dieux du « *Chinto* ». Ils firent même si bien, qu'ils absorbèrent le chintoïsme, en introduisant les divinités et les emblèmes boudhiques dans les temples chintoïstes. Il n'est pas rare de voir s'élever dans l'enceinte d'un « *Miya* » (temple chintoïste) un certain nombre de chapelles boudhiques.

Le boudhisme gagna en puissance, à mesure que l'autorité mikadonale disparut, et lorsque, il y a trois siècles, la dynastie « *Tokou gava* » usurpa les fonctions de grand lieutenant du royaume et voulut anéantir le christianisme, elle combla de faveurs les bonzes et leur confia les fonctions d'officiers d'état civil. Chaque année ils étaient tenus de faire un recensement et de s'assurer que personne n'était chrétien ; de plus, ils devaient présider aux enterrements, et le refus de recourir à leur ministère était regardé comme une profession de christianisme et puni en conséquence.

Pendant la durée du « Chôgounat », le chintoïsme ne conserva quelques apparences extérieures d'existence que dans le palais impérial. Mais, lors de la Restauration (1868), les choses changèrent de face. Le boudhisme reçut l'ordre de rendre au chintoïsme ce qui lui appartenait ; il lui fut interdit de placer les divinités chintoïstes dans ses temples, et les divinités boudhiques furent expulsées des temples des « *Kami* ».

Pour pouvoir être nommé titulaire d'un temple, il fallut obtenir un titre du gouvernement, qui faisait de tous les membres du clergé autant de fonctionnaires. Car le titre n'était accordé que moyennant un serment tout à fait en faveur de l'État. Néanmoins, comme l'apparence extérieure de fonctionnaire public donne une grande force aux personnes qui en jouissent, la situation des bonzes était importante ; ils en profitaient pour accaparer l'esprit des populations. Sans recevoir aucun subside du gouvernement, ils savaient se compenser sur la crédulité de leurs fidèles. On ne saurait nier que l'influence du clergé boudhiste soit considérable, du moins dans certaines provinces et, malgré le désir que quelques membres du gouvernement avaient de rompre avec le boudhisme, on reculait devant une décision qui pouvait être la cause de troubles fâcheux.

Toutefois, le christianisme, depuis dix à douze ans, s'était introduit au Japon et y avait fait un grand nombre de prosélytes. On peut estimer à

Digitized by Google

trente mille les catholiques, et à quinze mille les hérétiques et les schismatiques. Les chrétiens se sont répandus dans tout le pays, faisant partout des conférences publiques, qui ont rendu familier le nom de la religion chrétienne. Les bonzes de leur côté, ont fait des instructions, pour essayer d'arrêter le mouvement chrétien. Au lieu de l'entraver, ils n'ont contribué qu'à le faire connaître davantage. Ne se contentant plus alors de paroles haineuses, ils en sont venus aux actes. Les feuilles publiques ont raconté comment à Kiôto, à Gel-chou, à Kichou, à Mino et ailleurs, les bonzes arrivaient aux conférences avec des partisans armés de pierres, et, à un signal donné, déchargeaient sur les personnes présentes leur fureur de sectaires. Il y a eu des blessés, au grand scandale de tout le monde.

Le gouvernement était regardé comme complice; mais,en face de l'Europe, il ne pouvait continuer à endosser cette responsabilité. C'est pourquoi il a publié, au commencement du mois d'août, un décret, dont on ne connait pas toute la portée, mais qui dégage sa responsabilité touchant les extrémités auxquelles peuvent se laisser aller les ministres de la religion nationale. Il a rendu à chaque secte religieuse, dont le nombre n'est pas inférieur à trente-sept, son autonomie : chacune s'administrant d'après les principes de sa croyance et se nommant un patriarche qui est le supérieur de toute la secte, sous le contrôle toutefois du ministre de l'intérieur.

Aux termes de la loi, il n'y a plus de religion d'État. Cela n'empêche pas que le chintoïsme reste toujours la religion du souverain et que les cérémonies chintoïstes ne soient obligatoires pour un bon nombre de fonctionnaires. A ne considérer que le décret en lui-même, il semblerait que les bonzes devraient plutôt se féliciter, puisqu'on leur rend cette liberté d'action dont ils jouissaient avant la restauration. Mais, ce qui prouve que le décret actuel n'est que le premier d'une série devant se terminer par la proclamation de la liberté religieuse, c'est l'espèce de fureur avec laquelle ce décret est accueilli par toutes les sectes. On entend dire partout que cet acte a affaibli le boudhisme. Puisse le décret présumé arriver bientôt et donner au christianisme toute sa liberté d'action !

De l'aveu des Japonais eux-mêmes, le boudhisme ne saurait tenir contre le christianisme. On peut citer ici les témoignages de la presse tout entière; je vais essayer d'en donner des extraits.

Le *Ji-Ji chim-pô*, qui jusqu'à présent avait été fortement opposé à l'introduction du christianisme, sous prétexte qu'il serait la cause de troubles dans le pays, contient, sur la nécessité pour le Japon d'adopter le christianisme et sur la ruine plus ou moins prochaine mais certaine du boudhisme, des articles très longs qu'il suffira d'analyser.

« C'est un fait indéniable, que les pays civilisés de l'Europe et de l'Amérique ne sont pas seulement supérieurs à cause de leurs institutions politiques, mais encore à raison de leur religion, de leurs mœurs et de leurs usages. Ces caractères constituent une sorte de couleur distinctive, et les

Digitized by Google

peuples qui en sont privés sont exposés à être, de la part des autres, un objet de dérision. C'est pourquoi l'adoption de la religion, des coutumes et des usages de l'Occident est le seul moyen d'arriver à un degré d'assimilation suffisante pour écarter les barrières à nos relations et nous concilier les sympathies.

« Il existe une loi internationale entre les puissances européennes, loi basée sur le christianisme, et dont toute l'efficacité est fondée sur ce fait que toutes les nations intéressées sont chrétiennes. Toute nation non chrétienne en est exclue. C'est pourquoi, si nous voulons maintenir nos relations avec l'Occident sur le pied de ce droit international, il est de toute nécessité pour nous d'effacer ce stigmate d'antichristianisme et de nous faire admettre dans la grande famille des peuples civilisés par l'adoption de la couleur sociale.

« En nous plaçant à ce point de vue, il semble que nous devions adopter une religion qui, universellement suivie en Europe et en Amérique, exerce une influence aussi considérable sur les affaires de ce monde et sur les relations sociales ; nous prendrions ainsi place dans la chrétienté et nous partagerions les avantages et les désavantages du monde civilisé. A notre avis, il n'y a pas d'autre moyen de résoudre le côté diplomatique de nos relations avec les puissances étrangères. L'adoption de la religion chrétienne mettra les sentiments des Japonais en harmonie avec ceux des peuples d'Occident. Nous désirons donc vivement, dans l'intérêt de notre gouvernement, lui voir prendre des mesures pour l'introduction du christianisme comme religion du Japon.

« Il paraît évident (les choses étant ce qu'elles sont) que la religion chrétienne doit réussir au Japon, et le boudhisme disparaître. Nous ne voulons pas dire que le Japon fera dès demain partie de la chrétienté ; mais la victoire du christianisme n'est qu'une affaire de temps ; elle arrivera infailliblement. Car, pour qu'une propagande religieuse ait chance de réussite au Japon, elle doit avoir à sa disposition des ressources matérielles, être conduite par des hommes sages, savants et vertueux, et revêtus d'un caractère officiel.

« Il serait intéressant d'examiner en détail dans quelle mesure chacune des deux religions, chrétienne ou boudhiste, possède les précédents moyens de propagande. En ce qui regarde les ressources matérielles, les aumônes des fidèles chrétiens pour la propagation de leur foi et pour assister les nécessiteux, sont infiniment supérieures à celles faites par les boudhistes. Ce qui en rend le mérite plus grand, c'est l'absence d'intérêt personnel, tandis que, chez les sectateurs du *Bouppô*, l'intérêt personnel est le plus souvent le seul mobile.

« Les boudhistes se bornent à entretenir leurs temples ; mais les chrétiens font, en outre, des dépenses considérables pour faire partager par d'autres

Digitized by Google

les bienfaits de leur croyance. Ajoutez à cela les œuvres de bienfaisance qui ont été fondées par les secours et les dons privés des fidèles.

« Tandis que nous remarquons l'ignorance parmi les bonzes, comme parmi leurs fidèles, nous constatons chez les chrétiens des connaissances en toutes matières bien supérieures aux nôtres, et les prêtres sont encore infiniment au-dessus des fidèles ; en Europe et en Amérique, personne n'est admis dans les rangs du clergé avant d'avoir satisfait à des examens sérieux, qui roulent sur des matières extrêmement variées, tant religieuses que profanes. Autrefois le boudhisme comptait au Japon un certain nombre de bonzes savants ; mais ce temps est passé depuis longtemps. Les bonzes ont désormais perdu l'ascendant qu'ils exerçaient sur le peuple au moyen de leur science... »

Le *Hôu-tchi-chim-boum* s'exprime en ces termes :

« La tendance vers le christianisme s'accentue chaque jour davantage et a mis l'alarme dans le camp du boudhisme : prêtres et fidèles sont dans une grande agitation. Ils tiennent des réunions, dans lesquelles ils recherchent les moyens d'empêcher les progrès du christianisme. En différentes localités, des troubles ont été causés par des partisans du boudhisme, mais on n'a pas pu encore savoir quels en étaient les instigateurs. On suppose que ce sont les bonzes ; mais c'est, de leur part, une ligne de conduite défectueuse ; car, au lieu d'agir ainsi, ils devaient plutôt faire ressortir les mérites du boudhisme. Or, jusqu'à présent, ils ne l'ont pas fait, et leur conduite n'a servi qu'à jeter du discrédit sur leur religion.

« Nous avons déjà exposé sans détour notre opinion sur la nécessité de séparer la religion de la politique. Aussi accueillons-nous avec satisfaction le bruit qui circule, à savoir que le gouvernement va supprimer le clergé officiel et abandonner aux patriarches des différentes sectes l'administration de leurs affaires religieuses. Malgré l'insuffisance de nos renseignements, nous avons cependant tout lieu de croire nos informations fondées, et nous pensons voir bientôt réalisé ce que nous désirons depuis longtemps. Un pas en avant dans cette direction sera la liberté des funérailles, c'est-à-dire la liberté de recourir à tel ministre de religion qu'on voudra, et de ne plus être astreint à avoir recours uniquement aux prêtres boudhistes ou chintoïstes. Chacun serait libre de faire les inhumations comme il l'entendrait, à condition de se conformer aux règlements administratifs sur la matière. Nous ne connaissons pas exactement les intentions de notre gouvernement en matière religieuse, mais nous sommes assurés que les bruits qui circulent ne sont pas purement gratuits, et nous désirons que les choses se passent dans le sens où la rumeur les annonce... »

D'après ce qui précède, on voit très bien l'opinion des Japonais relativement à la question religieuse. Leur impression est qu'en présence du christianisme, dont la vitalité est si apparente, le boudhisme ne saurait se soutenir. Néanmoins, tout en faisant cet aveu, on sent que ce n'est point

Digitized by Google

l'amour de la religion qui le leur arrache, et on lit entre les lignes que l'écrivain ne croit à rien, ou serait honteux d'admettre les vaines doctrines du boudhisme.

Quelles qu'aient été les impressions des écrivains, il n'en est pas moins vrai que, pendant plusieurs mois, il n'était question que de la séparation de la religion et de l'État ; et, de tous côtés, il semblait y avoir entente pour la réclamer. Enfin, le 11 août dernier, a paru un décret qui, sans prononcer encore d'une manière définitive la séparation de l'Église et de l'État, en pose les bases.

Depuis la publication de cette notification, l'attention publique s'est tournée vers d'autres questions ; et tout ce qu'on sait aujourd'hui, c'est que les bonzes tiennent fréquemment des réunions et y discutent la ligne de conduite à tenir pour s'opposer aux progrès toujours croissants du christianisme.

Sur la population chrétienne le décret précité a produit une bonne impression, il a ranimé la foi et le zèle des néophytes. Dieu veuille que le gouvernement ne se laisse pas tromper par les protestants, qui se mêlent fort mal à propos de politique, et flattent certains rêves Japonais, par exemple en offrant, *eux, ministres protestants*, de se soumettre sans arrière-pensée aux lois du pays.

En ce qui touche la situation intérieure, les idées de représentation nationale préoccupent toujours gravement les esprits. La presse, bien que soumise à une réglementation passablement draconienne, ne se fait pas faute d'entretenir une certaine agitation. De nombreuses conférences vulgarisent des idées plus ou moins avancées. Le peuple est loin d'être satisfait au point de vue de l'aisance : le commerce n'est nullement florissant et, malgré les efforts du gouvernement pour se mettre au niveau des grandes puissances, il y a bien des questions dont la solution semble fort obscure.

Le travail de la révision des traités marche à pas de tortue, et l'on se demande comment il aboutira. Enfin attendons patiemment l'heure de la Providence, et remercions Dieu de la marche progressive, quoique lente au gré de nos désirs que suit la propagation de notre sainte religion.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

NOTRE semaine sainte s'ouvre sous les plus beaux auspices. Le ciel est pur et le soleil radieux. Si Dieu continue ainsi à nous sourire, les visites aux basiliques seront faciles et aimables, les splendeurs des fonctions solennelles du Jeudi-saint et du Samedi-saint éclateront mieux aux regards. Les cœurs sans doute se laissent volontiers en ce saint temps aller aux tristes et graves pensées; mais comment oublier néanmoins que l'Époux, bien qu'immolé, demeure toujours avec nous, et comment une certaine joie de cette continuelle présence ne se mêlerait-elle point aux plus sincères douleurs? Tout d'ailleurs dans les jours où nous entrons ne revêt point le caractère de la tristesse. L'académie liturgique de Rome, dont les décisions méritent de faire loi, a naguère protesté avec force contre la coutume de placer des signes quelconques de désolation et de deuil dans la chapelle où le Saint-Sacrement est déposé du Jeudi au Vendredi-saint. Rien de plus contraire à l'esprit de l'Église et aux réponses réitérées de la Sacrée-Congrégation des Rites. L'Église entend décerner à Notre Seigneur les honneurs d'un triomphe et d'un trône, non ceux d'un tombeau. Les basiliques patriarcales de Rome se montrent sur ce point comme sur tous les autres extrêmement attachées aux véritables règles.

Nous espérons voir demain soir les pèlerins amenés par le train de plaisir qui vient de Paris. Ils ne passeront à Rome que huit jours, mais que la période de leur courte visite est bien choisie! Il leur appartiendra de s'édifier et de nous édifier beaucoup, en faisant passer avant toutes choses les soins de la piété. Les intérêts de la curiosité ne s'en porteront d'ailleurs que mieux.

C'est ainsi qu'ont agi les industriels français. Leur pèlerinage à Rome a dépassé de beaucoup l'importance d'un pieux voyage pour atteindre celle d'un véritable événement. Les questions sociales relèvent manifestement de l'Église, car c'est à elle qu'incombe la mission d'enseigner aux patrons et aux ouvriers la charité aussi bien que la justice; mais jusqu'à présent, le saint Siège n'avait pas entrepris de faire entendre d'une manière réglée et suivie sur ces matières ses infaillibles oracles. Il était réservé aux pèlerins de l'industrie française d'amener ce grand effet. En ce moment, même le souverain Pontife médite de constituer une congrégation de cardinaux dont le cardinal Zigliara sera président et qui examinera toutes les difficultés auxquelles la question sociale aura donné naissance.

Le service anniversaire pour le repos de l'âme de Pie IX a été célébré

Digitized by Google

le 7 février à la Sixtine avec la solennité accoutumée. Le souverain pontife a donné lui-même l'absoute. Quelque temps après, le 3 mars, la chapelle Sixtine se remplissait de nouveau pour un anniversaire plus joyeux, celui du couronnement de Léon XIII. Les catholiques étrangers qui se trouvent à Rome à l'époque de ces belles cérémonies, les seules où l'on puisse encore voir le pape dans l'éclat de sa majesté, se disputent la faveur d'une place. Aussi, bien que les rangs soient toujours très pressés, n'est-il pas possible de donner accès à tous ceux qui le souhaiteraient. Quand donc sera-t-il permis aux fidèles de contempler à loisir et sans peine leur Père redevenu libre?

Le service anniversaire de la Sixtine m'en rappelle un autre que l'on a célébré pour Pie IX dans la basilique de Saint-Laurent-hors-les-Murs où son corps repose. La foule y était accourue extrêmement nombreuse, et permettait ainsi de juger combien le souvenir du grand Pape se perpétue dans les cœurs. Il n'y a que bien peu de Romains, dans le peuple surtout, qui aient vu Léon XIII, de sorte qu'à leurs yeux la Papauté se personnifie encore dans Pie IX qu'ils adoraient, et dont ils étaient accoutumés à admirer le bon et gracieux visage.

Bien que s'étant constitué un domaine propre et nouveau, bien que mettant au service de la sainte Église des dons différents, Léon XIII se montre digne successeur de Pie IX. L'école de paléographie instituée aux archives vaticanes vient d'être ouverte; il ne tiendra désormais qu'aux jeunes écrivains catholiques de venir y apprendre l'art d'utiliser les documents authentiques de l'histoire des Papes. De son côté, la commission cardinalice des études historiques a commencé ses travaux; Mgr Tripepi qui en est le secrétaire, a reçu de Léon XIII un logement au Palais apostolique au-dessous de ses propres appartements. Le pape est descendu à la première réunion et l'a présidée en personne, comme les sacrées congrégations cette commission délibère en secret; peut-être néanmoins la loi du silence y est-elle moins rigoureuse qu'ailleurs. On continue aussi la grande édition des Œuvres de saint Thomas qui doit porter le nom de Léon XIII. Le second volume a paru.

Soucieux de la pureté de la doctrine plus encore que de la restauration des fortes études, le Souverain Pontife prépare la publication d'une Encyclique contre le libéralisme. Ces importantes lettres verront le jour incessamment. Elles sont rédigées depuis déjà quelque temps, mais le Pape consulte les évêques de sa confiance afin de donner à ses enseignements la forme la plus capable de procurer à l'Église la paix dans la vérité. Léon XIII s'est plu à solliciter de bonne heure l'avis d'un des prélats les plus éloquents de notre époque, Mgr Freppel, évêque d'Angers. Il l'a naguère mandé à Rome dans ce but. Mettant son passage à profit, l'évêque d'Angers a visité chez eux tous les cardinaux sans exception. Ceux-ci lui ont fait l'accueil du à l'éclat de ses lumières et de ses sciences : certains même, et non les

Digitized by Google

moins illustres l'ont comblé de leurs particulières bontés. Mgr Freppel a quitté Rome le cœur joyeux après s'être assuré par lui-même que le Pape et le sacré Collège approuvent et encouragent sa lutte intrépide contre la révolution. Ce n'est pas que les personnages qui viennent ici soient tous des prédicateurs de force; l'on a remarqué au contraire que trompés par on ne sait quelles rumeurs mensongères, les apôtres de faiblesse se relayaient sans interruption les uns les autres depuis les débuts du Pontificat; mais c'est en vain : personne n'amollira jamais la solidité de la Pierre apostolique. Nous avions loué la fermeté du langage tenu par Léon XIII aux cardinaux lors des solennités de Noël; que dire des paroles qu'il a de nouveau fait entendre à l'occasion de l'anniversaire de son couronnement? L'Italie usurpatrice ne peut pas espérer que la prescription rende légitime sa conquête; car, outre que la réclusion des Papes dans le Vatican forme déjà par elle-même une protestation assez forte, les revendications éclatantes qu'ils ne cessent pas d'y ajouter empêchent cette cause de vieillir. Au lendemain de l'allocution le Pape tint un cercle dans la bibliothèque vaticane. On désigne sous ce nom une sorte de conversation royale dans laquelle le Pape s'entretient publiquement avec les cardinaux de divers sujets qui touchent aux intérêts de Dieu ou à l'honneur de l'Église. Ce spectacle est un des plus imposants qu'il soit donné de contempler à Rome; mais il n'y a malheureusement ni beaucoup d'élus, ni beaucoup d'appelés.

Les prédications du Père François de Lorette au palais apostolique ont roulé pendant ce carême sur la manière dont les prélats se doivent conduire dans le gouvernement spirituel. Le sacré Collège assiste à ces sermons dans la salle du trône. Le saint Père les entend aussi, mais sans paraitre; il se tient dans une tribune grillée. Pendant le sermon des cardinaux, les prêtres de leur suite assistent dans une salle séparée à une instruction sur les devoirs de leur saint état.

Il est remarquable qu'ayant à désigner le préfet de la sacrée Congrégation des indulgences et le camerlingue de la sainte Église romaine, le Souverain Pontife ait fait ses choix parmi les cardinaux qui passent pour être les moins portés aux concessions. Le cardinal Franzelin a été investi de la Préfecture et le cardinal Oreglia du Camerlingat. Cette dernière charge tire une particulière importance de ce qu'à la mort du Pape, le cardinal camerlingue demeure chargé de la conduite des principales affaires. L'Église repose pour ainsi dire dans ses mains. Léon XIII était camerlingue à la mort de Pie IX, et il remplit magnanimement son devoir. Le cardinal Oreglia, si Dieu l'y appelle, déploiera la même fermeté. Léon XIII l'y a exhorté le premier en recevant aujourd'hui son serment.

B.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1885-86. — N° 3. — 21 Mai.

LA PENTECOTE. — L'ESPRIT CRÉATEUR.

Emitte Spiritum tuum, et creabuntur.
Envoyez votre Esprit et une création s'opérera.
(Ps. 103, v. 30.)

Le cinquantième jour met fin à tous les mystères. — Comment l'Esprit travaille dans le temps à la préparation de cette Pentecôte finale. — Difficulté de concevoir quelque chose de l'Esprit créateur. — La part qui lui est attribuée en propre dans la création naturelle. — Le monde de la grâce, œuvre de l'Esprit : Jésus et l'Église. — Le Souffle de Dieu sur la créature glorifiée. — N'éteignons pas l'Esprit : ne contristons pas l'Esprit.

APRÈS que nous avons vu le nouvel Israël entrer à la suite de JÉSUS dans la Terre promise des cieux, il semble que tout soit désormais fini et qu'il ne reste plus rien après un tel triomphe. Ce serait une erreur : au grand sacrifice, à la Messe solennelle célébrée par notre Pontife, le Seigneur JÉSUS, il manque encore un rite essentiel : l'acceptation et la consommation de la victime par l'Esprit-Saint, cette Flamme brillante de la lumière du Père, dont le feu miraculeux des sacrifices de l'ancienne alliance fut la pâle et lointaine figure.

Aussi, lorsque commençant à considérer les mystères du temps qui suit la Pâque, nous avons pris pour objet le terme de quarante jours, comme représentant le séjour du corps du Christ sur la terre, nous nous sommes placés à un point de vue particulier, fondé, il est vrai, mais encore incomplet. La vérité est que la tradition apostolique a toujours assigné quarante jours avant la Pâque, et cinquante après : et que signifie ce nombre de cinquante, composé du septenaire multiplié par lui-même auquel est venue s'ajouter l'unité, sinon qu'après les évolutions successives des jours et des semaines du temps présent, doit luire un jour unique et sans soir où toutes choses se reposeront en Dieu? C'est là ce jubilé véritable où nous rentrerons en pleine possession de la liberté des enfants de Dieu; ce repos saint et fécond de la terre bénie par le Seigneur, cette solennité des prémices où la fleur des œuvres divines sera présentée aux regards de Dieu dans tout son épanouissement. Et celui qui nous invite de la sorte à nous reposer de nos travaux, c'est l'Esprit; le principe de cette souveraine liberté, c'est

Digitized by Google

l'Esprit que nous avons reçu avec l'adoption divine ; la source pure et intarissable, la chaleur vivifiante à laquelle sera due la moisson finale, c'est encore l'Esprit : c'est lui qui l'aura produite, et la contiendra à jamais dans les greniers du Père de famille.

II.

CETTE dernière Pentecôte, en effet, n'est que le terme suprême du plan de Dieu sur ses œuvres ; et, suivant une loi générale qui a son principe dans la Sagesse éternelle elle-même, cette fin, bien qu'occupant la première place dans l'intention du divin architecte, aura été dans l'ordre de l'exécution précédée de préparations nombreuses. C'est pour ce motif que la première Pentecôte fut célébrée dans le désert, au commencement même de la formation et de l'histoire de la nation juive. De même, la Pentecôte chrétienne suit immédiatement le départ du Christ et vient consacrer les débuts de l'Église naissante. C'est que, nous venons de le dire, l'Esprit-Saint ne joue pas simplement le rôle de consommateur, il est encore et essentiellement l'Esprit Créateur ; c'est lui qui sème et c'est lui qui conserve la moisson, c'est lui qui sanctifie et c'est lui qui glorifie ; de lui procède toute action de quelque valeur pour le ciel, en lui elle trouve sa récompense et son repos.

III.

QUI nous dira les mystères de cet Esprit ? Le prophète s'écriait en parlant du Verbe divin : Qui racontera sa « génération » ? Du moins il pouvait par cette expression même, nous donner une figure de l'origine de cette Sagesse incréée qui procède selon la ressemblance de celui dont elle reflète toutes les perfections : et la science sacrée a saisi avec bonheur et consacré ce mot de génération du Fils de Dieu, comme offrant une image spéciale et fondée de ce mystère. Mais vous, ô Esprit, à quel nom aurons-nous recours pour signifier votre origine ? Il n'en est point ; nous savons que vous procédez du Père et du Fils, et nous sommes contraints d'en rester à cette notion plus vague et générale. Nous entrevoyons seulement que vous procédez comme amour, c'est-à-dire, comme une force puissante et souverainement immatérielle poussant à quelque chose, et dans notre faible langage humain, auquel la Parole divine elle-même a bien voulu s'adapter, nous vous appelons l'Esprit, le Souffle de Dieu.

Nous n'éprouvons pas moins de difficultés, lorsque nous voulons étudier les rapports miséricordieux que vous avez daigné avoir avec vos créatures. Le Fils de Dieu s'est manifesté à nous en s'unissant notre nature dans l'unité de personne : et de là, nous pouvons et nous devons dire : Le Fils de Dieu, le Verbe, la Sagesse, l'Image du Père, c'est JÉSUS. Mais nous ne pouvons dire de même, ô Esprit-Saint, que vous êtes la colombe qui apparut au baptême sur ce même JÉSUS, ou encore le vent impétueux, le feu miraculeux du Cénacle, puisque vous avez choisi ces objets comme de purs

Digitized by Google

instruments, ou plutôt des indices, des signes sensibles de votre opération secrète.

Et cependant, ô Esprit divin, c'est par vous que tout don parfait descend du ciel vers nous : vous-même êtes le « *Don de Dieu* », et tout dans notre monde tant matériel que spirituel, reçoit et conserve de vous le mouvement et la vie, encore que votre action se dissimule, comme celle de l'air dans lequel nous nous mouvons et nous respirons, sans que le plus souvent nous pensions à sa bienfaisante et indispensable présence.

Puis donc que la belle lumière de vos Écritures nous a révélé quelque chose de vos œuvres, et qu'aussi bien, nous en avons reçu l'assurance, votre onction, notre gloire dès ici-bas, doit encore nous apprendre toutes choses, souffrez que nous frappions à la porte de votre tendresse ; ne permettez pas que nous soyons semblables à ces chrétiens trop nombreux de nos jours qui en sont à ignorer s'il y a un Saint-Esprit.

IV.

DÈS l'origine de la création naturelle, le récit mystérieux de la Genèse nous montre le souffle de Dieu planant sur les ondes comme pour les féconder, de sorte que ces merveilleuses productions qui s'échelonnent sur les six jours de la création jaillissent comme autant de fruits dus à sa chaleur vivifiante. Et qu'on ne dise pas qu'il s'agit ici purement d'un souffle matériel, de cette créature dont nous avons emprunté le nom pour désigner la troisième Personne de l'adorable Trinité : ce serait aller contre la pensée des Saints, contre le sentiment de l'Église elle-même. Celle-ci, en effet, dans sa liturgie, s'exprime nettement sur le rôle de l'Esprit sanctificateur dans ce premier baptême du monde ; elle affirme que c'est la sagesse de cet Esprit qui nous a créés et sa providence qui nous gouverne : doctrine que la sainte Théologie a formulée par un mot emprunté à l'apôtre saint Paul, en enseignant que si tout a été du Père, par le Fils, tout est dans le Saint-Esprit, en tant que la Bonté divine, attribut qui nous manifeste plus spécialement la personne du Saint-Esprit, contient toutes choses en les conservant et les dirigeant vers leur fin.

V.

MAIS il n'y a là qu'une faible image du rôle de l'Esprit dans un autre monde bien supérieur : le monde de la grâce, qui se prépare dans l'élection du peuple Juif, atteint sa perfection essentielle dans le Verbe Incarné et va se terminant et s'achevant dans le temps jusqu'à la fin des siècles.

Ne planait-il pas de nouveau sur les eaux, cet Esprit d'amour, lorsque durant le long chaos qui précéda la restauration de l'homme, il disséminait et conservait parmi les peuples les semences fécondes de la tradition primitive, se choisissait un peuple particulier auquel il donnait des lois, dont il assistait les chefs, par les prophètes duquel il parlait ?

Digitized by Google

Et lorsque vint le moment où le Verbe daigna se faire chair, ne fut-ce pas ce même Esprit qui répandit sur la Vierge son ombre efficace pour cette œuvre d'amour, de sorte que nous confessons que JÉSUS a été conçu du Saint-Esprit ? Aussi que ce nouveau monde fut admirable, et comme Dieu dut dire en le contemplant, que tout y était parfaitement bon ! C'est que l'Esprit ne s'y était pas donné avec mesure, il avait voulu faire non seulement une belle œuvre, mais un chef-d'œuvre dans le sens le plus vrai qu'eut jamais le mot, le Chef incomparable d'une œuvre sublime, le Chef de l'Église son Corps mystique.

Réunissons donc par la pensée tout ce qu'il peut y avoir de plus beau, de plus riche dans les trésors de Dieu : et d'abord cette grâce sanctifiante, souche merveilleuse de toute la vie surnaturelle qui divinise l'essence même de l'âme ; puis ces vertus multiples qui, comme autant de ruisseaux, vont porter la fécondité jusque dans les puissances extrêmes ; ces sept dons par lesquels l'Esprit perfectionne les mêmes puissances en les rendant entièrement dociles à ses mouvements ; ces sept béatitudes, résultat de la mise en action des sept dons, avec ces douze fruits énumérés par l'Apôtre, qui les uns comme les autres, quoique à des degrés différents, nous donnent dès ici-bas un avant-goût du bonheur, récompense de la vertu. Ajoutons à ces grâces qui font de l'âme de JÉSUS l'objet des complaisances du Père céleste, les autres grâces gratuites innombrables qui toutes lui convenaient comme au premier docteur de notre foi. Concevons toutes ces grâces portées au plus haut degré qu'elles puissent atteindre dans une âme finie encore qu'unie substantiellement à un être Infini ; dégageons-les de tout ce qui convient exclusivement à notre condition de voyageurs, et nous aurons peut-être une vue quelconque de ce monde de la grâce, de ce chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint, qui s'appelle JÉSUS.

Mais non : nos regards sont trop faibles ; la blancheur de cette lumière trop éclatante les éblouit. Tournons-nous plutôt vers l'Église dans laquelle, comme à travers un prisme puissant, l'Esprit-Saint s'est plu à décomposer et répandre dans des proportions magnifiques les splendeurs de l'Homme-Dieu. Et d'abord il la possède entièrement et la meut comme il possédait l'âme de JÉSUS : son rôle dans l'Église est véritablement le même que celui de notre âme dans notre corps ; hors de lui point de vie, point de mouvement, impossible de dire avec profit : « Seigneur JÉSUS », de crier vers Dieu : « Père, Père. » Depuis le jour sacré où cet Esprit impétueux s'est emparé de l'Église, encore contenue dans l'étroite enceinte du Cénacle, il n'a cessé de faire couler sur elle les grâces jaillissant de la croix par les canaux des sept sacrements. Le nouveau régénéré est baptisé dans l'Esprit-Saint, et l'eau qui lui a rendu la vie a dû d'abord être sanctifiée par l'action de cet Esprit ; c'est l'Esprit lui-même qui vient sur le nouveau confirmé avec l'imposition des mains et l'onction du Saint-Chrême ; ce même Esprit est réellement « la rémission de tous les péchés », que nous confère le sacre-

Digitized by Google

ment de Pénitence. Dans la divine Eucharistie, c'est l'opération de ce même Esprit qui renouvelle le mystère de l'Incarnation en transformant nos humbles offrandes. Et ainsi des autres.

Si maintenant nous venons à parcourir les divers membres du Corps du Christ, les échelons de sa hiérarchie, les différents ordres de ses fidèles, n'est-ce pas ce même Esprit qui a orné et consolidé ces cieux spirituels qui sont les apôtres et les évangélistes, qui ne cesse de prêter son assistance infaillible au successeur de Pierre en particulier comme aux successeurs des apôtres réunis dans ces assises solennelles, que l'on désigne sous le nom de Conciles ? N'est-ce pas de lui que sont venus aux martyrs leur force invincible, aux Docteurs leurs lumières étonnantes, aux innombrables habitants des solitudes leur amour héroïque de la perfection, aux humbles vierges du cloître tant de révélations sublimes, aux Saints de toutes les époques le courage et la persévérance pour accomplir la mission reçue du ciel ? N'est-ce pas ce même Esprit qui fait tressaillir sans cesse l'Épouse du Christ dans ces cantiques immortels qui l'accompagneront jusqu'à la fin des temps ? O Esprit-Saint, que vous êtes grand et digne de louange dans la cité de Dieu, sur sa montagne sainte ! Mais aussi qu'ils sont à plaindre, ceux qui se séparant d'un aussi magnifique organisme, languissent et se meurent, privés de votre action vivifiante !

VI.

CE monde de la grâce déjà si beau n'est encore cependant qu'une fleur en germe; le plein épanouissement appartient à la création de la gloire. Mais comme tout était épanoui en JÉSUS, son âme était glorifiée dès ici-bas, et son corps le fut dès que l'état de mortalité ne fut plus requis pour notre salut.

Écoutons la promesse, et que l'espérance dilate nos cœurs : le même Esprit de celui qui a ressuscité JÉSUS d'entre les morts et qui habite en nous, doit aussi contribuer à l'œuvre de notre glorification. Lorsque notre corps est confié à la terre, il garde au sein même de la corruption le gage de l'Esprit, de cet Esprit que le Seigneur a déclaré semblable à l'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Aussi un jour viendra où les créatures, retournées pour un temps dans leur poussière, se verront rendre de nouveau le souffle de vie ; elles renaîtront, et en même temps la face de la terre se trouvera renouvelée. Alors, à la lueur de la clarté bienheureuse, aura lieu la grande dédicace de l'Église du Christ, le sacre royal et définitif, par lequel l'Onction sainte pénétrera tout d'ineffables irradiations, présentant ainsi aux regards de l'auguste Trinité les prémices de la première création, réparée, sanctifiée, glorifiée et affermie à jamais dans l'Esprit-Saint.

VII.

L'APOTRE nous conjure de « ne pas éteindre l'Esprit [1] », qui opère de tels prodiges.

1. I Thess. V, 19.

Digitized by Google

Ah ! Dieu nous garde d'un tel malheur ! Il en est tant en nos jours de pâle obscurité, qui s'épuisent à cette tâche ingrate, qui commettent en se jouant ce péché contre le Saint-Esprit qui seul, a dit le Fils de l'homme,ne sera jamais remis ni en cette vie, ni dans l'autre.

Mais sans aller jusqu'à l'éteindre, nous pourrions « le contrister », cet Esprit de bonté : et ce serait encore là un grand malheur. Combien cependant le contristent en s'imaginant parfois servir ses intérêts ! On veut éprouver les esprits, et on va jusqu'à tenter l'Esprit de Dieu ; on veut tout mesurer d'après les calculs étroits de la prudence humaine, et l'on oublie que là où se trouve l'Esprit de Dieu, là est aussi la liberté. Ah ! laissons donc faire l'Esprit ! C'est un fleuve impétueux qui inonde de joie, ouvrons toutes larges les avenues de notre âme à ces flots envahisseurs ; c'est une huile d'allégresse, qu'elle pénètre jusqu'à la moelle de nos os ; c'est le défenseur et le guide de notre liberté, marchons à sa suite, écoutons ses gémissements inénarrables, permettons-lui de tressaillir à l'aise dans toute la capacité de notre esprit, de notre cœur, de notre corps même, s'il lui plaît d'aller jusque-là.

O Église, dont la naissance en ce jour fait la joie de toute la terre, Jésus nous a assuré que l'Esprit de vérite demeurerait à jamais en vous. Nous donc, qui voulons vivre de cet Esprit, nous mettrons toujours au principe de notre joie le bonheur de contempler votre beauté, d'admirer votre force, d'étudier les moindres pulsations de votre vie toute merveilleuse. En nous attachant à vous, nous ne saurions nous séparer de l'Esprit, et partant, nous ne saurions mourir, puisque mourir, c'est perdre l'esprit. Nous vivrons donc constamment de votre vie, de votre Esprit, gémissant avec vous, nous réjouissant avec vous, nous purifiant sans cesse avec vous, afin de mériter de nous élancer avec vous dans les airs au devant du Christ, dès que l'Esprit et l'Épouse auront donné le signal impatiemment attendu, en disant : « Venez. »

St Benoit prophète et le roi Totila.

U loin déjà se répandait le bruit de la pénétration des cœurs et de la science des choses cachées, dont Dieu favorisait Benoît.

Or, il advint que le roi des Goths, Totila, apprit, lui aussi, ces merveilles; il résolut d'en constater la vérité.

Et, se mettant en marche, il parvint en un lieu peu distant du Cassin. Là, il fit halte, et prévint le saint de son approche.

Digitized by Google

Benoît lui répondit qu'il l'attendait.

Mais le roi, voulant éprouver l'esprit du saint moine, se crut permis d'user de subterfuge à son égard.

Il avait un garde nommé Riggo : Riggo fut habillé en roi. De la couronne aux brodequins, tout en Riggo était royal, sauf la personne.

Les trois intimes de Totila, qui toujours étaient à ses côtés, Vultéric, Rudéric et Blindin, furent donnés à Riggo comme entourage. En outre, il eut des gardes, une suite nombreuse. Rien ne fut négligé pour que l'illusion fût complète.

Le roi, le vrai roi, espérait surprendre Benoît et lui donner le change, pour lui ravir sa réputation d'homme de Dieu.

Mais la Providence y veillait.

Riggo s'avança vers la montagne sainte, entouré de la pompe des souverains du siècle. Benoît se tenait assis dehors.

Du plus loin qu'il aperçut le faux monarque : « Dépose tout cela, mon fils, lui cria-t-il, dépose donc tout cela. Tu n'as aucun droit à ces grandeurs ! »

Confondu, le trompeur tomba la face contre terre ; il avait osé se jouer d'un tel homme ! il tremblait, maintenant, et toute sa suite avec lui.

Honteux, confus, n'osant approcher davantage, ils retournèrent à leur maître et lui dirent combien vite ils avaient été pris.

***

Totila résolut alors d'aller trouver lui-même l'homme de Dieu.

Et comme il le voyait de loin qui l'attendait assis, le roi craignit, s'arrêta et se prosterna à terre.

Par deux et trois fois Benoît lui enjoignit de se lever ; mais lui, en présence du saint, ne pouvait s'y résoudre.

Le serviteur du CHRIST daigna alors s'avancer vers lui, le prit, le leva de terre, lui reprocha ses actes et lui prédit, en quelques mots, l'avenir que lui réservait la Providence.

— « Tu fais beaucoup de mal, ô roi, tu en as fait beaucoup. Arrête-toi sur ce chemin d'iniquité. Voici ce qui t'attend : tu entreras dans Rome, puis tu passeras la mer ; tu régneras neuf ans, et le dixième tu mourras. »

Le roi fut terrifié ; il demanda les prières de saint Benoît, et se retira. A dater de ce jour, il fut moins cruel.

Il prit Rome bientôt après ; ensuite, il passa en Sicile ; et l'an dixième de son règne, par un effet du jugement de Dieu, il perdit le royaume et la vie.

Digitized by Google

Et comme un jour l'évêque de Canuse, que Benoît chérissait d'un amour tendre à cause de ses vertus, et qu'il aimait à voir venir au Mont-Cassin, parlait au saint de cette prise de Rome par Totila, et exprimait la crainte de voir détruire de fond en comble cette ville vénérable, le saint lui répondit :

— « Rome ne sera pas détruite par les Gentils ; mais, ébranlée par les vents, les tempêtes et les tremblements de terre, Rome s'effondrera d'elle-même. »

Et saint Grégoire ajoute :

« Cette prophétie est aujourd'hui sans mystères pour nous. Ne voyons-nous pas, autour de nous, dans Rome, les murailles ébranlées et détruites, les maisons renversées, les églises démolies par la tempête? Tous les édifices de la ville antique s'effondrent sous le poids d'une trop longue vieillesse; de jour en jour ils marchent vers une ruine plus complète. »

ENTRETIENS FAMILIERS SUR LA SAINTE MESSE.

LE MISSEL.

I. — Théorie.

BEAUCOUP de personnes pieuses se figurent que le *Missel* doit être pour les fidèles un livre fermé.

Tous les jours on le voit sur l'autel : c'est le livre du prêtre, se dit-on ; on ne songe même pas à en tirer quelque profit.

Et cependant, c'est ce livre-là qui contient le résumé de notre foi, la moelle de notre sainte Religion : *Legem credendi lex statuat supplicandi :* la manière dont nous prions est la norme de notre foi.

Oui, le texte du *Missel*, c'est bien là pour nous la prière officielle, telle que l'Église entend nous l'enseigner.

Ces formules sacrées qu'elle nous met dans la bouche sont vénérables, fortes, antiques, substantielles ; quand nous les prononçons, nous nous sentons fiers de prier ainsi.

Fiers de prier comme les apôtres, comme les martyrs, les confesseurs, les vierges, les héros, nos frères de tous les âges.

Digitized by Google

Fiers de prononcer des paroles composées par les apôtres, les papes, les saints, par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même.

Confiants enfin, et assurés d'être exaucés; car, nous nous appuyons sans cesse, dans le texte sacré, sur les mérites infinis du Sauveur, sur la sainte Église et la Communion des saints.

***

Mais, me direz-vous, est-il donc pour nous, le *Missel?*

Je vous réponds : Ouvrez-le et lisez.

A chaque page, vous y verrez que les fidèles sont censés prier avec le célébrant, qui offre la sainte Victime au nom de tous et pour tous.

Toutes les formules y sont au pluriel. C'est toujours : *nous vous supplions, accordez-nous, faites-nous comprendre et aimer*, etc.

Et quel sens, dites-moi, ces paroles auraient-elles, si l'Église ne supposait pas que les fidèles sont unis au célébrant, et le suivent pas à pas durant toute la marche du sacrifice ?

Et puis, ces entretiens sublimes entre le prêtre et les fidèles? que signifient-ils si les fidèles s'isolent ?

Voyez-vous, dès le début du sacrifice, le prêtre d'une part, craignant de monter à l'autel et s'humiliant devant son Seigneur et son Dieu ? d'autre part, les fidèles l'encouragent et l'exhortent, confessent eux-mêmes leurs fautes, et le décident enfin à espérer en Dieu et à offrir l'Agneau sans tache, pour le bien de tous.

Puis viennent ces belles oraisons ou *collectes*, ainsi nommées parce qu'elles *rassemblent*, comme en un faisceau, les vœux et les aspirations de tous les assistants. — *Amen*, disons-nous à chaque fois, comme pour répéter toute la prière, lui donner plus de poids, la faire pénétrer jusqu'au cœur de Dieu.

Et ces *Amen*, nous rapportent les auteurs antiques, retentissaient jadis avec un tel éclat qu'ils paraissaient ébranler les voûtes du temple non moins que les poitrines de la pieuse assemblée.

Les lectures : l'Épître, l'Évangile, pour qui sont-elles si non pour vous, fidèles? Autrefois, on les faisait du haut de l'ambon, et le peuple attentif demeurait suspendu aux lèvres du lecteur. Et quand celui-ci fermait le livre, les fidèles de s'écrier dans un saint enthousiasme : *Rendons grâces à Dieu, Louange à vous, ô* CHRIST !

Que dire enfin de l'entretien mystique et sublime qui précède la Préface ?

Au moment d'aborder l'action sacrosainte, le prêtre veut encore que nous le soutenions dans sa faiblesse ; pour lui, il nous entraîne vers Dieu par sa parole apostolique.

Digitized by Google

— Que le Seigneur soit avec vous. — Et avec votre esprit.

— En haut, nos cœurs. — Nous les tenons déjà tournés vers le Seigneur.

— Rendons grâces au Seigneur notre Dieu. — Oui, cela convient et c'est juste.

Et durant tout le cours du canon, partie la plus vénérable du Sacrifice, le prêtre, quoiqu'il ne s'entretienne plus avec nous, ne cesse cependant de parler en notre nom et comme notre représentant.

La Communion, plus encore que toute autre partie de la Messe, indique l'union intime qui existe entre le célébrant et les fidèles. Car le corps du CHRIST est le vrai lien de la charité.

C'est ici le moment où les pieux fidèles devraient prendre une part active au sacrifice qu'ils offrent avec le prêtre : tous devraient communier à la messe qu'ils entendent ; tel est le désir de l'Église, exprimé encore explicitement par le Concile de Trente.

Tout l'indique dans cette partie de la Messe : les paroles, les cérémonies, tout l'ensemble nous montre que la Victime Sainte est pour les fidèles aussi bien que pour le prêtre.

Pourquoi faisons-nous si peu la communion quotidienne ? Bien des personnes, engagées même dans les affaires du siècle, pourraient la faire. — Le corps de N.-S. JÉSUS-CHRIST est la *nourriture* de nos âmes ; nos âmes en ont faim et soif, et nous les laissons languir !

La sainte Communion n'est pas seulement pour les Saints, elle est pour *tous les hommes de bonne volonté*, et ils sont nombreux.

La Messe se termine enfin pas des oraisons communes, ou Post-communions, analogues à celles du commencement. Elles sont l'action de grâces des fidèles et du prêtre, après la sainte Communion, autrefois inséparable de la Messe. Puis les fidèles reçoivent en commun la bénédiction du ministre de Dieu, qui doit faire fructifier en eux les grâces du sacrifice et les soutenir dans leurs rudes labeurs, tout le long du jour, jusqu'à ce que, le lendemain, ils viennent puiser de nouveau énergie, force, persévérance dans l'action commune et sacrée du Sacrifice trois fois saint !

II. — Pratique.

NOUS n'avons fait qu'effleurer le contenu du *Missel;* notre but, chers fidèles, était de vous faire voir qu'il vous est destiné, qu'il est de plein droit votre livre.

Croyez-nous, répondez au désir de l'Église votre mère. Dorénavant, *assistez à la Messe, en faisant usage de votre Missel.*

Digitized by Google

Mais, encore, faut-il le connaître et savoir s'en servir. Écoutez donc nos petites indications.

Le Missel contient quatre parties distinctes, auxquelles il faut savoir recourir pour les différentes parties de la Messe.

1° *L'Ordinaire de la Messe.* — Il se trouve habituellement au milieu du volume, pour la plus grande facilité pratique du prêtre et des fidèles ; car c'est là la partie à laquelle il faut recourir le plus souvent. Elle contient toutes les prières de la Messe qui ne varient pas, qui se présentent chaque jour. Vous y trouverez les prières préparatoires, le *Gloria*, le *Credo*, les prières de l'Offertoire, les Préfaces, la solennelle prière du Canon, qui ne varie pas et s'étend depuis la fin de la Préface jusqu'au *Pater*, enfin la Communion et les dernières prières de la Messe, principalement l'Évangile de St Jean.

Vous remarquez déjà, cher lecteur, que la Messe serait loin d'être complète par l'ensemble des prières susdites. Il y a, à chaque Messe, beaucoup de parties *propres*, qui varient suivant l'office du jour, soit que l'on fasse un office *du temps*, soit que l'on célèbre *la fête d'un saint.*

De là, deux parties subséquentes du Missel, le *Propre du temps*, et le *Propre des Saints.*

2° *Le Propre du temps* contient toutes les parties propres, pour les Dimanches et fêtes de l'année qui se règlent d'après le cycle Pascal, ainsi que pour les féries, ou jours de semaine qui ont un office propre. Vous trouverez donc là, l'Introït, l'Oraison, l'Épître, le Graduel (ou le Trait, ou enfin la Séquence s'il y en a, ou l'*Alleluia* au temps Pascal), l'Évangile, l'Offertoire, la Secrète, la Communion et la Postcommunion. — Mais notez bien, que l'on ne fera pas toujours l'office du Dimanche : si en ce jour se rencontre la fête d'un saint qui soit une fête *double*, ce qui arrive fréquemment, l'office du Dimanche ou de la férie est remplacé par la fête du saint, et l'on fait simplement *mémoire* du Dimanche, c'est-à-dire, qu'après l'Oraison, la Secrète et la Postcommunion de la fête, on dit l'Oraison, la Secrète et la Postcommunion du Dimanche ou de la férie.

3° *Le Propre des Saints.* C'est ici que l'on trouve les messes propres, c'est-à-dire les parties propres aux messes des Saints de toute l'année dont l'Église célèbre la fête. Elles sont disposées d'après l'ordre du calendrier ecclésiastique, à savoir depuis le commencement de l'Avent (fin de novembre), jusqu'à la fin du temps de la Pentecôte (fin de novembre également).

4° *Le Commun des Saints.* Enfin, beaucoup de Saints de la même

Digitized by Google

catégorie, ayant des messes identiques ou ne différant que par les oraisons ou de légères variantes, le Missel contient une quatrième partie intitulée: *Commun des Saints.* On y trouve, pour les différentes catégories de Saints: Apôtres, Martyrs, Confesseurs, Abbés, Vierges, Saintes femmes, etc. les parties habituellement communes qui manquent à l'*Ordinaire de la Messe ;* on n'a plus alors qu'à prendre les parties absolument spéciales à chaque Saint, au Propre des Saints.

Voilà, cher lecteur, la clé de ce livre fermé ; il ne faut pas, assurément, une grande dose de science pour savoir s'en servir.

De petits enfants de neuf ans savent et comprennent tout cela parfaitement, pour peu qu'on le leur explique : et vous les voyez chercher avec zèle, tout le temps de la messe, dans leur gros livre, les différentes parties du saint Sacrifice, et les réciter dévotement avec le prêtre.

Cependant, vous pourriez ne pas m'avoir encore suffisamment compris. Car, n'êtes-vous pas, plusieurs d'entre vous, un peu enfants en cette matière ?

Je suis donc la méthode que l'on suit avec les enfants et je reprends mon explication sur un nouveau plan. — Vous connaissez les grandes lignes ; abordons le détail.

Supposons que nous assistions à la Messe le jour de la Pentecôte, une des plus grandes fêtes de l'année ; elle dépend du cycle Pascal, c'est donc dans le *Propre du temps* que nous trouverons les parties propres.

1° A L'ORDINAIRE DE LA MESSE, je trouve : les prières au bas de l'autel, *Aufer a nobis* et *Oramus te*, qui se suivent.

2° AU PROPRE DU TEMPS (Dimanche de la Pentecôte) : l'introït.

3° A L'ORDINAIRE : le *Kyrie*, le *Gloria.*

4° AU PROPRE : l'Oraison, l'Épître, l'*Alleluia*, la séquence, l'évangile.

5° A L'ORDINAIRE : le *Credo.*

6° AU PROPRE : l'offertoire.

7° A L'ORDINAIRE : l'oblation de l'hostie et du calice, les autres prières de l'offertoire, celles des encensements, l'ablution des mains, la prière *Suscipe*, l'*Orate fratres.*

8° AU PROPRE : la Secrète.

9° A L'ORDINAIRE : la préface de la Pentecôte, (préfaces propres placées immédiatement après l'Ordinaire) : le *Sanctus*, le canon tout entier, sauf les prières *Communicantes* et *Hanc igitur*, qui aujourd'hui sont propres, et que l'on trouvera à la suite de la préface de la Pentecôte.

Digitized by Google

10° AU PROPRE : la communion et la postcommunion.

11° A L'ORDINAIRE : l'*Ite missa est*, le *Placeat*, la bénédiction, et l'évangile de St Jean.

Pour suivre exactement la messe de la Pentecôte, il vous faudra donc changer onze fois de place dans votre Missel ; mais ne vous effrayez pas : remarquez bien que vous n'aurez à recourir qu'à *deux* endroits différents, en alternant toujours.

Il y a des cas, où il faudrait recourir ainsi aux quatre parties du Missel, pour une seule messe. Prenons pour exemple, la fête de Ste Julienne de Falconieri, vierge, qui se célèbre le 19 juin, et supposons que cette fête vienne à tomber un Dimanche dont il faille faire *mémoire*.

Voici les prières que vous trouverez aux quatre parties du Missel.

1° A l'*Ordinaire:* les prières au pied de l'autel, *Aufer a nobis*, *Oramus te*, *Kyrie*, *Gloria*, *Credo*, oblation de l'Hostie et du Calice, prières de l'offertoire, les encensements, ablution des mains, *Suscipe*, *Orate fratres*, la préface de la Ste Trinité (à cause du Dimanche), le *Sanctus*, le canon et les prières à la fin de la Messe.

2° *Au commun des Vierges :* la Messe *Dilexisti* tout entière, à l'exception de l'Oraison : Introït, épitre, graduel, évangile, offertoire, secrète, communion et postcommunion.

3° Au *propre des Saints :* (au 19 juin), rien que l'Oraison de Ste Julienne, et la mémoire, c'est-à-dire, l'oraison, la secrète et la postcommunion des SS. Gervais et Protais, martyrs, dont la fête se célèbre le même jour, et qui se trouve à la suite de celle de Ste Julienne.

4° Enfin, au *propre du temps*, la mémoire du Dimanche (l'un des premiers après la Pentecôte) c'est-à-dire, l'oraison, la secrète et la postcommunion de ce Dimanche, et l'Évangile qui se dit à la fin de la Messe en remplacement de celui de St Jean.

Essayez, cher lecteur, cette méthode vraiment bonne de suivre la Sainte Messe.

Si vous tâtonnez quelque peu au début ne vous découragez pas ; n'allez pas croire non plus que vous avez mal entendu la messe parce que, les premières fois, vous vous êtes senti très absorbé par le souci matériel de vous y retrouver. Ce souci et ce zèle sont agréables à Dieu.

Cette gêne, d'ailleurs, que vous éprouverez les premières fois, ne durera pas. Les commencements sont toujours arides : persévérez et au bout de peu de semaines, vous vous sentirez les allures libres,

Digitized by Google

le cœur léger, et l'âme fière de vous voir devenu meilleur enfant de la sainte Église.

Vous commencerez alors à goûter les merveilles et les douceurs, non pas fades mais suaves et substantielles, de la liturgie catholique; un trésor vous sera ouvert, trésor caché pour vous jusqu'ici, mais qui vous appartient.

Il vous faut le déterrer et en briser le couvercle.

LIENS FRATERNELS. — LETTRES DE NOS AMIS.

Souscription *pour permettre au* Messager *de se développer tout en baissant son prix d'abonnement.*

Première liste.

MADAME Th. Moretus de Bouchout, Anvers	fr.	10,00
Madame la Vicesse Alf. de Spoelberch, Bruxelles	»	20,00
Madame Fallon, Namur	»	25,00
Mr le Chne de Wouters, Braine-le-Comte	»	10,00
Madame la Comtesse de Hemricourt de Grunne, Bruxelles	»	20,00
Mlle la Comtesse J. de Mérode, Bruxelles	»	100,00
Les Dames Bernardines du Refuge de Marie, Gand	»	4,00
Rév. M. Rohmer, à Delle, France	»	5,00
Melle M. de Moreau, Ermeton	»	10,00
M. Ch. de Montpellier, Gouverneur de la prov. de Namur	»	20,00
Monseigneur O. van den Berghe, Protonotaire apostolique, Anvers	»	20,00
Madame A. van Havre, Anvers	»	20,00
Madame E. Smits, Couillet	»	10,00
Rév. M. Camille Roisin, prof. à Mont-sur-Marchiennes	»	3,00
Madame Vve L. F. Persille, Bruxelles	»	2,00
Madame Th. Collignon, Namur	»	20,00
Baron Alb. van Caloen, Bruges	»	10,00
Baron d'Udekem d'Acoz, Gand	»	20,00
Madame Edm. Bracq, Gand	»	20,00
Anonyme	»	10,00
Mr Fl. Jacobs, Hasselt	»	20,00
Bon V. de Garcia de la Vega, Bruxelles	»	20,00
Madame la Bonne Van de Woestyne-d'Herzele, Bruxelles	»	20,00
	fr.	419,00

Digitized by Google

NOUS remercions vivement ces premiers souscripteurs de leur bienveillante initiative qui est pour nous un puissant encouragement. — Aidés de ce généreux concours, nous pourrons, nous n'en doutons pas, continuer cette année à publier des livraisons de 64 pages au lieu de 48, et peut-être, dès le début de la 3e année, pourrons-nous abaisser le prix d'abonnement d'une manière générale. — Nous chercherons aussi, dès cette année, à enrichir nos fascicules de quelques illustrations. — Aussitôt que la somme nécessaire pour notre développement de cette année sera atteinte, nous nous empresserons de clore cette souscription.

L. 1 Mai 1885.

Le mondanisme dans l'éducation.

DANS une lettre précédente, nous disions que le mondanisme religieux avait en partie sa source dans le mondanisme de l'éducation.

Pour former des hommes, une éducation sérieuse et virile est nécessaire, or, l'introduction du théâtre dans l'éducation ne concourt-elle pas au contraire à développer chez le jeune homme la légèreté de l'imagination et l'exaltation des sens, au détriment de l'énergie de la volonté et de l'amour du travail ?

On se plaint de ce que la vie de plaisir a envahi la jeunesse.

Que de jeunes gens, au sortir du collège, ne savent plus s'occuper de choses sérieuses, s'ils se trouvent surtout dans une position de fortune indépendante!

Les études universitaires qui doivent les préparer à une carrière utile, sont abandonnées.

Les joies douces et les plaisirs calmes de la famille ne leur suffisent plus, la tranquillité reposante de la campagne est dédaignée pour les plaisirs fiévreux de la ville.

Les courses et les tirs, avec leurs paris indélicats, quelquefois malhonnêtes, le jeu, le théâtre, les plaisirs coupables absorbent toute leur ardeur et toute leur âme. Que de trésors de brillantes intelligences, de beaux caractères, de nobles sentiments dont la jeunesse surabonde sont ainsi perdus pour la famille, pour la société et pour la religion ! Quoi d'étonnant, si avant même que les passions soient éveillées, la vie de plaisir a envahi le collège : La longue préparation de pièces fréquentes, de concerts à la musique passionnée et théâtrale, a été l'occupation et la préoccupation d'une partie de la vie scolaire.

Des hommes compétents en matière d'éducation s'accordent à dire qu'il en résulte de graves inconvénients.

Sans parler de la perte de temps, qui est considérable, et de la dissipation que ces drames entretiennent parmi les élèves, nous croyons qu'il est dangereux pour un jeune homme d'être exposé aux séductions de la scène, surtout au moment où les vacances vont le jeter au milieu des séductions du monde.

Digitized by Google

Ces représentations dramatiques exaltent son imagination et donnent à ses sentiments une effervescence malsaine ; les applaudissements d'une foule enthousiaste composée en grande partie de personnes du sexe ; tout cela peut enivrer son cœur, ébranler sa vertu et le jeter hors de sa voie.

Nous désirons nous tromper, mais nous craignons que ces représentations scéniques n'aient été funestes à plus d'un acteur et que bien des vocations ne se soient perdues sur les tréteaux du théâtre scolaire.

« Encore un assaut comme celui-ci, c'en est fait de ma vocation et de ma vertu, » disait un jeune homme, au lendemain d'une pièce dont il avait été le héros admiré. En effet, il avait par ses chants entrainants, par son jeu dramatique et par les avantages de sa personne, attiré les regards et les cœurs et au sortir du collège, il avait été au milieu de la foule l'objet de démonstrations passionnées.

Enfin nous nous demandons si ces représentations théâtrales n'ont pas fait perdre à nos solennités scolaires leur véritable caractère ?

Les foules qui se pressent alors dans l'enceinte trop étroite de nos collèges, y viennent non pas pour applaudir aux succès des élèves, mais pour assister au spectacle dramatique. Aussi lorsque le rideau tombe, la cérémonie est terminée pour la plupart des assistants ; la salle se vide en grande partie et les prix sont proclamés devant un auditoire restreint et livré aux émotions de la scène, souvent au milieu du bruit et de l'inattention générale.

Les héros de nos fêtes scolaires ne sont plus les lauréats, mais les acteurs; le collège est envahi par le théâtre ; on ne forme pas ainsi des hommes et moins encore des chrétiens.

Pour former des chrétiens, il faut imprégner la jeunesse de la morale sévère de l'Évangile.

Chose digne de remarque ; parmi le grand nombre de saints embrasés du zèle des âmes, aucun qui dans l'ardeur d'un apostolat ingénieux à trouver des moyens de salut, ait eu l'inspiration de se servir de ce mondanisme pour attirer les âmes à Dieu.

En effet, tout ce qui exalte l'imagination sensuelle est plus propre à exciter les passions qu'à les dominer virilement et chrétiennement.

Les joies calmes de la piété perdent leur suavité après les excitations troublantes du théâtre.

Le chant grave et pieux de l'Église parait froid et monotone pour les jeunes gens exercés à la musique passionnée et enivrante du spectacle.

Les beautés de la liturgie catholique qui ravissent les cœurs purs qui l'étudient et la comprennent, perdent leur attrait à côté du jeu éblouissant de la scène.

« Une fois la répétition de la pièce finale commencée, disait un saint prêtre directeur de jeunes gens, c'en est fait de la piété et quelquefois de la morale des élèves. »

Depuis quelque temps surtout le théâtre du collège est devenu plus mondain : on veut faire du nouveau et du plus attrayant.

Digitized by Google

Les travestissements de jeunes gens en femmes ont été admis dans des rôles graves d'abord, puis bientôt après dans des rôles « où un jeune homme « travesti en femme, excité, passionné, le cœur déchiré, dit un compte rendu, « laisse échapper les accents tragiques d'une brûlante douleur, en s'adres- « sant à un autre jeune homme travesti en jeune héroïne qu'il aime et pour « laquelle il sent tressaillir l'amour humain. Amour légitime, il est vrai, « dans le personnage fictif du drame, mais qui pourrait l'être moins dans « des personnages réels de 18 ans !! »

Le ballet même qui n'est dans les opéras des théâtres qu'une exibition de volupté, a été introduit, avec plus de convenances naturellement, sur la scène des collèges et reproduit par des jeunes gens.

On a craint avec raison que les représentations des maisons d'éducation ne donnent le goût du théâtre, mais là où on en est arrivé la crainte de conduire au théâtre n'existe même plus, les dangers du théâtre sont introduits au collège. Un magistrat vénérable disait, au sortir d'une de ces exhibitions : C'est trop fort AU MOINS ICI.

Nous rendons hommage aux intentions, aux vues élevées même, qui animent les partisans dévoués du drame, mais nous croyons que les avantages du théâtre scolaire ne compensent pas ses sérieux dangers.

Ces drames, dira-t-on, contribuent à attirer les élèves aux établissements du clergé ; on ne peut nier que ces attrayants spectacles enchantent les parents, les attachent aux collèges ecclésiastiques et religieux et contribuent par conséquent à leur prospérité. Nous croyons que l'on a singulièrement exagéré l'importance des pièces, comme élément de prospérité. Ce qui recommande un établissement à la confiance des familles, c'est la solidité des études, l'ordre, la bonne éducation, la sollicitude éclairée et dévouée des maîtres pour les élèves.

Aux yeux des hommes sensés qu'importe que les élèves de tel collège brillent sur la scène, s'ils s'éclipsent dans les concours de l'enseignement et devant les jurys ?

D'ailleurs qu'on veuille ne pas l'oublier, la prospérité d'une maison d'éducation ne dépend pas seulement du nombre des élèves et ne se calcule pas par les chiffres, comme celle d'un établissement industriel ; il y a même des limites au delà desquelles la prospérité matérielle devient funeste à un collège.

Du reste, nous pourrions citer telle maison d'éducation où la suppression des pièces théâtrales a été l'aurore d'un brillant succès au point de vue du nombre même des élèves et de leurs succès dans les études, de leur éducation morale et religieuse.

Une seconde objection se présente :

Les drames forment les jeunes gens à paraître et à parler en public.

Il importe certainement de préparer les jeunes élèves à se présenter et à s'exprimer convenablement, puisque la plupart occuperont des fonctions, ou

Digitized by Google

se trouveront dans des circonstances qui les obligeront à parler en public, en chaire, au barreau, aux chambres législatives, dans les comices électoraux, dans les assemblées et les fêtes publiques; aussi faut-il en faire des orateurs et non des acteurs.

Nous voudrions que les fêtes scolaires si belles eussent un caractère sérieux et pratique et qu'on cessât de sacrifier au goût léger de l'époque jusque dans les sanctuaires de la jeunesse studieuse. Au lieu de jouer des rôles d'emprunt, qui contrastent souvent avec leur âge, pourquoi les jeunes gens n'expriment-ils pas sur la scène, leurs pensées et leurs sentiments, dans des dialogues, des récits ou des discours composés par eux ?

Les sujets ne manquent pas : pour les plus jeunes, les épisodes de la vie de collège ou de la vie de famille ; pour ceux qui suivent, les discussions littéraires ou scientifiques ; pour les avancés, l'apologie de la religion, de la vertu, les dissertations historiques.

L'académie en un mot remplacerait le théâtre, ce genre de déclamation permettrait à un public plus sérieux et non moins convenable, d'apprécier chez les élèves non seulement la diction oratoire, mais l'expression, la pensée.

L'exécution d'une cantate, ou quelques fragments de morceaux littéraires ou sacrés appelés oratorio, compléteraient le programme.

La fête pourrait se clôturer par une grande cérémonie religieuse, comme celle, par exemple, qui se fait à Rome si solennellement, au collège dirigé par les Pères Jésuites.

Les élèves, leurs parents et leurs maîtres se confondent au pied des autels dans un même sentiment de reconnaissance. Excellente préparation, calme et pieuse, pour entrer en vacances et fortifier les jeunes gens contre les séductions du monde.

Ces réflexions, dictées par le seul désir de contribuer au bien de l'éducation chrétienne, auront des contradicteurs : on ne heurte pas de front un usage qui est en grande faveur, sans soulever de vives récriminations ; mais nous espérons que tôt ou tard, mûries sérieusement, ces modestes pages contribueront à la réforme de ce que nous croyons un abus dans l'éducation. W.

Le Mans, 11 avril 1885.

MON RÉVÉREND PÈRE,

JE lis, chaque mois, la livraison du *Messager* avec un grand intérêt et un extrême plaisir. Tout ce qui concerne le culte de Saint-Benoît m'est cher, et d'autant plus cher, que, comme curé de Saint-Benoît du Mans, je suis particulièrement chargé du culte de sainte Scholastique, patronne de notre ville, dont la châsse repose à notre église paroissiale depuis l'année 1803.

La dévotion à sainte Scholastique est toujours vivace au Mans. Une

Digitized by Google

ancienne confrérie rétablie en 1878, a contribué à rendre de la splendeur à son culte. Puisse notre sainte Patronne défendre les habitants de la cité contre les ennemis du salut !

J. M. Outin,
curé de Saint-Benoît.

M. (France), 12 avril 1885.

Permettez-moi de vous dire que j'approuve pleinement la *Revue bénédictine*, et que je partage sans restriction vos appréciations sur les temps modernes et leurs funestes erreurs. T. V.

B. (Angleterre), 17 avril 1885.

Votre article sur la dévotion à la Sainte Messe m'a plu extrêmement. Oui, c'est là la vraie doctrine, la doctrine antique, qu'il faut remettre en honneur et surtout en vigueur dans le peuple chrétien. Si vous aviez besoin d'être soutenu dans cette voie par le suffrage de vos amis, je vous dirais que je suis de tout cœur avec vous. B.

P., 12 avril 1885.

Permettez-moi de vous dire tout simplement que votre *Messager des Fidèles* n'est pas seulement une lecture très attachante, mais un lien très doux et très fraternel avec la famille bénédictine qui nous est si chère.

B. L.

Chateau-Gontier, 2 mai 1885.

Si je vous procure de nouveaux abonnés, c'est surtout à cause du désir que j'ai de voir les saines traditions de l'Église, expliquées et commentées par vous, se répandre parmi le clergé qui versera sur les fidèles la science abondante puisée dans vos excellentes pages. — Continuez donc à nous instruire dans cette science de la sainte liturgie, dans cette science pratique et mystique qui a été si méconnue en France pendant longtemps. Les âmes ont besoin de cette nourriture. Vous, mon Révérend Père, vous nous aiderez à dispenser la véritable doctrine en même temps que la vraie piété, conforme en tous points à l'esprit de l'Église.

H. S., *vicaire.*

Désirs exprimés par nos abonnés.

Bruxelles.

Mon Révérend Père,

Vous provoquez les remarques de vos lecteurs. Je ne demanderais pas mieux que d'en avoir à faire pour me donner par là l'air d'un critique judicieux, mais je vous avoue que je suis fort satisfait de la revue telle qu'elle est. Cependant puisque vous demandez une communication d'idées, je vous demanderai si peut-être il ne serait pas bon d'ajouter au *Messager* une petite notice bibliographique sur les nouveaux ouvrages liturgiques ? N'y aurait-il

Digitized by Google

pas non plus un champ intéressant à exploiter, en traitant certaines questions de droit canon, qui auraient aussi de l'intérêt pour les laïques?

V. d. G.

D., 22 avril 1885.

S'IL m'était permis d'exprimer un désir, ce serait de voir publier un tableau bien complet et bien exact de tous les abonnés du *Messager*. Ne formons-nous pas une grande famille, et ne serait-ce pas là un lien bien consolant? Car tous nous ferions ainsi connaissance entre nous; quoique séparés par la distance, nous connaitrions nos frères animés des mêmes sentiments et professant les mêmes principes. R.

Ch., 3 mai 1885.

Vous avez demandé à vos abonnés de faire leurs reflexions sur le *Messager*. Or, il m'est venu à l'esprit une idée que vous trouverez peut-être originale, mais je vous la donne pour ce qu'elle vaut et vous en ferez ce que vous jugerez bon. — La plupart des journaux, des revues donnent à la fin des morceaux de musique profane, ou même prétendûment religieuse. Pourquoi ne les imiteriez-vous pas en faisant mieux, et en donnant chaque mois un morceau de véritable musique religieuse, c'est-à-dire de plain-chant, soit un morceau grégorien, soit une de ces magnifiques proses du moyen âge que l'on trouve en si grand nombre dans nos manuscrits? Vous avez pour but de rendre à la piété son véritable fondement qui est la liturgie. Mais la liturgie n'est complète, elle ne devient vraiment populaire que par le chant, et il lui manquera toujours quelque chose si elle n'est pas chantée. — De cette manière, votre revue serait vraiment complète sous tous les rapports.

R. de S. B.

L., 18 Avril 1885.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

DANS le *Messager des fidèles*, vous faites appel à toutes les bonnes volontés; qu'il soit donc permis à la plus insignifiante de vos lectrices de glisser ici quelques mots au sujet de « la Chronique de l'Église ».

Cette partie de votre pieuse revue semble devoir être à la fois bien importante et bien intéressante. Vous paraissez avoir adopté pour cette Chronique l'ordre géographique ; c'est ainsi que la « *Palestine* » obtient une petite mention entre la Turquie et l'Extrême-Orient. N'y aurait-il pas, mon Révérend Père, une tout autre place, et une tout autre valeur à donner à cette contrée? N'y aurait-il même pas là une mine précieuse à exploiter pour une revue monastique ?

Vous savez ce qu'a été la Palestine, en elle-même, ce qu'elle a été pour les âges de Foi, ce qu'elle redeviendra peut-être pour l'Église, à notre époque, où l'Occident est si troublé. Je le répète, n'y aurait-il pas là une voie à rouvrir à la foi, aux aspirations et aux pieuses entreprises de nos chrétiens

Digitized by Google

modernes. Ne conviendrait-il pas à des fils de St-Benoît de reprendre sous ce rapport, une partie de l'héritage d'Urbain II et de St Bernard?

Non pas, sans doute, pour réveiller le souvenir d'expéditions guerrières, mais pour ramener vers les Lieux-Saints si malheureusement abandonnés (et cet abandon n'a pas porté bonheur à l'occident chrétien) l'attention, la piété, les pèlerinages, les aumônes et les fondations religieuses. Il me semble, mon Révérend Père, que le *Messager* bénédictin semble fait pour cette mission, de même que cette mission semble faite pour lui.

Je n'ajouterai plus qu'un mot: Mgr votre Révérendissime Abbé a été appelé par la Providence à visiter les Saints-Lieux; il a même eu le bonheur de voir se renouveler pour la première fois depuis les croisades, le *Saint-Sacrifice au lieu du Cénacle;* n'y a-t-il pas là un antécédent providentiel?.. Le Cénacle et le Mont Sion, vous savez tout ce que cela rappelle et dit encore aux âmes de Foi.

Vous semblez avoir pris comme principal objet le Très Saint Sacrifice et l'Œuvre de Dieu, la Sainte Psalmodie qui en est le digne accompagnement. Mon Révérend Père, rappelez-vous où ces saintes choses ont pris cours, et dites-nous, s'il vous plaît, dans un de vos prochains Nos ce que le Mont Sion, ce que l'emplacement du Cénacle doivent être pour tous *les fidèles*, mais surtout pour les Bénédictins, pour les fils de la Louange divine, et à ce titre les héritiers et les successeurs de David.

Une bénédictine.

LE VIIIe CENTENAIRE DE ST GRÉGOIRE VII.

LE 25 mai de cette année nous ramène le 800e anniversaire du jour où l'héroïque Pontife saint Grégoire VII quitta cette terre « en confesseur et martyr » (1). Par une coïncidence fâcheuse, sa fête tombant cette année le second jour de la Pentecôte eût dû être entièrement supprimée d'après les récentes modifications apportées au texte des rubriques. Mais le siège apostolique, faisant droit aux pieux désirs qui lui ont été manifestés, et allant même au delà, a permis en certains lieux de célébrer la fête du grand Pape le dimanche 7 juin, à l'instar des solennités de première classe, avec un triduum que couronnera la bénédiction apostolique donnée à l'issue de la Messe pontificale du troisième jour.

1. « Confessor et martyr obiit. » Hug. Flaviniac. chronic. ad ann. 1085.

Digitized by Google

Nous avions songé à profiter de cette occasion pour faire connaître davantage à nos lecteurs cette admirable figure, mais au dernier moment une circonstance imprévue a empêché la réalisation de ce projet. D'ailleurs nous avons déjà retracé à grands traits en une autre circonstance (1) le caractère de la mission de Grégoire par rapport à l'Église universelle. Aujourd'hui, on nous permettra d'insister spécialement sur les relations intimes d'Hildebrand, avec l'Ordre monastique, dont il reste une des gloires les plus éclatantes, bien que trop longtemps méconnue.

Sorti lui-même du cloître bénédictin, le successeur d'Alexandre II, se trouvait de longue main préparé par la Providence pour entrer résolument dans l'arène contre les oppresseurs de l'Épouse du Christ. « Mais on peut l'affirmer, dit l'auteur des *Moines d'Occident* (2), tout le génie d'Hildebrand eût été impuissant pour arrêter le mal et pour le guérir, s'il n'avait pu disposer, dans cette lutte suprême, des ressources que lui présentait l'Ordre monastique. »

Aussi, dès son avènement, ce fut là que le nouveau Pape alla chercher ses plus fidèles auxiliaires, ses conseillers, ses légats, ses cardinaux et jusqu'à ses successeurs même. Il nous suffira de rappeler ici Hugues de Cluny, Didier du Mont Cassin, Alfano de Salerne, Anselme de Lucques, Odon de Chatillon, Hugues de Die, Guitmond d'Aversa, Brunon de Segui, Gautier de Pontoise, Simon de Crépy, Bernard de St-Victor de Marseille, Guillaume de Hirschau, et tant d'autres qui, répondant à l'appel de Grégoire, bravèrent toutes les persécutions pour soutenir avec lui l'honneur du siège de Pierre et combattre vaillamment le bon combat.

Pour Grégoire, les moines sont « les membres principaux », la portion d'élite du troupeau du Christ ; et comme tels, ils doivent se trouver dans une liaison plus intime avec le chef visible de cette Église, pour lui prêter leur aide en temps opportun, sinon par l'action, du moins par la prière qui exige nécessairement la paix et la liberté (3). De là ces exemptions, qui empêchaient les évêques, trop souvent hostiles alors, d'inquiéter les moines dans les démonstrations de leur dévouement à la chaire apostolique. De là ces honneurs et ces dignités qui, relevant aux yeux des peuples la

1. Cf. *Messager des fidèles*, t. I, p. 101.

2. T. VI, p. 359.

3. « An ignoras quod sancti Patres plerumque et religiosa monasteria de subjectione episcoporum... propter infestationem praesidentium diviserunt, et perpetua libertate donantes apostolicae sedi *velut principalia Capiti suo membra adhaerere* sanxerunt? » (Epist. S. Gregor. VII, lib. II, ep. 69, ad Cunibertum episcop. Taurinensem.)

Digitized by Google

grandeur des associations monastiques, les mettaient à même d'étendre et d'accroître leur influence salutaire sur la société.

De nos jours, grâce à Dieu, l'état des choses a bien changé. Si l'Église a encore des ennemis plus nombreux et plus acharnés que jamais, elle peut du moins trouver une consolation dans la constance intrépide de son épiscopat et la régularité exceptionnelle du clergé. De plus, de nouvelles milices se sont levées en masses durant ces huit siècles pour soutenir la maison d'Israël. Est-ce à dire que l'Ordre monastique doive disparaître de la scène, ou du moins se ranger à l'écart, à titre de serviteur usé à la suite de glorieux travaux, mais après tout désormais hors de service ?

Ah ! ce n'est pas à nous, pauvres et indignes ouvriers, d'aller plonger un regard téméraire dans les secrets du Ciel pour nous assigner un rôle, imaginé peut-être par une pieuse ambition. Recherchant de préférence les solitudes pour y chanter notre Dieu, dans le silence et la tranquillité, notre premier désir est de travailler dans la mesure voulue par Dieu, et toujours de concert avec ceux près desquels nous avons élevé notre église et notre cloître, à l'extension du règne de Dieu et de la paix parmi les chères populations qui nous entourent « *Deo et paci militantes* ». Mais nous ne pouvons nier ce que Dieu a mis dans nos âmes. Nous ne nous dissimulons pas qu'il est encore possible de rendre des services signalés à l'Église et à son chef ; et une chose nous fait entrevoir la part que l'Ordre monastique pourra y prendre un jour, s'il est digne de Dieu et de lui-même. Cet élément, c'est la liberté ; liberté qui ne consiste pas seulement dans l'affranchissement de la triple concupiscence, ni même dans cet état d'indépendance où la fuite du monde et de ses vains bruits place le religieux; mais liberté avant tout positive, par laquelle une âme s'approchant sans cesse davantage de Dieu sans plan préconçu, se complète de plus en plus au point de devenir en toute vérité cet « instrument excellent » d'autant mieux « préparé à toute œuvre utile », qu'il ne s'impose aucune destination spéciale, aucune borne exclusive, regardant simplement comme bien tout ce qui peut servir les intérêts de Dieu et de son Église.

Est-il nécessaire d'ajouter ici que l'âme du moine est tout naturellement portée à vouloir faire beaucoup pour cette divine cause, que son cœur saigne à la vue des outrages infligés chaque jour à tout ce qu'il aime là-haut et ici-bas, qu'il n'attend que l'appel de la Providence, pour prendre en main, à la voix de Léon XIII comme

Digitized by Google

jadis ses devanciers à celle de Grégoire VII [1] ces « armes très fortes et glorieuses de l'obéissance », avec lesquelles il méprise la haine et les menaces, ne craignant ni la captivité, ni la mort même, dès qu'il s'agit de faire triompher la foi, et de venger l'honneur du bienheureux Pierre ?

LE COUCOU.

PARMI la gent volatile, il y a un oiseau qui pond ses œufs dans le nid d'autrui.

Ces œufs peuvent être fort jolis, mais ce sont des œufs de coucou, des œufs de contrebande : et partout où ce singulier oiseau les dépose, ils sont mal venus.

Il y a des littérateurs et des industriels qui font de même : ils ne savent pas se bâtir un nid, ou ne veulent point s'en donner la peine. Ils pondent leurs œufs dans un nid ancien, à grande étiquette, et croient donner le change au public.

Fatalité ! l'oison sort de l'œuf : c'est un coucou.

Voilà plus d'un printemps déjà, qu'un beau matin, dans notre vieux nid bénédictin, nous trouvons des œufs de coucou !

Que voulez-vous ? c'est la mode ! tout doit être bénédictin : depuis la *Revue* de contrebande, jusqu'au chocolat, jusqu'aux poudres dentifrices !

Il y a une liqueur bénédictine, il y a des élixirs bénédictins, du tapioca bénédictin, des boîtes, des onguents, des pilules peut-être ! — et tout cela est bénédictin !

Eh bien ! à bout de patience, faisons comme la colombe : jetons tous ces œufs hors du nid.

Rions-en de bon cœur avec le public.

Ces produits peuvent être excellents, mais ils ne sont point bénédictins.

Les tribunaux nous ignorent : sinon nous réclamerions nos droits.

1. « Pro B. Petri amore Abbas vester factus est obediens usque ad corporis captionem, et paratus fuit, si oporteret, mori.... Rari sunt boni qui etiam Deo in pace serviant : sed rarissimi, qui pro illius amore persecutiones non timeant, vel qui se contra inimicos Dei indubitanter opponant.... Praedictus Pater vester, revera apostolorum Principem diligens, in ejus acie nobis adhaesit. » S. Greg. VII, lib. VI, ep. 15, ad Monachos Massilienses.

Digitized by Google

— Ce que nous pouvons faire nous le faisons, et le ferons encore : nous protestons contre ces farces, nous les démasquons.

L'ordre bénédictin, nous le déclarons, n'a rien de commun avec ces spéculations qui sont le propre de nos voisins du sud.

A chacun son nom, à chacun son bien.

A JÉSUS HOSTIE.

A L'OCCASION DE LA FÊTE-DIEU.

I.

JE te possède, ô source de la joie,
Je n'ai plus rien à désirer aux cieux ;
Pour m'enivrer ta charité déploie
Sur cet autel tous ses dons précieux.
Et cependant, ô mon JÉSUS, pardonne !
Mon pauvre cœur gémit, soupire encor :
Sans mesurer, ton tendre amour se donne,
Mais, pour te voir, je fais un vain effort.

II.

Te recevoir, divine Eucharistie,
Est, ici-bas, mon unique bonheur,
Le seul rayon qui colore ma vie,
Et la ranime à sa douce chaleur.
Mais ta visite, hélas ! trop passagère,
Laisse mon cœur d'amour plus languissant.
Pourquoi faut-il, insondable mystère,
Que ta bonté se cache en se donnant ?

III.

Ah ! pour te voir, ma Beauté souveraine,
De mes liens la mort doit m'affranchir ;
Sans plus tarder qu'elle brise ma chaîne,
Dans cet exil c'est trop longtemps gémir !
Quand donc serai-je unie aux chœurs des Anges
Pour contempler la sainte vision,
Pour célébrer les divines louanges,
Et pour jouir de ta douce union ?

IV.

O mon JÉSUS, dans le sein de la gloire
A mon amour, manquerait la douleur ;

Digitized by Google

Je ne veux pas jouir de ta victoire,
Avant d'avoir partagé ton labeur !
Il est si doux le fiel de ton calice !
Il fait si bon près de toi sur la croix !
Ah ! laisse-moi l'ineffable délice
De savourer ce bonheur de ton choix !

V.

Mais, je t'en prie, ah ! soulève le voile
Qui te dérobe à mon ardent amour ;
Que ta splendeur à mon œil se dévoile
Et qu'à la nuit succède enfin le jour !
Divin Époux, seul objet de ma flamme,
Vers ton autel, s'exhalent mes soupirs :
Te voir ! souffrir ! c'est le cri de mon âme,
O mon JÉSUS, exauce mes désirs !

VI.

Mon Bien-Aimé, par un touchant miracle,
Ah ! daigne enfin satisfaire mon cœur !
Enivre-moi du ravissant spectacle
De ta beauté, de ta douce splendeur !
Mais laisse-moi par l'aimable souffrance,
L'heureux pouvoir de croître en ton amour,
Pour les pécheurs de fléchir ta vengeance
De m'immoler avec toi chaque jour !

Une Bénédictine du Saint-Sacrement.

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Grâces obtenues par l'intercession de saint Benoît.

Juillet 1881.

UN matin arrive à l'abbaye un homme tout haletant, au visage défait. « Mon père, s'écrie-t-il, à mon secours, ou je suis un « homme perdu !... Voilà huit jours que je vis en proie à des « terreurs mortelles. Nuit et jour j'entends une voix infer- « nale qui m'assourdit de ses menaces : Ote ton scapulaire et « tes médailles ! viens au grenier avec moi, je t'écraserai la tête... Ah ! c'est « ta dernière nuit, tu y passeras... Bravo mon vieux, je t'ai empoisonné. »

Après avoir raconté en détail ces assauts épouvantables de l'ennemi, le

Digitized by Google

pauvre homme reçut les saints sacrements, et se munit de la médaille. Depuis cette époque, il n'a plus été inquiété.

Dans son pèlerinage d'actions de grâce, ce brave chrétien s'écriait plein de foi : « Si l'on souffre déjà tant du démon ici-bas, que sera-ce dans l'enfer? Ah! je crains le péché comme l'enfer. »

Deux personnes de Foy-Marteau se sont vues délivrées d'un mal d'estomac dont elles souffraient depuis plusieurs mois, par l'emploi de la médaille et la bénédiction de saint Maur.

Août 1881.

Un habitant de Flavion était atteint de folie. La bénédiction de saint Maur lui a rendu l'usage entier de sa raison.

Une personne du même village, guérie déjà d'une maladie d'yeux, par l'emploi de la médaille, vint de nouveau se recommander, elle et son fils, à la protection de saint Benoît. Ils souffraient tous deux d'une maladie indescriptible, elle pendant la nuit de onze à deux heures, et son fils durant le jour. Grâce à la protection du saint patriarche, tout malaise disparut dès ce moment.

Thérèse P. de St-G*** avait déjà perdu trois enfants; elle vint demander à saint Benoît un heureux accouchement, grâce qui lui fut accordée.

Septembre 1881.

Céline D***, de Rivière, souffrait d'une inflammation des intestins. Elle avait déjà fait ses derniers adieux à ses parents, lorsque son frère, rappelé de l'armée pour la voir une dernière fois, vint ici implorer sa guérison. Il pria avec ferveur devant la statue de saint Benoît, et le bienheureux Père se laissa toucher : bientôt la jeune moribonde arrachée au trépas vint elle-même remercier son saint protecteur.

Le bruit de cette guérison extraordinaire a amené peu après un homme du même village, très souffrant de l'estomac. Sa confiance a été également récompensée.

A. P. de Profondeville a été vers ce même temps délivré par saint Benoît d'un mal qui le faisait souffrir depuis huit semaines.

Actions de grâces.

MON RÉVÉREND PÈRE,

C'EST avec raison que vous saluez, dans votre 1er n° du *Messager*, votre grand saint Benoît du gracieux titre de *Patron des enfants*. C'est avec raison que vous mettez, dans la bouche de votre glorieux Père, ces douces paroles du bon JÉSUS : « *Sinite parvulos venire ad me :* Laissez venir à moi les pauvres petits enfants. » Oui, c'est vrai, c'est bien vrai. Saint Benoît est le grand protecteur de l'enfance. Je viens d'en voir la preuve vivante dans ma famille.

Digitized by Google

Mon unique petit enfant âgé de 18 mois, était à deux doigts de la mort. Une fièvre cérébrale le jetait déjà dans les convulsions de l'agonie. Désespérant de le sauver par les remèdes humains, je me tourne vers le ciel, je consacre mon petit à saint Benoît et je cours faire un pèlerinage à Maredsous. Je prie de grand cœur et j'implore les prières des moines. Je rentre chez moi. Que vois-je? Qu'entends-je?... O heureuse transformation! Aux cris de douleur de ma femme ont succédé les douces explosions de la joie. Grâces à Dieu et vive saint Benoît! Notre petit est sauvé!... J'approche du berceau et mon enfant sourit à ma joie et à mon bonheur

Daignez, mon Révérend Père, unir vos actions de grâces aux nôtres et croyez-moi toujours

Votre très reconnaissant serviteur,

J.

Mon Révérend Père,

Guérir des corps malades, c'est beau, c'est grand. Mais guérir des âmes malades ou plutôt ressusciter des âmes mortes depuis 10, 20 ans, c'est encore plus beau, plus grand. Voilà cependant la grâce ineffable que le Bon Dieu vient de m'accorder par l'intercession de votre grand saint Benoît.

Il y avait 17 ans que je ne m'étais plus confessé. Eh bien! saint Benoît vient de m'obtenir la grande grâce de réparer sur sa sainte colline, mon triste et malheureux passé.

Remerciez Dieu avec moi et veuillez continuer vos prières pour un reconnaissant protégé de saint Benoît. H.

Recommandations.

UNE petite fille de 14 ans, qui depuis 12 ans ne peut plus marcher qu'avec la plus grande difficulté. Elle est venue recevoir la bénédiction de saint Maur.

2. Un prêtre demande à saint Benoît le courage apostolique et la glorieuse mission d'aller au Congo ou autre part répandre ses sueurs et son sang pour des milliers d'âmes qui périssent dans les ténèbres du paganisme.

3. Une sainte mort pour un jeune homme de 24 ans atteint d'une phtisie galopante.

4. Une mère de famille demande à saint Benoît la sainte patience pour elle, une grâce pour son mari et la conservation de l'innocence pour ses trois petits enfants, Antoine, Charles et Joseph.

5. Une personne malade qui a reçu la bénédiction de saint Maur.

Digitized by Google

ROME. — NOTES D'UN CARNET DE TOURISTE. (Suite et fin.)

NOUS nous prosternâmes, et la main du Pape, après s'être reposée un instant sur nos fronts, y traça le signe sacré de la croix. Nous sentions que, du haut du ciel, le Christ ratifiait cette bénédiction, et nous primes congé du Pontife.

Cette heure, marquée d'un indéfectible signe, s'était écoulée avec la rapidité d'un songe. Nous allâmes, selon l'usage et le vœu de nos cœurs, porter nos hommages à l'Éminentissime Cardinal Jacobini, secrétaire d'État. L'illustre Cardinal nous reçut avec une bonne grâce et une cordialité que nous n'oublierons jamais. Il faisait soir lorsque nous sortimes du Vatican....

Nous fimes, en nous communiquant nos impressions avant de les coucher par écrit, le tour de la colonnade du Bernin, où les rayons d'une lune splendide jetaient leur gaz magnétique sur les eaux jaillissantes des deux grandes vasques, sur les larges chapiteaux, aux enfoncements des pilastres, le long des corniches dont les statues semblaient s'animer dans la claire pénombre...

Unda repercussæ radiabat imagine lunæ
Et nitor in tacita nocte diurnus erat.

...Une impression dominait toutes les autres: la grandeur de ce Pontificat romain, de ce Magistère vivant du droit et de la vérité...

Qu'est-ce que, depuis la réforme et la funeste guerre de Trente ans, la diplomatie européenne a réalisé pour le bien des peuples? L'histoire de l'Europe n'est presque tout entière que le récit des guerres de conquête et d'annexion déclarées sous d'inavouables prétextes. L'égoïsme des sentiments et l'astuce de l'esprit s'en sont accrus avec le paupérisme, malgré des apparences de philanthropie légale qui ne trompent que les niais. Peu à peu une sourde rage de revendication et de nivellement s'est incrustée dans l'esprit public...

Comme d'instinct, l'opinion a lancé un irrémissible anathème aux armées permanentes, ce fléau persistant des nations, d'après tous les économistes, cette source d'épuisement pour le trésor: le peuple s'est épris d'une défiance pleine de dédains pour des traités et des congrès prédestinés à une défaite et à une revanche, dans un système de bascule qui serait burlesque si le sang des peuples n'en était l'enjeu. Le principe d'autorité humaine a péricliété du jour où des sophistes ont ébranlé dans les masses l'autorité du Christ et celle de Dieu.

Les attaques contre la douce puissance du Chef de la société spirituelle

Digitized by Google

ont porté un nouveau coup au respect des peuples pour le Pouvoir et pour la Loi.

Depuis, la démonstration s'achève, hélas ! avec une unanimité qui va chaque jour croissant, dans une mesure dont nul ne peut assigner la limite et le péril.

Dans cet universel effondrement des principes conservateurs de l'ordre public, qu'a fait Léon XIII, en son pontificat bien court, mais égal déjà aux plus glorieux règnes comme l'avouait récemment *la Revue des Deux Mondes*, dans un article très remarqué ? Par delà ces vains expédients où peut se complaire une politique de contingences, habile seulement à masquer de formalités solennelles l'ineptie de ses vues ou la perversité égoïste de ses ambitions, il a rappelé au monde, avec une modération évangélique, les vérités qui, seules, pourraient lui rendre la paix. Il a redit aux peuples leur devoir de soumission et aux gouvernements aussi leur obligation impérieuse d'alléger les charges de leurs sujets.

Car c'est une inévitable loi que les abus collectifs qu'on refuse de redresser, dans une meilleure équité, sont combattus « hors la loi » par l'anarchie, devenue sans frein, depuis que les docteurs du matérialisme ont persuadé aux masses qu'il n'y a plus ni immortalité, ni conscience, ni Dieu !

Alors des représailles terribles et injustes vengent en un jour des torts réels et séculaires, dont le signalement était raillé par les esprits étroits que n'atteignait pas leur injustice...

Certes, ce souci des intérêts moraux des nations européennes, en cette heure de suprême abandon, restera la plus pure auréole des Pontifes romains ! L'exercice de cette primauté spirituelle éclipse la gloire des époques triomphales : elle élève la Rome chrétienne à des hauteurs que la Rome des Césars n'avait pas soupçonnées, en sa soif exclusive de domination.

Avec les droits du pouvoir, le Pape a protégé l'honneur du foyer chrétien, en proclamant l'indissolubilité du lien conjugal et la nécessité d'assurer aux alliances une liberté sincère, en les fondant sur la sympathie des sentiments et sur l'amour du devoir, dans la foi de l'Évangile, non sur l'intérêt sordide, ni sur des convenances vaines. Enfin il a montré l'urgence de restaurer dans tous ses départements la science chrétienne, et avant toutes les autres la Philosophie, cette reine des connaissances humaines.

A l'heure où la libre pensée déclare la guerre au Christ et à l'Église, le seul Dépositaire autorisé des enseignements du Christ atteste qu'il faut promouvoir la science et le progrès, afin de ramener sans retard les fortes études, tant menacées en ce siècle industriel, par nos méthodes formalistes, dont l'ambition consiste à dresser aux examens d'école quelques disciples naïfs, d'après les béats manuels des maitres officiels, ces pères conscrits de la routine dans les siècles des siècles...

Les penseurs d'élite, dans le camp adversaire lui-même, n'ont pu s'em-

Digitized by Google

pêcher de rendre hommage à la grandeur de ces vues de Léon XIII. — Un ministre italien, dont on a dit dernièrement qu'il était l'un des plus habiles publicistes de l'Europe et le premier de la Péninsule, écrivait, à ce sujet, que si le Pape n'eût obtenu, dans son pontificat, que le seul retour du clergé aux hautes études philosophiques, il aurait le droit d'être mis au rang des plus grands bienfaiteurs de l'Italie...

En même temps Léon XIII embrasse dans une vue attentive le mystérieux Orient et le vaste empire qui y confine, et là comme en Allemagne et dans les lointaines Amériques, il médite d'alléger le sort des chrétiens, de pacifier les esprits et d'assurer le règne de JÉSUS-CHRIST. Ce ne sera pas au Pape que l'histoire aura un jour à reprocher les entraves apportées à l'œuvre d'apaisement... Le jour viendra où l'Europe démasquera, dans tous les partis, les hommes passionnés qui se seront complu à arrêter la plus auguste entreprise de ce siècle et révélera les mobiles cachés de leur conduite...

Il nous était impossible de ne pas songer à toutes ces choses, à ce moment et devant ce Vatican, et sur cette place solitaire de la Basilique...

Que sont devenues tant de tentatives de restauration politique, conçues en dehors de l'idée chrétienne ou bien inspirées par des vues excessives, par des revendications exagérées trahissant une naïve méconnaissance du cœur humain, des événements accomplis, des enseignements de l'histoire et des leçons des Docteurs chrétiens les plus autorisés? Dans tous les camps, quels fruits de salut ont jamais produits l'impiété et la violence?

Qu'ont gagné les gouvernements et les peuples à bannir Dieu et le Christ de leurs lois et de leur vie sociale? Que reste-t-il de tant de systèmes formulés par de très nobles esprits, en dehors de la tradition historique et chrétienne des grandes écoles?

Pourquoi Kant, Hégel, Cousin, Darwin, nos penseurs et nos hommes d'état, n'ont-ils pu converser à cœur ouvert avec le Maître de la doctrine chrétienne, dans cette ville où les savants ont reçu toujours un accueil plein d'honneur? Que de préjugés seraient de la sorte écartés, que de barrières abaissées!

Rome devrait être le pèlerinage de tous les amis de la science et du progrès social, en quelque état d'esprit qu'ils se trouvent. Les intelligences sincères sont faites pour se rapprocher; leur isolement ne peut engendrer que des divisions incurables désormais. Dans l'ordre intellectuel, surtout, la loi de continuité est la suprême condition du salut. Ce qui sépare les hommes ce sont surtout des malentendus : la source de leurs divergences se trouve presque toujours dans les contingences des faits et dans les illogismes de la doctrine beaucoup plus que dans les thèses elles-mêmes.

Leibnitz, le plus ferme esprit de l'Allemagne protestante, et Voltaire, le prince de l'incroyance, ont tous les deux, dans une inconséquence éloquente, émis le vœu de voir les causes des peuples terminées par un tribunal international dont les Papes seraient les chefs d'honneur... Souhait

Digitized by Google

illusoire, sans doute, en ce temps où l'anarchie marche de pair avec l'irréligion! Du moins un semblable désir exprimé par de tels hommes constitue la meilleure apologie des Pontifes Romains et le plus solide argument en faveur de leur indépendance.

Nul ne peut prévoir les outrages qu'amènera dans l'avenir la situation précaire faite au chef de la chrétienté. Chaque jour peut provoquer une crise définitive, et les politiques avisés s'attendent à ce dénouement que les uns redoutent et qu'appellent les autres. — Si le Pape quittait Rome, nous disait un prélat qui nous accompagnait, ce serait pour nous, Romains, un deuil désespéré! Pour cette ville, pour toute l'Italie ce serait un découronnement sans retour. Les êtres ne peuvent bien vivre en dehors du milieu dans lequel ils se sont développés. C'est la loi de l'évolution en son essence. Otez le Pape : nos musées, nos temples, nos monuments, tout à Rome perd du même coup sa signification complète, sa double harmonie profane et sacrée.

Quand vous visitez les musées égyptiens de Paris, de Turin, de Naples, vous sentez que leurs admirables collections sont comme dépaysées. Cependant c'est la science européenne qui, aujourd'hui, explique les secrets de l'antique Asie, son aïeule dans l'ordre de l'esprit. Mais c'est précisément au point de vue doctrinal que la Papauté assure à Rome l'honneur du rang suprême. Naguère des journalistes — que ne savent pas les journalistes! — ont répandu le bruit, ajoutait l'illustre érudit, que le Pape après quelque suprême affront quitterait peut-être l'Europe pour demander aux États-Unis la liberté dont ils ont fait le glorieux apprentissage. Dieu sera toujours avec son Pontife, et ce que le Pape décidera, nous devons l'accepter. Mais cette résolution serait le grand châtiment!

L'Amérique sait pratiquer la liberté! Pourtant, c'est sur le sol de notre Europe que se sont livrées les luttes de la pensée : c'est près de nos Académies, près de nos Parlements, près de nos capitales, que, nous Catholiques, nous demandons à Dieu de garder le seul Docteur dont la parole souveraine s'impose à nos esprits, règle nos consciences. A cette époque troublée, par delà les enseignements des écoles rivales, en ces jours où la passion politique infecte tous les domaines de l'ordre intellectuel et où le premier laïc venu entend faire le théologien, et presque le Pontife, combien les hommes d'étude doivent supplier Dieu de ne pas voir s'éloigner du milieu d'eux le seul Maître que le Ciel leur a donné.

Sans l'action modératrice des Papes, en face des ingérences locales et des rivalités des individus et des corporations, que deviendraient le génie humain et cette liberté dans les choses libres assurée aux croyants par Jésus-Christ lui-même et à laquelle nul homme en ce monde n'a le droit de toucher? L'histoire des douloureux dissentiments, des revendications insolentes et des oppositions secrètes de l'heure présente nous l'apprendrait trop, si nous pouvions l'ignorer...

Digitized by Google

Un astronome distingué, M. C. Flammarion, découvrait dernièrement avec stupeur, dans les ruines d'une partie du Louvre, toute une petite forêt vierge, déjà considérable, d'ormes, d'érables, de peupliers, d'arbustes de toute nature, qui avaient germé là, depuis les incendies de la Commune, en l'absence des maîtres. Plus rapidement désastreuses seraient pour cette génération, excessive en toutes choses, les productions parasites de l'intelligence, même entre catholiques, si pour stimuler la lâcheté des uns et contenir la fougue des autres, il n'y avait pas, au centre de notre Europe lettrée, une autorité universelle, dédaigneuse, dans les questions de doctrine, des influences personnelles, et décidant les litiges à la seule lumière de l'Évangile de JÉSUS-CHRIST...

Nous écoutions ces paroles qui semblaient la vérité même. Mais l'heure était avancée déjà. Nous saluâmes à regret notre docte et aimable interlocuteur, et nous jetâmes un dernier regard sur le Vatican et sur la basilique. En voyant la calme lumière couronner les croix de l'obélisque de Caligula et du faîte de Saint-Pierre, en quittant à regret ces lieux dont nous garderons jusqu'au dernier des jours la vive nostalgie, nous nous rappelâmes les paroles de nos Livres Saints si pleines de consolation en ce moment : « La sagesse est lumineuse et sa beauté ne se flétrit pas. Ceux qui l'aiment la découvrent aisément et ceux qui la cherchent la trouvent. Elle prévient ceux qui la désirent, elle se montre à eux la première... Si les trônes et les sceptres vous intéressent, ô rois des peuples! aimez la sagesse, afin que votre règne soit long, aimez la lumière de la sagesse vous tous qui gouvernez les nations... » (Sagesse, VI).

Dr VAN WEDDINGEN.

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

Sacred Heart Mission. Indian Territory. United States.

10 Avril 1885.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'AI l'honneur de vous transmettre de la part de notre Révérend Père Supérieur le compte-rendu de nos fêtes de Pâques, avec prière de l'insérer dans la *Revue Bénédictine.*

Dimanche, 5 avril 1885, nous avons eu la plus belle fête de Pâques que nos chers Indiens aient jamais vue à la Mission du Sacré-Cœur.

Digitized by Google

Leur vieux chef *Pa-man-ke-tuk* était arrivé la veille, de Chawneetown, à 25 milles d'ici, et était venu droit à la Mission sans saluer ses parents et ses amis. En mettant pied à terre, il dit au Révérend Père Félix : « J'ai appris qu'il y a une nouvelle tête ici ; je veux la voir et lui parler. » Le Révérend Père Supérieur, D. Thomas Duperrou, lui fit d'abord servir un modeste repas et écouta l'exposé de sa demande. « Les Potowatomies de Chawneetown sont assez nombreux et demandent un prêtre. Si on leur promet de faire là une station, ils bâtiront une chapelle. Les Indiens ne sont pas riches, mais ils ont leurs bras et leurs haches. Seulement, ajouta-t-il, en se baissant et frappant de la main le parquet, il faudra que vous nous donniez de cela. » Le Révérend Père sourit et promit de lui donner le lendemain une bonne réponse après y avoir réfléchi.

Le jour de Pâques, à six heures, messe de Communion générale. Tous nos Indiens catholiques sont là, dans leurs plus beaux habits de fête, profondément recueillis. Ils ont tous les yeux fixés avec ravissement sur l'autel dont la décoration leur paraît extraordinaire et magnifique. Il avait été reculé au fond de la chapelle, surmonté d'un baldaquin doré, entouré de draperies blanches et roses, et on avait figuré de chaque côté deux rochers ornés d'arbustes fleuris. *Pa-man-ke-tuk* récita tout haut les actes avant et après la communion, et pendant la messe d'actions de grâces qui suivit, il entonna l'*alleluia* Potowatomie, auquel ses hommes répondaient en chœur :

CHORUS.

Kigap' sichin, Kigap' sichin, Kigap' sichin...
O Filii...
Nemëwat' kok katipun' net,
Kakuk chkotek omeskwimog
Kapigestchekwachmineg :
Kigap' sichin !
Kigap' sichin, etc.

Bien avant la grand'messe ils étaient tous réunis de nouveau au pied des autels et suivaient avec bonheur les cérémonies du baptême d'un de leurs enfants. Les sons mêlés de la flûte, du violon, de l'orgue, du piano et d'une très belle voix alternèrent bientôt avec la solennelle simplicité du chant grégorien, et contribuèrent encore à rehausser l'éclat d'une messe où la piété des ministres et la beauté des ornements faisaient rêver du ciel. Une surprise avait été ménagée à nos chers Indiens. A la fin de la Messe on fait approcher du sanctuaire le chef et un de ses hommes, et on leur donne à tenir un large plateau de gâteaux couverts de fleurs, que le prêtre bénit pour eux. Il aurait fallu voir tous ces visages de bronze s'illuminer à cette vue d'un rayon de joie enfantine. Le précieux fardeau est porté avec un respect religieux, jusqu'au camp où la nation devait faire son repas. Chacun avait contribué au régal commun. L'un avait fourni le café, l'autre le sucre, un autre la viande, un autre les pains, un autre les fruits, etc. C'est ainsi qu'ils

Digitized by Google

en usent toutes les fois qu'ils se rassemblent. En un instant les feux sont allumés, les femmes sont à leur besogne de cuisinières, les hommes se forment en groupes, et tout en fumant leurs calumets parlent de la fête ; les enfants prennent leurs ébats sur le gazon, ou grimpent à la poursuite des écureuils avec lesquels ils rivalisent d'agilité jusque sur la cime des arbres. Point de querelle, point de clameurs ; la joie la plus pure, la cordialité la plus fraternelle préside au petit festin de ces bons Potowatomies ; et quand à la fin le Révérend Père Félix fit son apparition, toutes les mains se tendirent vers lui et pressèrent cordialement la sienne. Leurs tables étaient de grandes bâches de tentes ou de voitures, étendues par terre. Autour de la première, présidée par le chef, étaient les principaux de la nation; autour d'une autre le gros de la nation ; la troisième couverte des mêmes mets et avec une égale profusion était pour les pauvres parmi lesquels un bon vieillard de 100 ans. Il fume encore son calumet comme un jeune indien, et sait dire « bonjour » en français. Il est un de nos fervents catholiques et avait tenu à honneur de ne pas manquer à la communion du jour de Pâques.

Les vêpres, aussi solennelles que la grand'messe, furent suivies par nos Indiens avec le même recueillement. Mais ce qui mit le comble aux impressions religieuses qu'ils devaient remporter fut le salut du Très Saint Sacrement. Jamais ils n'avaient vu pareille illumination autour du Dieu caché qu'ils adorent et qui les aime tant. Jamais tant de dorures, tant de fleurs, tant de lumières. Enfin les derniers efforts de nos musiciens pour couronner dignement ce grand jour de Pâques, soutinrent jusqu'à la fin nos pompeuses cérémonies au diapason de piété et d'éclat religieux qui leur convenait. En sortant de la chapelle, ces bonnes gens si simples, et si agréables à Dieu dans leur simplicité, se demandaient ce qu'ils pourraient faire pour nous témoigner leur reconnaissance. Il fut aussitôt décidé que le chef irait avec ses principaux remercier le R. P. Supérieur. En apprenant que cette députation l'attendait au parloir, notre cher vénéré Père se tourna vers nous et dit agréablement : « Et moi aussi je vais prendre mes principaux, » et nous le suivîmes tous.

C'était la première fois que tant d'Indiens fraternisaient avec tant de religieux, le même jour. On remarqua que le chef, assis dans une chaise à bascule, ne répondit d'abord à nos politesses que d'une manière distraite ; il était visiblement à la poursuite de quelques idées qui l'absorbaient. Enfin il se leva, s'avança au milieu de la chambre, et montrant l'Indien qui allait répéter son discours en anglais, il harangua le Révérend Père Supérieur en Potowatomie.

Pa-man-ke-tuk, appelé aussi *Peter the Great* (Pierre le Grand) à cause de sa taille, est bien proportionné. Il peut avoir soixante-cinq ans ; et cependant ses cheveux sont toujours noirs comme l'ébène, et en retombant jusque sur ses épaules lui donneraient l'air d'un paysan breton, n'étaient la couleur de bronze de son visage, et les traits fortement accusés du guerrier des

Digitized by Google

prairies. Il est pourtant de mœurs pacifiques et sa vie a été remplie de bonnes œuvres : il adopte les enfants pauvres de sa nation, et sa femme pieuse et bonne comme une Sœur de Charité est toujours prête à veiller au chevet des malades. Sa voix n'a rien d'harmonieux, mais son action oratoire est animée, digne et très accentuée. Son discours eut cinq parties qui se succédèrent comme les stances d'un chant guerrier : après chacune il s'arrêtait; son interprète nous en donnait la traduction et *Pa-man-ke-tuk* reprenait. Il y avait dans cette scène quelque chose de primitif qui défie toute description. « Révérend Père Thomas, disait-il, d'un ton ému et pénétré, nous avons appris par notre expérience à connaître les prêtres catholiques. Au Kansas ils se mêlaient à nous et c'est ce qu'il nous faut. Si nous sommes unis ensemble, vous, prêtres et nous, Indiens, toute tristesse sera bannie de cette contrée. L'accueil que vous nous avez fait aujourd'hui nous encourage à bien remplir nos devoirs de chrétiens. Nous allons dire partout ce que vous avez fait pour nous, et quand nos frères le sauront, ils seront encouragés à venir aussi se fixer près de la Mission, et nous leur dirons qu'ils doivent aussi embrasser la religion catholique.

Le Révérend Père répondit : « Déjà je savais, par ce que m'ont dit le Très Révérend Père Préfet et le Révérend Père Félix, que vous étiez bons chrétiens et que vous veniez ainsi en troupe nombreuse célébrer à la Mission les principales fêtes, Pâques, l'Assomption, Toussaint, Noël. C'est bien, c'est très bien, surtout pour ceux qui sont éloignés. Mais il y en a parmi vous qui peuvent faire plus. Il appartient aux pères et mères de famille d'envoyer leurs jeunes garçons et jeunes filles au moins tous les mois à la Mission pour se confesser et communier et garder sur eux-mêmes la pureté qui les rend agréables à Dieu. Nous vous aiderons de toutes nos forces. Le prêtre tient la place de Notre Seigneur Jésus-Christ : comme ce divin Sauveur enseignait, ainsi doit-il prêcher son Évangile ; et comme il faisait partout le bien, guérissant les malades et convertissant les pécheurs, ainsi doit le prêtre catholique, sans avoir le don de guérir vos maladies corporelles, travailler sans cesse à vous rendre bons en vous enseignant les vertus chrétiennes et vous distribuant les sacrements qui donnent la grâce. » L'interprète reprit mot à mot les paroles du Révérend Père Supérieur et il se trouvait tellement saisi en répétant ces avertissements paternels, qu'il reproduisait avec beaucoup d'ingénuité jusqu'aux gestes pleins de naturel du Révérend Père. Cet Indien d'ailleurs est un des plus intelligents; il est ancien élève des Rév. PP. Jésuites au Kansas. Quand il eut fini, nous échangeâmes tous des poignées de mains et des paroles d'amitié, nous demandant réciproquement nos noms. Je n'ai pu retenir que ceux que je connaissais déjà. L'interprète s'appelle *Stevan Ni-kang-kwet*. Un autre, *Nac-nash-kuk*, âgé de cinquante-cinq ans a fait ce matin sa première communion ; un autre *Schip-chy*, dont les deux enfants ont également fait leur première communion ce matin, avait les larmes aux yeux en entendant le Révérend Père; — *Agat-ka*, dans son jeune

Digitized by Google

temps le meilleur traqueur de Buffalo, avec son ancien costume, c'est-à-dire sa chemise rouge au vent, et sa redingote courte par dessus ; — Frans *Paschawi*, Simon *Ka-ta-tis*, etc.

Enfin on se quitta pleinement satisfait de part et d'autre, et le Révérend Père Supérieur s'est bien promis de donner des suites à cette heureuse rencontre et de nous procurer semblable bonheur aussi souvent que possible.

Agréez, mon Révérend Père, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être en N.-S. et saint Benoît

Votre humble et dévoué frère,
D. SAVINIEN, O. S. B.

LES BÉNÉDICTINS EN NOUVELLE ZÉLANDE (1).

LA Sacrée Congrégation de la Propagande après avoir confié aux Bénédictins de la Congrégation de Subiaco le vicariat apostolique du Bengale oriental (2), et la Préfecture apostolique du *Territoire Indien* aux États-Unis de l'Amérique septentrionale (3), leur a encore donné en 1880 la mission d'Auckland, située dans l'île du Nord de la Nouvelle Zélande. Le premier groupe de moines, en compagnie de quelques frères convers, aborda dans l'île vers la mi-septembre de la même année. Aidés des secours des fidèles, ils purent bientôt élever à l'endroit appelé Newton, une vaste église sous le vocable de St-Benoît: la bénédiction solennelle en eut lieu en juillet 1882 :

Le premier évêque fut Mgr Pompallier, le second Mgr Crocke, aujourd'hui évêque de Cashel en Irlande.

A la même époque, le troisième évêque d'Auckland, Mgr Gualtère Steins étant passé à une vie meilleure, le St-Père par l'organe de la S. Congrégation de la Propagande, nomma, le 13 juillet 1882, au siège vacant le R. P. Dom Jean Edmond Luck. Celui-ci avait embrassé la vie monastique dans l'archi-abbaye de Subiaco, avait fait de brillantes études supérieures au collège monastique de St-Ambroise à Rome, et remplissait en dernier lieu les fonctions de vice-président du Collège dirigé par les Bénédictins de Subiaco à St-Augustin de Ramsgate, diocèse de Southwark en Angleterre.

Le nouvel élu reçut la consécration épiscopale, le 13 août 1882, dans l'église de St-Augustin, des mains de Son Éminence le cardinal Édouard Manning. Il s'empressa ensuite d'aller rejoindre le lointain troupeau confié à ses soins par le Pasteur suprême. Parti de Londres dans les premiers jours de septembre de la même année, avec quelques compagnons, il aborda à

---

1. Cette notice nous a été communiquée par le R^me P. Dom Nicolas Canevallo, abbé-général de la Congrégation bénédictine de la primitive observance ; nous lui en témoignons ici toute notre gratitude.

2. Le vicaire apostolique est Mgr D. Jourdain Ballsieper.

3. Le préfet apostolique est le R^me P. abbé D. Isidore Rabot.

Digitized by Google

Auckland le 15 novembre et y fut reçu aux applaudissements de ses frères en St-Benoît et de la population qui l'attendait.

Le diocèse d'Auckland s'étend du 34° au 39° de latitude sud, et du 172° 45' au 178° 30' de longitude est du méridien de Greenwich. La population est d'environ 140,000 âmes y compris 35000 Maoris ou indigènes. Le chiffre des catholiques ne s'élève pas à plus de 18000, le reste des colons est protestant. La ville d'Auckland compte 38000 habitants, parmi eux environ 6000 catholiques.

Mgr Luck, dans la visite qu'il fit de son diocèse, en reconnut les grands besoins. Il a célébré dans les premiers mois de cette année le concile diocésain, a posé la première pierre de la nouvelle cathédrale dédiée à St-Patrice, et retourna ensuite en Europe pour se procurer un renfort de moines et de missionnaires, car le clergé dont il dispose à présent est trop restreint pour le travail à faire. L'évangélisation des indigènes qu'il a surtout à cœur n'a fait jusqu'ici que fort peu de progrès tant à cause des difficultés qui l'accompagnent qu'à cause de la guerre qui a sévi depuis trois ans entre ces indigènes et la colonie.

Sa Grandeur a également en vue de fonder dans son diocèse une nouvelle maison religieuse pour l'éducation des jeunes filles ; à cet effet il fera venir des sœurs d'Europe, car celles qui sont déjà à Auckland ne suffisent pas à la besogne.

Espérons que le Seigneur bénissant le zèle et les efforts du nouveau pasteur, assisté des Bénédictins ses frères, fera luire enfin pour le diocèse d'Auckland une ère de prospérité spirituelle.

ABBAYE D'EMMAUS, A PRAGUE.

D'IMPOSANTES solennités ont eu lieu dernièrement à l'abbaye de Notre-Dame de Montserrat-Emmaüs à Prague, que S. M. l'empereur d'Autriche unit, en 1880, à la congrégation bénédictine de Beuron, d'après le conseil de S. E. le regretté cardinal Schwarzemberg.

Jusqu'ici, le Révérendissime Père Dom Maur Wolter, Archi-abbé de Beuron, ne pouvant résider dans sa propre abbaye, s'était réservé à lui-même, en vertu d'un indult spécial du Saint-Siège, le titre et les devoirs d'Abbé d'Emmaüs, dont l'enceinte abritait du reste la majeure partie de son ancienne famille. Mais dans ces derniers temps, un surcroît d'occupations et l'état alarmant de sa santé le déterminèrent à laisser à un autre la direction immédiate de la florissante communauté de Prague, afin de se ménager à lui-même une plus grande liberté pour vaquer aux affaires de son archi-abbaye et de la congrégation qui en dépend. L'acquisition de l'ancienne cathédrale et collégiale de Seckau en Styrie, sembla favoriser ce projet, en donnant au Révérendissime Père l'espoir fondé d'y reconstituer avec le temps sa propre communauté.

Digitized by Google

On s'attendait à voir surgir une foule de difficultés des restes de cette législation aux entraves multiples et de cet amas de privilèges onéreux dont le Joséphisme a doté l'Autriche. La généreuse initiative de Sa Majesté Apostolique a dissipé toutes ces craintes, elle a permis de procéder à l'élection de l'Abbé « suivant les constitutions de Beuron ».

Or, d'après ces constitutions, approuvées définitivement par le Saint-Siège en 1884, l'élection du premier Abbé d'un nouveau monastère appartient à l'Archi-abbé. En conséquence, le Révérendissime Père usant de son droit incontestable, désigna comme Abbé d'Emmaüs, le R. P. Dom Benoît Sauter, jusqu'alors prieur de ce monastère. L'installation canonique de l'élu eut lieu le dimanche 19 avril, au chapitre d'abord, puis à l'église abbatiale, où se trouvait rassemblée une assistance nombreuse et sympathique.

Le dimanche suivant, au milieu d'un concours plus grand encore, eut lieu la bénédiction solennelle du nouveau prélat. L'évêque auxiliaire, *sede vacante*, avait tenu à se charger lui-même de cette imposante fonction, dont il s'est acquitté avec une intelligence et une dignité véritablement rares. Parmi les prélats assistant à la cérémonie on remarquait, outre le Révérendissime Père Archi-abbé, les Révérendissimes abbés de Gottweih, de Saint-Boniface de Munich, de Metten, et surtout le Révérendissime P. Abbé de Maredsous, Dom Placide Wolter, que des liens si anciens et si intimes unissaient au nouvel Abbé. Puis venaient le Chanoine vicaire capitulaire de Prague, ainsi que d'autres chanoines et dignitaires; les Rév. Pères Prieurs de Brevnon, Beurow, etc., etc. Durant la cérémonie, le Révérendissime Père D. Benoît était assisté du Révérendissime Abbé de Maredsous et de M. le chanoine Tersch, prélat mitré de la cathédrale. Nous ne donnerons pas ici la description de la bénédiction, dont l'ensemble offre de grandes analogies avec le sacre des évêques. Nous ferons seulement remarquer que dans tous les détails, soit du rite, soit de l'ornementation, on a tenu à affirmer hautement l'exemption de l'abbaye et les droits imprescriptibles du Saint-Siège qui, on le sait, ne sont pas toujours chose bien connue en Autriche. Après la cérémonie, suivant une tradition introduite à Rome même, dans nos usages de la bénédiction du premier Abbé, le Révérendissime P. Dom Benoît a été conduit le long des nefs de l'église pour bénir la foule, qui n'a cessé d'affluer au pied des autels durant toute la journée.

Vers le milieu du jour, les Prélats, ainsi qu'un représentant de l'empereur et d'autres personnages de distinction, ont pris part au repas des moines pendant lequel le R. P. Prieur d'Emmaüs et un autre moine ont lu deux discours de circonstance, l'un en latin, l'autre en tchèque : le reste du temps a été consacré à la lecture accoutumée. Cependant, vers la fin du repas, le Révérendissime Père Archi-abbé, usant du droit que lui donne la sainte Règle de dire « *aliquid ad ædificationem* », a prononcé quelques paroles émues à l'adresse de Sa Sainteté le Souverain Pontife Léon XIII, et de Sa Majesté l'empereur François-Joseph. Après quoi la communauté

Digitized by Google

s'est retirée en chantant gravement les « grâces » que connaissent tous ceux qui ont eu l'occasion d'habiter un jour parmi nous. On a de la sorte réussi à concilier les exigences de la discipline monastique avec les devoirs imposés par une réunion d'hôtes si illustres.

Le soir même, le nouvel Abbé d'Emmaüs chantait pour la première fois les Vêpres Pontificales. Espérons qu'il pourra remplir durant de longues années son rôle dePère et de chef dans ces imposantes fonctions qui montrent en lui d'une façon si sensible l'intermédiaire entre Dieu et la famille de Dieu.

Avant de terminer, donnons quelques détails sur la personne même du prélat. Né en 1835 dans la principauté de Hohenzollern, D. Benoît fit la dernière partie de ses études à l'université de Bonn, puis à Rome, où il devint prêtre et docteur en Droit Canon. De retour en Allemagne, il fut appliqué pendant quelques années au ministère ecclésiastique, puis le quitta en 1862 pour entrer, le premier de tous, au noviciat de la congrégation de Beuron encore à son berceau. Après un séjour prolongé à Solesmes, il émit ses vœux le lendemain même de la restauration de Beuron, lundi de la Pentecôte, 25 mai 1863. Dom Benoît ne tarda pas à devenir successivement maître des novices, sous-prieur, puis prieur à Volders et à Prague. C'est dans l'exercice de cette dernière fonction que la Providence l'a choisi pour devenir lui-même le Père de la famille monastique d'Emmaüs. Durant son court séjour dans la capitale de la Bohême, il avait déjà su se gagner tous les cœurs par ses manières cordiales et sympathiques, aussi bien que par son talent remarquable de prédicateur; le succès étonnant avec lequel il s'était assimilé la langue nationale lui avaient mérité l'estime et la sympathie des personnages les plus distingués.

Enfin Dom Benoît Sauter est le véritable créateur de cette école de plain-chant, laquelle de Beuron, de Prague et de Maredsous, a déjà acquis tant d'amis, en Allemagne, en Belgique et ailleurs, à l'antique chant de saint Grégoire. C'est à lui qu'on doit en particulier ce beau livre, sur « le plain-chant et la liturgie » qui, traduit par M. Fr. Wolter, a trouvé presque autant de lecteurs en France qu'en Allemagne. Celui qui écrit ces lignes s'est trouvé amené au monastère par la connaissance, quoique fort superficielle, qu'il avait eue de ce livre, et il sait que la Providence s'est servie du même moyen pour en éclairer d'autres, qui sont heureux, comme lui, de payer ici ce tribut de gratitude et de vénération au nouvel abbé de N.-D. d'Emmaüs.

R. P. Dom Bernardo Sala. — A peine le royal monastère de Montserrat a-t-il vu fermer la tombe de son illustre abbé, qu'une nouvelle perte vient d'affliger sa pieuse communauté. Né au diocèse de Vich en 1810, le R. P. Dom Bernardo Sala se consacra à Dieu, jeune encore, par la profession religieuse au monastère bénédictin de *San Felio de Guinols*. Après l'expulsion de 1835, il trouva un refuge au célèbre monastère de Saint-Martin de

Digitized by Google

Scalis, près de Palerme. Il y devint bibliothécaire et professeur de théologie morale: il eut l'honneur de compter parmi ses élèves Son Éminence le cardinal archevêque de Palerme et Mgr l'archevêque de Catane, deux gloires de notre saint ordre. La révolution de 1848 ramena Dom Bernardo en Catalogne. Il y travailla de concert avec Mgr l'archevêque Claret, de sainte mémoire, à la fondation des missionnaires du Cœur immaculé de Marie, auxquels il consacra pendant 26 ans son zèle apostolique, sa parole et sa plume. A cette même époque il fut nommé directeur général des Carmélites espagnoles: fonction qu'il exerça pendant 17 ans, au grand profit spirituel des filles de Sainte-Thérèse.

Cependant le moine ne pouvait oublier qu'il avait fait profession selon la règle de notre bienheureux Père saint Benoît, et toutes ses aspirations tendaient à rentrer dans le cloître pour y finir ses jours au milieu de ses frères. Son ancien condisciple et ami, le Révérendissime Père Abbé Muntadas accéda à sa demande en 1875 et le reçut au monastère de Notre-Dame de Montserrat. C'est là qu'il a passé les 10 dernières années de sa vie, édifiant tous ses confrères par son assistance ponctuelle à tous les offices de jour comme de nuit, par son austérité dans les jeûnes et les abstinences régulières qu'il a pratiquées jusqu'à ses derniers jours, et surtout par sa tendre dévotion envers tout ce qui tenait au culte de la Madone de Montserrat. Brisé par le poids des ans et les fatigues d'une laborieuse carrière, il s'est doucement éteint dans le Seigneur, le 19 avril, à l'âge de 75 ans, après avoir porté pendant 58 ans l'habit de Saint-Benoît. Les principaux ouvrages que nous a laissés Dom Bernardo Sala, sont: *La philosophie de la confession*, ouvrage fort utile pour les confesseurs; la *Théologie morale* basée sur la doctrine de saint Alphonse de Liguori; *Exposition apologétique du syllabus; la Vocation considérée sous tous les aspects; le prêtre instruit dans les rubriques de la messe chantée et de la messe basse*, ouvrage qui fait autorité dans presque tous les diocèses d'Espagne et dans quelques diocèses d'Amérique. — Tous ces ouvrages sont écrits en langue espagnole.

Congrégation Cassinienne de la Primitive Observance. — Nous recevons communication des nouvelles suivantes :

Le monastère de Ste-Marie de la Pierre-qui-vire (diocèse de Sens, France) fondé en 1850, par le Révérend Père Muard de sainte mémoire, a été érigé en abbaye par un décret du 29 juin 1884. Le T. R. Père D. Étienne Denys, Pro-Visiteur de notre province française, en a été élu abbé et son élection a été confirmée le 11 janvier de cette année 1885.

Le Révérendissime abbé D. Isidore Robot, préfet apostolique du territoire Indien (Amérique), dont l'évangélisation a été confiée à notre province française, est arrivé en France vers le milieu du mois de mars. Dans quelques jours il sera probablement à Rome où il se rend pour y traiter des affaires de sa préfecture apostolique.

Digitized by Google

L'ancienne abbaye des Bénédictines Anglaises de Bruxelles. — Le *Journal de Bruxelles*, et après lui le *Tablet* de Londres, viennent d'attirer notre attention sur un monument historique intéressant qui était demeuré inconnu jusqu'ici. Il parait qu'à la vente du sénateur De Vadder à Bruxelles, on a mis dernièrement en adjudication la pierre tombale de dame Marie Percy, qui fut seconde abbesse du monastère des Dames Bénédictines Anglaises de Bruxelles, situé dans la rue de Berlaymont, avant la Révolution. Dame Marie Percy, de l'illustre famille anglaise des Percy, reçut la bénédiction abbatiale en 1616, et mourut à Bruxelles en 1652.

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

Suisse.

IGNALONS, pour commencer, la belle *Œuvre du clergé de Genève*. On sait que l'État de Genève, contre toute équité et tout droit, a confisqué les églises catholiques de ce canton et privé de tout traitement le clergé des vingt-six paroisses. Pour reconstituer chaque année ce traitement frauduleusement supprimé, l'on a fondé l'*Œuvre du clergé*, qui fonctionne admirablement depuis onze ans.

Cette œuvre a tenu dernièrement à l'église du Sacré-Cœur, à Genève, son assemblée générale annuelle.

M. Édouard Berthier a donné lecture du rapport sur les opérations de l'œuvre, qui a réuni en 1884, pour quarante-quatre prêtres attachés au service paroissial, la somme de 45,000 francs. On voit que la part de chaque prêtre est modique.

M. le chanoine Brocquet, vicaire général, a rappelé alors les efforts multipliés par Sa Grandeur Mgr Mermillod, pour compléter l'œuvre du clergé. Il a aidé toutes les paroisses, toutes les constructions de chapelles. Pour cela, il a fallu emprunter de gros capitaux, dont l'infatigable prélat ne peut payer les intérêts qu'à grand' peine. L'orateur a demandé qu'en conséquence les catholiques redoublassent de générosité pour diminuer les charges de leur pasteur.

M. le vicaire général a terminé par une observation digne de remarque :

« L'œuvre du clergé, a-t-il dit, comme toutes les œuvres de charité, doit se soutenir par les dons directs des fidèles, sans l'intermédiaire ou le prétexte des amusements. Je remercie les sociétés ou les cercles qui ont témoigné leur bonne volonté par des soirées littéraires, mais dorénavant le comité de l'œuvre ne devra plus rien recevoir par ces moyens. Le souverain Pontife

Digitized by Google

Léon XIII, le cardinal-archevêque de Paris, plusieurs autres évêques de France et d'Espagne, ainsi que l'épiscopat des États-Unis, dans son dernier concile, ont signalé les inconvénients de mêler la charité aux divertissements. Nous suivrons cette réserve dans notre pays. »

Le conseil fédéral suisse vient de commettre une iniquité nouvelle, en accordant aux vieux catholiques de Lucerne la libre disposition d'une église catholique.

Scandaleuse en elle-même, cette mesure prend un caractère certainement monstrueux par les considérants qui l'appuient. Voici les termes de cet exposé des motifs :

« Si une scission se produit parmi les adhérents d'une confession religieuse, et que les deux fractions prétendent former la véritable paroisse, le conseil fédéral doit les considérer comme *égales en droit*, du moment qu'elles possèdent une *organisation extérieure séparée* et un chiffre un peu considérable d'adhérents. L'autorité fédérale n'a pas à prendre en considération les opinions dogmatiques, morales ou liturgiques; elle ne doit nullement intervenir dans les questions de dogme. »

Cette déclaration a soulevé le plus vif débat dans la presse suisse. Les catholiques répondent avec raison à de tels sophismes:

Les « vieux catholiques » ne veulent plus reconnaître l'autorité du Saint-Siège; ils cessent donc par là d'être catholiques, puisque, selon les principes de l'Église catholique, il faut, pour être membre de cette Église, reconnaître la suprématie du successeur de saint Pierre. C'est là, en droit canon, un fait notoire. Pour être équitable, le conseil fédéral doit en tenir compte. Se retrancher derrière le fallacieux prétexte que l'autorité fédérale n'a rien à voir dans le dogme, c'est chercher un misérable échappatoire. Le concile du Vatican n'a rien changé en cette matière. Bien avant ce concile, c'était déjà un principe acquis qu'il n'y a de vrais catholiques que ceux qui sont unis au Saint-Siège. L'*intervention dans le dogme*, devant laquelle recule le conseil fédéral, n'a rien de commun avec la reconnaissance des droits notoires de l'Église catholique, de sa situation légale, que le conseil fédéral est purement et simplement prié de prendre en considération.

Ces protestations ne se produiront pas seulement dans la presse. Le gouvernement de Lucerne vient d'en appeler aux chambres fédérales de la décision inique prise par le pouvoir exécutif de la confédération. C'est le devoir des catholiques suisses d'appuyer de leurs protestations énergiques le recours du gouvernement lucernois. Les catholiques forment un tiers de la population suisse; s'ils s'unissent pour se faire rendre justice; leurs adversaires seront, bon gré mal gré, contraints d'écouter leurs doléances et d'en tenir compte.

Le parti catholique de Suisse a fait dernièrement une perte douloureuse par la mort de M. le comte Scherer-Boccard, président de l'Association suisse de Pie IX. Cette association est en Suisse l'âme de toutes les œuvres

Digitized by Google

catholiques; M. Scherer-Boccard avait contribué à sa fondation et en avait été, dès la première année, élu président.

Mais ce n'est pas là le seul état de service de ce vaillant soldat de la cause catholique. Après avoir fait de brillantes études dans le célèbre collège des Jésuites à Fribourg et dans les universités de Munich et Paris, M. Scherer avait fondé à Soleure, sa ville natale, un journal: *Die Schildwache am Jura*, et fait, dans cette publication, ses premières armes. La confiance de ses concitoyens l'appela plus tard aux fonctions législatives, mais ayant en 1840 organisé des meetings pour constituer les bases d'une démocratie catholique, il fut emprisonné par le gouvernement radical.

Rendu à la liberté, il alla rédiger à Lucerne le journal catholique, organe du gouvernement conservateur, qui venait de remplacer le gouvernement radical. Plus tard, il fonda encore à Soleure une feuille ecclésiastique: *Die Kirchen-Zeitung*.

M. Scherer-Boccard était un travailleur infatigable, et outre ses œuvres de journaliste, il composa un grand nombre d'ouvrages religieux, sociaux ou politiques, très estimés non seulement en Suisse, mais en Allemagne et en Autriche.

Après les douleurs, la joie.

La loge maçonnique de Fribourg a cessé de vivre.

Cette nouvelle, dès qu'elle fut connue, causa dans toute la Suisse une impression profonde: la secte cherchera à expliquer ce grave échec, mais les hommes exempts de parti-pris, avec tous les catholiques, verront dans cet événement un nouvel effet de l'Encyclique *Humanum genus* et une preuve de l'intensité de la vie catholique à Fribourg.

La franc-maçonnerie a fait depuis le siècle dernier trois essais pour s'implanter dans cette ville, et la dernière tentative a eu lieu en 1874, à la faveur de cette recrudescence du radicalisme en Suisse qui a fait adopter la constitution révisée. Grâce à la timidité de l'école catholique libérale, qui avait alors la direction des affaires dans le canton de Fribourg, les francs-maçons avaient beau jeu; ils crurent le moment venu pour s'établir solidement.

Dans l'un des sites les plus pittoresques de Fribourg, ils creusèrent une grotte spacieuse qui engloutit bien des milliers de francs, et, aujourd'hui, cette grotte, leur triomphe, vient d'être par eux cédée avec perte au directeur de l'œuvre de la Sainte Famille.

Cette œuvre, fondée par un prêtre apostolique, M. l'abbé Leudeville, approuvée et bénie par Léon XIII, répandue dans toute la France, va donc s'implanter en Suisse, et son berceau pour notre pays sera la grotte des maçons de Fribourg; quelle consolante aurore! JÉSUS, Marie et Joseph seront loués là où ils étaient reniés! JÉSUS-CHRIST aura un autel où Satan avait un trône! Les populations iront prier à la grotte de Bethléem; la prière sera fervente et féconde en ce sanctuaire.

Digitized by Google

Italie.

LES catholiques italiens commencent à s'occuper sérieusement de la prochaine célébration du jubilé sacerdotal de 50 ans de Sa Sainteté le Pape Léon XIII, qui aura lieu en 1887.

C'est, en effet, le 25 décembre 1837, que le jeune comte Joachim Pecci a été ordonné prêtre par l'Éme cardinal Odescalchi, dans la chapelle du vicariat.

Dès cette année, s'est constitué le comité présidé par M. le commandeur Acquaderni, et promoteur de solennités spéciales auxquelles l'univers catholique est convié. C'est donc, dès cette année, que l'on doit commencer à préparer les témoignages d'affection et de fidélité qui consoleront le Saint-Père, et qui entoureront d'hommages sa verte et héroïque vieillesse, en même temps qu'il faut prier Dieu afin qu'il conserve les jours d'un si grand Pape, bien au-delà même de son jubilé sacerdotal !

On va publier prochainement un organe spécial de la commission, intitulé: *Il Giubileo sacerdotale del S. P. Leone XIII.*

Déjà cette commission a donné naissance à des projets déterminés qui jusqu'ici sont au nombre de quatre, à savoir :

1° Une sainte ligue de prières, afin d'implorer de Dieu le triomphe de l'Église et la conservation des jours de Léon XIII ;

2° Une *exposition au Vatican* de tous les produits de l'art et de l'industrie destinés à être offerts à Sa Sainteté, notamment des objets relatifs au culte ;

3° L'aumône de la messe, réunie grâce aux offrandes même les plus humbles, des catholiques du monde entier ;

4° Des pèlerinages à la tombe des Saints Apôtres Pierre et Paul au Vatican.

Puissent aussi les efforts de ses fils préparer à la Papauté pour 1887 d'autres satisfactions que des hommages et des présents, et lui réserver d'amples réparations ! C'est à quoi nous devons travailler dès maintenant et toujours.

***

S'il est ici-bas un sanctuaire vénérable entre tous, n'est-ce pas celui qui a entendu le bienheureux message qu'apporta l'archange Gabriël envoyé par la Sainte-Trinité ? N'est-ce pas celui où a daigné descendre la Sagesse éternelle du Père, JÉSUS-CHRIST, fils de Dieu fait homme, venu du ciel sur la terre ? Celui où s'est accompli le grand mystère de l'Incarnation du Verbe ? Cette maison bénie de Lorette, embaumée des vertus de la Sainte Famille, enrichie par les paroles, par les prières de la Reine des cieux, de celle qui fut saluée par le céleste messager « *pleine de grâces* » est bien chère au cœur de Dieu puisqu'il l'a arrachée lui-même, par le ministère de ses anges, aux mains des infidèles.

Il semble que la divine Providence, en inspirant à l'évêque de Lorette,

Digitized by Google

heureux gardien de cette demeure céleste, la pensée de fêter d'une manière exceptionnelle le sixième et prochain centenaire de sa translation, ait voulu rappeler aux fidèles ce grand prodige.

Pour rendre plus imposante cette manifestation de notre amour filial envers Marie, le vénérable évêque a érigé canoniquement, à Lorette même, une *Congrégation universelle* dont les catholiques du monde entier sont invités à faire partie. Ainsi donc les fidèles pourront dorénavant s'affilier dans la maison chérie de notre Mère bien-aimée, et jouir de ses bénédictions et de ses grâces.

Notre Saint-Père le Pape, dans sa sollicitude toute paternelle pour les besoins spirituels de ses enfants, et dans sa tendre piété envers Notre-Dame de Lorette, a daigné bénir cette Congrégation, et l'enrichir de précieuses indulgences.

Le Souverain-Pontife Léon XIII a exprimé, à cette occasion et en vue du prochain centenaire, combien il serait heureux de voir tous les fidèles contribuer par leurs généreuses offrandes à la restauration de l'antique et illustre basilique qui renferme cette demeure sacrée de Nazareth où Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a opéré la réconciliation de l'homme avec Dieu.

Cette insigne basilique a beaucoup souffert des ravages du temps; la coupole menace ruine, et les réparations à faire sont considérables. Déjà plusieurs cardinaux, archevêques et évêques ont répondu à cet appel en s'inscrivant eux-mêmes dans cette Pie-Union universelle, et en recommandant à leurs diocésains cette œuvre qui intéresse au plus haut degré la gloire de Dieu et de sa Sainte Mère.

Quel est donc le chrétien digne de ce nom, *pauvre* ou *riche*, comprenant et appréciant les grands bienfaits de l'Incarnation, qui ne voudrait témoigner publiquement de sa piété filiale envers la Vierge Mère, et voir son nom écrit dans cette demeure plus auguste que tous les tabernacles de Jacob ?

***

Tandis que l'Italie s'occupe à faire des conquêtes sur la mer Rouge, un saint religieux de ses enfants entreprend d'autres conquêtes sur le sol africain, conquêtes plus sérieuses et plus durables parce qu'elles ont pour objet l'extension du règne de JÉSUS-CHRIST. Nous voulons parler de l'*œuvre du rachat des nègres*, entreprise en 1838 par le saint prêtre Olivieri, continuée par l'abbé Verri, et reprise en ce moment à Naples par le R.-P. Ludovic de Casoria, qui, à la date du 28 janvier dernier était reconnu par le saint Père comme le continuateur de cette œuvre sublime d'apostolat catholique; il recevait une bénédiction spéciale du vicaire de JÉSUS-CHRIST.

Dans l'Afrique, le commerce des nègres se fait principalement en Abyssinie, dans le Darfour, dans le Kordofan et dans les pays entourant la zone torride. Plusieurs de ces malheureux sont vendus par leurs parents à vil prix, et d'autres sont enlevés par des brigands qui leur font la chasse.

Digitized by Google

Quand leur nombre est assez grand, on les envoie à travers les solitudes du Sennaar et de la Numidie supérieure jusqu'à Khartoum, et de là on les dirige à travers les déserts de la basse Nubie, sur le Caire ou sur Alexandrie d'Égypte, où se trouve le marché.

Le prêtre Olivieri conçut le saint dessein de racheter autant qu'il pouvait de ces malheureux, afin de leur accorder une double liberté, celle d'hommes et celle de bons chrétiens. Il se mit à l'œuvre en 1838, et il fut aidé et secouru, non seulement par des particuliers, mais même par des personnages officiels des États sardes, tels que MM. Solaro della Margarita, ministre de Charles-Albert ; le marquis Brignole-Sale, son ambassadeur à Paris, et le chev. Paolo Cerruti, alors consul au Caire.

M. Olivieri fit plusieurs expéditions, et revint toujours accompagné d'un grand nombre de nègres et d'enfants de nègres.

Les consolantes relations de ces œuvres sont actuellement près d'être publiées.

C'est en 1853 que l'on a vu six de ces petits noirs parmi les Bénédictins de Sainte-Scolastique, et d'autres dans les Séminaires de Lucques, de Pérouse, de Iesi, de Cesena, de Gubbio, et ailleurs, sans parler des petits nègres, rachetés en plus grand nombre encore et logés dans tous les monastères de l'Italie et de la France.

Cette œuvre sainte a continué, malgré les troubles causés par la Révolution après la mort de M. l'abbé Olivieri. Un autre prêtre, M. l'abbé Verri, lui succéda.

Il a rendu l'an dernier sa belle âme à Dieu à Turin, dans la petite maison dite de Cottolengo.

Immédiatement, le Père Ludovic de Casoria, qui s'était déjà dévoué au rachat des nègres, se sentit appelé à recueillir le précieux héritage des Olivieri et des Verri. Il ne résista pas à la voix de la Providence. Aujourd'hui, il vient d'établir à Naples le centre de son œuvre, et fait par la voix des journaux un appel à la charité publique et surtout aux âmes pieuses qui ont autrefois assisté de leurs largesses ses devanciers. Plaise à Dieu qu'il soit entendu de beaucoup, et qu'il puisse contribuer puissamment à la réhabilitation de cette infortunée race nègre de l'Afrique, vers laquelle se tournent aujourd'hui tous les regards.

***

Nous ne pouvons omettre de signaler la fondation d'une académie catholique dans la capitale de la Sicile

Palerme, ville de littérature et de beaux-arts depuis une haute antiquité, renfermait un certain nombre d'académies, florissantes au dedans et renommées au dehors. Mais il y manquait une académie catholique, qui prît la défense de la religion contre le faux nom de science, dont la grande île ne se préserve pas aussi facilement que de la contagion cholérique. Mgr Celesia, déjà comme abbé du Mont-Cassin et aujourd'hui comme arche-

Digitized by Google

vêque de Palerme, réfléchissait au moyen de combler cette vacance, et méditait le plan de cette académie désirable et désirée. Son élévation au cardinalat, l'immense allégresse que cette haute faveur de Léon XIII a fait éclater parmi ses compatriotes, lui ont fait penser que le moment était venu de réaliser son projet. En conséquence, au milieu des fêtes qui lui étaient données dans la salle d'honneur du grand séminaire archiépiscopal, et pour les clore de la manière la plus digne, il a annoncé la fondation de l'Académie catholique sicilienne, qui a été accueillie avec enthousiasme par l'assemblée nombreuse autant que choisie.

***

L'Italie catholique nous donne encore un bel exemple par sa soumission à la voix de ses pasteurs, lorsque ceux-ci, usant des droits que leur confère la sainte Église, condamnent comme malsaines et dangereuses, certaines publications émanant des ennemis du nom chrétien.

Les évêques, gardiens vigilants de l'Église, de sa morale et de sa doctrine, ne sauraient laisser passer sans protestation la publication de certaines feuilles qui s'assignent pour mission de ruiner la foi, de corrompre les mœurs et de saper tout l'édifice religieux. De ce nombre sont l'*Epoca* de Gênes et la *Riscossa* de Tortone.

Mgr l'archevêque de Gênes a publié dernièrement une éloquente lettre pastorale dénonçant et condamnant le journal l'*Epoca* et interdisant sa lecture aux catholiques jaloux de suivre les enseignements et les règles de l'Église.

La voix de l'éloquent archevêque de Gênes a eu un écho retentissant dans son catholique diocèse. Nous lisons, en effet, dans le *Pensiero cattolico*, qu'en suite de la prohibition épiscopale, le tirage de cet infâme journal a diminué de plusieurs milliers d'exemplaires, et que beaucoup de vendeurs se sont refusés à le tenir en dépôt.

Quant à la *Riscossa*, voici ce que nous lisons dans les colonnes d'un journal catholique :

« Son Exc. Rév. Mgr Vincenzo Capelli, évêque de Tortone, en une lettre pastorale adressée à son clergé et à ses diocésains, porte à la connaissance de tous la lettre de Mgr l'archevêque de Gênes sur la presse, et en confirme pour son diocèse toutes les dispositions.

« En même temps Sa Grandeur promulgue dans toute l'étendue de sa juridiction ecclésiastique la condamnation qu'elle fait du journal *La Riscossa*, organe du Cercle anticlérical. Ce journal a ses bureaux d'administration à Tortone; toutefois, ajoute l'évêque, il a dû renoncer à trouver un imprimeur dans ce religieux diocèse. »

Les évêques, suivant la recommandation de Léon XIII, ne négligent rien pour démasquer l'ennemi partout où il se trouve. Les catholiques se montreront dignes de leur nom et feront le vide autour des publications malsaines condamnées par l'autorité ecclésiastique.

Digitized by Google

Palestine.

LA Russie s'avance à grands pas vers les possessions anglaises de l'Inde; elle menace la Chine par le nord, s'apprêtant ainsi à la conquête de l'Asie entière, sans que la poursuite de si vastes projets lui fasse perdre de vue le pivot de sa politique orientale : Jérusalem.

L'autocratie moscovite est fondée sur une étroite alliance de la puissance religieuse et de la puissance civile, et l'on sait fort bien à Pétersbourg que les grands centres religieux sont ou deviennent fatalement les grands centres politiques : l'Église et l'État ne sauraient être séparés.

En face de la Rome catholique, de la Rome du Pape, on veut élever une Rome schismatique, tout entière au czar. Ce dernier outrage à la divine Épouse doit avoir pour théâtre la ville de la passion de l'Époux: Jérusalem.

Le gouvernement russe ne néglige aucun moyen de s'emparer de la Terre Sainte ; avant la guerre de Crimée, il n'y avait aucun droit ; la prise de Sébastopol, en confirmant la situation de la France, devait encore lui livrer tous les sanctuaires ; les diplomates français oublièrent d'en réclamer les clefs au congrès de Paris, et si, *personnellement*, l'impératrice Eugénie n'avait demandé Sainte-Anne, nous catholiques, nous n'aurions rien eu du tout.

Vaincus, les Russes obtinrent beaucoup : ils purent se mettre en tiers entre la France et la Porte pour la reconstruction de la coupole de Saint-Sépulcre, incendiée par eux probablement dans cette espérance.

Depuis lors, ils ont acheté d'immenses terrains, et ils sont tout disposés à continuer ; leur hospice est superbe, la basilique monumentale : tout cela regorge de roubles.

Rien ne leur coûte quand il s'agit de Jérusalem : tous les ans, dix ou douze mille pèlerins quittent les provinces russes et viennent encombrer la Terre Sainte ; on en trouve partout. Ce sont, en général, de pauvres gens, pieux, mais d'une incroyable ignorance ; ils sont envoyés là pour faire nombre.

Le rôle des Latins est bien petit en face de pareilles invasions ; aussi les Turcs répondent-ils vraisemblablement aux agents français : « Mais de « quoi vous plaignez-vous ? et que réclamez-vous une place dans les sanc- « tuaires ? jamais on ne vous y voit en nombre ! »

Il faut bien le dire, cet état de choses s'est modifié depuis l'organisation des caravanes actuelles, et surtout depuis la venue des grands pèlerinages de pénitence.

Les Orientaux l'ont enfin appris : l'Occident n'est pas mort, sa foi vit et son amour des Lieux-Saints se rallume après tant de siècles de glace !

A partir de cette date, les efforts jaloux du comité russe de Terre Sainte ont redoublé.

Ce comité a pour président le grand-duc Serge.

Digitized by Google

Sous son impulsion, des fouilles considérables sont entreprises en ce moment pour trouver la vieille enceinte d'Ézéchias et cette porte Judiciaire par où le Sauveur est passé, portant sa croix et symbolisant en cette sortie, l'abandon de la ville coupable et du peuple maudit.

Une tradition constante en fixe la place à l'endroit où s'agenouillent les fidèles, à la septième station du chemin de la croix.

C'est le lieu de la seconde chute : les Pères de Terre Sainte l'ont acquis ; de toutes les stations de la voie douloureuse, elle est seule aux mains des Latins.

Nous allons en être moralement expropriés si, comme le prétendent les Russes, leurs fouilles font découvrir la véritable porte sur le sol dont ils sont propriétaires.

La question sera discutée : mais en attendant que lumière se fasse, méfions-nous de l'archéologie des schismatiques en pareille matière, surtout quand elle cherche à détruire nos traditions.

Afrique.

Le grand événement politique en Afrique c'est la reconnaissance de l'État libre du Congo par la conférence de Berlin. Puisse cet acte être fécond en conséquences heureuses pour notre sainte Église et le succès de son apostolat chez les noirs.

C'est peut-être à ce seul point de vue que l'entreprise du Congo donne des espérances qui ne tromperont pas. Pourvu seulement que les libertés que le nouvel État prétend accorder à tous sans distinction ne nuisent pas à la propagation de la vérité religieuse, seule base de la vraie civilisation ! Car, sur ce point comme sur tant d'autres, voici que les missionnaires protestants, soutenus par l'or anglais, commencent à créer leurs établissements mi-commerciaux, mi-bibliques...

Déjà l'on entend parler de plusieurs entreprises d'évangélisation catholique dans ces nouvelles régions.

Le R. P. Augouard, est parti de Poitiers à la fin de novembre pour aller continuer avec M. de Brazza son œuvre éminemment catholique de colonisation au pays jusqu'alors inexploré du Congo.

L'intrépide missionnaire est heureusement arrivé à son poste de combat, où, avec une caravane de 165 hommes, il s'apprête à faire de nouvelles conquêtes.

De leur côté les missionnaires d'Alger ont fondé une nouvelle station à *Tchousa*, sur la côte occidentale du Tanganika, à une journée de marche de Mpala, station de l'Association africaine.

Les *Missions Catholiques* enfin nous annoncent la mort du roi Mtésa, dont le nom avait acquis en Europe une certaine célébrité grâce aux récits de Stanley, qui avait fait à sa cour un assez long séjour lors de sa traversée du Continent mystérieux. Le nouveau souverain de l'Ouganda serait,

Digitized by Google

paraît-il, un neveu du monarque défunt, instruit par Mgr Livinhac. Le fait, s'il est vrai, ouvre le plus brillant avenir au vicariat apostolique du Victoria-Nyanza.

Plein de sollicitude pour l'œuvre des missions africaines. Sa Sainteté Léon XIII, sur la demande de Mgr Symphorien Mouard, évêque et vicaire apostolique des Seychelles, a conféré le titre de chevalier au Dr Brooks, protestant, et l'a décoré de l'ordre de Pie IX, en reconnaissance de son dévouement à la mission catholique et de ses soins absolument désintéressés depuis 30 années.

Sa Grandeur, ayant pour cortège son clergé, les Frères maristes, et les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, s'est rendue, le 6 janvier dernier, à la demeure du docteur où, après lecture de l'acte pontifical, ses remercîments et ses félicitations, elle a remis son diplôme au nouveau dignitaire, et au nom du Saint-Père, lui a attaché sur la poitrine la croix de l'ordre de Pie IX, en présence de ses nombreux amis qui, très émus, applaudissaient.

Bientôt, nous n'en doutons pas, nous aurons à remercier Dieu auteur de tout bien des brillantes conquêtes qu'aura su opérer sur cette terre nouvelle d'Afrique l'épouse bien-aimée du Christ.

Amérique.

RIEN de touchant comme la pétition que viennent d'adresser au Saint Père, les Hatheads, peuplade d'Indiens américains qui sont presque tous catholiques, pour le prier de canoniser Catherine Tegakwita, une vierge iroquoise, ainsi que deux martyrs, les Pères jésuites Yoguss et René Goupil. La pétition est ainsi conçue :

A notre père, le Pape. Bien que nous soyons de pauvres et misérables Indiens, Dieu a cependant eu compassion de nous et il nous a donné la religion catholique. Il a fait davantage encore : Il nous a donné Catherine Tegakwita. Comme nous, cette sainte vierge était indienne ; elle a vécu très dévotement ; elle avait été enrichie par JÉSUS-CHRIST de beaucoup de grâces, et elle avait un profond amour pour son Créateur. Elle est morte d'une pieuse et sainte mort, et elle est maintenant, nous l'espérons, dans la gloire des cieux, où elle prie pour nous. Nous sommes fermement convaincus que cette vierge nous a été donnée par Dieu, comme une grande faveur, car elle est notre sœur bien-aimée. Nous espérons donc, cher Père, que vous, qui êtes le Vicaire du CHRIST, vous voudrez bien nous accorder aussi une faveur. Nous vous prions de nous dire : « Mes enfants, faites de Catherine un objet d'honneur dans votre église, car c'est une sainte et elle est au Ciel. »

Dans l'extrémité sud de l'Amérique le travail d'évangélisation est loin encore de produire de pareils fruits : il vient à peine d'être entamé, mais d'une manière qui donne les plus grandes espérances de succès pour l'avenir. Mgr Jean Cagliero, des coopérateurs salésiens, préconisé évêque de Magyda

Digitized by Google

dans le dernier consistoire, vient de quitter l'Europe pour se rendre en Patagonie, où se trouve son diocèse.

Mgr Cagliero est le disciple préféré de Dom Bosco et le premier prêtre salésien élevé à l'épiscopat. Il a séjourné plusieurs années déjà en Patagonie, où il retourne, emmenant avec lui de nouveaux ouvriers pour accomplir la tâche sublime autant que difficile que le souverain Pontife lui a confiée.

La cathédrale et le palais épiscopal du nouvel évêque consisteront d'abord en une tente et en des abris formés de paille et d'herbes desséchées, qui retraceront l'image de l'étable de Bethléem. Sa Grandeur se fait suivre d'un architecte, Don Savio, qui transformera peu à peu l'étable de Bethléem. Cette expédition coûtera à Mgr Cagliero 50,000 francs. En attendant qu'on les lui envoie, l'évêque est parti pour l'Amérique, accompagné de dix-huit salésiens destinés aux missions du Brésil, de Montevideo, de Buenos-Ayres et de la Patagonie, et de six héroïques sœurs de Marie-Auxiliatrice, qui vont prendre soin des jeunes filles sauvages sur les rives du Rio-Negro.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

LE peuple de Rome se porte toujours avec la même foi aux solennités religieuses qu'il a vues néanmoins beaucoup plus belles jadis. Pendant la Semaine-Sainte, les églises n'ont pas désempli, les grandes basiliques surtout. La manière dont l'office des Ténèbres a été chanté à Saint-Jean-de-Latran, y a attiré chaque soir beaucoup de monde. Le Samedi-Saint, les rites liturgiques y ont été accomplis par l'Éminentissime Cardinal-Vicaire. C'est vers sept heures qu'ils ont commencé avec la bénédiction du feu nouveau, et ils ne se sont guère terminés avant deux heures. Après la bénédiction de l'eau au baptistère de Constantin, le cardinal administra le sacrement de baptême à une juive mariée et mère de famille. De retour dans la basilique, il lui donna la confirmation, à elle et à ses enfants. C'était un spectacle des plus touchants et des plus beaux. Malgré les fatigues qu'il avait déjà subies et celles qui l'attendaient encore avec une ordination des plus nombreuses, le cardinal voulut adresser en ce moment, une allocution à la nouvelle chrétienne. Nous étions tout près et pûmes recueillir les enseignements de cette bouche auguste. Nous admirâmes comment, chez le cardinal Parocchi, chaque phrase, pour ainsi dire, exprime une doctrine profonde. Le verbiage et la diffusion, choses pourtant assez communes en Italie, lui font horreur.

Digitized by Google

Il a dû écrire naguère aux curés de Rome pour déplorer avec eux une nouvelle insulte faite à la religion, et leur indiquer le moyen d'y porter remède. C'était la coutume à Rome que pendant le temps pascal, la communion fût portée aux infirmes avec une grande solennité. Le curé, revêtu de la chape et assisté d'un diacre et d'un sous-diacre, s'avançait sous les dais qu'entouraient quantité d'hommes tenant en main des cierges magnifiques. L'autorité civile a trouvé bon cette année, on ne sait pourquoi, d'interdire cette pompe. Le cardinal-vicaire a donc recommandé aux curés de s'en tenir, puisque les circonstances l'exigeaient ainsi, à la forme ordinaire du viatique, mais de provoquer en même temps, de la part des fidèles, des pieuses manifestations qui pussent réparer l'outrage fait à Dieu, et compenser les honneurs dont sa majesté était dépouillée. On s'est conformé à ses instructions. Nous avons vu de nos yeux des légions pacifiques d'hommes et de femmes suivre le Saint-Sacrement dans la rue, en récitant des prières à haute voix, s'agenouiller devant la maison où le prêtre venait d'entrer, et en attendant son retour, prier pour l'infirme qui recevait la visite du Seigneur.

On peut demander à un tel peuple tous les actes de religion : il y est prêt. Le soir du Samedi-Saint, une multitude de maisons étaient illuminées à Rome : pourquoi ? Parce que le Pape avait souhaité cette réparation publique des blasphèmes vomis par je ne sais plus quelle feuille révolutionnaire contre la Ste-Vierge.

Nous avons eu à déplorer dans ces derniers temps la mort de plusieurs personnages considérables : Mgr Balgy, évêque arménien ordinant, Mgr Fiorani, économe de la fabrique de Saint-Pierre, et enfin Son Éminence le cardinal Lasagni. Les Arméniens ont toujours à Rome un évêque de leur nation pour y remplir les fonctions pontificales de leur rite. La ville entière connaissait Mgr Balgy, qu'on était accoutumé à voir célébrer les messes pontificales arméniennes des veilles de Noël et de Pâques, et qui portait sur son visage l'empreinte de la plus parfaite bonté. Il aura pour successeur Mgr Kupélian, dont les erreurs affligèrent autrefois l'Église, mais qui a su la consoler et l'édifier par son sincère retour. La charge d'économe de la fabrique de Saint-Pierre est aussi des plus importantes. La basilique possède de grands revenus que l'économe doit administrer, et c'est à lui qu'il appartient en outre de veiller à toutes les réparations de l'immense édifice. A ces soins déjà considérables, il ajoute la surveillance de l'atelier de mosaïques installé au vatican. Mgr Ruggieri a recueilli l'héritage de Mgr Fiorani. Quant à Son Éminence le cardinal Lasagni, c'était bien le prince de l'Église le plus aimable qui se pût voir. De manières extrêmement simples, accessible à tous, ne détestant pas la conversation ni la société, à peine mieux logé que beaucoup de simples prélats, il représentait dans le Sacré-Collège la bonhomie et la rondeur. Grand, maigre et nerveux, il rappelait souvent Léon XIII par son attitude et ses gestes. C'était un homme qui avait passé sa vie d'abord dans l'administration de certains districts des états de

Digitized by Google

l'Eglise, puis au sein des affaires romaines. Lors de sa promotion à la pourpre, il était secrétaire du Sacré-Collège, poste qui mène toujours son titulaire au cardinalat. Peut-être même eût-il dû y conduire Mgr Lasagni plus tôt, c'est-à-dire à l'époque du conclave ; mais Léon XIII n'aime pas à décerner sans mûre réflexion ces grands honneurs. Il estimait d'ailleurs beaucoup le cardinal Lasagni, et la preuve en est dans la charge de secrétaire des mémoriaux dont il l'avait revêtu. Il l'a transmise maintenant à un autre cardinal dont il invoque souvent le concours, qui jouit auprès de lui d'un crédit considérable, et qui n'est autre que Son Éminence le cardinal Laurenzi, originaire de Pérouse, où Léon XIII avait pu déjà l'apprécier. L'auditeur de Sa Sainteté, Mgr Boccali, est lui aussi un Pérugin. Le pape fait passer une infinité d'affaires par les mains de ces prélats.

Les bruits qu'on avait répandus naguère sur la santé de Léon XIII n'étaient pas absolument mensongers, et la santé du pape a traversé une crise réelle, bien que néanmoins sa vie n'ait pas, à proprement parler, couru de risque. Grâce à Dieu, toutes les inquiétudes sont actuellement dissipées : le pape a repris le cours de ses audiences et de ses travaux ordinaires. Il admet souvent auprès de lui les évêques irlandais, qui viennent de se réunir à Rome pour traiter sous les yeux du Saint-Siège des intérêts spirituels de leurs ouailles. B.

COURRIER ALLEMAND.

L'ÉVÉNEMENT le plus important que je doive signaler aux lecteurs du *Messager* est certainement l'allocution prononcée par notre saint Père le Pape à l'occasion d'une audience privée qu'il a accordée dernièrement à quelques membres de la noblesse allemande. L'*Univers*, il est vrai, et, d'après lui, des journaux belges ont reproduit quelques lambeaux de ce discours, mais dans ces fragments mêmes on constate des omissions fort regrettables. Je crois donc, en considération de l'importance capitale de cette allocution, devoir reproduire *in extenso* la partie principale du discours.

« ..... et maintenant passons aux graves questions qui menacent votre « patrie. Soyez certains que je souffre profondément de ne pas pouvoir « encore assurer la paix religieuse à vos compatriotes, que j'affectionne de « tout mon cœur. De tout temps, j'ai été prêt à tendre la main à votre glo- « rieux empereur pour arriver à un accord ; c'est avec lui que je me réjoui- « rais, si nous arrivions à ce noble but.

« Ce que j'ai pu faire, je l'ai fait ; je me suis montré aussi prévenant que pos- « sible envers le gouvernement, mais je ne puis et ne dois céder sur certains « points. Est-ce donc une prétention injuste et exagérée que de réclamer « comme un droit exclusif des évêques l'éducation du clergé ? comment l'Église « pourrait-elle prospérer et s'acquitter de sa haute mission, si les prêtres « ne sont pas élevés et formés dans ses bras, sur son sein maternel ? Si

Digitized by Google

« l'État de son côté exige que ses ministres agissent dans leurs ressorts « conformément aux principes de leur mandat, et qu'il forme surtout « ses employés dans ses principes, il doit concéder le même droit à « l'Église et à ses dignitaires les évêques, et leur accorder principalement « une indépendance complète pour tout ce qui concerne l'éducation de leur « clergé. Sur d'autres questions, on peut discuter et arriver à une entente. « *Sur ce point l'Église ne peut rien concéder.*

« Pourquoi l'État met-il des entraves à la nomination des pasteurs des « âmes et au libre exercice de leur ministère? Ces hommes ne visent qu'au « bien spirituel de leurs ouailles, rien ne saurait leur être plus étranger, qu'une « tendance de nuire aux intérêts de l'État.

« Toute base politique fait défaut à la lutte entreprise contre l'Église. « Les Catholiques de votre patrie ont de tout temps prouvé qu'ils étaient « des sujets bons et fidèles, ils l'ont de nouveau démontré d'une façon « brillante lors de la dernière guerre. Ne perdra-t-on pas leurs sympathies en « les privant systématiquement de leurs droits ecclésiastiques?

« Mais ayons confiance en Dieu et Il finira par avoir pitié des Catholi- « ques allemands!

« Le saint Père termine en exprimant sa grande joie de voir à Rome « ses fils allemands, qui résistent avec tant d'énergie à la persécution, « et prononce l'éloge du prince de Loewenstein et du comte Félix de Loë, « dont il apprécie hautement les grands mérites.

« On ne saurait lire les paroles du Saint-Père sans être ému. C'est « bien un père qui parle à ses enfants, la tendresse déborde. Ce n'est pas « des malheurs de l'Église allemande qu'il les entretient, c'est des souffran- « ces qu'ils endurent eux-mêmes par la persécution. Il va plus loin encore, « il s'excuse presque de ne pouvoir leur donner ce que son cœur aimant « désirait tant leur rendre: la paix religieuse. Ah! les Catholiques alle- « mands ne savent que trop bien où réside l'obstacle qui réduit à néant « toutes les tentatives conciliatrices que l'amour le plus touchant inspire « à leur Père.

« Dois-je ajouter que les paroles du Saint-Père ont trouvé le plus grand « retentissement, ont provoqué les sentiments de la plus tendre reconnais- « sance dans toute l'Allemagne catholique! »

Mais il n'échappera à personne que l'allocution de Léon XIII a aussi une haute portée politique. Le Pape désigne nettement les points où sa condescendance extrême rencontre une barrière infranchissable dans son devoir. Il indique comme une question sur laquelle tout compromis est impossible: l'éducation du clergé. L'Église manquerait — ce qui est impossible — à sa divine mission, en permettant à l'État de s'ingérer dans une matière aussi capitale. La Prusse doit en faire son deuil: il est mille fois préférable de voir les séminaires rester fermés que de les mettre à la discré-

Digitized by Google

tion du pouvoir civil. Plutôt pas de prêtres, que de mauvais prêtres. *Deus providebit.*

Le Saint Père relève encore une seconde question litigieuse : la dénomination préalable au pouvoir civil des prêtres appelés à exercer des fonctions et le droit de récusation que l'État veut s'arroger. Léon XIII est moins catégorique sur ce point, c'est plutôt une plainte émue qui s'échappe de ses lèvres. Néanmoins on peut sans trop de témérité essayer de saisir la pensée du Saint Père. Il n'oppose pas un « *non possumus* » absolu aux prétentions inqualifiables de l'État, mais il ne déclare pas davantage une concession possible. Le fameux Bref à l'Archevêque de Cologne nous semble la clef de ce passage. Rome serait disposée à autoriser, en cas d'une entente générale, la dénomination préalable des curés, mais ne saurait faire la même concession en ce qui concerne les vicaires et autres prêtres appelés au ministère des âmes. On saisit facilement la portée de cette distinction : après une entente sur cette base, le gouvernement pourrait évidemment continuer d'empêcher les paroisses d'avoir un curé à leur tête, et séquestrer ses émoluments, mais du moins les fidèles ne seraient plus entièrement privés des saints Sacrements et des secours de la Sainte Religion, des prêtres auxiliaires et les vicaires pourraient remédier à ce mal épouvantable.

Toujours la même tendresse qui pousse le chef suprême de l'Église aux dernières concessions possibles.

Sans doute une entente sur ces bases rendrait la situation des catholiques plus tolérable en Prusse, mais ne répondrait certes pas complètement aux aspirations des fidèles populations. Ce qu'elles demandent, c'est la liberté pleine et entière de l'Église, l'abolissement pur et simple de la législation impie, dite de mai, et le retour des Ordres Religieux. Pas d'illusion possible à ce sujet : les sacrifices ont été énormes, les blessures de la lutte saignent encore, on ne veut pas avoir souffert et combattu à outrance pour se retrouver dans une situation plus mauvaise qu'avant la lutte. Fils obéissants de la Sainte Église nous reconnaîtrons avec une profonde reconnaissance les bienfaits d'une situation tolérable due à la tendresse paternelle du Saint Père, mais patriotes ardents, nous n'aurons ni paix ni trêve, jusqu'au jour où on rendra la liberté pleine et entière à l'Église, car le salut de la patrie est là !

Tel est le mandat que les électeurs catholiques confient à leurs représentants, et les sympathies des populations catholiques leur sont acquises en raison directe de la vigueur avec laquelle ils attaquent l'édifice branlant des lois de Mai.

Ainsi les nouveaux élus se sont empressés d'entamer la lutte au *Reichstag*. Ils ont été devancés pourtant par une attaque du prince de Bismarck. Cet homme d'état, vivement froissé du mauvais résultat des élections — il avait espéré une majorité composée de conservateurs et de nationaux libéraux — a profité de la première discussion inscrite à l'ordre du jour, pour passer en

Digitized by Google

revue les différents partis et porter des coups directs à ses adversaires. « Vous demandez la liberté de l'Église? crie-t-il au centre, ce que vous qualifiez de liberté, n'est autre chose que la domination de l'Église ! » C'est faible, ce n'est pas du Bismarck, c'est à peine du Bara.

Huit jours plus tard le leader du centre prit la parole pour défendre sa motion en faveur de l'abrogation de la loi du 4 mai 1874. Comme je l'ai dit dans ma première correspondance, la part de l'empire aux lois de mai est relativement faible. Le *Reichstag* a eu à voter uniquement les lois destinées à écarter l'obstacle que la constitution fédérale présentait aux projets prussiens. Les deux lois principales sont celles dirigées contre les jésuites et leurs affiliés, et la loi qui autorise le gouvernement à interner n'importe où, même à exiler un prêtre accusé d'avoir exercé des fonctions ecclésiastiques sans autorisation de son gouvernement. De toute la législation antireligieuse cette loi est, à juridiquement parler, la plus monstrueuse. Il suffit qu'un prêtre soit accusé d'avoir rempli des fonctions de son ministère, d'avoir par exemple célébré la Ste Messe ou consolé des mourants (c'est le cas le plus fréquent en pratique) pour qu'on puisse l'interner dans un coin quelconque de l'empire, sur une île presque inhabitée de la Baltique par exemple — cela s'est fait — ou bien l'exiler entièrement. Notez bien que je dis « *accusé* », non *pas convaincu*. Un prêtre westphalien a été frappé ainsi sept fois, et chaque fois les tribunaux l'ont acquitté. Sept fois les rigueurs de cette loi infâme sont venues frapper un homme accusé d'avoir secouru des malheureux par les saints Sacrements et sept fois les tribunaux prussiens ont déclaré fausse et mal fondée cette accusation ; néanmoins cet innocent avait subi sept fois les rigueurs de l'internement, sept fois il a été arraché à son foyer, à ses ouailles à cause d'un soi-disant délit, qu'il n'avait pas même commis !

C'est donc contre cette loi que les efforts du Centre ont été dirigés. Le choix était heureux, car les autres partis sont presque unanimes à reconnaître que la loi est injuste et injustifiable. L'épidémie morale de la haine anticatholique a dû être à son apogée pour qu'elle ait pu jamais être votée. Deux fois déjà une majorité s'est trouvée pour en voter l'abrogation : une fois à deux tiers des votants, la seconde fois, lors de la dernière session, la majorité s'est élevée au chiffre formidable des cinq sixièmes des membres présents. Néanmoins le conseil fédéral, dans lequel la Prusse domine, a chaque fois repoussé le bill du Reichstag. Cette fois M. de Bismarck déclara, que la présentation de ce projet de loi, contre lequel le conseil Fédéral venait de se prononcer, était injurieuse pour ce corps d'État, que du reste il n'était pas disposé à faire la moindre concession à l'Église, avant d'avoir reçu un équivalent de la curie Romaine. Les nationaux libéraux et la presque totalité des conservateurs se sont emparés de ce prétexte. La larme dans l'œil ils ont regretté profondément ne pouvoir voter une motion impliquant dans ces circonstances un manque d'égards pour le conseil Fédéral ; leurs sympathies restent acquises à l'abrogation, mais leurs votes seront

Digitized by Google

contraires. Ils condamnent la loi et ils en votent le maintien la mort dans l'âme ! Tristes gens! — La motion Windthorst a pourtant réuni 217 oui contre 93 non. Résultat stérile dans ses effets, car le Conseil Fédéral ne se déjugera point. M. de Bismarck vient de prononcer encore ces mots caractéristiques : « Les majorités ne me font aucun effet ! »

En dehors de cette motion il n'y a eu au Reichstag que de petites escarmouches de moindre importance, mais qui prouvent que les députés catholiques ne laissent passer aucune occasion sans revendiquer les droits religieux de leurs mandataires. Je dois cependant citer un mot du ministre de la guerre de Prusse qui mérite d'être relevé. Les députés de la gauche attaquèrent le ministre à propos de la participation obligatoire des troupes aux saints Offices le Dimanche. Ils déclarèrent que l'obéissance militaire devait être restreinte aux choses concernant le service militaire. Le ministre riposta que l'obéissance devait être absolue en toutes choses. Un député du centre protesta contre cette théorie : le devoir d'obéir aux supérieurs n'est pas absolu, il est lié à la condition que les ordres donnés ne soient en rien opposés à la loi Divine. « Je sais, répond le ministre, qu'au-dessus du chef de l'armée il y a un Maître, dont les lois priment toute autre loi. Cette vérité est tellement évidente, qu'il m'a même semblé superflu de la mentionner. » C'est parfait et nous applaudissons des deux mains, mais alors, pourquoi le Kulturkampf ? !

F. L. Comte W. de B.

COURRIER DE FRANCE.

NOTRE sénat, pour laisser croire aux conservateurs naïfs qu'il a sa raison d'être, rétablit chaque année quelques petites choses du budget du culte, chaque année mutilé de plus en plus par la chambre des députés. Ainsi, cette année, a-t-il restitué ceci aux évêques, cela aux chanoines et aux curés. Quand les députés auront tout supprimé, les sénateurs feront mine de maintenir quelques sous au dit budget, et ils penseront encore avoir bien mérité du *grand* parti conservateur.

En attendant, le gouvernement fait la guerre à l'Église, à peu près comme il le fait à la Chine, sans la déclarer, mais avec infiniment plus de talent. Ses préfets, aidés des conseils municipaux républicains, continuent à remporter de signalées victoires sur les vicaires, ou plutôt sur leur pauvre traitement, car, en plus d'une paroisse, le peuple encore pourvu de sens chrétien sait payer le pieux tribut de la dîme à son clergé et réparer les rapines révolutionnaires. Nous voyons de touchants exemples dans les montagnes du Dauphiné, où des familles pauvres, *assistées* par la charité publique, ont voulu joindre leur obole à l'argent des plus riches. Nous aurons à faire de même dans toute la France, nous souvenant que subvenir aux frais du culte, c'est l'œuvre des œuvres. Le saint concile de Trente a marqué à jamais le

Digitized by Google

caractère de notre obligation à cet égard en exhortant « tous et chacun en « particulier, à ce que, par le motif de la charité chrétienne et par celui de « leurs propres devoirs envers leurs pasteurs, ils se portent à assister libéra- « lement des biens que Dieu leur a départis, leurs évêques et leurs curés « qui ont des églises d'un faible revenu, et par l'honneur qu'ils doivent à « Dieu, et pour donner moyen aux pasteurs qui veillent sur leur salut *de* « *soutenir leur dignité* (1). » Le concordat, intervenu après la spoliation de l'Église, n'a pu, en changeant la nature de son revenu, que le laisser extrêmement diminué. Nous n'avons pas à revenir sur ce fait accompli avec le consentement du saint Siège : nous ajouterons seulement, avec le cardinal Pie, que « si le système actuel nous laisse un regret, c'est de voir qu'une contribution qui, de la part de l'État et des communes dépasse (dépassait, devons-nous dire aujourd'hui) soixante millions de francs, étant confondue aujourd'hui avec les autres charges du trésor, perd en partie, pour les contribuables, le caractère et le mérite d'offrande religieuse et de tribut sacré, par lesquels l'homme terrestre professait sa dépendance envers le ciel et acquérait un titre aux bénédictions divines (2). » Préparons-nous donc à remplir de nouveau ce grand devoir avec une grande joie.

Des quelques crédits rétablis au budget des cultes par le sénat, la chambre des députés n'a dérisoirement laissé subsister qu'un seul, et encore diminué ! Le mot de la situation a été dit par M. de La Rochefoucauld : « C'est ignoble !... c'est ignoble, » a-t-il répété encore, quand le pion Brisson, aussi ridicule que solennel, qui préside cette chambre vraiment ignoble, a cru devoir se montrer offensé, en rappelant à l'ordre l'honorable duc. Le comte Albert de Mun a eu aussi l'honneur d'être rappelé à l'ordre : en deux chaleureuses allocutions, il a flétri une fois de plus, par des accents pleins d'éloquence, les hypocrites violences de ces gens éhontés, et il a véritablement démasqué leur véritable dessein, la confiscation de l'indemnité due au clergé, c'est-à-dire la suppression du budget des cultes, et par conséquent du concordat ; car, dans notre triste pays, l'union de l'État avec la sainte Église ne tient plus qu'à ce fil. Comme je crois l'avoir déjà exposé ici, la séparation absolue de l'Église et de l'État, le radicalisme la veut, pour donner cet os politique à ronger à la Révolution, et l'*opportunisme* la veut aussi, pour le même motif, mais il la veut opérer plus lentement. C'est ce que marquent clairement deux articles qui viennent de paraître dans le *Radical* et dans la *République française* : l'article de ce moniteur officiel de l'opportunisme peut, en réalité, se résumer en ces mots : Affaire de temps ! Mais le temps sera nécessairement fort rapproché, et le journal de feu Gambetta, l'inventeur du mot, sinon du système de la fourberie politique avouée, est obligé, pour faire patienter *la queue* du parti, de ne lui demander crédit que jusqu'après les prochaines élections législatives.

1. Session XXV, chap. XII.
2. *Œuvres* : V, 350.

Digitized by Google

Tant qu'il ne s'agit que d'argent, la Révolution a beau jeu contre l'Église, car ce n'est qu'affaire de gendarmes, de vol avec ou sans effraction de portes, etc;... mais quand la Révolution se trouve en face du dogme ou de la morale chrétienne, elle se heurte infailliblement à ce *non possumus* qui fera toujours sa rage inguérissable. Comme Satan cependant, s'acharnant à tenter le Fils de Dieu lui-même, elle veut espérer, contre toute espérance, qu'elle finira par arracher à l'Église quelque chose de ce patrimoine spirituel sur l'intégrité duquel repose son invincible force. La loi sur le divorce n'a pas eu uniquement pour but de donner une certaine satisfaction aux passions de la chair, en légalisant l'adultère et le concubinage ; on a voulu en même temps et surtout, par là, jeter au moins dans l'embarras l'Église, sur les droits de laquelle vous savez que notre code civil a si perfidement empiété, en matière de mariage. En ce siècle, où la foi est si effroyablement diminuée, nous ne pouvons nous étonner de ce que certaines gens, faisant d'ailleurs profession de catholicisme, *profitent* de la loi sur le divorce ; la honteuse ignorance qui règne parmi nous fait même que d'aucuns s'abusent sur cette contradiction entre la loi civile et la loi ecclésiastique, et n'aperçoivent pas clairement la vérité : c'est aux Évêques, par leur divine mission, et selon l'ordre du Pape, à y parer, comme plusieurs l'on fait déjà, mais, ce que nous devons ici curieusement remarquer, c'est l'étonnement plus ou moins feint, manifesté par les journaux révolutionnaires de ce que les prêtres refusent de bénir le concubinage des divorcés qui prétendent épouser qui un autre homme, qui une autre femme. Les remontrances de deux journaux plus ou moins imbéciles, la *Presse* et le *Matin*, à l'Église d'une part et au gouvernement de l'autre, pour exciter à sévir, nous donnent ce spectacle de la folie moderne. La stupidité de ces journaux, de leurs rédacteurs et de la masse de leurs lecteurs, est d'autant plus éclatante qu'eux et la république de 1885 ne sont pas de taille à faire valoir, sur l'administration des sacrements, les prétentions de nos anciens parlements jansénistes.....

« Veut-on se rendre compte de la solidité des destinées d'un peuple ? « Que l'on étudie son degré de fidélité aux lois de l'Église. *Si son droit « public a pour base les principes et les institutions du christianisme*, cette « nation peut avoir quelques germes de maladie ; mais son tempérament « est robuste, les révolutions l'agiteront sans la dissoudre. S'il en est « autrement, un siècle ne se passera pas... sans que ses destinées com- « mencent à chanceler (1). » Le siècle est presque écoulé, depuis la Révolution ! la nation française déchristianisée, démoralisée, court aux abîmes, elle est près d'y tomber et d'y être ensevelie à jamais !

H.

1. Dom Guéranger : *Année liturgique*, au samedi des Quatre-Temps de Carême.

Digitized by Google

COURRIER D'AMÉRIQUE.

LE 53me annuaire du directoire catholique *(Catholic Directory)* a paru dernièrement pour l'année 1885; il contient les rapports officiels des différents diocèses des États-Unis, du Canada, des Indes occidentales britanniques, et de la Grande-Bretagne. Bien qu'il laisse encore à désirer sous bien des rapports, cet annuaire nous offre néanmoins des aperçus consolants sur la situation présente de l'Église dans ces contrées. Il nous apprend que l'Église compte dans les États-Unis 7043 prêtres, 1597 étudiants, qui se préparent au sacerdoce; 6626 églises, 907 chapelles, 1895 stations de missions non encore pourvues d'oratoire. Le nombre des séminaires et des écoles préparatoires est de 35, tandis que l'on compte 83 collèges pour l'éducation des garçons et « 581 académies » pour celle des jeunes filles. 490,533 enfants reçoivent l'enseignement dans 1464 écoles paroissiales.

Ce nombre paraît considérable, mais s'il est vrai, que suivant les rapports officiels soumis, dit-on, au Concile, l'Église catholique compte d'après le recensement de 1880, 9.500.000 membres sur une population totale de 50.177,783, il est aisé de conclure qu'un grand nombre d'enfants sont encore privés du bienfait de l'école paroissiale. En outre 272 asiles et 154 hôpitaux ont été créés par la charité catholique sur le sol des États-Unis.

Les douze provinces catholiques, Baltimore à leur tête, comprennent d'après l'état actuel 12 archidiocèses, 54 diocèses, 8 vicariats apostoliques, et une préfecture apostolique. Cette dernière est érigée sur le territoire des Indiens, sous la direction du Rme Abbé Dom Isidore Robot, O. S. B. de la province française de la Congrégation du Mt-Cassin de la primitive Observance.

Dans le courant du mois de janvier, les Rmes Métropolitains de New-Orléans et de Philadelphie, Fr. L. Leroy et le P. J. Rejan, appelé le Bossuet de l'Église de l'Amérique du Nord à cause de son éminente éloquence, reçurent dans leurs cathédrales avec une solennité grandiose et magnifique le *pallium* de la main de Sa Grandeur Mgr Gibbons, archevêque de Baltimore. L'archidiocèse d'Orégon, au Nord-Ouest des États-Unis, reçoit un nouveau pasteur dans la personne de l'excellent évêque Mgr Guillaume Gross, de Savannah, de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur. Cet éminent prélat, né à Baltimore en 1837, se distingua dans l'apostolat des nègres, et vient d'achever une superbe cathédrale dans sa ville épiscopale de Savannah.

Son prédécesseur sur le siège d'Orégon était l'archevêque Mgr Seghers, belge de naissance, qui reçut à Louvain son éducation ecclésiastique pour les missions américaines. Avant son élévation à l'archevêché d'Orégon en 1879, il était évêque du diocèse de l'île de Van Couver. — Ce diocèse comprend deux parties. La première forme l'île de Van Couver proprement dite, cette île a une longueur de 300 miles ; la population se compose de quelques blancs, mais principalement de nègres, dont le nombre monte à 11,000. En 1874, ces pauvres peuplades étaient encore sans prêtre, à l'heure présente, grâce au zèle de Mgr Seghers, elles ont le bonheur de posséder quatre prêtres et trois églises. La seconde partie du diocèse de Van couver

Digitized by Google

comprend Alaska, ou l'Amérique-Russe, située sur le continent, à l'extrémité N. O..... Elle compte une population de 60,000 Indiens encore idolâtres, au milieu desquels un prêtre ne parvient que pour un temps trop court à exercer le ministère de l'apostolat, dans ces contrées inhospitalières. L'Alaska à lui seul est plus étendu que tous les états de la Nouvelle-Bretagne ensemble, situés à l'Est des États-Unis et qui comprennent les départements de Maine, New-Hamsphire, Vermont, Massachusets, Rhode' Island et Connecticut ; — le territoire de cette Amérique-Russe dépasse celui de la France. Lorsque Mgr Seghers prit part à la conférence des évêques américains tenue à Rome en 1883, il se déclara prêt à reprendre son diocèse de Van Couver, et à résigner le siège archi-épiscopal de l'Orégon. Sa demande fut accueillie. Voilà déjà 21 ans que ce vaillant évêque missionnaire consacre à son apostolat sur les rivages de l'océan pacifique, menant au milieu de ces populations encore semi-barbares une vie pleine de sacrifice, d'abnégation et d'héroïsme.

Le 25 janvier eut lieu à Cavington, (Kentucky, province ecclésiastique de Cincinnati), la consécration épiscopale de Mgr Camille Paul Maes, par Sa Grandeur l'archevêque Eder de Cincinnati. C'est le 7me évêque que le collège américain de Louvain fournit au nouveau continent, le 7me évêque que la Belgique donne aux États-Unis, et le 7me enfin, dont l'Église honore Courtrai, la ville natale de Mgr Maes.

Le vénérable vieillard Mgr Joseph Sadoc de l'ordre des Frères-Prêcheurs, vient de résigner son siège de San Francisco, comme l'avait fait, quelques années auparavant, son confrère en religion, Mgr Thomas L. Grace, évêque de St-Paul-Minnesota. Ils ont été remplacés par leurs coadjuteurs MMgrs l'archevêque Patrice W. Riordan et l'évêque Jean Ireland. Ce dernier est un des principaux propagateurs des sociétés catholiques de tempérance.

L'Archevêché de Natchitoches dans l'État de Louisiane vient d'être confié au R. Antoine Durier, curé de l'église de N.-D. de l'Annonciation à la Nouvelle-Orléans ; le vicariat apostolique d'Arizonna dans la province ecclésiastique de Santa-Fé, dans le Nouveau Mexique, a reçu pour évêque le R. P. Bourgade, Recteur de l'église de St-Vincent de Paul à Silver-City dans le Nouveau Mexique ; le vicariat apostolique d'Idaho est transféré à la juridiction du R. P. J. Glorieux.

On parle, il est vrai, d'érection de nouveaux diocèses dans plusieurs parties des États-Unis, mais ces bruits sont trop vagues pour en faire mention dans une correspondance. De même nous devons attendre patiemment que Rome ait renvoyé approuvés les actes du dernier Concile de Baltimore.

Les pièces sont parvenues dans le courant de ce mois dans la Ville éternelle ; elles étaient confiées aux mains d'un des secrétaires du Concile et de Mgr Moore, évêque de St-Augustin dans la Floride. Dans le courant de l'année, s'il plaît au bon Dieu, je serai à même de vous renseigner plus en détail sur les travaux de cette auguste assemblée.

Digitized by Google

Dans le courant du mois de janvier, la mort a arraché à leurs longs et pénibles travaux deux prêtres éminents. Le 29 janvier mourut Mgr Julien Benoît, prélat domestique de S. S. et vicaire-général du diocèse de Fort-Wayne, un véritable pionnier de l'apostolat, dans toute la force du mot, un de ces hommes que le Psalmiste dépeint en ces termes : *euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.* Mgr l'Évêque Devenger, de la Congrégation du Très-Précieux-Sang, prononça en termes magnifiques son oraison funèbre. Le 4 janvier expira le Rév. E. H. Brandts, vicaire et administrateur général de diocèse de Covington. Le P. Isidore Boudreaux, S. J., président du collège de Marquette en Wisconsin, les suivit de près dans la tombe ; il mourut le 8 février. Le P. Boudreaux avait été jusqu'en 1882 maître des novices au noviciat de Florissant. Il était un des prêtres les plus distingués de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Nord. R. I. P.

Nous avons actuellement dans notre contrée le Révérendissime évêque titulaire d'Arsinoe, Mgr Bouf, vicaire apostolique du Japon septentrional ; le vénérable prélat est en quête de ressources pour le soutien de son district de mission.

Citons encore parmi les nouvelles ecclésiastiques dignes d'intérêt, la consécration de la nouvelle église, de St-Paul qui eut lieu à New-York, le 25 janvier dernier. La nouvelle église, qui est une des plus grandes du pays, communique avec la maison de la Congrégation des prêtres missionnaires de l'apôtre St-Paul (Paulist Fathers), une ramification de la Congrégation du T.-St-Rédempteur, fondée par des convertis Américains. Le supérieur de cette Congrégation, Isaac F. Hecker, puis, le P. Augustin Fl. Hewit, le P. Alfred Young, etc., sont les membres les plus éminents de cette société, qui s'est acquis de grands mérites dans la propagation des bons livres, l'extension des sociétés de tempérance et la restauration de la liturgie.

La coupole de la nouvelle église de St-Paul est décorée de manière à représenter avec une grande exactitude astronomique la voûte étoilée comme elle s'offre dans la nuit du 24 au 25 janvier, date de la consécration du sanctuaire.

On parle dans le monde catholique d'Amérique de démarches faites en faveur de la béatification et de la canonisation du vénérable P. Isaac Jognes, S. J. et du vénérable novice René Goupil, S. J. Tous deux furent martyrisés par les Indiens de Mohawk, le P. Jognes en 1646, l'autre en 1642. De même, paraît-il, on introduit la cause de la servante de Dieu Catherine Tegakwita de la tribu des indiens Iroquois. On recueille déjà des fonds pour l'érection d'une chapelle de pèlerinage, que l'on se propose d'ériger dans la vallée de Mohawk en l'honneur des deux martyrs, sous le vocable de *Our Lady of martyrs*, N.-D. des martyrs.

Le nouveau successeur du président des États-Unis, dans la charge de gouverneur de l'état de New-York, M. Hill, a inscrit au haut de son programme la liberté religieuse garantie par la constitution. En conséquence on a déjà soumis au sénat de New-York des propositions de loi, donnant

Digitized by Google

aux prêtres catholiques l'accès dans les établissements de l'état, les maisons de correction, etc. Ces propositions portent le nom de bills pour la liberté du culte. *(Freedom of worship bill.)* Jusqu'ici, dans la plupart des États-Unis, les catholiques étaient obligés de fréquenter les offices protestants ou méthodistes parce que les ministres de leur culte n'étaient pas admis. Il est vrai que ces propositions, si justes cependant, ont soulevé la haine et l'opposition de la part des ennemis du nom catholique.

Et pourtant il n'y a que l'Église pour apporter le salut à notre société malade. Ici comme en Europe, nous sommes envahis par un débordement de mœurs sans limites. Les statistiques officielles révèlent un état de choses vraiment épouvantable. Et d'abord la facilité légalement offerte à la rupture du contrat matrimonial a ruiné l'esprit de famille, en enlevant au lien conjugal son caractère indissoluble et sacré. Dans l'état de Rhode Island, le plus petit des Etats-Unis, il n'y eut dans le cours de ces 10 dernières années pas moins de 2285 divorces publiquement proclamés ; l'État d'Indiana en compte 8127 dans ces derniers 20 ans. Le bon Dieu seul sait combien les mariages mixtes ont occasionné de divorces : ils entrent assurément pour un grand contingent dans ce total effroyable. Déjà plusieurs évêques se sont réservé *toutes* les dispenses pour les unions mixtes, afin de donner par là aux catholiques un avertissement qui les mette en garde contre ces malheureux mariages.

Outre les divorces, l'accroissement des assassinats présente encore un côté alarmant de la situation morale en Amérique. En 1884, il n'y eut pas moins de 3337 assassinats, soit 1883 de plus que dans l'année précédente ; ajoutez encore à ce chiffre effroyable 1879 suicides, soit 987 de plus que dans l'année précédente, et vous aurez une idée de ce flot montant des passions les plus inhumaines.

Sans doute cette corruption intérieure est cachée sous l'éclatant vernis d'un soi-disant progrès universel. On ne se rassasie pas d'étaler toujours à nouveau ces faux brillants à la face du monde dans les expositions internationales. C'est ainsi que cette année encore s'est ouverte une exposition générale à la Nouvelle-Orléans. Je n'ai pu encore jusqu'à présent m'informer du rang que l'art chrétien y occupe. Comme toujours les frères des Écoles chrétiennes montrent dans cette exposition ce que l'Église peut réaliser par ses instituts et ses ordres pour la véritable éducation du peuple. On avait l'intention de fermer l'exposition les dimanches, en sorte que le pauvre ouvrier qui avait porté tout le poids de la semaine aurait été exclu de la jouissance de la voir. Mais l'archevêque *catholique* Mgr Leroy s'est ouvertement prononcé en faveur de l'ouverture de l'exposition les dimanches dans l'intérêt des classes ouvrières. C'est là le vrai zèle pour la gloire de Dieu, qui ne blesse pas la charité envers le prochain.

Ainsi la Sainte Église remplit partout et toujours sa sainte mission ; celle de se rendre toute à tous par l'exercice d'une charité divinement éclairée aux rayons de la foi. D. B.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1885-86. — N° 4. — 21 Juin.

TEMPS APRÈS LA PENTECOTE.

I. — DE LA PENTECOTE AU MOIS D'AOUT.

Le Royaume d'Israël.

Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel?
Seigneur, est-ce maintenant que vous allez rétablir le Royaume d'Israël?
(Act. I. 6.)

Lectures de l'office durant cette période. — Que tout est royal dans l'Église du Christ. — Nature du royaume de Dieu : il est avant tout spirituel, et, par suite, universel. — Il a aussi ses droits dans l'ordre temporel. — Il y a encore des scandales dans le royaume de Dieu. — Sa beauté cependant dès ici-bas. — Le rétablissement du royaume d'Israël.

I.

AU dernier des jours qu'il daigna passer sur la terre, le Seigneur traversait une fois encore, avec ses disciples, la vallée de Josaphat. En gravissant la colline des Oliviers, ceux-ci se retournèrent vers la Ville Sainte; ils contemplèrent avec attendrissement les magnifiques constructions de ce temple qui résumait toutes les gloires du passé et aussi, semblait-il, toutes les espérances de l'avenir; au moment de quitter à jamais ici-bas celui en qui ils avaient reconnu le Roi promis à leurs pères, ils osèrent lui demander si le temps n'était pas venu, où il comptait rétablir le royaume d'Israël?

Le temps était en effet arrivé; dix jours après, la charité de Dieu était répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous fut donné; et cet élément divin ramassant et unissant fortement par sa puissante action les élus appelés des quatre coins du globe, faisait de nous un peuple, une société parfaite, une Jérusalem mystique dont toutes les parties offrirent dès lors entre elles le spectacle d'une union merveilleuse.

Aussi n'est-ce plus à travers les vastes horizons du désert que la sainte liturgie guide désormais nos pas. Le peuple de Dieu a reçu l'héritage terrestre promis jadis aux patriarches; il est devenu un royaume et le fils de Jessé, David règne dans Sion. C'est l'histoire de ce royaume avec toutes ses splendeurs et ses vicissitudes que les lectures de l'office divin vont nous retracer durant cette période plus ou moins longue, qui s'étend depuis le

Digitized by Google

premier dimanche après la Pentecôte jusqu'au dimanche le plus rapproché du premier août.

Si nous avons reçu d'en haut ces yeux illuminés du cœur qui permettent, dès cette vie, d'entrevoir les réalités invisibles encore cachées sous le voile des symboles, nous ne tarderons pas à reconnaître et à saluer notre nouveau David, celui qui, assis à la droite du Père, règne pour toujours sur la maison de Jacob, c'est-à-dire sur l'Église qui est son royaume.

II.

QUE vous en semble ? tout n'est-il pas royal dans l'Église du Christ ? Jésus d'abord est roi, il l'est par nature, il l'est par droit de conquête. Or, nous sommes ses membres, nous sommes un avec lui : quoi d'étonnant que nous soyons de race royale ? Oui, encore que gémissant sur les plages de l'exil, nous avons au cœur un sentiment ineffable de notre noble origine, nous prenons sans le savoir des manières de roi. Sublime orgueil, qui fait dédaigner au chrétien tout ce qui est au-dessous de ses hautes aspirations ! Quelle valeur pourraient avoir à ses yeux l'appât de l'or, la fumée de la louange, l'ivresse du pouvoir terrestre ? Ce fils du royaume, auquel est réservé un trône dans la cité des anges, pourrait-il se contenter des richesses et de la gloire misérable et empruntée du pays étranger ? Et cependant, il semble déjà redoutable : on dirait qu'il a des armées entières à son service : roi sur lui-même et ses passions, il ne laisse pas d'inspirer une sorte de terreur au monde et à l'enfer. Voyez, comme il se tient fier et triomphant soit devant le persécuteur dont il méprise les supplices, soit devant les politiques de ce monde lorsqu'il défend les droits de la royauté divine et immortelle.

Aussi l'Église elle-même, l'assemblée de ces princes du Sang divin, est-elle justement désignée sous le titre de Reine dans l'épithalame du Psalmiste, lorsqu'il dit à l'Époux : « La Reine s'est tenue à vos côtés dans ses parements d'or. » Et comment ne serait-elle pas reine, celle que le Christ-Roi s'est unie par la plus chaste des alliances sur le lit nuptial de la Croix, celle qui au jour de la Pentecôte, a reçu de l'Esprit-Saint lui-même le sacre de l'onction royale, celle enfin qui jadis pauvre et méprisée a reçu à la mort de la Synagogue, les promesses de ce royaume aux destinées immortelles, contre lequel doivent venir se briser successivement tous les efforts des princes de la terre ?

III.

MAIS combien ce nouveau royaume diffère de celui qu'il est appelé à remplacer ! Le premier avait été terrestre et temporel, figurant par des biens passagers les réalités à venir ; l'autre sera avant tout spirituel et fondé sur la communication réelle des biens immatériels encore que cachés sous des enveloppes sensibles. Le prophète entrevoyait déjà cette différence lorsque, décrivant l'appareil magnifique de la royale fiancée, il

Digitized by Google

était contraint d'avouer que tout ce qui faisait sa gloire se trouvait caché au dedans d'elle-même ; et le Seigneur l'a exprimé plus clairement encore dans l'excellente confession qu'il fit de sa royauté en disant à Ponce-Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

De cette première différence, il en résulte de suite une seconde, fondée sur les qualités opposées de l'esprit et de la matière. Tout ce qui est matériel est nécessairement borné, fini, mesuré ; l'esprit, au contraire, a devant lui l'immensité, et c'est ce qui rend tout être intelligent, puissant à devenir un jour capable de connaître l'Infini. Mais ici-bas, encore dépendant du service des sens, il a besoin pour jouir de son domaine universel, de se retirer sans cesse davantage dans les régions plus libres et plus sereines d'un monde supérieur aux choses visibles.

Par là, nous n'aurons pas de peine à comprendre pourquoi la nation Juive eut sa Jérusalem terrestre, son temple unique, destiné à réunir étroitement les dépositaires peu nombreux de la vérité et de la promesse. Mais dès que l'Église paraît, l'ombre s'efface d'abord, puis disparaît ; la chute complète du peuple Juif et la ruine de son temple attesteront aux générations à venir qu'elles doivent chercher ailleurs l'accomplissement des promesses. Et cette Jérusalem tombée ne sera pas remplacée jusqu'à ce qu'une nouvelle descende des cieux à la fin des temps, ornée comme l'épouse parée pour l'époux. En attendant, l'Église du Christ poursuivra son pèlerinage à travers le monde, sans cité permanente ici-bas, parce qu'elle en attend une meilleure là-haut ; sans s'arrêter à se bâtir des murs, qu'elle devrait élargir chaque jour. Elle s'en va, la Pèlerine de Dieu, s'asseyant au foyer des différentes nations, traversant les époques les plus diverses, mais partout demeurant libre, partout ne songeant qu'à conquérir à travers l'immensité des temps et des lieux les âmes qu'elle a reçues en héritage, et qui sont prédestinées à compléter le corps du Christ.

Merveilleux empire que celui de cette société, dont le Chef et la Base est dans les cieux, dont les membres s'échelonnent à travers tous les temps et tous les espaces. Séparés en apparence mais unis dans une même foi, une même espérance, un même amour, dont la diversité de rites et de langage ne fait que mieux ressortir la richesse de sa parure, sans empêcher qu'elle soit la colombe unique et bien-aimée, la seule grande catholique, qui n'admet pas ce vain assemblage de prétendues branches depuis longtemps détachées de la vraie vigne : car elle est Mère, elle n'a pas de peine à reconnaître ses véritables enfants, et l'on ne saurait malgré elle faire partie de la famille que lui a engendrée l'Esprit de Dieu.

IV.

Le royaume de Dieu n'est pas de la terre : mais il est sur la terre ; et celui qui lui a légué ses droits, n'a pas reçu seulement toute puissance du ciel, mais aussi un pouvoir universel sur la terre elle-même. L'âme

Digitized by Google

a un pouvoir naturel sur le corps ; pouvoir bienfaisant sans doute, pouvoir amical et de bonne entente, mais non moins incontestable et réel. Puis donc que l'Église a reçu une puissance directe sur les âmes, on ne saurait le nier, cette puissance s'étend jusqu'aux corps et aux biens de l'ordre temporel qui s'y rattachent. En conséquence, elle a le droit d'occuper sa place au soleil, d'avoir comme toute assemblée humaine, ses lieux de réunion, ses biens, ses manifestations extérieures qui sont l'expression de sa croyance : et ces droits sacrés et indispensables pour son existence, elle les défendra jusqu'au sang devant ceux-là mêmes qui ne sont pas devenus ses sujets par le baptême. Mais il lui a été donné davantage. Dans le plan de Dieu, elle fut destinée à occuper dans la société la place qui lui revenait comme dépositaire et interprète de la sagesse qui atteint tout ; elle devait servir de fondement naturel à la république chrétienne. Un jour, on vit les rois consacrer leurs diadèmes, en les abaissant devant le CHRIST-Roi ; le sacerdoce et l'empire unis dans une alliance féconde semblèrent un moment devoir réaliser cet idéal sublime qui permettait à l'Église d'agir avec toute l'énergie de sa vitalité. Elle était riche alors, cette Église, elle était puissante et respectée : un mot d'un pontife suffisait pour renverser des trônes, en déliant les sujets d'un prince de leur serment de fidélité ; enfin, usant de son pouvoir pour écarter de ses domaines tous les instruments de perdition, on vit parfois l'Épouse du CHRIST, semblable à la lionne qui défend ses enfants, réprimer fortement les attentats de sujets rebelles et s'armer contre les sectes qui s'insurgeaient contre elle.

Aujourd'hui, hélas ! un vertige lamentable s'est emparé des peuples ; ils ont tourné le dos à celle dont leurs pères avaient baisé les traces ; ils ont méconnu sa royauté, ils ont cru la fouler aux pieds. Insensés, qui ne se rappellent point la nature de cet empire inaccessible à leurs vaines fureurs ! Pour l'Église, elle défend en tous temps ce pouvoir d'origine divine qu'était venue confirmer la voix unanime des nations entrées dans son sein ; mais, si elle vient à être refoulée dans les Catacombes, elle n'en sera pas moins véritablement reine, elle ne ceindra pas moins de la lame d'or le front de ses pontifes, elle n'en présentera pas moins à ses enfants la coupe précieuse d'où coule dans leurs veines le sang royal de l'Agneau. Et puis, qui sait ? Un jour viendra peut-être où, demeurée seule debout au milieu des trônes écroulés, elle verra de nouveau les nations tendre les bras vers elle, à moins qu'avant ce terme, la descente du Fils de l'homme annonce l'avènement du royaume des cieux.

V.

CAR le royaume définitif n'est pas sur cette terre ; la paille est encore mêlée au bon grain dans l'aire du Père de famille ; le vanneur n'a point fait la séparation finale ; en un mot, ce n'est pas encore l'Église sans tache et sans ride, la Colombe toute belle de l'Époux ; il y a encore des

Digitized by Google

scandales dans la partie de son royaume exilée ici-bas. Mais ce mélange ne nuit en rien à la bonne qualité du froment du CHRIST. Parfois en regardant la paille qui paraît davantage et cache le bon grain, nous sommes tentés de croire que le maître recueillera peu de sa moisson ; mais il en voit mieux que nous la beauté intérieure ; il la conserve avec un soin jaloux, jusqu'à ce que vienne le temps bienheureux où il enverra ses Anges pour enlever de son royaume tous les scandales. Alors seulement s'accomplira la parole du prophète : « Les Saints du Très-Haut régneront seuls sur la terre. »

VI.

AINSI, nous ne pouvons encore jouir du coup d'œil complet : mais elle est déjà belle, l'Église de notre Dieu. Elle ne fait, il est vrai, que s'élancer vers la patrie, appuyée délicieusement sur son Bien-aimé ; mais c'est précisément à ce moment que son aspect seul arrache aux amis de l'Époux, un cri d'admiration.

Si donc nous avons reçu la grâce de comprendre le don qui nous a été fait, ne portons jamais vers elle les regards de notre âme, sans ressentir ce tressaillement qu'éprouvait l'Israélite fidèle en approchant de la Ville Sainte et du Temple. Comme lui, soyons fiers de ce qui fait notre véritable gloire, sachons nous complaire à connaître l'étendue et les richesses de notre royaume, admirons son élévation au-dessus des nations, la foule immense du peuple qui se presse dans son sein, formons des vœux pour lui et pour tous ceux qui l'aiment. En un mot, rappelons-nous que nous sommes les fils du royaume : regardons, réjouissons-nous, régnons.

VII.

O JUIF infortuné, cesse de pleurer les temps heureux de tes rois et de ta cité terrestre. Lève un moment tes regards au-dessus de la terre, et vois le descendant de David régnant au sommet des cieux au sein d'une gloire incomparable, sur un trône qui ne sera jamais ébranlé. Tu regrettes tes murailles détruites, tu te lamentes sur les ruines de la Ville sainte et du Temple, sur la pompe des sacrifices à jamais disparue; mais contemple cette cité en construction, faite de pierres précieuses. Ce temple sans bornes où s'offre sans cesse l'Agneau immolé dès l'origine du monde, ces vieillards couronnés, ces douze tribus marquées du sceau de l'adoption. Là, tu retrouveras une Jérusalem nouvelle où il n'y aura plus ni pleurs, ni gémissements; sèche donc tes larmes, et répondant à l'invitation de tes pères qui t'ont devancé, joins-toi à la foule qui s'y rend ; fils d'Israël, reprends ta place d'honneur, va porter au Fils le baiser d'hommage, et, reconnaissant la vérité du titre de la Croix, dis-lui en fléchissant le genou, non plus par dérision, mais la foi dans le cœur : Salut ! Roi des Juifs ! afin qu'en toi aussi s'accomplisse la parole apportée par l'Ange à Marie de Nazareth : « Et il régnera à jamais sur la maison de Jacob. »

Digitized by Google

SAINT BENOIT PROPHÈTE. (SUITE.)

D'AUTRES faits encore attestent chez Benoît le don de prophétie.

Vers le même temps, il y avait à Aquin un clerc, tourmenté par l'esprit malin.

Constantius, son évêque, homme vénérable, l'avait envoyé déjà au tombeau de plus d'un martyr, pour implorer sa délivrance.

Mais les saints martyrs du CHRIST lui avaient refusé leur concours, afin de faire éclater la grâce qui résidait en Benoît.

Le clerc vint donc à l'homme de Dieu : celui-ci se mit en prières et chassa aussitôt de cet homme l'esprit malin.

Alors il dit à celui qu'il avait délivré : « Va, mais ne mange plus de chair à l'avenir ; garde-toi également de te présenter jamais aux ordres sacrés; car du jour où tu oseras les recevoir, aussitôt, de plein droit, tu redeviens l'esclave de Satan. »

Le clerc s'en alla guéri : sous le coup des tortures qu'il venait d'endurer, saisi d'une crainte salutaire, il observa fidèlement d'abord les ordres du saint père Benoît.

Mais le temps s'écoula, et les impressions s'effacèrent.

Bien des années avaient passé : tous ses anciens étaient descendus dans la tombe ; ses confrères plus jeunes que lui, il les voyait constitués en dignité dans les ordres sacrés.

Oubliant enfin la recommandation expresse du saint, notre clerc se présenta et fut ordonné.

Mais, soudain, ce même démon qui l'avait dû quitter, le saisit, et ne cessa de le tourmenter jusqu'à ce qu'il lui eût arraché la vie.

***

Autre vision prophétique.

Le saint homme Benoît avait, par ses conseils, ramené à Dieu un certain Théoprobe, de race noble ; celui-ci jouissait de son intimité.

Entrant, un jour, dans la cellule du saint abbé, Théoprobe le trouva tout en pleurs. Il attendit. Mais les larmes coulaient toujours.

Ce n'étaient pas les larmes ordinaires de la prière, mais des lamentations.

Il s'approche, et demande à Benoît la cause d'une si grande douleur.

Digitized by Google

— « Ce monastère entier, s'écrie Benoît, ce monastère que j'ai construit de mes mains, cet asile que j'ai préparé à mes frères, hélas ! le jugement du Dieu tout-puissant l'a livré aux Barbares ! A peine ai-je pu obtenir de Dieu que la vie de mes enfants fût sauvée. »

Cette prophétie, nous dit saint Grégoire, que Théoprobe recueillit en ce jour de la bouche de Benoît, tout dernièrement nous l'avons vu s'accomplir.

Les Lombards sont venus. C'était la nuit ; les frères reposaient en silence. Ils ont tout pillé, tout détruit.

Cependant aucun moine ne tomba victime de leurs mains barbares. Car le Dieu tout-puissant veillait sur eux : il l'avait promis à Benoît !

ENTRETIENS FAMILIERS SUR LA SAINTE MESSE.

La Préparation.

ENTRONS aujourd'hui dans quelques détails, et apprenons, sinon à connaître, au moins à soupçonner les beautés de notre merveilleux Sacrifice.

Nous nous en tiendrons aux grandes lignes.

Il y a d'abord, dans la Messe, une *partie préparatoire.*

Le célébrant, précédé et entouré de son cortège sacré de lévites et de ministres, fait son entrée dans l'église ; il s'avance vers l'autel. Le chœur chante l'*Introït* qui veut dire *entrée.*

De son côté, le prêtre récite avec son entourage les prières préparatoires qui se disaient jadis en particulier. Elles expriment les trois principaux sentiments qui l'animent au moment où il se dispose à immoler la Victime sainte : le désir du sacrifice, le regret de ses fautes et l'humilité qui lui en fait demander le pardon.

Il est juste et convenable que le Sacrifice, qui est le renouvellement de celui du Calvaire, commence par le signe de la croix ; et l'ayant tracé sur lui-même, le prêtre joint les mains pour prendre, au nom de tous ses commettants, la posture d'un suppliant, d'un condamné.

Digitized by Google

Le psaume *Judica* et son antienne nous excitent à la confiance en Dieu et à une sainte joie. Il ne faut rien moins qu'une vive espérance dans l'assistance d'en Haut, pour oser aborder l'action sainte.

Cependant, on omet ce psaume aux messes des morts et au temps de la Passion ; car alors, il est juste que la tristesse l'emporte dans nos âmes sur tout autre sentiment.

De tous temps, la confession a précédé le sacrifice ; c'est la confession générale ou commune, par opposition à la confession sacramentelle. Elle se fait au pied de l'autel, entre le prêtre et ses ministres, qui représentent les fidèles et parlent en leur nom.

Toute la cour céleste est appelée à entendre cet humiliant avéu du sacrificateur ; mais aussi, après qu'il s'est par trois fois frappé la poitrine, comme pour briser ce cœur qui s'est révolté contre Dieu, se sentant plein de confiance en la miséricorde divine, il appelle à son aide ces mêmes élus, ses frères, et s'appuie sur leurs suffrages pour obtenir le pardon et la grâce.

Devant Dieu, d'abord, qui peut seul lui remettre ses péchés, le prêtre s'est avoué coupable ; puis devant les saints, ses amis et ses intercesseurs ; Marie, sa mère, la plus innocente des créatures et par là même la plus puissante; Michel, le protecteur du peuple de Dieu; Jean-Baptiste qui a prêché la pénitence ; les Apôtres qui ont remis les péchés. Enfin, il s'accuse encore devant les fidèles, ses frères, ses enfants, qui l'aideront de leurs prières.

Ceux-ci répondent aussitôt à l'invitation du prêtre et prient pour lui, implorant pour leur ministre et père la miséricorde de Dieu : *Misereatur tui.*

C'est à eux maintenant à se reconnaître coupables. Les fidèles, eux aussi, doivent se purifier, non point pour offrir le sacrifice, mais pour y assister et y participer par la sainte Communion ; car chacun autrefois communiait à la messe qu'il entendait, et tel est encore le désir de l'Église.

Le prêtre, à son tour, dit le *Misereatur* sur les fidèles. Puis, comme conclusion aux aveux qui précèdent, il prononce sur lui et sur le peuple une absolution déprécatoire, mais non sacramentelle, destinée à enlever les dernières poussières survenues dans nos âmes après le bain salutaire de la pénitence : *Indulgentiam*, etc.

Le prêtre et les fidèles, attendant maintenant l'effet de cette miséricorde divine qu'ils ont si ardemment implorée, donnent libre carrière à l'expression de leurs désirs, dans un court mais ardent col-

Digitized by Google

loque qui précède immédiatement le moment où le prêtre monte enfin à l'autel.

Oremus, s'écrie-t-il, *prions !* comme dernière exhortation à ses ouailles, avant de les quitter pour entrer dans le Saint des Saints, avant de gravir la montagne sacrée de l'autel, qui figure le Calvaire.

Et ce disant, il élève lentement les mains comme pour joindre le geste à la parole, et parler à nos yeux en même temps qu'à nos oreilles, en leur montrant le chemin du ciel.

Mais il fait encore pour lui-même, et à voix basse, deux prières, tant il craint de paraître indigne devant le Très-Haut. En disant la seconde, il baise l'autel : car la table d'autel représente JÉSUS-CHRIST, et puis elle contient en outre les reliques des saints dont le prêtre fait mention précisément en cet endroit, pour implorer leurs suffrages.

A ce moment a lieu le premier encensement, pour clôturer l'acte important de la préparation au Sacrifice.

Car, après avoir achevé de purifier les cœurs, il convient que l'on purifie de nouveau l'autel pour la grande action à laquelle il va servir.

Très anciennement déjà, dans notre Sainte Église, exista l'usage d'encenser l'autel dès le commencement du sacrifice ; mais le lieu précis de cette cérémonie et les détails en ont parfois varié.

Pour se rendre bien compte de la forme actuelle de l'encensement de l'autel, il importe de se rappeler que l'autel primitif, étant généralement isolé, le prêtre allait tout alentour, encensant successivement chacune de ses faces : le dessus, l'arrière, les deux côtés, le devant. En un mot il l'enveloppait entièrement des nuages parfumés de l'encens, comme pour le séparer de toute créature profane et le consacrer de nouveau tout spécialement au culte du Très-Haut.

L'emploi de l'encens se base sur des raisons purement mystiques : il représente l'oblation de nos cœurs, nos prières qui montent vers le ciel, et la grâce ou bonne odeur de JÉSUS-CHRIST. Lorsqu'il s'adresse directement à Dieu, l'emploi de l'encens est un acte d'adoration.

Aux messes basses, on omet les encensements.

Voilà la préparation terminée.

Ce n'est pas encore le Sacrifice qui commence, mais une seconde partie de la Messe, dite autrefois *Messe des catéchumènes*, qui se compose de *prières et d'instructions*.

Digitized by Google

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus dans l'Ordre de Saint-Benoit.

PARMI les dévotions suscitées dans les derniers temps par l'Esprit qui anime la Sainte Église, l'une des plus chères aux fidèles et aussi sans contredit des plus importantes est la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, qui, depuis sa révélation au monde par le Seigneur lui-même, durant le cours du XVIIe siècle, n'a point cessé de prendre jusqu'à nos jours de nouveaux développements.

Comme il n'y a rien de brusque ni de fortuit dans les manifestations de la Providence, on nous a demandé si ce côté de la vie catholique à l'heure actuelle, n'avait pas déjà été préparé dans les siècles précédents, si dans notre vieil ordre bénédictin en particulier, dans lequel se résument presque toutes les traditions du passé, on ne trouvait pas quelques traces de nature à faire pressentir du moins l'efflorescence de l'avenir.

Sans doute, nous devons avant tout éviter la moindre exagération et ne point assigner à la réalisation extérieure du dessein de Dieu un terme prématuré. Mais sans cesser de nous mettre en garde contre cet écueil, nous pouvons à bon droit et sans crainte aucune, affirmer ce que d'autres d'ailleurs ont avancé avant nous, que « bien avant ces saints des derniers siècles par lesquels le Seigneur voulut qu'un culte public, officiel, fût rendu à son Cœur Sacré, l'Époux divin s'était déjà choisi des âmes pour les introduire dans ses secrets et ses réserves les plus écartées (1). »

Et d'ailleurs, le culte du Sacré-Cœur n'étant au fond qu'une partie toute naturelle du culte catholique, il n'y a point lieu de nous étonner, si nous le voyons remonter à l'origine même du christianisme. En effet, guidés par la tradition catholique représentée par St Augustin, St Ambroise, les Exégètes du moyen âge, St Bonaventure et St Thomas, c'est au Calvaire que nous retrouvons le principe de cette dévotion (2). Longin vient de percer le côté du Sauveur, et de ce Cœur blessé, avec l'eau et le sang, sort l'Église, l'épouse du Christ, avec ses sacrements régénérateurs. Ce sommeil de la mort du Sauveur, préfiguré par le sommeil mystique d'Adam, cette union intime de l'Époux et de l'Épouse sur la croix, les saints Pères et docteurs de l'Église les ont célébrés, comme la consommation des éternels desseins d'union du Verbe divin avec l'humanité, le fondement de notre régénération, la source de cette puissance qui ne doit jamais défaillir dans l'Église.

1. *Année liturgique*, tom. I, après la Pentecôte, 1878, p. 481 sqq.

2. Aug. *Tract.* 120 in Joh; Ambros. *de Sacr.* lib. V, cap. 1; Gloss. *ord. in Rom.* IV, 14; Rupert. *de opp. S. Trin.* in Reg. III, 10; Bonav. *Lign. vitæ*; Thom. 1. q. 92. a. 3; 3. q. 62. a. 5.

Digitized by Google

Il est vrai, le culte spécial du Cœur Sacré de JÉSUS, n'apparaît pas aussi clairement pratiqué dans les premiers temps de l'Église qu'il l'est aujourd'hui; cependant on peut dire qu'il y est déjà compris dans toute son ampleur théologique. Les grands docteurs de l'Occident ont surtout vu l'acte suprême d'amour du Christ sur la croix dans la blessure de son divin Cœur; ils y ont rattaché la fin principale de sa mission sur la terre, la formation de l'Église et l'Institution des sacrements, sources de la rédemption pour chacun des membres qui, dans le cours des temps seront incorporés au Christ, et nous ne devons pas nous attendre à trouver des aperçus plus précis dans les premiers organes de la tradition bénédictine sur le culte du Sacré-Cœur. Cette tradition prend son point de départ dans les écrits du grand pape-moine saint Grégoire le Grand; elle se développe à travers les siècles dans les ouvrages de Rhaban Maur, de saint Pierre Damien, de saint Bernard et de ses disciples, se détermine et se complète dans les révélations des vierges du cloître d'Helfta.

I.

ON le sait: l'Écriture Sainte était aux premiers âges de l'Église le centre vers lequel convergeaient tous les développements soit dogmatiques, soit moraux qui forment le fond de la doctrine traditionnelle. C'est donc dans les commentaires des Pères que nous rechercherons les premiers vestiges de la dévotion au Sacré-Cœur. Or, parmi les textes de l'Écriture que les Pères appliquent de préférence au divin Cœur de JÉSUS, nous remarquons deux passages du Cantique des cantiques (II. 14; IV. 9.), deux endroits de Zacharie (XII. 10; XIII. 1), et un autre de St Jean (XIX. 37).

Saint Grégoire le Grand (✠ 604) explique de la manière suivante le texte du Cantique: « *Viens, ma colombe, dans les trous du rocher, dans l'ouverture da la pierre.* » (II. 14.) « Par les trous du rocher, dit-il, il faut entendre les blessures des mains et des pieds du Christ suspendu à la croix, par l'ouverture de la pierre, la blessure de son côté ouvert par la lance. Où la colombe peut-elle trouver un abri plus agréable que dans les trous du rocher et dans l'ouverture de la pierre? Ainsi agit le chrétien, lorsqu'au souvenir de la croix du Sauveur, il imite la patience du Christ, lorsqu'il se rappelle ses blessures, il se sent porté à marcher sur les traces de son Sauveur. L'âme pieuse trouve sa nourriture dans ses blessures [1]. » *Rhaban Maur*, abbé de Fulda, puis archevêque de Mayence (✠ 853), précise déjà davantage la signification de cette blessure du côté de JÉSUS. « Le Christ, dit-il, a voulu mourir les bras étendus, comme pour nous réunir tous dans une même étreinte; il nous appelle tous à lui et ne rejette personne; il incline la tête et présente à ses ennemis le baiser de paix, oubliant toute injure, satisfaisant même pour elle; son corps percé de tous côtés, son côté ouvert nous indiquent qu'il nous a donné son corps et son sang, son Cœur

1. Gregor. M, *in Cant. Cantic.* II. 14.

Digitized by Google

et son âme, bien plus, la divinité et l'humanité et avec elles la vie et la régénération, à nous tous et à chacun de nous en particulier (1). » *Saint Pierre Damien* (✠ 1073) pénètre plus avant encore dans l'intelligence de ce mystère. Voici un passage extrait de l'un de ses sermons sur l'excellence de St Jean l'Évangéliste : « Le Cœur de JÉSUS est un céleste trésor... C'est dans cet adorable Cœur que nous trouvons toutes les armes propres à notre défense, tous les remèdes propres à la guérison de nos maux, tous les secours les plus puissants contre les assauts de nos ennemis, toutes les consolations les plus douces pour soulager nos souffrances, toutes les délices les plus pures pour combler notre âme de joie. Êtes-vous affligé ? Vos ennemis vous persécutent-ils ? Le souvenir de vos péchés passés vous trouble-t-il ? Votre cœur est-il en proie à l'inquiétude, à la crainte et aux passions ? Jetez-vous, pour ainsi dire, entre les bras de JÉSUS-CHRIST, entrez jusque dans son Cœur; c'est un asile, c'est la retraite et le refuge assuré des âmes saintes (2). » Ailleurs il l'appelle « la source de vie (3) ».

Nous retrouvons dans une des méditations de St Anselme (✠ 1109) sur la passion du Sauveur, le même ordre d'idées, que nous avons déjà rencontré dans Rhaban Maur : « JÉSUS, dit-il, montre réellement sa douceur, en inclinant la tête au moment de sa mort, en étendant les bras sur la croix, en se laissant ouvrir le côté, et transpercer les pieds par un clou cruel... Quelle douceur dans l'ouverture du côté ! Cette ouverture nous a en effet manifesté les trésors de sa bonté, c'est-à-dire, la charité de son cœur envers nous (4). »

Rupert de Deutz (✠ 1135), l'un des plus remarquables exégètes du XIIe siècle, donne au texte suivant, relatif à la construction du temple de Salomon : « *Il y avait au Sud une porte donnant accès à l'étage du milieu* » (III *Reg.* VI, 8), une interprétation mystique qui se rapporte à notre sujet : « Quelle est cette porte qui donne accès au premier étage, pour ainsi parvenir du premier au second, et du second au troisième ? Cette porte dans le temple, c'est la blessure du côté dans le corps de JÉSUS : cette porte est la seule entrée qui donne accès auprès de Dieu. Lorsque la lance ouvrit ce côté, il en sortit de l'eau et du sang, mystère profond par lequel le péché du monde est effacé, et dans lequel nous sommes baptisés, selon la parole de l'Apôtre : Nous tous qui avons été baptisés dans le Christ JÉSUS, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés (5). »

Avec *saint Bernard* (✠ 1153) commence vraiment une nouvelle période pour la dévotion au Sacré-Cœur de JÉSUS. Désormais ce Cœur apparaît plus distinctement comme organe principal de la sainte Humanité du Sauveur, comme le centre de l'amour du Verbe incarné ; et bien que cette dévotion semble encore se confondre avec le culte des blessures du Sauveur, on peut déjà s'apercevoir que l'idée du Cœur domine et que l'arcane

1. *Tract. de pass. Dom.* ap. Pez. Thes. *Anecd.* t. IV, P. II, col. 10. — 2. Serm. I de *Excell.* Joh. Evang. ap. Migne. t. CXLIV, 859. — 3. Serm. 2. de Exaltat. crucis. — 4. Medit. X. de *pass. Christi*, ed. Gerberon. Paris, 1721. p. 221. — 5. *De opp. S. Trin.* in Reg. III, 10.

Digitized by Google

est en partie dévoilé. Saint Bernard n'est pas seul à rendre ses hommages au Cœur de JÉSUS ; il est suivi de plusieurs de ses disciples dont les écrits nous sont heureusement parvenus. Extrayons des ouvrages authentiques de saint Bernard les textes qui se rapportent au Sacré-Cœur. Dans un sermon de l'Avent, le grand docteur s'exprime de la manière suivante : « Quand le Sauveur apparaîtra, il réformera notre misérable corps et le transfigurera à l'image de son corps glorieux, si toutefois nous avons eu soin auparavant de réformer notre cœur et de le transfigurer à l'image de son Cœur. C'est pour cette raison qu'il a dit: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de Cœur (1). » Le sermon 61e sur le Cantique nous fournit un texte plus développé et plus précis. Saint Bernard y commente le texte: *Viens, ma colombe, dans les trous du rocher.* « Ouvertures précieuses ! témoins fidèles de la résurrection et de la divinité du CHRIST, à la vue desquelles Thomas s'écria : Mon Seigneur et mon Dieu ! D'où est sorti cet oracle, si ce n'est des trous du rocher ? C'est dans ces trous que l'oiseau solitaire trouve sa demeure, et que la tourterelle fait son nid pour y déposer ses petits ; c'est là que la colombe cherche un refuge et qu'elle regarde sans crainte l'épervier volant autour d'elle pour en faire sa proie. Voilà pourquoi il est écrit : « Ma colombe est dans les trous du rocher, la voix de la colombe s'est fait entendre et m'a fait tressaillir de joie. » Qu'y a-t-il de bon qu'on ne trouve sur la pierre ?... Où peut-il, en effet, y avoir un asile sûr et tranquille à notre faiblesse, si ce n'est dans les plaies du Sauveur ? J'y habite avec d'autant plus de sécurité que je sais qu'il est plus puissant pour me sauver... Qui a jamais connu les pensées du Seigneur, et qui est jamais entré dans ses conseils ? Mais le fer qui a percé sa chair sacrée y a pénétré pour moi, afin que je voie les délices du Seigneur. Qu'y a-t-il que je ne puisse voir par cette ouverture ? Le fer me crie, la blessure me crie que Dieu est vraiment dans le CHRIST et qu'il y opère la réconciliation du monde. Le fer a traversé son âme et il s'est approché de son Cœur, afin qu'il puisse compatir à mes infirmités. Le secret de son Cœur est à découvert par les ouvertures de son corps. Le mystère insondable de son amour apparaît au grand jour ; on découvre les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, avec lesquelles il est descendu des Cieux pour nous visiter. Que peut-on voir d'autre par des blessures ? et par où pouvons-nous voir plus clairement que par vos blessures, Seigneur, que vous êtes plein de bonté et de douceur, abondant en miséricordes (2) ? »

On a attribué à saint Bernard un traité sur la passion du Sauveur, qui contient de très beaux textes sur le divin Cœur de JÉSUS et le Bréviaire les a insérés dans l'office du Sacré-Cœur sous le nom du grand docteur. Ce traité s'il n'est pas de saint Bernard, appartient, selon toute vraisemblance, à un fils de Saint-Benoît, et mérite d'autant plus d'être cité, que l'Église le propose à notre méditation dans l'office solennel du Sacré-Cœur. « Ils ont percé non

1. Serm. IV in *adv. Dom.* n. 4. ap. Bern. opp. ed. Paris, 1719, t. I, 733. — 2. Serm. 61 *in Cant.* 3. 4. ibid. 1478-1479. (Migne. Pl. t. 183, 1072).

Digitized by Google

seulement les mains et les pieds, dit le pieux auteur de la *Vigne mystique*, mais ils ont même ouvert avec la lance du soldat le côté de JÉSUS, et jusqu'au sanctuaire du Sacré-Cœur, que le fer de l'amour avait déjà percé depuis longtemps.» — « Mon épouse, dit l'Époux d'amour au Cantique, vous avez blessé mon Cœur. » Votre épouse, votre amie, votre sœur a blessé votre Cœur, Seigneur JÉSUS ! Pourquoi vos ennemis l'ont-ils blessé de nouveau ? Que faites-vous, cruels ? Si ce Cœur est déjà blessé, ou plutôt il est déjà blessé ce très doux Cœur de JÉSUS, pourquoi le blesser de nouveau ? Ignorez-vous que la moindre blessure faite au cœur cause la mort ? Ne voyez-vous pas que le Cœur du Seigneur déjà blessé est inanimé par suite de sa blessure? La blessure de l'Amour a ouvert le Cœur de JÉSUS notre époux, et lui a causé la mort. Peut-il survenir une autre mort ? L'amour est fort comme la mort, il est même plus fort que la mort.... Nous sommes arrivés au Cœur très doux de JÉSUS : ne nous éloignons pas facilement de cette suave demeure, car il est écrit : Ceux qui s'éloignent de vous, seront inscrits sur la terre. Qu'est-il écrit de ceux qui s'approchent de vous ? Vous-même nous l'enseignez : Réjouissez-vous, car vos noms sont inscrits dans le ciel. Approchons-nous donc, et nous nous réjouirons, et nous tressaillirons d'allégresse en vous, à la pensée de votre Cœur ! Je me dépouillerai plutôt de tout, j'échangerai mes pensées et mes affections, pour déposer mon intelligence dans le Cœur du Seigneur JÉSUS, et sans aucun doute, il me donnera la nourriture nécessaire. Je m'approcherai de ce temple, de ce Saint des Saints, de cette arche d'alliance en esprit d'adoration, et je chanterai le nom du Seigneur, disant avec David : J'ai trouvé mon Cœur pour prier mon Dieu. Et moi j'ai trouvé le Cœur du roi, d'un frère, d'un ami dévoué, le Cœur de JÉSUS ! Ne rendrai-je pas l'hommage de mon adoration ? Ayant trouvé votre Cœur, ce Cœur qui est mien, ô très doux JÉSUS, je vous prierai comme mon Dieu : accueillez mes prières dans le sanctuaire de votre miséricorde, ou plutôt attirez-moi dans votre Cœur. O JÉSUS, radieux de bonté, lavez-moi de mon iniquité, purifiez-moi de mes fautes, afin qu'ainsi, pur de toute souillure, je puisse m'approcher de vous, pureté même, et mériter d'habiter tous les jours de ma vie dans votre Cœur, pour que je puisse connaître et exécuter en même temps votre sainte volonté. C'est pour nous donner accès auprès de vous, que votre côté a été percé ; si votre Cœur a été blessé, ce fut pour nous permettre d'y habiter, à l'abri de toute inquiétude. Il est encore une autre raison: vous vouliez nous montrer, par cette blessure visible, la blessure invisible de votre amour. Et quel meilleur moyen de montrer l'ardeur de cet amour, qu'en permettant à la lance d'ouvrir non seulement votre corps, mais encore votre Cœur ? Qui n'aimerait ce Cœur blessé ? Qui ne rendrait amour pour amour ? Qui n'embrasserait un Cœur si chaste ? oh ! bien qu'habitant encore un corps mortel, aimons de toutes nos forces, rendons amour pour amour à celui qui nous a tant aimés, embrassons celui qui fut blessé pour nous, celui dont les mains et les pieds, le côté et le Cœur

Digitized by Google

furent percés par des sujets impies : prions-le de captiver notre cœur dans les liens de son amour, ce cœur encore si dur et impénitent (1). »

On a également attribué à saint Bernard une hymne en l'honneur des cinq plaies du Sauveur : elle peut n'appartenir qu'à un de ses disciples, mais elle n'en trahit pas moins un pieux admirateur du Cœur de JÉSUS: « Je vous salue, Cœur du souverain Roi, je vous salue d'un cœur joyeux ; vous embrasser est mon honneur, l'unique désir de mon cœur, oh ! donnez-moi la force de vous parler. —.... Ouvrez-vous, rose du Cœur, rose qui exhalez un parfum si suave, dilatez-vous, allumez pour vous en mon cœur la flamme du désir. — Accordez, ô JÉSUS, à mon cœur, d'être uni à votre Cœur, et d'être blessé comme le vôtre ; mon cœur ressemblera alors à votre Cœur, s'il est percé des traits de la calomnie (2). »

Le pieux *Guerric* (✠ C. 1157) abbé d'Igny et formé à l'école de saint Bernard, n'a pas ignoré le grand mystère du Cœur de JÉSUS. Dans un de ses sermons sur le dimanche des Rameaux, il s'adresse ainsi à ses moines : « Béni soit celui qui, pour me permettre d'établir ma demeure dans les trous du rocher, a laissé percer par la lance son côté sacré ; il m'a ainsi ouvert son corps, pour me donner accès dans cet admirable tabernacle.... Asile sûr, mes frères, tour fortifiée contre l'ennemi : entre donc dans la pierre, ô homme, et cache-toi dans la terre creusée, dans le côté ouvert de JÉSUS. Cette blessure du côté du CHRIST, n'est-elle pas la porte de l'arche, ouverte à ceux qui doivent échapper au déluge ?..... Il nous a donc ouvert son côté, pour exhaler plus librement le souffle de son Cœur ; là tu trouveras un abri sûr, là tu abonderas de délices (3) ».

Un autre disciple de l'Abbé de Clairvaux, *Gillebert de Hollandia* (✠ 1172) nous invite aussi à contempler les merveilles du Cœur de JÉSUS : « Sortez, dit-il, sortez, filles de Sion, et livrez-vous entièrement à l'affection de ce Cœur (4). » Ailleurs il donne le commentaire suivant du texte du Cantique: *Vous avez blessé mon Cœur, mon épouse.* « La blessure du Cœur désigne la violence de l'amour. O Cœur vraiment suave, qui avez voulu vous manifester dans des battements semblables à ceux de notre cœur, afin de pouvoir nous rendre amour pour amour !... Quelle est cette merveille, mes frères ? Ne la proclamez-vous pas bienheureuse cette âme, qui perce des flèches de son amour le Cœur même de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et y pénètre ensuite?... Vous avez blessé mon Cœur, mon épouse, vous avez blessé mon Cœur. » Ne vous lassez pas, épouse fidèle, de percer l'Époux de vos traits ; faites servir vos affections pieuses en guise de flèches. Ne craignez point d'agir ici trop librement ; ne vous contentez pas de blesser une seule fois l'Époux, mais accablez-le de blessures. Heureuse es-tu, si tes flèches parviennent à se fixer dans son Cœur, si ce Cœur est l'objet de ton amour, si ton regard est

1. *Vitis mystica*, 1. *Tract. de pass. Dom.* Cap. III. n. 7-11; inter opp. S. Bern. t. II, 443-444, (Migne. P. 4, t. 184, 643.) — 2. Ibid. col. 909, (Migne, 184, 1319, sqq.) — 3. Serm. 4 in *Dom. Palm.* n. 5. Ibid. t. II. 1015. — 4. Serm. 21, *in Cant.* n. 6, ap. Migne 184, 113.

Digitized by Google

sans cesse fixé sur lui. Blessure suave, d'où toute force découle. La femme de l'Evangile toucha la frange du vêtement de JÉSUS, et JÉSUS sentit une vertu sortir de lui. A plus forte raison sentira-t-il la grâce émaner de lui, si son Cœur est blessé ! Cette blessure n'est pas privée de sentiment : lancez donc sur elle les traits d'un pieux regard, considérez-le comme le point de mire de vos flèches : il reçoit favorablement ceux qui lancent de tels traits (1). »

En *sainte Lutgarde* (✠ 1246) la dévotion au Sacré-Cœur prend un caractère plus tranché; on sent venir l'époque des Gertrude et des Mechtilde : le Sauveur lui-même intervient et découvre à la vierge du cloitre d'Aywières l'amour de son Cœur, à l'époque même où il révélait à Ste Julienne de Cornillon les merveilles du Sacrement de l'autel. Lutgarde était sur le point de contracter une union terrestre, lorsqu'un jour, tandis qu'elle conversait avec le jeune homme qui aspirait à sa main, Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST lui apparut sous la forme humaine qu'il avait prise ici-bas pendant sa vie mortelle, et découvrant sa poitrine, il lui montra la place encore béante de son côté, en lui disant : « Ne recherche plus les flatteries d'un vain amour, contemple sans cesse ici l'objet et le motif de ton amour; je te promets de t'y faire goûter les plus pures délices. » Cette vision dissipa en elle tout désir des vanités mondaines. Elle entra d'abord au monastère de Sainte-Catherine près de St-Trond, qu'elle édifia par ses vertus et dont elle reçut bientôt la direction ; puis, poussée par le désir d'une vie plus sévère, elle passa au monastère d'Aywières en Brabant. Libre de toute inquiétude, Lutgarde se consacra entièrement à l'Époux divin. Le Seigneur, en reconnaissance de cette générosité, lui donna les marques les plus extraordinaires de bienveillance et de familiarité. Thomas de Cantimpré, biographe de la Sainte, nous rapporte le fait suivant : « Lutgarde avait reçu du Seigneur le don des miracles, mais l'affluence des malades lui causait de nombreuses distractions dans l'oraison. Elle s'en plaignit au Seigneur. « A quoi me sert, Seigneur, cette grâce qui m'empêche si fréquemment de m'unir à vous? Reprenez-la, mais à la condition de la changer en une meilleure. » Le Seigneur lui répondit : « Que veux-tu en échange? » et la vierge reprit : — « Votre Cœur, Seigneur, je veux votre Cœur. » — « Et moi aussi, répondit JÉSUS-CHRIST, je veux le tien. » — « Ainsi en soit-il, Seigneur, accordez à mon cœur l'amour de votre Cœur, et faites que je possède en vous le mien, à l'abri de votre protection. » Alors eut lieu l'échange des cœurs, ou plutôt l'union de l'esprit incréé et de l'esprit créé par l'excellence de la grâce. C'est ce qu'entend l'Apôtre, lorsqu'il dit : « Celui qui est uni à Dieu, ne forme plus qu'un esprit avec lui. » Depuis cet échange merveilleux, le Seigneur la traita avec plus de charité et de familiarité encore, et Lutgarde obtint de son Époux l'accomplissement de tous ses

1. Serm. 30 *in Cant.* n. 1. 2. ap. Migne 184. 155.

Digitized by Google

désirs. « Une nuit que l'infirmité l'accablait davantage, et qu'elle éprouvait le désir de prendre quelque repos, continue son biographe, le Seigneur lui apparut et lui donna l'ordre de se lever et de se rendre au chœur pour y prier pour le salut des pécheurs. Lutgarde n'hésita pas. A l'entrée de l'église, le Christ attaché à la croix et ruisselant de sang apparut, et détachant un bras de la croix, il l'embrassa à son passage et appliqua les lèvres de la vierge contre la blessure de son côté droit. Lutgarde y puisa tant de douceurs, que depuis ce temps elle se sentit plus de force et de facilité dans le service de Dieu. » Dans son commerce intime avec Notre-Seigneur, Lutgarde eut comme médiateur et patron spécial, le disciple bien-aimé de Jésus, qui semble être l'introducteur nécessaire auprès du Sacré-Cœur, dans les révélations de sainte Gertrude et de la bienheureuse Marguerite Marie. Les relations étroites qui unirent Lutgarde au divin Cœur l'ont fait surnommer à juste titre Lutgarde du Sacré-Cœur (1).

(A continuer.)

LE VIIIe CENTENAIRE DE ST GRÉGOIRE VII.

LES fêtes du centenaire sont un fait accompli au moment où nous écrivons ces lignes. Il nous serait impossible d'en donner aujourd'hui une relation quelque peu complète, les renseignements faisant encore en partie défaut. Nous espérons pouvoir le faire dans notre prochain numéro et demandons, à cet effet, la bienveillante coopération de nos correspondants, celle surtout de nos frères en saint Benoît répandus dans les divers pays du globe.

Nous nous contenterons aujourd'hui de publier l'*Invito sacro* par lequel S. Éminence le Cardinal Parocchi, Vicaire de Sa Sainteté, convia le clergé et les fidèles romains aux solennités du centenaire du grand Pape bénédictin, et la correspondance si pleine d'intérêt par laquelle M. l'abbé Davin, écrivain bien connu, parle des débuts de la fête à Salerne, lieu de la mort et de la sépulture du saint Pontife. Tout le monde lira avec intérêt et attendrissement le récit des derniers moments de cet homme de Dieu qui fut grand jusqu'au bord de la tombe.

1. F. Vita auct. Th. Cantipr, ap. Boll. t. IV, Jan. 187-210. On pourra consulter avec profit l'opuscule du R. P. Broeckaert. S. J : *Vie de Ste Lutgarde, surnommée Lutgarde du Sacré-Cœur.* 1874.

Digitized by Google

Invito sacro de S. Éminence le Cardinal Parocchi.

LA fréquence actuelle des centenaires n'ôte rien à l'importance spéciale que les ennemis mêmes s'accordent à reconnaître à celui de Grégoire VII. En lui tout fut grand : la nature et la grâce, le don prophétique de l'avenir et le passage en exil, l'humble charpentier et l'abbé de Saint Paul, l'archidiacre de Rome et le Pape. Esprit de premier ordre, envié par Napoléon; doctrine théologique et juridique, admirée quand il élevait Anselme à la discipline de Lanfranc, et qu'il fit briller à Bologne le soleil de la jurisprudence humaine et divine ; connaissance des hommes et des temps, quand elle était nécessaire à la réalisation de ses hauts desseins, tout cela n'était rien encore auprès des vertus géantes de cet homme né pour être sublime, quel que soit le rang où l'ait placé la Providence : obscur à Cluny ou supérieur des moines de Saint-Paul-hors-les-Murs, ou créé cardinal par un saint, quand il assista cinq Pontifes de son conseil, ou, aussitôt qu'Alexandre II fut enseveli, élevé à la chaire de Saint-Pierre ; quand, à l'acclamation unanime du clergé et du peuple, il répondit par douze années d'entreprises colossales, au point de mériter le magnifique éloge du bréviaire romain, où on lit pour le jour de sa fête : « Puissant d'œuvres et de paroles, à restaurer la discipline ecclésiastique, propager la foi, revendiquer la liberté de l'Église, arracher les erreurs, dissiper la corruption, il apporta tant de soins qu'on a pu dire avec raison que, depuis les apôtres, personne n'avait soutenu pour l'Église de Dieu de plus grandes fatigues ou des persécutions plus atroces, personne n'a lutté plus bravement pour son indépendance. »

Dieu, *admirable en ses saints* (Ps. LXVIII, 56), tient pour infiniment agréable qu'on exalte les bienfaits dérivés dans le peuple chrétien de l'intercession de ses preux. Or, est-il au monde un bienfait qui égale la liberté de l'Église ? Si, au dire du grand docteur d'Aoste, Dieu l'aime par-dessus toute chose terrestre, et si le prix des dons se mesure à son estime et à son affection, on devra proclamer bienfaiteur suprême du genre humain l'homme qui a travaillé par-dessus tout à lui assurer une incomparable liberté. Cette liberté a coûté aux Juifs quarante années de voyage dans le désert ; elle a coûté aux Machabées des guerres généreuses et des sacrifices d'innocents ; elle a été acquise à l'univers par l'auguste Victime du Calvaire ; c'est pour elle que pendant tant de siècles sont tombés triomphants des milliers de martyrs ; cette liberté de la hiérarchie sacrée garantie contre l'invasion sacrilège des tyrans, et par-dessus tout la liberté du successeur de Pierre d'être et d'être tenu pour ce qu'il est, c'est-à-dire la voix authentique de JÉSUS-CHRIST, but légitime de ses désirs, centre visible par où les créatures raisonnables se rattachent au centre invisible de l'Église : telle est la liberté qu'Hildebrand, au prix d'ineffables angoisses, a gagnée à la terre pour tous les siècles.

Digitized by Google

Le saint, aimé partout où palpite un cœur catholique, est singulièrement cher aux Romains, dont il a élevé la grandeur à un degré bien plus sublime que celui qu'ils atteignirent sous l'empire d'Auguste et de Trajan. Ici donc, un comité d'ecclésiastiques et de laïcs distingués s'est consacré par d'actives démarches à faire que la solennité centenaire du héros ne passât pas inaperçue, et je suis heureux, Romains, de vous communiquer le résultat de son œuvre.

Le 25 de ce mois, anniversaire de la mort de saint Grégoire VII, à la Chiesa Nuova, vers 8 heures du matin, doit avoir lieu la communion générale de ceux qui adhèrent au comité, et le Souverain Pontife leur accorde une indulgence plénière. Le même jour, environ deux heures avant l'*Ave Maria*, à Saint-Ignace, un illustre orateur fera l'éloge du saint et ensuite la bénédiction du Saint Sacrement sera donnée au peuple. Le Saint Père accorde à cette occasion aux membres du comité l'indulgence de sept ans et d'autant de quarantaines.

Le 1er juin (jour fixé par décret apostolique pour la fête liturgique du grand Pontife), à Saint-Paul-hors-les-Murs, on chantera le matin la messe pontificale, et le soir, avec la même splendeur de culte, les vêpres et l'hymne de saint Ambroise, suivie de la bénédiction du Saint Sacrement. Les membres du comité se proposent de se rendre ce jour-là en pèlerinage à la basilique Ostienne pour fortifier les sentiments de leur filiale piété envers l'illustre bénédictin.

Que tous les Romains indistinctement, émules des citoyens de Salerne, concourent à honorer un si grand saint et à réjouir l'univers catholique par la persuasion très ferme que, si le corps d'Hildebrand est ailleurs, son esprit plane encore sur Rome.

Donné à notre résidence, ce 19 mai 1885.

L.-M., *cardinal-vicaire.*

AUGUSTE, *chan.*, BARBIELLINI, *secrét.*

Correspondance de M. l'abbé V. Davin.

Salerne, 25 mai.

IL y a aujourd'hui huit siècles qu'ici, dans un monastère portant le nom de saint Benoît, un des fils du patriarche rendait le dernier soupir; c'était ce moine qu'on a nommé le plus grand des Papes depuis saint Pierre, le parfait Vicaire de ce Christ qu'Origène appelle « le grand lutteur ». Luttant pour la liberté et la sainteté de l'Église contre le vieux césarisme ressuscité et maître des forces publiques du christianisme ; vainqueur d'abord, et avec quelle victoire, à Canosse ! vaincu ensuite pour avoir écouté en saint Pontife la maxime du Maître : *Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde ;* ayant dû quitter sa chère Rome saccagée par des amis trop peu fidèles, ou plutôt visiblement frappée par la juste verge de la Providence, Grégoire VII était depuis dix mois réfugié chez les Normands à Salerne.

Digitized by Google

Il y avait continué, avec les restes d'une vie qui ne fut durant son pontificat que de l'infirmité et de la souffrance, sa sollicitude de toutes les Églises ; et le don des miracles, qui avait accompagné tout le pontificat, s'y était révélé par la guérison d'un muet, frappé de mutisme pour avoir pensé du Pape réformateur ce que diront un jour les protestants et nos gallicans. Le 17 mai, son esprit prophétique venait d'annoncer avec précision sa mort pour le dimanche 25.

Voici la pièce à l'appui de la prophétie et le tableau de la première partie de cette mémorable journée. C'est un contemporain qui parle :

« L'évêque d'Agano, revenant après deux ans d'absence de Jérusalem, fut présent à la déposition du seigneur Pape Grégoire, et il affirme que huit jours auparavant il en avait prédit le jour et l'heure. Il ne tint point le lit ; mais le jour même de son passage, il se rendit à l'église, où il fit publiquement, au milieu de son clergé, son allocution à tout le peuple réuni à Salerne, sur la croyance due au corps et au sang du Seigneur, puis sur l'intention qui avait dirigé toute son œuvre. Après quoi, prenant son étole, il prononça l'absolution de tous ceux qu'il avait excommuniés de quelque manière que ce fût (1). Alors, marchant des pieds et des mains, il vint à l'autel, où il prit le viatique du corps et du sang du Seigneur, et il retourna ainsi à sa maison. Là, il chargea ledit Pontife de tout ce qui concernait sa sépulture et aussi du partage du peu qui lui restait, et il mourut à l'heure dite (2). »

La maison est l'abbaye de Saint-Benoît à quelques pas de l'abside de la cathédrale ; l'heure fut une heure de la soirée sans doute. Un orage, mêlé de grêle et de tonnerre, s'était tellement déchaîné sur la ville, que les habitants croyaient à leur fin. Comme celle du Christ, la mort de Grégoire VII devait s'accomplir au milieu des rages de l'enfer et du chaos de la nature : un grand enfantement se faisait pour le monde.

Étendu sur sa dernière couche, Grégoire avait à maîtriser des orages plus graves. Il fit venir d'abord autour de lui les cardinaux et les évêques pour mourir authentiquement en Pape. Ces assistants augustes le proclamant heureux des labeurs de son existence et de sa doctrine sainte, il les interrompit en ces termes : « *Pour moi, mes très chers frères, je ne fais aucun cas de mes travaux ; une seule chose me donne quelque confiance : c'est que j'ai toujours aimé la justice et haï l'iniquité.* » Et comme il les entendait se lamenter sur les anxiétés où son départ allait les laisser, il éleva les yeux et les mains au ciel et s'écria : « *Là, là je monterai, et par mes instantes prières je vous confierai au Dieu propice !* » On lui parla ensuite de son successeur, et on le supplia de se choisir un héritier et un vengeur contre l'oppresseur adultère de l'Église, l'antipape.

Il désigna trois hommes à leur choix : Didier, abbé du Mont-Cassin,

1. A deux exceptions près, que nous allons voir.
2. Mabillon, *An. O. S. B.*, t. V, p. 214.

Digitized by Google

auquel il avait prédit, malgré les apparences, qu'il ne se trouverait pas à sa mort ; Otton, évêque d'Ostie, qui sera Urbain II, l'exécuteur de la croisade conçue par Grégoire ; Hugues, archevêque de Lyon. Didier, qu'il leur conseillait d'élire comme le plus voisin des trois, allait être Pape : Grégoire VII demanda qu'il prît le nom prophétique de Victor. On vint enfin à la question des excommuniés. *Bienheureux Père*, dirent les évêques, *ne voulez-vous faire grâce à personne?* Il répondit : *Excepté Henri, dit roi, et Guibert, l'envahisseur du siège apostolique, toutes les personnes principales qui par secours ou conseils favorisent leur injustice ou leur impiété, si elles croient fermement que moi, comme ayant cause des apôtres Pierre et Paul, j'ai ce pouvoir spécial, je les absous et je les bénis.* Son esprit prévoyant réfutait ainsi d'avance les mensonges des faussaires allant dire qu'il est mort dans le repentir de tout ce qu'il a fait contre Henri. Il poussa même la précaution plus loin. Il obligea, de son autorité apostolique, les assistants de lui faire un à un, la main dans sa main glacée, la promesse de ne jamais reconnaître *l'hérétique envahisseur de l'Église sainte et apostolique, l'archi-pirate et usurpateur de l'empire*, à moins qu'il ne fît à leurs ordres une digne pénitence.

Il ajouta divers avis et exhortations qu'il termina par cette injonction : « *Au nom du Dieu tout-puissant, et par l'autorité des bienheureux Pierre et Paul, apôtres, je vous prescris à tous de ne tenir pour Pontife romain que celui qui aura été élu canoniquement et ordonné conformément aux décrets des saints Pères.* » Sa fin approchait ; il dit ces paroles, qui furent les dernières : *J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité ; c'est pourquoi je meurs en exil.* Un vénérable évêque répondit : *Vous ne pouvez, Seigneur, mourir en exil, vous qui, tenant la place du Christ et de ses apôtres, avez reçu de Dieu les nations en héritage et en possession les derniers confins de la terre.* Mais déjà Grégoire ne l'entendait plus, et son âme, détachée de l'enveloppe mortelle, « emportée, dit un contemporain [1], comme Élie sur son char », se précipitait, au milieu des jubilations des anges, sur le soleil de justice et s'y reposait. C'était le jour de fête de saint Urbain, pape et martyr. « Elle amplifia grandement, ajoute le contemporain, l'allégresse de son prédécesseur et de tous les bienheureux qui se réjouissent dans la gloire céleste. »

Telle fut à Salerne la journée du 25 mai 1085.

Aujourd'hui, huit centième anniversaire de cette journée, a eu lieu un solennel prélude aux fêtes qu'il réclame, l'occurrence de la Pentecôte et la décision de Rome en déterminant le renvoi. Ce n'est pas au monastère de Saint-Benoît, d'où le nouvel Élie est monté au ciel, qu'il a été question d'honorer son triomphe. Depuis 1860, c'est une caserne. Tout le passé y est bouleversé, perdu ; de l'église même, il ne reste plus que les murs ; j'ai vu hier trois des colonnes rejetées dehors et gisant sur la place, non moins dignes des lamentations bibliques que les pierres du temple de Salomon, car elles ont entendu la voix de la prière de saint Grégoire VII. C'est à

1. Paul de Bernried.

Digitized by Google

cette cathédrale de Saint-Matthieu, que saint Grégoire VII a consacrée, où il a déposé le corps de l'apôtre qui s'était comme levé de son tombeau longtemps perdu pour le recevoir à son arrivée en exil ; où il repose dans l'autel de la chapelle de Jean de Procida, apporté de la muraille voisine, qui fut son tombeau primitif. Le saint corps est là depuis trois siècles dans un sarcophage de bronze.

Une statue de marbre placée en ce temps sur l'autel représente le pontife, le trirègne en tête, bénissant de la droite, tenant de la gauche l'évangile et ce fouet dont il est dit dans l'Évangile que JÉSUS se servit pour chasser les vendeurs du temple. La statue, du centre de l'abside, commande à la nef de droite, en entrant, et saisit le spectateur. Pie IX, exilé à Gaëte, est venu prier ici le grand exilé ; et, tombé une seconde fois du trône, prisonnier au Vatican, il l'a imploré encore. La mosaïque de l'abside, qui représente saint Michel, et au-dessous saint Matthieu, ayant à ses pieds Jean de Procida et escorté des saints Jean et Fortunat, Jacques et Laurent, a été restaurée par lui, ainsi que toute la chapelle, où on lit, non sans émotion : PIVS IX. PONT. SVI. ANNO. XXVII. RESTITVENDVM. CVRAVIT. L'autel était orné ce matin de vases de lis mêlés aux vases de roses au milieu des lumières. Nous y avons dit cette messe *Cibavit*, dont l'introït est devenu celui de la messe *Corpus Domini*, de la fête de ce Saint Sacrement qui a eu pour défenseur de sa vérité Grégoire VII, légat ou Pape, introït qui lui a inspiré, écrivant à la comtesse Mathilde, des accents séraphiques, et qui fut le premier thème de sa dernière homélie, le jour de sa mort. Vraiment cette messe du Saint-Esprit était bien aussi la messe de saint Grégoire VII en cet anniversaire !

A neuf heures, le très digne successeur de l'hôte de saint Grégoire VII, saint Alfan, l'auteur de cette belle pastorale *pour le huitième centenaire de saint Grégoire VII*, qui n'a pas moins touché les catholiques de l'Italie, de la France et de tout l'univers, que ceux du diocèse de Salerne, l'archevêque de Salerne, Mgr Laspro, est venu célébrer les saints mystères sur la tombe de saint Grégoire VII. Il a dit la messe *Cibavit* avec toute la solennité que permet la messe non chantée, précédé de la croix, portant la crosse et la mitre, assisté, au milieu de clercs nombreux, par deux des membres de cet insigne chapitre, réduits, hélas ! de trente-deux à douze, et se voyant disputer même un morceau de pain par l'iniquité des envahisseurs de l'Église.

La bénédiction du pieux pontife, donnée à la fin de la messe, avec don d'indulgences, au milieu de son peuple, au costume en partie rustique, nous rappelait bien les adieux faits, ici-même, par saint Grégoire VII aux Salernitains et au monde.

Cependant la cathédrale est déjà parée plus qu'à demi pour les fêtes fixées par Sa Sainteté, aux 8, 9, 10 juin, dans l'octave du Saint Sacrement. Des guirlandes d'étoffes aux diverses couleurs réjouissent les blanches

Digitized by Google

arcades ou parois de la nef. Une immense demi-couronne, suspendue à la voûte, sert d'arc triomphal en avant du chœur. L'abside, en arrière de l'autel, est tendue de soie d'azur lamée d'argent, et encadrée de pourpre et d'or. Au foyer, surmonté d'un dais, s'élève une pyramide à quatre étages qui, chargée de lumières, sur un fond d'or et d'azur, doit porter le buste d'argent de saint Grégoire VII, bénissant et tenant la croix papale au triple croisillon, où est renfermée la tête du saint, cette tête qui a si heureusement porté pour des siècles les destinées de l'Église. Trois messes du saint seront célébrées pontificalement durant le triduo, par le cardinal archevêque de Naples, l'archevêque primat de Salerne et un autre prélat. Saint Grégoire VII aura un centenaire digne de lui, digne de l'Église qui lui doit tant, et qui, en ces jours, trop semblables aux jours mauvais et terribles qu'il a connus, attend plus encore de son incomparable secours.

LIENS FRATERNELS. — LETTRES DE NOS AMIS.

Souscription pour permettre au MESSAGER *de se développer tout en baissant son prix d'abonnement.*

DEUXIÈME LISTE.

S. A. Madame la duchesse d'Aremberg	fr. 100,00
B^ne A. Gillès de Pélichy, Iseghem..	» 50,00
M. Stan. Jalle, à Kerprich (Lorraine)	» 3,00
Anonyme	» 5,00
M. Anatole Jeanmart, avocat, Namur	» 20,00
B^ne S. Dons-Lovendeghem, Gand...	» 10,00
Mme Ern. Goethals, Anvers	» 20,00
	fr. 208,00
Montant de la 1re liste :	» 419,00
Total	fr. 627,00

B., Mai 1885.

PERMETTEZ que je vous dise combien « le *Messager* » nous est sympathique et le bien qu'il nous fait en nous apportant un rayon du lumineux atmosphère de paix et de force de l'abbaye. Il y a bien des cœurs de bonne volonté qui ne demandent que la lumière et la regardent comme un bienfait. Les idées dans le monde sont à ce point fausses que les

Digitized by Google

esprits les plus droits s'arrêtent parfois se demandant: où est le vrai? où est le bon?

C'est un courant qui ne sera détruit que lorsque l'éducation aura refait des générations d'esprits vigoureux, de jugements sains et de cœurs chrétiens. M.

K., 14 Mai 1885.

Tous les mois, le *Messager* est reçu chez moi à bras et à cœur ouverts, car il est attendu comme un bon ami, à cause de ses conseils si pratiques, et comme un agréable parfum de la vie claustrale, dans laquelle il nous introduit par ses causeries sur saint Benoît et ses compagnons. J'ai aussi beaucoup apprécié vos aperçus sur la liturgie catholique, vos beaux commentaires sur les fêtes de l'Église. C'est bien; c'est substantiel et très à la portée de tous. Il serait à désirer qu'un très grand nombre de fidèles et même *d'autres* pussent le lire. On critique, on tourne en dérision les cérémonies, voire même les fêtes de notre Sainte Mère l'Église catholique, pourquoi? C'est souvent par ignorance du sens même de ces cérémonies ou de ces fêtes! Le *Messager* apprend à les connaître et nous en donne le sens vrai; voilà pourquoi cette publication est précieuse. Car, il n'est pas donné à tous de pouvoir lire à ce sujet Dom Guéranger ni les pères de l'Église; ces ouvrages ne sont pas dans toutes les mains. Le *Messager*, au contraire, par son prix modique, a sa place chez l'ouvrier, l'homme des champs, comme chez le savant et le riche. — Puisse-t-il croître et s'étendre, comme le grain de sénevé de l'Évangile: c'est mon vœu sincère comme probablement celui de tous vos lecteurs. S. J.

D., Mai 1885.

Au milieu de cette vie orageuse d'industriel et d'homme politique dont les déboires sont aussi nombreux que les désillusions, votre petite *Revue* m'apporte toujours une heure de repos et de calme; aussi, je salue avec bonheur son arrivée, et je demande au Seigneur qu'il la bénisse et fasse répandre son action bienfaisante, dans le plus grand nombre possible de familles. E. d. G.

B., 10 Mai 1885.

Je suis persuadé que le *Messager* est appelé à faire grand bien, ne fût-ce qu'en resserrant les liens qui doivent unir les fidèles aux grandes familles religieuses qui sont le plus ferme soutien de la société chrétienne.

V. d. G.

E., 7 Mai 1885.

Je reçois toujours avec grand plaisir votre charmant petit *Messager*. La première année, je le trouvais, je vous l'avoue, un peu sérieux, et n'avais pas souvent le courage de le lire en entier; mais petit à petit, j'y ai pris goût, et maintenant j'attends avec impatience que le 21 du mois m'apporte, par son entremise, l'écho de la chère abbaye. M. d. M.

Digitized by Google

J., 29 Mai 1885.

Qu'il soit permis à un humble étudiant en philosophie, nouvel abonné du *Messager*, de donner, lui aussi, un petit signe de vie. C'est avec bonheur que, durant mes longs jours de vacances, je lis et repasse vingt fois les pages précieuses de la *Revue bénédictine ;* je ne lui trouve qu'un défaut, c'est d'être trop courte ; mais je la relis d'autant plus souvent, et n'en possède que mieux les substantiels enseignements. Je compte les jours qui me séparent encore du prochain numéro, et pour m'entretenir dans les bons sentiments que m'inspire le *Messager*, je lis assidûment l'*Année liturgique* de Dom Guéranger. Qu'il me soit permis aussi de formuler un désir : je voudrais voir dans la *revue* une page au moins d'entretiens sur le chant liturgique. T. C.

G., Fête-Dieu.

Les divers membres de ma famille abonnés à la *Revue Bénédictine*, lisent avec grande édification les articles variés qu'elle offre. Il a paru dernièrement un article intitulé : « *Le mondanisme dans l'éducation* » qui nous a fort intéressés. En parlant des fêtes scolaires, l'auteur émet le vœu qu'elles prennent un caractère plus sérieux. N'est-il pas étonnant qu'on n'ait pas songé à reprendre sur les théâtres chrétiens, si répandus en ce moment, « les Mystères qui ont tant édifié et charmé nos pères » ? Des essais de ce genre ont parfaitement réussi dans notre pays, où nous avons vu, l'année dernière, une scène de l'Évangile — la plus gracieuse idylle qu'il soit possible d'imaginer, intitulée « *Noël* », — une autre qui se rapportait à la visite des « *Rois mages* », enfin un drame chrétien qui avait pour titre : « *Palmes et couronnes* », et qui nous initiait, au milieu de l'émotion générale, à la vie et aux combats des martyrs. On trouvait dans ces scènes animées et très intéressantes, la nourriture de l'âme et celle de l'esprit ; et l'auditoire, composé de toutes les classes de la société, en a éprouvé tant de satisfaction, qu'il a redemandé, la même année, jusque trois fois, l'une de ces pièces. Je me permets d'attirer votre attention sur ces charmantes représentations qu'on peut varier à l'infini. L. D.

Désirs exprimés par nos abonnés.

B., Mai 1885.

Depuis mon retour ici j'ai lu avec infiniment d'intérêt, de plaisir et de profit, les cinq derniers nos du *Messager:* la *Revue* a fait de très grands progrès sous bien des rapports ; vous désirez qu'elle en fasse encore, et vous encouragez les correspondances. C'est ce qui me porte à vous soumettre une idée dont vous ferez ce que vous voudrez. Le *Messager* est exclusivement et pratiquement religieux, ne pourrait-il, en même temps que religieux, devenir quelque peu scientifique ? Ne pourriez-vous nous donner quelques articles courts et substantiels sur l'accord entre les sciences, les décou-

Digitized by Google

vertes modernes, en histoire, en géologie, en astronomie, etc., avec la religion? U. d'A.

G., 22 Mai 1885.

Nous sommes fiers d'être les amis de votre grand Ordre que la *Revue* nous révèle, éprouvé sur quelques points, mais si admirablement prospère en tant de pays. Ce journal est certainement une bonne œuvre, et il offre beaucoup d'intérêt. Comme d'autres vous l'ont déjà dit avant nous, on ne serait pas fâché d'y trouver des notices sur les anciennes abbayes bénédictines, celles surtout de la Belgique et de la France. Ne pourriez-vous, par exemple, publier pour commencer une histoire brève, mais aussi complète que possible, des monastères de la Gaule-Belgique, jusqu'aux invasions normandes du IXe siècle? Nous apprendrions ainsi que le terrain et les esprits de ces contrées ont été défrichés par vos moines et que nous leur devons la civilisation avec la foi; nous ferions connaissance avec tant de bons vieux saints tombés dans l'oubli. Il me semble que rapprocher dans vos pages ces antiques abbayes et leurs œuvres admirables des grandes choses que vous faites encore de par le monde, ce serait donner un grand sujet d'accroissement à la sympathie qui, de toutes parts, recommence à se manifester pour la vie monastique des enfants de Saint-Benoît. E.

UNE FLEUR CUEILLIE DANS LE JARDIN DE SAINT BENOIT.

SAINT GÉRARD, ABBÉ DE BROGNE. (Suite.)

Miracle.

LORSQUE Dieu se met à opérer des prodiges par le canal de l'un de ses Saints, celui-ci ne peut plus demeurer dans l'ombre; bon gré, mal gré, il faut qu'il se donne aux fidèles; son nom passe de bouche en bouche.

Il parvient même jusqu'aux oreilles des princes; et ceux-ci, dans leurs misères, ne dédaignent pas le secours d'en-haut.

***

Arnould, comte de Flandre, était riche et puissant: rien ne lui manquait, sauf la santé, ce bien plus précieux que l'or.

Arnould souffrait de la pierre: mal affreux, contre lequel il avait en vain tenté toutes les ressources de l'art.

Un seul moyen de guérir humainement lui restait encore: l'opération;

Digitized by Google

mais lui, qui ne tremblait pas sur le champ de bataille, il ne pouvait se résoudre à livrer son corps au scalpel des chirurgiens.

Les plus habiles d'entre eux étaient accourus de toutes parts ; car on le savait riche, et chacun espérait une fortune en échange de la santé rendue au puissant comte.

Il hésitait toujours. Dix-huit pauvres patients, atteints du même mal que lui, avaient été opérés sous ses yeux, et rendus à la vie ; Arnould tremblait encore.

Il suffit d'un dernier malade que l'incision cruelle conduisit au tombeau, pour faire renoncer à jamais Arnould à ce remède suprême. Médecins et chirurgiens furent congédiés, et le comte demeura avec son mal.

C'est alors seulement qu'il se tourna vers Dieu ; ses horribles souffrances le ramenèrent à une vie moins coupable que celle qu'il avait menée jusqu'alors.

C'était l'heure de la Providence.

***

Un jour le comte entendit parler du saint abbé Gérard et de la guérison de la femme aveugle opérée par ses mérites.

Aussitôt il dépêche vers lui un courrier pour le supplier de venir le trouver.

Gérard y consentit.

Et comme il arrivait à la cour du prince, Arnould, oubliant pour un moment ses infirmités, courut au-devant du saint ; car il voulait le recevoir avec toutes les marques de la plus grande estime. Mais abordant aussitôt la question, il expose à Gérard, avec larmes, son infortune, le priant d'intercéder auprès de Dieu pour sa guérison.

L'homme de Dieu lui dit aussitôt :

—« Crois-moi, mon fils, ne mets pas en moi ta confiance, car ma faiblesse ne peut y répondre ; je n'ai ni la vertu, ni la puissance qu'il faut pour obtenir de Dieu une telle faveur. C'est là une œuvre de saints, de ceux surtout qui sont déjà dans la gloire et jouissent de la vue de Dieu Et moi, que suis-je ? un pauvre et vil esclave ! et tu me demandes une telle chose ! Non, crois-moi ; si tu veux bien faire, remets ta guérison entre les mains de Dieu et de Dieu seul. »

Mais Arnould, tout en larmes :

— « O mon père, s'écrie-t-il, mon bon père, tu cherches un prétexte pour échapper à mes supplications. Songe, je t'en prie, songe à la bonté de Dieu, et ne me refuse point ton secours ; car je l'espère, j'en ai le plus ferme espoir, le Seigneur m'exaucera par ton intercession, il me délivrera de mes maux affreux. Je t'en conjure, ne me ferme pas les entrailles de ta pitié ; songe que toi-même tu seras jugé, et afin que le Seigneur te soit propice au jour suprême, aie pitié de moi son serviteur, arrache-moi aux étreintes de la mort. »

Digitized by Google

L'homme de Dieu ne peut résister davantage.

— « Eh bien! donc, ô comte, mets en Dieu toute ton espérance, et reporte vers lui toutes tes pensées. Voici le conseil que je te donne : Tu es riche, les biens de ce monde te sont échus en partage ; commence par en donner une légère partie aux pauvres, pour expier tes grands péchés, car c'est bien souvent en punition des péchés des hommes que Dieu leur envoie les maladies.

Et le riche, d'ailleurs, doit pourvoir aux besoins de l'indigent son frère ; c'est son devoir, et lorsqu'il l'accomplit dévotement, il se rend agréable à Dieu, dont il se montre l'intendant fidèle. »

— « Bien, dit le comte, il en sera fait comme tu le veux. Ton conseil me plaît, ô homme de Dieu ; puisse aussi le Seigneur me soulager dans mes tourments! Comme Zachée, je donne aux pauvres la moitié de mes biens. »

Il dit, et sa sentence fut aussitôt exécutée par ses serviteurs.

— « Maintenant, dit Gérard, il reste encore une chose à faire ; si nous voulons fléchir la bonté divine, il nous faut mortifier notre chair. Vous et moi, trois jours durant, nous observerons un jeûne austère; nos âmes seront ainsi purifiées, et pourront alors sans crainte participer aux mystères sacrés du CHRIST. »

Ces trois jours se passèrent dans un saint recueillement, en prières et en mortifications.

Enfin, le soldat du CHRIST se revêt de ses armes, il monte à l'autel inondé des larmes de sa dévotion, et offre au Père Éternel le sacrifice de son Fils unique.

Le comte Arnould y participe par la communion, et, soudain, ô miracle, il se voit délivré de son mal par la vertu de la présence du CHRIST !

Comment décrire ses transports ? Son biographe y renonce. Il nous dit seulement que la Flandre entière parut reverdir et reprendre vie à l'heureuse nouvelle de la guérison de son Souverain, comme elle avait semblé mourir aux approches de son trépas.

***

Est-il besoin de dire que Gérard jamais ne voulut s'attribuer à lui-même le mérite de ce fait ?

— « Dieu seul, disait-il, son Sacrement adorable, a opéré cette merveille. »

Aussi repoussait-il avec indignation les richesses qu'Arnould lui faisait préparer en témoignage de sa gratitude et voulait lui faire emporter.

— « Non, non ! s'écriait-il, si j'ai abandonné mes propres biens, est-ce pour m'approprier ceux d'autrui? — Un moine avide de richesses n'est plus un moine, c'est un lépreux ; car l'or, pour le moine, c'est la lèpre de l'âme. Non, le frère Gérard ne veut point d'argent : à Dieu ne plaise que cette lèpre affreuse s'attache à lui. »

Comme l'avare craint de perdre son or, ainsi Gérard craignait la perte de sa chère pauvreté.

Digitized by Google

Le comte eut grand peine à lui faire accepter quelques dîmes, en qualité d'économe de Dieu ; il ne les prit enfin que pour les employer selon l'inspiration de l'Esprit-Saint.

Gérard en fit trois parts : les deux premières il les distribua aux pauvres et à des cénobites indigents. La troisième, il l'appliqua à l'église de Brogne, jeune arbre nouvellement planté, bien loin encore de son développement normal. Dieu se servait pour l'arroser de sa main.

Avec ces dons terrestres, Gérard reçut du comte une mission : mission difficile et sublime, de celles que ne peuvent accomplir que les Saints.

(A continuer.)

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Grâces obtenues par l'intercession de saint Benoît.

Octobre 1881.

UN enfant de Biesmerée, âgé seulement de quatorze ans, à la suite d'une querelle avec un de ses compagnons, avait gagné des accès de rage et de frénésie. Sa bonne mère, désolée, l'amena au monastère, et saint Benoît le rendit doux comme un agneau.

Durant le même mois, une personne de Saint-Gérard fut guérie d'un mal d'yeux à la suite de l'emploi de la médaille.

Novembre 1881.

A Flavion, deux enfants malades furent rétablis après un pèlerinage de leurs parents.

Une personne de Rosée était désolée de ne pouvoir obtenir d'enfant. Elle vint implorer la grâce d'un heureux accouchement et l'obtint à sa grande joie et reconnaissance.

Décembre 1881.

Ferdinand D***, de G***, épileptique depuis cinq ans, vit notablement diminuer ses accès, grâce à la bénédiction de saint Maur.

Une autre personne deux fois attaquée de la fièvre, fut guérie par le même moyen.

Janvier 1882.

Julien R*** de Biesme, souffrait horriblement depuis trois ans d'un rhumatisme articulaire. Tous les médecins qu'il avait consultés s'étaient

Digitized by Google

avoués impuissants à le soulager. Il vint recevoir la bénédiction de saint Maur, et obtint sa guérison en récompense de sa foi.

Rosalie D*** de Gerpinne, avait une grande inflammation d'intestins et d'estomac. Son père vint faire un pèlerinage à saint Benoît, et elle se trouva aussitôt guérie.

Durant ce même hiver, saint Benoît a continué de témoigner sa prédilection envers le jeune âge, plus exposé à souffrir des rigueurs de la saison. Une douzaine d'enfants ont été guéris dans des circonstances véritablement surprenantes.

Février 1882.

Hortense G*** d'Oret était dans la désolation en voyant sa vache malade. Une vache, c'est toute une fortune pour les petites gens. Saint Benoît le sait bien, aussi a-t-il guéri la vache en question et bien d'autres, qu'on est venu lui recommander avec une naïve confiance.

Pendant ce même mois, Joseph F*** de Mettet, fut délivré de cauchemars affreux. Trois autres personnes de Surice, furent guéries de leurs maux de tête et d'entrailles, commencement du typhus qui sévissait dans le pays.

Luminaire de saint Benoît.

De pieux pèlerins accourent, chaque jour, au béni sanctuaire de Saint-Benoît de Maredsous. On vient pour le corps, on vient pour l'âme, on vient pour des affaires temporelles. Vraiment, on peut bien dire que saint Benoît est un *saint universel*, parce que, pendant sa vie mortelle, il fut, dit saint Grégoire le Grand, rempli de l'esprit de tous les justes. Et vous aussi qui souffrez, vous désireriez beaucoup venir en personne implorer la puissante protection de notre grand thaumaturge. Mais une chose vous effraie et vous retient. — L'éloignement. C'est trop loin, dites-vous. Le sanctuaire de Saint-Benoît est dans la solitude. — Eh bien, je vous réponds: Faites-vous remplacer. Et comment?... Par une modeste lumière. Une lumière devant la statue de saint Benoît, un petit cierge pendant un triduum ou une neuvaine ! que c'est beau, touchant et éloquent à la fois. Une lumière ! c'est une vigilante messagère de vos nécessités, c'est une humble quêteuse, c'est une modeste mendiante qui, dans son muet langage, crie à chaque moine qui passe devant la statue du saint Patriarche, ou qui vient vénérer et baiser sa relique exposée à ses pieds : « Oh ! priez, priez, pour une âme qui souffre ; c'est un père malheureux, c'est une mère désolée... » Et à ce cri pressant de la petite lumière, le moine pieux, qui a quitté le monde pour s'élever plus facilement vers le ciel sur les ailes de la prière, le moine, dis-je, cet homme de prière, de retraite et de silence, ouvre son cœur et prie pour ses frères dans le monde : ô Père tendre et compatissant, daignez regarder favorablement tous ceux qui vous implorent ! Ce cierge, cette lampe, c'est la messagère d'une âme qui attend une

Digitized by Google

grâce de votre généreuse bonté ; ne la refusez pas. Mais donnez, oui, donnez à pleines mains. A cette fin, je vais assister à une messe, faire un chemin de croix, offrir une heure de l'office divin, m'imposer une pénitence... Voilà une prière simple mais fervente d'un moine ; eh bien ! cette prière, elle sera répétée plusieurs fois le jour par bien d'autres moines.

Je vous ai livré mon secret. Voulez-vous maintenant profiter de loin de l'avantage bien précieux de beaucoup de prières ? je vous le répète : Faites-vous remplacer aux pieds de saint Benoît, pendant 1, 3, 5 ou 9 jours par un petit cierge, ou par une lampe (1).

Actions de grâces.

DURANT le mois de mai dernier, nous avons eu connaissance de dix pèlerinages d'actions de grâces, pour diverses faveurs obtenues par l'intercession de St Benoît.

Trois petits enfants ont été guéris à la suite d'un pèlerinage et d'une neuvaine.

Un épileptique a vu ses accès diminuer notablement après avoir reçu la bénédiction de St Maur.

Une personne très agitée a recouvré la paix de l'âme.

Plusieurs autres ont obtenu des faveurs temporelles.

***

Château de S... Mai 1885.

ÉTANT souffrant pendant plusieurs semaines, j'ai invoqué St Benoît et chaque fois je me suis senti soulagé. Dans les difficultés de la *vie* j'ai toujours remarqué avec bonheur qu'on ne l'invoque jamais en vain.

V. F. C.

Recommandations.

PERSONNES venues en pèlerinage à St-Benoît pour solliciter des faveurs diverses, durant le mois de mai 1885, et qui se sont recommandées aux prières des moines :

Quatre jeunes gens poitrinaires.

Cinq personnes souffrant de peines intérieures.

Cinq enfants malades.

Trente-deux malades souffrant de maladies diverses, d'yeux, d'estomac, de tête, de dartres, d'oreilles, des nerfs, etc.

Deux personnes désirant ardemment leur entrée en religion.

Une pauvre veuve hydropique, mère de famille.

Une personne atteinte de cauchemars depuis 6 ans.

Quatre fermiers, pour leur bétail malade.

1. Pour tout ce qui concerne le pèlerinage, les fidèles sont priés de s'adresser au R. P. Dom Feuillen Lhermitte. Il se chargera volontiers de faire entretenir le luminaire autour de la statue de saint Benoît, aux diverses intentions qui lui seront recommandées.

Digitized by Google

Deux personnes, pour la cessation d'un fléau.

Un vieillard malade.

Cinq personnes atteintes d'épilepsie.

Un ouvrier malade depuis 15 ans, venu à pied de Huy, en pèlerinage à St Benoît.

Une femme demandant un heureux accouchement.

Un père de famille éploré dont un enfant a disparu depuis quatre semaines.

Deux personnes atteintes de folie.

Deux personnes, pour la cessation de malheurs domestiques.

Trois familles demandant la bénédiction de Dieu et l'aide de St-Benoît dans leurs affaires temporelles.

Deux personnes atteintes d'hallucinations nocturnes.

***

On recommande spécialement à St Benoît un jeune homme, l'heureux succès de ses études, de son examen. Une lampe a été allumée à cette intention.

Trois malades, de France, désireux d'obtenir la bénédiction de St Maur, ont fait célébrer des messes en son honneur, et se recommandent à St Benoît.

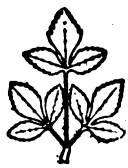
Une personne de V. demande instamment une grâce spirituelle.

Une intention particulière est spécialement recommandée à St Benoît, durant l'octave du T. St Sacrement, et des prières spéciales se font dans ce but.

Un malade de Bruxelles promet un pèlerinage à St Benoît aussitôt que son état le lui permettra.

Un jeune homme demande par l'intercession de saint Benoît, la réussite de son examen qu'il doit subir dans le courant de juillet.

Total des intentions de Mai : 83.



Digitized by Google

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

L'ABBAYE D'EMMAUS A PRAGUE.

LES événements récents qui viennent de se passer à l'abbaye d'Emmaüs, donnent un intérêt particulier à la correspondance suivante que nous adresse un de nos amis, de passage à Prague. Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur communiquant ces détails intimes sur une famille bénédictine unie à celle de Maredsous par les liens les plus étroits.

Permettez à un lecteur assidu du *Messager*, ami dévoué de l'ordre de Saint-Benoît et spécialement de la congrégation de Beuron, de vous adresser de Prague, quelques lignes qui ne seront peut-être pas sans intérêt pour votre revue monastique.

Je me trouve depuis un mois dans la célèbre capitale de la Bohème. La reine aux cent tours de la Moldau, qui tient le fleuve captif sous le joug de ses ponts nombreux et magnifiques, étale avec pompe ses palais et ses coupoles sur les collines pittoresques qui bordent le cours d'eau, et dresse avec fierté sur le sommet du Hratchin la crête dentelée de son dôme gothique, semblable aux ciselures d'un gracieux diadème, est de tout point une ville grandiose et imposante. Le regretté Swertz, directeur de l'académie de Prague, se plaisait à la comparer à Rome; et vraiment on pourrait développer ce thème d'une manière intéressante sans sortir des bornes de la vérité. Mais ce n'est pas là le but de ces lignes. Sans parler davantage des beautés de la capitale de l'ancienne Bohème, désireuse à l'excès de reconquérir son antique indépendance; de son palais monumental du Hratchin, habité depuis plusieurs années par le prince-héritier d'Autriche et la future impératrice, notre gracieuse princesse Stéphanie; du sanctuaire de la cathédrale où reposent de nombreux saints, entre autres, saint Adalbert, saint Wenceslas, saint Sigismond, saint Procope et le glorieux martyr et patron de Prague, saint Jean Népomucène; je me rends, en passant par le célèbre pont, jadis témoin de son martyre, aujourd'hui consacré sous son vocable, au monastère bénédictin de Montserrat-Emmaüs, admirablement restauré par les moines de Beuron. J'y jouis depuis quelques jours d'une hospitalité si parfaite, que je me considère comme de la maison, et me permets de vous inviter à m'y suivre pour en voir les remarquables beautés.

Non loin de la Moldau, du haut d'une colline jadis consacrée par des fêtes religieuses païennes, où le saint roi martyr Wenceslas avait déjà construit une petite chapelle, qui se voit encore près de la porte de l'église,

Digitized by Google

(Xme siècle), le monastère d'Emmaüs fut fondé en 1372, par l'empereur Charles IV, qui le destinait à devenir à Prague un centre pour la liturgie Slave; de là son nom de *Na Slovanech* (chez les Slaves), nom redevenu cher aux tchèques modernes. La consécration du monastère (1) au jour du lundi de Pâques où l'Église chante l'Évangile des disciples d'Emmaüs, transforma en fête religieuse le concours annuel du peuple à l'époque du printemps, et fut l'origine du nom d'*Emmaüs*, donné par le peuple à l'abbaye. L'anniversaire de cette inauguration s'est conservé à travers les siècles, et chaque année encore, au lundi de la Pâques, des milliers de pèlerins de Prague et de la Bohème affluent vers Emmaüs et inondent le cloître du monastère fermé, par la clôture monastique, le reste de l'année. Je passe sous silence, les tristes péripéties que la fondation du généreux Charles IV traversa sous le régime de terreur inauguré par les Hussites en 1419. Un essai de restauration par Rodolphe II n'eut pas grand résultat. Plus tard l'empereur Ferdinand III confia le monastère à un bénédictin de Montserrat d'Espagne, le pieux Permalosa, confesseur de l'impératrice. Celui-ci y entra avec une partie de ses frères Espagnols, emmenant avec lui le précieux trésor d'une copie de la Vierge miraculeuse de son monastère. Dès ce moment, l'abbaye d'*Emmaüs* prit le nom et les armes de *Montserrat*, et s'appela depuis Montserrat-Emmaüs. Les moines de l'ancienne fondation slave fondèrent, à peu de distance, un nouveau monastère, qui prit le nom de Saint-Nicolas. Joseph II le supprima; aujourd'hui il sert d'église russe.

Le fameux Wallenstein donna à Montserrat les terres du mont Bösig, qui furent administrées comme prieuré par les moines d'Emmaüs, jusque dans ces derniers temps.

Les nombreuses vicissitudes politiques ne permirent pas au monastère restauré de fleurir comme on aurait pu l'espérer; toutefois il ne fut pas sans jeter quelque éclat. Le célèbre Caramuel, le Pic de la Mirandole de l'Allemagne était abbé d'Emmaüs et son portrait est encore conservé dans une des salles du monastère.

Les guerres meurtrières sous Frédéric II portèrent le dernier coup à l'abbaye, qui ne fit plus que végéter, et elle allait être appropriée par l'administration communale de Prague, lorsqu'en 1880, grâce aux efforts du prince-archevêque Cardinal de Schwarzenberg, et à la munificence de l'empereur d'Autriche, les moines exilés de Beuron, provisoirement réfugiés dans le monastère de Volders en Tyrol, prirent possession de l'abbaye, presque abandonnée et toute en ruines, ayant à leur tête le vaillant et courageux archi-abbé Dom Maur Wolter, leur fondateur et père, dont la sollicitude active leur avait procuré cette nouvelle maison de Dieu.

(1) L'empereur Charles IV y assista en personne. On mentionne dans les *Annales du monastère* qu'il dîna au réfectoire des moines avec le malheureux Wenceslas IV qui devait devenir le meurtrier de saint Jean Népomucène. Il n'est pas improbable, que le vaillant martyr ne fut pas étranger aux solennités de cette dédicace.

Digitized by Google

Cinq années à peine se sont écoulées et le monastère, foyer de prédication et d'apostolat dont l'influence s'étend au delà des frontières de la Bohème, est devenu un véritable bijou artistique. Le lecteur s'en convaincra, s'il fait avec moi une visite dans l'abbaye royale bénédictine. « *Omnis gloria ejus filiæ Regis, ab intus in fimbriis aureis, circumamicta varietate.* » (Ps. XLIV, 44). En attendant la restauration de l'extérieur de l'église et du monastère, ces paroles résument bien la beauté intérieure de cette maison du céleste roi.

Dans le vestibule d'entrée une gracieuse image de la Madone avec l'enfant et deux anges adorateurs, rappelle au visiteur que le monastère est habité par une famille dont le Christ est le chef et Marie la gardienne et le modèle. C'est devant cette image que les moines s'agenouillent et disent un *Ave Maria*, avant et après chaque sortie. Une grande porte donne accès dans le cloître intérieur. Je n'exagère rien en l'appelant une merveille du style ogival. Impossible de trouver des lignes plus harmonieuses, à la fois plus imposantes et plus gracieuses. La restauration et la décoration de ce cloître, naguère encore tout travesti par le goût grotesque des derniers siècles, est un chef-d'œuvre de tact et d'habileté. Le problème était d'autant plus difficile à résoudre, qu'il fallait tenir compte des vieilles fresques qui tapissent les panneaux en face des fenêtres, et dont l'ensemble, malgré des détails intéressants, est médiocre et monotone et fort mal conservé. En faisant servir, comme ton local, la nuance vaguement uniforme de ces peintures, les artistes ont composé une gamme de couleurs délicates distribuées sur les murs, dans les voûtes et les pavements avec une sûreté admirable. Des verrières d'une tonalité à la fois originale et puissante répandent dans les cloîtres une lumière ombrée, dont l'effet est vraiment enchanteur. Rien de poétique comme une promenade solitaire sous les larges arceaux, lorsqu'au soir, après complies, la lune sourit à travers les vitraux, réveillés de leur sommeil opaque par ses regards doux et pénétrants.

Le préau est décoré dans une gamme correspondante à celle du cloître, ce qui maintient dans une parfaite harmonie les impressions que l'on recueille de l'intérieur à travers les meneaux. Entre les fenêtres de l'étage couronnées d'une fleur de lis sur fond d'azur, sont distribuées les éloges de la charité « *Charitas benigna est* etc. » de saint Paul et les paroles du psaume « *Ecce quam bonum habitare fratres in unum* ». Pour autant qu'un hôte peut juger des choses intérieures de la famille, je puis affirmer que ces textes sacrés me semblent moins empruntés à la Bible, que reflétés sur ces murs éloquents, par la charité qui rayonne dans tous les yeux parce qu'elle brûle dans tous les cœurs.

Les corridors intérieurs du monastère aux différents étages, les appartements abbatiaux, le grand réfectoire et d'autres salles, ont reçu tour à tour, grâce à l'infatigable activité des moines artistes, une décoration remarquable. Sans répondre toujours à ce que le style ogival pourrait rigoureusement

Digitized by Google

exiger, l'harmonie des couleurs est parfaite et l'impression d'ensemble grandiose et tout à fait monastique.

La salle du chapitre mérite une attention spéciale: elle se compose de deux places reliées entre elles par une arcade romane. Les deux cintres de celle-ci reposent sur une colonne à large base et à chapiteau évasé, du plus beau dessin. La première des deux salles, romane de proportion, a reçu une décoration plus sévère; la deuxième, à laquelle deux marches donnent accès, est gothique et traitée dans une tonalité moins austère. Aux jours de chapitre et de conférence générale, les moines se rangent dans celle-ci, les frères convers se tiennent dans la première.

Mais il est temps de nous diriger vers l'église; déjà les accords de l'orgue et les accents vibrants d'un cantique populaire remplissent le cloître de leurs flots d'harmonie. C'est le début de l'office aux jours de fête. Après le cantique, un moine monte en chaire et adresse aux fidèles une allocution tantôt en allemand, tantôt en tchèque. Le discours fini, le cortège des moines, l'archi-abbé à leur tête, s'avance gravement vers le chœur. La foule se presse avide et respectueuse pour les voir défiler. Bientôt le célébrant et son assistance se trouvent à l'autel, et les chants de la liturgie succèdent aux cantiques populaires. Quelle majesté! quelle grandeur! quelle sublime éloquence! quel noble apostolat! Je ne m'étonne pas que les offices liturgiques d'Emmaüs aient déjà converti des infidèles et ramené à la ferveur bien des âmes engourdies sous l'étreinte de la tiède indifférence.

Mais que dire des splendeurs artistiques qui décorent les parois du gracieux édifice ogival, aux élégantes proportions, et qui encadrent les hymnes et les psaumes comme les enluminures du moyen âge rehaussent l'éclat des livres sacrés? C'est l'art chrétien dans toute sa mâle et puissante majesté; l'expression plastique du beau surnaturel, le langage imagé de la vérité catholique. Rien ici pour satisfaire l'avidité maladive du réalisme moderne aussi insatiable d'impressions violentes que le sensualisme dont il émane, et qui, dans ses rêves coupables, ne connaît d'autre idéal que celui de la volupté sans remords et sans châtiment. Cet art trouve à Emmaüs une condamnation d'autant plus frappante qu'elle est « *ad hominem* » puisque l'école de Beuron triomphe par le beau idéalisé de la fausse recherche du beau matériel.

Le touriste chrétien qui a vu l'horizon de son idéal s'étendre sans limites sous le ciel limpide de la classique Italie, où le Maître divin a réuni dans un ensemble féerique le beau naturel à la splendeur de la grâce; le pèlerin qui a ressenti les mêmes élans de prières sous les voûtes noircies des sanctuaires des catacombes et sous les espaces azurés de la coupole de St-Pierre; l'artiste qui a compris et savouré Fra Angelico à Florence, Giotto à Padoue, Cimabue à Assise; qui a frémi d'enthousiasme devant les temples augustes et les vieilles mosaïques de Ravenne; qui s'est réjoui à la vue des trophées de l'art païen étalés dans la basilique autour de la tombe du martyr saint

Digitized by Google

Laurent, le glorieux vainqueur de la Rome ancienne, celui-là comprend, apprécie, admire l'art classiquement beau et chrétiennement inspiré des moines de Beuron ; cet art, où la forme la plus pure conduit à la spiritualité la plus sereine, par le mystérieux lien d'une virginale austérité ; cet art enfin qui est vraiment catholique parce qu'il rappelle et résume ce que tous les peuples et tous les siècles ont compris de l'idéal.

Il m'est impossible d'entrer dans les détails des pages de peinture tracées sur les murs de l'église d'Emmaüs et dans la belle chapelle attenante, dite impériale. La plume ne peut rendre les beautés du dessin, ni l'harmonie des couleurs. J'observerai cependant que les reproductions en photographie d'après les cartons publiés en partie dans un magnifique album par l'école de Beuron, ne donnent qu'une faible idée de l'original. C'est sur place que ces majestueuses compositions produisent tout leur effet. Pour exprimer avec plus de justesse et aussi avec une légère nuance de réserve l'admiration que j'éprouve pour l'art des moines bénédictins, j'emprunte à un jeune artiste belge tout dévoué à l'art chrétien, les lignes suivantes qu'il m'écrivit il y a peu de jours : « En voyant à la suite les reproductions photographiques d'après les travaux de l'école de Beuron, j'y trouve parfois un peu trop de raideur voulue et de répétitions solennelles. Du moins j'éprouve cette impression quand je les vois au milieu de notre société moderne. L'avidité vers le nouveau et l'inattendu qui tyrannise le monde blasé de la seconde moitié de ce siècle déteint un peu sur tout. Il faut voir les œuvres d'art dont nous parlons à l'endroit même pour lequel elles ont été créées, et pour les comprendre pleinement il faut être entouré des hommes pour lesquels elles sont faites. Il faut se sentir entraîné dans cet ordre d'idées et de sentiments qui diffère si essentiellement du désordre qui règne ailleurs. La vie régulière du moine, où chaque jour se ressemble pour la forme extérieure, la répétition des mêmes psaumes et la mélodie grave et simple des antiennes qui les encadre, concourent à faire comprendre le style de cette peinture admirable, qui, je le sens comme vous, doit former un ensemble hors de pair dans la décoration religieuse moderne. » Je me laisse entraîner ; mais le lecteur me pardonnera d'avoir été séduit par la contemplation du beau ascétique dont le monastère d'Emmaüs est devenu un véritable sanctuaire. Heureux les élus que le ciel a placés dans cet oasis de splendeur idéale, pour s'y préparer à la vie du monde futur où tout se résumera dans la possession du Beau infini !

Cependant les travaux artistiques sont loin d'absorber l'activité du monastère bénédictin. Le vrai et le bien forment avec le beau un tout mystérieux, reflet manifeste de la Ste-Trinité. Ce triple rayon du soleil divin fait éclore dans l'abbaye de Montserrat les arts, l'étude et la prédication. A côté des arts, les moines d'Emmaüs se vouent assidûment à la science. Entre autres branches du savoir ils cultivent la liturgie, la musique sacrée et l'exégèse avec un rare succès : sans parler du

Digitized by Google

monument littéraire élevé par le R^me^ Archi-abbé en l'honneur de la prière inspirée, par son livre « *Psallite sapienter* » que la profondeur des pensées et la majesté du style rangent parmi les ouvrages de premier mérite. Une publication mensuelle, *S. Benedict's stimmen* (Échos de S. Benoît) propage dans un grand nombre de foyers catholiques de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'étranger les fruits des travaux littéraires de la famille monastique. Non contents de répandre au dehors par le pinceau et la plume la semence du bien, les moines d'Emmaüs se font encore les vrais apôtres de la parole évangélique, dans les catéchismes, les conférences, les retraites ecclésiastiques, etc. Modestes autant qu'éclairés, ils sont recherchés pour les fonctions les plus difficiles et embrassent les plus humbles avec la prédilection de la vraie charité. Aussi les Bénédictins d'Emmaüs sont-ils « *benedicti* » dans la bouche du peuple fidèle qui leur doit de si nombreux bienfaits !

Je finis, sans avoir dit la moitié de ce que mon âme éprouve de bonheur dans cette sainte maison, dont le charme me fait oublier la patrie absente et me rappelle si vivement les bonnes heures que j'eus le bonheur de passer à St-Benoît de Maredsous. H.

L'ABBAYE D'ERBALUNZA, EN CORSE.

On nous écrit de la Corse :

Saint Grégoire le Grand, le premier pape de l'ordre Bénédictin, exprimait, dans une de ses lettres, le regret que la règle de Saint-Benoît ne fût point encore pratiquée dans l'île de la Corse (1). Ce n'est que de nos jours que ce pieux désir a pu être réalisé. Une colonie de moniales, appartenant à la Congrégation du Saint-Cœur de Marie, dont l'abbaye de Pradines est le principal monastère, s'est établie, depuis 1863, à Erbalunza, dans le voisinage de Bastia et en face de la mer immense. Le 13 novembre 1884, en la fête de la Toussaint monastique, Mgr de la Foata, évêque d'Ajaccio, assisté de deux chanoines de sa cathédrale, venait à Erbalunza présider à deux touchantes cérémonies : la bénédiction de la nouvelle abbesse de ce monastère naissant et la pose de la première pierre d'une nouvelle église qui sera consacrée au divin Cœur de Jésus.

La première de ces augustes fonctions eut lieu *intra missam*, et Sa Grandeur prononça un remarquable discours sur les avantages et les beautés de la vie religieuse. L'évêque félicita ses diocésains d'avoir parmi eux ces vierges, vouées au Seigneur, qui, le jour et la nuit, font retentir les accents de la louange divine et il s'estima heureux de voir se compléter, sous son

1. Dans l'épître 52me au défenseur Symmaque, il lui dit à l'occasion des moines de l'île Gorgonia, dont il désirait la Réforme : « Ita igitur experientia tua faciat, ut ex utrâque re, id est vel de providendo in *Corsica* monasterio, vel de corrigendis monachis in Gorgonia, non nostræ sed voluntati omnipotentis Dei parere festines.... »

Digitized by Google

épiscopat, ce monastère que le grand saint Grégoire n'avait pu fonder de son temps.

La pose de la première pierre de l'église eut lieu dans l'après-midi et l'un des deux chanoines adressa au peuple fidèle une allocution bien sentie sur ces paroles du psaume 83e: *Beati qui habitant in domo tua, Domine.*

Une foule très sympathique suivait avec une pieuse curiosité les moindres détails de ces imposantes cérémonies. On sait quelle est la vivacité de la foi chez les Corses et leur affection pour tous les religieux. Aussi n'a-t-on pas osé appliquer dans cette île, encore si catholique, les détestables décrets, qui ont fait en France tant de ruines; on savait que le peuple s'y opposerait, même par les armes. Mais dans cette belle journée du 13 novembre tout était à la joie, et la population d'Erbalunza et des lieux circonvoisins, sans compter tous les visiteurs venus de Bastia et d'Ajaccio, ne songeait qu'à exprimer à Mgr de la Foata sa reconnaissance et son respectueux attachement. On lui savait gré d'avoir traversé toute l'île pour donner ce témoignage d'affection aux filles de Saint-Benoît, dont la supérieure, en recevant la crosse abbatiale, la croix et l'anneau, devenait la première Dame de la Corse.

Pour nous, témoins de cette belle fête, nous espérons que la bénédiction épiscopale, donnée par deux fois, au monastère d'Erbalunza, y attirera les faveurs du ciel, et aussi, il faut le dire, les ressources de la terre. Cette fondation si récente n'a pu échapper aux difficultés qui accompagnent toujours, surtout à l'époque où nous vivons, les œuvres naissantes. Les Bénédictines du Saint-Cœur de Marie, qui sont près de quarante et qui ont un nombreux pensionnat, peuplé par les enfants des meilleures familles de l'île, se sont vues dans la nécessité de construire un assez grand monastère. Aussi, quand il a fallu songer à édifier une église pour le divin Maître, qui jusque-là reposait dans une chapelle intérieure, de fort modeste dimension, leurs moyens financiers et ceux de leurs amis étaient presque épuisés. Néanmoins pleines de confiance dans la Providence, elles n'ont pas hésité à jeter les fondements de la maison de Dieu. Cette confiance n'était pas téméraire. Déjà le Rme Abbé des Bénédictins de Ste-Magdeleine de Marseille, qui est leur visiteur, a daigné permettre que l'un de ses moines, jadis ingénieur civil, dressât les plans de la future basilique et fît, de temps à autre, la traversée pour surveiller l'exécution des travaux. D'autres bienfaiteurs, nous n'en doutons pas, voudront apporter aussi leur pierre à cet édifice qui s'élève à la gloire du Sacré-Cœur. Peut-être aussi quelques âmes généreuses viendront-elles du continent, s'associer à ce chœur de vierges qui font retentir de leurs chants sacrés les côtes pittoresques de la Corse et les flots bleus de la brillante Méditerranée.

Digitized by Google

Abbaye royale de Montserrat. (Espagne.)—Nous avons annoncé précédemment la mort de l'illustre Abbé de Montserrat, D. Miguel Muntadas. Dans le courant du mois d'avril a eu lieu l'élection de son successeur ; les suffrages des capitulaires se sont portés sur le R. P. Dom Joseph Deas y Villar, moine de l'abbaye de Montserrat, originaire du diocèse de Girona (Catalogne), et âgé d'environ 45 ans ; avant d'embrasser la vie monastique, D. Joseph a rempli d'importantes fonctions ecclésiastiques dans le diocèse susdit. Cette élection a été confirmée par le R^me P. Abbé-Général de la Congrégation de Subiaco, par décret du 3 mai 1885. Nous souhaitons au nouvel élu toutes les grâces du St-Esprit, pour l'accomplissement des devoirs multiples que lui impose sa nouvelle paternité spirituelle. Nous apprenons que déjà deux fondations bénédictines viennent de sortir du Montserrat pour s'établir sur d'autres points de l'Espagne.

Iles Philippines (Océanie). — C'est avec un sentiment de joie profonde que nous voyons s'ouvrir, pour notre saint Ordre, une nouvelle perspective de propagation dans ce monde nouveau de l'Océanie, dont tant de peuplades attendent encore la lumière de l'Évangile. De même que pour la colonie monastique de la Nouvelle Nursie, c'est encore la catholique Espagne, cette Espagne bénédictine, que l'on croyait sur le point de s'éteindre, qui prend l'initiative de cette œuvre apostolique, belle entre toutes. Un noviciat vient de se former à l'abbaye de Montserrat, pour les Missions d'outre mer, principalement pour les Iles Philippines qui appartiennent à l'Espagne. A peine ouvert, ce noviciat monastique regorge de recrues : vingt-quatre jeunes Espagnols à la fois y ont reçu le saint habit bénédictin le 10 février dernier, des mains du Rév. P. Prieur de l'abbaye, et on en attend encore un grand nombre.

Le gouvernement espagnol a non seulement permis cette fondation, mais il la soutient et la protège ; il a exempté du service militaire tous les novices qui en font partie. N'oublions pas de dire que c'est Monseigneur Rosendo Salvado, le vénérable évêque de la Nouvelle Nursie, qui a négocié et obtenu cette faveur gouvernementale, nouveau titre à ajouter à ses mérites déjà si nombreux ; c'est ce qui nous avait fait annoncer, à tort, il y a quelque temps, que ce noviciat était destiné à alimenter la colonie bénédictine de la Nouvelle Nursie.

Déjà le gouvernement a spécialement affecté aux missions bénédictines du Montserrat, l'île de *Paraguas*, l'une des Philippinnes, qui jamais jusqu'ici n'a été évangélisée. Le premier monastère qui s'y établira sera dédié avec son église, sous le vocable de Notre-Dame de Montserrat des Philippines. On y annexera probablement quelques colonies agricoles.

Digitized by Google

Italie ; Congrégation de Subiaco. — Il avait été question, il y a peu d'années, de fondations bénédictines dans l'île de Malte et dans celle de Gerbi (Afrique) ; on y avait même déjà envoyé quelques moines. Cependant, il n'a pas été donné suite à ces projets. Les moines qui se trouvaient à Gerbi, en 1880, sont maintenant à la Nouvelle Zélande (Océanie), dans les missions de Mgr Luck, O. S. B. A Malte, il s'agissait plutôt d'un noviciat que d'une fondation : car on craignait alors d'être inquiété par le gouvernement italien. Pour différentes raisons, la communauté et le noviciat ont été transférés depuis à l'ancienne abbaye de St-Julien de Gènes. St-Julien est un monastère que les Bénédictins de Subiaco avaient racheté depuis un certain nombre d'années, mais qui n'était gardé jusqu'ici que par un frère convers.

Dom Clément Worsley. — Un vaillant apôtre bénédictin de l'Angleterre vient de s'éteindre ; il est tombé sur la brèche, au poste d'honneur qu'il occupait depuis 44 ans. C'est en grande partie à Dom Worsley que la ville de Bath doit le développement du catholicisme dans son sein, et la brillante situation qu'il y occupe actuellement ; durant toute sa vie apostolique, il n'a cessé d'y travailler, aidé d'autres moines ses confrères, et y a obtenu des résultats des plus consolants. Là, où il y a un demi siècle, il n'y avait qu'une pauvre chapelle perdue et ignorée, s'élève aujourd'hui une splendide et vaste église gothique, entourée d'un prieuré, d'écoles de filles et de garçons, d'une bibliothèque publique, d'une société de jeunes gens, de beaux jardins, etc. Tout cela, en très grande partie, est l'œuvre de D. Clément Worsley. Il a encore, et c'est là une œuvre des plus méritoires, procuré à ses ouailles le bienfait d'un *cimetière catholique*. D. Worsley était profès du monastère d'Ampleforth, près de York. Né le 21 mai 1812, dans le Lancashire, il fit profession le 13 Nov. 1831, fut ordonné prêtre le 20 mai 1837, et passa presque tout le reste de sa vie à Bath, où il mourut à la tête de la mission catholique. En 1881, il avait célébré son jubilé de 50 ans de vie religieuse, au milieu des témoignages d'estime et d'affection de ses chers paroissiens ; dès l'année 1870, le chapitre Général de la Congrégation anglaise de l'Ordre de St-Benoît, lui avait conféré le titre de Prieur cathédral de Bath. — R. I. P.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

Angleterre.

NOUS ne pourrions mieux commencer cette chronique anglaise que par un acte important du Saint Siège relatif à l'Église naissante d'Angleterre. C'est une lettre de Son Éminence le cardinal Siméoni à Son Éminence le cardinal Manning, affirmant de nouveau les droits qui appartiennent à l'Église en matière d'enseignement et son horreur pour tout enseignement qui n'est pas dirigé suivant son inspiration et sous son autorité. Le Saint-Siège y interdit formellement aux catholiques la fréquentation des universités protestantes.

Rome, 30 janvier 1885.

MONSIEUR LE CARDINAL,

« J'ai reçu votre lettre du 20 décembre dernier et j'y ai appris avec peine que quelques familles font peu de cas des avertissements du Saint-Siège concernant l'envoi de leurs fils aux universités protestantes. Vous me dites que ces familles agissent plutôt parce qu'elles croient que cet usage est toléré par le Saint-Siège que par mauvaise volonté. Je vous prie, en conséquence, afin de protéger l'éducation supérieure de la jeunesse catholique contre les périls qui menacent la foi, de faire savoir aux fidèles que rien n'est changé aux instructions transmises à ce sujet à l'épiscopat anglais par le cardinal Barnabò, mon prédécesseur, en date du 6 août 1867, et insérées dans les actes des Synodes provinciaux de Westminster. Dans ce but, je crois qu'il serait opportun de demander aux évêques de cette province de rappeler à la mémoire de leurs fidèles ces instructions.

« Dans ces instructions, il était dit en substance que la fréquentation des universités non catholiques, par les jeunes gens catholiques, constituait un danger intrinsèque et très grave, non seulement pour la pureté de la morale, mais encore pour la foi. »

D'autre part nos frères les catholiques anglais commencent également à revendiquer les droits de leur Église sur le terrain de la politique. C'est ainsi que sous la présidence de M. Colyar, la société catholique dite de « *Registration* » a tenu récemment à l'oratoire de Brompton un meeting où l'on a arrêté le programme suivant, à imposer aux candidats qui, dans les élections politiques, désireraient les voix des catholiques :

1° Soutenir l'éducation confessionnelle catholique et défendre les écoles libres contre les dangers dont les menace le système des *Board-Schools*.

Digitized by Google

2° Soutenir toute mesure capable de rendre aux catholiques la jouissance de tous les droits religieux et civils auxquels prétendent les autres Anglais.

Sur la façon dont les catholiques auraient à faire leur choix entre les divers partis politiques en présence, rien n'a été déterminé ; la seule revendication présentement précisée porte sur l'attitude à exiger de ces divers partis vis-à-vis des droits des catholiques, spécialement en matière scolaire.

D'ailleurs, c'est sur tous les terrains qu'on peut constater les progrès du catholicisme en Angleterre, le puritanisme est mort de sa belle mort chez nos voisins, naguère encore si intolérants pour tout ce qui pouvait de près ou de loin rappeler le souvenir de « l'idolâtrie papiste ». Dans les belles-lettres, nous devons signaler le dernier poème de lord Tennyson, le poète lauréat qui célèbre dans un drame en vers la vie et les vertus de Thomas Becket, cette glorieuse victime du protestantisme naissant. L'ouvrage, qui à tant de points de vue pouvait choquer nos voisins, a été loué à peu près universellement. Et pourtant voici quelles fières et belles paroles Tennyson fait jeter par l'héroïque martyr à ses assassins : « Vous pensez m'effrayer, « vous croyez que je cesserai d'être fidèle à Dieu et au Saint-Père! Non! « Quand je devrais voir toutes les épées de l'Angleterre levées au-dessus de « ma tête, prêtes à tomber à la parole de Henri ou à la vôtre..., je reste- « rais inébranlable sous l'autorité de Rome et sous l'armure de la foi, au « premier rang parmi ces nombreux athlètes qui meurent pour Dieu afin de « peupler le ciel au grand jour où Dieu distribuera ses couronnes. »

Il est étonnant, n'est-ce pas, que des gens capables de comprendre et d'admirer un tel personnage et un tel langage hésitent encore à aller à la messe. La chose serait inexplicable si on ne savait combien nos frères séparés s'entendent à reprendre à gauche ce qu'ils accordent à droite à la vérité religieuse et historique.

L'apaisement, et on pourrait dire, la bienveillance, qui se révèle sur le terrain littéraire, n'est pas moins frappant sur le terrain gouvernemental et politique. On connaît les missions et les démarches de M. Errington à Rome, le désir où est le gouvernement anglais de rétablir avec le Vatican des relations officielles. Dans l'armée, l'administration ne fait guère de différence entre les aumôniers catholiques et les chapelains protestants.

Enfin les journaux anglais se sont beaucoup occupés dans ces derniers temps de la réunion annuelle des catholiques de Birmingham, où on a lu un très intéressant travail du cardinal Manning sur le « libéralisme », ou plutôt sur la transformation contemporaine de la vieille école libérale anglaise en l'école actuelle, que le cardinal estime trop semblable aux écoles libérales du continent, et par conséquent despotique et dangereuse.

Mais, quoi de plus consolant que ces conversions remarquables et conti-

Digitized by Google

nues qui viennent constamment réjouir le cœur de l'Église notre Mère. En voici encore une des plus importantes.

Le second fils de S. A. R. Mme la duchesse de Hamilton, fille de feu la grande-duchesse Stéphanie de Bade, vient d'abjurer à Nice les erreurs de l'hérésie. Il a été reçu dans le giron de l'Église et a reçu la confirmation des mains de Mgr l'évêque de Nice.

Lord Charles-Georges-Archibald de Hamilton-Douglas est né le 18 mai 1847. Son père, le duc de Brandon, onzième duc de Hamilton, gardien héréditaire du château royal écossais de Holyroad et premier pair d'Écosse, duc de Chatelhérault en France, avait épousé le 28 février 1843, la princesse Marie de Bade, fille du grand duc Charles, et de Stéphanie de Beauharnais, fille adoptive de Napoléon Ier.

De ce mariage sont issus trois enfants, deux fils et une fille; les fils devaient être élevés dans la religion de leur père, qui était de confession anglicane. Mme la duchesse de Hamilton, nouvelle Monique, a eu la consolation de ramener le second de ses fils dans le bercail, grâce à ses prières de mère et aux soins de M. le chanoine Kaiser, de Nice, catéchiste de lord Charles Hamilton.

C'est le 3 février que l'abjuration solennelle a eu lieu chez les RR. PP. franciscains mineurs de Cimiès, à Nice. La confirmation solennelle a été donnée, le 8 février, par S. G. Mgr l'évêque de Nice, en sa chapelle épiscopale.

Le lendemain le néophyte est parti pour Lourdes, voulant y faire hommage à la sainte Vierge des précieux cadeaux offerts à l'occasion de son accession à l'Église par d'augustes parents et personnages en ce moment présents à Nice.

La conversion du fils de Mme la duchesse de Hamilton s'ajoute donc à d'autres conversions princières dont Cannes et Nice ont été témoins en ces dernières années.

On assure que c'est la piété de sa mère qui inspira le jeune prince; de plus en plus, il prit du penchant pour notre sainte religion et se fortifia surtout par la lecture des bons ouvrages et la fréquentation de personnes catholiques d'une solide piété.

L'histoire nous apprend qu'un Hamilton, Patrick Hamilton, cousin de James Hamilton, comte d'Arran, passe pour avoir apporté la peste de l'hérésie en Écosse, à la suite d'un voyage en Allemagne et d'un séjour à Marbourg, où résidait le fameux Philippe de Hesse; mais d'autres Hamilton versèrent leur sang et pour leur foi et pour leur reine, et l'on raconte que le soir de la bataille de Langside, sur le Clyde, qui précéda la fuite de Marie Stuart en Angleterre, les corps de cinquante Hamilton, tombés sur le champ de bataille, témoignaient de leur catholicisme et de leur royalisme.

Un autre catholique de haut rang, revenu dans le giron de l'Église depuis peu d'années, vient d'occuper avec éclat le premier poste de l'empire britan-

Digitized by Google

nique, celui de vice-roi des Indes. Lord Ripon est rentré dernièrement dans sa patrie et les magistrales paroles qu'il a prononcées, lors de la réception qu'on lui fit à son retour, méritent de figurer dans les annales de l'Église dont il est le fils et dont il traduit si admirablement les sentiments.

« Le poste que j'ai occupé est le plus pénible et le plus lourd de tous ceux dont se compose le service de la Couronne. Je ne l'ai point ambitionné, mais mon chef politique me l'a imposé comme un devoir: j'ai cherché à faire de mon mieux. Je n'ai pas besoin de vous expliquer combien est grande la responsabilité de l'Angleterre à l'égard du monde des Indes, composé de tant de nationalités et de tant de religions différentes; comment l'action de nos idées répandues par l'éducation, la presse, le commerce et l'industrie, peut devenir influente sur l'avenir de ces millions d'hommes; et comment, enfin, l'honneur et la réputation de notre patrie sont liés à ce que nous gouvernions ces races, de façon à sauvegarder leurs plus hauts intérêts et à assurer leur progrès dans la voie sociale.

« Dieu ne nous a pas confié cette domination pour en user dans un but égoïste, mais afin que nous, qui sommes ses mandataires pour le bien, nous fassions part à ces peuples de cette civilisation dont nous sommes si fiers à juste titre.

« Le glaive seul ne peut pas gouverner 250 millions d'hommes, il n'est pas suffisant d'*être forts, il faut surtout être justes. A ce prix nous pourrions ne rien craindre.*

« Si notre politique est sage et juste, la loyauté du peuple indien acquise à notre gouvernement, le sera à tout jamais. »

Ces sentiments sont ceux d'un vaillant chrétien qui sait que l'intérêt bien compris de sa patrie est lié à cette grande force du catholicisme qu'il a eu le bonheur d'embrasser. Puisse l'Angleterre retenir cette sorte de testament de lord Ripon!

ALLEMAGNE.

On semble croire souvent, en France du moins, que l'Angleterre seule a vu de nos jours de ces éclatantes conversions de protestants qui consolent l'Église par leur retour à son sein et par leur zèle généreux. Heureusement l'Allemagne aussi compte, quoique en moindre nombre, de ces convertis illustres et dévoués dont plusieurs ne le cèdent certainement pas aux plus éminents parmi ceux de l'Angleterre. Qu'on nous permette de donner ici, en nous aidant en partie de la liste dressée récemment par M. Grube, une petite énumération des principaux d'entre eux.

Et d'abord, ce qu'on n'a guère vu ailleurs, nous avons à enregistrer un nombre considérable de protestants convertis qui appartiennent aux maisons régnantes et souveraines. On en compte, depuis le commencent de ce siècle, au delà d'une quinzaine.

Nommons en premier lieu la reine-mère de Bavière, née princesse Marie

Digitized by Google

de Prusse, laquelle, après la mort de son mari, fut gagnée à la foi par le zèle du grand évêque bénédictin de Spire, Mgr Haneberg (1874). La reine de Saxe actuelle, elle aussi, s'était convertie au catholicisme, quand elle n'était encore que princesse Carola Wasa, fille du prétendant à la couronne de Suède (1852). Sa mère, née princesse Louise de Bade, la suivit de près (1853),tandis que ses deux tantes Joséphine et Marie l'avaient précédée en 1846 et 1850. De ces trois princesses de Bade, filles du grand duc Léopold et de Stéphanie Beauharnais, l'une devint princesse royale de Wasa ; Joséphine épousa S. A. R. le prince de Hohenzollern et eut pour fille entre autres, notre comtesse de Flandre,tandis que la troisième est cette duchesse de Hamilton, dont le fils, Lord Douglas, vient de se convertir à Cannes.

Une conversion bien consolante fut celle du duc et de la duchesse d'Anhalt-Koethen, en 1825 ; on se rappelle que le duc établit sans tarder les jésuites dans sa capitale (parmi lesquels se trouvèrent le P. Beckx et le P. Denis, mort dernièrement en Belgique), et qu'il fit tout pour favoriser les missions catholiques dans le pays. La maison royale de Würtemberg compte plusieurs convertis, parmi lesquels le prince Paul (en 1852) ; c'est même une branche catholique qui succédera sous peu, au trône, selon toute probalité. La maison de Prusse elle-même, outre la reine Marie de Bavière, a vu plusieurs de ses membres rentrer, durant ce siècle, dans le sein de l'Église.

Nommons encore les princes Fernand et Frédéric IV de Saxe-Cobourg, le prince Frédéric-Auguste de Hesse, le prince Adolphe de Mecklenbourg, la princesse Henriette de Nassau, la princesse Charlotte-Frédérique de Mecklenbourg qui avait épousé le prince héritier de Danemark, et le jeune prince de Hesse-Kassel qui a fait tout dernièrement son abjuration à Paris ; il est fils du dernier landgrave dépossédé en 1866.

Après les dynasties régnantes viennent, en Allemagne, les familles princières qu'on appelle médiatisées, parce que souveraines jusqu'en 1815, elles occupent une place moyenne à côté des premières avec lesquelles elles contractent souvent des alliances. Voici les noms des principaux convertis depuis le commencement de notre siècle : le prince Édouard de Schoenburg-Hartenstein (1822),le prince Charles d'Isenburg-Birstein(1861), qui est un des catholiques les plus en vue en ce moment; le prince Alexandre de Solm-Braunfels (1863) ; le prince Léopold de Lowenstein, le comte Schoenburg-Forderglauchau, allié à l'une des grandes familles de la Belgique (1869) ; puis la princesse de Biron-Wartenberg, la princesse Ida d'Isenburg, la duchesse de Sagan, née princesse de Courlande, avec sa sœur Pauline qui épousa le prince Frédéric de Hohenzollern. Tout récemment encore, on a annoncé la conversion du jeune prince Pless, de Silésie. Nous ne comptons pas ici les familles qui, grâce à un mariage mixte, sont devenues catholiques, comme une branche de la famille grand-ducale de Mecklenbourg et la descendance du fameux maréchal Blücher ;

Digitized by Google

le prince Blücher actuel est encore une des consolations de l'Église en ce moment.

Quant aux convertis sortis des rangs de la haute noblesse, fort nombreuse, comme on sait, en Allemagne, il serait impossible d'en dresser une liste quelque peu complète. M. Grube donne le nom de soixante comtes et comtesses qui sont ainsi revenus à l'Église, et dont la liste s'ouvre glorieusement par le nom de ce grand Frédéric-Léopold de Stolberg, poète et historien, dont la mémoire restera à jamais en bénédiction (1800). Nommons encore le comte Herman van der Schulenburg, que nous avons vu nous-même en habit de Capucin (1854). Les ennemis de l'Église ont constaté avec dépit que ce furent très souvent les chefs même de ces grandes familles qui se firent catholiques et que bon nombre de fiefs (qui subsistent en Allemagne) échappèrent de la sorte aux protestants.

Plus grand encore que le nombre des comtes et comtesses est celui des autres nobles qui, eux aussi, quittèrent l'erreur pour embrasser la vraie foi. Nous indiquerons, parmi les plus remarquables, Maurice de Hochberg qui mourut frère de charité (1817), le grand théologien Constantin de Schaezler,le jésuite Louis de Hammerstein (1861)et les deux bénédictins de Beuron, D. Pius de Drais (voir Messager I) et D. Nicolas de Salis-Soglio ; quant à ce dernier, nous sommes heureux de constater qu'un nombre considérable de membres de sa famille l'ont ou précédé ou suivi.On peut citer encore, parmi ces hommes distingués par leur naissance, plusieurs qui par leur mérite personnel, s'étaient acquis une place à part dans l'estime de leurs contemporains, comme l'illustre poète et critique Frédéric de Schlegel, Rumohr, Ch. L. von Haller, Florencourt et surtout L. von Beekedorff, puis des officiers, comme les majors von Muenster (1860) et von Roques (1880), les trois frères von Schierstedt, etc.

Une cinquantaine de ministres protestants, sinon davantage, ont également renoncé aux avantages de leur position pour embrasser la vérité : plusieurs sont même devenus prêtres ou religieux. Très considérable est encore le nombre des artistes qui sont revenus à nous depuis le commencement de ce siècle : nommons ici le grand et pieux Overbeek, Deger, également de grande et sainte mémoire, Schadow, Veit, Schnorr, Achenbach, Mlle Linder, D. Gabriel Wueger qui est un des principaux chefs de l'école artistique de Beuron, les sculpteurs Schwendfuer et Weiss qui, tous deux, ont abjuré l'erreur dans l'église abbatiale même de Beuron, etc.

Les savants enfin et les écrivains qui sont revenus à la foi et dont plusieurs déjà ont été cités dans les catégories précédentes, sont également fort nombreux. Nommons les deux Moeller, bien connus en Belgique, Hurter, Gfroerer, Voelk, Daumer, Bickell, D. Brandes bénédictin à N.-D. des Ermites, les chanoines Laemmer et Weickum, M. Baumstark, puis Mlle Hensel, la comtesse Hahn, Mme Kaufmann, Louise de Bornstedt.

A côté de ces personnages marquants, les classes de la bourgeoisie,

Digitized by Google

et du petit peuple fournissent encore continuellement des convertis fervents, et, chose bien consolante, depuis le Culturkampf les conversions ont sensiblement augmenté. Ceux qui suivent attentivement le mouvement des esprits en Allemagne, semblent croire que de nouvelles recrues ne tarderont pas à venir en grand nombre.

Si le protestantisme, et dans celui-ci surtout la faction des luthériens orthodoxes, fournit de nombreux convertis au catholicisme, il faut avouer que la synagogue n'en donne presque pas. C'est à peine si nous en connaissons quelques cas qui soient marquants, comme le grand prédicateur de Vienne, M. Veith, le savant canoniste de l'archevêché de Fribourg, M. H. Maes, puis le P. Adler, prieur des Dominicains de Vienne, et D. Sachs bénédictin à Metten. Honneur à ces quelques hommes vaillants qui ont secoué ces préjugés dix-huit fois séculaires : quant à leurs anciens coreligionnaires, rien n'annonce que leur retour à la vérité soit proche.

Chine.

MAINTENANT que la guerre de Chine est terminée, il est temps que nous jetions un coup d'œil rétrospectif sur les maux incalculables qu'elle a occasionnés à ces pauvres chrétientés du Céleste empire, si souvent et si cruellement éprouvées.

Le 5 décembre dernier, Mgr Puginier adressait aux *Missions Catholiques* un tableau navrant de la situation qu'avait créée pour ses chers chrétiens, la guerre avec la France qui agitait le pays depuis un an.

Malgré mes incessantes réclamations, dit-il entre autres choses, au sujet des massacres *de sept missionnaires, d'un prêtre indigène, de soixante-trois catéchistes et de plus de deux cents néophytes*, et au sujet du pillage et de l'incendie des villages chrétiens, crimes commis officiellement en plein jour par les autorités annamites de la province, je n'ai encore pu obtenir, depuis un an, aucune justice, aucune réparation. Nos ennemis restent toujours paisibles possesseurs des biens qu'ils ont volés à la mission et aux néophytes et continuent à chanter victoire, se prévalant de leur impunité. Que d'avanies ils ont fait subir aux chrétiens après leur rentrée dans leurs anciens villages, que de vexations ils ont exercées contre eux ! Le poison, les assassinats en secret, tout a été employé pendant plusieurs mois, sans qu'il m'ait été possible d'obtenir la moindre protection en faveur de ces malheureuses victimes de la haine de la religion et surtout de la France. Les mandarins les forcent depuis longtemps à livrer l'impôt, même des champs qui leur ont été enlevés par leurs ennemis, à fournir les corvées militaires, et cependant tout le monde connaît leur profonde misère et leur dénûment le plus complet.

Mais si je m'intéresse à la misère corporelle de ces néophytes abandonnés, je suis bien plus sensible à leur abandon spirituel. Voilà, en effet, un an que les deux districts de *Chau et Laos* et les deux provinces de *Nhanh-lo*

Digitized by Google

et de *Ké-ben*, appartenant les uns comme les autres à la province de *Thank-hoa*, voilà, dis-je, un an qu'ils sont privés de leurs pasteurs. La gravité de la situation et les dangers éminents auxquels seraient exposés les prêtres, ne me permettent pas de leur en envoyer sans les vouer à une mort certaine. Voilà donc huit mille néophytes privés depuis un an de tous les secours spirituels et des consolations de la religion, qui leur seraient cependant nécessaires maintenant plus que jamais, pour les soutenir dans les épreuves et, au moment de la mort, les préparer à paraître devant Dieu !

Ces malheurs dont souffraient ses enfants, ne pouvaient laisser insensible le cœur du père commun des fidèles. Le Saint Père écrivit aussitôt à l'empereur *Kuang-Si* une lettre inspirée par les sentiments de la sollicitude la plus paternelle, pour recommander à Sa Majesté les missionnaires et les chrétiens de l'empire, et lui demander de leur donner toujours, mais spécialement dans des moments si difficiles, son efficace protection.

Voici le texte de la lettre de Sa Sainteté :

A l'illustre et très puissant empereur des deux Tartaries et des Chinois.

Très grand empereur,

La guerre qui a éclaté dernièrement dans certaines provinces de votre empire, Nous presse de Nous employer à obtenir par Nos sollicitations et Nos offices votre bienveillance et votre clémence, afin que la religion catholique ne ressente pas de dommage des opérations des belligérants. Nous remplissons en cela Notre devoir, puisqu'il Nous appartient de protéger en tous lieux de la terre, autant que Nous le pouvons, le catholicisme. Nous suivons, d'ailleurs, les exemples de Nos prédécesseurs qui, plus d'une fois intercédèrent pour les missionnaires d'Europe et pour le peuple chrétien auprès des puissants princes vos ancêtres. Ce qui fait naître en Nous une grande espérance, c'est qu'en ce temps-ci même, les preuves de vos bonnes dispositions envers les chrétiens n'ont pas manqué : Nous savons en effet que, dès les premiers troubles de guerre, votre autorité a décrété que les chrétiens ne devaient pas être maltraités, ni les missionnaires français eux-mêmes molestés en rien.

Il n'est personne qui n'ait reconnu en cela, très puissant prince, votre équité et votre humanité. Elles étaient d'autant plus fondées que tous les prêtres d'Europe qui se trouvent dans votre très florissant empire pour prêcher l'Évangile, sont envoyés par les Souverains-Pontifes, de qui ils tiennent leurs charges, leur mission et toute leur autorité. Et ils ne sont pas choisis uniquement dans une seule nation : en ce moment, on en compte un grand nombre d'Italie, de Belgique, de Hollande, d'Espagne, d'Allemagne, qui évangélisent les dix provinces de votre vaste empire. Quant aux prêtres de la Compagnie de Jésus et de la congrégation des Missions qui travaillent dans les autres provinces soumises à votre domination, ils ont

Digitized by Google

été pris parmi les nations les plus différentes. Et cela est conforme à la nature de la religion chrétienne qui, établie non pour un seul peuple, mais pour tous, réunit dans une fraternelle communauté tous les hommes, sans aucune distinction de pays ni de race.

L'action de ces hommes qui travaillent pour la propagation de l'Évangile est d'ailleurs très salutaire même à la chose publique. Car, ayant pour instruction de s'abstenir des affaires politiques, ils doivent uniquement s'employer à la diffusion et à la défense de la doctrine de JÉSUS-CHRIST. Or, les principaux préceptes de la doctrine chrétienne sont de craindre Dieu et d'observer entièrement et inviolablement en toutes choses la justice; d'où cette conséquence qu'il faut être soumis aux magistrats, obéir aux lois, honorer le roi non seulement par crainte, mais par conscience ; et rien assurément n'est plus propre que ces vertus à retenir le peuple dans le devoir et à sauvegarder la paix publique.

Sans contredit, les prêtres catholiques d'Europe, qui remplissent depuis plusieurs siècles déjà leur ministère apostolique dans le grand empire chinois, loin de nuire en quoi que ce soit à la puissance publique et aux affaires civiles, leur ont rendu, de l'aveu de tous, de nombreux services, et cela en prêchant d'abord la discipline de la morale chrétienne, puis en propageant les lettres et les arts, en quoi consiste la civilisation humaine. Or, comme l'esprit et le but de ceux qui instruisent aujourd'hui les Chinois des institutions chrétiennes sont les mêmes que ceux de leurs devanciers, vous pouvez être assuré de les trouver aussi dévoués et fidèles à votre nom et à Votre Majesté.

Pour Nous, très puissant empereur, Nous vous rendons de grandes et nombreuses actions de grâces pour les témoignages de vos bonnes dispositions envers eux ; Nous vous supplions en même temps, au nom de votre clémence, de les couvrir de votre bienveillance et de les prendre sous votre haute protection dans les circonstances présentes, afin qu'ils ne souffrent pas de dommage et qu'ils jouissent sans aucune atteinte, par votre faveur, de la pleine liberté de leur ministère.

Et maintenant, Nous prions Dieu, le maître des cieux et des terres, qu'il veuille bien vous accorder toujours, très illustre prince, l'abondance des dons de sa bonté.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 1er février 1885, l'an 6 de Notre pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

Hélas ! cette intervention si paternelle du Pontife Romain arriva trop tard pour pouvoir empêcher les faits lamentables que nous connaissons aujourd'hui. Deux nouvelles lettres, celle de Mgr Cordier sur le Cambodge, et celle de Mgr Puginier sur le *Tonkin*, nous font connaître les effets désastreux de cette guerre funeste. Nous ne pouvons mieux faire que de les

Digitized by Google

reproduire, car elles peignent au vif la situation poignante de nos pauvres frères.

Persécution au Cambodge.

Lettre de Mgr Cordier, des Missions Étrangères de Paris, vicaire apostolique du Cambodge.

Phnôm-Penh, le 19 février 1885.

C'EST le cœur navré de douleur que je vous envoie à la hâte quelques nouvelles de ma mission. Le télégraphe vous a déjà fait connaître le meurtre du P. Guyomard. Voici les détails que j'ai pu recueillir sur cet événement à la fois glorieux et triste. Ce cher confrère était de retour chez lui, venant de la retraite, depuis à peine huit jours, lorsqu'il a été massacré avec un grand nombre de ses chrétiens par les Cambodgiens révoltés. Le P. Combes, qui, aidé par l'administrateur de *Tan-an*, a pu se rendre, avec le P. Cagnon, sur le théâtre du massacre, me raconte ainsi une partie de son voyage.

« A *Bac-Chiên*, je rencontre un enfant de quinze ans, le fils de *Tho-Lieu*, qui arrivait en même temps que moi ; il venait de *Tra-hô* fuyant les rebelles. Je l'interroge.

« Père, me répond-il, j'ai été pris par les Cambodgiens dans la nuit du « 29 au 30 janvier ; le 30 au matin, en allant puiser de l'eau pour eux, j'ai « vu le corps du P. Guyomard décapité, devant la maison des bains ; la tête « était suspendue au peuplier planté devant l'église. »

« Évidemment, je n'avais plus aucun doute à conserver sur la mort de notre cher confrère. Arrivé à la chrétienté de *Tra-hô*, presque entièrement réduite en cendres, je cours vers la maison des bains ; l'enfant avait dit vrai. Près de cette maison, je trouve une partie de la soutane du Père ; quelques pas plus loin sur la berge, j'aperçois son corps dont il ne reste plus que le tronc et les jambes ; la tête, les pieds et les mains ont été coupés.

« J'entre à l'église heureusement conservée, et, après m'être dépouillé de ma soutane, j'en enveloppe le corps du Père Guyomard que je dépose dans la bière servant de catafalque. Je fais aussitôt creuser dans la sacristie une fosse où l'on place le cercueil. C'est là que repose notre cher confrère en attendant le jour où nous pourrons lui rendre solennellement les honneurs funèbres. »

Le P. Combes ne me dit rien de plus, il n'a pu savoir ni le lieu précis où le missionnaire a été pris, ni le genre de mort qu'il a subi. D'après les témoignages de plusieurs personnes qui l'ont rencontré à un kilomètre de *Tra-hô*, le P. Guyomard, à la nouvelle de l'arrivée des rebelles, aurait essayé de fuir, il aurait été vu, son chapelet à la main, traversant le petit cours d'eau qui passe près de l'église, et il se serait ensuite enfoncé dans les hautes herbes. A force de recherches, les insurgés l'auraient découvert,

Digitized by Google

ramené près de l'église et mis à mort sur le théâtre même de son apostolat. Quant au genre de sa mort, quel fut-il? A-t-il eu la tête tranchée, a-t-il été assommé avec un pilon retrouvé près de l'église et décapité ensuite? Nous l'ignorons encore, et c'est pour nous un vif regret de ne pouvoir satisfaire vos pieux et légitimes désirs; mais si, un jour, la Providence nous accorde d'apprendre ce que furent les derniers moments de notre cher martyr, nous serons heureux de vous faire connaître tous les détails.

Je vais maintenant vous donner quelques renseignements incomplets, mais absolument certains, sur treize chrétientés dont les unes ont été entièrement ou en partie dévastées par les insurgés et les autres abandonnées par les chrétiens fuyant pour sauver leur vie.

Tra-hô. — Voici ce que le P. Combes m'écrit au sujet de cette chrétienté: « En arrivant au village, nous rencontrons flottant dans la rivière des corps de femmes et d'enfants; sur la berge, nous voyons des squelettes de grandes personnes dont la chair a été complètement dévorée. Cette chrétienté se composait de trois cent trente néophytes et vingt-cinq catéchumènes; nous n'avons aucune nouvelle de cent trente-sept d'entre eux; les uns ont été jetés à la rivière, d'autres sans doute ont été assommés dans les broussailles; un grand nombre sont morts de faim; car, pour éviter les Cambodgiens, il leur a fallu pendant deux jours fuir à travers les hautes herbes qui recouvrent l'immense plaine des joncs; et sur cette route déserte, sans secours, sans abri, femmes et enfants ont dû succomber à la fatigue et à la faim. »

Bassac. — Sur les cent-vingt chrétiens de ce village, soixante-dix ont disparu.

La Persécution au Tonkin.

Lettre de Mgr Puginier, des Missions Étrangères, vicaire apostolique du Tonkin occidental.

Ké-sò, 27 janvier 1885.

DANS le courant de 1884, j'ai écrit en Europe un certain nombre de lettres; elles vous ont fait connaître la situation de la mission du Tonkin occidental. Je me bornerai dans celle-ci à vous signaler les événements les plus récents.

La première nouvelle que je reçus au commencement de cette année fut une nouvelle de mort et de malheurs. Elle m'était apportée par le vicaire de la paroisse de *Bâu-no*, district de *Son-tây*. Ce prêtre venait m'annoncer à la hâte l'assassinat d'un élève de la mission, de plusieurs chrétiens, l'enlèvement d'un grand nombre de femmes et d'enfants, l'incendie de l'annexe de la paroisse, de l'église et d'une dizaine de villages chrétiens. Il me priait de faire connaître au général en chef le danger que courent particulièrement les cinq paroisses supérieures du même district exposées aux ravages de fortes bandes de brigands qui préparent les

Digitized by Google

voies aux troupes de Chine et aux Pavillons-Noirs. Ces derniers sont campés sur le fleuve Rouge et sur un affluent de la rivière Claire appelée *Sông-Chây*. Leurs avant-postes sont établis dans deux chefs-lieux de paroisse dont les chrétiens ont dû fuir; de là ils ont imposé plusieurs villages chrétiens de dix mille francs chacun, menaçant de les détruire s'ils ne livrent pas cette somme.

Il est vrai que là ce n'est plus, comme l'an dernier dans la province de *Than-hoa*, une guerre déclarée officiellement aux chrétiens par les autorités annamites; les villages païens ne sont pas plus épargnés, mais le malheur des uns ne diminue pas la grandeur de celui des autres.

Voilà un an que ce district de *Son-tây* est continuellement ravagé, tantôt par les Pavillons-Noirs, tantôt par les bandes de pirates qui y ont accumulé des désastres incalculables. Quatre prêtres de ce district ont dû récemment quitter leurs paroisses parce qu'ils avaient été dénoncés aux Pavillons-Noirs qui cherchent à se saisir d'eux pour les mettre à mort. Je ne puis prévoir encore le moment où il leur sera possible de rentrer au milieu de leurs ouailles.

L'année 1884 a été une année d'épreuves incessantes, tantôt pour la mission tout entière, tantôt pour différents districts; aussi, notre compte-rendu d'administration des sacrements est-il en tous points inférieur à celui des années précédentes. Ce n'est pas que nous ayons eu moins de travail, moins de fatigues que de coutume; mais vous savez bien que les apôtres s'étaient donné beaucoup de peine pendant toute une nuit et ils n'avaient rien pris. Puissions-nous, après nos malheurs, voir aussi une pêche miraculeuse, des conversions nombreuses et sincères, et l'établissement solide de la foi dans ce pays qui, en passant par de grandes tribulations, a donné de nombreux exemples de vertus héroïques.

Déjà nous entrevoyons des grâces de salut; une seule paroisse du district de M. Ramont compte plus de 1500 catéchumènes, dont 400 au moins sont prêts à recevoir le baptême, sans parler de plus de 200 que le Père a déjà baptisés au mois de novembre dernier. Si je n'étais éprouvé par un de ces forts rhumes que le bon Dieu m'envoie souvent dans cette saison humide et froide, j'irais moi-même parcourir ces chrétientés naissantes où le passage de l'évêque contribue puissamment à remuer des conversions.

J'ignore s'il me sera possible d'entreprendre cette tournée qui menace d'être pénible. Je consulterai mes forces après la retraite que je suis en train de donner aux prêtres indigènes, et après l'ordination très nombreuse qui la clôturera. Dans huit jours, en effet, j'aurai, grâce à Dieu, cinq prêtres indigènes de plus, et, même avec ce renfort, je ne comblerai pas encore les vides faits par la mort.

La mauvaise situation du *Laos* ne m'a pas permis d'envoyer à la fin de

Digitized by Google

l'année, des missionnaires et des catéchistes porter des secours spirituels à ces néophytes si éprouvés.

Aucune justice n'a encore été rendue; les ennemis de la religion et de la France, qui ont massacré des missionnaires, des prêtres, des catéchistes, des chrétiens et qui ont incendié et pillé plus de cent villages, sont toujours fiers de leurs exploits et de leur impunité.

Envoyer dans les circonstances actuelles, des missionnaires et des catéchistes au *Laos*, ce serait les vouer à une mort certaine sans profit pour les âmes.

Demandez pour nous la foi et la patience, le courage et la force, et, pardessus tout, l'amour pour le vrai Dieu auquel nous avons consacré notre vie et notre mort.

***

Une dernière lettre enfin de M. V. Fenouil paraît dans le n° du 1er mai *des Missions catholiques*. Elle nous fait connaître le glorieux trépas de vingt-neuf héros qui versèrent glorieusement leur sang pour JÉSUS-CHRIST.

« Dans le courant du mois de novembre, écrit-il, les chrétientés du Bas *Yun-nam* ont été en butte à une persécution ouverte qui a fait de nombreuses victimes. Jusqu'à présent, nous n'en connaissons que vingt-neuf. Leur mort a été héroïque, ce sont vingt-neuf martyrs. En effet, d'un seul mot ils pouvaient racheter leur vie, procurer la sécurité de leurs familles et protéger leur fortune. Ce mot, ils ne l'ont pas dit. Tous, jusqu'au dernier moment, ont tenu haut et ferme l'étendard de la foi.

Ces héros de la croix ont versé leur sang avec une joie sainte et un courage aussi fort que paisible. L'un d'eux, voyant depuis quelques instants l'arme suspendue sur sa tête (on attendait sans doute quelque lâcheté de sa part) :

« — Mais dépêchez-vous donc, s'écria-t-il, ou bien donnez-nous le temps de réciter nos prières, car c'est aujourd'hui dimanche. »

La matrone de la maison, digne compagne de ce chrétien, avait dit en voyant les meurtriers entrer chez elle: « Ah! vous voilà, braves gens; vous ne savez pas quel service vous allez nous rendre. »

Au milieu des pieux fidèles dont je viens de parler, se trouvaient quatre bandits baptisés dans leur enfance; ils avaient à peu près tous les vices et si peu de vertus qu'on en voyait rarement quelque trace. Ces malheureux étaient la honte de la chrétienté et le désespoir du missionnaire. Malgré d'aussi mauvaises dispositions, quand on vint leur proposer l'apostasie, la foi de leurs ancêtres se réveilla dans leur cœur avec tant de force qu'ils ont tous les quatre victorieusement combattu pour la cause de Dieu et versé leur sang jusqu'à la dernière goutte. L'un d'eux dit à ceux qui lui apportaient les tablettes païennes:

« Amis, nous nous connaissons tous; vous savez que je n'ai pas la conscience délicate. Pour n'importe quoi, j'ai toujours été des vôtres: mais

Digitized by Google

renier Dieu, adorer des idoles, jamais. Et il est bien certain que je casserai la tête à celui qui tentera d'installer ces diableries dans ma maison. »

Après cette vigoureuse profession de foi, le lendemain, lui et ses trois compagnons mouraient pour la cause du bon Dieu qu'ils avaient d'abord si mal servi.

Je serais heureux de pouvoir ajouter que dans toute la province, nos néophytes ont montré partout le même courage. Mais, hélas! je le crains bien, quand le calme sera rétabli, quand nous pourrons nous compter, nous aurons peut-être à déplorer de nombreuses défections.

***

On ne lira pas sans intérêt, pour terminer, un tableau des établissements chrétiens à Pékin, communiqué aux *Missions catholiques* par un ami de Mgr Delaplace, le regretté vicaire apostolique de Pékin, qui a longtemps habité les différents pays de l'extrême Orient:

La cathédrale de Pékin est communément appelée *Nantang* ou église du Midi, à cause de sa position au sud de la ville mandchoue. Elle a été construite par les jésuites portugais sous Philippe II, qui était alors roi d'Espagne et de Portugal, et qui établit, d'accord avec le Pape, les deux évêchés de Pékin et de Nankin.

Quand les troupes françaises entrèrent à Pékin, en 1860, Mgr Mouly, lazariste, vicaire apostolique du *Pé-tché-ly*, retrouva la cathédrale debout, mais bariolée d'ornements chinois et encombrée des murs et des kiosques qui entravent les pagodes. On déblaya une partie de ces accessoires étrangers et on retrouva l'écusson du roi Philippe II, qui existait au sommet de la voûte. Une messe solennelle fut chantée en présence du baron Gros, ambassadeur, et du général de Montauban.

Le *Nantang* a été restauré. C'est une grande église construite dans le style familier aux jésuites. Le collège catholique chinois est à côté de la cathédrale. Moins important que le collège des jésuites à *Zi-ka-wei* près de *Shanghaï*, celui du *Nantang* présente aux Chinois de la capitale, avec ses jolies cours, ses cent élèves bien tenus, une idée exacte des établissements de France.

A une très petite distance de la cathédrale est la maison des Filles de Saint-Joseph, congrégation chinoise fondée par Mgr Delaplace en 1875 pour donner l'instruction dans les chrétientés.

Le vicariat apostolique du *Pé-tché-ly* septentrional compte plus de trente mille chrétiens, qui ont vingt-trois églises avec une bonne résidence pour le missionnaire, cent six chapelles publiques et quarante-sept oratoires appartenant à des familles isolées.

Le plus considérable des établissements catholiques en dehors de Pékin est à *Tien-tsien*, ville très importante sur le *Peiho*, qui sert de port à la capitale et qui en est éloignée de vingt-cinq lieues. En 1860, le gouverne-

Digitized by Google

ment chinois avait cédé à la France la résidence impériale, qui se trouve à la jonction du *Peiho* et du grand canal, entourée de trois côtés par la rivière. Le consulat s'installa à la pointe de cette magnifique position et lui conserva son caractère d'architecture chinoise. Les missionnaires lazaristes construisirent une belle église, dont la façade se dressait au bord du fleuve.

Dans l'intérieur de la ville, trop loin malheureusement, furent établies les sœurs de charité qui tenaient la Sainte-Enfance et un dispensaire. On sait comment, le 20 juin 1870, une émeute tolérée, sinon excitée par l'autorité commença par la maison des sœurs, dont les orphelins furent brûlés dans les sous-sols de leur chapelle, et se termina par le meurtre des lazaristes, du consul, de tout son personnel, et l'incendie de l'église et du consulat.

Les emplacements restent encore aujourd'hui dévastés; les tombes des victimes s'élèvent dans l'ancien jardin du consulat. Le nouveau consulat et les établissements de la mission ont été construits dans la concession européenne; l'église est dédiée à saint Louis (patron de Mgr Delaplace).

Les sœurs tiennent un hôpital pour les Chinois et pour les étrangers, distribuent des médicaments. Le vicaire apostolique n'a pas permis le rétablissement d'un orphelinat; il voulait attendre que la population fût convaincue de l'absurdité des accusations portées contre la Sainte-Enfance (yeux arrachés, remèdes secrets) et sollicitât elle-même le rétablissement de cette belle œuvre.

Le vicaire apostolique réside au *Pé-tang* ou église du nord, qui est dans la ville Jaune ou ville impériale; ce nom lui vient de la couleur des tuiles qui recouvrent les murs, le jaune étant la couleur réservée à l'empereur.

L'empereur *Kang-hi* avait donné aux jésuites français un vaste établissement auprès de son palais, pour avoir toujours sous la main les étrangers dont il employait les connaissances en astronomie, en architecture, et avec lesquels il aimait à converser des mœurs et de la religion des Européens.

En 1860 les missionnaires trouvèrent le *Pé-tang* en très mauvais état, mais les grands arbres existaient encore; le gouvernement français était disposé à soutenir les missions. Mgr Mouly résolut d'établir sa résidence au *Pé-tang*, pour témoigner du souvenir que les catholiques conservaient de l'éclatante protection de *Kang-hi*.

On construisit une église dédiée au Saint-Sauveur. Quand les tours dépassèrent les murs impériaux, le gouvernement chinois se plaignit qu'on voulait espionner l'empereur dans la ville Rouge, sa résidence particulière. La légation fixa la hauteur à un nombre de pieds assez respectable pour laisser encore à l'édifice un aspect de bonne architecture.

Outre la résidence du vicaire apostolique, le *Pé-tang* contient le grand séminaire qui a une vingtaine de clercs, le petit séminaire avec une trentaine d'élèves.

Digitized by Google

Mgr Delaplace a profité du séjour que fit à Pékin M. l'abbé David, lazariste, savant naturaliste, pour organiser un musée dans la cour qui précède l'église du Saint-Sauveur.

La ville de Pékin est divisée en quatre paroisses. Celle de l'est, Tong-tang, jouit depuis quelques mois de la belle église que Mgr Delaplace a élevée à saint Joseph, patron de la Chine. La gravure représentant la façade de cette église a été publiée dans les *Missions catholiques*.

La chrétienté de Pékin possède deux cimetières au nord-ouest de la ville, près de la route qui mène au célèbre *Yen-min-yen*, palais d'été des empereurs. A Chalaeul, Mgr Delaplace a créé un orphelinat agricole à côté du cimetière portugais où reposent le P. Matthieu Ricci, premier apôtre de la Chine, le savant P. Adam Schall et les autres missionnaires du *Nan-tang*. A quelques kilomètres plus loin est le cimetière français, qui contient les tombes des Pères du *Pé-tang* et les monuments élevés à la mémoire des officiers et soldats tués dans la campagne de Chine.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

LES premiers jours du mois de mai ont vu se réunir à Rome deux groupes de pèlerins, bien différents l'un de l'autre, et qui, tous deux ont grandement consolé le cœur du Saint Père.

L'un se composait de plusieurs centaines de pèlerins allemands, qui, sous la direction du vaillant prince de Loewenstein et d'autres membres nombreux de l'aristocratie allemande, étaient venus à Rome, pour affirmer à la face du monde, leur inébranlable attachement à la chaire de Pierre. L'audience solennelle que Léon XIII leur a accordée le 3 mai fut une des plus grandioses qui aient eu lieu de ces dernières années. Le Pape, à son entrée dans la salle Ducale, était accompagné de quinze Cardinaux dont plusieurs allemands, tandis que 28 évêques l'attendaient dans la salle même. Après un motet : *Tu es Petrus*, exécuté par les élèves du collège Germanique, le prince Loewenstein présenta au Souverain Pontife le baron de Bodmann qui avait été chargé de lire l'adresse latine des pèlerins allemands. C'est à cette adresse que Sa Sainteté a répondu par ce remarquable discours, qui, à plus d'un titre, peut contribuer à éclairer la situation. Après avoir exprimé la joie que son cœur éprouvait à la vue des pèlerins si nombreux et si fervents, le Saint Père a prononcé les mots suivants en les soulignant de manière à leur donner une

Digitized by Google

importance spéciale : « Nos regards se dirigent sans cesse avec la plus grande attention, vers l'Église d'Allemagne; et nous voyons avec admiration ces hommes éminents qui y combattent pour la religion d'une manière si admirable et si généreuse. C'est avec la même admiration que nous voyons se manifester le zèle du peuple allemand et sa grande piété, son dévouement pour le Pontife romain, sa confiance entière envers ses évêques, ses œuvres multiples de miséricorde et de charité. Nous ne pouvons non plus nous dispenser de louer cette admirable union des cœurs et des sentiments qui règne parmi eux, et dans laquelle nous nous plaisons à voir la plus sûre garantie de salut. Quels témoignages, entre autres, de cette parfaite harmonie, que ces congrès catholiques de chaque année, dans lesquels vous traitez ensemble tout ce qui peut contribuer au progrès de la religion et du salut public ! »

Le Saint Père a parlé, en outre, des efforts qu'il fait pour rétablir la paix religieuse en Allemagne; ensuite, il a parlé du socialisme, de la franc-maçonnerie, de la question ouvrière, et a terminé en donnant sa bénédiction apostolique à tous ces enfants de la catholique Allemagne, de cette Allemagne si éprouvée mais si forte dans sa foi.

Le 5 mai, fête de St Pie V, ces mêmes pèlerins ont assisté à la Messe privée du Saint Père qui leur a donné de sa propre main la sainte Communion. L'autre groupe de pèlerins était formé des évêques irlandais. Seize prélats sur vingt-deux avaient quitté leurs Églises pour se rassembler aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, traiter en commun des graves intérêts de la religion dans leur pays troublé et préparer aux âmes la lumière des bons conseils. Le secret religieux qui a été gardé sur l'objet de ces conférences ne nous permet pas de communiquer à autrui des détails dont nous ne sommes pas nous-mêmes en possession. On a dit toutefois que l'un des grands points sur lesquels s'était portée la sollicitude des évêques, avait été l'instruction du clergé. Des prêtres capables, nourris de doctrines solides, seront moins tentés de céder à un entraînement irréfléchi, et ils apporteront à l'Irlande un secours infiniment plus puissant, parce qu'il sera plus éclairé. Rome a usé d'attentions extraordinaires à l'égard des évêques irlandais. Le Pape les a plusieurs fois reçus à son audience, le Cardinal Secrétaire d'État a donné un grand dîner en leur honneur ; à la Propagande, une académie polyglotte leur a procuré le plaisir d'entendre les louanges de saint Patrice dans toutes les langues du monde. Cette réunion a eu lieu dans la Chapelle même de la Propagande. L'Église ne craint pas d'employer le lieu saint à des solennités d'où Dieu tire encore sa gloire. On récita et on chanta du latin, du grec, du turc, de l'arménien, etc. etc. Mais ce qui a tout surpassé, ç'a été la grande argumentation théologique soutenue devant le Pape. Léon XIII aime à juger par lui-même de la valeur des études ecclésiastiques de Rome, et dans ce but, il indique de temps à autre des tournois intellectuels qui se célèbrent devant lui au Vatican. Quelle meilleure occasion pouvait-il choisir cette année que celle de la présence de ces évêques irlandais

Digitized by Google

qui se proposent de relever dans leurs propres diocèses l'éclat de la science sainte ! L'argumentation a eu lieu dans la salle Clémentine qui précède la salle du consistoire et les appartements pontificaux et où se tiennent ordinairement les gardes. Les thèses étaient empruntées à divers traités de la théologie, notamment au traité du mariage chrétien, institution divine si profanée de nos jours, et si courageusement vengée par Léon XIII. Un discours latin de Mgr Grasselli, archevêque de Colosses, ouvrit la séance, puis la joute commença. Nous ne savons dans quelle mesure les objections et les réponses étaient improvisées ; toujours est-il, que malgré leur émotion, les jeunes clercs chargés de défendre les thèses, s'en acquittèrent très heureusement : Le Souverain-Pontife, assis sur son trône, entouré du Sacré-Collège et de plus de quarante évêques, écoutait avec la plus paternelle bienveillance tout ce qui se disait devant lui. Il était aisé de voir que s'il présidait une telle assemblée, ce n'était point pour frapper les yeux et donner aux jeunes clercs, dont la salle était pleine, un spectacle qui demeurât profondément gravé dans leurs esprits, mais c'était qu'il y prenait lui-même un très vif plaisir.

L'intérêt que le Pape porte aux études, il vient de le manifester une fois de plus par sa Lettre au Cardinal-Vicaire sur les études littéraires du séminaire romain. Ayant remarqué que par la contagion de la frivolité qui envahit aujourd'hui les intelligences, le clergé lui-même s'appliquait avec moins de solidité qu'autrefois à l'étude des chefs-d'œuvre, Léon XIII veut obvier à ce mal ; il veut avoir des prêtres qui sachent comme on les savait autrefois, leur langue maternelle, le grec et le latin. Cette réforme achèvera heureusement ce que l'Encyclique *Æterni Patris* sur la philosophie de saint Thomas avait déjà en grande partie accompli.

Les travaux grandioses de l'abside de Saint-Jean-de-Latran touchent à leur fin ; ils resteront comme un témoignage éternel de l'amour de Léon XIII pour les arts et pour la beauté de la maison de Dieu. Les évêques Irlandais sont allés les visiter en corps, et n'ont pas cherché à dissimuler leur admiration.

La philosophie antichrétienne vient de perdre son principal oracle en Italie. Terezzio Mamiani est mort, comme Victor Hugo, sans demander les secours de la religion. J. B.

COURRIER AMÉRICAIN.

LE passage publié dans la première « *Chronique de l'Église* » extrait du discours que Mgr Mac Quaid prononça dans la cathédrale de Baltimore lors du concile général, dépeint à grands traits le développement du catholicisme dans les États-Unis. Les lignes suivantes donneront à vos lecteurs quelques détails ultérieurs, — encore bien sommaires toutefois — sur les progrès des ordres et des congrégations religieuses.

Digitized by Google

Avant d'aborder cette matière, nous sentons le besoin de rappeler ce que nous écrivions dans notre première correspondance, lorsque, à l'aide des statistiques, nous nous crûmes obligé de mettre en évidence quelques ombres du tableau de l'accroissement du catholicisme : à quoi bon rapporter le gain sans appeler l'attention sur les pertes ? Une chronique fidèle peut seule mettre le lecteur à même de se faire une idée exacte de la situation religieuse dans notre pays.

Sans doute, nous ne sommes pas de ceux qui s'obstinent à ne pas reconnaître les développements vraiment grandioses de l'Église dans les États-Unis. En retour des dispositions miséricordieuses de la Providence sur l'Église d'Amérique, nous rendons grâces du fond du cœur, à celui qui donne l'accroissement et la bénédiction, non moins qu'aux élus de Dieu, qui, soutenus dans leur vocation sainte par la force d'en-haut, ont semé, planté et arrosé le champ évangélique et lui prodiguent encore aujourd'hui leurs généreux labeurs.

Oui, Dieu a fait de grandes choses pour ce pays. *Non fecit taliter omni nationi.* N'est-on pas en droit dès lors d'en attendre beaucoup?

A ce point de vue nous ne pouvons laisser de nous poser cette question: Quelle ne serait pas notre situation, si nous n'avions à déplorer l'apostasie d'un nombre si considérable de nos coreligionnaires ; si partout nous avions de bonnes écoles paroissiales, pour une instruction solide et catholique ; si, à la place de ce luxe égoïste et souvent trompeur, nous voyions régner la *charité* chrétienne avec son double apostolat de la jeunesse et des pauvres !

Le tableau du développement de la vie catholique apparaît assurément sous les couleurs les plus brillantes dans les ordres religieux et les congrégations qui se sont fixés dans les États-Unis. Nous n'en pourrons passer en revue que quelques-uns. La grande famille de l'Ordre de St-Benoît est bien représentée parmi nous, surtout dans sa principale branche, celle des Bénédictins proprement dits. Son rapide développement depuis un demi siècle aux États-Unis, en a fait un des ordres religieux les plus influents du pays. Les grands ordres du moyen âge, eux aussi, celui de St-François et de St-Dominique, sont déjà très répandus dans le pays, la Compagnie de Jésus enfin, cette vaillante armée de soldats du Christ a noblement arboré son drapeau sur tous les points du territoire de la jeune Amérique.

A côté des représentants de ces vieilles familles, la parcelle du jardin de Dieu réservée à la fécondité religieuse, est richement formée de nouvelles plantations d'ordres et de congrégations récentes ; et telle est la variété de leur caractère et de leurs ramifications qu'il est fort difficile de les classer et de les distinguer, si l'on n'est mis au courant de leur vie intime par ces congrégations elles-mêmes. Les rapports officiels, qui figurent dans le « *Catholic Directory* » sont eux-mêmes trop peu détaillés en bien des points,

Digitized by Google

pour que nous puissions esquisser d'après eux le tableau de l'extension des ordres religieux avec leur activité propre et le nombre exact de leurs membres.

De toutes ces congrégations celle des Paulistes de New-York, est la seule, croyons-nous, qui soit sortie du sol américain dans les États-Unis. D'autres institutions ont été établies, par leurs fondateurs, de telle sorte, qu'elles pussent emprunter à d'autres types plus anciens, leurs règles et leurs usages. Beaucoup d'autres ordres ou congrégations ont été implantés directement d'Europe ; et c'est là un signe manifeste de la divine Providence. La révolution française, le Culturkampf germanique, les souffrances de l'Église en Irlande et en Pologne, ont porté en quelque sorte pour notre pays des fruits de bonheur. Bon nombre de communautés religieuses, en effet, se virent forcées de chercher un refuge sur la terre de la liberté, qui les accueillit et leur servit de nouvelle patrie.

La France nous envoya les Sulpiciens et les Lazaristes, ainsi qu'un nombre considérable de congrégations de femmes. L'Allemagne et la Suisse en persécutant les Bénédictins, les Franciscains, les Jésuites, les Rédemptoristes, ont rendu de grands services aux Allemands d'Amérique ; les prêtres de l'Assomption nous relient à la Pologne ; sans parler des mille liens qui nous unissent à l'Irlande.

L'accroissement des vocations religieuses en ce pays, surtout pour les congrégations de femmes, est vraiment un fait merveilleux. En particulier, les différentes institutions des « *Sisters of charity* » ou des Sœurs de charité jouissent d'une fécondité extraordinaire ; il en est de même des Sœurs de la Miséricorde « *Sisters of mercy* », des Sœurs de Notre-Dame, des Sœurs de St-Joseph, etc., etc. La seule branche des Sœurs de la Charité, par exemple, qui de nos jours encore suivent les constitutions élaborées par Madame Élisabeth Setan, d'après la règle de St-Vincent de Paul, ne compte pas moins de 935 membres, et cela dans cinq États seulement et à côté d'autres congrégations, elles aussi florissantes et prospères. Les autres Sœurs de Charité qui se sont conformées pour la règle et le costume aux institutions françaises, sont déjà répandues dans tous les États-Unis, de même que les Sœurs de la Miséricorde.

Sans doute, un grand nombre de ces créations nouvelles sont encore dans la période de leur formation et de leur croissance. Beaucoup de fondations ont encore à lutter contre des difficultés de tout genre, parfois même à combattre pour leur existence. Ailleurs, on se trouve même dans l'impossibilité d'entrer pour le moment dans la période d'une institution permanente, par l'introduction des coutumes fixes et stables.

Il y a sept ans, on comptait en Amérique 24 congrégations ou ordres d'hommes, et 45 de femmes. Depuis lors, de nouvelles institutions sont venues grossir ce nombre.

Les mérites que l'épiscopat des États-Unis s'est acquis dans la diffusion

Digitized by Google

des ordres religieux seront reconnus par le témoignage de gratitude des siècles à venir. Il n'est pas de diocèse qui ne possède au moins un établissement de religieuses.

Plus de vingt évêques des États-Unis sont sortis des congrégations religieuses. Les illustres évêques de la première moitié de ce siècle, Nos Seigneurs Flaget de Bardstown, Dubois de New-York, Dubourg de la Nouvelle Orléans, Maréchal de Baltimore, le saint évêque Brute de Vincennes et son successeur Mgr Badin étaient l'ornement de la congrégation de St-Sulpice; les Lazaristes fournirent à l'église de St-Louis les évêques Rosati et de Neckere, au diocèse de Buffalo Monseigneur Timon et son pasteur actuel Mgr Vincent Ryan, et au diocèse de Monterey l'évêque Amat qui l'occupe en ce moment. Les pères Dominicains Ferdinand Tenwick, Luce Concanen, Jean Connolly, Alemany, et Grace illustrèrent les sièges de Cincinnati, New-York, San-Francisco et St-Paul. Parmi les fils de St-François deux ont été élevés aux honneurs de la mitre: Mgr Egan, évêque de Philadelphie, et Mgr Moreno de San-Francisco. Le vénérable rédemptoriste Neumann mourut évêque de Philadelphie ; son confrère en religion Mgr Gross récemment promu au siège d'Orégon portait auparavant la crosse de Savannah. Les pères Jésuites Carroll, Miège, Carrell durent eux aussi cueillir les épines des honneurs; tandis que Mgr O' Connor, récemment enlevé par la mort, résignait son siège pour finir paisiblement ses jours comme simple religieux de la Compagnie à la maison de Woodstock. Le Père Galberry, ermite de St-Augustin, était évêque de Hartford, Monseigneur Dwenger de Fortwayne appartient à la congrégation du Précieux Sang. Les Trappistes fournirent à l'Église un vicaire apostolique de Nebraska. Enfin l'ordre de St-Benoît donne l'évêque de Leavenworth, Mgr Fink et les vicaires apostoliques de North-Minnesota et de Dakota, NN. SS. Seidenbusch et Marty.

Dans presque toutes les congrégations religieuses qui se sont fixées dans les États-Unis, l'activité extérieure occupe une large place. Le ministère des âmes, l'éducation de la jeunesse, le soin des pauvres et des malades, voilà les trois aspects sous lesquels l'apostolat des institutions religieuses s'offre à nous dans son ensemble. Toutefois il ne nous manque pas de maisons de prière, soit de prière liturgique dans les offices du chœur, soit d'adoration perpétuelle du T. S. Sacrement; et certes ces familles religieuses pour se vouer davantage à l'exercice de la contemplation, n'en attirent que davantage la bénédiction céleste sur l'Église d'Amérique par leurs ferventes supplications.

Mais c'en est trop déjà; et nous craignons d'abuser de la patience de nos bienveillants lecteurs en prolongeant ces considérations générales. Dans notre prochaine correspondance nous donnerons, s'il plaît à Dieu, une esquisse du développement spécial des congrégations qui se distinguent entre les autres par leurs œuvres de zèle et leur salutaire influence.

***

Digitized by Google

Aucun événement d'importance n'est à signaler pour l'Église des États-Unis depuis les deux derniers mois. La politique européenne, la guerre de l'Amérique centrale, dont Barriof, un des ennemis les plus déclarés du catholicisme vient de tomber victime, enfin le triomphe du parti démocrate sur le parti républicain, ont absorbé l'attention des esprits. Cependant un nouveau danger menace la moralité de nos populations. Plusieurs évêques, entre autres NN. SS. A. Mullen de Erie, Hendricken de Providence, ont déjà poussé leur cri d'alarme. Il s'agit des clubs de patinages à roulettes, connus sous le nom de Scating-Rinks. Il est fort à craindre que l'on ne se voie bientôt dans la triste nécessité de ne plus pouvoir admettre aux Saints Sacrements les catholiques qui fréquentent ces réunions de plaisir. En beaucoup d'endroits on a fait tous les efforts possibles pour empêcher l'érection de ces sociétés de divertissement désordonné.

Le terrible élément du feu a détruit dans ces derniers temps deux églises importantes; celle des Frères Prêcheurs érigée sous le vocable de St-Dominique dans la ville de Washington, capitale de l'Union, et l'église de St-Louis à Buffalo dans l'état de New-York. Cette dernière devra être entièrement rebâtie. Les dégats causés par l'incendie dépassent la somme de 354000 dollars. L'habitation des Sœurs de la charité dans la maison mère de Emmitsburg (Maryland) devint également la proie des flammes, le 20 mars dernier; cependant les différents autres groupes de bâtiments qui composent cette grandiose installation furent heureusement sauvés.

Nous avons encore à enregistrer le décès d'une religieuse du plus haut mérite, qui consacra à Dieu dans le calme du cloître bénédictin et loin des honneurs du monde, une vie précieuse aux yeux du Ciel. La vénérable supérieure des oblates de Ste-Françoise Romaine, Dame Louise Noël, mourut le 27 mars à Baltimore à l'âge de 68 ans. Née à Wilmington en Delaware d'une famille d'origine nègre venue de St-Domingo, elle reçut une excellente éducation. Sa famille était la première famille catholique du Delaware, et le premier évêque des États-Unis, Mgr Carroll, ainsi que son successeur, le premier archevêque, Mgr Kenrick, alors simple prêtre à Philadelphie, se plaisaient à goûter l'hospitalité dans la maison de ces fervents chrétiens. Le 3 avril 1835, la pieuse jeune fille émit les saints vœux ensemble avec sa mère et sa sœur. Elle remplit à deux reprises les fonctions de supérieure, une première fois de 1844 à 1851, ensuite de 1861 jusqu'à sa mort.

Les souvenirs les plus glorieux des anciens temps se sont réveillés à notre pensée lors de la consécration de l'église de St-Patrice qui eut lieu à New-York à la fête même du grand apôtre de l'Irlande. Ce sanctuaire servait de cathédrale au diocèse et à l'archidiocèse de New-York avant l'érection du dôme imposant qui se dresse aujourd'hui dans cette ville sous le vocable du même saint. La première pierre de l'église nouvellement consacrée, fut mise en 1809; mais jusqu'à ce jour elle n'avait pu recevoir les honneurs de la

Digitized by Google

consécration à cause des lois ecclésiastiques qui interdisent de vouer définitivement au culte une église grevée de dettes, avant qu'elle ne soit libre de ces obligations. Le coadjuteur-archevêque Mgr Corrigan de New-York, procéda à la fonction liturgique; Mgr Mac Quaid de Rochester prononça l'allocution de circonstance, et le soir Mgr Mac Merny, célébra les vêpres pontificales. D. B.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1885-86. — N° 5. — 21 Juillet.

TEMPS APRÈS LA PENTECOTE.

II. — LE MOIS D'AOUT.

La Demeure de la Sagesse.

Sapientia ædificavit sibi domum.
La Sagesse s'est bâti une demeure.
(Prov. IX, 1).

Les livres de la Sagesse, objet des lectures de l'Office durant le mois d'août. — Comment l'homme a soif de la Sagesse. — L'Église, demeure de la Sagesse. — Les sept colonnes taillées par la Sagesse. — Pourquoi la Sagesse a dû immoler des victimes. — Le vin mélangé et la table servie. — Des servantes envoyées par la Sagesse. — Sommets bénis vers lesquels la Sagesse nous donne rendez-vous. — Marie et la Sagesse.

AUX récits des exploits et des triomphes de David, le fort du Seigneur, ont succédé les oracles de Salomon, le Pacifique et le plus sage des rois. Bien qu'il ne les ait pas tous composés lui-même, sa personnalité cependant domine dans ces cinq livres, réunis sous la dénomination commune de *Livres de la Sagesse*, que la tradition liturgique a désignés pour les lectures de l'office durant ce mois.

Les enseignements contenus dans cette section des volumes sacrés sont multiples et variés : on y trouve et les conseils en apparence les plus élémentaires de la prudence, et les mystères les plus sublimes de l'union et de l'amour. Il est cependant un passage qui semble résumer cette doctrine si riche et si étendue : c'est celui dans lequel le royal constructeur du Temple de Jéhovah décrit cette autre demeure que la Sagesse a voulu se bâtir elle-même, et vers laquelle, après avoir immolé ses victimes, elle invite les mortels à se rendre pour prendre part au festin préparé par elle.

Allons trouver notre Salomon, notre Pacifique, celui auquel les rois d'Arabie et de Saba sont venus apporter leurs présents, celui dont la Reine du Sud, la gentilité superbe, est venue éprouver la Sagesse et dont elle s'est tellement éprise qu'elle a voulu demeurer à ses pieds avec ses heureux serviteurs, celui enfin qui a été fait par Dieu lui-même notre Sagesse à nous. Demandons-lui de nous livrer le secret de l'énigme, de nous apprendre ce

Digitized by Google

qu'est la Sagesse, sa demeure, son festin, afin que nous puissions répondre davantage à ses divines avances.

II.

L'HOMME est un être qui ne se suffit pas à lui-même; à chaque instant de son existence, il sent de tous les points de son être s'avancer comme une multitude de bouches avides d'aliment et de vie. L'œil ne se rassasie pas de voir, ni l'oreille d'entendre; les passions, comme autant de coursiers fougueux et indomptés, sont prêtes à s'élancer et à entraîner le char de l'âme dans toutes les directions où elles soupçonnent la présence de l'être qui leur permettra d'exercer leur activité. Et que dire de cette partie supérieure de l'âme avec sa soif d'exercice d'autant plus intense, d'autant plus difficile à satisfaire, qu'elle est incomparablement plus élevée, ayant l'embarras du choix entre tous les objets innombrables dont elle est à même de percevoir l'existence. Elle s'en va donc cherchant partout son bonheur; elle parcourt l'échelle des êtres qui l'entourent, et les interroge avec anxiété sur ce qui pourrait remplir son ardent désir. Parfois elle croit l'avoir saisi; mais bientôt elle se retire dégoûtée du vide et du mensonge. Le plus souvent, il est vrai, elle reconnaît véritablement quelque chose de ce qu'elle poursuit, répandu sur toutes les œuvres de la nature et sur elle-même ; mais ce ne sont que des indices révélateurs, des traces éloquentes qui ne se lassent pas de répéter : Plus haut, plus haut, toujours plus haut !

Et si l'homme entend cette voix, si, s'élevant au-dessus de lui-même, au-dessus de tout ce qui a été fait, il reconnaît enfin que c'est de Dieu qu'il a soif, que c'est lui-même qu'il veut connaître et goûter en lui-même, comment saura-t-il jamais atteindre à ce foyer ineffable et incompréhensible, seul capable de rassasier sa faim de lumière et d'amour ? Nous eussions toujours ignoré le mystère, s'il ne nous eût été révélé que « le Verbe est dans les hauteurs la source de la Sagesse », source féconde, source intarissable, dont les flots lumineux ont le pouvoir de nous rendre comme naturellement aptes à déguster cet aliment divin vers lequel soupirait tout notre être.

Mais cette Sagesse coéternelle au Père et comme lui souverainement heureuse et libre, daignera-t-elle s'abaisser jusqu'à se communiquer à de pauvres mortels ? Ne se contentera-t-elle pas de se jouer en la présence du Très-Haut en disséminant sur le monde ses radieuses clartés, sans en venir à cette union intime qui seule ferait notre bonheur ? Non : la Sagesse aspire elle-même à se répandre sous toutes les formes; tantôt elle s'offre à nous comme la Beauté qui cherche des admirateurs et des amis, tantôt comme une épouse en quête de fiançailles; c'est ainsi que le fils de David l'a vue comme s'agiter, et monter sur les hauteurs les plus élevées pour faire entendre que « ses délices sont d'être avec les enfants des hommes. » La Sagesse viendra donc elle-même vers l'homme. Et c'est déjà fait, car « *le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.* »

Digitized by Google

III.

MAIS cette première demeure visible de la Sagesse incarnée devait par trop ressembler ici-bas à la tente que le voyageur déplace après l'espace d'une nuit; la Sagesse voulut pousser de plus profondes racines dans le peuple honoré par Dieu.

Ce fut dans ce but qu'elle se bâtit cette vaste demeure qu'elle n'hésita pas à cimenter d'un sang divin. Cette demeure, c'est l'Église. C'est elle que les Prophètes avaient déjà entrevue sous la forme d'une voie lumineuse où nul ne courrait plus risque de s'égarer ; d'une école où les hommes seraient capables de devenir les écoliers de Dieu. Aussi voyons-nous les petits du CHRIST confondre l'aveuglement superbe des savants et des prudents de la terre: non seulement ils peuvent désormais marcher d'un pas sûr dans les chemins de l'honneur et de la vertu, si longtemps difficiles et ténébreux pour la raison laissée à sa propre déchéance, mais leurs yeux contemplent dans la Sagesse de la foi sainte les plus profonds mystères de l'ordre supérieur; et leur langue devenue déserte profère le tribut de louange en l'honneur de l'auguste et impénétrable Trinité, et leurs voix pures osent acclamer les esprits célestes comme leurs amis et leurs concitoyens.

IV.

ÉCOUTONS maintenant la manière dont la Sagesse s'y est prise pour construire sa demeure. « Elle a taillé sept colonnes », nous dit le Livre Sacré. La colonne est destinée à orner et à soutenir l'édifice. Quelles merveilleuses colonnes Dieu a données à son Église dans ces prodiges de science et de sainteté, qui s'élèvent à tous les points de l'édifice ! Arius veut s'attaquer à la divinité du Seigneur; et de suite Athanase, Grégoire de Nazianze, Basile et Chrysostome s'élèvent à l'Orient pour soutenir la partie ébranlée; l'Occident n'est pas moins bien défendu contre les autres démolisseurs de la vérité et de l'unité par ses quatre grands Docteurs, Augustin, Jérôme, Ambroise et Grégoire. Que d'autres colonnes aux formes pleines de richesse et d'harmonie depuis Hilaire et Cyrille d'Alexandrie, qui emploient les forces de leur génie à soutenir intrépidement les droits de la vérité contre la césarisme et l'hérésie, jusqu'à Anselme et Thomas d'Aquin, qui se plaisent à réunir comme dans un puissant faisceau couronné par la foi tout l'ensemble des connaissances divines et humaines ! Cependant le nombre sacré de *sept* les comprend toutes, parce que c'est le nombre de toutes les grandes œuvres de l'Esprit dans l'ordre de la grâce.

Mais toi aussi, ô âme chrétienne, tu peux être une colonne dans la demeure de la Sagesse; car il est écrit : « Celui qui aura vaincu, je le placerai comme une colonne dans le temple de mon Dieu. » Arme-toi de la foi qui triomphe du monde, détache de toi tout ce qui t'empêche de t'élancer en haut, et ne cesse de tendre de tout ton pouvoir vers cet heureux état de

Digitized by Google

force qui te permettra de soutenir les autres en embellissant l'Église, la maison de ton Dieu.

V.

TOUT cet édifice, avec ses superbes colonnes, est destiné à un grand et magnifique festin. Mais auparavant, une sorte de prélude douloureux est nécessaire. C'est ce qui nous est indiqué par ces paroles : « Elle a immolé ses Victimes. »

Oui, nos yeux étaient trop malades ; ils eussent encore été incapables de soutenir la vue de la lumière, si comme un collyre divin, le sang de la grande Victime du Calvaire n'avait été appliqué sur les paupières de l'humanité endormie dans la mort. En sorte que nous pouvons dire, chaque fois qu'une vérité sainte inonde notre âme de splendeurs, qu'elle a passé par une goutte du sang rédempteur. Et comme si ce sang ne suffisait pas encore pour dessiller nos regards, il a fallu trois siècles de martyrs associés à la Victime suprême pour faire triompher définitivement la vérité dans le monde : c'est à ce prix que nous avons pu nous-mêmes être admis à prendre place au banquet de la Sagesse.

VI.

VOICI en quels termes l'oracle divinement inspiré décrit la nature du festin : « Elle a mélangé le vin et a servi la table. » Et plus loin « Venez, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai mélangé. »

O vin qui réjouis ! ô pain qui fortifies admirablement le cœur de l'homme ! comment ne pas vous reconnaître d'abord dans ce festin délicieux de l'Eucharistie, terme suprême ici-bas des divines adresses de l'éternelle Sagesse pour se donner aux âmes ?

J'aime aussi à voir en vous la figure de cette table des divines Ecritures, destinée à nous fournir le pain de vie et d'intelligence, en nous donnant les forces nécessaires pour parvenir à la montagne de Dieu. C'est sur cette table que la Sagesse a mêlé pour nous le vin, lorsqu'elle a mis les plus profonds mystères de Dieu à la portée de l'intelligence humaine, en les unissant au voile mystérieux de la lettre. Les Anges dans les Cieux s'enivrent à loisir à la coupe du vin pur de la contemplation sans mélange : mais pour nous, encore petits enfants dans l'art de goûter Dieu, il était bien nécessaire de tempérer le breuvage par l'eau des images et des symboles sensibles.

VII.

LE Sage continue à nous peindre les préparatifs de l'industrieuse Sagesse. Il ne lui a pas suffi d'élever sa demeure sur de hautes colonnes afin qu'elle fût aperçue de bien loin ; elle a craint que beaucoup n'eussent pas connaissance de son invitation, ou ne voulussent point y répondre ; or, cette invitation s'adressait à tout le genre humain. « Elle a donc envoyé

Digitized by Google

ses servantes, » elle a dirigé vers toutes les parties de l'univers ces quelques âmes, dont le monde faisait peu d'estime, ces douze hommes de Galilée, dont le chef un jour fut vaincu par la voix d'une servante. Mais cette faiblesse même entrait dans les desseins de celui qui choisit ce qui est infirme pour renverser ce qui est fort. Aussi vit-on ces instruments dociles, les yeux constamment portés sur les volontés d'en-haut, comme les yeux de la servante sur les mains de sa maîtresse, s'élancer l'un vers l'extrême Orient, l'autre dans la direction de l'Éthiopie, André jusque dans l'Achaïe, Pierre à Rome même, chacun enfin dans la région qui lui est échue dans le partage ; ils allèrent publier en tous lieux l'invitation de la Sagesse, et ils s'acquittèrent si bien de leur office que le monde entier sembla se déplacer pour les suivre ; et chaque fois que revient sur le cycle la fête d'un de ces messagers célestes, la Sainte Église nous apprend à chanter la Sagesse de leur doctrine qui la fait briller d'un éclat comparable à celui que reçoit la lune du soleil.

A leur suite, des légions innombrables de Pontifes et d'ouvriers évangéliques n'ont cessé jusqu'à ce jour de faire entendre les mêmes paroles, d'annoncer la même doctrine ; ils ne feront point défaut jusqu'à ce que la salle du festin soit comble.

VIII.

ET que disent-ils ? L'auteur inspiré nous énonce ainsi le mandat qui leur a été confié. « Ils devaient, dit-il, appeler les hommes vers la citadelle et vers les remparts de la cité. »

On le voit, même dans la Ville sainte, même au sein du peuple élu, la Sagesse a ses préférences. Ce n'est point dans quelque vallée basse et obscure qu'elle convoque les âmes de son choix ; c'est vers les hauteurs de Sion, sur les sommets de la montagne sainte.

Je connais dans Jérusalem une heureuse Sion, dans la Vision de Paix un poste avancé d'observation, d'où les âmes peuvent contempler plus à l'aise les choses de Dieu. Il est vrai que pour y atteindre il faut laisser tout ce qui est bas, le fardeau des biens périssables, la sujétion de la chair, l'esclavage de la volonté propre ; puis, une fois arrivé à ces sommets bénis, à ces « hauteurs de la terre », il faut prendre la peine de jouir du coup d'œil, non pas en-bas, où tout disparaît dans la confusion de l'extrême petitesse, mais en-haut, vers le firmament de la Parole divine, vers la colonne de nuée où la Sagesse a établi son trône éclatant de blancheur : là est le repos, là est la joie, en cela consiste proprement le couronnement de la perfection, puisqu'il est écrit de cette même Sagesse : « Il faut s'occuper d'elle pour être parfait. »

IX.

APRÈS avoir considéré dans la demeure de la Sagesse la figure de l'Église du Christ, pourrions-nous passer complètement sous silence celle que la Liturgie sacrée semble identifier avec la Sagesse elle-même, et

Digitized by Google

que, du milieu même de ce mois, nous allons voir s'avancer glorieuse vers le séjour céleste pour y prendre enfin possession de l'excellente part qui lui revenait à tant de titres ?

Nous vous saluons, ô siège de la Sagesse, ô Temple magnifique de notre Salomon, sanctuaire construit par Dieu lui-même, tout revêtu de l'or de la plus pure charité, orné des colonnes de tous les dons de l'Esprit-Saint. En vous nous trouvons tout ce qu'il faut pour rassasier pleinement nos âmes : c'est vous qui avez fourni notre victime chère et toute pure ; c'est vous qui avez préparé ce vin et ce pain qui réjouissent et engraissent tout notre être. O Reine, ô Dame de nos cœurs, nous avons hâte d'arriver là où vous êtes toute disposée à nous recevoir ; obtenez-nous de nous élever par un essor incessant au-dessus des bruits et des troubles de la vallée terrestre ; faites que nous reconnaissions qu'il n'y a après tout qu'une seule chose nécessaire, et que nous soupirions comme nos pères... après les jours bienheureux de la Patrie : puissent nos âmes altérées recouvrer le goût de Dieu dès cet exil, afin de pouvoir s'envoler à toute heure libres et joyeuses vers le palais des Cieux où la Sagesse habite, où à sa table, dans la coupe d'or de la béatitude, elle verse à profusion ce pur nectar qui réjouit Dieu et les anges et les hommes.

RIEN DE CACHÉ POUR ST BENOIT.

GLANONS encore quelques faits merveilleux dans cette vie semée de miracles du grand patriarche Benoît. Ils nous révèlent de nouveau son esprit prophétique et sa pénétration des cœurs.

Un jour, le jeune Exhilaratus, qui plus tard se fit moine, avait été chargé de porter à Benoît, du vin, renfermé dans deux petits vases de bois que l'on nomme flacons.

L'enfance n'est pas sans défauts : le gamin ne porta qu'un flacon, et cacha l'autre en chemin.

L'homme de Dieu qui savait tout, reçut, en remerciant l'enfant, sa part du don ; mais il lui dit en le congédiant : « Mon fils, garde-toi bien de boire au flacon que tu as caché en route ; penche-le avec précaution, et tu verras ce qu'il contient. »

Confus, humilié, il se retira tout penaud.

A peine arrivé au lieu du flacon, Exhilaratus s'empresse : la

Digitized by Google

curiosité cette fois l'emporte sur la gourmandise, il incline doucement le flacon au lieu de le porter à ses lèvres.

O horreur ! — il en sort une vipère affreuse.

A cette vue, l'enfant comprit le sens du prodige, et pleura amèrement sa faute.

Il y avait, non loin du monastère de Benoît, un bourg fort peuplé dont le saint avait ramené à Dieu les habitants, leur faisant abjurer le culte des idoles.

Quelques femmes pieuses s'y étaient consacrées au service de Dieu, et Benoît leur envoyait souvent quelqu'un de ses fils pour leur rompre le pain de la parole.

Il arriva un jour que celui des moines qui avait reçu cette mission, après s'en être bien acquitté, se laissa tenter par l'esprit malin ; il oublia un moment son vœu de pauvreté, prit des mouchoirs que lui offraient ses pieuses auditrices, et les cachant dans son sein, il se les réserva à lui-même.

Là-dessus, il revint au monastère.

Mais son père Benoît ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il se mit à le réprimander avec une rare véhémence et une amertume qu'on ne lui connaissait guère.

— Quoi ! lui dit-il, l'iniquité est entrée dans ton sein ?

Et le moine stupéfait, oublieux déjà de son méfait, se demandait ce qui pouvait lui valoir ce reproche.

— N'étais-je point là présent, reprit Benoît, lorsque tu pris ces mouchoirs des mains des pieuses femmes que tu avais pour mission d'édifier, et que tu les renfermas dans ton sein pour te les approprier ?

Le moine alors se jeta aux pieds de son père, avoua sa faute, pleura son égarement, et remit au saint abbé les malheureux mouchoirs qui l'avaient fait tomber dans le péché.

Un fait plus surprenant encore.

Il s'agit ici, non plus d'actions découvertes, mais des pensées les plus secrètes dévoilées à l'homme de Dieu.

Comme saint Benoît prenait un jour son repas après le coucher du soleil, l'un de ses moines, fils d'avocat, lui tenait un flambeau devant la table.

Soudain, l'esprit d'orgueil s'empara de lui : il roulait mille pensées dans son cœur :

Digitized by Google

— « Quel est donc celui-ci que j'assiste durant son repas, auquel je tiens un flambeau, que je dois servir comme un esclave ? Et qui suis-je, moi, pour faire ces choses ? »

Mais l'homme de Dieu se retourna aussitôt vers lui, et lui dit avec force, en lui faisant voir ses torts :

— « Signe ton cœur, mon frère; que dis-tu là ? signe ton cœur, te dis-je. »

Et aussitôt, Benoît appela d'autres frères, fit enlever le flambeau des mains du moine orgueilleux, lui ordonna de se retirer, et de se reposer tranquillement assis.

Les moines, ses frères, voulurent aller au fond de ce mystérieux incident; ils lui demandèrent à lui-même ce qui venait de se passer dans son cœur.

Et le jeune religieux leur avoua ses pensées mauvaises, dévoilant en détail et par ordre, ses affreux mouvements d'orgueil et ses pensées secrètes contre leur commun père.

Alors, il parut à tous, aussi clair que le jour, que rien n'était caché à leur Père vénérable, puisque les pensées même les plus intimes du cœur retentissaient à ses oreilles.

ENTRETIENS FAMILIERS SUR LA SAINTE MESSE.

Prières et Instructions.

VOUS voici donc à la Messe des catéchumènes.

Cette seconde partie de la Messe unit l'instruction du peuple à la louange de Dieu et à la prière.

Elle a pour but de disposer le prêtre et les fidèles à offrir le saint sacrifice et à participer aux saints mystères ; mais, il ne s'y rencontre rien qui ait un rapport direct avec l'Eucharistie, car les catéchumènes devaient ignorer ce mystère.

L'Introït que le chœur a chanté durant les prières préparatoires, le prêtre le récite maintenant, du côté de l'Épître, et en faisant le signe de la croix.

Il le termine par le *Gloria Patri*, qui est la conclusion habituelle de tout psaume. La louange de l'adorable Trinité ne pourrait d'ail-

Digitized by Google

leurs être mieux placée qu'au commencement d'un sacrifice qui doit lui procurer une gloire vraiment digne d'elle.

L'on aime à considérer l'Introït, tiré de l'Ancien Testament, comme l'expression des désirs et des soupirs des patriarches, attendant la venue du Messie, qui va s'immoler sur l'autel.

Nous l'avons dit, l'Introït était jadis un psaume entier, précédé et suivi d'une antienne, et que l'on chantait lors de l'entrée solennelle du célébrant et de ses assistants; il n'en reste plus aujourd'hui que l'antienne, répétée deux fois, et un verset du psaume.

A l'*Introit* succède une invocation solennelle de la très sainte Trinité, pour implorer sa clémence et sa pitié en faveur du genre humain, racheté par le sang de l'Agneau sans tâche ; c'est le *Kyrie eleison*, Seigneur, ayez pitié !

Autrefois, le nombre de ces invocations était illimité ; on les répète aujourd'hui neuf fois pour s'unir aux neuf chœurs des anges qui sont prosternés devant le trône du Très-Haut. Les trois premières s'adressent à Dieu le Père, les suivantes au Christ Rédempteur, les dernières enfin, à l'Esprit Sanctificateur.

Il est juste qu'avant d'immoler l'Agneau sans tache, nous implorions la miséricorde du Tout-Puissant auquel il va être offert en expiation de nos péchés.

Ces invocations se font en grec ; avec les mots grecs qui figurent dans l'office du Vendredi-Saint, ils sont les seuls que les latins aient empruntés à la liturgie de leur sœur l'Église d'Orient; ils furent introduits en Occident au VIe siècle, avant le pape saint Grégoire le Grand.

Le *Gloria* est une hymne de louange à Dieu. Commencé par les anges dans la sainte nuit de Noël, il fut continué dès les premiers siècles par les chrétiens, sous forme d'hymne à la très sainte Trinité.

Avant d'être en usage à la Messe, le *Gloria* était chanté à l'office de *Laudes ;* au IIe siècle on commença à le chanter à la messe de minuit, à Noël ; puis, vers l'an 500, aux messes des dimanches et fêtes.

Cependant il demeurait propre aux évêques ; les simples prêtres ne pouvaient chanter le *Gloria* que le jour de Pâques. Ce ne fut qu'au XIe siècle, que Bernon, abbé bénédictin de Reichenau, obtint que les prêtres pussent, eux aussi, faire usage de cette belle hymne, afin d'augmenter la louange de Dieu.

C'est maintenant le moment des *prières* proprement dites, ou demandes officielles de l'Église et de ses enfants.

Digitized by Google

La *collecte*, dont le nom vient de *colligere*, réunir, unit tous les vœux des fidèles présents en une seule prière ; cette prière ou oraison varie chaque jour, suivant le caractère de la fête ou du temps : il convient donc pour les fidèles d'en approfondir le sens et de s'unir au prêtre qui la chante au nom de tous. Certaines collectes remontent au temps des apôtres.

Mais d'abord, le célébrant a salué l'assemblée, lui souhaitant l'aide du Seigneur qui est la source de tout bien : *Dominus vobiscum :* que le Seigneur soit avec vous.

Les fidèles ont répondu : *Et cum spiritu tuo:* et avec votre esprit, pour marquer qu'ils sont tout attentifs, et ne forment qu'un cœur et qu'une âme avec le prêtre.

S'il y a des *mémoires* de fêtes ou de féries, elles font suite à la collecte du jour : ce sont là les oraisons des fêtes que l'on ne peut célébrer, d'octaves, ou d'autres dont le détail et le nombre sont prescrits par les rubriques du missel.

A la fin des oraisons, le chœur répond : *Amen.* L'*Amen* ratifie ce qui précède ; son sens varie suivant les circonstances, et peut signifier : *Cela est vrai, j'y consens, puisse-t-il en être ainsi*, etc.

Voici la première lecture ou instruction : c'est l'Épître.

Dès les premiers siècles de l'Église, on avait coutume de lire aux fidèles assemblés un passage du Nouveau Testament. Le choix de ces lectures fut d'abord libre ; bientôt les passages à lire furent fixés suivant le caractère des différents jours ; ils furent presque constamment choisis parmi les épîtres de saint Paul ou des autres Apôtres : de là le nom général d'Épître donné à cette première lecture.

La lecture de l'Épître revenait primitivement à ceux des clercs inférieurs qui avaient reçu l'ordre de Lecteur ; à partir du IXe siècle l'usage a attribué cette fonction au sous-diacre.

Voulant joindre la prière à l'instruction, l'Église a fait succéder à l'Épître un psaume avec antiennes qui fut nommé *Graduel* parce qu'il se chantait sur les gradins. On le nomma aussi *Trait* ou *Répons*, suivant la manière plus ou moins solennelle de le chanter, soit à plusieurs, soit à deux ou à une seule voix.

Il est des jours où l'on chante après le Graduel un verset précédé et suivi de l'*Alleluia :* c'est au temps où l'Église est dans la joie, spécialement aux dimanches et fêtes.

Alleluia est un mot hébreu qui signifie : *Louez Dieu ;* mais il exprime en même temps les transports d'une joie toute céleste. Ne

Digitized by Google

pouvant en rendre en latin le sens complet, l'Église a maintenu dans sa liturgie le mot hébreu.

L'Alleluia se terminait souvent par une longue suite de notes sans paroles qui donnaient un libre cours à l'allégresse dont les cœurs débordent au son de ce mot mystérieux. Sur ces notes, on ajouta plus tard des paroles qui donnèrent naissance aux *Séquences* ainsi nommées parce qu'elles formaient la *suite* de l'*Alleluia*. Ces séquences s'étant trop multipliées par la suite des âges, le Missel romain n'en a conservé que cinq.

Le moment est venu de chanter solennellement l'Évangile ; jamais, dès les temps les plus reculés, on ne manqua d'annoncer publiquement au peuple la parole de JÉSUS-CHRIST. — Pendant que le prêtre le récite d'abord en particulier, le diacre va déposer sur l'autel le livre des Évangiles afin de lui rendre les mêmes honneurs qu'à JÉSUS-CHRIST lui-même ; puis il s'agenouille sur les degrés de l'autel et récite la prière *Munda cor meum*, purifiez mon cœur, afin de se préparer à s'acquitter dignement du saint ministère qu'il s'apprête à remplir.

Puis, il remonte à l'autel, y reprend le livre sacré et, s'agenouillant devant le célébrant, lui demande la bénédiction.

Muni de cette sauvegarde, et porteur de la parole divine, le diacre quitte l'autel et s'avance solennellement, entouré du sous-diacre, des acolythes, du thuriféraire et des autres ministres ; il se rend au lieu d'où il doit annoncer l'Évangile au peuple.

Il commence par saluer l'assemblée en disant : Que le Seigneur soit avec vous !

Faisant ensuite le signe de la croix avec le pouce, d'abord sur le livre, puis sur son front, ses lèvres et sa poitrine, pour exprimer par là que nous ne devons pas rougir de l'Évangile, mais le confesser, et l'aimer, il annonce la lecture qu'il va faire : suite du saint Évangile selon saint N... Et le peuple répond : Gloire à vous, Seigneur.

Il encense alors le livre des saints Évangiles pour montrer qu'ils sont la source d'où se répand dans nos cœurs la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST. Ensuite il chante l'Évangile, et le peuple répond comme conclusion : *Laus tibi, Christe*, louange à vous, ô Christ ! —

Puis le sous-diacre porte le livre ouvert au célébrant qui le baise à l'endroit de l'Évangile du jour et témoigne ainsi de son amour et de son respect pour la parole du Christ.

Il est encensé par le diacre afin d'être rendu participant de cette parole sacrée.

Digitized by Google

Tout le cortège du diacre se range alors derrière le célébrant à l'autel, et l'on entonne le *Credo*.

Jusqu'au IXe siècle le diacre, pour lire ou chanter l'Évangile, se tournait vers le midi, parce que c'était ce côté qu'occupaient les hommes ; mais à partir de cette époque la raison mystique de se tourner vers le nord ou aquilon prévalut partout, parce que le nord est celui des points cardinaux qui figure le démon ; or, JÉSUS-CHRIST, dont l'Évangile est la parole, est venu en ce monde s'attaquer en face à Satan.

Aux Messes basses les cérémonies qui accompagnent l'Évangile sont plus simples, mais conservent toujours un certain caractère de solennité. Le prêtre récite lui-même le *Munda cor* et la bénédiction; puis il dit l'Évangile tourné vers le Nord pour la raison mystique que nous venons d'indiquer. Aux Messes des Morts il n'y a pas de bénédiction.

Après l'Évangile, ou le sermon, s'il y en a, le célébrant entonne le *Credo*, au milieu de l'autel, devant la croix. Les fidèles s'uniront à sa voix et à celle du chœur pour proclamer solennellement les vérités de la foi que la parole de Dieu vient de leur enseigner.

Les jours où l'on chante le *Credo* sont : tous les dimanches et fêtes de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, à cause du concours des fidèles ; les fêtes de la Sainte Vierge, pour le même motif, et aussi parce qu'elle y est nommée; les fêtes des Apôtres et des Docteurs, parce qu'ils ont prêché ou défendu la foi ; certaines fêtes qui ont quelque rapport avec le *Credo*, et pendant le cours des octaves en signe de solennité.

Le prêtre élève les mains, en commençant, pour prendre Dieu à témoin de sa foi. Aux mots : *Et incarnatus est*, il s'agenouille et le peuple avec lui, en signe d'abaissement devant l'humilité d'un Dieu fait homme. Il termine par le signe de la croix, sceau inviolable qu'il appose à la profession de foi qu'il vient de faire.

Le Symbole tel que nous le chantons à la Messe nous vient du premier concile de Constantinople (381). Durant les trois premiers siècles on ne connaissait que le Symbole des Apôtres ; l'hérésie d'Arius donna lieu au Symbole de Nicée (325) où le dogme de la divinité de JÉSUS-CHRIST est développé plus au long ; l'hérésie de Macédonius fit ajouter au Symbole de Nicée, par le concile de Constantinople, une doctrine plus explicite sur le Saint-Esprit. C'est de cette dernière forme que l'Église fait usage aujourd hui ; cependant, elle porte communément encore le nom de *Symbole de Nicée*.

Digitized by Google

Durant les cinq premiers siècles on ne le chantait pas à la Messe: il ne convenait point que les catéchumènes l'entendissent. Mais les hérésies venant à augmenter, il fut peu à peu introduit à la Messe comme sauvegarde pour les fidèles, et on le plaça après l'Évangile pour la raison déjà alléguée. On commença à le chanter à Constantinople en 510, puis en Espagne en 589, en France et en Allemagne au VIIIe et au IXe siècle; enfin, l'empereur Henri obtint du pape Benoît VIII en 1014, qu'il fût aussi chanté à Rome. L'Église-mère de Rome n'avait jamais eu et n'eut jamais d'hérésie dans son sein.

Avec le *Credo* se termine la *Messe des Catéchumènes*. Le sacrifice proprement dit commence à l'Offertoire ou Oblation de la matière du sacrifice. Ce sera le sujet de notre prochain entretien.

Digitized by Google

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus dans l'Ordre de Saint-Benoit.

II.

DANS les révélations de sainte Lutgarde, le Cœur de Jésus nous apparaît déjà comme le foyer de l'amour, le lieu où se consomme l'union entre l'Époux céleste et l'âme qu'il veut s'attacher par les liens d'une étroite intimité. Mais ces révélations d'un caractère exclusivement personnel ne nous donnent pas encore l'idée complète du rôle que le Cœur de Jésus remplit dans l'économie de la grâce, dans ses rapports avec l'auguste Trinité à laquelle il rend la gloire qui lui est due, dans ses relations avec l'Église triomphante, militante et souffrante, enfin dans son action sanctificatrice des âmes. Le moment destiné par la divine sagesse pour la manifestation de ces mystères est arrivé. La charité commence à se refroidir : au monde décrépit il faut un nouvel élément de vie. Ce n'est pas assez que Dieu institue à cette époque la fête du Très Saint-Sacrement, il manifestera également au monde les secrets du Cœur de Jésus. C'est dans un humble monastère de la Saxe que Dieu va choisir les hérauts de son amour, dans un monastère où l'élément surnaturel semble être devenu l'unique sphère dans laquelle se meuvent les vierges que le Seigneur a rassemblées dans ce jardin mystique. C'est là, que dans une série de communications intimes, il révélera à ses pieuses épouses les mystères de son Cœur, et qu'il en choisira particulièrement deux pour apprendre au monde les merveilles de son amour ; *Gertrude et Mechtilde* ont entendu les battements du Cœur divin, elles se sont enivrées à cette coupe de l'amour, elles sont entrées dans ce sanctuaire, et ce qu'elles y ont

Digitized by Google

senti, vu et goûté, elles l'ont communiqué, sur l'ordre du Seigneur, dans ces sublimes écrits qui, depuis plusieurs siècles, ont consolé, éclairé, échauffé tant d'âmes, et seront jusqu'à la fin des temps l'école où le monde viendra apprendre jusqu'à quel excès le Fils de Dieu s'est épris de l'humanité.

« *Sainte Gertrude* naquit en 1256, et entra à l'âge de cinq ans au monastère bénédictin de Helfta, près d'Eisleben, en Saxe. Ce monastère appartenait au diocèse d'Halberstadt et était alors sous la conduite de l'abbesse Gertrude de Hackeborn, sœur de sainte Mechtilde qui elle-même était entrée au monastère à l'âge de sept ans, en 1248 (1). » Gertrude y fut instruite dans les sciences sacrées et profanes, que les moniales du moyen âge cultivaient avec grand soin. Mais Dieu se réservait de l'initier aux secrets d'une science plus élevée. Le 27 janvier 1281, « il plut au Seigneur de se manifester à elle d'une manière sensible et d'ouvrir avec elle cette série ineffable de communications divines qui remplirent la vie de Gertrude jusqu'à son dernier moment (2). » Ces communications, telles que les a dictées Gertrude, se rapportent, il est vrai, à l'étroite intimité qui l'unissait au Seigneur et à cette incompréhensible familiarité que le Fils de Dieu voulut entretenir avec elle ; mais dans les desseins de la Providence, ces communications avaient un autre but clairement déterminé : faire connaître au monde la grandeur et la beauté d'une âme rachetée par son sang précieux et lui manifester l'amour qui le porta de toute éternité à s'unir à l'humanité. La révélation du grand mystère de l'amour de Dieu pour l'homme, telle est donc la fin principale de ces écrits.

Or, « le caractère principal de la piété de sainte Gertrude à l'égard du Verbe incarné est dans sa dévotion envers le Cœur de Jésus. Le mystère d'amour et de miséricorde renfermé dans ce Cœur divin lui avait été manifesté par le Fils de Dieu lui-même, plusieurs siècles avant qu'il devînt de la part de la sainte Église l'objet d'une religion spéciale.... Tout contribuait à ramener Gertrude vers ce centre auguste de la divine charité ; et d'ailleurs le Seigneur lui-même l'y provoquait sans cesse. Plusieurs fois en signe de l'union étroite qu'il voulait entretenir avec elle, il présenta à ses regards son Cœur sacré, et il daigna même, dans une communication ineffable, condescendre jusqu'à l'échanger avec celui de la vierge, qui sentait ainsi l'Époux divin vivre et aimer en elle (3). »

Interrogeons maintenant les écrits de la sainte et recherchons-y l'origine de sa mission : cette mission, saint Jean lui-même nous la fera connaître dans un entretien qu'il eut avec Gertrude.

« En la fête du saint apôtre, tandis que Gertrude s'appliquait avec grande dévotion à l'office de Matines, le disciple bien-aimé lui apparut et la caressa doucement. Comme la sainte lui recommandait plusieurs personnes de la communauté, saint Jean accepta favorablement sa demande et lui répondit:

1. *Les exercices de sainte Gertrude* traduits et publiés par le Rme P. Dom Guéranger. Poitiers. Oudin. 1879. p. VI. — 2. Ibid. p. VIII. — 3. *Exercices*. p. IX-X.

Digitized by Google

« j'ai cette ressemblance avec mon divin Maître, que j'aime ceux qui m'aiment. » — « Et quelle grâce pourrai-je donc obtenir de vous en votre fête qui m'est si douce ? » — « Viens avec moi, répondit-il, élue de mon Maître, et reposons ensemble sur la très douce poitrine du Seigneur, où sont cachés tous les trésors de la béatitude. » Et la prenant en esprit, il la conduisit en la douce présence de notre Sauveur, la plaça à sa droite et se mit à la gauche pour prendre son repos ; et tandis que tous deux reposaient sur le sein de JÉSUS, saint Jean, touchant respectueusement et doucement la poitrine de Notre-Seigneur, dit à Gertrude : « voilà le Saint des Saints, qui attire à soi tout ce qu'il y a de bon dans le ciel et sur la terre... » Sainte Gertrude, sentant son âme inondée de délices en distinguant les battements sacrés qui mettaient sans cesse ce divin Cœur en mouvement, dit à saint Jean: « Bien-aimé du Seigneur, n'avez-vous pas goûté les délices de ces suaves battements qui m'inondent à présent de joie, lorsqu'au jour de la Cène, vous reposâtes sur la poitrine sacrée du Sauveur ? » — « Oui, dit-il, je les ai ressenties très vivement ; la suavité de ces battements pénétra aussi profondément mon âme que la liqueur la plus agréable communique à la tendre mie de pain sa douceur, et mon cœur en a été aussi embrasé que l'eau que fait bouillir le feu le plus ardent. » — « Et pourquoi, lui dit-elle, avez-vous tenu cachés ces mystères et n'en avez-vous rien écrit pour notre profit spirituel? » — « Ma mission, répondit-il, fut d'écrire pour l'Église naissante un seul mot du Verbe incréé de Dieu le Père, lequel pourrait suffire à toute la race des hommes jusqu'à la fin du monde, sans toutefois que jamais personne le comprît dans toute sa plénitude. Mais le langage de ces suaves battements est réservé pour les derniers temps, alors que le monde vieilli et refroidi aura besoin de se réchauffer à la révélation de ces mystères (1). »

Gertrude a été choisie par Dieu, pour être l'interprète de ce langage auprès des hommes. A la fille du cloître il fut donné de sonder les mystères jusque-là cachés du Cœur de JÉSUS et de saisir dans toute sa plénitude le rôle de ce Cœur divin dans l'économie du salut : ce qu'elle vit, entendit et goûta, la vierge de Helfta l'écrivit sur l'ordre de Dieu, « et ce qu'elle en a dit dépasse tout ce que l'imagination de l'homme aurait jamais pu concevoir (2). » Jamais langue humaine n'a exprimé sous des images plus riches, plus diversifiées l'amour qui fit battre le Cœur de l'Homme-Dieu : Gertrude la première a pu traduire par écrit ces suaves battements, et trouver des paroles capables d'exprimer à l'esprit les rares faveurs dont il plut au Seigneur de la combler. Ce fut encore à la source de toute science qu'elle alla puiser, à ce Cœur divin contre lequel le Seigneur la pressa, afin de lui inspirer successivement jusqu'aux mots mêmes qu'elle devait employer (3).»

Prenons à présent Gertrude pour guide et écoutons-la nous décrire les magnificences du Cœur de JÉSUS, suivant que la liturgie lui fournit le thème

1. *Insinuat.* lib. IV. C. 4. 2. — 2. *Année liturg.* Temps après la Pentecôte. T. I. p. 483. — 3. Lib. II. c. 10.

Digitized by Google

de ses dévotions. Tantôt le Cœur de JÉSUS lui apparaît comme une lyre harmonieuse vers laquelle se penche doucement la sainte Trinité, que réjouissent les suaves mélodies de cet instrument : L'adorable Trinité y dispose trois cordes dont le doux accord doit suppléer aux manquements de Gertrude, et ces trois cordes sont la puissance du Père, la sagesse du Fils et l'amour du Saint-Esprit (1). C'est aussi dans ce Cœur que la résignation de l'âme fidèle à la volonté de Dieu résonne avec suavité comme sur une harmonieuse cythare, et réjouit la très sainte Trinité et toute la cour céleste (2). Ce Cœur est l'arche céleste où réside corporellement la plénitude de la divinité (3). Tantôt il lui semble voir sortir du Cœur de JÉSUS comme une veine très pure semblable à un rayon de miel qui distille dans son cœur jusqu'à ce qu'il soit rempli : c'est le symbole de l'onction et de la grâce du Saint-Esprit qui découle sur le cœur des élus par le Cœur de JÉSUS (4). Ce Cœur est aussi la demeure du Saint-Esprit, qu'elle vit un jour descendre d'un vol aussi impétueux que celui de l'aigle sur l'auguste sacrement de l'autel et pénétrer dans le Cœur de JÉSUS (5). Tantôt le Cœur sacré de JÉSUS lui apparaît sous la figure d'une coupe d'or que le Seigneur présente à sa Mère et où Marie puise en abondance de nouvelles délices (6).

C'est par ce Cœur que Gertrude célèbre les louanges de Marie et mérite de voir le Seigneur présenter son Cœur à sa Mère, en souvenir des grâces auxquelles il l'a prédestinée de toute éternité (7). Une autre fois Gertrude vit sortir trois ruisseaux de l'adorable Trinité, l'un du Père, l'autre du Fils, le troisième du Saint-Esprit, qui, coulant avec une douce impétuosité, pénétraient le cœur de la bienheureuse Vierge, et de son cœur retournaient avec impétuosité à leur première source. Elle reconnut que ce flux et reflux divin était un signe que Notre-Dame était puissante avec le Père, remplie de sagesse avec le Fils et pleine de bonté avec le Saint-Esprit. Elle reconnut aussi que lorsqu'on récite l'*Ave Maria*, les trois ruisseaux enveloppent doucement, pour ainsi dire, la Vierge de leurs eaux, et s'en retournent ensuite au Cœur de JÉSUS, et de là à leur première source, et que de cet écoulement de leurs eaux il se forme des ruisseaux de joie et de délices qui vont inonder les anges et les bienheureux dans le Ciel, ainsi que les âmes saintes qui récitent dévotement cette prière, et renouveler en eux tous les fruits que leur a acquis l'incarnation de Notre-Seigneur (8). Ailleurs c'est une source dont le courant va porter le rafraîchissement aux âmes du purgatoire (9); une fontaine où toute âme peut puiser à l'aide d'un tuyau d'or, symbole de la bonne volonté, les grâces dont elle a besoin: plus on puise à cette source du Cœur de JÉSUS et plus certaine est la réalisation de nos demandes (10); c'est de là aussi que coulent les torrents de délices

1. IV. 43. — 2. V. 1. — 3 V. 13. — 4. IV. 40. — 5. IV. 40. — 6. III. 47. — 7. V. 34. — 8. IV. 12. — 9. V. 18. — 10. III. 30.

Digitized by Google

dont s'enivrent les habitants de la Jérusalem céleste (1). Le Cœur de JÉSUS est en effet le principe du bonheur des Saints: saint Jean continue de reposer sur le sein délicieux du Sauveur (2); saint Grégoire y puise abondamment les grâces et secours dont l'Église a besoin (3); saint Bernard reçoit en son cœur les fruits et avantages que l'Église a retirés de ses écrits, après que Notre-Seigneur les a attirés dans son Cœur, pour les faire rejaillir de là dans celui de Bernard qui devient alors semblable à une lyre harmonieuse (4). Une autre fois, c'est un encensoir d'or d'où s'échappent autant de parfums d'encens qu'il y a de races diverses d'hommes pour lesquelles le Sauveur a souffert la mort de la croix; c'est dans cet encensoir que les prières de l'Église se concentrent pour en sortir tout embaumées des mérites du Christ et répandre dans toute l'Église un éclat et une odeur très agréable (5). Ailleurs c'est une lampe ardente, symbole de la charité qui consume le divin Cœur et le fait désirer sans cesse de faire du bien à ses élus et de suppléer à leurs défauts et à leurs faiblesses (6). De ce Cœur bienheureux le Seigneur fait découler sur l'âme l'éclat et la beauté de toutes les vertus divines, qui dissipent toutes les imperfections qui la déparent, les empêchent de paraître aux yeux de la bonté divine (7). Dans une autre occasion le Cœur de JÉSUS lui parut comme un autel d'or tout embrasé et tout éclatant de lumière, sur lesquels les Anges offraient les bonnes actions et les prières des âmes confiées à leurs soins: les Saints y déposaient aussi leurs mérites, pour rendre une gloire éternelle à leur Seigneur. L'ange gardien de la sainte s'approcha aussi de l'autel et y présenta un calice d'or contenant toutes les souffrances qu'elle avait endurées, et toutes les bonnes œuvres qu'elle avait pratiquées par son humble et généreuse patience dans les afflictions qui lui étaient survenues depuis son enfance; Notre-Seigneur bénit aussitôt ce calice du signe de la croix, à la manière du prêtre qui consacre l'hostie. Les anges et Marie y présentèrent leurs respects et l'hommage de leur adoration. Enfin le prêtre éternel, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST s'offrit et s'immola lui-même pour le salut de toute l'Église (8). En outre c'est dans ce Cœur divin que l'oraison dominicale a été conçue et élaborée (9); c'est de ce Cœur que sont sortis la doctrine du Christ et les saints Évangiles (10); c'est de ce Cœur que découle incessamment une liqueur vivifiante, dont la douceur surpasse infiniment celle du baume le plus précieux (11); c'est à la chaleur de ce Cœur que l'âme grandit et croît en vertus. C'est par lui qu'est suppléé à tout ce que nous avons négligé de rendre d'hommages à

1. IV. 21. — 2. IV. 4. — 3. IV. 10. — 4. IV. 50. — 5. IV. 26. — 6. III. 25. — 7. III. 26. — 8. IV. 62. Cette image de l'autel répond admirablement à ce que la liturgie et les Pères nous enseignent du sacerdoce éternel du Christ au ciel. Ils voient dans le Christ l'autel vivant et véritable, symbolisé ici-bas dans l'autel, qui, par sa consécration et son onction, est rendu participant de la force surnaturelle du Christ. *Cf. Pontif. Rom. in consecr. altar. Dionys. Eccl. Hier. c. 4; S. Th. 1. 2, q. 102, 4 ad 6; 3. q. 83. 5. ad 2.* — 9. IV. 62. — 10. IV. 4. — 11. III. 4.

Digitized by Google

Dieu, à Marie et aux Saints (1). C'est lui qui transforme les cœurs (2), les revêt de ses propres mérites, comme d'un manteau précieux, pour les rendre dignes d'être présentés aux yeux de la majesté divine (3). Le salut des hommes est spécialement l'effet des battements du Sacré-Cœur. Par le premier battement il opère le salut des pécheurs, par le deuxième celui des justes. Par le premier, Notre-Seigneur apaise le courroux de son Père, satisfait à sa justice et le supplie de faire miséricorde aux pécheurs; il excuse leurs faiblesses auprès des saints et les presse de prier pour eux; enfin il parle au pécheur, l'invite miséricordieusement à la pénitence et ne se lasse pas d'attendre sa conversion. Par le second, Notre-Seigneur s'adresse à son Père et se félicite d'avoir si utilement versé son sang pour racheter les justes, dans le cœur desquels il goûte tant de consolations et de délices; il parle ensuite à toute la cour céleste et loue avec elle la sainte vie des justes qui rendent grâces pour les bienfaits dont il les a comblés, enfin il s'adresse aussi aux justes et leur prodigue les plus tendres marques de son affection, en les exhortant à faire sans cesse de nouveaux progrès (4). Ainsi protégée, l'âme trouve toujours dans le divin Cœur un festin délicieux (5), sa solitude (6), et son repos (7). En union avec le Cœur de Jésus, la psalmodie reçoit une valeur toute particulière (8); chaque note du chant sacré y trouve son écho, auquel Notre-Seigneur répond par une mélodie qui charme l'âme de ses doux accords (9). Enfin c'est le sanctuaire mystérieux qui s'ouvre à l'âme, à son départ de ce monde, pour l'y conserver éternellement dans la jouissance des ineffables délices de la divinité (10).

Tel est le tableau que Gertrude nous a fait du Cœur de Jésus; de Gertrude nous ne pouvons séparer *Mechtilde*. Elle aussi est entrée dans ce sanctuaire de la divinité, sur l'invitation de Notre-Seigneur qui lui fit entendre un jour ces douces paroles : « établis ton nid dans mon divin Cœur (11) » ; elle aussi a trouvé son repos dans cette demeure mystique (12). Dans sa première vision elle aperçut le Cœur de Jésus sous la forme d'une coupe que le Seigneur présentait à l'âme, coupe où s'abreuvent les Saints, mais non les anges qui néanmoins en reçoivent aussi les délices, parce que le Fils de Dieu n'a pas revêtu la nature de l'ange, mais celle de l'homme (13). Ce Cœur, elle le vit, ainsi que Gertrude, sous la forme d'une lyre (14) ou d'une lampe (15) ; elle y reconnut également la source de toutes les grâces (16). Plusieurs fois elle le vit uni au cœur fidèle (17), suppléant à ce qui nous manque (18) ; elle en ressentit aussi les suaves battements (19). Le Seigneur condescendit même à le lui donner en échange pour le sien, et ne le lui redemanda qu'à

1. III. 46. 47. — 2. III. 30. — 3. III. 26. — 4. III. 51. — 5. III. 46. — 6. III. 28. — 7. III. 53. — 8. III. 24. — 9. IV. 51. — 10. V. 3. — 11. *Liber specialis gratiæ*, II. 14. — 12. *Ibid.* II. 17. 21. — 13. I. 2. 7. 13. ; II. 28. — 14. I. 5. 11. 23. ; II. — 15. I. 46 ; II. 20. 21 — 16. I. 18. 22 ; V. 6. 8. — 17. I. 19. 23. III. 4. 23 : IV. 41. 42. — 18. I. 46 ; II. 3. 41. — 19. I. 5 ; II. 1. 20.

Digitized by Google

l'heure où il se disposait à la rappeler à lui (1); c'est par ce Cœur qu'elle respirait, et attirait à son âme l'air de la grâce que lui communiquait le Cœur aimant de Jésus (2).

« Mais il nous faudrait parcourir en entier les œuvres de ces deux Saintes, si nous voulions rapporter tous les textes relatifs au Sacré-Cœur. Ce Cœur est l'organe principal de la gloire divine et de notre salut dans la sainte humanité du Christ; c'est par lui que Dieu répand en nous ses grâces, et que nous lui rendons à notre tour l'hommage de nos louanges; c'est lui qui ennoblit nos œuvres et les perfectionne. Nous avons donc le droit d'affirmer que jamais auparavant et rarement dans la suite on n'a exposé les mystères des opérations du Cœur de Jésus et de ses relations, soit avec chacune des trois personnes de la sainte Trinité soit avec l'homme, avec l'insistance, la précision et la perfection qui se rencontrent dans les révélations de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde (3).

LA VOIX DE NOTRE PÈRE.

NOTRE Saint Père le Pape Léon XIII a publié dans ces derniers temps deux documents de la plus haute importance et que nous croyons de notre devoir de reproduire pour nos lecteurs, afin qu'ils puissent s'en pénétrer par une lecture attentive et les retrouver dans nos fascicules pour les consulter au besoin.

Le premier a trait aux ÉTUDES LITTÉRAIRES : il trace une ligne de conduite bien précieuse dans une question longtemps agitée autrefois. Tous les hommes d'études, fidèles enfants de l'Église, seront heureux d'avoir entendu la voix de leur Père com-

1. II. 1. 19. 34. IV. 59; V. 22; VII. 11. — 2. S. Gertrudis Legatus div. piet. V. 6. — 3. Revelationes Gertrudianæ et Mechtildianæ. T. I. Sanctæ Gertrudis legatus divinæ pietatis. Opus ad codicum fidem Solesmensium O. S. B. monachorum cura et opera. Præfatio. § XXVI.

Digitized by Google

mun, dont ils n'auront plus désormais qu'à suivre la sage direction.

A notre cher Lucido Maria Parocchi, cardinal-prêtre de la Sainte Église romaine du titre de la basilique Sessorienne, notre vicaire à Rome, Léon XIII, Pape.

NOTRE CHER FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Vous comprenez à merveille qu'il faut, comme Nous l'avons dit souvent, et non sans raison, s'efforcer, avec la plus grande application et la plus grande assiduité, de faire fleurir tous les jours davantage dans l'ordre clérical les connaissances de la science. Ce besoin se fait plus sentir encore dans les temps que Nous traversons. Au milieu d'un si grand mouvement des esprits, et dans une telle ardeur d'apprendre, le clergé ne pourrait jamais s'acquitter de sa charge et de son office avec la dignité et le fruit nécessaires, s'il négligeait le premier les avantages de l'esprit que d'autres recherchent si avidement.— Aussi Nous sommes-Nous occupé des intérêts de la science, principalement parmi les jeunes gens de l'ordre sacré, et commençant par le savoir le plus austère, Nous avons ramené aux anciens principes, sous la conduite de saint Thomas d'Aquin, les études philosophiques et théologiques. Les effets déjà obtenus font voir l'opportunité de cette mesure. Mais parce qu'une grande part de la science, agréable à posséder et infiniment utile à l'usage de la vie et à la politesse, se trouve renfermée dans les belles-lettres, Nous Nous sommes déterminé à prendre quelques dispositions pour en hâter le progrès.

Ce que Nous Nous proposons ici avant tout, c'est de sauver l'honneur du clergé, car il n'y a rien de plus noble que la gloire littéraire. On regarde ceux qui en sont revêtus comme pourvus d'un avantage considérable ; ceux qui en manquent perdent beaucoup dans l'estime des hommes. Par là, il est facile de comprendre le dessein perfide et criminel de l'empereur Julien, interdisant aux chrétiens la pratique des études libérales. Il sentait que le mépris envelopperait aisément des hommes sans lettres, et que le nom chrétien ne serait pas longtemps prospère si on pouvait le présenter comme étranger aux arts de l'esprit. — Telle est en outre notre nature, que ce que perçoivent nos sens nous élève à ce qui les dépasse ; il n'y a donc rien de plus propre à aider notre intelligence que les ressources d'un style élégant. Une façon de dire naturelle et soignée invite les hommes à écouter et à lire : la vérité éclairée par la splendeur des mots et des phrases pénètre avec moins de peine dans les esprits et s'y maintient plus longtemps. Il en est un peu de cela comme du culte extérieur de Dieu, qui présente cette grande utilité d'amener l'esprit, à travers les magnificences extérieures, jusqu'à la pensée de la Divinité elle-même. Saint Basile et saint Augustin, pour ne nommer qu'eux, ont vanté ces fruits de la culture intellectuelle : et Notre prédécesseur Paul III fit œuvre de haute sagesse en ordonnant aux écri-

Digitized by Google

vains catholiques d'employer un style élégant pour réfuter les hérétiques, qui prétendaient être les seuls à joindre la connaissance de la doctrine à celle des lettres.

Quand Nous disons que le clergé doit étudier avec soin la littérature, Nous n'entendons pas seulement la nôtre, mais encore celle des Grecs et des Latins. Il faut même faire chez nous la part plus grande aux lettres romaines, parce que la langue latine accompagne dans tout l'Occident la religion catholique et sert à ses usages, et qu'en cette matière les esprits s'exercent en trop petit nombre ou trop négligemment, de telle sorte que le mérite d'écrire en latin avec noblesse et talent semble partout se perdre. — Les auteurs grecs doivent être eux-mêmes exactement étudiés : car les modèles de la Grèce brillent et l'emportent tellement en tous les genres, qu'on ne saurait rien imaginer de plus poli et de plus parfait. Chez les Orientaux, les lettres grecques continuent à vivre dans les monuments de l'Église et son usage quotidien. Ceux qui savent la littérature grecque, et cette considération est importante, entrent plus avant, grâce à cette science même, dans les secrets de la latinité.

Pénétrée de ces raisons et portée vers tout ce qui est honnête, beau et louable, l'Église catholique a toujours estimé les études littéraires à leur juste prix, et s'est montrée en tout temps extrêmement soucieuse d'en procurer l'avancement. — Effectivement, tous les saints Pères ont été lettrés dans la mesure où leur époque le permettait. On en voit parmi eux d'un génie et d'un art si remarquables, qu'ils ne le cèdent guère aux plus célèbres d'entre les Romains et les Grecs. — C'est l'Église qui a donné au monde ce grand bienfait, d'arracher à la destruction une grande partie des anciens ouvrages grecs et latins de poésie, d'éloquence et d'histoire. Personne n'ignore qu'à une époque où la littérature était négligée ou abandonnée, et où le bruit des armes l'empêchait de se faire entendre en Europe, parmi ces troubles et cette barbarie, un seul refuge leur resta : ce furent les communautés de moines et de prêtres.

Des Pontifes romains, Nos prédécesseurs, plusieurs se sont distingués par cette habileté dans les belles lettres qui assure le renom du savoir. A ce titre, le souvenir de Damase, des grands Léon et Grégoire, de Zacharie, de Sylvestre II, de Grégoire IX, d'Eugène IV, de Nicolas V et de Léon X, ne périra pas. Dans la longue suite des Papes, on n'en trouverait peut-être pas un à qui les lettres ne soient très redevables. Leur prévoyance et leur générosité ouvrirent de toutes parts des écoles et des collèges à la jeunesse avide d'instruction et préparèrent par des bibliothèques l'aliment des esprits. Les évêques reçurent l'ordre de fonder dans leurs diocèses des écoles de littérature : les savants furent comblés de bienfaits, et l'attrait de récompenses brillantes les excita à se surpasser. Tout cela est si vrai, si connu, que les détracteurs même du Siège apostolique ont convenu souvent que les Pontifes romains ont bien mérité des bonnes études.

Digitized by Google

L'expérience de ces avantages et l'exemple de Nos prédécesseurs Nous ont inspiré la résolution de veiller et de pourvoir activement à ce que ce genre de connaissances soit en honneur parmi les clercs et retrouve son ancien éclat. Votre sagesse et votre concours, Notre cher fils, Nous inspirent la plus grande confiance, et, dans l'exécution du dessein que nous venons d'exposer, Nous commencerons par Notre séminaire sacré de Rome. Nous voulons donc que l'on y ouvre des cours particuliers et appropriés aux jeunes gens les plus intelligents et les plus appliqués, qui, après avoir parcouru le cycle ordinaire des études littéraires italiennes, latines et grecques, pourront, sous la direction de maîtres capables, s'élever dans ces trois branches à une plus haute perfection.

Pour réaliser cela au gré de Nos souhaits, Nous vous chargeons de choisir des hommes dont la prudence et le zèle puissent être, sous Notre autorité, convenablement appliqués à ce dessein.

Comme gage des divines faveurs, et en témoignage de Notre bienveillance, Notre cher fils, Nous vous accordons affectueusement dans le Seigneur la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, auprès de Saint-Pierre, le 20 mai 1885, la huitième année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

LE second document pontifical est plus important encore que le premier, car il concerne un point fondamental dans l'Église du Christ : LA SOUMISSION A L'AUTORITÉ DE PIERRE, et l'union parfaite de tous les catholiques entre eux. Il fera certainement époque, et dans tout différend ultérieur il faudra le citer et s'y référer comme à la parole souveraine de la suprême autorité. Que les catholiques se pénètrent bien de ces magistrales paroles et nous aurons toujours la paix.

La lettre pontificale est adressée à S. Ém. le Cardinal Guibert, archevêque de Paris.

LÉON XIII, PAPE.

CHER FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE,

Votre lettre, remplie des sentiments du plus filial attachement et de la plus sincère dévotion envers Notre personne, a procuré un doux soulagement à Notre âme, contristée par une récente et grave amertume.

Vous comprenez que rien ne pourrait Nous être plus profondément pénible que de voir troublé parmi les catholiques l'esprit de concorde, que de voir ébranlé ce tranquille repos, cet abandon plein de confiance et de soumission, qui est propre à des fils, pour la paternelle autorité qui les gouverne. Aussi, à la seule manifestation qui se fait de quelque symptôme de ce genre,

Digitized by Google

pouvons-Nous ne pas en être grandement ému et ne pas songer aussitôt à prévenir le péril ? C'est pourquoi la publication récente d'un écrit, venu d'où on aurait dû le moins l'attendre et que vous déplorez, le bruit qui s'est fait à l'entour, et les commentaires auxquels il a donné lieu, Nous conseillent de ne pas Nous taire sur une question qui, pour être ingrate, n'en est pas moins opportune, soit en France, soit ailleurs.

Par certains indices qu'on observe, il n'est pas difficile de constater que, parmi les catholiques, en raison sans doute des malheurs des temps, il en est qui, peu contents de la situation de sujets qu'ils sont dans l'Église, croient pouvoir prendre quelque part dans son gouvernement, ou tout au moins qui estiment qu'il leur est permis d'examiner et de juger à leur manière les actes de l'autorité. Si cela prévalait, ce serait un très grave dommage dans l'Église de Dieu, en laquelle, par la volonté manifeste de son divin Fondateur, on distingue, de la façon la plus absolue, deux parts : l'enseignée et l'enseignante, le troupeau et les pasteurs, parmi lesquels il y en a un qui est le chef et le pasteur suprême de tous.

Aux seuls pasteurs il a été donné tout pouvoir d'enseigner, de juger, de diriger; aux fidèles il a été imposé le devoir de suivre les enseignements, de se soumettre avec docilité au jugement et de se laisser gouverner, corriger, conduire au salut. Ainsi il est de nécessité absolue que les simples fidèles se soumettent d'esprit et de cœur à leurs propres pasteurs, et ceux-ci avec eux au Chef et Pasteur suprême ; c'est dans cette subordination et dépendance que gît l'ordre et la vie de l'Église; c'est en elle que se fonde la condition indispensable du bien-faire et de tout mener à bon port. Au contraire, s'il arrive que de simples fidèles s'attribuent l'autorité, s'ils y prétendent comme juges et maîtres; si les inférieurs, dans le gouvernement de l'Église universelle, préfèrent ou tentent de faire prévaloir une direction différente de celle de l'autorité suprême, c'est un renversement de l'ordre ; l'on porte ainsi en beaucoup d'esprits la confusion et l'on sort de la voie.

Et il n'est pas nécessaire, pour manquer à un devoir si saint, de faire acte d'opposition manifeste, soit aux évêques, soit aux chefs de l'Église; il suffit que cette opposition se fasse par des moyens indirects, d'autant plus dangereux, qu'on se préoccupe de les mieux cacher par des apparences contraires. Ainsi on manque à ce devoir sacré lorsque, dans le même temps qu'on se montre jaloux du pouvoir et des prérogatives du Souverain Pontife, on ne respecte pas les évêques qui lui sont unis, ou l'on ne tient pas suffisamment compte de leur autorité, ou l'on interprête fâcheusement leurs actes et leurs intentions sans attendre le jugement du siège apostolique.

Semblablement, c'est faire preuve d'une soumission peu sincère d'établir comme une opposition entre un Pontife et un autre. Ceux qui, entre deux directions diverses, repoussent le présent pour se tenir au passé, ne donnent pas une preuve d'obéissance envers l'autorité qui a le droit et le devoir

Digitized by Google

de les guider : et sous ce rapport ils ressemblent à ceux qui, condamnés, voudraient en appeler au concile futur ou à un Pape mieux informé.

A cet égard, ce qu'il faut retenir, c'est que, dans le gouvernement de l'Église, sauf les devoirs essentiels imposés à tous les Pontifes par leur charge apostolique, chacun d'eux peut adopter l'attitude qu'Il juge la meilleure, selon les temps et les autres circonstances.

De cela il est le seul juge ; attendu qu'il a pour cela non seulement des lumières spéciales, mais encore la connaissance des conditions et des besoins de toute la catholicité auxquels il convient que condescende sa prévoyance apostolique. Il a le souci du bien universel de l'Église, auquel est subordonné le bien particulier de tous les autres qui sont soumis à cet ordre, doivent seconder l'action du directeur suprême, et servir au but qu'il veut atteindre. Comme l'Église est une et un son chef, ainsi est un le gouvernement auquel tous doivent se conformer.

Par l'oubli de ces principes, il advient qu'on voit s'amoindrir parmi les catholiques le respect, la vénération et la confiance envers celui qui leur a été donné pour guide, et qu'on voit se relâcher ce lien d'amour et de soumission qui doit river tous les fidèles à leurs pasteurs, les fidèles et les pasteurs au Pasteur suprême, lien dans lequel résident principalement la sécurité et le salut commun.

De même, par l'oubli ou par la négligence de ces mêmes principes, la voie la plus large reste ouverte aux divisions et aux dissensions entre catholiques, au grave détriment de l'union, qui est la marque distinctive des fidèles de Jésus-Christ, et qui, de tout temps, mais plus particulièrement aujourd'hui, en raison de la puissance coalisée de tous les ennemis, devrait être l'intérêt suprême et universel, devant lequel il conviendrait de faire taire tout sentiment de satisfaction personnelle ou d'avantage privé.

Ce devoir, s'il incombe généralement à tous, incombe d'une manière plus rigoureuse aux journalistes qui, s'ils n'étaient pas animés de cet esprit de docilité et de soumission, si nécessaire à tout catholique, continueraient à répandre et à aggraver l'inconvénient que nous déplorons. La tâche qui leur appartient, c'est, dans tout ce qui touche aux intérêts religieux et à l'action de l'Église dans la société, de se soumettre pleinement, d'intelligence et de volonté, comme tous les autres fidèles, à leurs propres évêques et au Souverain-Pontife, d'en suivre et d'en reproduire les enseignements ; d'en suivre l'impulsion avec un entier bon vouloir; d'en respecter et d'en faire respecter les décisions. Quiconque ferait autrement, en vue de servir les intentions et les intérêts de ceux dont nous avons, dans cette lettre, repoussé l'esprit et les tendances, faillirait à sa noble mission; et en vain se ferait-il l'illusion de croire qu'il sert ainsi le bien de la cause de l'Église, non moins que celui qui chercherait à atténuer ou à scinder la vérité catholique ou qui s'en ferait timidement l'ami.

Ce qui nous a conseillé de discourir avec vous de ces choses, Notre cher

Digitized by Google

fils, c'est, outre l'opportunité qu'elles peuvent avoir en France, la connaissance que Nous avons de vos sentiments et la manière dont vous avez su vous conduire, même dans les moments et les conditions les plus difficiles. Toujours ferme et courageux dans la défense des intérêts religieux et des droits sacrés de l'Église, vous les avez, dans une récente occasion encore, virilement soutenues, les défendant publiquement par votre parole lumineuse et puissante. Mais à la fermeté, vous avez su toujours joindre cette manière sereine et tranquille, digne de la noble cause que vous défendez; et vous avez montré constamment un esprit libre de passion, pleinement soumis aux décisions du Siège apostolique et entièrement dévoué à notre personne.

C'est pourquoi il Nous est agréable de pouvoir vous donner un nouveau témoignage de Notre satisfaction et de Notre très particulière bienveillance, Nous affligeant seulement de savoir que votre santé n'est pas telle que Nous l'aurions ardemment souhaité.

Nous faisons des vœux fervents et de continuelles prières au Ciel pour qu'il vous la rende bonne et que vous la conserviez longtemps. Et comme gage des divines faveurs, que Nous appelons abondamment sur vous, Nous vous donnons, du plus profond du cœur, notre bénédiction apostolique à vous, Notre cher fils, à tout votre clergé et à tout votre peuple.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 17 juin 1885, huitième année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

LIENS FRATERNELS. — LETTRES DE NOS AMIS.

Souscription pour permettre au MESSAGER *de se développer tout en baissant son prix d'abonnement.*

TROISIÈME LISTE.

M. J. Willemot, Gand	fr. 5,00
Rév. M. Van Besien, curé à Aeltre	» 10,00
M. Aug. Hennekinne, à Henne (Chenée)	» 10,00
Anonyme de Gand	» 20,00
Rév. M. H. Delvaux, aumônier, Namur	» 5,00
	fr. 50,00
Montant des listes précédentes	» 627,00
	fr. 677,00

Digitized by Google

Nous remercions vivement nos chers lecteurs de la symphatie qu'ils continuent à témoigner au petit *Messager*, par leurs souscriptions bienveillantes. Par suite de nouveaux arrangements pris avec nos éditeurs, il ne manque plus que 350 francs pour parfaire la somme nécessaire au développement de la *Revue* en 1885-86. Nous avons donc l'espoir de pouvoir continuer jusqu'à la fin de ce volume à publier des livraisons de 64 pages au lieu de 48.

L. 2 Juillet 1885.

Le mondanisme dans l'éducation. (3me article).

LES considérations générales des deux articles précédents, sont plus frappantes quand il s'agit du théâtre dans l'éducation des jeunes personnes et plus particulièrement encore dans les maisons dirigées par les Religieuses, les Vierges consacrées à Dieu.

Une circulaire adressée aux communautés religieuses, par Mgr Labis, évêque de Tournai, résume les inconvenances de ces pièces théâtrales. Nous reproduisons cet avertissement du vénéré prélat dont la judicieuse sagesse est restée proverbiale.

« Généralement on est frappé aujourd'hui des inconvénients qui résultent « des drames ou pièces de comédie dans les distributions de prix.

« C'est une perte de temps et un sujet de dissipation pour les élèves « pendant plusieurs mois, en même temps qu'un surcroît de fatigue pour « les maîtresses.

« Mais le côté le plus fâcheux de ces représentations, c'est de faire sortir « les jeunes personnes de ces habitudes de réserve et de modestie, qui sont « le plus bel apanage d'une éducation chrétienne, pour les donner en « spectacle et leur faire recueillir les applaudissements du public, en retour « de l'amusement qu'elles lui procurent. C'est un rôle qui sied mal tant « aux jeunes personnes qui le remplissent qu'aux religieuses qui les y « exercent; on peut craindre en outre que ces représentations n'inspirent à « la jeunesse le goût du théâtre, qui offre aujourd'hui de si graves « dangers.

« Par ces motifs, nous interdisons la représentation de tout drame, ou « pièce de comédie quelle qu'elle soit.

« Ne donnez pas trop d'éclat aux distributions de prix pour les jeunes « personnes ; n'y invitez pas une assemblée trop nombreuse. Contentez-« vous d'y faire figurer quelques élèves, par des morceaux de déclamation « simples et bien appropriés. Vous pouvez y ajouter un peu de piano et de « chant.

« Faites en sorte que tout se passe avec modestie. Veillez à ce que les « élèves ne s'y dissipent pas, afin qu'elles entrent en vacances dans de « bonnes dispositions. »

Digitized by Google

Le Père Meynard, dominicain, dans son remarquable traité sur les religieuses, fait cette question :

« Que faut-il penser des représentations théatrales dans les pensionnats « de jeunes filles ?

« C'est une récréation très inconvenante et très dangereuse. Ces sortes « d'exercices, outre la dissipation qu'ils entraînent nécessairement après « eux, développent outre mesure le désir de plaire et de se faire remarquer, « excitent le goût du monde et détruisent bien vite la simplicité et la « modestie, ornements précieux d'une jeune fille.

« Même en présence des élèves et des maîtresses seules, ces représen- « tations offrent des dangers assez graves pour les interdire, d'autant plus « que les avantages qu'on se propose, peuvent être obtenus sans cela.

« Le mal serait bien plus grand si ces représentations avaient lieu devant « un public de jeunes gens : Un tel spectacle est absolument déplacé dans « une communauté religieuse. » Ainsi répond le savant Meynard.

Il sied mal en effet aux religieuses qui ont quitté le monde pour revêtir le voile des vierges de s'occuper encore de divertissements mondains.

La charité ne peut pas servir de prétexte à ces abus, pour trouver les ressources et soutenir les écoles religieuses.

C'est sortir des limites du dévouement que de transformer, comme on l'a vu, les vierges du Seigneur en directrices de théâtre et les filles confiées à leurs soins en actrices, pour recueillir à l'entrée du théâtre la somme nécessaire à leur entretien. Vous ne formerez pas ainsi la femme forte de l'Évangile. Les païens mêmes ont le sentiment de la réserve qui convient à la femme.

Les Missions Catholiques rapportent en un récent article que dans les grandes villes du Japon, où le théâtre est la grande attraction des habitants et leur divertissement passionné, jamais une femme ne paraît sur la scène: Les rôles féminins sont remplis par des acteurs.

« La société du moyen âge était très respectueuse pour la femme, dit dans « son cours un savant professeur de nos universités de l'État. La femme ne « montait pas sur la scène ; elle y aurait perdu de sa modestie. »

Notre époque et nos pays qui ont perdu tout respect de toute chose, ont seuls franchi les limites que la religion et les convenances imposent.

Le respect de l'enfance, le *Puero major reverentia* que la loi naturelle dictait aux anciens, n'est-il même pas oublié chez nos chrétiens tombés plus bas parce qu'ils abusent de plus de lumière?

Les bals d'enfants !

O parents chrétiens !

O parents oublieux de votre propre bonheur ! Êtes-vous donc fatigués du sourire candide de vos enfants ? Ne viendra-t-il pas assez tôt le moment cruel pour vous, où rêveurs et passionnés, ils ne répondront plus à votre sourire, où votre société trop sérieuse les ennuiera, ou la fuyant, ils auront

Digitized by Google

hâte d'aller à leurs plaisirs et à leur débauche dont vous-même leur aurez inspiré trop tôt le goût ?

Enfin nous en sommes au bal des bêtes, plus ridicule, mais moins désastreux que le bal d'enfants. La haute société de Paris en est arrivée à ce degré d'aberration où conduit le mondanisme religieux : le bal des bêtes.

Le « tout Paris » riche, aristocratique, les classes dirigeantes, qui ne dirigent plus rien et qui ne se dirigent pas elles-mêmes ont donné cet hiver un bal où les dames du noble faubourg St-Germain étaient déguisées en cigales, en tigresses, en paons; des princesses, des marquises en hibou, en chauve-souris, en chatte !

Des gentilshommes paraissaient avec des têtes d'oiseau, de bêtes à cornes.

Ils possèdent aussi un cirque, le cirque Molier où l'on voit les descendants des plus illustres familles, sauter dans des cerceaux ou faire les clowns.

De frivoles leurs plaisirs deviennent bouffons; et de leur glorieux services rendus à la religion et à la société, les voilà tombés sur les trétaux à divertir la foule.

La frivolité de leur existence qui tourne à la pitrerie, fait tomber le respect qu'on gardait à l'illustration de leur nom et à l'élévation de leurs principes.

C'est un monde qui s'en va !

Oh! impies et destructeurs de l'ordre social, ne craignez pas. Ce n'est pas cette société affadie, ce ne sont pas ces hommes efféminés, oublieux de leur nom et de leur foi, qui vous arrêteront dans vos sinistres projets !

. . . . . .

Réveillons-nous au bruit de la dynamite qui ébranle le sol sous nos pas.

Ouvrons les yeux à la lueur du pétrole !

N'imitons pas, par le mondanisme religieux, par le mondanisme dans l'éducation, la noblesse du siècle dernier, qui s'étourdissait dans les plaisirs du Trianon pendant que dans leurs antres, les sociétés secrètes préparaient les horreurs de la Révolution et de la Terreur.

Si nous voulons sauver nos biens, si nous voulons sauver notre foi, redevenons des hommes, redevenons des chrétiens. W.

Genève, 31 mai 1885.

C'EST une bonne chose que « *le Messager des Fidèles* » pour ceux qui aiment Maredsous, et ses correspondances donnent la note vraie des sentiments de piété et de sérieux qui existaient encore chez beaucoup, mais demeuraient cachés à cause de l'isolement. Maredsous est un foyer simple, chaud et bienfaisant où l'on vient reprendre vigueur.

Je me trouve loin du pays natal ; mais votre Revue me suit : elle devrait suivre tout bon patriote dans quelque lieu ou pays où les circonstances le poussent. D. S.

Digitized by Google

T. — (Angleterre), 18 juin 1885.

Vous ne pourriez croire avec quel intérêt nous lisons votre petit journal de famille. Je suis sûre que notre Père Saint Benoît doit jeter des regards de complaisance sur une œuvre qui parvient si heureusement à établir des liens intimes entre les différentes branches de sa grande famille, répandue par tout l'univers. M.

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Grâces obtenues par l'intercession de saint Benoît.

EN mars 1882, le saint Patriarche continua à répandre ses bienfaits sur les habitants de Surice. Un fermier de ce village avait à constater depuis de nombreuses années des mécomptes considérables dans son bétail. La médaille placée dans chaque étable et à l'abreuvoir le préserva de nouveaux accidents. Aussi vient-il chaque année remercier saint Benoît.

Un habitant de la même localité avait de grandes frayeurs nocturnes ; Il est venu prier saint Benoît qui lui a rendu le calme et la tranquillité.

Quatre enfants, également de Surice, ont été guéris par la médaille, de leurs frayeurs nocturnes.

Une personne d'Yves avait été atteinte de folie furieuse. La médaille de saint Benoît et la bénédiction de saint Maur, lui rendirent le calme et la raison.

Avril 1882.

Lucie C*** d'Oret, souffrant beaucoup de la jambe, se fit amener à Maredsous et reçut la bénédiction de saint Maur. A son retour, elle put

Digitized by Google

descendre de voiture sans l'aide de personne, et le lendemain, elle se trouvait radicalement guérie.

Une petite fille de Flavion, âgée déjà de onze ans, était en proie à une tristesse et à des terreurs étranges. Toutes les nuits, on l'entendait pleurer et pousser des cris. Sa mère, femme d'une vive piété, vint avec elle au monastère et demanda la bénédiction de saint Maur, qui délivra l'enfant de toutes ces agitations alarmantes. En reconnaissance la bonne mère offrit un don à saint Benoît.

A la même époque un épileptique d'Oret fut guéri par le même moyen. Deux personnes d'Ermeton-sur-Biert furent délivrées d'une toux chronique menaçant de tourner en maladie de langueur.

Mai 1882.

Théodore C*** de Denée souffrait horriblement de la goutte sciatique. Il avait employé remèdes sur remèdes, mais inutilement. Dieu avait réservé à saint Maur le pouvoir de guérir ce pauvre ouvrier.

Deux personnes des environs, atteintes de la danse de saint Gui, furent, vers le même temps, guéries par la bénédiction de saint Maur.

Quatre autres, après s'être approchées des saints Sacrements, et avoir reçu la bénédiction de saint Maur, se sont vues délivrées de leur abattement et d'horribles agitations d'esprit et de conscience.

Maria M*** de Corroy était menacée de perdre un œil. La médaille et la bénédiction de saint Maur, ont fait cesser les écoulements périodiques du liquide visqueux qui sortait de l'œil malade et purifié complètement cet organe si précieux.

Joseph D*** d'Ermeton-sur-Biert avait un douloureux gonflement à la cheville. Après une neuvaine à saint Benoît, il a pu venir remercier son bienfaiteur. L'application de la médaille avait chassé toute inflammation.

Mathilde D*** de Biesme, souffrait depuis plusieurs années d'attaques de nerfs et d'une maladie de cœur. Ses parents avaient fait toutes les démarches possibles pour obtenir sa guérison ou lui procurer du moins quelque soulagement dans ses souffrances. Tous les remèdes étaient demeurés inutiles. La pauvre enfant ne se soutenait plus qu'avec un peu d'eau et de sucre. On l'amena enfin en pèlerinage à saint Benoît, et la bénédiction de saint Maur rétablit complètement la jeune fille, qui jouit maintenant d'une bonne santé.

Actions de grâces.

NOTRE grand saint Benoît a fait beaucoup d'heureux pendant ce dernier mois. Nous avons eu connaissance d'une quinzaine de faveurs accordées par sa puissante intercession.

Et d'abord notre glorieux Père continue à combler de ses faveurs les *enfants*. Il en a guéri plusieurs, qui étaient en grand danger.

Si saint Benoît a une prédilection spéciale pour le jeune âge, il ne se

Digitized by Google

montre pourtant pas moins bon, ni moins généreux envers tous les autres âges, quand on l'invoque avec confiance et pureté de cœur. Écoutez cette simple liste de grâces, touchante réponse de saint Benoît aux cris de la misère ou de l'infortune suppliante :

Jeune homme guéri d'une bronchite chronique à la suite d'un pèlerinage et d'une neuvaine à notre saint Père Benoît. Goutte sciatique de 6 semaines disparue par la médaille.

Effrayante mortalité dans un troupeau de moutons arrêtée sur-le-champ par la même médaille miraculeuse.

Suspension des accès d'épilepsie et soulagement dans un autre cas de même maladie à la suite de la bénédiction de saint Maur. Diminution d'accès de folie et paix recouvrée après la même bénédiction. Soulagement dans divers cas de maladie de poitrine et d'estomac.

Douce agonie et bonne mort.

Enfin laissez-moi vous signaler un dernier trait de bonté et de compassion de saint Benoît.

Une terrible épreuve s'était abattue sur une famille. Tous les efforts employés pour la conjurer n'obtenaient aucun résultat. La pauvre mère de cette famille est venue confier sa peine à saint Benoît. Qu'est-il arrivé ? Après le pèlerinage, l'épreuve avait entièrement disparu.

Beauraing, juin 1885.

MON RÉVÉREND PÈRE,

CELUI qui vous présentera cette lettre est le père d'un enfant que saint Benoît a guéri miraculeusement. Atteint d'une violente fluxion de poitrine, le pauvre petit n'avait plus, selon ce que disait le médecin, que peu d'heures à vivre. Une idée subite me vint, suggérée assurément par la lecture de votre *Messager des fidèles* auquel je suis abonné. Il faut, dis-je, à la pauvre mère éplorée, il faut recommander votre petit à saint Benoît : il le guérira, soyez en sûr. On commença une neuvaine de prières et peu de jours après, l'enfant était totalement délivré de sa fluxion. Merci au grand saint Benoît.

Par reconnaissance pour un aussi insigne bienfait, le père est allé à pied au sanctuaire du Maredsous. C'est un brave ouvrier de notre paroisse : nous sommes si heureux qu'il ait été ainsi favorisé. B.

B. le 26 juin 1885.

MON RÉVÉREND PÈRE,

UNE pauvre mère de famille indigente, souffrant de plaies aux jambes depuis plusieurs années, voit son mal s'augmenter graduellement ; les médecins se déclarent impuissants à la guérir. Elle est presque l'unique soutien de ses enfants en bas âge et pour le moment elle est tellement souffrante qu'il lui est impossible d'aller travailler pour gagner quelque chose. La pauvre femme est désespérée ; de plus elle a déjà vu mourir cinq de ses enfants et il y en a encore un qui s'en va de langueur.

Digitized by Google

Je lui ai donné une médaille de saint Benoît et l'ai engagée à commencer une neuvaine en s'approchant des sacrements, ce qu'elle m'a promis. De mon côté, je lui ai dit que je l'aurais recommandée aux prières des RR. PP. Bénédictins, en priant d'entretenir pour elle pendant neuf jours une lampe devant la statue de saint Benoît.

Je viens donc, Mon Révérend Père, recommander cette infortunée à votre charité et la puissante intercession de saint Benoît. Je me charge des frais du luminaire et de plus d'une messe à la même intention que je demande le plus tôt possible.

Agréez, Mon Révérend Père, mes remerciements anticipés et l'expression de mon respect. J. M. DE B.

B. le 3 juillet 1885.

MON RÉVÉREND PÈRE,

SAINT Benoît nous a bien particulièrement exaucés : avant la fin de la neuvaine la pauvre mère de famille souffrant de plaies aux jambes depuis plusieurs années a vu un de ses pieds guéri. Tous les remèdes, employés jusqu'à présent avaient été impuissants à la guérir.

Reste encore l'autre jambe horriblement ouverte. La pauvre femme va commencer une seconde neuvaine en appliquant la médaille de saint Benoît sur la partie malade. Je lui ai promis de faire brûler de nouveau pendant neuf jours une lampe devant la statue de saint Benoît en reconnaissance de la faveur obtenue et pour solliciter une guérison complète.

Voudriez-vous bien, Mon Révérend Père, vous charger de ce luminaire et solliciter quelques prières encore en faveur de cette pauvre mère déjà bien reconnaissante.

Agréez, Mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments respectueux.

J. M. DE B.

Recommandations.

DE nombreuses personnes sont venues se recommander de vive voix ou par écrit à la puissante protection de saint Benoît. Voici les diverses intentions.

10 conversions.

9 vocations.

7 personnes tourmentées par des peines intérieures.

3 examens.

Besoins spirituels et temporels de 3 communautés religieuses.

Grâce d'une bonne mort.

Une cinquantaine de malades souffrant de diverses maladies : névralgies, bronchites, inflammations intérieures, maladies nerveuses et mentales, langueurs, rhumatismes, dartres etc.

Pour toutes ces intentions on s'est recommandé aux prières des moines

Digitized by Google

et des sympathiques lecteurs du *Messager des fidèles ;* on a fait brûler un cierge ou une petite lampe devant la statue de saint Benoît pendant un triduum ou une neuvaine ; quelques personnes ont fait célébrer le saint sacrifice de la Messe.

LES DEUX MÉDAILLES.

Conversions à l'heure de la mort, obtenues par l'usage de la médaille de Saint-Benoît.

(Souvenirs d'un moine missionnaire en Angleterre.)

J'AVAIS un matin à me rendre auprès de deux malades. Cette double visite m'offrit de bien étranges coïncidences. Jusqu'à ce jour je n'avais jamais eu affaire avec des soldats, et, chose étonnante! aujourd'hui les deux malades vers lesquels je dirigeais mes pas, se trouvaient être soldats l'un et l'autre. De plus, ce qui ne m'était jamais arrivé encore dans notre localité, je devais en chemin rencontrer un détachement de soldats. Je venais à peine de franchir le seuil de notre monastère (1), que je vis la route inondée comme d'une mer de sang. C'était la garnison de *Lietchfield*, à quelques lieues d'ici, qui arrivait à cheval en uniforme rouge. En un instant le spectacle avait attiré des centaines de têtes aux portes et aux fenêtres. Les cavaliers brillaient dans leurs cottes d'armes d'un rouge écarlate, sur lequel le joli baudrier blanc resplendissait comme de la neige fraîchement tombée; les casques en métal poli étincelaient de mille feux aux rayons ardents du soleil, tandis qu'à certains moments le panache coloré des officiers, agité par le piétinement des chevaux, se balançait gracieusement dans les airs. Ils se rendaient pour les exercices annuels au parc situé à une lieue d'Erdington. Je me plus à les suivre des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans les tourbillons de poussière qu'ils soulevaient. Mais revenons à nos malades.

J'ai déjà dit qu'ils avaient été soldats. Mais depuis lors, que de changements! Voici le premier malade: ce n'est plus le coursier écumant qui le porte, mais une misérable béquille soutient ses pas chancelants;le casque doré a fait place à un chapeau crasseux, la poitrine, où reluisait jadis l'éclat de la cotte d'armes et la blancheur du baudrier, est couverte d'un frac démodé ; bref, de toute la beauté du fier soldat qui jadis avait combattu les Russes en Crimée, il ne restait plus à l'intérieur que l'inviolable fermeté d'un cœur guerrier et à l'extérieur qu'un œil plein de feu : les flots du temps avaient altéré ou emporté le reste. Comment se faisait-il que moi, en qualité de prêtre catholique, je m'approchais de ce vieux soldat, protestant lui-même comme ses parents et ses aïeux ? Il m'avait fait appeler ; une plaie dangereuse à la jambe, qui faisait tous les jours des progrès, lui rongeait les os jusqu'à la moëlle. Quand sa femme était sortie pour le travail, il passait des heures en-

1. Le prieuré de St-Thomas d'Erdington situé près de Birmingham et occupé par des moines de notre ordre appartenant, comme ceux de Maredsous, à la congrégation de Beuron.

Digitized by Google

tières, seul, assis dans sa chambrette enfumée et prêtant l'oreille au bruit des gouttes de pluie qui tombaient une à une de son pauvre toit; ou bien encore, comme il ne pouvait s'empêcher de songer à quelque chose, il avait parfois réfléchi, disait-il, à deux choses : aux événements de Crimée, et sur la religion qui serait la meilleure à pratiquer à l'heure de la mort. Ce dernier point était maintenant décidé pour lui, il voulait à tout prix mourir catholique.

« Et qu'est-ce qui vous a conduit à cette solution ? » demandai-je au vétéran. — « Déjà au régiment, reprit-il, je fis la connaissance de plus d'un brave soldat catholique; ici même, je me rendis parfois à votre église; je porte également depuis longtemps une médaille catholique, qu'une personne m'a mise autour du cou. » Il me la montra; c'était la médaille de notre bienheureux Père saint Benoît ! — Depuis ce jour, je m'assis souvent dans la chambrette enfumée et expliquai le catéchisme au pauvre invalide qui recevait avec joie mes instructions. Un jour, que je lui développais l'obéissance que tout catholique doit à l'Église et comme quoi il ne lui est pas permis de suivre sa propre voie en matière de foi, il fit, à ma grande hilarité, ses commentaires sur ce point : « Cela est raisonnable, dit-il, tandis que toute la dignité du soldat se rallumait dans ses yeux, il faut de la subordination; sans subordination, mon Dieu, qu'aurait-on fait en Crimée? » — Après quelque temps, le bon vieillard reçut dans la même chambrette le saint baptême et la première communion qui le combla de bonheur. Il ne pouvait dire avec certitude s'il avait déjà été baptisé auparavant. Quoi qu'il en soit, en Angleterre, le Rituel prescrit de rebaptiser sous condition tous les convertis. Ainsi fut accompli le vœu de cet honnête soldat, de mourir en catholique et, avec le vieillard Siméon, il pouvait entonner son « *Nunc dimittis* » Laissez maintenant, Seigneur, aller en paix votre serviteur! Il n'eut plus longtemps à attendre. Quelques jours après, un matin de bonne heure, je fus appelé chez le patient. La plaie de la jambe avait, en s'élargissant, ouvert une artère pendant la nuit: je trouvai le pauvre homme baigné dans son sang, couché sur son pauvre lit. On eut dit une figure de cire. Il demanda avec ardeur à recevoir les derniers sacrements, que je lui administrai aussitôt. Le médecin, qui était accouru, après les premiers pansements fit aussitôt transporter le malade à l'hôpital de Birmingham. Le lendemain on lui amputa la jambe, et le jour suivant il rendait son âme à Dieu.

J'ai parlé d'un autre malade chez qui je me rendais ce même matin. C'était également un soldat, il avait le corps bâti en hercule et les traits du visage respiraient une grande noblesse. Il pouvait avoir trente ans. Je lui demandai pourquoi il m'avait fait appeler, puisqu'il était protestant. « Parce que je dois mourir, et ne veux pas mourir protestant »: telle fut encore ici, à mon grand étonnement, sa réponse catégorique. — « Mais, dis-je, vous n'êtes pas si dangereusement malade que vous deviez déjà songer à la mort. » Il repartit : « Il n'y a que quelques jours que je suis souffrant; j'ai été soldat en Afrique et dans les Indes et viens de rentrer chez moi pour

Digitized by Google

me marier. Mais il n'est plus question de cela : je sens dans ma poitrine quelque chose qui me dit avec certitude : tu dois mourir. Puisqu'il n'y a rien à y faire, je veux au moins mourir catholique. » — « Et comment cette idée vous est-elle venue? » — « Je ne puis m'en rendre compte, reprit-il, car je ne connais que peu la religion catholique. Mais il me semble qu'elle m'est indispensable pour bien mourir. Je possède cependant quelque chose de catholique qu'un soldat m'a recommandé de porter comme préservatif. » — Et il me montra la médaille suspendue à son cou. Je pouvais à peine en croire mes yeux; c'était de nouveau une médaille de notre bienheureux Père saint Benoît ! J'instruisis sur-le-champ le brave soldat des principales vérités de la foi et, sur ses instances, je lui administrai aussi les derniers sacrements. Il les reçut avec les marques les plus touchantes d'une vraie et sincère dévotion.

Quelques jours après, je me trouvais à la fenêtre, les yeux tournés vers le cimetière, quand je remarquai une jeune femme qui vint déposer, au milieu d'un torrent de larmes, une guirlande de fleurs sur la tombe la plus récente. Le pauvre soldat était mort si vite, que le lendemain même de notre première entrevue, il n'aurait déjà plus été capable de faire la démarche à laquelle il se sentait poussé. La tombe s'était maintenant refermée sur lui. C'était sa fiancée qui venait y déposer une couronne !

Voilà l'histoire des deux médailles. A la question comment il s'était fait que les deux malades avaient, immédiatement avant leur mort, désiré avec une si remarquable assurance d'être ramenés dans le giron de la sainte Église, je ne trouvai d'autre réponse que cette circonstance que tous deux avaient porté la médaille de saint Benoît. Depuis le moment où ce grand moine, debout devant l'autel, a exhalé sa belle âme qui s'envola de la terre vers le ciel par une voie lumineuse, bien souvent, et d'une manière éclatante, il a fait voir à ses dévots serviteurs, que ce n'est pas en vain qu'on l'invoque comme patron de la bonne mort ! D. T. E.

L'EXILÉ DE SALERNE.

HUIT siècles ont passé sur le monde et l'Église,
Depuis que dans l'exil, victime d'un tyran,
Marquant au sceau du ciel sa divine entreprise,
Mourut Grégoire sept, l'immortel Hildebrand.
Comme un écho lointain des cantiques de gloire
Que le peuple entonna sur son sacré tombeau,
Du golfe de Salerne un grand cri de victoire
Retentit et parcourt l'univers à nouveau.

Digitized by Google

O vous, qui chancelez dans votre foi débile,
Et tremblez pour le sort de Rome et de son Roi,
Comme si du Sauveur l'Église était fragile,...
Dissipez votre crainte et calmez votre effroi !
Si l'enfer déchaînant la foudre et la tempête
Pouvait faire sombrer la barque du pêcheur,
Il l'eût fait au moment, où le vaillant athlète
Succombait épuisé d'efforts et de douleur.

Au couchant de ses jours, le vainqueur de Canosse,
Défendu malgré lui par le fougueux Guiscard,
Craignant de ses sujets la trahison féroce,
Vers le sol de l'exil dirigea son regard.
Il s'éloigna de Rome, et gravit la montagne
Qui porte à son sommet le superbe Cassin,
Puis par les plaines d'or de la riche Campagne
A l'antique Salerne il fixa son destin.

Au milieu des soucis d'une lutte héroïque,
Le pontife zélé pour la gloire de Dieu
Consacra de ses mains l'auguste basilique,
Qui garde le tombeau de l'apôtre Mathieu.
Il fit entendre encor sa parole éloquente,
Qui flétrit l'injustice et déposa les rois...
Mais, malgré les élans de sa vieillesse ardente,
Hildebrand n'avait plus qu'une mourante voix.

Le soir était venu sur sa grande journée.
Le ciel tant désiré brillait à l'horizon,
Et, l'âme de vertus et de souffrance ornée,
Le pontife aspirait à cueillir sa moisson...
Le mal alla croissant, et Dieu lui fit connaître
Que son courage altier n'en triompherait pas ;
Avide de voler dans les bras du bon Maître,
Saint Grégoire sourit à son prochain trépas.

Puis, scrutant ses travaux, depuis que jeune moine
Léon IX l'enleva du calme de Cluny,
Ses combats pour l'Église et son saint patrimoine,
Tristement couronnés des lauriers du banni,
Le pieux Hildebrand, dans la crainte cruelle
Qu'un zèle trop amer n'ait dévoré ses jours,
Manda les cardinaux de son parti fidèle
A l'entour de sa couche, et leur fit ce discours :

« Mes fils, je vais mourir !... — Dieu me fait cette grâce
« Mais avant de paraître au divin tribunal,
« Il faut que de mon cœur le repentir efface
« Tout désordre passé, même l'ombre du mal.

Digitized by Google

« Je vous ordonne donc, de par l'obéissance,
« De m'accuser sans crainte à la face de Dieu,
« Si dans tous mes desseins, et dans ma résistance,
« Au plus léger excès mon zèle a donné lieu. »

Comme au coup de tonnerre en une nuit d'orage
Succède un calme plat, doublement solennel,
Dans les rangs consternés de l'illustre entourage,
Un silence de mort répond à cet appel...
Mais bientôt la louange à la stupeur fait place :
« La justice a guidé tes actes, Hildebrand !
« Nous suivrons le chemin que ta gloire nous trace...
« Le triomphe assuré te proclamera grand ! »

Puis, brisés de douleur, d'angoisse et de détresse,
« Mais pourquoi, » dirent-ils, « Pontife tant aimé,
« Quand mugit l'ouragan, quand le danger nous presse,
« Abandonner aux loups le troupeau désarmé? »
Une larme perla dans le regard sublime,
Dont l'athlète expirant semblait fixer la mort,
Et, le front radieux, l'exilé magnanime
Sur son corps défaillant fit un dernier effort :

« Courage, mes enfants, du haut de la patrie,
« Où le Christ va bientôt me serrer dans ses bras,
« Je vous délivrerai de l'enfer en furie,...
« Mon esprit et mon cœur ne vous quitteront pas ! »
Et sentant s'approcher l'heure du sacrifice,
Il résuma sa vie en ce mot solennel :
« J'ai chéri la vertu, j'ai détesté le vice,
« C'est pourquoi dans l'exil je meurs en criminel. »

Le soupir du banni fut un cri de victoire
Qui remplit les chrétiens d'un courage nouveau.
Et le ciel attesta la vertu de Grégoire,
Par des signes nombreux produits sur son tombeau.
Huit siècles ont passé sur le monde et l'Église,
Depuis que le grand pape exhala son soupir.
Le triomphe éclatant de sa vaste entreprise
Nous est un gage sûr d'un meilleur avenir.

Des temples de Pæstum perdus dans la bruyère
Aux superbes rochers des côtes d'Amalfi,
Du dôme de Salerne au palais de Tibère,
Hildebrand jette au monde un immortel défi :
Que la vague mugisse et que la foudre gronde...
La barque du pêcheur affronte l'ouragan.
Le Christ est son pilote, il a vaincu le monde,
Et son souffle suffit pour calmer l'océan.

Digitized by Google

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

L'ABBAYE DE St-BENOIT DE FORT-AUGUSTUS EN ÉCOSSE.

LES *Missions catholiques* publient sur notre sœur d'Écosse un long article dont nous reproduisons ici un des principaux passages. Il est de nature à intéresser les amis de l'ordre de St-Benoît :

Majestueusement assis sur les rives pittoresques du *Lock Ness*, dont il commande l'une des entrées, le monastère des Pères Bénédictins de Fort-Augustus attire nécessairement les regards du voyageur, qui descend le canal Calédonien ou qui se dirige d'Inverness vers l'intérieur. Bâti, grâce à la munificence de lord Lovat, chef d'une noble famille écossaise, dont le nom est depuis longtemps synonyme de générosité, agrandi et embelli par les mains princières des grands seigneurs anglais catholiques, le magnifique monastère de Fort-Augustus voit revivre dans son enceinte les vertus si noblement pratiquées autrefois dans l'île des Saints.

Un beau collège, encore à ses débuts et déjà florissant, est annexé à la pieuse demeure des disciples de St-Benoît, qui y forment à la piété par leur exemple et aux connaissances libérales par leur science, les fils des gentilshommes et des riches landlords qui désirent donner à leurs enfants une éducation distinguée et surtout parfaitement catholique. Les élèves entendent tous les jours la messe conventuelle, et sans y être le moins du monde astreints, on les voit souvent assister aux Matines et aux Laudes des grandes fêtes. C'est encore en compagnie de leurs professeurs religieux qu'il parcourent la contrée sauvage et agreste environnant le monastère, ou qu'ils font de *belles parties de bateau* sur le *Lock Ness*. Rien d'agréable, en effet, comme une promenade sur le lac en été, surtout par un beau jour du mois de juin, le soir, lorsque les rayons du soleil couchant inondent la vallée et dorent les sommets abruptes des montagnes environnantes. On voit, d'un côté, le monastère, dont les tours et les campaniles se mirent dans les eaux bleues du lac Ness ; de l'autre les forêts et les chaumières égayées par les teintes roses du soleil couchant, tandis qu'au loin, les vagues s'abattent joyeusement dans une brume d'or. Le dimanche, lorsque la voix solennelle et puissante de la grosse cloche appelle les catholiques à la grand'messe, la modeste chapelle provisoire du monastère est bientôt remplie d'étudiants, de propriétaires et de paysans des environs qui assistent tous à l'office divin dans l'attitude la plus religieuse.

Toutefois, parmi ces derniers, ceux-là seuls qui connaissent bien l'anglais

Digitized by Google

viennent au monastère, les autres vont entendre la messe et le sermon prêché en *gaëlic*, à la petite église paroissiale desservie par un prêtre du clergé séculier. A la sortie de la sainte messe, les élèves se livrent à différents jeux particuliers à l'Écosse, tels que le *foot-ball*, etc. au grand scandale des pharisiens protestants qui ne peuvent pardonner aux catholiques de *profaner* ainsi le jour du Seigneur en jouant comme un autre jour de la semaine. Quant aux moines, ils vont se promener en grand costume bénédictin, car on ne peut les forcer à changer leur habit monastique lorsqu'ils sortent du couvent : ils sont dans la propriété privée du lord donateur dont il a été parlé plus haut et peuvent s'habiller comme ils le jugent préférable.

Presque tous les religieux du monastère de Fort-Augustus sont des convertis, et, ici comme ailleurs, les circonstances qui ont amené ou accompagné leurs conversions sont des plus intéressantes. Je ne m'arrêterai pas à celles qui concernent quelques-uns des Révérends Pères que j'ai l'honneur de connaître à Fort-Augustus, je ne suis nullement autorisé à entrer dans de semblables détails. Qu'il me suffise de dire que nous retrouvons à notre époque les mêmes exemples d'abnégation et de générosité qui faisaient autrefois la gloire des Ordres monastiques. On rencontre au XIXe siècle, comme au temps de saint Bernard, des personnages d'extraction noble et illustre, maîtres de fortunes magnifiques et qui, après avoir trouvé la vérité religieuse, viennent mettre joyeusement leurs richesses aux pieds d'un prieur ou d'un abbé, et leur science et leur expérience au service de l'Église et de leur Ordre. Le spectacle quotidien d'hommes de ce caractère contribue plus éloquemment que les beaux discours à la formation de la jeunesse catholique ; aussi les élèves des Jésuites ou des Bénédictins ont-ils ici, comme en France, la réputation très méritée d'être de ceux dont la libre Angleterre a le droit d'être fière. Les brillants examens que passent ces jeunes gens et l'exercice journalier des vertus qui leur ont été enseignées surtout par l'exemple de leurs maîtres, sont là pour attester que, par ses écoles, l'Angleterre catholique est à la veille de reprendre, avec les glorieuses traditions du passé, la place élevée qui lui revient de droit.

L'abbaye de Fort-Augustus, grâce à la position centrale qu'elle occupe dans les Highlands, est appelée à devenir un grand foyer apostolique, d'où la lumière de la vraie foi rayonnera sur les pauvres populations hérétiques, dispersées dans les vallées solitaires, sur les plateaux dénudés ou au pied des montagnes abruptes de cette sauvage contrée. Ce serait vraiment une noble tache que de reprendre l'œuvre d'apostolat si dignement inauguré au VIe siècle par saint Columba et les moines irlandais d'Iona. Aussi bien, ce sont les fils de Saint-Patrice que l'on trouve aujourd'hui encore dans presque tous les presbytères de l'Écosse, surtout depuis le rétablissement de la hiérarchie. Ils se dévouent avec le même zèle que leurs compatriotes les moines d'Iona, à la seconde conversion des Écossais. Comme eux, sous l'habit du rédemptoriste, du jésuite, ou du prêtre séculier, ils parcourent les

Digitized by Google

Hautes-Terres, traversant les torrents, les rivières et les locks nombreux qu'ont traversés jadis les premiers missionnaires de la Calédonie. Et, si les prodiges ne marquent plus chacune de leurs étapes, comme à l'époque où Dieu se plaisait en quelque sorte à semer les miracles sous les pas des moines, du moins les miracles de la grâce s'opèrent encore, nombreux et remarquables dans les âmes bien disposées.

NOTICE SUR LA FONDATION DE KONING'S HOEVEN PRÈS DE TILBOURG. (HOLLANDE.)

LORSQU'AU mois de novembre 1880 eut lieu par toute la France l'exécution des fameux décrets du mois de mars précédent, le monastère des Trappistes de Ste-Marie-du-Mont, au diocèse de Cambrai, était dans les plus vives alarmes et attendait, dans une fiévreuse agonie, l'arrivée des agents de la force publique. Le R^me^ P. Dom Dominique, alors abbé de ce monastère, pensant que l'éloignement des religieux en cas d'expulsion ne pouvait durer que quelques mois au plus, s'était borné à indiquer à chacun des maisons amies où l'on put recevoir l'hospitalité en attendant la fin de la crise. L'orage cependant passa au-dessus de Ste-Marie-du-Mont ; grâce à Dieu ses pieux habitants en furent quittes pour les angoisses de la peur. Mais le R^me^ P. abbé comprit bien vite que la situation était désormais des plus précaires, et il résolut de prendre des mesures contre un avenir toujours menaçant. Le Révérendissime Vicaire Général Dom Jean de Durat, l'engagea fortement dans cette voie. Dom Sébastien, l'ancien capitaine Wyart des Zouaves Pontificaux, venait de terminer à Rome ses études théologiques et était de retour au monastère depuis quelques semaines. Ce fut lui qu'on chargea de chercher un refuge. Il dirigea ses pas vers la terre hospitalière des Pays-Bas où il comptait bon nombre de ses anciens compagnons d'armes. Après bien des marches et contremarches (car le pays avait déjà été exploré par les envoyés de bien de communautés religieuses françaises qui avaient pris les devants et occupaient les établissements qui pouvaient convenir), le 8 décembre 1880, jour de l'Immaculée Conception de la T.-S.-V. Dom Sébastien fut mis en rapport avec l'excellente famille Houben de Tilbourg, dans la province du Brabant septentrional. Celle-ci lui offrit divers bâtiments de ferme avec environ 50 hectares de terres et prairies, labours et bruyères, pour une durée de trois ans sans aucune redevance et avec faculté, après ce terme, de se rendre locataire ou propriétaire de l'immeuble et d'autres terrains voisins, à un prix raisonnable. Ces bâtiments consistaient en une grande bergerie de près de 70 mèt. de long, connue dans le pays sous le nom de *Schaepkooi*, et de deux petites métairies distantes de 200 à 300 mètres, et faisaient partie de ce qu'on appelle les métairies royales (Koning's hoeven) parce qu'en effet le roi Guillaume II de Hollande avait autrefois fait construire ces bâtiments, et tracé les magnifiques ave-

Digitized by Google

nues qui traversent les terres qui en dépendent. Il faut pourtant avouer que cette propriété n'a de royal que le nom, et il n'y a là que des bâtiments de ferme fort simples, couverts en chaume, et ressemblant en tout aux pauvres métairies des fermiers voisins. Quant aux terres elles sont dans toute cette contrée d'une qualité fort médiocre et ne produisent guère que du fourrage pour les bestiaux, des seigles, de l'avoine et des pommes de terre petites, mais de bonne qualité. Il n'y a de remarquable que les avenues plantées d'arbres et tirées au cordeau avec une symétrie peut-être un peu monotone.

L'offre de la famille Houben fut acceptée et l'on s'occupa immédiatement d'obtenir la résiliation des baux des fermiers, et de faire à la bergerie qui devait servir de couvent, les travaux d'appropriation nécessaires. Le 1er mars 1881, le Père Dom Jérôme sous-prieur de Ste-Marie-du-Mont, avec deux religieux de chœur et quatre frères convers, alla prendre possession du refuge. Un novice de chœur vint bientôt augmenter la petite communauté qui se mit immédiatement à suivre la vie régulière. Une chambre d'une des métairies fut transformée en chapelle ; les religieux de chœur y psalmodiaient la nuit et le jour l'Office divin. Les Dimanches à Matines on chantait le *Te Deum*, et chaque soir on ne manquait pas de chanter le *Salve Regina*, si cher aux enfants de St Bernard.

Dans cette même métairie il y avait le chapitre et le dortoir. Dans l'autre se trouvaient le réfectoire, la cuisine et le vestiaire. La simplicité et la pauvreté brillaient de leur plus vif éclat dans ce nouveau Bethléem et les privations de tout genre donnèrent souvent aux nouveaux venus l'occasion de pratiquer la vertu, et quand plus tard quelques-uns d'entre eux retournèrent à Ste-Marie-du-Mont, leurs visages amaigris et hâlés disaient assez quelle vie dure et pénible ils avaient dû mener.

Les lieux réguliers étant ainsi distribués provisoirement entre les deux métairies, la bergerie restait libre et était abandonnée aux ouvriers qui s'occupaient à en faire un corps d'habitation propre à servir de couvent à une trentaine de religieux. Le 5 août 1881, les travaux furent terminés, et le Rme P. Dom Dominique, assisté du R. P. de Beer, Supérieur Général des frères de la Miséricorde résidant à Tilbourg, fit la bénédiction solennelle du refuge, en présence d'un grand concours de peuple venu de Tilbourg et des environs. Il est juste de rendre ici, en passant, hommage au dévouement généreux et empressé du R. P. de Beer qui ne manqua jamais à la petite communauté, comme aussi aux charitables prévenances des habitants de Tilbourg qui remplirent bien souvent l'office de la Providence pour les pauvres Trappistes de Koning's hoeven.

A son départ, le Rme P. Dom Dominique emmena avec lui Dom Jérôme et laissa comme Président de la nouvelle fondation le R. P. Nivard, profès de Ste-Marie-du-Mont, récemment revenu d'Afrique.

Enfin les dangers d'expulsion paraissant momentanément écartés, et le délai pour jouir gratuitement de la propriété concédée étant sur le point d'ex-

Digitized by Google

pirer, le Chapitre Général, décida le 25 août 1883, que la petite communauté serait érigée en fondation régulière de la filiation de Ste-Marie-du-Mont avec le R. P. Dom Nivard pour son Prieur titulaire. Celui-ci fut canoniquement installé le 3 octobre 1883 par le R^me P. Dom Sébastien, successeur de Dom Dominique sur le siège abbatial de Ste-Marie.

Depuis cette époque, le nouveau monastère n'a fait que prospérer. Il compte aujourd'hui cinq religieux et 2 novices de chœur, 10 frères et 7 novices convers, en tout 24 personnes, tous animés du meilleur esprit et observant une régularité exemplaire.

En même temps que le spirituel, le temporel est florissant. Les bâtiments et les terres ont été achetés à la famille Houben ; des bâtiments nouveaux se sont élevés, entre autres une grande et belle étable, pouvant recevoir 35 vaches. On a fait l'acquisition d'un beau troupeau de moutons qui paissent,comme au temps du bon Roi Guillaume, l'herbe abondante des magnifiques avenues de Koning's hoeven. D'excellentes races de bétail ont été importées, enfin la culture des terres considérablement améliorée, a permis de récolter des produits de beaucoup supérieurs à ceux des fermiers des environs.

Bref, là, comme ailleurs, les Trappistes ont apporté, avec l'exemple des plus austères vertus chrétiennes, un stimulant puissant aux populations voisines pour marcher dans la voie du progrès agricole. Le bon peuple hollandais l'a compris et ne cesse de bénir la Providence qui sait si admirablement tirer le bien du mal.

LA MISSION DU DAKOTA. (Amérique.) — Mgr Martin Marty O. S. B., évêque titulaire de Tibériade, et vicaire apostolique du Dakota vient d'adresser aux journaux catholiques d'Allemagne un rapport sur sa mission parmi les Indiens. Nous en donnons à nos lecteurs un rapide aperçu afin de les mettre à même de constater les progrès du catholicisme dans la mission bénédictine du Dakota.

La nation indienne du Dakota comprend une population de 40,000 âmes répandue sur un territoire de 400 milles anglais au nord des États-Unis. Le Missouri traverse la contrée dans la direction du N. O. au S. E., et plusieurs voies ferrées relient quelques grandes villes au fleuve et à l'océan pacifique. La population entière, y compris les émigrés européens, s'est élevée dans l'espace des cinq dernières années de 80,000 à 350,000 dont un dixième est catholique.

Lorsque Mgr Marty prit la direction du vicariat en 1880, il n'y trouva qu'une demi-douzaine de prêtres et autant d'églises. Aujourd'hui la mission du Dakota compte 50 prêtres, dont chacun administre deux ou trois stations ; dix-neuf séminaristes se préparent au sacerdoce ; les Bénédictines, les Sœurs de la Présentation, de la Croix et de Sainte-Agnès dirigent l'instruction des enfants.

Digitized by Google

Mais ces travaux exigent de grands sacrifices ; outre les ressources pécuniaires, le vicaire apostolique doit se procurer les ouvriers évangéliques qui puissent l'aider dans cette œuvre. Les Indiens traqués par les Américains se sont vus priver par la cupidité de leurs maîtres de leurs immenses troupeaux de buffles et réduits à vivre des aumônes philanthropiques du gouvernement, sous la surveillance des compagnies de soldats qui occupent les huit forts élevés sur leur territoire. On veut bien leur donner les quelques instruments nécessaires à la culture des terres, mais qui aura la patience de les instruire ?

La vraie civilisation ne peut leur venir que du catholicisme. En 1874, le gouvernement fit appel aux diverses confessions religieuses pour la direction des écoles parmi les Indiens ; les catholiques en reçurent deux, les protestants se chargèrent des six autres. Ceux-ci se mirent à l'œuvre, répandirent leurs bibles, jetèrent l'argent à profusion, mais ce beau zèle s'évanouit bientôt et les résultats de leur éducation prouvèrent bientôt qu'on ne pouvait rien attendre d'eux. Au contraire les catholiques ont su s'attirer le respect du gouvernement et la confiance des indigènes, mais l'évêque se trouve sans ressources et se voit souvent obligé d'ajourner les demandes que les Indiens lui font de se charger de leurs écoles : ce n'est qu'avec un douloureux serrement de cœur que le missionnaire les prie de compter sur un avenir meilleur.

Lorsque les moines bénédictins prirent possession des écoles assignées aux catholiques, ils trouvèrent à *Standing-Rock* une école bien dirigée par les Sœurs grises de Montréal. Ils y érigèrent en 1877 une école pour les garçons; les Bénédictines vinrent en 1878 prendre la direction de celle des filles. Ils construisirent aussi deux églises dans ce district, traduisirent en langue du Dakota un catéchisme, une histoire biblique, des chants et un livre de prières, et baptisèrent 3000 adultes et enfants. Il est à remarquer que les élèves ne quittent pas leurs établissements avant l'âge requis pour le mariage, et y reçoivent outre l'instruction une éducation qui les met à même de former plus tard un excellent ménage ; à Devilslake, on érige de semblables écoles ; ces écoles sont dirigées par 7 prêtres, 6 instituteurs et 26 religieuses.

Les moines et un prêtre séculier sont chargés des Indiens qui viennent fréquemment les trouver et parcourent aussi les localités environnantes pour y instruire le peuple et le préparer à la réception des Sacrements. Les baptêmes d'enfants sont très nombreux : « Si nous disposions de plus de ressources, dit Mgr Marty dans ses lettres nous ne tarderions pas à voir toute la nation entrer dans le sein de l'église. Une nouvelle station à été fondée depuis deux ans à Rosebud ; deux prêtres y habitent. La peuplade indienne nous est entièrement dévouée et désire l'érection d'une église et d'une école. Mais les frais sont énormes et pourtant, l'école bâtie, nous pourrions compter sur les subsides du gouvernement.

Digitized by Google

La tribu des Ogallala me priait en 1883 de lui envoyer un prêtre, avec la promesse de lui obéir en tout. Au printemps de 1884, un des deux missionnaires de Rosebud alla les visiter : le chef avec toute sa parenté voulut recevoir le baptême, et envoya aussitôt ses enfants à l'école de Yankton. Hélas ! à côté de la pénurie d'argent, il y a aussi la pénurie d'ouvriers. Mgr fait donc connaître à l'Allemagne et à la Suisse l'état de sa mission, dans l'espoir d'y trouver des secours et du renfort. Sa Grandeur se rend à Rome, visitera ensuite les principales villes d'Allemagne et se trouvera à Einsiedelh dans la première moitié d'Août. « C'est à la vierge d'Einsiedeln» dit-il en terminant, que je recommande la mission du Dakota et ceux qui s'y consacrent avec moi au salnt des âmes, de même qu'il y a trente ans, le 20 mai 1855, je déposai dans ses mains par les saints vœux monastiques ma vie entière et j'entonnai avec mes frères ces paroles qui devaient résumer mon avenir : « Recevez-moi, Seigneur, selon votre promesse et je vivrai, et ne me confondez point dans mon espoir. »

LE NOUVEAU MONASTÈRE DES BÉNÉDICTINES A FERDINAND. (États-Unis.) — Le 31 mai dernier avait lieu à Ferdinand une cérémonie imposante : la pose de la première pierre de l'église du nouveau monastère des Bénédictines par Mgr Chatard, évêque de Vincennes. Les solennités de cette fonction liturgique avaient attiré un grand concours de peuple. A 2 1/2 de l'après-midi, après les vêpres pontificales, un nombreux cortège se rendit à l'endroit où devait s'élever le nouveau temple. Sa Grandeur était accompagnée des Pères bénédictins qui dirigent la paroisse ainsi que de quelques autres fils de St Benoît accourus à Ferdinand pour cette fête. Mgr se revêtit alors des habits pontificaux et procéda à la pose de la première pierre suivant les prescriptions du rituel romain.

Mgr prit la parole et dans un beau discours anglais il fit ressortir la haute importance de cette cérémonie en rappelant aux assistants la mission d'un monastère bénédictin dans une contrée, appuyant surtout sur son rôle de former un centre permanent de vie religieuse. Il montra aussi l'utilité et la nécessité de l'éducation catholique, à laquelle les moniales se dévouent avec un zèle qu'on ne peut trop louer.

Un mot maintenant sur le monastère. Les Bénédictines vinrent se fixer à Ferdinand non loin de l'abbaye de Saint-Meinrad en 1867, sur la demande du R. P. Recteur de Ferdinand, Dom Chrysostome Fossa, afin d'y prendre la direction de l'école paroissiale. Depuis longtemps les moines de Saint-Meinrad désiraient voir s'élever à quelque distance de leur abbaye un monastère de vierges bénédictines. Leur souhait fut ainsi réalisé. Le monastère de Sainte-Walburge de Covington envoya les premières religieuses qui prirent possession des bâtiments occupés jusque-là par les sœurs de la Providence.

Mais la jeune communauté prit bientôt un développement si considérable

Digitized by Google

qu'il fallut songer à bâtir un monastère régulier. On mit la main à l'œuvre en 1869 et le 11 juillet 1870 le Révérendissime P. abbé de Saint-Meinrad, Mgr Martin Marty, bénissait la nouvelle chapelle. Depuis lors la communauté s'est accrue au-delà de toute espérance, et en 1882 on se résolut à jeter les fondements d'un nouveau monastère dont l'église s'élève en ce moment. Le 11 juillet 1883 l'adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacrement fut introduite dans ce monastère.

La communauté placée sous la direction de l'abbaye de Saint Meinrad, compte à présent 46 moniales, 10 novices et 8 postulantes. Outre l'office divin et l'adoration perpétuelle, les religieuses se consacrent spécialement à l'éducation. Elles dirigent une école située auprès du monastère; bientôt on y annexera un pensionnat, ainsi que les écoles paroissiales de Saint-Meinrad, Fulda, Saint-Anthony, Saint-Henry, Maria-Hilf, Schnellville et Rockport où elles ont aussi ouvert une académie depuis 1877. Plusieurs d'entre elles ont accompagné Mgr Marty dans les missions chez les Indiens du Dakota et dirigent une école à Yankton. Le monastère de Ferdinand a aussi envoyé le 13 septembre 1878 une colonie à Logan (Arkansas) pour y fonder le monastère de Sainte-Scholastique. Daigne le Seigneur bénir les filles de Saint-Benoît et faire prospérer les œuvres qu'elles ont entreprises pour sa gloire !

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

ANGLETERRE.

A récente présence à Rome d'un très grand nombre d'évêques irlandais nous oblige à dire un mot de la question irlandaise qui est une question religieuse en même temps que politique.

L'un de ces prélats, Mgr Nulty, évêque de Meath nous fait connaître lui même le but de cette assemblée d'évêques dans un lettre pastorale que l'*Univers* analyse comme suit :

« Mgr Nulty annonce à ses diocésains que lui et tous les évêques d'Irlande vont avoir l'occasion d'exposer devant l'autorité suprême à laquelle leur nation a donné tant de preuves d'attachement et de fidélité, les besoins, les aspirations et les vœux de leur pays.

« D'après Sa Grandeur, la situation est très grave, car dans la lutte désespérée que le peuple irlandais a engagée contre l'Angleterre pour reconquérir son indépendance et ses droits nationaux, il ne faut pas laisser croire que le Saint-Siège ignore les aspirations de l'Irlande.

Digitized by Google

« Rien ne serait plus faux qu'une telle supposition, et c'est par les évêques irlandais eux-mêmes que le Pape a voulu connaître les difficultés de la crise actuelle. »

Les journaux protestants de Londres, s'élèvent contre Mgr Nulty et l'accusent d'avoir adressé une manière d'*ultimatum* au Pape, pour l'avertir que la fidélité du peuple irlandais à l'Église n'est que conditionnelle. Ces journaux connaissent assez l'histoire de l'Irlande, les sentiments de son épiscopat et le dévouement du peuple catholique au Saint-Siège pour s'avouer à eux-mêmes la fausseté de leurs commentaires.

On sait que le Cardinal Manning a toujours été hautement sympathique aux Irlandais, et il a profité de toutes les occasions pour affirmer cette sympathie. Le cardinal ayant naguère exprimé très chaleureusement ses idées sur les affaires d'Irlande, divers journaux voulurent voir dans ce haut témoignage la preuve des sympathies que la cause d'Irlande rencontrait parmi les catholiques anglais. Mais un de ces derniers et des plus marquants, lord Braye, s'empressa de protester dans les journaux. Il déclara que le cardinal Manning n'avait pas parlé au nom des catholiques anglais, mais en son propre nom, et que la meilleure ligne de conduite à suivre pour les catholiques anglais, consistait à ne pas s'occuper du tout de « la politique irlandaise ». Mais, de son côté, le cardinal Manning est resté fidèle à ses sympathies. Tous les évêques irlandais qui ont traversé dernièrement Londres, en route pour Rome, se sont fait un devoir d'aller rendre visite à l'éminent archevêque de Westminster, qui non seulement les a cordialement reçus, mais encore a retenu la plupart d'entre eux à dîner.

Il va sans dire que, comme les évêques irlandais d'ailleurs, l'éminent cardinal déplore ce qu'il y a de blâmable dans certains actes et dans certains discours de plusieurs membres du parti irlandais. Mais la raison ne lui paraît pas suffisante pour condamner le mouvement national irlandais, et il ne peut que regretter l'aveuglement et le parti-pris avec lesquels les anglais se dressent contre toutes les revendications de l'Irlande. Si les anglais étaient pour l'île sœur ce qu'est et ce que voudrait être le cardinal Manning, l'union du Royaume Uni serait un mot vrai, et non une affreuse antiphrase.

Lors du dernier voyage en Irlande du prince de Galles, on a voulu appuyer sur le fait de l'abstention du clergé catholique dans toutes les fêtes données en son honneur. Nous ne savons jusqu'à quel point le fait est vrai; le fût-il, cela ne prouverait rien encore contre son dévoûment à la dynastie, car il peut y avoir eu d'autres raisons que l'antagonisme pour l'engager se à tenir à l'écart.

Il est certain, au contraire, que sur bien des points du parcours du prince, le clergé catholique a engagé les fidèles à lui faire bon accueil. Témoin le fait suivant.

Un prêtre catholique de Cork, le chanoine Hegarty, vient d'écrire une lettre remarquable dans laquelle il dit que le prince de Galles a droit à la

Digitized by Google

reconnaissance des catholiques irlandais. Voici ce que raconte M. Hegarty: « Aussitôt après son mariage, le prince, au cours d'un voyage qu'il fit à Rome, alla trouver le R. P. Mullooly, prieur de Saint-Clément. A cette époque, les trésors de l'Église étaient sous la protection du drapeau anglais. On n'osait pas les laisser dans des endroits où ils auraient pu tenter la cupidité des Italiens.

Le prince s'informa si les trésors de Saint-Clément étaient en sécurité. Le Père Mullooly répondit qu'on n'y avait pas encore touché, mais qu'il ne savait pas combien de temps cet état de choses devait durer. « Chaque fois « que vous serez inquiété, répliqua le prince, envoyez-moi un télégramme, « et je ne manquerai pas de vous rendre service. »

A plusieurs reprises le gouvernement italien a essayé de prendre Saint-Clément sous sa protection paternelle, mais il n'a jamais osé franchir le seuil de cet ancien monument catholique. Le prince de Galles a tenu sa parole et Saint-Clément est inviolable.

La presbytérienne Écosse, elle aussi, fournit à notre chronique un fait bien remarquable et intéressant.

Le conseil presbytérien de l'Église libre d'Édimbourg s'est réuni pour statuer sur les accusations dirigées contre le révérend Dr Stuart Muir, de l'église de la Trinité, à Leith.

Ce pasteur est accusé d'avoir enseigné la doctrine de la régénération par le baptême : d'avoir adoré Dieu devant un crucifix ; d'avoir laissé vendre le portrait où il est représenté dans cette attitude ; d'avoir parlé et agi d'une façon qui implique l'approbation des doctrines et des pratiques «papistes» ; d'avoir appelé l'Église de Rome « la grande Église occidentale » ; d'avoir déclaré qu'il avait plus de sympathies pour le *Prayer Book* de l'archevêque-martyr saint Laud que pour le rituel de sa propre église ; d'avoir fait le signe de la croix ; d'avoir coopéré à la célébration d'un service divin dans une église épiscopale où l'on brûlait de l'encens et où l'autel portait de nombreux cierges ; d'avoir publiquement adressé des prières à la Sainte Vierge ; d'avoir plié le genou la nuit devant une image du Christ en croix ; d'avoir prié pour les morts ; d'avoir publié dans les journaux une lettre irrespectueuse à un ministre de l'église ; d'avoir noué des relations avec le cardinal Newman, etc.

Le conseil, ayant reconnu le bien-fondé et la gravité de ces diverses accusations, a prononcé la suspension du Dr Muir comme prédicant. Le condamné en appelle au synode.

Quoi qu'ils fassent, les chefs des sectes protestantes ne sauraient mettre obstacle aux progrès de la vérité dans les âmes de bonne foi.

Digitized by Google

AMÉRIQUE.

Guatémala.

LE gouvernement de ce malheureux pays exerce ses fureurs contre l'église catholique. D. Rufius Barrios, président de cette république, avait, l'an dernier, envoyé à Rome le Père Arroyo, une de ses créatures, avec mission de conclure un concordat et avec espoir d'un archevêché. Le Saint-Siège, illuminé de la grâce d'en Haut, ne se laissa nullement surprendre, et l'envoyé du Guatémala échoua aussi bien pour son archevêché que pour le concordat. Furieux, le tyran guatémalien, comme le nomment les journaux américains, fit aussitôt emprisonner et exiler le vieux et vertueux curé Échevarria, qu'il craignait de voir nommer comme successeur à l'archevêque défunt Mgr Pinôl. L'innocent pasteur chassé violemment, succomba à la fièvre jaune en abordant à Panama.

Ce n'est que par un bonheur providentiel que le dictateur échappa, il y a quelques mois, à un attentat dirigé contre sa vie. Loin de lui ouvrir les yeux, cet événement l'a rendu plus méchant et il a pris la résolution de raser les églises et d'en finir avec tous les religieux.

San-Salvador.

LA république de ce nom, située au Sud-Est de la précédente, est en pleine prospérité et a le bon esprit de laisser la liberté à l'Église. La religion dominante y est le catholicisme ; il existe une société de St-Vincent de Paul pour les hommes; parmi le grand nombre d'associations pieuses pour dames, celle de Ste-Thècle compte 400 personnes qui font beaucoup de bien et prêtent d'utiles secours aux malades et aux invalides.

Bien que la tolérance des cultes soit admise, c'est la religion catholique que le gouvernement protège et que la plupart des habitants respectent et pratiquent. Une des revues les plus importantes, y a pour titre: « *El catolico* » et est dirigée par un chanoine aussi éloquent orateur qu'écrivain distingué. Le président actuel Dom Rafael Zaldivar, dont la sage administration peut être appelée l'âge d'or de San-Salvador, a érigé dans sa capitale un hôpital et un hospice, ce dernier de ses propres deniers. Il a remis le soin de l'un et de l'autre établissement aux sœurs de charité auxquelles il accorde une protection efficace en leur assurant des rentes considérables.

Iles Sandwich.

CES îles perdues dans le grand Océan constituent le seul royaume indépendant de la Polynésie dont le souverain soit reconnu par les puissances européennes et qui, à ce qu'il semble, leur fait un peu la leçon. Nous lisons en effet dans les *Missions catholiques* du 3 avril, l'articulet suivant : « Le souverain Pontife, voulant témoigner à S. M. Kalakaua I, roi des îles Sandwich, sa satisfaction pour la protection qu'il accorde aux

Digitized by Google

missions catholiques, lui avait conféré la grand'Croix de l'Ordre de Pie IX. Pénétrée de gratitude pour cette distinction si flatteuse, Sa Majesté a envoyé à LL. EE. les cardinaux Louis Jacobini, secrétaire d'État, et Siméoni, préfet de la Propagande, la grand'Croix de l'Ordre royal de Kalakaua, et a nommé commandeur du même Ordre, Mgr Dominique Jacobini, secrétaire de la Propagande.

ÉTATS-UNIS.

VOICI ce qu'écrit à un de ses amis, un habitant du Nouveau Mexique, territoire non compris encore dans les États de l'Union :

Je vous disais dans une dernière lettre que cette république à laquelle on a donné le nom de grande, n'est pas ennemie ni de Dieu ni par là même du prêtre. Elle confesse et invoque Dieu, elle respecte et considère le prêtre. Il n'y a pas en cela de différence entre catholique et non catholique ; bien plus : gouvernement et société s'accordent dans ces manifestations de sympathie universelle. J'ai entendu parler de maisons de commerce de New-York, dans lesquelles on avait acheté un article : le commerçant apprenant que c'était pour un ecclésiastique, rabattit, sans aucune demande de l'acheteur, 10°/o disant que telle était la règle de sa maison. M. le curé Éguillon, vicaire-général de l'archidiocèse, me parlant l'autre jour de la grandiose cathédrale qu'il bâtit en ce moment dans sa paroisse de Santa-Fé, me raconta qu'il attendait l'arrivée de très riches vitraux qu'il avait commandés à Clermont en France pour les fenêtres de la cathédrale et qui représentent une somme importante. — « Et la douane ? » lui demandai-je. — « Ils sont libres de droits, répondit-il. Cette franchise est accordée à tout objet artistique destiné soit à un temple, soit à une école. Il me suffit donc d'écrire une déclaration disant que ces vitraux sont pour ma cathédrale. — De même, les chemins de fer donnent volontiers un billet à moitié prix au prêtre en activité de ministère. Si le prêtre est un personnage de distinction, comme par exemple le curé dont je viens de parler, Monseigneur l'archevêque Louis ou un autre, il obtient sans difficulté de voyager gratis. Il s'en suit que la phrase *séparation de l'Église et de l'État*, ne signifie pas comme chez vous, *hostilité* de l'État contre l'Église, mais *amitié* et *empressement* de celui-ci pour celle-là ; de même que l'autre invention moderne du *mariage civil*, ne dit pas du tout ici, comme ailleurs, *illégitimité* du mariage catholique, mais que celui-ci est reconnu par les autorités comme mariage véritable et légitime, dès qu'on présente une constatation du curé respectif.

L'américain, doué comme il l'est d'un esprit éminemment pratique, laisse en liberté les institutions religieuses, s'il ne leur donne pas la main. Il en retire deux avantages qui sont comme les deux pôles de sa vie : être bien servi et à peu de frais; confort et bas prix. Il ne jette pas les hauts cris quand deux sœurs de charité arrivent dans un village, pour y ouvrir une école ou un hôpital, ou s'il rencontre par hasard leur humble cornette à un

Digitized by Google

carrefour ou dans les rues d'une ville populeuse. Dans le premier cas, il court les recevoir avec de bruyants hourras, dans le second il leur cède poliment le trottoir. Mais ce n'est pas seulement envers les religieuses que l'américain se montre déférant, galant et courtois; il respecte profondément les religieux et les prêtres en général; il leur confie l'éducation de ses fils; il leur ouvre au large les portes de sa maison; il les salue chaque fois qu'il les rencontre.

Un fait judiciaire de grande importance au point du vue catholique, c'est la reconnaissance par les tribunaux civils de l'autorité épiscopale sur les prêtres soumis à leur juridiction.

Dans plusieurs diocèses, des prêtres tombés sous les censures ecclésiastiques et suspendus par leurs évêques, au lieu de suivre la voie régulière, en ont appelé aux tribunaux civils, pour obtenir une pension de l'évêque ou le rétablissement dans leurs charges. Les tribunaux inférieurs des counties avaient donné raison à ces prêtres; mais les cours suprêmes des États ont réformé ces jugements et reconnu l'autorité épiscopale.

Ainsi la cour suprême de la Pensylvanie a donné raison aux évêques de Serauton et de Pittsburg; celle du Wisconsin, à l'évêque de Marquette. Les motifs sont longuement énumérés, comme il en est toujours dans les jugements américains; en voici un résumé :

Les rapports de l'évêque avec un prêtre ne sont pas ceux du patron avec son employé. La loi civile n'a pas à intervenir. Le prêtre en entrant dans le ministère sait à quoi il s'engage. S'il se rend indigne, il n'a pas droit à une pension de l'évêque. Les juges donnent des éloges bien mérités à la sagesse, à la prudence des évêques. Ces prélats, disent-ils, ne privent point un prêtre de sa charge sans de graves motifs. Ils n'ont pas contracté avec lui une association, et par suite, si le prêtre est puni, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même. Qu'il rentre dans le devoir ou en appelle à la cour de Rome, s'il se croit frappé injustement.

Voilà qui est sainement raisonné, et la jurisprudence américaine est maintenant fixée sur ce point; ceux qui à l'avenir oseraient en appeler aux tribunaux civils, seront certainement déboutés.

Ce sont là de précieux résultats, qu'il faut enregistrer à l'honneur de l'Église et pour la consolation de tous ceux qui l'aiment. Quelle leçon également pour les « libéraux » du vieux monde que cette disposition de la jurisprudence américaine à traiter l'Église d'après les principes mêmes qui forment sa divine constitution.

MEXIQUE.

VOICI comment un de nos abonnés, prêtre au Mexique, nous résume la situation de l'Église dans ce pays :

« Notre vie ici est fort laborieuse. Le clergé est peu nombreux, comparé aux besoins et à la situation des villages. Presque toute la population est

Digitized by Google

catholique, le nombre des protestants ou des spirites est fort restreint; au Mexique, la vie du prêtre est pour ainsi dire une mission continuelle. Nos évêchés sont immenses, une seule de nos paroisses a l'étendue de quatre ou cinq de vos évêchés.

L'Église, dépouillée par le gouvernement, n'a d'autres ressources que la piété des fidèles. Une guerre sanglante de quatorze ans, guerre funeste et ruineuse pour la religion, en appauvrissant la nation a fatigué tout le monde. Et voilà hélas 23 ans qu'est établie parmi nous l'école sans Dieu! C'est notre pays, si éminemment catholique cependant, qui a le premier donné au monde le scandale de l'expulsion des sœurs de charité.

La franc-maçonnerie est à la tête du pouvoir dont elle s'est emparée et a la main haute partout.

Quelques évêques ont élevé la voix, presque tous ont essayé de faire leur devoir, mais leurs efforts restent isolés; le manque de conciles provinciaux nous prive de l'union qui fait la force.

Dieu connaît ses desseins, à nous de les adorer.

Plût à Dieu que Sa Sainteté Léon XIII tournât les yeux vers ce pays digne d'un meilleur sort! »

En complétant ces détails par quelques données puisées à d'autres sources, nous sommes heureux d'ajouter que le catholicisme mexicain, loin d'être sur le point de périr, s'accentue et reprend une nouvelle vie par suite même des persécutions auxquelles il est en butte. Les protestants font, il est vrai, de grands efforts pour envahir le pays, mais leur propagande démasquée par l'épiscopat, vient se heurter contre la foi et le bon sens du peuple qui ne leur ménage pas partout des réceptions amicales. Les libéraux eux-mêmes voient pour la plupart dans le catholicisme le meilleur boulevard à opposer à la conquête pacifique du pays par les américains du Nord. Les démocrates affichent ouvertement la prétention de *décatholiciser* le Mexique, mais la lutte semble s'organiser contre leurs agissements. Déjà on a voulu former une « ligue de la presse catholique », dont le but avoué est d'unir les associés pour la défense de la Religion catholique, apostolique et romaine. Des organes fort peu suspects de cléricalisme réclament aujourd'hui énergiquement le retour des sœurs de charité. Les Dames du Sacré-Cœur ont à Mexico un établissement florissant. Les associations pieuses des Mères chrétiennes, des filles de Marie, les confréries du Sacré-Cœur et de l'adoration perpétuelle, les conférences de Saint-Vincent de Paul et d'autres œuvres de charité fonctionnent dans les principales villes de la république. Il y a, grâces à Dieu, parmi le haut clergé, des hommes à la hauteur de leur mission qui donnent à tous des exemples touchants de leur charité et de leur zèle apostoliques. Qu'il nous soit permis de citer deux traits de la vie de Mgr Vargas, évêque de Colima. Il y a deux ans, la fièvre jaune sévissait à Manzanillo, village voisin de sa résidence. Le digne prélat apprend que des fidèles y sont sans secours religieux. Il se lève au milieu de la nuit pour échapper

Digitized by Google

aux regards et vole à ses ouailles. L'année dernière, la même maladie et la famine exercèrent leurs ravages à Colima même. Le bon pasteur se dépouilla de tout ce qu'il possédait pour en distribuer le prix aux pauvres. Il vendit jusqu'à son anneau pastoral. On lui fit cadeau d'un nouvel anneau, mais il ne l'accepta pas, disant qu'il irait le vendre.

Mais ce qui plus que tout le reste nous fait concevoir de belles espérances pour l'avenir de notre sainte religion au Mexique, c'est l'attachement inviolable que son peuple a conservé au culte de la Ste-Vierge. En se séparant de la mère patrie, les Mexicains, ont conservé l'amour religieux de leurs pères pour la Madone: en ce point ils sont restés espagnols. Il est vraiment consolant de lire le récit des fêtes religieuses qui ont eu lieu l'an dernier à l'occasion du triduum solennel qui a précédé la fête de la Nativité de la Ste Vierge. Pendant le mois d'octobre la dévotion à Notre Dame du Saint Rosaire fut si grande dans l'église de Saint-Dominique de la Puebla, que pendant 15 jours de 5 heures du matin à 9 heures du soir, le temple ne désemplissait pas et que l'on estime à 10,000 au moins le nombre des fidèles qui venaient se prosterner aux pieds de la Mère de Dieu. Le 8 décembre la capitale du Mexique est pavoisée et ornée de guirlandes pendant toute la journée, presque tous les balcons des rues principales sont tendus de draperies blanches aux nœuds d'azur, sur lesquelles vient se détacher l'image de la Vierge très pure. La nuit, ces mêmes maisons sont illuminées. On a, l'an dernier, célébré, avec grande pompe et un énorme concours de peuple, la dédicace d'une nouvelle basilique dédiée à Notre-Dame de Chène. Il y avait 30 ans que la première pierre de cet édifice avait été posée à Monterey. Notre Dame de Lourdes a son sanctuaire près de Guadalajara et un pieux groupe de dames et de demoiselles n'ont pas craint dernièrement, en dépit des lois tyranniques qui interdisent les processions, de s'y rendre en pèlerinage, la médaille au cou et en récitant le chapelet.

L'année dernière, à cause du centenaire de l'apparition de NotreDame de la Guadaloupe, que les Mexicains vénèrent comme leur patronne spéciale, non seulement l'affluence a été énorme à la sainte colline, mais il y a eu des fêtes liturgiques en son honneur pendant tout le mois de décembre.

BRÉSIL.

LES catholiques de ce pays ont, comme ceux du Mexique, à combattre la propagande protestante et la franc-maçonnerie. Le protestantisme qui décroît en Europe et dans l'Amérique du Nord, cherche à réparer ses pertes chez d'autres nations. Dans certaines provinces de l'intérieur, sous prétexte d'instruction populaire, il ouvre des écoles ou fonde des bibliothèques; ailleurs, avec plus de méchanceté, il détruit les fondements de la famille, en introduisant le concubinat sous le masque de mariage civil. On se plaint au Brésil de la pénurie de prêtres dans certains diocèses. Pour ne citer qu'un exemple, dans la province de Matto-Grosso, 7 paroisses sur 17

Digitized by Google

sont privées de pasteur. Malgré les mesquineries des autorités de la capitale, qui contrairement à l'usage traditionnel, n'ont pas illuminé cette année-ci l'hôtel de ville à l'occasion des fêtes de St-Sébastien, patron de la cité, le diocèse de Rio de Janeiro prospère, grâce au zèle infatigable de son vénéré pasteur, S. Ex. R^me^ Mgr Pierre Maria de Lacerdo. Depuis 16 ans que ce prélat distingué occupe le siège épiscopal, il a rendu de grands services à l'Église et à la société brésiliennes. C'est à ses soins qu'on doit la restauration de la liturgie, l'établissement de bons séminaires, le réveil de l'esprit religieux qui semblait éteint. Ses lettres pastorales pour la réforme des abus, ses efforts pour l'instruction et l'éducation de la classe pauvre, les visites entreprises à travers mille difficultés dans les parties les plus éloignées de son vaste diocèse, sont autant de titres à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent au progrès religieux de cet empire.

A l'heure où le Brésil songe à résoudre une grave question de politique intérieure, l'abolition de l'esclavage, il convient de rappeler, à la gloire de l'Église catholique, la part qu'a prise au mouvement abolitionniste un éminent prélat brésilien, Mgr Pinto de Campos.

Membre des assemblées politiques et orateur des plus autorisés, c'est lui qui fut rapporteur de la loi du 28 septembre 1870, sur l'abolition progressive. La loi eût peut-être échoué si, comme le déclara publiquement le ministre vicomte de Rio Branco, Mgr Pinto de Campos n'avait accepté cette tâche.

Mgr Pinto de Campos défendit la cause des esclaves dans la chaire comme au Parlement, et plus qu'au Parlement, en quoi il continuait la tradition apostolique.

Ainsi, au point de départ d'une réforme infiniment précieuse à tous, c'est, une fois de plus, l'Église catholique que l'histoire devra saluer!

République Argentine.

DANS la première quinzaine d'octobre le gouvernement de cette république expulsa Son Excellence Mgr Mattera, délégué apostolique, et le 16 décembre suivant, au mépris des convenances diplomatiques les plus élémentaires, ce gouvernement n'avait encore donné à ce sujet aucune explication.

En conséquence le Saint-Siège envoya le 10 décembre dernier une circulaire à ses nonces, internonces et délégués apostoliques, pour leur dénoncer la conduite du gouvernement argentin. La circulaire justifie pleinement la conduite de Son Excellence et montre que son expulsion est le fruit d'un plan prémédité, et que le gouvernement s'est servi de prétextes futiles pour mettre ce plan à exécution.

Nous apprenons qu'après une traversée où il a eu à subir d'affreuses tempêtes, le nouveau vicaire apostolique de la Patagonie, Mgr Cagliero, missionnaire salésien, vient d'arriver sain et sauf, d'abord à Montevideo,

Digitized by Google

puis à Buenos-Ayres. Il était accompagné d'un certain nombre de prêtres et de maîtres ouvriers de son ordre, ainsi que de plusieurs sœurs de Marie-Auxiliatrice, qui sont à la Société Salésienne ce que les Sœurs de Saint-Vincent de Paul sont à la Congrégation des Lazaristes.

La République Argentine est comme un vaste portique qui s'ouvre sur les immenses plaines de la Patagonie.

Ces plaines mornes et désolées n'étaient jusqu'ici que très incomplètement connues. Les Salésiens y pénètrent peu à peu et explorent les points les plus ignorés.

Une profonde émotion doit faire battre le cœur du missionnaire quand il s'enfonce dans ces plaines ou dans ces vallées où jamais, depuis la venue de JÉSUS-CHRIST, n'a été annoncé son Évangile, où la croix n'a été plantée nulle part, où l'eau du baptême n'a encore coulé sur aucun front d'indigène et où a régné jusqu'à présent la pleine nuit de la barbarie...

Les missions salésiennes dans la Patagonie ont aussi des établissements à Rio-Janeiro, et jusque sur le fleuve des Amazones, où elles doivent desservir le *Christophore*, bateau à vapeur dû à l'ingénieuse initiative de Mgr de Macedo et destiné à porter la lumière de la foi sur les rives de ce fleuve géant.

Ce paquebot à vapeur sera destiné exclusivement au service d'une mission permanente dans la vallée de l'Amazone. Ce sera un *navire église*, un *temple flottant*, qui aura à bord un groupe d'excellents prêtres. Ces prêtres parcourront constamment dans tous les sens l'immense réseau fluvial du grand fleuve, portant la lumière et les secours spirituels aux populations chrétiennes et païennes qui aujourd'hui vivent et meurent dans l'abandon.

Le travail artistique et la surintendance de l'exécution seront confiés aux hommes les plus compétents parmi les constructeurs de l'Europe.

Ils ne devront pas oublier que le plan de ce steamer doit s'adapter exclusivement à remplir le but d'une mission simplement religieuse. La partie supérieure du pont sera presque entièrement occupée par la nef de l'église dont l'intérieur sera orné avec toute la richesse possible. De même que les cèdres du Liban ont servi à construire le fameux temple de Salomon, de même les bois d'ébénisterie, si abondants dans la vallée de l'Amazone, rehausseront par le coloris varié de leurs nuances, l'éclat de l'enceinte sacrée.

Au fond se dressera l'autel, avec son retable doré et le tabernacle où habitera le Saint-Sacrement. La nouvelle basilique navale aura sa chaire, ses fonts baptismaux, son orgue, ses ornements pour le culte catholique.

Au-dessous, il y aura un appartement pour l'évêque du diocèse, des cabines pour les prêtres, pour les employés et pour l'équipage.

Ce navire-missionnaire aura 128 pieds de long sur 30 de large, avec un tonnage des plus réduits, pour qu'il puisse naviguer non seulement sur

Digitized by Google

l'Amazone, mais aussi sur les affluents de ce fleuve, même pendant la saison des basses eaux.

Enfin, rien ne sera négligé pour que cette première basilique flottante, spécialement consacrée à Dieu, soit digne en tout point de son but divin, et devienne, par son élégance et sa splendeur, un motif de juste orgueil et de gloire pour l'Amazonie, de même qu'elle sera un objet d'édification pour le monde catholique tout entier.

La République Argentine, quoique envahie jusqu'à un certain point par la franc-maçonnerie, sent le besoin de civiliser, au moyen de la religion, les Indiens des Pampas et de la Patagonie. Ces anthropophages viennent sans cesse faire des incursions sur la terre des colons, et enlever dans des *razzias* leurs innombrables troupeaux.

Pour repousser leurs invasions sans cesse renaissantes, les Argentins ont, en vain, lancé dans les Pampas vingt-huit ou trente expéditions successives, ils ont inutilement brûlé les *Tolderias* des Indiens, fait cinquante mille prisonniers, qu'ils ont transportés à l'intérieur du pays et assujettis aux travaux les plus pénibles. D'autres Indiens les ont remplacés, et jusqu'à ces dernières années les invasions ruineuses se sont succédé sur les frontières des Pampas.

La République Argentine a renoncé, maintenant, à ce système d'extermination. Elle semble avoir reconnu que le meilleur moyen de désarmer ces sauvages, c'est de les christianiser.

Les Salésiens, fondés par l'illustre Don Bosco, semblent réaliser l'idéal actuel des missions dans les contrées encore sauvages.

Cette congrégation, italienne par son origine, s'est assimilé déjà avec succès des éléments français et espagnols.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

LE nom de saint Grégoire VII a rempli pour ainsi dire le mois de juin tout entier. A l'occasion du huitième centenaire de l'immortel pontife, Notre Saint Père Léon XIII a daigné accorder deux solennelles audiences et prononcer deux grands discours. Le 4 juin, il s'est adressé aux pèlerins de l'œuvre des Congrès Catholiques d'Italie, et aujourd'hui même, 30 juin, aux membres du Comité Romain de Saint-Grégoire VII et des diverses sociétés catholiques de Rome. Des deux manifestations, la dernière a été

Digitized by Google

certainement la plus imposante. Il est vrai que les Romains ont plus de facilités que leurs frères des autres villes de l'Italie pour aller rendre hommage au Vicaire de JÉSUS-CHRIST. La curiosité s'ajoutant à la piété suscite aisément parmi eux des réunions nombreuses. Mais que des catholiques partis de tous les points de l'Italie se résignent de gaieté de cœur aux fatigues et aux frais d'un long voyage ; qu'ils viennent jusqu'à Rome pour témoigner de leur vénération envers saint Grégoire VII et pour solliciter les enseignements de son successeur, c'est ce qui témoigne chez eux d'une ardente volonté de faire le bien et d'une foi profonde. Admirablement disciplinée, l'œuvre des Congrès catholiques d'Italie, subdivisée en comités régionaux, diocésains et paroissiaux, étend peu à peu son réseau sur la surface de la péninsule. Rome elle-même, en outre de l'œuvre des Congrès, donne asile à une multitude de ces associations vers lesquelles l'esprit de Dieu semble pousser aujourd'hui les catholiques. Ce qui caractérise ici ces œuvres, c'est l'unité dans la subordination, et aussi l'intime alliance avec le clergé. Les laïques agissent mais ils consultent leurs prêtres, et les invitent à se mêler à eux, à les soutenir et à les conduire.

Le Saint Père se montre plus que jamais désireux de voir régner entre les catholiques la plus parfaite union. Connaissant la force immense dont l'Église est pourvue, il souhaiterait qu'au lieu de prodiguer leur ardeur dans les luttes intestines, les fidèles s'opposassent d'un cœur unanime aux entreprises de la révolution, de l'ennemi commun. Il n'y a peut-être pas de pensée qui occupe davantage l'esprit de Léon XIII. Aussi la retrouve-t-on dans chacun de ses discours. Le Saint Père en effet se distingue par la constance autant que par l'élévation de ses vues. Dès le début de son pontificat, il a clairement distingué le but qu'il voulait atteindre et les voies qui l'y conduiraient. Jamais depuis il n'a quitté cette route, même pour un moment. Il n'a cessé de tendre amicalement la main à une société qui se perd, et à des gouvernements qu'éloignent d'injustes soupçons ; il n'a cessé de recommander l'étude de la saine philosophie de saint Thomas et d'encourager les savants ; il n'a cessé surtout de revendiquer sa souveraineté temporelle.

Comment le gouvernement italien envisage-t-il les graves plaintes du Pape sur la captivité où il est obligé de vivre et les maux incalculables qui en résultent pour l'Église ? Par une illusion surprenante après avoir renoncé sous Pie IX à toute espérance de réconciliation, après avoir, sous Léon XIII lui-même, déclaré dans leurs journaux qu'il n'y avait rien à attendre de Pontifes aussi résolus, les usurpateurs de Rome travaillent aujourd'hui à mériter la faveur de leur auguste Victime. Des projets de loi sont déposés qui réclament pour les établissements de mission la prérogative de la personnalité civile, et pour les missionnaires italiens, la protection efficace des agents diplomatiques de leur nation.

La police italienne pénètre de plus en plus dans l'intérieur des églises où

Digitized by Google

se célèbrent des fêtes ; la statue de saint Pierre était gardée hier à la fois par un officier de la basilique et un sergent de ville. Peut-être ces précautions sont-elles devenues nécessaires pour prévenir des scandales ; mais le cœur n'en saigne pas moins à la vue de ces uniformes de conquérants admis à se montrer jusque dans nos plus glorieux sanctuaires. La fermeté du Saint Père nous rassure contre le succès des séductions italiennes : Léon XIII l'a dit : il mourra dans sa prison plutôt que de sacrifier la liberté du siège apostolique.

Rome ne s'améliore pas; les dernières élections municipales ne le prouvent que trop. La liste que les catholiques exposent aux hasards du scrutin ne comprend pas seulement des hommes dévoués au Pape ; pour être plus sûr du succès, on y inscrit des noms de libéraux, mais de libéraux décidés à maintenir l'instruction religieuse dans les écoles. Or, dans la dernière lutte électorale, il n'est passé qu'un très petit nombre de catholiques purs ; les membres élus de la liste catholique appartiennent pour la plupart à la seconde catégorie. Ce sont les quartiers nouveaux qui ont empêché la liste catholique de triompher : La vieille Rome avait voté d'une façon digne d'elle.

Rien ne se peut imaginer de plus misérable que l'issue du congrès anticlérical qui a essayé de se réunir ici dans les premiers jours de juin. Ces impies ont bientôt remarqué l'indifférence profonde dont Rome les enveloppait. Interrompant brusquement des réunions sans auditeurs, ils se sont hâtés de disparaître avec moins de bruit qu'ils n'étaient venus. Leur échec a été une véritable joie pour les Romains.

L'année dernière, le vieux prince Alexandre Torlonia, apprenant sur son lit de souffrances qu'il se faisait des prières publiques pour sa guérison, disait : « Je ne refuse pas de revenir à la santé pour répandre encore quelques aumônes. » Dieu en effet sauva le vieillard, et à son tour le vieillard tient parole. Il a pourvu presque seul aux fêtes merveilleuses qui ont naguère accompagné au Gesù le couronnement de Notre-Dame *della strada*.

Depuis quelques jours déjà, le public n'entrait plus dans la villa Borghèse, vendue, disait-on, pour la somme de neuf millions, à une compagnie industrielle. Les portes de la villa ont été rouvertes hier. Les tribunaux auront à décider de la valeur des droits d'usage que la municipalité prétend avoir sur la magnifique propriété des Borghèse ; mais pour admettre de nouveau la foule à circuler dans son parc, le prince Marc Antoine n'a pas attendu que la procédure fût plus avancée ; il n'a même pas laissé au préteur le temps de lui communiquer son arrêt de première instance. B.

Digitized by Google

COURRIER AMÉRICAIN.

Le correspondant de la lointaine Amérique pourrait-il rester en arrière sur la nature qui renaît? Ne doit-il pas au contraire avec une nouvelle vie et une nouvelle joie donner quelques esquisses de la vie ecclésiastique aux États-Unis, puisque ici, comme partout ailleurs, l'Église célèbre son éternel printemps de grâce, de vie, de création et de travail avec Dieu et pour Dieu? De quelque côté que se porte mon regard, partout il aperçoit l'activité la plus dévorante. Là, ce sont des églises et des écoles en voie de construction, ici des presbytères, plus loin des monastères, ailleurs des hôpitaux et des instituts; dans les écoles, les académies et les collèges, notre jeunesse studieuse se prépare aux examens qui doivent avoir lieu dans deux mois. L'Église seule ne connaît point de vacances: elle travaille aussi longtemps qu'il fait jour, toujours veillant, priant et travaillant dans le monde entier, parce que le sang de l'Homme-Dieu, ne cesse de couler dans ses veines, ce sang qui la rajeunit et la fortifie et qui apporte au monde le printemps de la grâce et de la paix.

Les travailleurs dans cet éternel printemps de l'Église vont et viennent. Le bon pasteur envoie sans cesse de nouveaux pasteurs dans les nombreux districts de son royaume. Ici, où le règne de Dieu s'étend d'année en année, nous saluons toujours avec grande joie ceux que le bon pasteur choisit pour diriger en pontifes le troupeau fidèle et le conduire dans la voie de la paix. Mgr Glorieux, le nouveau vicaire apostolique de Idaho et évêque titulaire de Appollonia, a reçu le 19 avril la consécration épiscopale des mains du métropolitain de Baltimore, dans la cathédrale de cette ville. Lui aussi, comme Mgr Maes, de Covington, est un fils de la catholique Belgique. Né le 1 février 1844, à Dottignies, dans la Flandre Occidentale, il fit ses humanités à Courtrai, entra en 1863 au collège américain de Louvain, où étudiaient alors Riordan, actuellement archevêque de San-Francisco, et les évêques Brondel de Montana, Janssens de Natchez et Maes de Covington. Le 17 août 1867, Son Éminence le cardinal Sterckx lui conféra l'ordination sacerdotale. Le jeune prêtre se rendit ensuite dans le lointain Orégon, où il déploya, comme missionnaire et recteur du collège de St.-Michel, à Portland, la plus féconde activité. Son prédécesseur dans le vicariat apostolique de Idaho, Mgr Lootens, un belge également, natif de Bruges comme Mgr Brondel, résigna en 1876 pour des motifs de santé.

Mgr Tuigg de Pittsburg, très souffrant depuis longtemps à la suite d'attaques d'apoplexie, reçoit un coadjuteur dans la personne de son excellent vicaire-général Richard Phelan. Les travaux de Mgr Phelan dans le diocèse de Pittsburg Allegeny laissent espérer que sa carrière épiscopale sera également riche en mérites.

Digitized by Google

On a salué avec joie la nouvelle que le siège apostolique, qui sait toujours apprécier si justement les vrais mérites, vient d'accorder à Mgr Seghers, redevenu évêque de l'île de Vancouver, après sa résignation du siège archiépiscopal de l'Orégon, le droit de conserver le titre d'archevêque ainsi que le pallium et tous les autres privilèges attachés à la dignité archiépiscopale.

Les journaux du pays reproduisent à présent la réponse que Mgr Paul Melchers, archevêque de Cologne, vient de faire au nom des évêques du Nord de l'Allemagne, auxquels les Pères du concile plénier de Baltimore avaient envoyé au mois de décembre une adresse magnifique. La réponse de l'archevêque exilé écrite « du lieu de son exil », le 10 mars 1885, est, comme l'adresse des évêques américains, un nouveau témoignage de la triple unité de notre glorieux épiscopat dans la foi, l'espérance et la charité, une preuve éclatante de leur inébranlable attachement au siège de Pierre.

Toutefois c'est un sombre et triste tableau de la situation de l'Église dans l'Allemagne du Nord que le successeur de St.-Materne et du vigoureux Droste-Vischering nous trace dans cette lettre. Mais les souffrances de tout genre ne sont point épargnées à l'Église. Il y a pour elle des épines en tous lieux et en tout temps. Il est vrai qu'on appelle tant en prose qu'en vers l'Amérique le pays de la liberté; mais même ici l'on découvre à tout instant des signes de la lutte que le monde ne cessera de livrer contre le royaume de Dieu.

A mon avis, on peut assigner ici deux causes à cette lutte: l'intolérance des sectes et l'indifférence des catholiques. Bon nombre d'Américains étrangers à la religion catholique sont prévenus des plus funestes préjugés contre les catholiques jusqu'à l'heure présente et se trahissent par les vieilles histoires des procès de sorcières, de la nuit de la St-Barthélemy et de l'Inquisition, jusque dans les débats publics. D'un autre côté on ne peut que trop déplorer la lâcheté des catholiques lorsqu'il s'agit de défendre les droits de l'Église. J'ai déjà parlé des projets de loi que la législature de New-York a proposés dans le but de sauvegarder les intérêts des catholiques aux États-Unis. Ces projets ont été admis jusqu'en troisième lecture, mais on craint que les adversaires n'arrivent à empêcher une décision favorable. Il ne se passe guère de semaine sans que l'on n'entende parler de certains faits qui témoignent de la violation publique de la liberté de conscience garantie à tous les habitants des États-Unis. Ainsi, par exemple, les prisonniers catholiques de la maison de correction de Hoemesbury près de Philadelphie sont forcés, contre leur gré, sous peine de nouvelles punitions, d'assister chaque dimanche au service divin tenu par des ministres protestants. On cite même une famille juive, qui en cette circonstance, se serait déclarée en faveur de la liberté de conscience réclamée par les catholiques. Le gouverneur Oglesby d'Illinois vient de prendre à ce sujet la voie la plus

Digitized by Google

courte et la meilleure en faisant savoir aux autorités des maisons de correction de Chester et de Joliet qu'elles devaient veiller à ce que les prisonniers catholiques pussent prendre part régulièrement aux exercices de leur culte par les soins du clergé local.

Le président Cleveland a nommé le catholique Keley de Virginie, ambassadeur des États-Unis auprès de la cour de Sardaigne. Mauvais sang dans les cercles non catholiques ! Il semble cependant que le Quirinal ait désiré une autre personalité et M. Keley a renoncé à son poste pour épargner au gouvernement des États-Unis des désagréments, comme les dernières nouvelles l'annoncent.

Et pourtant c'est aux États-Unis comme ailleurs, l'Église qui, par ses évêques, prêche sans cessse l'autorité des supérieurs et l'ordre social. Les paroles de la lettre des Pères du concile sur l'Église et l'État sont de grande importance et les dernières lettres pastorales des évêques Dwenger de Fort-Wayne et Watterson de Columbus ont fait grande sensation en traitant la question du travail. Les différents troubles ouvriers, surtout dans l'Ohio, rendent nécessaire de proclamer sans cesse les principes de la religion catholique.

Comme premier fruit du concile nous citerons un catéchisme anglais qui vient de sortir de presse: *Catechism of christian doctrine, prepared and enjoined by order of the third plenary council of Baltimore.* Ce catéchisme de 72 pages est l'œuvre de Mgr Spalding de Peoria. Aucune autre librairie que la *Catholic publication society* de New-York n'a été autorisée à publier ce catéchisme et, pour en obtenir une édition uniforme, cette même société a fait exécuter des planches électrotypiques, de sorte que les enfants qui reçoivent leur instruction en anglais auront tous la même édition.

La première conférence relative à la nouvelle université doit avoir lieu le premier mai à Baltimore. Au mois de juillet la commission pour la réorganisation des études philosophiques et théologiques tiendra sa première conférence. On y traitera aussi la question des collèges catholiques. Le président de la commission des études est l'archevêque Heiss de Milwankee : elle compte dans l'épiscopat plusieurs membres NN. SS. Ryan C. M. de Buffalo, Wigger de Newark, Moore de St-Augustin et O' Connor vicaire apostolique de Nebraska. Les conférences se tiendront vraisemblablement à Buffalo.

Le 30 juin et les deux jours suivants la société américaine de Sainte-Cécile a célébré sa fête d'association dans la métropole de l'Ouest, à Chicago qui a pris un si rapide développement. On a pu se rendre compte pendant le concile de ses tendances et de ses principes puisqu'elle n'exécuta dans la cathédrale de Baltimore qu'une musique vraiment ecclésiastique. Le pape a accordé la décoration de l'ordre de St-Grégoire au président de la société. Malheureusement la musique sacrée se tient en général ici dans une sphère assez peu élevée. Un regard exercé ne tarde pas à reconnaître, surtout

Digitized by Google

d'après les journaux, que ce n'est point la gloire et l'honneur de Dieu qui poussent les cantatrices et les chanteurs à se produire. Les journaux anglais des grandes villes nous donnent souvent, après les grandes fêtes, des comptes-rendus sur les morceaux exécutés, avec le nom des compositeurs et celui des dames et des messieurs qui se sont fait entendre dans l'église. Il va sans dire qu'en de telles occurrences il n'est point tenu compte des dispositions liturgiques et l'on peut très aisément s'expliquer qu'une excellente Semaine Religieuse de l'Est, le *Catholic Review* de Brooklyn, put émettre naguère le désir que les messes chantées avec *Gloria* et *Credo* etc. fussent réservées pour les occasions tout à fait particulières, trouvant que pour un dimanche ordinaire la messe basse serait ce qu'il y aurait de plus convenable.

Mgr Mac Quaid de Rochester a dit dernièrement dans un discours sur les écoles : « à dater du premier janvier de cette année les organistes et régents de chœur seuls reçoivent un traitement dans mon diocèse, et ceux là seuls parmi les catholiques qui remplissent leur devoir pascal pourront chanter dans le chœur. Chaque paroisse devra se contenter du chant ecclésiastique que ses propres membres sont en état d'exécuter. N'est-il pas révoltant pour la conscience catholique d'entendre certains chanteurs prononcer des paroles auxquelles ils ne croient pas ? C'est de l'hypocrisie et non de l'adoration et jamais l'on ne devrait supporter tel scandale dans une église catholique. » Si les autres diocèses imitent l'exemple de Rochester, on arrivera à corriger maint abus. Le *Cécilienverein* publie deux organes dont l'un, écrit en langue allemande, la *Cécilia*, porte l'approbation de 38 archevêques et évêques; l'autre revue, l'*Echo*, paraît en langue anglaise.

Une autre société importante vient de voir le jour 22 juillet de l'an dernier à Philadelphie. On y a fondé sous la présidence du R. P. Thomas Middleton, O. S. A. de Villanova la société d'histoire catholique américaine (*American Catholic historical society*) pour conserver le souvenir du passé de l'Église, ce qui doit surtout se faire par les subventions accordées aux écrivains et orateurs catholiques, par la création de bibliothèques et de collections historiques. Plusieurs conférences ont déjà été données. On espère pouvoir former dans chaque diocèse des sociétés locales qui s'agrégeront à la société principale. Peut-être plus tard pourrai-je donner des détails plus précis sur le but et les résultats de cette nouvelle société. Il est une chose certaine, c'est l'absolue nécessité de fixer rigoureusement l'histoire des diocèses et de conserver ce qu'il pourrait encore y avoir de traditions sur le passé dans les diverses paroisses. Des hommes âgés sont en maints endroits les seules sources historiques, mais souvent ils sont bien rares.

Un travail du savant américain Jean Gilmary Shea, un des hommes les plus versés dans l'histoire ecclésiastique de notre pays, nous donne un exemple de l'oubli rapide qui enveloppe même les hommes les plus méritants. Il attira récemment dans le *Catholic Mirror* l'attention du public sur un

Digitized by Google

saint personnage oublié ici que le vaste Texas doit appeler son apôtre, le franciscain Antonio Margil de Jésus, dont le souvenir en Espagne et au Mexique est encore en bénédiction. Shea exprime l'espoir de lui voir accorder l'honneur des autels et le désir de voir les évêques du Nord de l'Amérique et du Mexique coopérer à cette œuvre.

Une autre entreprise bien nécessaire, serait la confection d'une carte ou d'un atlas pour les provinces ecclésiastiques de l'Amérique du Nord en mettant soigneusement à profit les matériaux déjà réunis. On vient, il est vrai, de publier une soi-disante *Ecclesiastical Map of the United States*, mais elle est fort défectueuse.

En souvenir du concile de Baltimore le *Publishing Company* vient de publier au prix de cinq dollars un *Memorial Volume*, contenant les discours prononcés pendant les séances publiques, l'histoire du concile, la lettre collective des évêques, les portraits des prélats et supérieurs d'ordre ainsi que les employés du concile. Ce livre splendidement relié doit être prochainement présenté à Sa Sainteté le Pape.

Le 5 avril on a posé à Richmond, Virginie, la première pierre d'une église dédiée à S. Joseph à l'usage exclusif des nègres. Les Pères Joséphites se dévouent en particulier aux pauvres noirs. De telles églises pour les nègres, officiellement nommées *for the colored people*, se rencontrent dans la plupart des grandes villes de l'Union où l'élément noir est fortement représenté ; citons par exemple: Saint-Benoît le maure à New-York, consacré en novembre 1883, Sainte-Monique à Baltimore, Saint-Augustin à Washington, Sainte-Anne à Cincinnati, Sainte-Élisabeth à Saint-Louis, Saint-Pierre et l'Immaculée Conception à Charleston, l'Épiphanie à Leavenworth, Saint-Augustin à Louisville, le Sacré-Cœur à Savannah. Cela fait une singulière impression de voir représenter dans ces églises le grand Saint Augustin en maure. Une grande partie, le majeure partie même de ces pauvres noirs languissent encore hors de l'Église: il faut beaucoup travailler et prier pour ces âmes délaissées. Les Anabaptistes et les Méthodistes en conduisent chaque année un grand nombre à la corruption, surtout dans le Sud.

Lorsqu'on pense à ce qu'il reste encore à faire, on ne se laisse point si vite enthousiasmer en lisant dans les journaux le nombre des conversions qui se sont opérées ici dans les dernières années. Toutefois les données statistiques ne manquent pas d'intérêt et l'on apprend avec joie que 14 % des confirmés dans le diocèse de Richmond, sous l'épiscopat de l'archevêque actuel de Baltimore Mgr Gibbon, étaient des convertis. Dans la Caroline du Nord de 100 confirmés il y a 35 convertis, à Philadelphie 5 à 7 % ; Mgr Henri de Milwankee confirma pendant son épiscopat, de 1844 à 1880 97,250 personnes dont 7500 convertis.

Parmi les plus récentes conversions nous mentionnerons celle de l'ancien prédicateur de l'église épiscopale de Milwankee, le Dr W. B. Hudson, de l'église de la Toussaint; de Milwankee il partit pour Florida, où de tous les

Digitized by Google

ministres il fut le seul qui se dévouât au soin des malades, lorsque la fièvre jaune y éclata : son grand zèle l'emporta si loin qu'il fut atteint lui-même du mal. Grâce aux bons soins des Sœurs de la Miséricorde il guérit ; ses doutes sur la Haute Église anglaise commencèrent alors, pour finir par sa conversion. Il est parti pour l'Angleterre dans le dessein d'entrer dans la Compagnie de Jésus. *Beati misericordes, quoniam misericordiam consequentur.*

Je termine par une courte nécrologie. Les catholiques anglais de l'archidiocèse de Baltimore pleurent la mort de leur ancien vicaire-général, M. J. Dougherty, un des prédicateurs les plus renommés; ceux de l'archidiocèse de Cincinnati déplorent la perte du P. Driscoll S. J. qui s'était acquis tant de mérites par l'érection de la magnifique église de St-François Xavier à Cincinnati. Un excellent journaliste allemand, H. Fassbind, qui défendit pendant de longues années les intérêts de l'Église à St-Paul (Minnesota) dans sa feuille hebdomadaire « *le Pèlerin* » vient aussi de quitter la lutte pour aller jouir du repos éternel. R. I. P. D. B.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1885-86. — N° 6. — 21 Août.

TEMPS APRÈS LA PENTECOTE.

III. — LE MOIS DE SEPTEMBRE.

Les Saints.

Dei sapientia dum mentem humanam repleverit, sanctam fecit.
Lorsque la Sagesse de Dieu a rempli une âme humaine, elle en fait une âme sainte. (*S. Gregor. Moral. lib.* XVIII, c. 54.)

L'œuvre de la Sagesse rendue stable dans les saints. — Ce que c'est qu'un saint. — Les saints comparés à la lumière. — Combien cette comparaison était comprise aux âges de foi. — Il faut faire revivre le culte des saints. — Les vies et les fêtes des saints. — L'imitation des saints.

I.

LORSQUE nous avons essayé de diriger les regards de notre âme vers le séjour resplendissant de la Sagesse divine, tout, dans la nature, semblait favoriser l'essor de notre cœur : la pureté du ciel, le triomphe de la lumière, la riche parure des champs. Mais voilà que tout cela commence à diminuer et menace peu à peu de disparaître. La nuit empiète de nouveau sur le jour, les nuages précurseurs de l'automne vont cacher les bleus espaces du firmament, et les champs déjà dépouillés de leurs moissons dorées ne seront plus couverts que par les feuilles de la forêt apportées par les vents dans leur course capricieuse.

Quoi donc? Serait-ce illusion? Cette paisible et béatifiante vision de la Sagesse ne serait-elle qu'un rêve destiné à disparaître comme tout le reste?

Digitized by Google

Non : la Sagesse ne saurait se flétrir ; là où elle réside, la lumière ne peut que s'accroître. Mais il faut qu'elle demeure en nous ; or, ceux en qui la Sagesse demeure, se nomment les saints. Et ce sont les exemples de ces saints que la Liturgie nous propose durant ce mois, dans les livres des *Hagiographes*, qui nous racontent la foi, les épreuves et les vertus du saint homme Job, du juste Tobie, de la chaste et forte Judith, de la prudente Esther.

II.

QU'EST-CE donc qu'un saint ? Quelle idée attacher à ce mot que nos lèvres prononcent si souvent sans que notre esprit en saisisse toute la profondeur ? Les étymologistes du moyen âge ont cherché à donner l'explication du mot lui-même en y voyant la double idée d'un être élevé au-dessus de tout ce qui est terrestre et pour qui cette position est passée à l'état de stabilité, à la façon des lois et des traités consacrés et comme sanctionnés par le sang d'une victime. Assurément, les anciens ont parfois péché contre la science de nos jours dans des investigations de ce genre : mais ici, du moins au point de vue de la pensée, on ne saurait rien désirer de plus. Oui, un saint tel qu'on l'a compris dans l'Église, tel que nos âmes en portent intérieurement la notion, c'est un homme qui, à force d'énergie, et surtout par la vertu du Sang rédempteur, est parvenu à s'élever vers ce qu'il y a de plus pur, c'est-à-dire Dieu, et qui y demeure attaché par toutes les forces de son être, en dépit de tous les obstacles qui tendent à l'en séparer. Et pour cet homme les vertus elles-mêmes ne sont que secondaires : ce qu'il cherche avant tout, ce qu'il veut, ce qu'il espère comme Job, c'est la vue, c'est la connaissance de son Dieu, c'est cette pleine possession de la Sagesse, qui, commencée et continuée ici-bas, ne sera complète que dans le séjour de l'immutabilité. Mais en attendant, cette âme est déjà comme immuable ; marchant sans cesse le regard en haut par la prière, elle semble remettre à celui qu'elle contemple le soin de diriger ses pas ; si souvent elle reçoit l'ordre d'abaisser jusqu'à la terre sa bienfaisante action, elle dit à son Dieu : « Je vivrai comme vous le voulez », sans pour cela cesser un moment de faire de la beauté seule enviable le centre de toutes ses énergies. Jusque dans la douleur, ce qui s'épuise de son être, s'élève comme un parfum d'agréable odeur, encore plus haut vers le trône du Bien-aimé, comme pour essayer à l'avance, par une pieuse impatience, la voie qu'elle aspire de franchir elle-même.

III.

CE caractère de pureté se retrouve dans les comparaisons empruntées à la lumière auxquelles l'Écriture a recours lorsqu'elle veut nous représenter l'action des saints. Tantôt elle nous les montre comme des étincelles allant et venant pour éclairer et enflammer ce monde semblable à un lieu planté de roseaux ; tantôt ce sont des éclairs lancés par la main

Digitized by Google

de Jéhovah pour faire éclater aux yeux des nations la puissance du bras divin qui seul peut faire des miracles ; ailleurs, leur vie est dépeinte sous l'image d'un sentier resplendissant, dont les clartés augmentent à chaque instant, jusqu'au lever du jour parfait. Mais plus souvent, c'est dans l'éclat même de ce jour, que nous les contemplons, semblables aux étoiles qui ont leur place fixe au firmament, ou au soleil lui-même qui, immuable dans l'espace, et foyer inextinguible de lumière et de chaleur, répand ses vivifiantes influences sur tout ce qui se meut autour de lui.

IV.

C'EST bien ainsi encore que nos pères aimaient à considérer les saints. Chaque *confession*, chaque sanctuaire renfermant les restes précieux d'un de ces élus de Dieu, était comme le foyer où de toutes parts venaient s'allumer et s'entretenir les intelligences et les cœurs de la société chrétienne. Quels rayons ne jaillissaient pas sur tout le monde des sépulcres de ces deux grands apôtres, Pierre et Paul, les « entrailles de la tendresse maternelle de Rome ! » Quels flambeaux pour tout l'Occident que la confession de Saint-Martin à Tours, de Saint-Denys et de Sainte-Geneviève à Paris, de Saint-Germain à Auxerre, de Saint-Remi à Reims, de Saint-Benoît à Fleury ! N'est-ce pas autour de ces sanctuaires que nous voyons se mouvoir toute l'histoire des siècles passés, celle des individus comme celle des sociétés, celle des dynasties royales, comme celle des plus humbles habitants des villages ?

V.

C'EST là qu'il faut en revenir, si nous voulons encore espérer de la société chrétienne. Un des plus funestes résultats de la Réforme a été de jeter le mépris ou du moins l'indifférence sur ce culte traditionnel, qui formait le palladium de chaque cité. La piété moderne, à son tour, en se précipitant avec joie dans le courant ouvert à ses effusions par l'introduction des dévotions plus récentes, tend de plus en plus à faire prévaloir une sorte de centralisation spirituelle qui, sous prétexte de tout trouver à souhait dans la personne du Sauveur, et sa Mère immaculée, a fini par dépouiller trop souvent les saints particuliers de la vénération séculaire que leur a toujours portée la sainte Église.

Or, nous ne saurions trop le répéter, le culte des saints, et spécialement des saints locaux, est la voie providentielle par laquelle les masses sont rattachées à Dieu et à l'Église. Le passage de ces saints durant leur vie mortelle, a été l'origine de la christianisation de nos contrées ; leur culte entretenu avec religion sera la sauvegarde la plus puissante des fruits de leur apostolat. L'humble femme de village, l'homme appliqué constamment au travail des champs ne parviendra pas toujours à se faire une idée profitable à l'âme des mystérieuses profondeurs des vérités de la foi ; mais il n'aura point de peine à se représenter l'assistance habituelle d'un saint, auquel il

Digitized by Google

s'en remet entièrement, d'un ami de Dieu, auquel il peut recourir à chaque instant d'une façon presque sensible et de qui sa foi obtiendra les miracles d'autrefois.

Et ne craignons point de voir cette foi populaire recourir trop fréquemment à l'assistance des saints pour des besoins en apparence purement matériels. C'est encore une des dispositions de la Providence, que le spirituel ne pénètre dans les individus, et à plus forte raison dans les masses, qu'en passant par les choses sensibles. De là toutes ces attributions spéciales qui entouraient autrefois le nom de chaque saint, et dont le bon peuple savait si bien se souvenir au moment de l'épreuve.

VI.

UN des moyens les plus efficaces pour faire revivre le culte des saints, c'est de faire connaître leur vie. Dans ce but, ce serait une chose excellente que de profiter des fêtes tombant le Dimanche, pour raconter quelques-uns de ces traits de l'histoire des saints, qui se gravent si aisément dans la mémoire des peuples, au moyen d'un récit simple, mais surtout pieux, et pénétré de l'onction qui fait le charme de tous les Actes légués par la tradition.

Mais pour entretenir et augmenter l'impression salutaire que peuvent retirer les fidèles de ces récits qu'ils sont à même de lire ou d'entendre, il faut encore qu'ils trouvent à l'église la mise en pratique des sentiments de vénération et d'amour qu'ils auront conçus pour les amis de Dieu. Il faut qu'ils soient frappés du religieux respect avec lequel sont conservées et exposées les reliques des saints; que leurs regards puissent se reposer sur des images et des tableaux représentant d'une façon convenable les patrons tutélaires de la paroisse et de la contrée. Il faut enfin, et surtout, que les fêtes des saints les plus vénérés des aïeux soient remises en honneur par les soins pieux et éclairés des pasteurs. A cet effet on s'efforcera de relever les principales solennités par quelqu'une de ces particularités qui donnent en quelque sorte le cachet traditionnel du jour, et on se gardera bien de vouloir les abolir par un zèle imprudent, là où elles existent encore sans inconvénient, et du consentement de ceux que le Saint-Esprit a établis pour régir l'Église de Dieu.

VII.

AINSI peut-être serons-nous amenés insensiblement à imiter les saints, suivant la mesure de la grâce que Dieu a destinée à chacun. Ah! n'est-ce pas maintenant le temps de redire avec le Roi-Prophète: « Sauvez-moi, Seigneur; il n'y a plus de saints sur la terre? » Un saint, nous l'avons dit, c'est un homme en quelque sorte immuable dans son attachement à Dieu. Or, nous voyons que tout s'agite et se meut sans cesse autour de nous au sein d'une activité fébrile; non seulement la vie contemplative, la fleur de la perfection, disparaît presque entièrement de notre terre; mais à la faveur

Digitized by Google

d'un affaissement général des caractères, et sous le large manteau des principes de la prudence et de la discrétion, on en vient à opposer une digue presqu'infranchissable aux moindres efforts que Dieu suscite dans les âmes; on taxe un acte héroïque d'imprudence pardonnable, de pieuse exagération, la mortification réelle, cette base indispensable de l'édifice spirituel, on a cru avantageusement la remplacer par de pieuses pratiques de dévotion, suffisantes, dit-on, pour les âmes de nos jours, qui n'ont plus à lutter contre les violentes et grossières passions des temps passés.

Et le résultat de tout cela est que le nombre des saints diminue chaque jour, que le sel de la terre s'affadit, que les ténèbres s'épaississent de plus en plus.

O Saints du Seigneur, ô étoiles étincelantes, candélabres d'or de la maison de Dieu, luisez de nouveau sur nous; illuminez nos ténèbres: la nuit vient, obtenez-nous de parvenir au matin resplendissant de l'éternelle clarté où nous pourrons à jamais fixer comme vous tout notre être dans la contemplation de la Lumière de Dieu.

MULTIPLICATIONS DE ST BENOIT.

CHERCHEZ véritablement Dieu, dit saint Benoît dans sa règle; et il aurait pu ajouter, comme dans le texte évangélique : « le reste vous sera donné par surcroît. »

Les saints se jouent de la matière ; les soucis de la vie corporelle entrent pour bien peu dans leurs soins quotidiens, tant ils se fient en la parole de Celui qui a dit : « Les oiseaux du ciel ne sèment ni ne filent, mais le Père céleste leur donne en abondance la nourriture et le vêtement. »

***

Il advint donc qu'en Campanie une famine terrible sévit: tout manquait et le peuple était réduit.

Bientôt le blé vint à manquer au monastère de Benoît : les pains étaient mangés; il n'en restait que cinq pour le repas de tous les frères.

Le bon et vénérable Père voyant la tristesse et les angoisses des moines: — « Allons donc, mes enfants, leur dit-il, relevant leur courage abattu, pourquoi vous contrister? Vous avez peu de pain aujourd'hui, il est vrai, mais demain, soyez-en certains, il y aura abondance. »

Digitized by Google

Le lendemain, en effet, sans que jamais on eût pu savoir quelles mains les y avaient déposées, deux cents mesures de farine furent trouvées à la porte de l'abbaye, entassées dans des sacs.

Mais saint Grégoire nous dit que le Dieu tout-puissant avait envoyé ce secours à ses moines; et ceux-ci, rendant grâces à la Providence, apprirent à ne plus douter de ses soins paternels.

***

Vers le même temps de disette, l'huile fit défaut. C'était la charité du Saint qui causait ces pénuries, car il donnait tout aux indigents.

Il ne restait que bien peu du précieux liquide, renfermé dans un vase de verre.

Un sous-diacre du nom d'Agapit vint demander avec instance qu'on lui en donnât quelque peu: il ignorait la gêne extrême dans laquelle on se trouvait au monastère.

Mais Benoît jugeant qu'il valait mieux tout donner en cette terre afin de s'amasser des trésors dans le ciel, ordonna aussitôt de lui donner ce qui restait.

Le moine, qui avait la garde du cellier, reçut l'ordre, il est vrai, mais hésita à l'accomplir : il attendit.

Le Saint s'informa peu après si l'huile avait été donnée; le moine avoua que non: « Car, ajouta-t-il, si je m'en étais dessaisi, il ne nous fût plus rien resté pour l'usage des frères. »

A ces mots, Benoît s'irrite justement.

Sans retard, il ordonna de saisir le vase avec l'huile qu'il renferme, et de précipiter par la fenêtre le fruit de la désobéissance, de peur qu'un objet quelconque ne demeurât dans la clôture par le fait d'un péché. — Ce qui fut fait.

Sous cette fenêtre s'ouvrait un grand précipice aux parois abruptes et hérissés de roches.

Le vase roula de roc en roc, sans se briser; et l'huile ne se perdit point.

L'homme de Dieu, à cette vue, le fit relever, et donner à celui auquel il l'avait destiné d'abord, gourmandant fortement devant tous les frères, le moine rebelle et superbe.

Alors le Saint se mit en prières entouré de ses moines.

Or, il y avait en ce lieu un tonneau vide. Mais tandis que Benoît priait, on en vit soudain le couvercle se soulever lentement par la pression de l'huile qui l'emplissait, et dont le surplus débordant inondait déjà le pavé.

Digitized by Google

Benoît s'aperçut du prodige et cessa aussitôt sa prière : l'huile aussi cessa de couler.

Le moine coupable rougit et s'humilia ; et de nouveau, il apparut à tous qu'il fallait avoir foi en la parole d'un homme qui confirmait par des miracles sa légitime autorité.

Pourrais-je taire, dit enfin l'illustre biographe du Saint, ce troisième miracle raconté si souvent par son disciple Peregrinus?

Un homme fidèle et pieux fut un jour pressé par ses créanciers, à tel point qu'il ne vit d'autre issue dans sa détresse, que d'aller exposer à Benoît le cruel besoin auquel il se voyait réduit.

— « Je dois douze sous d'or, dit-il à l'homme de Dieu, tout en larmes; de grâce, tirez-moi de ce pressant besoin ! »

— « Je ne les ai point, lui dit doucement Benoît, comment faire ? »

Mais il le consola, le fortifia par de bonnes paroles, et lui dit enfin :

— « Reviens dans deux jours ; aujourd'hui je n'ai rien, mais je dois t'aider, reviens. »

Ces deux jours, Benoît les passa à prier ; c'était son habitude.

Au troisième matin, le malheureux revint, anxieux. — O prodige ! sur le coffre à blé, on trouva soudain treize sous d'or !

— « Prends-les, dit Benoît, au pauvre homme, prends-les vite ; que les douze premiers te servent à satisfaire tes créanciers. Et ce treizième que Dieu te donne emploie-le à tes propres besoins ! »

Telles furent la puissance et la charité du Saint.

LA TRIPLE COURONNE DE MARIE.

LIS ineffable en sa fraîcheur,
De nos bas-fonds Marie émerge :
Tout pâlit devant sa blancheur :
Gloire à la Vierge !

Marie enfanta le Sauveur ;
Sur nous, dans cette vie amère,
Son œil s'abaisse avec faveur ;
Gloire à la Mère !

Marie, au-dessus des élus,
Des anges est la souveraine :
Tous pouvoirs lui sont dévolus :
Gloire à la Reine !

J. C.

Digitized by Google

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus dans l'Ordre de Saint-Benoit.

III.

La source divine qui avait jailli avec tant d'abondance pendant la vie de Gertude et de Mechtilde, ne se tarit point à la mort de ces deux épouses privilégiées du Christ. Le courant vivifiant du Cœur de Jésus continua de porter au cloître d'Helfta la limpidité et la fraîcheur de ses eaux. Plus d'une vierge de ce monastère jouit encore de la vue de ce divin Cœur et en révéla les secrets mystères. Nous en trouvons la preuve au cinquième livre du « *Héraut de l'amour divin* ». Là c'est une religieuse qui offre pour le salut d'une sœur défunte toute la fidélité du Cœur de Jésus; ailleurs, tandis que la communauté récite les prières pour l'âme d'une religieuse, le Seigneur apparaît à une moniale, tenant entre ses bras l'âme de la défunte: en reconnaissance de sa charité humble et continuelle, Jésus-Christ lui présentait son Cœur déifié et lui disait: « Bois dans ce Cœur, comme dans une source inépuisable, ces eaux délicieuses de la grâce après lesquelles tu soupirais sur la terre (1). Une autre fois, tandis que cette religieuse suppliait avec ferveur le Seigneur de faire grâce à une âme, il lui sembla que ses prières se gravaient sur le sein de Jésus où elles formèrent ensuite comme autant de fentes qui lui permettaient d'entrevoir le Cœur de cet aimable Sauveur. Alors elle entendit Notre-Seigneur dire à cette âme: « Regarde de tous côtés dans le Paradis, et vois s'il y a dans les Saints quelque grâce à laquelle tu voudrais avoir part, et tire-la de mon Cœur par ces petites ouvertures (2).

1. *Insinuat.* l. V. c. 6. — 2. Ibid. V. 5.

Digitized by Google

Mais bientôt le trésor que renferme Helfta doit être révélé au monde: Gertrude et Mechtilde vont commencer leur apostolat du Cœur de JÉSUS. Leurs écrits communiqués à de savants théologiens seront lus et approuvés, et lorsque le moment destiné par la Providence à leur publication sera venu, le monde viendra y puiser avidement la doctrine céleste qui y est distribuée en abondance.

Ce furent surtout les Dominicains qui se signalèrent par leur admiration pour Gertrude qu'ils venaient écouter pendant sa vie et dont ils approuvèrent plus tard les écrits. Lansperge (1) rapporte le témoignage de l'un d'entre eux: « Je dois affirmer en toute vérité, disait-il, qu'un homme éclairé par l'Esprit de Dieu ne peut calomnier ou attaquer ce qui est rapporté dans ce livre. Conforté par l'Esprit de vérité, dont émane toute sagesse, je m'engage et m'oblige jusqu'à la mort, à défendre la science sainte et catholique contenue dans ce livre contre les attaques qu'il pourrait subir. »

Tandis que le Seigneur se communiquait d'une manière aussi intime aux vierges saxonnes, il appelait ailleurs d'autres épouses à participer à ces faveurs signalées. La bienheureuse *Ida de Louvain*, cistercienne de Roosendael en Brabant († 1300) (2), la bienheureuse *Élisabeth de Spaldeeck*, cistercienne d'Herkenrode reçoivent les stigmates et ressentent dans leur cœur les douleurs et les angoisses qui affligèrent le divin Cœur dans sa passion. Plus tard Notre-Seigneur découvre dans une vision à *sainte Françoise Romaine* († 1440) son Cœur blessé pour le salut du monde. Un jour que la Sainte était profondément abîmée dans la méditation de la passion de JÉSUS-CHRIST, elle vit sortir de la poitrine du Sauveur une source d'eau vive; en même temps la plaie du sacré côté lui apparut comme un océan de lumière au milieu duquel resplendissait le Cœur blessé de JÉSUS, et une voix divine lui fit entendre intérieurement cette douce invitation: « Que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive! (3) »

Ce Cœur blessé, outragé, le vénérable *Garcia Cisneros*, abbé de Montserrat († 1510) nous engage à le méditer, à contempler les glaives aigus qui l'ont transpercé (4).

Nous sommes ainsi arrivés à l'aurore du seizième siècle.

Parmi les maîtres de l'ascèse catholique, que Dieu suscite dans l'Église à cette époque de troubles, sainte Gertrude prend désormais le rang supérieur qui lui est dû. Les temps de refroidissement prédits par saint Jean à sainte Gertrude n'étaient-ils pas arrivés? N'était-ce pas à la vierge d'Helfta que le Seigneur avait révélé les mystères de son amour qui devaient réveiller la foi dans les derniers temps? Les nombreuses éditions des *Révélations de sainte Gertrude* nous sont une preuve de l'opportunité de

1. *Praef. ad Insin. S. Gertrud.* — 2. *Vita*, lib. II cap. 3. ap. Boll. t. II. april. p. 173. — 3. *Vita*, lib. I. n. 15. ap. Boll. t. II. Mart. p. 96. — 4. *Exercitatorium spirituale*. P. I. cap. 16. edit. Ratisb. Mans. 1856. p. 58.

Digitized by Google

ce livre aussi bien que de son utilité. Ce fut, il est vrai, le pieux chartreux Lansperge qui donna l'élan définitif en consacrant ses veilles à la transcription des œuvres de Gertrude, publiées par lui en 1536. Mais l'ordre bénédictin ne pouvait rester étranger à ce mouvement: il tint à honneur de propager les *Révélations* de la vierge bénédictine d'Helfta. Nous citerons en particulier *Dom Laurent Clément*, moine bénédictin de l'abbaye de Montserrat-Emmaus à Prague, qui en 1662, donna une édition épurée du texte de sainte Gertrude, la meilleure entre toutes les éditions du XVIIe siècle, et la fit précéder de la vie de la Sainte. On remarque principalement le rôle que l'éditeur attribue au Cœur de JÉSUS dans la dévotion de sainte Gertrude (1).

Mentionnons encore le vénérable *Dom Claude Martin*, prieur de Marmoutiers (✠ 1696), fils de la célèbre Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines au Canada, connue par sa grande dévotion au Sacré-Cœur de JÉSUS (2).

Il est aisé de constater les effets que produisit la lecture des *Révélations de sainte Gertrude;* il suffit d'ouvrir les livres ascétiques écrits depuis le seizième siècle pour se persuader que c'est réellement dans l'ouvrage de Gertrude que le monde devait apprendre à connaître le véritable amour de JÉSUS-CHRIST. Le but que nous nous sommes proposé ne nous permet pas d'étendre nos recherches aux écrivains étrangers à l'ordre de St-Benoît, mais même dans ce cadre restreint les preuves ne nous feront point défaut (3).

Le vénérable *Louis de Blois*, abbé bénédictin de Liessies (✠ 1566) attire tout d'abord notre attention. Tilman Bredenbach, chanoine de St-Géréon à Cologne, un de ses amis intimes, rapporte que le pieux abbé trouvait tant de délices dans les écrits de Gertrude qu'il les relisait douze fois chaque année (4). Gertrude domine vraiment dans les écrits de Blosius: on y retrouve les mêmes expressions, la même suavité, la même simplicité d'exposition. A cette école de l'amour, il eut connaissance des mystères du divin Cœur; il en saisit toute l'importance pour le progrès spirituel de l'âme, et lui voua un culte tout particulier. Parmi les nombreux textes qui se rapportent au Cœur de JÉSUS, les passages suivants, inspirés de St Augustin, de St Bernard et de Ste Gertrude, nous feront connaître la pensée intime du vénérable abbé. « Ce n'est pas sans raison, écrit-il dans son *Margaritum spirituale*, que l'Évangéliste nous dit que le côté de JÉSUS fut ouvert par la lance et non blessé: par ces mots il nous fait entendre que la porte de la

1. *Insinuationes divinæ pietatis sive legatus memorialis divinæ pietatis*..... opera et studio P. F. Laurentii Clement monachi O. S. B. Salisburgi. Mayr. 1662. præf. p. 15-16. — 2. Cf. *Revelationes Gertrudianæ ac Mechtildianæ*. t. I. præf. §. XXVIII. — 3. Nous signalerons entre autres: Huebmann, *Philosophia cœlestis*, trad. ab æterna sapientia, i. e. doctrinæ salutares dictatæ a Christo dil. suæ disc. et sponsæ S. Gertrudi. Salisb. 1672. — R. P. Cros, S. J.: *Le cœur de sainte Gertrude* ou un cœur selon le Cœur de JÉSUS. — Cusack: *l'Esprit de Ste Gertrude*. — 4. *Ven. Patris D. Ludovici Blosii O. S. B. opera*, cura et studio D. Antonii de Winghe abb. et monachorum Lætiensium. Antv. Plantin. 1632. *Vita*. cap. XVI. p. LVII.

Digitized by Google

vie nous a été ouverte. La blessure du côté sacré du CHRIST est en effet la porte des Sacrements, sans lesquels nul d'entre nous ne peut entrer dans la vie bienheureuse..... Par l'ouverture de son côté sacré, le très doux JÉSUS nous donne accès à son Cœur, nous fournissant ainsi la preuve de son incompréhensible amour. Et qu'eût-il pu nous donner de plus? Il nous a ouvert son propre Cœur comme une retraite secrète, pour nous y introduire en qualité d'épouses choisies; car ses délices sont d'être avec nous, de reposer en nous dans le silence et le calme. Il nous a donné, dis-je, son Cœur cruellement blessé pour que nous y demeurions, jusqu'à ce que complètement purifiés de nos fautes, et transformés selon son Cœur, nous soyons trouvés dignes d'entrer avec lui dans le Cœur du Père éternel. S'il nous donne son Cœur pour être notre demeure, en retour il demande le nôtre pour y fixer son séjour. Il nous présente son Cœur semblable à une couche ornée des roses empourprées de son sang, et demande le nôtre comme une couche décorée des lis blancs des bonnes œuvres. Qui oserait lui refuser ce qu'il nous a donné avec la plus généreuse libéralité? Voici qu'il nous invite à entrer dans ses suaves blessures, dans son aimable côté ouvert, comme dans un cellier abondant, affluant de délices, lorsqu'il nous dit dans le Cantique: « Viens, ma colombe, dans les trous de la pierre », c'est-à-dire, dans mes blessures sacrées. Mon Cœur est ouvert: je t'y invite, approche avec confiance, je te présenterai le breuvage d'un vin nouveau, le sang vermeil de mon Cœur. Oh! venez à moi, vous tous qui succombez sous le poids de vos péchés, sous le fardeau de la pénitence, sous la croix de l'affliction. Venez à moi, vous tous qui combattez contre vos passions, et je vous soulagerai, je vous donnerai un vin généreux, qui réjouira merveilleusement vos cœurs.

« Approchons-nous donc, le cœur altéré, de cette fontaine d'eau vive, qui doit nous donner le breuvage de la vie, sans argent, sans échange aucun; car Il a dit: « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne », et, s'il le veut, qu'il reçoive gratuitement cette eau. Voyez jaillir ici la fontaine très suave et très pure dans l'Eden, au milieu du paradis, dans le côté percé du CHRIST, cette fontaine qui arrose toute la terre. Courage donc, quelles que soient nos tentations, nos misères et nos afflictions, cherchons notre refuge dans les ouvertures du rocher. Et quel est ce rocher? JÉSUS-CHRIST lui-même, Notre-Seigneur; rocher dont les eaux abreuvèrent le peuple d'Israël au désert, rocher où le prophète Jérémie nous invite à établir notre demeure, semblables à la colombe qui bâtit son nid au sommet de la pierre... Nul autre lieu ne nous offre un abri aussi sûr que les blessures du Sauveur... Demeure donc, ô mon âme, dans les blessures de ton bien-aimé, comme la colombe reste dans les trous du rocher, appliquant tes lèvres à la blessure béante de son côté, puise à son Cœur la suavité céleste: le torrent de volupté qui s'en échappe te désaltérera abondamment [1]. »

1. Ibid. *Marg. spir.* P. III. cap. 19. p. 506-507.

Digitized by Google

Ailleurs, nous retrouvons une série de pratiques en union avec le Cœur de JÉSUS, qui se basent certainement sur la doctrine de sainte Gertrude : l'offrande de nos actions au divin Cœur de JÉSUS, l'offrande de ce divin Cœur au Père céleste pour l'augmentation de la gloire des Saints, la recommandation de la dernière heure (1). « Le religieux, dit-il, recommandera ses œuvres et exercices au Cœur très doux et très suave de N.-S. J.-C., (à ce Cœur inséparablement uni au Cœur de la divinité et d'où découle tout bien) afin qu'il les corrige et les perfectionne ; il les offrira dans le but de louer Dieu, de cette manière : Bon JÉSUS, cette œuvre que je viens d'achever, et ces exercices, je les recommande à votre divin Cœur pour que vous les corrigiez et les perfectionniez ; je vous les offre en esprit de louange et pour le salut de votre sainte Église, en union à ce divin amour, qui vous porta, vous, notre Dieu, à vous incarner et à mourir pour nous, ou bien, en union à vos œuvres très parfaites (2). » Le P. Nilles, S. J. fait remarquer, à propos de ce texte, que Louis de Blois y enseigne formellement l'*Apostolat de la prière*, tel qu'il est aujourd'hui universellement pratiqué (3).

Enfin, que de belles prières ne trouve-t-on pas semées dans les nombreux écrits du pieux abbé de Liessies ? Nous citerons la suivante : « Je vous salue, plaies étincelantes de mon Roi, plaies dont la douceur surpasse celle du miel ; je vous salue, sceaux glorieux de ma rédemption, trésor de tout mon bonheur, Cœur très suave de mon bien-aimé, Cœur blessé pour moi. Doux JÉSUS, souvenez-vous, je vous en prie, de votre bonté et de votre charité (4). »

Nous terminerons par une strophe d'une hymne en l'honneur des cinq plaies, où il célèbre aussi le Cœur de JÉSUS :

Ave, latus, fons dulcoris,
In quo patet vis amoris ;
Te saluto cor amœnum,
Omnibus cor bonis plenum (5).

Au siècle suivant, nous trouvons dans les écrits de *Haeften et de Bona* de nouveaux témoignages sur la dévotion au Sacré-Cœur. *Dom Benoît Haeften*, prieur de l'abbaye bénédictine d'Afflighem († 1648), auteur ascétique estimé, est surtout connu par ses études sur la règle de St-Benoît et sa coopération à l'établissement de la Congrégation de St-Placide dans les Pays-Bas. Dans son ouvrage intitulé « *Schola Cordis* », nous rencontrons les deux prières suivantes : « Seigneur, placez-moi près de votre Cœur pour que je puisse jouir de sa vue et rectifier mon cœur d'après ce modèle. Jetez aussi sur moi un regard bienveillant et ayez pitié de moi ; envoyez du miroir de votre Cœur dans le mien des rayons de feu qui l'enflamment et le rendent

1. *Conclave animæ fidelis.* P. III. Cap. I, art. 26, p. 629. — 2. *Institutio Spir.* Cat. IX, n. 3, p. 318. — 3. Nic. Nilles, S. J. *De rationibus festorum Sacrat. Cordis Jesu et puriss. cordis Mariæ e fontibus juris canonici eruti*, libri IV, Æniponte. Wagner, 1875, p. 352. — 4. *Conclave animæ fidelis.* P. III. Cap. II, doxol. 12, p. 632. — 5. Opp. p. 718.

Digitized by Google

conforme à votre Sacré-Cœur (1). » Ailleurs il dit : « Approche donc du Dieu de ton cœur et du Cœur de ton Dieu, pour y fixer ta demeure. Unis ton cœur au Cœur de ton amour; non le doigt, ni la main, mais c'est le cœur qu'il faut déposer dans cette chambre nuptiale de ton Bien-aimé. » Vers la même époque *David Grégoire Corner*, abbé bénédictin de Göttweih en Autriche, publiait son « *Trésor de la dévotion catholique* », recueil des plus belles prières renfermées dans les ouvrages des Pères et écrivains ascétiques. Parmi les prières qui se rapportent à l'Humanité sainte du Sauveur, nous en trouvons plusieurs adressées au Sacré-Cœur, la plupart empruntées à Ste Gertrude et au pieux Lansperge (2). Au nombre des publications du XVIIe siècle, nous devons encore signaler les *Preces Gertrudianæ*, en honneur dans l'ordre bénédictin.

L'ordre cistercien, au sein duquel la dévotion au Sacré-Cœur avait déjà fleuri dès le douzième siècle, nous fournit encore au XVIIe un dévot admirateur du Cœur de JÉSUS : le *cardinal Bona* († 1674). Dans ses écrits aussi pieux que savants, cet auteur revient fréquemment sur cette dévotion et son utilité pour l'avancement des âmes dans la vertu. « O JÉSUS, s'écrie-t-il, dans un de ses traités les plus estimés, vie de ceux qui meurent, vous qui avez voulu que la lance ouvrît votre côté, lorsque déjà vous aviez expiré, afin de frayer un passage facile à ceux qui veulent s'approcher de votre Cœur, admettez-moi dans votre côté, pour que j'y trouve mon repos dans les siècles des siècles. O précieuses blessures du Christ, plaies d'une douceur divine, je vous salue et vous vénère : en vous se trouvent le remède de la vie, l'abondance de la grâce, la plénitude du pardon. Dans votre côté sacré, ô mon JÉSUS crucifié, je veux me cacher, y prier, y traiter mes intérêts, car tout ce que j'y demanderai, je l'obtiendrai (3). » Le Cœur sacré de JÉSUS domine les dévotions quotidiennes du pieux cardinal. Dès le lever c'est à lui qu'il adresse cette belle prière : « Je loue, je glorifie et salue votre Cœur, ô mon très doux JÉSUS, vous remerciant de votre fidèle protection pendant cette nuit, parce que vous avez rendu pour moi à votre Père l'hommage de louange et de la reconnaissance dont je lui suis débiteur (4). » Son travail (5) lui est aussi consacré ainsi que son sommeil (6) ; c'est à lui qu'il offre l'office divin : « Recevez, très doux JÉSUS, l'hommage de ma servitude dans votre Cœur très miséricordieux, et l'unissant à vos prières ainsi qu'à celles des Saints, purifiez-le, complétez-le et offrez-le à Dieu le Père pour votre gloire et celle des Saints, pour mon salut et celui de tous les hommes (7). » A la vue d'une image représentant un Évangéliste écrivant, c'est encore au

1. *Schola cordis seu aversi a Deo cordis reductio.* Antv. Verdussen. 1629, lib. 4, lect. 15. — 2. *Magnum Promptuarium catholicæ devotionis*, opera Davidis Gregorii Corner. O. S. B. abb. Gottwicensis. Viennæ. Kürner 1672. La préface fut écrite en 1654. Les prières au S. Cœur se trouvent pp. 112, 146, 153, 154, 267, 292, 318. — 3. Joann. Card. Bona. opp. Antverp. Verdussen. 1723. *Via compend. ad Deum.* Cap. XVII. dec. 10. p. 96. — 4. Ibid. Cap. XIX, p. 98. — 5. Ibid. p. 99. — 6. Ibid. p. 102, et *Hor. ascet.* Cap. IV. § V. p. 361. — 7. *Via compend.* Cap. XIX, p. 98 ; *Hor. ascet.* c. III. § VII, p. 626.

Digitized by Google

Cœur de JÉSUS qu'il pense : « Saints de Dieu, s'écrie-t-il, inscrivez-moi dans le Cœur de JÉSUS et dans le cœur de Marie, pour qu'ils n'oublient point mon âme (1). » Qui ne reconnaît à ces pratiques l'influence de sainte Gertrude sur le pieux écrivain ? Le cardinal Bona avait en effet une grande estime pour les écrits de Gertrude qu'il conseille de lire à ceux qui veulent s'initier aux secrets de l'amour divin (2).

Bien qu'il n'appartienne pas à l'ordre de St-Benoît, le vénérable Père Eudes († 1680) mérite d'être signalé, en raison des fréquents rapports qu'il eut avec la Mère *Mechtilde du Saint-Sacrement* († 1698) fondatrice des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle (3). Dès 1672, il avait composé en l'honneur du Sacré-Cœur de JÉSUS un Office et une Messe qui furent approuvés par plusieurs prélats et admis dans plusieurs communautés religieuses. Son Office du Cœur très pur de Marie fut également reçu chez les *Bénédictines de l'Adoration perpétuelle.*

Nous terminerons notre étude sur la dévotion au Sacré-Cœur de JÉSUS dans l'ordre de St-Benoît avant la B. Marguerite-Marie par quelques considérations sur les images du Sacré-Cœur pendant cette période. On a parfois avancé que les images du Sacré-Cœur de JÉSUS étaient inconnues avant la B. Marguerite-Marie (4). Cette remarque ne nous semble pas absolument exacte. Un passage de Lansperge suffit pour démontrer que ces images étaient connues dès le quinzième siècle. Le pieux chartreux conseillait dans son livre « *Pharetra divini amoris* » de placer dans un lieu public et exposé aux regards une image du divin Cœur, afin qu'en la considérant, l'on soit averti d'élever son cœur vers Dieu (5). Nous savons en outre qu'une image du Sacré-Cœur était placée sur la porte de chaque cellule de la Chartreuse de Cologne (6). Cette image, gravée avant l'an 1535, se trouve dans le livre suivant : *Der Psalter latein und deutsch mit Erklärung aus Dionysio Carthusiano. Köln.* 1535, ainsi que dans l'ouvrage de *Dom Boutrais* sur *Lansperge.* Dans cette gravure, le Cœur de JÉSUS est représenté avec une profonde blessure dans laquelle est enfoncé un fer de lance. Aux quatre angles de l'image, on voit les plaies des mains et des pieds du Sauveur. L'ordre bénédictin nous fournit encore d'autres preuves, probablement même plus anciennes (7). A l'antique *abbaye de Bath*, dans le comté de Somerset en Angleterre, on peut voir à la porte occidentale de l'église une sculpture représentant le Cœur de JÉSUS entouré d'une couronne d'épines ; on trouvait

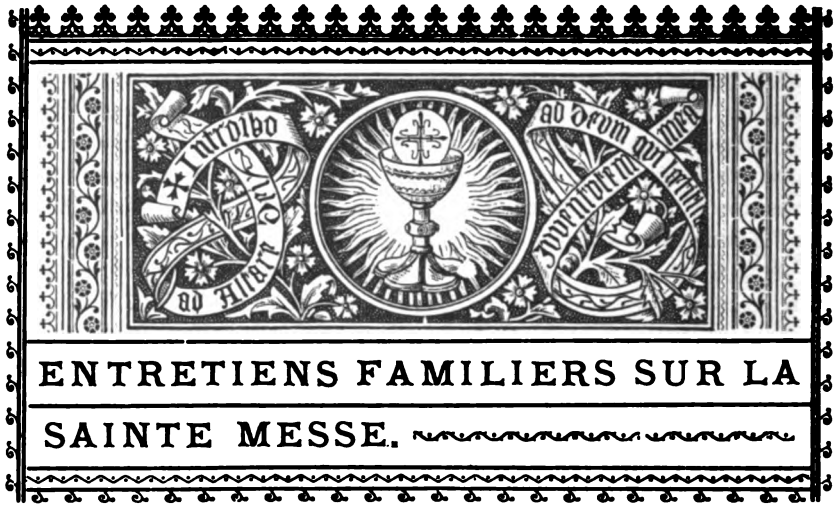
1. *Via compend.* Cap. XIX, p. 102. — 2. Ibid. Cap. XX, p. 103. — 3. Cf. Nilles. pp. 19, 581-585; P. Aug. Le Doré, *le Père Eudes, premier apôtre des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.* c. IX. — 4. Le Leroy. *De SS. Corde Jesu ejusque cultu tract. phil. histor. dogmat. et asceticus.* Leodii. Dessain. 1882. pp. 95, 301. — 5. Ap. Nilles. p. 322. — 6. Cf. Dom Boutrais. Lansperge. Chap. II. Nous n'avons sous main que la traduction allemande de cet ouvrage ; *Der Carthäuser Landsperger, ein Vorläufer der sel. Marg. Maria im XVI Jahrh. und die Andacht zum göttl. Herzen Jesu.* Ubersetzt von Bern. Hermes. Mainz. Kirchheim. 1880, p. 82. — 7. Nous devons ces communications sur l'Angleterre à l'obligeante prévenance du R. P. Dom Gilbert Dolan, moine bénédictin de Downside.

Digitized by Google

autrefois le même sujet sur une verrière de *l'abbaye de Whitby* (1). Sur une console de l'église de *St-Benoît à Glastonbury* le Cœur de JÉSUS est également sculpté : cette sculpture se retrouve dans plusieurs autres églises à *Westminster-Abbey* (2). Il est à remarquer que ces monastères furent supprimés sous Henri VIII, dans la première moitié du seizième siècle. Enfin dans l'*Annus Mariano-benedictinus* édité par les membres de la congrégation de la Sainte-Vierge à l'université bénédictine de Salzbourg de 1668 à 1671, nous trouvons toute une série de vignettes du célèbre G. A. Wolfgang représentant le Cœur de JÉSUS (3). Nous en décrirons quelques-unes, en faisant d'abord remarquer que le genre d'allégorisme qui y domine est entièrement conforme au goût de l'époque. Au 4 janvier, une vignette représente deux cœurs serrés l'un contre l'autre : l'un porte au centre le nom de JÉSUS, l'autre celui de Marie : l'inscription est : *Duo sunt unum, solus junxit amor.* Au 24 janvier, le Cœur de JÉSUS surmonté du monogramme IHS apparaît dans un cercle lumineux ; la Ste Vierge y lance une flèche ; inscription : *Vulnerasti cor meum* (Cant. IV). Au 8 février nous trouvons la même gravure que les chartreux de Cologne firent exécuter au XVIe siècle. Au 18 février, les Cœurs de JÉSUS et de Marie alternent aux quatre angles de la gravure. Au 15 mars, du Cœur de JÉSUS jaillissent des jets d'eau qui retombent dans un réservoir. Ce réservoir, c'est Marie ; de là l'eau descend par une ouverture dans un autre réservoir : l'Église. L'inscription est : *fons aquæ salientis in vitam æternam.* Au 16 juin, Notre-Seigneur donne son Cœur à sainte Lutgarde et reçoit en échange celui de la Vierge. « Dans les vignettes d'un ouvrage intitulé : *Tableaux des qualités éminentes de saint Joseph*, par le R. P. Dom Charles de St Paul, supérieur général des Feuillants (Paris, 1629), le monogramme du Christ est accompagné, comme ailleurs, de la croix, du cœur percé par les trois clous, et de la gloire circulaire ; mais ce qu'on y voit de spécial, c'est que des deux côtés du monogramme sont représentés les attributs des quatre évangélistes. Or, ces attributs n'ont pas été placés dans ce groupe sans une intention de symbolisme. Ils semblent indiquer, en effet, le Cœur de JÉSUS comme la source de la doctrine évangélique, comme le principe de cette législation d'amour substituée par le divin Sauveur à la loi de crainte (4). » Ces exemples suffiront, croyons-nous, à prouver que les images du Cœur de JÉSUS n'étaient pas entièrement inconnues avant la fin du dix-septième siècle. *(A continuer.)*

1. Voir cette image dans : Fr. Bridgett. C. SS. R. *Our Lady's Dowry, or how England gained and lost that title.* London. Burns and Oates. 1875. — 2. Nous ajouterons la notice suivante sur le culte du très saint Cœur de Marie. A Bungay, dans le comté de Suffolk, où il y avait autrefois un monastère de Bénédictines érigé en l'honneur de N.-D., on peut voir encore sur une partie de l'ancienne hôtellerie une sculpture représentant la Sainte Vierge découvrant son cœur, telle qu'on la représente de nos jours : deux anges lui rendent leurs hommages aux deux côtés de l'écusson. — 3. *Annus Mariano-benedictinus.* Salisburgi, 1668-1671. 3 Magr. in-2. —4. *Le Cœur de Jésus, ascétisme et littérature* par le R. P. Eug. Desjardins. S. J. Paris. Julien. 1855, p. 580. L'auteur donne dans l'appendice II de son ouvrage un aperçu de l'iconographie du Sacré-Cœur, p. 575-582. Le lecteur trouvera bon nombre d'emblèmes antérieurs à l'an 1690.

Digitized by Google



ENTRETIENS FAMILIERS SUR LA SAINTE MESSE.

L'oblation.

C'ÉTAIT, comme nous l'avons dit, avant l'offertoire que se terminait jadis la messe des catéchumènes; à ce moment, ils étaient renvoyés ainsi que les pénitents, car au sacrifice proprement dit n'assistaient que les fidèles qui pouvaient y participer.

Alors commençait l'offrande de la matière du sacrifice que faisaient le peuple et les clercs; pendant ce temps, souvent considérable, le chœur chantait un psaume avec antienne. Peu à peu, l'usage des offrandes en nature ayant diminué, et disparu entièrement vers l'an 1000, on supprima le psaume en maintenant seulement l'antienne, qui est notre *Offertoire* actuel.

Le pain béni, en usage dans plusieurs pays, est un reste de l'antique observance; de temps immémorial, il se distribuait à la fin de la Messe et se nommait alors *Eulogie;* plus tard on le mit à la place de l'offrande.

L'offertoire actuel débute par un salut du célébrant au peuple fidèle; il baise l'autel, se retourne vers l'assistance qu'il salue en disant: *Dominus vobiscum.* Il l'invite par là à une prière plus ardente.

Puis viennent les prières dites *sur les oblations* que le prêtre récite à voix basse, en offrant à Dieu le Père le pain et le vin, matière du sacrifice. Jusqu'au XIe siècle, l'Église romaine ne faisait pas usage de ces prières: le prêtre faisait l'oblation en silence, et ne disait rien avant les *Secrètes.*

Les prières *Suscipe, Offerimus, In Spiritu,* et *Veni Sanctificator,* furent empruntées par l'Eglise romaine au Missel Mozarabe, lorsqu'elle enleva ce Missel à l'Espagne pour y substituer le Romain.

Digitized by Google

Aux messes solennelles, le sous-diacre prend à la crédence le calice et la patène, voilés par l'huméral, et les porte à l'autel où le diacre les reçoit; celui-ci présente au célébrant la patène avec l'Hostie; si la Messe n'est point solennelle, le prêtre la prend lui-même et dit, en la tenant élevée, la prière: *Suscipe, sancte Pater*, par laquelle il offre l'hostie à Dieu, pour l'expiation de ses propres péchés et de ceux des fidèles tant absents que présents, mais principalement pour ces derniers.

Ensuite il fait le signe de la croix au-dessus du corporal avec la patène et l'hostie, et dépose celle-ci au centre de la croix qu'il vient de tracer, pour indiquer que la victime qu'il va immoler est la même que celle qui mourut jadis pour nous sur la croix.

A l'oblation de l'hostie succède celle du calice. Aux messes solennelles, le diacre met le vin dans le calice et le sous-diacre y verse quelques gouttes d'eau. Cela se fait pour deux raisons mystiques: d'abord, pour signifier par l'eau le peuple fidèle uni à JÉSUS-CHRIST que figure le vin: ensuite, pour nous rappeler l'eau et le sang qui jaillirent du côté du Sauveur sur la croix. Le prêtre en bénissant l'eau dit la prière: *Deus qui humanæ substantiæ*, dans laquelle il rappelle l'union mystique des fidèles au Sauveur JÉSUS.

Aux messes des morts, le prêtre en prononçant cette oraison ne bénit pas l'eau qui représente le peuple ; car il n'est occupé que de l'église souffrante qui ne peut être bénie par lui.

Recevant ensuite le calice des mains du diacre, le prêtre en fait avec lui l'oblation. Le diacre a le droit de participer à cette offrande, car c'est lui qui devait autrefois administrer aux fidèles le Sang précieux de JÉSUS-CHRIST; son ministère était d'ailleurs nécessaire au célébrant, car les calices étaient beaucoup plus grands qu'ils ne le sont de nos jours. L'oraison, *Offerimus*, que le prêtre célébrant et le diacre prononcent simultanément, marque cette oblation collective, qui est faite aussi au nom des fidèles.

De même qu'il l'a fait avec l'hostie, et pour la même raison mystique, le prêtre fait avec le calice une croix au-dessus du corporal; puis il le place dessus et le recouvre de la palle.

Aux messes basses, il verse lui-même l'eau dans le calice, et fait seul l'oblation.

Joignant les mains, et s'inclinant, le prêtre dit alors l'oraison *In spiritu humilitatis*, pour s'offrir à Dieu en esprit d'humilité, avec le peuple fidèle.

Pendant ces prières, le sous-diacre a pris de l'autel la patène et,

Digitized by Google

l'enveloppant dans l'huméral, il se place derrière le célébrant au pied de l'autel et tient la patène élevée.

Ce rite est fort ancien: il tire son origine des grandes patènes autrefois en usage, dont il fallait débarrasser l'autel lorsqu'elles n'y étaient plus nécessaires. Le sous-diacre la tient élevée pour faire connaître au peuple que le moment de la communion approche. Aux messes des morts et le Vendredi-Saint cette cérémonie est omise, parce que la communion des fidèles n'y a pas lieu.

Mais le changement du pain et du vin au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST, et notre propre transformation en une hostie agréable au Très-Haut, ne peuvent s'effectuer que par l'opération de l'Esprit-Saint; aussi, le prêtre l'invoque-t-il, en terminant les prières de l'offertoire; il dit la prière: *Veni, Sanctificator*, et trace un nouveau signe de croix sur le calice et l'hostie réunis.

C'est ici le moment des encensements solennels, ils n'ont lieu qu'à la messe avec assistance.

Pour la seconde fois le prêtre prend l'encensoir en mains.

Le sens mystique de l'encensement est très riche, et varie d'après les objets ou les personnes auxquels il s'adresse. L'encens, en général, comme l'Église nous l'apprend, est le symbole de la prière, de l'oblation et de la grâce; on encense les dons du sacrifice pour les accompagner des vœux et des prières du peuple fidèle; l'autel, qui représente JÉSUS-CHRIST, pour signifier la bonne odeur de la grâce qui s'échappe de lui et se répand sur nous; les reliques, parce que les Saints ont été par leurs vertus un doux parfum en présence du Très-Haut; le célébrant, le clergé et les fidèles enfin, pour les rendre participants à la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST.

L'encensement à l'Offertoire est très ancien dans l'église grecque; chez les Latins il s'introduisit peu à peu à partir du IXe siècle.

Le diacre présente l'encens au célébrant: celui-ci en met dans l'encensoir et le bénit; le diacre dit: *Benedicite, Pater reverende*, Bénissez, révérend Père.

Enfin, le célébrant dit la prière: *Per intercessionem*, par laquelle il implore la bénédiction divine sur l'encens et prie le Seigneur de l'avoir pour agréable.

Puis, il reçoit l'encensoir des mains du diacre, et encense les dons du sacrifice, en disant plusieurs autres prières appropriées à l'encens et en faisant ressortir les effets et les significations. Puis, il rend l'encensoir au diacre.

Alors, celui-ci à son tour, encense le prêtre, le chœur et le sous-

Digitized by Google

diacre ; le thuriféraire continue les encensements auprès des ministres inférieurs de l'autel et des fidèles. Aux messes solennelles des morts, le prêtre seul est encensé, en signe de moindre solennité, et à toutes les messes basses, les encensements et les prières qui les accompagnent sont omis.

Les encensements terminés, le célébrant se lave les doigts, du côté de l'épître.

Cette ablution remonte aux premiers siècles de l'Église, et a une origine mystique à laquelle vint s'adjoindre plus tard une raison pratique. L'Église, par cette cérémonie, veut rappeler au prêtre, dès le commencement de la messe des fidèles qui est le sacrifice proprement dit, avec quelle pureté il lui faut s'approcher de la Victime sainte qu'il est sur le point d'immoler. Dans les anciens ordres romains, suivis à Rome jusqu'au XVe siècle, l'ablution des doigts se trouvait immédiatement après l'*Oremus* de l'Offertoire; rien jusqu'alors n'ayant pu encore souiller les mains du prêtre depuis sa sortie de la sacristie où il les a lavées en prenant les vêtements sacerdotaux, la raison mystique apparaît clairement. C'est à partir du IXe siècle seulement, que les églises de France et d'Allemagne ont reculé cette ablution jusqu'après l'offrande des dons du sacrifice et l'encensement, pour la seule raison de propreté, et cet usage est devenu général.

Le prêtre ne se lave que l'extrémité des doigts, parce qu'étant pur déjà dès son arrivée à l'autel, il n'a plus à se purifier que de souillures légères; ensuite parce que c'est de l'extrémité des doigts seulement qu'il touchera l'Agneau sans tache.

Les versets du psaume 25 commençant par les mots : *Lavabo inter innocentes manus meas*, sont l'expression des sentiments qui animent le prêtre en ce moment.

Après le *Lavabo*, le prêtre revient au milieu de l'autel : encouragé et fortifié par l'acte d'humilité qu'il vient de poser, il fait à la Trinité sainte une nouvelle oblation des espèces qu'il va consacrer. Il fait cette oblation en mémoire des principaux mystères de la vie de JÉSUS-CHRIST, et en l'honneur de la très sainte Vierge et des Saints.

Cette prière *Suscipe, sancta Trinitas*, nous vient du missel ambrosien; elle commença à être en usage dans différentes églises dès le XIe siècle, mais ne fut prescrite que plus tard.

L'oblation et les prières qui l'accompagnent sont terminées.

Le prêtre baise l'autel qui représente JÉSUS-CHRIST, puis il se retourne une dernière fois, avant le sacrifice, vers le peuple dont il

Digitized by Google

veut ranimer encore l'ardeur. Il connaît sa propre indignité et veut s'assurer l'appui des prières de ses frères au moment d'entrer avec le Seigneur dans la nuée sainte du tabernacle.

Cette invitation à la prière est de date très ancienne, mais elle varia dans ses formes, ainsi que la réponse des fidèles. La formule actuelle *Orate, fratres*, est en usage dans l'Église romaine depuis le XIIIe siècle.

A l'invitation *Orate, fratres*, priez, mes frères, les fidèles répondent par la voix des ministres, le *Suscipiat Dominus:* « Que le Seigneur reçoive de vos mains ce sacrifice, pour la louange et la gloire de son nom, pour notre utilité et pour celle de toute sa sainte Église. »

Et le prêtre ajoute: *Amen.*

Puis, il dit à voix basse la *Secrète*, ou les Secrètes, s'il y en a plusieurs.

On nomme ainsi l'oraison qui fait suite à l'*Orate, fratres*, parce qu'elle se dit à voix basse. Elle n'est pas précédée d'*Oremus* parce qu'autrefois elle faisait suite à l'*Oremus* de l'Offertoire, et d'ailleurs aujourd'hui l'*Orate, fratres*, la remplace. Dans la *Secrète*, le prêtre demande à Dieu de recevoir favorablement les dons du sacrifice et de nous rendre dignes de lui être offerts nous-mêmes en victimes.

Pour la conclusion de la *Secrète*, le prêtre élève la voix, et chante: *Per omnia sæcula sæculorum*, dans tous les siècles des siècles.

Le chœur répond: *Amen.*

Tout le peuple fidèle peut s'unir par cette réponse aux oraisons secrètes du prêtre et les confirmer par son approbation. Il ne faut pas considérer ces mots comme le commencement de la *Préface*, mais bien comme la conclusion de la *Secrète.*

La *Préface* est l'introduction à la quatrième partie de la messe dont nous nous entretiendrons dans le prochain article.

Digitized by Google

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Grâces obtenues par l'intercession de St Benoît.

Juin 1882.

JOSEPH A***, de Bioulx, se voyait menacé d'une maladie de langueur. Sa mère, alarmée à la vue de l'impuissance des remèdes humains, est venue présenter son fils à saint Benoît. La neuvaine terminée, le jeune homme recouvra ses forces. Toute la famille vint faire un pèlerinage d'actions de grâces.

Un homme de Fagnolle (Mariembourg) donnait depuis quelque temps des signes de folie. Venu pour réclamer la protection de saint Benoît, il obtint la récompense de sa foi ; depuis, il écrivit lui-même une lettre remplie des sentiments de la plus touchante gratitude.

Eugénie L*** de Thuin était en proie à d'affreuses douleurs. Son mari vint pour elle en pèlerinage. Depuis lors, grâce à la médaille, elle a des nuits entièrement calmes.

Une personne de Walcourt fut, à la même époque, délivrée de la danse de saint Gui, par la bénédiction de saint Maur, à la suite d'une neuvaine au bienheureux Père.

Durant le même mois un grand nombre d'enfants rachitiques et souffrants de maladies diverses, se virent subitement délivrés par la médaille, après un pèlerinage de leurs parents.

Enfin une jeune personne de Biesmerée, en proie depuis sept semaines à de violentes souffrances, a eu recours à saint Benoît qui a exercé à son égard sa miséricordieuse mission.

Juillet 1882.

Deux jeunes gens, l'un d'Annevoie, l'autre de Profondeville, furent délivrés par saint Benoît des terreurs étranges qui les assiégeaient.

Digitized by Google

A la même époque, plusieurs femmes du voisinage durent également au saint patriarche la guérison de différentes maladies.

D'autres personnes d'Ermeton, de Biesmerée, de Gerpinne et de Fagnolle, atteintes de folie ou de maladies nerveuses, obtinrent par la bénédiction de saint Maur et l'emploi de la médaille un apaisement à leurs surexcitations.

Marie C***, de P***, éprouvait depuis quelque temps des pertes de sang ; la bénédiction de saint Maur, comme autrefois le contact de la robe du Sauveur, arrêta cette infirmité.

Août 1882.

Plusieurs enfants des communes voisines furent délivrés par saint Benoît des différentes infirmités qui les faisaient souffrir.

Quatre personnes furent également guéries d'une fluxion de poitrine.

Deux autres, habitants de Fagnolle, éprouvèrent des marques sensibles de la protection de saint Benoît sur leur bétail.

Septembre 1882.

Alphonsine F***, de Gesves, vit une maladie, déjà ancienne, disparaître à la suite d'un pèlerinage à saint Benoît.

Trois personnes des environs furent délivrées de leurs maladies de langueur.

Octobre 1882.

Une jeune fille de Mettet, pensionnaire dans une communauté de religieuses, s'était vue contrainte d'interrompre ses études, par suite de violents maux de tête, qui ne lui permettaient pas de les poursuivre. Saint Benoît fit disparaître cet obstacle à la grande joie de sa protégée.

Joseph D., de Mettet, fut délivrée de sa surdité par la médaille de saint Benoît.

Une femme de Weillen, souffrant beaucoup d'une mâchoire, ne ressentit plus aucune douleur, à partir du jour de son pèlerinage à Maredsous.

Actions de grâces.

2 demoiselles sont venues remercier saint Benoît pour soulagement obtenu dans une épilepsie ancienne. Grâce à la bénédiction de saint Maur, les accès de cette terrible maladie sont maintenant beaucoup moins fréquents et moins violents.

Un jeune homme tourmenté par les scrupules a recouvré la paix intérieure à la suite d'une neuvaine.

Une pauvre femme d'Anthée souffrait d'une goutte sciatique depuis 12 ans. Depuis un an, elle ne quittait plus son misérable fauteuil. Il lui était impossible de faire un pas. Ayant entendu parler des grâces nombreuses accordées par l'intercession de saint Benoît, elle pria son mari de faire à sa place un pèlerinage. Le mari accepta pour contenter sa femme. Saint Benoît se laissa toucher et accorda à cette pauvre paralytique le soulagement demandé avec tant de confiance. Elle peut maintenant assister à la sainte Messe le dimanche, et est

Digitized by Google

venue elle-même demander à saint Maur, d'achever ce que saint Benoît a si heureusement commencé.

2 personnes atteintes d'accès de folie pendant quelques semaines ont heureusement recouvré toute la lucidité de leur esprit.

Une personne d'Acoz souffrait depuis 4 mois d'un violent mal de tête continuel. Voyant l'impuissance des médecins et de leurs remèdes, elle est venue à saint Benoît. Et, chose étonnante, dit-elle dans sa reconnaissance, « le jour même de mon pèlerinage, mon mal a été coupé comme au couteau. »

Reçu divers ex-voto, entre autres un grand cœur en argent d'une dame de Namur.

G., 18 juillet 1885.

NOUS venons de terminer notre neuvaine, et, à notre grande satisfaction, nous remarquons un changement notable dans l'état de notre petite Marie. Elle est en pleine voie de guérison.

Notre reconnaissance envers saint Benoît sera éternelle ; il a contribué à nous conserver le plus grand de nos trésors, jamais nous ne l'oublierons !

C. N.

M., 25 juillet 1885.

VIVE saint Benoît ! Notre jeune homme nous rentre des examens..... Il est reçu ! Questions difficiles et protection visible et efficace de saint Benoît.

Vive saint Benoît, et actions de grâces dans le *Messager*. V.

Recommandations.

10 grâces spirituelles.

10 vocations.

10 conversions.

12 examens.

8 peines intérieures.

5 affaires importantes.

4 familles grandement éprouvées.

40 personnes affligées de diverses maladies: épilepsie, folie, névralgie, rhumatisme, hydropisie, bronchite chronique, etc.

15 enfants malades.

A ces intentions, la piété des fidèles s'est recommandée aux prières des moines et des abonnés au *Messager*, a entretenu le luminaire de saint Benoît pendant un triduum ou une neuvaine, a fait célébrer le saint sacrifice de la Messe.

Digitized by Google

UNE FLEUR CUEILLIE DANS LE JARDIN DE SAINT BENOIT.

SAINT GÉRARD, ABBÉ DE BROGNE. (Fin.)

La Couronne.

NOUS touchons au terme de la noble carrière du grand moine Gérard de Brogne.

Et cependant, il lui restait à poser le couronnement de sa mission divine de réformateur monastique. Il est vrai que dans les œuvres de Dieu, la base est tout: les racines de l'arbre une fois profondément ancrées dans le terrain précieux de l'abnégation et de la mort au monde, on en voit aussitôt les verdoyants et vigoureux rameaux, s'élancer dans toutes les directions, former une ample et majestueuse couronne, qui frappe les regards humains et déjà touche aux profondeurs des cieux.

Dieu n'avait mené Gérard à la cour du Comte de Flandre que pour faire connaître à celui-ci l'ouvrier évangélique dont il avait mission d'étendre les travaux.

Arnoul qui n'avait pu faire accepter de présents à Gérard, l'accabla d'une lourde charge: toutes les abbayes de son comté furent commises aux soins du saint abbé, avec mission d'y faire refleurir l'antique splendeur de la discipline claustrale et de la ferveur monastique. — Un saint ne se soustrait pas à une telle mission: il courbe la tête et obéit à Dieu, dont il aperçoit la main sous celle des grands de la terre.

Ces abbayes, nous dit le biographe, étaient au nombre de dix-huit.

Et pourquoi avaient-elles besoin de réforme? Nous l'avons dit: un siècle de barbarie venait de s'écouler sur nos contrées; partout la vie claustrale avait disparu ou pâli sous les coups des Normands et le poids des misères qui suivirent ces incursions barbares.

Matériellement, les monastères étaient debout, mais en ruines; quant aux moines, ils avaient fui et péri; des clercs séculiers ou des laïques occupaient leurs demeures et retenaient le patrimoine sacro-saint de l'Église du Christ.

Il fallait le bras séculier comme aide aux hommes suscités de Dieu, pour rétablir les choses dans l'ordre voulu.

Gérard se met donc en route et commence une longue et pénible marche: tous ces sanctuaires de paix, il veut les visiter en personne, pour en chasser le loup ravisseur et y ramener les vraies brebis.

Hélas! nous ne pourrons narrer par le détail son œuvre d'apostolat, car le souvenir ne s'en est point transmis.

Digitized by Google

Quelques faits seulement, glanés ça et là.

***

A Gand il y avait deux abbayes de moines de Saint-Benoît: saint Amand les avait fondées.

Celle dite du Mont-Blandin était occupée par des clercs séculiers à la vie dépravée. Gérard ne trouvait point en eux les éléments nécessaires à une restauration monastique. Sans rien craindre et sûr de son droit, il les élimine et appelle à leur place de bons moines venus d'ailleurs.

Il faillit lui en coûter la vie.

Cédant à leur rage insensée, ils résolurent une vengeance éclatante.

Un jour donc, que le saint abbé se trouvait à l'autel, revêtu des ornements sacrés, les portes s'ouvrent avec fracas, et les lâches sacrilèges se précipitent en armes vers le sanctuaire, pour l'immoler.

Mais Gérard, calme et fort, se retourne vers eux, et dit:

— « O hommes, quelle folie vous agite? Me voici devant vous sans armes, et vous, rebelles à mon autorité, vous osez me menacer de vos fers? La force humaine je ne l'ai point, mais je suis puissamment armé d'en haut. — Je ne crains ni vos dards, ni votre criminelle audace. Avec joie je donne mon sang pour mon Sauveur JÉSUS, qui pour moi s'est immolé sur la croix. »

A ces mots, les assassins, saisis de l'aspect divin que présentent les traits de Gérard, s'arrêtent, tombent la face contre terre.

Ils sont vaincus, vaincus par la grâce; ils n'osent parler, restent aux pieds de Gérard qui les relève.

— « Pardon, s'écrient-ils enfin, pardon, ô père vénérable! Aie pitié de nos errements! Nous agissons avec folie! Nous pleurons, nous sommes pénitents! Pardon ! »

— « Que Dieu vous pardonne, leur dit le Saint avec une douce gravité. Vous pleurez, vous avouez votre crime: Le Seigneur aura pitié de vous. Pour moi, déjà j'ai tout oublié. Mais dorénavant ne formez plus obstacle à l'œuvre sainte qui se poursuit en ce lieu. Allez en paix! »

Gérard compléta son œuvre de restauration sainte, en ramenant au Mont-Blandin les corps précieux de trois saints, que les moines en fuite devant les Normands, avaient réfugiés à Boulogne. Saint Wandrille, saint Ansbert et saint Wulfran furent réintégrés avec honneur dans leur antique et vénérable moutier, entouré d'un essaim nouveau de moines fervents et pieux comme jadis.

***

Du Mont-Blandin, Gérard poursuivit sa course à travers ses autres monastères. Il séjourna longtemps à celui de Saint-Bertin, vénérable entre tous, et qui, lui aussi, eut bientôt retrouvé son antique ferveur. Tous reçurent sa visite: il n'en quittait aucun sans y laisser la grâce et la vie.

Digitized by Google

C'est alors surtout qu'un courant très puissant s'établit vers le saint Abbé Gérard. Les moines anciens, désireux de vivre sous une discipline plus sainte accouraient de toutes parts se grouper sous sa houlette de pasteur; de pieux séculiers en foule venaient lui demander la robe des moines. On eût dit des abeilles avides d'un miel suave, affluant par milliers vers une ruche d'élite, dont chacune voulait goûter le nectar.

Et Gérard, là encore, voyait le doigt de Dieu: son accueil était paternel et touchant, ses soins étaient ceux d'une mère. Chacun gagnait au contact du saint Abbé, et ses monastères se bondaient de moines excellents.

Brogne cependant, son bien-aimé monastère de Brogne, occupait toujours le centre de son cœur: c'est là que l'appel de Dieu s'était fait entendre à lui jadis, c'est là qu'était revenue à la vie, par ses soins, l'antique tradition monastique, pour se répandre ensuite tout alentour. — C'est là aussi qu'il voulait mourir, après y avoir coulé quelques années d'un saint repos en Dieu.

Mais il fallait d'abord affermir son œuvre.

Une guerre meurtrière se livrait en ce temps entre la Neustrie et l'Austrasie, rendant précaires les relations entre l'Abbaye-mère de Saint-Denys et celle de Brogne. Gérard racheta son Abbaye, au moyen des dons mis à sa disposition par le Comte Arnoul; il la plaça ensuite sous la protection de l'église de Saint-Lambert de Liège.

Ces négociations lui avaient demandé un nouveau et pénible voyage ; mais cette visite, dernière et suprême, au monastère aimé de Saint-Denys, fut pour Gérard, n'en doutons pas, une consolation si grande que les fatigues qu'elle lui causait comptaient pour rien.

C'est là qu'il était né à la vie de la grâce ; c'est là qu'il avait passé ces premières années de conversion, durant lesquelles l'âme du moine nouveau grandit et s'élève dans l'ombre de la retraite, tandis que le monde fuit à ses yeux triomphants. Tout se transforme autour de lui : l'horizon s'élargit, les choses qui l'entourent changent de nom, l'âme acquiert cette liberté et cette vigueur qui en fait une reine et de la création son esclave.

***

Ce n'est pas tout. Un dernier voyage, et le plus long, restait à faire à Gérard, avant le voyage suprême dont le but est par-delà.

Le Saint partit pour Rome. Il n'eût pu s'endormir en paix du sommeil éternel, si sa chère abbaye de Brogne n'eût reçu auparavant la sanction solennelle du vicaire du Christ.

En ceci encore Dieu l'aida et fut avec lui ; Gérard revint de Rome porteur d'un privilège pontifical, reconnaissant à Brogne une existence canonique et la liberté que n'ambitionnait pour elle le saint abbé que pour lui assurer un puissant développement en vue de la gloire du Seigneur et du service de son Église.

Digitized by Google

Un incident mémorable signala le retour ; mais dans la vie des saints, tout mène à bien.

Il fallait franchir les Alpes.

Lorsqu'il passa le Grand Saint-Bernard, nommé en ce temps encore Mont de Jupiter, Gérard vit soudain tomber au fond d'un précipice, une de ses bêtes de somme chargée de fragments d'un porphyre précieux, destinés à sa chère église de Brogne.

Sa suite aussitôt de se désespérer.

— « Calmez-vous donc, amis ; pourquoi vous troubler ainsi ? disait le saint abbé. Ne faut-il pas tout accepter de la main de Dieu et lui rendre grâces en tous temps ? »

Et appelant alors un habitant de ces montagnes, il le pria, moyennant récompense, d'aller retirer du fond de cet abîme affreux le marbre précieux que la mule avait entrainé dans sa chute.

Qui, en effet, eût songé à ramener vivante la bête malheureuse ?

Et cependant, ô prodige, on la trouva intacte avec sa charge, au pied de ces roches abruptes, aux mille aspérités !

La prière de Gérard, chacun se le disait, l'avait soutenue dans sa chute ! Et ce marbre fut rapporté jusqu'à Brogne, où durant bien des siècles, il brilla à l'autel majeur de la basilique des moines.

***

L'heure de sa délivrance approchait, Gérard n'en doutait pas. Mais il voulut encore avant de quitter ce monde, faire une dernière visite à ses enfants épars, dans les divers monastères de son obédience.

Le voilà donc, vieillard vénérable, courbé sous le poids des ans, saisissant une dernière fois le bâton du pèlerin, arrosant de ses sueurs les chemins de la Flandre et du Hainaut.

On arrive à Marchiennes, sur les rives de la Sambre ; c'était vers le milieu du jour, l'heure du repas était là.

On s'arrête ; ceux de la suite du Saint s'apprêtent à commencer la réfection. Mais Gérard s'était retiré à l'écart pour prier au pied d'un arbre. On avait beau insister il ne voulait pas manger.

— « Pour vous, mes fils, mangez, leur disait-il, et que Dieu bénisse votre repas. Moi, je ne le puis ; ce n'est pas mon heure ; et d'ailleurs il n'y a pas ici de poisson : c'est là, vous le savez, ma nourriture habituelle. »

Ce n'était qu'un prétexte : le saint abbé voulait jeûner ; l'épuisement de la route et les infirmités de l'âge ne lui suffisaient pas.

Soudain, le ciel tranche le différend.

Un épervier, passant au-dessus d'eux dans les airs, laisse choir à leurs pieds un beau poisson qu'il portait à ses petits.

— « Eh bien ! père vénéré, résisterez-vous encore ? lui disent alors ses disciples. Quelle excuse aurez-vous, maintenant que le ciel se déclare pour nous ? Voilà le poisson qu'il faut pour votre repas. »

Digitized by Google

Bref, le saint se soumit et mangea.

Mais ici se révèle tout entière sa tendre charité :

—« Portez, mes enfants, dit-il en finissant, portez aux petits de cet oiseau, les restes du poisson ; car il leur était destiné tout entier : il ne faut pas qu'ils périssent de faim ! »

Ayant rendu grâces, il se leva, et continua sa tournée.

***

Père bien-aimé, mentor vénérable, maître écouté et respecté, il passait de monastère en monastère, exhortant les moines à une vie exemplaire, à une charité parfaite, les instruisant des choses de Dieu, leur rompant une dernière fois le pain de la parole sainte, et les mettant en garde contre les attaques du démon.

Et ses fils aspiraient ses paroles de vie comme on boit à longs traits les eaux d'une source vive ; ils savouraient sa dernière présence, et poussant des soupirs de regret ils suppliaient leur Père de demeurer parmi eux.

Mais Gérard les consolait par une de ces paroles plus douces que le miel, que sa bouche suave avait l'art de distiller.

— « Non, non, frères très aimés, frères regrettés de mon cœur, non, ne pleurez pas. Je m'en vais, il est vrai ; mais l'héritage qui m'attend est bien beau ; là sera mon repos dans les siècles des siècles; c'est là que j'habiterai, car c'est là le lieu de mon choix ! »

Il dit, régla toutes choses, confia ses brebis au Pasteur suprême, et renonçant à tous ces monastères mieux dotés, après les avoir remis aux mains de nouveaux pasteurs, il se retira dans sa pauvre et chère solitude de Brogne.

***

Gérard en était au soir de la vie : accablé d'années et de labeurs, on le vit décliner rapidement vers la tombe. Et ses derniers jours encore il les consacrait à ses frères, à ses fils premier-nés de Brogne, arrosant leurs cœurs vertueux des flots limpides et féconds de son inépuisable charité.

La mort était là : il la regardait en face ; il aspirait après ce moment suprême qui devait l'unir au Christ, son bien-aimé.

Une dernière fois, il pressa sur son cœur un à un, les moines groupés autour de sa couche funèbre et fondant en larmes. Puis il reçut le pain mystique du corps et du sang de Jésus-Christ, son Dieu. Enfin, maître de lui jusqu'à la fin, grand et sublime jusque dans la mort, il donna l'ordre de célébrer son joyeux passage, en sonnant la cloche que lui-même il avait fait fondre pour l'église de Brogne.

Et tandis qu'elle se mouvait, que les couches aériennes s'ébranlaient à sa voix, Gérard, preux chevalier, moine incomparable, véritable abbé, glorieux réformateur, quittait sa prison de chair, et, s'élançant à travers les nues, retournait dans le sein de Dieu pour y régner en roi vainqueur !

C'était le 3 octobre 959.

Digitized by Google

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

LE CARDINAL SCHIAFFINO.

PARMI les personnages que Sa Sainteté Léon XIII a élevés à l'honneur de la pourpre romaine dans le consistoire du 27 juillet dernier, nous trouvons avec joie encore un fils de saint Benoît, Mgr Dom Placide Marie Schiaffino, de la Congrégation bénédictine de Mont-Olivet. Nos lecteurs pourront se reporter à notre numéro de janvier pour voir avec plus de détails comment cette nouvelle branche fut entée en 1319 sur le tronc déjà neuf fois séculaire de l'Ordre de Saint-Benoît ; nous essaierons aujourd'hui de faire connaître le nouveau prince de l'Église qui sort de son sein.

Monseigneur Schiaffino naquit à Gênes en 1829, et entra tout jeune dans l'Ordre de Saint-Benoît. De fortes études, facilitées par une intelligence peu commune, firent de lui un profond théologien et un canoniste distingué, en même temps que son jugement solide, ses vues sûres et élevées l'appelaient à être un sujet précieux pour sa Congrégation que la tempête de la Révolution menaçait déjà. Aussi, lorsque la situation de la vieille abbaye de Mont-Olivet semblait désespérée, et que trois moines seulement avaient la permission de rester dans ce monument qu'avait élevé la foi des siècles passés, Pie IX, de glorieuse mémoire, nomma Dom Schiaffino, à peine âgé de quarante ans, abbé général de la Congrégation de Mont-Olivet. Aussitôt celle-ci reprit une nouvelle vie, s'enrichit de fondations ; l'abbaye fut rouverte aux moines, dont les plus jeunes vinrent à Rome se préparer sous la direction du Révérendissime abbé général à la vie d'étude et de prière du moine bénédictin.

Aussi le Souverain Pontife Léon XIII eut bien vite remarqué les mérites de Dom Schiaffino, qui fut successivement consacré évêque avec le titre de Nysse, nommé consulteur du St-Office, des Affaires Ecclésiastiques extraordinaires et Secrétaire d'une des premières Congrégations pontificales, celle des Évêques et Réguliers. En même temps, il était Président de l'Académie des Nobles ecclésiastiques, et cette charge lui donnait la haute direction de la prélature, qu'il formait aux grandes traditions de la Cour de Rome. Il fit preuve dans ces deux derniers postes d'une doctrine, d'une expérience et d'un zèle qui le désignaient au choix du Souverain Pontife, et ont fait de son élévation au Cardinalat un honneur des mieux mérités.

Mais ce qui caractérise peut-être plus particulièrement le Cardinal Schiaffino, c'est son éloquence, qui le rend un des premiers, sinon le premier orateur sacré de l'Italie. Nous avons eu le bonheur de l'entendre trois

Digitized by Google

fois en 1880, sur la sainte Montagne du Cassin, lors des solennités du 14e centenaire de St-Benoît, et chaque fois il a trouvé de nouveaux accents pour célébrer son Père bien-aimé : nous nous rappelons surtout le panégyrique qu'il prononça à la Pentecôte, devant les représentants de l'Ordre bénédictin que les cinq parties du monde avaient envoyés à cette fête, alors qu'il semblait à tous que le grand saint Benoît sortait de sa tombe pour redire à ses fils avec son panégyriste : « *Ausculta, o fili, præcepta magistri !* » Nous sommes encore sous le charme de cette voix ardente qui pénétrait jusqu'au fond des âmes, et faisait vibrer tous les cœurs.

Tous les produits de cette éloquence dénotent un merveilleux talent, et, ce qui vaut mieux encore, une grande âme et un saint prélat.

D'une conversation facile et toujours intéressante, d'un esprit très cultivé et ouvert à toutes les idées généreuses, Mgr Schiaffino jouit des sympathies générales. La haute position qu'il occupait déjà à Rome n'avait nullement diminué en lui la simplicité du moine.

Tel est le nouveau prince de l'Église, qui continuera et augmentera les services qu'il a déjà rendus à l'Église dans ce Sacré Collége, où le zèle et le dévouement ont un champ immense pour s'exercer. De plus, son âge peu avancé, sa sagacité rare, sa profonde connaissance des affaires de l'Église, sa santé robuste, son activité infatigable font de lui un des plus précieux auxiliaires du Souverain Pontife. Gloire donc et reconnaissance à notre Père à tous, qui est venu chercher parmi nous un des plus illustres de nos frères, pour en faire, d'après le titre même hiérarchique des Cardinaux de la sainte Église, un de ses « collatéraux et coadjuteurs ».

Un autre des nouveaux cardinaux a droit à notre attention particulière. S'il n'est pas fils de Saint-Benoît, l'Éminentissime Capecelatro, archevêque de Capoue, de la Congrégation de l'Oratoire, compte au nombre des meilleurs amis de notre Ordre. Et lors du centenaire de saint Benoît, coïncidence remarquable, il avait prononcé le panégyrique de notre bienheureux Père avec des accents pleins de force et de poésie la veille du jour où l'Éme Schiaffino vint pour la première fois nous dire dans son magnifique langage les louanges du Patriarche des moines de l'Occident.

Notons en terminant que les Éminentissimes San Felice, Celesia, Ganglbauer, Schiaffino et Capecelatro étaient des nôtres en 1880, et que voici le troisième consistoire dans lesquels sont élevés à la pourpre quelques-uns de ceux qui étaient venus fêter saint Benoît avec nous sur la sainte montagne du Cassin. Le Sacré Collège compte donc actuellement cinq cardinaux bénédictins.

Pèlerinage diocésain a Saint-Benoit-sur-Loire. — Le dimanche 12 juillet 1885, a eu lieu, sous la présidence de Monseigneur l'Évêque d'Orléans, le pèlerinage annuel à Saint-Benoît-sur-Loire.

Digitized by Google

C'était le 1225e anniversaire de la translation du corps du glorieux patriarche au monastère de Fleury.

Nous ne redirons pas les détails du pèlerinage assez semblable à ceux des années précédentes; qu'il nous suffise d'analyser le beau sermon prêché le soir, après Vêpres, par le R. P. Gironnet, Dominicain.

Deux parties : saint Benoît *modèle et législateur de la vie monastique;* saint Benoît *bienfaiteur de l'humanité par lui et par les siens.* Dans la première partie, l'orateur montre saint Benoît, d'une part, pratiquant d'une manière héroïque les trois vertus, base et fondement de la vie religieuse; d'autre part, consignant et écrivant ce qu'il pratique dans un livre incomparable, malheureusement trop peu connu: *La règle de saint Benoît.* A ce titre, il est le *père* des moines d'Occident et le *législateur* de la vie monastique. — Dans la seconde partie, le P. Gironnet présente saint Benoît donnant aux hommes, par lui ou par les siens, les cinq choses les plus capables d'assurer leur bonheur et leur félicité: *L'espérance du ciel et de la vie future*, c'est un parfum qu'on respire à chaque page de ses ouvrages; *les arts*, le sol de la France est couvert de monuments inspirés par le génie monastique; *la science*, le dicton: *Savant comme un Bénédictin*, est devenu proverbial; *la liberté*, le grand Pape saint Grégoire VII, un des leurs, l'a aimée jusqu'à mourir en exil pour elle; *la terre*, la charrue et la science *bénédictines* sont inséparables et ne sont pas moins célèbres l'une que l'autre. C'est Montalembert qui a écrit dans ses *Moines d'Occident:* « Ils ont plus fait pour l'agri- « culture que pour toute autre science, et en second lieu, personne n'a fait « autant qu'eux pour la terre. » La péroraison a été émouvante. Le R. Père dans un mouvement oratoire des plus pathétiques, nous montre saint Benoît, dans cette célèbre vision prophétique, connue de tout le monde, contemplant les larmes aux yeux, non pas seulement les ruines de son cher monastère du Mont-Cassin, mais les scènes lamentables et douloureuses de nos jours, où ses enfants, chassés contre tout droit de ce sol de France, ont dû reprendre le chemin pénible de l'exil. Une prière à saint Benoît où il le conjure de ressusciter la France comme il avait autrefois ressuscité un tout jeune enfant, termine ce magnifique discours.

LE R. P. DOM HERLUIN CAPELLE. — La famille monastique de la Pierre-qui-Vire exilée à Buckfast (Angleterre), vient d'être cruellement éprouvée par la mort du R. P. Dom Herluin Capelle. Né à Bernay, en 1827, il fit profession à Ste-Marie de la Pierre-qui-Vire le 11 juillet 1869 et fut ordonné prêtre le 22 décembre 1877.

Il laisse à ses frères le souvenir d'un moine exemplaire, aimant son monastère, fidèle à l'observance, plein de charité envers les autres et austère seulement pour lui-même. Il se livrait aux études monastiques avec une prédilection marquée; sa vie studieuse et cachée ne fut troublée que par l'expulsion. Placé dès lors entre l'impossibilité de garder la vie monastique

Digitized by Google

dans sa plénitude et la consolation de la retrouver tout entière dans la terre d'exil, il préféra ce dernier parti.

Atteint depuis quelque temps de la maladie qui devait l'emporter, il se prépara à la mort en méditant les prières du rituel pour le sacrement de l'Extrême-Onction. Quelques instants avant de rendre le dernier soupir, il se faisait réciter les hymnes de la fête, et exprimait sa pleine confiance aux promesses faites par notre glorieux Patriarche d'assister ses enfants dans le combat suprême. Il mourut doucement et sans agonie, le 11 juillet, en la fête de la Translation des Reliques de N. B. Père St Benoît. Ses prières se trouvaient ainsi exaucées; car, le matin même de cette solennité, bien que rien ne fit pressentir un dénouement si prompt, il manifestait le désir de célébrer au ciel ce « jour honorable » et doublement cher à son cœur; il avait pour notre B. Père S. Benoît un culte vraiment filial, et, de plus, c'était le jour anniversaire de ses vœux.

LES TRAPPISTES EXILÉS A RESICA (Styrie). — Voici un extrait de leur lettre adressée au président du denier des expulsés:

C'est la divine Providence qui vous a inspiré la pensée de nous venir en aide dans les circonstances critiques où nous nous trouvons. Héritiers des traditions de nos Pères de Cîteaux, notre légitime ambition est de vivre de notre travail; mais la création d'une exploitation agricole exige, vous le savez, de grands sacrifices d'argent.

Si, partout, les commencements sont difficiles, ils le sont surtout dans cette partie de la Croatie, où nous sommes fixés.

C'est une vaste plaine, entourée de montagnes peu élevées, traversée par le Kulpa, large affluent de la Save, dont les eaux vont se confondre avec celles du Danube. Le sol subit des inondations fréquentes et nourrit à peine ses habitants qui ne peuvent faire que des cultures de trois mois: le maïs et le millet sont leur unique alimentation, et l'eau des torrents leur unique boison. Malgré les grandes chaleurs de l'été, les rigueurs de l'hiver, qui dure près de six mois, ne permettent guère de cultiver la vigne.

Il n'est pas étonnant qu'une contrée si peu favorisée par la nature soit privée des relations commerciales qui feraient sa richesse. Aussi le peuple est-il très pauvre et ne peut-il nous venir en aide; c'est à nous à le secourir, nous nous trouvons trop heureux de pouvoir lui donner de notre pauvreté. Il est d'ailleurs de mœurs douces et primitives, religieux et respectueux pour nous.

Néanmoins, si les difficultés sont nombreuses, nous ne nous décourageons pas. Nous espérons, si Dieu bénit nos travaux et féconde nos sueurs, réussir à créer quelques pâturages et à mettre en culture quelques parties de la forêt qui pourront suffire à la nourriture d'une communauté composée d'une cinquantaine de religieux. Mais, après combien de temps et au prix de quels sacrifices! Nous n'avons que nos bras et notre confiance en Dieu, qui, grâce à vous, messieurs, n'a pas été jusqu'à présent, trompée.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

FRANCE.

LE voile lugubre qui depuis nombre d'années s'étend sur la pauvre France catholique, l'enveloppe et l'étreint, hélas! de plus en plus. Aujourd'hui encore, elle est toute frémissante d'horreur, au souvenir de la profanation horrible qui vient de souiller sa capitale. L'église Sainte-Geneviève, patronne de Paris, n'est plus : on en a chassé Dieu pour en faire un charnier, un pourrissoir de grands hommes.

Voici en quels termes émus et palpitants d'indignation le vénérable archevêque de Paris proteste à la face de la France, contre cette spoliation sacrilège.

« Devant l'acte de violence que vous m'annoncez, écrit-il au ministre, je n'ai plus qu'une dernière obligation à remplir : protester de toutes les forces de mon âme attristée, de ma conscience révoltée, contre un coup de force accompli, comme en 1830, sous la pression de l'émeute, et qui mériterait plutôt d'être appelé un acte de faiblesse, selon l'humble aveu que M. Guizot en fait dans ses mémoires.

« Je proteste au nom de la vérité des faits : car vous parlez de rendre le *Panthéon à sa destination primitive*, quand les illettrés, ignorants de l'histoire d'hier, sont seuls à ne pas savoir que ce temple votif fut destiné par son royal fondateur à remplacer l'antique sanctuaire dédié depuis douze siècles à la patronne de Paris.

« Je proteste au nom du droit public : car vous parlez de rendre ce monument à *sa destination légale*, alors qu'un autre acte, vraiment législatif, le décret de 1806, l'a restitué au culte, et n'a pu être révoqué légalement par l'ordonnance de 1838, illégale comme le récent décret et annulée vingt-deux ans après.

« Je proteste au nom du Concordat : car vous portez atteinte au culte catholique, dont cette convention garantit la liberté et la publicité; au nom surtout de l'article 12, qui est ainsi conçu ; « Toutes les églises métropolitaines, cathédrales, paroissiales et autres *non aliénées*, nécessaires au culte, seront remises à la disposition des évêques. » Vous dites, monsieur le ministre, que l'État peut disposer de l'église Sainte-Geneviève, parce qu'elle n'est ni une cathédrale, ni une paroisse. Pour être d'accord avec le Concordat, il faudrait prouver en outre qu'elle n'est pas nécessaire au culte, Eh bien ! demandez à l'Église catholique si dans tous les temps et dans tous les pays, elle ne juge pas nécessaire de consacrer aux grands souvenirs, à ceux surtout qui tiennent aux origines, des sanctuaires particuliers,

Digitized by Google

objets de vénération et foyers de prières. Demandez au peuple de Paris s'il juge inutile à sa piété la conservation du sanctuaire de sa patronne.

« Je proteste au nom de la conscience chrétienne, qui se sent outragée quand la sépulture d'un poète illustre, mais qui a refusé la prière de l'Église, sert de motif à la profanation d'un temple; quand, pour enterrer un mort étranger à nos croyances, on chasse de sa demeure sacrée le Dieu que nous adorons.

« Je proteste, le dirai-je? au nom même de celui que vous voulez honorer, car il croyait à l'immortalité de l'âme et à Dieu; il n'a pu vouloir que ses obsèques dégénérassent en un acte d'impiété publique. Il a connu, il a compris la majesté de nos temples, la sainteté de notre culte. Ah! je plains son âme, qui devra souffrir quand, sur le parvis d'un sanctuaire violé, sa dépouille rencontrera les restes vénérables de celle que Paris invoquait autrefois dans sa détresse et dont on ne sait même plus respecter le tombeau. »

Les représentants du peuple catholique, eux aussi, protestèrent noblement dans les assemblées législatives, contre cet acte cynique et révolutionnaire.

« C'était assez, permettez-moi de vous le dire, disait au sénat M. Lucien Brun, d'avoir donné l'estampille gouvernementale à des obsèques systématiquement antireligieuses, à des obsèques officielles païennes. Telle qu'elle est, cette pompe que vous préparez, est une manifestation de la France officielle prenant, à la stupéfaction du monde, officiellement parti contre la religion de la majorité des citoyens. C'est l'humanité qui s'adore elle-même dans les restes déifiés d'un poète de génie, mais qui fut en même temps une haute personnification de l'orgueil et un humble courtisan de la popularité. »

Et le noble et vaillant comte de Mun, prenait, lui aussi, à la chambre, de sa parole ardente et précise, la défense du droit et des consciences opprimées.

« Vous avez blessé jusqu'au fond, s'écrie-t-il, je ne dis pas seulement les consciences catholiques, mais toutes consciences religieuses.

« Vous les avez blessées sans excuse, sans autre raison que la pression des violences extérieures, quand tout, dans la circonstance, et le respect des vieilles traditions de la foi parisienne et le soin même de la gloire que vous prétendiez honorer, aurait dû vous détourner d'un pareil attentat ; et votre offense a déjà retenti d'un bout à l'autre du pays.

« Ce n'était pas assez d'avoir condamné à la pompe toute païenne que vous préparez, les restes de celui qui fut le chantre inspiré de la prière pour tous et de la douleur consolée par les immortelles espérances, de celui qui est mort en écrivant pour sa dernière pensée : Je crois en Dieu...

« Ce n'était pas assez d'avoir infligé à la France chrétienne le spectacle de ces funérailles que vous appelez nationales et dont vous bannissez une partie de la nation ! Il a fallu que, pour obéir aux passions et aux menaces,

Digitized by Google

vous fissiez d'un convoi funèbre l'occasion d'une profanation impie et du triomphe brutal de la libre pensée sur la religion.

« Vous allez chasser de l'église où elle a été vénérée, la sainte la plus populaire de l'histoire nationale, celle aux pieds de qui, pendant les souffrances du grand siège, la population parisienne, fidèle à ses traditions, se rendait en foule pour l'invoquer et lui demander sa délivrance.

« Mais ce n'est pas encore assez ! Vous allez chasser de son temple Dieu lui-même, pour installer à sa place la dépouille d'un homme ! Comme si l'immortalité de la gloire pouvait être protégée par la négation de ce qui est éternel !

Y avez-vous bien pensé ? Y avez-vous bien réfléchi ? Ces funérailles athées, vous ne pouvez pas sans un intolérable outrage les conduire devant nos autels et les abriter sous la croix. Il faudra donc que la profanation soit entière ! Demain, aujourd'hui peut-être, à l'heure où je parle, vous allez arracher de Sainte-Geneviève les autels et les tabernacles, et de ce dôme, qui domine Paris, vous allez précipiter la croix de notre Dieu !

« Eh bien ! la France entière entendra le bruit de sa chute, et elle la relèvera contre vous. »

A un tel crime il faut une expiation. Déjà Son Ém. le cardinal Guibert a prescrit dans tout son diocèse des cérémonies expiatoires, en attendant que l'on puisse faire davantage pour apaiser la juste colère de Dieu.

« La douce et glorieuse patronne de Paris dit l'archevêque dans sa lettre pastorale n'a plus son église dans la capitale de la France. Une piété treize fois séculaire lui avait consacré le temple que le peuple aimait toujours à visiter. Du haut de la colline qui porte son nom, sa protection rayonnait sur la France entière. Pour la troisième fois, une philosophie impie, qui renie nos traditions religieuses et nationales, a ravi son église à la patronne de Paris.

« De toutes parts me sont arrivés les témoignages d'une religieuse tristesse. Tous les cœurs chrétiens sentent le besoin d'offrir à Dieu une réparation pour la profanation de son Sanctuaire, à sainte Geneviève un pieux hommage en compensation de l'ingratitude qui lui est témoignée. C'est pour moi un devoir et une consolation de donner satisfaction à un désir que la foi inspire. »

Eux aussi, les catholiques français se sont mis à l'œuvre ; voilà que, grâce à l'initiative du comité catholique et à l'obole des fidèles, bientôt, dans Paris, aux pieds d'une statue nouvelle, on lira cette inscription : *Réparation d'honneur à sainte Geneviève.*

***

La perspective de cette exaltation prochaine de sainte Geneviève à Paris, doit nous rappeler qu'elle a son berceau à Nanterre.

Qu'est devenue la maison de ce berceau ? Qu'est devenu le puits mira-

Digitized by Google

culeux à l'eau duquel elle a mêlé ses larmes? Qu'est devenu le cellier solitaire où elle aimait à prier?

Voici quel est actuellement l'état des lieux :

La maison de sainte Geneviève, avec ses dépendances, est la propriété de l'archevêché, qui en a fait l'acquisition en 1868.

En 1884, au moment où l'impiété menaçait de profaner la basilique Sainte-Geneviève, S. Ém. le cardinal Guibert approuvait la reconstruction des bâtiments dégradés qui environnent le puits miraculeux et la portion de la cave, témoin des premiers vœux de la sainte enfant de Nanterre.

Aujourd'hui le pèlerin voit avec plaisir une maison imposante avec ses trois grandes salles superposées et couronnée par une statue de sainte Geneviève. Un dôme élégant et soutenu par quatre colonnes commande le respect pour le puits illustré par le premier miracle de la patronne de Paris. On arrive à la cave de la maison paternelle par une crypte pourvue d'un modeste autel.

Trois pèlerinages à Nanterre ont lieu dans l'année : pendant l'octave du 3 janvier, aux fêtes de la Pentecôte, et durant l'octave de la Sainte-Croix, du 14 au 22 septembre.

Le dimanche placé dans cette octave est spécialement réservé au pèlerinage des fidèles de Paris.

***

Tournons à présent nos regards vers quelques faits plus consolants, qui sont là heureusement pour nous dire que tout n'est pas mort dans la vieille France au cœur catholique.

Et d'abord rappelons le second centenaire de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, célébré à Paray-le-Monial du 17 au 20 juillet dernier.

En 1685, la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque était maîtresse des novices, et elle s'appliquait à inspirer à ses disciples l'esprit et le goût de la dévotion qui lui tenait tant à cœur. Voyant que ces âmes innocentes s'y intéressaient vivement, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, jour que Notre-Seigneur avait indiqué comme celui où il voulait que fût célébrée la fête de son Sacré-Cœur, la maîtresse des novices attacha à l'autel du noviciat une petite image du Sacré-Cœur faite à la main.

Quand vint, quelques semaines plus tard, le jour de sainte Marguerite, les novices se préparaient selon l'usage à fêter leur chère maîtresse; mais celle-ci les pria de rendre au Cœur de Jésus tous les honneurs qu'elles voulaient lui faire. Elles s'y prêtèrent avec empressement, et dressèrent dans la salle du noviciat, un petit autel qu'elles ornèrent de leur mieux: on y plaça la petite image du Sacré-Cœur tracée à l'encre.

Le petit autel de la salle du noviciat de Paray-le-Monial a donc été le premier autel du Sacré-Cœur, et la petite fête du noviciat est le premier hommage, le premier acte solennel de dévotion envers le Cœur de Jésus. C'est un souvenir infiniment précieux dans l'histoire du culte du Sacré-Cœur, dans les annales de la Visitation et particulièrement dans celles du

Digitized by Google

monastère de Paray. On ne pouvait laisser inaperçu le deux-centième anniversaire de ce cher et glorieux souvenir.

C'est de Paray encore que fut adressée au Saint-Père, le 12 juin dernier, la supplique des membres de l'Alliance catholique et du tiers-ordre franciscain à l'effet de demander l'adjonction du titre de *Fils de David* aux litanies du saint Nom de Jésus.

Les motifs allégués pour obtenir la faveur sollicitée sont les suivants :

1er motif. — C'est le plus beau nom de Notre-Seigneur comme fils de l'homme, après celui de fils de la Vierge Marie. Il est contenu dans les saints Évangiles. Il semble manquer aux litanies.

2e motif. — C'est un des titres de Notre-Seigneur à la royauté éternelle : « J'ai fait à David un serment irrévocable par mon saint Nom, et je ne lui mentirai pas : son règne sera éternel en ma présence, comme le soleil. » (Ps. LXXXVIII.) — « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et son règne n'aura point de fin. » (Luc. I.) En insérant ce titre dans les litanies, ce serait rehausser et entourer d'éclat cette royauté, alors que la secte maçonnique projette et se flatte de la faire disparaître.

3e motif. — C'est le nom qu'invoquaient de préférence les malades durant la vie du Sauveur, et ils obtenaient toujours leur guérison en se servant de cette invocation : « Ayez pitié de nous, fils de David. » (Matth. IX, 20.) « Seigneur fils de David, ayez pitié de moi. » (Id. XV.) « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. » (Luc, XVIII.) La société moderne est bien malade. Cette invocation placée dans les litanies rappellera au Sauveur ses anciennes guérisons. Son cœur sera touché de cette invocation faite par son Église bien-aimée, et il s'inclinera avec miséricorde vers la société.

4e motif. — Ce nom sera comme une pierre d'attente pour la conversion des fils d'Israël, qui est bien désirable, d'autant plus qu'ils sont mêlés partout aux chrétiens : « Les enfants d'Israël reviendront, et ils chercheront le Seigneur leur Dieu, et David leur roi. » (Osée III.)

5e motif. — Le saint et glorieux Pontife Léon XIII a enrichi les litanies de la très sainte Vierge d'un nom de victoire : Reine du très saint Rosaire. Ce sera enrichir les litanies du saint Nom de Jésus d'un pareil nom de victoire : « Le lion de la tribu de Juda, rejeton de David, a vaincu. » (Apoc. V.)

***

A Paris, centre de la congrégation des Prêtres de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité, dans toutes les villes où il existe des maisons de l'un et l'autre institut, dans tous les endroits du monde où sont établies des sociétés et des œuvres de charité, la fête de saint Vincent de Paul a été célébrée cette année avec une solennité digne de son nouveau titre. Un décret récent du Souverain-Pontife a déclaré et institué le grand Saint patron de toutes les associations et de toutes les œuvres de charité de l'univers catholique. C'est pour la première fois qu'il a été honoré en cette

Digitized by Google

qualité. Sa double famille religieuse et toutes les sociétés charitables « qui, sans porter son nom, tirent de lui leur origine », ont célébré par un culte nouveau ce père incomparable des pauvres, « ce grand et immortel modèle de la charité chrétienne ».

C'est à la demande de quatre cents évêques de toutes les parties du monde que Léon XIII a étendu à toute l'Église le patronage des œuvres de charité décerné précédemment au saint pour la France. La Belgique, la Suisse, l'Espagne, le Portugal, la Hongrie, l'Irlande ont réclamé pour elles les bienfaits de ce patronage. L'Amérique s'est jointe à l'Europe, et l'Orient chrétien a voulu être uni aux faveurs de l'Occident. La voix du monde catholique a proclamé Vincent de Paul le saint de la charité et l'a demandé pour patron. Cette requête a paru juste.

Le Saint-Siège a estimé que la charité de l'humble Vincent de Paul présentait de tels caractères d'excellence et d'universalité, qu'elle pouvait être proposée comme modèle au monde entier. En lui décernant cette primauté dans l'Église, le Souverain Pontife a considéré (ce sont les termes mêmes du rapport de la Sacrée Congrégation des Rites) « l'art admirable que saint Vincent a déployé et transmis à ses disciples, de faire servir les œuvres de charité à gagner les âmes à Dieu et à moraliser la société ; la multiplicité prodigieuse des œuvres charitables auxquelles le saint donna l'existence ; la sagesse et l'habileté avec lesquelles il sut trouver le secret d'appeler et d'associer dans l'exercice public de la charité les personnes mêmes du monde ; la propagation rapide et extraordinaire de ses institutions répandues dans toutes les régions du globe, où elles procurent un grand bien aux âmes et un grand honneur au nom catholique ; la fécondité et la force d'expansion de son esprit ; la vertu salutaire et préservatrice de ses exemples et de ses œuvres, contre la contagion des sectes subversives. »

***

Le vingt-cinquième anniversaire de la création du régiment des zouaves pontificaux, qui fut célébré, le 28 juillet, à la Basse-Motte, près Saint-Malo, chez le général de Charette, a eu le caractère d'une fête absolument intime et religieuse.

Le général de Charette a invité ses compagnons du régiment des zouaves et de la légion des volontaires de l'Ouest à se rendre auprès de lui, le 28 juillet 1885, à la Basse-Motte, pour célébrer ce qu'il appelle « les noces d'argent » de leur cher et glorieux régiment, créé à Rome, il y a vingt-cinq ans, en juillet 1860.

Nous n'avons pas à analyser la belle histoire de cette création catholique due au génie et au cœur de Pie IX, nous ne redirons pas le dévouement des zouaves pontificaux à Rome et leur conduite héroïque en France pendant la campagne de 1870-71.

Pendant les dix ans qu'il a été à la solde du Souverain pontife, quinze

Digitized by Google

mille hommes sont entrés dans ses lignes, et se sont nourris de sa forte et paternelle discipline. En France, pendant la guerre, comme légion des Volontaires, il a reçu environ six mille recrues. Les soldats du général de Charette, ces soldats qui l'ont connu, l'ont aimé et l'aiment encore comme des soldats catholiques savent aimer le commandement, le sacrifice et le dévouement, se monteraient donc au nombre de vingt et un mille environ. Mais la mort a pris sa part parmi ces braves ; et ce ne sont pas les moindres gloires du régiment qui ont reçu leur récompense. Soldats de l'honneur, défenseurs de l'Église et de la patrie, ils sont morts pour la vérité, et on n'est pas téméraire en les tenant pour martyrs. On connaît l'histoire de plusieurs de ces braves ; la bravoure était la moindre des vertus de ces héros, chastes, modestes, pieux et obéissants comme des moines. Comment ne pas saluer le beau groupe qu'ils forment au sein de l'Église triomphante, entourant des palmes des martyrs leur drapeau brodé du Sacré-Cœur et du grand nom de saint Martin ?

***

Terminons cette petite chronique de France en formant un vœu sincère pour l'union des catholiques de cette pauvre nation si éprouvée. Si, au milieu de ses malheurs elle avait du moins à opposer aux cruels ennemis du nom chrétien une nombreuse phalange d'hommes de cœur, groupés fortement autour du drapeau catholique, c'est-à-dire autour de son épiscopat et du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, sans toutes ces nuances politiques et religieuses vraiment fâcheuses, il y aurait lieu d'espérer pour la France un avenir réparateur.

La voix solennelle du Pontife suprême s'est fait entendre ; elle a blâmé en termes sévères le désunion des catholiques, les prétentions de certains laïques au gouvernement dans l'Église et l'âpreté de leurs discussions. Cette voix sera entendue, car elle doit l'être. Puisse l'humilité et la charité renaître parmi nos frères de France, et en refaire, comme jadis, un peuple fort, dévoué au service de l'Église sa mère.

AUTRICHE-HONGRIE.

LE plus ancien membre du Sacré-Collège et le seul survivant de la création de Grégoire XVI, Son Ém. le cardinal Frédéric de Schwarzenberg, prince-archevêque de Prague, est mort dernièrement à Vienne, pendant la réunion qu'y tenait l'épiscopat autrichien, sous sa présidence.

Issu d'une vieille famille franque médiate, élevée dès le commencement du seizième siècle parmi la noblesse immédiate du Saint-Empire, qui a donné plusieurs grands hommes à l'Église, à la diplomatie, à l'armée et à l'administration, le futur cardinal naquit à Vienne, le 6 avril 1809 ; son père était le frère puîné du général feld-maréchal de ce nom, qui de 1789 à 1820 joua un si grand rôle dans les fastes militaires de l'Autriche.

Digitized by Google

Dès l'âge le plus tendre, le jeune prince montra une grande piété et une tendance à la vie sacerdotale. Ses parents favorisèrent cette vocation, et Frédéric de Schwarzenberg, put faire ses études ecclésiastiques. Le jeune abbé-prince de Schwarzenberg se distingua bientôt par son zèle, son activité, son savoir, et fut cité dans tous les diocèses de l'empire comme un modèle de jeune prêtre, ardent, actif et savant. Aussi, lors de la vacance du siège primatial, le chapitre métropolitain de Salzbourg l'élut en 1835 comme prince-archevêque, primat d'Allemagne. Préconisé par Grégoire XVI, de sainte mémoire, le jeune archevêque parcourut alors fréquemment son diocèse, s'occupa sérieusement de l'éducation de son clergé, et fonda le petit séminaire.

Tant de zèle apostolique et tant de labeur n'échappèrent pas à l'œil vigilant du Souverain Pontife, qui le créa cardinal dans le consistoire du 24 janvier 1842, avec le titre de Saint-Augustin *in Via Ripetta*, et protecteur de Sainte-Marie des Allemands *in Campo Santo*, au Vatican.

Par décret de l'empereur d'Autriche du 13 décembre 1849, il fut nommé Prince-Archevêque de Prague. Sa Sainteté Pie IX le préconisa dans le consistoire secret du 20 mai 1850, où le Saint-Père prononça la célèbre allocution *Si semper*, pour remercier la France de l'avoir rétabli sur son trône et pour féliciter l'Autriche d'avoir rendu la liberté à l'Église dans ses États.

***

Un des derniers actes publics posé par le vénérable Prélat pour le bien de l'Église et de ses ouailles en particulier, fut sa signature apposée en tête de celles de ses collègues dans l'épiscopat, au bas de la lettre collective des évêques d'Autriche, qui ne parut qu'après sa mort. L'importance de ce grave document n'échappera à aucun esprit sérieux.

Les Évêques énumèrent les signes du temps qui dénotent un avenir plein de périls.

En tête ils placent l'irréligion et l'indifférentisme, dont ils exposent les conséquences fatales.

Comme second signe des temps la lettre dénonce le matérialisme, qui ne connaît que la convoitise de la chair et des yeux, l'orgueil de la vie et la satisfaction de tous les désirs.

Le troisième signe est, selon les évêques, la négligence affectée par les hommes vis-à-vis des grâces divines que nous offre l'Église de Jésus-Christ, signe auquel la lettre joint un quatrième, la profanation du dimanche et des jours de fêtes.

Le cinquième signe est la désunion entre les diverses nationalités, dont les rivalités menacent de ravaler le genre humain à tel point qu'il se laisse entraîner à des luttes de races, peu dignes d'hommes civilisés.

Le sixième signe est la franc-maçonnerie et son action néfaste, déjà

Digitized by Google

dénoncées aux fidèles de l'Église universelle par la lettre encyclique du Souverain-Pontife en date du 20 avril 1884.

***

Un bon exemple nous est venu dernièrement de l'Autriche; c'est la loi votée par le *Reichsrath* sur les heures de travail dans les magasins, les manufactures et les mines, et prescrivant l'observation du repos des dimanches et des fêtes.

Vingt-neuf commerces et professions sont totalement ou partiellement exemptés des obligations du repos les jours de fête légale. Douze d'entre eux, les bouchers, les boulangers, les hôteliers, etc., sont exemptés sans conditions. Sept, y compris les propriétaires, entrepreneurs et conducteurs de transports publics, sont totalement exemptés pour la commodité du public.

Les imprimeurs et compositeurs n'ont pas d'exemption, de façon que la publication des journaux du lundi matin cessera, à moins que le gouvernement ne modifie son décret.

En général, tous les magasins, excepté ceux de tabac, devront être fermés le dimanche et ne pourront rester ouverts que jusqu'à midi les jours suivants: Noël, 1er de l'an, mercredi des Cendres, Jeudi-Saint, lundi de Pâques, Annonciation, Ascension, lundi de la Pentecôte, la Fête-Dieu et l'Assomption.

Puissions-nous voir d'autres législations de pays catholiques, marcher en ce point sur les traces de l'Autriche! Le repos dominical est non seulement un devoir envers Dieu, mais une vraie nécessité pour l'homme, et ce serait folie que de s'obstiner à le nier.

***

La Hongrie se prépare à célébrer le millième anniversaire de son existence. C'est, en effet, dans l'année 889 après JÉSUS-CHRIST que les historiens s'accordent à placer la venue des Hongrois en Europe, c'est-à-dire leur établissement définitif sur tout ce qui constitue la terre hongroise.

La barbarie des Tartares et des Turcs échoua, on le sait, contre la vaillance chevaleresque des Hongrois, et cette nation, sous l'égide de sa monarchie chrétienne, mérita de ce chef le titre de « boulevard du christianisme », qui lui fut dévolu depuis saint Étienne, son premier roi apostolique, en l'an 1000. Le prince Émeric, fils de saint Étienne, fut canonisé comme son père, et ainsi fut inaugurée cette forte race des rois chrétiens, dont l'influence fut si glorieusement féconde pour les destinées de la Hongrie.

Depuis trois siècles et demi, l'unité religieuse a fait place à une diversité de cultes dont il faut se rendre compte dans le détail. Voici des chiffres:

En Hongrie (sans la Croatie), les catholiques forment une proportion de 58,4 pour cent; les Arméniens catholiques, 0,02 o/o; les Grecs schismati-

Digitized by Google

ques, 14,11 o/o; les calvinistes, 14,78 o/o; les luthériens, 8,07 o/o; les unitaires, 0,40 o/o; les juifs, 4,54 o/o (leur nombre, qui était de 624,707 à l'époque où cette proportion a été constatée, s'est élevé aujourd'hui à 700,000); autres religions, 0,04 o/o.

Si l'on comprend la Croatie dans le calcul, en l'étendant, par conséquent, à tous les pays de la couronne de Hongrie, on obtient les chiffres suivants:

Catholiques, 59,75 o/o (rite latin: 50,18 o/o; grecs-unis, 9,57 o/o; Arméniens catholiques, 0,02 o/o); grecs schismatiques, 15,57 o/o; calvinistes, 12,98 o/o. (M. Tisza appartient à cette fraction); luthériens, 7,18 o/o; unitaires, 0,36 o/o; juifs, 4,08 o/o; autres religions, 0,06 o/o. Dans la capitale, Buda-Pesth, les juifs représentent aujourd'hui une proportion de 20 o/o.

C'est dans ces conditions qu'est proposée la réforme de la Chambre des magnats.

Depuis le jour où les États (magnats, prélats et autres dignitaires) délibèrent indépendamment de la noblesse, — ou indépendamment de la Chambre des députés, car, en 1848, la noblesse a été abolie, — la Chambre des magnats comptait parmi ses membres les prélats de l'Église catholique, les grands dignitaires, les comtes suprêmes, puis les princes, comtes et barons. Quand les Serbes furent refoulés en Hongrie par les déprédations des Turcs, les chefs du schisme oriental, qui compte les deux églises serbe et roumaine, furent admis, eux aussi, dans la Chambre haute.

Or, voici l'économie de la réforme que propose le président du ministère Hongrois, M. Tisza. D'abord, il supprime les comtes suprêmes; puis, s'ils ne promettent pas de n'exercer leurs droits politiques qu'en Hongrie, il élimine ceux qui possédaient le droit dit d'*indigénat*, à savoir les nobles étrangers, princes, ducs, comtes, barons, dont les ancêtres se sont acquis, par leurs exploits contre les Turcs, des titres à la reconnaissance du pays, et ont obtenu pour cela des sièges à la Chambre des magnats.

Pour les magnats laïques, le ministre exige désormais un cens de 3000 florins; pour les magnats ecclésiastiques, il élimine les évêques titulaires, ne garde que les évêques résidents, et, donnant rang d'évêques aux ministres protestants et aux rabbins, il les place désormais sur le même pied que les prélats qui composaient exclusivement naguère les États du clergé, et que les archevêques et évêques schismatiques.

Par ailleurs, le ministère prépare des modifications profondes dans la situation de l'Église catholique en Hongrie. Rapprochées les unes des autres, toutes ces mesures, encore qu'elles ne soient que projetées, ne laissent pas que de paraître extrêmement redoutables.

***

Les fêtes en l'honneur des saints Cyrille et Méthode poursuivent leur cours régulier et brillant à Velehrad. Dès le premier jour du premier

Digitized by Google

cycle, 15,000 pèlerins sont venus, sous la conduite du clergé, se presser, enthousiastes, sur la tombe glorieuse des apôtres des Slaves.

Ouvertes par des exercices préparatoires qui ont rempli l'octave de la mort de saint Cyrille, poursuivies par les pèlerinages qui ont marqué l'octave de la mort de saint Méthode, les fêtes se continueront jusqu'au 4 octobre, solennité du Saint-Rosaire.

De sorte que les démonstrations de foi organisées à l'occasion de ce millénaire auront juste duré six mois.

D'ici là, on célébrera notamment l'octave de la fête de saint Cyrille et de saint Méthode, du 5 au 15 juillet et l'octave de la fête patronale de Velehrad, du 15 au 22 août.

Des personnes autorisées disent qu'on ne saurait se faire une idée de l'enthousiasme religieux avec lequel ces braves populations slaves de diverses tribus assistent à ces fêtes depuis le commencement d'avril. La pompe et la solennité déployées sont dignes des deux saints, dignes des services qu'ils ont rendus à l'Église, à la papauté et à toutes les tribus de la grande famille slave.

Il y a toutefois une ombre à ce brillant et consolant tableau. Le gouvernement, influencé par les nombreux ennemis de toute démonstration catholique cherche à enrayer ce mouvement des populations vers le sanctuaire des apôtres des Slaves. Il prétexte des épidémies imaginaires et interdit les grands pèlerinages.

Grâce à ces procédés, on a empêché l'épiscopat slave d'amener en masse ses ouailles à Velehrad ; on a dû s'y rendre isolément, et les évêques ont dû se borner à y arriver *in forma privatissima*. Les trains de pèlerins à prix réduits une fois supprimés, il n'y avait plus que les riches qui pouvaient se payer le voyage. Mais, en dépit de tout, il y a eu des pèlerins de toutes les contrées slaves, et même des schismatiques : les uns sont arrivés par voie ferrée, d'autres sont arrivés à pied. On en a vu des bords de la mer Baltique, de la Croatie, de la Lusace, de la Bosnie, du Banat, du royaume de Pologne, de la Posnanie, de la Galicie, que la distance et la chaleur accablante n'ont pas effrayés. Des pèlerins de tous pays se sont joints à eux, il y a eu des Français, des Allemands, des Italiens, des Russes et même des chrétiens de la Turquie d Europe.

Velehrad, le *Gradicium* des Romains, la Gradicie, c'est-à-dire la grande ville slave, qui autrefois comptait 200,000 habitants, est aujourd'hui réduite au rôle d'une bourgade plus que modeste.

C'est ici que les deux grands saints thessaloniciens furent reçus jadis par un roi puissant et par un peuple immense, qui couraient au-devant d'eux pour recevoir la lumière de l'Évangile.

Les reliques de saint Cyrille y forment l'objet de la dévotion populaire à l'ombre d'une basilique où la mémoire des deux saints a toujours été honorée depuis dix siècles. Voici la *Cyrilka*, le grand sanctuaire national

Digitized by Google

slave, pour lequel tout Slave a la plus profonde vénération, car c'est de cet endroit que la lumière de l'Évangile est partie pour éclairer toute la grande famille slave.

La tradition et l'histoire disent que saint Méthode, premier archevêque des Moraves, avait son siège métropolitain à Velehrad, qui était alors la résidence officielle du roi Rastislas et de sa cour. La tradition dit encore que saint Méthode y fut enterré, mais sa tombe fut probablement détruite lors d'une des premières invasions magyares, qui suivirent bientôt sa mort.

Outre l'édification qu'il nous donne à nous catholiques, le millénaire des deux grands apôtres des Slaves aura encore un autre résultat. L'Europe indifférente apprendra que le schisme oriental a respecté Cyrille et Méthode. Ne leur a-t-on pas rendu des honneurs extraordinaires à Saint-Pétersbourg et dans toutes les villes dites saintes de la Russie? La Servie et la Bulgarie schismatiques n'ont-elles pas célébré, en même temps que nous, l'anniversaire millénaire de la mort du grand Méthode?

De leur côté, plus que jamais, les Slaves catholiques se rappelleront que Cyrille, tombé au milieu du sillon, avait, en mourant, recommandé à son frère Méthode de continuer l'entreprise de la conversion et de l'union des Slaves, et que ses dernières paroles furent :

« Béni soit Dieu, qui ne nous donnera pas en captivité aux mains de « nos ennemis, mais brisera leurs pièges et nous sauvera du péril. »

Ils se rappelleront aussi que Méthode, pressentant sa fin, engagea le prince, le clergé et les fidèles à persévérer vaillamment dans l'œuvre commencée, à résister également aux discours captieux et aux violences de leurs ennemis, à conserver précieusement le dépôt qu'ils avaient reçu des apôtres et des pères, dépôt dont il leur serait un jour demandé compte.

SUISSE.

C'EST la Suisse qui aura cette année, l'honneur de voir se tenir dans son sein les assises solennelles du Congrès Eucharistique, dont la dernière assemblée avait lieu en 1883 dans la ville de saint Lambert. On sait, en effet, que Mgr Mermillod, évêque de Lausanne et Genève, a succédé à Mgr Duquesnay, archevêque de Cambrai, dans la présidence de l'Œuvre des Congrès Eucharistiques. Le Congrès de 1885, aura lieu à Fribourg (Suisse), dans la ville où réside l'illustre prélat, du 9 au 13 septembre.

Nous ne doutons pas qu'un grand nombre de personnes ne veuillent prendre part à ces importantes assemblées. Le but si élevé que l'œuvre se propose suffit pour attirer les âmes qui ont le souci de la gloire de Dieu, de l'honneur de son Église et des véritables intérêts de la société moderne. Mais on peut croire que la beauté du pays, le caractère si profondément religieux des populations évangélisées par le bienheureux Canisius, et enfin l'universelle admiration qu'inspire le pieux évêque de Lausanne et Genève contribueront aussi au succès de ce quatrième congrès eucharistique.

Digitized by Google

La grave question des mariages mixtes a vivement occupé les esprits en Suisse, dans ces derniers temps, à propos d'un décret du gouvernement turgovien qui a condamné le curé catholique de Gachnang à trente francs d'amende et aux frais d'enquête pour avoir signalé dans une leçon de catéchisme les dangers et les inconvénients des mariages mixtes.

Rien n'est tyrannique comme cette prétention des libéraux de régenter la doctrine enseignée par l'Église catholique. Croient-ils vraiment que cette doctrine soit chose à leur dévotion? Toujours et partout, l'Église a déclaré que les mariages mixtes sont déplorables et que, quand elle les tolère, c'est sous certaines conditions expresses, comme l'éducation des enfants dans la religion catholique.

Et les faits justifient cette conduite de l'Église. Car les mariages mixtes sont la plaie des pays mixtes. Ils aboutissent le plus souvent à l'apostasie pratique du conjoint catholique et à l'éducation protestante des enfants. C'est pourquoi l'ancienne « Union protestante » de Genève avait décidé, comme un des plus féconds moyens de propagande, d'opérer le plus grand nombre possible de mariages entre catholiques et protestants.

Le *Courrier de Genève*, traitant cette grave question, montre avec beaucoup d'à-propos comment les protestants exigent des catholiques quantité de concessions qu'eux-mêmes se gardent bien de faire.

Les protestants semblent poussés par un instinct mystérieux à se mêler aux catholiques dans la famille, comme dans les choses religieuses. Ils veulent les cimetières communs. Ils veulent les alliances matrimoniales sans considération de la diversité des cultes. Dans les diverses relations sociales, ils se considèrent comme froissés si les catholiques hésitent à nouer étroite amitié avec eux... Cependant, ils ne négligent point, pour leur part, d'affirmer leur particularisme religieux. S'ils demandent aux catholiques de renoncer à quelque chose de leur foi pour faciliter les rapprochements, ils ne sont jamais disposés à faire eux-mêmes la moindre concession. Sur les mariages mixtes, en particulier, le haut consistoire prussien défendait naguère aux ministres de faire ces mariages, si le conjoint catholique ne renonçait pas à demander la dispense de Rome et à suivre les conditions que l'Église impose pour accorder cette dispense.

Un journal protestant bernois, les *Emmenthaler Nachrichten* fait de son côté les réflexions suivantes:

« Une pareille manière d'agir des autorités civiles est pour nous incompréhensible et nous paraît inconciliable avec les exigences de la liberté de croyance et de conscience... L'Église romaine enseigne à ses fidèles que le mariage est un sacrement, et qu'il ne peut être dissous que par la mort de l'un ou l'autre des conjoints; l'Église catholique ne reconnaît dès lors pas le divorce.

Or, il est notoire qu'un mariage mixte engendre une situation délicate, qui peut aisément devenir malheureuse, notamment en ce qui concerne

Digitized by Google

l'éducation des enfants; des cas peuvent se produire où la séparation est la seule issue possible pour sortir d'une situation insupportable. Nous, protestants positifs, nous éprouvons aussi de sérieuses répugnances contre les mariages mixtes; nous n'en voudrions pas à nos honorés ecclésiastiques de nous mettre en garde, en temps et lieu, contre ces sortes d'unions; au contraire, nous leur en serions reconnaissants.

Si les mariages mixtes sont autorisés civilement, ils n'en sont pas moins dangereux au point de vue religieux, et l'on ne saurait comprendre pourquoi le ministre de telle ou telle religion devrait être l'objet d'un répression, parce que, sans user de violence, il exerce son influence en les déconseillant. C'est là un petit brin de *culturkampf* qui aurait mieux convenu aux temps orageux d'il y a dix ans. »

ALLEMAGNE.

ENFIN, le rescrit de Paderborn a été rapporté purement et simplement par suite de l'intervention du Saint-Siège, qui ne pouvait laisser ouverte la brèche faite à l'unité de l'épiscopat catholique. On assure que c'est M. de Gossler, le ministre des cultes, lequel a séjourné l'hiver passé à Paderborn, qui aurait contribué à cette tentative, par laquelle on voulait diviser pour régner. C'est grâce à la présence de ce ministre et à la coopération de ses mandataires, savoir certains conseillers de régence, que le rescrit aurait été lancé contrairement à l'avis de la plupart des chanoines. Rome a heureusement pris les devants et déjoué ce *preussischer Kniff* (ruse prussienne) qui allait aboutir à la création d'un *séminaire selon les lois de mai*, au moment même où les négociations sur l'éducation du clergé sont encore pendantes entre le gouvernement prussien et le Saint-Siège. On comprend le précédent malencontreux et déplorable que ce fait accompli aurait donné, et quelle influence il aurait pu avoir dans la grande lutte engagée entre le pouvoir séculier et l'Église.

***

Les catholiques de l'archidiocèse de Cologne ont manifesté de toutes parts leur attachement et leur reconnaissance envers le Pontife confesseur qui les a quittés, après avoir subi six mois de prison et dix années d'exil. Des meetings ont eu lieu à Cologne, à Dusseldorf, d'autres se préparent à Aix-la-Chapelle, Neuss, Munchen-Gladbach, Essen, Elberfeld, Eupen, etc. Tous les doyennés ont célébré des fêtes d'adieux, qui seront un hommage de reconnaissance au nouveau cardinal et un témoignage d'affection et de regret à l'ancien archevêque. Des hommes de confiance venus de toutes les parties du diocèse se sont réunis le 15 juillet à Cologne même, pour délibérer sur ce qu'il y aurait à faire. On a résolu d'envoyer de chaque doyenné des adresses à Son Éminence, et en outre il a été fait une collecte pour contribuer aux frais qui sont inhérents à sa translation et à sa nouvelle dignité. Mgr Melchers a sacrifié toute sa fortune, qui était importante,

Digitized by Google

pendant les luttes du *culturkampf;* il n'est que juste que ses diocésains s'empressent de lui venir en aide, d'autant plus qu'il n'est pas à prévoir que le gouvernement imite le roi Frédéric-Guillaume IV, qui fit don, en son temps, de 40,000 thalers pour payer les frais de cardinalat de Mgr Geissel. Et pourtant, voilà plus de dix ans que ce gouvernement retient le traitement annuel de 36,000 francs à Mgr Melchers, ce qui fait plus de 360,000 francs. Plus de quinze millions de marcs ont été ainsi volés au clergé en général depuis le *culturkampf!*

A peine élevé à la pourpre et installé à Rome, S. Em. le cardinal Melchers est allé se recueillir auprès du tombeau de saint Benoît, à l'abbaye du Mont-Cassin. Il y restera quelques semaines durant l'époque des chaleurs. Ce chemin, de tous temps si fréquenté par les papes et les prélats de leur entourage, leur est donc encore commun de nos jours ; tant il est vrai que saint Benoît exerce un attrait puissant sur tous les cœurs !

***

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* publie, d'après un relevé officiel du ministère des cultes, une notice très intéressante sur les donations faites avec agréation royale pour des œuvres pies chez les protestants et chez les catholiques.

Ont été agréés les dons et les legs suivants pour églises, établissements religieux, etc.:

En 1880, 63 donations pour un total de 942,515 marcs, chez les protestants; 86 donations pour 1,909,773 marcs, chez les catholiques.

En 1881, 31 donations pour 276,995 marcs chez les protestants; 89 donations pour 1,060,844 marcs, chez les catholiques.

En 1882, 44 donations pour 337,970 marcs, chez les protestants; 108 donations pour 1,106,766 marcs, chez les catholiques.

En 1883, 56 donations pour 807,174 marcs, chez les protestants; 119 donations pour 1,198,336 marcs, chez les catholiques.

En 1884, 72 donations pour 811,325 marcs, chez les protestants; 100 donations pour 1,336,900 marcs, pour les catholiques.

La feuille officieuse ajoute: « Il résulte de ces données que l'Église évangélique a recueilli annuellement 51 donations pour un total de 770,000 marcs, tandis que l'Église catholique en a obtenu, terme moyen, 102 pour la somme de 1,322,824 marcs, c'est-à-dire le double, bien que la population catholique ne fasse que 33,74 p. c., et la population protestante 64,62 p. c. de la population totale de la monarchie. Les proportions sont encore plus défavorables pour les protestants, en ce qui concerne les immeubles. C'est ainsi qu'en 1884 les protestants ont bénéficié de 2 maisons et 5 terrains; les catholiques de 19 maisons, 3 fermes, 2 étables, 1 grange, 5 jardins, 8 différents terrains, 1 bâtiment avec aménagement, prairies, champs, etc.

Digitized by Google

Il est clair que le journal de M.. de Bismarck n'entend pas faire l'éloge des catholiques. Cette exhibition de la ladrerie protestante a pour but de stimuler le zèle charitable de ses religionnaires. Mais la différence est tellement criante, qu'elle ne réussira qu'à les décourager. Il ne s'agit pas seulement de prendre ici en considération le chiffre de la population catholique et protestante (un tiers contre deux tiers), mais il faut remarquer qu'en général la population catholique est plus pauvre que la population protestante, et que les catholiques ont plus de charges à porter, surtout depuis la persécution du *culturkampf*. Il faut mettre en ligne de compte que, dans le relevé ci-dessus, figurent *toutes* les donations protestantes, que d'autre part les donations catholiques ne s'y trouvent pas toutes représentées. Et cela pour la raison que le peuple catholique a perdu toute confiance au contrôle de l'État et qu'il sait traduire la devise prussienne: *Suum cuique!*

Après les tristes expériences du *culturkampf*, un grand nombre de catholiques ont légué à des particuliers, pour être employées en œuvres pies, des sommes qui, par conséquent, n'ont pas figuré sur la liste du ministre des cultes; d'autres ont assuré en pays étranger les pieuses fondations qu'ils ont faites. Il en résulte que la charité catholique se présente sous une lumière plus brillante que ne la font voir les chiffres ci-dessus, et on peut dire que le tiers catholique de la population s'est montré au moins dix fois plus généreux que les deux autres tiers protestants. *Ex fructibus cognoscetis!*

Berlin aura prochainement une nouvelle église catholique. La commune est prête à donner le terrain et, en outre, 60,000 francs pour la construction.

L'emplacement n'est pas fixé encore, mais il paraît qu'on choisira la rue de Nazareth, où se trouve un terrain libre de 8,000 mètres carrés.

On attend la décision de la municipalité.

LA ROSE.

La Rose paraît, fleur chérie
Que Juin nous donne en sa chaleur...
Cent autres étaient pour Marie :
A Jésus la plus belle fleur !

La parole serait tarie
A priser sa juste valeur :
Le plus doux parfum s'y marie
A la plus parfaite couleur !

Je la prendrai dans mon parterre,
Cette fleur, perle de la terre,
Pour dire, aux pieds du Christ, mon vœu :

« Jésus, ô toi dont le Cœur m'aime,
Comme cette rose, moi-même
Daigne m'empourprer à ton feu ! »

J. C.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

Rome, le 4 août 1885.

SUR la foi de certains télégrammes envoyés d'ici aux journaux de Paris, l'on avait osé répandre le bruit que le Saint Père nourrissait la pensée de se réconcilier avec l'Italie. L'*Osservatore Romano* n'a pas tardé, dans une note officielle, à faire justice de ces calomnies, et rien en effet n'est moins exact ou moins vraisemblable. Le Saint Père a-t-il jamais laisser échapper une seule occasion de revendiquer ses droits méconnus? Ses conversations particulières s'accordent admirablement sur ce point avec ses discours publics. « On n'obtiendra jamais que je cède, disait-il dans les derniers mois de 1884, à un laïque français bien connu. Sans doute, je ne verrai point l'ère de la réparation et du retour; vous même, Monsieur, bien que vous soyez plus jeune, peut-être, ne la verrez-vous pas non plus; mais elle arrivera, et je veux avoir contribué de toutes mes forces à en procurer l'avènement. » Ce qui est vrai, c'est que le Quirinal souhaiterait la paix avec le Vatican, et qu'il a déjà plusieurs fois tenté des négociations à ce sujet; mais il a dû renoncer à les poursuivre devant ce qu'il a nommé *les prétentions intolérables du Pape.*

Les fidèles auront bientôt une belle occasion de démontrer leurs sentiments de piété filiale, quand l'année 1887 aura ramené le cinquantième anniversaire de l'ordination sacerdotale de Léon XIII. Dès maintenant en Italie, on se prépare à célébrer avec toute la solennité possible cette date mémorable. Le Pape a béni les chefs de ce pieux mouvement; il lui sera si doux de s'assurer que les cœurs des fidèles lui demeurent constamment, inviolablement et profondément attachés! Il serait bon que l'on pût alors déposer aux pieds du Saint Père une aumône vraiment royale. Les ressources du Denier de Saint-Pierre ont beaucoup diminué, et cependant les charges de la Papauté n'ont fait que grandir. Si les catholiques n'y portent remède, le Saint Père sera bientôt dans la détresse. Qu'on réfléchisse aux obligations qui lui incombent! Les cardinaux résidant à l'étranger se suffisent à eux-mêmes, mais tous les cardinaux romains, au nombre de trente environ, restent à sa charge. Souverain spirituel de deux cents millions d'hommes, le Pape est obligé de s'entourer d'une cour et d'entretenir des représentants auprès des princes. Il doit pourvoir à l'entretien des Palais apostoliques, et notamment du Vatican. C'est encore du Pape qu'attendent leur subsistance, les évêques privés de leurs revenus ou condamnés au repos, beaucoup de prêtres sans fonctions, beaucoup de

Digitized by Google

religieux ou de religieuses que la révolution a dépouillés. Chaque fois qu'une grande infortune frappe une partie de son troupeau, Léon XIII envoie des aumônes considérables, il en distribue continuellement et sous toutes les formes aux pauvres de Rome. Protecteur éclairé et généreux des sciences, il a consacré ses ressources à fonder l'Académie Romaine de St-Thomas d'Aquin et à faire publier une nouvelle édition complète des Œuvres du Docteur Angélique. Il entretient à ses frais les écoles chrétiennes de la ville de Rome, où on lui prépare pour l'avenir des générations de sujets fidèles. De l'avis des hommes de l'art, l'hôpital que Léon XIII a établi pour les cholériques, et qui est aujourd'hui terminé, contient tout ce que les progrès de l'hygiène permettent de désirer. Voilà certes une longue énumération, et nous n'avons pas tout dit. Comment le Pape pourra-t-il parer à de telles dépenses, si la charité des fidèles ne vient à son aide ?

Le commencement du mois de juin a été marqué par les solennités du millénaire des Saints Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves. Après les avoir présentés à la vénération de l'Église universelle, Léon XIII leur a décerné à Rome de pompeux honneurs. La célébration du millénaire a duré trois jours. Le premier jour, la messe pontificale a été chantée en slavon. Depuis longtemps, les accents de cette langue n'avaient pas retenti avec un tel éclat sous les voûtes des basiliques romaines. Les chantres étaient des Romains ; on avait à leur usage transcrit les termes slavons en caractères latins. Les rites de la liturgie slavonne se rapprochent beaucoup de ceux des Grecs. En quittant Constantinople, et en implantant au milieu de nations barbares la vraie religion, Cyrille et Méthode gardaient l'amour de la patrie et le respect de la liturgie de leurs pères. Ils en reproduisirent les principales dispositions dans le cérémonial sacré dont ils dotèrent les peuples convertis. Grâce à l'entremise de son Éminence le cardinal Bartolini, Préfet de la Congrégation des Rites, la messe slavonne du millénaire des saints Cyrille et Méthode avait été préparée fort exactement par tous ceux qui devaient y prendre part. C'est la volonté du Saint-Siège de conserver intactes les antiques et vénérables liturgies de l'Orient. En ce moment même, Mgr l'archevêque de Diarbékir, prolonge son séjour à Rome, afin d'aider à la révision des livres de la liturgie chaldéenne. La liturgie est tout pour les Orientaux ; changer de rite, c'est à leurs yeux, abdiquer sa nationalité, et s'exiler du milieu de ses frères. Si on réussit à leur persuader qu'on ne leur demande point un tel sacrifice, et qu'on veut seulement les relier au centre de l'unité catholique, les conversions seront nombreuses parmi eux. Elles se multiplient déjà de la façon la plus consolante. Le mouvement de retour part du peuple, et non des prélats. Si le patriarche du schisme a naguère paru écouter avec déférence les représentations, les invitations que le délégué apostolique lui adressait au nom du Pape, c'est qu'il fallait, par la crainte d'un rapprochement avec Rome, effrayer la Russie qui contra-

Digitized by Google

riait dans la Bulgarie les intérêts du Phanar. Dans le fond, le nouveau patriarche n'est pas plus disposé que ses prédécesseurs à reconnaître l'autorité du Souverain Pontife.

Dans le consistoire qui vient d'avoir lieu, ont été créés cardinaux, des prélats italiens d'un mérite supérieur. Le cardinal Schiaffino, bénédictin du Mont-Olivet, passe pour un des maîtres de la chaire en Italie ; le cardinal Capecelatro, oratorien, a écrit plusieurs ouvrages qui sont des chefs-d'œuvre. B.

COURRIER AMERICAIN.

N. B. Notre *Courrier Américain* paraîtra dorénavant à dates fixes, tous les trois mois, dans les numéros de février, mai, août et novembre.

PERSUADÉ, comme je le suis, que le *Missel* de la sainte Église catholique est déjà devenu un ami bien connu de tous ceux qui forment la fidèle famille du *Messager*, je me permets de résumer la situation de l'Église aux États-Unis, par ces paroles de la liturgie: *Ecclesia tranquilla devotione hic lætatur.* La situation est en général assez paisible: *Mundi cursus pacifice dirigitur.* Mais tout marche-t-il extérieurement *divino ordine?* j'en doute quelque peu. Cependant l'Église peut se consacrer tranquillement à sa sublime mission et se réjouir de son activité et de la sage administration dont elle jouit. Nous sommes ici témoins d'une croissance et d'un développement continuels, d'une force et d'une consolidation incessantes qui doivent animer la jeune Église des États-Unis à développer de jour en jour davantage son activité extérieure et sa prodigieuse extension. Les décrets du concile de Baltimore qui ont été l'objet de sérieuses délibérations du Saint-Siège, — la Commission d'examen était composée des cardinaux Siméoni, Franzelin, De Angelis, Jacobini, Nina et Ledochowski — seront, nous en avons le ferme espoir, la norme et la règle de conduite, d'après lesquelles se dirigera le cours de la vie chrétienne, pour apporter la paix à tous ceux qui reconnaissent avec une foi vive la mission sublime du catholicisme dans ces pays. Aussi attendons-nous tous avec joie la décision apostolique et espérons-nous voir les décrets de nos excellents pasteurs couronnés par l'approbation du Père commun de la chrétienté.

Jetons maintenant un regard sur le fait qui attire surtout l'attention publique en ce moment: l'érection de l'Université catholique. Je dois avouer que j'ai salué avec enthousiasme ce résultat du dernier concile plénier. Mais que de sacrifices ne faudra-t-il pas pour créer cette Université, pour lui assurer sa position et lui acquérir une réputation scientifique, pour en faire dans le vrai sens du mot une *Universitas litterarum catholica!* Hésitations et calculs, appréhensions et doutes de tout genre nous ont déjà été servis par la presse catholique, surtout par la presse allemande, et, si l'on considère la chose sans préjugés, on doit dire que ce n'est pas sans motifs sérieux.

Digitized by Google

Le Comité Universitaire se composant de NN. SS. les archevêques Gibbons, Heiss, Williams, Ryan, Corrigan, et des évêques Ireland et Spalding, s'est encore adjoint d'autres membres, parmi lesquels figure Mgr Marty, O. S. B. Les évêques ont choisi pour siège de la future Université, la capitale de Washington, district de Columbia et déjà l'on y a acquis un terrain (Middleton Estate) de 65 acres, au prix de 29.500 dollars. L'an prochain doit s'ouvrir la faculté de théologie; les autres chaires s'y adjoindront avec le temps. L'âme de toute l'entreprise c'est Mgr Spalding de Peoria; l'initiative en est attribuée au savant évêque de Wilmington, Mgr Barbier.

Une opppsition s'est déjà formée dans le camp des ennemis du catholicisme, qui ont eu la haute inspiration de ne voir dans la fondation de l'Université catholique à Washington, centre moral et politique des États-Unis, qu'une très dangereuse expression de l'ambition catholique. Comme preuve, nous citerons la lettre publique de « l'*American protestant League* » qui parle déjà du nouveau séminaire, qui tout naturellement — *horresco referens* — recevra une administration jésuitique, et donne sur les immenses propriétés des catholiques, et en particulier de l'archevêque de Baltimore, les détails les plus exagérés et les plus extravagants.

Ce n'est pas l'opposition protestante qui fera échouer l'Université; si elle doit échouer, ce sera la question financière qui sera la cause de l'échec; Mgr Capel de Londres peut en parler. A l'Ouest, les sympathies pour l'Université ne sont pas, à mon avis, très grandes; d'un autre côté, l'Église dans les États de l'Est, où il reste encore beaucoup à faire pour créer partout des écoles paroissiales, pourra-t-elle seule entretenir l'Université? c'est là un point fort douteux.

A mon avis la vraie place de l'Université catholique serait celle où l'étudiant pourrait le mieux apprendre à connaître les fortes pulsations de la vie catholique et ecclésiastique dans les différentes classes de la Société. Rome, Louvain, Innsbruck, Würzbourg sont de ces villes où l'horizon s'élargit, où le trésor des connaissances et de l'expérience s'enrichit, où la foi se fortifie, où le caractère s'affermit. Nous n'avons pas en Amérique de villes semblables. Washington est devenu dans les derniers temps la Babylone de la Société moderne.

***

Nos collèges catholiques augmentent sans cesse en nombre. Le 10 mai le « *college of the Holy Ghost* » à Pittsburg a été solennellement béni; l'on doit prochainement ériger un immense collège à l'église du Gesù de Philadelphie, les frais s'évaluent à un million de dollars; on songe également à bâtir un collège catholique à Salt Lake City (Utah), au prix de 20.000 dollars; Mgr Cosgrove de Davenport vient aussi d'acquérir pour un séminaire diocésain une propriété au prix de 12.000 dollars; dans la ville épiscopale de Saint-Paul au Minnesota, on construit également un séminaire diocésain qui sera terminé pour le mois d'août. Je mentionnerai de même

Digitized by Google

l'érection d'un séminaire pour la formation des prêtres polonais à Détroit (Michigan). Une autre entreprise importante, c'est l'école supérieure fondée à Philadelphie par Thomas Cahill: l'immeuble seul a coûté 70.000 dollars. Le 7 juillet, la commission des études s'est réunie à la résidence de Mgr Ryan évêque de Buffalo: elle se composait d'évêques, de directeurs de séminaires et de professeurs. Espérons qu'avec la grâce de Dieu les études se trouveront organisées l'an prochain d'après les décisions de cette commission.

***

Le manque de travail et une récolte assez médiocre pèsent lourdement ici sur la masse du peuple. Néanmoins dans les différentes parties de l'Union, on voit s'élever de nouvelles églises; Mgr Spalding posait le 28 juin la première pierre de sa cathédrale à Peoria; on vient d'acquérir, pour la construction d'une nouvelle église métropolitaine à S. Francisco, un terrain au prix de 75.000 dollars, et bientôt la splendide cathédrale de Providence, ornée de beaux vitraux d'Innsbruck sera livrée au culte divin. Dans la seule ville de Philadelphie, sept églises catholiques sont en voie de construction, et dans le lointain Ouest, dans le vicariat apostolique de Arizona, dont le nouveau pasteur Mgr Bourgade a reçu le 1er mai la consécration épiscopale des mains de Mgr Lamy, archevêque de Santa Fé, on construit à présent cinq nouvelles églises catholiques.

Mgr Watterson a réuni du 26 au 28 mai dans sa ville épiscopale de Columbus un synode, le troisième du diocèse, qui nous offre un heureux tableau de l'essor pris par l'Église dans l'État de l'Ohio. La résidence épiscopale de Grass Valley en Californie a été transférée à Sacramento; le diocèse de Mobile, Alabama, reçoit un nouveau pasteur dans la personne de Mgr Jérémie O'Sullivan, recteur de l'église Saint-Pierre à Washington. On attend partout l'élévation au cardinalat de l'archevêque-primat de Baltimore.

Le fait suivant pourrait intéresser certains lecteurs du *Messager*: au mois d'avril dernier une jeune dame issue de la famille de Napoléon Bonaparte, mademoiselle Constance Edgar, a pris le voile au monastère de la Visitation de Baltimore. Elle est la belle-fille du prince Jérôme Napoléon Bonaparte et compte parmi ses ancêtres, du côté maternel, le plus célèbre des orateurs des États-Unis, Daniel Webster.

Nous mentionnerons encore ici les pertes que notre sainte Église vient d'éprouver. Une perte des plus sensibles est celle qu'a faite récemment l'archidiocèse de Cincinnati par la mort du R. P. Othon Jair, O. S. F. Vicaire-général, décédé le 18 mai. Cet humble religieux, qui depuis 1835 portait l'habit de Saint-François, a bien mérité de son ordre et des paroisses de Louisville et de Cincinnati, confiées aux fils de Saint-François, ainsi que des catholiques allemands de l'archidiocèse. L'archidiocèse de San Francisco déplore la mort d'un grand bienfaiteur à qui ses généreuses donations

Digitized by Google

ont valu de la part du Saint Père, le titre de marquis romain, D. F. Murphy. Le banquier Drexel, mort récemment à Philadelphie, s'est également assuré au ciel un riche capital : il a destiné la dixième partie de sa fortune, en tout 740.000 dollars, à des instituts de bienfaisance. Il a légué la somme de 650.000 dollars pour l'achèvement du collège des Jésuites de Philadelphie, que nous avons mentionné plus haut.

***

Les œuvres de charité chrétienne sont très nombreuses et variées, elles aussi, dans notre pays. Les émigrants méritent surtout de fixer l'attention, et, pour les préserver de toute perte temporelle et souvent aussi spirituelle, il faudrait songer à prendre des mesures aussi convenables qu'énergiques. Quand on pense, par exemple, que les Luthériens ont depuis 1873 hébergé à New-York dans leur hospice d'émigrants, plus de 100,000 d'entre eux, qu'ils vont cette année adjoindre à cette maison un autre bâtiment du prix de 18000 dollars, les catholiques allemands devraient vraiment rougir du misérable résultat du *Raphaelverein* destiné aux émigrants allemands catholiques, et de leur insouciance à l'égard de cette œuvre éminemment catholique. Le prêtre irlandais J. J. Riordan fait des efforts sérieux pour les émigrants irlandais. Afin de pouvoir élever au débarcadère des émigrants, — Castle Garden, New-York, — les établissements nécessaires pour les abriter, et parmi eux principalement les jeunes filles, il fonda une société sous le nom de « *Association of our Lady of the Rosary for the Protection of Immigrants ;* les membres de l'association versent annuellement la modique somme de 25 centimes. Son intention est d'élever près du débarcadère une église catholique ainsi qu'une auberge où les émigrants pourraient habiter pendant leur séjour à New-York. L'entreprise du zélé prêtre a déjà trouvé des protecteurs. La société catholique irlandaise de colonisation vient d'entreprendre une autre œuvre ; il s'agit de fonder des colonies pour les Irlandais, d'abord dans le Nebraska et le Minnesota. Les évêques de Peoria et de St-Paul sont à la tête de cette entreprise.

Plusieurs associations catholiques de bienfaisance, répandues sur tout le territoire de l'Union, ont tenu récemment leurs réunions : les *chevaliers catholiques (katholischen Ritter)* d'Amérique, actuellement au nombre de 12,882, se sont réunis à New-York le 12 mai ; l'association catholique des jeunes hommes *(youg men's catholic association)* a tenu ses séances à Newark le 20 mai ; les diverses branches de l'*Emerald association* ont fait de même dans les États de l'Union. Cette dernière association vise surtout à l'établissement de bibliothèques libres, sous la surveillance ecclésiastique, à la fondation d'instituts littéraires et artistiques et à la propagation d'ouvrages catholiques, dans les familles. Trois cents sociétés affiliées avec 15000 membres et 20 bibliothèques libres aux États-Unis et au Canada montrent l'importance de cette alliance. Les membres de l'association centrale allemande catholique romaine se réuniront en septembre à Brooklyn près de

Digitized by Google

New-York, ceux de la « *Catholic total Abstinence Union* » au mois d'août à New-Haven, Connecticut.

Bien que toutes ces associations ne soient composées que de laïques, elles sont dominées par l'esprit d'unité catholique qui sans cesse les ravive et les fortifie.

***

A côté de cette efflorescence, quel pitoyable essai que celui qui eut lieu le 20 mai dernier : la convocation de toutes les sectes anticatholiques à un « *Congres of Churches*, à Hartford, dans le Connecticut ! Toutes ces sectes ne s'accordent qu'en un point, la haine contre la seule église catholique. C'est là leur unique ciment, leur unique principe, qu'on applique de bonne ou de mauvaise foi partout où c'est possible. Les preuves n'en manquent point. Dernièrement encore les presbytériens de Cincinnati voulaient déclarer le baptême catholique invalide. L'opposition qui a été faite de la part des sectes protestantes au *Freedom of Worship* dans l'État de New-York, fit échouer cette fois le projet de loi à la législature de New-York ; le résultat est que cette année encore les catholiques dans les établissements de correction seront tenus d'assister aux exercices du culte protestant. La société appelée *Evangelical alliance* avait adressé à tous les ministres protestants de l'état de New-York une circulaire qui leur enjoignait de prêcher le 3 mai » *on the aggressions of jesuitical Romanism upon civil and religious liberty and its effects to destroy our unsectarian institutions. Let every Evangelical Pulpit in the State, on mai 3, 1885, strike a blow against the Union of Church and State* (1). (Ch. Mirror. 9 mai, p. 4, col. 2 et 3). Si l'état « Empire » donne cette preuve d'intolérance, observe une feuille catholique, c'est un signe que l'on doit à l'avenir employer d'autres moyens pour s'assurer une véritable liberté du culte. Bon nombre se sont laissés jeter la poudre aux yeux par des politiques de métier, mais une activité renouvelée et énergique est absolument nécessaire. L'affaire sera traitée de nouveau l'an prochain devant la Législature, et les catholiques ne se reposeront point jusqu'à ce qu'ils aient obtenu les droits que la Constitution leur garantit.

En face des attaques démesurées du fanatisme puritain, Mgr Chatard de Vincennes vient d'exposer avec autant de clarté que de calme le point de vue catholique. « La loi en question, dit-il, doit simplement permettre ce qui déjà depuis longtemps est permis dans d'autres États de l'Union, reconnaître aux prêtres catholiques le droit de visiter les établissements publics, hôpitaux, refuges et prisons, pour y visiter les malades et les moribonds, y exercer les œuvres de charité chrétienne et de miséricorde, y administrer les sacrements, etc. — Le clergé catholique n'entend aucunement violenter la conscience des individus ou se servir d'aucun autre moyen frauduleux.

1. « Sur les attaques du romanisme jésuitique sur le terrain de la liberté civile et religieuse et ses effets destructifs de nos institutions indifférentes. Que chaque chaire évangélique dans l'État frappe un coup le 3 mai 1885 contre l'union de l'Église et l'État. »

Digitized by Google

On ne veut point faire de convertis dans ces établissements — les catholiques seuls qui demandent le service du prêtre, sont l'objet du ministère pastoral. Depuis plus de vingt ans Rome a prescrit à ce sujet une règle de conduite. Voilà tout ce que l'Église demande à New-York. Nous n'avons nullement l'intention de vouloir changer le caractère de ces établissements. Mais on voudra bien nous permettre d'y faire ce que les Baptistes, les Méthodistes et les Presbytériens ont la faculté d'y faire. En un mot — notre position dans le projet de loi est tout simplement que nous catholiques nous puissions y faire ce que font les autres. »

La Législature de New-Hamsphire a rejeté un semblable bill de liberté de conscience. Contre la célébration du service catholique dans la maison de correction à Philadelphie ont protesté en même temps tout le camp des prédicants méthodistes, les dignitaires et membres de l'*Episcopal Church of Franklinville*, les presbytériens, la protestante *american association*, etc. etc. Le « *Catholic Mirror* » fait à ce sujet une juste remarque : « La cloche de la liberté, qui en 1776 lors de la déclaration de l'indépendance fit retentir la joyeuse nouvelle de la liberté civile et religieuse dans tout le pays, a été dernièrement ramenée solennellement de l'exposition universelle de New-Orléans à Philadelphie, et l'on se réjouit beaucoup de revoir cette cloche significative ; aujourd'hui, 109 ans après 1776, les catholiques doivent lutter dans cette même ville de Philadelphie pour jouir de la liberté dans les affaires religieuses ! Nos glorieux ancêtres avaient pourtant inscrit la liberté sur le papier, mais le fanatisme et le bigotisme n'en ont point permis l'exercice ! »

Dans les refuges et maisons de correction les punitions n'ont point obtenu de résultat solide et réel. La religion seule peut atteindre un but sérieux. C'est ainsi, par exemple, qu'à St-Louis l'introduction du culte catholique dans le refuge pour les enfants catholiques a ramené l'ordre dans cette maison.

***

Les sectes anticatholiques soutenues sans doute par la loge ont soulevé dans toute la presse anticatholique une véritable tempête d'emportement contre la nomination de M. Kelley comme ambassadeur à Rome et à Vienne, pour la seule raison qu'il est catholique ; le même fait se présenta à l'égard de Zacharie Montgomery, nouvellement nommé deuxième avocat général d'État pour les États-Unis et pour la même raison. Je ne ferai que mentionner brièvement d'autres manifestations du fanatisme protestant : Les scènes séditieuses ayant pour but d'entraver l'exercice du culte catholique à Perkinsville, New Jersey, fomentées par les pasteurs protestants de l'endroit, le ridicule jeté sur l'Église dans les journaux, par exemple le Puck à New-York, le silence de la presse sur les événements dans l'Église catholique. Mais ce ne sont là que de petites brises, qui n'entravent pas le cours tranquille de la barque de Pierre sur la mer de ce monde.

Digitized by Google

Et pourtant les sectes auraient bien à combattre dans leurs propres camps : avant tout il faudrait s'opposer à l'envahissement, surtout dans les grandes villes, du spiritisme, dont la terrible propagation dans les classes supérieures vient d'être mise à découvert par un procès important de spirites à Saint-Louis; puis, à la grande misère morale et matérielle qui s'étend dans nos principales villes, dans les terribles *Tenementhausern* de New-York, aussi bien que dans les quartiers mal famés des centres du commerce de l'Ouest, et l'influence délétère de la littérature immorale, journaux, romans, aventures, contre lesquels on signale surtout d'énergiques mesures (la Législation du Connecticut vient de dresser des lois à cet effet); enfin, au terrible cancer du pays — le commerce de divorces. La forte concurrence parmi les avocats a fait baisser les prix. Le simple divorce coûte dans une ville d'Amérique, que je pourrais nommer, 15 dollars; divorces avec entretien alimentaire de 25 à 1000 dollars suivant les circonstances. Assurément les non-catholiques voient aussi le danger qui menace la société dans de telles conjonctures. Le 30 mai le Dr Alsop fulmina dans la *Grace-Episcopal-Church*, à Philadelphie, contre le divorce : mais ses décisions laissent aisément trouver un expédient. A la réunion des baptistes à Augusta, Georgia, le sénateur Brown proposait de supprimer toutes les lois du divorce de la part de l'État et conjurait toutes les églises protestantes d'accepter les lois de l'Église catholique relativement au divorce et à la sainteté du lien conjugal. La réunion adopta alors presque à l'unanimité la décision suivante : Défense est faite à tout prédicant baptiste de sanctionner les mariages dont l'une des parties aurait quitté l'autre, excepté le divorce pour cas d'adultère.

***

Il ne manque pas cependant de protestants qui dans ces temps d'impiété reconnaissent le seul port de salut. Au mois de juin dernier le Rév. H. S. Dickson, D.D. s'exprimait de la manière suivante à la réunion de la *Presbyterian Ministers Association*, à Philadelphie : « *I fear that modern scepticism would so overwhelm protestant countries, that the world would yet see the day when the Roman Church would again be the sole custodian and guardian of the truth of the redemption* (1). » C'est parler clairement; mais on trouve aussi d'autres ministres qui du haut de la chaire enseignent l'incrédulité positive et le darwinisme tout pur, voulant bon gré mal gré mettre à néant les vérités éternelles. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que des cœurs sincères qui ne peuvent trouver la consolation au milieu des ruines des sectes s'attachent à l'Église-mère. Les journaux parlaient de trois conversions dans ces derniers temps. Le ministre protestant Henri Köhler, de Kalamazoo, (Michigan), vient d'entrer dans le sein de l'Église; on cite

1. Je crains que le scepticisme moderne n'envahisse à tel point les pays protestants, que le monde ne voie approcher le jour où l'Église romaine sera de nouveau la seule gardienne et dépositaire de la vérité de la rédemption.

Digitized by Google

également au nombre des convertis le père de l'ambassadeur Keiley, autrefois pasteur méthodiste, John Dr Keiley, de Petersburg (Virginia); le recteur de l'église catholique de Saint-Pierre, à Wilmington est un fils de ce converti; enfin, l'avocat John M. Gould, de Boston, à New-York.

***

Ici, comme partout, l'Église doit s'approprier deux armes intellectuelles, mais ici peut-être dans une plus grande mesure qu'ailleurs : l'école et la presse. En ces deux points il reste encore infiniment à faire.

L'école sans foi est la pépinière pour le monde des malfaiteurs. Il est officiellement constaté que dans les maisons de correction d'État il se trouve à présent 11,000 jeunes criminels. Combien d'aliénés, — et leur nombre s'évalue sur tout le territoire à 92,000, dont 42,000 sont renfermés dans des établissements, — ne doivent pas attribuer leur misère à l'éducation sans foi? Or, l'école officielle n'arrivera jamais à résoudre la question d'éducation, c'est un fait avéré par d'excellents observateurs de notre situation. Le *Century magazine* caractérise parfaitement l'état des choses : « La jeunesse américaine des deux sexes, dit ce journal, reçoit une éducation fausse, — on lui enseigne que le but de la vie c'est d'amasser des richesses; — les garçons apprennent à gagner de l'argent, les filles à l'acquérir par le mariage.

Zach. Montgomery, dont nous avons parlé plus haut, est l'un des adversaires déclarés des écoles officielles. Il publia en Californie pendant plusieurs années une revue « *The Family's defender* » où il exposa ses principes et les expliqua. En premier lieu, il reproche aux écoles de l'État de soustraire l'enfant au contrôle des parents et de le soumettre au contrôle de gens qui ne connaissent pas assez l'enfant, qui n'ont aucun intérêt personnel au bien-être de l'enfant, qui ne sont jamais en état de prodiguer aux enfants des soins paternels, quand bien même ils le voudraient. Il ne voit dans les écoles de l'État que la base du communisme. Il défend énergiquement le principe que les parents doivent être complètement libres de donner à leurs enfants une éducation en harmonie avec leurs convictions religieuses.

Mgr Keane de Richmond vient d'exposer dans une des meilleures revues du pays, le *North American Review*, les principes de l'Église catholique relativement à l'éducation des enfants. Il lui a été aisé de montrer toutes les ressources dont dispose l'Église dans cette direction. Il suffit d'ajouter que le Dr Rigg, président du *Wesleyan Training College*, à Westminster, lors du Congrès international d'Éducation à la Nouvelle-Orléans, a reconnu dans les termes les plus élogieux les résultats obtenus par les frères des écoles chrétiennes.

Les citoyens catholiques des États-Unis ont, de par la Constitution, les mêmes droits que tous les autres citoyens. Mais il est de fait qu'un bon

Digitized by Google

catholique ne peut envoyer ses enfants dans les écoles sans Dieu — sa conscience le lui défend; or, il doit payer les impôts pour les écoles de l'État, et contribuer en outre à l'entretien des écoles paroissiales, où 500,000 enfants reçoivent à présent l'instruction. C'est là une grande injustice, une tyrannie exercée à l'égard des citoyens catholiques. Et que doivent dire les catholiques lorsqu'ils voient leurs enfants placés dans une situation plus défavorable que celle des autres? C'est ainsi — le fait en soi est d'assez peu d'importance, mais il jette quelque lumière sur la situation de nos écoles — c'est ainsi, dis-je, qu'à l'Exposition universelle de la Nouvelle-Orléans, on exigeait pour la carte d'entrée des enfants des écoles paroissiales un prix plus élevé que des enfants des écoles de l'État. Parfois aussi le fanatisme protestant suscite de grandes difficultés. A Sharpsville (Pensylvanie) les catholiques durent intenter un procès aux directeurs de l'école, parce qu'ils avaient introduit dans l'école officielle la coutume de lire dans la bible protestante avant les leçons, ordonné de réciter des prières et des chants protestants.

L'Église cherche à accorder à tous le bienfait d'une bonne éducation scolaire. On vient d'ouvrir à New-York deux écoles pour les enfants pauvres italiens.

***

Le maître de chapelle de Baltimore, le Rév. M. Graf, est parti pour Rome, le 14 mai, pour y traiter la question de réorganisation de la musique religieuse aux États-Unis avec les autorités ecclésiastiques de Rome. A la dixième réunion générale du *Cœcilienverein* américain tenue à Chicago les 30 juin, 1 et 2 juillet, ont pris part NN. SS. les archevêques Heiss de Milwaukee, Feehan de Chicago et les évêques Brondel de Helena, Flasch de La Crosse, Baltes d'Alton et Mc Quaid de Rochester, ainsi que plus de 200 prêtres.

J'emprunte à une feuille catholique le « *Wahrheitsfreund* » de Cincinnati la statistique suivante sur nos voisins du Canada :

Tout le Canada avec Québec et Ontario, les provinces de la côte, Manitoba, le grand territoire au N. O. et le British Columbia est divisé en cinq provinces ecclésiastiques et deux évêchés comprenant les îles Newfoundland, soumis directement au Saint Siège, tandis qu'une partie appartient à la province ecclésiastique d'Orégon dans les États-Unis. Les cinq provinces ecclésiastiques sont Québec, Halifax, Toronto, Saint-Boniface et Port of Spain. La population catholique du Canada comprend 1,942,200 âmes; cinq archevêques, 24 évêques et 2054 prêtres s'occupent des intérêts spirituels des catholiques qui forment en tout plus d'un tiers de toute la population. Il y a 1556 églises et 367 chapelles et missions consacrées au culte divin ; 3511 églises paroissiales catholiques, 130 maisons d'instruction supérieure, 17 séminaires avec le grand séminaire des Sulpiciens à Montréal, sont l'orgueil et la joie de l'église du Canada.

Digitized by Google

On parle de l'érection d'un séminaire canadien à Rome, aux frais du séminaire sulpicien de Montréal.

Le diocèse de Montréal pleure la perte de son ancien pasteur, Mgr Ignace Bourget. Ce vénérable vieillard était le doyen d'âge de l'épiscopat de l'Amérique du Nord ; il reçut en 1837 la consécration épiscopale ; occupa le siège de Montréal de 1840 à 1876; après avoir résigné cette charge en 1876 il reçut l'église archiépiscopale titulaire de Martianopolis. Les archevêques de Saint-Boniface et de Boston ainsi que les évêques d'Ogdensburg, Montréal et Ottawa prirent part à ses obsèques solennelles qui ont eu lieu le 12 juin. A. Leblond de Brumath a retracé le tableau de cette vie épiscopale de 48 ans dans une brochure qui vient de paraître chez Cadieux et Derome à Montréal. D. B. M.

COURRIER ALLEMAND.

DEPUIS longtemps l'élévation de S. Ém. Monseigneur Paulus Melchers au Cardinalat et son remplacement sur le Siège archiépiscopal de Cologne par Mgr Krementz évêque d'Ermeland, était un fait prévu. Par ses lumières comme par ses vertus, Mgr Melchers s'était créé une place à part dans l'épiscopat allemand : il était aussi vénéré qu'il était aimé, et certes ce n'est pas peu dire.

Après avoir occupé pendant huit ans le siège épiscopal d'Osnabrück, Mgr Melchers fut préconisé archevêque de Cologne en 1865. Animé de l'amour de la paix et de la conciliation, mais inflexible sur les principes, le nouvel archevêque de Cologne était bien l'homme qu'il fallait pour s'acquitter des charges et devoirs si complexes imposés par sa nouvelle dignité. Une singulière coïncidence permit qu'il prêta à Berlin le serment de fidélité en même temps que Mgr *Ledochowski*, auquel la Providence réservait des épreuves presqu'identiques à celles de Mgr Melchers. « La situation de l'Église catholique est bien réglée dans mon royaume par le développement historique, les lois et la constitution. Protégée par des lois justes et bienfaisantes elle peut développer librement et sans entraves toute son activité sur son terrain... Dans mes États l'Église catholique peut être durablement assurée de ma protection paternelle ! » Telles furent les paroles que Guillaume I adressa aux deux prélats. Peu d'années plus tard, la Prusse commença la lutte contre l'Église, les deux archevêques furent jetés en prison comme et au milieu de vils criminels de droit commun, ils ne quittèrent la prison que pour prendre le chemin de l'exil, la protection bienveillante de la Prusse leur défendant à tout jamais de franchir les frontières de leur patrie. Si un de vos lecteurs passe par Cologne, qu'il demande à voir le livre d'écrou de la maison correctionnelle; il lira à la date du 31 mars 1874 le nom de « Paulus Melchers, tresseur de paille (Strohflechter). » On ne flétrit pas des procédés qui portent en eux-mêmes le stigmate de l'infamie.

En 1880 lorsque le roi de Prusse se rendit à Cologne pour assister aux

Digitized by Google

fêtes de l'achèvement de la célèbre cathédrale, le peuple se mit à espérer. Le retour de l'archevêque s'imposait à toute politique sensée. Hélas ! l'espoir fut déçu : la politique de persécution envers l'Église ne sera jamais qu'une politique insensée. *Quos Deus perdere vult amentat !*

Je regrette que l'espace me soit trop limité pour relever les actes glorieux de l'épiscopat de Mgr Melchers. Du reste le cri de douleur qui s'éleva de tous les cœurs à la nouvelle du départ du pasteur bien-aimé est bien plus éloquent que ne sauraient l'être mes paroles. Que Dieu nous conserve longtemps encore le saint confesseur, dont le cœur paternel n'oubliera pas sur les bords du Tibre ceux qu'il a tant aimés sur les bords du Rhin ! La Providence, nous en nourrissons le ferme espoir, lui permettra de rendre à sa patrie au milieu du Sacré Collège les services précieux dont un gouvernement aveuglé a voulu la priver.

Le nouvel archevêque de Cologne, Mgr Krementz, que la sagesse éclairée de notre glorieux pontife Léon XIII vient de donner comme successeur au Cardinal Melchers, est un homme du plus grand mérite; il sut toujours, à travers les mille difficultés du *Kulturkampf*, allier la plus grande énergie à la vraie prudence épiscopale.

Comme le dit Mgr Melchers il est l'homme le plus à même de continuer son œuvre à Cologne ; aussi la sympathie générale lui est-elle acquise, et si l'on pleure à Cologne le départ du vénérable confesseur de la foi que l'on avait pour père depuis dix-huit ans, cette douleur sera tempérée par le bonheur de posséder un nouveau pasteur aussi brillamment doté de mérites et de vertu.

Né à Coblence, en 1819, Mgr Krementz fut pendant vingt ans curé de la paroisse de Saint-Castor en cette ville. C'est là qu'il s'acquit les titres si nombreux qui le firent élever en 1867 au siège d'Ermeland. Chacun se souvient encore de sa fermeté contre la secte des vieux-catholiques et leurs agissements, et de la vaillance avec laquelle il défendit les droits de l'Église contre les prétentions du gouvernement prussien. La douleur que son départ cause parmi ses ouailles atteste à quel point Mgr Krementz avait su gagner le cœur et l'estime de tous.

Une affaire d'une gravité exceptionnelle est celle de la circulaire de Paderborn. La circulaire en question vient d'être retirée et si l'intérêt de cette affaire était purement historique, je pourrais me contenter de la signaler en peu de mots, ou même de la passer sous silence, ce qui en pareille matière me serait infiniment plus agréable. Hélas ! il en est tout autrement, l'actualité est brûlante et je crains fort qu'elle le restera encore bien longtemps. Il me faut donc bon gré, mal gré, aborder cette question délicate. Une des premières et des plus graves lois de Mai fut celle qui s'attaquait à l'éducation du clergé. Cette loi est la clé du *Culturkampf*, car — dussé-je le répéter mille fois — le *Culturkampf* ne vise nullement à la ruine de l'Église catholique en Allemagne, il vise à s'asservir l'Église et à en faire un

Digitized by Google

instrument de l'État. Le prêtre doit devenir le fonctionnaire du gouvernement ; or pour avoir un bon fonctionnaire, il faut avoir la haute direction sur son éducation et sur ses études. L'État fit en conséquence une loi lui donnant droit de surveillance et de réglementation des études dans les petits et grands séminaires. En outre il exigea de tous les aspirants à la prêtrise la fréquentation des universités allemandes pendant trois ans avec audition obligatoire de certains cours de philosophie, d'histoire, etc. Enfin les jeunes prêtres ayant rempli ces conditions, devaient passer devant les délégués du gouvernement un examen sur ces diverses matières avant d'être autorisés à exercer leur saint ministère. Rome répondit par un «*non possumus*» catégorique, et la lutte, qui a si douloureusement et profondément frappé ma malheureuse patrie, commença. Les séminaires, petits et grands, furent fermés, et ils le sont encore à l'exception du petit séminaire de Paderborn. Après la mort de Mgr Martin, de sainte et vénérée mémoire, le gouvernement fit des avances à l'évêque actuel qui put rouvrir le petit séminaire, et aucun empêchement ne subsista plus. Mais ce cas resta isolé. En ce qui concerne l'examen des jeunes prêtres, le gouvernement fit voter une loi lui accordant la faculté d'en dispenser, pourvu que les jeunes clercs eussent rempli les conditions concernant la fréquentation des universités, etc.

Les négociations avec la Curie Romaine tournèrent toujours autour de cette question: les concessions envisagées comme possibles de la part du Saint Siège exigeaient par contre l'abandon des prétentions gouvernementales sur l'éducation et la formation du clergé. Tout à coup on eut connaissance par la presse, que la Curie de Paderborn avait pratiquement tranché la question en exigeant des candidats aux ordres majeurs l'accomplissement des prescriptions gouvernementales. La stupéfaction fut générale, explosion de joie d'un côté, cris de détresse de l'autre. « Bravo, bravissimo ! » crièrent les gouvernementaux conservateurs et libéraux, voilà la question tranchée ! « Que les autres évêques imitent leur confrère de Paderborn, et la paix est faite. Vous voyez bien, que la lutte n'est due qu'au mauvais vouloir de l'Église; une entente est facile et l'a toujours été, les prétentions de l'État ne sont pas incompatibles avec les lois et les droits de l'Église! » De la part des catholiques la douleur fut profonde: « Quoi? le peuple se serait imposé tous les sacrifices matériels et moraux pendant cette longue lutte, *pro nihilo?* Jamais nous n'avons été plus fermes, plus courageux, plus unis, et c'est dans ce moment qu'on nous abandonne? » — Le maintien de la circulaire devint impossible en face d'une explosion pareille, on le comprit, mais on ne le comprit qu'à moitié et au lieu de retirer ce malheureux document, on essaya d'une demi-mesure. Une nouvelle circulaire fut lancée: « On a mal compris notre circulaire, nous ne transigeons sur aucun principe, notre circulaire n'envisage la question que du côté pratique, puisque les empêchements sont réels, et imposés par la force. En outre conférer les ordres à des clercs ne remplissant pas les conditions exigées par l'État

Digitized by Google

nous imposerait des charges financières très lourdes, ces jeunes prêtres auraient un droit à la mense. » Ces explications ne calmèrent aucunement les esprits. Ce qui pis est, on se sentit froissé de l'allusion aux difficultés financières. « Les catholiques ont soutenu le clergé pendant de longues années, c'est leur faire injure, que de mettre en avant une raison semblable. » Les conservateurs crurent le moment opportun: « Du calme, très chers amis, du calme. Raisonnons un peu. La Curie de Paderborn fait preuve de haute sagesse. Elle ne sacrifie aucun principe, il n'y a donc pas de quoi s'effaroucher. Sacrifier un principe, fi donc! cela ne se fait pas; voyez nous, nous-mêmes avons-nous jamais sacrifié le plus petit principe? Et pourtant nous sommes au mieux avec le gouvernement. On met ses principes en poche quand ils sont inopportuns, et cela suffit, *probatum est.* » — « N'abandonnez pas cette voie, supplie la *Kreuzzeitung*, elle mène au salut! Voyez, vous pourrez même ouvrir vos séminaires tout en sauvant le principe. Protestez, mais laissez faire. L'État sera si gentil. N'allez pas croire qu'il vous chicanera: son inspection sera si anodine! Il vous enverra de bons catholiques comme inspecteurs, il choisira même des amis de collège de vos directeurs de séminaires *(Sic!)*: Ce sera tout à fait charmant et se passera comme en famille! » La feuille conservatrice a bien soin de nous faire remarquer que c'est un excellent catholique qui s'épanche ainsi dans ses colonnes. Malheureusement cet excellent catholique n'a pas trouvé d'écho avec son chant de sirène; l'unanimité des catholiques n'a cessé un instant de protester, et Rome est venue trancher la question. La décision de la Curie romaine est très nette et très sévère: « Il n'est pas licite qu'un évêque isolé tente de régler des questions aussi difficiles que celles qui concernent l'éducation du clergé, sans entente préalable avec les autres évêques. » Enfin le cardinal-secrétaire d'État fait remarquer que selon le jugement général de l'épiscopat prussien qui a été ruiné jusqu'à présent, une coopération à des lois blessant les droits de l'Eglise, doit être considérée comme impossible.

La fureur des libéraux est indescriptible, celle des conservateurs n'est pas moins vive. « L'affaire de la circulaire était convenue entre Berlin et Rome, c'était un ballon d'essai » s'écrie le conservateur « *Reichsbote* » — « et ce sont les protestations des catholiques qui ont tout gâté, sans eux, la paix serait faite. » Inutile donc de continuer les négociations à Rome puisque ce sont les catholiques allemands fanatisés qui font la loi au Pape. » C'est là un effronté mensonge que l'on ne doit même pas tenter de réfuter. La satisfaction des catholiques est grande par contre, mais une certaine dose d'amertume s'y trouve malheureusement mêlée. Les calculs de ceux qui espéraient voir le Culturkampf s'embourber et terminer cette lutte par une mauvaise paix pour les catholiques ont été déçus, mais ce serait bien mal connaître nos adversaires, que de supposer la chose terminée et de la considérer comme non avenue. « La circulaire, dit la *Germania*, a réveillé en eux

Digitized by Google

de nouvelles espérances, ils avaient à peu près abandonné l'espoir de nous amener à résipiscence, maintenant il en est autrement, une nouvelle ardeur s'est emparée d'eux et nous craignons qu'il faudra de longues années pour leur faire perdre ces nouvelles illusions. » Cette perspective n'a rien de bien réjouissant, mais nous supporterons cette épreuve avec ce même courage que rien n'a pu faire faiblir. Et à côté de ces suites fâcheuses, il ressort autre chose de ces événements, il en ressort clairement que le peuple tient bon, qu'il ne veut pas d'une paix trompeuse, que les sacrifices n'ont pas épuisé son courage, qu'il préfère lutter à outrance plutôt que de voir les intérêts de l'Église sacrifiés. Ceci est consolant au plus haut degré. Dieu n'abandonne pas son Église, et si les grands de ce monde ont oublié leur mission, si en trahissant la plus sainte de leurs tâches ils combattent celle qui est leur plus ferme soutien, l'Église ne fléchira pas pour si peu. Dieu lui a donné un nouvel appui ferme et immuable, et cet appui ce sont les peuples, c'est le peuple!

Comte F. L. W. DE B.

ERRATA.

NOTRE correspondant d'Amérique nous prie de rectifier un certain nombre d'erreurs typographiques de noms propres qui se sont glissées dans les *Courriers Américains* publiés dans nos N^os du 21 Mai et du 21 Juin.

Nous le faisons bien volontiers :

Page	189,	*au lieu de :*	Leroy,	*lisez :*	Leray.
»	»	»	Rejan,	»	Ryan.
»	190,	»	Cavington,	»	Covington.
»	»	»	Eder,	»	Elder.
»	»	»	archidiocèse de Natchitoches,	»	diocèse.
»	191,	»	Devenger,	»	Dwenger.
»	»	»	Jognes,	»	Jogues.
»	253,	»	de l'Assomption,	»	de la Résurrection.
»	»	»	Setan,	»	Seton.
»	254,	»	Tenwick,	»	Fenwick.
»	255,	»	Barriot,	»	Barrios.
»	256,	»	Mac Merny,	»	Mc Neirny.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1885-86. — N° 7. — 21 Septembre.

TEMPS APRÈS LA PENTECOTE.

LE MOIS D'OCTOBRE.

Les jours mauvais.

Hic est patientia et fides Sanctorum.
C'est ici que se montrent la patience et la foi des Saints.
(Apoc. XIII, 10.)

Préoccupations de l'Église durant ce mois — Lectures de l'office: les livres des Machabées. — Accents de la liturgie dans l'office des quatre Dimanches du mois. — Fêtes des Saints.

L'AUTOMNE est venu: le soleil se montre plus avare de sa douce et bienfaisante lumière; le feuillage naguères verdoyant, après une lutte inégale contre les vents sans pitié, gît sous les grands arbres dispersé et flétri. Il semble que tout va mourir. Mais de cette mort va renaître la vie; un nouveau printemps succédera à ce nouvel automne, et dès maintenant le laboureur ne craint pas de confier à la terre l'espoir de la future récolte.

La liturgie, l'Église, a aussi ses saisons, et ici comme partout des harmonies multiples rattachent ensemble l'ordre de la grâce et celui de la nature. Au soir du monde, il viendra un temps où la charité se refroidira, où l'Église semblera perdre toute cette exubérance de vie qu'elle avait connue aux jours de son midi; les âmes pures et dégagées de la terre seront moins nombreuses à faire entendre les suaves accents de la louange divine; et la plus furieuse des tempêtes, la dernière et la plus cruelle des persécutions semblera devoir arracher tout ce qu'il pourrait rester encore d'élus sur la terre. Mais ce sera pour le ciel la préparation d'une florissante moisson, l'heureux temps des vendanges du Seigneur, où le bon vin sera dégagé et séparé à jamais de tout élément étranger et nuisible sous le pressoir de l'adversité et de la tribulation.

Telles sont les pensées qui préoccupent l'Église vers la fin de l'année liturgique: voyons de quelle manière elle les exprime dans les différentes compositions des offices de ce mois.

II.

NOUS nous sommes jusqu'ici attaché à chercher principalement la pensée de l'Église dans les lectures de l'office de la nuit assignées au mois entier par la tradition, parce que c'est là proprement la partie fixe et

Digitized by Google

constante de l'office du Temps, les autres parties variant chaque année suivant l'échéance de la fête de Pâques.

Or durant le mois d'octobre, nous lisons les livres des Machabées. C'est donc le temps des luttes, le temps des épreuves, mais aussi le temps des victoires. A la derrière époque de l'histoire du peuple juif, l'impie Antiochus, figure de l'Antéchrist qui affligera les derniers jours de l'Église, s'élève contre Dieu et son culte. D'héroïques défenseurs surgissent au sein de la nation élue et résistent aux efforts sacrilèges du tyran par la force de leurs armes victorieuses. Mais plus beaux encore sont les trophées de ce glorieux vieillard Éléazar, de ces sept enfants et de leur mère, et de tant d'autres martyrs qui, refusant de transgresser la loi du Dieu de leurs pères, donnèrent par avance une idée de la constance et de la magnanimité des témoins du Christ et de son Église à la fin des temps.

Il n'y a là toutefois qu'un tableau figuratif, un ensemble de scènes prophétiques dont il n'est pas donné à tous de pénétrer le sens. Écoutons plutôt la voix de l'Église elle-même dans ces chants sublimes qu'elle fera retentir en présence de ses enfants réunis dans le temple pour célébrer le jour du Seigneur.

III.

L'OFFICE du premier dimanche (1) s'ouvre par une parole de miséricorde et de pardon. Le Seigneur est le salut de son peuple, que celui-ci profite de la tribulation qui pèse sur lui pour crier vers son Dieu et le règne éternel commencera enfin. Forte de cette assurance, l'Église demande humblement cette paix plénière qui lui permettra de servir librement le Seigneur.

Dans l'épître, l'Apôtre nous exhorte à cette vendange spirituelle dont nous avons déjà parlé : elle consiste à déposer l'écorce amère du vieil homme, pour devenir dans le Christ une nouvelle créature; c'est le but des épreuves qui nous sont envoyées par Dieu.

Le graduel est l'expression de la prière des fidèles, prière d'autant plus ardente que l'heure du sacrifice du soir a sonné pour le monde. L'évangile résume l'histoire de la prédication évangélique. Les animaux immolés pour le festin et les serviteurs mis à mort par les ingrats invités sont une allusion aux nombreux martyrs qu'elle a coûté à l'Église. Le sort du malheureux surpris sans la robe nuptiale, met en garde ceux qui se trouveront dans la salle des noces lorsque celle-ci sera remplie, et que le grand Roi reviendra pour faire l'inspection des convives.

Le reste de la messe exprime les sentiments d'espérance et de confiance du peuple fidèle: le nombre et la force de ses ennemis ne l'inquiètent pas; du sein de la tribulation, il ne réclame qu'une grâce de la bonté divine, celle de ne pas perdre de vue le sentier des préceptes divins, à ces heures où les ténèbres s'épaississent de plus en plus.

1. XIXe après la Pentecôte.

Digitized by Google

IV.

LE danger ne s'est pas éloigné: huit jours après (1), l'Église, semblable à Esther se dévouant pour son peuple menacé, se présente de nouveau devant les autels: elle reconnaît que tous les châtiments qu'elle endure sont la juste punition des fautes de ses enfants; aussi se contente-t-elle d'implorer le pardon et la paix. Les enseignements de l'Apôtre, en annonçant que « les jours mauvais » sont bien réellement venus, nous apprennent le moyen de racheter le temps perdu et de conserver la joie et l'amour de la louange divine. Répondant à ces encouragements, l'assemblée chrétienne entonne le chant que le Prophète royal entendait par avance sortir de la bouche du Seigneur dans l'espérance de sa résurrection.

Dans l'évangile le monde nous est montré tout proche de la mort sous la figure du fils de l'officier. Les gens de peu de foi ne sauront découvrir le moyen dont Dieu pourra le sauver de la fièvre violente qui l'emporte. Mais JÉSUS écoutera encore la prière de l'Église, et ne cessera de souffler sur ses enfants l'Esprit qui donne la vie jusque dans l'éternité.

L'office divin se termine par ces chants que l'Apôtre nous conseillait tout à l'heure. Hélas! nous sommes encore sur les fleuves de Babylone; c'est encore le temps des larmes et de l'affliction; mais la parole d'espérance nous console: un jour, bientôt, l'exil finira, et nous reverrons Sion, la Sainte Sion dans tout l'éclat de sa beauté immortelle.

V.

NOUS voici au troisième dimanche (2). Les paroles d'Esther ouvrent encore l'office: elles proclament le pouvoir suprême de la divine Providence sur tous les événements d'ici-bas: rien ne saurait arrêter sa justice lorsqu'elle veut frapper, rien non plus ne pourrait mettre obstacle à sa miséricorde quand une fois elle a résolu d'abréger la durée de nos maux. L'épître nous met devant les yeux tout l'appareil du chrétien qui veut lutter « au jour mauvais » sans se laisser entamer en rien par les embûches des esprits ennemis. Le graduel fait retentir le chant de la sortie d'Égypte, figure du grand passage de ce monde au ciel, attendu avec impatience par le nouvel Israël. L'évangile renferme une leçon morale d'une grande importance. Le jour est proche où le Roi souverain réglera ses comptes avec ses serviteurs; si nous voulons obtenir miséricorde, usons nous-mêmes d'indulgence envers nos débiteurs; rappelons-nous plus que jamais le précepte de prier pour nos ennemis, de faire du bien à ceux qui nous persécutent, en ces jours où l'Église de Dieu a tant d'ennemis. Ce sera le véritable moyen de remporter la victoire, de nous tenir « parfaits en toutes choses » comme l'Apôtre vient de nous le recommander.

L'offertoire, fort célèbre au moyen âge par ses réclames et ses répétitions

1. XXe Dimanche après la Pentecôte. — 2. XXIe après la Pentecôte.

Digitized by Google

semblables à des sanglots, nous montre l'humanité rachetée et craignant Dieu, frappée par la main de Satan et gisant sur son fumier, abandonnée en apparence et du ciel et de la terre. Mais lorsque les mystères divins sont venus rassasier le malheureux, celui-ci élève un cri d'espérance déchirant : comme Job, on sent qu'il espérera en Dieu, lors même que celui-ci semblerait avoir pris à tâche de réduire à néant tout son être.

VI.

AVEC le dernier dimanche, il semble que l'aurore de la délivrance va paraître. Le peuple élu est bien descendu au fond de l'abîme des souffrances; mais il croit fermement que son Dieu est un Dieu de miséricorde, et il redouble ses humbles supplications pour obtenir la fin de ses souffrances. Les jours que l'Apôtre avait à deux reprises appelés « des jours mauvais », sont maintenant désignés sous le nom de « jour de JÉSUS-CHRIST ». C'est qu'en ce jour, le CHRIST achèvera son œuvre: il faut donc tirer parti des derniers jours de tribulations afin de nous remplir des fruits de la justice pour la plus grande gloire de Dieu.

Dans le graduel, le ciel s'entr'ouvre par avance : le spectacle de l'assemblée sainte des chrétiens unis comme des frères dans la Jérusalem céleste et recevant de leur Chef divin la vie et la bénédiction, se présente à nos regards et encourage nos cœurs.

L'évangile achève de nous mettre en garde contre les périls de la dernière heure : ce ne serait pas assez de nous fortifier contre les tentations de la violence; il faut également nous prémunir contre les théories perfides d'un odieux servilisme: il faut savoir rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César, surtout dans ces derniers temps où la Bête voudra mettre à mort quiconque adore un autre Dieu qu'elle-même : l'exemple de la longanimité et de la bonne confession du Sauveur nous mettra à même d'éviter ce dernier péril, auquel succombera un si grand nombre d'âmes.

VII.

TELS sont les accents inspirés à la sainte Église durant ces semaines, par sa tendre sollicitude pour les fils qu'elle a enfantés au CHRIST. Mais elle ne se contente point de se mettre en scène: les fêtes des saints qu'elle a distribuées durant le cours de ce mois viennent l'une après l'autre nous consoler et nous fortifier dans la lutte. C'est d'abord la Reine des cieux elle-même, qui brille sur le cycle au premier dimanche d'octobre, avec l'arme puissante de son très saint Rosaire, qui doit protéger l'Église dans les derniers combats qu'elle a à soutenir. Les saints Anges nous assisteront également: trois fois durant ces quelques semaines, leur souvenir nous sera rappelé dans la sainte liturgie. Le chœur glorieux des Apôtres députe deux de ses membres tout resplendissants de la lumière du CHRIST et du sang de leur propre martyre : quelques jours avant eux paraît saint Luc, l'Évangéliste du sacerdoce du CHRIST et le protecteur assigné aux artistes chré-

Digitized by Google

tiens par la tradition du moyen âge. L'éclatante phalange des martyrs est tour à tour représentée par Léger, l'incomparable Pontife-Moine de la noble cité d'Autun, Denys l'interprète des mystères de la divinité et le chef des ouvriers évangéliques qui ont christianisé nos contrées, Placide le disciple bien-aimé de Benoît qui, sur les rivages de la Sicile eut la gloire de mêler ses roses aux lis déjà si odorants du Cassin; l'Église de Rome à elle seule fournit deux de ses papes martyrs, Callixte et Évariste. Puis vient la série plus nombreuse encore des confesseurs: Rémi, l'Apôtre de la nation des Francs, François, le Séraphin d'Assise et l'Amant passionné de la pauvreté, Bruno, le Père des solitaires contemplatifs de la Chartreuse, François de Borgia qui renonça aux honneurs de la Cour pour suivre JÉSUS, Édouard d'Angleterre, l'ami virginal de Jean l'Évangéliste et le modèle des législateurs chrétiens, Pierre d'Alcantara, le coopérateur de sainte Thérèse et l'austère réformateur de l'Ordre des Mineurs, Jean de Kenty, la gloire de la Pologne, Hilarion le Père des moines de Palestine. Le sexe plus faible, mais non moins victorieux par la force du CHRIST, fournit aussi son contingent: c'est d'abord Ursule et ses innombrables compagnes toutes radieuses du double éclat du martyre et de la virginité, puis Thérèse de JÉSUS, la séraphique réformatrice de l'ordre du Carmel, enfin, parmi les rangs plus humbles des veuves, Brigitte, une des grandes lumières de l'Église au XIVe siècle et Hedwige, la pieuse duchesse de Pologne, qui voulut finir ses jours en embrassant la croix du CHRIST sous l'habit de Cîteaux.

Contemplons avec bonheur tous ces astres qui ornent le firmament de l'Église à l'époque où la terre a vu déjà ses fleurs se flétrir. Que leurs douces clartés guident les pauvres passagers, qui auraient tant de sujets de trembler sur cet Océan du monde, si sur la barque qui les porte ne se trouvait aussi Celui qui commande aux flots et auquel obéit la tempête !

SAINT BENOIT ET L'EFFET DE SA PAROLE AU-DELA DU TOMBEAU.

Si saint Benoît commandait en maître à la matière, s'il savait scruter les cœurs et leurs recoins les plus cachés, sa parole, nous allons le voir, exerçait une puissance souveraine jusque par-delà les portes de la tombe.

Et encore, ne fallait-il point que sa parole fût officielle: une simple menace du Saint produisait son effet dans l'autre monde.

Digitized by Google

Car l'âme de Benoît étant toujours absorbée en Dieu, aucune parole tombée de sa bouche n'était sans valeur auprès du Tout-Puissant.

Il y avait, non loin du monastère de Benoît, deux femmes pieuses de noble extraction, qui pratiquaient la vie religieuse dans une de leurs terres ; elles étaient assistées et servies, pour les besoins extérieurs de la vie, par un homme charitable, adonné, lui aussi, aux pratiques de la vie ascétique.

Ces moniales, cependant, n'étaient point jusque-là parvenues à imposer à leur langue le frein que réclamait l'habit qu'elles portaient : de leurs paroles inconsidérées, souvent elles faisaient bien souffrir l'homme fidèle et dévoué auquel elles devaient tant.

Longtemps il supporta sans se plaindre.

Las enfin de tant d'amertume, il s'en vint tout narrer à l'homme de Dieu.

Celui-ci, indigné, et non sans raison, manda aussitôt aux deux coupables qu'elles eussent à s'amender : « Corrigez vos langues, leur fit-il dire ; car si vous ne changez point, je vous excommunie. »

Ces paroles, notons-le bien, n'étaient pas une sentence ; ce n'était encore qu'une simple menace. Et cependant, elles agirent comme telle.

Car nos moniales, n'ayant rien changé à leur manière de faire, moururent toutes deux quelques jours après ; elles furent inhumées dans l'église du lieu.

Or, il advint que, comme on célébrait dans cette même église, le saint sacrifice de la Messe, le diacre, au moment voulu, s'écria, suivant la coutume : « Que les excommuniés sortent d'ici. »

La femme qui leur avait jadis servi de nourrice se trouvait là présente ; elle venait offrir pour elles une oblation au Seigneur. — O prodige ! A la voix du diacre, elle voit les deux défuntes sortir du tombeau et quitter le temple de Dieu.

Cette vision se représenta encore.

A peine le diacre prononçait-il les paroles d'usage, toujours on voyait sortir les religieuses, mortes sans repentir, dans la disgrâce de saint Benoît.

La nourrice se souvint enfin de la menaçante parole de l'homme de Dieu, et lui fit connaître quel en avait été l'effet fatal.

Benoît, le bon Père, ému de compassion, prenant aussitôt de sa

Digitized by Google

propre main un don à offrir au Seigneur : « Tenez, dit-il au porteur du triste message, allez offrir pour ces pauvres âmes, la présente oblation au Seigneur : l'excommunication cessera aussitôt de peser sur elles. »

Il dit, et il fut fait selon sa parole. Et lorsque le diacre fit retentir encore les voûtes du temple de la sentence d'exclusion, les moniales demeurèrent dans leurs tombes.

Elles étaient entrées en communion avec Dieu.

***

Autre fait analogue.

Un tout jeune moine de saint Benoît, (il était encore enfant !) éprouvait pour ses parents selon la chair, une affection très vive et trop humaine.

Il partit un jour du monastère pour aller les voir chez eux, sans avoir reçu au départ la bénédiction de son saint abbé.

Mal lui en prit : à peine arrivé chez lui, il y mourut le jour même.

On confia son corps à la terre : mais dès le lendemain on le trouva rejeté de la tombe.

Enseveli de nouveau, il fut encore rejeté.

Les parents du jeune moine coupable courent alors se jeter aux pieds du saint Père Benoît, et implorent sa grâce avec larmes.

Mais le Saint, inspiré d'en haut, a recours à un moyen aussi solennel qu'inusité. Il leur remet la sainte Eucharistie, et dit : « Allez, placez avec grand respect sur la poitrine de l'enfant, le Corps sacré du Seigneur ; puis, sans crainte, déposez-le en terre. »

Il en fut ainsi fait. Et la terre désormais docile, conserva dans son sein le corps du moine enfant sanctifié par le Corps de l'Enfant-Dieu.

Digitized by Google

LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS DANS L'ORDRE DE SAINT-BENOIT. (FIN.)

IV.

LA dévotion au Sacré-Cœur de JÉSUS existait déjà depuis des siècles, lorsque la bienheureuse Marguerite-Marie reçut d'en haut la mission officielle de l'introduire dans l'Église, en lui procurant les honneurs d'un culte public et solennel. Mais, bien que révélée par Dieu, cette dévotion ne s'implanta pas immédiatement dans l'Église: il fut laissé à la liberté de l'homme de comprendre plus ou moins vite l'importance et la valeur du don précieux que Dieu lui faisait. Elle eut des attaques à subir mais, parce qu'elle venait de Dieu, elle surmonta toutes les difficultés et, dans un développement toujours plus grand, elle parvint à cette admirable extension qu'elle a atteinte de nos jours. Suivons encore ce développement dans l'ordre de Saint-Benoît; nous y verrons que, malgré les malheurs des temps, les fils du cloître surent encore maintenir leurs glorieuses traditions du passé.

Quatre ans ne s'étaient pas encore écoulés, depuis que le Père Croiset avait publié son *Manuel de la dévotion au Sacré-Cœur*, qu'*un moine d'Einsiedeln* en donnait, en 1695, une traduction allemande (1). Un autre bénédictin allemand, *Dom Dominique de Cabalzar*, de l'abbaye de Mehrerau, publia en 1730, sur cette dévotion, deux opuscules, dont les titres sont quelque peu étranges, suivant le goût de l'époque. Le premier porte le titre suivant: *Mer sans fond de l'amour, de la grâce et des douleurs du divin Cœur de* JÉSUS-

1. Schwaller. Thad. O. S. B. *Kurzer Begriff von der Andacht zu dem Hochwürdigen Hertzen* JESU. Einsiedl. Ebersbach. 1695 et 1700.

Digitized by Google

CHRIST, *sur laquelle les vaisseaux naviguent sûrement au pays des anges* (1); l'autre est intitulé : *Foyer universel pour allumer l'amour du prochain dans le cœur de tous les hommes par la méditation de l'amour divin de* JÉSUS *crucifié* (2). La chronique de *l'abbaye de Tegernsee*, de l'ordre de Saint-Benoît, rapporte, à l'an 1716, que l'*abbé Pierre Guetrather* fit consacrer cette année le nouvel autel érigé dans le chœur par son prédécesseur et qu'il l'orna d'un tabernacle doré, où était représenté le Cœur de JÉSUS, dans lequel on avait inscrit les noms des religieux du monastère : cette œuvre d'art n'avait pas coûté moins de six cents florins (3). L'abbé bénédictin de Salzbourg, *Dom Placide Mayrhauser* (1704-1741) ne se fit pas moins remarquer par sa dévotion au divin Cœur de JÉSUS. La chronique du monastère éditée en 1772, par son successeur, l'abbé Bède Seeauer, contient les détails suivants : « Placide consacra une grande somme d'argent à l'augmentation du trésor de l'église ; nous mentionnerons les ornements qu'il fit confectionner la seconde année de son administration, poussé par sa tendre dévotion envers les saints Cœurs de JÉSUS et Marie. On doit surtout remarquer un splendide tabernacle d'argent, reposant sur quatre colonnettes, ainsi qu'un riche ostensoir orné de pierres précieuses, d'anneaux et de perles, sur lequel l'abbé fit graver l'inscription suivante : Ad majorem cultum et gloriam beneficentissimi in se Cordis JESU hanc monstrantiam e gemmis ab antecessoribus et se comparatis fieri fecit, amoremque Eucharisticum septemdecis annulis animæ suæ desponsavit Placidus abbas S. Petri. MDCCV » (4). Cet ostensoir d'argent doré, représentant le Cœur de JÉSUS enflammé, est orné de perles, de pierres précieuses et de dix-sept riches anneaux abbatiaux. L'ostensorium proprement dit est supporté par un Séraphin artistement travaillé et qui tient lieu de nœud ; autour de la capsule de verre qui renferme la sainte hostie, courent, en forme de cœur, les dix-sept anneaux mentionnés plus haut et conservés intacts ; la couronne d'épines qui le surmonte est composée d'émeraudes ; au-dessus se trouve une croix brillante de diamants couronnée par le monogramme du Christ. On possède encore, comme don du même abbé, une autre monstrance d'argent, plus petite, également en forme de cœur. Le cœur se trouve au centre d'une croix aux extrémités de laquelle sont représentés les mains et les pieds avec les saintes plaies. Le tabernacle d'argent dont nous avons parlé plus haut, contient aussi à sa partie supérieure le Cœur de Marie, percé de sept glaives (5). Le pieux prélat fit aussi exécuter pour la rénovation an-

1. Cabalzar. O. S. B. *Ohnergründtes Lieb-Gnad-und Schmertzen-Meer des göttlichen Hertzen* JESU *Jh, und auf welchem die so Schiffen, sicher in Engelland fahren.* St-Gallen. Hochrentiner. 1730 ; — 2. *Allgemeines Weltfeuer der menschlichen Gegenliebe durch die Betrachtung der göttlichen Liebe* JESU *des Gecreutzigten in aller Menschen Hertzen anzuzünden.* Augsb. und Grätz. Veith. 1730. — 3. *Chronic. Tegerns.* ap Pez. *Thes anecd.* t. III. p. III. col. 573. — 4. Cf. *Chronicon novissimum monasterii ad S. Petrum Salisburgi ab anno 582-1772* edit. a R^mo Beda Seeauer abb. Aug. Vind, 1772. — 5. Cet énorme tabernacle ou plutôt baldaquin d'argent orne encore aujourd'hui l'autel majeur de l'église abbatiale de St-Pierre de Salzbourg. Les autres objets dont nous avons fait mention sont déposés au trésor de l'abbaye.

Digitized by Google

nuelle des vœux (le 15 janvier, fête de saint Maur) une plume d'or pur, ornée de cinq pierres précieuses, et portant à sa partie supérieure l'image du Cœur de JÉSUS : elle servait à signer le document de la profession. La chronique continue : « il écrivit un opuscule ascétique sur la rénovation des vœux, l'utilité et la dignité de cet exercice et y expliqua les significations mystiques de la plume d'or et des pierres précieuses (1733). » Il établit, en outre, les prières des quarante heures dans son monastère, ainsi que l'exposition du Saint-Sacrement, le quatrième dimanche de chaque mois. Il fit exécuter, pour les bénédictions du Saint-Sacrement, un magnifique voile huméral, au centre duquel est représenté le Cœur de JÉSUS. La plupart des chandeliers et vases sacrés exécutés par ses ordres portent l'empreinte du Cœur de JÉSUS. Enfin, par un zèle tout particulier, il ajouta à son nom de profession ceux des saints Cœurs de JÉSUS et de Marie.

A la même époque vivait à Zwiefalt, monastère bénédictin de Souabe, le pieux abbé *Beda Sonnenberger*. Ses *Exercices de dévotion* publiés en 1748, par un de ses disciples, nous laissent entrevoir quel tendre amour il avait conçu pour le divin Cœur de JÉSUS. Le Sacré-Cœur est le centre de ses dévotions : il l'accompagne à travers l'année liturgique et lui consacre toujours quelque exercice pieux. Le style naïf de cet auteur nous est un gage de plus de la simplicité de sa foi et de la tendresse de sa piété envers JÉSUS-CHRIST (1). Nous y trouvons la pratique suivante pour le temps de l'Avent : « Le Saint-Esprit descend et couvre de son ombre la bénie Vierge Marie, et forme de son sang virginal un petit corps parfait, d'abord le petit cœur, puis les autres membres. Saluez ce saint petit Cœur et réjouissez-vous en lui, comme dans le principe de notre salut » (2). Le 9 novembre, le pieux auteur célèbre une octave de compassion pour les âmes souffrantes du purgatoire et conseille la pratique suivante : « Terminez l'octave avec une grande dévotion au Cœur aimant et miséricordieux de JÉSUS, qui voulut être percé après sa mort pour être la consolation des défunts. Priez la Mère des douleurs, par les angoisses qu'elle endura en voyant la lance du soldat ouvrir si cruellement le Cœur de JÉSUS, qu'elle purifie les pauvres âmes dans l'eau et le sang du divin Cœur de JÉSUS, et qu'elle daigne offrir au Père éternel pour leur rédemption, les douleurs, l'amour et les vertus de ce Cœur, qu'elle renferme ces pauvres âmes dans ce Cœur et les dépose avec lui dans le sein du Père éternel. Priez aussi saint Longin, qui, après avoir ouvert de sa lance le Cœur de JÉSUS, fut éclairé par la grâce, d'introduire ces pauvres âmes dans cette sainte blessure, afin que bientôt luise pour elles la lumière de la vie. Priez aussi les autres saints qui ont reposé dans cette blessure bénie du divin Cœur, ou en ont reçu des grâces signalées, d'intercéder pour elles auprès de Dieu. Offrez au Père céleste tous les exercices d'humilité, de

1. *Auserlesen-Geistliche Andachts-Uebungen oder Kurtzer Uenterricht, die vornehmste Fest-Tag des Jahrs hindurch andächtig und nutzlich zu begehen*, von Beda des Gotts-Hauss Zwyfalten, O. S. B. Abbtey-Augsburg. Mauracher 1748. — 2. *Ibid.* p. 12.

Digitized by Google

patience, de douceur, d'abandon à sa sainte volonté que JÉSUS a si souvent pratiqués dans son divin Cœur, toutes les douleurs et angoisses qu'il y a endurées, afin que par ce Cœur les pauvres âmes soient consolées et délivrées (1). Le passage suivant, sur sainte Gertrude, mérite également d'être signalé: « Gertrude fut une fille élue du divin Cœur de JÉSUS, car JÉSUS a pressé son Cœur contre le sien; JÉSUS lui a donné son Cœur et lui a commandé de s'y retirer comme dans un sanctuaire, où elle devait prier, méditer, souffrir et prendre son repos ; JÉSUS a reçu son âme dans son Cœur ouvert et l'a conduite au ciel. Sainte Gertrude doit donc être votre maître dans l'amour et la dévotion au Cœur de JÉSUS : par ses mains, déposez chaque matin votre cœur dans le Sacré-Cœur de JÉSUS, pour qu'il y puisse vivre, aimer et prier...; ne prenez jamais votre repos sans avoir auparavant appliqué vos lèvres à la blessure du Cœur de JÉSUS et déposé votre âme par les mains de sainte Gertrude dans le divin Cœur. Priez sainte Gertrude, par cette joie qu'elle a goûtée, lorsque son âme fut transportée au ciel dans le cœur débordant d'amour de JÉSUS, qu'elle vous assiste à l'heure de la mort et veuille introduire votre âme dans le Cœur béni de JÉSUS et la conduire au ciel.

« Priez sainte Gertrude, par le Cœur de JÉSUS, qu'elle vous accorde l'esprit du véritable amour envers JÉSUS crucifié, l'esprit de son humilité et de ses bonnes intentions.

« Offrez aussi à JÉSUS le cœur de Gertrude, son épouse bien-aimée. Que votre soupir soit : Béni soit le Cœur aimant de JÉSUS dans le cœur virginal de Gertrude; béni soit le cœur très pur et très aimé de Gertrude dans le Cœur très doux de JÉSUS! JÉSUS, laisse entrer mon pauvre et misérable cœur dans ton Cœur par le cœur plein d'amour de Gertrude, ton épouse privilégiée, pour qu'il y puisse, avec Gertrude, aimer, vivre et mourir (2). »

Un monastère qui se fit remarquer par sa dévotion au Cœur sacré de JÉSUS, est celui des Bénédictines d'Ypres. Dès sa fondation, en 1665, il s'établit dans cette maison certaines pratiques de dévotion au Sacré-Cœur, tant parmi les moniales que parmi leurs élèves. Le 15 février 1766, Clément XIII leur accorda l'autorisation de célébrer l'office du Sacré-Cœur du rite de première classe, avec la messe, l'office et l'octave. Le 4 décembre 1779, Pie VI accorda de plus une indulgence plénière pour chaque jour de l'année à tous les fidèles qui visiteraient l'église du monastère et prieraient devant l'image du Sacré-Cœur placée sur l'autel aux intentions ordinaires. On conserve aux archives du monastère une lettre écrite par l'abbesse, Marie Dalton, en 1780, à un prêtre de Rome, dans laquelle elle fait un compte-rendu de la solennité de la fête du Sacré-Cœur. Nous y remarquons le passage suivant : « l'évêque vint dire la messe et nous fîmes dans ses mains, publiquement, avant de recevoir la sainte communion, une consécration solennelle de nos cœurs et de nos corps, maison, etc. au Sacré-Cœur,

1. Ibid. p. 146. — 2. Ibid. p. 148-149.

Digitized by Google

nous dévouant dès ce jour entièrement et irrévocablement au service et à l'imitation de cet aimable Cœur, protestant que nous préférions perdre la vie et nos biens plutôt que de transgresser la promesse que nous faisions d'être de vrais enfants du Cœur de Jésus ou d'admettre dans notre communauté des personnes qui n'auraient pas le véritable esprit de leur état. » Une confrérie du Sacré-Cœur existait aussi dans l'église des Bénédictines d'Ypres : les premiers membres furent l'évêque d'Ypres, Félix de Wavrans, et ses chanoines (1).

Au nombre de ceux qui sollicitèrent du pape Clément XIII l'office et la fête du Sacré-Cœur, nous pouvons citer l'*abbé général de la congrégation olivétaine* de l'ordre de Saint-Benoît (2). En 1765, les évêques de Pologne firent la même demande, et, entre autres motifs, alléguèrent en leur faveur le fait suivant : « *l'ordre de Saint-Benoît en France* vénère d'une manière toute particulière le Sacré-Cœur et lui a consacré un office propre, du rite double de seconde classe, qu'il célèbre dans ses églises à un jour fixe (3). »

L'ordre des Camaldules ne se fit pas moins remarquer par sa dévotion au Sacré-Cœur. Au nombre de ses membres qui écrivirent sur le Sacré-Cœur nous signalerons *Hortensius Rossi* (4) et *Ignace Vio* (5). L'abbé de Camaldolei, *Dom Angelo Calogera*, publia en 1764 l'opuscule suivant : *Le Sacré-Cœur de Jésus proposé à la considération des fidèles pour la réforme de leur cœur* (6), et, en 1765, il en faisait imprimer à Venise un second : *Lettre sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus* (7). A la date de 1772 nous pouvons encore mentionner l'opuscule suivant publié à Saint-Gall : *Étincelles amoureuses, ou dévotions au divin Cœur de Jésus* (8). Ce fut sous le pontificat de Pie VII, pape bénédictin, que le procès de canonisation de Marguerite-Marie Alacoque, commencé à Autun, en 1715, fut transmis à la congrégation des Rites (1818). Sous *Grégoire XVI*, également fils de Saint-Benoît, les procès ordinaire et apostolique des vertus héroïques de la Bienheureuse furent approuvés (4 mai 1832) ; et la sacrée congrégation des Rites en fit la déclaration le 14 janvier 1845. Prévenu par la mort, Grégoire XVI ne put le publier ; Pie IX le fit le 23 août 1846.

Le dix-neuvième siècle donna naissance à deux congrégations bénédictines consacrées spécialement au Sacré-Cœur de Jésus : *la congrégation des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie de Picpus*, fondée en 1805 par l'abbé Coudrin, ainsi que celle des *Bénédictins de la Pierre-qui-vire* en France, instituée

1. Nous remercions sincèrement les Dames bénédictines d'Ypres des nombreux renseignements qu'elles nous ont transmis et exprimons en même temps le regret que le cadre restreint de cette revue ne nous permette point de les publier en entier. — 2. Ap. Nilles, p. 95. — 3. Ibid. p. 162, 506. *Add. ad Brev. Bened.* Paris, ap. Petr. Debats. Via Jacobea. — 4. Ap. Petri. *Sammlung geistreicher Predigten, welche zu Ehren des hl. Herzens Jesu... gehalten worden.* Augsb. Rieger. 1769, p. 409-432. — 5. Ibid. p. 471-493. — 6. Ang. Calogera : *Il sacro Cuor de Gesù proposto alla considerazione de' suoi divoti per la riforma del loro Cuore.* Venezia. Caroboli, 1764. — 7. *Lettera sopra la divozione al sacro Cuore di Gesù.* Venezia. Fenzo. 1765. — 8. Geistliches Liebs-Flammlein. Das ist : *Schone und geistreiche Andachten zu dem gottlichen Hertzen Jesu.* St. Gallen, In dem Furstl. Gotteshaus. 1772.

Digitized by Google

par le *P. Marie Jean-Baptiste Muard du Sacré-Cœur de Jésus* († 1854).

Notre intention n'est pas de poursuivre ici la liste des livres publiés sur le Sacré-Cœur dans ce siècle par des membres de la famille bénédictine; outre que cette liste n'aurait plus la même valeur que dans les siècles précédents, il nous serait impossible à présent de dresser ce catalogue. Nous mentionnerons encore cependant deux des principaux écrivains de notre ordre, tous deux célèbres par leurs travaux et les congrégations qu'ils ont fondées, nous voulons dire *Dom Prosper Guéranger*, abbé de Solesmes et restaurateur de l'ordre bénédictin en France, et *Dom Maur Wolter*, archiabbé de Beuron.

En étudiant les traditions de son ordre, *Dom Guéranger* comprit la mission de Gertrude et de Mechtilde et voulut mettre davantage à la portée des fidèles les écrits sublimes des vierges de Helfta. Non content de publier le texte latin des *Exercices de sainte Gertrude*, qu'il fit précéder d'une analyse aussi concise que lumineuse de cet ouvrage (1), l'abbé de Solesmes en donna bientôt une traduction française, aujourd'hui très répandue en France et en Belgique. Dans l'introduction de cet opuscule, où il esquissait la vie et l'ascèse de Gertrude, l'éditeur faisait principalement remarquer la mission de la vierge bénédictine par rapport à la dévotion au Sacré-Cœur de JÉSUS. Mais il manquait encore une édition complète et correcte des œuvres des grandes moniales de Helfta. Dom Guéranger chargea deux de ses moines de parcourir les plus importantes bibliothèques d'Allemagne et de recueillir les documents nécessaires à cette publication. Le fruit de leurs recherches fut la belle édition en deux volumes in-4° des *Revelationes Gertrudianæ ac Mechtildianæ*. Une traduction française de ces écrits ne tarda pas à paraître par les soins des moines de Solesmes.

Mais le plus grand mérite de Dom Guéranger fut la composition de l'*Année liturgique*, véritable chef-d'œuvre, inspiré de l'esprit de l'Église, qui, plus que tout autre en France, a contribué à ramener les âmes à la pratique de la religion et à les éclairer sur le caractère de la dévotion chrétienne. « La mort l'a surpris au moment où, après avoir parcouru tout le cycle des fêtes mobiles, il était arrêté devant l'octave du saint Sacrement et la fête du Sacré-Cœur, cherchant tout ce que sa science et son génie pouvaient lui suggérer de plus beau pour chanter ces deux mystères (2). » L'illustre abbé laissait des disciples formés dignement à son école et capables de continuer son œuvre. L'étude que le continuateur de l'*Année liturgique* a consacrée au Sacré-Cœur peut être considérée comme un des travaux les plus substantiels publiés sur cette dévotion.

Le but que se proposait en France Dom Guéranger par la publication des ouvrages de sainte Gertrude, *Dom Maur Wolter*, abbé de Saint-Martin de Beuron, voulut aussi l'atteindre en Allemagne. Il donna à son tour une

1. *Enchiridion Benedictinum*. Andegavi. Cosnier. 1862. pp. 424-614.
2. Dom Alph. Guépin: *Solesmes et Dom Guéranger*. Le Mans. Monnoyer, 1876, p. 126.

Digitized by Google

traduction des *Exercices de sainte Gertrude*, en expliqua le caractère et l'importance actuelle et appela également l'attention sur le rôle du Cœur de Jésus dans les *Révélations* de la Sainte. « Gertrude, dit-il, fut la prophétesse du culte solennel que l'Église devait établir quatre siècles plus tard, comme une fontaine de consolations et de grâces pour les derniers temps; le très doux Cœur de notre Rédempteur reçut d'elle et par son intermédiaire de nombreux fils de Benoît, en un certain sens, les prémices de cette tendre dévotion, qui, depuis les révélations faites à la bienheureuse Marguerite-Marie, est devenue si chère à tant de millions de cœurs catholiques [1]. » Dans son grand ouvrage: *Psallite sapienter*, ou commentaire sur les psaumes avec applications mystiques et liturgiques, l'auteur attire fréquemment l'attention sur le divin Cœur: chaque verset des chants prophétiques de David, que l'Église a insérés dans l'office du Sacré-Cœur, est l'objet d'un développement, où les plus belles images employées par sainte Gertrude viennent se mêler aux paroles du texte sacré. Nous citerons l'application qu'il fait au Sacré-Cœur du psaume 83e: *Quam dilecta tabernacula.* « Le Cœur de Jésus, dans l'adorable temple du corps du Christ, peut être comparé à l'autel de l'holocauste sur lequel brûle le feu sacré et d'où s'échappe jusqu'au trône du Père le suave parfum du sacrifice. En lui seul le cœur humain, avide de repos et de sécurité, peut « *trouver une demeure* » intime, semblable « *au passereau qui a trouvé où construire son nid pour y déposer* » ce qu'il a de plus cher, semblable « *à la tourterelle qui va cacher ses petits* » dans la fente du rocher. « *Oh! combien il m'est doux le tabernacle* » de votre Cœur, ô roi des célestes *armées; combien il m'est aimable et aimé* » par-dessus tout! « *Mon âme* » altérée « *soupire* » avidement après lui; « *mon cœur* » malade d'amour « *défaille* » à sa pensée; « *ma chair* » même, lasse des peines et des chagrins d'ici-bas, « *tressaille d'allégresse* » en pensant à vous, fontaine de la rédemption, source sans cesse jaillissante de la véritable « *vie déifiante* » (in Deum vivum). « *Heureux ceux qui habitent dans la demeure* » de votre Cœur! C'est pour eux la patrie dans le temps et dans l'éternité, le vrai tabernacle de la nouvelle alliance, le sanctuaire auguste, où « *ils vous rendent à jamais l'hommage* » de l'adoration, de la reconnaissance et de l'allégresse. Avec une générosité vraiment royale, ce Cœur distribue à chacun des innombrables membres de son corps mystique son sang et avec lui la lumière, l'amour et la vie. « *Heureux donc celui qui reçoit le secours de vous* », foyer de la vie dans le ciel et sur la terre! « *Il dispose en son cœur des degrés* », écarte tout obstacle qui retarderait son union à vous, « *marche* » courageusement « *par cette vallée de larmes* » vers vous, « *l'unique lieu* » de son repos, de sa paix, de son bonheur. « *La bénédiction* » du ciel ne dépose sa rosée que « *sur ce chemin de pèlerinage* »; là seulement « *on peut marcher de vertu en vertu, jusqu'à ce que le Dieu tout-puissant* » se laisse con-

1. *Gertrudenbuch, oder geistliche Uebungen der hl. Gertrud der Grossen*, von Dr Maurus Wolter, O. S. B. abt von St. Martin zu Beuron. Schaffhausen. Hurter. 1871.

Digitized by Google

templer sur « *l'éternelle* » montagne « *de Sion* », et avec lui la magnificence dévoilée du Sacré-Cœur. O adorable Cœur de Jésus, Cœur digne d'être aimé par-dessus tout, « *soleil* » du pèlerin, « *bouclier* » du combattant « *dans cette vallée de larmes* », éclairez ma voie et conservez ma vie surnaturelle ! « *Heureux celui qui édifie sur vous !* » Son « *espérance* » est bien fondée. Parce que « *vous aimez la miséricorde, vous lui accorderez votre grâce* », et parce que vous êtes « *fidèle* », vous lui donnerez un jour en partage « *la gloire* » éternelle (saint Augustin). « *Vous refuserez encore moins les biens* » renfermés dans votre trésor « *à celui qui aura marché sans faute* » en votre présence, à l'homme selon votre Cœur, qui sans cesse en aura reçu l'impulsion de sa vie, lui aura été intimement uni et aura fixé sa demeure dans ce Cœur très pur et immaculé, très doux et très miséricordieux, très bon et très tendre, le plus aimable et le plus prévenant de tous les cœurs ! « *Oh ! un jour passé dans les parvis* » de ce céleste « *tabernacle* » de pourpre « *vaut mieux que mille autres ! Je préfère habiter au seuil* » de ce palais royal, c'est-à-dire, dans la très sainte blessure du Cœur de mon Dieu, « *plutôt que d'habiter* » dans les palais somptueux des empereurs, jusqu'à ce que le voile tombe, et que je puisse pénétrer dans le sanctuaire (Saint des Saints) « *du tabernacle* » de son Cœur (1). »

Nous mentionnerons en dernier lieu la publication d'une revue slave, en l'honneur du Cœur de Jésus, dirigée par *Dom Placide Mathon*, bénédictin de l'abbaye de Raigern en Moravie : « *L'école du divin Cœur. Revue mensuelle de l'Apostolat de la prière pour la Bohême, la Moravie et la Silésie* » (2).

Nous sommes arrivé à la fin de notre étude. Nous avons cherché à montrer comment la dévotion au Sacré-Cœur, déjà connue à l'origine de l'Église, a pris, dans le cours des siècles, un développement successif. Nous nous sommes servi spécialement dans ce but des témoignages de la tradition bénédictine, en puisant dans les ouvrages des écrivains les plus autorisés les indications qui se rapportent au Sacré-Cœur. C'est sur les sommets mystiques, où l'amour du Christ emporta les fils du cloître, que le Cœur de Jésus s'est manifesté d'abord à nous, comme pour initier graduellement le monde aux merveilles de son Cœur. Aujourd'hui la terre entière est illuminée des rayons du Soleil de justice, la Sagesse divine a soulevé son voile mystérieux, et invite l'univers à puiser à la source de toute connaissance la science et l'amour. Le monde entendra-t-il le dernier appel du Sauveur ? Puisse encore le Sacré-Cœur ménager cette dernière grâce à ceux qui refusent de voir et d'entendre, et en même temps fortifier dans la foi ceux qui lui sont restés fidèles !

1. *Psallite sapienter*, Erklärung der Psalmen im Geiste des betrachtenden Gebets und der Liturgien v. Dr Maurus Wolter, O. S. B. Freib. v. Breisgau, Herder. t. III, p. 209-210. — 2. *Skola Božského Srdce Páně. Měsíčný' list apostolatu modlitby a bratrstev v Čechách, na Moravě a ve Slezsku.*

Digitized by Google

UNE FONDATION BÉNÉDICTINE AU MOYEN AGE.

D'APRÈS UN RÉCIT DE L'ABBÉ HERMANN DE TOURNAY.

I.

TOURNAY en Hainaut, brillait par ses connaissances profondes de la philosophie, un homme dont le nom retentissait au loin : maître Odon d'Orléans (1). Les chanoines de Tournay l'avaient appelé à la direction de leur école, ce qui fut pour cette institution le signal d'une prospérité jusqu'alors inconnue : bientôt elle compta dans son sein de nombreux élèves, accourus de la Gaule et des Flandres, de la Bourgogne et de la Normandie, de la Saxe et de l'Italie. Toute la ville était remplie du bruit de ses dissertations savantes : autre Athènes, on eût dit que les bourgeois eux-mêmes avaient oublié soins et occupations domestiques, pour discuter dans les rues et sur les places, les grandes questions de la sagesse ; en foule ils se pressaient dans les halles spacieuses et sous les vastes portiques, suspendus des journées entières aux débats du grand penseur et de ses disciples. Tantôt maître Odon allait et venait s'entretenant avec quelque élève, tantôt du haut de sa chaire, il répondait aux objections, dirigeait la discussion, éclaircissait les questions obscures. — Le soir venu, il n'était point rare de le voir, debout sur les degrés de la cathédrale, enseignant le cours des astres, jusque bien avant dans la nuit, à la foule avide de recueillir la science qui découlait de ses lèvres. — Odon n'enseignait pas seulement de bouche : sa plume infatigable trouvait encore le temps d'écrire de nombreux volumes, dont la saine doctrine écrasait les erreurs des philosophes de son temps.

Le grand philosophe, cependant, ne s'adonnait pas moins à l'étude de la vertu qu'à celle de la science. Le voyait-on s'avancer gravement vers l'antique cathédrale à la suite des centaines de ses disciples, on eût dit une communauté de moines : tels étaient son exemple et sa discipline, l'heureux empire qu'il avait su exercer sur ceux qui ne tendaient qu'à le suivre. Jamais il n'eût souffert chez eux une légèreté quelconque : il allait même jusqu'à faire de sa classe un autre monastère, en l'isolant de tout contact avec le monde extérieur ; nul étranger n'y fut jamais admis, fût-il l'homme le plus illustre. — Il est vrai que ce grand zèle fut souvent attribué plutôt à son ardent désir de voir progresser la science, qu'au service direct de Dieu,

1. Mieux connu de nos jours sous le nom d'Odon de Cambrai, ville dont il occupa le siège épiscopal. Ses œuvres théologiques sont encore en grande estime. Il mourut en 1113.

Digitized by Google

et nous ne pouvons guère donner tort à cette opinion, si nous jugeons d'après ce qu'en pensa bientôt maître Odon lui-même.

Un jour, en effet, qu'il lisait le traité de Boèce : « De la consolation que donne la sagesse » et qu'il arrivait aux questions si difficiles de la liberté de l'homme, il se souvient tout à coup de quelque ouvrage de saint Augustin relégué dans sa bibliothèque, et qui devait, d'après le titre, traiter précisément des questions qui l'occupaient en ce moment. Sans se promettre beaucoup de la sagesse du saint Évêque, il se fait cependant apporter le livre, l'ouvre, et se met à lire, d'abord avec indifférence, puis avec un étonnement qui se change bientôt en admiration. Il ne peut se contenir, il fait part à son auditoire de la précieuse trouvaille qu'il vient de faire; aussitôt il se met à leur développer l'œuvre jusqu'alors méprisée, du saint Docteur, et met tous ses soins à l'interpréter avec fruit. Cependant, il n'alla point jusqu'au bout: à peine est-il parvenu au troisième livre, à un passage contenant d'écrasantes vérités sur la vanité des principes du monde, que soudain, il se sent intérieurement saisi : « Voilà ma condamnation », s'écrie-t-il tout ému, en face de ses auditeurs ; et fermant son livre, il franchit en larmes le seuil de l'église, pour y répandre son cœur aux pieds des autels et y chercher la consolation du chrétien.

Toute la ville s'émut de ce fait. On ne parlait plus que du changement subit d'opinion chez l'illustre maître : c'est ainsi qu'on interprétait sa vocation soudaine. Une métamorphose complète s'était en effet opérée en lui : son école, où hier encore il brillait d'un si vif éclat, à peine y faisait-il encore quelque rare apparition ; ses journées entières, il les passait prosterné sous les voûtes du temple. Ses grandes richesses, que peu de temps avait suffi à lui amasser, moins de temps encore les lui vit répandre dans le sein des pauvres et des nécessiteux. Que dire de sa pénitence ? Le jeûne rigoureux qu'il entreprit le priva bientôt de la santé florissante dont il jouissait jusqu'alors.

A le voir et à l'entendre, on ne tarda pas à juger que maître Odon dirait bientôt un éternel adieu au monde : cinq de ses disciples se promirent même de le suivre partout où il irait; tous, sauf un seul, demeurèrent fidèles à leur engagement. De toutes parts, on vit arriver à Tournay des religieux de tous les Ordres : chacun était avide de faire une aussi précieuse acquisition, et les chanoines réguliers de Saint-Augustin n'étaient point ceux qui avaient le moins d'espoir : mais les desseins de Dieu étaient arrêtés.

Aux portes de la ville, s'élevait une antique et pauvre église dédiée au saint moine et évêque Martin : une abbaye, à en croire la tradition, s'était jadis dressée alentour; elle servait aujourd'hui de lieu de sépulture aux pestiférés et aux indigents, et bien rarement le saint Sacrifice y était offert : cela encore sans pompe ni cérémonie aucune. Cependant une prédiction annonçant pour l'époque de notre récit une ère nouvelle à l'antique monas-

Digitized by Google

tère de Saint-Martin, avait obtenu grand crédit chez tous les bons bourgeois de Tournay : en vain jusqu'alors ils avaient porté les regards de tous côtés, désireux de voir apparaître un rayon lumineux de régénération. L'idée vint un jour à quelques-uns d'entre eux que maître Odon pourrait bien être réservé à cette œuvre par la Providence. Pourquoi ne relèverait-il pas les ruines de Saint-Martin, plutôt que de se retirer sous les voûtes de quelque autre cloître? Ils portent la chose devant l'évêque qui donne volontiers son consentement; les cinq disciples si fidèles à leur maître, n'y sont point contraires: Odon lui-même enfin, consent à charger sur ses épaules ce bien lourd fardeau qui lui est offert. — Les chanoines cependant font quelques difficultés, craignant de se voir supplanter bientôt par l'ascendant que ne tarderait point à prendre une abbaye, trop rapprochée, à leur avis, de la cathédrale. Ils cédèrent enfin, et le 2 mai eut lieu l'installation solennelle de maître Odon et de ses disciples, par l'évêque de Tournay, dans l'église Saint-Martin qu'il leur céda à titre de pleine propriété : il leur imposa en même temps la règle de saint Augustin en attendant qu'ils se soient constitués d'une manière définitive. — Voilà donc maître Odon ayant fait le pas décisif, plutôt à la suite d'une instigation étrangère que de son propre mouvement.

On se figure aisément l'état de dénuement complet où se virent les six pauvres Frères, après que le Prélat se fut retiré vers la ville entouré de son brillant cortège : sans toit, sans demeure, sans meubles ni aliments, sans ressources quelconques, ils se voyaient en face d'une église en ruines pour tout domaine. Dieu leur vint en aide. De pieux fidèles leur construisirent une cabane en bois, où, confiants en la Providence, ils se constituèrent en communauté monastique, non sans avoir auparavant réparé, selon leurs moyens, la pauvre église ruinée. — La bénédiction du ciel ne tarda point à descendre visiblement sur ces humbles efforts : deux années ne s'étaient pas écoulées depuis sa fondation, que déjà le petit monastère comptait dans son sein dix-huit membres : leur prière et leur exemple exerçaient déjà au dehors la plus heureuse influence. Cette fondation toutefois n'offrait encore rien de stable : l'indigence des bons moines était telle que le pain quotidien leur était apporté par de pieux laïques qui, le sac au dos, parcouraient les rues de la ville et tendaient la main de porte en porte pour « les pauvres de Saint-Martin ». Le manque d'une règle définitive — car celle de saint Augustin est trop peu précise pour suffire à elle seule — se faisait sentir aussi; et plus que toute autre chose, manquait encore à la jeune communauté, l'expérience de la conduite des âmes, que le savant Odon, bien sûr, n'avait pu trouver dans les livres. Encore une fois, le doigt de Dieu intervint en dehors de toute coopération de la part d'Odon.

Le Seigneur se servit de l'entrée parmi les Frères d'un clerc haut placé, pour faire faire à la petite communauté un premier pas. Alulf, c'était son nom, s'était, sans l'autorisation paternelle, fait admettre au nombre

Digitized by Google

des disciples d'Odon, croyant trouver là appui et protection contre toutes les attaques que la colère de son père pourrait lui susciter : mais il avait compté sans l'inexpérience, la faiblesse et l'absence de tous droits des pauvres religieux. Quatre fois, Alulf fut arraché de force aux bras de ses Frères, sans que ceux-ci pussent rien pour le retenir. Le cœur d'Odon souffrait de ces violences : il prit conseil du sage Haimerich, Abbé d'Haulchin, qui sut bientôt trouver remède au mal : « Que tardez-vous, lui dit-il, à embrasser la vie monastique dans son entier? Une fois la Règle de saint Benoît en vigueur parmi vous, et la profession faite, nul n'a le droit dorénavant de porter la main sur votre communauté; et supposez que la persécution continue, le puissant Ordre tout entier du grand Patriarche vous viendra en aide. » — Ainsi parla Haimerich, et Dieu permit que ses paroles trouvassent écho dans l'âme d'Odon; il communiqua ce conseil à ses disciples qui le reçurent comme inspiré d'en haut, et tous d'un commun accord, se décidèrent à devenir moines dès le lendemain.

De bon matin, Laudes et Prime furent chantées, une dernière fois, à la manière du clergé séculier, sur quoi la petite communauté se groupa autour de l'autel de saint Martin, et y fit profession sur la Règle du Patriarche des moines, saint Benoît. La toge et le surplis firent place à la coulle monastique bénite de la main d'Haimerich lui-même, qui acheva par le ciseau cette transformation subite : on entonna aussitôt l'heure de Tierce, cette fois selon les rubriques et usages des moines. Alulf, lui aussi, était du nombre des nouveaux profès : de nouveau il s'était soustrait aux mains paternelles; ramené à temps, par le Seigneur, au milieu de ses Frères, pour prendre part à leur grande entreprise. — Que dire de l'étonnement de son père, qui venant reprendre Alulf pour la cinquième fois, le trouva changé en moine? — Dieu toucha son cœur : sa colère fit place à la joie et loin de vouloir arracher de nouveau Alulf aux saints murs du cloître, il consentit de grand cœur à sa généreuse résolution ; il l'encouragea à la persévérance, et peu de temps après, il vint lui-même avec son frère, chanoine de la cathédrale, frapper à la porte du monastère. Tous trois dès ce jour, ne tendirent plus qu'à la perfection et devinrent à l'ombre du cloître, de saints et fervents religieux. Alulf surtout, brilla dans la suite par sa science et par ses écrits (1). — Tels furent les heureux résultats du conseil de l'abbé Haimerich.

Selon l'usage, nos nouveaux moines passèrent dans un rigoureux silence les trois jours qui suivirent leur profession; puis ils songèrent à s'acquitter du devoir que leur avait imposé Haimerich : le choix d'un abbé. En vain, maître Odon chercha-t-il à détourner de ses épaules le lourd fardeau dont il se voyait menacé, pour en charger quelqu'autre : comme tout le faisait prévoir, le choix unanime de la communauté le désigna, et le 4 mars suivant eut lieu sa bénédiction solennelle des mains de l'évêque de Tournay.

1. Ses ouvrages sont parvenus jusqu'à nous.

Digitized by Google

Voyons maintenant comment Dieu pourvut à son inexpérience de la vie spirituelle et au manque de ressources pécuniaires. Odon, il est vrai, revêtu de sa nouvelle dignité, se mit, selon le précepte de la sainte Règle, à étudier avec zèle les vies des anciens Pères, et à les expliquer à ses moines : cependant il faisait un usage aussi peu convenable de ce qu'il apprenait, qu'il était inexpérimenté dans la chose. Il croyait par exemple, devoir traduire en actions tous les faits héroïques qu'il y trouvait rapportés; ceci le menait à une conduite contradictoire et à des extravagances de tout genre. Ce qui excerça la plus grande impression sur Odon et ses religieux c'est ce que disent de la solitude et de l'isolement du monde les Pères du désert; et au lieu de s'approprier ces maximes avec jugement et mesure, ils se mirent dans la tête que leur abbaye de Saint-Martin était complètement impropre à la vie monastique, comprise et accomplie selon les vrais principes. — De cette conviction au fait, il n'y avait qu'un pas : une des nuits les plus proches fut choisie pour l'accomplissement de leur dessein. Avant minuit ils chantent matines, puis chargent sur un chariot tout leur avoir, et laissant vides église et monastère, tous nos moines se mettent en marche dans la direction de Noyon.

Grand fut l'étonnement des bons bourgeois qui, venant à l'église de grand matin, s'aperçurent du singulier tour que leur avaient joué les moines. Toute la ville s'émeut, comme jadis, lors de la conversion de maître Odon; on entre au monastère, on parcourt les cloîtres, on visite les cellules; plus d'habitants! — Cependant, quelques religieuses dont la demeure était voisine, attirées par la singularité de ce mouvement nocturne, avaient observé le cortège et épié avec soin la direction qu'il prenait. Ceci fut un rayon de lumière pour le peuple ému, qui supposa bientôt que les Frères pourraient bien s'être rendus à Noyon (1) pour y obtenir de leur évêque, après le fait accompli, l'approbation de leur émigration. Aussitôt les notables de la ville dépêchent au prélat un courrier, le suppliant avec instance de s'opposer à l'accomplissement du dessein que nourissaient les moines. Apprenant ce qui s'était passé, l'évêque en rit de bon cœur, et fit rassurer les bons Tournaisiens au sujet de leurs craintes : « Il n'est pas besoin, dit-il, d'user auprès de lui de prières et de supplications ; son opinion ne fait qu'un avec la leur, et bientôt, si cela dépend de lui, ils reverront leurs chers bénédictins. » Là-dessus il monte à cheval, entouré de sa suite, et va au-devant des émigrants.

Il les rencontra bientôt au nombre d'environ cinquante, l'abbé Odon en tête, accablés de fatigue, traînant sur la route leurs membres épuisés. Touché, ému de compassion, l'évêque voulut faire descendre de cheval les hommes de sa suite, afin qu'aidés de leurs montures, les pauvres moines pussent achever plus aisément la route; ceux-ci cependant déclinèrent un tel honneur, et poursuivirent péniblement à pied jusqu'à la ville. L'évêque les

1. Noyon et Tournay ne formaient qu'un diocèse.

Digitized by Google

reçut chez lui et n'épargna ni soins ni prévenances pour réparer leurs forces épuisées et leur faire oublier les fatigues de leur long voyage. Nos moines se jugeaient indignes de tant de bienfaits. Cependant ils en désiraient un plus grand encore : l'autorisation pour laquelle ils n'avaient point craint d'entreprendre un tel voyage; la réponse, après s'être fait attendre trois jours, leur fut enfin donnée : que toute la communauté retourne sur ses pas, et rentre dans les murs abandonnés du monastère de Saint-Martin. — L'obéissance, chez un moine, est la première vertu : ceux-ci ne l'ignoraient pas, et la pratiquèrent en toute humilité. Ce fut en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, que Saint-Martin de Tournay revit ses chers habitants; des milliers de bourgeois étaient venus au-devant d'eux et les reconduisirent avec des cris de joie et de triomphe.

Peu de jours après cette aventure, l'évêque se rendit lui-même au monastère, et fit entendre aux zélés et fidèles religieux, qu'à l'avenir ils auraient à prendre expérience de ce fait, pour ne plus se laisser conduire par le premier mouvement pieux qui leur viendrait à l'idée. Il les engagea en même temps, à s'affilier à une ancienne communauté quelconque, pour en apprendre les usages et les pratiques, et se laisser conseiller par ses supérieurs : Heureux de cette proposition, ils s'adressèrent à Haulchin, et se mirent sous la conduite de l'abbé Haimerich, le priant de les initier à la vie des Bénédictins de Cluny, à la congrégation desquels il appartenait. Le saint abbé consentit avec joie à cette demande, et fit à cet effet, un échange de moines entre son abbaye et celle de Saint-Martin, pour établir un courant de vie et d'union entre ces deux maisons; sa doctrine et son aide ne furent point épargnés : lui et ses moines devinrent, pour ceux de Saint-Martin, des pères par le conseil, des frères par l'amour, des serviteurs par leur empressement à leur être utiles. Tel fut le moyen dont se servit le Seigneur pour pourvoir l'abbaye de Saint-Martin des vraies traditions monastiques, de l'esprit d'expérience et de discrétion.

Cependant les bourgeois et l'évêque lui-même cherchèrent à fixer définitivement les moines auprès d'eux par des dons et des bienfaits. On leur rendit des biens qui devaient, disait-on, avoir appartenu à l'ancien monastère. Dieu leur suscita encore des bienfaiteurs spéciaux, que la suite du récit fera connaître; et ainsi fut préparé, pour cette maison du Seigneur, le fécond épanouissement qui ne tarda pas à suivre.

(A continuer.)

JOSION LE MOINE AUX ROSES.

C'EST ainsi qu'un pieux chroniqueur bénédictin du XIVe siècle, Jean d'Ypres, abbé du célèbre monastère de Saint-Bertin, intitule le récit que nous allons faire : il est tiré des Annales de l'abbaye et rapporté par Vincent de Beauvais dans son « *Miroir historique* ». (1)

1. Cf. Iperius. Chron. Saint Bertini. cap. 43. p. 7, ap. Mart. *Th. nov. anecd.* t. III. 651.

Digitized by Google

Au milieu du douzième siècle, vivait à l'abbaye de Saint-Bertin, un moine d'une piété exemplaire. Il s'appelait Josion et se distinguait surtout par sa grande dévotion à Marie, qu'il aimait d'un amour vraiment filial et à qui il s'efforçait d'offrir sans cesse un nouveau tribut de vénération. Marie récompensait son fidèle serviteur en lui obtenant d'abondantes grâces de son divin Fils.

Or, il advint qu'à son retour de Rome, l'archevêque de Cantorbéry passa par Saint-Bertin, et vint demander l'hospitalité au monastère. L'hospitalité tant recommandée par saint Benoît, lui fut généreusement accordée, et par respect pour le caractère épiscopal de son hôte, l'abbé l'invita à adresser aux Frères réunis au chapitre, une pieuse allocution qui leur apprît à aimer davantage le Seigneur et à le servir avec plus de fidélité. Le pieux voyageur accepta la proposition de Dom Léon, abbé de Saint-Bertin. Il se rendit donc au chapitre où les moines étaient rassemblés pour la conférence spirituelle, et, entre autres choses, il leur rapporta dans son discours qu'au pays de Jérusalem un grand nombre de fidèles avaient contracté la pieuse habitude de réciter fréquemment cinq psaumes en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie. Ces cinq psaumes commençaient par une des cinq lettres du nom de Marie; c'étaient: *Magnificat*, *Ad dominum cum tribularer*, *Retribue*, *In convertendo*, *Ad te levavi*; on faisait précéder chacun d'eux d'un *Ave Maria*.

Le moine Josion assistait à la conférence de l'archevêque de Cantorbéry. Heureux de pouvoir offrir ce nouvel hommage de sa dévotion à la divine Mère, il nota pieusement en son cœur la pratique recommandée par l'archevêque. Dès lors il prit l'habitude de réciter ces cinq psaumes, chaque jour après le chant des Laudes, et il le fit jusqu'au dernier jour de sa vie. Marie ne laissa point sans récompense cet hommage d'un cœur dévoué : elle voulut même montrer par un miracle les mérites que le pieux moine s'était acquis par la récitation de ces cinq psaumes.

C'était en 1163, en la nuit de la Saint-André. Les Frères étaient réunis à l'église pour le chant des Matines, et le sous-prieur, selon l'usage, faisait le tour du chœur pour noter les absents. Grande fut sa surprise en n'apercevant pas à sa place le pieux moine qui jamais n'avait manqué au poste d'honneur. Selon les prescriptions du monastère, le sous-prieur se rendit au dortoir commun, au lit du moine Josion. Le moine dormait, mais non plus du sommeil des sens: Josion s'était paisiblement endormi dans le Seigneur. Effrayé à la vue de ce corps inanimé, le sous-prieur descend en toute hâte au chœur et avertit les moines de la mort de leur bien-aimé confrère. Ceux-ci accourent au lit du défunt: mais quel spectacle consolant se présente à leurs regards ! Tandis que la lampe presque éteinte projetait sa faible lueur dans le dortoir, la figure de Josion rayonnait d'un éclat céleste, la mort n'avait fait que transfigurer ce visage et lui prêter la splendeur des corps glorieux. De cette face éblouissante s'élevaient cinq roses aux couleurs

Digitized by Google

les plus vives, telles que la terre n'en peut porter aux plus beaux jours du printemps, et au parfum si suave que le ciel seul peut exhaler une telle douceur. L'une d'elles sortait de la bouche du défunt, deux autres de ses yeux, deux autres enfin de ses oreilles. Un frémissement d'admiration, de joie, de bonheur indescriptible parcourt en ce moment la foule des moines agenouillés au pied de la couche du défunt. L'enthousiasme les saisit, la joie inonde leurs cœurs et, pleins d'allégresse, ils soulèvent ce corps glorieux et le déposent dans le chœur de l'église, où ils passent la nuit en de pieuses veilles à chanter les miséricordes du Seigneur.

Lorsque l'aube du jour vint à poindre et leur permit d'examiner plus attentivement ces roses miraculeusement écloses, ils découvrirent dans celle qui sortait de la bouche le nom de Marie, inscrit sur les feuilles. Marie elle-même voulait ainsi expliquer la raison de cette merveille. Sept jours durant, le corps du pieux fils de Saint-Benoît resta exposé à la vénération des fidèles: trois évêques convoqués par l'abbé de Saint-Bertin, vinrent constater ce fait miraculeux, entre autres, Dom André, évêque d'Arras, ancien abbé de Cîteaux,et tous louèrent le Seigneur toujours admirable dans ses saints.

Le nom du moine Josion n'est plus connu de nos jours : puisse ce pieux récit rappeler son souvenir aux fidèles serviteurs de Marie et contribuer à augmenter en eux les sentiments d'amour filial envers la reine des cieux, qui jamais ne se laisse vaincre en générosité.

LES FLEURS DE SAINT BENOIT.

La Rose. — Sainte Gertrude.

LA rose ne croît point sous les riants ombrages,
Ni sur le bord de l'onde au murmure flatteur ;
Mais bravant le soleil, le vent et les orages,
Sous le regard du ciel elle entr'ouvre sa fleur.

Elle s'entoure encor de piquantes épines,
Pour se défendre mieux d'un contact étranger ;
Ainsi, loin des plaisirs, de tout bien passager,
Grandissent librement les vertus, fleurs divines.

Ainsi, fuyant le monde et ses vaines splendeurs,
Humble, austère et cachée en l'âpre solitude,
Tu produisis pour Dieu tes éclatantes fleurs,
Sous son divin regard, sainte et pure Gertrude !

Digitized by Google

La Fleur des neiges. — Sainte Hildegarde.

Dans les Alpes, parfois un pic géant s'élance,
Parmi les rocs abrupts, les abîmes profonds,
Où nul zéphyr n'arrive, où règne le silence,
Où plane l'aigle seul, roi de ces âpres monts.

Là se trouve une fleur blanche comme la neige,
Loin de tout œil humain, elle naît, vit et meurt,
Point de soins attentifs, d'abri qui la protège,
Mais les Anges au ciel portent sa douce odeur.

Ainsi tu fuis, Hildgarde, en tes essors sublimes,
Si près de Dieu, si loin de ce terrestre sol,
L'extase t'a portée à de si hautes cimes,
Que nos yeux éperdus n'ont pu suivre ton vol.

La Passiflore. — Sainte Mechtilde.

Quand le CHRIST expirait pour nous sur le Calvaire,
Lorsque son sang divin s'épanchait de son Cœur,
De ce sang, sous la croix, il naquit une fleur
Où se trouve tracé l'adorable mystère.

Mechtilde, de la Croix où mourut le Sauveur,
Les ruisseaux de ce sang qui lavèrent nos crimes,
Ont fait naître en ton âme une immortelle fleur
Qui portent de sa mort les empreintes sublimes.

De douleur et d'amour ton cœur fut enivré
Et du Dieu Rédempteur les souffrances divines,
Et la lance, les clous, la couronne d'épines
Ont laissé leur image en ton cœur éploré.

L'Épi de blé. — Sainte Walburge.

Oh ! voyez : la moisson blanchit sur la colline,
Les épis fatigués penchent leur tête d'or ;
Nul moissonneur, hélas ! pour cueillir ce trésor,
Nul qui vienne engerber la récolte divine.

Prions, prions : O Père, ayez pitié de nous !
Les âmes vont périr ; envoyez-leur vos Anges,
Seigneur, ayez pitié, ces âmes sont à vous
Et dans l'éternité rediront vos louanges.

— Et le Père céleste entend l'ardent appel,
L'Église en son angoisse a prié comme elle aime
Et les anxiétés de son cœur maternel
Ont fléchi du Très-Haut la justice suprême.

Ils sont venus enfin, les pieux moissonneurs
Ils accourent sans crainte où JÉSUS les envoie,
A travers l'Océan, ses écueils, ses fureurs,
Vierges, prêtres, martyrs s'empressent avec joie.

Digitized by Google

Walburge au milieu d'eux apparaît radieuse,
Telle Ruth autrefois ramassant les épis,
Aux pieds de JÉSUS-CHRIST la chaste moissonneuse
Apporte le tribut des cœurs qu'elle a soumis.

Elle-même, épi mûr de la gerbe sacrée,
A répandu son grain sur le sol généreux
Et produit au centuple une moisson dorée
Que le Père avec joie engrange dans les Cieux.

L'Oranger. — Sainte Scholastique.

Si la grâce à ce point en tes filles abonde,
Que sera-t-elle en toi, Mère de tels enfants?
Qui dira ce mystère où l'Esprit-Saint inonde
Les cœurs purs de ses dons, de ses fruits ravissants?

— Là-bas, dans la contrée où germent les prodiges,
Au pays où du CHRIST ont vécu les aïeux,
Où de ses pas sacrés nous baisons les vestiges,
Dieu fait naître et fleurir un arbre merveilleux.

Son ombrage s'étend sur la terre sacrée
Sa fleur s'épanouit en étoiles d'argent
Tandis que ses fruits d'or au parfum pénétrant
S'offrent au pèlerin pour sa lèvre altérée.

Il a tout ; fleurs et fruits et feuillages touffus
Arôme délicat, goût exquis, tout ensemble...
— Scholastique, à l'odeur de tes douces vertus,
De vierges à ta suite un essaim se rassemble.

Et l'aimable famille autour de toi fleurit :
De ton frère, après toi, suivant les lois austères,
Elle peuple à l'envi tes pieux monastères,
Ta douce main encor la guide à JÉSUS-CHRIST.

Ainsi ta sainteté virginale et féconde
Fait éclore les fleurs et les fruits à la fois,
Et leur encens suave en parfumant ce monde,
S'élève jusqu'au Ciel de l'ombre de la Croix.

Du cloître, saint abri de vos âmes voilées,
Vous projetez sur nous vos sereines lueurs ;
Nos plus obscures nuits par vous sont constellées,
Et nous font deviner de célestes splendeurs !

AMÉLIE STRUMAN-PICARD.

Digitized by Google

LE CHANT DU PEUPLE DANS LES ÉGLISES.

NOUS extrayons d'un article de l'*Univers*, dû à la plume du R. P. Delaporte, le passage suivant relatif au chant des fidèles à l'église.

Les offices doivent être attrayants.

Pour qu'ils le soient, le clergé n'épargne pas ses peines. Que n'a-t-il pas fait depuis le commencement de ce siècle pour la restauration, la construction, l'ornementation des églises? Il faut que ces beaux édifices aient une voix. Ils l'ont. La plus modeste église de campagne est pourvue d'un harmonium ; les églises des villes ont de puissantes orgues. Mais l'instrument inanimé ne suffit pas; dans les églises, quand les foules y sont réunies, il faut la voix humaine. On y abuse parfois de l'instrument qui, surtout entre les mains d'un maestro inexpérimenté ou mondain, dissipe ou ennuie. La voix humaine demeure, malgré ses imperfections, le plus expressif de tous les instruments, le seul dont les masses ne se fatiguent pas.

Mais voici le malheur de l'heure présente. Dans un très grand nombre de nos églises, la voix humaine pèche par défaut ou par excès. Par défaut, au village. Les hommes de bon vouloir et de foi, ayant le goût du plain-chant et fiers de l'exécuter aussi bien que possible, deviennent de plus en plus rares dans nos campagnes, un pauvre curé en est réduit à se contenter de ce qu'il trouve, comme nombre et comme valeur : nombre insuffisant, un seul chantre parfois, valeur plus insuffisante encore. Dans les paroisses des grandes villes auxquelles leur budget permet ce luxe,un chœur nombreux exécute de la musique savante, parfois religieuse, parfois émaillée de réminiscences des plus profanes; on y entend des éclats de voix et l'on y assiste aux victoires remportées sur la « difficulté », comme au théâtre.

En certaines occasions solennelles, de majestueuses affiches apprennent aux fidèles qu'ils pourront à la messe ou au salut entendre la diva, le ténor ou le baryton en vogue chanter un motet ou même un morceau de leur répertoire, adapté à la conjoncture. Mais la foule reste silencieuse. Cela est extrêmement fâcheux, et il est bien facile de s'en convaincre.

A un office mal chanté, les fidèles s'endorment. Ils font de leur mieux sans y bien réussir, pour s'isoler de cette cacophonie; les plus courageux tâchent de lire dans leur livre de prières comme dans un wagon on lit le journal, en s'efforçant de ne pas entendre la conversation bruyante et insipide de fâcheux compagnons de voyage. Les autres, sans livre, dans une posture médiocrement respectueuse, le regard errant, attendent, en songeant à tout excepté à l'office, le fin de la cérémonie, comme on attend dans une gare le signal du départ. Ils sont venus par ordre ou ils ont voulu rem-

Digitized by Google

plir consciencieusement un acte de pénitence, pour obéir à l'Église et pour donner un exemple qui ne sera guère suivi.

Aux offices chantés en très grande pompe, selon des règles les plus compliquées de l'art musical, beaucoup de gens, peu musiciens, s'ennuieront tout autant ou à peu près qu'à l'audition du plain-chant martyrisé bruyamment par des chantres de village. Les autres se lasseront d'entendre de la très savante musique à l'église comme on se lasse de faire chaque jour le tour des lacs au bois de Boulogne, comme on se lasse d'entendre de l'excellente musique au théâtre.

Soit au point de vue de l'attrait, soit au point de vue des résultats, il manque quelque chose d'essentiel aux offices du dimanche et à tout office de l'Église, quand le chant y est constamment réservé à quelques-uns au lieu d'être sur les lèvres de tous.

Les offices ne sont pas la religion, mais ils en sont la manifestation et la sauvegarde. La fréquentation des offices, c'est la prière en commun, la prière catholique et patriotique, la meilleure des prières. La fréquentation des offices, c'est le succès de l'enseignement chrétien assuré. Les fidèles qui suivent les offices, écoutent la prédication avec des dispositions chrétiennes qui en assurent le succès; les éclectiques qui se bornent à venir écouter un «orateur de la chaire», n'apportent trop souvent qu'une disposition de curiosité qui pousse «l'orateur de la chaire» à de regrettables innovations, voire à des dissertations qu'on n'ose plus commencer au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. La fréquentation des offices, c'est la fréquentation de l'Eucharistie, à laquelle ne songent même pas les catholiques accoutumés à la messe basse pour tout office.

Pour que les offices soient fréquentés, il faut que, dans la plus large mesure, tous les assistants, en y prenant part, s'y intéressent. De là la très grande utilité pour les fidèles de la connaissance de la liturgie.

Les beaux travaux de Dom Guéranger sur cette matière viennent d'être repris par sa famille religieuse; que Dieu en soit béni! Mais je m'arrête à un seul point. Pendant les offices, les assistants doivent chanter. Les chantres ne sont que les solistes et les chefs d'attaque du chœur: le chœur, c'est le peuple chrétien tout entier.

Deux sortes de chants sont pratiquement en usage dans nos églises: le chant liturgique, dans l'immuable langue de l'Église; le chant des cantiques, en langue vulgaire. Le chant liturgique est seul usité dans les offices, les cantiques sont d'un usage fréquent dans les pieuses réunions qui n'ont pas le caractère d'offices proprement dits, catéchismes, mois de Marie, réunions de confrérie et autres.

Il importe de faire à chacune de ces formes du chant chrétien la place qui lui convient; le premier est essentiel, le second est accessoire; tous deux sont d'une grande utilité.

Faut-il répondre au reproche plus d'une fois adressé aux chants liturgi-

Digitized by Google

ques? Comment le peuple prendra-il goût à chanter des paroles dont il ignore le sens? — Le peuple chrétien n'ignore pas le sens des chants liturgiques. Il le connaît d'une manière très suffisante pour que sa foi soit mise en éveil et sa piété ranimée. N'a-t-il pas sous les yeux la traduction de toutes ses prières? Ne sait-il pas qu'il demande miséricorde quand il chante le *Kyrie*, qu'il glorifie le Verbe fait chair quand il chante le *Gloria*, qu'il affirme sa foi quand il chante le *Credo*, qu'il adore JÉSUS-CHRIST présent dans l'Eucharistie quand il chante *Tantum ergo*, qu'il s'unit à Marie pour remercier le Seigneur quand il chante le *Magnificat*, qu'il se met sous la garde de la Vierge-Mère quand il chante *Ave Maris Stella*, qu'il intercède pour les pauvres trépassés quand il chante le *De profundis!*

C'était pendant cette triste guerre de 1870. J'avais réuni dans la maison de Dieu de jeunes soldats qui devaient aller le lendemain à la bataille. J'entonnai le *Magnificat*. On le chanta avec un enthousiasme qui prouvait bien que cette prière latine n'était pas pour ces enfants du village ou de l'atelier une langue absolument indéchiffrable. Quand ce fut fait, l'un d'eux me dit: Encore une fois le *Magnificat!*

Encore une fois le cri de confiance du chrétien à sa mère, avant d'aller présenter sa poitrine aux balles ennemies! Nous avions pourtant des cantiques, beaux, patriotiques, très goûtés des soldats. A la veille de la bataille, ils voulaient bisser le *Magnificat!*

Et quand, à Notre-Dame, le jour de Pâques, les milliers d'hommes qui ont pris part au divin banquet et portent le Ressuscité dans leur poitrine entonnent ensemble le *Credo*, ceux-là mêmes qui n'ont pas étudié la langue latine savent ce qu'ils font; leur regard brillant de foi et d'espérance en témoigne assez!

La liturgie se compose de deux parties distinctes, l'une est variable et ne peut dès lors être chantée que par les personnes exercées au plain-chant. Sauf exception, les introïts, graduels et antiennes seront exécutés par les chantres seuls.

L'autre part se compose des prières qui reviennent dans tous les offices, que chacun arrive à savoir ou à peu près, et qui notées sur des airs relativement faciles, peu nombreux, peuvent être chantées par le peuple tout entier. On se lasse des plus belles messes en musique, peu de gens se soucient de les entendre jusqu'à trois fois; elle perdent les neuf-dixièmes de leurs charmes en perdant l'attrait de la nouveauté, bien plus encore de leur action sur l'âme chrétienne, si cette action s'est fait sentir. Du plain-chant on ne se lasse jamais; il sera toujours goûté et toujours solennel.

Non seulement on aime toujours ces ineffables mélodies, mais on aimerait à unir sa voix aux voix qui les chantent. L'homme naît chanteur, comme il naît parleur. Mais il ne naît pas toujours virtuose; c'est pourquoi pour qu'un chant devienne populaire, il est indispensable qu'il soit d'une exécution facile. C'est précisément la condition des morceaux de plain-

Digitized by Google

chant les plus usuels. Et quand ils sont chantés à l'unisson par des masses de voix, les fausses notes se perdent dans l'ensemble. La mesure laisserait davantage à désirer, mais il arrive très heureusement que la mesure n'a pas dans le plain-chant l'importance qu'elle a dans la musique profane.

Donc, les chrétiens qui assistent aux offices sont prédisposés à sortir d'un mutisme contre nature: néanmoins ils ne le font guère, sinon dans quelque chapelle isolée et pas trop éclairée, ou dans quelque réunion intime, et encore à demi-voix, comme s'ils craignaient d'être entendus de Dieu qui les écoute; d'où cela vient-il?

Cela vient, disait à Lille, au congrès catholique de 1880, M. l'abbé Lebeau, d'un manque de foi sans doute. On peut dire, hélas! que cette cause n'est déjà que trop fréquente, mais ce n'est pas la seule.

Il y a surtout cette lourde chaîne qui pèse sur les âmes faibles, connaissant leur devoir, mais n'osant l'accomplir, sachant et leur état et le besoin de prier l'auteur de tout bien, mais craignant le regard ou le sourire d'un voisin sans foi ou plus hardi pour le mal, c'est-à-dire plus lâche au bien; j'ai nommé le respect humain.

Au dépérissement de la foi dans les âmes, il faut opposer le cri fortement senti d'une foi vive.

A la crainte de se montrer suppliant devant le Créateur, il faut opposer hardiment ces larges harmonies de la grande voix du peuple s'élevant à Dieu dans un élan unanime.

Un seul Dieu, un seul cœur, une seule voix! Les fidèles, dans la maison de la prière ne sont pas des spectacteurs. Le prêtre chante, et si le clergé n'était trop peu nombreux et trop accablé de travail, les chantres laïques ne devraient pas pénétrer dans le sanctuaire. Le sacrifice du prêtre est aussi le sacrifice des fidèles: « Priez mes frères, afin que ce sacrifice, qui est mien et qui est vôtre, soit agréable au Dieu tout-puissant. »

Le chant entonné par le prêtre doit être poursuivi par toute l'assemblée sainte.

Écoutons un illustre maître, Félix Clément. C'est un laïque qui parle à des laïques:

« Dieu a donné à l'homme un goût tout particulier pour le chant collectif, et il y a attaché une influence bien plus salutaire et bien plus propre à agir sur l'âme que ce plaisir un peu égoïste et isolé que ressent un musicien à l'audition d'un beau morceau de musique. Ce chant collectif constitue de plus une communauté de prières et de louanges, et comme nous sommes tous membres d'un même corps en qualité de chrétiens, nous y trouvons un avant-goût du chant, encore plus parfait, que nous devons entendre (et exécuter) dans le royaume des cieux. »

Si nous envisageons le chant collectif comme une communauté de prières et de louanges, ses avantages sont manifestes et sa puissance est grande aux yeux de Dieu.

Digitized by Google

Ce chant inspire à chacun de nous un sentiment plus vif de fraternité chrétienne, car il exprime l'union de tous les membres d'un même corps et de toutes les voix en une seule. S'agit-il ici d'une de ces entreprises dont les immenses difficultés peuvent déconcerter les plus fermes courages ?

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Grâces obtenues par l'intercession de St Benoît.

Novembre 1882.

AMBROISINE R*** et Jules S*** tous deux de F. furent délivrés, la première d'une pleurésie, et le second d'une phthisie par l'intercession du saint Patriarche et la bénédiction de saint Maur. Un homme de la même localité vit cesser ses douleurs rhumatismales à la suite d'un pèlerinage à saint Benoît.

Décembre 1882.

Auguste G*** de F..., souffrait depuis quatorze ans de violents maux à la jambe. Tous les secours des médecins durant ce long laps de temps n'avaient eu pour effet que de le faire souffrir davantage. Finalement le malheureux se trouvait avoir à la jambe jusqu'à treize grands trous de la largeur environ d'une pièce de cinq francs. Toutes ses plaies se sont fermées à la suite d'un pèlerinage à saint Benoît.

Maximilien H*** d'O..., condamné par deux médecins, a eu recours à saint Benoît qui l'a exaucé en le guérissant de sa maladie de poitrine. Cette guérison s'est produite à la fin de la neuvaine.

Durant le même mois, Marie H*** de B..., fut délivrée d'un mal d'yeux dont elle souffrait depuis longtemps.

Digitized by Google

Janvier 1883.

Le vénérable Curé de Y***, atteint d'une inflammation chronique, ressentit un grand soulagement à la suite d'une neuvaine à saint Benoît, et de la bénédiction de saint Maur.

Une femme de D... avait à supporter depuis trois ans de cruelles douleurs, contre lesquelles tous les remèdes naturels avaient été impuissants. Son mari vint pour elle en pèlerinage. A la fin de la neuvaine, s'étant trouvée guérie, elle put venir elle-même remercier saint Benoît.

Henriette C***, de B..., souffrait d'un rhumatisme invétéré. Les trois médecins, qu'elle avait consultés, n'avaient pu la soulager. Dieu voulait laisser à saint Maur cet honneur. En effet elle se trouva entièrement guérie après la bénédiction.

Actions de grâces.

1. LOUANGE à saint Benoît pour protection et réussite dans plusieurs examens, et cessation de dommages temporels.

2. UN homme d'A., souffrait depuis treize mois d'une bronchite rebelle à tous les remèdes naturels. Il mit sa confiance en saint Benoît, envoya sa femme en pèlerinage à son sanctuaire, et obtint une parfaite guérison. La neuvaine achevée, il put venir en personne remercier son bienfaiteur saint Benoît.

3. UN jeune homme de Ch., en proie aux ardeurs de la fièvre typhoïde, se trouvait aux portes du tombeau; ses parents en pleurs entouraient son lit d'agonie. Tout à coup sa mère s'écrie: « Ayons recours à saint Benoît! Allons, mes enfants, que deux d'entre vous courent de suite à son sanctuaire. » On obéit; aussitôt l'espoir renaît, on commence une neuvaine avec grande foi. Le malade revint à la santé, et put quelque temps après, venir remercier lui-même saint Benoît.

4. PLUSIEURS enfants ont été guéris par l'intercession de saint Benoît. Un enfant de V., a été délivré, à la suite d'une neuvaine, de douleurs névralgiques dont il souffrait depuis deux ans. Ses parents sont venus, en signe de reconnaissance, faire un pèlerinage à saint Benoît.

5. MON RÉVÉREND PÈRE,

GRACES à Dieu et à saint Benoît, ma sœur est en pleine convalescence Dès le premier jour de la neuvaine, il y a eu dans son état une amélioration qui n'a cessé de continuer, et qui a été plus sensible le dernier jour. L. D., *Vicaire.*

J,. le 20 Août 1885.

6. MON RÉVÉREND PÈRE,

SAINT Benoît a entendu nos prières et les a exaucées; notre enfant est presque totalement guéri. Nous allons commencer une neuvaine d'actions de grâces.

***, 3 Sept. 1885. J. G. *Notaire.*

Recommandations.

25 grâces spirituelles (vocations, conversions, réconciliations, missions, bonne mort, divers besoins spirituels).

15 intentions particulières (réussite d'examens, obtention de places, cessation d'épreuves).

35 malades (langueurs, aliénation mentale, hydropisie, épilepsie, rhumatisme).

15 enfants.

10 affaires temporelles.

Digitized by Google

Les coufins de Notre-Seigneur et des apotres, a Monza.

PARMI les nombreuses reliques de l'église collégiale et royale de St-Jean-Baptiste de Monza, en Lombardie, une des plus précieuses et des plus intéressantes est assurément celle qui rappelle le souvenir de Notre-Seigneur et des Apôtres. Je l'ai fait photographier en 1881, par M. Jules Rossi, de Milan : je voudrais maintenant appeler sur elle l'attention des pèlerins qui se rendent à Rome.

1. Deux coufins seulement étaient exposés dans le trésor ; il y en a maintenant cinq, car j'ai eu l'heureuse chance d'en tirer trois des armoires où on les avait oubliés : l'un d'eux même était si bien empaqueté dans un sac de soie qu'on ne pouvait soupçonner son existence. Ils sont renfermés chacun dans un cadre de bois argenté, avec un verre en avant. Quelques rubans avaient la prétention de les enjoliver ; je les ai enlevés, d'autant plus qu'ils étaient fanés : je n'ai pas cru pouvoir laisser non plus les traces de restaurations maladroites, car j'estime que les objets doivent rester dans leur simplicité primitive et en l'état où les siècles nous les ont transmis. J'ai respecté l'étiquette ancienne qui les nomme et authentique ; faisant corps avec la relique, elle peut, à un moment donné, le cadre ou reliquaire venant à disparaître, fixer la tradition.

2. La forme générale est celle d'un rectangle pointu par la base ou d'un triangle renversé, c'est-à-dire que le coufin se termine en pointe et va toujours en s'élargissant jusqu'au bord. Le tressage des feuilles de palmier produit un dessin régulier, que l'on appelle en tapisserie *point de Hongrie* et en architecture *feuilles de fougère*. Les feuilles employées sont minces, étroites, souples et de couleur jaunâtre, comme celles qui sont usitées à Rome pour la confection des palmes du dimanche des Rameaux, ce qui prouve que les Juifs les préparaient pour cet usage, ainsi qu'on le pratique encore en Italie sur la rivière de Gênes. Là, en effet, les palmiers sont arrêtés dans leur développement régulier et leurs branches, au lieu de retomber de chaque côté du tronc, sont redressées et liées de manière à faire blanchir, en les privant de la lumière du soleil, celles qui sont à l'intérieur. Deux cordelettes, également en palmier, tressées ou tordues ensemble, constituent l'anse unique qui rejoint les deux bords supérieurs.

Ainsi façonné, ce coufin ne peut être posé à terre, car il n'a pas de fond, mais il est essentiellement fait pour être suspendu ou porté au bras, qu'il ne fatigue pas en raison de sa légèreté. Sa capacité est assez grande pour les besoins usuels.

Digitized by Google

3. Deux fois, l'étiquette officielle désigne en latin et une fois en italien, ces coufins sous le nom de *sporta*, qui est aussi plus ancien, puisque nous le rencontrons à la fois dans l'inventaire de 1042 et dans plusieurs versets des saints Évangiles. *Sporta* indique tout ouvrage fait en sparterie, c'est-à-dire avec la plante que les latins appelaient *spartum*, vocable que nous avons conservé littéralement en ne changeant que la finale dans le mot français *sparte*. Je ne voudrais pas me hasarder sur le terrain toujours glissant de l'étymologie et de la philologie, mais je crois qu'il existe une certaine relation intime entre les trois expressions latines *spartum*, *sporta* et *asportare*. Le *spartum* fournissait la matière première et essentielle de la *sporta*, récipient à l'aide duquel les objets meubles et de petit volume pouvaient se *transporter* d'un endroit à un autre.

La langue provençale a un terme spécial pour désigner ces sortes de paniers. Elle a calqué le mot *coufin* sur le latin *cophinus*, qui dérive lui-même du grec *cophinos*. Le *cophinus* et la *sporta* sont, à n'en pas douter, deux expressions identiques, quoiqu'on ait cherché à les faire correspondre à deux objets différents. Voici ce qu'en a écrit M. Rohault de Fleury, après Rich : « *Cophinus*, grand panier ou manne, généralement employé dans le jardinage, la culture ou d'autres usages. Le *canistrum* est plus fréquemment rappelé dans l'Ancien Testament ; c'est une corbeille en osier, large, découverte et sans anses, destinée à être portée sur la tête. On l'employait plus particulièrement comme corbeille à pains.

« Les Juifs avaient l'habitude de porter avec eux en voyage, un panier, dans lequel ils mettaient les restes du repas précédent, et un peu de foin, qui leur servait d'oreiller pour la nuit. Juvénal se moquait ainsi de la pauvreté des Hébreux :

« Judæis quorum cophinus fœnumque supellex. »

« *Sporta* était un panier fait de paille ou de bois tressé, rond et évasé, avec un petit fond plat. Deux anses, placées au-dessus, servaient à le suspendre, soit au bras, soit à un bâton, quand on le portait tout rempli d'un endroit à un autre. Il était employé à beaucoup d'usages différents, mais surtout pour recevoir les produits de la pêche et les transporter. »

4. Cette distinction peut être fondée en archéologie romaine, mais, dans la traduction de la Vulgate, la synonymie est évidente, puisque *cophinus* et *sporta* reviennent plusieurs fois dans le même récit évangélique. Voici les textes qui vont me servir à la fois à nommer les coufins de Monza et à motiver leur origine : « Et manducaverunt omnes et saturati sunt : et tulerunt reliquias, duodecim cophinos fragmentorum plenos. » (S. Matth., XIV, 20.) — « Et comederunt omnes et saturati sunt : et quod superfuit de fragmentis, tulerunt septem sportas plenas. » (*Ibid.*, XV, 37.) — « Nondum intelligitis neque recordamini quinque panum in quinque millia hominum, et quot cophinos sumpsistis ? — Neque septem panum in quatuor millia

Digitized by Google

hominum, et quot sportas sumpsistis ? » (*Ibid.*, XVI, 9 et 10.) — « Et sustulerunt reliquias, fragmentorum duodecim cophinos plenos, et de piscibus. » (S. Marc., VI, 43.) — « Et manducaverunt et saturati sunt : et sustulerunt quod superaverat de fragmentis,septem sportas. » (*Ibid.*, VIII, 8.) — « Quando quinque panes fregi in quinque millia, quot caphinos fragmentorum plenos sustulistis ? Dicunt ei : Duodecim. Quando et septem panes in quatuor millia, quot sportas fragmentorum tulistis ? Et dicunt ei : Septem. » (*Ibid.*, VIII, 19, 20.) — « Et manducaverunt omnes et saturati sunt : et sublatum est quod superfuit illis, fragmentorum cophini duodecim. » (S. Luc., IX, 17.) — Collegerunt ergo, et impleverunt duodecim cophinos fragmentorum ex quinque panibus hordeaceis, quæ superfuerant his qui manducaverant. » (S. Joann., VI, 13.)

Il s'agit ici de la double multiplication opérée par JÉSUS-CHRIST dans le désert. D'une part, cinq mille hommes furent rassasiés avec cinq pains et deux poissons, les restes remplirent douze paniers ; de l'autre, sept pains nourrirent quatre mille hommes et il resta sept corbeilles pleines. Lamy a donc raison quand il constate que les douze paniers correspondaient au nombre des apôtres. Ceux-ci ne voulurent pas laisser perdre des restes qu'ils pouvaient utiliser plus tard ; aussi emportèrent-ils chacun leur panier plein. De ce récit nous sommes en droit de conclure que les apôtres, dont la vie était nomade, avaient soin de se munir de provisions et qu'ils les tenaient dans une *sporta*. La tradition de Monza serait donc sur ce point conforme à l'Évangile et ne répugnerait nullement à la raison.

5. Les artistes, qui ont pour habitude de ne pas se gêner avec les textes qu'ils sont chargés d'interprêter, du IIIe au IXe siècle, se sont mis peu en peine de savoir au juste ce qu'étaient le *cophinus* et la *sporta*, qu'ils ont généralement représentés sous la forme d'une corbeille de sparterie, en cylindre ou cône tronqué. Deux fois, cependant, à Arles, au IVe siècle, sur un sarcophage et, au Ve, à Ravenne, sur le siège de saint Maximien, on voit des paniers hémisphériques. Au VIe, dans la mosaïque de saint Apollinaire, à Ravenne, la corbeille treillissée pose à terre sur son fond et est munie d'une anse à la partie supérieure. C'est dans ce dernier cas seulement que nous pouvons trouver quelque peu de ressemblance par l'anse avec la *sporta* de Monza, (Rohault de Fleury, l'*Évangile*, t. II, pl. LV, LVI, LVII.)

6. Maintenant que nous sommes fixés sur l'origine au moins probable des coufins de Monza, nous aimerions savoir comment et à quelle époque ils sont arrivés dans la basilique de cette ville. La chronique locale est muette à cet égard. Toutefois, nous pouvons faire une supposition qui ne manque pas absolument de fondement. Dès lors que nous voyons dans cette église des ampoules provenant certainement de Jérusalem, pourquoi ne croirions-nous pas également que les coufins ont pu faire partie du même don ? En effet, ils ne pouvaient être conservés qu'à Jérusalem, ca,

Digitized by Google

à l'époque de Théodelinde, les reliques de la Ville sainte n'avaient pas encore été transportées toutes à Constantinople et il était naturel que l pieuse reine cherchât à se procurer en Terre-Sainte un grand nombre de reliques pour l'édifice somptueux qu'elle venait d'élever dans la capitale de la Lombardie.

7. Il n'est pas fait mention des coufins avant le XIe siècle. Ils ne reparaissent ensuite dans les inventaires qu'au XVIIe. On les dit alors enfermés dans une cassette de cyprès ou dans un vase en bois peint en rouge. Les cadres actuels sont enregistrés pour la première fois en 1768.

Il ne sera pas inutile de grouper ensemble les neuf textes des inventaires, car de leur rapprochement peut jaillir quelque lumière inattendue. « De sportis apostolorum. » (1042, n° 42.) — « In capsa cipressina, sportulæ trium discipulorum Domini. » (1602, n° 48.) — « In vase ligneo rubeo, cistella sive sportella quam Dominus noster Hiesus Xps deferebat. » (1602, n° 59.) — « Una picciola sportella di Christo Nostro Signore, fatta nella forma appunto che sono le nostre, ma intrecciata di palme. » (1613, n° 2.) — « Tre sportelle di palma degli apostoli, in alcuni luoghi ripezzate, testimonii della vera poverta loro. » (1613, n° 13.) — « Una picciola sportella di N. S., opera (come alcuni credono) di S. Giuseppe, fatta nella forma apponto che sono le nostre, ma intrecciata di palme. » (*Invent. du* XVIIIe *siècle*, n° 9.) — « Quattro sportelle degli Apostoli, delle quali una fu dell' Apostolo ed Evangelista S. Giovanni. » (*Ibid.*, n° 24.) — « Un quadro tutto d'argento con cristallo davanti, con entro la cestella formata di palme di uno delli apostoli. » (1768, n° 53.) — « Un quadro d'argento con cristallo d'avanti, con entro la cestella formata di palme, che portava Gesù Christo. » (1768, n° 54.)

Or ces textes donnent lieu à quelques considérations également importantes.

Le *de sportis*, employé en 1402, est une locution assez vague par elle-même. Régulièrement, elle devrait s'entendre de fragments ou parcelles empruntés aux paniers apostoliques. Mais, en présence des objets, cette objection ne peut se soutenir et il faut traduire par *quelques-uns des paniers des douze apôtres*. Il est fâcheux que, dès cette époque, leur nombre n'ait pas été spécifié.

En 1602 et 1613, il existait quatre paniers, un attribué au Christ et les autres dits des apôtres. Au commencement du XIIIe siècle, on en comptait cinq. Comment se fait-il qu'en 1768 on n'en comptât plus que deux? Qu'avait-on donc fait des autres ? Pourquoi les tenait-on systématiquement à l'écart dans les armoires du chœur ?

La plus ancienne étiquette ne remonte pas au-delà du XVe siècle ; c'est bien tard pour une tradition qui s'accuse nettement dès le XIe. Les autres étiquettes ne sont pas antérieures au XVIIe siècle. Cependant je n'y verrais pas un argument de bon aloi contre l'authenticité des coufins, car j'ai

Digitized by Google

constaté que souvent les étiquettes ont été renouvelées dans des récognitions faites à différentes époques et presque toujours l'étiquette nouvelle calquait l'ancienne. Il est donc infiniment probable que les étiquettes les plus récentes reproduisent celles qu'elles ont remplacées et que deux fois elles ont été traduites en italien, pour être plus facilement rendues intelligibles. La diversité même des formules prouve que le scripteur ne s'est permis aucune modification dans le texte qu'il avait sous les yeux.

8. Passons maintenant à la description de chaque coufin en particulier.

Le premier et plus précieux des coufins est celui qu'une étiquette en parchemin, écrite au XVIIe siècle, désigne comme ayant appartenu au Christ.

Sanct. ^mi D. N, IESV christi

CISTELVLA.

Largeur : 0,26 c ; hauteur : 0,21 c. ; hauteur de l'anse : 0,16 c,

La forme est triangulaire, avec côtés légèrement courbes : la pointe terminale saillante au dehors, démontre clairement le procédé d'exécution. En effet, c'est de là que partaient les lamelles qui forment la contexture du coufin : aussi sont-elles solidement fixées ensemble.

Le dessin est celui de la feuille de fougère : on en compte onze rangs. La partie inférieure est teinte en jaune, le reste conservant la couleur naturelle du palmier. Le bord supérieur est doublé intérieurement sur un seul rang, à l'aide d'un replis, de manière à lui donner plus de force, cette partie étant plus exposée que les autres à se dégrader. L'anse se compose de cordelettes tordues, également en palmier, et est fixée au rebord par deux liens de même nature.

L'état de conservation est satisfaisant, sauf au côté droit qui a été emporté, à l'extrémité seulement sur une hauteur de quatre rangs.

Au fond du coufin on remarque une tache rouge, provenant certainement

Digitized by Google

de ce qui a pu y être déposé anciennement, comme serait un fruit trop mûr, un objet humide.

Le second coufin fut à l'usage d'un apôtre, ainsi que nous l'apprend l'étiquette, apposée au XVIIe siècle et libellée en italien : « Vno de' tre Cestelli de' SS. Apostoli. » Ainsi le trésor doit en posséder deux autres ayant eu, à l'origine, la même destination.

La largeur, à l'ouverture munie d'un replis de renfort est de 0,17 c., et la hauteur 0,16 c. Le travail est plus serré et plus fin qu'au coufin du Christ : la teinte est plus foncée et le dessin est élégamment différent. Ainsi les quatre premiers rangs sont en feuilles de fougère, vient ensuite un chevronné et la partie inférieure reprend les quatre rangs du bord supérieur : la pointe est rentrée en dedans.

Ce coufin a perdu son anse : déformé en arrière, déchiré en avant, il est, en outre, gravement endommagé au côté droit, où il présente une plaie béante.

Le troisième coufin est un des trois dont se servirent les apôtres. Nous sommes renseignés à cet égard par une petite étiquette en parchemin où le XVe siècle a écrit en gothique carrée et avec abréviations : « Sporta una ap (osto) lo(rum. »

Largeur : 0,20 c. ; hauteur : 0,23 c. ; hauteur de l'anse : 0,07 c.

L'aspect d'ensemble est celui d'un triangle allongé, à côtés arrondis ou plutôt d'une véritable ogive renversée. La pointe est rentrée de façon à ce qu'elle ne paraisse pas. Le travail est moins fin qu'au coufin précédent, mais beaucoup plus serré. Les feuilles de fougère se superposent sur quinze rangs : le rang supérieur se replie à l'intérieur pour renforcer le rebord. A la partie antérieure, deux lignes brunes accusent le chevron : elles se poursuivent en pointe de l'autre côté, où elles commencent à mi-hauteur du coufin.

La conservation serait parfaite, si l'anse n'avait été brisée : sa longueur n'est donc plus certaine, puisque nous n'avons que les deux amorces d'attache. La cordelette est faite de trois feuilles de palmiers tressées : elle est solidemment fixée au-dehors, par d'autres feuilles de palmier en trois endroits.

Le quatrième coufin d'une conservation irréprochable, est le troisième qui porte le nom des apôtres. Son étiquette en parchemin date du XVIIe siècle ; elle est en écriture cursive et en italien : « Vno de tre sportellini de SS. Apostoli. »

Les dimensions sont en hauteur : 0,21 c. et 0,27 c., avec l'anse, qui mesure elle-même 0,14 c. La largeur donne à l'ouverture, 0,13 c. et 0,11 c. à la naissance de la pointe.

Ce coufin, très finement exécuté, se fait surtout remarquer par son élasticité, ses nuances alternées, et sa forme très allongée. Le rebord offre le repli habituel et la pointe est rentrée à l'intérieur.

Digitized by Google

L'anse est formée de trois cordelettes tressées, terminées par deux boucles, lesquelles sont fixées au rebord. Chaque cordelette admet deux fils, l'un jaunâtre et l'autre alternativement bleu et rouge. En haut, trois lignes horizontales sont disposées en feuilles de fougère et huit en bas. Le coufin proprement dit ou sa panse est à peu près rectiligne sur les côtés, car il ne diminue sensiblement que vers la pointe. Cette partie est ornée de dessins dont les lignes ne sont pas droites, mais procèdent par saccades, vu la difficulté de les faire régulières. En examinant bien, je crois y voir des grappes de raisin, pendant à des arcades en cintre surbaissé, que supportent des colonnes à bases élevées. Les colonnes et les grappes se détachent en bleu ardoise sur le fond jaunâtre : toute la contexture est tressée également en bandes de ces deux mêmes couleurs.

Le décor de ce coufin diffère si notablement de celui des autres qu'il peut paraître d'origine suspecte. Toutefois, si l'on avait des doutes sur l'ornementation de ses flancs, qui pourraient faire songer à quelque produit arabe ou persan, la forme indiquerait probablement une origine antique. En effet, je crois y reconnaître, soit la *corbis*, soit la *corbula* dont Rich parle en ces termes : « *Corbis*, panier en osier, en forme de pyramide ou de cône, qui servait à plusieurs fins dans l'agriculture. Ses différents usages sont en général distingués par une épithète caractéristique ; ainsi *corbis messoria*, panier dont on se servait pour mesurer le blé en épis, par opposition au *modius*, dans lequel on le mesurait après qu'il avait été battu ; ou dans lequel les épis étaient ramassés par les moisonneurs, quand chaque épi était séparé de la tige avec un instrument dentelé comme la scie, au lieu d'être coupé avec la paille.

Dans une fresque du sépulcre de la famille des Nasons sur la voie Flaminienne, près de Rome, il apparaît plusieurs fois entre les mains de personnes occupées à des travaux rustiques : on peut le regarder comme un vrai spécimen de la *corbis* ou *corbula* romaine, en raison des usages auxquels il est employé, de l'analogie de sa forme avec les descriptions et parce qu'un panier de la même forme et de la même nature est employé maintenant par les paysans de Naples pour des usages semblables et appelé d'un diminutif du même nom, la *corbella*.

« *Corbula*, diminutif de *corbis* : petit panier employé pour ramasser des fruits, comme panier à pain et pour porter les plats de la cuisine à la salle à manger. » (*Dict. des Antiq. romaines et grecques*, p. 191, 192.)

Le cinquième et dernier coufin fut ainsi étiqueté au XVIIe siècle : « Sporte [1] trium discipulorum Domini Jesu Christi. » Ici il est question du coufin d'un des disciples du Sauveur. Mais comme les disciples étaient

1. On remarquera *sporte* au pluriel, ce qui serait assez irrégulier si l'inventaire de 1602 ne portait aussi *Sportulæ trium discipulorum*. Les deux autres existaient donc encore au XVIIe siècle, et le nombre des coufins aurait été ainsi porté à sept.

Digitized by Google

au nombre de soixante-douze et qu'aucun d'eux n'est spécialement nommé, il est impossible de préciser quels sont ces trois [1].

La hauteur est de 0,22 c. et la largeur de 0,19 à l'ouverture. J'y relève cette particularité qu'au bord supérieur est fixé un appendice en forme de segment de cercle, d'une largeur de 8 centimètres. Il devait se rabattre sur le coufin dont il formait le couvercle, ce qui le fait ressembler à une bourse.

Les tiges de palmier sont de deux nuances, l'une jaunâtre,qui est la couleur naturelle ; l'autre purpurine, qui a été obtenue par la teinture.

Le fond est pourpre, avec des dessins formant losanges qui se détachent en jaune à l'aide de trois raies. Les deux premiers rangs sont en feuilles de fougères, ainsi que les trois derniers, tandis que le milieu forme un chevronné.

La calotte sphérique, qui sert d'amortissement, a sa pointe dissimulée à l'intérieur : dans ses huit rangs en feuille de fougère, les bandes rouges et jaunâtres se succèdent trois par trois.

La forme générale est un triangle, à côtes courbes et allongées, avec pointe mousse. La texture est soignée et fine, mais un peu lâche d'exécution, ce qui laisse du jour entre les mailles.

La conservation ne laisse absolument rien à désirer, sauf l'anse qui a disparu.

9. Après cet exposé, convient-il d'admettre ou de rejeter l'authenticité des cinq coufins? A vrai dire, je serais plutôt porté vers l'affirmative. Cependant je dois avouer que, faute de termes adéquats de comparaison, la question ne peut être tranchée archéologiquement. Pour que la réponse au doute fût péremptoire et victorieuse, il serait essentiel de comparer avec d'autres objets similaires, d'une authenticité non suspecte et d'une date certaine ; mais ce rapprochement même avec des objets existants, n'établirait pas encore rigoureusement l'identité nécessaire pour la récognition *scientifique*, je ne dis pas *canonique*, car celle-ci se contente d'une authenticité morale plutôt qu'absolue. En effet, là les caractères intrinsèques d'époque manquent totalement. Nous ne sommes pas en face d'un produit artistique, mais d'une œuvre grossière, façonnée sans industrie et ne portant par elle-même aucune marque personnelle. C'est si vrai que le rédacteur du Catalogue de 1613 déclare expressément que le coufin ressemble de tous points à ceux que l'on faisait de son temps en Italie.

Essayons toutefois une justification archéologique.

Pour juger pertinemment ces cinq coufins, uniques en leur genre,car il n'en a pas été signalé d'autres dans aucun trésor d'église, force nous est de

1. L'Évangile emploie souvent le mot *disciple* dans le sens d'*apôtre*. Cependant, il est possible qu'il faille distinguer ici et avoir deux catégories de personnes différentes : autrement pourquoi le scripteur aurait-il écrit trois fois *apostoli* et changé ensuite pour inscrire *discipuli* dans un cas identique ?

Digitized by Google

recourir à des similaires plus anciens qu'eux. Or, au musée égyptien de Turin, si riche en monuments de toutes sortes, j'ai vu des sandales en feuilles de palmier, tressées de diverses manières, dont la plus simple est le réticulé. Sur l'une, les bandes rouges alternent avec les bandes jaunes. Les cordonnets sont tressés ou roulés.

Mais ce qui nous intéresse davantage, ce sont des corbeilles rondes ou triangulaires, rendues rigides par une armature, terminées en pointe et tressées en chevronné, faites évidemment pour être portées à la main. Quatre boucles montrent la manière dont s'attachaient les anses, car il devait y en avoir deux. Ce qu'on a pris pour un chapeau dont les rebords auraient entouré le cou, me semble plutôt une variété de corbeille.

Quoi qu'il en soit, les points de similitude avec les coufins de Monza sont les suivants : texture en feuilles de palmier, parfois teintes, cordonnets tressés, dessin chevronné. De l'Égypte, le type a pu fort bien passer à la Palestine, à moins que des procédés aussi primitifs n'aient été usités en même temps dans les deux pays, sans influence directe, quoique la Palestine ait souvent emprunté à l'Égypte les types de sa civilisation avancée.

10. Les coufins de Monza, par cela seul qu'ils ressemblent aux coufins fabriqués à toutes les époques, ne peuvent être datés rigoureusement par les données de la science actuelle. Aussi pour les faire remonter au premier siècle et à l'âge apostolique, nous n'avons d'autre preuve qu'une tradition écrite, écho peut-être de la tradition orale, mais qui ne fait pas son apparition avant le XIe siècle. Heureusement l'inventaire est antérieur à la première croisade, car on sait que ces expéditions pieuses et chevaleresques inondèrent l'Europe d'une foule de reliques, qui peuvent n'être pas fausses en tant que reliques, mais dont trop souvent les attributions sont insoutenables et l'identité impossible à affirmer, en présence de la répétition de la même relique en plusieurs lieux.

X. Barbier de Montault,
Prélat de la maison de Sa Sainteté.

Digitized by Google

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

L'ABBAYE D'ADMONT EN AUTRICHE.

MON RÉVÉREND PÈRE,

[redacted]E trouvant de passage à l'abbaye d'Admont, et y jouissant de l'hospitalité des moines, nos frères, je crois pouvoir vous adresser, pour le *Messager*, une petite notice sur ce vénérable monastère. Je n'ai pas besoin de parler de l'intérêt naturel qui s'attache à ce célèbre monastère d'Admont qui a rempli dans le cours de huit siècles, une si glorieuse mission ; un bénédictin désire quelque chose de plus ; il aime à voir les endroits sanctifiés par ses ancêtres, à y retrouver leurs traces, à recueillir les souvenirs des âges passés. C'est dans ces sentiments que je me préparai à visiter Admont.

A mesure que l'on approche d'Admont les rochers deviennent abruptes, dénudés, les masses noires de sapins qui couvrent les flancs des montagnes forment un étrange contraste avec la neige qui, pendant près de huit mois de l'année, recouvre les monts de Styrie. Mais la vallée d'Admont a aussi ses charmes, elle peut rivaliser de beauté avec les autres vallées de la Styrie. Nous arrivons à Frauenberg, la belle église de Maria Kulm s'élève majestueuse au milieu de la montagne; nous saluons au passage la madone du Kulemberg, en exprimant le désir de pouvoir bientôt gravir la côte bénie et d'aller prier au sanctuaire de Marie. Mais au fond de la vallée, nous apercevons les tours du moutier de St-Blaise: la vallée a retrouvé sa verte parure, tandis que les rochers qui l'entourent, sont encore couverts de neige. Admont approche toujours, nous distinguons bientôt l'église et les immenses bâtiments de l'abbaye, nous rasons le mur d'enceinte et descendons presque au pied du monastère.

Après avoir reçu de nos frères l'accueil le plus bienveillant, nous nous rendîmes à l'église et commençâmes l'examen du splendide monument que les moines d'Admont ont élevé depuis le terrible incendie qui dévora presque tout le monastère en 1865.

L'église actuelle d'Admont est la quatrième depuis la fondation de l'abbaye. La première, bâtie par l'archevêque Gebhard de Salzbourg, fut solennellement consacrée le 28 septembre 1074. La simplicité du monument et les dévastations causées dans la lutte des investitures, nécessitèrent la construction d'un nouvel édifice plus riche et plus spacieux. Cette seconde église fut bâtie en 1121. Malheureusement, dès 1152, dans la nuit du 10 au 11 mars, tandis que les moines chantaient Matines dans le chœur, un incendie terrible éclata et dévora la majeure partie de l'église. Le

Digitized by Google

moine Irimbert, qui plus tard devint abbé d'Admont, nous a laissé l'intéressant récit de cet incendie, dans son commentaire sur le livre des Rois, manuscrit de la bibliothèque d'Admont. (Sæc. XIII n° 16.) L'église fut restaurée dans le courant de la même année. L'abbé Henri II bâtit la troisième en style gothique et la fit consacrer en 1268. De cette église il ne reste que le presbyterium actuel. Lors de la Renaissance, ou plutôt dans la période baroque, le « Munster » d'Admont dut subir aussi quelques modifications, de sorte qu'avant l'incendie de 1865, l'église pouvait présenter aux amateurs d'antiquités, une curieuse collection de produits de toutes les époques : soubassements des tours et portails romans, vaisseau de la période de transition, presbyterium gothique, voûtes, élargissements et revêtements baroques du XVIIe siècle. L'incendie du 27 avril 1865, réduisit en cendres cet édifice, à l'exception du presbyterium. Les célèbres orgues, les autels de marbre, les cloches furent la proie des flammes. Un seul autel fut sauvé: celui de la sainte Vierge, avec les gracieuses sculptures de Stammel. Le tableau de l'Immaculée Conception d'Altomonte qui ornait cet autel, fut miraculeusement conservé: le voile de gaze qui recouvrait le tableau et que les flammes consumèrent en partie, projetait sa chaleur sur le tableau à l'huile, et néanmoins, le tableau resta intact. Ce tableau se trouve encore à présent à l'autel de la sainte Vierge; le voile est conservé au trésor.

Aussitôt après l'incendie, l'abbé Carloman Hieber s'occupa tout d'abord de l'église : l'ingénieur Bücher fut chargé des plans. L'église d'Admont, exécutée sur le modèle de la cathédrale de Ratisbonne, mesure 224 pieds de long sur 56 de large et repose sur 28 colonnes. Toutes les bases de ces colonnes sont de syénite poli, les chapiteaux sont de grès. Vue de l'extérieur, l'église présente un splendide aspect : Décoration variée des galeries, deux tours gracieuses richement ornées de clochetons et de baldaquins, le grand portail aussi richement décoré et qui doit recevoir son dernier complément par les statues qui orneront ses diverses niches, enfin les deux portails romans heureusement conservés aux côtés nord et sud des tours.

La décoration intérieure de l'église répond admirablement au style de l'édifice : tout y est en style gothique et d'une richesse peu commune. Au-dessus du maître-autel, adossé contre l'abside, s'élève la belle statue de St Blaise, patron du monastère : cette statue est en pierre blanche de Hongrie. Le maître-autel est de marbre blanc de Nabresina, le retable en bois de chêne est un travail d'Ignace Brandstetter de Vienne, qui exécuta aussi les autels de la Sainte-Vierge, de la Ste-Croix, les stalles, la boiserie de l'orgue et les diverses portes de l'église. Les nouvelles orgues, exécutées par Mauracher de Salzbourg, ont 48 registres : c'est « un véritable chef-d'œuvre », disent les artistes ! Le presbyterium a cinq vitraux dont trois représentent la vie de la Ste Vierge, œuvre essentiellement moderne et bien loin de l'art du moyen âge ! Des huit cloches d'Admont, la plus grosse pèse 8000 livres.

Digitized by Google

En somme l'église d'Admont est une véritable perle pour la Styrie. Malgré les beautés de ce monument, le peuple n'en est pas trop satisfait ; la raison en est simple : le peuple ne saisit guère l'esthétique des seules formes architectoniques; il faut quelque chose d'approprié à son intelligence, il lui faut le langage des images et des couleurs. Or, l'église d'Admont, qui, considérée au point de vue architectural est un petit chef-d'œuvre complet en soi, ne présente jusqu'ici aucune peinture, à part les vitraux du presbyterium et personne ne pense à polychromer le monument.

De l'église nous nous rendîmes au second sanctuaire d'Admont, je veux dire, à la célèbre bibliothèque, dont un moine d'Admont, fier du trésor confié à sa garde, écrivait il y a près d'un siècle :

Jactarunt veteres septem miracula mundi,
Octavo nostra est bibliotheca loco.

Nous entrons par une antichambre où se trouvent les livres d'homilétique. La bibliothèque d'Admont est une salle de 70 mètres de long sur 13 de large, divisée à la partie centrale par une rotonde à laquelle viennent se réunir des deux côtés deux longues salles rectangulaires. Tout y est vie : 60 fenêtres laissent pénétrer dans la salle une lumière tempérée qui vient éclairer les fresques du plafond, le marbre brillant du parquet et animer les statues qui décorent la salle. Douze colonnes corinthiennes soutiennent la rotonde. Une galerie à grillage doré s'étend autour des deux salles rectangulaires. Toutes les surfaces des murs, les embrasures des fenêtres, tant de la grande salle que de la galerie sont occupées par les rayons : le nombre des armoires est de 140. La bibliothèque fut bâtie par l'abbé Antoine II de Mainesberg de 1735 à 1740, sur les plans de l'architecte Gotthard Hayberger. En 1772 l'abbé Matthieu Offner chargea le peintre Barthélemy Altomonte de la décoration du plafond. Je n'entreprendrai pas de décrire ces peintures ; car l'époque où elles furent exécutées dit d'avance que l'on doit s'attendre à y retrouver tout le symbolisme audacieux des peintres du siècle dernier. Le plafond de la salle est composé de sept voûtes en rotonde, dont chacune forme un groupe distinct de décorations.

Je passe aux véritables trésors de cette bibliothèque, à ses livres et à ses manuscrits. Tout y est de nature à satisfaire : le goût a dirigé la distribution des rayons, la science le choix des ouvrages. En entrant par le portail du sud, nous avons la disposition suivante : médecine, sciences naturelles, histoire profane, antiquités, géographie, ethnographie, exégèse, droit canon, pastorale, liturgie, ascèse, incunables, manuscrits, à droite; à gauche, histoire ecclésiastique, dogmatique, morale, polémique, patrologie et patristique, bibliographie, belles-lettres, classiques latins et grecs, philosophie et droit civil. A la galerie, chacune de ces matières est encore représentée ; on y a placé en outre la littérature étrangère et orientale. Les divers catalogues se trouvent dans la salle de travail du bibliothécaire. Le nombre des imprimés

Digitized by Google

est de 80,000, celui des manuscrits, du IXe siècle au XVIe, de 966, celui des manuscrits, du XVIe au XIXe, d'environ 400. On y trouve naturellement bon nombre de manuscrits, œuvres des moines d'Admont: Godefroid et Irimbert au XIIe siècle, Engelbert au XIVe sont assez connus. Les incunables sont au nombre de 624. Le bibliothécaire Dom Jacques Wichner s'occupe actuellement du catalogue de ces incunables et de diverses études relatives aux premières années de l'imprimerie. La bibliothèque est en général pourvue des meilleurs ouvrages modernes ; malheureusement le peu de ressources dont peut disposer le monastère depuis le terrible accident de 1865 ne permet pas d'entretenir la bibliothèque dans les proportions exigées par son état actuel.

Dom Jacques Wichner, bibliothécaire et archiviste de l'abbaye est connu dans le monde littéraire par ses travaux sur Admont, en particulier par la belle histoire de cette abbaye. Rien qui, dans son extérieur, trahisse l'aridité de ses recherches, mais la plus gracieuse bienveillance est l'un de ses caractères distinctifs. Le Rme Prélat d'Admont nous fit, lui aussi, l'accueil le plus fraternel. Dom Zénon Muller sent déjà le poids des années s'appesantir sur lui et plus encore celui des soucis qui n'ont cessé de lui rendre pénible son administration. L'incendie de 1865 dévora l'église, le monastère et bon nombre de maisons avoisinantes. Il fallut tout restaurer : des centaines d'ouvriers se mirent à l'œuvre ; en trois ans l'église était bâtie. Le monastère est en grande partie terminé, mais il reste encore beaucoup à faire. En outre, que de soucis pour l'entretien d'un monastère aussi vaste, pour le patronat de 40 paroisses, pour les écoles, etc. et enfin pour l'État, car Admont doit verser annuellement dans la caisse du fonds dit *de religion* l'importante somme de 60,000 florins !

Le mercredi matin, nous assistâmes à la messe de 7 heures chantée par la maîtrise du monastère. Les enfants, au nombre de vingt à trente, sont élevés gratuitement au monastère, où ils font leurs quatre premières années d'études ; ils les complètent alors dans un gymnasium, et souvent après leurs humanités ils entrent au noviciat de l'abbaye.

La pluie qui n'avait cessé de tomber le matin nous engageait à profiter des heures de la matinée pour nos travaux à la bibliothèque. Vers 10 heures la neige vint encore nous enlever le dernier espoir de pouvoir sortir. « Bon signe ! » dit alors le bibliothécaire à notre grand étonnement, « vous pourrez sortir dans l'après-midi. » En effet, vers 11 heures, les nuages se dispersèrent et firent place à l'azur du ciel. Nous profitâmes donc du beau temps pour faire après le dîner la visite des jardins de l'abbaye, et pour jouir quelque temps du paysage du haut d'une terrasse. De là nous pouvions contempler la belle vallée d'Admont et suivre le cours de l'Enns à travers les vertes prairies de Hall et de Weng.

Le jeudi matin, tandis que Dom Didier visitait avec un frère convers artiste les ateliers de sculpture, je me rendis à la bibliothèque où de nou-

Digitized by Google

veau je pus consulter différents ouvrages et en particulier les manuscrits de Rupert de Deutz qui sont ici au nombre de treize, dont onze du XIIe siècle et deux du XIIIe. Je laissai ces deux derniers pour une étude postérieure et parcourus alors la belle bible du XIe siècle, don du fondateur de l'abbaye. Dom Didier examina très longtemps cet intéressant manuscrit à cause des riches miniatures qui s'y trouvent. Les marges de la plupart des feuilles de cette bible contiennent les hymnes ecclésiastiques avec neumes. Les manuscrits neumatiques sont du reste assez nombreux à Admont. L'après-midi nous visitâmes le trésor. Certes en fait d'antiquités, nous n'y trouvâmes pas les richesses de St-Pierre de Salzbourg, mais certaines pièces méritent cependant d'être signalées. Et tout d'abord je dois mentionner le célèbre « ornement aux perles », ouvrage d'un fini de broderie étonnant. Les figures et spécialement les têtes qui y sont brodées, sont d'une excessive délicatesse de couleur, comme l'art moderne ne peut en produire: les ornements furent exécutés pour l'abbé Adalbert (1675-1696), par un frère convers de l'abbaye, où devait se trouver à cette époque une école de broderie. La crosse de saint Gebhard de Salzbourg (XIe siècle) dont la volute est en ivoire, et la célèbre mitre du XIVe siècle attirèrent spécialement notre attention.

De là, tandis que Dom Didier poursuivait l'examen des œuvres d'art, je me rendis aux archives avec Dom Jacques Wichner. Les archives d'Admont ne sont plus ce qu'elles étaient, il y a vingt ans, l'arsenal de huit siècles. L'incendie de 1865 en a dévoré la majeure partie: ce qui a été sauvé et recueilli dans les presbytères et dépendances du monastère forme le noyau des archives actuelles. Néanmoins le nombre des documents est encore considérable. Si un grand nombre d'originaux a disparu, on en a du moins conservé des copies. Le tout est admirablement disposé et témoigne de la dextérité et de l'application de l'archiviste. Dans cette salle se trouvent aussi d'anciens plans du monastère d'Admont qui avant 1865 ne comprenait pas moins de sept cours intérieures. Le Père archiviste appela surtout mon attention sur les rouleaux des morts, *rotulæ ;* Admont en possède quinze ; la plupart du XVe siècle. Dom Wichner a publié le plus intéressant l'an dernier dans les « *Studien* ». Un rotulifère d'Admont au XVe siècle alla visiter jusqu'aux monastères de Liège ! Je ne pus qu'admirer l'obligeance du Père bibliothécaire qui ne voulut pas me faire grâce d'un de ses trésors.

Le lendemain, vendredi, n'ayant pu trouver le bibliothécaire et ayant presque fini nos recherches, nous voulûmes profiter du beau temps pour faire une excursion aux environs d'Admont. Le Père hôtelier nous proposa d'aller à *Röthelstein*. Nous acceptâmes cette proposition avec joie et reconnaissance. *Röthelstein* est une dépendance de l'abbaye, située à 2658 pieds de haut, et présentant l'aspect le plus romantique que l'on puisse imaginer. Nous tentâmes l'ascension vers 10 heures. Du haut de la montagne, nous

Digitized by Google

avions vue sur la belle vallée d'Admont que le soleil éclairait alors de ses doux feux. Cette vallée entourée de hautes montagnes s'étend dans la direction de l'Ouest à l'Est, atteint sa plus grande largeur dans les communes d'Admont et de Hall, se resserre peu à peu dans celles de Weng et de Kruman, et se termine par le célèbre « *Gesäuse* », défilé très étroit d'une longueur de deux milles jusqu'à Hieflan, où l'Enns ne peut se frayer qu'avec peine un passage. Au Nord et au Sud viennent déboucher deux autres vallées qui forment avec la vallée d'Admont une croix, dont le monastère est comme la partie centrale. De tous côtés des masses imposantes de rochers. Au Sud-Est l'on aperçoit le *Kalbling*, haut de 6360 pieds, ayant à ses côtés le *Sparafeld* (7083 p.). A l'Est, s'élèvent en face des Alpes de *Johnbach* le grotesque *Kampel*, le *Reichenstein* (6829 p.) et l'imposant « *Portail* » (7200 p.). C'est dans une des idylliques solitudes de cette montagne que le célèbre abbé d'Admont, Engelbert (1297-1327) aimait à se retirer pour vaquer à l'étude et à la contemplation. Au Nord, les rochers abruptes forment comme une muraille infranchissable où l'Enns, arrêté à chaque instant par des masses colossales de rochers, peut avec peine poursuivre son cours paisible. A l'Est s'élève majestueux le *Buchstein* (7008 p.), ayant devant lui le *Haffawald* (3929 p.), au pied duquel se trouve le village de Weng. La commune de Hall présente une vue encore plus intéressante. Quatre pics élevés lui servent de remparts: le *Natterriegel* (6542 p.), la « tour des sorcières », le *Scheiblingstein* (6932 p.), et le *Pyrgasmauer*(7199 p.), c'est la limite de la Styrie; au-delà c'est la Haute-Autriche. Au pied de ces montagnes s'étend le village de Hall aux prairies verdoyantes. Au Nord-Est les montagnes sont couvertes de forêts de sapins et viennent se terminer à l'Ouest en ovale à la belle colline du *Kulemberg*. Mais *Röthelstein* semble nous inviter à gravir la montagne et à jouir quelque temps de ses beautés.

Le château de *Röthelstein*, bâti par l'abbé Urbain, en 1655, est à mi-côte de la montagne au milieu d'une forêt de sapins. Du haut de la terrasse on a la vue la plus magnifique sur la vallée inférieure de l'Enns. Les bois épais de sapins vont se perdre dans la profondeur de la vallée, le fleuve poursuit silencieusement son paisible cours; des deux côtés, les fières montagnes couvertes de neige font miroiter au soleil leur splendide vêtement de soie blanche.

Le *Lichtmessberg* est célèbre dans l'histoire par le meurtre de l'abbé Henri II d'Admont en 1297 et par une belle légende relative à la fondation de l'abbaye.

C'était en 1074, dans une maison située au pied du *Lichtmessberg*, vivait un impie que les populations d'alentour disaient être en rapport avec le diable. L'esprit infernal lui avait confié la mission de prêcher l'immoralité. Afin de corrompre le peuple et de l'attirer à ses sermons, le missionnaire de Satan répandait de l'or à profusion et faisait cadeaux sur cadeaux, les

Digitized by Google

uns plus précieux que les autres. Le diable n'est-il pas le plus riche propriétaire du monde et l'orfèvre le plus habile? Bien plus, le démon lui avait révélé les secrets de la médecine, et les cures merveilleuses qu'opérait son disciple étaient de nature à captiver la bienveillance des montagnards et à leur faire renier la doctrine du Christ. Un coq énorme que les gens de l'endroit prenaient pour le diable même, appelait matin et soir, du haut du toit, par ses cris perçants, le peuple aux sermons diaboliques.

Or, il arriva qu'en l'an 1072 l'archevêque Gebhard de Salzbourg se rendit dans la vallée d'Adamunda, examinant soigneusement la contrée et cherchant un emplacement convenable pour y fonder un monastère bénédictin. A cette nouvelle, l'impie ne put contenir sa fureur: « Quoi! des moines? des fils de Benoît dans la vallée d'Adamunda! Jamais, non jamais! » Cependant de nombreux essaims d'ouvriers étaient arrivés à Adamunda; du lever au coucher du soleil le bruit des marteaux et des truelles retentissait sur la rive droite de l'Enns. En deux ans, un beau moutier avec sa belle tour s'éleva gracieusement vers le ciel; déjà l'on songeait à y placer les cloches et l'on parlait du jour prochain de la consécration de l'église.

C'en était trop. Le moment était décisif: laisser les moines s'établir librement à Admont, c'était se soumettre à une guerre inévitable et s'exposer à une défaite certaine. Que faire? le seul plan possible, la seule résolution à prendre était de détruire le monastère naissant. Le plan concerté, la résolution ne tarda pas. Un jour, l'impie accompagné de deux adeptes et de son inséparable coq gravit un pic du *Lichtmessberg*. Le conciliabule ne dura pas longtemps. A peine le maître eut-il proposé son plan que les deux disciples y applaudirent et décidèrent que le dessein devait s'exécuter le lendemain: « Pierres deviendrons-nous, s'écrient-ils, avant que la cloche n'appelle au chœur les fils de Benoît. » Soudain, du pied de la montagne s'élèvent des mugissements terribles; on eût dit que les vagues en furie se précipitaient contre les rochers, la montagne tremble, le coq disparaît, l'impie et ses deux disciples sont changés en pierres.

Dans la vallée, les cloches du moutier de Saint-Blaise lançaient joyeusement dans les airs leurs notes argentines, et les fils de St-Benoît chantaient au chœur les louanges du Seigneur.

J'aimais en descendant la côte, à me rappeler cette belle légende, et je pensais à l'histoire d'Admont depuis le jour où l'archevêque de Salzbourg, réalisant le dessein d'une pieuse veuve, venait jeter au sein de la solitude les fondements du célèbre monastère. Depuis huit siècles Admont subsiste, après avoir subi le sort de toutes les institutions humaines. Son histoire est celle de chacun de nous: joies et douleurs alternent sans cesse dans la vie des individus comme dans celle des institutions. Mais que de grandeurs dans le lointain des âges! que de souvenirs glorieux dans le cours de huit siècles! Centre de vie religieuse, asile pendant la lutte des Investi-

Digitized by Google

tures, sans cesse ouvert aux défenseurs de la cause du grand pape bénédictin saint Grégoire VII, école d'abbés et foyer des sciences et des arts : tel fut Admont du XIe au XIIIe siècle. Admont avait alors pour abbés, un Godefroid, un Irimbert, excellents interprètes des Saintes Écritures. Déchu de sa splendeur au XIIIe siècle, relevé par l'énergique abbé Henri II à la fin de ce même siècle, illustré par l'abbé Engelbert, véritable encyclopédiste du XIVe siècle, par l'étendue et la profondeur de ses connaissances, Admont subit l'influence délétère du protestantisme qui cherchait à pénétrer dans les anciens monastères et eut pu succomber dans cette tempête furieuse, si Dieu ne lui avait donné un sauveur dans la personne de l'abbé Jean IV Hofmann moine de St-Lambert, et abbé d'Admont de 1581 à 1614. Le monastère retrouva sa splendeur aux XVIe et XVIIe siècles. C'est de cette époque que date la bibliothèque et ses riches trésors, les splendides ornements et tant d'objets précieux qui furent la proie des flammes en 1865. Admont a donné un grand nombre d'écrivains depuis deux siècles; bon nombre de ces moines furent professeurs à l'université bénédictine de Salzbourg. De nos jours encore les religieux déploient une grande activité littéraire : l'on connaît les travaux des Pères Muchar, Fuchs, Peinlich, Wichner etc. Daigne Dieu, saint Benoît et saint Blaise conserver longtemps encore l'abbaye d'Admont et lui permettre de retrouver un jour la splendeur des siècles passés!

Tout en songeant au passé d'Admont, j'étais descendu de la montagne et avais retrouvé mes deux confrères. Nous approchions du mur d'enceinte du monastère. Dans la niche de l'un des bastions du mur d'enceinte, je remarquai un lion de pierre tenant dans ses griffes un enfant qu'il paraît vouloir dévorer. La légende rapporte qu'autrefois un lion avait établi son séjour à Admont et causait d'énormes ravages. On montre encore près de l'ancienne sacristie un caveau, que l'on appelle le « Caveau du lion » et qui aurait servi de repaire à cet animal féroce.

Après le dîner, Dom Didier me proposa de faire le pèlerinage de *Frauenberg*. J'acceptai volontiers. A 1 ½ heure nous nous dirigeâmes vers la chapelle de Frauenberg, située à une lieue et demie du monastère. Nous suivions le cours de l'Enns en récitant notre bréviaire et le chapelet. Frauenberg ou Kulemberg est un sanctuaire situé au sommet d'une colline verdoyante dont l'Enns baigne le pied. Son origine est racontée comme suit par Ebendorfer dans son *Chronicon Austriæ* : « En 1404 l'Enns déborda et envahit toute la vallée, emportant dans son cours une statue de Marie que les flots déposèrent au pied du Kulemberg. Trois fois l'abbé Hartnide d'Admont la fit transporter dans l'église abbatiale et trois fois, au lendemain de la translation, on la retrouva sur le sommet du Kulm. L'abbé y vit une manifestation divine et fit construire au sommet de la montagne un sanctuaire à Marie. Ce sanctuaire étant devenu un centre de dévotion, la chapelle devint trop étroite et l'abbé songea à en bâtir une plus vaste dont il jeta les fondements le 9 juin 1410. »

D. U. B.

Digitized by Google

LA FÊTE DE ST VICTOR III. — Le 16 de ce mois, nos confrères du Mont Cassin ont célébré la fête du plus grand de leurs abbés après notre bienheureux Père. Didier en effet fut au XIe siècle le restaurateur de l'archi-abbaye ruinée par les guerres et les pillages des siècles précédents. Après avoir gouverné pendant vingt-huit ans le Mont Cassin, dont il rebâtit les édifices et la Basilique, avec une splendeur inconnue jusqu'alors, il fut élu pape (1) en 1086, à la mort de St Grégoire VII, dont il était l'ami, et auquel il était digne de succéder. Il refusa pendant une année entière la tiare, et ne se rendit qu'en voyant le schisme augmenté par son refus. Son pontificat fut court, mais bien rempli. Sentant sa fin approcher, il se fit transporter dans son monastère bien-aimé, y fit creuser son tombeau dans la salle du chapitre, et mourut trois jours après (16 sept. 1087). Son corps se conserve sous l'autel de la chapelle qui lui est dédiée dans la Basilique du Mont Cassin.

En 1887, les moines du Mont Cassin célébreront, si Dieu le permet, le huitième centenaire de cette mort précieuse devant Dieu. Saint Victor III est fêté non seulement sur la sainte montagne, mais encore au monastère de la Cava, où il fut moine quelque temps, dans l'île de Tremiti, et dans plusieurs monastères de France et d'Allemagne. Nous faisons des vœux bien sincères pour que cette fête d'un des plus grands papes de notre ordre soit bientôt célébrée par tous les fils de St-Benoît.

ON nous écrit de Rome:

Un fait qui touche de près l'ordre bénédictin s'est passé dernièrement à l'audience accordée par Sa Sainteté aux nouveaux cardinaux, après la cérémonie de la remise de la barette. Le cardinal Melchers ayant fait mention du monastère du Mont Cassin où il venait de séjourner, le Saint Père prit occasion de là pour faire l'éloge du passé et du présent de la célèbre abbaye; puis il parla de l'Ordre de Saint-Benoît en général, des grands services qu'il avait rendus à l'Église et de ceux qu'il était en droit d'en attendre encore. Il nomma tout spécialement la Congrégation bénédictine de Beuron, exprimant ses regrets qu'elle ne fût plus à même, depuis les lois de mai, d'exercer sa bienfaisante influence en Allemagne, comme elle le fait actuellement en Autriche. Puis il parla de l'abbaye de Fort-Augustus dans la lointaine Écosse, louant ses aspirations vers la discipline et les observances de la congrégation susdite, et disant qu'il attendait un grand bien pour l'Écosse, de cette fondation récente. Il fit aussi mention de la Congrégation anglaise de l'Ordre de Saint-Benoît, faisant allusion à certains faits récents qui la concernent et dont Sa Sainteté attend le meilleur résultat. — Il termina enfin son entretien en revenant au Mont Cassin, laissant les cardinaux dans un grand étonnement de ce que Sa Sainteté ne les avait entretenus que de l'Ordre de St-Benoît.

1. Sous le nom de Victor III.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

ITALIE.

C'EST vraiment une noble et belle institution que celle de *la Société de la Jeunesse catholique italienne*, à laquelle est affilié le cercle de Saint-Pierre à Rome. Cette société constitue par toute l'Italie une véritable milice laïque du Pape. Elle prend l'initiative et se charge de l'organisation de toutes les œuvres d'enseignement, de tous les pèlerinages, de toutes les institutions sociales et chrétiennes recommandées par le Saint-Père. Toutes les villes ont leur cercle, véritable foyer d'apostolat pratique. Les membres actifs forment comme une congrégation spéciale de jeunes gens. Ainsi, la jeunesse italienne trouve dans des œuvres fécondes, dans des travaux de dévouement et de charité un aliment utile à son activité. Le président général de la société est M. l'avocat Perrichetti ; son dévouement n'est pas moindre que celui du commandeur Acquaderni de Bologne, dont la présidence fut si éclatante.

***

Mais, à côté de ces œuvres de vie et de rénovation, il est bien douloureux de voir se perpétrer sans cesse de nouvelles profanations sacrilèges dans cette terre d'Italie si riche en souvenirs chrétiens.

C'est à la tombe du pape Clément IV que se sont attaqués dernièrement à Viterbe, dans les États de l'Église, quelques misérables ayant à leur tête les autorités locales. Il y a là une preuve nouvelle de la situation intolérable que les sectaires ont faite au Vicaire de JÉSUS-CHRIST.

Élu Pape en 1265, à Pérouse, il mourut à Viterbe en 1268, et il y fut enseveli dans l'église de Sainte-Marie-*dei-Gradi*, desservie par les PP. dominicains. En 1793, lors de l'invasion des révolutionnaires français, le tombeau de Clément IV avait été ouvert, mais on n'osa pas toucher aux restes mortels du pontife. Ce suprême attentat était réservé aux révolutionnaires italiens. Après avoir enlevé aux PP. dominicains l'église monumentale de Sainte-Marie-*dei-Gradi*, ils y ont commis toutes sortes de dévastations, auxquelles ils viennent de mettre le comble en profanant ce que les plus féroces vandales eussent respecté. C'est à la faveur des ténèbres et dans le plus grand secret, de crainte sans doute de soulever l'indignation des catholiques de Viterbe, que le crime a été perpétré.

Pendant la nuit, quelques ouvriers, conduits par le secrétaire et l'ingénieur de la municipalité, ont mis la main à la démolition du mausolée de Clément IV. Bientôt on trouva à l'intérieur l'urne en marbre qui en contenait une autre en bois, et, celle-ci ayant été ouverte, on aper-

Digitized by Google

çut la dépouille du pontife, dont les ossements retraçaient encore par leur disposition régulière la forme primitive du cadavre. On suspendit alors l'œuvre arbitraire et sacrilège; mais, dès le lendemain matin, le sous-préfet et le syndic, prévenus de la chose, se rendirent sur les lieux et, sans autre formalité, ils firent enlever au squelette le riche anneau pontifical qu'il portait encore, les gants, les sandales, les agrafes de la chape et l'étole; puis les ossements ont été pris et jetés pêle-mêle dans une cassette que l'on a emportée au palais municipal, d'où elle sera envoyée, dit-on, à la pinacothèque ou musée de l'ancienne église de Saint-François, et tout cela a été fait sans que l'on ait même pris la peine de rédiger le moindre procès-verbal constatant l'authenticité des restes mortels de Clément IV si audacieusement profanés.

***

Le centenaire de saint Grégoire VII, qui vient de se célébrer dans l'Église spécialement par les catholiques italiens, avec un religieux enthousiasme, nous rappelle à la mémoire un autre centenaire qui, s'il plaît à Dieu, sera célébré en pompe solennelle, à Mantoue, le 18 mars de l'année prochaine. Nous voulons parler du huitième centenaire de saint Anselme, de cet évêque illustre qui, à l'égal de Grégoire, et en même temps que lui, a été l'intrépide défenseur de l'Église qu'il fallait purger de la double plaie du concubinage et de la simonie, dont il fallait défendre les droits, qu'il fallait débarrasser de chaînes injustes et séculaires.

Contraint d'abandonner son troupeau infidèle et de quitter son siège de Lucques, saint Anselme se réfugia à Mantoue, dirigé par un dessein adorable de la Providence. Là, il fut créé légat par le Pape, avec les pouvoirs les plus amples sur toute la Lombardie; là, il fut choisi comme conseiller de ses États et directeur de sa conscience par la grande comtesse Mathilde, l'honneur de son sexe, le soutien de la Papauté, la mère, bien plus que la souveraine, d'une grande partie de l'Italie.

Mûr pour le ciel, il rendit sa grande âme au Seigneur à Mantoue et sa bienheureuse mort fut suivie de nombreux et étonnants miracles, dont le plus grand est l'état de son corps reposant intact depuis huit siècles sous le grand autel de la cathédrale.

Et les habitants de Mantoue, chaque année, quand revient le 18 mars, pleins de reconnaissance pour la protection qu'en maintes circonstances leur a manifestée saint Anselme, se rendent nombreux et pieux sur sa tombe, et lui demandent de présider à leurs jours de joie et de les rendre courageux dans les jours d'affliction.

Ce n'est donc que justice de célébrer par des fêtes solennelles le huitième centenaire de la mort d'un saint si cher à l'Église qu'il a illustrée par ses vertus et par ses écrits.

Digitized by Google

ESPAGNE.

LA pauvre Espagne si terriblement éprouvée déjà par la guerre civile, les inondations et les tremblements de terre, est en proie à un nouveau fléau : le choléra décime sa population épouvantée. Compatissons au malheureux sort de nos frères, et secourons-les dans la mesure de nos moyens, selon le précepte divin de la charité chrétienne.

Ces fléaux matériels ne seraient-ils point l'effet des désordres moraux qui agitent la catholique Espagne depuis nombre d'années? L'histoire nous apprend que Dieu châtie les nations dans sa miséricorde, pour les ramener à lui.

***

Non, l'Espagne ne peut cesser d'être catholique. Ses principes séculaires se manifestent à chaque instant dans l'élite de son excellente population. Dernièrement encore un bel exemple nous est venu de la jeunesse catholique, en protestation contre de récents scandales dont la responsabilité ne doit incomber qu'à ceux qui en sont les auteurs.

Chacun se souvient encore du scandale donné dernièrement à Madrid par le discours ouvertement athée du professeur Moyrata. Il a fait école: ses disciples semblent vouloir continuer cette provocation sacrilège. Ils ont eu la belle pensée de solenniser le centenaire d'un religieux apostat, d'un panthéiste fanatique, d'un négateur du Christ, d'un hérétique impénitent qui eut nom Jourdan Bruno, et mourut en 1600 de la main du bourreau, en repoussant avec une fureur satanique le crucifix que lui offraient, avec la paix et le pardon, les ministres du Christ.

Mais un cri de protestation indignée est parti de plusieurs coins de l'Espagne De Saint-Jacques de Compostelle principalement, auprès du tombeau béni du saint Apôtre qui apporta à l'Espagne la bonne nouvelle, a été lancée la première et la plus énergique protestation.

Voici ce document, qu'ont sans distinction couvert de leurs signatures les diverses facultés de Saint-Jacques :

UNIVERSITÉ DE SAINT-JACQUES

PROTESTATION SCOLAIRE.

Nous, étudiants catholiques de l'Université et des écoles officielles de Saint-Jacques, nous venons de lire avec une indicible surprise le deuxième numéro du journal universitaire libre-penseur, intitulé : l'*Université*, ainsi que l'excitation signée par quelques messieurs inscrits dans les établissements d'institution publique de Madrid.

Cette double publication a pour but, en apparence, de célébrer la mémoire de Jourdan Bruno, mais en réalité d'envelopper dans une profession de foi anticatholique tout le noble corps des étudiants espagnols. Il y a dans ces deux documents une solidarité qui appelle notre virile protestation.

Digitized by Google

Les Universités espagnoles ne sont pas anticatholiques, non, mille fois non. Voilà notre réponse. Telle sera aussi, nous l'espérons, celle de nos frères appartenant aux plus glorieuses Universités. L'agitation universitaire, à laquelle nous prîmes part en novembre, ne fut pas anticatholique.

Alors nous protestâmes pour défendre des camarades maltraités par les agents de l'ordre public.

Les messieurs incrits à Madrid qui signent la proclamation pour célébrer l'anniversaire de la mort de Jourdan Bruno, ne sont point nos camarades. Ils peuvent adresser leur appel à ceux qui approuvent ce religieux qui foula aux pieds ses vœux, et qui, comme panthéiste, nia la liberté.

A nous, nés sur le sol du premier roi catholique de l'Occident, élevés auprès du tombeau du grand apôtre saint Jacques, successeurs de ces écoliers qui, formant un bataillon *littéraire*, défendirent valeureusement la religion et la patrie, le seul silence devant cette provocation semblerait une malheureuse complicité dans cette indigne farce qui, sous prétexte d'un anniversaire, veut faire croire à l'athéisme du corps universitaire espagnol.

Se taire, quand on nie notre foi, serait nier tacitement JÉSUS-CHRIST ; or, JÉSUS-CHRIST, nous le confessons à la face du monde entier.

Nous repoussons énergiquement le monopole d'infection qui, de Madrid, voudrait se répandre.

Entièrement étrangers à la politique, mais entièrement unis dans la sainte concorde de pensées et d'actions :

Nous affirmons croire, confesser et professer la religion catholique, apostolique et romaine, telle que nous la proposent l'Église et le Saint-Siège, avec tous ses dogmes, tous ses enseignements et ses doctrines.

Nous affirmons condamner entièrement toutes les erreurs que condamnent l'Église catholique et son chef infaillible.

Il est temps que les camps soient tranchés.

Ceux qui ne renient point les promesses faites au baptême, ceux qui portent le Christ dans leur cœur et le signe de la croix sur le front, ceux-là sont avec nous.

Quant à ceux qui sont marqués du signe de la bête de l'Apocalypse, ou pactisent avec les honteuses compromissions, ou qui professent de criminelles tolérances, ceux-là, nous ne les connaissons pas.

Nous invitons nos frères les étudiants de Oviedo, fils de Cavadonga ; de Sarragosse, dévots del Pilar ; de Barcelone, compatriotes de Balmès ; de Valence, fière de Louis Vives ; de Valladolid, rendue si grande par saint Fernand ; de Salamanque, illustrée par Fra Luis de Léon et Melchior Cano; de Séville, berceau de saint Isidore ; de Grenade, où vit le souvenir de la reine catholique, et même ceux de l'université de Madrid, sœur de l'Université fondée par le grand Cisneros, afin qu'ils fassent entendre leurs énergiques et vigoureuses protestations contre une si grande ignominie.

A cette heure où les susdits étudiants osent prétendre que les Universités

Digitized by Google

espagnoles sont anticatholiques, nous devons donner au monde une puissante preuve de notre foi.

Honneur à ceux qui ne renient pas la foi de leurs pères, cette foi qui fit de l'Espagne la première nation du monde.

Saint-Jacques de Compostelle, 7 mars 1885, en la fête de saint Thomas d'Aquin. *(Suivent 466 signatures.)*

***

Une autre nouvelle consolante nous arrive de par delà les Pyrénées ; c'est le prochain achèvement du sanctuaire de Loyola dans lequel sont rentrés depuis peu d'années les fils de Saint-Ignace.

On sait que le beau sanctuaire de Loyola, qui enferme dans ses murailles le château où naquit saint Ignace, resta inachevé lors de l'expulsion des Jésuites d'Espagne en 1767. L'édifice commencé en 1689, suivant le plan tracé par Charles Fontana, architecte romain, s'élève sur les terres de Loyola, dont la reine Marie-Anne d'Autriche fit donation à la Compagnie. Cet édifice reproduit autant que possible la figure d'un aigle, emblème de la maison royale d'Autriche.

Le corps en est formé par l'église en rotonde, qui rappelle celle de Saint-André de Rome. L'aile droite, déjà terminée, enchâsse ou comprend la maison nobiliaire de Loyola, dont l'état de conservation est à peu près complet. L'aile gauche, qui se trouve en construction, n'a rien eu à souffrir des inclémences du temps, à raison de la solidité des murs, tous en beau marbre du pays. C'est la partie de l'édifice voisine à la rivière Urola ; c'est aussi celle que l'on se propose maintenant de compléter.

La dépense s'élèvera, dit-on, à trois millions de réaux environ (750,000 fr.), le délai de temps nécessaire dépendra naturellement de la libéralité des fidèles, laquelle, on a droit de l'espérer, ne fera point défaut.

La pose de la première pierre a eu lieu avec une grande solennité le lundi de la Pentecôte, jour où saint Ignace fut blessé à Pampelune. Un triduum a été célébré dans l'église avec l'assistance de Mgr l'évêque du diocèse, des RR. PP. provinciaux de Castille et d'Aragon, des autorités départementales et municipales et d'une multitude immense accourue de tout le pays basque.

En dehors de l'intérêt qu'inspirait la continuation des travaux, il y avait un autre motif pour attirer les fidèles; c'est la concession libéralement faite par Sa Sainteté de deux indulgences plénières. La première était accordée aux fidèles qui recevraient les sacrements de la pénitence et de la communion dans un des jours du triduum ; la seconde, à tous ceux qui assistaient à la bénédiction papale que Léon XIII leur envoyait par l'entremise de Mgr Gomez, évêque du diocèse.

Jamais on n'avait vu une foule aussi considérable à Loyola : elle était obligée de stationner dans les environs de l'édifice, faute de place dans l'église. Cette foule assista pleine d'enthousiasme à l'inauguration des tra-

Digitized by Google

vaux, qui eut lieu par un temps splendide. Les fanfares jouaient l'hymne si populaire de saint Ignace : le peuple basque exprimait sa joie par des *vivats* et des acclamations enthousiastes.

Les membres du comité organisé pour la continuation des travaux ont reçu au dernier moment un don précieux de Sa Sainteté Léon XIII ; il consiste en une belle photographie-portrait, auquel est attachée une indulgence plénière *in articulo mortis*. Ce don a comblé les vœux des courageux et fervents chrétiens, qui se font un honneur de travailler pour la gloire de Dieu et de son illustre serviteur saint Ignace de Loyola.

DANEMARCK.

On sait que, pendant trois siècles, l'Église catholique au Danemarck gémissait dans les fers. Depuis la substitution violente de la religion luthérienne à la doctrine catholique par le roi Christian III, en 1536, jusqu'à la promulgation par Frédéric VII de la Constitution de 1848, la situation des catholiques était absolument intolérable :

« Les moines, les Jésuites et autres ecclésiastiques papistes du même genre, est-il dit dans la *Danske Lov* (loi danoise) de Christian V de 1683, ne peuvent, sous peine de perdre la vie, séjourner dans les pays et royaumes. Personne ne peut les recevoir chez soi, ni leur permettre de faire des cérémonies religieuses. Ceux qui se convertissent à la religion catholique seront privés du droit d'hérédité et chassés du royaume, etc., etc. »

Cet état de choses dura presque jusqu'à nos jours. Quelques années seulement avant la Constitution de 1848, le gouvernement montrait encore la même intolérance vis-à-vis des catholiques danois.

En 1840, Mgr Laurent, nommé par la Propagande vicaire apostolique pour les missions du Nord, ne put prendre possession de son siège, à Hambourg. Alors le Pape Grégoire XVI nomma en qualité de provicaire apostolique des missions du Nord, M. le docteur Lüpke, coadjuteur d'Osnabrück.

A cette époque, il y avait à Copenhague 550 catholiques. Cette petite communauté eut bientôt la joie de voir s'élever dans la capitale une grande et belle église. En 1842, le jour de la Toussaint, l'église actuelle de Saint-Anschaire fut solennellement ouverte. Mais, à cause de la législation existante, elle ne put avoir ni clocher ni cloches ; une simple croix et quelques statues sont encore aujourd'hui les marques extérieures d'une maison de Dieu.

Après la mort du roi Christian VIII, en 1848, Frédéric VII, son successeur, donna au pays la fameuse Constitution dite *Danemarks Riges Grundlov*, qui accordait à tous les Danois le libre exercice de leur religion. M. le provicaire apostolique Lüpke profita de cette ère de liberté pour envoyer dans la capitale l'abbé Zurstrassen en qualité de *missionspfarrer*, curé-missionnaire de la petite église de Copenhague. Ce fut lui qui réorganisa la paroisse, et, lors de son départ, en 1851, toute la charge du petit

Digitized by Google

troupeau incomba au second des *trois* missionnaires catholiques du Danemark, Hermann Grüder, devenu plus tard préfet apostolique. Notons en passant qu'à la même époque il n'y avait en Suède que *deux* missionnaires et *un* seul en Norvège.

Le pieux et jeune prêtre déploya une grande activité. Il y avait, d'ailleurs, beaucoup à faire, comme on peut en juger par ce qu'il raconta lui-même en l'année 1883, peu avant sa mort.

« Jeune prêtre de 23 ans, dit-il, tout à fait ignorant de la langue du pays et nullement au courant des affaires locales, je suis arrivé, sur l'ordre de mes supérieurs, à Copenhague. Nous étions alors trois missionnaires pour tout le Danemark. L'un de nous s'occupait de la petite communauté de Frédéricia, en Jutland. M. le curé Zurstrassen et moi, nous étions les seuls prêtres catholiques de l'église de Saint-Anschaire à Copenhague. Une petite école d'environ trente enfants prolongeait une existence misérable. Sauf un petit catéchisme, nous n'avions ni livres de prières ni livres de classe écrits dans la langue du pays. »

« Mais aujourd'hui (1883), poursuit l'ancien préfet apostolique, le Danemark aussi est devenu une préfecture apostolique indépendante, avec un clergé de vingt-huit prêtres et quatre clercs, dont quelques-uns sont des enfants du pays.

« Cette courageuse petite armée d'ouvriers apostoliques travaille en huit endroits différents, qui forment autant de paroisses catholiques, avec seize églises ou chapelles. Mais il est à remarquer que ces communautés ne ressemblent en rien à celles que nous voyons en Amérique ou en Australie, et qui se composent principalement de catholiques venus d'autres pays. Nos communautés danoises, au contraire, sont presque exclusivement composées de convertis et ne s'augmentent guère que par des conversions, car d'émigrations de pays catholiques en Danemark, il n'y en a proprement point.

« A Copenhague même, et dans les environs, nous avons maintenant, sans parler de l'église Saint-Anschaire, six autres chapelles avec office divin et régulier. Nous possédons, en outre, une très importante école pour garçons et filles, une école professionnelle supérieure pour garçons et deux écoles supérieures de jeunes filles.

« Mais, continue toujours M. Grüder, après avoir parlé de quelques autres communautés, qu'est-ce que ce petit nombre d'établissements pour des milliers de catholiques dont la plupart sont des convertis et se trouvent disséminés sur un espace de 700 milles carrés, dans douze îles différentes, au milieu d'une population de deux millions d'individus d'un culte différent ?

HOLLANDE.

DANS notre numéro d'août, nous avons salué avec joie la promulgation d'une loi dans l'Autriche-Hongrie sur le repos dominical. On est heureux de voir cette tendance essentiellement chrétienne et vraiment

Digitized by Google

humanitaire, gagner du terrain et se manifester sur divers points. La Hollande, elle aussi, paraît élaborer une loi analogue.

Voulant préparer la révision de la législation dans le sens d'une plus large observation du repos dominical, le ministre de la justice a adressé aux gouverneurs de provinces une circulaire, les priant de lui faire connaître les principes sur lesquels, d'après eux, devrait se fonder la nouvelle loi.

Dans ce but le ministre leur pose, entre autres, les questions suivantes:

1° Est-il désirable ou nécessaire de fixer un repos légal, sauf exceptions nécessaires, soit durant tout le dimanche, soit durant une partie de celui-ci?

2° Est-il désirable de défendre tout travail public en général, ou seulement pour autant que ce travail, public et non public, porte atteinte à l'exercice public du culte?

3° Conviendrait-il de restreindre la vente dans les magasins et sur la voie publique, et la tenue de réjouissances publiques?

4° Quelles prescriptions croyez-vous nécessaires quant aux cabarets et établissements du même genre?

L'État en se préoccupant de ces applications de la loi divine, demeure dans les limites de son droit et remplit même un devoir. Il faut souhaiter que la solution à intervenir se rapproche d'une solution catholique, au lieu d'être une simple combinaison protestante.

***

Les jansénistes comptent toujours un petit troupeau en Hollande. Ils ont même trois pseudo-évêques, peu connus cependant, car on ne se douterait pas que cette secte existe, si elle n'avait donné signe de vie, depuis que les Vieux-Catholiques ont voulu jouer un certain rôle en Allemagne. Alors, les jansénistes hollandais ont tendu la main aux « vieux », sous la haute direction de l'apostat Reinkens, et celui-ci était heureux de trouver un appoint à sa pauvre église, dans les Pays-Bas.

Nos jansénistes en détresse viennent maintenant de fonder un journal, qu'ils ont baptisé du nom de: *Le Vieux-Catholique*, et prétendent qu'il faut les nommer, eux aussi, « des Vieux-Catholiques ». Bien plus, ils assurent que c'est les insulter que de les appeler « des jansénistes ».

Cela prouve que ces braves gens ont la mémoire bien courte, car le vieux-catholicisme est d'invention très récente; c'est une création de M. de Bismarck, qui a fait un fiasco complet. Et quand les jansénistes nous disent ensuite que nous sommes *des catholiques nouveaux*, à côté d'eux, *les vieux*, ils nous font voir, une fois de plus, à quelles insanités ont recours des gens qui ont perdu la bonne voie.

Les jansénistes, dans leur isolement, se sont alliés l'an dernier, dans le congrès de Crefeld, aux *vieux*, aux anglicans et aux protestants pour arrêter quelques points de dogme. Dans ces conditions, il est à croire qu'effectivement le jansénisme hollandais n'est plus le jansénisme, mais un pêle-mêle dont on ne saurait dire à quoi il appartient, ni ce qu'il est.

Digitized by Google

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

LA condamnation sévère prononcée contre le journal *Das freie Wort*, pour avoir indignement calomnié Mgr Koppes, évêque de Luxembourg, n'est qu'un incident — qui sera l'épilogue, espérons-le, — de dissensions intestines qui règnent chez nos voisins sur le terrain politique et religieux, de l'agitation des esprits qui en a été la conséquence et de l'opposition qui a été faite à l'évêque actuel. Cette attitude incorrecte d'une partie de la population grand-ducale ne doit pas étonner dans un pays connu par son caractère indépendant et légèrement frondeur : ajoutez à cela l'intervention perfide des Loges, très puissantes surtout au chef-lieu du Grand-Duché, et vous comprendrez facilement l'hostilité qu'a rencontrée l'avènement de Mgr Koppes dans certains milieux, tout comme elle s'était déjà manifestée en d'autres circonstances et à une autre époque, sous feu Mgr Laurent.

Dans les débats retentissants qui eurent lieu devant le tribunal de Luxembourg, l'avocat de l'éditeur, M. Brasseur, a fait à sa manière l'historique de la promotion de Mgr Koppes. Le but avéré était de faire de l'esclandre au dehors et d'exciter les esprits contre Sa Grandeur; les débats ont été reproduits par tous les journaux, et vivement commentés dans tout le pays. Les efforts de la Loge, unie à quelques mécontents, ont misérablement échoué ; Monseigneur est sorti victorieux de cette épreuve, pénible entre toutes pour sa dignité et son caractère épiscopal, et le résultat de toute cette cabale furieuse a été un redoublement de sympathies pour son auguste personne.

Une des causes de cette agitation fomentée et entretenue contre l'Élu de la Curie romaine, c'est la fermeté et l'énergie vraiment apostoliques avec lesquelles, dès le début de son épiscopat, Mgr Koppes interposa son autorité, dans un *monitum* au clergé qui restera comme un chef-d'œuvre de science et de logique, pour mettre fin à certaines querelles religieuses qui divisaient les esprits; cet acte, si digne d'un évêque, témoigne d'une trempe rare de caractère. Mais ce qui provoqua surtout l'irritation des ennemis de l'Église, alliés à quelques ambitions déçues et à certains partisans d'une paix fausse et timide, c'est la fière et vigoureuse revendication des droits de Dieu, opposée par le nouveau prélat aux envahissements audacieux du mal et aux lâches compromis de la peur et de la mollesse. Le Luxembourg cédé, qui est cependant un pays de foi et de religion, ne s'est pas encore mis à la hauteur des progrès et des nécessités de la lutte religieuse; il ne possède pas de parti catholique sérieusement organisé ; bien des esprits droits et religieux se laissent endormir sous l'influence perfide et hypocrite des Loges, et par un système de conciliation à outrance qui n'est plus de notre temps. Mgr Koppes a compris et sondé la plaie ; il y a mis résolument le fer, et il a courageusement entrepris l'œuvre de res-

Digitized by Google

tauration religieuse à laquelle la Providence l'a appelé par la voix de Léon XIII.

Au reste, le jeune prélat, que Sa Sainteté est allée chercher dans une simple cure du diocèse, a toutes les qualités requises pour promettre à ses ouailles un épiscopat long et fécond en fruits de salut. A une grande fermeté de caractère, dont il a déjà donné bien des preuves, il unit une simplicité charmante et une affabilité qui, d'emblée, lui conquiert tous les cœurs. Il fallait cette force d'âme, unie à une patience et une douceur inaltérables, pour résister à toutes les épreuves qu'il a déjà rencontrées sur son chemin depuis son élévation ; les sympathies publiques et l'affection des fidèles, qui l'accompagnent dans ses courses à travers le diocèse, le dédommageront amplement des persécutions qu'on lui a fait endurer.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

Rome, le 1er septembre 1885.

LE très Saint-Père a voulu que dans l'église Saint-Ignace, la fête de son patron saint Joachim fût célébrée pompeusement et à ses frais. Pareillement, les diverses familles religieuses ont rendu, comme de coutume, d'éclatants honneurs à ceux de leurs fondateurs dont le cycle a ramené la mémoire pendant ce mois. Saint Ignace, saint Dominique, saint Joseph Calazans ont été environnés des plus pieux et des plus solennels hommages. Florence s'est déjà souvenue du sixième centenaire de son glorieux enfant, saint Philippe Bénizzi, fondateur ou propagateur de l'ordre des Servites ; mais Rome attendra le mois d'octobre pour lui payer son tribut.

Par les ordres du Pape et à l'occasion de la Saint-Joachim, cent cinquante lits et douze mille francs en numéraire ont été distribués aux familles nécessiteuses de Rome. Léon XIII ne se lasse pas de donner. Aux premiers jours de son pontificat, l'incertitude de l'avenir et la connaissance qu'il avait de la détresse du Saint-Siège lui inspirant de l'appréhension, il luttait contre lui-même et se croyait obligé de mesurer ses libéralités ; mais son cœur de Père n'a pu y tenir longtemps. Dieu l'en a récompensé, car d'après la remarque que l'on a faite, les offrandes du Denier de Saint-Pierre ont grossi avec les aumônes du Souverain-Pontife ; tant la Providence se montre partout semblable à elle-même ; choisissant, pour en faire de préférence l'objet de ses libéralités, ceux qui savent se dépouiller en faveur des pauvres. D'autres consolations viennent chaque jour réjouir l'âme de Léon

Digitized by Google

XIII. Sur tous les points du monde, les évêques prennent la parole pour protester de leur attachement filial à sa personne et de leur soumission absolue à ses enseignements. La lettre au Cardinal-Archevêque de Paris provoque un mouvement universel d'amour et de foi.

De son côté, Léon XIII s'acquiert un renom de plus en plus assuré. La postérité n'oubliera ni la restauration de la véritable philosophie, ni le développement des études historiques, ni ces admirables Encycliques, ni surtout ce souci de discipliner les forces de la sainte Église ; car c'est peut-être ici l'œuvre de prédilection de Léon XIII. Il conduit le combat de Dieu avec ordre, exigeant la soumission des laïques et des prêtres quels qu'ils soient, aux évêques, et de tous à lui-même. Rien ne déplaît davantage à Léon XIII que de voir quelqu'un sortir des rangs, et travailler sous sa propre initiative. Cette conduite est sage, et plus nécessaire que jamais après le Concile du Vatican. Quelques évêques répugnaient à la définition de l'infaillibilité, dans je ne sais quelle crainte chimérique que le Saint-Siège ne voulût dans la suite tout faire par lui-même et anéantir leur rôle. Le pontificat de Léon XIII est la meilleure réponse que la Providence pût leur faire. Léon XIII se montre jaloux au dernier point de l'autorité des ordinaires. Ainsi tandis qu'autrefois des prêtres d'un mérite reconnu obtenaient à Rome certaines dignités sans que l'on songeât à demander l'assentiment de leurs évêques, Léon XIII exige absolument que cette garantie soit donnée et cette précaution prise. Moins que jamais, l'on n'est disposé à Rome à passer dans n'importe quelle affaire par-dessus la tête des évêques.

Les intérêts du pouvoir temporel rencontrent chaque jour de nouveaux défenseurs. On sait que le roi d'Italie avait refusé M. Keily comme ambassadeur des États-Unis près le Quirinal, parce qu'il avait exprimé ouvertement son opinion à ce sujet. Le personnage choisi après lui, M. Stallo, s'il ne parle pas, laisse parler ou peut-être même fait parler. Au banquet qui lui a été offert avant son départ, l'on a tenu les propos les plus désagréables pour les usurpateurs des États du Pape. En Allemagne, M. Windhorst prépare une ligue des catholiques du monde entier contre les oppresseurs du Pape. Conduite à l'étranger, à l'abri des coups de la police italienne, l'entreprise aura chance de vivre et de réussir. Ici l'on n'eût jamais pu la réaliser. Le parquet n'eût pas eu de repos qu'il n'eût fermé la bouche aux propagateurs d'une telle idée. Quelles leçons sévères reçoit parfois le gouvernement italien ! Voici aujourd'hui un curé de Rome, le P. Tanucci, Cistercien, curé de Saint-Bernard-aux-Thermes, qui renvoie avec politesse, sans doute, mais aussi avec promptitude, au roi Humbert, la croix de chevalier de l'Ordre des Saints-Maurice et Lazare, qu'on lui avait décernée sans le consulter. Trompés par de faux bruits, les journaux libéraux avaient déjà commencé de défendre le curé de Saint-Bernard contre la censure du Cardinal-Vicaire, mais ils ont bien vite retourné contre l'humble religieux les sévérités de leur plume, dès qu'ils ont appris sa belle conduite.

Digitized by Google

Parmi les nouveaux princes que Léon XIII vient de donner à l'Église, il est permis de discerner Son Ém. le Cardinal Capecelatro, archevêque de Capoue, homme d'une rare éloquence et d'une admirable piété. Le cercle catholique de Milan lui a envoyé une adresse dans laquelle il lui rappelait qu'on devait à ses exhortations d'avoir pu relever l'antique et belle coutume de laver les pieds des pauvres. Le lendemain de son entrée à Capoue, qui a été un véritable triomphe, le Cardinal a donné un banquet aux pauvres, et les a lui-même servis à table.

Chaque consistoire est suivi ici de nombreux sacres d'évêques préconisés. L'un de ceux qui, dans ce mois, ont reçu auprès des tombeaux des Apôtres l'onction du sacerdoce parfait, est Mgr Gravel, premier évêque de Nicolette, au Canada. Nicolette faisait jusqu'à présent partie du diocèse des Trois-Rivières, que le Saint-Siège a trouvé à propos de diviser.

Peu d'affaires ont jamais causé autant d'émotion. Le Canada tout entier s'est agité autour du Pape et de la Propagande dans un sens ou dans l'autre, ceux-ci pour hâter la division, ceux-là pour l'empêcher. La question est demeurée en suspens durant trois ans. Après avoir beaucoup prié et consulté, Léon XIII a prononcé son jugement, qu'il a ensuite maintenu avec une fermeté inflexible. Une députation de Canadiens avait franchi l'Océan pour demander au Pape de les entendre. Comme la solution était déjà portée, le Pape n'a consenti à les recevoir qu'à la condition expresse qu'ils ne diraient pas un mot de l'affaire. Mgr Gravel est la bonté et la simplicité mêmes ; ces qualités l'aideront à calmer les esprits et à gouverner sans trouble la jeune église de Nicolette.

Mgr l'archevêque Chaldéen de Diarbékir a été reçu par le Pape en audience de congé. Il était venu à Rome pour aider à la révision du Bréviaire Chaldéen, et séjournait parmi nous depuis de longs mois. Dans son pays, il a pour tout palais épiscopal deux pièces contiguës à la sacristie de la cathédrale. Le bien qu'il opère est considérable, car il a été formé à la Propagande et fait ainsi profiter des lumières romaines les prêtres et les évêques qui l'entourent. B.

COURRIER D'ESPAGNE.

L'enseignement supérieur en Espagne en 1884 et 1885.

L'ORGANISATION actuelle de l'enseignement en Espagne date de l'année 1845. Cette même année vit régler l'administration et les biens par le parti libéral appelé alors *modéré*, qui prend aujourd'hui le nom de *conservateur*, pour se distinguer des autres partis plus radicaux et révolutionnaires. Cette organisation est due à l'initiative de Don Pedro Pidal, premier Marquis de ce nom, père du ministre actuel de *Fomento :* c'est de ce département que relève l'instruction publique. Anciennement les matières relatives à l'enseignement rentraient dans le ministère dit de *grâce* et de *justice* qui s'occupait des affaires de l'Église et de la magistrature outre

Digitized by Google

celles des Universités et de l'enseignement. M. Gil y Larate, poète et écrivain dramatique, qui n'avait point fréquenté les Universités, sans tenir aucun compte de leurs traditions ni de leur organisation, fut l'aide de M. Pidal. Il écrivit une histoire de l'Instruction publique en Espagne, dans laquelle il raconte à sa façon la transformation opérée à son époque : il la nomme *sécularisation de l'enseignement*, appellation inexacte, vu que la sécularisation s'opéra en grande partie grâce au césarisme des ministres de Charles III, dont quelques-uns, comme le comte de Aranda, étaient voltairiens. En outre la ruine des monastères en 1834, l'expulsion des religieux et l'exil de presque tous les évêques, avait depuis 11 ans enlevé au clergé toute influence sur l'enseignement; même les séminaires étaient fermés.

Six ans plus tard, le Concordat de 1851 stipula, article II, que dans tous les établissements publics l'enseignement serait conforme à la doctrine de l'Église catholique ; mais comme la majorité des professeurs était libérale, on ne fit par là que sauver les apparences. Trois ans plus tard il y eut en 1854 un de ces soulèvements militaires si fréquents en Espagne, qui sont la honte de l'armée et le scandale des soldats de tous les pays de l'Europe. Pendant les trois années qu'il dura (1854-56) on perdit le peu qu'on avait gagné en fait d'organisation administrative, de moralité et de civilisation. Les passions s'enflammèrent et le parti républicain commença à s'organiser avec le caractère de haine à l'Église et au clergé qui le distingue, car en Espagne *républicain* et *impie* sont synonymes. Une des mesures prises en 1852 par suite du concordat fut la suppression, dans les universités, du cours de théologie, dont l'enseignement était bien déchu depuis l'expulsion des religieux. A côté d'excellents professeurs riches en mérites, s'étaient glissés dans les chaires, des jansénistes, des hommes sans science, d'autres de mœurs douteuses, un grand nombre de laïques et même des gens mariés. Pour cette raison, sur la demande du Saint-Siège et de l'Épiscopat, on supprima les facultés de théologie dans les Universités. On fonda quelques séminaires dans les diocèses où il en manquait, et quatre d'entre eux continuèrent à conférer les grades de docteur et licencié en théologie et en droit canon.

La révolution de 1854 rendit aux universités l'enseignement de la théologie, et cela pour contrarier le Saint-Siège et l'Épiscopat, mais les évêques ne voulurent pas reconnaître la validité de ces études, et le nombre des étudiants se réduisit au point d'occasionner une charge à l'État. Bientôt la révolution de 1868 vint ruiner l'œuvre mise au jour par son aïeule de 1854.

En 1868 on déclara la liberté des cultes comme une *des conquêtes les plus précieuses de la révolution.* Les professeurs ennemis de l'Église se crurent autorisés à combattre ouvertement le catholicisme, et le gouvernement fit abstraction complète de l'article II du Concordat. La restauration monarchique de 1874 essaya de remédier à ce mal, et le 27 février de la même année, fut porté un décret interdisant d'enseigner dans n'importe quel éta-

Digitized by Google

blissement public une doctrine contraire au catholicisme. Plusieurs professeurs s'élevèrent contre ce décret, surtout les partisans de Krausse, à leur tête M. Salmeron, chef du parti républicain, qui, pendant la révolution, avait occupé un ministère. Il y eut une cinquantaine de professeurs d'universités et d'instituts qui protestèrent plus ou moins ouvertement contre ce décret de février. Le nombre de chaires est de 350 dans les dix universités officielles, et de 550 dans les instituts provinciaux ou d'enseignement secondaire. Comme recteur de l'université de Madrid, charge que je dus accepter malgré moi, j'eus à intenter un procès contre plusieurs de ceux qui refusaient ouvertement leur obéissance au gouvernement ; plusieurs furent punis et éliminés du corps professoral. La révolution donna à cet acte une telle importance, qu'à la chute du ministère Canova et à la prise de possession du pouvoir par M. Sagasta, un de ses premiers actes fut de réintégrer dans leurs chaires les professeurs destitués, avec leur rang d'ancienneté et le paiement des traitements perdus pendant leurs trois années d'absence. Cet acte renfermait implicitement une dérogation au décret du 27 février 1874. Bien plus, l'article 11 de la constitution de 1875 établit la liberté des cultes, contrairement à l'article I et fondamental du Concordat de 1851, dont le gouvernement invoque à tout moment l'existence.

Le comte de Toreno essaya de donner une nouvelle loi d'Instruction publique, au lieu de celle qui depuis 1857 avait pris la place de la première de 1845, mais l'opposition qui vint s'ajouter à son système embrouillé et à ses indigestes discours eut pour effet de faire échouer la loi. Cependant il y a eu une telle avalanche de décrets, de réformes et de modifications, que la loi est violée et donne lieu à des dérogations presque en tout point, le résultat est qu'en pratique nous n'avons pas de loi à laquelle nous puissions nous rapporter. La confusion et le désordre sont si grands dans l'enseignement que pour la faculté de droit nous devons recourir à cinq règlements différents d'instruction, et les étudiants qui terminent cette année leurs cours ont passé par cinq méthodes distinctes émanés des ministres Toreno, Alvareda, Gamazo, Sardoal et Pidal. L'enseignement du droit dans les universités espagnoles est un chaos, la décadence littéraire et juridique en est une triste conséquence. On dit que M. Pidal pense à régler définitivement cette matière, mais cela ne dépassera pas la bonne volonté, d'autant plus qu'à la chute du ministère, le suivant défera tout ce qui a été fait, et au lieu de la situation absurde où nous nous trouvons pour le moment avec nos cinq règlements, nous en aurons sept. Le mieux serait de ne pas toucher à l'enseignement pendant quatre ans, jusqu'à ce que tous ou presque tous ceux qui ont commencé leurs études en 1884 les aient terminées, et de faire un plan qui commencerait à être mis en vigueur en 1888, époque à laquelle la grande majorité des étudiants actuels auront achevé.

Cette versatilité dans l'enseignement forme contraste avec la stabilité des séminaires. On fit en 1851 un règlement des études *collatis conciliis*

Digitized by Google

d'accord avec le nonce de Sa Sainteté et le gouvernement. Celui-ci le publia par décret royal à titre de patron des séminaires. Le plan en est défectueux et incomplet, mais les professeurs tâchent d'y suppléer et de remédier à ses défauts, et personne, que je sache, ne pense à le changer.

Aujourd'hui, à propos de la création si opportune de l'évêché de Madrid-Alcala, on pense sérieusement au rétablissement de la célèbre université de cette dernière ville, telle que la fonda le vénérable cardinal Ximenès de Cisneros, et avec exclusion du droit civil, dont il défendit l'étude à cette université, se contentant de théologie, canons, arts, humanités et médecine. Ce sera une université *libre* et de sciences ecclésiastiques. L'étude de la médecine y sera nécessaire, non seulement parce que c'est ainsi que Cisneros l'établit, mais encore à cause du besoin que nous avons de médecins catholiques, vu les ravages que le matérialisme et l'impiété font dans leurs rangs.

Le droit canon laisse bien à désirer, car les plans d'études des ministres Gamazo et Sardoal l'ont presque réduit à rien, et M. Pidal n'a pas osé, n'ose pas encore lui rendre le peu qui lui restait. On a réduit à un an l'étude du droit romain et à une seconde année celle du droit canon. Avec de pareilles études et l'ignorance presque complète du latin, les avocats nouveaux sont presque absolument incapables de plaider devant les tribunaux ecclésiastiques. Non seulement Nos Seigneurs les évêques se plaignent de cet état de choses, et à bon droit, mais aussi les magistrats séculiers se récrient et nous autres professeurs nous n'y pouvons rien.

Ayant annulé l'étude des droits canonique et romain on a donné la place voulue au droit pénal, mais comme les théories matérialistes des écoles de médecine vont se propageant dans les chaires et les livres des criminalistes, ces études au lieu de s'élever deviennent de jour en jour plus mauvaises et plus positivistes. Au lieu des études classiques et fondamentales on a chargé l'enseignement d'une foule de matières inutiles pour un avocat et presque ridicules. On parle plus à l'étudiant de la Chine et de l'Inde que de l'Espagne. Quant à l'histoire on prend aujourd'hui le temps pour la science préhistorique et on s'embourbe dans la terre glaise de l'Égypte, de sorte qu'il n'y a qu'un nombre fort restreint de jeunes gens qui sortent de l'université avec une connaissance solide de l'histoire et de la littérature classiques.

En raison de ma profession je ne dois point parler des incidents provoqués à dessein par les sectaires dans le dernier cours, incidents tranchés tardivement par la police à coups de sabre, en dépit du *privilège académique* qu'invoquaient nos libéraux au nom du progrès.

Août 1885. VICENTE DE LA FUENTE.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1885-86. — N° 8. — 21 Octobre.

LA TOUSSAINT.

OVEMBRE nous ramène les joies et les consolantes émotions de la Toussaint. Les nuages d'encens se répandent autour de l'autel et dans le temple saint paré de ses plus riches ornements et resplendissant de l'éclat des lumières symboliques; plus enthousiastes encore que de coutume sont les chants qui s'échappent des poitrines aimantes des fils de la louange divine. Dans l'intérieur même de la famille chrétienne, quelque délicate attention, quelque préparatif inattendu viennent mettre tous les cœurs à l'unisson : une gaîté douce et sans danger anime les heureux convives du repas de fête.

Loin de nous la pensée de rien trouver à reprendre à ces manifestations extérieures de la joie qui nous vient du ciel. Non : nous sommes tous revêtus de la même chair, c'est par les sens que les effets d'un monde supérieur agissent sur nous, et les sens à leur tour nous doivent servir d'instruments pour transmettre la réponse de nos cœurs. Mais il ne faudrait pas en demeurer là : ce serait rester en chemin et manquer le but principal. C'est un devoir pour le chrétien, lorsque son âme s'est une fois élevée de terre par le secours des objets placés devant ses sens, de la porter plus haut, dans le domaine des significations mystérieuses dont sont empreintes toutes les solennités et jusqu'aux moindres cérémonies de l'Église.

Ainsi, nous célébrons aujourd'hui la fête de tous les Saints : que diront

Digitized by Google

à notre âme ces multitudes de lumières, sinon cet éclat immortel qui luit sur les heureux citoyens du Ciel? De quoi nous parlent ces suaves parfums de l'encens, sinon des prières des Saints offertes dans l'encensoir d'or de l'humanité glorifiée du CHRIST ? Et cette blanche parure de l'autel et de ses ministres ne nous fait-elle pas songer aux vêtements éclatants de pureté de ceux qui suivent l'Agneau partout où il va au milieu des fleurs du paradis ? Et ces chants, manifestation la plus vivante et la plus noble de notre allégresse reconnaissante, que sont-ils, sinon un essai encore inhabile, un prélude de ce cantique nouveau que Jean a entendu chanter devant le trône de Dieu ? Enfin, lorsque nous prenons place à la joyeuse table de famille, ne pouvons-nous pas prêter un instant l'oreille aux cris de bonheur des heureux invités au repas du soir offert par le CHRIST à ceux qui ont vaincu ?

De cette manière, nous fêtons véritablement les solennités du christianisme, car toutes elles sont destinées à élever notre âme au-dessus de la terre, de ses misères et de ses amertumes. Mais tel doit être plus spécialement encore l'heureux résultat du passage de la Toussaint sur nos âmes. La Toussaint, en effet, n'est pas simplement une fête de récapitulation ou de réparation ; elle a un caractère qui lui est propre et qu'il importe de remarquer. Elle a pour objet, il est vrai, d'honorer à la fois tous les saints que nous avons vu apparaître successivement sur le Cycle, et de suppléer à tout ce qui a pu manquer à nos hommages soit envers ces mêmes saints, soit envers les autres élus de Dieu qui n'ont pu trouver place durant le cours restreint d'une année liturgique. Mais ces saints mêmes nous sont présentés aujourd'hui sous un aspect particulier. A chacune de leurs fêtes, nous nous sommes plu à considérer chacun d'eux avec le genre de mérites qui lui est propre, et à la façon spéciale dont Dieu a daigné l'honorer. Aujourd'hui, au contraire, les distinctions personnelles semblent s'effacer : c'est une foule ; et, à l'exception de l'excellence de la Mère de Dieu qui brille toujours comme la lune par-dessus les astres inférieurs, nous n'apercevons que des milliers de bienheureux, tous également rachetés par le sang du CHRIST, également victorieux dans la force de ce sang, également couronnés de la couronne acquise par ce sang. A ce point de vue, la Toussaint arrive précisément à sa place comme la majestueuse conclusion de toutes les solennités du Cycle. Elle met fin aux mystères de l'Église, comme l'Ascension met fin aux mystères du CHRIST. Mais tandis que le triomphe de l'Homme-Dieu coïncide avec l'efflorescence de la saison printanière qui a remplacé les froidures de l'hiver, la victoire de l'humanité glorifiée ne nous apparaît que vers la fin de l'année, pour nous apprendre qu'il faudra longtemps patienter, longtemps porter le poids de la chaleur et du jour, et attendre jusqu'à cette triste et dernière période du refroidissement final de la charité, avant de voir les membres réunis définitivement au Chef dans la région où plus rien ne se flétrit.

Jusqu'à ce que vienne ce jour suprême, nous ne pouvons encore offrir nos hommages qu'à ceux qui règnent déjà dans les cieux ; mais ils en

Digitized by Google

attendent d'autres; le CHRIST avec eux n'est pas encore complet ; les membres destinés à le compléter marchent à nos côtés sur cette terre, ils sont nos frères, nous les sommes nous-mêmes. Car, nous aussi, nous avons été rachetés et sanctifiés par le sang précieux de l'Agneau immaculé : nous pouvons dire à Dieu avec le Psalmiste : « Gardez mon âme, parce que je suis de vos saints. » Mais pourquoi demande-t-il au Seigneur de lui garder son âme, sinon parce qu'elle peut encore se perdre ? C'est là le grand mystère qui doit nous faire trembler, le mystère de la persévérance, qui seule nous assure la couronne. Nous ne savons pas qui persévérera, mais Dieu le sait : il compte dès maintenant tous ses saints : ainsi la fête n'est vraiment complète que dans le cœur de Dieu : lui seul connaît le nombre et les noms glorieux de ceux qui obtiendront la palme, et dès maintenant il leur fait fête dans son cœur.

En attendant, il propose à notre espérance, cette espérance « par laquelle nous sommes déjà sauvés, » le ravissant spectacle du bonheur qu'il a préparé à ses élus. Ah ! laissons aller notre cœur, laissons-le soupirer après cet heureux séjour où il n'y aura plus ni pleurs, ni gémissements, ni aucun de ces cris de douleur dont notre terre d'exil offre un choix si tristement varié. Gardons-nous de craindre qu'un tel désir, né de l'impression des misères d'ici-bas, doive être rejeté comme par trop imparfait. Sans doute, il y a mieux ; mais, pour le grand nombre, c'est, dans l'ordre de la Providence, la voie naturelle pour faire naître et entretenir le désir de la Patrie. D'ailleurs notre béatitude devant consister dans la possession de Dieu, c'est plutôt par des négations que nous parviendrons à nous en faire une idée, suivant la parole de l'Apôtre, que «l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a pas entendu, son cœur n'a jamais vu monter jusqu'à lui ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. » Ce qui nous est le plus familier ici-bas, c'est la souffrance : c'est donc elle qui doit généralement nous servir d'échelle, de point de comparaison, bien plutôt que l'idée du bonheur, trop souvent inconnu et étranger sur cette terre. Cependant, si Dieu nous a attirés davantage vers lui, s'il a daigné verser dans nos âmes quelques gouttes du torrent de délices dont il abreuve ses élus, ne soyons pas ingrats ; il est en droit d'attendre de notre part un nouveau degré de désirs, proportionné à ce degré supérieur de ses communications ineffables. Mais, même dans cette sphère plus élevée « le surcroît de science ne fera qu'ajouter à la douleur. » Ame chrétienne, ce n'est pas en vain que tu t'exposes aux traits vainqueurs de ton Dieu ; tu sentiras promptement l'action puissante et presque intolérable des charbons ardents de l'amour ; après avoir goûté combien le Seigneur est doux, tu ne voudras plus que la fleur du froment, tu mourras de faim, tu mourras de soif en ce monde. Heureuse faim, heureuse soif ! Multipliez-la, Seigneur, dans nos âmes, afin qu'arrivant après les fatigues du voyage à la salle du festin, rien ne s'oppose en nous à la générosité toute divine avec laquelle vous traitez vos hôtes bienheureux, ô vous notre Dieu !

Digitized by Google

St BENOIT, LA VISION ET LE DRAGON.

LA renommée portait au loin le bruit des mérites du grand saint, et plus d'une région déjà aspirait au bonheur de posséder un essaim de ses fils.

Un jour, un homme de bien invita Benoît à fonder un moutier dans ses terres, non loin de Terracine; celui-ci accepta, et, députant quelques moines, il leur donna un nouveau père et un second supérieur.

— Allez, mes fils, leur dit-il au départ; je viendrai à vous tel jour, je vous montrerai en quel endroit il faut bâtir l'oratoire, le réfectoire des frères, le quartier des hôtes, et tous les édifices nécessaires.

Les frères, à genoux, reçoivent la bénédiction du Père, partent, font diligence, arrivent au lieu marqué, et attendent avec impatience le jour désigné par Benoît; ils font tous les préparatifs voulus pour sa réception et celle de sa suite.

On était à la veille du grand jour. La nuit vint: mais tandis qu'ils dormaient, l'Abbé du monastère nouveau et son prieur virent l'un et l'autre l'homme de Dieu leur apparaître en songe: il leur donna à chacun toutes les indications requises, entrant dans les moindres détails.

Au réveil, ils s'empressent de se communiquer l'un à l'autre la vision merveilleuse; toutefois, ils ne veulent y ajouter foi entière, et attendent l'homme de Dieu, selon sa promesse.

Mais Benoît ne vint pas!

En larmes, ils retournèrent à leur Père, et se plaignant, lui dirent:

— Père, tu n'es pas venu! Nous t'avons attendu tout le jour ; tu ne nous as rien indiqué, nous ne savons où bâtir.

— Quoi! mes frères, que dites-vous? Fidèle à ma promesse, ne suis-je pas venu à vous?

— Eh! quand donc?

— Pendant votre sommeil. Je vous ai visités tous deux, j'ai tout indiqué en détail. Allez, construisez, bâtissez ; tenez-vous-en à la vision.

Ébahis, les frères s'inclinèrent et retournèrent au lieu susdit: et bientôt, grâce à leur zèle et à leur labeur constant, on y vit surgir de terre tous les lieux réguliers d'un beau moutier de fils de saint Benoît.

Digitized by Google

Stabilité, persévérance dans le bien, lecteur, vous ne l'ignorez pas, ce sont là conditions essentielles de succès, surtout dans la grande affaire du salut.

Un pauvre moine de saint Benoît ne l'avait point compris; son âme, il l'abandonnait aux caprices de son esprit versatile. Bref, il voulait quitter le cloître.

L'homme de Dieu, soucieux de cette pauvre âme, cherchait à la ramener aux droits sentiers: conseils, admonitions, réprimandes, rien ne fut négligé.

Mais le malheureux persistait.

Partir, quitter sa famille monastique, il le voulait, et il importunait le Saint pour obtenir son consentement.

Un jour, enfin, irrité de tant d'audace, le Père vénérable se fâcha justement contre lui et le chassa du monastère.

Il sort. Mais, ô horreur! — A peine a-t-il franchi le seuil, qu'un monstre, un dragon, se dresse contre lui redoutable, gueule béante, prêt à le dévorer!

Tremblant, tout haletant, le malheureux pousse de grands cris:

— Vite, vite, accourez, au secours! ce dragon me dévore.

On s'empresse, on accourt. Les frères ne virent point de dragon, mais ils ramenèrent au monastère le moine fugitif, à moitié mort de terreur.

Il promit bien, dès lors, de rester fidèle à sa vocation sainte, et il tint parole.

Ce dragon, qu'il avait vu enfin, grâce aux prières de saint Benoît, jusqu'alors, hélas! il l'avait suivi sans le voir!

LA MÉDAILLE DE SAINT BENOIT.

LUSIEURS de nos lecteurs nous ont prié de donner une courte notice sur la Croix ou Médaille de Saint-Benoît. Nous répondons avec bonheur à ce pieux désir, en résumant ici les données fournies par Dom Guéranger et le R^me^ Père Abbé de Saint-Paul de Rome, touchant cet objet si cher à la piété bénédictine.

Pour procéder avec ordre, nous donnerons d'abord quelques notions sur l'origine et l'histoire de la médaille; nous en énumérerons ensuite les effets

Digitized by Google

les plus remarquables ; nous terminerons en donnant la liste des Indulgences que l'Église y a attachées.

CHAPITRE I.

HISTOIRE DE LA MÉDAILLE.

DANS les premières années du XVe siècle, sous l'abbé Pierre (1415), un moine bénédictin de l'abbaye de Metten en Bavière, consacrait son talent d'enlumineur à orner un splendide manuscrit destiné à l'usage du monastère. Le volume contenait, à la suite des quatre Évangiles, plusieurs écrits symboliques et mystiques du moyen âge, parmi lesquels se distinguait le fameux traité du B. Raban Maur sur la sainte Croix. S'inspirant de la piété toujours croissante envers saint Benoît à mesure que l'on s'éloigne du XIIe siècle, le moine bavarois mit tous ses soins à représenter dignement le saint Patriarche parmi toutes les figures dont il orna son travail. Pour cela, il le peignit revêtu de la coule monastique et portant à la main droite une croix, sur le bâton de laquelle il écrivit ce vers :

Crux sacra sit mihi lux non draco sit mihi dux.

Il plaça dans l'autre main une banderolle, portant cette autre inscription:

Vade retro Sathana nuquam suade mihi vana
Sunt mala quæ libas ipse venena bibas.

Ces deux formules jouissaient-elles dès lors d'une certaine célébrité remontant à une époque antérieure ? Il est permis d'en douter ; on peut du moins affirmer qu'aucun monument authentique ne saurait être invoqué à l'appui d'une solution affirmative. Au reste, chacun sait combien ce genre d'inscriptions était familier aux copistes de cette époque. Nous supposons donc simplement que le moine de Metten s'est inspiré de deux circonstances miraculeuses rapportées par saint Grégoire dans la vie de saint Benoît, pour composer l'inscription qui devait donner à son œuvre la signification mystique qui lui convenait.

Sa composition dut être fort goûtée de l'abbé et des moines ; car on s'en servit pour représenter, sur les murs du monastère, plusieurs images de la sainte Croix accompagnées des initiales des trois vers écrits dans le précieux Évangéliaire.

Telle est, selon nous, l'origine véritable de la Croix de Saint-Benoît. Malgré de si humbles commencements, ce pieux symbole était destiné par

Digitized by Google

Dieu à devenir célèbre dans l'ordre bénédictin et dans l'Église entière. Voici l'occasion dont la Providence se servit pour faire connaître aux âmes sa merveilleuse efficacité.

Dans la première moitié du XVIIe siècle, à la suite des fréquentes incursions des Tartares, l'art de la magie se répandit promptement en Allemagne, et compromettait la sécurité des habitants. En 1647, l'autorité publique fit emprisonner toute une bande de sorcières à Nattremberg, en Bavière. Durant le procès, ces malheureuses confessèrent qu'elles n'avaient jamais pu aboutir à rien contre l'abbaye de Metten, à cause de la sainte Croix qui protégeait ce monastère. Les magistrats frappés de cet aveu prirent auprès des moines de Metten de plus amples informations, à la suite desquelles on découvrit les Croix dessinées antérieurement sur les murs, et accompagnées de lettres mystérieuses, dont le manuscrit du XVe siècle, retrouvé dans la bibliothèque, ne tarda pas à dévoiler le mystère.

A dater de cet événement on commença à répandre des médailles portant d'un côté l'effigie de saint Benoît, de l'autre le signe de la Croix, entouré des initiales empruntées à l'inscription de Metten.

Mais si l'introduction de la médaille de Saint-Benoît est de date relativement récente, il n'en est pas de même de ce qui fait sa vertu et son efficacité miraculeuses, le signe sacré de la Croix. L'instrument du salut fut en effet dès l'origine de l'Église le grand moyen dont Dieu se servit pour opérer les miracles. Il nous faudrait parcourir toutes les annales de l'Église, toutes les biographies des Saints pour montrer la vérité entière de cette assertion. Or, le grand Patriarche des moines d'Occident, qui s'inspirait en tout point de la conduite et des tendances de l'Église, témoigna toujours envers la sainte Croix une vénération particulière, dont les traces se remarquent à chaque circonstance de sa vie. Aussi Dieu le récompensa en donnant une vertu toute spéciale à ce signe auguste placé dans ses mains vénérables. Aidé de ce puissant secours, Benoît dissipe toutes les suggestions de l'esprit malin, met à découvert ses vaines illusions, ramène la paix dans l'âme de ses fils, brise la coupe empoisonnée qu'on lui présente. Il transmet à ses disciples ce pieux héritage. Si Placide, si Maur guérissent les boiteux, rendent la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, c'est en se servant du signe de la sainte Croix et en invoquant les mérites de leur bienheureux Père.

Et si descendant le cours des siècles, nous parcourons du regard ces innombrables rejetons de l'arbre monastique parsemés jusqu'aux extrémités du monde, comme la Croix nous y apparaît partout radieuse et entourée d'honneurs ! Que de monastères fondés sous le vocable du signe sacré, en rappelant même parfois la forme par leur disposition ! La Croix nous apparaît triomphante à l'entrée du chœur ; dans l'intérieur même du sanctuaire monastique, au sein du quadrilatère symbolique, la Croix apparaît comme la couche nuptiale sur laquelle les âmes peuvent retrouver à chaque instant leur époux. S'il s'agit de fonder une nouvelle ruche monastique, destinée à re-

Digitized by Google

cueillir l'essaim trop nombreux, tout d'abord les douze moines destinés à jeter les fondements de l'œuvre, s'acheminent vers l'évêque, portant dans leurs bras la Croix salutaire qui, une fois enrichie des bénédictions de l'Église, deviendra le fondement et le centre du nouvel édifice. Il n'est pas jusqu'à la coule monastique elle-même, qui ne retrace la forme du signe sacré, et se faire moine devient synonyme de « se consacrer à la Croix du Seigneur ». Enfin lorsque l'âme qui vient de s'unir au CHRIST par les promesses mystiques va déposer sur l'autel sacré la charte authentique de sa donation, c'est encore le signe de la Croix qui met le sceau à l'holocauste.

Que dire maintenant de ces multitudes d'apôtres qui, brûlant de répandre dans l'univers entier le mystère de la Croix, se sont élancés à la conquête de l'Europe, la Croix d'une main, la charrue de l'autre, plantant partout le signe auguste dans chaque sillon qu'ils défrichaient, dans chaque cœur qu'ils arrachaient à l'empire du démon? Bossuet a déjà confessé qu'il n'y a pas dans toutes les annales de l'Église une scène plus grandiose que celle d'Augustin et de ses quarante moines, lorsque précédés de la Croix et de l'image du Sauveur, ils prirent possession de l'Angleterre, en implorant la miséricorde divine sur les lieux qu'ils traversaient. Combien après lui, ont connu un bonheur plus grand encore, en méritant de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre ce signe auguste qu'ils avaient prêché au milieu des larmes et des travaux de tout genre !

Pour récompenser un tel dévouement, le ciel se plut à faire de l'ordre bénédictin tout entier comme un vaste sanctuaire destiné à abriter les plus insignes fragments du bois véritable de la sainte Croix. D'après l'Abbé de Solesmes, « le chrétien pourrait se réjouir d'avoir, pour ainsi dire, contemplé l'instrument de son salut, si l'on réunissait sous ses yeux les portions qui en ont été conservées dans les abbayes de cet ordre. »

Si quelque puissant seigneur entreprenait le saint pèlerinage, il bravait tous les dangers, s'exposait à toutes les aventures, pour procurer une partie du bois inestimable au monastère que lui ou ses aïeux avaient fondé. Là, enchâssée dans l'or et les pierreries, la sainte relique devenait le trésor le plus précieux des Frères ; à elle la place d'honneur dans les processions et les marches solennelles ; pour elle les plus beaux chants, les plus solennels cantiques, quand la dévotion des moines n'allait pas jusqu'à s'astreindre à la récitation quotidienne d'un office supplémentaire en l'honneur du gage sacré de l'amour du Sauveur. Rappelons ici en particulier la célèbre relique de la sainte Croix, qui fut conservée à l'abbaye de Saint-Gérard de Brogne jusqu'à la Révolution, et dont Dieu se servit pour faire éclater sa gloire par une foule de miracles.

L'idée qui a présidé à l'introduction de la médaille n'était donc pas nouvelle dans l'ordre de Saint-Benoît ; on peut dire que ce pieux symbole ne fit que traduire sur le métal la pensée constante de douze siècles entiers. C'était toujours Benoît opérant par le signe de la Croix, soit par lui-même,

Digitized by Google

soit par ses fils. Quant aux deux inscriptions expressives empruntées au moine de Metten, elles rappelaient d'une façon fort heureuse deux miracles opérés jadis par le bienheureux Père à l'aide du signe de la Croix. Le premier vers en effet, inscrit sur la Croix elle-même, fait allusion à une circonstance dans laquelle saint Benoît convertit un moine inconstant en lui faisant voir le dragon qui voulait le dévorer à la sortie du monastère. L'autre inscription, qui forme un distique,rappelle la scène dont nous avons parlé précédemment, et dans laquelle le saint Patriarche brisa par le signe de la vie le vase contenant le breuvage de mort, image des perfides suggestions par lesquelles Satan s'efforce de donner la mort à nos âmes.

Nous n'avons pas de renseignements positifs sur la manière dont la médaille de Saint-Benoît se propagea en Allemagne à la suite de l'événement de Nattremberg. Ce qui est certain, c'est que nous la voyons paraître en France pour la première fois avec les sœurs de la Charité, qui la portent à leur chapelet de temps immémorial. On a voulu en conclure que saint Vincent de Paul, leur fondateur, mort en 1660, avait connu la médaille. Il n'est pas invraisemblable, en effet, que le Saint en ait appris les merveilleux effets durant ses campagnes de charité dans les contrées voisines de l'Allemagne, alors en proie aux horreurs de la guerre et de la famine. Toutefois aucun témoignage historique ne nous permet d'affirmer l'exactitude de cette supposition.

Ce qui est du moins certain, c'est que, précisément à la même époque, de nombreux prodiges commençaient à s'opérer à l'aide de la médaille, en Lorraine et en Franche Comté. En 1665, à Luxeuil, un jeune homme possédé du démon, s'était vu délivré en buvant de l'eau dans laquelle ses parents avaient plongé le signe sacré ; et dès lors, l'esprit malin avant de sortir, avait dû révéler qu'il se sentait dominé par une puissance supérieure. Une jeune fille du même endroit se vit également délivrée, par la croix de Saint-Benoît de l'influence diabolique qui la contraignait à proférer sans cesse des paroles obscènes.

Vers la même époque, on parlait aussi de plusieurs guérisons étonnantes obtenues par l'emploi de la médaille. Enfin, on s'en servait également avec succès pour rétablir la paix dans les demeures infestées par les démons, arrêter les incendies, rendre la santé aux animaux domestiques, et mettre un terme aux phénomènes malfaisants de tout genre. Mais ces grâces extraordinaires elles-mêmes ne tardèrent point à susciter des ennemis de la nouvelle dévotion parmi les âmes que commençait à gâter l'esprit antichrétien d'où est sorti le philosophisme. Au commencement du XVIIIe siècle. J.-B. Thiers, dans son *Dictionnaire des superstitions*, résuma toutes les observations de l'époque contre le culte de la médaille ; les faits merveilleux qu'on citait à l'appui de ce culte, lui semblaient manifestement entachés de superstition et de magie, à cause du caractère mystérieux et occulte des lettres capitales gravées sur le nouvel objet de dévotion.

Digitized by Google

Il semble que les doctes arguments du curé de Vibray produisirent en haut lieu leur effet. L'ouvrage en effet était terminé en 1741; et l'archevêque de Malines Thomas Philippe dans une lettre du 10 mars 1745 défendait de se servir des médailles de Saint-Benoît.

Mais déjà, entre ces deux dates, le savant Pontife Benoît XIV, à la demande de Dom Bennon Löbl, abbé de Brevnov à Prague, avait approuvé l'usage de la croix de Saint-Benoît, et accordé de nombreuses indulgences à ceux qui en feraient usage. Le bref apostolique, qui porte les traces d'une étude sérieuse et d'un examen attentif, comme tous les actes de Benoît XIV, est daté du 12 mars 1742. Il spécifie la forme de la médaille, détermine la signification des caractères qui y sont gravés, et règle les formules de la bénédiction.

En voici l'explication :

Les quatre lettres placées entre les branches de la Croix : C. S. P. B. signifient : *Crux sancti Patris Benedicti ;* en français : *la croix du saint Père Benoît.*

Sur la ligne perpendiculaire de la Croix elle-même on lit : C. S. S. M. L. ce qui veut dire : *Crux sacra sit mihi lux ;* en français : *Que la Croix sainte soit ma lumière.*

Sur la ligne horizontale de la même Croix, on lit : N. D. S. M. D., ce qui signifie : *Non draco sit mihi dux ;* en français : *Que le dragon ne soit pas mon chef.*

Autour de la médaille se trouve cette inscription plus longue : V. R. S. N. S. M. V., S. M. Q. L. I. V. B., initiales qui représentent ces deux vers :

VADE RETRO SATANA ; NUNQUAM SUADE MIHI VANA ;
SUNT MALA QUÆ LIBAS ; IPSE VENENA BIBAS.

« *Retire-toi, Satan, ne viens pas me conseiller tes vanités; le breuvage que tu verses est le mal : bois toi-même tes poisons.* »

Les coups portés à la foi dans nos pays par l'incrédulité du siècle dernier et la révolution qui en fut le fruit, ne permirent pas à la Croix de Saint-Benoît d'y prendre l'extension dont l'acte pontifical eût semblé devoir être le gage. Les moines, propagateurs naturels de son culte, finirent par disparaître eux-mêmes dans la tempête, et durant longtemps la médaille ne fut plus frappée chez nous que pour l'usage des pieuses filles de Saint-Vincent de Paul, demeurées fidèles malgré tout à la tradition que leur avait léguée la confiance de l'âge précédent.

Il était réservé à notre siècle de voir la pleine efflorescence du culte de la sainte médaille. Certes, ce nouveau secours arrivait à l'heure voulue pour réprimer les audaces inouïes des esprits de ténèbres, auxquels on pourrait croire que le puits de l'abîme a été ouvert pour la lutte suprême.

C'est surtout après 1833, date du rétablissement de l'Ordre bénédictin en France, que nous voyons reparaître la dévotion à la Croix de Saint-Benoît.

Digitized by Google

Sans doute le pieux zèle des nouveaux moines et particulièrement de leur vénérable abbé Dom Guéranger dut contribuer pour une large part à la restauration de cet antique héritage de la piété chrétienne. Toutefois, Dieu s'était préparé un instrument spécial à cet effet, en la personne du saint homme de Tours. « M. Dupont l'employait à tout, dit son biographe. Il y mettait une confiance sans bornes. Pour la conversion des pécheurs, pour l'aplanissement des obstacles, pour la délivrance de toutes sortes de tracas ; s'il s'agissait de débarrasser une communauté religieuse d'un voisinage importun, s'il était question de lui assurer une acquisition nécessaire à son établissement ou à son développement, il recommandait la médaille de Saint-Benoît, et il l'employait. » Le R^me^ Père abbé de St-Paul hors-les-murs, dom Zelli, ayant composé une notice sur la médaille, M. Dupont s'en fit le propagateur infatigable. De plus, il s'entendit avec dom Guéranger et les archéologues les plus compétents pour faire frapper le meilleur modèle. On peut dire que son influence et ses instances ont décidé l'abbé de Solesmes à donner à son tour son travail sur la médaille, le plus complet et surtout le plus instructif qui ait encore paru jusqu'à ce jour. Enfin on sait que la plupart des traits innombrables qui figurent dans son opuscule parmi les grâces extraordinaires obtenues au XIXe siècle ont eu pour acteur M. Dupont. C'est donc à juste titre que sur la porte d'entrée de l'oratoire de la Sainte-Face, à Tours, on voit écrite l'inscription suivante :

Ici a été renouvelée de nos jours et popularisée l'antique et puissante dévotion à la médaille de saint Benoît.

VADE RETRO SATANA.

Les pieux efforts du saint homme ont été couronnés de succès. Aujourd'hui, neuf ans seulement après sa mort, le culte de la médaille de Saint-Benoît, naguère encore obscur et délaissé, est devenu célèbre dans tout l'univers catholique. De la lointaine Amérique, des plages de l'Océanie elle-même arrivent sans cesse des demandes d'expédition, en même temps que la nouvelle de faveurs prodigieuses obtenues par le signe sacré. Désormais la médaille est le lien nécessaire, le signe de ralliement de tous les amis de saint Benoît et de son Ordre ; mieux que cela, elle est devenue l'un des premiers et des plus puissants secours des chrétiens contre les assauts et les attaques de l'enfer. Ainsi l'œuvre du moine inconnu de Metten a servi dans le plan divin à ménager aux peuples des derniers temps une nouvelle source de grâces et de fruits de salut.

Mais il est temps d'exposer les précieux avantages attachés à l'usage de la sainte médaille : soit ceux que Dieu lui-même lui a départis dans l'ordre des causes surnaturelles, soit ceux que l'Église y a dans la suite ajoutés par la concession de privilèges et d'indulgences nombreuses.

(A continuer.)

Digitized by Google

ENTRETIENS FAMILIERS SUR LA SAINTE MESSE.

Préface et Canon.

LA Préface, comme son nom l'indique, sert d'introduction au Canon, la partie la plus auguste de la Messe. Elle est un chant d'actions de grâces pour tous les bienfaits reçus de Dieu et spécialement pour le grand acte de la consécration qui est proche. Quel endroit, en effet, serait plus convenable pour l'action de grâces que celui-ci, puisque le prêtre est sur le point d'accomplir le sacrifice du Corps et du Sang du Seigneur et que ce sacrifice est pour nous l'instrument de l'action de grâces: c'est le moyen par lequel nous pouvons rendre à Dieu tout ce que nous lui devons. Cette action de grâces rappelle aussi aux fidèles, celles que JÉSUS-CHRIST, dans sa vie terrestre, rendait toujours à son Père céleste avant chacune de ses œuvres mémorables, et en particulier avant l'institution du sacrifice de la loi nouvelle.

Le prêtre, en saluant le peuple par les mots: *Dominus vobiscum*, ne se retourne plus vers lui parce qu'il vient de prendre congé des fidèles en leur disant: *Orate, fratres*, et qu'il est maintenant dans le Saint des saints. Le recueillement profond qui lui convient en ce moment sublime où va s'accomplir le plus grand des mystères, s'indiquait jadis par un rideau, le dérobant aux regards du peuple.

La Préface, avec son préambule est une des parties les plus anciennes de la Messe; ce dialogue est aussi ancien que la sainte Église, et tout donne à penser que les Apôtres l'avaient eux-mêmes réglé, puisqu'on le retrouve dans les églises les plus anciennes et dans toutes les liturgies.

L'Église grecque n'a qu'une seule préface pour toute l'année. Les

Digitized by Google

Latins en avaient anciennement un grand nombre qui variaient pour la plupart des fêtes. Vers l'an 1100 elles furent réduites au nombre de dix; plus tard fut encore introduite celle de la Sainte Vierge.

Toute préface consiste donc à rendre grâces à Dieu, *gratias agere;* à le faire par JÉSUS-CHRIST, parce que par lui seulement nous arriverons à Dieu en union avec les Anges avec lesquels nous allons chanter le *Trisagion.*

Le Sanctus ou *Trisagion* est le chant qu'entendit Isaïe, lorsqu'il eut la vision du ciel, et après lui saint Jean, comme il le rapporte dans son Apocalypse. Les anges y célèbrent la sainteté de Dieu de la manière la plus complète: ils emploient le superlatif, disant par trois fois que Dieu est vraiment saint.

Chantons, nous aussi, avec amour, ce cantique des Anges que les Saints chanteront éternellement au paradis. Il est en usage à cet endroit depuis les temps les plus reculés; le prêtre le chantait jadis avec le peuple. Le mystère de la très sainte Trinité d'un Dieu en trois personnes y est manifestement proclamé; dans l'Ancien Testament on avait par là une notion de cet adorable mystère, car c'est comme si l'on disait : Saint est le Père, saint est le Fils, saint est le Saint-Esprit. Le chant du *Benedictus* s'adresse à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST en particulier; c'est pourquoi il ne se chante par le chœur qu'après la Consécration, lorsque l'Agneau sans tache se trouve sur l'autel.

Ici commence le *Canon*, mot qui signifie *règle;* le canon est la règle à suivre, le mode invariable de la Consécration. De temps immémorial, on a donné aussi à cette partie de la Messe le nom d'*Action*, parce que le sacrifice est l'action par excellence.

Cette partie est vraiment ce qui constitue la Messe. Elle finit au *Pater*, et le prêtre qui a terminé tout haut les prières de l'offrande, terminera celle-ci de la même manière, faisant entendre ces paroles: *Per omnia sæcula sæculorum;* les fidèles répondront *Amen*, c'est-à-dire, nous approuvons tout ce que vous avez dit et tout ce que vous avez fait.

L'origine du Canon est des plus anciennes et remonte aux temps apostoliques. Peu à peu il fut complété par les Papes, et existe dans sa forme actuelle, depuis la fin du VIe siècle, sous saint Grégoire le-Grand. Le Canon tout entier est une grande et solennelle prière adressée au Père Éternel, en union avec les mérites du Fils et par l'intermédiaire du Saint-Esprit. Dans le cours de cette prière véné-

Digitized by Google

rable s'opère la mystérieuse transsubstantiation ou le changement du pain et du vin au Corps et au Sang de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Les *Croix* du Canon, ou signes de croix répétés fréquemment par le prêtre sur les dons du sacrifice sont les plus anciennes de toute la Messe; toujours elles furent tenues en grande vénération, et à plusieurs reprises, elles furent l'objet de prescriptions particulières de la part des Papes et des Conciles. En 740, le pape Zacharie envoya à saint Boniface en Allemagne, un rouleau de parchemin, sur lequel, à la demande du Saint, il avait indiqué de sa propre main le nombre exact et la place des croix du Canon.

La grande prière du Canon se divise en plusieurs parties distinctes d'après leur objet. La première est le *Te igitur*. Nous dirons un mot de chacune d'elles dans notre prochain entretien.

UNE FONDATION BÉNÉDICTINE AU MOYEN AGE. (SUITE.)

D'APRÈS UN RÉCIT DE L'ABBÉ HERMAN DE TOURNAY.

II.

GAUTHIER, avant de revêtir à Saint-Martin l'habit des fils de Saint-Benoît, avait été un noble chevalier de la ville de Tournay. Comme lui, son épouse avait fui le monde pour prendre le voile dans un couvent dont nous verrons bientôt la fondation. Chose étrange! bien des années auparavant, un songe qu'eut Gauthier, l'avait représenté travaillant de ses propres mains, avec Radulf, un autre noble, à relever les ruines de l'église encore abandonnée de l'Abbaye de Saint-Martin. Ce songe reçut en effet son accomplissement, car par les biens nombreux qu'il apporta à la maison lorsqu'il y reçut l'habit et la tonsure, il fut, sans contredit, l'un des principaux bienfaiteurs et fondateurs du monastère. Sa rare vertu fit de lui, pour l'heureuse famille monastique, un trésor plus précieux encore que ses richesses. La vie que menait au monastère l'ancien chevalier, était vraiment touchante. S'assimilant aux moindres d'entre les frères, il faisait ses délices de s'acquitter des offices les plus vils; porter l'eau, laver la vaisselle, tamiser la farine, entretenir le four, balayer les étables, charrier le fumier sur les champs, — telles étaient ses occupations favorites. Ses parents, et ceux

Digitized by Google

qui jadis étaient ses égaux dans le monde, le voyaient, et versaient sur sa manière d'être des larmes d'admiration, qui ne demeurèrent pas stériles chez tous. Plusieurs d'entre eux vinrent frapper à la porte du monastère, et Gauthier n'ayant en vue que la gloire de Dieu, obtint des nouveaux moines, à leur entrée, des dons si abondants, qu'ils suffirent, écrivait plus tard l'abbé Herman, à la construction de notre belle église actuelle, dont le chœur est assez vaste pour contenir plus de cent moines.

Radulf, type monastique non moins digne d'attention que le précédent, était comme lui un puissant chevalier. L'un de ses frères, Théodoric, était maître de la monnaie ; et l'autre, Tatbert, victime de sa fidélité à son Évêque et de son zèle à soulager les pauvres, était tombé sous un fer ennemi.

Dès les premières années de son union avec sa jeune épouse Maisendis, Radulf s'était vu l'heureux père de trois enfants, Théodoric, Gauthier et Herman qui, devenu abbé, comme nous allons le voir, nous fournit les éléments de ce récit. Théodoric, l'aîné, dès qu'il eut atteint sa cinquième année, fréquenta l'école des Chanoines de la Cathédrale. Un jour, son père voulut le rendre bénéficiaire d'une prébende, en transgressant les lois de la justice. L'enfant, apprenant cette nouvelle de la bouche des Chanoines, ses maîtres, loin de s'en réjouir, pleura amèrement, et, tout en larmes, courut chez ses parents. On crut qu'il avait reçu quelque correction, et l'on chercha à le consoler; mais celui-ci de s'écrier: « Quoi! père, vous vous êtes attiré, à cause de moi, la réprobation de Dieu et les peines de l'enfer, et je ne verserais point de larmes? » Confus et profondément touché, Radulf rompit sans délai toutes les négociations commencées pour le succès de cette affaire. — Ainsi se manifestaient dès l'enfance, chez Théodoric, les effets de la grâce divine.

Sur ces entrefaites, mon père, dit l'abbé Herman, fut atteint d'une grave maladie, qui eut l'heureux résultat d'amener sa conversion, depuis trop longtemps déjà promise, mais sans cesse différée. Un vertueux moine du monastère de Saint-Amand, parent de son épouse, fut pour lui un consolateur et un conseiller fidèle sur son lit de douleur. Sa charité l'accompagna au-delà de la maladie. Le voyant remis des maux du corps, il l'engagea vivement à songer enfin au salut de son âme, en mettant en sûreté, derrière les murs du monastère, l'heureux fruit de sa maladie. Radulf était prêt à suivre ce conseil, — et plus disposée encore y était Maisendis, ma mère, qui, elle aussi, s'était promise à Dieu. « Mais qu'adviendra-t-il donc de nos trois enfants ? » objectait mon père. — « Nous ne les abandonnerons pas, répondit sa généreuse épouse; notre offrande au Seigneur ne sera complète que si elle comprend ce que nos cœurs ont de plus cher. Remettons-en l'accomplissement au temps où notre quatrième enfant sera né, et où toutes nos affaires de ce monde auront été mises en ordre. » — La main de Dieu était là encore et se manifestait même dans ce délai; car ce fut précisément

Digitized by Google

pendant ce temps, où mes parents vécurent encore ensemble comme frère et sœur, que Maître Odon fonda son monastère de Saint-Martin ; et ce fut là, qu'après la naissance de mon plus jeune frère et l'arrangement de toutes leurs affaires, nos parents nous offrirent tous quatre au Seigneur, complétant leur sacrifice en s'y joignant eux-mêmes.

Vers cette époque, ma mère se rendit un jour à l'église des moines, selon sa coutume, pour y assister à la messe et à la procession ; elle était accompagnée du petit Théodoric, alors âgé de sept ans. Sa grande résolution, dans ce temps, était encore son secret et celui de mon père. L'enfant lui-même ignorait tout, et Maisendis n'avait peut-être elle-même, jusqu'alors, guère songé à Saint-Martin. Cependant, au sortir de l'église, elle cherche en vain, autour d'elle, son jeune fils: inquiète, elle court chez parents et amis, espérant le trouver chez l'un d'eux; enfin, ne le découvrant nulle part, elle retourne chez elle, croyant que Théodoric s'est laissé entrainer par des camarades à quelque jeu de son âge. Elle ne le trouva pas à la maison paternelle. L'heure du repas sonna, et Théodoric ne revenait point. Alors, le père monte à cheval, et va de maison en maison chez tous ses amis, s'informant de son fils; c'était en vain: aucun ne l'avait vu.

Finalement, il se rend à l'Abbaye, où la mère l'avait perdu le matin; et là, dans le cloitre du monastère, il retrouve enfin Théodoric assis immobile aux pieds d'Haimerich et d'Odon, et comme suspendu à leurs lèvres. Délivré de son inquiétude et poussé par la curiosité, Radulf, son père, va se joindre au groupe des auditeurs: c'était le sage Abbé d'Anchin qui parlait. Lorsqu'il cessa, Radulf s'approcha de son fils et voulut le ramener à sa mère ; mais l'enfant de dire en souriant: « Père, retourne seul à la maison, et embrasse pour moi maman et les trois petits frères ; dis-leur de prier pour moi. Moi, je reste ici ; j'abandonne papa et maman pour me donner au bon Sauveur, et suivre l'exemple de ses saints. » — « Mais, mon enfant, reprit le père, d'un ton moitié badin, moitié sérieux, que veux-tu faire ici, où tu n'as ni abri ni nourriture? Viens avec moi. » —« Non, père, laisse-moi ici ! j'irai plutôt mendier mon pain de porte en porte, et je coucherai sur la terre. » — Le père commençait à s'irriter, lorsque le vénérable abbé Haimerich s'interposa, prenant parti pour le petit Théodoric : « Laissez-le-nous au moins cette nuit, dit-il au père, et s'il le faut, on vous le rendra demain. » Radulf dut céder, remonta à cheval et retourna seul chez lui, le cœur gros à la pensée de la nouvelle blessure qu'il allait faire à celui de son épouse bien-aimée.

Cependant la généreuse mère, apprenant ce qui s'était passé, tomba à genoux et rendit grâces au Seigneur de ce qu'il daignait se choisir son fils premier-né. —« Le doigt de Dieu est là, s'écria-t-elle; Théodoric nous montre le chemin vers Saint-Martin. Retourne demain au monastère, Radulf, et si Théodoric persiste dans son dessein, nous ne fermerons pas les yeux à ce signe manifeste de la Providence : nous-mêmes, nos enfants et nos biens, nous consacrerons tout au Seigneur, à l'abbaye de Saint-Martin. »

Digitized by Google

Mon père, poursuit Herman, reprit donc le lendemain le chemin du monastère. Un grand calme avait succédé à son humeur de la veille; il trouva son fils plus ferme que jamais dans son noble dessein. Son cœur fut touché, et ne voulant point résister davantage à la volonté de Dieu si clairement manifestée, il offrit son fils aîné au Seigneur en même temps que la portion de biens qui devait lui revenir. Cette cérémonie eut lieu le jour même dans l'église de l'Abbaye, en présence du frère de Radulf, Théodoric, maître de la monnaie, et de plusieurs autres nobles qu'il avait fait venir comme témoins. Ce fut là le commencement de son intimité avec les bons religieux. Il fit de ses propres deniers restaurer leur église, la même que Gauthier, comme nous l'avons vu, fit remplacer par une autre plus vaste quelques années plus tard.

Cet événement se rapporte au temps où maître Odon commençait avec ses disciples la fondation de Saint-Martin, avant qu'ils eussent fait profession sur la règle de Saint-Benoit. Le jeune Théodoric reçut avec eux le saint habit monastique.

Le jour où ils entreprirent leur émigration manquée «au désert», les bons moines étaient fort embarrassés de ce pauvre enfant de huit ans. Ils l'eussent volontiers rendu à son père; mais le petit novice n'entendait point la chose ainsi, et il s'obstina à les vouloir suivre; à sa grande joie, il fut enfin placé sur le chariot à bagages.

Cependant, le jour même, de bon matin, Radulf apprenait le départ des moines et de son fils. A cette nouvelle son cœur s'émeut, s'enflamme. Prenant une résolution soudaine, il revêt en hâte ses vêtements, fait réunir les membres du Chapitre de la Cathédrale, et, après leur avoir fait restitution d'un domaine que depuis longtemps il détenait injustement, et leur avoir demandé humblement pardon pour ses actes de violence, — il leur dévoile son noble dessein de dire au monde, sur l'heure même, un éternel adieu, et de courir en hâte à la poursuite des moines pour se joindre à eux. Suivi d'une foule émue et attendrie, il retourne chez lui, pour serrer une dernière fois sur son cœur, sa tendre épouse et ses enfants bien-aimés. Il ne peut cacher les sentiments qui l'animent, il saisit dans ses bras mon frère Gauthier, puis moi-même, et mon jeune frère au berceau, et nous élevant tour à tour vers le Ciel, il nous donne le Seigneur pour père. Tous sanglotaient, fondaient en larmes; mais bientôt le chevalier, maîtrisant l'émotion de son cœur, saute sur sa monture, et se dirige en toute hâte vers Noyon, à la suite des moines. Radulf n'était pas seul: un clerc, qui depuis deux ans recevait l'hospitalité sous son toit, voulut à toute force prendre part aussi à son sacrifice.

Ils ne tardèrent point à rejoindre, sur la route même de Noyon, la communauté fugitive. Celle-ci s'effraya d'abord se croyant poursuivie; mais quel fut l'attendrissement des bons moines, lorsqu'ils virent Radulf et Regnier, son compagnon, se jeter aux pieds de l'abbé Odon, et lui deman-

Digitized by Google

der humblement la faveur de le suivre partout où il irait ! Ému jusqu'aux larmes, Odon les reçut avec bonheur au nombre de ses fils. Mon père donc, et le petit Théodoric parvinrent ainsi à Noyon, avec les autres moines et furent reçus par l'Évêque. Ce fut au milieu de l'attendrissement de tous les spectateurs, et surtout du Prélat, que Radulf, au seuil de sa vie nouvelle, demanda à ce dernier sa bénédiction. — C'était bien aussi à mon père que le Prélat fit allusion, lorsque, ordonnant à l'abbé Odon de retourner à Tournay, il lui dit: « Comment pourriez-vous quitter une ville où vous gagnez de tels héros au service du Christ ? »

Radulf rentra donc dans sa ville natale, à la suite des religieux. A peine furent-ils arrivés tous au monastère, qu'il renouvela auprès de l'Abbé sa demande d'admission au saint habit. Odon, toutefois, jugea bon d'éprouver sa vocation. Il commença par donner au noble chevalier un ordre, à son avis, des plus pénibles à accomplir. « Va, lui dit-il, dans la ville, et pourvois par le travail de tes mains à ton existence, à celle de ton épouse et des enfants qui te restent; engage-toi comme porteur d'eau, fendeur de bois, garçon d'écurie, ou à tout autre emploi, jusqu'au jour où ton humilité me sera suffisamment prouvée. » — Ainsi parla l'Abbé, et mon père, aussitôt, trouvant le fardeau léger, s'empressa d'accomplir publiquement et en tous points l'ordre de maître Odon.

Cependant, Maisendis, ma mère, se sentait, elle aussi, fortement poussée vers l'accomplissement de son vœu. Ne souffrant plus de retard, elle nous mena au monastère, et y fit au Seigneur, entre les mains de l'Abbé, le sacrifice de sa personne et de ses enfants. Mon plus jeune frère fut posé, dans son berceau, sur les degrés de l'autel.

Le rigide et saint Abbé soumit aussi la constance de ma mère à une rude épreuve, pendant laquelle Théodoric, notre oncle, nous reçut chez lui; il lui fallut, comme à mon père, gagner son pain par des travaux propres à son sexe: couture, tissage, cardage; « et si jamais quelqu'un » — ainsi portait le précepte de l'Abbé — « lui offrait un pain entier, elle devait le refuser, se contentant du pain quotidien, obtenu morceau par morceau. » Cette femme, à l'âme sainte et magnanime, se réjouit de se voir, pour l'amour du Christ, soumise à une telle humiliation, et elle se mit à mendier son pain de porte en porte, accomplissant en même temps les travaux les plus humbles. Ses amis d'autrefois ne se contenaient plus de compassion et d'étonnement.

Tel est le récit fidèle, dit Herman, des circonstances qui accompagnèrent l'entrée en religion de mes vertueux parents: que Dieu les récompense ! Comme on le suppose bien, ils dotèrent Saint-Martin de biens nombreux, moindres cependant qu'ils ne l'auraient voulu, parce que, avant l'existence de notre Abbaye, ils en avaient donné une grande partie à celle de Saint-Amand. Cependant, Hugues, le vertueux Abbé de ce monastère, apprenant l'accomplissement du noble dessein des deux époux, proposa à sa commu-

Digitized by Google

nauté de partager avec Saint-Martin les dons généreux du chevalier et de Maisendis, pour leur en rendre ainsi une partie : l'assentiment des moines fut unanime. L'Abbé Hugues se rendit donc à Saint-Martin, y dressa un document de la donation des dits biens, et, prosterné ensuite au milieu du chapitre, il demanda et obtint l'assurance d'une union fraternelle entre les deux monastères. A dater de ce jour, cette union alla toujours croissant, il en fut de même avec l'Abbaye d'Anchin.

(La fin au prochain N°.)

LE B. GODEFROID, SACRISTAIN DE VILLERS.

VILLERS, un des plus riches joyaux de la famille cistercienne, était aux XIIe et XIIIe siècles un foyer de sainteté, dont les rayons lumineux jetaient sur notre pays un éclat incomparable. Les soixante bienheureux que produisit cette abbaye sont un des spectacles les plus consolants que puisse présenter l'histoire d'une maison religieuse.

Il y avait au douzième siècle, à l'abbaye de Saint-Pantaléon de Cologne un jeune moine nommé Godefroid (1) qui se faisait remarquer par sa grande vertu et la ferveur qu'il montrait dans l'observation des devoirs de la vie monastique. La règle que l'on pratiquait dans ce monastère ne suffisait pas à son zèle, et il était désireux d'embrasser une observance plus parfaite. L'abbé d'Heisterbach, auquel il se présenta d'abord, n'acquiesça point à sa demande dans la crainte qu'une telle démarche de la part du jeune moine ne fût l'effet de la légèreté et non de la dévotion. Un refus si amer ne rebuta point le fervent religieux, Dieu le consola bientôt. Tandis qu'il suppliait avec plus d'ardeur le Seigneur de daigner guider ses pas, il vit en esprit l'abbaye de Villers, de telle sorte qu'étant à Cologne, il connaissait non seulement les moines et leur manière de vivre, mais même la disposition des lieux et tous les meubles de la maison, comme s'il y eût séjourné toute sa vie. Ce fut la demeure qu'il se choisit, en priant le Seigneur de lui accorder la faveur d'y terminer ses jours.

Godefroid vint frapper humblement à la porte du monastère de Villers que dirigeait alors le saint abbé Charles de Seyne. Il y fut reçu. Dès son entrée à l'abbaye, il s'y fit remarquer par son amour pour la sainte pauvreté, par son humilité profonde, sa fidélité aux moindres observances de la règle, son assiduité à la prière et à la méditation. C'était un ange revêtu d'un corps mortel : ses discours, et plus encore ses exemples allumaient dans le cœur de ceux qui avaient le bonheur de vivre à ses côtés l'amour de la vérité et le désir de la patrie céleste. Les faveurs signalées dont il plut au Seigneur de le combler, nous sont un gage de la sainteté et des mérites de Godefroid.

L'abbé de Villers, Dom Charles, se rendant un jour à l'abbaye d'Hem-

1. *Historia monast. Villariensis.* Lib. II, cap. IV, ap. Martène, *Thes. Anecd.* t. III, 1339-1344 ; *Cæsarius Heisterb.* Lib. I, dialog. cap. 35.

Digitized by Google

merode, où il avait passé les premières années de sa vie monastique, voulut avoir pour compagnon de voyage le moine Godefroid, sans doute afin de profiter des exemples et des entretiens du saint religieux. Les moines d'Hemmerode s'aperçurent bientôt des grâces extraordinaires dont le moine de Villers était favorisé, et longtemps encore après cette visite, on se rappelait au monastère que, dans la célébration des saints mystères, la dévotion de Godefroid était si grande que les larmes coulaient de ses yeux sur l'autel ou sur sa poitrine. Dom Thierry de Lureke, ancien chanoine de Bonn et alors novice, s'avisa un jour de lui demander quelle était la meilleure manière de prier : « Dans l'oraison, lui répondit le pieux moine, vous ne devez rien dire, pensez seulement à la naissance du Sauveur, à sa passion, à sa résurrection, et aux autres circonstances de sa vie. » C'était sa prière et il en retirait d'abondants fruits de salut.

Dieu lui accorda aussi le don des prophéties et des miracles. Souvent il prédisait à ses frères les tentations qui allaient les assaillir et les engageait à préparer leurs âmes à la lutte par la patience. L'Annaliste de Villers rapporte plusieurs miracles qu'il opéra pendant sa vie. ¡Nous n'en rapporterons que trois, mais ils suffiront à montrer comment Dieu se plaît à exalter les humbles, qu'il choisit d'ordinaire pour être les instruments de ses miséricordes. Un enfant nourri par la charité des moines de Villers avait perdu l'usage des sens depuis plusieurs jours. Dom Henri, le cellerier du monastère en avait grand'pitié : vaincu par les larmes du père, il prit la ceinture de Godefroid et chargea un frère convers d'en entourer le corps du malade. L'enfant recouvra aussitôt la santé. Cette ceinture fut aussi portée à une dame des environs de Namur, dont la santé était gravement compromise. A peine l'eut-elle mise autour de son corps, qu'elle se vit délivrée de ses douleurs. Son frère souffrant alors des yeux, voulut aussi appliquer la ceinture sur la partie malade et vit sa foi récompensée par une guérison instantanée. Mais le pieux moine ignora toujours ces guérisons.

Dom Godefroid remplissait à Villers l'office de sacristain : cette fonction fut pour lui l'occasion de prouver son respect pour le temple de Dieu. L'or s'épure dans la fournaise, dit le pieux chroniqueur de Villers, Godefroid s'épura dans cette charge. L'amour de la patrie céleste embrasait son âme de plus en plus, et son unique soin était de se perfectionner dans les vertus qui y conduisent le plus sûrement, l'obéissance et l'humilité. Un jour, Godefroid avait rempli à son tour, suivant la prescription de saint Benoît, l'office de serviteur semainier de la cuisine, et avait lavé les pieds des frères le samedi avant de sortir de charge. Or, les moines, après le chant des Complies, s'étaient tous rendus au dortoir pour y prendre leur repos ; Godefroid seul, en sa qualité de sacristain, était resté pour fermer les portes de l'oratoire. Agenouillé devant l'autel, le pieux moine répandait son cœur devant Dieu, lui demandant pardon de ses fautes et de celles de ses frères. Il sortait de l'oratoire, quand le Sauveur se présenta à lui, comme au jour de

Digitized by Google

la dernière Cène, ceint d'un linge et tenant en mains un bassin. « Assieds-toi, lui dit le Seigneur, que je te lave les pieds, car depuis longtemps tu laves les miens. » — Non, Seigneur, lui répondit-il d'une voix tremblante vous ne me laverez point les pieds. » — « Si je ne te lave point les pieds, reprit JÉSUS, tu n'auras point de part avec moi. » Godefroid obéit et JÉSUS s'agenouilla devant le moine effrayé, lui lava les pieds et lui dit avec douceur : « De même que j'ai donné mon âme pour toi, tu dois donner la tienne pour tes frères. » A ces mots, le Sauveur disparut, laissant le moine inondé des plus douces délices.

Godefroid reposait dans le sein de JÉSUS et goûtait les joies spirituelles dont il plaisait au Seigneur d'inonder son âme. Pendant la célébration du saint sacrifice, tandis qu'il tenait en ses mains le corps du Sauveur JÉSUS et savourait en son âme d'ineffables douceurs, le pieux moine se sentit poussé intérieurement par l'Esprit-Saint de demander humblement au Seigneur de lui apparaître tel qu'il reposa sur le sein de sa mère et entre les bras du vieillard Siméon. JÉSUS exauça sa demande. Aussitôt le divin Sauveur se montra à son serviteur, non point terrible comme il doit apparaître au dernier jugement, ni couvert de sang comme sur la croix, mais sous la forme d'un aimable enfant, qui, par son air doux et souriant inondait l'âme de Godefroid d'un torrent de délices spirituelles.

Cette grâce porta ses fruits dans l'âme du pieux moine : dès ce jour, il châtia son corps avec une rigueur inaccoutumée, l'épuisant par les jeûnes et les veilles, supportant avec une patience héroïque le froid, la douleur et les autres afflictions qu'il rencontrait dans la vie, balancé entre l'amour et la crainte de son Créateur.

Godefroid nourrissait aussi une tendre dévotion envers la Mère de Dieu, honorée à l'abbaye de Villers d'un culte tout particulier et devant l'image de laquelle une lampe brillait nuit et jour. Marie voulut récompenser son zèle par une faveur insigne. C'était en la fête de l'Annonciation : les moines étaient réunis au chœur pour le chant solennel des vigiles nocturnes, Godefroid soutenait le chant de sa voix et prenait plaisir à écouter la psalmodie des frères. Tout à coup la Vierge se présente à ses regards ; elle faisait le tour du chœur, à la manière de l'abbé, et encourageait les frères ; puis passant entre la stalle de l'abbé et celle du prieur, elle se dirigea vers le chœur des convers. Godefroid la suivit ; mais la divine Mère de JÉSUS l'arrêta et lui dit doucement : « Retourne vers tes frères, ne me suis plus, car bientôt tu me suivras pour toujours, tu recevras la récompense de tes labeurs et tu jouiras du bonheur des Saints dans le royaume céleste. » Godefroid regagna sa place au chœur, mais dès ce moment il ne fit plus que languir et que soupirer après l'heure de la délivrance et du repos.

Le Vendredi Saint, Godefroid se sentit défaillir ; mais en athlète vigoureux, il voulut soutenir la lutte jusqu'au dernier moment. Dès le lendemain, le mal empira à tel point qu'il fut contraint en vertu de l'obéissance de se

Digitized by Google

rendre à l'infirmerie. Le lundi de Pâques (31 mars 1198) sentant approcher sa fin, il demanda l'extrême-onction et la reçut en présence de tous les religieux de Villers que sa mort allait plonger dans la désolation ; celui qu'ils perdaient était un frère bien-aimé, un saint qu'ils respectaient et qui allait quitter l'arène d'ici-bas pour s'envoler au lieu de l'éternel repos. Dès lors il resta absorbé en Dieu, attendant dans une sainte allégresse la fin des combats.

Le soir, tandis qu'à la fin du souper, les moines se levaient de table, le frère chargé de le garder, lui fit part de la crainte qu'il ressentait de ne plus le revoir s'il le quittait en ce moment. « Ne craignez rien, lui répondit en souriant le moribond, vous me reverrez ; ne me préférez pas à la règle qui vous appelle. » Le frère obéit. Tandis qu'il prenait son repas au réfectoire, il vit soudain devant lui deux moines vénérables, Dom Césaire, mort depuis peu, et Dom Godefroid : « Vous me voyez selon ma promesse, lui dit ce dernier, la paix soit avec vous, je m'en vais. » A peine était-il sorti du réfectoire que la tablette du monastère convoqua les moines à la prière pour le repos de l'âme de Dom Godefroid ; et autour de la dépouille mortelle du bienheureux les chants des psaumes et des hymnes ne cessèrent de retentir pendant deux jours. Peu d'années après, on fit l'élévation de son corps et ses restes furent placés dans le trésor des reliques du monastère, où ils furent pendant de longs siècles exposés à la vénération des moines de Villers.

LA CONGRÉGATION SUISSE DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT.

A fausse Réforme du XVIe siècle fit de la Suisse un des principaux théâtres de ses fureurs, et trop souvent, hélas ! elle y sut tirer avantage des défections, tantôt isolées, tantôt communes, résultat soit de la crainte, soit de l'ambition, soit surtout de l'abaissement général des mœurs à la fin du moyen âge.

Faut-il le dire ? le sel de la terre lui-même s'était affadi ; non seulement le clergé séculier avait eu à déplorer des faiblesses regrettables, mais l'influence délétère de la rébellion et de l'hérésie s'était fait sentir jusque dans les cloîtres, qui semblaient destinés à rester comme le dernier asile de la foi et de la morale outragée.

Il était temps, et grand temps, d'apporter un remède énergique pour

Digitized by Google

sauver les débris de la maison d'Israël. Grâce à Dieu, tout n'était pas perdu : telle et telle abbaye avaient su rester dignes de leur passé et lutter énergiquement contre les envahissements de l'erreur et du relâchement. Mais n'exerçant qu'une influence interne et limitée, elles se voyaient réduites à gémir sur les ruines qui s'amoncelaient autour d'elles.

Ce fut alors que le Pape Clément VIII crut trouver un remède efficace à cette situation en procurant l'union des monastères encore debout en une même Congrégation. Pour mener la chose à bonne fin, il sut gagner à sa cause les princes-abbés Bernard de Saint-Gall et Augustin I d'Einsiedlen. Deux autres prélats, Josse de Muri et Benoît de Fischingen, s'adjoignirent de suite aux premiers, et une première réunion se tint à Einsiedlen en 1602, en présence du légat apostolique. Dans la suite, par reconnaissance envers la Mère de Dieu, près du sanctuaire de laquelle elle avait pris naissance, la Congrégation Suisse se plaça sous le vocable de l'Immaculée Conception.

Les quatre prélats que nous venons de nommer, et surtout celui d'Einsiedlen étaient de véritables moines, aussi remarquables pour la plupart par leur vertu éminente que par leurs talents intellectuels. Aussi leur démarche eut-elle un grand retentissement dans les autres monastères de la Suisse. Le prince-abbé Gérold de Rheinau, malgré la résistance d'une partie de ses moines, adopta le projet de réforme et d'union dans une assemblée tenue à Saint-Gall, le 9 avril 1603, de sorte que, dès l'année suivante (12 mai 1604), l'excellent prélat de Rheinau eut la consolation de voir son monastère choisi pour lieu de la réunion annuelle.

Déjà une sixième abbaye, celle de Pfaeffers avait suivi son exemple ; dans la suite l'aggrégation des monastères d'Engelberg, de Beinwyl [1] et de Dissentis, porta à neuf le nombre des maisons de la Congrégation helvétique.

Au reste, les relations nouvelles qui en résultaient pour les diverses abbayes n'allaient pas jusqu'à anéantir leur autonomie : c'était plutôt une sorte de confédération tendant au maintien de la discipline et au développement de la vie monastique qu'une congrégation dans le sens moderne du mot. Bien des abus furent aussi réformés ; mais peut-être ne se montra-t-on pas assez énergique en certaines circonstances et différents monastères se virent à plusieurs reprises tout près de leur ruine. Aussi faut-il avouer que l'unité de vues fit plus d'une fois défaut, les uns voulant favoriser à l'excès la science et les études, les autres, par prudence ou par étroitesse de vue, s'opposant à des prétentions qui détruisaient d'après eux l'équilibre de la vie du moine, l'homme du travail, mais aussi et avant tout, l'homme de la prière.

Au milieu de ces divergences de sentiment, le grand rôle appartint presque toujours aux abbés de Saint-Gall. Une activité intellectuelle considérable régnait dans le célèbre monastère. Plusieurs travaux historiques de

1. La communauté de Beinwyl fut transférée à Mariastein, en 1648, et de là à Delle, en France, en 1875, comme nous le verrons plus bas.

Digitized by Google

valeur furent publiés. Mais le nom qui entre tous illustra Saint-Gall à cette époque, est celui de Célestin Sfondrati, le professeur de Salzbourg, élu en 1687 à la dignité de prince-abbé et enfin Cardinal de la Sainte-Église Romaine.

Einsiedlen comptait aussi des écrivains de grand mérite. Citons entre autres le prince-abbé Placide (1629-1670) qui publia un ouvrage précieux contenant les principaux documents des archives de l'abbaye, si intéressantes pour l'histoire nationale de la Suisse, et son successeur immédiat, Dom Augustin II, (1670-1692), l'un des théologiens les plus estimés de l'époque. Il fut d'abord professeur à l'Université de Salzbourg durant treize ans en même temps que le célèbre Sfondrati. Au milieu même des labeurs de l'enseignement, il trouva le temps de composer divers ouvrages théologiques, mais se distingua surtout dans la polémique contre les protestants. Sa fécondité littéraire était vraiment prodigieuse. Un écrivain moderne au jugement profond lui rend ce témoignage: « Le savant de N.-D. des Ermites, Dom « Augustin Reding, est du nombre de ces hommes inconcevables qui, tout « en remplissant consciencieusement leurs devoirs de religieux, et malgré « l'assujettissement d'un enseignement très étendu, surent trouver encore « assez de temps pour écrire des ouvrages tellement volumineux que les « autres désespèrent de se ménager jamais le temps nécessaire pour « les lire. »

En 1702, l'abbaye princière de Saint-Gall vit tous les abbés réunis dans ses murs pour fêter le premier centenaire de la Congrégation. La plupart de ces prélats, et notamment ceux d'Einsiedlen, de Pfaeffers, de Muri et de Mariastein étaient la gloire, non seulement de leurs monastères, mais encore de l'Ordre bénédictin tout entier.

A dater de cette réunion, commence une ère de prospérité et de restauration matérielle relativement brillante dans la plupart des abbayes. Les trois princes-abbés Maur, Thomas et Nicolas d'Einsiedlen, entreprirent et menèrent à bonne fin la reconstruction du monastère et de l'église : œuvre grandiose qui demanda presque un siècle (1704-1773). A Pfaeffers, le prince-abbé Boniface Schupp (1677-1606) mérita pour le même motif le titre de second fondateur de son abbaye. Dom Placide, abbé de Muri, édifia également à neuf son monastère et son église, tandis que le frère utérin du prélat, Dom Gérold, abbé de Rheinau, remplaçait l'ancienne basilique par une nouvelle église que tout le monde trouva magnifique.

Ces efforts si dignes de louanges furent imités par les autres abbés, suivant les ressources dont ils pouvaient disposer.

Mais à côté de ces œuvres extérieures, la chose principale, c'est-à-dire, la vie intérieure et monastique, ne restait pas en arrière. Dans plusieurs des monastères, et particulièrement à Engelberg, on comptait des religieux distingués par leur piété, voire même par la sainteté de leur vie.

Mais déjà une révolution plus terrible que la réforme du XVIe siècle se

Digitized by Google

préparait non .oin de là, et ne devait pas tarder à envahir et l'Allemagne et aussi la Suisse. Au printemps de 1798, une armée française renversa la constitution fédérative, jusque-là en vigueur dans ce dernier pays. Une des premières mesures prises par les ennemis de l'Église et du trône fut la suppression de tous les ordres religieux.

Cinq ans après (1803), un décret du premier consul, connu sous le nom d'*acte de médiation*, rétablit tous les monastères suisses, à l'exception de celui de Saint-Gall, dont l'abbé Pancrace, n'avait pas voulu renoncer à sa principauté séculière. Ainsi la plus illustre de toutes les abbayes du pays avait succombé dans la crise.

A la chute de Napoléon, les Cantons suisses se hâtèrent de se donner une nouvelle constitution, dite de l'an 15, laquelle garantissait de nouveau l'existence et l'indépendance des ordres religieux.

Quinze ans après, 1830 arrivait; la Suisse en ressentit le contre-coup. Les cantons de Thurgovie et d'Argovie commencèrent par enlever aux monastères leur indépendance économique, en leur octroyant des administrateurs séculiers qui ne se firent pas faute de jouer ouvertement le rôle de voleurs et durent partager comme tels le sort d'autres scélérats détenus dans les prisons.

La mort commença à planer sur quelques-unes de ces antiques abbayes jadis si illustres. Le 1er août 1838, Pfaeffers s'éteignit de lui-même, tandis qu'en Argovie, un homme d'État catholique, qui devait tout à la charité des moines, s'évertuait de tout son pouvoir à ruiner tous les monastères du Canton. Ce coup terrible fut en effet porté par décision du grand conseil, le 13 janvier 1841, et l'abbaye de Muri, la plus importante et la plus puissante de toute la contrée, vit ses moines obligés d'aller chercher un refuge à Gries en Tyrol : c'était le troisième monastère de la Congrégation qui s'écroulait ainsi. En juillet 1848, la défaite des catholiques dans la guerre du *Sonderbund* entraîna la ruine d'un quatrième, celui de *Füschingen*. Quant à Rheinau, si illustre au siècle précédent, le gouvernement de Zurich lui avait déjà défendu, dès 1834, de recevoir des novices ; au printemps de 1862, il devint la proie des convoitises protestantes (1). Mais à l'heure même où la suppression de Rheinau était décrétée, un coup d'apoplexie paralysait la main droite d'un malheureux prêtre qui n'avait pas craint de s'en servir pour signer son adhésion à l'acte sacrilège, espérant accroître son avoir d'ici-bas à l'aide du riche héritage des moines.

Il ne restait donc plus que les quatre monastères d'Einsiedlen, d'Engelberg, de Dissentis et de Mariastein. Mais ce dernier dut céder, au mois d'octobre 1874, devant les prétentions cupides du gouvernement catholique de Soleure et ses moines cherchèrent un refuge en France, à Delle,

1. Le dernier abbé de Rheinau, Dom Ambroise Widmer, (V. *Messager*, 1re année, p. 246), transmit au fondateur de la Congrégation de Beuron ses insignes abbatiaux, le constituant ainsi en quelque sorte l'héritier d'un passé glorieux de plus de dix siècles.

Digitized by Google

sur le territoire de Belfort, où ils ouvrirent un collège. Quant à Dissentis, maintes fois sur le point de succomber, il semble reprendre actuellement quelque vitalité.

Les deux monastères encore en vie, Einsiedlen et Engelberg sont encore à l'heure actuelle dans un état florissant. L'un et l'autre ont envoyé en Amérique des colonies qui prospèrent. Puisse le ciel bénir et accroître ces rejetons vénérables du grand arbre bénédictin et ramener pour les monastères Suisses les jours glorieux du passé.

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

LE MONT-CASSIN.

UNIQUE dans sa majestueuse grandeur, le Mont-Cassin ne perd rien à être visité même après Rome. Ni les récits des touristes ni les études préalables, ni un séjour prolongé au milieu des merveilles de la Ville Éternelle, devenues presque familières pour moi, n'avaient pu me préparer assez à l'impression profonde que je ressentis, à l'aspect de ce monument incomparable de la majesté et de la splendeur de l'ordre monastique. Tout dépassait de loin ce que je m'étais imaginé.

Dès notre arrivée à San Germano, nous pûmes mesurer du regard les immenses constructions du monastère. La façade de l'ouest couronnée par le portail de la basilique se présente d'abord au voyageur avec ses vastes galeries ; puis, au tournant de la route à gauche, il découvre le côté sud flanqué d'un avant-corps, connu sous le nom de *torretta* ou petite tour. Tout en gravissant la montagne on se fait ainsi une parfaite idée de l'étendue des bâtiments claustraux. Le mont sur lequel se dresse la forteresse monastique, forme comme l'avant-garde de la chaîne élevée des Abruzzes. D'une structure élégante et régulière, il descend de trois côtés vers la plaine du Carigliano ; son front et ses bases sont boisés d'oliviers et de chênes-verts, tandis que ses flancs montrent à nu des rochers à pente rapide.

De la station du chemin de fer à la petite ville de San Germano, il y a dix minutes de marche. La route nous mène à la place du marché, où l'on peut étudier les mœurs animées des Italiens du midi ; nous passons devant l'ancien couvent des franciscains, et l'imposant palais (1) de l'archiabbé.

1. La baronie, où l'Archiabbé de Mont-Cassin tenait jadis sa cour de justice comme prince séculier.

Digitized by Google

Commençons à gravir la raide et pénible montée du Cassin. Des ieuses rayonnant de verdure au cœur de l'hiver, d'immenses cactus, et d'autres plantes méridionales animent le tableau. D'antiques débris des murailles d'enceinte, des chapelles à moitié en ruines, puis une église plus vaste, à l'avant plan ; plus loin du haut d'un pic rocheux, qui domine la ville, les ruines mélancoliques de l'ancien château féodal de l'abbaye ; de l'autre côté, à perte de vue, un panorama grandiose et varié de mamelons et de belles montagnes, groupées en vaste hémicycle autour du Cassin ; voilà les tableaux qui enivraient nos regards et captivaient notre esprit et notre cœur. Le bruit confus du marché frappe encore nos oreilles, mais bientôt ce bourdonnement lointain n'arrive plus jusqu'à nous. A peine jetons-nous un regard distrait sur les ruines de l'antique amphithéâtre romain non loin de la ville, et sur le vaste carré de la résidence abbatiale, dont nous avons déjà parlé. Un sentiment plus élevé s'est emparé de nous, et grandit à mesure que nous nous approchons de l'archimonastère. Malgré le désir d'arriver qui nous presse, nous faisons quelques haltes, tantôt pour nous agenouiller devant un des mémorables sanctuaires, qui saluent le pèlerin, le long du chemin, tantôt pour donner un libre cours à nos souvenirs et à nos impressions. Que d'empereurs, que de papes ont gravi cette montagne, avec leurs suites, pour aller se prosterner sur la tombe du grand Saint, et prendre sous son égide dans le silence de la prière, des résolutions qui ont remué le monde !

Que de saints illustres ont fait ce pèlerinage ! St Willibald, le saint abbé Sturmius de Fulda, saint Ludger de Munster, saint Adelhard, saint Jean de Gorze, saint Adalbert de Prague, saint Odilon de Cluny, mêlent leurs noms à ceux du saint empereur Henri II, du glorieux pape Grégoire VII, de saint Thomas d'Aquin, de saint Ignace de Loyola et de tant d'autres ! Savants, hommes d'État, artistes, que d'illustrations sont venues chercher et trouver ici, chacun avec l'intérêt particulier qui le poussait, conseil exemple et appui ! Quoi d'étonnant du reste ? Le Mont-Cassin ne fut-il pas durant des siècles l'Athènes de l'Italie, et le Sinaï du moyen âge ? Que dire encore des pieux pèlerins qui depuis plus de dix siècles sont accourus de tous côtés, même des contrées les plus lointaines et accourent encore, au tombeau miraculeux, à ce sanctuaire tout vibrant de l'écho de tant de prières ; que dire des moines et des abbés, qui ont cherché ici la lumière et la force ; des milliers de jeunes gens élevés sur cette sainte montagne, pour répandre ensuite au dehors, dans les différentes classes de la société, les bénédictions abondantes du monastère ! A cet ensemble de souvenirs, sous l'empire presque écrasant de ces mille impressions, ne faut-il pas que le cœur batte d'un élan sublime de joie et de reconnaissance ?

Pleins de ces pensées, nous poursuivîmes pendant une heure notre rude montée, et le soleil du 31 décembre nous arracha plus d'une goutte de sueur.

Digitized by Google

Enfin nous vîmes au-dessus de nous, à une distance approximative de trois cents mètres, l'archimonastère s'étaler à nos yeux dans toute sa majestueuse ampleur. Çà et là, des groupes ravissants d'arbres toujours verts charment le paysage. D'un côté, on voit une petite hauteur, que couvrait jadis le bois sacré détruit par saint Benoît; tandis que de l'autre, au milieu de la route, une roche encadrée, à jamais vénérable parce que le saint Patriarche y laissa l'empreinte miraculeuse de ses genoux en souvenir de son oraison. — Des groupes de Séminaristes et de jeunes moines vinrent au-devant de nous, car c'était l'heure de la sortie, et reçurent avec une grâce toute cordiale leurs confrères étrangers. C'est entourés de cette aimable escorte que nous arrivâmes à la porte du monastère.

Nous franchîmes le portail d'entrée, bâti en forme de tunnel, et pénétrâmes dans la première cour, d'où le regard embrasse l'ensemble grandiose de ces arcades et de ces colonnades, qui donnent aux constructions du Mont-Cassin une beauté toute spéciale. Devant nous s'étale à ciel ouvert, le large escalier qui donne accès à l'atrium de l'église; du haut de ce vaste vestibule suspendu en forme de terrasse, le temple, semblable à une châsse précieuse, domine tout le groupe pittoresque des arcades et des cours superposées.

Il est à peine besoin de dire, que notre première visite dans le béni monastère fut pour le sanctuaire. La basilique est d'une richesse presque excessive. Suivant l'usage romain, le Saint Sacrement repose dans une chapelle latérale. Après un moment d'adoration, nous nous dirigeâmes vers le chœur. Deux beaux escaliers conduisent à la crypte, qui s'étend sous la coupole. C'est ici que se trouve, sous le maître autel, le double tombeau de saint Benoît et de sainte Scholastique sa sœur jumelle. Une pierre sépare la tombe inférieure, où fut déposée la sainte, du tombeau supérieur qui reçut peu de jours après les restes du glorieux patriarche.

Bien que, d'après l'opinion probable, une grande partie de ces saintes reliques ait été transportée en France, au VIIe siècle, le tombeau primitif conserva cependant, au témoignage de Paul Warnefrid du Mont-Cassin, des restes assez précieux pour y fixer la dévotion. Autour de la « confession » du Patriarche des moines, comme autour des tombeaux des Apôtres à Rome, brûlent des lampes nombreuses; d'autres sont suspendues au-dessus de la tombe, tout autour du maître-autel. Au couronnement en marbre du sacré tombeau, est adossé un autel où les moines chantent, au moins une fois la semaine, la Messe solennelle.

Longtemps nous demeurâmes prosternés devant la tombe du Saint bien-aimé dont les lumineux exemples et le code incomparable étaient devenus pour nous, après le saint Évangile, la règle et la norme de tous nos efforts et de toute notre carrière. Profondément émus, nous nous joignîmes au cantique triomphant, que depuis plus de treize siècles son

Digitized by Google

âme bénie chante au pied du trône du Très-Haut ; nous rendîmes grâces à Dieu pour la puissance et la splendeur qu'il lui a accordées au ciel et sur la terre ; nous implorâmes tour à tour son assistance pour nous, pour nos confrères, pour le saint ordre, et pour l'Église entière, qui doit, selon la pieuse tradition, retrouver dans le monachisme un de ses plus puissants appuis, au milieu des commotions des derniers temps. Heureux celui qui peut souvent se réfugier en cet endroit privilégié, sous le chœur du Mont-Cassin, et presser de ses lèvres la table de marbre, qui recouvrit les restes mortels du Saint ! On croit voir comme dans la grotte de Subiaco, planer autour du tombeau du Mont-Cassin un nuage de prière et de recueillement qui réconforte sensiblement le cœur. Il fait bon près de ce tombeau alors surtout que les flots d'harmonie du chœur des moines et de l'orgue se répandent dans la crypte, à travers l'ouverture de la confession ; le cœur alors se dilate d'enthousiasme et d'allégresse, et la grâce de la vocation le fait tressaillir de reconnaissance.

Après avoir salué nos confrères, et présenté nos hommages au Prieur, en l'absence de l'archiabbé, nous nous empressâmes de vénérer le deuxième sanctuaire du monastère : la vieille tour (torretta), qui forme un avant-corps à l'angle sud-ouest de l'aile principale. Elle renferme les plus anciennes parties des constructions du Mont-Cassin, et marque l'endroit précis où le bienheureux Père lui-même a habité.

De longs et vastes corridors, puis des escaliers étroits et contournés, conduisent à la porte supérieure de ce sanctuaire nouvellement restauré. On arrive d'abord dans un vestibule mystérieux, moitié obscur, décoré à fresques. D'un côté, on voit le groupe de St Grégoire écrivant la vie de St Benoit sous la dictée des abbés contemporains du saint fondateur; le mur en face est orné de sept figures de patriarches: Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Élie, Élisée (1). Nous traversons avec recueillement cette première salle et les autres attenantes, également décorées avec richesse, et nous pénétrons, avec une sainte émotion, dans la chapelle supérieure, appelée la chambre de la tour. Cette place, jadis témoin des derniers événements de la vie de St Benoit, les retrace avec toute l'éloquence de l'art sur ses murs vénérables. Plusieurs fois nous eûmes le bonheur de célébrer à l'autel de ce sanctuaire; et nous rendîmes à chacune des sept chapelles de la Torretta cet hommage solennel de notre vénération.

Une porte pratiquée à droite dans cet oratoire principal, conduit à une salle dédiée à sainte Scholastique et toute décorée de scènes qui consacrent son souvenir. Le panneau à côté de la fenêtre, qui donne sur Piummarola, retrace saint Benoit contemplant miraculeusement de loin la mort de sa sœur; l'enterrement de la Sainte au Mont-Cassin est reproduit sur un autre panneau; tandis que la belle fresque au-dessus de l'autel représente son

1. Ces Patriarches de l'Ancien Testament sont représentés dans la sainte liturgie comme des types du patriarche des moines, St Benoit.

Digitized by Google

entrée au Ciel. Nous ne pouvons nous arrêter à décrire en détail ces peintures murales. Il nous suffira de dire que ces fresques vues sur place, à l'endroit pour lequel elles furent conçues, avec leur richesse d'ornements et de couleurs, et sous cette lumière qui ne règne que sous le ciel d'Italie, que ces fresques, dis-je, nous firent une impression plus intime et plus forte que nous n'eussions jamais osé l'attendre.

De la chambre contiguë à l'oratoire de Sainte-Scholastique, on voit, à travers une élégante fenêtre à double arcade romane, le splendide escalier de la Torretta; des deux côtés tout resplendit de l'éclat de vives couleurs. Au pied de l'escalier, l'imposante statue de Moïse en prières se trouve à l'entrée du sanctuaire inférieur. Cette place mystérieusement éclairée par deux rangées de lampes allumées, n'est autre que l'endroit que le bienheureux Père a habité, où il a écrit sa sainte règle. Au fond de la chapelle, simplement décorée, se trouve au milieu d'un groupe d'anges la statue de bronze du saint législateur, dont nous baisons les pieds avec un filial empressement. D'autres chapelles se joignent à ce premier oratoire. Des arcs à demi-ouverts laissent entrevoir à un endroit des restes fragmentaires de murs cyclopéens, remontant à l'antiquité païenne. Un escalier étroit, récemment découvert, conduit à la plus ancienne porte, qui menait jadis de l'entrée au monastère primitif.

Les lecteurs savent déjà que la restauration architecturale et la décoration artistique de la Torretta sont l'œuvre des moines de Beuron, qui séjournèrent pour ce travail au Mont-Cassin de 1876 à 1880. A l'occasion des solennités du centenaire, célébrées en mai 1880, les sept autels du sanctuaire furent consacrés à la fois. Le Mont-Cassin a voulu perpétuer la mémoire de ce grand jour par un office spécial intitulé: Dédicace de la tour de St-Benoit *(Dedicatio turris S. Benedicti)*.

L'espace nous manque pour donner, même à grands traits, une description complète de l'archimonastère et de ses multiples souvenirs. Nous avons mentionné plus haut les quatre cours à galeries qui forment à la belle église un accès unique dans son genre. Du haut de ces vastes colonnades, terminées en plateforme ou terrasse, on jouit d'un paysage enchanteur, qui embrasse toute la vallée, et laisse entrevoir, à travers une gorge de montagnes, la Méditerranée, près du golfe de Gaëte. La basilique fut restaurée, il y a environ deux siècles et solennellement consacrée par le pape Benoît XIII. Le préau du monastère proprement dit, autour duquel rayonnent la bibliothèque, le réfectoire et la salle du Chapitre est adjacent à l'église, centre des immenses constructions. La grande aile du sud contient les appartements de l'archiabbé et des hôtes, et au premier étage se trouvent les archives, renommées dans le monde entier, véritable sanctuaire des érudits. Une vaste aile de bâtiments, du côté de l'est, renferme le séminaire ecclésiastique, tandis qu'une école abbatiale est établi dans un autre groupe de constructions, du côté du nord. Des jardins boisés et

Digitized by Google

plantés d'arbres fruitiers s'étendent tout autour du monastère et fournissent, même au cœur de l'hiver, un riche contingent de fleurs et de légumes.

Nous prîmes nos repas dans le réfectoire monastique, avec la communauté devenue, hélas! par le malheur du temps, trop restreinte pour une aussi vaste abbaye. La visite des parties les plus remarquables du monastère, quelques entretiens prolongés sur les douleurs et les espérances de la situation présente remplirent le reste de la journée que nous clôturâmes par l'office de Complies avec les moines, dans le chœur. On nous reconduisit en silence à nos appartements.

Le lendemain, de bonne heure, un spectacle extraordinaire s'offrit à nos regards. Un épais brouillard s'étendait bien bas sous nos pieds, enveloppant les flancs de la montagne. Sa surface brillante était ondulée en forme de vagues sous le souffle d'un zéphyr léger. Quelques crêtes isolées de montagnes, semblables à des îles rocheuses, perçaient seules la couche argentée du miroir mouvant, et rendait l'illusion si parfaite, que nous ne pouvions nous empêcher de nous attendre à voir, à tout moment, un voilier se détacher de l'une de ses îles et prendre le large sur les flots. Nous prîmes en pitié les malheureux ensevelis là-bas sous ces brouillards, au lieu d'habiter comme nous dans la splendeur du soleil levant, et nous frissonnâmes à la pensée de devoir redescendre, pour nous engager dans cette atmosphère vaporeuse et triste. Et certes tout est si beau sur le sommet du Mont-Cassin, tout y est si bien fait pour réconforter le cœur, que l'on pourrait, ce nous semble, y demeurer longtemps, sans éprouver le moindre désir de remettre le pied dans le monde.

La première messe solennelle nous causa une grande joie. Nous fûmes ravis à l'aspect imposant du chœur et de la basilique, lorsque les moines eurent pris place dans leurs stalles, et que les quatre-vingts séminaristes, grands et petits, vêtus de leurs gracieux costumes, se furent groupés en trois rangs auprès d'eux. La procession dans le cloître après Tierce et d'autres parties de la cérémonie nous firent grande impression. Mais c'est surtout à la fête de l'Épiphanie que la messe pontificale nous pénétra le plus vivement. Et encore n'y avait-il à cette saison que peu de pèlerins et d'étrangers. Quelle ne doit pas être la splendeur de ces offices en été et en automne!

La communauté du Mont-Cassin, nous venons de le dire, est très réduite, et vraiment il est admirable de voir quel dévouement les gardiens de ce sanctuaire savent prodiguer pour lui maintenir son prestige et son rang d'*archicœnobium*. Nous avons déjà retracé leur zèle pour l'office divin et le charme de leur hospitalité monastique. Le séminaire ecclésiastique diocésain compte cent élèves environ. Tous portent la soutane et sont coiffés, dans les sorties et les promenades, du grand chapeau romain à larges bords. Leur phalange joyeuse réjouit les yeux et le cœur. On sait que jadis elle compta dans son sein l'illustre St Thomas d'Aquin. L'école abba-

Digitized by Google

tiale compte à peu près le même nombre d'élèves, appartenant pour la plupart aux premières familles du pays. Nous ne ferons que mentionner encore en passant le mouvement scientifique et littéraire, qui ne s'est jamais éteint dans le glorieux castel monastique, et nous citerons en particulier la publication de la *Bibliotheca Cassinensis*, ouvrage monumental imprimé à l'abbaye même, et la direction de l'observatoire d'astronomie et de météorologie. Enfin pour couronner des occupations déjà si multiples et si absorbantes, les moines sont encore chargés de l'administration temporelle du monastère, qui est préposé à l'un des diocèses les plus peuplés de l'Italie méridionale.

Jamais nous ne perdrons le souvenir des quelques semaines, trop vite écoulées, que nous eûmes le bonheur de passer au sein de cette famille religieuse ; nous croyons, sans crainte d'exagérer, pouvoir l'appeler la plus vénérable et la plus importante du monde, à cause surtout des traditions vivantes d'un passé unique dans son antique majesté. Comment oublier jamais le tombeau du saint patriarche et les sanctuaires de la tour si noblement restaurés, la basilique avec ses splendides offices divins et ses nombreuses chapelles en dedans et au dehors de la clôture, les appartements de l'archiabbé, où nous vîmes tant de fois la famille claustrale dans l'épanchement de ses entretiens intimes, les archives et les écoles, les jardins à l'entour, les chemins solitaires vers Albaneta, et vers la vigne du pâtre royale le saint moine Ratchis, où nous eûmes parfois le bonheur de contempler les joyeux ébats des jeunes séminaristes! A chacun de ces souvenirs notre cœur s'émeut encore de joie et de douce consolation.

Oh ! si jamais le Mont-Cassin pouvait retrouver, nous ne disons pas la puissance et sa splendeur d'autrefois, mais une nombreuse phalange monastique, libre de toute ingérence extérieure, uniquement vouée, sans troubles ni soucis, à la grande vocation de louer Dieu dans son temple et de travailler sans relâche à sa propre sanctification et au salut du prochain! Peut-être cette heure tant désirée et si ardemment attendue n'est-elle plus très éloignée. Alors, assurément, le Mont-Cassin redeviendra le cœur du monachisme, le foyer des traditions de l'Ordre, la lumière qui brille du haut de la montagne; et cet éclat des anciens jours ne se répandra pas seulement sur l'Italie et sur les pays de l'Europe, qui lui doivent leur meilleur héritage de civilisation, mais il éclairera par-delà les mers des terres nouvelles, pour les ramener à l'unité de l'Église. Oui, nous l'espérons, le Mont-Cassin rendu à son passé tant de fois séculaire, reprendra une nouvelle fois son rôle de phare de la chrétienté, avant qu'au milieu des éboulements des derniers temps, les rochers qui le portent ne viennent à s'ébranler dans leurs bases, et qu'à la fin du monde ne s'éteigne le foyer lumineux que saint Benoît y a allumé.

A notre départ la famille monastique nous accompagna jusqu'à la porte. Jamais je n'oublirai le tableau émouvant qui s'offrit à nos regards, lors-

Digitized by Google

qu'après nous avoir bénis, l'archiabbé, le successeur du saint Patriarche Benoît entouré de ses fils, se tint longtemps encore debout sur le seuil du monastère, suivant des yeux et du geste les pèlerins qui s'éloignaient.

D. B. W.

DEUX CENTENAIRES BÉNÉDICTINS.

LE Hainaut catholique vient de fêter deux saints dont il s'honore de posséder les reliques: Leuze a célébré son saint abbé Badilon et Saint-Ghislain le glorieux fondateur de son antique monastère. Nous avons salué avec joie ces fêtes du centenaire, parce que nous y avons vu comme les avant-coureurs d'un retour plus accentué au culte de nos saints nationaux, de ces saints des vieux âges, à qui nous devons tant, et que nos pères ont invoqués avec amour. Nous avons salué ces fêtes parce qu'elles étaient la glorification de deux membres de la grande famille bénédictine qui a converti la Belgique, et, en l'amenant aux pieds du Christ, lui a donné sa civilisation si prospère en même temps que si chrétienne.

Leuze, évangélisé dès le VIIe siècle par l'illustre saint Amand, doté par lui d'un monastère, avait souffert considérablement lors des invasions normandes. Dieu lui envoya un saint pour y faire refleurir la solitude et y faire retentir de nouveau les accents de la louange divine. Saint Badilon, moine bénédictin de Vezelay en Bourgogne, fut l'instrument dont Dieu se servit pour cette œuvre de salut. On était alors à la fin du IXe siècle. L'histoire ne nous a malheureusement pas fait connaître en détail les circonstances de la vie du saint abbé; nous savons seulement que son culte fut en grand honneur à Leuze et que de nos jours encore les catholiques leuzois aiment à recourir à l'intercession du saint abbé.

Saint-Ghislain est plus connu dans le groupe nombreux des saints moines-apôtres du septième siècle. Amant de la solitude, ami fidèle de saint Amand et de saint Aubert, guide spirituel de sainte Waudru et de sa famille, fondateur de la *Celle des Apôtres* à Ursidongue, saint Ghislain est un des saints dont le souvenir s'est le mieux conservé dans le peuple et qui survivra à la ruine de son abbaye grâce à la localité importante qu'il fonda et qui porte aujourd'hui son nom. Saint Ghislain fut le fondateur d'une de ces abbayes bénédictines qui au moyen âge furent des centres de civilisation, de travail, d'étude et de prière; à l'ombre de son abbaye se forma un village important au temps des communes; ce fut d'elle que la contrée entière reçut la bonne nouvelle de l'Évangile. C'est donc une dette de reconnaissance que la paroisse de Saint-Ghislain vient d'acquitter en célébrant le douzième centenaire de son glorieux patron. Puisse le saint abbé continuer à protéger cette commune qui possède ses reliques, puisse-t-il y faire refleurir la sainte religion catholique qu'il y a jadis implantée et rendre à cette partie du Hainaut que les intérêts matériels ont trop éloignée de Dieu,

Digitized by Google

l'ancienne ardeur de sa foi et l'antique zèle qu'elle déploya autrefois pour la défense des intérêts de Dieu!

AMÉRIQUE. — Comme nous l'avions annoncé précédemment, deux prieurés bénédictins ont été élevés, dans ces derniers mois, au rang d'abbayes; ce sont les monastères de Sainte-Marie de Newark et de Sainte-Marie de Gaston-County, aux États-Unis. Les journaux américains nous apportent d'intéressants détails sur la bénédiction du premier abbé de Newark, le révérend père Jacques Zilliox; cette cérémonie eut lieu à Newark même, le 22 juillet dernier, des mains de monseigneur Wigger, évêque de Newark, assisté du R^me^ père archiabbé D. Boniface Wimmer, et du R^me^ père abbé D. Alexis Edelbrock. Trois autres évêques, trois abbés et plus de soixante prêtres y prenaient part. Les rites de la bénédiction abbatiale s'accomplirent selon les prescriptions du pontifical; à la fin de la messe, le nouveau prélat parcourut l'église en bénissant le peuple; puis eut lieu son intronisation. Deux discours, l'un anglais, l'autre allemand, furent prononcés, le premier par monseigneur Becker, évêque de Wilmington, le second par le docteur Heiter, de Buffalo.

On ne s'en tint pas à la cérémonie religieuse. L'administration communale de Newark tenant à témoigner de sa sympathie envers le nouvel élu, vint en corps lui offrir ses félicitations; il y eut des discours, des banquets et un cadeau en numéraire offert par la commune pour la fondation bénédictine. Un des discours les plus remarqués fut celui de l'ancien membre du Congrès, M. N. H. Fiedler, protestant, mais admirateur, comme il le disait, de la religion catholique, dans laquelle le mérite personnel et non la naissance illustre, est pris en considération pour le choix des hauts dignitaires.

Une cérémonie funèbre réunissait dès le lendemain dans la même église, les personnages illustres cités plus haut. Deux jours avant la bénédiction abbatiale, le lundi 20 juillet, s'était éteint dans le Seigneur, à Newark, le révérend père Dom Bennon Hegele, de Baltimore, à l'âge de 48 ans. Humble et modeste, malgré ses mérites, il mourut simplement après avoir mené une vie courte mais laborieuse et fertile en fruits de salut pour les âmes. Dans les derniers jours de sa maladie, il suppliait ses confrères de ne pas informer les journaux de son état, selon l'usage américain; car il voulait, disait-il, mourir dans le calme et l'isolement, afin de demeurer tout à Dieu.

Quant à l'abbaye de Sainte-Marie à Gaston County, elle ne pouvait pas encore en ce jour recevoir son titulaire; en effet, le révérend père Dom Oswald Moosmuller, élu il y a quelques mois comme premier abbé de ce monastère, n'avait pu se résoudre à accepter cette lourde charge. Il avait fallu recommencer l'élection, et le 24 juillet sortit de l'urne le nom du

Digitized by Google

révérend père Dom Léon Haid. Cette élection doit être ratifiée par le Saint-Siège, avant que l'on puisse procéder à la bénédiction abbatiale. Dom Léon Haid naquit le 15 juillet 1849 dans le comté de Westmoreland ; il fit ses vœux solennels le 5 octobre 1872, devint prêtre le 21 décembre de la même année, et remplit depuis les fonctions de professeur à l'école abbatiale de l'abbaye de Saint-Vincent dont il est profès.

On nous parle enfin d'une nouvelle et importante fondation à faire prochainement dans une ville pleine d'avenir des États-Unis. Cette entreprise rencontre encore plus d'une difficulté en ce moment, mais, Dieu aidant, on pourra en triompher et l'on demande à cet effet le concours charitable des prières des lecteurs du *Messager*.

CONGRÉGATION DE BEURON. — Il y avait vingt-cinq ans, le 29 septembre dernier, que Pie IX, de sainte mémoire, chargeait de leur mission en Allemagne nos premiers pères, fondateurs de la congrégation de Beuron, Dom Maur et Dom Placide Wolter, frères selon le sang et en saint Benoît. Ce fut en la fête de l'archange saint Michel que ces deux moines, bénédictins de l'abbaye de Saint-Paul-hors-les-murs, agenouillés devant le grand Pape, en présence de Son Altesse la princesse de Hohenzollern, reçurent, avec la bénédiction pontificale, l'ordre de restaurer la vie monastique en Prusse et dans les contrées avoisinantes. En 1863, la congrégation de Beuron fut définitivement fondée, et en 1868 le R^me^ Père Dom Maur Wolter en devint le premier abbé.

Le vingt-cinquième anniversaire du départ de Rome de nos fondateurs a été célébré par les pères abbés de la congrégation, réunis pour la première fois en chapitre général. De même qu'il y a vingt-cinq ans, l'illustre princesse était présente; et Sa Sainteté Léon XIII, successeur de Pie IX, envoyait de par-delà les Alpes sa paternelle bénédiction aux abbés réunis en chapitre, par l'entremise de Son Éminence le cardinal Schiaffino, fils de Saint-Benoît.

BÉNÉDICTINS GÉORGIENS DE FERY-KEUI (Constantinople). — On lit dans les *Missions catholiques*, n° du 11 septembre 1885 :

Un de nos abonnés de Péra nous adresse cette intéressante notice :

« Depuis quelques temps l'attention du public religieux se porte sur ce qui se passe à Constantinople. Marie Immaculée opère là, comme dans ses sanctuaires les plus vénérés de la catholicité, des prodiges qui frappent la population.

« Les nombreux miracles accomplis en Europe semblent surtout destinés à maintenir la foi et la confiance dans les cœurs. Mais, en Orient, ils ont pour résultat d'ouvrir à la vraie lumière les yeux des infidèles et des schismatiques.

Digitized by Google

« A dix minutes du cimetière latin de notre ville est située une modeste chapelle desservie par des Bénédictins-Géorgiens, sous le titre de serviteurs de l'Immaculée Conception. Cette chapelle jusque-là était à peine connue; mais, depuis quelque temps, elle est devenue le rendez-vous de toute la capitale. Des guérisons éclatantes y ont eu lieu; des grâces obtenues, des prières exaucées ont excité la dévotion des uns et la curiosité des autres.

« Il est touchant de voir cette affluence de gens à genoux devant la Vierge et la priant les larmes aux yeux. Les schismatiques eux-mêmes manifestent une foi marquée en la Vierge, et leurs prières sont vraiment émouvantes. Aussi ont-ils obtenu des guérisons nombreuses, attestées par tout le monde.

Deux moines géorgiens, de la Congrégation de l'Immaculée Conception, les RR. PP. André Simonati et Michel Tamarati ont été ordonnés prêtres il y a quelques jours. Le 12 juillet, le R. P. André Simonati a été ordonné selon le rit grec, par Sa Grandeur Mgr Benjamin Démétrius Eusébidès, archevêque des Grecs-Unis à Constantinople, dans la chapelle de N.-D. de Lourdes de Feri-Keuï. Tous les négociants géorgiens présents à Constantinople s'étaient rendus au sanctuaire, vêtus de leur costume national. Le R. P. Michel Tamarati a été ordonné selon le rit latin, le dimanche 9 août, par Sa Grandeur Mgr Testa, vicaire général, dans la chapelle de l'hôpital français de Taxim. Tous les membres de la communauté géorgienne assistaient également à cette fête solennelle.

Une des institutions les plus utiles que la Congrégation des RR. PP. Géorgiens ait fondées à Constantinople depuis son établissement en Orient est l'école St-Joseph, située à Papaz-Keupra de Péra. Inaugurée en 1876, cette école, qui a pris un notable développement, est affectée exclusivement aux enfants pauvres du rit grec. A l'établissement est jointe une magnifique chapelle grecque. Il possède actuellement cent dix-sept élèves dont soixante-seize sont grecs schismatiques et le reste catholiques. Cette année les examens et la distribution des prix ont eu lieu sous la présidence de M. Huart, second drogman de l'ambassade de France.

Digitized by Google

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Grâces obtenues par l'intercession de saint Benoît.

Février 1883.

TROIS enfants furent guéris de leurs maux par l'intercession de saint Benoît.

Une personne affligée depuis six ans de violentes atteintes d'épilepsie presque quotidiennes, en fut délivrée par la bénédiction de saint Maur. En reconnaissance elle apporta un ex-voto.

Guérison d'une maladie durant depuis dix ans; actions de grâces à saint Maur, à la bénédiction duquel on attribue ce bienfait.

Actions de grâces de la même personne, pour la cessation d'un fléau dans la famille, à la suite de l'emploi de la médaille de saint Benoît ; deux ex-voto en argent furent suspendus auprès de sa statue.

Mars 1883.

Pèlerinage à saint Benoît, suivi de guérison.

Après trois ans de souffrances intérieures, un homme obtint la paix de l'âme par l'emploi de la médaille de saint Benoît; pèlerinage d'actions de grâces.

Une chlorose en grande partie guérie, à la suite d'un pèlerinage à saint Benoît.

Guérison d'une jeune fille malade depuis deux ans ; reconnaissance à saint Benoît et ex-voto.

Deux grâces obtenues par une personne à la suite d'un pèlerinage.

La mère d'un enfant presque mourant étant accourue pour implorer l'assistance de saint Benoît, trouva son fils guéri à son retour.

Actions de grâces du mois.

1. UN élève universitaire menacé de tomber dans un état mental inquiétant, à la suite d'une congestion cérébrale, a recouvré le calme par l'intercession de saint Benoît.

2. UN enfant atteint de la danse de saint Gui, a été délivré de cette maladie nerveuse à la suite d'un pèlerinage de ses parents.

Digitized by Google

3. UN autre qui se mourait d'une fluxion de poitrine, a été sauvé après avoir été consacré à saint Benoît par ses parents.

4. PÈLERINAGE d'actions de grâces d'une personne délivrée d'une inflammation intérieure, après une neuvaine à saint Benoît.

5. *** 6 SEPT. 1885.

MON RÉVÉREND PÈRE,

LE ciel semble vouloir se laisser toucher; notre fille va mieux certainement. C'est avec une confiance de plus en plus vive que nous nous adressons à saint Benoît; nous sommes certains qu'il achèvera son œuvre. M.

6. *** 6 OCT. 1885.

MON RÉVÉREND PÈRE,

LE puissant saint Benoît a amélioré l'état de mon pauvre frère ; je lui en resterai toujours reconnaissante, et je continuerai à le prier avec ardeur, espérant qu'il achèvera la guérison qu'il a si heureusement commencée. Je veux être à l'avenir l'apôtre de la dévotion à saint Benoît et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour le faire bénir et aimer. B.

Recommandations.

20 affaires spirituelles.
30 malades atteints d'infirmités diverses.
15 enfants.
10 affaires temporelles.

LE TABERNACLE.

DANS la plus humble église
Du plus modeste bourg,
Notre Dieu réalise
Son miracle d'amour !

Là, le rang s'égalise...
Les pauvres sont sa cour ;
Se peut-il qu'Il élise
L'autel pour son séjour !

O prodige ineffable !
Est-il plus douce fable
Que la réalité ?

Je crois du fond de l'âme :
Dieu, ravivez la flamme
De ma crédulité ! C.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

N des événements religieux les plus saillants de ce dernier mois, est sans contredit la nouvelle et troisième intervention du Saint Père Léon XIII, pour étendre et enraciner dans les cœurs des fidèles la dévotion au saint Rosaire de Marie. En 1883, l'encyclique *Supremi apostolatus* était venu prescrire au monde catholique tout entier la récitation publique du Rosaire pendant le mois d'octobre, pour obtenir de Dieu par l'intermédiaire de Marie, la cessation des maux de l'Église; l'année dernière, de nouvelles lettres apostoliques vinrent prescrire les mêmes dévotions aux mêmes intentions et avec les mêmes indulgences. Cette année aussi, un décret du 20 août, vient non seulement les étendre au mois d'octobre de l'année 1885, mais de toutes les années suivantes, *tant que dureront les tristes circonstances dans lesquelles se trouvent l'Église et les affaires publiques, et qu'il ne sera pas donné à l'Église de rendre grâce à Dieu de la restitution au souverain Pontife de sa pleine liberté.*

Il est donc du devoir de tout bon catholique d'entrer dans les vues du Souverain Pontife, et d'unir ses prières à celles de l'Église entière pour obtenir de la miséricorde divine la cessation des maux qui accablent l'Église leur mère.

C'est des premières Vêpres de la fête du saint Rosaire de cette année, que le Saint Père a voulu dater l'annonce du jubilé extraordinaire qu'il daigne accorder à l'Église catholique pour l'année 1886. Il nous montre par là que c'est de Marie, *Secours des chrétiens*, qu'il attend surtout le salut de l'Église de nos jours, comme elle l'a obtenu à nos pères en des circonstances également critiques.

Et, de fait, n'est-ce pas sous les auspices de N.-D. du Rosaire, en sa fête, et sous la sage direction du grand Pape apôtre de la dévotion au saint Rosaire, que la France catholique vient d'accomplir dans ses élections du 4 octobre, ce que l'on peut appeler son premier progrès réel depuis 15 ans! Dans le monde entier l'on avait prié pour la France en ce jour; que Dieu soit béni de ce succès inespéré!

Le deux cent quarante-septième chapitre général de l'Ordre de Saint-Dominique s'est ouvert à Louvain, en la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, sous la présidence du R^me^ Père Joseph Larocca, espagnol, soixante-quatorzième général de l'Ordre. Une trentaine de provinciaux, chacun accompagné de son socius, étaient accourus pour célébrer, sur la terre hospitalière de notre catholique Belgique, ce que le regretté cardinal Pie appelait les

Digitized by Google

états-généraux des grandes nations monastiques. Dans les premiers temps, les chapitres généraux des Frères prêcheurs se réunissaient alternativement à Bologne et à Paris. Pour la première fois, en 1745, sur la demande de l'empereur, on tint chapitre à Cologne. Depuis, quarante chapitres ont été convoqués à Rome; d'autres ont eu lieu à Montpellier, à Toulouse, à Venise, à Lyon, à Florence. à Milan, à Trèves, à Cologne, etc. L'avant-dernier chapitre s'était réunis à Gand en 1872.

Les décrets des premiers chapitres de l'Ordre dominicain (1234-1316) ont été publiés pour la première fois, par les savants bénédictins D. Martène et D. Durand, en 1717.

Du 31 août au 3 septembre la catholique ville de Munster a vu se réunir dans son enceinte le trente-troisième de ces congrès catholiques d'Allemagne dont N. S. Père le Pape a fait tout récemment un si brillant éloge (Voir *Messager* 1885-86, p. 250). C'a été une nouvelle consolation sans doute pour le cœur du Souverain Pontife que de voir cette réunion plus nombreuse et plus imposante que jamais. Plus de 2000 congressistes, venus de toutes les parties de l'Allemagne, y assistèrent et témoignèrent par leur attitude pleine de dignité et d'enthousiasme que l'admirable union des cœurs et des sentiments, louée par Léon XIII, existe en réalité parmi eux. Parmi les notabilités du congrès, on remarquait en première ligne le pieux prince de Loewenstein qui avait amené toute sa famille, la puissante noblesse westphalienne et rhénane au grand complet, puis, de Windthorst et avec lui un grand nombre des députés du Centre; à côté de Monseigneur l'évêque de Munich, confesseur de la foi, et de son auxiliaire, Mgr Cramer, on remarquait Mgr Marty, moine bénédictin de N.-D. des Ermites, Évêque de Tibériade et vicaire apostolique de Dakota (Amérique du Nord). Le bourgmestre de la ville, fervent catholique, comme tous ses compatriotes, n'a pas manqué de faire au congrès les honneurs de la ville, qui, on le devine, s'était parée pour ces jours-là comme aux plus beaux jours de fête. Dès la Messe d'ouverture dans l'antique cathédrale il y avait jusqu'à 6000 personnes, et l'enthousiasme de la population n'a pas diminué pendant les quatre jours de la fête.

Puisse le congrès dont la beauté et l'union ont fait sensation dans le monde des adversaires, contribuer à accélérer la victoire définitive des catholiques et la paix en Allemagne. On sait du reste que l'attitude hostile du gouvernement actuel vis à vis de l'Église ne se fait pas sentir seulement en Allemagne.

Le congrès des œuvres eucharistiques, à Fribourg, n'a pas été moins brillant. On se rappelle que le dernier congrès de ce genre avait été célébré dans notre Belgique, à Liège, en 1883. Les deux premiers avaient eu lieu à Lille et à Avignon. « A Lille, on était nombreux; mais la procession n'a

Digitized by Google

pu se dérouler que dans la vaste église de Saint-Maurice; à Avignon, il y avait progrès, la procession a pu se faire au grand air dans une vaste propriété privée; à Liège, enfin, la procession parcourut librement les rues, mais les autorités étaient absentes; à Fribourg, au contraire, le chef du pouvoir et les autres représentants de l'autorité sont les premiers à vouloir rendre les honneurs publics au Saint-Sacrement. » Comme à Munster, en effet, toute la cité épiscopale de Mgr Mermillod était sympathique au congrès et acclamait avec les congressistes, français pour la plupart, les évêques de la Suisse et de plusieurs diocèses étrangers, accourus pour les fonctions liturgiques ainsi que les pieux et vaillants orateurs des séances du congrès.

Nous ne relèverons ici qu'une remarque que Mgr Lachât a faite dans une de ces séances et que nous croyons fort importante. « Dans les œuvres suscitées par le zèle des dévots du T. S. Sacrement, il faut se garder de l'emploi de mots et de moyens nouveaux, qui pourraient avoir l'inconvénient de donner à croire que l'on invente une dévotion qui, dans sa réalité fondamentale, existe depuis longtemps. En ces matières délicates, ce n'est pas aux laïques ni même aux prêtres qu'il convient d'innover; il faut recourir au Saint-Siège lui-même, qui seul peut décider souverainement des dévotions à adopter : l'unité de dévotion et le mode pratique étant ici particulièrement nécessaires à observer. »

Nous venons d'apprendre la décision qu'une commission de six cardinaux, réunis à Rome, a prise sous la date du 17 juillet, par rapport à l'œuvre de la basilique de Saint-Martin, à Tours. D'après la décision des Ém. cardinaux, les sommes recueillies depuis quelques années déjà pour la reconstruction de la basilique, pourront et devront être employées, sous la haute direction de Mgr l'archevêque de Tours, à l'érection d'un sanctuaire de dimensions moindres, mais qui seul semble réalisable dans les temps présents. Mgr l'archevêque qui a donné connaissance à son clergé et aux fidèles de son diocèse, de cette décision venue de Rome, se propose de commencer immédiatement les travaux préparatoires. Nous faisons des vœux pour que, bientôt, une église moins indigne du Saint que la petite chapelle provisoire qu'on y voit à présent, s'élève à l'endroit du glorieux tombeau, profané, hélas ! depuis si longtemps.

Sa Grandeur Mgr Forcade, archevêque d'Aix, est mort à Marseille, le 13 septembre, victime de son dévouement héroïque aux cholériques de cette ville. Mgr Forcade, qui avait été d'abord vicaire apostolique du Japon, puis évêque de Basse-Terre, de Nevers, et enfin, depuis 1873, archevêque d'Aix, s'est montré toujours un des plus intrépides défenseurs des droits du Saint-Siège et de la liberté de l'Église; les ordres religieux lui savent particulièrement gré de l'énergique sympathie qu'il leur a prodiguée

Digitized by Google

à l'occasion des violences exercées naguères par le gouvernement. Toute cette vie de foi et d'admirable dévouement mérite bien d'être couronnée par une mort aussi précieuse, par le martyre de la charité.

SALVE REGINA.

Mère de miséricorde,
Reine, nous te saluons !
O la vie, ô l'espoir dont notre cœur déborde !
Vers ton trône nous crions,
Fils d'Ève, race exilée ;
Vers toi nous soupirons,
Remplissant de nos pleurs cette amère vallée !
Tourne vers nous tes yeux
Miséricordieux,
O notre Avocate chérie ;
Et quand notre exil prendra fin,
Montre-nous à JÉSUS, fruit béni de ton sein,
O clémente et douce Marie ! J. C.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

Rome, le 1er octobre 1885.

ROME entière est en suspens devant cet événement inouï qui est venu surprendre l'Europe : nous voulons parler de l'arbitrage du Souverain Pontife dans l'affaire des Carolines. Nous voilà donc ramenés au moyen âge, et par un souverain protestant. Manifestement, l'empereur Guillaume, ou plutôt son chancelier, le prince de Bismark, nourrissent à l'égard du Saint-Siège des vues secrètes. Peut-être leur dessein reculé est-il de relever le pouvoir temporel du Pape. Avec le souci que l'on connaît au prince de Bismark de refouler la révolution et d'asseoir sur des bases durables le règne des monarchies, rien ne se comprendrait mieux et ne se justifierait mieux de sa part que la volonté de mettre le Saint-Siège à même d'exercer sans entraves sa salutaire action. Il ne se faut pas s'étonner des succès de la diplomatie pontificale. Dieu en effet ne saurait abandonner la cause de son vicaire, oublier l'intérêt de son honneur engagé, ou laisser son amour de la paix sans récompense.

La Congrégation de Cardinaux qui veille spécialement sur les rapports

Digitized by Google

de l'Église avec les divers États est celle des Affaires Ecclésiastiques extraordinaires. Elle vient de s'accroître d'un nouveau membre, Son Ém. le Cardinal Laurenzi, ancien professeur du séminaire de Pérouse, que le Pape a élevé peu à peu jusqu'aux plus hauts degrés de la hiérarchie, et à qui il a donné toute sa confiance. On dit à Rome que le Cardinal Laurenzi est la tête du Pape, comme Mgr Boccali en est le cœur. Tous ces hommes ont été formés de longue main par Léon XIII lui-même. Il leur a communiqué ses vues, et les a instruits de ses secrets : il en a fait ses disciples. Aussi, rien n'égale le dévouement dont ils sont animés pour sa personne, et leur parfaite docilité à tous ses ordres. Il existe ainsi autour du Pape une sorte de famille spirituelle où règne une absolue unité de pensées et de sentiments. C'est dans ce cercle intime et fidèle que Léon XIII, accablé du poids des affaires, aime à chercher les consolations de la terre comme il va demander au Crucifix les consolations du ciel.

Léon XIII se plaît aussi à cultiver les belles-lettres. Épris de l'antiquité, il s'applique quand ses occupations lui en laissent le temps à imiter la perfection des grands modèles. On vient de publier de lui deux courtes poésies qui sont des chefs-d'œuvre. S'il abandonne quelquefois à des prélats de son choix la tâche de développer en italien la doctrine qu'il veut faire passer dans ses Encycliques, il se réserve toujours la rédaction latine, et c'est ce qui nous vaut ces admirables pages qu'on dirait sorties de la plume d'un Salluste ou d'un Tite-Live chrétien. Le Pape goûte peu l'inclination que l'on montre aujourd'hui en littérature pour la critique. Il aime que l'on produise soi-même au lieu de se borner à juger les œuvres d'autrui. Il fait peu de cas de la connaissance érudite que l'on peut avoir du grec et du latin si l'on n'y joint l'art de les parler et d'écrire élégamment en ces deux langues. Cherchant cette année des professeurs pour les cours supérieurs de littérature qu'il vient de fonder au séminaire romain, le Souverain Pontife fit mander chez lui un helléniste distingué, et la première parole qu'il lui dit fut celle-ci : « Je veux des hommes qui sachent écrire en grec des odes dignes de Pindare. »

La colonne du concile s'élève maintenant dans la grande cour de la *Pigna*, au Vatican. Elle est en marbre précieux. Pie IX qui en avait décrété l'érection dans le temps même de l'assemblée œcuménique, avait désigné le sommet du Janicule comme le point où elle devait trouver place. Mais comment songer aujourd'hui à la dresser en un lieu où les Garibaldiens ont coutume d'étaler leurs odieuses manifestations ? Le gouvernement italien la livrerait sans scrupule à tous les outrages. N'autorise-t-il pas actuellement la représentation d'un drame intitulé *La Papesse Jeanne*, qui n'est qu'une longue insulte à la Papauté ! Comme ce gouvernement entend mal ses intérêts ! Comme il emploie les moyens de ne jamais laisser oublier aux catholiques la triste condition à laquelle le Saint-Siège a été réduit !

Il est question de faire de Rome un véritable port de mer, grâce à un

Digitized by Google

canal de vingt kilomètres de long qui partirait du voisinage de la Basilique de Saint-Paul-hors-les-murs pour aboutir à la plage d'Ostie, et que remonteraient les plus gros navires. Ce qui est presque accompli, c'est la création d'un service régulier de bateaux à vapeur entre Rome et Gênes. Dans l'intérieur de ses murs, Rome se transforme dans son âme et dans son corps. L'âme de Rome est atteinte par les scandales ; la Révolution y a ouvert de larges plaies dont elle essaie de détourner l'attention par le mouvement qu'elle produit dans les rues. La truelle des maçons fait écho sans repos ni trêve à la pioche des démolisseurs. Tout se transforme, il y a de l'agitation, il y a du bruit, il y a des apparences qui trompent les sots et qui leur font croire que la Révolution a réellement faim et soif de leur bonheur. Si du moins parmi ces hécatombes où disparaissent les carrefours étroits de l'antiquité et du moyen âge, on savait respecter ceux de nos édifices chrétiens qui sont parés des souvenirs de l'histoire et de la majesté des siècles ! Mais au contraire, l'on en sacrifie beaucoup. Voici, par exemple, la célèbre église de *San-Stefano del Cacco* dont le tour est venu. Les religieux bénédictins sylvestrins, qui la desservaient depuis si longtemps, ont reçu l'ordre de l'évacuer au plus tôt ; elle va tomber sous la pioche des démolisseurs.

Le choléra qui dévaste la Sicile et qui menace d'autres régions de l'Italie, nous épargne encore. Espérons que les prières des âmes ferventes nous sauveront jusqu'à la fin. B.

BIBLIOGRAPHIE.

Les hymnes du Bréviaire Romain. Études critiques, littéraires et mystiques, par l'abbé Pimont. — Troisième fascicule. Paris, 1884.

On a pu constater que, abstraction faite de l'Écriture Sainte, aucun livre n'a été tant annoté et traduit en langue vulgaire, durant le moyen âge, que le livre des Hymnes ecclésiastiques. (Voir entre autres le protestant Raumer dans son bel ouvrage : *Die Einwirkung des Christenthums auf die neuhochdeutsche Sprache*, pp. 102 et suiv.).

C'est que le chant des hymnes latines ne fut point le partage exclusif des prêtres et des moines ; les fidèles aussi y prenaient une part active et aimaient à se rendre compte du sens parfois fort élevé de ces admirables prières. Saint Ambroise, en effet, qui semble avoir introduit dans la liturgie latine les hymnes proprement dites, et les autres saints Pères qui l'ont ou précédé en Orient, ou suivi, n'ont-ils pas eu précisément pour but d'encourager et de faciliter le chant du peuple, qui aime à retrouver, au milieu des psaumes et des antiennes solennelles, quelque souvenir de ses chants accoutumés, quelque cadence simple et facile à saisir pour l'oreille ? Voilà ce qui explique le genre particulier, le rythme naïf et populaire de ces poésies dépourvues des raffinements d'un art égoïste, et en même temps l'immense retentissement qu'elles ont toujours eu. Jusque dans la forme exté-

Digitized by Google

rieure de ses vers, jusque dans la rime même, la poésie du moyen âge et par là celle des temps modernes, ont imité ces chants rythmiques, mais peu ou nullement prosodiques, de l'Office divin.

« Et pourtant depuis trop longtemps, écrivait en 1875 l'éminent cardinal Pie, depuis trop longtemps ces hymnes ont été incomprises. » Malgré quelques publications remarquables, dues principalement à des auteurs protestants, qui se placent généralement au point de vue de la critique et de l'archéologie, l'hymnaire de l'Église n'a guère été étudié dans ces derniers temps, ni assez apprécié soit par les laïques, soit par le clergé lui-même. Ce n'est point toutefois qu'on eût cessé de ressentir ce besoin qui avait donné lieu à l'introduction de ces hymnes dans le culte public ; mais le temps était venu où des cantiques en langue vulgaire, la plupart aussi insignifiants pour le fond que pour la forme, se voyaient appelés à remplacer dans nombre d'églises les psaumes sacrés et les hymnes traditionnelles.

La restauration liturgique qui, inaugurée par l'immortel abbé de Solesmes (1), se poursuit et s'achève en ce moment dans tous les pays de l'Europe, ne pouvait cependant manquer d'attirer l'attention des savants catholiques sur la nécessité d'une étude approfondie de nos anciennes hymnes. En Allemagne d'abord, le chanoine Kaiser, actuellement prévôt de la cathédrale de Breslau, en commenta un certain nombre avec une abondance d'érudition vraiment digne du sujet ; d'autres le suivirent. Mais nul savant n'a encore accompli le travail que M. l'abbé Pimont, du diocèse de Paris, poursuit depuis une dizaine d'années avec le plus grand succès, c'est-à-dire l'étude critique, littéraire et mystique de toutes les hymnes de l'office canonial romain. L'auteur, il est vrai, procède avec une lenteur de nature à impatienter plus d'un lecteur: après dix ans de travail son ouvrage n'a guère atteint le milieu de la tâche qu'il s'était proposée. Mais cette circonstance même ne peut qu'augmenter notre confiance et notre respect envers le pieux et savant commentateur. La publication de M. Pimont, une fois achevée, restera comme un monument impérissable érigé en l'honneur de ces productions modestes en apparence, mais dont le mérite littéraire a provoqué l'admiration et l'émulation des plus fiers génies ; mais, ce qui vaut mieux encore, elle servira à initier nos jeunes ecclésiastiques et beaucoup de nos laïques à l'intelligence et à l'amour d'une des plus belles parties de l'office divin.

Nous aurions bien quelques réserves à faire sur l'ensemble aussi bien que sur les détails ; l'auteur laisse à glaner, et plus encore, à ceux qui viendront après lui ; mais ces quelques lacunes, sur lesquelles nous comp-

1. M. Pimont, dans son premier volume, semble s'être fait un devoir d'accentuer parfois, avec une insistance difficile à comprendre, les endroits où il croit pouvoir s'écarter d'une opinion émise par l'illustre maître. Dans les livraisons suivantes, nous n'avons plus constaté cette tendance fâcheuse.

Digitized by Google

tons revenir, ne diminuent en rien la solidité et la valeur incontestables de ce beau travail, dont nous adoptons presque toutes les conclusions.

En terminant, qu'on nous permette de relever, avec une légitime satisfaction, l'hommage que M. Pimont rend toujours et partout à la forme antique de nos hymnes, telles que l'office monastique, d'accord avec celui des Chartreux et des Dominicains, les a conservés jusqu'à ce jour. Au XVIIe siècle, on avait cru constater une quantité d'incorrections et de barbarismes intolérables dans les productions poétiques des Hilaire, des Ambroise, des Grégoire-le-Grand, etc ; on avait en conséquence remanié leur œuvre de façon à la rendre conforme au goût classique de l'époque. M. Pimont, d'accord en ce point avec tous les vrais savants, constate que ce ne sont pas les saints Pères et les auteurs antiques, mais bien les correcteurs du XVIIe siècle qui se sont trompés sur le genre et la mesure de ces hymnes, et que, en les adaptant, par un tour de force, aux exigences d'une prosodie étrangère et incompatible, on en a terni trop souvent la beauté originale en faisant disparaître le souffle mystique qui les animait. Au point de vue du chant, on avait remarqué de suite les difficultés presque insurmontables que présentaient les hymnes ainsi corrigées : les correcteurs, disait-on, semblent avoir mieux connu les *Muses* païennes que la *Musique* ecclésiastique. Ainsi que nous venons de le remarquer, plusieurs ordres religieux ont conservé intactes jusqu'à ce jour les poésies grandioses de la tradition, et les exécutent au chœur d'après les mélodies antiques.

Recueil classique de morceaux de chant (soli et chœurs), à l'usage de l'école abbatiale de Maredsous. Cahier I, 2 soli et 3 duos de Mendelssohn. Prix 1 fr. ; par douzaine : 0,75 ; en vente à l'abbaye de Maredsous.

La *Musica Sacra* de Gand, publiée sous l'habile direction de M. le chanoine Van Damme, consacre à cette publication les lignes suivantes :

Voilà une publication que nous saluons avec bonheur et qui a sa place marquée dans toutes nos maisons d'éducation des deux sexes. *Maxima debetur puero reverentia.* Pour l'éducation de la jeunesse, il faut choisir, dans tous les genres, ce qu'il y a de plus parfait, à condition de rester toujours à la portée du jeune âge. On ne fait étudier aux enfants et aux jeunes gens que les plus belles œuvres littéraires ; on ne doit leur faire chanter que les plus belles œuvres musicales.

Il est une musique qui élève l'âme et la purifie, disait Aristote ; il en est une aussi qui abaisse l'homme et corrompt le cœur. Cette dernière doit être exclue du sanctuaire de l'éducation.

Les œuvres des grands maîtres classiques sont éminemment *éducatrices* (si l'on peut employer ce mot) sous le rapport de la musique, mais souvent sous le rapport des paroles elles auraient, du moins pour la jeunesse, un effet *corrupteur*. Le *Recueil* que nous annonçons ne présente que des morceaux

Digitized by Google

doublement excellents, et pour la musique et pour les paroles. Et il n'est pas à craindre que cette musique paraisse ennuyeuse : non, elle est ce qu'il y a de plus charmant au monde, tant pour les savants que pour les ignorants. Nous ne saurions trop engager tous ceux qui s'occupent d'éducation à soutenir l'entreprise des vénérables moines de Maredsous.

La Société de Saint-Grégoire y a un intérêt majeur. Tous ceux qui ont appris à goûter la musique classique au salon, savent par là même goûter la vraie musique religieuse à l'église. Les deux genres sont très étroitement apparentés entre eux.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1885-86. — N° 9. — 21 Novembre.

NOTIONS SUR LE PROPRE DU TEMPS.

L'AVENT.

L'*AVENT* (Adventus) est le temps consacré par l'Église à célébrer la venue du Seigneur dans sa naissance terrestre. Cependant le nom de *Temps de l'Avent* s'applique spécialement à la période de préparation qui précède ce joyeux anniversaire.

Cette période liturgique s'ouvre avec les premières Vêpres du dimanche le plus rapproché de la Saint-André. Elle comprend quatre dimanches, dont le dernier peut être la veille même de Noël: dans ce cas, la messe de la Vigile remplace celle du dimanche.

Durant la semaine, la liturgie de l'Avent ne contient pas de messe spéciale pour chaque jour, comme en Carême, excepté aux jours des Quatre-Temps d'hiver, qui se rattachent à la troisième semaine. Néanmoins on fait mémoire de l'Avent à toutes les fêtes, même les plus solennelles, à la Messe comme aux Vêpres. Durant les huit jours qui précèdent immédiatement Noël, à partir du 17 décembre, cette mémoire des Vêpres se fait par le chant d'une des grandes antiennes, nommées *O de l'Avent*, parce que chacune se compose d'une invocation commençant par O.

Le temps de l'Avent est empreint d'un double caractère de gravité et de joie. C'est un temps de tristesse et de pénitence, d'abord parce que ces jours ne composent, pour ainsi dire, qu'une longue Vigile de la grande fête de Noël; puis, parce que c'est la figure de la longue période de quatre mille ans pendant laquelle le monde pécheur soupira dans les ténèbres après la venue du Rédempteur; enfin, parce que l'Avènement déjà passé du CHRIST sur la terre doit sans cesse nous rappeler le dernier Avènement où il reviendra juger les vivants et les morts. Ces pensées sérieuses nous sont rappelées par de nombreux passages de la liturgie de ces dimanches, et spécialement par la couleur violette dont l'Église fait usage, la suppression du *Gloria in excelsis* et les autres particularités qui frappent les yeux des fidèles durant les offices.

Mais l'Avent est aussi un temps d'allégresse, parce que nous sentons le Sauveur tout près de nous; encore quelques semaines, encore quelques jours et notre Emmanuel sera là pour inonder notre cœur de joies pures et

Digitized by Google

vivifiantes. Bien plus, l'Église le possède déjà, car depuis sa descente temporelle à Bethléem il est toujours demeuré avec elle, et il y demeurera jusqu'à la consommation des siècles. Aussi fait-elle éclater à chaque instant le cri céleste, *Alleluia*, et a-t-elle établi au milieu même de cette période, un dimanche (le troisième, appelé aussi dimanche *Gaudete*, du premier mot de l'Introït du jour), afin de nous rappeler à la joie et de nous encourager ainsi à continuer avec plus d'ardeur les saintes pratiques que notre dévotion nous inspirera pour préparer au divin Enfant une demeure moins indigne dans nos cœurs.

En commençant cette nouvelle année liturgique, c'est comme un printemps qui s'ouvre pour nos âmes au sein même des frimas de l'hiver. Les grandes solennités que nous allons de nouveau rencontrer, nous les avons déjà parcourues bien des fois l'une après l'autre. Mais à mesure que nous avançons dans la connaissance de la liturgie, nous apprécions mieux l'aliment délicieux qui nous est servi; nos yeux deviennent plus perçants; ce ne sera donc pas en vain que nous gravirons une fois de plus la sainte montagne des mystères du CHRIST et de son Église: nous y découvrirons de nouvelles beautés, des fleurs plus riches, des horizons plus vastes, des retraites plus attrayantes, et nous sentirons croître en proportion dans nos cœurs le vif désir d'arriver enfin à ces sommets bienheureux que nous ne pourrons gravir qu'à l'appel de Dieu, après que nous aurons parcouru pour la dernière fois ici-bas le cycle des solennités terrestres.

PROPRE DES SAINTS.

SAINT ANDRÉ, APOTRE. (30 Nov.)

Ce que l'Évangile nous apprend de saint André. — Son histoire après l'Ascension du Sauveur. — Premières translations de ses reliques et propagation de son culte. — Dernières translations en Italie. — Nations et institutions placées sous le patronage de saint André. — La Croix de saint André. — Prière d'un pieux chroniqueur à l'Apôtre de la Croix.

I.

LE premier titre de gloire de saint André est d'avoir été le premier d'entre les Apôtres que le Seigneur ait appelés à sa suite. Dès qu'il eut entendu Jean-Baptiste dire de JÉSUS qui passait: « Voici l'Agneau de Dieu », le fils de Jonas, le docile pêcheur de Bethsaïde n'hésita pas à quitter le Précurseur pour le Messie [1]. Cette prérogative lui a valu le titre de Protoclet, ou *premier-appelé*, comme à Étienne celui de Protomartyr ou premier témoin. Sans tarder André commença sa mission d'Apôtre en se faisant l'introducteur de son frère Simon auprès de JÉSUS [2].

1. JOAN. I, 35 sqq. — 2. Ibid. 41-42.

Digitized by Google

Ces premières entrevues furent enfin suivies de l'appel définitif. Pierre et André exerçaient leur métier de pêcheurs sur les eaux de la mer de Galilée, lorsque le Seigneur les invita à le suivre désormais pour devenir des pêcheurs d'hommes. Et laissant aussitôt leurs filets, ils le suivirent (1).

La suite de l'histoire évangélique nous montre à la fois et la dignité du saint Apôtre, nommé le premier après le prince des Apôtres (2), et sa bonté qui gagnait également et le cœur des hommes et celui de JÉSUS. C'est à sa prière, ainsi qu'à celle de Pierre, que le Sauveur ressuscite la belle-mère de ce dernier (3). C'est lui qui parle à JÉSUS des cinq pains d'orge et des deux poissons qui, multipliés par sa miséricordieuse puissance, peuvent soutenir et rassasier les foules épuisées (4). C'est à lui que Philippe a recours pour introduire auprès du Seigneur les gentils qui désirent le voir (5).

Tels sont les détails peu nombreux mais expressifs que fournissent les Livres saints sur la personne du saint Apôtre.

II.

LORSQUE les Apôtres se séparèrent pour prêcher dans tout l'univers, André reçut en partage les contrées qui environnent l'Hellespont et le Pont-Euxin, et qui sont pour la plupart comprises aujourd'hui dans la Turquie d'Europe. De là descendant vers la Grèce, il porta les lumières de la connaissance de Dieu au sein de cette nation si fière de la vaine éloquence de ses philosophes. Il semble qu'il se fixa particulièrement dans l'Achaïe, et y établit en quelque sorte son siège épiscopal: c'est du moins ce que paraît indiquer la fête de la *Chaire de Saint-André* à Patras marquée au 5 février dans les anciens martyrologes (6).

La carrière de l'Apôtre fut fort longue. Nous savons, en effet, par le précieux monument du IIe siècle désigné sous le nom de fragment de Muratori, que saint André vivait encore à l'époque où saint Jean commença son Évangile. Pressé par les disciples et les évêques, l'Apôtre que JÉSUS avait aimé résista longtemps à leurs exhortations; mais enfin il leur dit: « Jeûnez avec moi durant trois jours, et nous nous dirons ensuite entre nous ce qui aura été révélé à chacun. » Or, continue le témoin apostolique, la même nuit, il fut révélé à André, l'un des Apôtres, que Jean devait accepter la mission d'écrire le dernier des Évangiles (7).

Saint André survécut donc à la persécution de Domitien et ce ne fut peut-être que sous la troisième du temps de Trajan, qu'il eut la gloire de couronner par le martyre les longs travaux de son apostolat.

Il nous serait doux de décrire ici dans tous ses détails cette scène émouvante qui a tant excité la foi et l'enthousiasme religieux des siècles passés. Malheureusement l'authenticité des seuls documents connus jusqu'à ce jour

1. MATTH. IV, 18. — MARC. I, 16. — 2. MATTH. X, 2. — LUC. IV, 14. — 3. LUC. IV, 38. — 4. JOAN. IV, 8. — 5. JOAN. XII, 22. — 6. Cf. témoignages cités ap. Tillemont, mém. pour l'H. E. t. I, p. 319. — 7. Eadem nocte revelatum est Andreæ ex Apostolis...

Digitized by Google

ne semble pas aussi bien établie qu'on pourrait le désirer. Après tout, nous n'avons pas à entrer ici dans ces discussions certainement utiles auxquelles se sont livrés à ce sujet les hommes de la science: il nous suffit de savoir que l'Église a élevé et consacré ces textes sublimes par l'emploi qu'elle en a fait dans sa liturgie; dès lors notre foi ne peut se refuser à y voir une des plus puissantes expressions de l'amour de l'homme racheté pour la Croix qui fut son salut et qui reste toujours la voie pour retourner au CHRIST.

Ce qui paraît certain, même au point de vue historique, c'est que le martyre de l'Apôtre eut lieu à Patras, le dernier jour de novembre. Car toutes les églises d'Orient et d'Occident se sont toujours accordées sur ce point.

III.

DEUX siècles et demi avaient passé sur la tombe de l'Apôtre, lorsque Dieu résolut de la glorifier au sein de l'Église rendue à la paix. Un des premiers soins du grand Constantin fut d'élever à Constantinople une basilique destinée à renfermer des reliques d'Apôtres, afin que la nouvelle Rome eût moins à envier à l'ancienne. Son fils Constance acheva son œuvre: le corps de saint André fut transféré de Patras à Constantinople, où il fut reçu le lundi 3 mars 357, et placé avec celui de saint Luc dans l'église qui servait de sépulture aux Empereurs.

Ce fut là le point de départ du développement de la piété des fidèles envers le grand Apôtre. Au reste, le ciel disposa tout pour que cet événement produisît ses fruits. Non seulement les miracles éclataient à chaque pas sur le trajet parcouru par les saintes reliques; non seulement, suivant l'énergique expression de saint Jérome, on vit « les démons rugir de ce gênant voisinage (1), » mais de plus, ceux qui avaient pris part à cette translation ayant obtenu comme récompense quelques parcelles du corps de l'Apôtre, ces cendres précieuses vinrent enrichir successivement les églises lointaines de l'Italie et des Gaules et furent partout l'occasion de nouvelles merveilles. Paulin de Nole en eut sa part, et en témoigna sa joie dans ses vers (2). Ambroise en fut aussi enrichi, et leur consacra une des basiliques de Milan.

Cependant le tombeau de l'Apôtre à Patras, quoique privé de son précieux dépôt, était encore célèbre, et la foi des pèlerins y était récompensée par des grâces signalées. Saint Grégoire de Tours, qui en parle en plusieurs endroits de ses œuvres (3), s'étend particulièrement sur le miracle de la manne ou huile odoriférante qui s'en échappant chaque année le jour de sa fête, marquait par son abondance ou sa rareté la fertilité ou la stérilité de l'année.

1. « Apud quos dæmones rugiunt. » Adv. Vigilant. P. L. XXIII, 358.
2. *Poem.* 27, P. L. 61, 657. *Poem.* 19. Ibid. p. 513-531.
3. *De glor. Martyrum*, c. 31, et 79. 6. L. 71, p. 731, 775.

Digitized by Google

A Constantinople, au contraire, on commençait déjà à perdre la mémoire des reliques du saint Apôtre, lorsque l'empereur Justinien eut la joie de les retrouver. Cette invention et la nouvelle translation qui la suivit se rapportent à la date du 28 juillet (v. 550).

L'introducteur principal du culte de saint André dans l'Église latine fut l'illustre Pape saint Grégoire. Chacun sait qu'il avait construit à Rome dans sa demeure paternelle un monastère en l'honneur de l'Apôtre de la Croix. Il nous a transmis des détails intéressants sur les miracles dus à l'intercession d'un si puissant protecteur (1). Une de ses homélies a même été prononcée dans l'église du Saint le jour de sa fête. Il avait en outre composé pour cette fête une préface particulière.

Grâce aux divers événements que nous venons de mentionner, saint André est parmi les Apôtres un de ceux dont le culte se propagea le plus rapidement et fut entouré des formes les plus solennelles. Nous voyons sa fête principale marquée dans les livres liturgiques les plus anciens des diverses Églises, avec vigile et octave. Cette octave s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans la liturgie des Frères-Prêcheurs. Il est à remarquer que saint André partage avec les princes des Apôtres l'honneur exclusif d'être nommé deux fois dans le Canon de la Messe, avant et après la Consécration. Il semble que cette insertion du nom de saint André dans le *Libera* soit encore une des marques de la dévotion spéciale de saint Grégoire-le-Grand envers le saint Apôtre : car il ne se trouve pas en cet endroit dans le Canon gélasien. Enfin dans les monastères du moyen âge, cette fête, empreinte du caractère spécial que lui donne sa position à l'ouverture de l'Avent, était une de celles où tout le chœur était revêtu de chapes, honneur réservé aux plus grands jours du cycle (2) : c'est dans ce grand jour que saint Bernard prononçait devant ses moines ses célèbres homélies sur le martyre d'André et son amour de la croix.

IV.

ENFIN l'époque arriva, où le monde latin devait tressaillir à son tour au puissant contact des membres sacrés de l'Apôtre. Constantinople les avait abrités durant près de neuf siècles, lorsque après la prise de cette ville par les Croisés, le Cardinal légat Pierre de Capoue en rapporta les reliques de saint André, dont il fit don à la cathédrale d'Amalfi, sa ville natale (3). Cette translation eut lieu le 8 mai 1210. Le Martyrologe romain en fait mémoire au 9 mai, en y unissant le souvenir de la première translation sous Constance. Le nouvel hôte des côtes méridionales de l'Italie ne tarda pas à donner des marques de sa bienveillante protection : les merveilles d'autrefois se renouvelèrent : le tombeau d'Amalfi comme celui de Patras ne cessa point depuis ce jour de produire une liqueur miraculeuse, instrument de grâces nombreuses pour le peuple fidèle.

1. Epist. lib. XI, Ep. 44. P. L. 77, 1154. — 2. Cf. Marten. *de Rit. monach.* L. IV., c. 2. — 3. Ughelli, *Italia sacra*, t. VII, p. 187, 206 sqq.

Digitized by Google

A des temps plus rapprochés de nous, sous Pie II, en 1462, la ville de Rome fut à son tour témoin d'une des plus triomphantes cérémonies qu'il lui fut jamais donné de contempler. Les officiers grecs chargés de défendre le sud de la Grèce contre les envahissements incessants des Turcs, désirant se concilier l'appui du Patriarche d'Occident, lui avaient cédé le chef de saint André conservé jusqu'alors en Orient dans un reliquaire à part. Ce fut le grand Cardinal grec Bessarion qui remit le précieux trésor entre les mains du Pape venu à sa rencontre jusqu'au Ponte Molle avec toute la cour pontificale et des milliers de fidèles (1). On peut voir dans dom Guéranger quels sublimes accents cette scène inspira à l'héroïque Pontife. Le chef de saint André, gardé jusqu'à nos jours dans la basilique de son bienheureux frère, fut dérobé momentanément lors de la révolution de 1848; mais la tourmente passée, il fut réintégré au transept de Saint-Pierre, grâce aux aveux volontaires du malheureux qui avait commis le sacrilège.

V.

OUTRE les hommages publics rendus par l'Église entière à la mémoire de l'Apôtre de la Croix, des nations particulières se distinguèrent par leur zèle à procurer son honneur. L'Angleterre, convertie par les envoyés de Grégoire, avait toujours conservé une prédilection filiale pour le monastère romain de Saint-André, d'où lui étaient venus ses apôtres: c'est dans ce sanctuaire que ses pèlerins aimaient à prier lorsqu'ils venaient visiter les tombeaux des Apôtres (2). Mais bien auparavant, s'il faut en croire les anciennes traditions du pays, la lointaine Écosse s'était signalée par sa dévotion précoce envers saint André, qui devint dans la suite et est encore aujourd'hui son patron officiel auprès de Dieu. L'archevêque duquel dépendaient toutes les Églises du royaume, portait le nom de saint André. Il existait dans ce même pays un ancien ordre militaire dit des chevaliers de Saint-André (3).

L'origine de la dévotion particulière de la maison de Bourgogne envers le saint Apôtre se rattache à l'histoire de la Croix qui avait servi d'instrument à son martyre. Cette précieuse relique concédée, dit-on, au premier roi chrétien de Bourgogne, fut donnée par lui aux vierges du monastère de Veaune près de Marseille. Lors des invasions des Sarrasins sur les rivages méridionaux de la Gaule le bois sacré fut caché dans un lieu secret du monastère, et ce fut longtemps après, vers la moitié du XIIIe siècle, que le bienheureux Hugues, moine de Saint-Victor de Marseille, le découvrit d'une façon surnaturelle. A dater de cette époque, la croix de saint André fut conservée dans l'église souterraine de la puissante abbaye. Quelques parties en furent détachées dans la suite en faveur de diverses Églises:

1. Raynaldi, *Annal. Eccles.* ad. a. 1462, t. XXIX, p. 325 sqq. — D. Guéranger, *Avent.* 30 nov.— De Bleser, *Rome et ses monuments*, p. 395. — 2. Gerbet, *Rome chrétienne*, I, 326. — 3. Cf. Butler, 30 nov. Ed. de Ram, t. XVIII, p. 166, not. 21.

Digitized by Google

Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, en obtint un fragment qui fut déposé à la chapelle ducale de Bruxelles (1). Ce même prince créa, en 1431, l'Ordre de la Toison-d'Or, qui reçut pour marques distinctives la *Croix* dite de *Saint-André* ou de *Bourgogne*.

Plusieurs des congrégations modernes, spécialement parmi celles qui sont vouées à l'œuvre si nécessaire de la réparation, ont tenu également à se mettre sous le patronage spécial de l'Apôtre qui aima tant la Croix.

VI.

AVANT de terminer cette courte notice, il nous faut encore dire un mot de la forme de la croix du saint Apôtre. Généralement on représente saint André avec la Croix en sautoir ou *Crux decussata*. Sans vouloir nous élever contre cet usage, il faut reconnaître qu'aucun document écrit, aucun monument ancien ne saurait être invoqué en sa faveur. Ce n'est guère qu'au XVIe siècle que les artistes chrétiens, probablement afin de distinguer la croix de Saint-André de celle du Sauveur, ont commencé à la représenter tantôt horizontale, tantôt inclinée. La forme de sautoir, résultant de cette dernière position, ne fut universellement reçue qu'à partir du XVe siècle (2).

Quant à la relique elle-même, elle demeura à Saint-Victor de Marseille jusqu'à la Révolution. Elle était de bois d'olivier, et avait environ huit pieds en longueur et en largeur (3), ses deux branches étaient posées en angle droit comme celles du Sauveur. Perdue lors de la suppression de l'abbaye au siècle dernier, cette insigne relique a été retrouvée de nos jours, grâce à la nouvelle intervention des moines (4). Elle est de nouveau exposée à la vénération des fidèles, dans la situation qu'on lui a généralement donnée depuis le XVe siècle, « usage qu'il faut respecter, par cela seul qu'il est établi (5). »

VII.

ON nous permettra d'emprunter en finissant les pieux accents par lesquels un vieux moine normand du XIIe siècle (6) terminait l'article de sa chronique consacrée à l'histoire de saint André.

« C'est mon seul amour pour vous, ô glorieux apôtre de JÉSUS-CHRIST, qui m'a contraint de redire dans ces courtes lignes quelque chose de votre histoire pleine de merveilles. Agréez avec bonté, doux André, cet hommage de ma dévotion envers vous. Recommandez-moi, pauvre pécheur, à la clémence du Créateur. Intercédez sans cesse pour les enfants fidèles de

1. Butler, Ibid. p. 165. — Giry, au 30 nov. — 2. Molanus, *Hist. SS. Imaginum*, lib. III, c. 51. — de Grimoüard de St-Laurent, *Guide de l'art chrétien*, t. V, p. 204 sq. — 3. Cf. Giry, loc. cit. — Et P. L. t. 85, p. 161, not. c. — 4. Un fragment important a été concédé en témoignage de reconnaissance à l'abbaye de Ste-Madeleine de Marseille, de la Congrégation bénédictine de France. — 5. Grimoüard, p. 207. — 6. Orderic Vital, *Hist. Eccles.* Part. I, lib. 2, X. P. L. 188, 147.

Digitized by Google

l'Église qui vous disent dans leurs chants en harmonie avec l'enthousiasme de leurs cœurs :

« André, plein de bonté, André, le plus doux des Saints, obtenez grâce pour nos errements ; nous sommes accablés sous le poids des péchés, allégez notre fardeau par vos puissants suffrages.

« En butte aux misères du monde qui trébuche, souventes fois nous sommes ébranlés, nous gémissons sans force ; priez pour nous la Majesté du Seigneur, afin qu'il nous donne de jouir de la lumière véritable. Amen. »

TROIS MIRACLES DE ST BENOIT.

JAMAIS nous ne connaîtrons tous les bienfaits dont saint Benoît, de son vivant, gratifia les hommes qui l'entouraient.

Ils sont trop éloignés de nous. Saint Grégoire seul, dans ses écrits, nous en a conservé quelques-uns.

***

J'ai connu, dit-il, Antoine, homme de haut rang, qui m'assura qu'un serviteur de son père avait été guéri par Benoît.

Cet homme était lépreux : toute la peau de son corps était gonflée, et ses cheveux tombaient ; son mal affreux ne pouvait plus se cacher à personne.

Son maître aussitôt l'envoya à l'homme de Dieu, qui le guérit incontinent, lui rendant une santé parfaite.

***

Le fait suivant fut rapporté à saint Grégoire par les disciples mêmes de saint Benoît.

Un homme avait un ennemi qui lui en voulait à mort. Ce malheureux se laissa entraîner par la haine jusqu'à verser un poison meurtrier dans la boisson du premier.

Ce poison ne lui donna point la mort, mais agit de telle manière sur son corps que la peau changea de couleur. Tout le corps se parsema de taches de diverses couleurs, ressemblant à celles de la lèpre.

Ce malheureux eut recours au Saint et non sans résultat. Car, à peine Benoît l'eut-il touché de la main que toute trace de maladie disparut aussitôt.

***

Digitized by Google

Un fait plus merveilleux encore, et montrant de nouveau la puissance invincible exercée par saint Benoît sur l'ennemi du genre humain.

Comme il se rendait un jour à l'oratoire de Saint-Jean-Baptiste, au sommet du Cassin, le démon se présenta à lui sous la forme d'un vétérinaire portant des remèdes et des entraves.

— Où vas-tu ? lui dit le Saint.

— Je vais porter une potion à tes frères, répondit le malin.

Benoît, conscient du danger qui menaçait ses fils, eut recours à la prière, grande arme des hommes de Dieu.

L'ayant terminée, il revint en hâte.

Mais Satan déjà avait fait des siennes.

Trouvant un vieux moine occupé à puiser de l'eau, il s'en empare, en fait sa demeure, puis le jette à terre et le tourmente cruellement.

Le saint Père Benoît, ému de compassion, s'approche du vieux moine, lui applique un léger soufflet, et chasse ainsi à tout jamais de son corps le malin esprit.

Telle était sa puissance sur le prince des ténèbres que jamais celui-ci ne lui résista.

LA MÉDAILLE DE SAINT BENOIT.

CHAPITRE SECOND.

Effets de la Médaille de Saint Benoît.

DIEU ayant destiné l'homme à prendre au séjour bienheureux la place des anges déchus, ces esprits superbes et pleins d'envie se sont efforcés, dès l'origine, d'empêcher la réalisation du plan divin. Dieu, dans les secrets de son inscrutable sagesse permit une première épreuve, qui, avec tous les secours dont l'homme disposait, n'eût du servir qu'à augmenter la confusion du démon et à le décourager à jamais de semblables entreprises.

Digitized by Google

On sait comment le contraire arriva. Depuis ce jour nous gémissons tous sous le poids du joug imposé aux fils d'Adam. Dès lors, en effet, l'homme vaincu était tombé justement sous la puissance de Satan ; celui-ci avait acquis de la sorte un droit sur toute l'humanité, et durant quatre mille ans, il put voir le succès de ses efforts pour la damnation et le malheur des créatures de Dieu.

Déjà cependant on se transmettait dans le peuple choisi le secret du signe sacré qui devait affranchir le monde. Le serpent d'airain élevé dans le désert avait suffi pour détruire l'influence néfaste des serpents diaboliques. Suivant la doctrine des Pères, toute résistance au démon, dans l'Ancien Testament, eut pour principe indispensable le regard de la foi jeté sur le Calvaire à travers les siècles.

Enfin vint le moment où le démon, habitué à trouver une proie facile en la personne des fils d'Adam, se laissa prendre à l'hameçon de la divinité cachée sous l'extérieur d'une chair mortelle. Mal lui en prit; car, à partir de ce jour, ayant excédé le droit qui résultait pour lui de sa première victoire, il vit soustraire à sa puissance tous ceux qui par la foi seraient unis à cette victime innocente à laquelle il avait osé s'attaquer. Aussi, encore que Dieu lui permette de nous tenter dans l'âme, et de nous nuire dans le corps, ce pouvoir est désormais d'une toute autre nature ; nous pouvons, comme Jésus, le vaincre et le chasser loin de nous en ayant recours au remède de la Passion du Christ.

Le signe de la Croix est donc depuis dix-neuf siècles le bouclier invincible qui nous défend contre ces puissances spirituelles dont l'air est rempli et contre lesquelles nous avons sans cesse à lutter. Sans doute, nous avons la garde fidèle et vigilante de nos saints anges ; mais, dit saint Thomas, ce secours ordinaire n'est que secondaire ; le premier et le principal, c'est la grâce de Dieu, grâce qui découle sans cesse du Calvaire par les canaux des Sacrements d'abord, puis par l'intermédiaire des Sacramentaux, dont tous, jusqu'à la moindre gouttelette d'eau bénite, empruntent leur efficacité à la vertu souveraine du Sang rédempteur.

Aussi, entre tous ces signes extérieurs de la grâce, à l'aide desquels nous pouvons vaincre l'enfer, le principal, celui qui sanctifie et donne la force à tous les autres, c'est le signe sacré de la Croix. C'est par son usage continuel que les miracles se renouvellent à chaque pas de l'existence de l'Église.

Toutefois, bien que ce signe salutaire ait une immense efficacité par lui-même, Dieu ne laisse pas de lui accorder une vertu particulière dans la main de ses serviteurs qui ont occupé sur la terre et au ciel une place plus glorieuse. Ce n'est donc pas sans une disposition toute providentielle que Benoît, le véritable Père et nourricier des nations chrétiennes, nous apparaît la Croix à la main, comme le bon Samaritain pour verser sur les plaies de la société ce baume de la Croix dont il a le premier expérimenté sur lui-même la vertu merveilleuse.

Digitized by Google

Armons-nous donc avec confiance de sa sainte Médaille, surtout en ces temps où les pratiques superstitieuses du paganisme recommencent à souiller la face de notre terre, et où l'esprit de ténèbres s'efforce de faire nier sa propre existence afin de tromper un monde dont il se croit sur le point de devenir le maître absolu.

Nous avons déjà fait allusion aux événements prodigieux qui signalèrent l'introduction de la Médaille dans nos contrées au XVIIe siècle. Afin d'augmenter la confiance des fidèles, nous en rapporterons ici plusieurs autres, qui se sont passés à notre époque, et dont nous emprunterons les détails aux divers recueils qui ont été déjà composés à ce sujet.

Les grâces les plus précieuses qui découlent de l'usage de la Médaille étant sans contredit spirituelles, c'est par elles que nous allons commencer nos récits.

Un ancien administrateur vivait dans une ville de province où il menait une existence très confortable. Sa sœur, veuve et fort pieuse, lui donnait de grands soins à l'occasion des fréquentes maladies dont il était atteint, et elle s'inquiétait en même temps des moyens de ramener aux pensées de l'éternité cette âme qui lui était si chère. Jusqu'alors ses efforts avaient été infructueux. Chaque tentative, même indirecte, dans ce sens, était aussitôt paralysée par ce refrain : « Si tu me parles d'un prêtre, tu me feras mourir. » La sœur faisait confidence de sa peine à quelqu'un de ses amis, et celui-ci lui répétait toujours : « Ne tenez aucun compte du propos ; si, par votre silence, vous laissiez votre frère tomber en enfer, il ne vous le pardonnerait pas. » Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Au mois de décembre 1846, à la suite d'une courte maladie, la gangrène se déclare ; les médecins en constatent la présence ainsi que l'inutilité d'une opération ; ils finissent par déclarer qu'en moins de deux jours le sujet aura succombé. La personne qui avait donné le conseil de ne pas s'arrêter aux propos du malade entre chez lui. La sœur, tout éplorée, confesse que, même en ce danger suprême, elle n'oserait aborder la question. « Eh bien ! lui dit-on, voici deux médailles de saint Benoît : prenez-en une pour vous, afin que le démon ne vous empêche pas d'agir, et placez l'autre sous l'oreiller de votre frère. » Elle exécute fidèlement ce double conseil. Cinq minutes après s'ouvre le dialogue suivant : « Ma sœur ? dit le malade. — Eh bien ! mon frère ? — Ma sœur, eh bien ! ma sœur, tu ne songes donc pas à envoyer chercher un prêtre ? » Le prêtre est mandé et arrive promptement ; le malade l'accueille avec empressement et reçoit tous les secours de l'Église. Deux jours après il mourait dans les plus vifs sentiments de piété.

Le trait suivant, quoique d'un autre genre, n'en démontre pas moins l'efficacité de la sainte médaille pour procurer la guérison des maladies spirituelles de nos âmes.

En 1859, une pauvre femme vint communiquer à M. Dupont le chagrin que lui causait son mari, brave ouvrier d'ailleurs, mais qui avait la funeste

Digitized by Google

habitude de boire outre mesure. Tout ce qu'ils gagnaient l'un et l'autre était régulièrement épuisé à la fin de la semaine, et une misère extrême régnait dans le ménage. Le saint homme remit à la pauvre femme une médaille, et lui conseilla de la faire toucher à la bouteille de vin qu'elle plaçait sur la table à côté de son mari, tandis qu'elle-même se contentait d'eau pure. L'homme eut à peine bu qu'il s'écria : « Ce vin est exécrable. J'aime mieux boire de l'eau, je prendrai ma revanche plus tard. » En effet, il sort de table, demande de l'argent et se rend bientôt au cabaret voisin, d'où il ne revenait jamais que fort avant dans la nuit et toujours privé de raison. Au bout d'un quart d'heure environ, il rentre et dit à sa femme : « C'est un complot contre moi ; le vin du cabaret est encore plus mauvais que le nôtre. » La nuit fut calme. Le lendemain et les jours suivants, l'eau était devenue la boisson du pauvre ivrogne.

Sa femme qui était bonne chrétienne, ne tarda pas à obtenir de lui qu'il remplirait désormais ses devoirs religieux.

L'espace nous manque pour parler ici des nombreuses conversions de protestants, rentrés dans l'Église par suite de l'influence salutaire du signe sacré. Nous devons passer aux grâces temporelles, dont l'importance, quoique secondaire, joue cependant un rôle capital dans l'économie de la piété chrétienne et la manifestation du surnaturel aux yeux des fidèles. Nous parlerons d abord de plusieurs guérisons obtenues par l'emploi de la Médaille.

L'évêque de Montauban écrivait le 6 juin 1865 à un moine de Solesmes la lettre suivante, l'autorisant à la publier : « Mon révérend Père, je crois que vous apprendrez, vous et le révérendissime P. dom Guéranger, avec un vrai plaisir, que nous avons eu ici, dans la petite ville de Castel-Sarrazin, une guérison subite opérée par la Médaille de saint Benoît, et tenue pour surnaturelle par le médecin lui-même. Une personne de bonne famille, âgée d'environ vingt ans, était au lit depuis *trente deux mois*, sans aucun mouvement quelconque des jambes et même des bras, quoique pour les bras elle fût parvenue, avec beaucoup de peine et d'aide, à les mouvoir ou laisser mouvoir un peu. Un jour qu'elle avait reçu la sainte Communion, une religieuse lui apporta la Médaille, la mit comme elle put entre ses doigts, et parvint à porter sa main avec la Médaille sur sa poitrine. Aussitôt la malade sentit dans son intérieur comme un trouble, qui fut suivi d'une douce transpiration, et elle dit : « Je suis guérie. » Elle put tout de suite mouvoir les bras, puis les jambes. Elle voulut se lever; et, comme le genre de sa maladie avait exigé qu'elle fût couverte de flanelle des pieds à la tête, elle se rendit à elle-même tout le service que demandait la nécessité de se débarrasser de ses vêtements pour en prendre d'autres. Le lendemain ou le surlendemain, elle se rendit à l'église pour remercier Dieu. Ces détails m'ont été fournis sur les lieux par le médecin et par un frère de la malade, homme instruit et peu crédule. » *(A continuer.)*

Digitized by Google

ENTRETIENS FAMILIERS SUR LA SAINTE MESSE.

Le Canon (SUITE).

LA première prière du Canon est le *Te igitur*. Le prêtre commence par y offrir au Père Éternel les dons du sacrifice ; puis il énumère solennellement ceux pour lesquels il est offert, à savoir, la sainte Église avant tout, qui importe beaucoup à Dieu et pour le salut de laquelle on est sûr de le toucher, puis le Souverain Pontife, l'Évêque du diocèse, et pour tous les fidèles de la vraie Église de JÉSUS-CHRIST.

D'après les termes qu'emploie ici la sainte Église, nous comprenons combien la sainte Messe est au-dessus de toutes les dévotions privées. Elle doit donc passer avant toute autre chose et ses intentions doivent être respectées. La sainte Messe est un événement pour Dieu comme pour nous ; cet événement va directement à sa gloire. Il ne peut alors avoir l'oreille fermée, car c'est son Fils lui-même qui s'offre comme victime et qui prie pour nous son Père.

Après l'Église catholique en général, ce sont les fidèles en particulier qui deviennent l'objet de la prière du prêtre. Le saint Sacrifice, dont les fruits sont infinis, opère cependant d'une manière particulière sur tous ceux pour lesquels est faite une prière spéciale.

Le prêtre mentionne donc ici ceux qu'il désire recommander à Dieu tout particulièrement, et, en première ligne la personne ou l'intention pour laquelle se célèbre le saint Sacrifice. Mais, comme

Digitized by Google

ce grand Sacrifice est d'une valeur illimitée, le prêtre a eu de tout temps la faculté de joindre à cette intention première un souvenir pour ceux qui l'intéressaient spécialement.

Le prêtre prie enfin pour tous les assistants, pour ceux qui l'entourent, parce que leur foi leur a fait quitter toutes choses pour venir se grouper autour de l'autel, et qu'ainsi ils ont droit à une part toute spéciale du Sacrifice ; mais il les suppose animés réellement de foi et de dévotion.

Après le *Memento des vivants*, le célébrant fait la *Mémoire des saints*, et dès le premier mot de cette oraison, il nous en fait comprendre le motif, en rappelant cette admirable communion de l'Église catholique qui donne aux fidèles encore militants, le droit de compter sur le fruit des mérites de leurs frères déjà en possession de la gloire.

L'Église se divise en église militante, église souffrante et église triomphante. On doit donc se présenter à Dieu, non seulement avec les saints de la terre, mais avec les saints du ciel.

La Sainte Vierge a droit à un honneur particulier, et la sainte Église ne manque jamais de le lui rendre, car elle est la Reine de tous les saints. Puis viennent les Apôtres et les Martyrs, qui ont toujours occupé le premier rang dans la hiérarchie sacrée ; on récitait aussi autrefois les noms des Évêques qui avaient précédé dans le gouvernement de chaque Église et aussi d'autres Évêques avec lesquels on voulait affirmer sa communion. Ces noms se trouvaient inscrits sur les diptyques, ou tablettes d'ivoire, se repliant en forme de livres. Il y en avait deux ou même trois dans chaque église.

Nous voici à la prière *Hanc igitur*. Muni des suffrages des saints, le prêtre ne craint plus de poursuivre son sacrifice. Le voilà qui étend les mains sur les oblations de l'autel, tout en faisant cette nouvelle prière. Ce geste est très important et doit être remarqué : il nous vient de l'ancienne Loi. Il nous rappelle l'imposition des mains, par laquelle le sacrificateur substituait la victime à lui-même et au peuple, et faisait passer sur elle les péchés de tous. Le peuple comprenait alors que ses péchés lui étaient enlevés parce qu'ils étaient portés par un autre.

Or, le pain et le vin qui sont aujourd'hui sur l'autel sont destinés à devenir le corps et le sang de N.-S. JÉSUS-CHRIST qui s'est chargé des péchés du monde.

Cette prière se termine par trois demandes insérées en ce lieu par le pape saint Grégoire-le-Grand : la paix, la préservation contre les peines de l'enfer, et enfin la vie éternelle.

Digitized by Google

Le moment solennel de la consécration approche. L'Église, avant d'employer les paroles de JÉSUS-CHRIST lui-même, pour cet acte ineffable, parle une dernière fois en son nom propre, par la bouche du prêtre ; elle demande que les paroles qui vont suivre opèrent la Consécration du Corps et du Sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Par cette prière *Quam oblationem*, le prêtre invoque le Dieu tout-puissant; il l'invite à agir sur cette oblation sainte, afin que le mystérieux changement s'opère. Il fait une série de demandes : qu'elle soit *bénie*, qu'elle soit *admise*, qu'elle soit *ratifiée;* qu'elle devienne une victime *raisonnable* par excellence, et *agréable* au Père Éternel, car nulle autre ne pourrait lui plaire autant que l'oblation de son Fils unique.

Le prêtre termine en demandant que cette oblation devienne pour nous le Corps et le Sang du Sauveur! L'Église demande donc le plus grand des miracles avec cette même simplicité qu'emploie l'Écriture quand elle nous révèle ses plus grands mystères.

Aux mots *Qui pridie* commence le récit historique dans le cours duquel s'opèrent les deux consécrations. Il est tiré, en partie de l'Évangile, en partie de la tradition apostolique. Le prêtre qui est le représentant de JÉSUS-CHRIST et agit en son nom dans cet acte sacré, reproduit ici par ses gestes les actions du Sauveur lors de la dernière cène, telles qu'il les exprime par ses paroles.

Arrivé au moment solennel du récit, il s'incline profondément, tient l'hostie des deux mains et prononce sur elle, à voix basse, les paroles de la Consécration.

A cet instant s'opère le grand Mystère. Le prêtre s'agenouille aussitôt et adore l'Hostie consacrée; puis il se relève, la présente aux adorations du peuple, la replace sur le corporal, et s'agenouille de nouveau.

L'ostension du Corps du Seigneur qui se fait à ce moment est d'institution relativement récente; elle date de l'année 1100 environ et fut instituée à la suite de l'hérésie de Bérenger pour donner aux fidèles une occasion solennelle de manifester par leurs adorations, leur foi en la présence réelle de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST au Très Saint Sacrement de l'autel.

L'adoration de l'Hostie, après la Consécration, s'est faite de tout temps, mais non pas toujours de la même manière. Les Grecs la font très solennellement avant la Communion en se tournant vers le peuple, comme pour l'*Orate fratres*. Chez les Latins, il n'y avait jusqu'au commencement du XIIe siècle, que la petite élévation qui se fait encore actuellement avant le *Pater*. Mais, comme nous l'ap-

Digitized by Google

prend Amalaire, le clergé environnait l'autel et se tenait incliné durant tout le Canon.

Découvrant alors le calice, le prêtre poursuit le récit historique de l'institution de l'Eucharistie et arrive bientôt aux paroles sacramentelles par lesquelles il consacre le vin.

Il les prononce à voix basse comme pour la consécration du pain, en s'inclinant profondément.

Ces paroles de la Consécration du vin, ressemblent à celles de l'Évangile, avec quelques différences. Nous les tenons de la tradition romaine, fondée par saint Pierre, lequel avait entendu le Seigneur lui-même.

Le prêtre s'agenouille aussitôt et adore le Sang précieux du Sauveur; puis il se relève, le montre au peuple afin qu'il l'adore à son tour, et s'agenouille de nouveau.

L'élévation du calice après la Consécration remonte à la même époque que celle de l'Hostie.

Les paroles de la Consécration du vin ont un effet bien important. Elles complètent dans la sainte Eucharistie l'action du sacrifice. Car, en vertu des seules paroles de la Consécration, le Corps et le Sang de Notre-Seigneur seraient séparés sur l'autel et Notre-Seigneur y serait vraiment victime. S'il pouvait mourir encore, il ne faudrait pas autre chose pour l'immoler. Cette immolation, il est vrai, n'est que mystique, puisque Notre-Seigneur, depuis sa résurrection, est immortel.

Mais, cependant, le sacrifice est véritablement accompli. Dieu l'a vu, et nous pouvons lui dire : voilà ce qui a été fait sur le Calvaire !

LES GRANDES ANTIENNES.

LES jours de l'attente diminuent : encore sept jours, et l'Église sera en possession de son Emmanuel, le désiré des nations aura comblé les vœux des peuples qui attendent sa venue avec l'impatience du captif qui aspire à voir tomber ses fers. Plus l'heureux moment approche, plus vifs deviennent les désirs de l'Épouse du CHRIST. La liturgie catholique, interprète des sentiments intimes de l'Église, revêt en ces jours un caractère spécial : les accents de la louange divine trahissent davantage l'ardeur de ses désirs, elle lui prodigue les titres les plus variés qui peuvent l'inviter à presser sa

Digitized by Google

venue, les supplications les plus humbles retentissent sous les voûtes sacrées dans ses magnifiques antiennes connues sous le nom des *Antiennes O* ou des *Grandes Antiennes*, qui, selon l'expression de Dom Guéranger, « contiennent toute la moelle de la liturgie de l'Avent (1). » Ces antiennes remontent à une très haute antiquité, car nous les trouvons déjà dans un des plus anciens monuments de la liturgie romaine, dans le livre des Répons attribué à St Grégoire le Grand (✠ 604) (2), ainsi que dans les antiphonaires romains publiés par le B. Cardinal Tomasi (3). Elles sont citées dans les siècles suivants dans la vie d'Alcuin (4), par Amalaire (5), Bernon de Reichenau (6), le onzième *Ordo Romanus* (7), Raoul Ardent (8), Reiner de Liège (9), Honorius d'Autun (10), Durand (11), et en général dans tous les livres liturgiques de cette période du moyen âge.

Un ancien antiphonaire romain publié par Tomasi établit qu'on chanterait ces antiennes depuis la fête de St Nicolas (6 décembre) jusqu'à la fête de sainte Lucie (13 du même mois), et le onzième *Ordo Romanus* du chanoine Benoît (XIe siècle) mentionne le chant de ces antiennes depuis la fête de St Nicolas jusqu'à la veille de Noël. En général, ainsi que l'ordonne un des antiphonaires de Tomasi(12), ces antiennes se chantaient dans la semaine avant Noël, ou aux jours qui précèdent immédiatement cette fête, suivant le nombre des antiennes adoptées par chaque Église particulière.

Ces antiennes étaient chantées communément à Vêpres, quoique plusieurs Églises aient introduit l'usage de les chanter au *Benedictus* à l'office de Laudes. St Grégoire (13), Amalaire (14), la vie d'Alcuin, un antiphonaire publié par Tomasi(15), Reiner et Durand mentionnent cet usage à Vêpres, tandis que Bernon de Reichenau, le diacre Benoît au XIe siècle et un autre antiphonaire romain (16) l'assignent à l'office de Laudes.

Le nombre paraît en avoir été tout d'abord de sept : mais sur ce point la plupart des Églises varièrent dans le cours du moyen âge. Les sept Grandes Antiennes premières sont: *O Sapientia, O Adonaï, O Radix Jesse, O Clavis David, O Oriens, O Rex gentium, O Emmanuel.* Binterim y trouve un style tout particulier et plus élevé que celui des autres Grandes Antiennes; elles ne peuvent être d'après lui que l'œuvre d'un seul auteur. « Car, dit-il, les lettres initiales, en remontant de la dernière à la première renferment un mystère et donnent les deux mots : ERO CRAS (je serai demain). Cela manque dans les suivantes (17). » Le rit romain a conservé le nombre septenaire indiqué par Raoul Ardent, Bernon, Honorius d'Autun, Durand et

1. *Année liturgique.* Avent. p. 527. — 2. Ap. Migne. P. L. t. 78. 732-733. — 3. Opp. Romæ 1749. p. 27 et p. 182. — 4. Mab. *Act. Sæc.* IV. P. I. p. 160. — 5. *Lib. de antiph.* c. 13. P. L. t. 105. 1265-1269. — 6. P. L. 142. 1149. — 7. Mabillon. *Mus. Ital.* t. II, p. 124. (P. L. 78, 1030). — 8. *Hom. in purif.* P. L. t. 155. 1340. — 9. *In novem ante-natalitias ab o exordientes commentatio.* P. L. 204-41-52. — 10. *Gemma animæ*, l. III. c. 5. P. L. 172. 644. — 11. *Rationale div. off.* l. VI. c. XI. 5. — 12. *Berno*, Aug. P. L. 142. 1149. — 13. L. c. p. 27. 14. L. c. p. 182. — 15. P. L. 78. 1030. — 16. P. L. 105. 1265. — L. c. p. 182. — L. c. p. 27. — 17. Binterim. *Denkwürdigkeiten.* IV. I. 408-409.

Digitized by Google

l'ancien antiphonaire de Tomasi (1). Mais déjà le *Responsorial* de St Grégoire indique une huitième antienne, celle de la Sainte Vierge : *O Virgo Virginum*, dont fait aussi mention Amalaire. Là même où ces huit antiennes étaient en usage, l'ordre dans lequel on les chantait pouvait varier, car Amalaire constate des divergences entre l'antiphonaire de Metz et celui de Rome (2). Les Églises d'Allemagne, ainsi que celles de Liège (3) et de Paris (4), en avaient neuf, les sept Grandes Antiennes premières, puis généralement celles-ci: *O Virgo Virginum*, et *O Summe artifex*, ou comme à Paris: *O Sancte Sanctorum*, et *O pastor Israël*, auxquelles on ajouta plus tard celle en l'honneur de St Thomas, qui dès le XIIIe siècle remplaça généralement celle de St Gabriel: *O Gabriel* (5). Durand mentionne aussi le nombre de neuf. D'autres Églises en avaient douze, nombre mentionné par Honorius, Durand, Engelbert d'Admont(6), un antiphonaire de Tomasi(7), et plusieurs livres liturgiques cités par Dom Martène(8). Les anciens auteurs liturgiques cherchèrent le symbolisme de ces différents nombres soit dans le septenaire des dons du St-Esprit (9), soit dans le chiffre symbolique de l'octave (10), soit dans le nombre de neuf qui représente les neuf chœurs des anges (11) ou les neuf mois que passa l'enfant JÉSUS dans le sein de sa mère, ou encore les neuf *charismata* dont parle l'apôtre(12), soit dans celui des douze prophètes (13).

De nos jours, où le rit romain est suivi par la presque totalité des Églises, on ne chante plus que les sept premières Grandes Antiennes dont nous donnons ici la traduction. Elles se chantent à partir du 17 décembre :

O Sagesse, qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, qui atteignez d'une extrémité à l'autre, et disposez toutes choses avec force et douceur : venez nous apprendre les voies de la prudence.

O Adonaï (Seigneur), chef de la maison d'Israël, qui avez apparu à Moïse, dans la flamme du buisson ardent, et lui avez donné la loi sur le Sinaï; venez nous racheter dans la force de votre bras.

O rejeton de Jessé, qui êtes comme un étendard pour les peuples; devant qui les rois se tiendront dans le silence, à qui les nations offriront leurs prières : venez nous délivrer; ne tardez plus.

O Clef de David, ô sceptre de la maison d'Israël! qui ouvrez, et nul ne peut fermer : qui fermez, et nul ne peut ouvrir : venez et tirez de la prison le captif qui est assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.»

C'est cette antienne que le savant Alcuin mourant répétait sans cesse avec le *Magnificat* dans sa cellule de l'abbaye bénédictine de St Martin de Tours « d'une voix pleine d'allégresse(14) ».

1. L. c. p. 27. — 2. P. L. 105 1267. — 3. Reiner. l. c. — 4. Pascal. *Dictionnaire de Liturgie*, éd. Migne, 860. — 5. Guéranger, *Avent*, p. 526. — 6. *Tractatus super antiphonas duodecim O. M. S.* du XIVe siècle. bibl. Admont. — 7. L. c. p. 182. — 8. Mart. *de antiquis Ecclesiæ ritibus*, l. IV. c. 10. édit. Venet. 1783. t. III, p. 30. it. *de antiq. Monach. ritibus*, l. III, c. II. 31-34. — 9. Honorius, Amalaire et Durand. — 10. Amalaire. — 11. Durand. — 12. Reiner de Liège. — 13. Honorius et Durand. — 14. « *Solitam exultationis voce decantavit antiphonam O Clavis David.* » Mab. *Act. Sæc.* IV. I, p. 160.

Digitized by Google

O Orient! splendeur de la lumière éternelle! Soleil de justice! venez, et illuminez ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.

O Roi des nations, objet de leurs désirs! Pierre angulaire qui réunissez en vous les deux peuples! venez et sauvez l'homme que vous avez formé du limon.

« *O Emmanuel!* notre Roi et notre Législateur! l'attente des nations et leur sauveur! venez nous sauver, Seigneur notre Dieu.»

« L'instant choisi pour faire entendre ce sublime appel à la charité du Fils de Dieu, dit le vénérable abbé de Solesmes, est l'heure de Vêpres, parce que c'est sur le soir du monde, *vergente mundi vespere*, que le Messie est venu. On les chante à *Magnificat*, pour marquer que le Sauveur que nous attendons nous viendra par Marie. On les chante deux fois, avant et après le cantique, comme dans les fêtes doubles, en signe de plus grande solennité; et même l'usage antique de plusieurs Églises était de les chanter trois fois, savoir : avant le cantique lui-même, avant le *Gloria Patri* et après *Sicut erat* (1). Enfin ces admirables antiennes, qui contiennent toute la moelle de la liturgie de l'Avent, sont ornées d'un chant plein de gravité et de mélodie (2), et les diverses Églises ont retenu l'usage de les accompagner d'une pompe toute particulière, dont les démonstrations toujours expressives varient suivant les lieux(3). Malheureusement les détails nous manquent sur ce point, ce qui s'explique aisément, pour les premiers siècles de moyen âge, dont les livres liturgiques contenaient généralement assez peu de rubriques. L'ancien antiphonaire de Tomasi (4) prescrit le chant de l'antienne à *Benedictus*, à l'office de Laudes, et on la répétait après chaque verset, à partir de *In sanctitate et justitia*. Reiner (5) parle de la foule des fidèles qui assistait en ces jours à l'office des Vêpres. Dans les églises cathédrales et abbatiales c'étaient toujours les dignitaires du chapitre ou du monastère qui avaient le droit de les chanter (6). Les moines de Fleury et de Saint-Germain des Prés, bien qu'ils observassent en ces jours un jeûne plus rigoureux, recevaient néanmoins à table une pitance de vin, en signe de réjouissance (7). « En plusieurs Églises de Paris, pendant le salut solennel qui a lieu avant la Noël à partir du 15 décembre et dans lequel on chantait le *Magnificat* précédé et suivi de l'Antienne, on place sur le tabernacle ou sur l'autel un cercle de métal poli, déviant un peu de la ligne perpendiculaire. Sur les parois intérieures sont ménagées plusieurs lances ou chevilles, sur lesquelles on pose des cierges allumés. Le Saint Sacrement est exposé au centre de ce cercle rayonnant. Cette décoration religieuse exprime surtout le sens de l'antienne: *O Oriens, splendor lucis æternæ, sol justitiæ* (8). » Nous ne savons à quelle époque peut remonter cette cérémonie, mais elle ne doit point être très ancienne.

1. Les anciens appelaient cela *triumphare antiphonam*, cf. Du Cange, *Glossar. Medii Ævi*, s. v. triumphare. — 2. On le retrouve aussi dans l'ancien chant ambrosien. — 3. *Avent*, p. 527. — 4. L. c. p. 27. — 5. L. c. p. 45. — 6. Martène, l. c. — 7. *Ibid.* — 8. *Pascal.* l. c.

Digitized by Google

Dans nos monastères bénédictins le chant des Grandes Antiennes a lieu avec une grande solennité. La première est entonnée par l'Abbé et continuée par tout le chœur. Aussitôt que l'antienne est entonnée la grosse cloche du monastère annonce au peuple la joyeuse nouvelle et ne cesse de retentir qu'au moment où le chant solennel du *Magnificat* et de la Grande Antienne expire sous les voûtes du temple. Les autres jours, les dignitaires, à tour de rôle, ont le privilège d'entonner ces antiennes. Lorsque l'antienne des Vêpres du jour est terminée, il entre au chœur revêtu de la chape violette accompagné de deux acolytes portant des flambeaux allumés. Arrivé au pupitre placé au milieu du chœur, il entonne l'antienne et après le *Magnificat* chante l'oraison, après quoi il se retire avec les acolytes.

De nos jours il est bien rare que les fidèles prennent part à cette cérémonie liturgique, devenue, il est vrai, une exception dans nos églises. Mais nous ne devrions point perdre de vue les sentiments qui animent notre mère la sainte Église dans ces jours qui nous rapprochent de la venue de l'Époux. Aimons ces usages antiques et pieux qui faisaient tressaillir de joie nos ancêtres, comme le dit le pieux moine Reiner de Liège, et saluons avec notre Mère la prochaine venue de notre Roi. « Entrons dans l'esprit de l'Église et recueillons-nous, afin de nous unir dans toute la plénitude de notre cœur, à la Sainte Église, lorsqu'elle fait entendre à son Époux ces dernières et tendres invitations, auxquelles il se rend enfin [1]. »

UNE FONDATION BÉNÉDICTINE AU MOYEN AGE. (Suite et fin.)

D'APRÈS UN RÉCIT DE L'ABBÉ HERMAN DE TOURNAY.

[redacted]ES parents, poursuit D. Herman, abbé de Saint-Martin, ne reçurent que plus tard le saint habit monastique. La belle maison que nous avions habitée, fut convertie par l'abbé Odon en un couvent de religieuses où bientôt se virent réunies soixante sœurs, parmi lesquelles Maisendis, ma mère, sous la conduite d'une abbesse ; celle-ci était sévère, et allait parfois presque jusqu'à la dureté, car elle dut apprendre par l'expérience, comme maître Odon lui-même, la véritable mesure à garder en toutes choses ; aussi, ma mère, avant son départ de ce monde, endura-t-elle dans sa propre maison et avec une grandeur d'âme et une égalité de caractère admirables, bien des humiliations et des épreuves, trop pénibles pour que je puisse les rapporter.

1. Dom Guéranger l. c.

Digitized by Google

Quant à mon père, il commença par mener à Saint-Martin une vie humble et cachée, comme celle des autres frères. Une circonstance exceptionnelle vint produire son mérite. L'abbé Odon, dont l'âme compatissante ne connaissait point de bornes, ayant, en un temps de famine, entrepris l'entretien d'une trop grande foule de malheureux, se vit bientôt sans ressources: greniers et caves étaient épuisés. Pressé par le besoin, il reconnut la nécessité de confier à des mains habiles et expérimentées l'administration temporelle du monastère, et ne crut pouvoir mieux fixer son choix que sur Radulf et sur deux autres moines: il commença par leur enjoindre de procurer, pour le lendemain, le pain nécessaire à la communauté. Radulf franchit le seuil du monastère (c'était la première fois depuis son adieu au monde), et réussit à obtenir de ses anciens amis les fruits et les légumes nécessaires pour subvenir aux plus pressants besoins de la pauvre communauté et des malheureux qu'elle nourrissait. Il prit alors en mains, avec énergie et sagesse, la direction des affaires et des biens du monastère. Pour les rétablir sur de meilleures bases, il obtint de son frère Théodoric 40 marcs d'argent dont il acheta des terres à labour. Théodoric fut toujours un grand bienfaiteur de notre maison, et Dieu sait combien de fois il nous envoya du poisson pour le repas: qu'Il le récompense dans l'éternité !

La grande pauvreté qu'éprouvait notre abbaye malgré les dons nombreux qu'elle avait reçus, ne s'explique que par sa générosité sans égale; elle ne possédait aucune source assurée de secours. On en vint, en cette année de disette, à un tel degré de pénurie, que loin même de penser au pain d'orge ou d'épeautre, nos moines se contentaient d'un pain d'avoine qui n'était ni purifié ni tamisé : lorsqu'il était coupé, les morceaux en ressemblaient à de petits tas de paille hachée. Malgré cela, nos pauvres moines affamés mangeaient ce pain de si bon appétit, qu'il n'en restait pas une paillette. Il est vrai que les portions en étaient fort modiques, car notre frère Ascelin, qui, seul de cette époque, survit encore parmi nous, ne croit pas que les moines aient pu, même une fois, se rassasier de ce pain. — Que celui de ce monastère, qui pourra lire plus tard ces lignes, ne néglige point un souvenir pieux pour les âmes de ses devanciers, eux qui, pouvant à peine se nourrir de pain d'avoine et de paille hachée, procurèrent à leurs successeurs, par leur patience et leur persévérance, du blé et du froment en abondance!

Mais revenons-en à Radulf, mon père. Il s'acquitta de ses fonctions d'économe avec tant de zèle, qu'il réussit bientôt à faire atteindre au monastère dans le temporel, une place aussi respectable, que celle qu'il s'était acquise par la science et par la vertu. Je ne puis m'arrêter ici au détail des travaux dont il s'acquitta pendant trente ans, avec un zèle non interrompu.

La mort vint l'y soustraire, et ce fut celle d'un saint. Théodoric, Gauthier, Radulf le jeune, et moi, nous entourions notre père bien-aimé. Voyant approcher sa dernière heure, nous l'étendîmes par terre sur la cendre et le

Digitized by Google

cilice, selon l'antique et sainte coutume monastique. Il vécut encore ainsi de trois à quatre jours, et reçut dans cette position, de la main du père Abbé, les derniers Sacrements. Théodoric, le maître de la Monnaie, vint aussi pour recevoir les dernières recommandations des lèvres expirantes de son frère.

Peu de temps avant de rendre l'âme, mon père s'informa encore avec intérêt de la marche des affaires de Charles-le-Bon, comte de Flandre (1). Il y en eut qui prirent de mauvaise part ces pensées terrestres chez un moribond au seuil de l'éternité. « Non, non, » s'écria noblement l'ancien chevalier et saint moine, « ne vous scandalisez point de cette parole; il nous est permis, il nous faut même faire des vœux ardents pour le salut et le bien-être de ce bon prince, car il est le soutien de la sainte Église. Vous, priez ici-bas pour lui, pour moi, je ne l'oublierai pas au Ciel, si le Seigneur daigne m'y introduire! » — Ce fut une de ses dernières paroles: mouvement touchant d'amour filial envers un si bon prince, qui aujourd'hui n'est plus; il tomba sous un fer meurtrier, tenant en mains la palme glorieuse du martyre.

Mon père quitta ce monde le dimanche qui précède Noël, pendant que les frères chantaient au chœur l'office du matin. On voulut rendre honneur à sa mémoire, comme à celle d'un insigne bienfaiteur et d'un intendant fidèle. Le privilège de l'enterrement dans la salle du chapitre réservé aux Abbés seuls, lui était déjà décerné; mais nous, ses enfants, craignant que ce privilège ne fût pour nous une occasion de vanité, nous obtînmes pour le cher défunt une place au cimetière parmi les autres moines. Douze ans plus tard, notre chère mère fut déposée à ses côtés après plus de quarante ans passés sous le joug de la sainte obéissance.

Radulf et Gauthier ne furent pas les seuls à embrasser la vie monastique à Saint-Martin. Des novices de tout rang et de tout âge affluèrent au monastère, parmi lesquels maints chanoines de la ville, dont la vie sainte et exemplaire mériterait une mention spéciale. Cette jeune et fervente communauté s'épanouit sous la bénédiction visible du Seigneur, répandant au dehors les plus grands bienfaits, par ses prières, son exemple, sa parole et ses dons. Aujourd'hui encore, cet épanouissement se perpétue sous la main paternelle du Seigneur. A notre exemple, de nombreuses Abbayes adoptèrent la règle de Cluny et entrèrent en union de prières avec nous. — Maître Odon, hélas! s'était vu rapidement enlevé à notre amour. L'éclat de sa vertu et de sa science avait retenti jusqu'aux oreilles du Pontife romain. Pascal II, ancien moine de Cluny, jeta sur lui les yeux pour l'élever au siège épiscopal de Cambrai, dont il prit possession en 1105. En 1113 déjà, le second fondateur de notre Abbaye de Saint-Martin mourait en renom de sainteté, parmi les moines d'Anchin, qui conservèrent ses dépouilles. Ségard succéda à Odon sur le siège abbatial et l'occupa jusqu'en 1127.

1. Charles-le-*Bon*, ou le *Saint*, mourut assassiné à Bruges, dans la cathédrale de Saint-Donat, en 1127; son souvenir et ses reliques y sont encore en vénération.

Digitized by Google

Interrompons ici le récit de notre aimable chroniqueur. Herman, troisième fils de Radulf, devint en 1127, le troisième successeur d'Odon à Saint-Martin, mais résigna, dix ans plus tard, ces hautes fonctions, trouvant le fardeau trop pesant pour ses faibles épaules.

Il fut loin toutefois de demeurer oisif: deux fois depuis, nous le trouvons dans la Ville éternelle, pour y traiter d'affaires diocésaines importantes. Dans son second voyage, se trouvant malade à Rome même, et croyant l'heure de sa mort prochaine, il écrivit, pour ses frères lointains et fils d'autrefois, le récit détaillé de la fondation de Saint-Martin.

Cet écrit dont nous venons de donner un extrait, n'est pas le seul qui émane de sa plume ; il nous en est parvenu plusieurs autres.

Herman cependant ne mourut pas encore, mais revint à Tournay, qu'il quitta de nouveau et pour la dernière fois, en 1149, lors de la croisade glorieuse, mais infortunée, que suscita saint Bernard. On ne le revit plus, hélas! et jamais on n'eut de ses nouvelles. Personne ne sut en quel lieu sa belle âme se sépara de son corps; peut-être fut-il glorifié de la couronne resplendissante du martyre ; peut-être aussi traîna-t-il le reste de ses jours dans un long et pénible esclavage, et mourut-il en confesseur de la foi ! — C'est le secret de Dieu !

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ORDRE BÉNÉDICTIN.

AU moment où saint Benoît jetait les fondements de la célèbre abbaye du Mont-Cassin, le monde traversait une crise terrible. L'ancien empire romain, en proie à une corruption morale dont les suites funestes menaçaient l'Église, s'était affaissé sur lui-même et venait de tomber au pouvoir des Barbares.

En franchissant les frontières de l'empire, ceux-ci apportaient avec la cruelle superbe des conquérants la désolation et la mort au sein des provinces qu'ils envahissaient. Qu'allait devenir l'Église dépourvue de défenseurs dans ces temps de désorganisation et de décomposition sociales? Qu'en adviendrait-il de la société et de la famille? Où la vertu, la science et le travail trouveraient-ils un asile? Au monde s'agitant dans les convulsions de l'agonie il fallait un secours : Dieu, dont les promesses ne sont jamais vaines, veillait sur son Église et préparait le remède aux maux qui désolaient le monde. L'Ordre bénédictin apparaît à l'aurore du sixième

Digitized by Google

siècle comme une institution providentielle, que nous pouvons appeler, nécessaire, si par ce mot nous entendons de la part de Dieu le libre choix d'un de ces moyens dont il se sert dans le cours des siècles pour subvenir aux nécessités de son Église. A cette époque donc l'ordre bénédictin se présente investi d'une triple mission.

État religieux, c'est-à-dire, dans la pensée de son législateur, école de la perfection évangélique, ce qu'il ne peut répudier sans se renier lui-même, cet ordre avait une mission monastique à remplir, celle de transformer le monachisme selon les besoins des nouveaux peuples qui entraient dans le sein de l'Église, d'adapter à tout âge et à toute condition cet état de perfection qui avait germé au désert et dont il sut conserver toute la moelle ascétique qui avait formé les héros de la foi et les défenseurs de l'Église de Dieu, tout en lui donnant une organisation plus durable et plus proportionnée aux exigences de cette époque. Dès lors, l'Ordre de Saint-Benoît apparaît dans l'Église comme l'état religieux officiellement institué et reconnu; il vit à côté de l'Église, de la vie de l'Église dont il partage les destinées.

Il eut ainsi une mission religieuse. Écoles de vertu et de science, pépinières d'apôtres zélés qui bientôt vont se disperser sur tous les points de l'Europe pour y porter la bonne nouvelle de Jésus-Christ, séminaires perpétuels où se formeront les milices lévitiques, arènes où viennent s'exercer les défenseurs de l'Église contre les assauts de ses ennemis, quels qu'ils soient, païens ou hérétiques, les cloîtres bénédictins purent être appelés les forteresses de l'Église Romaine, les citadelles dans lesquelles et autour desquelles se groupaient tous ceux qui saluaient en Rome la mère des églises chrétiennes, des postes avancés établis sur les terres conquises à Jésus-Christ pour être les sauvegardes de la foi et de la civilisation.

La troisième mission de l'Ordre Bénédictin fut une mission sociale. Reconstituer la société anéantie par les invasions barbares, en civilisant d'abord les esprits par la prédication de l'Évangile, en donnant ensuite aux nations la culture intellectuelle et une législation chrétienne, en remettant en honneur le travail libre, méprisé de Rome déchue, inconnu des envahisseurs, par la culture du sol et la pratique des divers métiers dans l'enceinte des monastères, et par cet exemple, amener leurs colons à se fixer sur une terre qui devait devenir leur patrie, enfin fusionner les divers éléments qui composent les peuples de l'Europe, voilà ce que fit l'Ordre bénédictin pour relever la société. L'entreprise était colossale, mais Dieu la voulait. L'édifice s'éleva majestueux; ce ne fut point l'œuvre d'un jour, les siècles y apportèrent chacun leur pierre, et l'Église en couronna le faîte, lorsque maîtresse de l'Europe réunie sous le sceptre d'un empereur chrétien, elle régna par l'unité de sa foi et de sa législation.

Suivons dans leur œuvre les ouvriers de l'Église jusqu'au moment où Dieu leur suscitera des auxiliaires pour les aider ou pour achever l'entreprise commencée.

Digitized by Google

I.

BENOIT le patriarche des moines d'Occident, mourait en 543, laissant au monde le code immortel de la vie cénobitique. Déjà l'arbre bénédictin ombrageait de ses rameaux vigoureux l'Italie, la Sicile et la Gaule. Placide et ses compagnons cueillaient les premiers la palme du martyre en rougissant de leur sang la plage de Messine, tandis que saint Maur propageait en France l'institut bénédictin, qui devait y jeter tant d'éclat dans le cours des siècles. Dans ces cloîtres nouveaux qui germent au sein de toutes les solitudes, comme au Mont-Cassin, se formaient les milices saintes qui, tantôt au pied des autels chantaient les louanges de Dieu, tantôt dans les labeurs de l'apostolat gagnaient les âmes à JÉSUS-CHRIST. C'est là que se recrutent ces grands évêques-missionnaires, moines-apôtres, qui font la France chrétienne, arrachent la Belgique et l'Angleterre aux ténèbres du paganisme et fondent dans leurs diocèses ces abbayes prospères qui vont bientôt déployer autour d'elles une activité bienfaisante, y établir la foi et y faire fleurir la civilisation.

Mais sur le siège de Pierre vient de s'asseoir un fils de Benoît, Grégoire, que la postérité a surnommé le Grand, le premier que l'Ordre bénédictin donna pour pasteur à l'Église universelle. Grégoire surveille ces travaux : il a compris l'importance du monachisme, il en a fait sa milice, et Augustin part pour l'Angleterre. Augustin et ses quarante moines abordent au rivage d'Albion ; la croix les précède, les puissances ennemies fuient et les rois courbent leurs fronts sous la main sacrée qui les régénère dans les eaux saintes du baptême. L'Ordre bénédictin prend possession de cette terre qui lui doit tout, sa foi, sa civilisation, sa science, ses arts et jusqu'à sa prospérité matérielle. Les évêchés fondés en Angleterre sont dirigés par les fils de Benoît, et les chapitres qui desservent ses cathédrales fameuses, ne se recrutent que dans leurs rangs. St Wilfrid et St Benoît Biscop sont là comme les champions de Rome et les propagateurs de la Règle bénédictine. Faut-il parler de ces innombrables légions d'évêques sortis du cloître, de ces vierges, ceintes de l'auréole du savoir et de la vertu, femmes fortes, qui, au jour où Boniface les appellera à la conquête de la Germanie, sauront sacrifier et les joies de la famille et la paix de leurs douces retraites, pour aborder aux rives des Saxons et instruire au sein des forêts les femmes germaines que Boniface a conquises au Christ.

Ce fut un siècle fécond que ce septième siècle, si justement appelé l'âge d'or du monachisme dans nos pays, tant il y a de saints sortis des cloîtres qui brillent au firmament de l'Église. Ce fut le siècle qui vit surgir en Belgique les grandes abbayes de Gand, de Stavelot, de Lobbes, de Saint-Ghislain et de Saint-Trond, de Nivelles, d'Andenne et de Mons, où vécurent tant de saints. C'était l'époque de St Amand, de St Riquier, de St Ouen, de St Omer, de St Léger, de St Éloi, de St Philibert et de tant d'autres glorieux évêques et abbés en France. Saint Ildephonse illustrait le

Digitized by Google

siège de Tolède; sainte Bathilde rétablissait la grande abbaye de Chelles; l'Angleterre se convertissait à la voix des moines; la Frise recevait pour apôtre saint Willibrod, fondateur de l'abbaye d'Epternach, et la Bavière saint Rupert, le restaurateur de l'antique abbaye de Saint-Pierre de Salzbourg, où depuis treize siècles, les fils et les filles de Benoît chantent encore auprès de la même montagne les louanges du Seigneur.

A l'aurore du huitième siècle, les peuples s'étaient fixés sur le sol de l'Europe, divisés en deux grandes familles, la famille latine et la famille germanique. La race latine avait reçu et embrassé la loi du Christ; la race germanique, destinée à former le centre du futur empire chrétien, attend ses apôtres et se prépare à reconnaître la loi de l'Évangile. Boniface, au moment choisi par la Providence, sort de son cloître, muni de la bénédiction du Père de la chrétienté, Grégoire II, fils de Benoît comme lui. La période qu'inaugure l'apôtre de l'Allemagne fut une des plus solennelles dans l'histoire de l'Ordre. Les monastères de la Gaule étaient alors en pleine prospérité, dirigés par de pieux et saints abbés; le Mont-Cassin renaissait de ses ruines, grâce au Souverain-Pontife Grégoire II, qui venait d'y envoyer Pétronax; l'Allemagne voyait s'élever l'abbaye de Reichenau, et l'Angleterre, où le monachisme avait déjà plongé de si profondes racines, les monastères de Barking et de Croyland. La Germanie va ouvrir un nouveau champ au zèle des missionnaires bénédictins. Boniface y a débarqué, et assisté de nombreux disciples venus d'Angleterre, il prêche en Thuringe, en Hesse, en Bavière et en Frise l'Évangile du Christ. A sa voix les peuples se convertissent, des abbayes s'élèvent à Fritzlar, à Amoeneburg et à Fulde; de son regard d'aigle le moine-apôtre a saisi les grandes lignes de la nouvelle province ecclésiastique qu'il a conquise à Rome et la divise en plusieurs évêchés dirigés par ses disciples. Willibald et Burchard continuent sa mission en Bavière. Les vierges des cloîtres anglais sont venues l'assister dans ses travaux : Lioba fonde le monastère de Bisschofsheim et dirige les autres monastères de vierges établis dans cette partie de la Germanie; c'est là que la docte anglo-saxonne munie des saintes Écritures, des saints Pères et du droit ecclésiastique instruisait les jeunes converties après s'être acquittée de la psalmodie sainte. Walburge faisait de même à Heidenheim.

Mais ces peuples divers, jusque-là isolés, qui va les réunir sous un seul sceptre, les faire participer à la vie sociale et à la civilisation chrétienne ? Charlemagne est né : Dieu l'a choisi pour régir le premier l'empire chrétien d'Occident, l'empire qui, dans la pensée du pape son fondateur, est destiné à protéger l'Église et à étendre le règne du CHRIST ici-bas. L'Europe est soumise; de l'Océan à la Theiss, de la mer du Nord à la Méditerranée, tout a plié sous l'épée du grand Charles. Sa mission sociale commence : aux peuples chrétiens il faut une législation chrétienne; les Capitulaires élaborés sous l'inspiration des grands moines qui forment sa cour, gouverneront les peuples. L'Église veut une civilisation complète où les besoins intellec-

Digitized by Google

tuels trouvent une satisfaction égale à celle des besoins matériels; les cloîtres vont ouvrir leurs enceintes sacrées, et les fils des rois mêlés aux fils du pauvre viendront écouter les leçons des enfants de Benoît. Charlemagne multiplie les monastères; saint Angilbert à saint Riquier, saint Adélard à Corbie, Alcuin à Tours dirigent ce mouvement littéraire, tandis que Willibald, Ludger, Grégoire d'Utrecht, Virgile de Salzbourg continuent le ministère de la parole en Saxe, en Bavière, en Frise et en Carinthie.

Résumons à présent la situation de l'ordre bénédictin au huitième siècle. Dans toute la vigueur de sa jeunesse, fort de ses traditions encore pures, répondant fidèlement à l'appel de Dieu et à sa vocation, le monachisme bénédictin exerçait l'influence la plus salutaire au sein de la société : sa force vitale n'était pas moins grande en dehors de ses cloîtres qu'au dedans, et les deux courants que l'on y distingue, ne provenaient que d'une seule source : l'attachement à la Règle sainte qui renferme tout en elle. Deux hommes symbolisent ce double courant : saint Boniface représente la force expansive de l'Ordre, son action immédiate sur les peuples; Bède le Vénérable sa force intérieure, la formation des âmes dans le cloître. Avant de voler à la conquête des âmes ces apôtres venaient se former à la discipline monastique, briser leur volonté propre sous le joug de l'obéissance, pour devenir, selon l'expression de saint Benoît, « des vases propres à tout ministère », et quand le feu de l'amour divin avait embrasé ces âmes et demandait de s'épancher dans celles des autres, alors les moines quittaient leurs solitudes et travaillaient encore en union avec leurs frères à l'évangélisation des nations idolâtres. Leurs missions devenaient de nouvelles ruches monastiques, qui allaient se multipliant sans cesse, comme les essaims d'abeilles partent d'une même ruche pour en former de nouvelles. Dans ces monastères, l'œuvre principale c'est la louange divine. La nuit et sept fois le jour les moines rassemblés au pied des autels psalmodient les chants sacrés; le reste du temps est consacré à l'étude et au travail des mains. Sauver les restes de l'ancienne civilisation, livrer à la postérité ses trésors, soit par la transcription des livres, soit par l'enseignement des lettres et des arts, employer au service de l'Église les matériaux fournis par Rome et la Grèce, jeter la base d'un enseignement qui se perpétuera jusqu'au douzième siècle et donnera naissance au mouvement scolastique postérieur, telles furent les occupations de Bède et de ses imitateurs dans le silence du cloître. Mais il fallait aussi cultiver la terre et apprendre aux barbares à se fixer sur le sol natal; les moines se mirent à l'œuvre, leurs efforts et leurs succès ont arraché des cris d'admiration à leurs ennemis mêmes. Voici ce qu'en dit l'un d'eux: « Les moines, infatigables pionniers, défrichent les forêts, dessèchent les marais; la culture matérielle amène la culture intellectuelle. L'Église sert de lien entre la civilisation ancienne et la barbarie; elle sauve le monde en épurant les mœurs; elle devient un principe de paix et d'humanité au milieu d'un âge de force brutale. Les fondateurs des abbayes

Digitized by Google

furent pour l'Europe ce que les pionniers américains sont pour le Nouveau-Monde; mais ces pionniers sont animés au travail par l'esprit du lucre; les moines travaillaient pour le salut de leur âme, et le fruit de leur travail profitait aux pauvres [1]. » Ainsi donc dirigés par une même pensée, obéissant à une seule impulsion sur toute la surface de l'Europe, les Bénédictins du huitième siècle jetèrent les fondements de la civilisation chrétienne.

(A continuer.)

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

LE PREMIER CARDINAL DE L'AUSTRALIE ET SES PRÉDÉCESSEURS BÉNÉDICTINS.

U moment où le premier cardinal américain descend dans la tombe, la jeune Australie, à son tour, qui ne date guère que de ce siècle et fournit déjà à l'Église une chrétienté florissante de 600,000 catholiques, vient d'être honorée par le Saint-Père. Elle possède maintenant, elle aussi, son premier cardinal, dans la personne de l'archevêque de Sidney, Mgr Moran. Évêque d'Ossory, en Irlande, Mgr Moran fut élevé à l'archevêché de Sidney par S. S. Léon XIII, dans le consistoire du 24 mars 1884, et au cardinalat dans le dernier consistoire; actuellement, il fait route vers l'Australie, accompagné de nouvelles recrues pour l'apostolat, et une brillante réception attend à son arrivée sur la grande île australe, le nouveau prince de l'Église.

Mgr Moran est le troisième archevêque de Sidney; les deux premiers étaient fils de Saint-Benoît.

Mgr Dom Beda Polding, premier archevêque de Sidney, était né à Liverpool en 1794; il fit ses études à l'école abbatiale de Downside en Angleterre, avec cette pléiade d'hommes illustres peu après dans l'ordre de Saint-Benoît, les évêques Brown et Morris, l'abbé Jenkins et d'autres. Devenu moine en 1811, prêtre en 1819, puis successivement professeur et préfet, il occupa plusieurs années l'importante fonction de maître des novices (1824 à 1834). Mais un irrésistible attrait le poussait depuis longtemps vers l'Australie, cette terre pleine d'avenir qu'il brûlait de conquérir au Christ. En 1833, Dom Polding fut désigné par le Saint Siège comme vicaire apostolique de Madras; mais il ne put se résoudre à accepter cette haute dignité, et demeura dans son cher monastère de Downside. Dès

1. *Laurent*, Études sur l'humanité, t. V. *Les Barbares et le Catholicisme.*

Digitized by Google

l'année suivante cependant, la Propagande jeta de nouveau les yeux sur lui, pour lui confier cette fois l'évangélisation de l'Australie dont l'immense territoire faisait jusqu'alors partie du diocèse de Saint-Maurice. Voyant en cela le doigt de Dieu, il ne fit plus d'opposition et reçut à Londres, le 29 juin 1834, la consécration épiscopale avec le titre d'évêque d'Hiérocésarée *i. p. i.*, malgré la pétition adressée au Saint Siège par le monastère de Downside qui désirait ardemment ne point se voir ravir cet homme si précieux.

Mais des travaux plus grands l'attendaient par-delà les mers. La traversée fut de six mois, lesquels ne furent pas perdus ; car le missionnaire zélé employa ce temps à donner un cours de théologie morale aux jeunes moines qui l'accompagnaient pour le seconder dans ses œuvres apostoliques. Déjà un vaillant ouvrier se trouvait là qui l'avait précédé : c'était Dom Bernard Ullathorne, lui aussi bénédictin anglais, aujourd'hui évêque de Birmingham, qui jusque-là depuis plusieurs années, avait porté presque seul sur cette terre encore peu habitée, le poids du jour et de l'apostolat et avait été désigné lui-même par le Saint Siège comme premier évêque de ces contrées; mais ses instances avaient obtenu que Rome revînt sur cette décision.

Monseigneur Polding se mit à l'œuvre sans retard. Son débarquement fut signalé par une série de pluies fertilisantes succédant à une sécheresse de trois ans, et apportant à toute la contrée une renaissance matérielle, symbole de la transformation spirituelle qui devait se produire sous la houlette du saint et zélé pasteur que lui envoyait le successeur de Pierre.

Impossible de redire tout le bien opéré en Australie par Mgr Polding ; c'est lui, on peut le dire, qui fut le fondateur de cette chrétienté. Le pays se couvrit d'églises, de chapelles, d'orphelinats et d'autres institutions pieuses. Mgr Polding travaillait en personne, comme un simple prêtre. Il s'occupa avec un zèle particulier de l'évangélisation des malheureux déportés que l'Angleterre y envoyait en grand nombre. De 1836 à 1841, il fit faire une retraite, suivie en général d'un amendement sincère, à 7000 d'entre eux. Les autorités civiles, voyant le grand bien qu'opérait parmi ces infortunés le zélé prélat, s'empressait de lui procurer toutes les facilités possibles pour leur évangélisation.

Ce ne fut qu'en 1842 que la hiérarchie australienne fut définitivement établie par le Saint Siège. Mgr Polding devint alors le premier archevêque de Sidney, et le développement du catholicisme fut si rapide depuis, qu'il vit avant de mourir, l'érection d'un second archevêché, celui de Melbourne, et de treize évêchés suffragants.

Une longue carrière épiscopale attendait encore le vénérable archevêque; de 1842 à 1877, année de sa mort, il poursuivit sa mission apostolique avec un zèle qui ne connaissait point de bornes. Il appela de nombreux religieux dans son vaste diocèse, fonda un séminaire et deux collèges, tint le premier synode diocésain; enfin, il fit cinq voyages en Europe pour le

Digitized by Google

bien de son église, et s'apprêtait à en faire un sixième lors du concile du Vatican, lorsque ses forces vinrent enfin à le trahir et à l'obliger au repos.

C'est alors qu'il demanda au Saint-Père comme coadjuteur avec droit de succession un autre bénédictin anglais, membre de la famille Vaughan, si connue pour sa fidélité à la foi, et pour les nombreux ouvriers évangéliques qu'elle donna à l'Église. Dom Beda Vaughan était né en 1834, et avait comme Dom Polding, passé sa jeunesse à Downside, d'abord comme élève puis comme religieux. Reçu au noviciat en 1854, il fit profession en 1855, fit ses études théologiques à Rome de 1855 à 1860, à l'abbaye de Saint-Paul hors les murs, et fut ordonné prêtre en 1859 par S. Ém. le card. Patrizzi. Puis, il revint à Downside, où il occupa, singulière coïncidence, la même cellule qu'avaient déjà sanctifiée les évêques Polding et Ullathorne. A 28 ans, il était nommé prieur cathédral de Belmont, près de Hereford, où venait d'être érigé le noviciat et la maison d'études des Bénédictins anglais. Il brilla comme prédicateur, et se fit aussi connaître comme auteur par son bel ouvrage sur saint Thomas d'Aquin et ses œuvres. C'est là qu'en 1871 vint le prendre la Providence pour le donner comme coadjuteur à Mgr Polding. Il fut consacré à Liverpool, le 19 mars 1872 par Mgr Manning archevêque de Westminster, depuis cardinal ; il reçut le titre d'évêque de Naziance *i. p. i.*

A peine Dom Vaughan fut-il arrivé sur le sol australien que le vénérable vieillard auquel il devait succéder, lui remit la pleine et entière administration de son vaste diocèse. Le jeune et zélé prélat répondit parfaitement à cette confiance; aussitôt il se mit à l'œuvre. Son épiscopat qui, hélas! devait être de courte durée, fut fécond en œuvres. Il donna un nouvel essor à l'érection d'écoles catholiques; de 34 qu'elles étaient à son arrivée, elles s'élevèrent bientôt à 102, procurant l'instruction confessionnelle à 15,000 enfants catholiques. Partout il fonda des missions ou paroisses nouvelles ; de 53, les églises s'élevèrent avant 1883, à 102. Enfin, son œuvre capitale, celle surtout qui l'immortalisera aux yeux des catholiques de Sidney, fut la construction de leur splendide cathédrale qui peut rivaliser en grandeur et en beauté avec les anciennes cathédrales d'Angleterre; elle a 350 pieds anglais de long, et 144 de large, au transept. Pour cette seule entreprise, Dom Vaughan avoua lui-même, peu avant sa mort, avoir écrit 3000 lettres de sa main. Son zèle inouï et son ardeur incomparable pour la prédication surtout, abrégèrent sa vie ; il le savait, mais allait toujours en avant tout en sentant sa constitution s'ébranler. On eût dit qu'il voulait en peu d'années fournir les œuvres d'une longue carrière. Et au milieu de ces incessants travaux et de la sympathie si grande qu'il s'était acquise, il restait le plus humble des moines et menait une vie toute monastique.

En 1883, il entreprit un grand voyage; ce devait être le dernier avant le voyage de l'éternité. Il partit donc pour l'Europe ou plutôt pour Rome ; mais il voulut passer par l'Amérique, dans le but d'étudier le système

Digitized by Google

scolaire du Canada. Il aborda enfin à Liverpool le 14 août 1883, et après avoir passé un jour chez le R^me^ Président de la Congrégation anglaise qui résidait près de là, il se rendit chez son oncle, à la campagne, près de Liverpool, pour y prendre, comme il le disait, son premier repos de quelques jours depuis plus de dix ans d'épiscopat. Ce fut aussi le dernier : le 17 août au matin, on le trouva mort dans son lit! Le télégraphe transmit immédiatement la douloureuse nouvelle à Sidney, et la grande ville australienne retentit des clameurs générales de tout un peuple perdant inopinément le plus aimé des pères.

Qu'on nous pardonne ces détails, un peu longs peut-être, sur les premiers titulaires de l'Église de Sidney, à l'occasion de son premier cardinal; il nous a paru intéressant et légitime de les faire connaître à nos lecteurs, d'autant plus que des liens particuliers les unissent à la famille bénédictine. Rappelons encore avec l'*Univers* de ces derniers jours, que les bénédictins français et surtout espagnols prirent, eux aussi, une part considérable à l'évangélisation de l'Australie. Dom Léandre de Solesmes est connu par les rapports si intéressants qu'il adressa à Dom Guéranger. Et les deux espagnols Dom Salvado et Dom Serra furent les premiers apôtres des pauvres indigènes australiens au milieu desquels ils établirent la florissante abbaye et colonie de la Nouvelle Nursie, près de Perth. Dom Salvado est aujourd'hui évêque de Porto-Victoria, siège qu'il occupe depuis le 15 août 1849, et Dom Serra, évêque de Daulia, *i. p, i.*, réside en Espagne.

S. Ém. le cardinal Moran n'est âgé que de 55 ans. Puisse-t-il fournir une longue carrière fertile en œuvres apostoliques, et voir les rapides développements de l'Église pleine d'avenir à laquelle il préside si dignement!

LE CENTENAIRE A BEINWIL-MARIASTEIN. (1085-1885.)

NOUS avons parlé dans un numéro précédent de l'Abbaye de Mariastein, en Suisse, dont les religieux ont dû chercher, en 1874, un asile dans la petite ville de Delle, non loin de Belfort. Ils y occupent une ancienne maison fort humble, dans laquelle ils ont transféré leur petite école abbatiale, continuant, autant que les circonstances le permettent, leur vie de prière et de dévouement. Il est même question maintenant d'entreprendre, avec la bénédiction du Souverain Pontife et les aumônes des fidèles, la construction d'un monastère et d'une modeste église abbatiale dans l'endroit même de leur exil; le gouvernement hostile du canton les empêche toujours de rentrer dans leur antique et vénérable sanctuaire, auquel se rattache le pèlerinage le plus important de toute la Suisse, après celui de N.-D. des Ermites.

Mais le monastère de Mariastein n'était déjà pas le berceau primitif de cette fervente communauté. Ce n'est qu'en 1636, que l'Abbé D. Fintan de Beinwil, dans le Jura, prit possession des grottes célèbres, dédiées, sur une haute montagne non loin de Bâle, au culte de la Sainte Vierge et fréquentées depuis longtemps par les pieux fidèles. En 1648, l'Abbé Fintan y trans-

Digitized by Google

féra sa communauté qui, néanmoins, n'abandonna pas tout à fait l'antique monastère de ses ancêtres.

Le 24 septembre de cette année (1885) les religieux de Mariastein, réunis dans l'humble résidence de Delle, ont célébré solennellement le huitième centenaire de l'abbaye de Beinwil et des origines de leur famille monastique. Ce fut en 1085, en effet, du temps de Grégoire VII, que quelques seigneurs du Jura fondèrent, avec l'aide de l'évêque de Bâle, le nouveau monastère dans une vallée fort étroite et retirée. Les premiers moines vinrent de Hirschan, envoyés par le bienheureux Guillaume, le grand défenseur de la liberté de l'Église et des religieux, à cette époque. Nous nous réservons de raconter une autre fois avec plus de détails les péripéties émouvantes de l'histoire d'une des rares communautés qui se soient maintenues dans nos pays, depuis le siècle de Grégoire VII. En attendant, nous sommes heureux de pouvoir exprimer ici nos sympathies à nos frères dans l'exil et de nous unir de cœur à la fête de famille qu'ils viennent de célébrer.

PALERME. — A propos du choléra qui sévit en Sicile, d'odieuses accusations planaient sur le clergé de Palerme, et en particulier sur son vénérable archevêque le Cardinal Célesia, de d'Ordre de Saint-Benoît. Un des hommes les plus en vue du gouvernement italien, et après lui plusieurs journaux n'avaient pas craint d'avancer que le clergé de Palerme et son archevêque ne faisaient rien pour soulager les malheureux cholériques. Des protestations s'élevèrent aussitôt de toutes parts, même du sein des rangs ennemis, car la vérité réclame impérieusement ses droits. Voici ce que dit à ce sujet un journal libéral de Palerme : « Son Éminence le Cardinal Célesia poursuit son œuvre de charité en encourageant chaque jour les efforts de son clergé. Chaque jour, il visite les hôpitaux, et partout il laisse d'abondantes aumônes. Toutes ses après-midi sont consacrées à visiter les paroisses de la ville ; il s'efforce de consoler et d'éclairer les malheureux habitants, en leur faisant comprendre que le choléra est une épidémie comme une autre à laquelle on peut échapper en suivant les règles de l'hygiène, en se conformant aux mesures prises par l'autorité locale. Le Cardinal ne s'éloigne jamais sans verser d'abondantes aumônes entre les mains du clergé paroissial, pour être distribuées aux pauvres; il recommande à ses prêtres de travailler de concert avec la municipalité, etc. »

Nous pourrions citer des extraits plus explicites encore de journaux hostiles à la religion, mais qui, en présence du terrible fléau, se sentent obligés de rendre témoignage à la vérité et d'avouer que les principaux secours viennent des ministres de la religion. Un ministre d'Italie, M. Tajani, est allé en personne chez le Cardinal, pour lui exprimer officiellement la gratitude du pays pour les services inappréciables que son clergé et lui ont rendus au pauvre peuple de Palerme.

Digitized by Google

Une marque de sympathie qui, certes, aura été plus douce et plus encourageante pour Son Éminence, c'est la lettre que lui a adressée, au nom de S. S. Léon XIII, Son Ém. le cardinal Jacobini, pour louer sa conduite et celle de son vaillant clergé. Le cardinal Celesia, victime de son dévouement pour les cholériques, s'est vu atteint lui-même par le terrible fléau. Mais, grâces à Dieu, il a échappé à la mort, et a recouvré sa santé si précieuse à son troupeau.

MONT ST-BERNARD (Angleterre). — Le Comte de Montalembert et Ambroise de Lisle parcouraient ensemble, il y a plus d'un demi-siècle, les verdoyantes vallées du Yorkshire, cherchant les restes vénérables de leurs vieilles abbayes en ruines, pour s'enflammer le cœur au contact de ces saintes reliques du passé. Ce pieux voyage eut un double résultat; Montalembert écrivit les *Moines d'Occident*, et de Lisle, non content de souvenirs, quelque beaux qu'ils fussent, fonda une abbaye, pour y faire revivre le chant des psaumes que ne lui redisaient plus les vieilles murailles restées debout et recouvertes d'un triste lierre.

Telle fut l'origine de l'abbaye cistercienne du Mont St-Bernard, qui s'élève aujourd'hui au sein de la forêt de *Charnwood*. Le 13 novembre prochain elle célébrera le premier cinquantenaire de son existence; il y aura alors cinquante ans, jour pour jour, que se célébra, dans une humble étable transformée en chapelle, la première messe depuis la Réforme, dans ce pays encore tout protestant, et que les moines blancs y firent leur apparition. Ambroise de Lisle leur avait donné un vaste terrain; Jean, comte de Shrewsbury, son ami, leur bâtit un humble monastère, et les moines, venus de Mont-Melleray, en Irlande, s'y établirent définitivement. Peu de temps après, Mgr Walsh, vicaire apostolique et S. Ém. le Cardinal Wiseman obtenait du St Siège que le monastère fût élevé au rang d'abbaye et eût un abbé mitré.

Les institutions humaines, hélas! ont toujours leurs vicissitudes. La nouvelle abbaye eut aussi les siennes et elles durent encore. Un travail opiniâtre avait fini par avoir raison de cent acres de terrain jusque-là inculte, où la roche et la bruyère barraient partout passage à la charrue. Mais ce labeur était peu rémunérateur; les moines vivaient de peu, il est vrai, mais le travail de leurs mains ne leur suffisait pas, et les aumônes étaient inconnues dans ce pays tout protestant. En outre, par excès de zèle, ils avaient voulu ouvrir un asile à de malheureux dévoyés et leur apprendre en même temps qu'un métier, les principes d'ordre, d'instruction et de religion nécessaires pour faire leur chemin dans la vie; enfin fidèles aux traditions monastiques, ils nourrissaient encore tous ceux qui frappaient à leur porte, soit plus de 1600 pauvres par an. Il fallut faire des dettes, et ces dettes finirent par atteindre un chiffre assez considérable pour mettre en péril l'institution elle-même. Une bonne administration finit par réduire sensiblement la charge qui pesait si lourdement sur cette famille monastique;

Digitized by Google

aujourd'hui elle n'est plus que de 4000 liv. sterl. et un comité laïque s'est formé, à l'occasion du jubilé susdit, pour recueillir des dons en faveur du Mont St-Bernard.

Aussitôt que leur dette sera couverte, les moines blancs, enfants de Saint-Benoît et de Saint-Bernard, songeront à compléter leur église dont la nef seule est debout. Les plans en furent tracés par le célèbre Pugin que l'art ogival moderne se glorifie à si juste titre d'avoir pour maître. En attendant, ils chanteront avec ardeur leurs psaumes et leur *Salve Regina* pour la conversion de cette île que l'on nomma jadis l'*Ile des Saints*.

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Grâces obtenues par l'intercession de saint Benoît.

(1883, suite.)

GUÉRISON de fortes douleurs rhumatismales chez un enfant, à la suite d'un pèlerinage de sa mère, et pendant la neuvaine qu'elle fit à saint Benoît.

Une toute jeune enfant de deux ans avait perdu depuis sept mois l'usage de ses jambes ; on fit pour elle un pèlerinage à saint Benoît, et elle se trouva guérie.

Amélioration sensible dans l'état d'un homme souffrant de maladies internes ; il se trouva mieux immédiatement après son pèlerinage, et guéri peu de temps après.

Un enfant atteint d'une fluxion de poitrine fut rendu à la santé dès le second jour de la neuvaine à saint Benoît.

Un autre enfant ne cessait de pleurer jour et nuit depuis quelque temps déjà ; ces larmes cessèrent le jour même où sa pieuse mère fit un pèlerinage à saint Benoît.

Grand soulagement éprouvé, à la suite de la bénédiction de saint Maur, par une personne qui souffrait des yeux depuis huit ans.

Digitized by Google

Guérison à la suite de son pèlerinage à saint Benoît, d'une femme épileptique depuis onze ans.

6. UN jeune enfant maladif dont les parents priaient saint Benoît depuis longtemps, a été rendu à la santé. Promesse d'insertion au *Messager*.

Actions de grâces du mois.

1. PÈLERINAGE d'actions de grâce pour cessation de dommages temporels après emploi de la Médaille de Saint-Benoît.

2. DEUX hommes ont recouvré le calme et la tranquillité d'esprit par la Médaille, après un pèlerinage.

3. UNE femme atteinte d'une maladie nerveuse rebelle à tous les remèdes humains est venue avec confiance implorer sa guérison. Elle a reçu la bénédiction de St Maur et le septième jour de la neuvaine, elle a été complètement guérie.

4. UNE petite fille atteinte de la danse de St-Gui a immédiatement éprouvé du soulagement après son pèlerinage et sa neuvaine à saint Benoît.

5. UNE enfant que ses parents avaient apportée pour recevoir la bénédiction de St Maur, a été le jour même délivrée de ses convulsions.

Recommandations.

12 affaires spirituelles : conversions, réconciliations d'ennemis, vocations, missions et retraites.

15 affaires temporelles.

30 malades atteints d'épilepsie, danse de St-Gui, fluxion, de consomption dorsale, ramollissement de cerveau.

21 enfants.

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

LES TROIS JUBILÉS DE S. S. LÉON XIII.

L'OCCASION du jubilé annoncé au monde catholique pour l'année prochaine par le cardinal-vicaire, au nom de Sa Sainteté, l'*Unità cattolica* rappelle les deux jubilés déjà célébrés précédemment sous le pontificat du Pape régnant.

Le premier a été ordonné par lettres apostoliques, le 15 février 1879, dans la première année du pontificat de Léon XIII. C'est celui qu'on pourrait appeler, le *jubilé des préparatifs*. En effet, c'est une ancienne coutume des Pontifes romains, à leur avènement, de donner au peuple chrétien, sous forme de jubilé, ce don solennel de joyeux avènement, en retour duquel le peuple fidèle doit aider le Souverain-Pontife à gouverner dignement la sainte Église. Léon XIII a suivi ce noble exemple. Dans les lettres rappelées plus haut, il demandait humblement qu'on invoquât sur lui l'abondance des grâces célestes. Car, disait-il, « Nous connaissons par une longue expérience combien est déplorable la condition des temps où

Digitized by Google

nous nous trouvons et de quels graves fléaux en grand nombre l'Église est affligée ». C'est à cette fin que pendant une année entière le peuple chrétien s'unit aux prières du Souverain-Pontife.

Le second jubilé qui, d'après l'*Unità cattolica*, pourrait prendre le nom de *jubilé du combat*, fut annoncé par Léon XIII dans ses lettres apostoliques du 12 mars 1881, commençant par ces mots : *Militans Jesu Christi Ecclesia.* A la différence du précédent, qui était pour ainsi dire un jubilé d'accoutumance, celui-ci était un jubilé extraordinaire. Léon XIII comparait l'Église à la barque de Génésareth, battue par la violente bourrasque de puissants, nombreux et audacieux persécuteurs. Il dépeignait la condition misérable à laquelle était réduit le Pontife romain, énumérant, entre autres actes de persécution, la spoliation de la Propagande, la violation ou la fermeture d'églises catholiques à Rome, pendant que s'ouvraient librement des temples protestants et que la propagande des journaux et des livres impies et immoraux s'exerçait en toute liberté. En conséquence, le Souverain-Pontife proclamait la nécessité de « beaucoup travailler et combattre». Les prières du jubilé se firent donc à ces intentions, et elles obtinrent que, de l'aveu même des feuilles révolutionnaires, le *cléricalisme*, selon le mot inventé pour désigner l'Église catholique, fit de plus en plus chaque jour de sensibles progrès.

Cependant voici que Léon XIII vient d'ordonner un troisième jubilé. Est-il téméraire de penser que ce jubilé, comme le dit l'*Unità cattolica*, pourra s'appeler le *jubilé de la victoire?* En effet, il a été annoncé au jour de la fête du saint Rosaire. Ne pouvons-nous pas espérer, par suite, que la Vierge de Lépante se montrera aussi, en notre temps, la Vierge protectrice de la Rome papale? Ne pouvons-nous pas espérer, qu'elle se souviendra des catholiques ses enfants et que l'Église après ce solennel jubilé, pourra saluer, avec sa délivrance, la délivrance du Souverain-Pontife, prisonnier aujourd'hui comme le fut Pie VII, mais qui, comme lui, défie, avec le secours de Dieu, tous les efforts de la Révolution?

BÉATIFICATIONS. — Exhumation de J. B. Vianney, curé d'Ars.

LES causes de Saints et de Bienheureux qui seront terminées pour le jubilé sacerdotal de Léon XIII, en 1887, sont au nombre d'une dizaine. Trois Bienheureux de la Compagnie de JÉSUS seront canonisés : le B. Berchmans, le B. Claver et le B. Rodriguez. Parmi les vénérables qui seront béatifiés, on cite : le V. Jean-Baptiste de la Salle, le V. Clément Hofbauer et la V. Inès de Benigumin, Augustine espagnole.

La sacrée congrégation des Rites a tenu, le 1er septembre, une séance pour examiner l'authenticité des miracles attribués à l'intercession du vénérable Jean-Baptiste de la Salle. L'héroïcité des vertus du vénérable serviteur de Dieu ayant été proclamée, il ne manque plus pour la béatification que le jugement sur l'authenticité des miracles.

Digitized by Google

Il est un autre saint personnage dont notre génération conserve encore le précieux souvenir, et qui bientôt, espérons-le, recevra, lui aussi, les honneurs publics de l'Église. Nous voulons parler du vénérable serviteur de Dieu Jean-Baptiste Vianney, curé d'Ars.

Le 12 octobre dernier a eu lieu à Ars l'exhumation de son corps. Cette dernière formalité qui clôturait le procès apostolique s'est effectuée sous la présidence de S. G. Mgr l'évêque de Belley, en présence de S. Exc. Mgr Caprara, promoteur de la foi, des Rmes juges du procès, des témoins d'office, de trois médecins appelés pour la constatation du corps et de divers invités de Mgr l'évêque; du Rme abbé de Notre-Dame du Plantay, des prieurs de la Chartreuse de Sélignao et de l'abbaye d'Hautecombe, du R. P. prieur du couvent des dominicains de Lyon, de M. le supérieur des missionnaires du diocèse, de M. le curé d'Ars et de son vicaire, enfin des autorités civiles de la paroisse.

Après que les différents ouvriers ayant travaillé à la confection du caveau eurent témoigné, sous la foi du serment, que le tombeau était bien intact et que jamais il n'avait été touché depuis que la dernière pierre qui le recouvrait y avait été placée le 16 août 1859, il fut découvert, et la bière transportée au pied du maître-autel pour y être ouverte. Le double cercueil de chêne et de plomb ayant été ouvert, il y eut dans l'assemblée comme un frisson irrésistible d'émotion, et chacun s'approcha avec empressement et respect pour contempler le précieux corps qu'il renfermait. Le moment était solennel et l'avidité grande parmi les heureux privilégiés de cette insigne faveur.

Le vénérable serviteur de Dieu a été retrouvé entier, tel qu'il avait été enseveli, le corps resté dans la même attitude et reconnaissable au premier aspect dans les traits caractéristiques du visage; les chairs et les cheveux restaient encore adhérents à la partie supérieure de la face; les mains à demi séchées conservaient l'intégralité de leurs formes. Le rabat du prêtre avait sa même fraîcheur et les habits sacerdotaux, tout en ayant perdu de leur teinte primitive, n'avaient subi aucune altération.

Par une faveur spéciale de S. Exc. Mgr Caprara, les fidèles de la paroisse et les étrangers — déjà nombreux, bien que la cérémonie n'eût pas été publiquement annoncée — furent admis à visiter le corps, et bientôt chacun voulut lui faire toucher des objets de piété. On vit alors se renouveler ce qui s'était déjà produit le jour de la mort : les magasins furent envahis et bientôt dépouillés de tout ce qu'ils possédaient de chapelets, de croix et de médailles. Ars revoyait ses beaux jours, où l'église ne désemplissait pas de pèlerins empressés auprès du bon curé, si patient, si accessible et si charitable pour tous.

PERSÉCUTIONS DANS L'INDO-CHINE.

L'ÉGLISE pleure la ruine d'une mission florissante dans l'extrême Orient. Là où, il y a quelques mois à peine 44,000 chrétiens vivaient en paix sous la houlette vigilante de leurs zélés pasteurs, il n'y a plus

Digitized by Google

aujourd'hui que le silence et la désolation de la mort, de l'incendie et de l'exil.

C'est dans l'*Annam*, portion orientale de la presqu'île d'Indo-Chine, que se déchaîne cette horrible persécution; elle a pour cause première la guerre du Tonkin et la prise de Hué par les Français. Les lettrés de l'Annam ont juré d'exterminer d'abord les *Français de l'intérieur*, comme ils disent: ils ont eu facilement raison de ces pauvres et paisibles chrétiens qui se sont laissé égorger pour leur foi, sans songer seulement à se défendre.

Le royaume d'Annam forme le vicariat de la Cochinchine orientale ; il comptait 260 églises ou chapelles, 20 orphelinats, 10 couvents de religieuses, un grand nombre de presbytères et d'écoles. Tout, *absolument tout a été détruit;* il ne reste *plus une seule maison chrétienne.*

Des 44,000 chrétiens que comptait la mission, 10,000 ont été massacrés en juillet, 14,000 au mois d'août, 7000 en octobre, 4000 se sont réfugiés en Cochinchine occidentale, 2000 dans le Laos, et 5000 restent encore exposés à la rage de leurs compatriotes païens.

Les prêtres, chefs de ces florissantes missions, sont pour la plupart égorgés. On connaît le martyre de six d'entre eux; six ou huit autres sont certainement martyrisés aussi, car depuis longtemps on est sans nouvelles d'eux, et on sait que leurs chrétientés sont anéanties.

Seuls, les missionnaires de la Cochinchine française s'occupent de porter remède à ce triste état de choses; ils opèrent, autant qu'ils le peuveut, des transports de chrétiens annamites à Saïgon et dans d'autres ports de la colonie. Déjà plusieurs milliers ont été ainsi arrachés à la mort. Tel est actuellement le seul moyen de sauver les derniers survivants de cette catastrophe; il faut reformer sur le sol étranger un petit noyau de chrétiens de l'Annam, en attendant qu'ils puissent servir de semence pour la restauration de leur chrétienté détruite.

Le devoir des catholiques est de venir en aide à leurs frères réduits à un tel degré de détresse; aucune œuvre n'est plus urgente en ce moment. Déjà les journaux français ont ouvert des listes de souscription sur lesquelles le clergé et les maisons religieuses figurent surtout en rangs serrés. Que les laïques favorisés des dons de la fortune ne refusent pas non plus leur obole aux pauvres chrétiens d'Asie, exilés, affamés, sans toit ni vêtement, et pleurant sur la mort de tous ceux qui leur sont chers. M. le supérieur du séminaire des Missions étrangères, rue du Bac à Paris, réunit les dons des catholiques, et les fait parvenir à destination le plus promptement possible.

La sainte Église, au milieu de ces malheurs, si d'un côté, elle pleure ses chers et bien-aimés enfants, de l'autre elle se réjouit de leur vaillance et de leur glorieux triomphe dans les cieux; en aucun siècle, la pourpre du martyre ne lui a fait défaut. La mâle énergie de ses ardents missionnaires est déjà là debout, prête à la consoler de ses pertes ; une nombreuse ordination vient d'avoir lieu à Paris, au séminaire des Missions Étrangères, et tandis que les chrétiens d'Europe envoient leurs charitables secours à leurs frères d'Asie, quelques héros voleront dans cette terre de carnage et

Digitized by Google

de mort pour y relever les ruines amoncelées, remplacer leurs frères martyrs, et verser à leur tour, s'il le faut, le sang le plus noble de l'Occident. Telle est l'Église, et telles sont ses œuvres !

LETTRE DU SAINT-PÈRE A L'EMPEREUR DU JAPON.

Il est vraiment consolant et encourageant, pour nous catholiques, de voir avec quel zèle et quelle sollicitude éclairée, notre Saint-Père le Pape Léon XIII s'occupe d'étendre au loin le royaume du CHRIST. Le monde tout entier est l'objet de ses paternels soucis, et tandis qu'il traite dans notre vieille Europe les affaires les plus difficiles avec un tact et une perspicacité qui le font choisir comme arbitre par ses ennemis eux-mêmes, sa parole retentit sur les plages les plus éloignées et ses émissaires vont porter au-delà des mers, ses encouragements, ses conseils et son intercession puissante en faveur de ses enfants.

Hier encore le Pape écrivait à l'empereur de la Chine et obtenait pour les catholiques du céleste empire des promesses de protection du puissant monarque.

Aujourd'hui, notre commun Père voit poindre un rayon d'espérance du côté du Japon qui aspire à la civilisation européenne et se sent, par là-même, attiré vers la religion qui en est l'auteur. Aussitôt, il intervient en personne, envoie un délégué à l'empereur du Japon, et obtient de lui la promesse publique que ses sujets chrétiens jouiront de la même protection de sa part que tous ses autres sujets. C'est là un grand événement qui est de nature à réjouir tous les cœurs catholiques.

Voici le texte du document pontifical remis le 12 septembre dernier à Sa Majesté l'empereur du Japon Muts Hito, par Mgr Osouf, évêque titulaire d'Arsinaé, vicaire apostolique du Japon septentrional, accrédité par S. S. Léon XIII comme son représentant auprès de l'empereur du Japon.

« *A l'illustre et très puissant empereur de tout le Japon.*

LÉON XIII, PAPE.

FÉLICITÉ.

« Très haut empereur,

« Malgré la grande distance qui nous sépare l'un de l'autre, Nous n'ignorons pas le zèle singulier que vous avez mis, très haut empereur, à accroître la prospérité du Japon. Certes, vos efforts pour le progrès de l'État, et surtout pour l'éducation des mœurs de vos peuples n'attestent pas moins la sagesse de votre conseil qu'ils ne sont dignes de la louange et de l'estime de tous ceux qui désirent la prospérité des nations et la communication des biens que procure la civilisation. D'autant plus qu'un état de mœurs plus policé est une excellente préparation pour l'esprit à embrasser la sagesse et à recevoir la lumière de la vérité. C'est pourquoi, Nous vous demandons de recevoir aussi favorablement le témoignage de Nos sympathiques sentiments envers vous que Nous vous les offrons sincèrement.

« C'est aussi pour vous exprimer Notre reconnaissance que Nous avons

Digitized by Google

voulu vous adresser cette lettre. Car sachez que les bons offices par lesquels vous vous êtes attaché les missionnaires et chacun des chrétiens de votre vaste empire, Nous lient de la même manière envers vous. Par le témoignage des uns et des autres, Nous avons appris, en effet, très haut empereur, votre bonté et votre bienveillance. Et en cela, vous ne pouvez rien faire de plus convenable pour la justice ni de plus favorable à l'utilité publique, vu le grand secours que vous pouvez tirer de la religion catholique pour le bien de l'empire. Car le fondement de tous les empires, c'est la justice, et il n'y a aucune partie de la justice qui ne se trouve dans les règles chrétiennes.

« Il en résulte donc que tous ceux qui font profession du christianisme sont particulièrement instruits, moins par la crainte des châtiments que par la voix de la religion, à honorer la majesté royale, à obéir aux lois, et à ne rien vouloir dans l'État qui ne serve à la paix et ne soit honnête. Nous désirons donc ardemment que vous accordiez la plus grande liberté possible aux chrétiens et que vous continuiez à couvrir de votre patronage et de votre faveur leurs établissements. En échange, Nous demanderons instamment à Dieu, l'auteur de tous les biens, de favoriser toutes vos utiles entreprises, et d'accorder à vous et à tout le Japon des grâces et des bienfaits de plus en plus grands.

« Donné à Rome, auprès de Saint-Pierre, le 12 mai 1885, l'an huit de Notre Pontificat. »

Le représentant du Saint-Siège fut reçu avec tous les égards dus à son rang et à sa haute mission.

La présentation de la lettre fut accompagnée de la part de Mgr Osouf d'un bref discours, par lequel il exposait combien le Saint-Père serait désireux d'entrer en relations avec le souverain du Japon, comme il l'est avec les autres souverains, et qu'il avait à cet effet adressé sa lettre à Sa Majesté afin de lui exprimer directement combien il appréciait les nobles aspirations du gouvernement de Sa Majesté, ainsi que de protester des sentiments particuliers dont il était animé à l'égard de son auguste personne. Mgr Osouf dit en outre, qu'il avait été appelé à Rome afin de transmettre cette lettre, qu'il avait l'honneur de présenter, grâce à la bienveillante intercession du ministre de France. Il a conclu en faisant des vœux pour que les progrès commencés dans l'empire puissent se développer pour la gloire de Sa Majesté et pour le bien de ses peuples.

L'empereur répondit qu'il était heureux de constater que le Saint-Père avait la pensée d'entrer en relations avec lui comme avec les autres souverains. Il a ensuite chargé Mgr Osouf d'en remercier Sa Sainteté et exprimé le désir que le Japon continuât ses bonnes relations avec les pays étrangers. Sa Majesté a ensuite assuré que les efforts de son gouvernement auront toujours pour but l'avancement dans les voies du progrès, spécialement en ce qui concernait la religion. L'empereur a terminé en déclarant que ses sujets chrétiens jouiraient de sa part de la même protection que tous ses autres sujets.

Digitized by Google

Les attentions que le gouvernement japonais a marquées à l'envoyé de Sa Sainteté et les paroles bienveillantes qui lui ont été adressées par l'empereur sont d'heureux présages pour l'avenir de la religion catholique au Japon. La liberté d'embrasser le catholicisme dérive spontanément des paroles souveraines, et peut-être ne sommes-nous pas loin du jour où cette liberté sera consacrée par les lois du pays. Et cet heureux événement marquera un nouveau triomphe du Pontificat de Léon XIII.

MORT DU CARDINAL MAC CLOSKEY.

L'AMÉRIQUE pleure la mort de son premier cardinal, le saint et zélé archevêque de New-York, Mgr Mac-Closkey; il est mort dans sa ville archiépiscopale, âgé de 85 ans, étant né le 20 mars 1801, et non en 1816 comme le dit par erreur la *Gerarchia cattolica:* il était de la création de Pie IX, et avait été nommé au consistoire du 15 mars 1875, en même temps que les cardinaux Ledochowski, Manning, Simeoni, Giannelli, Deschamps, et Bartolini. La nomination du premier cardinal américain avait causé la plus grande joie dans le nouveau monde. Le gouvernement des Etats-Unis se fit l'interprète de la reconnaissance des populations même protestantes envers le Pape, qui, le premier, donnait à leur pays un cardinal.

Evêque *i. p. i.* d'Axieri, depuis 1843, Mgr Mac Closkey fut promu à l'évêché d'Albany en 1847, et enfin au siège métropolitain de New-York, en 1864. On n'a pas oublié les nombreux travaux, les combats vigoureux contre les sectaires, le zèle infatigable du zélé prélat. Ce fut grâce à ses efforts que dans l'église d'Albany les bans de mariage sont maintenant proclamés antérieurement à l'administration du sacrement: il a rendu par là un immense service à la famille chrétienne.

Ses efforts pour mettre fin aux maux qu'amenèrent la guerre de sécession suffiraient pour graver son nom dans le cœur de ses diocésains. Que n'a-t-il pas mis en œuvre pour procurer une situation tolérable aux noirs émancipés ?

Il fut créé cardinal à la demande du président Lincoln: la portée du fait n'échappa à personne. Ce fut à l'occasion de cette promotion que Pie IX prononça une de ses plus célèbres allocutions sur l'état de l'Europe et surtout de l'Allemagne et de l'Italie. Elle fut transmise à New-York par le télégraphe et parut dans les journaux américains le jour même où elle avait été prononcée ; les frais de cette dépêche s'élevant à 15,000 francs furent couverts par les dons volontaires des diocésains.

Nous ne parlerons pas des œuvres innombrables de S. Ém. le cardinal Mac Closkey, au cours de sa longue carrière; disons seulement qu'il témoignait une grande sympathie envers les religieux de tous les ordres et qu'il les introduisit en grand nombre dans les deux diocèses qu'il eut à gouverner successivement.

La mort du cardinal Mac Closkey est un deuil non seulement pour les catholiques d'Amérique mais pour l'Église tout entière.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

Rome, le 1er novembre 1885.

APRÈS avoir essayé de se faire illusion et de diminuer l'importance du grand acte de médiation auquel s'applique en ce moment Léon XIII, la presse libérale italienne confesse enfin que de la part des hautes puissances en litige, le recours aux lumières du Souverain Pontife a été le fruit d'une détermination véritablement sérieuse. L'affaire se traite du reste dans ce mystère profond auquel Rome se complait à juste titre. Les prétendues révélations imaginées par les journaux ne reposent sur rien de réel; tout ce que l'on a appris, c'est que le Saint-Père, au lieu d'instituer une congrégation proprement dite et de lui déférer la connaissance de l'affaire, se réserve de prononcer lui-même après avoir pris l'avis des jurisconsultes les plus éminents. Pendant ce temps, des communications ne cessent d'être échangées avec l'Allemagne et l'Espagne. Il ne faut point s'en plaindre, car ces documents qui se réfutent les uns les autres, remplacent pour le Saint-Père la confrontation des parties. Le rôle du médiateur deviendra bien plus facile quand on saura non seulement ce qu'allèguent les deux adversaires, mais encore le cas qu'ils font mutuellement de leurs titres.

Au début de son pontificat, Léon XIII déclarait assez ouvertement son intention d'établir des rapports réguliers entre le Saint-Siège et les puissances. La Providence qui n'abandonne jamais les Papes, veille manifestement au succès de ce dessein, mais Léon XIII lui-même ne laisse échapper aucune occasion de l'avancer. Dans le cours d'une seule année, il est entré en relations directes avec les deux monarques de l'Extrême-Orient, l'empereur de Chine et l'empereur du Japon. C'est auprès de ce dernier que la démarche du Souverain Pontife semble avoir le mieux réussi, car il se propose d'envoyer à son tour au Vatican une solennelle ambassade. L'Extrême-Orient n'ignore plus l'Europe, il comprend la supériorité de notre civilisation; il sait du moins ce qui se passe chez nous, et que le Pape est traité en égal par les souverains. Sur notre vieux continent, le bien semble reprendre quelque force; la Révolution a reculé en Belgique, en Espagne, en Autriche, en Angleterre, en France même, un bel effort a été tenté pour lui arracher le pouvoir. On attache ici la plus grande importance à ce réveil universel de l'esprit conservateur. Le nombre des catholiques s'accroît lui-même chaque jour. D'après les statistiques les plus récentes et les plus exactes, le monde en contiendrait trois cents millions et non deux cents comme on est accoutumé à le dire.

Digitized by Google

Le Saint-Père conserve sa bonne santé, à laquelle les chaleurs n'ont porté aucune atteinte. Levé dès six heures, il se rend à sept heures à son oratoire privé pour y célébrer la sainte Messe. Quand il daigne admettre les fidèles à la faveur de le voir à l'autel et de communier de ses mains augustes, il quitte son oratoire privé pour un autre un peu plus vaste situé à l'extrémité de ses appartements. Dès qu'il est descendu de l'autel, le doyen des prélats de service y monte à son tour et célèbre une seconde Messe que le Pape entend en action de grâces. Rendu à ses occupations ordinaires, le Souverain Pontife déjeune avec un peu de café noir, puis monte en voiture dans la cour des *Papagalli*, et fait un tour de jardin. Il travaille ensuite jusqu'à midi et demi, s'il y a audience publique, et dans le cas contraire, jusqu'à deux heures. A ce moment, on sert le dîner du Pape qui se compose invariablement de trois plats, y compris le potage. Le Pape mange toujours seul, ce qui signifie que jamais personne ne s'assied à sa table : ainsi le veut l'ancienne étiquette de la cour pontificale. Mais les prélats de service assistent à son repas et entretiennent avec lui une conversation qui, commencée à table, se poursuit sous les ombrages des Jardins. Le Souverain Pontife s'abandonne sans réserve à la douceur de cette intimité. Volontiers il raconte les incidents de sa vie passée; plus volontiers encore il repasse les souvenirs de ses études littéraires, étonnant son entourage par la ténacité prodigieuse de sa mémoire qui lui permet de réciter par cœur de longs et beaux morceaux d'auteurs classiques. De retour dans son cabinet, le Souverain Pontife se recueille, et s'applique de nouveau aux grandes affaires dont il a la charge. C'est alors que, sentinelle vigilante, il promène ses regards sur le monde, cherchant les périls qui pourraient menacer les âmes, et songeant aux moyens de procurer efficacement ici-bas la gloire de Dieu. Tandis que la nuit avance dans son cours, et que tout sur la terre goûte le repos, le Pape veille et prie. Il conçoit les pensées fécondes qui changent le cours des événements. C'est dans ces méditations solitaires qu'il a vu la nécessité de faire prier l'Église. Son pontificat n'est pour ainsi dire qu'une longue supplication : prières après la messe, prières pendant le mois d'octobre, jubilés extraordinaires; le flot de la prière publique ne s'arrête plus. Voici qu'un nouveau jubilé est annoncé pour l'année prochaine. Il aura pour effet d'obtenir de Dieu l'écrasement définitif du mal et la réalisation des grandes vues de Léon XIII sur les rapports des puissances avec l'Église.

Dans l'audience qu'il a naguère accordée aux pèlerins de Cologne, ayant à leur tête leur ancien archevêque, Son Éminence le cardinal Melchers, le Saint-Père a fait allusion aux sentiments de regret qui pouvaient remplir leurs cœurs. Mais il est le premier à déplorer que le malheur des temps l'oblige à sacrifier à la paix de l'Église des prélats vénérables qui ont combattu pour la foi. Il se faut incliner sous le jugement du siège apostolique qui reçoit de Dieu des lumières particulières sur la conduite qu'il doit tenir. Au reste, le Saint-Père n'a pas séparé monseigneur Lachat de

Digitized by Google

son église de Bâle ni monseigneur Melchers de son église de Cologne, sans leur décerner de publiques louanges et d'éclatants honneurs, et il les a remplacés par des hommes de grand mérite qui continueront leur œuvre pour la gloire de Dieu et l'honneur de la sainte Église.

Nous sommes au moment où chacun revient après quelques jours de repos, se réchauffer de nouveau sur le cœur de la Ville Sainte. Le cardinal Howard, les cardinaux Hergenroether et de Hohenlohe sont rentrés. Le Saint-Père qui ne permet guère aux cardinaux italiens d'entreprendre de longs voyages, autorise plus facilement les cardinaux étrangers à s'en aller respirer l'air du pays natal. Les Sacrées Congrégations vont reprendre leurs travaux, interrompus depuis la fin de septembre; dans les universités les professeurs s'apprêtent à remonter sur leurs chaires, en un mot, Rome renait à la vie. B.

COURRIER AMÉRICAIN.

C'EST un fait incontestable que la conscience catholique s'est considérablement fortifiée de nos jours. La parole de l'Apôtre a produit son effet : *Nunc hora est de somno surgere.* On s'est relevé, on se sent catholique, on reconnait les ennemis de l'Église de Dieu, et ce qu'ils sont. La lutte est maintenant engagée corps à corps, et c'est un grand bien. Nous catholiques, nous savons désormais à qui nous avons affaire, ce que nous devons réaliser.

Ainsi naguère encore nous avons reçu une déclaration de guerre, qui se distingue autant par ses termes catégoriques et sa publicité que par l'impossibilité de son exécution. Le 13 septembre un congrès de libres-penseurs s'était réuni dans la capitale de New-York, à Albany. Entre autres déclarations on y fit les suivantes : que dans l'intérêt de la liberté et de l'égalité aussi bien que du gouvernement civil, la séparation de l'État et de l'Église doit être consommée par le rappel de toutes les lois qui exemptent de l'impôt les églises et les biens d'églises, — que l'on doit remplacer les églises et les prêtres par des sociétés libérales et civiles, dont la mission soit de célébrer les trois grands événements de la vie de l'homme, la naissance, le mariage et la mort — que la théologie, en déclarant le travail une malédiction et la richesse un piège fausse de la manière la plus malheureuse les rapports du travail au capital.

Bien que ces déclarations ne soient pas précisément dirigées contre l'Église catholique, l'intention n'en existe pas moins de lui livrer le principal assaut : elle est, par excellence l'Église, aux yeux de tous ses adversaires. Que faut-il faire pour soutenir ce choc avec succès ?

Nous catholiques des États-Unis, nous le savons aussi bien que les catholiques d'Allemagne, de Belgique et de France : mais ce qui nous manque, ce sont des chefs, grands, forts, puissants en parole et en génie, laïques, tels que le comte Albert de Mun, Windthorst, Schorlemer-Alst. Si nous avions à notre tête des catholiques énergiques, capables de soulever

Digitized by Google

le peuple catholique, quand les droits de notre sainte Église sont violés, bien des choses se passeraient autrement.

On attend beaucoup de la nouvelle Université catholique, pour le soutien du catholicisme. Cette question occupe naturellement tous les catholiques, surtout depuis l'appel qui leur fut adressé par le comité directeur, pour les engager à augmenter le fonds de 300,000 dollars, légué par Mlle Caldwell. Provisoirement on peut créer 8 chaires de théologie et 9 de philosophie, plus un certain nombre de bourses de 5000 dollars chacune, afin que les étudiants doués de talents ne soient pas empêchés, faute de ressources pécuniaires, de recevoir la meilleure formation intellectuelle. L'appel fait remarquer avec droit que l'érection d'une pareille université est la meilleure œuvre d'importance générale et nationale que puisse entreprendre l'Église aux États-Unis; la dignité de l'Église en Amérique exige qu'il y ait un tel Institut qui domine tous les besoins et tous les intérêts locaux et revête un caractère représentatif. L'appel exprime en réalité les plus magnifiques idées et les plus consolantes espérances. Daigne Dieu la bénir et lui permettre de se réaliser. C'est une œuvre grande, gigantesque, que cette entreprise — et sans un secours tout spécial de Dieu elle ne pourrait jamais se réaliser; mais nous catholiques nous n'avons plus de motif ni de droit de discuter nos calculs, nos objections et nos craintes : nos évêques et nos pasteurs ont parlé; ils connaissent leurs peuples, leurs besoins et leurs ressources, Rome a enfin donné son approbation; l'œuvre va donc commencer : *Adjutorium nostrum in nomine Domini.* L'obéissance du peuple catholique fera ici comme elle l'a déjà fait, et le fait encore, ces sacrifices qui attirent sur lui les bénédictions du ciel et le secours divin. La nouvelle université catholique deviendra ainsi, selon l'idée qu'en ont conçue nos évêques, le monument jubilaire du centenaire de la consécration du premier évêque américain, élevé par les catholiques du pays.

Les travaux de la commission romaine relativement aux actes du grand concile tenu récemment à Baltimore sont terminés; les décrets ont reçu l'approbation du siège apostolique. Dans une dernière audience accordée par le Saint-Père à Mgr Gilmour, évêque de Cleveland, à Mgr Dwenger, évêque de Fort Wayne, ainsi qu'au Dr O'Connell, procureur de l'archevêque de Baltimore, le pape a parlé avec les expressions de la plus haute admiration des travaux du concile, de l'activité déployée par l'épiscopat américain et des merveilleux progrès de l'Église dans ce pays.

Le trimestre dernier était, comme nous l'avons déjà dit, l'époque des réunions des différentes sociétés catholiques. La société centrale allemande-romaine-catholique a fait l'essai louable de généraliser son activité et d'engager les membres à représenter sans hésitation les intérêts catholiques, spécialement quant à la presse et la question scolaire. Les mêmes résolutions ont été prises par *l'Irish Catholic Benevolent Union*, qui s'est réunie à la même époque dans la même ville de Brooklyn, près New-York. La société centrale des catholiques allemands peut disposer d'un fonds de

Digitized by Google

réserve de 600,000 dollars; la somme dépensée l'an dernier est de 190,000 dollars. Les grandes sociétés qui jusqu'ici ne poursuivaient qu'un but déterminé et assez restreint commencent à présent à élargir leur cercle d'opération. C'est un heureux présage. Ainsi la société catholique de tempérance établie à Minneapolis a érigé dans cette ville un bureau de placement pour les ouvriers. — C'est là un pas vers la solution de la question ouvrière et un progrès dans la vraie direction à prendre, car dans ce pays la question ouvrière est devenue une question des plus sérieuses.

De tous les tristes symptômes qui se manifestent en ce pays, le plus triste et le plus alarmant, à mon avis, ce sont les funérailles extravagantes de l'Ex-président des États-Unis Ulysse Grant, mort tout récemment. C'était une fête exclusivement politique, je l'avoue, mais depuis les jours de ces empereurs romains, que leur folie païenne conduisit jusqu'à exiger leur propre apothéose, jamais il ne s'est passé dans le monde quelque chose qui ressemblât à un avorton païen, comme les funérailles de Grant à New-York. Paganisme moderne! Une société qui divinise ainsi ses hommes — et je ne dis pas les plus nobles, les plus purs et les plus braves — n'est-elle pas tombée bien bas? Je suis pleinement convaincu que les esprits élevés du peuple américain — et il y en a encore — se sont éloignés avec dégoût de ce culte de Grant.

Mais reportons nos regards sur les œuvres exécutées ou achevées à présent dans le sein de notre sainte Église catholique et parlons en premier lieu des œuvres matérielles: nous nommerons la splendide église gothique de la Sainte-Trinité à Brooklyn, qui jusqu'ici a coûté 240,000 dollars; l'église romane de N.-D. à Détroit consacrée le 16 août par Mgr Borgess, la cathédrale d'Orégon livrée au culte divin le 15 août. Les plans de la cathédrale de San-Francisco sont faits; son exécution exigera plus de 300,000 dollars.

Les Pères de la Miséricorde (*Fathers of Mercy*) ont ouvert le 22 septembre à Vineland, N. I., leur séminaire qui doit aussi servir de séminaire diocésain pour le diocèse de Trenton récemment érigé. Il y a seize ans la Conférence méthodiste de Jersey avait entrepris cette construction, qui fut peu après acquise par un fabricant de drap dans l'intention d'en faire une fabrique; mais il mourut avant l'exécution de ce plan et ses héritiers vendirent le tout aux Pères de la Miséricorde. Le séminaire de Saint-Paul est achevé (cf. *Messager II*, p. 372); on a également fondé dans la même ville une société ouvrière, (*Gesellverein*,) comme il en existe déjà dans plusieurs villes d'Amérique, sur le modèle de celles d'Allemagne.

Sous l'égide de Mgr Mac Nierny, évêque d'Albany, N. J., les Jésuites ont déjà bâti une petite chapelle à l'endroit où les missionnaires Jogues et Goupil subirent le martyre: on espère, aussitôt qu'on aura ramassé l'argent nécessaire, y élever une plus grande église avec une maison de retraites. Le double but de cette construction est de conserver le souvenir du zèle

Digitized by Google

apostolique des missionnaires et de relever l'antique pèlerinage à la Vierge miraculeuse, qui y existait autrefois. Cette dévotion à la Sainte Vierge se rattache, d'après une communication du R. P. Dewey S. J. dans le *New York Freeman's Journal* (sept. 12, 1885) au pèlerinage de Celles-lez-Dinant. L'image de N.-D. de Foy avait des sanctuaires à Tournai, Douai, Aire, Valenciennes, Amiens et une copie fut envoyée de Douai en 1669 aux Hurons de Québec et de là aux Iroquois, en 1675 chez les Mohawks, où elle fut vénérée jusqu'en 1684.

Un autre sanctuaire dans l'Amérique du Nord attire actuellement l'attention des fidèles ; c'est Sainte-Anne de Beaupré en Canada ; on organise de grands pèlerinages à Montréal, Québec, Boston et les journaux catholiques mentionnaient dernièrement certaines guérisons qui s'y étaient opérées.

C'est un devoir bien doux pour le correspondant américain d'exprimer avant la fin de l'année sa reconnaissance aux lecteurs du *Messager* pour la bienveillance avec laquelle ils ont reçu ses communications de la lointaine Amérique, et de leur souhaiter pour la nouvelle année liturgique toutes les grâces qui puissent nous unir plus intimement de jour en jour dans l'amour et la force sous la bannière de la croix et l'égide de notre patriarche saint Benoît. Daignent les lecteurs du *Messager* ne point oublier dans leurs pieuses prières l'Église d'Amérique au milieu de ses combats et de ses rudes labeurs. D. B.

P.S. Je termine cette correspondance au moment où la nouvelle de la mort de S. É. Mgr Mac Closkey de New-York arrive jusqu'à ma cellude. L'Église entière des États-Unis pleure la mort de ce prince de l'Église que Pie IX nomma cardinal le 15 mars 1875. Nous donnerons dans le prochain courrier une notice biographique sur cet éminent prélat, ravi si inopinément à notre amour. Son successeur à New-York sur le siège archiépiscopal est Mgr Michel Augustin Corrigan, né à Newark, New-Jersey, le 13 octobre 1839. Il est un des premiers élèves du collège américain de Rome où il fut ordonné prêtre en 1863 par le cardinal Patrizzi ; à son retour il fut professeur de dogmatique et d'exégèse au séminaire diocésain de Seton Hall, dont il devint président en 1868. En 1873 il fut nommé évêque de son diocèse natal et consacré par Mgr Mac Closkey. Il s'est acquis de grands mérites comme évêque de Newark, et on le vit quitter à regret lorsque le 1 oct. 1880 il fut nommé archevêque titulaire de Petrée et coadjuteur du cardinal archevêque de New-York. Mgr Corrigan continuera avec énergie l'œuvre de son prédécesseur. *Ad multos annos !*

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

Notions sur la vie religieuse et monastique, par le R^me^ P. Dom PROSPER GUÉRANGER, abbé de Solesmes. — Solesmes, imprimerie St-Pierre 1885. Prix 0,75.

Nous venons de recevoir cet opuscule sorti tout fraîchement des presses de l'Abbaye qu'a illustrée à jamais Dom Guéranger; il fait honneur au talent typographique des éditeurs qui marchent dans une voie de progrès constants.

L'ouvrage lui-même nous est connu depuis bon nombre d'années; il circulait en manuscrit dans nos monastères, et il est peu de novices parmi nous qui n'en aient pris copie durant leur temps de probation, afin de se pénétrer des précieux enseignements de l'illustre restaurateur de l'ordre monastique en France. Il avait été écrit pour les novices de Solesmes. Aujourd'hui, le digne successeur du grand abbé a jugé à propos de livrer ces pages au public. Nous l'en félicitons et l'en remercions au nom de tous, et surtout au nom des nombreuses communautés se rattachant à l'ordre monastique, qui aimeront comme nous à parcourir et à méditer ces belles pages posthumes de celui qui releva à notre époque tant de belles et de grandes traditions.

L'Année liturgique, par le R^me^ P. Dom PROSPER GUÉRANGER, abbé de Solesmes. — *Le temps après la Pentecôte*, t. I, Supplément. — Paris, Oudin, 1885, in-12, 200 pages.

Au moment où nous mettons sous presse, nous arrive de Solesmes ce nouveau supplément à l'*Année liturgique*. Il nous est impossible d'en donner une appréciation dans ce n°, mais nous ne voulons pas attendre le mois prochain pour faire connaître à nos lecteurs l'apparition de ces pages précieuses servant de supplément au Tome Ier de la continuation. Comme on le sait, le *Propre des Saints* n'avait pas été traité jusqu'ici par le pieux et savant continuateur de Dom Guéranger; c'est cette lacune qu'il vient remplir, en attendant qu'il nous donne le dernier volume tant désiré du grand ouvrage.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1885-86. — N° 10. — 21 Décembre.

PROPRE DU TEMPS.

LE TEMPS DE NOEL.

LE Temps de Noël commence avec les premières Vêpres de la Nativité du Seigneur et ne se termine qu'avec les secondes Vêpres de la Purification, le deuxième jour de février. Mais durant le dernier tiers de cette Quarantaine, c'est-à-dire, depuis le second dimanche après l'Épiphanie, il ne se distingue du Temps ordinaire que par quelques particularités presque imperceptibles et pour la plupart d'origine assez récente.

La première partie se compose de la fête de Noël, avec son octave toute rayonnante des nombreuses solennités qu'elle ne refuse pas d'admettre, mais auxquelles elle impose une partie de son Office. C'est d'abord Étienne, le premier martyr, puis Jean l'Évangéliste, suivi des petits Innocents : d'un degré moins élevé, mais particulièrrment privilégiés, eux aussi, se présentent Thomas de Cantorbéry et Sylvestre, qui termine l'année civile. Enfin l'Octave se clôt par la fête de la Circoncision, moins spécialement destinée à célébrer ce mystère, qu'à glorifier les prérogatives de la maternité divine de la Vierge.

Entre ces huit jours et la fête de l'Épiphanie, viennent quatre jours moins saillants, dont trois terminent les trois solennités commencées de suite après Noël et le quatrième est une sorte de *jour dans l'Octave*, auquel on a donné le nom de *Vigile*, sans lui rien attribuer néanmoins du caractère de pénitence propre aux Vigiles ordinaires.

Digitized by Google

Enfin au treizième jour se présente la solennité royale de l'Épiphanie avec tout l'éclat de son triple mystère : le baptême du Sauveur, l'adoration des Mages et le changement de l'eau en vin aux noces de Cana. Sept jours entiers, excluant toute autre fête, sauf celle du Patron ou de la Dédicace, font suite à ce premier jour et composent une seconde Octave.

Dans ces derniers temps, le deuxième dimanche après l'Épiphanie, déjà rattaché au cycle des mystères de l'Épiphanie par l'Évangile des noces de Cana, a vu sa solennité rehaussée par l'institution de la fête du saint Nom de JÉSUS, suite naturelle du mystère de la Circoncision.

Après ce dimanche, commence la série plus ou moins longue des semaines après l'Épiphanie, sorte de temps vague, analogue au Temps après la Pentecôte, mais qui jusqu'au deux février, continue à emprunter un cachet spécial à l'influence du récent avènement du Sauveur.

Le Temps de Noël est semblable à cette heureuse époque qui suit, dans les noces terrestres, l'union de l'époux et de l'épouse. Le Verbe a daigné contracter un mariage mystique avec la nature humaine : la sainte Église ne songe qu'à se réjouir dans l'heureuse et paisible jouissance de son Bien-Aimé. Elle écarte à dessein la pensée des épreuves et des souffrances, qui ne viendront que trop tôt. Aussi tout est tendresse, admiration, reconnaissance dans ses prières et dans ses chants. Guidée par le même esprit, elle a voulu répandre une sorte de parfum des joies pascales sur cette Quarantaine en modérant durant ce temps les saintes austérités de ses enfants : c'est ainsi qu'autrefois les églises dont la métropole était dédiée à Notre-Dame étaient généralement dispensées, pendant cette période, de la loi de l'abstinence du samedi ; et malgré la triste décadence de notre époque, nous voyons encore subsister quelques vestiges de cette prérogative accordée aux protégés de la Vierge Mère de Dieu. Enfin l'ordre monastique lui-même, astreint au jeûne quotidien depuis le milieu de septembre jusqu'à Pâques, relâchait quelque chose de sa rigueur accoutumée, du moins pendant les treize premiers jours qui s'étendent de Noël à l'Épiphanie.

Pour terminer, nous ferons remarquer que la couleur des vêtements sacrés à l'office du Temps est le blanc, symbole de la « grande lumière descendue sur la terre » au sein de la nuit bénie. Les dimanches après l'Octave de l'Épiphanie reprennent le vert, couleur qui caractérise la période d'espérance, que parcourt ici-bas l'Église, en attendant que son Bien-Aimé revienne, non plus pour s'associer à nos misères, mais pour mettre le comble à nos vœux par l'annonce des noces éternelles.

PROPRE DES SAINTS.

SAINT ANTOINE-LE-GRAND (XVII JANVIER).

LE Seigneur JÉSUS est venu sur la terre pour détruire l'empire du démon. Au sein même de la nuit bienheureuse de Noël, le grand Pape saint Léon, dans les leçons du second Nocturne, nous décrivait les circonstances

Digitized by Google

merveilleuses de cette lutte, tandis que le Psalmiste nous montrait la beauté de l'Époux sortant de la chambre nuptiale, relevée encore par l'appareil guerrier dont il voulut se parer avant de marcher au combat et à la victoire (1)!

Mais si le Christ est le grand lutteur, il a communiqué son ardeur guerrière à ceux qu'il engraisse de son sang : tout chrétien, par le fait même de son inscription parmi les rangs des fidèles, se trouve constitué dans un état de milice spirituelle.

Durant trois siècles, la lutte n'avait point cessé d'être sanglante entre les fils de Dieu et les esprits de ténèbres : trois siècles, dont le résultat avait été de ravir définitivement au paganisme presque tout l'univers alors connu. Alors, un nouveau genre de combats commence, la scène change; c'est au désert que nous trouverons désormais la continuation des triomphes des martyrs: c'est là que, lassé des si vains efforts d'une lutte générale, l'ennemi semble avoir donné rendez-vous aux athlètes du Christ pour une sorte de combat singulier et corps à corps. Le plus glorieux, le plus populaire de ces géants de la solitude fut le grand Antoine, dont l'Église célèbre aujourd'hui le départ pour le ciel. Jusqu'à nos temps, on aimait à contempler partout son type vénérable avec son bâton, sa clochette et l'animal traditionnel, qui rappelait à la fois ses luttes contre l'ennemi du genre humain et sa protection s'étendant jusqu'aux animaux eux-mêmes.

Un jour, il entendit à l'église ces paroles du Livre sacré, qui en ont entraîné tant d'autres après lui : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce « que tu as et donne-le aux pauvres : ensuite, viens et suis-moi (2). » Il voulut accomplir à la lettre la proposition du Sauveur, et résolut ensuite de le suivre; ce fut au désert qu'il alla le chercher. Là l'antique ennemi l'aborde : pour la première fois, il se contente d'essayer contre le jeune homme les armes du démon de l'impureté. Mais Antoine a entre les mains un bouclier dont il connaît la puissance merveilleuse ; il a recours à la sainte psalmodie ; il chante : « Le Seigneur est mon aide; je me moque de mes ennemis »; et le hideux fantôme disparaît sur l'heure (3).

Convaincu par cette première expérience, l'adversaire a recours à ses plus violents moyens d'attaque. Antoine s'est retiré dans un de ces sépulcres qui se trouvaient dans le voisinage de chaque bourgade d'Égypte. Un jour, le diable vient l'y assaillir : il le crible tellement de coups, que le lendemain le frère qui lui apporte sa nourriture accoutumée le trouve gisant à terre et le prend pour mort. De suite, on le porte à l'église et on commence les funérailles. Mais durant la nuit, tandis que tous ont succombé au sommeil après les fatigues de la psalmodie, Antoine relève la tête, et prie celui qui l'a apporté de vouloir bien le reporter à sa retraite. Il n'y est pas plus tôt rendu, qu'il se

1. Ps. XLIV.
2. Matth. XIX, 21.
3. Et statim ad vocem cantantis, phantasma, quod videbatur, evanuit. *(Vita, auct. Athanasio.)*

Digitized by Google

remet en prière, et dans un sublime défi, s'écrie avec intrépidité : « C'est « moi, me voici, je suis Antoine : je ne fuis pas le champ de bataille ; faites encore davantage, si vous le voulez ; vous ne sauriez me séparer de la charité de mon Christ (1). » Et il chante encore : « Lors même que des camps entiers s'élèveraient contre moi, mon cœur demeurera sans crainte. » Les légions infernales ne se donnent pas pour battues : Antoine voit soudain sa cellule sépulcrale remplie des animaux les plus féroces : mais le signe de la croix met en fuite la bande impuissante. Alors l'héroïque athlète sent la présence de son Dieu, un rayon de lumière descend au sein de ses ténèbres : « Bon JÉSUS, dit-il, où donc étiez-vous ? » Une voix d'en haut répondit : « Antoine, j'étais ici ; mais j'attendais pour voir ton combat (2). » Magnifique spectacle que celui d'un Dieu se complaisant à contempler ces luttes gigantesques de la pauvre créature humaine avec la redoutable puissance des esprits déchus !

Cependant la mission véritable d'Antoine n'avait pas encore commencé. Jusqu'alors il avait vécu presque exclusivement en solitaire, et il était destiné à devenir le père de multitudes innombrables de moines. Enfin, après une quarantaine d'années passées loin de tout commerce avec les hommes, cédant aux foules qui réclament sa présence, il sort de sa retraite, transfiguré et comme consacré (3) par tant de luttes et de prières. Il commence alors à élever des monastères jusque dans les recoins les plus inaccessibles du désert. Il met à profit sa longue expérience pour donner à ses fils spirituels les enseignements les plus profonds sur les attaques des démons et la meilleure manière d'en triompher. « Ce sont surtout les moines, leur dit-il, qui « excitent la haine de l'ennemi. Mais armés du signe de la croix, du nom « royal de JÉSUS et du secours des divines Écritures et de la sainte psalmo- « die, moquez-vous de tous leurs efforts. Je les ai vus maintes fois et sous « les formes les plus affreuses ; je les connais : il n'y a rien de mieux à faire « que d'en rire. » Et joignant l'exemple au conseil, l'infatigable lutteur se met à provoquer ouvertement l'enfer tout entier.

Dans la dernière période de la vie d'Antoine, lorsqu'il vivait retiré sur une montagne solitaire, il eut à subir de nouveaux et terribles assauts de la part de l'ennemi : se présentant alors aux bandes féroces qui menacent de le dévorer, il se contentait de leur opposer ces fières paroles : « Si vous voulez « me dévorer, je ne m'y oppose point : sachez seulement que je suis An- « toine, le serviteur du CHRIST (4). »

On pourrait croire que, passant sa vie dans un tel milieu, le Saint avait naturellement contracté, dans son extérieur du moins, quelque chose de rude et de grossier. Il n'en fut rien : saint Athanase, son biographe, nous apprend

1. Ecce hic sum, ego Antonius, non fugio vestra certamina... Psallebatque dicens : Si consistant adversum me castra... *(Vita, auct. Athanasio.)*

2. Ubi eras, bone JESU?... expectabam videre certamen tuum. (Ibid.)

3. Quasi ex aliquo cœlesti aditu consecratus apparuit.

4. CHRISTI servus sum... non fugio... quantocius abite, quia CHRISTI famulus sum.

Digitized by Google

que, lorsqu'il sortit de son premier désert à l'âge de cinquante-cinq ans pour fonder des monastères, les foules ne pouvaient se lasser d'admirer la beauté de son visage et la grâce répandue sur toute sa personne (1). Jamais il ne paraissait triste à l'excès. Son aspect le plus ordinaire ne révélait au contraire que la joie et la sérénité; au point que cette joie peinte sur son visage le faisait reconnaître de suite entre la multitude des moines (2). D'ailleurs, il enseignait lui-même à ses fils que l'unique moyen de triompher complètement du démon, c'était d'être toujours joyeux (3). Quant à l'affection de son cœur, épurée par la pénitence et la prière, elle n'avait fait que croître et devenir plus expansive au sein même de la solitude. Quelle joie, quels embrassements, quelle effusion de tendresse, lorsque celui que les démons n'avaient pu vaincre, vaincu par les prières et les larmes de ses fils, consentait à quitter sa solitude pour visiter leurs monastères! Quel tressaillement de pieuse admiration lorsqu'il revoit sa sœur selon le sang, qu'il avait quittée depuis de longues années, devenue, elle aussi, mère et maîtresse d'un nombreux troupeau de vierges (4)! Parfois sa gaieté au milieu des frères était telle, qu'elle allait jusqu'à scandaliser les étrangers encore incapables d'en découvrir la nature et le motif (5).

Si la fréquentation du désert n'avait rien enlevé à Antoine de sa joie et de sa tendresse naturelles, elle ne l'avait pas non plus tellement isolé qu'il ne se souciât plus de prendre sa part dans les intérêts de l'Église de Dieu. La persécution sévit-elle à Alexandrie? Il y vole aussitôt (6), il confirme les martyrs dans leur généreuse constance, il les accompagne jusqu'au lieu du triomphe, et ne s'éloigne à regret du champ de bataille que lorsqu'il a reconnu l'inutilité de ses efforts pour obtenir lui-même la couronne. Plus tard, c'est l'hérésie qui exerce ses ravages dans la métropole de l'Égypte; Antoine, cédant aux prières des Évêques, paraît au milieu de la grande ville; avec une intrépidité et une précision admirables, il prêche tout haut le mystère du Fils consubstantiel au Père.

Les chrétiens pleins de joie l'acclament de toutes parts comme le vengeur de la foi outragée. Les païens eux-mêmes veulent voir cet Antoine que tous appellent l'homme de Dieu, et ils ne peuvent s'empêcher de témoigner leur admiration en l'entendant publier la force du mystère de la Croix et la vanité des idoles. Les augustes empereurs ne dédaignent pas d'ambitionner quelques lignes du grand Antoine; celui-ci leur écrit de se souvenir qu'ils sont hommes et seront un jour jugés par le CHRIST. Mais avec com-

1. Obstupuerunt universi... antiquus membrorum decor perseverabat... Nihil in illo indecens solitudo, nihil asperum...

2. Semper hilarem faciem gerens... Si quis enim ignarus ejus...

3. Una est ergo ratio vincendi inimicum, lætitia spiritualis.

4. Tantarum victoriarum homo fratrum precibus vincitur... In oscula ejus et amplexus certatim ruunt... Mira exultatione sustollitur. (*Vita*, ibid.)

5. Viderat Abbatem Antonium gaudentem cum fratribus, et displicuerat ei. (*Apophthegmata et collationes, ex Cassiano et Vitis* 66.)

6. Pergamus ad gloriosos fratrum triumphos... (*Vita.*)

Digitized by Google

bien plus d'empressement il adresse ses lettres aux préfets persécuteurs des vierges et des moines du Seigneur! Car chaque souffrance de l'Église atteint son cœur; aussi les sanglots l'empêchent de parler, ses yeux se voilent de larmes, lorsque Dieu lui révèle les maux que cette Église aura à souffrir de la part des Ariens et des princes leurs complices (1). C'est ainsi qu'Antoine se montra vraiment, suivant le salut que lui adressait Hilarion, « la colonne de lumière, soutien de l'univers (2). »

Parvenu à l'âge de cent cinq ans, l'incomparable vieillard semblait n'avoir rien perdu de sa vigueur. Mais il avait bien mérité d'aller rejoindre Celui pour lequel il avait tant combattu. Il annonça donc à ses frères qu'il ne les reverrait plus ici-bas, le CHRIST daignant enfin l'inviter aux joies éternelles. Dans un dernier et touchant discours, il leur recommanda par-dessus tout de fuir la compagnie empoisonnée des schismatiques et des hérétiques, et de se montrer les héritiers de la haine qu'il avait toujours portée à ces ennemis du CHRIST (3)! Puis, il disposa en faveur de deux saints Évêques des pauvres vêtements qu'il avait portés durant sa vie; l'un d'eux était le grand Athanase. Il termina par cet adieu émouvant : « Adieu, mes bien-aimés, Antoine va mourir, vous ne l'aurez plus ici-bas avec vous. »

En effet, après avoir fini de parler, il reçut le dernier baiser de ses fils, et étendant un peu les pieds, il sourit joyeusement à la mort qui vint le réunir à ses Pères (4).

Telle fut cette grande figure qui, du sein des déserts d'Égypte, jeta sur l'Église entière et sur tout l'avenir du monachisme de si lumineux rayons. Dans la suite, ses précieuses reliques furent successivement transférées à Alexandrie, puis à Constantinople, et enfin en France, dans l'heureuse province du Dauphiné, où leur présence et les grâces miraculeuses dont elle fut l'origine, donnèrent naissance à un Ordre spécial, qui eut ses jours de gloire et de prospérité.

Bien que dépouillé de son plus précieux trésor, le monastère fondé par le Saint dans la solitude où il mourut, subsiste encore aujourd'hui; mais hélas! les moines qui l'habitent ont oublié la dernière recommandation de leur Père expirant : la double plaie du schisme et de l'hérésie y a depuis longtemps éteint le dernier souffle de la vie véritable. Ah! si l'Esprit soufflait encore une fois sur ces ossements desséchés du désert, quels trésors inestimables de grandeurs et de traditions reviendraient à l'Église de Dieu! L'Esprit est tout-puissant; il souffle où il veut : prions.

1. Succedunt orationi lacrymæ... singultus occupant vocem... Magno fides catholica turbine subvertetur... hæc est causa gemituum meorum. *(Vita.)*

2. Dixit abbas Hilarion: Pax tibi, columna lucis, quæ sustines orbem terrarum. *(Apophthegm.)*

3. Meumque circa eos odium sectamini, quia Christi sunt inimici. *(Vita.)*

4. Meloten et pallium tritum, cui superjaceo, Athanasio Episcopo date... Valete, viscera mea, Antonius enim migrat... extendens paululum pedes, mortem lætus adspexit. *(Ibid.)*

Digitized by Google

SAINT BENOIT, CONSOLATEUR DES AFFLIGÉS.

POURQUOI, dans leurs malheurs, les chrétiens éprouvés ont-ils toujours été portés à se tourner vers saint Benoît, comme vers un père compatissant, un consolateur assuré ?

C'est que sa vie nous le montre soulageant toutes les misères qui se présentent sur son chemin, avec une telle aisance, qu'on est en droit de le croire tout-puissant auprès de Dieu.

Témoins encore les deux traits suivants arrivés sur le soir de sa vie.

***

Au temps de Totila vivait en Italie un Goth arien, du nom de Zalla.

Il était acharné contre les catholiques.

Sa fureur était telle, contre les hommes de Dieu surtout, que tout clerc et tout moine qui d'aventure venait à le rencontrer, était sûr de ne pas sortir vivant d'entre ses mains.

Ce monstre était d'une rapacité inouïe.

Un jour, qu'il torturait cruellement un pauvre villageois pour lui arracher son avoir, le malheureux, vaincu par les tortures, s'écria soudain qu'il avait confié tout son bien au saint homme Benoît.

Il espérait, par ce subterfuge, donner le change à Zalla, et gagner quelques heures de vie.

Le tyran, aussitôt, de suspendre le supplice.

Il fait garrotter le malheureux avec de fortes courroies, et l'oblige à marcher devant son cheval pour le conduire à ce Benoît qui recélait ses écus.

Le villageois marche et arrive au monastère, suivi de son bourreau.

Saint Benoît pour lors, était assis seul, aux abords de la sainte maison ; il lisait.

— « Le voici, le voici ! ce Père Benoît dont je t'ai parlé, » dit le paysan à Zalla qui le suivait en le frappant.

Le barbare, la haine au cœur, lança vers le saint abbé un de ces regards féroces dont il avait coutume de fasciner ses victimes.

Digitized by Google

— « Lève-toi, lève-toi, » s'écria-t-il en poussant de grands cris, « rends-moi l'avoir de ce paysan ! »

Sur ce, l'homme de Dieu lève lentement les yeux de dessus son livre, le regarde, puis porte ses regards sur le pauvre villageois garrotté.

A peine Benoît eut-il fixé les bras du malheureux, que soudain, ô prodige ! les courroies se défont d'elles-mêmes, subitement, plus vite qu'aucune main humaine n'eût pu les délier.

Et cet homme qui était arrivé lié et garrotté, se trouvait là maintenant libre de ses liens, par le seul pouvoir de Benoît.

Un tel prodige fit trembler Zalla à son tour.

Il se prosterne à terre, et courbant cette tête jusque-là hautaine et cruelle, il demande les prières du Saint.

Miracle de la grâce, plus grand encore que le premier !

Le Saint ne quitta même pas sa lecture ; mais il appela les frères, fit conduire Zalla au monastère, où on lui rendit les devoirs de l'hospitalité.

Comme on le reconduisait à Benoît, celui-ci, avant de le congédier, l'avertit que désormais il avait à s'abstenir de ses folles cruautés.

Brisé, il se retira, laissant en paix le pauvre paysan, qui comprit plus que jamais ce que vaut un regard protecteur du grand saint Benoît.

***

Comme saint Benoît se trouvait un jour aux champs, occupé avec les frères aux travaux agrestes, un paysan portant dans ses bras le corps inanimé de son fils, accourut au monastère et demanda le saint Père Benoît, en versant un torrent de larmes.

On lui dit qu'à cette heure, le Père abbé était dans les champs.

Le malheureux laisse aussitôt tomber sur le seuil du monastère le petit corps du défunt, et affolé par la douleur, il se précipite à la recherche de celui dont il attend le salut de son fils.

Mais déjà l'homme de Dieu revenait du travail, suivi des moines ses frères.

A peine le villageois l'a-t-il aperçu, qu'il s'écrie :

— « Rends-moi mon fils, rends-moi mon fils ! »

A ces mots, l'homme de Dieu s'arrête surpris et lui dit :

— « Quoi ? t'ai-je donc pris ton fils ? »

— « Il est mort ! viens, ressuscite-le ! »

Ici, le visage de Benoît changea ; il fut vivement peiné de cette demande, et dit aux moines qui le suivaient :

Digitized by Google

— « Éloignons-nous, mes frères, partons d'ici ; ce que l'on nous demande ce n'est pas à nous à le faire, mais bien aux saints Apôtres. » — « Pourquoi, ô homme, veux-tu prétendre nous imposer des fardeaux que nous sommes impuissants à porter ? »

Mais lui, en proie à une douleur immense, insiste, presse, jure qu'il ne s'éloignera pas que Benoît ne lui ait ressuscité son fils bien-aimé.

— « Où est-il ? » dit le Saint.

— « Ici-même ; son corps est là devant la porte du monastère. »

L'homme de Dieu s'avance, et arrivant avec les frères en présence du corps inerte de l'enfant, il fléchit les genoux et se couche sur le cadavre.

Se redressant alors et élevant vers le ciel ses mains suppliantes :

— « Seigneur, s'écrie-t-il, n'ayez pas égard à mes péchés, mais laissez-vous fléchir par la foi de cet homme qui vous demande de ressusciter son fils ; faites rentrer, dans ce petit corps, l'âme que vous en avez retirée ! »

A peine le Saint eut-il achevé cette prière, que l'âme revint. Le corps de l'enfant se mit à trembler dans tous ses membres, et aux yeux de tous, les palpitations du cœur reprirent leurs cours.

Benoît le prit par la main et le rendit plein de vie et de santé à son heureux père.

***

O vous qui êtes dans la peine, souvenez-vous toujours qu'il est un protecteur puissant, un habile médecin et de l'âme et du corps, un père au cœur tendre qui ne saurait rien refuser.

Ayez recours à saint Benoît !

Digitized by Google

LA MÉDAILLE DE SAINT BENOIT.

CHAPITRE SECOND.

Effets de la Médaille de saint Benoit. (Suite.)

En février 1861, les deux Frères D. Maur et D. Placide Wolter, aujourd'hui l'un archi-abbé de Beuron, l'autre abbé de Maredsous, envoyés de Rome par Pie IX pour restaurer l'Ordre monastique en Allemagne, venaient de s'établir près la ville de Clèves dans la Prusse Rhénane. Le mois suivant, on eut à faire une clôture autour du petit jardin qui avoisinait le nouveau monastère. Un particulier, fabricien de l'église paroissiale, proposa aux Pères d'aller acheter lui-même le bois nécessaire pour la construction de cette barrière. A cet effet, il se rendit au lieu où l'on faisait la coupe des bois du gouvernement. Cet homme avait reçu la médaille de saint Benoît, et il la portait sur lui avec grande dévotion. Après avoir chargé sa charrette de plusieurs gros troncs de chêne, il se disposait à partir pour le monastère. Au moment où la charrette se mettait en mouvement, il se trouvait par derrière, et il ne put se retirer à temps, lorsqu'une des pièces de bois mal assujettie vint à rouler sur le sol. Dans sa chute elle le renversa, et lui écrasa presque la jambe droite. On transporta le blessé dans sa demeure. En apprenant cette triste nouvelle, le prieur du monastère, dom Maur, s'écria : « C'est au service de saint Benoît qu'il a reçu cette blessure; saint Benoît le guérira. » On rapporta cette parole au blessé qui déjà pensait lui-même à employer le secours de la médaille dont il ne se séparait jamais. Il la place donc sur sa jambe si horriblement contusionnée, et l'y retient avec une bandelette. Bientôt il s'endort d'un profond sommeil. Le lendemain le blessé ne se réveillait qu'au grand jour; il se levait sans effort, et sa jambe ne portait plus aucune trace de la blessure de la veille.

Ce n'est pas seulement contre les maladies, mais contre tous les dangers qui peuvent nous menacer, que la pieuse médaille a reçu le pouvoir de nous protéger. Les traits suivants en fourniront la preuve.

Dans le cours du printemps de 1861, un particulier attendait un jour

Digitized by Google

l'omnibus devant le bureau de la rue Royale-Saint-Honoré, à Paris. Il voit arriver à toute vitesse du haut de la rue une voiture de place qui tout à coup s'arrête au milieu de la chaussée, à dix pas de lui. Les deux chevaux qui traînaient cette voiture se mettent en travers, et tournent avec le timon tantôt à gauche, tantôt à droite. Le cocher les fouette vigoureusement; mais c'est en vain qu'il tente de les réunir. Chacun tire de son côté; la voiture reste exposée à un choc que rend imminent l'affluence de celles qui circulent en cet endroit et à cette heure de la journée. Déjà les voyageurs mettent la tête à la portière et songent à descendre. Le cocher est au désespoir. Un catholique zélé, qui voit leur inquiétude à tous, ne la laisse durer que le temps nécessaire pour en constater l'existence. Il dit à un homme de peine qu'il connaissait et qui se trouvait à côté de lui sur le trottoir : « Ce pauvre cocher est bien embarrassé avec ses chevaux; je vais les faire marcher de suite; vous allez voir, ce ne sera pas long. » Il prononce ensuite intérieurement la formule inscrite sur la médaille de saint Benoît. A l'instant les deux chevaux s'arrêtent, se remettent ensemble et partent au galop. « Eh bien! dit le libérateur à son voisin, comment trouvez-vous le procédé? — Ma foi! il n'est pas mauvais du tout, » répond l'autre en ouvrant des yeux tout réjouis, et comme attendant une révélation que des raisons particulières ne permettaient pas de lui faire.

Le 30 juin 1864, un ancien administrateur des Indes Orientales écrivait ce qui suit à une personne qui lui avait fait connaître la médaille de saint Benoît :

« Mon cher Monsieur, en 1860, lors de mon départ pour l'Inde, vous eûtes la bonté de me munir de médailles de saint Benoît contre la morsure des serpents. Je ne crus guère, je dois vous l'avouer, à l'efficacité du préservatif, mais je ne vous fus pas moins et vous suis encore reconnaissant de l'attention. De retour en France, depuis quelques jours, après une résidence de trois ans à Mahé, j'ai la double satisfaction de vous annoncer que j'en suis revenu sain et sauf de toute atteinte de ces reptiles. Bien plus, aucune personne de ma maison, non plus que des individus auxquels ma sœur avait distribué de ces médailles, n'a eu à déplorer d'accident. Ce n'est pas cependant que les serpents manquent à Mahé. »

En 1865, le nommé G***, de S*** (Oise) déjà secouru par la médaille de saint Benoît, dont M. Dupont lui avait appris l'efficacité, s'aperçoit un soir qu'un incendie s'est déclaré dans la commune d'A***, située à une lieue environ de l'endroit où il se trouvait. Désireux de se rendre utile aux autres, il court au feu, et pour abréger, s'y rend à travers champs, priant saint Benoît pendant tout le trajet Il arrive. Six maisons sont déjà consumées et un homme a péri; mais le mal ne peut s'arrêter là, car les maisons couvertes de chaume, sont construites en bois et en terre. Les grosses poutres ou solives, qui supportent les montants employés à la confection des murailles en terre, brûlaient déjà à plusieurs autres maisons G***

Digitized by Google

prend une médaille de saint Benoît et s'en va, toujours priant, l'appliquer aux maisons déjà envahies par les flammes. Au même instant le feu s'éteignit. G*** s'en retourna chez lui sans rien dire à personne, et les habitants du pays restèrent près de trois ans sans savoir comment l'incendie s'était arrêté tout à coup.

Il est temps d'arriver à l'objet premier et distinctif de la médaille, c'est-à-dire, les embûches du démon, soit pour empêcher la réalisation des projets utiles à la cause de Dieu, soit pour dévoyer et tromper les âmes frivoles par des scènes qui satisfont à la fois la cupidité, la superstition et la curiosité.

En 1840, le conseil municipal de la ville de S***, songeant à donner de l'élargissement à une voie publique, qui d'ailleurs suffisait parfaitement aux besoins de la circulation, décida qu'on prendrait une partie notable d'une église dédiée à la Sainte Vierge et centre d'un pèlerinage fréquenté. Pour réaliser ce plan, on se mit à construire un mur de refend dans toute la longueur de l'église. Le chapelle de la Madone se trouvait précisément sacrifiée à cette inutile question de voirie. Déjà le mur s'élevait à vingt pieds de hauteur, et l'église livrée aux ouvriers était encombrée de matériaux. M. Dupont, venu en pèlerinage, et témoin de cette triste profanation, propose d'attacher une médaille de saint Benoît au pied de la statue de la Madone, que l'on avait reléguée provisoirement dans la partie conservée de l'église. Peu du jours après, l'ingénieur qui avait eu la funeste pensée de mutiler la maison de Dieu, meurt enlevé par une maladie subite. Son successeur, dès la première visite qu'il fait sur le lieu des travaux, est frappé de l'inutilité d'une mutilation déjà si odieuse en elle-même; il ordonne sur-le-champ aux ouvriers de suspendre leurs travaux. Le lendemain, sur un rapport amplement motivé, il obtient du conseil municipal mieux avisé la démolition du mur qui atteignait bientôt la voûte, et la remise de l'église en son premier état.

En 1839, un magnétiseur renommé, qui venait de parcourir avec succès plusieurs villes de France, s'arrêta à Tours pour donner des séances publiques. Il menait avec lui une jeune fille somnambule, dont il tirait grand profit. La première séance eut lieu dans une ancienne et vaste église, depuis longtemps livrée à la profanation. Une foule immense s'était rendue à l'appel, mais elle fut trompée dans ses espérances, et l'argent fut rendu à ceux qui se plaignaient : le magnétiseur n'avait pu rien obtenir ce jour-là de sa pauvre somnambule. Bientôt on annonça, par de nombreuses affiches, qu'une seconde séance aurait lieu à l'hôtel de ville; mais cette fois encore la déconvenue fut entière. Le magnétiseur, qui en était pour ses frais, fut pressé de déguerpir, laissant les journaux de la cité discourir à perte de vue sur les causes de l'insuccès : appartement trop chaud, lumière trop vive du gaz, etc. Voici ce qui s'était passé. Une religieuse ayant eu connaissance du projet en question, et sachant que l'Église improuve la pratique du magnétisme, pensa qu'il était à propos de com-

Digitized by Google

battre les opérations du magnétiseur en ce qu'elles pouvaient avoir de diabolique. Elle se borna à suspendre une médaille de saint Benoît en dehors de la fenêtre de sa cellule et recommanda l'affaire au saint patriarche. La victoire ne pouvait être incertaine, et le prince des *puissances de l'air*, comme l'appelle saint Paul, fut vaincu. *(A continuer.)*

ENTRETIENS FAMILIERS SUR LA SAINTE MESSE.

Le Canon (FIN).

OUS voici à la prière *Unde et memores* qui fait suite à la consécration.

Jusqu'ici, c'est JÉSUS-CHRIST lui-même qui a parlé par la bouche de son prêtre dans l'accomplissement du grand mystère. Maintenant, le prêtre reprend son rôle de ministre, et poursuit sa prière adressée au Père Éternel.

Il Lui offre la Victime qui se trouve sur l'autel.

Elle est, dit-il, pure, sainte, sans tache.

Cependant, sur la terre, tout est impur, rien n'est saint, tout est taché et souillé. Comment donc le Prêtre ose-t-il dire ce que nous venons d'entendre?

Rappelons-nous quelle est son offrande.

C'est le Fils de Dieu lui-même, en qui se sont accomplis les

Digitized by Google

grands mystères de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension.

Voilà ce qui donne tant d'assurance à la sainte Église à ce moment.

Épouse, elle se dresse devant la glorieuse Trinité, lui disant : Je suis riche de votre bien même, riche de celui qui a fait tout ce que je rappelle ici, car vous me l'avez donné; mais je vous l'offre, et cette offrande est digne de vous, car elle est pure, sainte et sans tache.

Le prêtre forme des signes de croix sur les espèces consacrées.

Ces croix, il ne les fait plus, comme tantôt, pour purifier et bénir les oblations, mais pour indiquer que ce Corps et ce Sang qui sont sur l'autel ne sont autres que le Corps et le Sang de l'adorable Victime immolée sur la croix, pour le salut du genre humain.

Aussi, d'ici à la Communion, le prêtre ne manquera-t-il jamais de répéter ces signes, chaque fois qu'il fera mention des espèces sacrées.

Que la Victime soit agréable au Seigneur, qui oserait en douter? Mais les mains qui la présentent pourraient manquer de la pureté requise.

Aussi le prêtre supplie-t-il le Très-Haut dans la prière *Supra quæ*, d'agréer cette offrande de ses mains, comme il reçut celles qui en étaient la figure, des mains des patriarches de l'ancienne loi, Abel, Abraham et Melchisédech.

En effet, dans le saint Sacrifice de la Messe, nous avons à la fois, et le sacrifice d'Abel, et celui d'Abraham, et celui de Melchisédech : le sacrifice d'Abel qui représente le sacrifice de la Croix avec lequel la Messe ne fait qu'un même sacrifice; le sacrifice d'Abraham, où l'immolation n'est pas sanglante, de même que dans le sacrifice de la Messe; enfin l'offrande de Melchisédech qui représente le sacrifice de la Messe où le pain et le vin sont sur l'autel.

Les quatre derniers mots de cette oraison, *sanctum sacrificium, immaculatam hostiam*, furent ajoutés par saint Léon le Grand, afin d'en compléter le sens d'une manière plus déterminée.

Nous nous trouvons enfin en présence d'une troisième prière, formant le couronnement des deux précédentes, *Supplices te rogamus;* mais les mystères profonds que renferme cette *Epiklesis*, et qu'elle paraît vouloir tenir cachés à nos yeux, ne nous permettent pas d'en scruter le sens littéral avec trop de curiosité.

Qu'il nous suffise de savoir que l'Église atteint ici le point culminant de son oblation, et finit par offrir au Père Éternel la Victime sainte de nos péchés, par les mains de son Fils unique lui-même, ou par celles de l'Esprit paraclet.

Digitized by Google

Car cet Ange auquel le prêtre fait allusion, cet ange qui doit venir prendre la Victime qui est là sur l'autel de la terre pour la placer sur l'autel du ciel, quel est-il ? Il n'est autre que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même qui est l'Ange par excellence, le véritable *envoyé*, le *missus a Deo.*

Ici s'arrête la deuxième partie du Canon, celle qui est consacrée à l'offrande. Ces trois oraisons entourent l'acte de la consécration, de même que les précédentes l'ont préparé. Maintenant la sainte Église va nous ramener à l'intercession.

L'Église n'oublie point ceux de ses enfants qui font partie de l'Église souffrante.

Elle veut qu'à chaque messe offerte il en soit fait mention, parce qu'un nouveau soulagement est ainsi procuré à ces enfants bien-aimés qui se trouvent encore dans le lieu d'expiation.

Elle prie pour eux après la Consécration et non au commencement de la Messe, comme pour les fidèles vivants, parce que les défunts, ne pouvant plus, comme ceux-ci, participer au sacrifice lui-même, n'aspirent qu'aux fruits précieux de ce sacrifice, qui se manifestent à eux, comme nous le dit le texte de l'oraison, sous forme de *rafraîchissement*, de *lumière* et de *paix*.

Vers le milieu de cette oraison, la rubrique prescrit au prêtre de joindre les mains. C'est alors qu'il prie pour les défunts qu'il veut recommander plus particulièrement. A cet endroit de la Messe, le prêtre lisait autrefois les noms des défunts inscrits sur les diptyques.

Le prêtre en vient à la dernière prière du Canon, le *Nobis quoque peccatoribus ;* c'est enfin pour lui-même et pour le peuple fidèle qu'il demande une part au bonheur éternel des saints.

Il se frappe la poitrine, et nous devons le faire avec lui : c'est là un signe de pénitence provoqué par le mot *peccatoribus*, pécheurs.

Il nomme ici de nouveau un grand nombre des principaux Saints; c'est une gloire très grande pour les Saints d'être ainsi placés dans l'Action par excellence. Dieu a choisi ses élus pour être commémorés en présence de JÉSUS-CHRIST lui-même.

Ce n'est plus ici, comme la première fois, en signe de leur communion au saint Sacrifice, que les Saints figurent au Canon ; le prêtre les nomme seulement pour demander à Dieu de participer un jour à la félicité de ces bienheureux.

Il demande à Dieu qu'il daigne nous admettre parmi eux, non, assurément, parce que notre mérite nous y donne droit, mais parce que la bonté, la miséricorde et le pardon de Dieu peuvent le faire.

Le Canon touche à sa fin. Il se termine par un rite très solennel;

Digitized by Google

c'est la dernière confession que fait la sainte Église de l'identité qui existe entre le sacrifice de la croix et celui de la Messe.

Le prêtre découvre le calice, fait avec l'Hostie sainte le signe de la croix sur le calice par trois fois, puis deux fois encore entre le calice et sa poitrine ; enfin, il replace l'Hostie au-dessus du calice et élève un peu l'un et l'autre, en disant : *Omnis honor et gloria.* Il repose enfin l'Hostie sur le corporal et recouvre le calice.

Nous n'expliquerons pas en détail le sens de ces rites pleins de mystères ; qu'il nous suffise de savoir que l'Église veut nous enseigner par là que c'est par JÉSUS-CHRIST, ici présent, que revient au Père Éternel toute la gloire du saint Sacrifice.

C'était-là, primitivement, la seule élévation de la Messe ; elle était en cet endroit un hommage solennel et public rendu aux espèces consacrées, et formait la conclusion du Canon.

Plus tard, pour des raisons spéciales expliquées précédemment, on introduisit l'élévation solennelle, immédiatement après la Consécration.

La grande prière du Canon est terminée. Le prêtre rompt le silence qui régnait dans l'assemblée sainte, et s'écrie : *Per omnia sæcula sæculorum.* Et le peuple répond : *Amen*, en signe d'approbation de ce qui a été fait, et d'union à l'offrande qui a été présentée à Dieu. *(A continuer.)*

LA VOIX DE NOTRE PÈRE.

ENCYCLIQUE. — DE LA CONSTITUTION CHRÉTIENNE DES ÉTATS.

A tous nos Vénérables Frères les Patriarches, Primats, Archevêques et Évêques du monde catholique en grâce et communion avec le Siège Apostolique,

LÉON XIII, PAPE.

VÉNÉRABLES FRÈRES, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Fondée en vue de l'éternelle félicité des âmes, la sainte Église procure également la prospérité temporelle des peuples (1).

ŒUVRE immortelle du Dieu de miséricorde, l'Église, bien qu'en soi et de sa nature elle ait pour but le salut des âmes et la félicité éternelle, est cependant, dans la sphère même des choses humaines, la source

1. Nous avons divisé cette Encyclique comme les précédentes en paragraphes précédés de sommaires qui aideront à suivre et à comprendre la pensée de N. S. P. le Pape. Nos lecteurs

Digitized by Google

de tant et de tels avantages, qu'elle n'en pourrait procurer de plus nombreux et plus grands, lors même qu'elle eût été fondée surtout et directement en vue d'assurer la félicité de cette vie.

L'histoire de la civilisation le prouve.

PARTOUT, en effet, où l'Église a pénétré, elle a immédiatement changé la face des choses et imprégné les mœurs publiques non seulement de vertus inconnues jusqu'alors, mais encore d'une civilisation toute nouvelle. Tous les peuples qui l'ont accueillie, se sont distingués par la douceur, l'équité et la gloire des entreprises.

Saint Augustin a fait justice des accusations contre l'Église à ce point de vue.

ET toutefois, c'est une accusation déjà bien ancienne que l'Église, dit-on, est contraire aux intérêts de la société civile, et incapable d'assurer les conditions de bien-être et de gloire, que réclame à bon droit et par une aspiration naturelle toute société bien constituée. Dès les premiers jours de l'Église, nous le savons, les chrétiens ont été inquiétés par suite d'injustes préjugés de cette sorte, et mis en butte à la haine et au ressentiment, sous prétexte qu'ils étaient les ennemis de l'empire. A cette époque, l'opinion publique mettait volontiers à la charge du nom chrétien les maux qui assaillaient la société, tandis que c'était Dieu, le vengeur des crimes, qui infligeait de justes peines aux coupables. Cette odieuse calomnies indigna à bon droit le génie de saint Augustin et aiguisa son style. C'est surtout dans son livre de *la Cité de Dieu* qu'il mit en lumière la vertu de la sagesse chrétienne dans ses rapports avec la chose publique, si bien qu'il semble moins avoir plaidé la cause des chrétiens de son temps, que remporté un triomphe perpétuel sur de si fausses accusations.

Ces accusations se renouvelant, le Pape va confronter le droit nouveau avec la doctrine chrétienne.

TOUTEFOIS, le penchant funeste à ces plaintes et à ces griefs ne cessa pas et beaucoup se sont plu à chercher la règle de la vie sociale en dehors des doctrines de l'Église catholique. Et même désormais *le droit nouveau*, comme on l'appelle, et qu'on prétend être le fruit d'un âge adulte et le produit d'une liberté progressive, commence à prévaloir et dominer partout. — Mais en dépit de tant d'essais, il est de fait qu'on n'a jamais trouvé, pour constituer et régir l'État, de système préférable à celui qui est l'épanouissement spontané de la doctrine évangélique.

Nous croyons donc qu'il est d'une importance souveraine, et conforme à Notre Charge Apostolique, de confronter les nouvelles théories sociales avec la doctrine chrétienne. De cette sorte, Nous avons la confiance que la vérité dissipera, par son seul éclat, toute cause d'erreur et de doute, si bien que

feront bien de parcourir la suite de ces sommaires avant que de commencer la lecture du texte afin de prendre d'abord une idée de l'ensemble de ce document si important et si magnifique.

Digitized by Google

chacun pourra facilement voir ces règles suprêmes de conduite, qu'il doit suivre et observer.

I. — La société civile. — Sa constitution, ses devoirs.

IL n'est pas bien difficile d'établir quel aspect et quelle forme aura la société, si la philosophie chrétienne gouverne la chose publique.

La société est nécessaire à l'homme.

L'HOMME est né pour vivre en société, car ne pouvant dans l'isolement ni se procurer ce qui est nécessaire et utile à la vie, ni acquérir la perfection de l'esprit et du cœur, la Providence l'a fait pour s'unir à ses semblables en une société tant domestique que civile, seule capable de fournir ce qu'il faut à la perfection de l'existence.

L'autorité est nécessaire dans la société.

MAIS comme nulle société ne saurait exister sans un chef suprême et qui imprime à chacun une même impulsion efficace vers un but commun, il en résulte qu'une autorité est nécessaire aux hommes constitués en société pour les régir; autorité qui, aussi bien que la société, procède de la nature, et par suite a Dieu pour auteur.

L'autorité vient de Dieu, quelle que soit la forme du pouvoir en qui elle réside.

IL en résulte encore que le pouvoir public ne peut venir que de Dieu. Dieu seul, en effet, est le vrai et souverain Maître des choses : toutes, quelles qu'elles soient, doivent nécessairement lui être soumises et lui obéir; de telle sorte que quiconque a le droit de commander, ne tient ce droit que de Dieu, chef suprême de tous. *Tout pouvoir vient de Dieu* (1). — Du reste la souveraineté n'est en soi nécessairement liée à aucune forme politique : elle peut fort bien s'adapter à celle-ci ou à celle-là, pourvu qu'elle soit de fait apte à l'utilité et au bien commun. Mais quelle que soit la forme de gouvernement, tous les chefs d'État doivent absolument avoir le regard fixé sur Dieu, souverain modérateur du monde, et dans l'accomplissement de leur mandat le prendre pour modèle et règle. De même, en effet, que dans l'ordre des choses visibles, Dieu a créé des causes secondes, en qui se reflètent, en quelque façon, la nature et l'action divines, et qui concourent à mener au but où tend cet univers; ainsi a-t-il voulu que dans la société civile il y eût une autorité dont les dépositaires fussent comme une image de la puissance que Dieu a sur le genre humain, en même temps que de sa providence.

Devoirs que son origine divine impose au pouvoir.

LE commandement doit donc être juste : c'est moins le gouvernement d'un maître que d'un père, car l'autorité de Dieu sur les hommes est très juste et se trouve unie à une paternelle bonté. Il doit d'ailleurs s'exercer

1. Rom. XIII, 1.

Digitized by Google

pour l'avantage des citoyens, parce que ceux qui ont autorité sur les autres en sont exclusivement investis pour assurer le bien public. L'autorité civile ne doit servir, sous aucun prétexte, à l'avantage d'un seul ou de quelques-uns, puisqu'elle a été constituée pour le bien commun. Si les chefs d'État se laissaient entraîner à une domination injuste, s'ils péchaient par abus de pouvoir ou par orgueil, s'ils ne pourvoyaient pas au bien du peuple, qu'ils le sachent, ils auront un jour à rendre compte à Dieu, et ce compte sera d'autant plus sévère que plus sainte est la fonction qu'ils exercent et plus élevé le degré de la dignité dont ils seront revêtus. *Les puissants seront puissamment punis* (1).

Devoirs que l'origine divine du pouvoir impose aux sujets.

De cette manière la suprématie du commandement entraînera l'hommage volontaire du respect des sujets. En effet, si ceux-ci sont une fois bien convaincus que l'autorité des Souverains vient de Dieu, ils se sentiront obligés en justice à accueillir docilement les ordres des princes et à leur prêter obéissance et fidélité par un sentiment semblable à la piété qu'ont les enfants envers les parents. *Que toute âme soit soumise aux puissances plus élevées* (2). — Car il n'est pas plus permis de mépriser le pouvoir légitime, quelle que soit la personne en qui il réside, que de résister à la volonté de Dieu : or ceux qui lui résistent courent d'eux-mêmes à leur perte : *Qui résiste au pouvoir, résiste à l'ordre établi par Dieu; et ceux qui lui résistent s'attirent à eux-mêmes la damnation* (3). Ainsi donc secouer l'obéissance et révolutionner la société par le moyen de la sédition, c'est un crime de lèse-majesté non seulement humaine, mais divine.

Aux devoirs réciproques du pouvoir et des sujets s'ajoute l'obligation d'un culte public.

La société politique étant fondée sur ces principes, il est évident qu'elle doit sans faillir accomplir par un culte public les nombreux et importants devoirs qui l'unissent à Dieu. — Si la nature et la raison imposent à chacun l'obligation d'honorer Dieu d'un culte saint et sacré, parce que nous dépendons de sa puissance, et que issus de Lui, nous devons retourner à Lui, elles astreignent à la même loi la société civile. Les hommes, en effet, unis par les liens d'une société commune, ne dépendent pas moins de Dieu, que pris isolément; autant au moins que l'individu, la société doit rendre grâce à Dieu dont elle tient l'existence, la conservation et la multitude innombrable de ses biens.

Ce culte ne peut être arbitraire, mais ce doit être celui qui a été réglé par Dieu.

C'est pourquoi, de même qu'il n'est permis à personne de négliger ses devoirs envers Dieu, et que le plus grand de tous les devoirs est d'embrasser d'esprit et de cœur la religion, non pas celle que chacun préfère mais celle

1. Sap. VI, 7. — 2. Rom. XIII, 1. — 3. Ibid. V, 2.

Digitized by Google

que Dieu a prescrite, et que des preuves certaines et indubitables établissent comme la seule vraie entre toutes ; ainsi les sociétés politiques ne peuvent sans crime se conduire comme si Dieu n'existait en aucune manière, ou se passer de la religion comme étrangère et inutile, ou en admettre une indifféremment, selon leur bon plaisir. En honorant la Divinité, elles doivent suivre strictement les règles, et le mode suivant lesquels Dieu lui-même a déclaré vouloir être honoré.

Le pouvoir a le devoir de favoriser le vrai culte de Dieu.

Les chefs d'État doivent donc tenir pour saint le nom de Dieu et mettre au nombre de leurs principaux devoirs, celui de favoriser la religion, de la protéger de leur bienveillance, de la couvrir de l'autorité tutélaire des lois, et de ne rien statuer ou décider qui soit contraire à son intégrité. Et cela ils le doivent aux citoyens dont ils sont les chefs. Tous, tant que nous sommes, en effet, nous sommes nés et élevés en vue d'un bien suprême et final auquel il faut tout rapporter, placé qu'il est aux cieux, au delà de cette fragile et courte existence. Puisque c'est de cela que dépend la complète et parfaite félicité des hommes, il est de l'intérêt suprême de chacun d'atteindre cette fin. Comme donc la société civile a été établie pour l'utilité de tous, elle doit, en favorisant la prospérité publique, pourvoir au bien des citoyens de façon non seulement à ne mettre aucun obstacle, mais à assurer toutes les facilités possibles à la poursuite et à l'acquisition de ce bien suprême et immuable auquel ils aspirent eux-mêmes. La première de toutes consiste à faire respecter la sainte et inviolable observance de la religion dont les devoirs unissent l'homme à Dieu.

Quel est le vrai culte et comment le connaître ?

Quant à décider quelle religion est la vraie, cela n'est pas difficile à quiconque voudra en juger avec prudence et sincérité. En effet, des preuves très nombreuses et éclatantes, la vérité des prophéties, la multitude des miracles, la prodigieuse célérité de la propagation de la foi, même parmi ses ennemis, et en dépit des plus grands obstacles, le témoignage des martyrs, et d'autres arguments semblables prouvent clairement que la seule vraie religion est celle que Jésus-Christ a instituée lui-même et qu'il a donné mission à son Église de garder et de propager. *(A continuer.)*

Digitized by Google

UNE NUIT DE NOEL AU MOYEN AGE.

DE toutes les fêtes de l'Église, il n'en est pas qui produise sur le peuple chrétien une impression plus profonde et plus douce à la fois que celle de Noël. Tout concourt en cette fête à réveiller les sentiments pieux d'une âme chrétienne : l'intelligence trouve une nourriture dans la méditation des mystères qu'elle rappelle, le cœur en est ému, parce que JÉSUS parle d'abord au cœur, l'imagination enfin est vivement frappée de la majesté des rites sacrés dont l'Église aime à entourer cette fête. De nos jours, il est vrai, dans quelques pays, par suite du refroidissement de la foi, le peuple n'est plus à même de goûter les douces émotions qu'ont dû ressentir nos ancêtres, lorsqu'ils attendaient avec joie au foyer de la famille, l'heure bénie où ils se réuniraient dans le temple saint pour y passer la glorieuse veillée de Noël et assister au sacrifice eucharistique que l'Église offre à l'heure même où le Verbe se fit homme. Puissions-nous voir, un jour, se rétablir parmi nous, à l'imitation de nos frères de France et d'Allemagne, cette messe de minuit, qui est un moyen si puissant pour réveiller dans les cœurs le sentiment de la piété chrétienne.

Nous voudrions ici raconter brièvement à nos lecteurs les solennités d'une nuit de Noël au moyen âge; force nous est d'abréger le récit des rites majestueux qui se dérouleraient à nos yeux; mais, si courte que sera cette description, elle pourra du moins leur donner une faible idée de l'incomparable beauté de la sainte liturgie et fournir à leur piété un aliment profitable (1).

Il est neuf heures. Tout fait encore silence autour du monastère qui domine la cité, rien qui vienne troubler le calme de la solitude. Mais dans l'enceinte du cloître, on se prépare aux nocturnes solennels qui vont bientôt commencer. Devant chaque autel on a placé des cierges qui doivent brûler jusqu'à l'aurore. Le moine sacristain a devancé l'heure du lever des frères et allumé les cierges du maître-autel, puis encensé tous les autels que renferme l'enceinte du monastère, ou bien, selon un autre usage, allumé quatre cierges aux quatre extrémités du cloître. Tout à coup les cloches du monastère s'ébranlent toutes à la fois : c'est la sonnerie solennelle connue sous le nom de *classicum :* à cette voix majestueuse les pieux cénobites se sont levés et réunis au pied des autels. L'église, que le peuple envahit en foule, est illuminée de mille feux, l'autel majeur surtout a revêtu ses plus riches ornements, et les précieux reliquaires étincellent à la lumière des cierges qui les entourent.

1. Ces détails sont empruntés à Dom Martène: *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, t. III et IV, et à Felix Clément : *Histoire générale de la musique religieuse*, p. 97-103.

Digitized by Google

Cependant les chants sacrés ont retenti, et l'écho les prolonge sous les voûtes du temple. Quatre chantres en chape se sont groupés autour du pupitre et entonnent l'Invitatoire, ce chant d'allégresse qui annonce la venue du Sauveur et invite les peuples à l'adorer. L'office divin se poursuit ainsi solennellement divisé en trois veilles ou nocturnes, composés de psaumes, de leçons et de répons. Le peuple fidèle suit avec intérêt et recueillement l'accomplissement des rites sacrés, qui pour lui ne sont point une lettre morte, et grâce à la tradition encore vivante de leur symbolisme, il comprend la pensée de l'Église et se rend aisément compte de ce qui s'accomplit sous ses yeux.

« Les interprètes mystiques de la liturgie ont reconnu des symboles dans ces trois Nocturnes des Matines de Noël. Le premier signifie le temps qui s'est écoulé pour le genre humain, avant la loi écrite que Dieu donna à Moïse. Au moyen âge, durant ce Nocturne, l'autel était couvert d'un voile noir, à cause de la condamnation qui fut prononcée contre l'homme pécheur, et de la grande distance qui, à cette époque, séparait le genre humain de son libérateur. Le second Nocturne signifie le temps qui s'est écoulé sous la loi écrite, et durant ce Nocturne, l'autel était couvert d'un voile blanc : parce que, sous la loi, les hommes recevaient une plus grande lumière au moyen des figures de l'Ancien Testament et des oracles prophétiques. Enfin, le troisième signifie le temps de la Loi de grâce, et durant ce Nocturne, l'autel était couvert d'un voile couleur de pourpre, pour signifier l'amour de l'Époux et de l'Épouse, dans cette union ineffable que le Fils de Dieu est venu contracter avec nos âmes (1). »

Pendant chaque nocturne, deux prêtres revêtus de la chape et tenant en mains des encensoirs, parcourent l'Église et encensent les autels ainsi que la communauté réunie au chœur. Le chant plus particulièrement solennel de plusieurs répons relève la beauté des offices : le quatrième est modulé par quatre chantres; l'abbé, assisté de quatre moines, doit chanter le huitième, enfin le douzième revient de droit au grand chantre qui l'exécute avec cinq des plus anciens membres de la communauté. Puis, quand le *Te Deum* a clôturé ce bel office, l'Évangile de la *Généalogie* doit être annoncé au peuple. Les rites les plus majestueux accompagnent cette lecture du Livre sacré, encore en usage aujourd'hui dans plusieurs Églises. — L'*Ordinarium* du Mont-Cassin nous fournit les détails suivants : Lorsque l'abbé a entonné le *Te Deum*, il se rend à la sacristie, où il se revêt de la chasuble, et va ensuite à l'autel, précédé de deux diacres et de deux sous-diacres revêtus du pluvial et portant des encensoirs; deux acolytes tenant en mains des chandeliers ouvrent la marche du cortège. Arrivé à l'autel qu'il baise respectueusement, l'abbé prend le livre des Évangiles, et le dépose sur le pupitre placé devant l'autel. Tandis qu'il chante l'Évangile, les diacres

1. Dom Guéranger. Temps de Noël, I, p. 183.

Digitized by Google

sont à ses côtés, et les sous-diacres agitent leurs encensoirs. Le chœur répond *Amen* au chant de l'Évangile, l'abbé entonne ensuite l'hymne : *Te decet laus* et chante l'oraison. Il se retire alors et se prépare à la messe qu'il doit aussitôt célébrer. Pendant ce temps on orne et dispose l'autel pour la célébration des saints mystères, les moines quittent le chœur et vont se revêtir d'aubes pour la messe solennelle.

Mais, tandis que les pieux cénobites offrent le sacrifice eucharistique et prolongent leurs saintes veilles bien avant dans la nuit, dirigeons nos pas vers l'antique et majestueuse cathédrale au centre de la cité pour y jouir d'un spectacle cher à la piété du moyen âge.

Les matines viennent de se terminer par le chant du *Te Deum*. Un enfant, représentant un ange, apparaît au milieu du chœur, et, s'adressant à la foule attentive : « Ne craignez point, leur dit-il, car je vous apporte une heureuse nouvelle. C'est aujourd'hui que le Sauveur du monde est né dans la cité de David. Voici les signes auxquels vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

Sept enfants, placés dans un lieu élevé, peut-être à une des galeries du chœur, lui répondent alors : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Des prêtres, représentant les bergers, se dirigent en ce moment de l'entrée de l'église vers la crèche placée au fond du chœur, et chantent une séquence très accentuée et fréquemment interrompue par les exclamations de *Eia*, *Eia*. Ils franchissent les degrés du chœur, tenant en mains une houlette et chantent le texte suivant : « Allons à Bethléem et voyons-y la réalisation de la parole que le Seigneur nous a annoncée. »

Deux clercs viennent au-devant des bergers en chantant ce verset : « Qui venez-vous chercher dans cette étable, pasteurs, dites-le nous? » — Ceux-ci répondent : « Nous venons visiter le Christ-enfant enveloppé de langes, selon la parole angélique que nous avons entendue. »

Des femmes qui tiennent compagnie à la divine Mère, tirent le voile qui dérobe la crèche aux regards des bergers et montrent l'enfant, en chantant ces paroles : « Voilà l'enfant avec Marie sa mère, le Messie dont le prophète Isaïe a jadis prédit la venue. » Puis montrant la sainte Vierge, elles continuent : « Voici qu'une vierge concevra et mettra au monde un fils. Allez et annoncez qu'il est né. »

Les bergers, pénétrés de respect pour la Vierge-Mère, la saluent respectueusement par l'hymne suivante : « Nous vous saluons, ô vierge admirable, vierge dans votre enfantement; celui qui de toute éternité fut engendré dans le sein du Père, et a pris chair dans le sein d'une Mère, nous l'adorons aujourd'hui. — Marie, par vos prières, purifiez-nous de toutes les souillures du péché, dirigez le cours de notre vie, pour qu'il nous soit donné de jouir un jour de la vision de votre Fils. »

Les bergers contemplent alors le divin Enfant, et, après l'avoir adoré en

Digitized by Google

silence, se tournent vers le chœur et s'écrient : « Alleluia, alleluia, nous savons à présent que le Christ, annoncé par les prophètes, est né sur la terre. »

Aussitôt la messe commence, et les prêtres qui ont représenté les bergers, ont l'honneur et le droit de diriger les chants au chœur. Lorsque la messe est terminée, l'évêque ou le prêtre qui l'a célébrée, se tourne vers eux et leur dit : « dites-nous, pasteurs, qui vous avez vu? Annoncez-nous ce qui vous est apparu. » — Et les pasteurs lui répondent : « Nous avons vu le nouveau-né et le chœur des anges chantant les louanges du Seigneur. Alleluia, alleluia. »

Les laudes solennelles, qui suivent immédiatement la messe, se terminent par le chant des pasteurs : « Voici que tout ce que l'ange a annoncé de la Vierge Marie est accompli. »

Faut-il s'étonner que nos ancêtres désirassent avec tant d'impatience le retour de pareilles solennités et aimassent à se réunir au pied des autels dans cette sainte nuit de Noël? Les rites majestueux de la liturgie parlaient à leur cœur et savaient les attendrir. Pénétrés de l'onction qui s'en échappe, ils revenaient au foyer domestique plus heureux et plus attachés que jamais à la foi qui leur procurait tant de jouissances intimes.

Beaucoup de ces pieuses manifestations ont aujourd'hui disparu, mais le peu qui nous reste, gardons-le fidèlement. Là, où c'est possible, assistons à la messe de Minuit, et s'il ne nous est pas permis de nous réunir à cette heure dans le temple saint, ne laissons point tomber en désuétude la pieuse coutume encore généralement observée dans nos contrées, d'assister à trois messes en l'honneur des trois avènements du Christ, ainsi qu'aux vêpres solennelles qui se célèbrent dans chaque paroisse. Notre foi y trouvera une ample récompense.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ORDRE BÉNÉDICTIN. (Suite.)

II.

L'ORDRE bénédictin avait fourni à l'Église ses missionnaires; il donna aussi à la société ses civilisateurs. Sous la direction vigilante des pontifes de Rome, les moines volaient à la conquête de nouveaux peuples et les amenaient à quitter leurs vaines idoles pour accepter la loi du Christ. Au sein des forêts ou sur les sommets des montagnes, leurs cloîtres devenaient des

Digitized by Google

centres puissants d'action, d'après lesquels se réglait toute la vie religieuse, morale et intellectuelle du peuple qui les environnait. Charlemagne, à qui il semblait réservé dans les desseins de Dieu, d'établir l'unité du peuple chrétien dans un même empire, comprit bien vite la haute mission sociale du monachisme. La foi, le travail et la culture intellectuelle, ces trois éléments de la vraie civilisation, que Charlemagne voulait établir comme base de la société qu'il rêvait, personne mieux que le moine n'eût été apte à les implanter et à les faire fleurir dans la société. Aussi voyons-nous le grand empereur en rapports avec les plus illustres des moines de cette époque, tel qu'Alcuin qu'il appelle d'Angleterre pour restaurer en France la culture des lettres, les moines du Mont-Cassin qu'il visite en personne, et tous ces seigneurs de sa cour, St Angilbert, Guillaume de Gellone, et d'autres qui, désabusés des vanités du monde, iront ensevelir leurs grandeurs dans les ombres du cloître.

Pour assurer le succès de son œuvre, Charlemagne s'empressa de réorganiser les études dans son empire et de favoriser de tout son pouvoir le zèle des missionnaires bénédictins qui se vouaient à l'apostolat parmi les peuples de race germanique ou slave. Chaque cathédrale et chaque cloître devait avoir son école. Grâce à la surveillance attentive du grand empereur et à l'intérêt généreux qu'il leur portait, les écoles abbatiales arrivèrent à un haut degré de prospérité. Tandis que dans le silence du cloître, les moines consacraient leurs travaux à l'instruction du clergé et du peuple, d'autres, répondant à un appel d'en haut, poursuivaient leurs pacifiques mais glorieuses conquêtes au sein des peuplades encore païennes de la Germanie, de la Frise, de la Carinthie, et étendaient au loin le règne du CHRIST.

On eût pu craindre cependant que l'ordre bénédictin, si vaste à cette époque et répandu sur toute la surface de l'Europe, ne souffrît de sa propre prospérité et que le manque d'organisation hiérarchique entre les différents monastères, le défaut d'unité dans l'observation de la règle, amenât un jour une décadence qu'il eût été difficile de conjurer. Ce danger eût pu compromettre sa prospérité, si Dieu, pour remédier à ce mal, n'eût voulu le prévenir en lui donnant un nouveau Benoît dans le saint abbé d'Aniane.

Né de parents nobles, grand seigneur tout d'abord, Benoît se fait moine dès l'an 773 et fonde le monastère d'Aniane en Aquitaine, où il fait fleurir la régularité monastique. La sainteté de sa vie attire sur lui les regards des évêques francs; ceux de Lyon et d'Orléans lui demandent des disciples pour repeupler et rétablir les monastères de leurs diocèses. L'empereur Louis le Débonnaire l'appelle à Aix-la-Chapelle, en 817, pour y présider le synode des abbés bénédictins. Ce fut là que l'illustre réformateur proposa les articles qui devaient servir de base à la restauration monastique et assurer l'avenir de l'ordre bénédictin dans un grand nombre de monastères francs. Non loin de la cité impériale, tout près de nos frontières, il fonda la grande abbaye

Digitized by Google

de Cornelimünster, qui devait devenir, après Aniane, le second centre de son action. Ses deux ouvrages sur les règles monastiques eurent une grande influence dans l'ordre dès cette époque et c'est à lui que l'on rattache l'action réformatrice des premières années de Cluny.

C'est à cette époque que saint Adélard, abbé de Corbie en Picardie, fondait la nouvelle Corbie en Saxe, future pépinière des apôtres de la Scandinavie, et que saint Anségise rétablissait Luxeuil, la célèbre fondation de saint Colomban. Le Mont-Cassin, berceau de l'ordre bénédictin, où peu auparavant Radchis et Carloman étaient venus échanger la pourpre royale contre l'humble bure du cloître, brillait d'un vif éclat sous de grands et saints abbés. En France, en Germanie, en Italie et en Espagne s'élevaient sans cesse de nouveaux cloîtres, où les moines continuaient leur œuvre pacifique de civilisation.

Ce fut aussi une époque féconde en saints, et plus d'un monastère put dans le cours des siècles postérieurs honorer d'un culte public la série complète de ses premiers abbés. Parler de Fontenelle, de Jumièges, de Saint-Riquier, d'Aniane et de Corbie en France, de Lobbes et de Stavelot en Belgique, de Fulde et de Saint-Gall en Allemagne, du Mont-Cassin en Italie, c'est rappeler bien des noms illustres inscrits au catalogue des Bienheureux.

Les études, si heureusement favorisées par l'empereur Charlemagne, avaient prospéré sous la vive impulsion qu'il leur avait imprimée.

La science se conserve dans le cloître comme un pieux dépôt, ou plutôt, c'est un trésor que les moines ne cessent de faire fructifier, pour le transmettre à la postérité, enrichi des fruits de leurs propres labeurs. Alcuin, appelé par Charlemagne pour rétablir les études en Gaule, avait jeté les bases d'un enseignement méthodique dans les écoles abbatiales et cathédrales. L'école de saint Martin de Tours devint un centre de culture intellectuelle, où vinrent se former les hommes les plus remarquables de cette époque. Raban Maur, Haymon d'Halberstadt, Adalbert et Aldric de Ferrières. En Allemagne, l'école du monastère de Fulde était le foyer intellectuel de toute cette contrée : c'était là que sous la pieuse et savante direction du Bienheureux Raban Maur, qu'on a appelé à juste titre le « premier précepteur de la Germanie », se réunissaient, de toutes les parties de l'Allemagne, les jeunes moines les plus doués des autres abbayes, pour y apprendre les lettres divines et humaines, et retourner un jour dans leur monastère prendre la direction de l'école claustrale. C'est l'époque qui a produit, après Alcuin et Raban Maur, Adon de Vienne et Usuard, Paschase Radbert, Hilduin de Saint-Denis et Loup de Ferrières, noms pour la plupart aussi glorieux dans l'histoire littéraire que dans l'hagiologie monastique.

Dans le cours du neuvième siècle, l'ordre bénédictin traversa néanmoins une crise difficile. Le pillage et l'envahissement des monastères par les sei-

Digitized by Google

gneurs, surtout après la mort de Louis le Débonnaire, et les troubles causés par les invasions de la seconde moitié de ce siècle, furent une cause de ruine pour un bon nombre de monastères, et pour d'autres l'origine d'une décadence qui ne disparut complètement que pendant le cours du siècle suivant. Ce fut pendant ces invasions si funestes à bien des maisons religieuses que l'ordre bénédictin fournit tant de martyrs. L'Espagne, envahie par les Maures, vénère les deux cents moines de Saint-Pierre de Cardéna et l'illustre pléïade des saints de Cordoue. L'Angleterre a vu aussi tomber ses plus belles et plus florissantes abbayes sous la hache des barbares. Le Mont-Cassin envahi à son tour par les Sarrasins est arrosé du sang de son saint abbé Berthaire. C'était une épreuve pour l'ordre de Saint-Benoit, mais Dieu la lui fit traverser heureusement. Les invasions terminées, les abbayes se relevèrent de leurs ruines ; la vie vint ranimer les cloîtres déserts et l'aurore d'une période plus brillante que jamais sembla luire pour l'ordre monastique.

Le dixième siècle, trop exclusivement blâmé par quelques historiens, donna le signal d'une restauration salutaire, la société avait en effet besoin d'une régénération morale et d'un réveil intellectuel. Cette pensée de la régénération de la société civile et religieuse s'incorpora dans une congrégation de l'ordre bénédictin. Cluny fut en ces jours l'arche de salut. C'est de là que partit la réforme monastique dont le souffle puissant ranima bientôt la ferveur de la discipline dans une foule de communautés religieuses de France, d'Allemagne et d'Italie. A son exemple et sous sa direction, de saints abbés et d'illustres évêques prirent part à ce mouvement, réformèrent un grand nombre de monastères et établirent ainsi dans leurs diocèses et dans toute la chrétienté d'innombrables forteresses de l'orthodoxie romaine, dont Dieu se servira au jour des grandes luttes qui se préparent déjà dans l'ombre, mais qui ne doivent éclater qu'au moment où la société chrétienne sera assez forte pour résister et pour vaincre.

Saint Odon, le premier des grands abbés de Cluny, inaugure le mouvement réformateur. Dès 963, il entreprend la réforme des monastères de Rome, de Salerne et du Mont-Cassin. Alfier vient de Cluny, fonde la Cava en 980, dirige le saint abbé Léon et Desiderius qui plus tard doit gouverner le Mont-Cassin et ceindre la tiare pontificale sous le nom de Victor III. La congrégation de la Cava, qui compta jusqu'à trois cents monastères, était ainsi constituée et imprégnée de l'esprit de Cluny. Jean de Gorze poursuit le même but, réforme les monastères de Lorraine et dirige les nouvelles fondations dans le comté de Namur. Saint Gérard de Brogne rétablit la discipline dans les abbayes de la Flandre et du Hainaut. Saint Godehard d'Hildesheim réforme celles de Bavière et d'Autriche. Othon le Grand favorise cette restauration ; de grands et illustres évêques la protègent et

Digitized by Google

en sont les plus ardents promoteurs. En Angleterre, saint Dunstan relève l'ordre monastique tombé en décadence pendant les invasions danoises.

Mais il y a plus qu'une œuvre de réforme à cette époque ; la sève du monachisme bénédictin n'est point épuisée, elle circule encore dans ses rameaux et fait sans cesse reverdir cet arbre séculaire. De nouvelles fondations continuent d'étendre sa puissance et sa force d'action en Allemagne et en Belgique. De grands évêques, aidés des moines, évangélisent les peuples qui n'ont point encore vu briller la lumière de l'Évangile : saint Wolfgang organise la vie chrétienne dans la Bohème placée encore sous la juridiction des évêques de Ratisbonne. Saint Adalbert lui succède dans ce pays, et, après un laborieux apostolat dans cette contrée, va annoncer la parole de Dieu aux peuples de la Prusse et cueille la palme du martyre. D'autres moines poursuivent cette œuvre glorieuse et amènent au CHRIST un grand nombre de tribus slaves.

Bien que dans une mesure plus restreinte qu'à l'époque antérieure, les lettres furent encore cultivées avec succès dans les monastères. Il ne faut pas encore chercher alors un grand mouvement littéraire ; néanmoins on peut aussi citer à cette époque les célèbres écoles de Fleury, de Reims, de Saint-Gall et de Lobbes, d'où sortirent Rathier, évêque de Vérone, Burchard, évêque de Worms, Folcuin et Hériger. N'oublions pas non plus Hroswitha, la moniale-poète de Gandersheim qui écrivait au sein du cloître des poésies bien supérieures à son siècle et dignes d'un autre âge.

Le véritable mérite de cette période de l'histoire bénédictine consiste dans la préparation du grand mouvement qui, au siècle suivant, va tenir le monde en éveil dans les luttes du Sacerdoce et de l'Empire. Dieu prépare dans le silence et la retraite les défenseurs et les libérateurs de son Église. Vienne l'heure où Grégoire VII poussera le cri de guerre, et de toutes parts se lèveront des soldats aguerris qui répondront à sa voix et viendront se grouper autour du siège de Pierre qu'ils défendront jusqu'à la mort.

(A continuer.)

YSULION. — LÉGENDE ARMORICAINE.

'ÉTAIT un candide enfant qu'Ysulion, le fils du comte de Powis. Frais comme la rose qui vient d'éclore dans une belle matinée de printemps, pur comme le cristal de la fontaine des champs, il faisait l'orgueil et la joie de sa famille. Ysulion était jeune, et, comme les enfants, il aimait à folâtrer sur les prés riants émaillés de fleurs, à poursuivre l'abeille bourdonnante en quête de miel ou à chasser le papillon aux vives couleurs, dans le jardin de son père. Ysulion se livrait à ces innocents plaisirs, libre de tout souci, comme on l'est dans l'enfance, lorsque soudain les sons

Digitized by Google

lointains d'une suave symphonie vinrent frapper ses oreilles : les échos de ces chants divinement doux apportés par la brise fraîche du soir le firent tressaillir; muet et immobile il écouta. Les chants semblaient se rapprocher et la harpe retentissait plus suave que jamais. Ysulion inquiet, dévorant l'espace du regard, voulait s'élancer vers ces chantres invisibles : on eût dit qu'un charme céleste avait fasciné son âme si tendre et si sensible. Le jeune enfant interrogeait l'horizon, cherchant à découvrir ces hommes mystérieux dont les chants étaient si doux et les accords si mélodieux.

Au détour du chemin qui longeait le jardin du comte de Powis, apparut un groupe de moines au long vêtement noir, à la tête rasée, au visage d'une céleste sérénité. Ils marchaient et psalmodiaient les cantiques du Seigneur, accompagnant leurs chants des accords de la harpe. Ils chantaient : « Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament proclame les œuvres de sa main; la loi du Seigneur tout immaculée convertit les âmes : la promesse du Seigneur est fidèle, c'est Lui qui donne la sagesse aux enfants. Sa justice ne connaît point de fraudes, elle réjouit les cœurs, car la loi du Seigneur est lumineuse. » (Ps. 18.)

L'enfant écoutait attentif, et deux larmes vinrent perler sur ses paupières « Qu'ils étaient beaux ces hommes au visage rayonnant d'une paix céleste, à la marche grave, à la voix si mélodieuse, chantant les louanges de leur Seigneur ! et pourtant ils ne parlaient point de guerres ni de batailles, ils ne chantaient point les combats. Quel était ce Seigneur si grand dont les cieux et la terre proclamaient les louanges, et qui pouvait lui enseigner la sagesse? ce devait être à la fois un maître bien grand et bien puissant, un sage bien célèbre..... »

Et les chants continuaient à parler doucement à son cœur, et la harpe exhalait de suaves accords.

L'enfant suivait d'un œil curieux les moines qui s'éloignaient et dont les chants allaient bientôt se perdre dans le lointain. Une pensée agitait son âme et elle se trahissait sur son front soucieux. Mais cette anxiété ne dura pas. L'enfant releva sa tête blonde, sortit précipitamment du jardin paternel et suivit les moines qui entrèrent dans l'épaisse forêt dont était entourée la demeure du comte de Powis.

L'ombre du soir envahissait la forêt; le vent agitait les feuilles du chêne séculaire et du hêtre craintif et faisait frémir celles du tremble. Les chants cessèrent.

L'enfant s'approcha des chantres qui l'avaient captivé :

— « Les dieux vous gardent, hommes vénérables, leur dit-il, d'une voix douce et tremblante...

Les moines étonnés à la vue de cette figure candide, lui dirent : « Qui es-tu, bel enfant, d'où viens-tu, que veux-tu de nous? »

— « Mon père, répondit-il, s'appelle le comte de Powis, je suis son plus

Digitized by Google

jeune fils, mes frères manient déjà la lance et savent lancer la flèche : leur demeure se trouve sur la lisière de la forêt, près du chemin où je vous ai vus passer en chantant vos beaux cantiques, que les sons de la harpe rendaient encore plus mélodieux. Oh! apprenez-moi, je vous en prie, quel est celui que vous célébrez en vos chants, enseignez-moi vos chants, je deviendrai comme vous un barde rempli de sagesse, je ferai résonner sur la harpe de nouvelles mélodies, et mes lèvres exhaleront des chants nouveaux.

— « Enfant, sais-tu qui nous sommes? » lui dit le plus âgé des moines, homme à la barbe blanchie par l'âge, au front élevé et serein, au regard plein de douceur.

— « Des bardes sans doute, lui répondit l'enfant, s'ils sont tels que mon père me les a dépeints, car comme eux vous chantiez et vous accompagniez vos chants des accords de la harpe, mais j'ignore quel est le maître que vous célébrez, ce n'est point un de nos dieux. »

— « Un de vos dieux! .., jeune enfant, lui demanda le moine, ton père ne suit-il pas la douce loi du CHRIST? »

— « La loi du CHRIST!... quel est ce Seigneur dont le nom m'est inconnu? oh! de grâce, permettez-moi de vous suivre et d'apprendre de vos chants à connaître cette loi que vous proclamez si douce. »

Les moines touchés de la candeur de l'enfant que l'eau sacrée n'avait point encore régénéré, lui dirent : « Suis-nous, enfant, et le CHRIST sera ton maître, tu apprendras à chanter ses louanges, et, bientôt admis à sa table, tu goûteras les délices du ciel. »

Le regard d'Ysulion s'illumina d'une douce joie, et un sourire vint errer sur ses lèvres vermeilles. La rose n'entrouvre pas plus vite sa corolle odorante aux premiers rayons du soleil que le cœur du jeune enfant ne s'épanouit en entendant ces bienveillantes paroles. Il suivit les moines en Armorique.

***

. . . . . .

Le soir était venu et Ysulion n'avait point reparu au foyer paternel. Ses frères qui s'étaient mis à sa recherche, avaient eu connaissance de sa fuite et s'étaient empressés de l'annoncer au comte de Powis. Trente hommes armés étaient immédiatement partis avec ordre de tuer l'abbé et de ramener Ysulion.

Le soleil dissipa les ombres de la forêt : Ysulion ne reparut point.

***

. . . . . .

Dans un monastère de l'Armorique, là où les vagues de la mer viennent se briser en mugissant, près d'une forêt où le vent du soir laisse échapper de si plaintifs murmures, les moines étaient réunis au pied du saint autel

Digitized by Google

pour chanter les louanges divines. Une voix surtout se faisait entendre dans le chœur des moines, belle et éclatante : c'était celle du prieur Ysulion. Ysulion, le jeune fils du comte de Powis, après avoir été purifié dans les eaux sacrées du baptême et admis à goûter le pain des anges, avait revêtu l'habit monastique : les lettres sacrées faisaient ses délices et il guidait ses frères dans les sentiers de la perfection. Mais le moine était resté barde et parfois la solitude du cloître retentissait des douces mélodies de la harpe, et les lèvres du moine laissaient échapper des cantiques nouveaux : Ysulion célébrait les beautés de la loi du CHRIST et préludait aux concerts du ciel où il devait bientôt, au sein des éternelles symphonies des chœurs angéliques, se reposer des fatigues du pèlerinage d'ici-bas.

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

MISSION BÉNÉDICTINE DU BENGALE ORIENTAL.

LE *Messager* a déjà entretenu ses lecteurs des œuvres apostoliques des fils de Saint-Benoît dans l'Inde (1). Un travail nouveau du R. P. Dom Th. Bérengier, dans les *Missions Catholiques* nous fournit l'occasion d'y revenir. La première fois, nous avons parlé des travaux du R. P. Dom Amandolini ; aujourd'hui, ce seront les notes du R. P. Dom Lanslots qui nous serviront d'arsenal.

Le moine missionnaire fait le récit d'un long voyage apostolique, entrepris en barque à travers les marais du district de Bakerguni. C'est la saison des pluies qui est l'époque la plus favorable pour voyager dans cette région si humide, et le missionnaire en profite pour visiter, en barque, toutes ses chrétientés ; car, dans les mois qui suivent, il y a trop d'eau pour aller à pied, et pas assez pour aller à rames, même dans cette embarcation petite et incommode que l'on appelle une *dinghi*. Nous laisserons de côté les incidents de voyage plus ou moins émouvants du bon missionnaire, pour ne nous arrêter qu'aux faits saillants concernant le progrès de l'Évangile dans ces contrées. Le premier village où aborda le Père était un village d'anabaptistes.

Dès que les habitants aperçurent ma barque, dit le missionnaire, ils vinrent promptement sur la rive et demandèrent au *Mangée* le nom du passager.

1. T. I. p. 571 et suiv.

Digitized by Google

« — C'est le *Padri Shaïb* de Burrisal. »

« A ces mots, je vis l'étonnement se peindre sur tous les visages et la plus vive curiosité briller dans tous les yeux. Il faut savoir que les ministres de la secte leur avaient souvent parlé de moi et m'avaient entièrement noirci par leurs absurdes accusations. Aussi, n'y pouvant plus tenir, les principaux d'entre eux, voyant la barque arrêtée à un angle de la rivière, s'approchèrent le plus près qu'ils purent et, m'ayant salué respectueusement malgré tout ce qu'on avait pu dire sur mon compte, me prièrent de descendre à terre et de les suivre dans leurs demeures.

« On m'introduit dans la plus belle chaumière du village et l'on me fait asseoir sur la meilleure *mora*. Alors commencent les présentations; car ce peuple est très cérémonieux. Les hommes viennent me faire leur *salam*, puis les femmes. Après un moment de silence, la mère de famille me dit :

« — Mais où est votre femme ? »

« Je réponds gravement :

« — Les prêtres catholiques ne se marient pas. »

« Cette parole les plonge tous dans un profond étonnement et il fallut à la maîtresse du logis, qui restait la bouche béante, près d'un quart d'heure pour revenir de sa stupéfaction.

« Je restai silencieux attendant que ces bonnes gens m'exposassent l'objet de leur requête. Cependant le temps se passait et ils restaient tous accroupis autour de moi sans mot dire.

« — Expliquez-vous donc, leur dis-je enfin si vous avez quelque chose à « me dire ou à me demander.

« — Voici, me répond le doyen de l'assemblée; c'est que l'on a notifié « votre visite à tous les habitants du village et ils ne vont pas tarder « d'arriver. »

« A ce moment, je comprends qu'ils veulent me parler religion et je leur dis :

« — Je vois que vous voulez faire de la controverse religieuse; eh bien! je « suis à votre disposition; questionnez-moi, exposez-moi vos doutes ou vos « difficultés. »

« Mais tous se taisaient et une véritable anxiété se peignait sur leurs brunes physionomies. Enfin l'un d'eux plus hardi me répond :

« — *Padri Shaïb*, nous ne pouvons rien vous dire tant que le maître de « la Bible (le catéchiste anabaptiste) n'est pas là. Nous vous en supplions, « ayez encore un peu de patience. »

Pauvres gens, ils me faisaient pitié; je me contentai de leur répondre :

« — Mes pauvres amis, au jour du jugement, croyez-moi, chacun aura à « répondre pour soi-même, sans invoquer le secours de son catéchiste. « Tâchons de nous sauver nous-mêmes, avant de nous préoccuper des « autres.

Digitized by Google

« Je savais bien que l'anabaptiste ne se servirait de son influence que pour les détourner de la bonne voie, il y avait son intérêt.

« Je parlais encore, lorsqu'il arriva, portant sous son bras une grosse Bible traduite en bengali par les presses protestantes. Il me fit un petit salut d'un air protecteur, car il aurait cru se déshonorer en me faisant, comme les autres hindous, la grande prostration orientale. Alors commença la controverse. Le catéchiste était assisté de trois ou quatre autres anabaptistes qui ouvrirent aussi leur Bible d'un air important. Ils commencèrent, selon leur habitude, à me parler de l'idolâtrie des catholiques qui *adorent* la sainte Vierge et les saints, du célibat des prêtres, du baptême des petits enfants, enfin un peu de tout, sauf du dogme catholique. A l'appui de leurs accusations, ils citaient de nombreux passages du livre, mais à tort et à travers, et parlaient tous ensemble.

« Quand ils eurent bien crié et argumenté, je les priai de se taire et d'écouter ma réponse. Durant une bonne heure je réfutai leurs pauvres arguments et, après avoir mis à néant leurs accusations et éclairci tous leurs doutes, je leur dis qu'il me fallait maintenant continuer mon voyage; mais qu'à mon retour, je leur donnerais tout le temps nécessaire pour les instruire de notre sainte religion.

« Ils me remercièrent de bon cœur et paraissaient heureux de mes explications.

« Seul leur catéchiste paraissait contrarié. Cependant il me suivit à ma barque, et me proposa de devenir catéchiste catholique, si je voulais lui donner le même traitement que celui qu'il recevait des anabaptistes. Le malheureux n'avait pas la foi; et prétendait la prêcher aux autres! J'appris plus tard qu'il avait perdu sa place de catéchiste anabaptiste. »

Après avoir quitté ce village, non sans y avoir jeté quelques bonnes semences, le missionnaire arriva à l'endroit néfaste où cinq religieuses et un missionnaire firent naufrage il y a plusieurs années. C'était sur un banc de sable qu'ils échouèrent en se rendant de Chittagong à Noakhally, à la suite d'une de ces marées qui font monter les eaux du Meghna à une si prodigieuse hauteur et mettent en danger parfois les *steamers* qui font le service de Dacca à Chittagong. Un second missionnaire n'échappa à la tempête et au naufrage que par une sorte de miracle. Les restes de ces pieuses victimes de l'apostolat chrétien reposent dans l'église de Noakhally. Je dis à leur intention un *De profundis*, dit le Père, et je leur demandai de protéger ma pauvre mission.

Le Père Lanslots arrive enfin, après mille péripéties, à une station où il devait faire halte. « Aussitôt, dit-il, je vis accourir tous les habitants du village que l'on avait avertis de ma présence. Les réceptions commencèrent dans l'ordre suivant : d'abord les malades, puis les pauvres et autres malheureux, enfin les hérétiques et les païens. Ces braves hindous croient que

Digitized by Google

tout *Bilati Shaïb* ou Européen est médecin. Aussi, ne me fallut-il pas longtemps pour acquérir dans tout mon district de Bakerguni, la réputation d'un grand docteur. Tous les missionnaires doivent avoir, dans cette contrée encore peu civilisée et d'un climat fort malsain, une petite pharmacie, autant pour eux-mêmes que pour ceux qui les entourent. Par la grâce de Dieu, je n'en ai pas eu jusqu'à présent un trop grand besoin; mais je suis heureux de soulager, quand l'occasion se présente, mes pauvres ouailles dans les maladies, qui sont ici si fréquentes, même pour les indigènes. Le malheur c'est que bien souvent, après la visite de trois ou quatre villages, ma boîte à médicaments est épuisée, parce que l'exiguïté de mes ressources ne me permet pas d'avoir une trop grande pharmacie. C'est une véritable souffrance de cœur de voir autour de soi tant d'infirmités et de ne pouvoir les soulager toutes comme on le voudrait. »

Le Père expose alors l'odieuse coutume de ces infortunés d'abandonner à leur malheureux sort, sans aide ni ressources, les infirmes, vieillards, impotents de toutes sortes. Ils poussent cependant parfois l'humanité jusqu'à venir plaider leur cause devant le *Padri Shaïb*, afin qu'il leur donne quelque remède et quelque nourriture. Je profite toujours, dit-il, de cette occasion pour leur recommander ce premier devoir de la nature, qui est de prendre soin de ses parents.

« Si vous ne le faites pas, leur disais-je, vous êtes semblables aux ani-
« maux, qui oublient ceux qui les ont mis au monde aussitôt qu'ils n'ont
« plus besoin de leurs secours. »

« Ces pauvres hindous me promettent toujours de m'obéir, mais à peine suis-je parti, qu'ils oublient mes recommandations. Ils voudraient que le *Padri* se chargeât de tous les malheureux qui se trouvent dans leurs villages. Assurément ce serait pour moi et pour tous mes confrères une grande consolation d'établir des hospices dans nos principales chrétientés.

« Combien parmi ces nombreux infortunés ouvriraient les yeux à la lumière de l'Évangile ; combien de ces pauvres jeunes femmes, abandonnées de leurs maris, feraient d'excellentes catholiques. Déjà rejetés de leurs castes par la misère, tous ces malheureux verraient tomber le plus grand obstacle qui les retient dans l'idolâtrie. Mais comment songer à établir des hospices, quand nous avons tant de peine à construire quelques chapelles et quelques écoles ? » *(A continuer.)*

L'ABBAYE DU MONT-CASSIN ET LES SAINTS BÉNÉDICTINS.

NOUS apprenons avec bonheur que les moines du Mont-Cassin s'occupent avec le plus grand zèle à faire revivre les souvenirs de leur incomparable passé, particulièrement sur le terrain liturgique. Nos lecteurs

Digitized by Google

savent déjà qu'on prépare pour 1887 le huitième centenaire du Pape saint Victor III, auparavant abbé du Mont-Cassin, sous le nom de Didier.

A cette occasion, on penserait en haut lieu à faire adopter par le clergé romain une partie de l'Office propre du saint pontife, et peut-être même à insérer au martyrologe universel son nom, qui y fait encore défaut.

En outre, on travaille activement à procurer la reconnaissance du culte immémorable rendu aux deux saints successeurs immédiats de saint Benoît, Constantin et Simplice, qui fournirent à saint Grégoire le Grand plusieurs détails de sa *Vie de saint Benoît*, et dont les corps reposent sous l'un des autels de la Basilique. On espère également obtenir gain de cause pour quelques autres saints dont l'archi-monastère possède aussi les reliques : un succès partiel est déjà acquis pour ce qui concerne le culte du prince-moine Carloman, frère de Pépin le Bref, dont la figure est une des plus suaves apparitions de l'histoire du VIIIe siècle : le 18 août dernier, la Messe solennelle a été chantée pour la première fois sur son corps et dans sa chapelle.

Si ces résultats sont déjà pour nous un légitime sujet de consolation, nous voudrions encore saluer bientôt d'autres victoires, que l'abbaye du Mont-Cassin serait mieux à portée que toute autre de remporter. L'Ordre monastique tout entier applaudissait naguère au triomphe obtenu dans la cause d'Urbain II par le Pontife aimé de Dieu et des hommes qui régit actuellement l'Église de Saint-Rémi. Or, le Pape des croisades n'est pas le seul qui figure sur cette fresque célèbre du Latran, dont l'importance liturgique a fourni au promoteur de la cause son plus fort argument. Cinq autres papes, ses prédécesseurs et ses successeurs immédiats y sont comme lui représentés avec tous les attributs officiels de la sainteté. Deux d'entre eux, saint Grégoire VII et saint Victor III sont déjà en possession d'un culte approuvé par l'Église : les trois qui restent, Alexandre II, Pascal II et Gélase II, n'intéressent pas à un moindre degré l'ordre monastique et l'Église. Si Alexandre II ne fut pas moine par la profession, son pontificat n'en fut pas moins marqué au coin du génie et des tendances monastiques, dont Dieu se servit pour sauver l'Église à cette époque si critique. Pascal II fut d'abord moine de Cluny, comme Gélase II sortit de l'archi-abbaye du Cassin.

Tous les trois se distinguèrent par leur prédilection pour le grand monastère devenu la citadelle de la papauté menacée ; mais particulièrement Alexandre II, qui fit en personne la consécration de la Basilique dédiée au Patriarche des moines.

Ajoutons que la cause ne serait probablement pas difficile à gagner, après celle d'Urbain II. Le même argument principal milite, en effet, pour les trois pontifes dont le culte n'a pas encore été officiellement reconnu par Rome. Jusqu'ici même, pour deux d'entre eux, la question semblait plus avancée que pour le B. Urbain lui-même. Alexandre a pour

Digitized by Google

lui l'autorité imposante des miracles constatés par ses contemporains. Gélase était représenté dans l'église du Mont-Cassin, comme dans l'oratoire du Latran, avec le nimbe circulaire et le titre de *Sanctus*. « Il fut question, dit Benoît XIV, de concéder un office et une messe en son honneur aux chapitres de Saint-Jean de Latran et de Ste-Marie *in Cosmedin*, aussi bien qu'à l'Ordre de St-Benoît : un changement de procureur fut cause que l'affaire ne fut pas proposée en règle à la Sacrée Congrégation (1). »

Pourquoi ne pas mettre la dernière main à cette entreprise si heureusement conduite jusqu'ici, et dont le succès complet ferait luire dans tout son éclat cette série de Pontifes, unique dans l'histoire de la Papauté et de l'Ordre monastique : Alexandre II, Grégoire VII, Victor III, Urbain II, Pascal II et Gélase II ? C'est le vœu du vénérable archevêque de Reims : c'est le désir ardent de tous ceux qui s'intéressent aux destinées de l'Église et de l'Ordre bénédictin.

ROME-VATICAN. — Le 6 novembre, notre Saint-Père le Pape a reçu en audience privée les RR. PP. D. Sarcandre Navratil, de l'Abbaye de Raigern, en Moravie, et D. Godefroy Friess, de l'Abbaye de Seitenstetten, dans la Basse-Autriche, chargés de la publication des régestes du premier Pape avignonnais, Clément V. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, tout ce grand travail avait été confié, sous la haute direction du célèbre D. Luigi Tosti, du Mont-Cassin, à quatre moines bénédictins, et parmi eux surtout à D. Sarcandre et à son jeune confrère D. Charles Stastny (né en 1858). Malheureusement, deux volumes étant à peine parus, son état de santé fort délabré a forcé D. Charles à retourner dans son monastère. Il vient d'être remplacé à Rome par D. Godefroy, de Seitenstetten, né en 1836 et déjà avantageusement connu dans le monde savant par ses nombreux écrits.

Léon XIII a voulu encourager dans une entrevue personnelle les deux moines autrichiens et bénir d'avance leur pénible, mais glorieux travail. D. Sarcandre a eu l'honneur, en outre, de présenter au Souverain Pontife les publications récentes de l'imprimerie bénédictine de Brunn, parmi lesquelles plusieurs livres du R. P. D. Placide Mathon, de Raigern. Le Saint-Père, en souriant, a exprimé son regret de ne pouvoir parcourir ces livres, ne sachant, a-t-il dit, ni l'allemand ni le tchèque.

Le monastère de Raigern a été fondé en 1048, comme dépendance de la puissante abbaye de Brevnov-Prague, et ne devint abbaye lui-même qu'en 1813. Le plus célèbre des religieux de cette antique maison est actuellement sans contredit, le R. P. D. Bède Dudik, l'historiographe de son pays, et qui a été décoré par presque tous les souverains de l'Europe ;

1. Bened. XIV. *De beatif. et canoniz.*, l. I, c. 41, n. 30.

Digitized by Google

ces décorations il les a consacrées au service de l'autel. C'est un moine de Raigern également qui a fondé, et qui dirige encore, la Revue importante des Bénédictins d'Allemagne et d'Autriche.

Quant à l'abbaye de Seitenstetten, elle existe depuis l'an 1112. Les premiers moines étaient venus de Goettweih. Aujourd'hui, ce monastère important compte parmi ses membres au delà de cinquante prêtres.

CONGRÉGATION DU MONT-CASSIN. — Nous apprenons que le Souverain Pontife a daigné nommer président de la Congrégation du Mont-Cassin le R^me^ Père D. Michel Morcaldi, abbé, depuis 1878, de l'abbaye de la Cava en Calabre. D. Morcaldi est un savant de premier ordre, auteur principal du « *Codex Cavensis* » et de plusieurs publications diplomatiques d'un grand mérite.

La Congrégation du Mont-Cassin prit son origine en 1418, à l'abbaye de Sainte-Justine de Padoue. Elle ne prit le nom du Mont-Cassin qu'en 1504, à cause de l'accession à la Congrégation du célèbre archi-monastère.

Nous avons déjà parlé, dans le premier volume de ce recueil (p. 141), de l'abbaye de Cava. Nos lecteurs se rappellent qu'en ce moment cinq moines de cet antique sanctuaire sont ornés du caractère épiscopal, parmi lesquels Son Ém. le Card. San Felice, Archevêque de Naples.

ABBAYE DE SECKAU (Styrie). — Le « *Volksblatt* » de Graz, en Autriche, donne des renseignements fort intéressants sur les travaux de restauration et de décoration qui se poursuivent, par les soins des moines, dans la vénérable église et le monastère de Seckau (Styrie). Seckau a été la première cathédrale et le siège principal, pendant de longs siècles, de l'évêché styrien, qui depuis a été transféré à Graz. La Congrégation de Beuron a été mise en possession, il y a peu d'années, de cet intéressant monument, et le R^me^ Père Archi-abbé, D. Maur Wolter, y a transféré la communauté-mère de Beuron. L'empereur François Joseph vient de reconnaître, officiellement, la nouvelle abbaye de N.-D. de Seckau.

L'église en question est un des plus beaux spécimens de l'art roman dans le pays, riche en œuvres d'art et en souvenirs de tout genre. Déjà on croyait que, fort délabrée comme elle l'était, elle ne serait jamais rendue à son antique splendeur, et que les immenses constructions qui l'entourent, ne seraient plus d'aucune utilité, quand on pensa à y appeler les moines dont le zèle et le savoir artistiques y ont fait des merveilles en peu d'années. Nous comptons revenir là-dessus sous peu.

Digitized by Google

CAEN. — BÉNÉDICTINES DU SAINT-SACREMENT. — Le 30 septembre, les Bénédictines du Saint-Sacrement de Caen célébraient dans leur église le deuxième centenaire de l'établissement de l'adoration perpétuelle dans la communauté. A cette occasion, le R. P. Gauthier prononça un discours sur le texte : « *Deus providebit sibi victimam holocausti.* — Dieu lui-même fournira la victime de l'holocauste. »

Il développa magnifiquement la raison d'être, la fin de l'Institut de la mère Mechtilde du Saint-Sacrement : « Chaque ordre religieux, dit-il, doit copier un des aspects de la vie du Dieu fait homme. La glorieuse Fondatrice considérant en JÉSUS-CHRIST l'adorateur et la victime de son Père, veut que les Bénédictines deviennent comme lui des adoratrices et des réparatrices. — Et avec quel esprit, sinon celui du Sauveur JÉSUS, l'esprit de sacrifice. — « *Eamus et nos et moriamur cum eo.* » « Allons et mourons avec lui, » répétait la mère Mechtilde avec l'apôtre : Expions avec JÉSUS pour mériter le pardon des coupables.

Puissiez-vous, filles de Mechtilde et de St-Benoît, vous la récompense de vos Mères qui les remplacez devant l'autel et qui réalisez leur promesse, puissiez-vous continuer leurs saintes expiations ; puissiez-vous goûter dans votre asile la paix que le monde vous envie et qu'il ne peut troubler sans s'exposer à la ruine !

ERBALUNGA (Ile de Corse). — Nous annoncions dans notre numéro du 21 juin dernier, la pose de la première pierre de l'église abbatiale des Bénédictines d'Erbalunga (près Bastia, Corse). Aujourd'hui nous sommes heureux d'apprendre que les murs de ce pieux édifice sont près d'être achevés. Malheureusement les ressources manquent encore pour continuer l'œuvre si bien commencée. Encore un effort de la charité et un temple de plus protestera de notre foi et de notre amour pour le glorieux patriarche saint Benoît.

Une messe sera dite le premier Vendredi de chaque mois pour les bienfaiteurs.

Digitized by Google

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Grâces obtenues par l'intercession de saint Benoît.

(1883-84, Suite.)

GUÉRISON d'un mal fort douloureux à la main, à la suite d'un pèlerinage à St Benoît.

Une jeune enfant de trois ans dépérissait par suite de la maladie appelée le carreau ; aussitôt après qu'elle eût reçu la bénédiction de saint Maur, un mieux sensible se déclara et continua jusqu'à la guérison complète.

Un enfant de cinq ans était atteint d'une maladie de langueur rebelle à la médecine ; ses parents vinrent pour lui en pèlerinage à saint Benoît, et il fut bientôt guéri.

Guérison de fortes névralgies durant depuis deux ans, à la suite de la bénédiction de saint Maur. A la fin de la troisième neuvaine toute douleur avait disparu.

Une personne souffrant d'une maladie d'estomac déjà ancienne, fut guérie par l'effet de la bénédiction de saint Maur, pendant sa seconde neuvaine.

Actions de grâces du mois.

1. MON RÉVÉREND PÈRE,

MON fils a parfaitement réussi son examen. Que le grand saint Benoît continue à le protéger.

2. MON RÉVÉREND PÈRE,

JE viens vous prier de remercier avec moi votre saint Patriarche Benoît. Il m'a accordé les deux grâces que je lui demandais : 1° la grande grâce d'une bonne mort pour mon vieux père ; jamais je n'ai vu une mort plus calme et plus résignée. Saint Benoît s'est montré une fois de plus le patron de la bonne mort. 2° La prompte et facile liquidation d'une maison de commerce. J'ai été frappée des heureux effets de la Médaille dans cette affaire.

Digitized by Google

3. MON RÉVÉREND PÈRE,

VEUILLEZ faire célébrer au sanctuaire de saint Benoît, une Messe d'actions de grâces pour une faveur accordée par l'intercession de votre bienheureux Père.

4. UNE cruelle épidémie venait de s'abattre dans un pauvre ménage. La mort avait enlevé 6 enfants en quelques jours. Il ne restait plus qu'un jeune enfant au berceau. Atteint lui-même, il n'avait plus qu'un souffle de vie, quand ses parents, sur le conseil d'un ami, le consacrèrent à St Benoît. Le père accourt en pèlerinage, vénère la relique de St Benoît, et emporte une de ses précieuses médailles pour la suspendre au cou de son enfant s'il le retrouve encore en vie. Il retourne et est accueilli par le sourire de son enfant qui était sauvé; aujourd'hui il continue à bien se porter. Aussi le père, au comble de la joie, est-il venu remercier St Benoît.

5. DEPUIS 9 mois un jeune homme donnait des signes de folie. Comme son état empirait et que les moyens humains restaient inefficaces, les parents amenèrent leur fils à St Benoît. Celui-ci reçut la bénédiction de St Maur et depuis ce jour il a recouvré et conservé, jusqu'à présent, le calme et la tranquillité d'esprit, de sorte que maintenant il peut vaquer à ses occupations et à ses devoirs d'état.

6. UNE jeune personne, en proie à des douleurs rhumatismales qui ne cédaient devant aucun remède, est venue en toute confiance se recommander à St Benoît, et recevoir la bénédiction de St Maur. Après son pèlerinage, les douleurs ont disparu pendant la neuvaine. Guérie, elle est revenue demander la même grâce pour sa sœur.

7. DEUX hommes sont venus en pèlerinage d'actions de grâces. Atteints d'une maladie chronique d'estomac, ils n'ont plus ressenti de mal, grâce à la médaille dont ils ont usé avec confiance.

8. PLUSIEURS personnes sont venues apporter des ex-voto à St Benoît en reconnaissance pour diverses faveurs accordées.

Recommandations.

21 affaires spirituelles :

Un couvent de bénédictines en Angleterre demande l'érection d'une chapelle bien nécessaire; 11 conversions; 2 premières communions de protestants convertis; 7 vocations religieuses. Une pauvre mère demande la conservation morale de son fils dans l'armée.

11 affaires temporelles :

2 maisons religieuses; 2 maisons d'éducation; 4 familles; 3 entreprises.

17 malades souffrant de diverses infirmités : épilepsie, signes de folie, maladies nerveuses, etc. Une jeune personne, clouée sur son lit depuis 2 ans, implore tout particulièrement le secours de charitables prières.

14 enfants malades dont un du nom de Benoît.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

LETTRES D'ADHÉSION DE L'ÉPISCOPAT A LA LETTRE DU SAINT PÈRE AU CARDINAL GUIBERT.

LÉON XIII, on se le rappelle, avait fait entendre sa voix, alors que, tout récemment, quelque hésitation semblait se produire dans une minorité de la presse catholique, par rapport à l'adhésion pleine et entière à donner à certaines mesures prises par le Souverain Pontife. La lettre à Son Ém. le cardinal de Paris indiqua à tous la voie à suivre, rappelant que le seul maître dans l'Église est le Pape devant l'autorité duquel, même en ces matières qui n'intéressent pas directement la foi ou les mœurs, tous doivent une soumission filiale et l'obéissance la plus complète. Lorsque parut cette lettre, une espérance téméraire courut parmi les ennemis de l'Église. Ils s'imaginèrent que parmi les catholiques il y aurait quelques esprits qui, supportant difficilement la sujétion, se mettraient en contradiction contre la volonté expresse du Pape ou hésiteraient à admettre son enseignement. Mais, cette fois encore, les espérances des méchants, furent vaines. Toute la presse catholique d'abord protesta de son respect et de sa soumission pour le chef de l'Église et de sa parfaite obéissance à ses ordres et à ses désirs. Ensuite la voix de l'Épiscopat, bien plus autorisée encore, vint attester l'union des catholiques de tous les pays du monde; les pasteurs des peuples envoyèrent leurs adhésions et attestèrent ainsi l'union indissoluble qui lie tout le monde catholique à son Maître et Chef suprême.

Ce sont ces lettres des évêques, précieux documents, qu'on vient de réunir en un splendide volume, qui restera comme le monument impérissable de cette manifestation spontanée du sentiment catholique dans l'univers entier.

Comme un appendice au volume qui les réunit, le Saint-Père a voulu faire imprimer la lettre du R. P. Anderledy, vicaire général de la Compagnie de JÉSUS, dans laquelle le respectable chef d'un des Ordres les plus méritants atteste, lui aussi, l'adhésion de tous ses confrères à la déclaration pleine d'autorité du Pontife Romain.

UN SCANDALE A VIENNE.

ON parle beaucoup d'un scandale dont Vienne vient d'être le théâtre. Le peintre russe Vereschaguine expose à l'Académie des beaux-arts de Vienne la collection de ses tableaux. Parmi les toiles exposées, il y en a deux absolument offensantes pour la foi des chrétiens : une Résurrection et une Sainte-Famille.

Digitized by Google

Le scandale était tel que Son Éminence le cardinal Ganglbauer, prince-archevêque de Vienne, crut devoir intervenir, pour le faire cesser, auprès de l'archiduc Charles-Louis, qui est protecteur des beaux-arts pour l'empire austro-hongrois. Malheureusement, cette intervention est restée sans effet, et Son Éminence le cardinal Ganglbauer a dû faire publier dans le *Diœcesenblatt*, organe officiel de l'archevêché, une douloureuse protestation. Après avoir mentionné l'odieux blasphème du tableau intitulé « la Sainte Famille » inspiré par des extraits tronqués de la Sainte Écriture et basé sur de fausses interprétations de la Bible dans le sens du sieur Renan, le vénérable archevêque bénédictin ajoute : « de telles œuvres constituent une atteinte aux principes du christianisme et tendent à ébranler de la façon la plus indigne la Foi dans la Rédemption du genre humain par l'Homme-Dieu.

« Nous avons été douloureusement ému de voir ainsi ravaler ce qu'il y a de plus sacré pour un chrétien, de voir traîner dans la fange l'idéal le plus élevé du véritable art chrétien. Aussi, en notre qualité d'évêque, nous avons cru devoir faire des démarches pour que cette exhibition cesse et ne scandalise plus les sentiments les plus intimes des catholiques. Mais nos démarches n'ont eu d'autre résultat, à notre très grande confusion, que de servir, dans diverses feuilles publiques, à des réclames éhontées pour ces tableaux blasphématoires. Aussi il ne nous reste qu'à protester de la façon et dans la forme la plus solennelle contre la composition de ces tableaux et leur exhibition, qui constituent une indignité contre le christianisme ; car, en notre qualité d'évêque, nous avons assumé par un serment solennel le devoir rigoureux d'enseigner non seulement notre sainte religion catholique, mais aussi de la défendre de toutes nos forces contre n'importe quelle attaque.

« Nous mettons en garde les fidèles, leur faisant défense de visiter cette exhibition et de s'associer ainsi à ce scandale blasphématoire et à l'outrage fait au divin Rédempteur, par l'exhibition de ces tableaux dans notre catholique Vienne. Il ne nous reste qu'à faire, au nom de tous nos diocésains, hautement amende honorable pour des scandales et des ignominies pareils.

Vienne, le 8 novembre 1885.

✠ CÉLESTIN-JOSEPH, cardinal GANGLBAUER,
prince archevêque. »

La *Gazette de Vienne*, organe officiel de l'empire d'Autriche, reproduit cette protestation solennelle. Il est bon, il est réconfortant que l'Archevêque de Vienne ait élevé si hautement sa voix, et ait crié à cette influence occulte : *non licet tibi.* — L'éminent prélat a ainsi démontré à certains cercles que le respect humain tourne en lâcheté quand on voit la corruption s'étendre, grâce aux connivences les plus coupables. Tous les catholiques

Digitized by Google

lui en seront reconnaissants, et ils s'associeront non pas seulement à Vienne mais en tout pays où seront connus ces outrages, à l'acte de réparation solennelle que propose le Cardinal Ganglbauer.

LE CENTENAIRE DE SAINT PHILIPPE BENIZI DE L'ORDRE DES SERVITES DE MARIE.

APRÈS le centenaire de saint Grégoire VII, l'indomptable champion de la liberté de l'Église, et les fêtes grandioses du millénaire des Saints Cyrille et Méthode, les Apôtres des Slaves, est venu un autre anniversaire célébré avec une grande pompe partout où les Servites ont des couvents ; le sixième centenaire de la mort de saint Philippe Bénizi, le grand propagateur de la touchante dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

En vertu d'un indult spécial du Souverain-Pontife, la célébration du centenaire de saint Philippe pouvait être fixée dans chacun des monastères servites à l'époque que l'on jugerait la plus propice, depuis le 23 août, jour de la fête du saint, jusqu'au premier dimanche de l'Avent. En outre, il était permis de chanter la messe et les vêpres de la fête pendant trois jours consécutifs, pourvu qu'on ne fût pas empêché par une fête double de 1re classe. Grâce à ce double privilège, les villes d'Italie ont vu se succéder pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre, une série non interrompue de *triduums* solennels en l'honneur du grand apôtre des douleurs de Marie. Les relations qui nous sont venues de ces fêtes montrent qu'elles ont été partout d'une splendeur extraordinaire, qui a surpassé l'attente générale. A Florence, en particulier, la patrie du Saint, il est venu des multitudes immenses à ces solennités qui ont laissé dans tous les cœurs une impression aussi durable que bienfaisante.

L'Angleterre, elle aussi, qui depuis plus de vingt ans a le bonheur de posséder les Servites de Marie, a payé son tribut d'hommage à saint Philippe. A Bognor, dans le comté de Sussex, à Londres dans l'église des Servites, Fulham Road, il y a eu concours considérable. A Londres particulièrement les fêtes furent célébrées pendant les trois jours avec messe pontificale panégyrique, vêpres solennelles, salut et bénédiction précédés de la récitation du chapelet des Sept-Douleurs. — Des protestants aussi assistaient en nombre assez considérable : beaucoup aiment ces cérémonies du culte catholique, et ils sont toujours empressés à y venir.

D'autres fêtes, également magnifiques, ont eu lieu en Amérique, notamment à Chicago. Seuls, les Servites français n'ont pu honorer leur Père exilés qu'ils sont sur une terre étrangère.

Digitized by Google

MORT DE SON ÉM. LE CARDINAL ANTOINE-MARIE PANEBIANCO.

NOUS avons le profond regret d'apprendre que S. Ém. le cardinal Antoine-Marie Panebianco, de l'ordre des Frères Mineurs Conventuels, vient de mourir à l'âge de 77 ans. Il était né le 13 août 1808, à Terranova, près de Piazza, ville de l'intérieur de la Sicile. Il entra de bonne heure chez les religieux Mineurs Conventuels, que nous appelons les Cordeliers, à cause de la ceinture de corde qui leur ceint les reins. Là il se forma à la pratique de toutes les vertus séraphiques, la douceur, l'humilité, la pauvreté. En même temps, ses progrès dans les études théologiques le faisaient remarquer de ses supérieurs, et il acquit la réputation d'un théologien consommé. Le St-Père Pie IX l'avait distingué. Dans le consistoire du 27 septembre 1861, il créa l'humble moine cordelier cardinal de la sainte Église romaine, avec le titre de Saint-Jérôme *des Esclavons*, une des églises nationales de l'Autriche. Au consistoire du 23 décembre 1861, le nouveau cardinal reçut le titre des *Douze Saints Apôtres ;* l'église de ce nom est attenante à la maison générale des religieux Cordeliers auxquels appartenait le cardinal Panebianco.

L'Éme cardinal était secrétaire de la sainte Inquisition romaine et universelle, membre des congrégations de la Propagande, des Affaires du Rite oriental, des Rites sacrés, Indulgences et Reliques sacrées, de l'Examen des évêques et des Affaires ecclésiastiques extraordinaires. Il était, en outre, cardinal-protecteur du monastère de Saint-Jean de la ville de Bauco, de la confrérie du Très-Saint-Sacrement de Saint-Martin *di Vallecorsa*, ainsi que de la commune de Bauco.

Le cardinal Panebianco était le premier cardinal de l'ordre des Prêtres ; le cardinal-doyen, l'Ém. cardinal Sacconi, de l'ordre des Cardinaux-Évêques, avait été créé dans le même consistoire que lui.

La mort du cardinal Panebianco est un deuil profond pour l'Église. Le Sacré-Collège, dont il fut une des gloires et ornements, et qui pour la cinquième fois dans l'année perd un de ses membres, a vivement ressenti cette nouvelle perte.

CORRESPONDANCE.

NOUS recevons d'un abonné une lettre pleine de sympathie à laquelle nous empruntons quelques passages pour les communiquer à nos lecteurs. Les deux idées qu'y émet notre correspondant sont belles et témoignent d'un grand zèle de sa part ; peut-être la Providence en favorisera-t-elle la réalisation.

Digitized by Google

MON RÉVÉREND PÈRE.

.....En lisant vos pages, mon Révérend Père, la pensée m'est venue de vous confier un rêve caressé depuis longtemps, à la gloire de mon cher St Benoît, rêve que mes ressources personnelles ne me permettent pas de réaliser. Le Bon Dieu veut bien se servir de moi pour répandre la médaille de notre B. Père, surtout dans les missions, ou plutôt la connaissance et l'estime de cette médaille, car il m'est impossible d'en envoyer à proportion des besoins de nos missionnaires. Si quelques personnes, obligées à témoigner de la reconnaissance à St Benoît pour les grâces reçues, voulaient bien m'aider dans cette œuvre, lui-même à son tour les en récompenserait par de nouvelles faveurs. Que demande-t-il, en effet, sinon de consoler encore les âmes, d'en arracher beaucoup au démon, pour les donner à Dieu ?... Mais ce n'est pas tout encore, mon Révérend Père. Envoyer des médailles, c'est fort bien, mais encore faut-il que les missionnaires et leurs chrétiens sachent la vertu de ce pieux objet, et tout ce qu'ils peuvent attendre de la protection de la croix et du grand Saint qu'elle représente. Il faudrait donc pouvoir accompagner chaque envoi de médailles d'une petite brochure contenant quelques lignes sur leur mérite, sur la signification des lettres qui y sont gravées, les indulgences, quelques faits remarquables attribués à l'emploi de la médaille, la manière de s'en servir et enfin les principales circonstances où sa vertu est plus particulièrement reconnue. Quant aux faits à citer, il me paraîtrait préférable de choisir ceux qui sont arrivés dans les missions ; l'opuscule de D. Guéranger en cite quelques-uns ; la traduction de M. d'Avrainville en raconte d'autres ; on en trouve deux dans les missions catholiques ; des missionnaires m'en ont raconté d'autres ; puisque c'est surtout aux missions que serait destiné le petit travail que je rêve, ces faits auraient plus de poids pour faire apprécier la chère médaille.

J'aurais voulu obtenir qu'un des deux opuscules déjà existants pût être traduit et imprimé dans les différentes missions qui ont des imprimeries (Madagascar, le Maduré, la Chine, Beyrouth, etc.) afin d'être mis entre les mains des fidèles indigènes qui se seraient certainement pris d'une tendre dévotion pour un Saint si bon et si puissant et auraient recouru à sa médaille en toute occasion ; mais ce serait des frais immenses auxquels je ne puis penser. Mais du moins, je voudrais mettre aux mains des missionnaires la petite brochure projetée, et par eux les chrétiens sauraient ce qu'ils peuvent obtenir par St Benoît. N'est-ce pas dans ces malheureux pays où le démon règne en tyran qu'il faudrait lui opposer St Benoît, pour ruiner son empire et fortifier et consoler les fidèles ?

.....Les âmes qui aiment St Benoît voudront peut-être m'aider à répandre son culte dans les missions, par l'impression et la diffusion de ces quelques pages.

...Les petites feuilles volantes relatives à la médaille sont trop incomplètes pour pouvoir le remplacer. J'en ai eu plusieurs, imprimées en plu-

Digitized by Google

sieurs endroits ; pas une ne remplit le but que je désire. La médaille par elle-même a beaucoup d'efficacité, mais elle sera à peu près inutile entre les mains de celui qui ne sait pas tout ce qu'il peut obtenir par son moyen...

Veuillez me pardonner, mon Révérend Père, si j'ajoute encore un mot. Je suis en correspondance très suivie avec une Religieuse française de Hong-Kong qui a obtenu beaucoup de faveurs par le canal de St Benoît. Mgr Chausse, Mgr Foucard et beaucoup de missionnaires de Chine chassés par la persécution ont passé de longs mois à Hong-Kong. Je sais que la Sœur Paule de la Croix a insinué à Mgr Chausse, vic. apostolique à Canton, de prendre St Benoît comme protecteur spécial de sa difficile mission. Une tentative du même genre a été faite près de Mgr Foucard, vic. apost. du Kouang-Si. Le moyen le plus sûr pour mettre ces vénérables Évêques en mesure de réaliser cette pensée, serait de leur fournir les ressources nécessaires pour élever une chapelle en l'honneur de St Benoît dans chaque vicariat. C'est pour le coup que le démon serait obligé de quitter la place ! Par la protection de notre B. Père, que de mauvais vouloirs seraient stériles, que de persécutions, d'obstacles, d'oppositions seraient sans effet ! Que de consolations pour les missionnaires et leurs fidèles ! Y en a-t-il qui aient plus besoin d'être assistés d'en haut, consolés et affermis dans la foi ? Leurs souffrances méritent bien et appellent un secours aussi puissant. A. M.

COMME appendice à cette lettre, nous croyons intéressant de rapporter ici un nouveau fait attribué à l'intervention de notre bienheureux Père saint Benoît, et arrivé dans les régions non encore éclairées par la vraie foi. Nous l'empruntons à la revue flamande: *De Bode van den H. Franciscus van Assisie*, n° 12, 15 juillet 1885.

Extrait d'une lettre du R. P. Benjamin, missionnaire apostolique en Chine.

..... Parmi ceux qui étaient venus à l'enterrement du vieux catéchiste, se trouvait un chrétien dont la mère, autrefois très méchante et idolâtre obstinée, avait été au sein de sa famille un véritable instrument de Satan. Elle avait fait tout ce qui était possible pour amener son mari à renoncer au vrai Dieu et avait enfin réussi, la persécution aidant, à le faire apostasier avec les autres membres de sa famille qui professaient la religion chrétienne. Aussi n'épargna-t-elle rien pour communiquer à ses enfants et petits-enfants la haine du vrai Dieu et de sa religion. Elle s'était particulièrement attaché l'aîné de ses petits-fils auquel elle avait inspiré son animosité contre tout ce qui touche au nom chrétien, au point qu'il promit d'extirper la secte maudite, aussitôt qu'il aurait passé ses examens et obtenu la charge de mandarin, qu'il ambitionnait. Ces mauvaises dispositions ne firent qu'augmenter avec les années, d'autant plus qu'une prospérité toujours croissante semblait être pour cette famille la récompense de leur zèle.

Digitized by Google

L'année des examens était arrivée: le petit-fils, déjà marié et père de famille, était richement établi: il était très instruit et bien préparé : il s'attendait à un brillant succès. La première épreuve fut satisfaisante et tout permettait d'espérer qu'il réussirait aussi dans les autres. En attendant, il rentra dans sa famille : il n'y était pas d'une heure qu'une fièvre violente le prit: c'était le typhus. On appela les médecins, on eut recours aux idoles, on ne négligea rien pour exciter le zèle des uns et gagner la faveur des autres ; mais tout fut en vain : il mourut au bout de six jours. Deux jours après sa femme et deux de ses enfants le suivirent au tombeau. La désolation du père et de la mère furent extrêmes et aucune considération humaine ne put la modérer.

C'est ce moment que la grâce de Dieu attendait pour faire sentir son action dans le cœur de ces malheureux plus faibles que méchants. Le père apostat n'eut plus de paix ni de repos. Une nuit qu'il ne put trouver le sommeil, le néant des biens terrestres se montra vivement aux yeux de son esprit, il reconnut dans la terrible épreuve qui venait de l'atteindre la main de Dieu qui le punissait de sa trahison, et à l'instant même, il rompit avec le démon et prit la résolution de redevenir chrétien. Le matin une scène in descriptible se passa dans la maison : quand la vieille mère entendit la déclaration de son fils, elle se jeta sur lui comme une lionne en fureur et vomit les plus horribles blasphèmes contre notre Dieu et notre sainte Religion : mais le fils resta inébranlable dans sa résolution. La mère pour se venger lui assigna à lui et à sa famille la partie antérieure de la maison, que jusque-là ils avaient habitée ensemble et se réserva les meilleurs et les plus beaux appartements. Elle ne voulut plus s'asseoir à la table de son fils et ne l'admit plus à la sienne. Elle fuyait les chrétiens comme des pestiférés. Quand le missionnaire venait faire sa visite annuelle à la famille, la vieille mère était dans un état d'exaspération extraordinaire, elle multipliait ses pratiques superstitieuses et avait soin de dresser un trône plus haut que ne l'était l'autel où était placé le crucifix pour élever ainsi son idole au-dessus du Christ. Tandis qu'on célébrait la sainte Messe dans la maison, elle faisait un vacarme infernal surtout pendant la consécration, adorait ses faux dieux à haute voix et lançait des fusées et des pétards croyant ainsi faire insulte au Dieu des chrétiens.

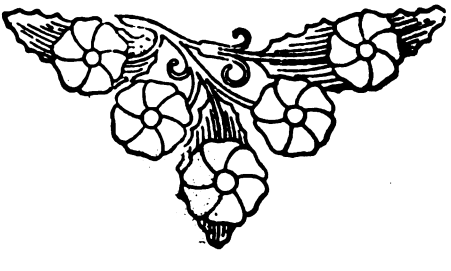
Le fils vint un jour me trouver et me fit part de ses chagrins. Il déplorait non pas tant les difficultés qu'elle lui suscitait que l'obstination et l'aveuglement de sa mère qu'il croyait incurables. Il m'engagea cependant à aller passer quelques jours chez lui. Je le lui promis et lui donnant une médaille de saint Benoît je lui recommandai de la remettre à sa mère ou tout au moins de la placer dans son lit: je lui assurai que Dieu lui viendrait en aide et délivrerait sa mère des assauts du démon. Le malin esprit, en effet, la tourmentait souvent : elle jetait parfois des cris, comme si on voulait

Digitized by Google

l'étrangler et quand on lui en demandait la cause, elle répondait que le démon était venu la maltraiter et elle montrait les contusions et les meurtrissures qui lui étaient restées des coups que son cruel tyran lui avait infligés.

Dès qu'on fut parvenu à faire accepter la médaille par la vieille mère, on vint m'avertir. Je me rendis à la maison où je demandai aussitôt à être introduit auprès d'elle pour la saluer. On alla l'avertir et elle vint elle-même me présenter ses respects. C'était un premier effet de la grâce qui opérait déjà dans cette âme si longtemps rebelle. Je m'accordai facilement avec elle et au grand étonnement de toute la famille, elle me permit de dresser mon autel dans la plus belle de ses chambres.

Après cette première entrevue, le fils la ramena chez elle et la supplia encore une fois de se convertir. Elle le promit, mais pour plus tard, quand elle aurait soixante-dix ans: elle en avait soixante-huit. Fort de cette première concession le fils insista et fit tant qu'elle céda et vint me demander la grâce du saint Baptême. Elle fit son abjuration et reçut le sacrement de la régénération au milieu des manifestations les plus touchantes de la joie et de la reconnaissance de toute la famille : après cela, je lui administrai la Confirmation à elle et à trois de ses petits-enfants. A mon départ, j'emportai son idole et les autres objets de sa superstition et lui laissai une médaille du Sacré-Cœur de Jésus, en priant ce cœur brûlant d'amour qu'il voulût bien achever l'œuvre que sa grâce avait daigné commencer au moyen de la médaille de son grand serviteur Benoit.



Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1885-86. — N° 11. — 21 Janvier.

PROPRE DU TEMPS.

LA SEPTUAGÉSIME.

LE temps de la Septuagésime se compose de trois semaines, destinées à servir de préparation au saint temps du Carême. Suivant le mouvement du cycle pascal, la Septuagésime peut s'ouvrir dès le 18 janvier, fête de la première chaire de saint Pierre ; mais jamais elle ne tarde au delà du 22 février, fête de la seconde chaire du prince des apôtres. C'est pourquoi on appelle ces deux fêtes les *Clefs de la Septuagésime.*

Le caractère de ces trois semaines tient le milieu entre les sombres teintes du Carême et les douces clartés de la saison de Noël. Les ornements sont de couleur violette ; mais les ministres sacrés conservent la dalmatique et la tunique jusqu'au mercredi après la Quinquagésime. Le *Gloria in excelsis* est supprimé ; mais surtout l'*alleluia*, ce cri des habitants de la Jérusalem céleste est suspendu entièrement, même aux plus grandes fêtes, depuis la Septuagésime jusqu'au Samedi-Saint. Au commencement des vêpres et des autres heures de l'office, on le remplace par les paroles : *Laus tibi, Domine, Rex æternæ gloriæ*, louange à vous, Seigneur, Roi de l'éternelle gloire ; à la messe, après le graduel, on chante plusieurs versets se suivant sans répétitions, et désignés sous le nom de *Trait.*

Le nom de Septuagésime signifie le LXXe jour. Ce n'est pas toutefois le nombre exact des jours qui nous séparent de la Pâque. Mais le premier dimanche du Carême se trouvant désigné de toute antiquité dans le langage de l'Église sous la dénomination de Quadragésime (XL), on a donné, en remontant, le nom de Quinquagésime (L), Sexagésime (LX) et Septuagésime, aux trois dimanches ajoutés après coup pour former comme une sorte de prélude aux rigueurs de la sainte Quarantaine.

Le but de l'Église dans l'institution de la Septuagésime est de préparer nos cœurs, par une componction salutaire, à bien profiter du temps de grâce et de salut qui va s'ouvrir prochainement. Lorsque nous songeons au bienfait de l'Incarnation, nous sommes parfois tentés de nous complaire exclusivement dans la contemplation d'un Dieu honorant notre nature jusqu'à se l'unir dans l'unité de personne. Or, dans l'état des choses tel que l'a fait le péché, JÉSUS n'est pas venu seulement pour être notre Emmanuel, le *Dieu avec nous ;* il est descendu des cieux pour être notre Médecin, notre

Digitized by Google

Rédempteur. Bientôt nous le verrons entreprendre l'œuvre de notre guérison et de notre rachat sur l'autel de la Croix. Il importe que nos yeux soient ouverts pour saisir la grandeur d'un tel bienfait ; et dans ce but, nous n'avons rien de mieux à faire que de sonder la profondeur de nos plaies, que de nous rappeler notre condition d'exilés et de captifs. Le nom même de Septuagésime, renferme un nombre qui, dans le langage mystérieux des divines Écritures, signifie l'exil et les douleurs du pèlerinage.

Il en coûte à notre cœur de nous séparer du tableau ravissant que Noël avait fait briller à nos yeux. Pauvres fils d'Adam, gémissant sous le joug pesant, châtiment de l'humanité coupable depuis qu'elle s'est vu chasser du séjour de délices, nous errions sur la terre, désormais condamnés à un travail pénible et ingrat, lorsqu'une nuit, la voix des Anges a retenti à nos oreilles sur les plaines de Bethléem. Charmés par la céleste harmonie, nous avons un moment levé la tête dans un frémissement d'espérance et de joie, et laissé pour quelques instants l'instrument de notre travail. Hélas ! ce n'était qu'une vision d'un moment, vision qu'on ne saurait appeler trompeuse, mais dont l'accomplissement doit encore se faire attendre. Reprends donc ta marche, ô pauvre fils d'Adam, recommence ton travail, redonne libre cours à tes soupirs et à tes larmes, mais conserve dans ton cœur l'espérance : un enfant t'est né à Bethléem ; un Sauveur va mourir pour toi sur le Calvaire !

Digitized by Google

PROPRE DES SAINTS.

SAINT VINCENT, DIACRE ET MARTYR. (XXII JANVIER.)

L'ÉGLISE d'Espagne députe aujourd'hui près de la Crèche du Sauveur le plus célèbre et le plus universellement vénéré de ses martyrs, Vincent, l'archidiacre de Sarragosse, cette ville que Prudence appelle « la mère et la patrie des martyrs (1). »

L'Église honore d'un culte particulier trois grands diacres martyrs : Étienne, que nous avons salué sur le cycle au lendemain même de la nativité du Sauveur ; Laurent qui nous apparaîtra sous les feux d'août, et Vincent, celui que nous acclamons aujourd'hui. Or, il est remarquable que les noms mêmes des trois généreux athlètes expriment d'une façon prophétique le triomphe qui suit le combat. Étienne signifie *couronne ;* Laurent nous rappelle les *lauriers* de la victoire, et le nom de Vincent est un nom de *vainqueur.*

Cette coïncidence significative recèle une vérité profonde et mystérieuse. Le CHRIST avait dit : « Que celui qui me sert, me suive. » Et encore : « Père, je veux que là où je suis, se trouve aussi mon ministre ; » paroles que l'Église dans ses chants applique aux saints martyrs. Or, le diacre est d'une façon spéciale, dans l'Ordre de la sainte hiérarchie, le ministre du CHRIST et de son corps : son nom même rappelle cette qualité de *serviteur.* Héritier des lévites de l'ancienne alliance, c'est à lui qu'incombe la charge glorieuse d'entourer le tabernacle mystique, qui est l'Église du CHRIST. Il doit donc être fort, pour prendre place parmi ces « sept colonnes éclatantes de blancheur (2), » qui assistent l'évêque et l'Église son épouse. Il doit être fort pour défendre les mystères adorables et les trésors sacrés dont il est établi le dispensateur. Aussi le Pontife qui l'établit, lui confère-t-il par l'imposition des mains l'Esprit qui doit le rendre invincible contre l'ennemi

1. *Peristephanon*, hymn. 4, stroph. 19.
2. Minister altaris Dei, septem ex columnis lacteis. (Prudent. *Peristephanon*, Hymn. 5, stroph. 8.)

Digitized by Google

et toutes ses suggestions ; et les prescriptions saintes qui règlent les fonctions du diacre à la messe, nous le montrent comme devant toujours se trouver libre et dégagé, pour prêter au sacrificateur un aide efficace et veiller à ce que rien d'impur n'approche des mystères trois fois saints.

Parmi les trois grandes gloires de l'ordre lévitique que nous venons de signaler, Étienne nous apparaît comme dans une sphère à part : tout, dans le récit de ses actes, est noblesse, force, pureté. Mais Laurent et Vincent ont des traits communs qui les rapprochent davantage de nous. Tous les deux, au milieu des supplices, savent unir à la patience la plus héroïque cette joie qui va jusqu'à l'ironie, et nous offrent le type le plus accompli du fier Romain, transfiguré mais non amoindri par le christianisme. L'un comme l'autre se montre, en véritable diacre, accompagné du Pontifie qui l'a choisi et dont Dieu n'a pas voulu le séparer dans l'action du sacrifice suprême.

Vincent fut fait prisonnier avec son évêque, Valère de Sarragosse, qui, après avoir fortifié son âme encore jeune par le pain de la doctrine et l'huile de la foi (1), l'avait ensuite élevé à la dignité d'Archidiacre. Par ordre du Préfet Dacien, les deux nobles victimes durent faire, chargées de chaînes, le long trajet qui sépare Sarragosse de Valence. Le juge impie espérait venir plus facilement à bout de leur constance, après de si grandes fatigues endurées dès le commencement de la procédure. Lorsque le Pontife et son diacre parurent enfin devant lui, il les exhorta par des paroles trompeuses à donner l'exemple de la soumission aux décrets des empereurs ; il conjura surtout Vincent d'avoir pitié de sa jeunesse, de sa noblesse, de sa beauté, que son opiniâtreté à professer la foi chrétienne allaient rendre inutiles.

Le vieil évêque écoutait en silence ; il ne manquait pas de savoir, mais il était homme d'une grande simplicité et la difficulté qu'il éprouvait dans l'usage de la parole, l'avait porté à choisir Vincent comme l'interprète habituel des enseignements qu'il destinait à son peuple. Celui-ci, témoin du silence du vieillard, ne put supporter plus longtemps les insultes du tyran contre la foi du CHRIST. « Père, dit-il à Valère, si vous le permettez, je vais essayer de répondre au juge. » Le bienheureux Valère lui dit : « Fils bien-aimé, je t'ai déjà confié le soin d'annoncer la parole de Dieu ; dans cette circonstance solennelle, je te charge également de défendre les intérêts de la foi pour laquelle nous nous trouvons ici (2). »

Fort de la bénédiction de son Pontife, le jeune diacre fait connaître au juge sa résolution, dans un langage dont la franchise ne saurait demeurer longtemps sans récompense. Dacien condamne à l'exil le vieillard rebelle aux injonctions impériales ; il se défait sans peine de cette proie, trop débile à ses yeux : mais Vincent est fort, armé de tous les charmes de la jeunesse

1. Fideique olivo unctus. (Prudent. Ibid. Hymn. 4, stroph. 26.)

2. Si jubes, Pater, responsis judicem aggrediar... Dudum, fili carissime,... sed et nunc pro fide pro qua adstamus, responsa committo. (Acta. ap. D. Ruinart, ed. Ratisbon. 1859, p. 401, n. 4.

Digitized by Google

et de la beauté [1] ; c'est sur lui qu'il va concentrer tous ses moyens d'attaque. Pour préluder aux tourments, dont il prévoit la nécessité, le juge inique fait étendre le lévite sur le chevalet. « Eh bien! Vincent, s'écrie-t-il, que dis-tu? Où en est ton misérable corps? » Et le martyr, fortifié par la présence de son Dieu, répond le visage plein de joie :

« C'est là ce que j'ai toujours souhaité, ce que j'ai appelé de tous mes vœux. Dacien, crois-moi, aujourd'hui tu agis envers moi en véritable ami [2]. » Le tyran indigné ordonne aux bourreaux de redoubler d'efforts ; bientôt leurs ongles de fer mettent à nu le foie et les entrailles du soldat de Dieu. Et cependant celui-ci triomphant et plein de sérénité, leur reproche de manquer de cœur et de force pour le tourmenter. Dacien n'y tient plus; sous l'empire du démon qui le possède, il s'en prend aux malheureux instruments de sa cruauté et frappe sur les bourreaux eux-mêmes à coups redoublés de verges et de bâtons. « Quoi donc, Dacien, dit le Martyr étendu sur son chevalet, voilà que tu me venges toi-même de tes ministres! » Mais tous les efforts du tyran furent vains : les exécuteurs étaient hors d'haleine, et il lui fallut encore subir les reproches de Vincent qui l'invitait à se mettre lui-même à l'œuvre pour le torturer.

Après quelques moments de relâche et de nouvelles manœuvres tentées pour vaincre la constance du héros et le porter à livrer les livres sacrés, Dacien ordonne de procéder à ce qu'il appelle « une question en forme » [3]. On apprête le feu, les lames ardentes, le lit de fer aux barreaux en forme de scie et tout rempli de pointes. Le saint lévite s'avance avec joie prévenant presque ses bourreaux dans sa sublime ardeur et leur reprochant leurs retards. L'intrépide athlète monte fièrement comme à un siège d'honneur sur cet horrible instrument de supplice; aux souffrances intolérables que lui cause le feu allumé sous le lit de fer, viennent s'ajouter mille autres tortures imaginées par le savoir raffiné des exécuteurs : et Vincent reste immobile; les yeux constamment élevés au ciel, il prie Dieu d'achever son œuvre. Ainsi, le feu ne fait que l'affermir davantage et vient donner sa dernière perfection à cette excellente terre, destinée à briller comme un vase d'honneur dans la maison du Père céleste.

A la suite de cet affreux supplice, le juge exaspéré s'avoue vaincu; il lui tarde de dérober au peuple cet objet de sa honte et de sa confusion. Par son ordre, le serviteur du CHRIST est jeté au fond d'une obscure prison: on étend ses membres couverts de plaies sur le sol humide du cachot, semé de tessons dont les pointes cruelles entrent sans peine dans la chair innocente du Martyr; enfin, on a recours aux ceps de bois pour emprisonner ses pieds et redoubler ses souffrances.

O prodige ! tandis que Dacien attend avec impatience la mort de sa

1. Quem et nobilitas generis et decor commendat gratissimae juventutis. (Ibid. n. 3.)
2. Hoc est quod semper optavi... Nemo mihi amicior. (Ibid. n. 5.)
3. Transferatur hic ad legitimam quaestionem. (Acta, ap. Ruinar. p. 403, n. 7.)

Digitized by Google

victime, soudain la sombre prison s'illumine des clartés célestes; les chants angéliques retentissent sous les voûtes silencieuses; les pointes meurtrières se changent en fleurs aux riches couleurs et au parfum pénétrant; les entraves s'ouvrant d'elles-mêmes laissent en liberté les pieds du Saint qui s'avance vers les chœurs des anges et chante avec eux les louanges du Créateur. Telle est la puissance de ces accents, telle la clarté éblouissante de cette lumière d'en haut, qu'à travers les fentes de la porte les gardes en sont frappés de stupeur et confessent bientôt eux-mêmes celui que Vincent adore.

Cette nouvelle met le comble à la honte et au désespoir de Dacien; il ne peut s'empêcher d'en pleurer de rage. Il ne lui reste plus qu'un expédient à tenter. Il ordonne d'étendre le Martyr sur un lit de repos, ne voulant pas lui laisser la gloire de mourir dans les supplices. Aussitôt les fidèles accourent en foule pour prodiguer au glorieux athlète les témoignages de leur vénération et de leur amour. Leurs mains pieuses l'aident à le placer sur le lit doux et agréable préparé par leur tendresse. Ils sèchent les plaies encore sanglantes; ils baisent les cicatrices des ongles de fer, et recueillent le sang qui s'échappe des blessures avec le même soin jaloux que mettait naguères le jeune diacre à veiller sur le dépôt précieux du sang de la Victime adorable.

Mais celui-ci ne survécut pas longtemps à ce commencement de soulagement; dès qu'il n'y avait plus matière à de nouveaux triomphes, il ne lui restait qu'à souhaiter la délivrance de son âme : bientôt, en effet, une mort précieuse vint mettre le terme à son rude et glorieux combat. En dépit des efforts suprêmes du Préfet Dacien pour faire disparaître le corps du Martyr, Dieu par plusieurs prodiges, sut préserver ce gage si cher aux chrétiens. Ceux-ci étant parvenus à le retrouver, l'ensevelirent en pleurant dans une petite basilique, en attendant que la paix rendue à l'Église permît d'élever sous les murs de Valence un temple digne d'abriter un si inestimable trésor.

Le culte du grand Diacre espagnol se répandit promptement et devint particulièrement célèbre dans les églises des Gaules. Plusieurs cathédrales insignes furent placées sous son vocable; mais le monument le plus remarquable élevé en son honneur dans nos contrées fut la grande abbaye fondée à Paris par le roi Childebert, et qui, sous le nom de Saint-Germain-des-Prés, devint au commencement du XVIIe siècle, le Chef-lieu de la Congrégation bénédictine de Saint-Maur.

Digitized by Google

LA VISION DE SAINT BENOIT (1).

NOUS touchons au terme de la carrière terrestre du grand serviteur de Dieu.

Le Seigneur illustra ses derniers jours par une vision mémorable que certains auteurs ont été jusqu'à prendre pour une anticipation de la vision béatifique.

Un jour, dit le pape-biographe, vers la fin de son livre sur saint Benoît, Servandus, diacre et abbé du monastère que le patrice Libère avait jadis fondé en Campanie, vint visiter le Saint.

Il allait souvent au Mont-Cassin ; car il aimait à subir la douce influence de cet homme dont la doctrine était pleine de grâce céleste. Alors, ils échangeaient entre eux des paroles de vie, et goûtaient, au moins par un brûlant désir, sinon encore en réalité, les aliments spirituels et suaves de la céleste patrie.

Le soir étant venu, il fallut songer au repos. Saint Benoît se retira dans la partie supérieure de sa tour, dont Servandus occupait le rez-de-chaussée ; un escalier reliait les deux étages. Quant aux disciples des deux abbés, ils prenaient leur repos dans un bâtiment plus vaste, situé à proximité de la tour.

Benoît, l'homme de Dieu, tandis que les frères dormaient encore, veillait, attendant l'heure de la prière commune de la nuit.

Il se trouvait près de la fenêtre et priait le Tout-Puissant tenant les yeux fixés au ciel.

Soudain, une lumière éclatante parut au firmament ; elle se répandit tout alentour avec une telle puissance qu'elle mit en fuite les ténèbres épaisses de la nuit, brillant d'un plus vif éclat que la lumière du jour.

Mais, chose plus merveilleuse encore, le Saint vit dans cette prodigieuse lumière le monde tout entier se présenter à ses yeux, comme s'il s'était rassemblé dans un seul rayon de soleil.

Et, tandis qu'il tenait les yeux fixés attentivement sur cette lumière si extraordinaire, il aperçut tout à coup l'âme de l'évêque de Capoue, saint Germain, que les anges transportaient au paradis.

Saint Benoît ne voulait point être seul témoin de ce miracle. Vite

1. A cet endroit de la vie du saint Patriarche, et avant le récit de la vision, devrait se placer le charmant épisode du *dernier colloque* de saint Benoît avec sa sœur sainte Scholastique. Mais, devançant l'enchaînement chronologique, nous l'avons donné dès les premières pages de ce recueil. — Voir T. I, p. 16.

Digitized by Google

il appelle Servandus ; il l'appelle de son nom, par deux et trois fois, en élevant fortement la voix.

Celui-ci accourt tout ému : il ne sait que penser de ces cris, de ces appels insolites d'un homme aussi saint. Il monte, regarde, et voit encore un faible reste de la lumière d'en-haut.

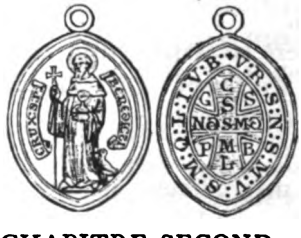
Benoît alors, tandis que l'abbé s'étonne ébahi, lui raconte exactement tout ce qui s'est passé.

A l'heure même, il fait dire à Théoprobe, homme pieux du bourg de Cassin, d'envoyer cette même nuit un messager à Capoue pour prendre des nouvelles de l'évêque Germain et les lui rapporter.

Germain était mort; l'envoyé l'apprit à son arrivée. Il s'informa de tous les détails, et il devint manifeste que l'évêque avait quitté cette terre au moment même où l'homme de Dieu Benoît avait été témoin de son passage.

Et si l'on se demandait, comme le fait le disciple de saint Grégoire, comment il se put faire que le monde si vaste se trouvât réuni dans un petit rayon de soleil, nous répondrons avec le saint Pape, que pour l'âme qui jouit de la vue de son Créateur, toute créature, quelle qu'elle soit, devient misérable et petite.

LA MÉDAILLE DE SAINT BENOIT.



CHAPITRE SECOND.

Effets de la Médaille de saint Benoit. (Fin.)

N homme de notre connaissance, rapporte dom Guéranger, se trouvait, en octobre 1858, dans une commune du département de la Vienne. Dans une réunion d'amis à laquelle il prenait part, on vint à parler des tables tournantes, et on relata les succès que plusieurs des personnes présentes avaient obtenus l'année précédente dans ce genre d'expériences. A la suite de cette conversation, qui trouva quelques incrédules, il fut convenu que l'on se réunirait le lendemain à midi, pour donner une séance. Malgré

Digitized by Google

quelque scrupule chez plusieurs, tous se rendirent à l'heure dite, et l'on se mit hardiment à l'œuvre, en observant exactement les conditions d'usage. Après deux longues heures d'essai, tout espoir de succès s'évanouit, et les amis allaient se séparer, cherchant à deviner la cause de ce mutisme inaccoutumé. Mlle X***, qui avait fait partie de ce cercle, émit l'opinion que les Médailles qu'elle portait sur elle, notamment celles de saint Benoît, pouvaient bien n'avoir pas été étrangères à la déconvenue. On convint alors d'une autre séance pour le lendemain soir à huit heures. Cette fois, Mlle X***, qui avait laissé chez elle toutes ses médailles, ne voulut pas, ainsi démunie, prendre une part active à l'opération, et elle se tint constamment à l'écart dans un coin du salon. Au bout d'une demi-heure au plus, certains frémissements se firent sentir; ils furent suivis de craquements dans la table, ce qui fit prévoir que bientôt elle allait remuer d'elle-même. Un *medium* convint que lorsqu'elle voudrait parler, elle frapperait avec un de ses pieds deux coups pour *oui*, et un pour *non*. En effet, elle ne tarda pas à s'enlever, à la grande satisfaction des assistants, et l'on se mit à l'interroger, d'abord sur des sujets frivoles, puis sur son silence de la veille. « Pourquoi n'as-tu pas voulu répondre hier? Est-ce parce que Mlle X*** avait sa médaille de la Sainte Vierge? — Non. — Est-ce parce qu'elle avait celle de saint Benoît? — Oui (deux coups très forts). — La médaille de la Sainte Vierge ne t'aurait donc pas empêché de venir? — Non. » Il est à remarquer qu'en effet presque tous les assistants portaient sur eux des médailles de la Sainte Vierge et des scapulaires [1]. On passa à d'autres questions. « Comment t'appelles-tu? » La table s'arrêtant alors, comme il était convenu, sur les lettres de l'alphabet correspondant à celles des mots qu'elle devait exprimer, indiqua successivement : S. A. T. Ces lettres ne laissaient plus de doute, et chacun devina Satan, avant que la table eût achevé le mot. Plusieurs personnes quittèrent alors le cercle avec effroi; quelques autres, plus hardies, continuèrent les interrogations. On adressa à la table diverses questions religieuses ou scientifiques, sur lesquelles elle garda un complet silence; deux fois elle se renversa complètement par un mouvement spontané, après quoi elle recommença à tourner. Quelqu'un lui dit : « Voudras-tu revenir demain? » Sur sa réponse affirmative, la même personne demanda l'heure : la table frappa douze coups. « Est-ce midi? — Non. — Minuit? — Oui. » Ces réponses, jointes à beaucoup d'autres qu'il serait trop long de rapporter ici, firent une vive impression sur les

1. Quelques personnes ont paru étonnées de ce que, dans la circonstance que nous rapportons, Dieu ait voulu agir par le moyen de la médaille de saint Benoît plutôt que par celle de la Sainte Vierge. Elles n'ont pas considéré que ce raisonnement irait à anéantir le recours aux Saints, puisque la Sainte Vierge exerce un pouvoir incontestablement plus étendu que celui de tous les Saints ensemble. Il serait à propos que ces personnes comprissent que Dieu lui-même nous accordant souvent par Marie des faveurs que nous lui avions demandées sans être exaucé, Marie daigne aussi trouver bon que nous obtenions par les Saints des secours qu'il ne dépendrait que d'elle de nous accorder. *(Note de dom Guéranger.)*

Digitized by Google

assistants, auxquels le doute fut enlevé quant à la nature de l'agent mystérieux qui s'explique par les tables tournantes. Chacun se retira en se promettant de porter désormais sur soi la médaille de saint Benoît.

A Rennes, une maison qui était à la fois café et billard était habitée et dirigée par un ménage chrétien. Dans ces dernières années, d'étranges symptômes de la présence des démons s'y firent sentir. Alors même qu'il n'y avait personne au billard, des bruits et des voix imitaient une nombreuse assemblée de joueurs; les meubles changeaient de place dans la maison sans que personne y portât la main, les portes s'ouvraient et se refermaient, et un bruit extraordinaire se produisait dans les lits des diverses chambres. Une nuit de Noël, la servante étant montée à sa mansarde pour s'habiller avant de se rendre à la Messe de minuit, trouva cette pièce remplie d'une épaisse fumée au sein de laquelle s'agitait quelque chose d'insaisissable. Elle poussa un cri, sortit précipitamment et tomba sans connaissance. Les habitants de la maison étaient en proie à une terreur continuelle par suite de ces étranges phénomènes. Ils avaient fait dire un grand nombre de Messes pour les défunts, et réclamé les prières de l'Église pour la bénédiction des maisons infestées, et jusqu'alors le fléau n'avait pas cessé. Il n'y avait plus rien à faire que de déloger enfin de cette maison nouvellement construite et dans laquelle ils avaient espéré trouver un logement commode et agréable. Une pieuse femme parla devant eux de la médaille de saint Benoît, et les engagea à y recourir. On commença par en placer une sur chaque porte, et tout aussitôt la délivrance se fit sentir. Mais on n'avait pas songé à placer le signe du salut à l'entrée de la cave, et toute la malice des démons sembla s'y être réfugiée, tant on y entendait de bruit, et tant il s'y faisait de désordre. On y apposa aussi la médaille, et l'influence diabolique quitta enfin la maison.

Terminons ces récits instructifs en rapportant quelques traits de la protection de la Médaille à l'égard des animaux domestiques, et même des êtres inanimés, qui tous peuvent concourir au salut ou à la perte de l'homme, et pour lesquels l'Église a cru devoir consacrer des prières spéciales.

Voici un fait qui s'est passé à Tours, et dans lequel le lecteur reconnaîtra sans peine la joyeuse humeur de M. Dupont. Depuis le mois de septembre 1858, une vingtaine de poules, parfaitement installées, nourries et soignées de toutes les manières, n'avaient pas pondu un seul œuf. Six à sept d'entre elles furent tuées et ouvertes, sans que l'on trouvât en elles le moindre indice de fécondité. Le 20 février 1859, on en tuait encore une sans plus de succès. L'idée vint d'attacher une médaille de saint Benoît à l'une des murailles du poulailler. Quatre jours après, on recueille un œuf, le lendemain deux; tous les jours depuis une pondaison régulière et abondante s'établit.

Dans l'hiver de 1859 à 1860, sur trois vaches que possédait un asile de vieillards, à Paris, les religieuses chargées de diriger l'établissement avaient

Digitized by Google

le chagrin d'en avoir vu mourir deux d'une affection aux poumons ; et déjà la troisième fatiguée par une toux opiniâtre et par le manque d'appétit, menaçait de suivre les premières, si l'on ne se hâtait de l'expédier à la campagne, pour la mettre au vert. Un catholique, propagateur zélé de la Médaille, se trouvait en visite dans l'établissement ; la sœur supérieure lui fit part de ses regrets et de ses inquiétudes. Celui-ci demande si l'on avait mis dans l'étable la médaille de saint Benoît, et, apprenant qu'on n'y avait pas même songé, se fit conduire auprès de la vache malade. La pauvre bête toussait d'une manière violente, ne mangeait point, et ne donnait plus de lait. Le visiteur traça sur le front de l'animal le signe de la croix, en employant la formule inscrite sur la médaille ; il recommanda de plonger celle-ci dans un peu d'eau et de son, que l'on ferait boire tous les jours à la vache jusqu'à parfaite guérison ; enfin, avant de se retirer, il suspendit une médaille dans l'étable et indiqua certaines prières à réciter. Quelques semaines plus tard, étant allé prendre des nouvelles de la vache, il eut la satisfaction d'apprendre qu'elle était entièrement rétablie ; que dès les premiers jours qui avaient suivi l'emploi de la médaille, elle avait cessé de tousser, que l'appétit lui était revenu, et que depuis elle donnait par jour seize litres de lait au grand contentement de la maison.

Dans le trait suivant, que nous emprunterons, en l'abrégeant, à l'intéressante biographie de M. Dupont, le saint Homme est lui-même l'objet des merveilles de la médaille. Il avait dans son jardin quelques espaliers. Un jour, un de ses bons amis qui lui faisait de temps à autre visite à Tours, remarque que les arbres du voisin, en dépassant le mur, nuisaient à ses fruits. — « Vous devriez bien demander au voisin d'élaguer ses arbres, disait-il au saint Homme. » M. Dupont de répondre, en souriant, par un mouvement d'épaules. A vrai dire, il n'aurait pas eu très grand souci de son jardin. Il le tenait convenablement, comme toute sa maison. Toutefois l'intérêt qu'il avait à maintenir la fertilité de son jardin, dont les fruits étaient portés bien exactement aux pauvres, n'allait pas jusqu'à le presser de molester le voisin, et il ne paraissait pas disposé à empêcher les arbres du prochain de s'étendre au delà de leur droit. — « Ah ! lui dit son ami, vous ne prenez pas les choses comme il faut les prendre ! A votre défaut, je vais charger saint Benoît de faire la police de votre jardin. » Ce disant, l'ami prend la médaille de saint Benoît, fait le signe de la croix dans la direction des arbres envahisseurs en prononçant les paroles inscrites. Il ajoute une invocation au saint Patriarche : « Vous savez bien, disait-il, que ce qui vient dans ce jardin appartient aux pauvres ; préservez-en les fruits de tout le dommage qu'y pourraient apporter ces arbres. On était à l'automne de 1867. L'année suivante, à la même saison, l'ami constatait que plusieurs des arbres du prochain étaient morts ou paraissaient bien malades. Au printemps, les corbeaux qui sont, on le sait, mêlés à l'histoire de saint Benoît et ont une place sur sa médaille, les corbeaux, qui hantent les

Digitized by Google

cloches de Saint-Gatien, s'étaient abattus sur les arbres désignés à leur saint Patriarche et s'étaient acharnés à en briser les bourgeons, de manière à faire remarquer leur manège, se suspendant par le bec aux lanières d'écorce dont ils dépouillaient les branches et qu'ils arrachaient par grands lambeaux. M. Dupont n'hésitait pas à reconnaître l'influence de saint Benoît dans le fait des arbres de son voisin ; d'autant que ceux dont les branches ne dépassaient pas son mur semblèrent épargnés et restèrent florissants. Aussi se tenait-il désormais pour étroitement obligé de justice envers saint Benoît à donner aux pauvres tous les fruits et légumes de son jardin (1).

Pour compléter et résumer tout ce que nous avons dit touchant les effets merveilleux de la sainte Médaille, nous ne saurions mieux faire que de mettre sous les yeux du lecteur la nomenclature abrégée des grâces que nos ancêtres, d'après leur propre expérience, attribuent au pieux usage de la croix de saint Benoît : on y verra réduits en formules les exemples dont nous avons reproduit un certain nombre :

1°. La médaille soustrait à l'influence des maléfices et autres opérations diaboliques.

2°. Elle neutralise l'effet du poison.

3°. Délivre de la peste.

4°. Rend la santé à ceux qui souffrent des maladies calculeuses, des points de côté, de l'épilepsie, des pertes de sang, etc.

5°. Est d'un grand secours pour obtenir une heureuse délivrance.

6°. Protège contre la foudre et les tempêtes.

7°. Offre un remède efficace aux animaux empoisonnés ou ensorcelés, leur restitue la fécondité, permet de mener à bonne fin la fabrication du beurre et des autres choses utiles aux besoins de l'homme.

8°. Enfin et surtout, elle offre un préservatif merveilleux contre les tentations, spécialement celles qui menacent la pureté, et communique cette sainte force qui fait le chrétien vigoureux et sincère.

Mais qu'on n'oublie point que toutes ces grâces, encore que constatées fréquemment par l'expérience, ne sont pas l'effet nécessaire et immanquable de l'usage de la Médaille ; ils supposent de notre côté le repentir de nos péchés, la confiance humble et ferme, enfin et surtout la prière persévérante et soumise à l'adorable volonté de Dieu, qui doit toujours être la première condition de toute demande de ce genre. *(A continuer.)*

1. Inutile de dire que nous ne donnons pas pour miraculeux tous les faits que nous avons ci-dessus relatés. Toutefois ce sont autant de traits dans lesquels la délicatesse d'une foi intègre ne peut s'empêcher de toucher comme du doigt l'effet d'une intervention puissante et surnaturelle.

Digitized by Google

ENTRETIENS FAMILIERS SUR LA SAINTE MESSE.

La préparation à la Communion.

LE canon de la messe est terminé. Alors commence une nouvelle partie du saint sacrifice : la préparation à la communion qui n'est plus éloignée. Elle débute par l'Oraison dominicale.

De tout temps l'Oraison dominicale a été placée dans la sainte Messe ; elle se trouve dans toutes les liturgies. Du reste, elle est employée par l'Église dans toutes les occasions solennelles ; elle est pour nous un appui, c'est le gage de Notre-Seigneur lui-même qui nous a dit : Quand vous voudrez prier, dites : *Pater noster*.

L'Oraison dominicale est bien la plus belle des préparations à la communion; rien, en effet, ne convient mieux pour nous disposer à l'union avec JÉSUS-CHRIST que la prière par excellence que nous a enseignée JÉSUS-CHRIST lui-même ; elle renferme toutes les demandes que nous pouvons lui faire et nous rappelle tous les motifs de notre amour envers Dieu et envers le prochain.

Tout le peuple anciennement, en Gaule, récitait ou chantait l'Oraison dominicale avec le prêtre. Depuis bien des siècles, le prêtre la chante seul, au nom de l'assemblée qui se contente de chanter en commun la dernière demande comme récapitulation de toute la prière.

La sainte Église fait précéder le *Pater* de quelques magnifiques

Digitized by Google

paroles d'introduction, empruntées à saint Cyprien. Elle nous fait comprendre par là avec quel respect il nous faut adresser cette sublime prière à Dieu, que nous n'oserions appeler du nom de *Père* si JÉSUS-CHRIST ne nous l'avait ordonné.

La prière *Libera nos quæsumus* fait suite au *Pater*. Le prêtre la prononce à voix basse tandis que, de la main droite, il reçoit la patène que lui présente le diacre, et fait avec elle le signe de la croix; puis, il la baise et dépose la sainte Hostie dessus.

Cette prière est, pour ainsi dire, un développement du *Pater*. Elle a pour but spécial de demander la paix: paix extérieure entre les chrétiens qui sont frères, et surtout, paix intérieure de l'âme, qui est l'union de l'âme avec Dieu.

Notre-Seigneur a dit: Si en présentant ton offrande à l'autel, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère; alors tu pourras revenir et faire ton offrande. La Sainte Église entre dans la pensée de Notre-Seigneur; elle s'occupe, à ce moment important, du maintien de la paix et de la charité entre tous ses membres.

De ce moment à la communion, l'Église paraît ne songer plus qu'à la paix. Toute l'assemblée tient les yeux fixés sur l'Agneau sans tache, sur l'envoyé de paix qui fera naître la paix dans les cœurs de bonne volonté. Toutes les paroles du prêtre ne tendent plus qu'à demander la paix.

Nous voici arrivés à la fraction de l'Hostie.

Tout en prononçant la conclusion de la prière qui précède, le prêtre rompt l'Hostie sainte au-dessus du Calice, et en dépose successivement les deux parties principales sur la patène. Il en conserve un troisième fragment dans la main droite, et souhaite encore publiquement la paix aux assistants, en formant avec cette parcelle du Corps Sacré de JÉSUS-CHRIST, trois signes de croix sur son précieux Sang: car ce Sang qui coula sur la Croix rendit la paix au monde.

Puis, il laisse tomber la parcelle consacrée dans le calice, opérant la réunion des saintes espèces pour marquer qu'au moment de la Résurrection du Seigneur, son Sang fut réuni de nouveau à son Corps, en rentrant dans ses veines.

La fraction de l'Hostie a lieu en souvenir de ce que fit Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST: il rompit le pain, le bénit et le distribua à ses disciples. Le nombre des parties de l'Hostie varia parfois d'après les liturgies; mais la liturgie latine l'a depuis longtemps fixé à trois.

Digitized by Google

C'est à ce moment que résonnent au chœur les doux accents de l'*Agnus Dei.*

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous! Cette parole de saint Jean-Baptiste ne saurait venir plus à propos; c'est ainsi que l'Église va partout recherchant les plus belles choses pour les réunir dans un seul tout en cette grande action du Saint Sacrifice. Elle dit maintenant, avec le Précurseur: *Agnus Dei.* A ce moment, en effet, Notre-Seigneur est véritablement l'Agneau immolé; elle supplie par deux fois ce divin Agneau, qui a pris sur lui nos péchés, d'avoir pitié de nous, *miserere nobis.* La troisième fois elle ajoute: *dona nobis pacem*, parce que l'Eucharistie est le Sacrement de la paix, par lequel tous les fidèles se trouvent unis dans un même amour.

Aux messes des morts, le prêtre, tout occupé des âmes souffrantes pour lesquelles il offre le Saint Sacrifice, demande pour elles la véritable paix, le repos dans la paix éternelle; il remplace les mots: *miserere nobis*, par *dona eis requiem*, et la troisième fois, il ajoute *sempiternam!* donnez leur le repos éternel.

Avant de communier, le prêtre dit à voix basse trois prières de préparation immédiate, le corps légèrement penché au-dessus de l'Agneau sans tache. C'est encore la paix qui fait l'objet de la première de ses oraisons; mais la paix pour la sainte Église tout entière: le prêtre demande à Dieu de la pacifier et de l'unir toujours davantage.

Après cette première oraison, il baise l'autel, pour puiser la paix en JÉSUS-CHRIST lui-même, puis, il donne le baiser de paix au diacre qui le passe, à son tour, au sous-diacre et par celui-ci au clergé et aux fidèles. Cette cérémonie a pour but de nous enseigner la charité qui doit unir tous les cœurs à l'approche de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Elle remonte aux temps apostoliques.

Mais la paix ne se donne pas aux messes des morts, en signe de deuil et parce que l'Église ne pense alors qu'aux défunts. La même chose s'observe au Jeudi-Saint, afin de protester contre le baiser de Judas, et au Samedi-Saint, parce que ce ne fut qu'au soir de la Résurrection que JÉSUS adressa à ses disciples assemblés cette parole: *Pax vobis.* La Sainte Église est pleine de respect pour les moindres circonstances de la vie de son céleste Époux.

Le prêtre récite encore deux oraisons avant la communion. Celles qui sont aujourd'hui au Missel ne datent guère que du Xe siècle.

Primitivement, il n'y avait point de prières spéciales prescrites à cet endroit, ni au moment de l'offrande: les prières variaient suivant

Digitized by Google

les églises, et se transmettaient par tradition. Remarquons que ces prières actuelles s'adressent directement à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, tandis que les prières des premiers siècles de l'Église s'adressaient toujours au Père Éternel, par Dieu le Fils.

La première de ces prières, *Domine Jesu Christe*, contient trois demandes spéciales: d'abord, d'être délivrés de nos péchés, puis, de nous attacher toujours plus aux commandements de Dieu, enfin que nous ne soyons jamais séparés du Seigneur.

Dans la seconde oraison, *Perceptio Corporis tui*, le prêtre énumère les principaux fruits qu'il attend de la sainte Communion. Cette oraison s'emploie seule le Vendredi Saint, à la messe des présanctifiés, parce qu'il n'y est fait mention que du Corps du Seigneur et non de son précieux Sang; tout le monde sait, en effet, qu'en ce jour mémorable, où le souvenir du grand Sacrifice du Calvaire occupe exclusivement toute la pensée de l'Église, il n'y a pas de Sacrifice offert, mais une simple Communion. Cette prière peut être utilement employée par tout fidèle qui se dispose à communier.

Ces oraisons étant terminées, le prêtre dit ces paroles imitées du psaume 115: *Panem cœlestem accipiam et nomen Domini invocabo.* Quand la Sainte Église peut puiser dans les psaumes, elle le fait toujours: car c'est pour elle la véritable source, le modèle et le type de la prière.

Prenant ensuite de la main gauche les deux parties de l'Hostie sous laquelle il tient la patène, le prêtre emprunte les paroles du centurion de l'Évangile pour s'exciter à la componction et à l'humilité, et répète par trois fois, en se frappant la poitrine: Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi, mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie!

Pour nous, ce n'est pas un serviteur que nous avons à guérir, c'est notre âme elle-même qui demande du secours, et ces paroles sont comme un dernier appel fait à Dieu. Nous avons besoin d'être guéris, et plus nous approchons du Seigneur qui peut seul nous guérir, plus nous devons prier avec confiance.

Digitized by Google

LA VOIX DE NOTRE PÈRE.

ENCYCLIQUE. — DE LA CONSTITUTION CHRÉTIENNE DES ÉTATS. (SUITE.)

II. — La société religieuse ou l'Église. — Sa constitution, ses prérogatives.

L'origine de l'Église et sa fin surnaturelle.

CAR le Fils unique de Dieu a établi sur la terre une société qu'on appelle l'Église et il l'a chargée de continuer à travers tous les âges la mission sublime et divine que Lui-même avait reçue de son Père. *Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie* (1): — *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (2). De même donc que JÉSUS-CHRIST est venu sur la terre afin que les hommes *eussent la vie et l'eussent plus abondamment* (3), ainsi l'Église se propose comme fin le salut éternel des âmes; et dans ce but, telle est sa constitution qu'elle embrasse dans son extension l'humanité tout entière, et n'est circonscrite par aucune limite ni de temps, ni de lieu. *Prêchez l'Évangile à toute créature* (4).

Le pouvoir dans l'Église.

A CETTE immense multitude d'hommes, Dieu lui-même a donné des chefs avec le pouvoir de les gouverner. A leur tête il en a préposé un seul, dont il a voulu faire le plus grand et le plus sûr maître de la vérité, et à qui il a confié les clefs du royaume des cieux. *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux* (5). — *Pais mes agneaux..., pais mes brebis* (6). — *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas* (7).

L'Église est une société distincte, parfaite en elle-même et supérieure aux autres.

BIEN que composée d'hommes, comme la société civile, cette société de l'Église, soit pour la fin qui lui est assignée, soit pour les moyens qui lui servent à l'atteindre, est surnaturelle et spirituelle. Elle se distingue donc et diffère de la société civile. En outre, et ceci est de la plus grande importance, elle constitue une société juridiquement parfaite dans son genre, parce que, de l'expresse volonté et par la grâce de son fondateur, elle possède en soi et par elle-même toutes les ressources qui sont nécessaires à son existence et à son action. Comme la fin à laquelle tend l'Église est de beaucoup la plus noble de toutes, de même son pouvoir l'emporte sur tous les autres, et ne peut en aucune façon être inférieur ni assujetti au pouvoir civil.

1. Joan., XX, 21. — 2. Matth., XXVIII, 20. — 3. Joan., X, 10. — 4. Marc., XVI, 15. — 5. Matth., XVI, 19. — 6. Joan., XXI, 16, 17. — 7. Luc., XXII, 32.

Digitized by Google

L'Église a reçu de Dieu le pouvoir législatif et le pouvoir coercitif. A elle de les exercer et non à l'État.

En effet, Jésus-Christ a donné plein pouvoir à ses Apôtres dans la sphère des choses sacrées, en y joignant tant la faculté de faire de véritables lois, que le double pouvoir qui en découle de juger et de punir. « *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre : allez donc, enseignez « toutes les nations..., apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai pres- « crit* (1). » Et ailleurs : « *S'il ne les écoute pas, dis-le à l'Église* (2). » Et encore : « *Ayez soin de punir toute désobéissance* (3). » De plus : « *Je serai « plus sévère en vertu du pouvoir que le Seigneur m'a donné pour l'édification « et non pour la ruine* (4). » C'est donc à l'Église, non à l'État, qu'il appartient de guider les hommes vers les choses célestes, et c'est à elle que Dieu a donné le mandat de connaître et de décider de tout ce qui touche à la religion; d'enseigner toutes les nations, d'étendre aussi loin que possible les frontières du nom chrétien; bref, d'administrer librement et tout à sa guise les intérêts chrétiens.

Ces prérogatives de l'Église ont été combattues; elle ne les a jamais abdiquées, elles n'ont jamais été complètement méconnues.

Cette autorité, parfaite en soi et ne relevant que d'elle-même, depuis longtemps battue en brèche par une philosophie adulatrice des princes, l'Église n'a jamais cessé ni de la revendiquer, ni de l'exercer publiquement. Les premiers de tous ses champions ont été les Apôtres qui, empêchés par les princes de la Synagogue de répandre l'Évangile, répondaient avec fermeté : « *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes* (5). » C'est elle que les Pères de l'Église se sont appliqués à défendre par de solides raisons quand ils en ont eu l'occasion, et que les Pontifes romains n'ont jamais manqué de revendiquer avec une constance invincible contre ses agresseurs. — Bien plus, elle a eu pour elle en principe et en fait l'assentiment des princes et des chefs d'États qui, dans leurs négociations et dans leurs transactions, en envoyant et en recevant des ambassades, et par l'échange d'autres bons offices, ont constamment agi avec l'Église comme avec une puissance souveraine et légitime. Aussi n'est-ce pas sans une disposition particulière de la Providence de Dieu que cette autorité a été munie d'un principat civil, comme de la meilleure sauvegarde de son indépendance.

III. — Rapports entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil.

Limites respectives des deux pouvoirs ecclésiastique et civil.

Dieu a donc divisé le gouvernement du genre humain entre deux puissances : la puissance ecclésiastique et la puissance civile; celle-là préposée aux choses divines, celle-ci aux choses humaines. Chacune d'elles

1. Matth., XXVIII, 18, 19, 20. — 2. Matth., XVIII, 17. — 3. II Cor., X, 6. — 4. Ibid., XIII, 10. — 5. Act., V, 29.

Digitized by Google

en son genre est souveraine : chacune est renfermée dans des limites parfaitement déterminées et tracées en conformité de sa nature et de son but spécial. Il y a donc comme une sphère circonscrite dans laquelle chacune exerce son action, *jure proprio.*

Dans les causes mixtes, Dieu a dû régler les rapports de l'un et de l'autre.

TOUTEFOIS leur autorité s'exerçant sur les mêmes sujets, il peut arriver qu'une seule et même chose, bien qu'à un titre différent, mais pourtant une seule et même chose, ressortisse à la juridiction et au jugement de l'une et de l'autre puissance. Il était donc digne de la sage Providence de Dieu qui les a établies toutes les deux, de leur tracer leur voie et leurs rapports entre elles. *Les puissances qui sont, ont été disposées par Dieu* (1). S'il en était autrement, il naîtrait souvent des causes de funestes contentions et de conflits, et souvent l'homme devrait hésiter, perplexe, comme en face d'une double voie, ne sachant que faire, par suite des ordres contraires de deux puissances, dont il ne peut en conscience secouer le joug. Il répugnerait souverainement de rendre responsables de ce désordre la sagesse et la bonté de Dieu qui, dans le gouvernement du monde physique, pourtant d'un ordre bien inférieur, a si bien tempéré les unes par les autres les forces et les causes naturelles, et les a fait s'accorder d'une façon si admirable, qu'aucune d'elles ne gêne les autres, et que toutes, dans un parfait ensemble, conspirent au but auquel tend l'univers.

Ces rapports sont analogues à ceux qui existent entre le corps et l'âme.

IL est donc nécessaire qu'il y ait entre les deux puissances un système de rapports, bien ordonné, non sans analogie avec celui qui, dans l'homme, constitue l'union de l'âme et du corps. On ne peut se faire une juste idée de la nature et de la force de ces rapports qu'en considérant, comme nous l'avons dit, la nature de chacune des deux puissances, et en tenant compte de l'excellence et de la noblesse de leurs buts, puisque l'une a pour fin prochaine et spéciale de s'occuper des intérêts terrestres, et l'autre de procurer les biens célestes et éternels. — Ainsi, tout ce qui dans les choses humaines est sacré à un titre quelconque, tout ce qui touche au salut des âmes et au culte de Dieu, soit par sa nature, soit par rapport à son but, tout cela est du ressort de l'autorité de l'Église. Quant aux autres choses qu'embrasse l'ordre civil et politique, il est juste qu'elles soient soumises à l'autorité civile, puisque JÉSUS-CHRIST a commandé de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Ces rapports peuvent être réglés par des concordats.

DES temps arrivent parfois où prévaut un autre mode d'assurer la concorde et de garantir la paix et la liberté : c'est quand les chefs d'États et

1. Rom., XIII, I.

Digitized by Google

les Souverains Pontifes se sont mis d'accord par un traité sur quelque point particulier. Dans de telles circonstances, l'Église donne des preuves éclatantes de sa charité maternelle en poussant aussi loin que possible l'indulgence et la condescendance.

IV. — Perfections et avantages de la constitution chrétienne des États.

TELLE est, d'après l'esquisse sommaire que nous en avons tracée, l'organisation chrétienne de la société civile, et cette théorie n'est ni téméraire ni arbitraire, mais elle se déduit des principes les plus élevés et les plus certains, confirmés par la raison naturelle elle-même.

Admirable perfection de cette constitution chrétienne.

CETTE constitution de la société politique n'a rien qui puisse paraître peu digne ou malséant à la dignité des princes. Loin de rien ôter aux droits de la majesté, elle les rend au contraire plus stables et plus augustes. Bien plus, si l'on y regarde de plus près, on reconnaîtra à cette constitution une grande perfection qui fait défaut aux autres systèmes politiques, et elle produirait certainement des fruits excellents et variés, si seulement chaque pouvoir demeurait dans ses attributions, et mettait tous ses soins à remplir l'office et la tâche qui lui ont été déterminés. — En effet, dans la constitution de l'État, telle que nous venons de l'exposer, le divin et l'humain sont délimités dans un ordre convenable, les droits des citoyens sont assurés et placés sous la protection des mêmes lois divines, naturelles et humaines ; les devoirs de chacun sont aussi sagement tracés que leur observance est prudemment sauvegardée. Tous les hommes, dans cet acheminement incertain et pénible vers la cité éternelle, savent qu'ils ont à leur service des guides sûrs pour les conduire au but et des auxiliaires pour l'atteindre. Ils savent de même que d'autres chefs leur ont été donnés pour obtenir la sécurité, les biens et les autres avantages de cette vie.

Avantages pour la société domestique.

La société domestique trouve sa solidité nécessaire dans la sainteté du lien conjugal, un et indissoluble ; les droits et les devoirs des époux sont réglés en toute justice et équité ; l'honneur dû à la femme est sauvegardé : l'autorité du mari se modèle sur l'autorité de Dieu : le pouvoir paternel est tempéré par les égards dus à l'épouse et aux enfants ; enfin, il est parfaitement pourvu à la protection, au bien-être et à l'éducation de ces derniers.

Avantages pour la société civile.

DANS l'ordre politique et civil, les lois ont pour but le bien commun, dictées non par la volonté et le jugement trompeur de la foule, mais par la vérité et la justice. L'autorité des princes revêt une sorte de caractère sacré plus qu'humain, et elle est contenue de manière à ne pas s'écarter de la justice, ni excéder son pouvoir. L'obéissance des sujets va de pair avec

Digitized by Google

l'honneur et la dignité, parce qu'elle n'est pas un assujettissement d'homme à homme, mais une soumission à la volonté de Dieu régnant par des hommes. Une fois cela reconnu et accepté, il en résulte clairement que c'est un devoir de justice de respecter la majesté des princes, d'être soumis avec une constante fidélité à la puissance politique, d'éviter les séditions, et d'observer religieusement la constitution de l'État. — Pareillement, dans cette série de devoirs se place la charité mutuelle, la bonté, la libéralité. L'homme qui est à la fois citoyen et chrétien, n'est plus déchiré en deux par des obligations contradictoires. Enfin les biens considérables dont la religion chrétienne enrichit spontanément même la vie terrestre des individus, sont acquis à la communauté et à la société civile : d'où ressort l'évidence de ces paroles : « Le sort de l'État dépend du culte que l'on « rend à Dieu : et il y a entre l'un et l'autre de nombreux liens de parenté « et d'étroite amitié (1). »

Beau témoignage de saint Augustin.

En plusieurs passages saint Augustin a admirablement relevé, selon sa coutume, la valeur de ces biens, surtout quand il interpelle l'Église catholique en ces termes : « Tu conduis et instruis les enfants avec tendresse, les « jeunes gens avec force, les vieillards avec calme, comme le comporte « l'âge non seulement du corps, mais encore de l'âme. Tu soumets les « femmes à leurs maris par une chaste et fidèle obéissance, non pour « assouvir la passion mais pour propager l'espèce et constituer la société de « la famille. Tu donnes autorité aux maris sur leurs femmes, non pour se « jouer de la faiblesse du sexe, mais pour suivre les lois d'un sincère amour. « Tu subordonnes les enfants aux parents par une sorte de libre servitude; « et tu préposes les parents aux enfants par une tendre autorité. Tu unis « non seulement en société, mais dans une sorte de fraternité les citoyens « aux citoyens, les nations aux nations et les hommes entre eux par le « souvenir des premiers parents. Tu apprends aux rois à veiller sur les « peuples, et tu prescris aux peuples de se soumettre aux rois. Tu enseignes « avec soin à qui est dû l'honneur, à qui l'affection, à qui le respect, à qui « la crainte, à qui la consolation, à qui l'avertissement, à qui l'encourage- « ment, à qui la correction, à qui la réprimande, à qui le châtiment : et tu « fais savoir comment, si toutes ces choses ne sont pas dues à tous, à tous « est due la charité et à personne l'injustice (2). » — Ailleurs le même Docteur reprend en ces termes la fausse sagesse des politiques philosophes: « Ceux qui disent que la doctrine du Christ est contraire au bien de l'État, « qu'ils nous donnent une armée de soldats tels que les fait la doctrine du « Christ, qu'ils nous donnent de tels gouverneurs de provinces, de tels

1. Sacr. Imper. ad Cyrillum Alexand. et Episcopos Metrop. (Cf. Labbeum Collect. Conc. T. III).

2. S. August. : *De moribus Eccl.*, xxx, 63.

Digitized by Google

« maris, de telles épouses, de tels parents, de tels enfants, de tels maîtres « de tels serviteurs, de tels rois, de tels juges, de tels tributaires enfin, et « des percepteurs du fisc tels que les veut la doctrine chrétienne! Et qu'ils « osent encore dire qu'elle est contraire à l'État ! Mais que bien plutôt ils « n'hésitent pas d'avouer qu'elle est une grande sauvegarde pour l'État « quand on la suit (1). »

Témoignage de l'histoire.

Il fut un temps où la philosophie de l'Évangile gouvernait les États. A cette époque, l'influence de la sagesse chrétienne et sa divine vertu pénétraient les lois, les institutions, les mœurs des peuples, tous les rangs et tous les rapports de la société civile. Alors la religion instituée par Jésus-Christ, solidement établie dans le degré de dignité qui lui est dû, était partout florissante grâce à la faveur des princes et la protection légitime des magistrats. Alors le sacerdoce et l'empire étaient liés entre eux par une heureuse concorde et l'amical échange de bons offices. Organisée de la sorte, la société civile donna des fruits supérieurs à toute attente, dont la mémoire subsiste et subsistera, consignée qu'elle est dans d'innombrables documents que nul artifice des adversaires ne pourra corrompre ou obscurcir. — Si l'Europe chrétienne a dompté les nations barbares, et les a fait passer de la férocité à la mansuétude, de la superstition à la vérité ; si elle a repoussé victorieusement les invasions musulmanes ; si elle a gardé la suprématie de la civilisation, et, si en tout ce qui fait honneur à l'humanité, elle s'est constamment et partout montrée guide et maîtresse ; si elle a gratifié les peuples de la vraie liberté sous ses diverses formes ; si elle a très sagement fondé une foule d'œuvres pour le soulagement des misères, il est hors de doute qu'elle en est grandement redevable à la religion, sous l'inspiration et avec l'aide de laquelle elle a entrepris et accompli de si grandes choses. — Tous ces biens dureraient encore, si l'accord des deux puissances avait persévéré ; il y avait lieu d'en espérer de plus grands encore, si l'enseignement, si les avis de l'Église avaient rencontré une docilité plus fidèle et plus constante. Car il faudrait tenir comme loi imprescriptible, ce qu'Yves de Chartres écrivit au Pape Pascal II : « Quand l'empire et le sacerdoce « vivent en bonne harmonie, le monde est bien gouverné, l'Église est « florissante et féconde. Mais quand la discorde se met entre eux, non « seulement les petites choses ne grandissent pas, mais les grandes elles-« mêmes dépérissent misérablement (2). »

(A continuer.)

1. S. Aug. : *Litt. ad Marcell.*, II, 15.
2. *Litt.* 238.

Digitized by Google

SAINT LAMBERT.

I.

C'ÉTAIT dans la première moitié du VIIe siècle. Dagobert, que la postérité, on ne sait trop pourquoi, a surnommé « le bon roi » régnait sur les Francs, et cherchait à réparer les désordres et les scandales de sa vie passée en secondant les saints personnages que la providence avait amenés à la cour du roi Clotaire, son père, et à la sienne. Le B. Pépin de Landen, toujours maire d'Austrasie, rendait les peuples heureux et faisait fleurir la religion, tandis que la B. Itte, son épouse, se sanctifiait au milieu des dangers de la cour et élevait pour le ciel ses deux filles Ste Gertrude et Ste Begge, dont l'une allait être, dans son monastère de Nivelles, la mère spirituelle de nombreuses générations de saintes, et dont l'autre était appelée à devenir par une chaste union, la tige des Carlovingiens. St Éloy, encore dans le siècle, s'était élevé de la condition d'orfèvre du roi à celle de premier ministre, et rien ne se faisait dans le royaume que sur ses conseils ou de son avis. Son ami, St Ouen, le futur évêque de Rouen, encore chancelier de Dagobert, édifiait la cour par l'exemple de toutes les vertus et par le zèle ardent qu'il mettait à défendre l'intégrité de la foi. St Amand, appelé par Dieu des bords de la Loire pour évangéliser le Nord de la Gaule, avait déjà commencé cet apostolat qui devait gagner au CHRIST des peuples encore barbares et cruels mais destinés, dans les décrets de la Providence, à garder une foi inviolable à la Sainte Église Romaine.

D'autres Saints, déjà vivants mais encore obscurs, tels que St Aubert de Cambrai, St Omer et St Bertin, St Ghislain, St Landelin de Lobbes, St Vincent de Soignies, Ste Waudru de Mons, Ste Aldegonde de Maubeuge, St Feuillen de Fosses et St Liévin de Gand, allaient bientôt prendre leur part à l'œuvre commune d'apostolat et d'édification ; et pour que l'œuvre de ces premiers ouvriers évangéliques fût durable, Dieu préparait dès le berceau ceux qui devaient compléter leurs travaux, et moissonner les fruits de leur zèle.

Le plus célèbre parmi ceux-ci est St Lambert, l'évêque et le patron de la Sainte Église de Liège, qui joint à la gloire de l'apostolat la couronne du martyre.

Voici ce que la tradition nous rapporte de ses premières années :

Ses parents Aper et Hérisplende sont tous deux d'illustre origine ; Aper fait partie de l'ordre des *clarissimes* et il est riche des biens de la terre. Mais les nobles époux sont mieux encore : ils sont pieux et charitables. Jamais infortuné n'a frappé en vain à la porte de leur demeure ; — jamais

Digitized by Google

Dieu n'a frappé en vain à celle de leurs cœurs. Il leur inspire le pieux dessein de lui consacrer leurs fils, et dociles à cette voix, ils s'appliquent à seconder humblement les vues de la Providence.

A cette époque on avait le sens chrétien des choses : on était heureux et fier de consacrer ses enfants au Seigneur. Aujourd'hui, hélas ! on considère une vocation religieuse comme le malheur, — parfois même comme le déshonneur d'une famille. Que d'enseignements nos chrétiens modernes ont à recevoir de ces *barbares* du VIIe siècle !

De bonne heure Lambert se montre pieux et sage, affectueux et compatissant ; il aime à prolonger sa prière et prend peu de part aux divertissements de son âge ; sa figure d'ange est grave et recueillie, et sa jeune intelligence s'enquiert avec soin de tout ce qui concerne le culte de Dieu. Ses parents veillent avec sollicitude sur son éducation première ; ils secondent de tout leur pouvoir l'élan précoce qui le porte à se donner au Seigneur.

II.

QUELQUES années s'écoulent, et nous trouvons Lambert entre les mains d'un saint prêtre. Landoald, archiprêtre de Maestricht, a reçu du comte Aper la garde de son enfant.

Ils n'habitent pas Maestricht. Aper a voulu que son fils fût élevé bien loin des bruits du monde ; il a donné à Landoald une vaste terre, dans une plaine écartée, et là il lui fait bâtir une église et une villa. Peu d'habitants dans ce désert ; çà et là se dressent pourtant quelques misérables cabanes, qui formeront plus tard le village de Wintershoven.

Dans ce coin reculé, le maître et l'enfant mènent une vie cénobitique. Sous une direction sage, l'enfant partage son temps entre la prière, le travail des mains et l'étude des Écritures. Cette éducation mâle et chrétienne produit bientôt ses fruits. Comme autrefois Samuël, le pupille d'Héli ; comme Placide et Maur, les disciples de Benoît, Lambert boit avidement à la source d'eau vive qui lui est montrée. L'Esprit-Saint le prévient des dons de son amour, et l'enfant se livre sans réserve à l'action bienfaisante des grâces du bon Dieu.

Sérieux et réfléchi comme un vieillard, Lambert conserve de l'enfance sa foi naïve, sa candeur et sa modestie ; et le Seigneur se plaît à manifester, par différents prodiges, les vertus de son jeune serviteur.

Un jour, les ouvriers qui bâtissent l'église de Landoald, font entendre des plaintes amères : il n'y a pas une source à la ronde, on manque d'eau potable, on en est réduit à boire les eaux malsaines d'un marais ! Le maître et le disciple s'émeuvent de leur détresse. Avec cette foi qui transporte les montagnes ils se mettent en prières, ils demandent un miracle au Dieu de Moïse et d'Aaron..

Puis ils vont retrouver les travailleurs, et Landoald avec sa verge, au nom de la Trinité trois fois sainte, marque la terre d'un signe de croix. Aussitôt

Digitized by Google

le sol s'entr'ouvre; une fontaine jaillit sous la pression du bâton; cette fontaine devient bientôt un ruisseau limpide, et désormais l'eau ne manque plus aux habitants du hameau.

Le bâton de Landoald a été l'instrument du prodige; mais qui ne voit qu'une partie de l'honneur en doit revenir à la foi et aux prières du pieux disciple?

***

Après l'eau, c'est le feu qui obéit à l'enfant prédestiné.

Une autre fois donc, nous trouvons Landoald occupé de quelques travaux domestiques. Lambert se tient à ses côtés et lui rend de menus services.

Un instant, le maître a besoin de quelques charbons ardents; il ordonne à l'enfant d'en aller prendre au foyer de la cuisine. Lambert regarde autour de lui, cherche en vain un récipient qui pût supporter l'action de la flamme, hésite un moment, et, timidement, avoue son embarras...

— « Eh quoi! mon fils, reprend Landoald d'une voix un peu sévère, le manteau que vous portez ne peut-il contenir ce que je vous demande? »

Ce reproche affectueux va au cœur de l'enfant. Il ne réfléchit plus, il brûle de réparer son hésitation d'un instant qu'il déplore à l'égal d'une désobéissance. Il vole au foyer, remplit de charbons enflammés son manteau de laine, et les rapporte au maître en implorant son pardon...

Une fois encore Dieu a couronné la foi et glorifié l'obéissance; — le vêtement du pieux disciple est intact; il semble n'avoir point touché la flamme!...

Landoald le lui rend sans rien dire, — adorant en silence les mystérieux desseins du Ciel sur son pupille!... *(A continuer.)*

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

MISSION BÉNÉDICTINE DU BENGALE ORIENTAL.

(Suite.)

OUS continuons à reproduire par extraits le récit du voyage apostolique du R. P. Dom Lanslots, bénédictin missionnaire du Bengale Oriental.

« J'eus dans le premier village que je visitai, dit le missionnaire, après mon entrevue avec les anabaptistes, une petite consolation. Il s'y trouve tout au plus une vingtaine de catholiques, qui ont pour chapelle une hutte de bambous. En route, quelques hérétiques

Digitized by Google

m'avaient appris, non sans une intention malicieuse, que toutes mes ouailles avaient apostasié et que leur chapelle était transformée en étable; sans ajouter trop de foi à ces bruits, je voulus pourtant m'assurer de la vérité, et dès le soir de mon arrivée, je m'y rendis sans témoins. Grâces à Dieu, la chapelle était debout et bien ornée pour la circonstance; je n'eus qu'à répéter le dicton qui a cours chez mes chrétiens : « Menteur comme un anabaptiste. » Malheureusement, je ne pouvais m'arrêter longtemps dans cette petite localité. Aussi, après avoir donné à ces bons néophytes quelques instructions sur leurs devoirs religieux et leurs obligations sociales, je remontai dans ma barque et repris mon voyage apostolique sur la Megna.

J'arrivai dans un village presque entièrement païen et dont les habitants appartiennent, comme ceux de beaucoup d'autres villages de mon district de Backergunj, à la caste très méprisée des *Omos*, subdivisée elle-même en quatre ou cinq autres classes inférieures. La dernière est celle des pêcheurs. On doit avouer qu'à tous les points de vue, elle paraît justifier le mépris qu'elle inspire aux indigènes.

« Les ministres protestants fréquentent ces parages depuis une cinquantaine d'années et ils y ont dépensé des sommes considérables, sans avoir produit chez les indigènes une importante amélioration.

« Voici d'ailleurs l'histoire abrégée de l'un de ces ministres qui semble descendre d'une ancienne famille de Portugais, très puissants jadis, comme nous l'avons dit, dans toute la contrée; car il s'appelle *Bareiros* (1). Il était d'abord anabaptiste; mais ayant épousé une bengalaise, il fut déclaré, pour ce fait, par ses coréligionnaires *Outcast*, c'est-à-dire déchu de sa caste. Alors, d'anabaptiste il se fit anglican et fut ordonné diacre de l'Église haute d'Angleterre. Il voulut, en cette qualité, continuer ses prédications et réussit en effet à conduire à l'église épiscopalienne toutes ses ouailles du Backergunj. Il mourut peu après, et ses pauvres hindous n'ayant plus personne pour les protéger dans leurs procès et pour les marier, se refirent anabaptistes. Quelques-uns pourtant demeurèrent fidèles à la religion anglicane, jusqu'au jour où ils entendirent parler de la religion catholique. Bon nombre d'entre eux vinrent à nous et j'en ai baptisé plusieurs.

« Mais ces nouvelles recrues faites par le catholicisme ont exaspéré les sectaires et les païens du district. Aussi n'est-il pas rare de voir des conciliabules tenus par ces pêcheurs hindous dont nous avons parlé et leurs compagnons hérétiques. Leur conversation ne roule pas toujours sur la pêche qu'ils viennent de faire, sur le prix du poisson et sur les nouvelles du jour; mais ils parlent de tel ou de tel de leurs compatriotes qui a abandonné le culte de Bouddha ou la Bible protestante pour se faire catho-

1. *Missions catholiques*, année 1884, p. 369-370.

Digitized by Google

lique. C'est dans ces réunions que se forment les complots contre nos pauvres chrétiens. On se consulte pour savoir quand et comment l'on trouvera l'occasion de battre l'un, d'intenter un procès à l'autre et de les ruiner tous. Ils ne se contentent pas de comploter dans le temple protestant sous la présidence du catéchiste, ils en arrivent aux faits. Bien souvent dans ces villages que je visitais pour la première fois, les hindous catholiques venaient se plaindre à moi de conjurations vraiment sataniques. Celui-ci avait été battu au milieu des *Bills*, alors qu'il s'occupait paisiblement de sa pêche; celui-là s'était vu enlever tout son petit avoir par suite d'un procès absurde et qu'il avait perdu par la malice de faux témoins, toujours empressés de déposer contre lui. Ici, pour la faible somme de quatre ou cinq *Annas* (une dizaine de sous), on trouve des gens qui jureront tout ce que l'on voudra et qui accuseraient même un chrétien d'avoir volé une pagode et de l'avoir emportée sur son dos. Malgré toutes les avanies qu'on leur fait, malgré toutes les persécutions, mes catholiques de Backergunj demeurent fidèles à notre sainte religion; ce qui prouve, en passant, que leur caractère est moins inconstant qu'on ne semble le dire. Ils gémissent et se plaignent beaucoup; mais la pensée ne leur vient même pas d'abandonner la loi du Christ dont ils sont ainsi les véritables confesseurs.

« Le but principal des sectaires en persécutant les catholiques de mon district est uniquement de les forcer à apostasier; on l'a bien deviné. Cette haine qu'ils portent à tous ceux qui pratiquent la véritable religion vient du diable certainement, car elle leur fait oublier tous les devoirs de la nature. En voici un exemple. Je visitais dernièrement un village où je n'avais qu'une seule famille de catéchumènes. Elle était composée du père, de la mère et de six ou sept enfants. Le père, qui est un excellent homme, souffrait depuis plusieurs années d'un mal cruel, qui le rend pour tous un objet de compassion. Il n'y a pas longtemps, son fils aîné épousa une femme hindoue, enrôlée parmi les anabaptistes. Ces sectaires ont endoctriné cet homme et l'ont obligé à quitter la maison paternelle et à laisser sans ressources l'auteur de ses jours, qui ne peut plus travailler et qui se trouve encore chargé de plusieurs enfants en bas âge. Non content de cet acte d'inhumanité, ils l'ont poussé à dépouiller son malheureux père de son misérable avoir et à l'abandonner ainsi dans le plus affreux dénûment.

« Ce n'est pas le seul exemple de ce mépris des devoirs de famille. Que de parents sont ainsi condamnés à ne plus se voir par suite de leurs odieux procédés ! Mais, ce qui est plus fort, c'est que, si l'un d'eux a le malheur de dîner une seule fois avec son père ou sa mère devenus catholiques, il est chassé de leurs temples et obligé de subir toutes les conséquences d'une exclusion comparable à l'excommunication majeure, telle qu'elle se pratiquait chez nous au moyen âge. Cependant le calcul des hérétiques est parfois déjoué. Ces pauvres gens, qui se voient repoussés par leurs coreligionnaires pour avoir obéi à la plus respectable des affec-

Digitized by Google

tions, le sentiment filial, se rapprochent alors des catholiques, cherchent à connaître notre sainte religion et finissent souvent par l'adopter. C'est ainsi que Satan et ceux qu'il inspire se prennent parfois dans leurs propres filets.

« Je reprends le récit de mon voyage. J'étais parvenu, toujours dans ma barque, au village le plus éloigné du centre de mon district. Les catholiques de cette localité étaient venus peu auparavant me solliciter pour avoir un catéchiste et une chapelle. Je pus, malgré mes faibles ressources, leur faire construire cette petite maison de Dieu qui me coûta, tous frais compris, une cinquantaine de roupies (près de 140 francs). Elle devait servir non seulement d'oratoire, mais encore d'école et d'habitation pour le missionnaire à l'époque de ses visites. Le seul hindou qui sut lire et écrire fut chargé de cette école et j'en fis l'inspection qui me donna assez de satisfaction. Il ne sera peut-être pas inutile de vous en faire une description sommaire. Les chaises et les tables y sont entièrement inconnues, et tout l'ameublement consiste en quelques nattes avec des feuilles de bananier, quelques morceaux de bambou et un peu d'encre, qui est de leur fabrication. Il y a dans cette école une quarantaine de garçons, c'est-à-dire cinq ou six protestants, une quinzaine de petits païens et le reste musulmans. Tous sont assis sur leurs nattes, une feuille de bananier dans la main gauche pour y tracer des caractères avec le morceau de bambou qu'ils tiennent de la main droite. Le maître est assis au milieu d'eux de la même manière que ses élèves. Pendant qu'ils écrivent sur leur papier végétal, ils sont assez tranquilles ; mais, quand ils veulent lire ce qu'ils ont écrit d'après l'exemplaire que le maître leur a montré, c'est un tapage infernal, un véritable charivari, parce que chaque enfant veut lire plus haut et plus vite que son voisin. On comprendra aisément que, durant mon séjour, je dus donner congé aux élèves, parce qu'un même local ne peut servir à la fois d'école et d'église ; mais, avant de les licencier, je leur fis passer un examen et je fus étonné des progrès qu'ils avaient accomplis durant l'espace seulement de deux ou trois mois. J'avais une école semblable dans une douzaine de villages ; mais bientôt je me vis obligé d'en supprimer quelques-unes, n'ayant pas les ressources suffisantes pour entretenir à la fois douze catéchistes et maîtres d'école. Il me sera facile de les rétablir dès que la Providence m'aura procuré ce qui est le nerf de l'éducation comme le nerf de la guerre : l'argent.

Je quittai ce village si éloigné pour me rendre à celui de Mandra où j'avais huit familles de catholiques. C'était un missionnaire du Bengale central qui y avait annoncé, le premier, l'Évangile, parce que ce village, faisant partie civilement du district de Furreedspore, on croyait qu'il appartenait aussi à la même préfecture apostolique. Il n'y avait pas alors de chapelle à Mandra, et le brave missionnaire dut se loger chez le premier hindou qui reçut la parole de vérité. Les païens et les protestants prirent aussitôt l'alarme, car ils prévoyaient, les derniers surtout, que plusieurs de

Digitized by Google

leurs adhérents pourraient les quitter pour embrasser la religion catholique; ils vinrent donc sommer le catéchumène de faire partir le missionnaire, et comme cet honnête hindou s'y refusait énergiquement, ils entourèrent sa demeure ayant à leur tête le ministre anabaptiste, et tous des bâtons à la main pour forcer le missionnaire à s'éloigner. Mais celui-ci, qui était un homme intrépide et d'une stature imposante, se présenta à eux avec une fermeté d'attitude qui leur imposa. Voyant qu'ils avaient affaire à un Européen d'un caractère si déterminé, ils se calmèrent subitement et s'éloignèrent en murmurant, mais sans oser commettre la moindre violence.

Le courage de ce digne missionnaire m'avait ouvert les voies et quand ce village fut rendu au vicariat du Bengale oriental, je pus, sans scrupule mettre la faux dans la moisson d'autrui [1]. A mon arrivée à Mandra, quelques catéchumènes vinrent me prendre dans leurs barques et je les vis faisant force de rames à qui arriverait le premier et aurait l'honneur de me conduire dans son étroit *dinghi*. Je passai une semaine dans ce village, occupé tout le jour à les catéchiser et, à la belle fête de l'Assomption, j'eus la consolation d'en baptiser une douzaine. Je leur enseignai, entre autres dévotions, à réciter le chapelet. Par malheur, il ne m'en restait plus qu'un et je le donnai à un bon vieil hindou qui m'avait touché par son grand esprit de foi. Immédiatement il le mit, avec une sainte fierté, autour de son cou, comme un signe d'honneur. Ce fut vainement que quelques-uns de ses parents, plus timides, lui dirent que les protestants et les païens se moqueraient de lui.

« Oh ! peu m'importe, répondit ce brave homme, qu'ils s'en amusent s'ils « veulent ; ils ne savent pas mieux faire. Pour moi, je me ferai gloire de « le porter toujours sur ma poitrine. »

(A continuer.)

LES BÉNÉDICTINES DE MONTARGIS A PRINCETHORPE (Angleterre).

Le monastère des Bénédictines de Montargis (Loiret) fut établi en 1630 par la Mère Marie de l'Assomption (Grange) et sept religieuses de l'antique maison de Montmartre, à Paris. Le vénérable Claude Bernard (✠ 1641), l'un des grands serviteurs de Dieu, à cette époque, s'occupa activement, avec d'autres hommes de Dieu, de la nouvelle communauté qui produisit, dès le commencement, de grands exemples de perfection. Outre la fondatrice, fort dévouée au culte de N. B. P. S. Benoît et de sainte Gertrude, et singulièrement privilégiée elle-même (✠ 9 mars 1636), plusieurs religieuses moururent en odeur de sainteté et trouvèrent, comme la Mère Louise de sainte Gertrude (Boussard, ✠ 1683) et la Mère Geneviève de saint Benoît (Grange, ✠ 1674) leur place marquée parmi les *personnes illustres en piété* etc. de la Mère de Blémur (2 vols., 1679).

1. Voir les *Missions catholiques*, nos du 28 août et du 4 sept. 1885.

Digitized by Google

En 1792, la communauté de Montargis dut s'expatrier et voulait passer en Hollande, mais, par une disposition particulière de la Divine Providence, elle débarqua en Angleterre, où des dames amies surent intéresser le prince de Galles en leur faveur. Néanmoins ce ne fut qu'en 1835 que la communauté qui avait reçu bon nombre de novices anglaises, put s'établir définitivement à Princethorpe, près de Rugby, dans le Warwickshire. Le cinquantième anniversaire de cette installation vient de donner lieu à des fêtes touchantes et qui méritent d'être mentionnées ici.

Les religieuses, dit-on, étaient arrivées à Princethorpe en trois groupes, à trois jours différents (juin et juillet 1835). C'est pourquoi on a imaginé de célébrer le cinquantenaire par trois jours de solennité dont chacun devait avoir son caractère spécial. Un de ces jours était consacré à une fête tout à fait intime, dans le sein de la communauté même; nous n'en dirons rien ici. Par contre, le 2 juin devait être un jour de réjouissance pour la population, malheureusement presque exclusivement protestante, du village adjacent. On avait préparé dans les jardins spacieux à l'entrée du monastère, des tables, autour desquelles tout ce monde prit place pour un joyeux festin. Des habits furent, en outre, distribués en grande quantité aux pauvres de l'endroit qui, une fois de plus, ont pu se convaincre de l'esprit de charité qui anime ces moniales « papistes ».

Mais la grande solennité n'eut lieu que le 7 juillet, le dimanche dans l'Octave de la Fête-Dieu, jour pour lequel les religieuses avaient invité leurs anciennes élèves et les membres du clergé. Rappelons ici que 560 personnes environ, appartenant toutes aux classes les plus élevées de la société catholique anglaise, ont reçu, depuis 50 ans, leur éducation dans cette maison consacrée à la prière et au service de Dieu; bon nombre de celles, qui sont encore en vie, avaient répondu à l'appel. Comme elles ne pouvaient pas loger toutes au monastère, elles durent passer la nuit à Rugby dans un hôtel dont on avait retenu tous les appartements à cet effet. Le matin de la fête, une série de voitures amena à Princethorpe ces anciennes enfants de la maison, désireuses de revoir, après bien des années peut-être, le sanctuaire bien-aimé et leurs bonnes maîtresses. Le clergé avait trouvé l'hospitalité accoutumée dans les vastes constructions de l'aumônerie. Il y avait là Mgr Ilsley, évêque auxiliaire de Birmingham, représentant en ce jour mémorable le digne évêque du diocèse, Mgr Ullathorne, de l'Ordre de Saint-Benoît, un révérendissime abbé et plusieurs prieurs de la Congrégation bénédictine anglaise et de celle de Beuron, et beaucoup d'autres amis et bienfaiteurs du monastère. Nous ne dirons rien des solennités liturgiques, du sermon prêché par le R. P. D. Wilfrid Raynal, prieur cathédral du Chapitre bénédictin de Newport et Menevia, etc. ; indiquons seulement un détail caractéristique et bien touchant : c'est que dans une salle du monastère, les religieuses avaient organisé une petite exposition d'ornements et d'objets du culte, parmi lesquels chacun des prêtres présents

Digitized by Google

était prié de choisir ce qui pouvait convenir à son église! D'autres ornements étaient envoyés aux églises pauvres du pays.

La communauté de Princethorpe est la plus nombreuse de toutes celles que notre saint Ordre possède actuellement en Angleterre. A Princethorpe, comme à Montargis, il n'y a jamais eu d'abbesse; la prieure actuelle est la sœur de Lord Camoys et de Mgr Stonor, prélat résidant à Rome. Depuis bon nombre d'années, les fonctions de confesseur extraordinaire ont été exercées, dans cette communauté, par un moine de la Congrégation de Beuron.

ABBAYE DE MARTINSBERG (Hongrie).

NOUS avons annoncé, dans un numéro précédent, la mort de l'illustre Archi-abbé de Martinsberg, Dom Jean Chrysostome Kruesz, et nos lecteurs se souviennent de la position importante qu'occupe, dans la société politique et religieuse de la Hongrie, l'antique sanctuaire bénédictin (voir T. I, p. 578). Le 1 septembre dernier, N. S. Père le Pape a approuvé l'élection du nouvel Archi-abbé. D. Claude Vaszary, moine du monastère, lequel a voulu, nous ne savons trop pourquoi, recevoir la bénédiction abbatiale dans la chapelle de l'évêque diocésain, avec l'assistance seulement de quelques prélats mitrés du Chapitre et de quelques moines venus pour la circonstance. Dom Claude naquit en 1832, et entra au noviciat à l'âge de 15 ans, en 1847. Depuis 1854, il fut surtout occupé comme professeur, dans les différentes écoles qui dépendent de l'Archi-abbaye, à Komorn, Papa, Gran et Raab. Un *Manuel d'histoire universelle* qu'il a composé, sert de livre classique dans beaucoup de lycées du royaume.

Au mois d'avril, la communauté de Martinsberg (qui se compose d'une centaine de moines environ) le désigna au choix de l'empereur comme premier candidat, avec deux autres moines, à la dignité abbatiale; peu de temps après, l'empereur le choisit comme devant succéder à D. Chrysostome, et le 1 septembre, Léon XIII approuva l'élection ainsi faite.

Pour comprendre un mode d'élection aussi compliqué, il faut se rappeler que l'Archi-abbaye, supprimée par Joseph II, ne fut rétablie par l'empereur François, en 1802, qu'à la condition que « le roi » aurait à choisir à chaque nouvelle vacance du siège abbatial, entre trois candidats présentés par les religieux; pour remédier en quelque sorte au vice de cette procédure, fort défectueuse au point de vue du droit canon, on imagina de réclamer, chaque fois, l'approbation expresse du Saint-Siège. Nos moines de Beuron, en arrivant à l'abbaye d'Emmaüs, à Prague, y ont trouvé en vigueur un mode d'élection identique; mais déjà l'empereur François-Joseph, par un acte de générosité tout à fait exceptionnel, s'est désisté à jamais, en faveur de la Congrégation, de son étrange et dangereux privilège.

Digitized by Google

Nous n'avons appris aucun détail sur l'installation du nouvel Archi-abbé dans la splendide basilique de Saint-Martin, peut-être parce que le vénérable prélat aura décliné, par un motif de réserve personnelle, toute solennité par trop éclatante.

Puisse-t-il demeurer de longues années à la tête de son troupeau et son gouvernement être accompagné des bénédictions célestes les plus abondantes.

AMÉRIQUE (États-Unis).

NOUS avons annoncé précédemment (1) l'élection comme premier abbé de la nouvelle abbaye de Sainte-Marie de Gaston County dans la Caroline du Nord, du R. P. Dom Léon Harid. Cette élection faite le 24 juillet dernier, à la suite du refus du premier élu, le R. P. Dom Oswald Moosmüller, fut depuis soumise à l'approbation du Saint-Siège qui l'a confirmée. Nous apprenons que la bénédiction abbatiale vient d'être solennellement conférée au nouveau prélat, le 26 novembre dernier. La cérémonie fut accomplie par S. G. Mgr Northrop, évêque de Charleston et Vicaire apostolique de la Caroline du Nord, dans la cathédrale de Charleston ; l'évêque officiant avait comme prélats assistants deux Abbés bénédictins de la Congrégation Américano-Cassinienne. Les journaux d'Amérique disent que cette fête fut accompagnée d'une magnificence exceptionnelle. Nous souhaitons au nouveau prélat la grâce de Dieu et le succès dans l'accomplissement de sa difficile mission.

1. *Messager*, II, p. 482.

Digitized by Google

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Grâces obtenues par l'intercession de saint Benoît.

(1883-84, Suite.)

UNE personne avait depuis trente-deux ans des accès d'épilepsie, excessivement fréquents. Elle reçut la bénédiction de saint Maur et fit une première neuvaine durant laquelle un mieux très sensible se produisit. Elle commença une seconde neuvaine, et depuis lors tout accès a disparu.

Une jeune enfant de quatre ans avait, à la suite d'un accident, contracté une maladie de la moelle épinière qui lui enlevait la parole et le mouvement. On demanda pour elle la bénédiction de saint Maur. A la fin de la neuvaine, l'enfant recouvra la parole et le mouvement.

Guérison d'une autre enfant affligée d'accès nerveux qui la prenaient à certaines heures du jour.

Guérison d'un homme qui avait des tumeurs au cou ; elles se sont guéries après un pèlerinage à saint Benoît.

Une petite fille souffrait d'un mal d'estomac et d'agitations nerveuses. Elle fut guérie immédiatement après un pèlerinage à saint Benoît, que fit le père pour sa fille.

Guérison par l'emploi de la médaille d'une toux opiniâtre inspirant des inquiétudes.

Guérison d'une maladie d'estomac par ce même emploi.

Actions de grâces du mois.

1. UNE famille vient d'être préservée d'un grand malheur. Elle attribue cette préservation à la vertu de la sainte médaille.

2. UNE personne en proie à une violente surexcitation nerveuse a recouvré le calme après un pèlerinage à saint Benoît et en portant la médaille. Elle nous fait parvenir ses actions de grâces.

Digitized by Google

3. UNE personne qui souffrait de violents maux de tête se trouve beaucoup mieux après un pèlerinage à saint Benoît, et l'emploi de la médaille miraculeuse. Elle envoie ses actions de grâces.

4. DEUX enfants malades ont été guéris d'une maladie nerveuse après une neuvaine et un pèlerinage à saint Benoît.

5. ON nous adresse des actions de grâces pour faveurs temporelles obtenues par l'intercession de saint Benoît.

6. UNE mère de famille qui depuis plus d'un an ne parvenait plus à faire le pain, malgré tous les soins qu'elle y apportait, y réussit aussitôt qu'elle eut eu recours à la médaille de saint Benoît, et depuis lors, elle n'éprouve plus aucune difficulté.

Recommandations.

Une retraite importante, une jeune fille mourante et sa famille désolée. — le succès d'une négociation très difficile pour la création d'une nouvelle paroisse très nécessaire — plusieurs conversions — une pauvre âme torturée par des peines cruelles. — Une restitution qui tirerait une mère d'un cruel embarras. - Plusieurs familles dans une extrême détresse — deux mères dont la santé inspire de vraies inquiétudes — le succès de démarches pour le bien des âmes. — Une mère qui depuis de longues années prie pour son fils qui a abandonné la vraie foi — plusieurs affaires temporelles — plusieurs intentions particulières — deux religieuses souffrantes — deux missions.

Une mère demande la conversion de son fils — 19 malades souffrant de diverses infirmités : une maladie d'yeux chez une pauvre mère de famille couturière — névralgie depuis 8 ans — mal de jambe depuis 14 mois — jeune homme souffrant de langueur — paralysie — une personne qui a des accès de folie — guérison d'un clerc chantre très nécessaire à son église.

9 affaires temporelles :

11 enfants malades : convulsions, bronchites, congestion cérébrale.

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE.

LA SITUATION DU PAPE A ROME.

ANS les tout derniers temps, une certaine presse s'était occupée d'un prétendu projet de conciliation, par lequel Léon XIII le spolié, voulait établir un *modus vivendi* entre lui et le gouvernement spoliateur qui s'est introduit à Rome, on sait par quels moyens. Des catholiques même s'étaient fait les échos de ces racontars. Le Souverain Pontife, dans son discours de Noël, vient de donner à ce sujet une déclaration aussi explicite que possible et qui doit fixer pour toujours l'opinion des catholiques en cette matière.

Digitized by Google

« Mais à ces sujets de joie ne sont que trop mêlés des motifs d'amertumes non légères. Le premier et le plus grave, c'est la condition où, par la perversité des temps, Nous sommes contraint de vivre, condition indigne du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, opposée à sa dignité et à sa divine mission dans le monde. — Cette condition s'aggrave toujours, car la révolution ne s'arrête jamais et travaille même à étendre et à consolider à Rome ses conquêtes au détriment de l'Église et du Pontificat. Les lois que l'on prépare contiennent la menace de nouvelles offenses et de nouveaux outrages. Ainsi la loi sur le divorce est attentatoire aux deux qualités essentielles dont le divin Législateur a voulu revêtir le grand sacrement, au profit aussi de la famille et de la société civile. Par son autre loi sur la propriété ecclésiastique, la révolution étend la main jusque sur les derniers restes des biens de l'Église, et, en la dépouillant de biens inviolables et sacrés à tant de titres, elle vise à en circonscrire de plus en plus l'action, en un mot, à la tenir dans un état de sujétion. — On connaît enfin les voies de fait par lesquelles on a commencé, ces derniers temps, à mettre la main sur des institutions ecclésiastiques, auxquelles on veut enlever le caractère religieux que la piété des bienfaiteurs leur avait imprimé; sous de vains prétextes et au grand affront de l'autorité sacrée, on les soumet au pouvoir civil.

« Mais quand bien même il n'y eût rien de tout cela, quand bien même ceux qui détiennent à Rome le pouvoir témoigneraient avoir pour l'Église et pour son Chef la plus grande déférence, il n'est pas à croire que la condition actuelle du Pontife romain deviendrait pour cela digne ou au moins tolérable. Tant que ce sera un fait évident et notoire que Nous, à Rome, Nous ne sommes pas maître de Notre pouvoir, mais à la merci d'autrui; tant que Notre liberté et Notre sécurité dépendront de qui, de fait, se trouve commander à Rome et de lois toujours variables selon les circonstances politiques et les dispositions on ne peut plus changeantes des majorités, la condition du Souverain Pontife sera toujours intolérable, et, quelque artifice que l'on emploie pour la mitiger, elle restera toujours, comme elle l'est par suite d'un vice intrinsèque et radical, inconciliable avec la liberté et l'indépendance qui conviennent au Chef suprême de l'Église.

« Aussi sentons-Nous avec une force toujours croissante le devoir qui Nous incombe de maintenir intacts, aussi bien devant les artifices insidieux que contre la violence, tous et chacun des droits sacrés du Siège apostolique, et ce devoir, avec le secours divin, Nous voulons le remplir jusqu'au bout. — Mais, dans l'accomplissement de cette tâche aussi bien que de toutes les autres que Nous impose Notre ministère apostolique, Nous avons besoin d'avoir avec Nous le Sacré-Collège dans une action pleine de concorde et d'étroite union, afin que Notre œuvre atteigne plus efficacement le but voulu. Votre exemple ne sera pas sans effet sur tous ceux qui sont de vrais enfants de l'Église, pour les maintenir dociles et soumis à la suprême autorité qui doit les guider dans la voie du salut. »

Digitized by Google

S. S. LÉON XIII, MÉDIATEUR.

LE 18 décembre, à midi, dans les appartements de l'Éme et Rme secrétaire d'État, a eu lieu la signature du protocole arrêté entre l'Allemagne et l'Espagne sur les bases présentées par le Saint-Père Léon XIII, à qui ces deux gouvernements ont déféré l'office de médiateur dans le différend sur les îles Carolines.

M. le cardinal-secrétaire d'État a mis sa signature au bas de l'acte présenté à ces deux gouvernements ; puis S. Exc. M. le marquis de Molins, ambassadeur d'Espagne, et S. Exc. M. de Schlœzer, ministre de Prusse, en qualité de plénipotentiaires, ont signé les articles convenus entre leurs gouvernements.

A cet acte assistaient Mgr Mario Mocenni, archevêque d'Héliopolis, substitut de la secrétairerie d'État, et Mgr Luigi Galimberti, pro-secrétaire de la congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires.

Voilà donc pacifiquement aplani, grâce à la médiation du Pape, un conflit qui pouvait devenir redoutable. Il est à souhaiter qu'on se souvienne de cette heureuse solution lorsque d'autres différends surgiront entre les puissances.

C'est le plus beau traité de paix qui aura été conclu depuis des siècles. Quand les puissances faisaient la paix, c'était d'ordinaire à la suite de guerres sanglantes, et la diplomatie intervenait alors pour consacrer les avantages acquis au plus fort. La décision arbitrale du Pape, acceptée par l'Allemagne et l'Espagne, est, au contraire, la victoire du Droit sur la force brutale. Il appartenait à la plus haute autorité morale qui existe dans le monde, à la Papauté, d'accomplir ce grand acte vraiment digne de la civilisation chrétienne. Il est daté du Vatican, où réside le vrai, le seul souverain de Rome.

L'empereur Guillaume, aussitôt qu'il apprit la signature du protocole de l'affaire des Carolines, fit remercier le Pape par M. de Schlœzer. L'envoyé extraordinaire a déclaré que l'empereur présentait à S. S. Léon XIII ses remercîments pour sa médiation si prompte et empreinte d'impartialité et de bienveillance.

Il a ajouté que cette médiation a rétabli et fortifié les rapports amicaux de l'Allemagne et de l'Espagne, un instant troublés par des malentendus. M. de Schlœzer a terminé en disant, toujours au nom de son souverain, que l'empereur est persuadé que le Pape éprouvera la même satisfaction pour le succès de son œuvre de pacification que celle que ressentent les souverains des deux nations.

Sa Sainteté n'a pas tardé de manifester publiquement cette satisfaction dans le magistral discours qu'elle a adressé au Sacré-Collège, la veille de Noël. Après avoir énuméré quelques sujets de consolation et de joie, que la sainte Providence a ménagés à son Église dans ces derniers temps, le

Digitized by Google

Souverain Pontife parle de cette médiation dans ces termes : « Enfin, il n'est rien qui Nous réconforte autant que de voir, comme cela s'est réalisé dans un fait récent, l'auguste majesté du Pontificat romain entourée de déférence, de respect et d'amour, car c'est à ce très noble but que sont dirigés tous Nos efforts et consacrée toute Notre vie. »

LE TOMBEAU DE SAINTE FÉLICITÉ.

M. EDMONT Le Blant écrit de Rome que la découverte du tombeau de sainte Félicité, célèbre parmi les martyres des premiers siècles, vient d'avoir lieu. On ignorait l'endroit de sa sépulture. Un document du moyen âge, l'*Itinéraire des Pèlerins*, donnait à cet égard d'assez vagues indications; tout ce qu'on en pouvait conclure, c'est que le tombeau se trouvait aux environs de la *Via Salaria*, à droite de cette voie. Le renseignement était exact. En ce moment, on construit des maisons dans ce quartier, et, en procédant aux travaux préliminaires de terrassement, on a mis au jour une catacombe inconnue, dans laquelle une fresque a conservé les restes des noms de Martial et de Philippe, deux des fils de Félicité (MARTIA... ...PPVS). Toutes les mesures sont prises pour la conservation de la fresque.

L'ARA CŒLI.

LE gouvernement du roi Humbert vient de mettre à exécution encore un de ses projets de spoliation sacrilège : il s'est emparé de l'*Ara Cœli*, le célèbre couvent des Franciscains à Rome. On est en train de le démolir : on a commencé par la tour de Paul III, qui servait depuis des siècles de maison généralice. On a vu tous ces jours-ci une charrette attelée de deux petits ânes traîner par les rues le pauvre mobilier des fils de saint François, qui se réfugient provisoirement les uns dans une maison du Transtevere, les autres au collège Mastaï. Indépendamment de l'indignation de tous les cœurs chrétiens et honnêtes, cet acte de vandalisme a suscité de vives réclamations parmi les artistes et les archéologues, et l'historien Grégorovius, tout grand ami qu'il est de la révolution italienne, s'en est fait l'écho dans une lettre aussi juste qu'amère adressée à une feuille libérale.

La circonstance du temps de Noël ajoute encore à l'odieux des impies démolitions d'*Ara Cœli*. C'est là que, selon une antique tradition, l'empereur Auguste, instruit par une vision, dressa le premier autel à l'Enfant qui devait naître d'une Vierge; c'est là qu'on conserve ce trésor de la piété populaire, le *sagro Bambino*, à qui Mazzini lui-même, pendant la république, fit hypocritement hommage du carrosse de gala pontifical volé au Vatican. C'est du couvent d'*Ara Cœli*, tête et cœur de l'ordre séraphique, que sont parties, durant de longs siècles, des légions de missionnaires pour aller porter jusqu'aux extrémités du monde le nom de JÉSUS-CHRIST; on y

Digitized by Google

montre encore avec vénération les cellules qu'habitèrent saint Jean de Capistran, saint Diego d'Alcala, saint Bernardin de Sienne. Que de souvenirs franciscains et catholiques, historiques et intimes, vont s'écrouler avec ces murs sacrés! A la fin du siècle dernier, le protestant Gibbon déclamait contre les moines qui battaient de leurs sandales la Voie Triomphale; il serait content aujourd'hui. Les religieux sont chassés du Capitole, leur couvent va disparaître. L'église elle-même sera mutilée, en attendant qu'elle soit détruite; car c'est le dessein suprême de la secte de déchristianiser entièrement le Capitole et de faire de cet endroit célèbre entre tous l'*Ara maxima* de la franc-maçonnerie. Ici, plus qu'en aucun autre lieu du monde, apparaît le caractère infernal de la Révolution.

SAINT MARTIN.

LE 14 décembre 1885 on a célébré le millénaire de la réversion du corps de saint Martin à Tours, et le vingt-cinquième anniversaire de la découverte de son tombeau, le 14 décembre 1860, qui était la fête de la réversion de son corps à Tours. De ce tombeau, il ne subsistait plus rien de reconnaissable à l'extérieur : c'était la mort de la mort, la tombe de la tombe.

La foi la plus robuste osait à peine concevoir une lueur d'espérance, quand tout à coup, à minuit, les travaux longs et pénibles, mêlés tour à tour de confiance et d'anxiété, rendirent enfin à la lumière les restes du tombeau sacré. Un cantique d'actions de grâces éclata à l'instant parmi les heureux témoins de cette découverte. C'était une sorte de résurrection après 70 ans de disparition et d'oubli.

On peut dire que le résurrecteur magnifique de trois morts, comme le chante l'Église, a reçu la grâce de se ressusciter lui-même.

LE NOUVEL ARCHEVÊQUE DE COLOGNE.

L'ENTRÉE de Mgr Krementz, archevêque de Cologne, dans sa métropole a été un véritable triomphe, auquel le gouvernement lui-même n'a pu se soustraire. Léon XIII, dans l'audience accordée récemment à la députation venue de Cologne pour féliciter S. É. le cardinal Melchers, avait, ainsi que le cardinal lui-même, recommandé aux fidèles de recevoir avec une confiance entière le « pasteur éminent » désigné pour remplacer, sur le siège archiépiscopal le vénérable confesseur de la foi; aussi, la réception qu'a organisée la vaillante population de la « Rome allemande » a surpassé toute attente. Jamais, nous disent les journaux, pareille manifestation ne s'est vue à Cologne depuis le commencement de ce siècle, ni pour une solennité civile ni religieuse. Même ce qui a eu lieu, en 1866, lors de l'installation de Mgr Melchers, paraît insignifiant maintenant à côté de l'éclosion puissante de cet enthousiasme consacré et réfléchi d'un peuple

Digitized by Google

entier. Le gouvernement à dû comprendre enfin quel a été le résultat véritable du « Culturkampf ».

De Berlin où l'archevêque avait été reçu, par la Cour aussi bien que par le ministère, avec tous les honneurs dus à son rang [1], S. Grandeur arriva en train spécial, à la gare de Cologne. C'était le 14 décembre, vers le soir, dix ans, jour pour jour, après que Mgr Melchers avait quitté furtivement son diocèse qu'il ne devait plus revoir. Le président du chemin de fer rhénan reçut Mgr à la descente du train et le conduisit à la « salle royale » mise à la disposition du prince de l'Église, par ordre du gouvernement. Là se trouvaient Mgr Baudri, le vénérable évêque auxiliaire de son archevêque, avec le chapitre de la cathédrale, le bourgmestre adjoint de la ville, avec le collège échevinal et le collège municipal *in corpore*, puis le comité organisateur des fêtes, au nom duquel, après Mgr Baudri et M. Pelman, l'illustre Auguste Reichenspeger a pris la parole pour exprimer les vœux des catholiques rhénans. Mgr dans sa réponse, parle de l'admirable lutte soutenue depuis plus de dix ans par le peuple fidèle à la foi; il félicite ses nouveaux diocésains de n'avoir retiré que du bien d'une persécution aussi acharnée et semble prédire une victoire certaine. Rappelons à cette occasion que Mgr Krementz fut le premier évêque qui eut à subir les rigueurs du Culturkampf !

Le lendemain, 15 décembre, eut lieu l'installation solennelle; Mgr fut escorté depuis son palais jusqu'à la cathédrale, par une foule immense et admirablement disposée. Des trains spéciaux avaient amené, de toutes les villes du diocèse et de la province ecclésiastique, des prêtres et des fidèles heureux de saluer celui que la voix de Pierre a désigné comme successeur du vénéré cardinal Melchers. L'autorité civile était là en la personne du gouverneur de la province et du président du gouvernement de Cologne; la magistrature, elle aussi, était fort brillamment représentée ainsi que l'université de Bonn; l'armée l'était par le général commandant en chef B^on^ von Loë, gouverneur militaire de la province, avec d'autres généraux et officiers supérieurs; la vaillante noblesse rhénane était arrivée au grand complet, ainsi que de nombreux représentants de la noblesse de Westphalie, ayant à leur tête l'éminent Bon de Schorlemes-Alet, l'un des chefs du Centre. Durant la grand'messe, Mgr Krementz fit deux allocutions, l'une en latin, pour le clergé, l'autre en allemand, pour le peuple qui se pressait dans les nefs de l'immense édifice.

Le soir il y eut illumination de la ville et procession aux flambeaux, à laquelle prirent part environ 20,000 personnes, entre autres les étudiants catholiques de l'Université de Bonn, dans leur costume caractéristique et portant leurs bannières. Jamais on n'avait rien vu de pareil à Cologne.

1. En Prusse, par une contradiction singulière, mais qui s'explique assez, les dignitaires catholiques occupent, dans la hiérarchie officielle, un rang beaucoup plus élevé que les fonctionnaires même les plus importants du culte protestant.

Digitized by Google

Édifices publics, hôtel-de-ville, palais des riches banquiers israélites, tout était décoré et illuminé.

L'enthousiasme était indescriptible; devant le palais archiépiscopal des orateurs haranguaient le prélat qui se tenait sur son balcon; les gildes et les fanfares demandaient à grands cris sa bénédiction. Enfin, l'ensemble de cette fête, après 12 ans de Culturkampf dont rien encore annonce la fin, a accusé une fois de plus la fidélité inébranlable de ce bon peuple envers le Saint-Siège; l'empire qu'une telle unanimité doit exercer même sur un gouvernement qui reste hostile à l'Église est assez évident à tous les yeux. Puisse cet exemple être compris et suivi dans beaucoup d'autres pays.

Nous sommes heureux d'apprendre que Mgr Krementz sera remplacé sur le Siège de Frauenburg (Ermeland) par son vénérable vicaire général, le Dr André Thiel, avantageusement connu dans le monde savant par sa continuation des « *Epistolæ Romanum Pontificum* » de D. Coustant (1868). Mgr Thiel est, depuis longtemps, ainsi que Mgr Krementz, l'ami des moines, qui s'associent aux sentiments de joie qu'ont éprouvés ses futures ouailles en apprenant son élévation à l'épiscopat.

PERSÉCUTIONS DANS L'INDO-CHINE.

DANS notre numéro du 21 novembre 1885 nous avons fait connaître d'après les « *Missions Catholiques* » l'horrible persécution qui s'était déchaînée sur ces pays et surtout dans l'Annam. La situation des catholiques dans ce pays ne s'améliore pas, témoin la lettre publiée par les « *Missions Catholiques* ».

Saïgon, 30 octobre 1885.

Les désastres annoncés par le dernier courrier sont confirmés. Un millier de nouvelles victimes a succombé sous les coups des assassins, dans la dernière quinzaine, sur le territoire du vicariat de Mgr Caspar.

Total : 8,000 morts dans les 70 chrétientés de Quang-Tri, qui sont entièrement anéanties; il n'y reste pas une église, pas une seule maison chrétienne; l'incendie a tout dévoré, même les cadavres des victimes.

Le petit séminaire seul est encore debout. Trois missionnaires, réfugiés dans son enclos avec plus de 3,000 chrétiens, y ont d'abord soutenu un siège de trois semaines. Une colonne française est venue les dégager et disperser les rebelles; mais elle était à peine rentrée à la citadelle que le petit séminaire était bloqué de nouveau par les rebelles, qui ont juré d'en finir cette fois.

Le 20 octobre, les assiégés n'avaient plus que pour quelques semaines de vivres, et, pour comble de malheur, le choléra est tombé sur eux et a fait 300 victimes en dix jours. Une nouvelle colonne française ira sans doute les dégager et les amener au chef-lieu. La retraite opérée, le petit séminaire, dernier établissement de la mission dans la province, disparaîtra comme tout le reste.

Digitized by Google

En ce moment, 8,000 réfugiés, sans abri et sans riz, sont à la charge de la mission de Mgr Caspar. Il est à noter que les provinces voisines de Hué sont les plus pauvres de tout l'Annam.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

Rome, 1er janvier 1886.

L'ÉVÉNEMENT capital de cette fin d'année a été l'heureux succès de la médiation qu'avait acceptée le très Saint Père pour l'épineuse affaire des îles Carolines. C'est ce que l'on peut appeler le triomphe personnel de Léon XIII. Le Pape arbitre des Rois, dirimant leurs controverses, étouffant les guerres à leur berceau, réglant les droits de propriété, telle était la doctrine de tout le moyen âge. On n'aurait jamais pu croire que notre siècle, qui semble n'avoir d'autre tradition que de rompre avec le passé, en reviendrait au temps où Alexandre VI partageait le monde inconnu entre l'Espagne et le Portugal. Dans le moyen âge, les Papes étaient une puissance matérielle et, au besoin, ils pouvaient urger l'exécution de leur sentence, aujourd'hui le Pape n'a plus d'armée, il est renfermé dans le Vatican, dépouillé, prisonnier ne pouvant pas même assurer sa libre correspondance avec l'Univers chrétien. Aujourd'hui à la porte de bronze du Vatican, il y a des gardes de la sûreté publique épiant les gens qui entrent et qui sortent; ce sont les employés de la poste italienne qui lui apportent les lettres du monde entier, c'est par les télégraphes de l'État qu'il est obligé de correspondre avec ses nonces. Le jour où le gouvernement italien le voudrait, sur un signe parti du Quirinal, le Pape verrait sa prison murale se changer en une véritable prison, il serait au secret aussi bien que Pie VII à Savone. L'Italie aurait alors le protectorat de l'Église, absolument comme les Anglais sont protecteurs de la Birmanie, c'est elle qui se constituerait l'intermédiaire obligé entre le pape et les puissances étrangères, c'est d'elle que dépendrait l'existence matérielle du Pape réduit alors au rôle d'un patriarche russe.

Dieu veille sur son Église, ces plans ne se réaliseront jamais, quelles que soient les espérances d'un certain parti. Le dernier discours du Pape aux Émes Cardinaux à l'occasion des fêtes de Noël montre que de son côté le *Non possumus* est aussi énergique que le jour où il a juré solennellement de défendre les droits du Saint-Siège. La conciliation ne s'assoiera pas sur

Digitized by Google

le siège de saint Pierre et les protestations deviendront d'autant plus vigoureuses que la captivité sera plus dure. Quant aux plans du gouvernement italien, ils sont connus depuis longtemps. Il veut séparer le Pape des catholiques; par tous les moyens en son pouvoir, il cherche à tarir la source du denier de Saint-Pierre. Quand le Pape sera réduit à toute extrémité, il sera d'après lui, forcé de se jeter dans ses bras, ne serait-ce que pour avoir le pain matériel qui lui manque. La question Romaine, d'après lui, est une question d'argent; il offre l'or avec l'espoir qu'on l'acceptera tôt ou tard. — Ces plans sont fort beaux, mais ils oublient un élément important de la vie de l'Église : c'est que Dieu est avec elle jusqu'à la consommation des siècles, c'est que les puissances infernales, quelle que soit la forme qu'elles revêtent, ne prévaudront point contre Elle, c'est enfin parce qu'on ne prend pas par la famine ceux qui sont prêts à répandre leur sang jusqu'à la dernière goutte.

L'Encyclique *Immortale Dei* et le jubilé que Sa Sainteté accorde au monde chrétien sont encore d'autres sujets de consolation pour la fin de cette année. Dans le premier document, Léon XIII enseigne d'une façon magistrale les peuples et les rois, il leur montre le chemin de la vérité au milieu des erreurs les plus diverses, trace la voie et l'éclaire de cette lumière divine que Dieu donne à son Église. Évitant les excès, de quelque côté qu'ils viennent, cette belle lettre trace les grandes lignes de la constitution des États chrétiens. C'est la réponse pontificale à la fameuse proclamation des droits de l'homme, et il faut, soit en mutiler le texte, soit le solliciter doucement, suivant l'expression de M. Renan, pour en tirer une approbation des fameuses libertés modernes. -- Cette année 1886 sera une année bénie, les faveurs spirituelles du Jubilé vont se répandre en pluie de grâces sur la terre, mais ce sera un devoir rigoureux pour tout catholique de comprendre le haut enseignement qui se dégage de cette encyclique. Léon XIII a toujours insisté sur la nécessité de la prière ; c'est en effet la seule arme des faibles, la seule que la révolution ne nous puisse enlever. Mais cette arme que méprise le monde est toute-puissante, le St-Rosaire n'a pas fini de compter ses victoires, et il faut espérer que les ennemis du Saint-Siège en feront bientôt l'expérience à leurs dépens.

A l'occasion du jubilé sacerdotal de Léon XIII, on va ouvrir au Vatican une exposition artistico-religieuse, dont il faut bien augurer. L'orfèvrerie italienne n'a ni cachet ni style. Elle fait riche plutôt que beau, massif plutôt que gracieux, elle éblouit l'œil mais ne le charme pas. Le même défaut se retrouve dans les ornements destinés au saint Sacrifice. Les tissus lamés d'or, peuvent coûter beaucoup, mais comme effet artistique ils ne valent pas le satin et le velours. Les ornements dont on les surcharge manquent de cette pureté de lignes qui résulte d'un tout harmonieux, ils sont lourds, épais, et on sent que l'ouvrier fait riche parce qu'il ne peut faire beau. Cette exposition fera pénétrer à Rome les modèles étrangers ; le

Digitized by Google

Romain pourra voir, comparer ; et, bien que son engouement pour tout ce qui n'est pas Romain soit fort douteux, il ne pourra toutefois s'empêcher de reconnaître que le monopole de l'Église n'entraîne pas avec lui tous les autres.

La chapelle Sixtine a vu rouvrir ses portes pour une cérémonie funèbre. Le Pape a voulu qu'un service solennel fût célébré pour le repos de l'âme de Sa Majesté très catholique Alphonse XII roi d'Espagne. On ne peut encore porter un jugement sur la vie de ce jeune roi, mais on ne saurait s'empêcher de constater qu'il a donné à l'Espagne la paix matérielle et qu'il avait les vertus chevaleresques d'un Espagnol. Sa force d'âme et son énergie étaient remarquables et l'ont soutenu au milieu des cruelles souffrances qu'il savait cacher à son entourage. Dans cette cérémonie Sa Sainteté a donné l'absoute et un prélat Espagnol a prononcé devant toute la cour pontificale, les louanges du défunt. Le savant évêque d'Oviedo, Mgr Martinez y Vigil s'est montré à la hauteur de la tâche qu'on lui avait confiée et l'oraison funèbre a eu l'approbation générale.

La Congrégation des Rites va s'occuper d'une cause Française, celle de Jeanne d'Arc. Jusqu'ici l'absence des miracles avait empêché la vierge de Vaucouleurs de voir son procès avancer, car, après tout, il faut que Dieu commence par témoigner la sainteté de ses serviteurs par les grâces dont il leur donne d'être l'intermédiaire. De plus on ne trouve pas de trace du culte de Jeanne d'Arc ; le rôle politique qu'elle a joué loin de favoriser sa cause ne pouvait que lui nuire. Mgr Couillé, évêque d'Orléans, a triomphé de toutes les difficultés. Dieu, du reste, aurait commencé à glorifier sa servante et puis, comme disait un vieux consulteur de la congrégation des Rites, les miracles arrivent au moment où nous en avons besoin. Sa Sainteté a permis de recommencer le procès interrompu et a donné les ordres nécessaires pour que la congrégation pût se prononcer sur l'introduction de la cause. C'est seulement après que ce jugement sera prononcé que l'héroïne de Damremy pourra porter le titre de *Vénérable.*

Le Cardinal Pitra vient de faire paraître un nouveau volume *(Étude sur les lettres des papes)* qui lui vaut les félicitations de tout le monde savant. Le sujet était neuf, mais il a été traité de main de maître. Ce volume forme le tome premier d'une nouvelle série qui, sous le titre d'*Analecta Novissima* continuera le *Spccilegium Solesmense.* Le savant évêque de Porto, une des gloires de l'Ordre de saint Benoît, dont l'âge ne ralentit en rien les travaux, a prouvé une fois de plus que ses magnifiques travaux d'érudition n'ont pas moins pour but de défendre l'Église, de la faire connaître et de la faire aimer que de faire progresser la science de l'antiquité qui lui est si chère.

F. G.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

Regestum Clementis Papæ V *ex Vaticanis architypis. Ssmi DD. NN. Leonis XIII Pont. Max. Iussu et munificentia. Nunc primum editum cura et studio monachorum ordinis Scti Benedicti. Anno MDCCCLXXIV. — Romae ex Typographia Vaticana MDCCCLXXXV.*

Le premier volume du Régeste de Clément V vient de paraître. Ce sont des moines de l'Ordre de Saint-Benoît qui ont été chargés du travail. Parmi les ouvriers que Sa Sainteté a appelés et réunis pour ce grand ouvrage, nous voyons un enfant de la Normandie, D. Anselme Caplet, moine du Mont-Cassin, qui, sous l'habile et intelligente direction du célèbre Dom Tosti, a été chargé des prolégomènes qui se rapportent au Régeste de ce Pape. Le second custode des archives, D. Gregorio Palmieri, a donné une vue d'ensemble sur leur histoire, et deux bénédictins allemands de l'abbaye de Raigern, en Moravie, D. Jean Sarcander et D. Charles Stastny, ont contribué, pour leur part, au dépouillement et à l'analyse des pièces. La *Voce della Verità*, qui nous donne ces détails, a droit à notre reconnaissance, l'humilité de ces savants moines ne leur ayant pas permis de signer les parties qui étaient leur œuvre, et de revendiquer, devant le public, les éloges qui leur sont dus. C'est, au reste, profonde sagesse ; ils ont craint la louange qui aurait été dans toutes les bouches, et ont préféré la récompense que Dieu leur donnera dans le ciel. *Et Pater qui videt in abscondito reddet tibi.*

Le volume s'ouvre par une magnifique gravure du Pape Léon XIII, qui a été l'âme et le Mécène de ce beau travail. Sur son étole brillent ses armes, fidèle traduction du fameux *Lumen in cœlo* qui semblait le désigner par avance à prendre en mains le gouvernail de l'Église. Ne pourrait-on pas trouver amplement la justification de cette devise dans la lumière étincelante que cette magnifique série d'œuvres d'art et d'ouvrages a jetée sur l'Église et le Saint-Siège ?

Les auteurs commencent par une épître dédicatoire dans ce latin classique qui ne vit guère plus qu'à Rome. Dom Tosti y remercie Sa Sainteté d'avoir ouvert au public savant les archives vaticanes ; il fait remarquer qu'il lui a suffi de faire tomber les barrières qui les défendaient contre des regards indiscrets, pour voir s'évanouir les accusations contre les Papes les plus calomniés, tant il est vrai, suivant la profonde parole de de Maistre, que les Papes n'ont besoin que de la vérité. Il remercie enfin le Pape de la bienveillance qu'il a toujours témoignée pour l'Ordre de Saint-Benoît, et dont le travail qu'il a daigné lui confier, est une nouvelle preuve. La tâche est lourde, il est vrai, mais l'ordre du Saint-Père leur indique le devoir, et sa paternelle bénédiction leur en facilite l'accomplissement.

Digitized by Google

Le premier volume se divise en quatre parties principales qui, pour être traitées avec l'ampleur qu'elles méritent, demanderaient au moins trois articles.

Il s'ouvre avec une histoire générale des archives pontificales, XXIII-LXVIII, histoire bien peu connue jusqu'ici.

Viennent ensuite les prolégomènes généraux LXIX-CXCII, sur le Régeste de Clément V, puis un *Appendix documentorum*, dans lesquels nous avons une ample moisson à récolter. D. Gregorio Palmieri, chargé de cette partie du travail, n'a pas, malheureusement, publié tout ce qu'il a trouvé. Il se contente de citer le Régeste de Cola di Rienzo, qui de Prague aurait été apporté à Rome vers la fin du siècle dernier par le cardinal Garampi. Il aurait voulu aussi éditer divers inventaires très curieux qui, sans être liés étroitement aux archives, avaient cependant avec elles plus d'un rapport. Il avait même promis celui que Boniface VIII fit dresser des choses rares et précieuses appartenant au Siège Apostolique ; mais un Jésuite, le R. P. Ehrle, avait déjà rassemblé bon nombre de documents se rapportant à cette classe d'inédits, et se proposait de les réunir en un volume. Un sentiment de confraternité, disons mieux, de charité littéraire, a retenu le R. P. Dom Gregorio ; il n'a pas voulu déflorer l'œuvre d'un collègue, en faisant par avance connaître au public les pièces les plus importantes qu'on devait lui donner. Du reste, en face de tant de richesses, le choix est permis, et quand on a des corbeilles pleines de pain, on n'empêche pas les autres d'en recueillir les miettes.

Après, et dans le même appendice, vient l'histoire du transfert des archives vaticanes à Paris et leur retour à Rome, d'après le manuscrit jusqu'ici inédit de Mgr Marino Marini. Rien d'intéressant comme ce récit, qui mériterait un compte-rendu séparé. L'auteur cite ensuite, *in extenso* toutes les pièces, documents et lettres qui s'y rapportent, CCXXVIII-CCCXXV.

Ces prolégomènes prennent 325 pages in-folio ; elles sont la préface du Régeste proprement dit. Le premier volume de Clément V seul a pu entrer dans la partie imprimée ; il faudra donc huit autres tomes pour la reproduction des neuf années de ce pontificat. La méthode suivie par les auteurs est celle qu'avait, depuis longtemps, indiquée et recommandée le cardinal Pitra, celle que l'Institut de France a adoptée pour la publication des Régestes, celle enfin que semblaient commander les circonstances.

Les savants éditeurs ne pouvaient reproduire le registre tout entier; tout, du reste, n'en valait pas la peine. Il y a une foule de Brefs et de Bulles en matière bénéficiale, dispenses d'empêchement de mariage, concessions de pensions, permissions pour recevoir les ordinations, etc., etc., où le seul intérêt se concentre sur la date et sur le nom de celui qui est l'objet de la faveur apostolique. Qu'ont fait les éditeurs ? Après un numéro d'ordre, celui des pièces dans l'original, ils impriment en vedette le nom du lieu

Digitized by Google

d'où la pièce est partie, puis la date. Vient ensuite un résumé en quelques lignes d'un style simple et concis où ils indiquent l'objet principal de la pièce. C'est une analyse qui est la plupart du temps suffisante.

Pour ceux qui ne veulent pas s'en contenter, ils trouvent après, entre parenthèses, le chiffre du feuillet du registre avec la lettre *a* ou *b* qui en indique le recto ou le verso. Ils transcrivent après, en lettres italiques, la suscription de la bulle, e. g. : « *Dilecto filio electo Vivarien* » (n° 1154), et sans se permettre aucune abréviation ; car, bien que ces titres n'aient pas une valeur canonique, suivant un texte célèbre des Décrétales, cependant ils sont très intéressants pour l'historien. Ils donnent, enfin, l'*incipit* de la bulle, puis la date. Quand le document sort des matières ordinaires de la *Curia*, ils le citent en entier ou par fragments assez longs. Comme on le voit, les éditeurs ont su allier la fidélité et la concision, et ce n'est pas le moindre éloge qu'on puisse leur adresser.

Ce serait ici le lieu de faire l'histoire de Clément V, mais il ne convient pas encore d'aborder un si vaste sujet. Les Régestes que l'on publie vont devenir une mine féconde de documents qui permettront de tracer, non seulement les grandes lignes, mais même les détails de ce pontificat. La partie déjà publiée nous donne l'itinéraire de son voyage à travers la France pendant sa première année. C'est à Lyon qu'il fut couronné dans l'église de Saint-Just, le 14 novembre 1305 ; de là il rayonna dans une partie de la France, partout où l'appelait le bien de l'Église. Il date des lettres de l'abbaye du Cluny, voulant qu'une de ses premières visites fût pour ce magnifique monastère où brillait d'un si vif éclat la vie monastique selon la règle de Saint-Benoît. Mais une de ses préoccupations constantes dès cette époque était la délivrance de la Palestine et le recouvrement de Jérusalem. La croisade, voilà le but qu'il a toujours poursuivi.

Tel est ce premier volume imprimé avec une magnificence toute royale. Les caractères, type elzévirien, ont été fondus exprès, le papier à la main sort des meilleures fabriques d'Italie, le format, in-folio, convient à une œuvre d'aussi longue haleine. Tout se réunit donc pour faire de cette édition une œuvre où l'on ne sait qui louer davantage, du prince qui l'a ordonnée, ou des modestes et savants travailleurs qui l'ont exécutée.

ALBERT BATTANDIER.

CORRESPONDANCE.

NOTRE correspondant du mois dernier, nous remercie d'avoir accueilli favorablement l'idée émise par lui de répandre dans les missions la médaille de Saint-Benoît, et de favoriser sa propagation au moyen d'une petite brochure explicative destinée spécialement aux missionnaires.

Digitized by Google

Au sujet de la brochure projetée, il nous écrit encore :

« Mon plan serait de dire un mot de l'origine de la médaille; de la puissance de la Croix; de l'usage que nous voyons St Benoît faire de ce signe auguste dans ses principaux miracles; de la convenance qui en est résultée de joindre l'effigie et les traits caractéristiques de notre B. P. à celle de la Croix; et, à ce propos là, l'explication des lettres gravées sur la médaille, la nomenclature des indulgences dont les Papes l'ont enrichie; celle des effets merveilleux que l'on peut attendre de ce pieux objet; et enfin quelques faits à l'appui, surtout ceux qui sont relatés par Dom Guéranger et par M. d'Avrainville arrivés dans les missions, et ceux que j'ai recueillis moi-même dans les *Missions Catholiques* et mes correspondances personnelles avec quelques missionnaires. Le tout, sous le plus petit format possible pour en rendre l'envoi plus facile à ceux auxquels ce travail est destiné. Il me paraît important de le finir par la promesse de St Benoît à Ste Gertrude et la petite prière composée à cet effet, pour la consolation des chrétiens et des missionnaires et faire honorer et aimer davantage notre cher Saint. J'allais oublier un article important, c'est-à-dire la manière de se servir de la médaille et les pratiques conseillées pour obtenir la protection de St Benoît. »

Plus loin, notre correspondant nous entretient encore du beau projet qu'il a et désire partager avec les lecteurs du *Messager*, de contribuer à l'érection d'une chapelle à saint Benoît dans le vicariat apostolique de Canton, en Chine. Ce projet prend, paraît-il, plus de consistance, et devient sérieux, car, nous écrit notre abonné : « Entre autres consolations que j'ai éprouvées en ces derniers temps, m'est venue l'heureuse promesse qu'une des premières chapelles qu'on relèverait dans le vicariat si désolé de Canton, serait placée sous le vocable de saint Benoît; et à ce propos, mon Révérend Père, ne pourriez-vous dire un mot de cette promesse à vos lecteurs pour qu'ils hâtent cette construction par leurs prières et leurs aumônes? Car les ressources mises à la disposition de Mgr Chausse seront-elles assez abondantes pour lui permettre de réaliser ce projet, et ne devra-t-il pas d'abord nourrir ses chrétiens ruinés, relever leurs pauvres demeures, les habiller, relever les orphelinats, etc, etc? tandis que des aumônes faites *pour la chapelle de St Benoît*, en dehors des secours donnés par la Propagation et la Ste Enfance, le mettraient à même de réaliser promptement son projet. Mgr Chausse veut aussi distribuer des médailles à ses chrétiens : quelques bonnes âmes ne voudraient-elles pas aider son bon vouloir?... Quant à l'envoi de médailles dans les Missions, notre pays a un débouché naturel par le Collège américain de Louvain, la maison de Scheut près de Bruxelles, le Haut Zambèze et les Montagnes rocheuses confiés à la Compagnie de Jésus, etc. Et combien d'autres Missions s'offrent à notre générosité, et seraient heureuses de recevoir des médailles : la Chine, l'Arménie, le Zanguebar, l'Afrique équatoriale, l'Egypte, etc. Ah! Si on envoyait

Digitized by Google

partout St Benoît comme éclaireur et avant-garde, comme l'action des Missionnaires serait facilitée et bénie ! Comme preuve pour vos lecteurs, mon Révérend Père, je vous envoie deux traits dont j'ai reçu le récit d'un Père des Missions africaines de Lyon, et j'espère qu'il les excitera à envoyer *beaucoup* de ces médailles qui opèrent des choses si admirables...

Lagos. Côte de Bénin, 6 avril 1883.

« .... En visitant mon frère à la Trappe, j'avais appris à connaitre la « médaille du grand St Benoît, et j'ai vu les effets prodigieux qu'elle pro- « duit, même chez nos sauvages de la Côte des Esclaves.

« En 1878, une femme chrétienne, mariée depuis peu malgré ses parents « païens, fut tout à coup comme obsédée, à la suite de sorcelleries malveil- « lantes. Elle montait au haut des grands arbres et se précipitait en bas « sans se faire aucun mal. Une fois elle tomba la tête la première au fond « d'un puits très profond et à sec, sans souffrir le moindre mal. C'est qu'elle « avait au cou une médaille de St Benoît, et 6 mois après, étant guérie, elle « me déclara que le démon voulait la tuer, mais *qu'un vieillard la défendait « et la prenait dans ses bras.*

« Quand les mariages chrétiens devinrent nombreux à Lagos, le démon « s'en irrita, et pour en détourner il mit en campagne ses adeptes, les « sorciers, qui par leurs maléfices firent périr les enfants légitimes. Ce mal « s'évanouit devant la chère Médaille que les mères portèrent au cou, « qu'elles mirent au cou de leurs enfants ou plongèrent dans leurs boissons, « afin que les maléfices n'eussent plus d'effet. Ce remède fut si souverain « que toutes celles qui le pratiquèrent et le pratiquent n'éprouvent jamais « plus aucun mal. »

1881. Un officier français envoyé au Sénégal s'y trouva au moment où la fièvre jaune y exerçait d'affreux ravages. Pendant de longues semaines, il se vit au milieu des morts et des mourants. Grâce à la médaille de St Benoît qu'au départ, sa femme avait cousue dans son scapulaire, il est *resté seul Européen de neuf compagnies Sénégalaises*, le mal ayant emporté tous les autres, ainsi que bien des prêtres et des religieuses attachés à la Colonie. Mr. B. attribue sa préservation à une protection particulière ; on sait du reste que la médaille est un préservatif très efficace contre les épidémies.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1885-86. — N° 12. — 21 Février.

A NOS LECTEURS.

IL y a longtemps, cher lecteur, que la rédaction de votre *Messager* ne s'est plus entretenue avec vous ; nous croyons devoir ressaisir le fil de nos anciennes habitudes en venant vous adresser un fraternel salut, au moment où nous terminons notre seconde année d'existence, où nous nous disposons à aborder la troisième, aidés de la grâce de Dieu et de votre bienveillante coopération.

On l'a dit souvent, beaucoup d'entre vous ont daigné nous l'écrire, le *Messager* et ses abonnés forment une famille ; les rapports qui existent entre vous et nous sont intimes, basés qu'ils sont sur une parfaite communauté d'idées, sur l'amour de certains principes, antiques et vénérables dans l'Église, que nous tendons de commun accord à faire revivre et refleurir parmi nous : l'amour et la connaissance de la liturgie, la vie chrétienne, enfin les traditions et les souvenirs bénédictins qui touchent de si près à ceux de l'Église entière.

Or, pour que ces liens de famille continuent à subsister, il faut les entretenir; il faut se voir parfois, se parler, s'écrire si l'on ne peut faire mieux, se donner la main par dessus les provinces, les montagnes et les mers, pour se fortifier mutuellement dans l'accomplissement d'une même œuvre. C'est ce que nous voulons faire en ce moment.

Depuis l'apparition de notre premier numéro, le nombre de nos lecteurs s'est constamment accru; peu de nos amis nous ont abandonnés. Et ce qui nous est surtout agréable, c'est de voir que nos nouveaux adhérents nous sont pour la plupart amenés par nos anciens abonnés. Nous voyons à ce recrutement spontané une marque de satisfaction et un témoignage de sympathie auxquels nous sommes particulièrement sensibles. Puissions-nous continuer à plaire à nos chers lecteurs, à être utiles à leurs âmes, à les rapprocher de Dieu et de la sainte Église leur mère. C'est à cela que tendront tous nos efforts.

Commençons donc cette troisième année sous l'égide de notre

Digitized by Google

bienheureux Père saint Benoît, au culte duquel cette revue est spécialement vouée. Restez-nous fidèles, chers lecteurs, soutenez-nous de votre sympathie; et si parfois la charge de vous préparer ces pages, au milieu de nos labeurs, nous paraît lourde, nous reprendrons force et courage en songeant à vous qui êtes nos amis et au peu de bien qu'elles peuvent faire çà et là parmi vous, sous la bénédiction de Dieu.

QU'EN TOUTES CHOSES DIEU SOIT GLORIFIÉ !

PROPRE DU TEMPS.

LE CARÊME.

LA Septuagésime fait promptement place au saint temps du Carême dont elle est la préparation. Nous ne sommes plus seulement de pauvres exilés errant sur la terre hors du bienheureux Paradis que garde l'Ange au glaive de feu ; nous sommes en Égypte, gémissant sous la dure servitude du Pharaon cruel notre ennemi. Au péché du premier père sont venus s'ajouter nos propres péchés. Comme le tyran égyptien, pour réduire les enfants d'Israël, les empêchait de s'adonner librement au culte du vrai Dieu, les accablait sous les plus lourdes charges et les fatiguait par de rudes travaux, ainsi le démon, quand il nous retenait sous l'empire du péché, nous ôtait la sainte liberté d'adorer Dieu, nous condamnait à nous occuper des œuvres méprisables de la concupiscence et s'efforçait d'anéantir en nous toute force et toute vigueur, afin de s'assurer un empire impérissable.

C'est à cette triste époque par laquelle nous avons presque tous passé que nous devons nous reporter pendant les quatre semaines de ce temps de grâce et de salut. Il ne s'agit pas encore de méditer la passion du Sauveur ; l'Église nous y invitera en temps convenable dans les deux semaines qui précéderont immédiatement le grand anniversaire. Notre devoir actuellement consiste à prêter l'oreille aux enseignements et aux promesses que l'Église fait entendre à ses enfants dans ses offices, qui sont d'une richesse incomparable durant ce saint temps. Sans parler de l'office du Dimanche, plus communément suivi par les fidèles, le Missel indique pour chaque jour une messe propre, qui doit toujours être dite dans les églises cathédrales ou collégiales, même aux plus grands jours de fête. C'est là que nous entendrons parler des promesses faites à nos pères, du Moïse qui nous est né et qui doit un jour nous sauver dans la mer Rouge de son sang divin. Animés par ces paroles de vie, nous aspirerons d'un désir tout spirituel vers la sainte Pâque qui doit renouveler mystiquement en nous notre passage bienheureux à la liberté des enfants de Dieu.

En attendant, sans rien perdre de la joie de l'Esprit-Saint, bien plus,

Digitized by Google

sous l'empire même de cette joie qui porte à donner généreusement, nous travaillerons à réparer les défaillances passées, nous essaierons nos forces pour le grand voyage, nous nous munirons des saintes œuvres, de la prière, de l'aumône et du jeûne, afin d'être prêts pour le moment solennel du *passage du Seigneur*.

PROPRE DES SAINTS.

St THOMAS D'AQUIN, CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE (VII MARS).

UNE des lumières les plus brillantes du candélabre mystique de la nouvelle Alliance, Thomas d'Aquin, fait resplendir le septième jour de mars par le double éclat de son prodigieux génie et de cette pureté incomparable, qui semble le partage des Saints de l'Ordre des Prêcheurs. Confié tout jeune aux moines du Mont-Cassin, il demandait avec une sorte d'anxiété à ses maîtres de lui faire savoir ce que c'était que Dieu. Élevé ainsi par l'Ordre bénédictin, Dieu ne permit pas toutefois qu'il s'y fixât ; malgré les efforts inavouables pour le retenir dans le monde, de parents devenus cruels dans leur faux amour, il entra dans l'Ordre encore naissant de Saint-Dominique. Cette persécution valut à nos contrées la gloire de le posséder durant de longues années. A Cologne, il reçut les leçons du bienheureux Albert le Grand; Paris, où il eut comme introducteur le célèbre cardinal dominicain Hugues de Saint-Cher, le vit ensuite professer la sacrée Théologie et lui décerna le grade de Maître en cette science des sciences. Enfin, en 1259, il assista au chapitre général de son ordre à Valenciennes ; de là, il se rendit à la cour de Marguerite comtesse de Flandre, qui l'avait invité et, à sa demande, il composa un de ses plus admirables opuscules. Il est presque impossible de s'imaginer comment dans l'espace d'une vie relativement assez courte, il put écrire tous les ouvrages qui nous sont parvenus de lui. C'est

Digitized by Google

dans ces vastes compositions, dont chaque ligne renferme des trésors inappréciables de vérité, qu'il a réussi à condenser tout ce que la tradition des Pères et des Conciles avait mis en lumière, en s'attachant à montrer le parfait accord des dogmes révélés avec la raison purgée de ses erreurs, enrichie, ennoblie, quoique toujours servante de la foi. Outre ces œuvres magistrales, malheureusement trop peu connues hors de l'École, il écrivit encore l'Office du Saint-Sacrement, dont tous les fidèles ont pu goûter les accents d'une dévotion si croyante à la fois et si précise dans son expression. Honoré de l'amitié du roi saint Louis qui recourait fréquemment à ses conseils, il eut à lutter contre les prétentions rancuneuses et jalouses de sophistes qui voulaient exclure les religieux mendiants des chaires et des Universités. Son génie et son humilité en triomphèrent, et des siècles de gloire furent encore assurés aux deux Ordres illustres que Dieu avait providentiellement suscités dans son Église. Les Grecs schismatiques ressentirent également les traits puissants de sa parole.

Tant de grandeurs étaient alliées en lui à une humilité et à une simplicité d'enfant. La prière était l'atmosphère continuelle où il puisait ces torrents de lumière qu'il répandait ensuite à profusion sur le monde. Parfois sévère envers ceux dont il espérait obtenir par là l'amendement, il était au reste d'une bonté et d'une douceur inaltérables envers tous : tellement qu'on ne pouvait jeter même un simple regard sur son visage sans en éprouver intérieurement un vif sentiment de consolation. Enfin, par une sorte d'exception à une des dispositions presque constantes de la sagesse divine, il unit la puissance du thaumaturge aux lumières du docteur.

Il se rendait au Concile de Lyon en traversant la Campanie, lorsque ses forces affaiblies l'obligèrent de s'arrêter au monastère cistercien de Fosse-Neuve. Là, se rendant aux vives instances des Frères qui le soignaient, il leur exposa le Cantique des cantiques : ce fut le chant du cygne, et ce fut un chant d'amour. Peu de temps après, l'Époux arriva et Thomas, âgé seulement de quarante-neuf ans, s'élança à sa rencontre avec sa lampe abondamment pourvue de la lumière qui luit jusque dans la vie éternelle. Au siècle suivant le pape Jean XXII le canonisa, et le bienheureux Urbain V fit don de ses reliques sacrées à l'Église de Toulouse qui les conserve encore parmi ses innombrables trésors.

La pureté admirable de l'Angélique Docteur lui a valu un privilège qui s'est maintenu jusqu'à nos jours parmi les associations de jeunes gens. Au commencement de sa carrière, Thomas, dans sa prison, après avoir résisté héroïquement aux embûches infernales, préparées pour le faire renoncer à sa vocation, demanda avec larmes à Dieu de lui donner la force de garder intacte sa virginité menacée. S'étant ensuite endormi, il vit deux anges descendre du ciel, et lui ceindre les reins d'un cordon éclatant de blancheur. A dater de ce jour, jusqu'à la fin de sa vie, il conserva dans son intégrité la fleur de sa chasteté. Ce fait, et la vénération au cordon miraculeux du

Digitized by Google

saint Docteur conservé à Verceil, fut l'origine d'une *Milice angélique* qui fleurit tout particulièrement en Belgique et fut favorisée par le Saint-Siège de précieuses indulgences. Ceux qui en font partie portent un cordon bénit, semblable à celui de saint Thomas et doivent promettre d'accomplir certaines pratiques ayant pour but de préserver leur vertu et de témoigner de leur dévotion envers le Saint qu'ils ont choisi pour modèle et protecteur spécial.

MORT DE SAINT BENOIT.

L'HEURE allait sonner où le grand serviteur de Dieu, Benoît, prendrait son essor vers les demeures éternelles. Dieu la lui fit connaître et le Saint la révéla à son tour à plusieurs de ses disciples, dont les uns habitaient avec lui et les autres demeuraient au loin.

Aux premiers, il recommanda un stricte silence, aux autres, il fit connaître les signes auxquels ils reconnaîtraient que son âme se serait séparée de son corps.

Six jours donc avant sa sainte mort, Benoît fait ouvrir sa tombe. Bientôt la fièvre le saisit, l'accable, l'épuise de ses feux. Il sent que le mal qui le mine va l'emporter.

C'était le sixième jour. Saint Benoît se fait porter dans l'oratoire par ses disciples bien-aimés.

Là, ô mort admirable, mort digne d'un Saint ! il reçoit plein d'amour le Corps et le Sang de son Seigneur ; puis, debout au milieu de ses fils, qui soutiennent en pleurant les membres défaillants de leur Père, il lève les bras vers le Ciel sa patrie, et exhale le dernier soupir au milieu des accents de la prière !

Ce même jour, deux moines de saint Benoît, l'un en cellule, l'autre au loin, eurent une vision identique. Soudain, ils aperçurent une voie lumineuse qui partait de la cellule du Saint et s'étendait vers l'Orient, montant jusqu'au Ciel ; elle était tendue de riches étoffes et illuminée de flambeaux innombrables.

Et un homme, à l'aspect vénérable, leur apparut au-dessus de cette traînée lumineuse, demandant de qui ce pouvait être là le chemin. Pour eux, ils avouèrent leur ignorance. Mais la vision reprit : « C'est là la voie par laquelle Benoît le bien-aimé du Seigneur est monté au Ciel. » C'est ainsi que, absents et présents, tous les enfants du

Digitized by Google

saint Patriarche connurent sa glorieuse mort, par le prodige qui leur avait été prédit.

Il fut inhumé dans l'oratoire de Saint-Jean-Baptiste, qu'il avait construit lui-même sur l'emplacement d'un temple d'Apollon, renversé de ses mains.

Et sa tombe est fertile en miracles, de même que la grotte de Subiaco où il avait vécu. C'est ainsi que termine saint Grégoire.

Et il nous cite aussitôt un fait miraculeux, arrivé à la grotte du Saint, peu avant que lui-même n'écrivît la vie de saint Benoît.

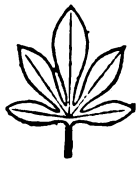
Une femme prise de folie avait à ce point perdu la raison, que jour et nuit elle courait par les forêts et les campagnes, franchissant montagnes et vallées. Elle ne s'arrêtait dans sa course furibonde que lorsque la lassitude épuisant ses membres, elle s'affaissait sur le sol pour prendre quelque repos.

Un jour cependant, parcourant les champs, et errant çà et là, elle arriva à la grotte du bienheureux Benoît, et y entra pour y passer la nuit, sans se douter de la sainteté du lieu qui l'abritait. Mais, lorsqu'elle en sortit le lendemain, elle se trouva guérie, et aussi saine d'esprit que si jamais son cerveau n'eût subi la moindre atteinte; cet heureux changement se maintint jusqu'à sa mort.

Le pape saint Grégoire nous dit encore un mot de la Règle de Saint-Benoît.

S'il fut grand par ses miracles, grand fut aussi cet homme de Dieu, dit-il, par sa parole doctrinale. Car il écrivit la Règle des moines, admirable par son discernement et écrite dans un style d'une clarté lumineuse. Si quelqu'un désire aller plus à fond dans la vie de Benoît et sa manière d'agir, qu'il lise et médite sa Règle, miroir éclatant des actes du maître; car Benoît a toujours agi et vécu comme il a enseigné (1).

1. Après avoir consacré nos deux premières années à faire connaître la vie de notre Bienheureux Père saint Benoît, nous commencerons, avec la troisième, à donner sur sa sainte Règle quelques aperçus pouvant être utiles aux fidèles.



Digitized by Google

LA MÉDAILLE DE St BENOIT (Fin).

CHAPITRE III.

INDULGENCES ATTACHÉES A L'USAGE DE LA MÉDAILLE.

LE ciel s'était déjà déclaré en faveur de la sainte Médaille ; toutefois, il était indispensable, pour encourager et rassurer la confiance des fidèles, que l'autorité visible du pouvoir établi par Jésus-Christ vînt à son tour sanctionner la légitimité et les avantages de ce nouveau don venu d'en-haut.

Nous avons vu plus haut dans quelles circonstances le savant Pape Benoît XIV s'acquitta de cette mission : il nous reste à énumérer la liste considérable des grâces spirituelles que le Pontife puisa dans les mérites infinis de Jésus-Christ, de la bienheureuse Vierge et des saints, pour les attacher à l'usage de la croix de saint Benoît.

1°. *Indulgence plénière* aux fêtes de Noël, Épiphanie, Pâques, Ascension, Pentecôte, Trinité, Fête-Dieu, Immaculée Conception, Nativité de Notre-Dame, Annonciation, Purification, Assomption, Toussaint, fête de saint Benoît (21 mars) (1). — Outre les conditions ordinaires : (confession, communion, prière selon les intentions du Souverain Pontife), il est nécessaire de remplir, au moins une fois la semaine, l'une des pratiques suivantes : réciter la Couronne de Notre-Seigneur, le Rosaire ou le tiers du Rosaire, l'Office divin, le Petit Office de la Sainte Vierge, l'Office des morts, les sept Psaumes de la Pénitence ou les Psaumes Graduels ; enseigner les éléments de la foi aux enfants ou aux personnes ignorantes ; visiter les prisonniers ou les malades dans les hôpitaux ; secourir les pauvres ; entendre ou célébrer la sainte Messe.

Celui qui par maladie ou par tout autre empêchement légitime, ne pourra entendre ou célébrer la Messe, ou réciter soit l'Office divin soit celui de la Sainte Vierge, ou enfin accomplir l'un des autres actes de vertu enjoints pour gagner les susdites Indulgences, y pourra suppléer en récitant 3 *Pater* et 3 *Ave*, suivis de l'Antienne *Salve Regina*, auxquelles prières on ajoutera

1. La même Indulgence est accordée en outre dans toutes les églises des abbayes et prieurés bénédictins, aux fêtes suivantes : Ste Scholastique (10 févr.). — St Placide (4 oct.). — St Maur (15 jan.), — Ste Gertrude (17 nov.), — Fête de tous les Saints de l'Ordre (13 nov.).

Digitized by Google

cette aspiration : « *Bénie soit la T.-Ste Trinité ! Soient loués le T.-S. Sacrement et la Conception de la Bienheureuse Vierge Marie conçue sans péché !*

2° *Indulgence plénière*, à l'article de la mort, aux conditions ordinaires : (confession, communion, invocation des SS. Noms de Jésus et de Marie.)

3° *Indulg. plénière*, aux conditions ordinaires, le Jeudi Saint et le jour de Pâques : c'est une communication de l'indulgence qui est attachée à la bénédiction papale donnée ces mêmes jours à Saint-Pierre du Vatican.

Il y a en outre un nombre considérable d'indulgences partielles attachées à différentes œuvres de la piété chrétienne.

Voici les principales :

7 ans et 7 quarantaines pour le jeûne du Vendredi par dévotion à la Passion du Sauveur, ou du samedi en l'honneur de la bienheureuse Vierge; avec *indulgence plénière* pour celui qui aurait rempli cette condition pendant une année entière.

50 jours pour celui qui se prépare par une prière spéciale à la récitation de l'office ou à la célébration de la messe ; *item*, pour celui qui prie pour les fidèles à l'article de la mort, et dit à leur intention trois fois l'Oraison dominicale et la Salutation Angélique.

200 jours pour la visite des prisons et des hôpitaux, l'enseignement de la doctrine chrétienne et autres œuvres de miséricorde.

7 ans pour la récitation du Chapelet ou du Rosaire en l'honneur de l'Immaculée Conception, et la pieuse pratique d'accompagner le saint Viatique quand on le porte aux malades.

20 ans par semaine pour ceux qui prient chaque jour pour l'extirpation des hérésies.

1 an pour la pieuse pratique de l'examen de conscience, avec récitation de l'Oraison dominicale et de la Salutation angélique, et *10 ans* pour les jours où ceux qui s'y adonnent ont reçu les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Celui qui, par ses bons exemples ou ses conseils, ramène quelque pécheur à la pénitence, obtient la rémission du tiers des peines dues, en quelque manière que ce soit, pour ses propres péchés.

Enfin, celui qui prie Dieu pour la propagation de l'Ordre de Saint-Benoît, participe à toutes les bonnes œuvres générales et particulières qui se font dans cet Ordre en quelque manière que ce soit.

Toutes les indulgences susdites sont applicables aux âmes du Purgatoire.

Deux conditions seulement sont requises pour gagner ces précieuses indulgences; porter sur soi la médaille de saint Benoît, et faire préalablement bénir cette médaille par un prêtre qui en a reçu le pouvoir.

La première condition est de rigueur. Notons en outre que, d'après Benoît XIV, les médailles doivent être en métal solide et non en papier ou autre matière semblable ; autrement elles ne jouiraient d'aucune indulgence. De même les indulgences ne peuvent être gagnées que par les personnes

Digitized by Google

auxquelles les susdites médailles auront été distribuées en premier lieu; elles ne peuvent donc être prêtées, vendues ou empruntées sans perdre les indulgences qui leur sont appliquées. Il va sans dire que les médailles doivent reproduire d'une façon convenable l'image de la Croix et de saint Benoît, ainsi que les caractères traditionnels mentionnés plus haut.

Quant à la seconde condition, à savoir, que la médaille ait été bénite par un prêtre en ayant reçu le privilège, il est bon de se rappeler que cette condition, indispensable pour la validité des indulgences, ne l'est nullement pour l'obtention du but premier et des effets surnaturels de la Croix de saint Benoît. Le signe de la Croix, qui s'y trouve gravé, a en effet par lui-même une efficacité souveraine, et le bref de Benoît XIV, qui régla pour la première fois le rite particulier de la bénédiction des médailles de saint Benoît, avait été précédé, nous l'avons vu, de grâces nombreuses obtenues par l'effet du signe sacré, indépendamment de toute bénédiction spéciale.

Toutefois, les fidèles sont intéressés à ne pas se priver sans raison des privilèges considérables attachés à l'accomplissement de ce rite institué expressément par l'Église, surtout de nos jours où la communication des facultés et privilèges spirituels enlève généralement tous les obstacles. Primitivement, en effet, d'après le bref de Benoît XIV, le droit de bénir les médailles de saint Benoît était réservé exclusivement aux bénédictins de Bohême; mais dans la suite Grégoire XVI l'étendit à la Congrégation du Mont-Cassin ; et de nos jours, le chef spirituel de la plupart des Congrégations bénédictines peut accorder le même pouvoir dans tous les pays où se sont établis des moines de sa juridiction.

On nous demandera s'il est nécessaire de réciter quelques prières spéciales pour gagner les indulgences mentionnées ci-dessus. Cette condition n'est nullement requise; il suffit de porter la Médaille bénite. Toutefois, les Pères de l'Ordre conseillent de réciter, sinon tous les jours, au moins tous les mardis (jour consacré particulièrement à saint Benoît par l'Église), et de plus dans les dangers de l'âme et du corps, 5 *Gloria Patri* en l'honneur de la Passion de N.-S., 3 *Ave* en l'honneur de l'Immaculée Conception, et 3 *Gloria* en l'honneur de saint Benoît.

Notons en terminant que lors des fêtes solennelles du XIVe centenaire de saint Benoît en 1880, une nouvelle médaille a été frappée d'après les dessins des artistes de la Congrégation de Beuron. Non seulement ce nouveau type l'emporte sur tous les précédents par la perfection du travail et le soin de l'exécution, mais de nouvelles faveurs ont été accordées par le Saint-Siège à tous ceux qui en feraient usage. Voici le sommaire de ces précieuses indulgences, qui ne sont qu'une communication des privilèges spirituels attachés par les Souverains Pontifes à la visite des sanctuaires du Mont-Cassin; pour y participer, les fidèles, outre les conditions ordinaires, doivent visiter une église ou oratoire public quelconque:

Indulgence de la Portioncule (2 août). *Indulgence plénière :* Une fois l'an, à la fête de sainte Scholastique (10 févr.), de saint Benoît (21 mars); une

Digitized by Google

seconde le même jour pour la visite de la Torretta, sanctuaire où habita le B. Père; le 1er octobre, jour de la dédicace du Mont-Cassin.

Indulgences partielles : de 51 ans et 91 quar. le 1er Octobre — *De 7 ans et 7 quar.*, à la Purification, l'Annonciation, à Pâques et dans l'Octave, à l'Ascension et son Octave, à la Pentecôte et les six jours suivants, à l'Assomption, la Noël et l'Octave. — *De 5 ans et de 5 quar.*, à la fête de sainte Scholastique. — *De 3 ans et 3 quar.*, durant l'Octave de saint Benoît. — *De 2 ans et 2 quar.*, aux fêtes de la Circoncision, de l'Épiphanie, de la Fête-Dieu et l'Octave, de SS. Pierre et Paul, à la Toussaint et durant l'Octave, et chaque Dimanche du Carême.

Nous croyons faire plaisir à la plupart de nos pieux lecteurs en annonçant dans chaque livraison du *Messager*, les principales indulgences que peuvent gagner durant le mois les personnes qui portent la sainte Médaille.

ENTRETIENS FAMILIERS SUR LA SAINTE MESSE (Fin).

Communion et action de grâces.

APRÈS s'être frappé humblement la poitrine au *Domine, non sum dignus*, le prêtre forme avec la sainte Hostie un signe de croix sur lui-même pour marquer que c'est bien ce même JÉSUS-CHRIST mort sur la croix qu'il reçoit en ce moment. Il dit : « Que le corps de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST conserve mon âme pour la vie éternelle. »

Digitized by Google

Le prêtre ayant communié, se recueille un moment ; puis, il se dispose à recevoir le sang précieux de N.-S. JÉSUS-CHRIST. Il découvre le calice, et rassemble les parcelles de la sainte Hostie qui pourraient se trouver encore sur le corporal. Puis abandonnant son âme à la reconnaissance et à la joie il dit la belle prière: *Quid retribuam*, que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ! — Je prendrai le calice du salut, etc. Dans l'élan de sa reconnaissance, le prêtre emprunte au Psalmiste le verset prophétique par lequel il annonce que l'homme sera sauvé par un breuvage auquel nul autre ne saurait être comparé, breuvage qui n'est autre chose que le sang du Seigneur.

Il prend alors le calice, fait de nouveau sur lui-même, en le tenant entre les mains, un signe de croix, et dit : *Sanguis Domini*, etc. ; puis, il boit le précieux sang avec la particule sacrée qu'il y avait placée au moment où il avait adressé au peuple son souhait de paix.

Le sacrifice est consommé ! La communion sous les deux espèces est faite. Il reste encore maintenant à rendre les fidèles participants de l'aliment sacré. Car le meilleur moment pour eux de recevoir la sainte Communion, c'est bien pendant le saint Sacrifice après la communion du prêtre. L'Église désire que les fidèles se nourrissent fréquemment du pain eucharistique, et cela, autant que possible, pendant le saint sacrifice. C'est bien là la pensée du saint Concile de Trente qui dit qu'il serait bon que tous les fidèles communiassent chaque jour à la Messe qu'ils entendent.

Le *Confiteor* et l'Absolution avant la Communion des fidèles sont d'un usage peu ancien ; ils datent du XIIIe siècle environ, lorsque l'on commença à donner plus fréquemment la Communion en dehors de la Messe. L'Église adopta aussi leur emploi pendant la Messe, afin de contribuer à préparer les fidèles par un nouvel aveu de leurs fautes et par l'absolution déprécatoire du prêtre.

Après la Communion ont lieu les ablutions. Par respect pour le Corps et le Sang de N.-S. JÉSUS-CHRIST, le prêtre se purifie les lèvres et les doigts ; il purifie aussi le calice. La première fois, il ne met dans le calice que du vin pur ; la seconde fois, il y joint de l'eau et se purifie les doigts qu'il pourra disjoindre à partir de ce moment, et il essuie soigneusement le calice avec le purificatoire ; enfin il le recouvre de la patène, de la palle et du voile.

L'Église fournit aux prêtres de belles et touchantes prières d'actions de grâces, qu'il récite en faisant les ablutions : *Quod ore sumpsimus* et *Corpus tuum, Domine*. Elles sont très anciennes, mais étaient primitivement employées en d'autres endroits.

Digitized by Google

Ici commence la sixième et dernière partie de la Messe : *l'Action de grâces.*

L'antienne, dite *Communion*, est un dernier vestige du psaume que l'on chantait en cet endroit de la Messe jusqu'au XIe siècle, pendant la Communion des fidèles. Cet usage disparut peu à peu lorsque les communions devinrent moins fréquentes et moins nombreuses ; il n'en reste plus aujourd'hui que l'antienne nommée *Communion* à cause de son origine. On observe ici un fait analogue à ceux que nous avons fait remarquer à propos de l'*Introït* et de l'*Offertoire.*

Aujourd'hui cette antienne sert d'action de grâces tant pour le prêtre qui la récite tout bas que pour les fidèles qui l'entendent chanter.

Tout cela étant achevé, le prêtre ayant dit *Dominus vobiscum* récite la dernière oraison appelée aujourd'hui Postcommunion, et qui, dans le sacramentaire de saint Grégoire était désignée sous le nom de *Oratio ad complendum.* Cette oraison est importante ; on y parle presque toujours de la Communion que le prêtre et les fidèles viennent de faire.

S'il y a des mémoires de fêtes ou de féries, elles font suite à la Postcommunion.

Puis, le diacre se tournant vers l'assemblée, annonce officiellement la fin du sacrifice par ces mots : *Ite, Missa est.* On les traduit ordinairement par : « Allez, la Messe est dite. » Toutefois, ce n'en est pas le sens propre. Cette formule, employée par l'Église, était en usage chez les Romains, dans les assemblées publiques, pour annoncer que la réunion était terminée. Ainsi, ces mots : *Ite, concio missa est*, voulaient dire : « Allez, l'assemblée est congédiée. » Dans les premiers siècles, on ne désignait pas le saint sacrifice sous le nom de *Missa*, Messe. Les fidèles se réunissaient pour le sacrifice, et lorsqu'il était terminé, le diacre congédiait l'assemblée, comme cela se faisait dans toute réunion publique. Plus tard, le mot *Missa* ayant été adopté, on y a mis un M majuscule, et l'on a traduit à tort : « Allez, la Messe est dite. »

L'*Ite, Missa est* ne se chantait donc primitivement qu'aux jours où il y avait grand concours de peuple. Peu à peu, on le considéra comme une marque de solennité, et au XIe siècle, on établit la règle, encore en vigueur aujourd'hui, qu'il ne serait chanté que les jours où il y aurait *Gloria.* Aux autres jours, il est remplacé par : *Benedicamus Domino ;* l'Église ne congédie pas alors les fidèles, parce qu'elle pense qu'ils aiment à prier davantage en ces jours d'expia-

Digitized by Google

tion. L'*Ite, Missa est* est aussi banni des Messes de *Requiem;* un chant de joie ne trouve guère sa place dans une Messe où tout respire la tristesse et la supplication.

Autrefois, comme tout ce qui précède nous l'indique, la Messe se terminait ici ; mais la piété des prêtres introduisit peu à peu d'autres prières aujourd'hui prescrites.

C'est d'abord le *Placeat*, que le prêtre récite à voix basse, incliné vers l'autel. Il s'adresse à la Trinité adorable, la prie d'agréer le sacrifice qu'il vient d'offrir et de le recevoir en expiation de ses propres péchés et de ceux du peuple. Cette prière était primitivement une prière d'action de grâces à dire après la Messe ; vers le IXe siècle, elle devint d'un usage général en cet endroit.

Puis vient la bénédiction finale. Primitivement, les Évêques, après avoir célébré le saint Sacrifice, bénissaient le clergé et le peuple sur leur passage, en se rendant à la sacristie. Vers le XIe siècle, les prêtres se mirent à donner, eux aussi, cette bénédiction, et peu à peu, on la fit du haut de l'autel, ce qui devint d'un usage général au XIIIe siècle. Il est maintenant prescrit depuis saint Pie V, que les simples prêtres la donneront avec un seul signe de croix, tandis que les Évêques et les abbés la donnent avec trois, et se servent d'une formule spéciale.

Aux messes des morts, on ne donne pas la bénédiction, parce qu'on y omet toutes les marques de solennité, en signe de deuil et que l'Église est absorbée par le souvenir des fidèles défunts.

Après la bénédiction, le prêtre se rend du côté de l'Évangile et dit le commencement de l'Évangile de saint Jean. Cet usage remonte au moyen âge. A cette époque, comme aux premiers siècles, les fidèles avaient grande dévotion à faire réciter sur eux le saint Évangile et surtout le commencement de celui de saint Jean. Les demandes que l'on faisait se multiplièrent tellement, que, les Prêtres ne pouvant plus suffire, on trouva plus simple de le dire sur tout le monde à la fin de la Messe. C'est donc la dévotion du peuple qui seule a été l'origine de cet usage.

Cependant, depuis saint Pie V, si la fête dont on fait l'office vient à tomber en un Dimanche ou en une férie ayant une Messe propre, on récite alors l'Évangile de cette messe du temps, au lieu de celui de saint Jean, à la fin de la Messe.

Les assistants répondent : *Deo gratias*, parce qu'il convient que la dernière parole de la Messe soit une parole d'action de grâces, pour les bienfaits inestimables que l'on vient de recevoir par la célébration des saints mystères.

Digitized by Google

ENCYCLIQUE. — DE LA CONSTITUTION CHRÉTIENNE DES ÉTATS (Suite).

V. — Le droit nouveau opposé à la constitution chrétienne des États.

Origines du *droit moderne.*

MAIS ce pernicieux et déplorable goût de nouveauté que vit naître le XVIe siècle, après avoir bouleversé la religion chrétienne, bientôt, par une pente naturelle, passa à la philosophie, et de la philosophie à tous les degrés de la société civile. C'est à cette source qu'il faut faire remonter les principes modernes de liberté effrénée, rêvés et promulgués parmi les grandes perturbations du siècle dernier comme les principes et les fondements d'un *droit nouveau*, inconnu jusqu'alors, et sur plus d'un point en désaccord non seulement avec le droit chrétien, mais avec le droit naturel.

Théorie du *droit moderne.*

Voici le premier de tous ces principes : Tous les hommes, dès lors qu'ils sont de même race et de même nature, sont semblables, et, par le fait, égaux entre eux dans la pratique de la vie : chacun relève si bien de lui seul, qu'il n'est d'aucune façon soumis à l'autorité d'autrui : il peut en toute liberté penser sur toute chose ce qu'il veut, faire ce qui lui plaît : personne n'a le droit de commander aux autres.

Conséquence de cette théorie.

Dans une société fondée sur ces principes, l'autorité publique n'est que la volonté du peuple qui, ne dépendant que de lui-même, est aussi le seul à se commander. Il choisit ses mandataires, mais de telle sorte qu'il leur délègue moins le droit que la fonction du pouvoir, pour l'exercer en son nom. La souveraineté de Dieu est passée sous silence, exactement comme si Dieu n'existait pas, ou ne s'occupait en rien de la société du genre humain : ou bien comme si les hommes, soit en particulier, soit en société, ne devaient rien à Dieu, ou qu'on pût imaginer une puissance quelconque dont la cause, la force et l'autorité ne résidât pas tout entière en Dieu même. De cette sorte on le voit, l'État n'est autre chose que la multitude maîtresse et se gouvernant elle-même ; et dès lors que le peuple est sensé la source de tout droit et de tout pouvoir, il s'ensuit que l'État ne se croit lié à aucune obligation envers Dieu, ne professe officiellement aucune religion, n'est pas tenu de rechercher quelle est la seule vraie entre toutes ni

Digitized by Google

d'en préférer une aux autres, ni d'en favoriser une principalement; mais qu'il doit leur attribuer à toutes l'égalité en droit, à cette fin seulement de les empêcher de troubler l'ordre public. Par conséquent, chacun se fera juge de toute question religieuse, chacun sera libre d'embrasser la religion qu'il préfère, ou de n'en suivre aucune si aucune ne lui agrée. De là découlent nécessairement, la liberté sans frein de toute conscience, la liberté absolue d'adorer ou de ne pas adorer Dieu, la licence sans bornes et de penser et de publier ses pensées.

Place que le *droit moderne* assigne à l'Église.

ÉTANT donné que l'État repose sur ces principes aujourd'hui en grande faveur, il est aisé de voir à quelle place on relègue injustement l'Église. — Là, en effet, où la pratique est d'accord avec de telles doctrines, la religion catholique est mise dans l'État sur le pied d'égalité, ou même d'infériorité avec des sociétés qui lui sont étrangères.

Injustices qui en résultent.

IL n'est tenu nul compte des lois ecclésiastiques; l'Église qui a reçu de JÉSUS-CHRIST ordre et mission d'enseigner toutes les nations se voit interdire toute ingérence dans l'instruction publique. — Dans les matières qui sont de droit mixte, les chefs d'État portent d'eux-mêmes des décrets arbitraires, et sur ces points affichent un superbe mépris des saintes lois de l'Église. Ainsi ils font ressortir à leur juridiction les mariages des chrétiens ; portent des lois sur le lien conjugal, son unité, sa stabilité ; mettent la main sur les biens des clercs, et dénient à l'Église le droit de posséder. En somme, ils traitent l'Église comme si elle n'avait ni le caractère ni les droits d'une société parfaite, et qu'elle fût simplement une association semblable aux autres qui existent dans l'État. Aussi tout ce qu'elle a de droits, de puissance légitime, d'action, ils le font dépendre de la concession et de la faveur des gouvernements.

Conflits et persécutions que ces injustices engendrent.

DANS les États où la législation civile laisse à l'Église son autonomie, et où un concordat public est intervenu entre les deux puissances, d'abord on crie qu'il faut séparer les affaires de l'Église des affaires de l'État, et cela dans le but de pouvoir agir impunément contre la foi jurée et se faire arbitre de tout, en écartant tous les obstacles. — Mais comme l'Église ne peut le souffrir patiemment, car ce serait pour elle déserter les plus grands et les plus sacrés des devoirs, et qu'elle réclame absolument le religieux accomplissement de la foi qu'on lui a jurée, il naît souvent entre la puissance spirituelle et le pouvoir civil des conflits dont l'issue presque inévitable est d'assujettir celle qui est le moins pourvue de moyens humains à celui qui en est mieux pourvu.

Ainsi, dans cette situation politique que plusieurs favorisent aujourd'hui,

Digitized by Google

il y a une tendance des idées et des volontés à chasser tout à fait l'Église de la société ou à la tenir assujettie et enchaînée à l'État. La plupart des mesures prises par les gouvernements s'inspirent de ce dessein. Les lois, l'administration publique, l'éducation sans religion, la spoliation et la destruction des Ordres religieux, la suppression du pouvoir temporel des Pontifes Romains, tout tend à ce but : frapper au cœur les institutions chrétiennes, réduire à rien la liberté de l'Église catholique et à néant ses autres droits.

VI. — La constitution des États, selon le droit nouveau, est contraire à la raison.

LA simple raison naturelle démontre combien cette façon d'entendre le gouvernement civil s'éloigne de la vérité.

La souveraineté du peuple, première erreur.

SON témoignage, en effet, suffit à établir que tout ce qu'il y a d'autorité parmi les hommes procède de Dieu, comme d'une source auguste et suprême. Quant à la souveraineté du peuple, que, sans tenir aucun compte de Dieu, l'on dit résider de droit naturel dans le peuple, si elle est éminemment propre à flatter et à enflammer une foule de passions, elle ne repose sur aucun fondement solide, et ne saurait avoir assez de force pour garantir la sécurité publique, et le maintien paisible de l'ordre. En effet, sous l'empire de ces doctrines, les principes ont fléchi à ce point que, pour beaucoup, c'est une loi imprescriptible en droit politique, que de pouvoir légitimement soulever des séditions. Car l'opinion prévaut que les chefs du gouvernement ne sont plus que des délégués chargés d'exécuter la volonté du peuple : d'où cette conséquence nécessaire, que tout peut également changer au gré du peuple et qu'il y a toujours à craindre des troubles.

L'indifférence religieuse, seconde erreur.

RELATIVEMENT à la religion, penser qu'il est indifférent qu'elle ait des formes disparates et contraires équivaut simplement à n'en vouloir ni choisir, ni suivre aucune. C'est l'athéisme moins le nom. Quiconque, en effet, croit en Dieu, s'il est conséquent et ne veut pas tomber dans l'absurde, doit nécessairement admettre que les divers cultes en usage entre lesquels il y a tant de différence, de disparité et d'opposition, même sur les points les plus importants, ne sauraient être tous également vrais, également bons, également agréables à Dieu.

La liberté de penser, troisième erreur.

DE même la liberté de penser et de publier ses pensées, soustraite à toute règle, n'est pas de soi un bien dont la société ait à se féliciter ; mais c'est plutôt la source et l'origine de beaucoup de maux. — La liberté, cet élément de perfection pour l'homme, doit s'appliquer à ce qui est bon. Or,

Digitized by Google

l'essence du bien et de la vérité ne peut changer au gré de l'homme, mais elle demeure toujours la même, et non moins que la nature des choses, elle est immuable. Si l'intelligence adhère à des opinions fausses, si la volonté choisit le mal et s'y attache, ni l'une ni l'autre n'atteint sa perfection: toutes deux déchoient de leur dignité native et se corrompent. Il n'est donc par permis de mettre au jour et d'exposer aux yeux des hommes ce qui est contraire à la vertu et à la vérité, et bien moins encore de placer cette licence sous la tutelle et la protection des lois. Il n'y a qu'une voie pour arriver au ciel vers lequel nous tendons tous : c'est une bonne vie. L'État s'écarte donc des règles et des prescriptions de la nature, s'il favorise à ce point la licence des opinions et des actions coupables que l'on puisse impunément détourner les esprits de la vérité et les âmes de la vertu.

La « laïcisation » des lois, de l'enseignement, de la famille, de la morale, quatrième erreur.

QUANT à l'Église que Dieu lui-même a établie, l'exclure de la vie publique, des lois, de l'éducation de la jeunesse, de la société domestique, c'est une grande et pernicieuse erreur. Une société sans religion ne saurait être bien réglée; et déjà, plus peut-être qu'il ne faudrait, l'on voit ce que vaut en soi et dans ses conséquences cette soi-disant morale civile. La vraie maîtresse de la vertu et la gardienne des mœurs est l'Église du CHRIST. C'est elle qui conserve en leur intégrité les principes d'où découlent les devoirs et qui, suggérant les plus nobles motifs de bien vivre, ordonne non seulement de fuir les mauvaises actions, mais de dompter les mouvements de l'âme contraires à la raison, quand même ils ne se traduisent pas en acte.

L'assujettissement de l'Église au pouvoir civil, cinquième erreur.

PRÉTENDRE assujettir l'Église au pouvoir civil dans l'exercice de son ministère, c'est à la fois une grande injustice et une grande témérité. Par le fait même on trouble l'ordre car on donne le pas aux choses naturelles sur les choses surnaturelles : on tarit, ou certainement on diminue beaucoup l'affluence des biens dont l'Église, si elle était sans entraves, comblerait la société ; et, de plus, on ouvre la voie à des haines et à des luttes dont de trop fréquentes expériences ont démontré la grande et funeste influence sur l'une et l'autre société.

(A continuer.)

Digitized by Google

SAINTE FRANÇOISE ROMAINE.

(LE IX MARS.)

CHAPITRE I. — Souvenirs de la Sainte à Rome.

L'ÉTRANGER qui a vu Rome ne peut oublier l'impression toute particulière qu'il a éprouvée en visitant le monastère des Oblates bénédictines de *Tor de' Specchi*. Cet édifice, à l'aspect ruiné, sombre et presque sans fenêtres, ressemblant à tout autre chose qu'à un monastère; cette porte toujours ouverte et donnant sur un vestibule au-dessous du niveau de la rue; cette grande anti-chambre peinte avec magnificence, où quelques oblates s'occupent de travaux manuels; ces salles spacieuses, bien aérées dont la simplicité contraste avec la splendide chapelle, les riches stalles du chœur, et les précieux ornements de l'autel et de la sacristie; ces corridors et ces cellules dont les pieuses habitantes comptent dans leur parenté des nonces et des cardinaux, et où la haute noblesse de Rome afflue chaque jour; ce réfectoire enfin avec sa vaisselle pauvre et ses mets simples — tout cela remplit l'âme de celui qui franchit pour la première fois le seuil de cette maison d'un mélange de respect et d'étonnement, de curiosité et de dévotion. Si l'on pénètre ensuite dans les endroits sanctifiés par la sainte fondatrice, on rencontre l'ancien escalier, au bas duquel, nu-pieds et presque couverte de haillons, Françoise vint demander en la fête de saint Benoît 1436, à être admise dans sa propre fondation, puis la chapelle primitive avec ses précieux tableaux du XVe siècle, ensuite dans la chambre de la Sainte, les poutres courbées par le diable lui-même et l'image du prince des ténèbres peinte d'après les indications de Françoise; à la vue de tous ces souvenirs, un sentiment ne tarde pas à dominer tous les autres, c'est celui d'une sainte joie et d'une vive émotion.

L'église des Olivétains au Forum qui porte le nom de Sainte-Françoise, conserve d'autres souvenirs, non moins intéressants, de la sainte patronne de la ville éternelle. Bâtie par Nicolas le Grand sur les ruines du temple de Vénus et de Rome, à l'endroit où saint Pierre vainquit Simon le magicien, cette église, autrefois *Maria Nuova*, appartenait depuis peu aux Bénédictins de la réforme du B. Bernard Ptolomei, lorsque l'épouse du noble Paolo de Bussi y conduisit sa petite fille Ceccolella et lui donna comme premier confesseur le moine don Antonio. Durant de longues années, la Sainte fréquenta avec assiduité l'église du monastère. C'est là qu'elle jeta les premiers fondements de sa congrégation, sous la direction des Olivétains.

Digitized by Google

C'est là aussi que reposent ses restes précieux, autour desquels dix-huit lampes brûlent nuit et jour. *Tor de' Specchi* resta dans une sorte de dépendance spirituelle vis-à-vis des Olivétains depuis sainte Françoise, et c'est dans l'église des moines et non dans la chapelle du monastère qu'a toujours lieu l'oblation solennelle des religieuses. Malheureusement depuis les fouilles faites au Forum, l'église et le monastère sont devenus presque inabordables, et peut-être le jour ne tardera-t-il pas à venir où le gouvernement italien, par intérêt pour l'ancien paganisme et plus encore pour le nouveau, en viendra à détruire ce vénérable sanctuaire.

Non loin de Santa Francesca, à Santa Maria Libératrice au Forum, la chapelle de notre Sainte renferme d'intéressants tableaux représentant des scènes de sa vie. Cette église menacée aujourd'hui de destruction à cause des restes de l'ancienne demeure des Vestales qu'elle recouvre, appartient aux oblates depuis 1527.

Sur le chemin de Saint-Paul, à mi-route à peu près, un pin majestueux se dresse au milieu d'un jardin situé non loin des rives du Tibre. Il rappelle l'ancien vignoble des Ponziani que le fils de la sainte, Battista Ponziano donna à sa mère, vers l'an 1436; un grand nombre de faits merveilleux s'y passèrent avant et après cette date : tout le monde connait la touchante histoire des grappes que la Sainte y fit mûrir en janvier 1439, pour rafraîchir ses sœurs.

La « *casa degli esercizi pii* », située près de l'église des Bénédictines de Sainte-Cécile, est l'ancien palais des Ponziani, et fut habitée par notre Sainte pendant plus de quarante ans (1395-1436). L'esprit de Françoise, dit Lady Fullerton, semble encore planer sur cette maison. Le jour de sa fête, les salles sont ouvertes, tous les souvenirs de l'aimable Sainte y sont exposés, des lumières brûlent sur de nombreux autels, des fleurs embellissent les galeries, des feuilles sont répandues dans la chapelle, sur les escaliers, dans la cour d'entrée; des tapis aux vives couleurs, des tentures de soie cramoisie garnissent la porte, et une foule de peuple entre, sort et s'agenouille devant les reliques ou les peintures représentant la chère Sainte de Rome, salue chacun de ses autels et parcourt les salles, comme les membres d'une même famille se réunissent autour d'un parent chéri, au jour de sa fête, pour se réjouir ensemble et lui présenter leurs vœux. « Il nous semble, ajoute le dernier biographe de la Sainte, que tel dut être à peu près, sauf les autels, le palais des Ponziani le jour où Françoise de Bussi en franchit le seuil pour la première fois (1). »

Nous pourrions continuer encore longtemps et relever partout dans l'enceinte de la « *felix Roma* » les traces de notre grande sainte Françoise : Sainte Marie du Transtévère avec le Baptistère glorifié par de nombreux miracles, la sacristie (actuelle) de Sainte-Cécile, où reposaient son fils Evan-

1. Dom Rabory, *Vie de sainte Françoise romaine*. Paris, 1864. p. 45.

Digitized by Google

gélista si privilégié de Dieu, et la jeune Agnès; les hôpitaux sur la rive droite du Tibre, le *Ponte Rotto*, le fleuve lui-même, puis *Ara cœli* et la hauteur du Capitole, Sainte-Sabine et Saint-Alexis, les rues solitaires près du Latran et de Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Agnès de la place Navone, où sainte Françoise fut baptisée, les grandes basiliques — tous ces endroits rappellent à la mémoire les faits merveilleux de sa vie. Partout, pour ainsi dire, nous rencontrons la gracieuse image de la grande Romaine.

On comprend, en présence de tous ces souvenirs, comment sainte Françoise est restée jusqu'à ce jour une des saintes les plus populaires de Rome, une des amies préférées du peuple fidèle, et comment sa fête, le 9 mars, est un jour d'allégresse et de réjouissance générale, célébré dans toutes les églises à la fois.

(A continuer.)

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ORDRE BÉNÉDICTIN (Suite).

III.

LE mouvement régénérateur heureusement commencé dans le cours du Xe siècle, sous l'influence de Cluny, devait s'étendre encore davantage au siècle suivant, renouveler la force de l'Ordre monastique et en faire un corps animé d'un même esprit, dirigé par une même pensée, mu par une seule volonté. Dieu préparait à son Église opprimée par la tyrannie laïque une armée libératrice et formait dans le silence du cloître les intrépides champions de la cause de l'Église. De quelque côté que nous portions nos regards, nous voyons des hommes suscités par Dieu, entourés de l'auréole de la sainteté, luttant avec énergie contre le courant de dépravation qui entraîne leur siècle et ramenant les âmes à Dieu par l'éloquence de leur parole et de leurs exemples. Partout la vie vient ranimer les cloîtres déserts; la solitude fleurit à son tour et se couvre de sanctuaires. Parcourons rapidement les diverses contrées de l'Europe, afin de nous rendre plus facilement compte de la situation de l'Ordre bénédictin à cette époque importante de son histoire.

En France, Cluny tient le premier rang: de saints abbés, à la suite d'Odon, y font fleurir la discipline, groupent autour de ce puissant foyer d'action une foule d'autres monastères, où les idées de l'abbaye-mère deviennent la règle de conduite. C'est là qu'affluent tous ceux que la cor-

Digitized by Google

ruption du siècle n'a point souillés et qui, désireux de travailler au salut de leurs frères, viennent ou s'y former à la vie monastique, ou demander force et conseil pour rétablir dans leur pays la règle bénédictine dans sa pureté première. Cluny est devenu une puissance dans la société et dans l'Église, grâce à l'influence exercée par le mérite personnel de ses abbés, par la sainteté de ses religieux, et aussi par la protection des papes et des princes. Ce monastère fondé par saint Bernon et développé par saint Odon, arriva à son apogée sous des abbés tels que saint Mayeul, saint Odilon et saint Hugues. Odilon, « l'archange des moines », comme l'appelle Fulbert de Chartres (P. L. t. CXLI. 251), issu de la puissante famille des Mercœur en Auvergne, avait été, à cause de ses éminentes vertus, choisi par saint Mayeul comme coadjuteur, quoiqu'il ne fût encore que dans la première année de sa vie monastique. Pendant plus de cinquante ans il gouverna avec sagesse l'illustre abbaye, défendit ses droits avec toute l'énergie que lui donnait la justice de sa cause et sut lui concilier l'affection des princes par son éminente sainteté et la bonne réputation de la discipline suivie à Cluny. Ce fut lui qui jeta les fondements de la congrégation de Cluny, dont les monastères jusque-là libres de toute soumission hiérarchique à l'abbaye-mère, en suivaient cependant les coutumes. L'administration de saint Hugues marque la période la plus brillante de l'histoire de Cluny. Père et conseiller des pontifes Grégoire VII et Urbain II, uni de l'amitié la plus sainte avec saint Pierre Damien et Didier du Mont-Cassin, qui devint plus tard pape sous le nom de Victor III, en rapport avec les illustres évêques de France, respecté de l'empereur Henri III d'Allemagne, parrain du malheureux Henri IV, vénéré d'Alphonse VI de Castille, Hugues, que Grégoire VII, entrant un jour au chapitre de Cluny, vit siéger à côté du CHRIST qui guidait sa langue, fit de son abbaye une pépinière de Saints, de grands évêques, de pontifes romains, la forteresse vers laquelle aux jours de l'épreuve les papes pourront tourner leurs regards avec amour et lui demander les aides nécessaires à leur difficile entreprise. Mais là ne se bornait point le mérite de Cluny : c'est encore à Cluny que vinrent se former les autres réformateurs monastiques.

Richard de Verdun, guidé par saint Odilon, était allé se fixer à l'abbaye de saint Vannes, d'où il propagea plus tard la réforme en Lorraine, en Flandre et dans le diocèse de Liège. Saint Poppon de Stavelot, son disciple, continua l'œuvre de son maître dans le diocèse de Liège, en Flandre et jusqu'en Allemagne. Saint Guillaume, abbé de saint Bénigne de Dijon, établit la même observance à Fructuaria, d'où elle passa, par l'intermédiaire de saint Annon de Cologne, à l'abbaye de Siegbourg sur le Rhin et de là à celle de Saint-Blaise dans la Forêt-Noire. En France nous pouvons encore signaler la congrégation de la Sauve-Majeure, fondée par saint Gérard de Corbie, celle de la Chaise-Dieu, fondée par saint Robert d'Aurillac et qui produisit un si grand nombre de Saints et d'illustres abbés, parmi lesquels

Digitized by Google

nous aimons à citer saint Adelelme abbé de Burgos, saint Hugues évêque de Grenoble, l'ami et le protecteur de saint Brunon, Jarenton abbé de Saint-Bénigne de Dijon, l'ami dévoué et le défenseur intrépide de saint Grégoire VII. Ce monastère devait plus tard encore donner un pape à l'Église sous le nom de Clément VI. Ce fut aussi l'époque de fondation des grands monastères du Bec, de la Trinité de Vendôme, de Saint-Nicaise de Reims, de Notre-Dame de Nogent., etc.

Le mouvement n'était pas moins brillant en Italie. Les solitudes de Camaldule et de Vallombreuse en Toscane, peuplées par les disciples de Romuald et de Jean Gualbert, donneront bientôt à l'Église des athlètes exercés aux luttes du désert et qui seront les adversaires déclarés de la simonie et les défenseurs de la chasteté sacerdotale. Fontavellane, fondé par le bienheureux Ludolphe de Gubbio, restera célèbre par la rigueur des pénitences qu'on y pratiquait, et aura toujours la gloire d'avoir produit saint Pierre Damien. Ces hommes ne voulaient qu'être ignorés du monde : ils s'enfuient au désert, des disciples accourent se mettre sous leur direction, et la cellule se change en cloître, la communauté en congrégation où la règle bénédictine est observée dans toute sa pureté primitive.

L'Espagne catholique assiste à un spectacle non moins consolant: Cluny y exerce aussi son influence, grâce à la protection des rois Ferdinand I et Alphonse VI de Castille; la Chaise-Dieu n'eut pas une part moins honorable dans ce mouvement réformateur. Saint Dominique de Silos rétablissait la discipline monastique en Castille et en Léon, saint Ennecon et saint Vérémond en Navarre, tandis que saint Rudesinde illustrait le Portugal par ses vertus.

L'Allemagne, où la lutte entre le Sacerdoce et l'Empire était la plus vive, ne reste pas étrangère à cette réforme générale, des efforts d'abord isolés, mais bientôt consolidés et assurés, grâce à l'influence prépondérante de Cluny, furent couronnés du plus brillant succès. Saint Guillaume d'Hirschau, mis en relation avec Cluny, par saint Ulric de Ratisbonne, fut l'instrument dont Dieu se servit pour régénérer les monastères d'Allemagne. Déjà auparavant le monastère de Saint-Blaise exerçait une influence salutaire dans la Forêt-Noire: Guillaume devint l'âme des nombreuses fondations qui se firent dans ce pays. Ce fut lui qui introduisit en Allemagne l'institut des frères convers, que saint Jean Gualbert établissait à la même époque en Italie, ainsi que celui des Oblats qui joua un rôle si glorieux dans la lutte contre l'empereur excommunié Henri IV et contre les simoniaques schismatiques.

Ainsi, de toutes parts, nous voyons une armée prête à se lever au premier cri de guerre, armée pacifique il est vrai, mais armée dont le droit fait la force et dont l'union assure la victoire.

« Pendant que l'Ordre monastique brillait d'un si pur éclat, dirons-nous avec Montalembert (t. VI, 333-334), l'Église, arrivée au XIe siècle de son

Digitized by Google

institution, subissait la plus grande épreuve qu'elle eût connue. Le Saint-Siège, l'épiscopat, le clergé séculier tout entier ployaient sous le faix d'abus invétérés et de scandales odieux. Habile à tirer parti d'une telle corruption intérieure, assurée de l'appui des nombreux complices que lui fournissait un épiscopat avili et un clergé dépravé, la tyrannie laïque put étendre une main victorieuse sur l'épouse de JÉSUS-CHRIST, et tenter de l'enchaîner pour toujours aux pieds du trône de la puissance humaine. Mais Dieu lui réservait une armée libératrice et vengeresse: l'Ordre de Saint-Benoît, plus fort et plus fécond au XIe siècle qu'il ne l'avait jamais été, a bien pu se laisser entamer par la corruption générale, mais il n'y succombera point. Il conduira à la justice et à la miséricorde divine d'innombrables champions. C'est de là que sortiront le salut de l'Église et celui de la liberté sous une série de saints pontifes, presque tous issus de la famille bénédictine, et que dominera, par la gloire comme par le génie, Hildebrand, le plus grand des moines et le plus grand des papes. »

L'Église, institution divine, reçoit son pouvoir immédiatement de JÉSUS-CHRIST. Cette puissance spirituelle ne peut être soumise à aucun contrôle humain, mais doit s'exercer par le Sacerdoce. Malheureusement au XIe siècle, la vie relâchée des clercs avait affaibli le Sacerdoce et lui avait fait perdre son prestige moral; d'un autre côté l'ingérence des laïques dans le sanctuaire par l'abus des investitures ou nominations faites par des laïques aux charges ecclésiastiques, l'avait asservi au pouvoir séculier. Le Saint-Siège lui-même livré au bon plaisir des factions politiques avait été plus d'une fois souillé par des pontifes indignes, puis assujetti à la couronne impériale d'Allemagne. Déjà de sérieux efforts avaient été tentés pour remédier à ces maux, quand le saint pape Léon IX prit possession de la chaire de Pierre. Léon IX avait amené avec lui à Rome Hildebrand, qui fut le conseiller de cinq papes avant de ceindre lui-même la tiare pontificale sous le nom de Grégoire VII, avait mûri au sein du cloître l'œuvre de réforme qu'il poursuivait de toutes ses forces. Persuadé que la liberté du sacerdoce était la seule condition possible d'existence pour l'Église du CHRIST, il voulut la reconquérir. Complétant les mesures prises par Nicolas II pour assurer la liberté des élections pontificales, il s'affranchit des droits prétendus revendiqués jusque-là par les empereurs d'Allemagne. Ce point important assuré, Grégoire voulut régénérer le clergé : des synodes convoqués par lui ou par ses légats fulminèrent l'excommunication contre les clercs coupables ; de nouveaux décrets prohibèrent la simonie. La lutte fut vive, car Grégoire combattait contre des adversaires puissants, qui abusaient de leur pouvoir pour opprimer l'Église. Mais Grégoire savait sur qui se reposer. L'Ordre monastique lui donna des conseillers et des défenseurs, et ce fut de ses rangs que sortirent les légats du pape. Hugues de Cluny et toute sa congrégation alors si florissante, Richard de Saint-Victor de Marseille, cardinal-légat, saint

Digitized by Google

Pierre Damien et les nouveaux ordres monastiques de Vallombreuse et de Camaldule, saint Guillaume d'Hirschau avec ses moines et ses oblats et tant d'autres parmi lesquels nous aimons aussi à citer Thierry, abbé de Saint-Hubert, combattirent pour la liberté de l'Église. Le Mont-Cassin, asile des papes aux jours de malheur, Cava, Cluny fournissaient aux pontifes romains les légats et les évêques les plus dévoués. L'Ordre bénédictin eut ses martyrs, et plus d'un fils de Benoît dut souffrir persécution pour la justice, et chercher dans l'exil le repos que lui refusait un adversaire acharné. Mais enfin la justice l'emporta et Grégoire VII, mourant exilé à Salerne, pouvait s'endormir dans la paix du Seigneur, assuré du triomphe de sa cause. Le concordat de Worms (1122) termina glorieusement ces luttes de plus d'un demi-siècle.

L'Ordre bénédictin donna encore dans le cours de ce siècle de glorieux pontifes à l'Église de Dieu : Victor III, Urbain II, Pascal II, Gélase II qui continuèrent l'œuvre de Grégoire avec la même fermeté au milieu des mêmes orages.

On comprend l'influence que devait exercer sur le monde un Ordre qui donnait à l'Église ses pontifes, aux diocèses leurs pasteurs, et dont le peuple catholique, en en ressentant plus directement les bienfaits, admirait la sainteté et subissait l'ascendant. Le monastère concentrait en lui la vie religieuse et intellectuelle de toute une contrée. Les princes eux-mêmes, attirés par la renommée des vertus du cloître, venaient offrir aux monastères, sinon leur personne, du moins leurs biens. Les abbayes se multiplièrent en France et en Allemagne ; les nouvelles congrégations de France et d'Italie se propageaient rapidement, tandis que de nouveaux centres de vie religieuse surgissaient au sein des déserts jusque-là inhabités. Saint Bernard de Tiron, le B. Vital de Savigny en France, le B. Maynard de Sassovivo en Italie devenaient les Pères de congrégations qui prirent un rapide développement.

Mais le travail intime des cloîtres, c'était la sanctification des âmes, et que d'âmes vinrent y goûter la paix du Seigneur dans la prière et le travail ! Que de noms illustres brillent à cette époque de l'histoire bénédictine ! Les plus célèbres sont ceux que nous avons déjà mentionnés dans le cours de cette étude; mais combien d'autres, qui pour avoir vécu ignorés du monde, n'en ont pas moins été des prodiges de sainteté à l'ombre du sanctuaire ! La prière liturgique était leur nourriture : alimentée comme elle l'était par l'étude des saintes Écritures et des saints Pères, elle devenait sur les lèvres des cénobites l'élan d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu, et était vraiment le foyer où s'alimentait leur piété. A la prière succédait le travail, si multiple et si fécond. Nous ne rappellerons plus ce que firent les fils de Saint-Benoît dans l'ordre matériel; mais n'oublions pas que les écoles autrefois si florissantes sous le règne de Charlemagne, reconquirent, par leurs soins, leur antique splendeur. Saint-Gall, Hirschau, Saint-Emmeran

Digitized by Google

de Ratisbonne, Cluny, le Mont-Cassin, le Bec, Lobbes et Liège sont des noms trop connus pour qu'il faille nous étendre sur ce sujet. Les sciences et les arts furent cultivés avec plus d'ardeur que jamais. On ne peut oublier des noms tels que ceux de Herman Contract, de Lambert de Hersfeld, de Sigebert de Gembloux, d'Othon de Saint-Emmeran, de Marianus Scotus, de Hugues de Flavigny, de Lanfranc et de saint Anselme. La musique eut son Guy d'Arezzo; l'architecture romane dut ses chefs-d'œuvre à l'Ordre bénédictin.

Ajoutons que les moines continuaient au loin leur œuvre d'évangélisation : Gérard, évêque et martyr, Maur de Fünfkirchen et tant d'autres fils de Benoît, sortis pour la plupart de la célèbre abbaye de Martinsberg, soumettaient à la loi du CHRIST les peuples païens de la Hongrie.

Le tableau que présentait l'Ordre de Saint-Benoît à la fin du XIe siècle, était vraiment grandiose : Urbain II, ancien moine de Cluny, convoquait l'Europe chrétienne à Clermont (1095) et réalisait le projet des Croisades conçu par son illustre prédécesseur Grégoire VII; saint Anselme, ancien abbé du Bec, succédait à son maître Lanfranc sur le siège de Cantorbéry, et luttait contre les violences et les ruses des rois d'Angleterre; Cîteaux (1098) et Fontevrault (1099) étaient fondés.

(A continuer.)

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

MISSION BÉNÉDICTINE DU BENGALE ORIENTAL (FIN).

E ne pus, à mon grand regret, poursuit Dom Lanslots, demeurer que huit jours à Mandra ; j'avais à visiter tant d'autres villages ! De Mandra, je me rendis à Digolia. Il s'est produit dans cette localité un mouvement de conversion qui s'est étendu assez loin. Dieu s'est servi pour cette œuvre d'un individu qui n'était guère digne de cette mission et qui n'y cherchait que son intérêt temporel, comme j'ai pu m'en convaincre depuis. Ce fut lui qui le premier entendit parler de la mission catholique à Jessore. Espérant faire avec nous un meilleur profit qu'avec les protestants, il communiqua son projet à quelques-uns de ses amis, et tous, d'un commun accord, le chargèrent d'aller à Jessore demander un missionnaire. On le leur envoya de la préfecture apostolique du Bengale oriental. Après avoir entendu ses instructions, les habitants de Digolia se divisèrent en plusieurs groupes. Les uns disaient :

Digitized by Google

« C'est là vraiment une bonne religion et qui rend les hommes meilleurs « qu'ils ne le sont naturellement. »

D'autres répondaient :

« Vous avez certainement raison ; mais cette nouvelle religion demande « trop de retranchements à nos habitudes ; elle est trop exigeante. »

« C'est-à-dire qu'ils reculaient devant les sacrifices que doit faire un païen idolâtre et polygame pour embrasser la loi du CHRIST. Cependant un bon nombre de ces Hindous voulurent l'accepter, et, à mon arrivée, je trouvai qu'ils avaient édifié deux chapelles ; mais, peu de jours auparavant, un ouragan avait renversé l'une d'elles, dont il ne restait plus que les murailles en bambou. Je passai encore une semaine à Digolia où je pus conférer plusieurs baptêmes. »

Les habitants d'un village, éloigné à peine de trois ou quatre lieues, demandèrent au père de les visiter. Il s'y rendit dans un petit *dinghi* très pauvre, ce qui scandalisait les gens du pays. Il leur dit alors : « Mes amis, « vous voyez deux sortes de missionnaires parcourir votre contrée. Quels « sont ceux qui annoncent le véritable Évangile ? Vous les reconnaîtrez à « leur ressemblance avec les Apôtres et avec le Sauveur du monde lui-« même. C'est nous, prêtres catholiques, je le dis hardiment, qui vous an-« nonçons la vraie parole du salut, car c'est nous qui imitons de plus près « Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui n'avait pas une pierre pour reposer « sa tête, qui voyageait dans une pauvre barque comme la mienne. Vous « le voyez, vous n'avez aucune raison de vous scandaliser, parce que je me « sers pour venir chez vous d'un misérable *dinghi*, j'imite le Fils de Dieu, « le Sauveur des hommes. »

« Cette explication contenta mes catholiques poursuit le Père, et imposa silence aux sectateurs de Boudha, de Mahomet et du protestantisme. Mais il me fallut redresser encore leurs idées sur un autre point. Plusieurs fois ils m'avaient demandé quel était mon salaire de chaque mois ; car ils pensaient que je recevais au moins une centaine de roupies. C'était peut-être dans l'espoir d'en avoir leur part qu'ils me faisaient cette question. Il fallut leur dire et leur prouver qu'en dehors de ma nourriture, de mes habits et de ce qui était nécessaire à l'entretien décent du culte et des écoles, je ne recevais pas un *annas* de mes supérieurs.

« Combien croyez-vous, leur disais-je pour mieux les persuader, que « Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST donnait à ses Apôtres chaque mois ? Eh « bien, nous ne recevons pas davantage, c'est-à-dire on nous fournit le « vivre, le vêtement et le logement, et ce sont encore les charités de nos « frères, les catholiques d'Europe, qui nous procurent ce nécessaire, comme « du temps du Rédempteur du monde les saintes femmes qui le suivaient, « pourvoyaient aux besoins du divin Maître et de ses disciples. »

« Cette explication était nécessaire, parce que mes Hindous voyaient tous les jours les ministres protestants, qui mènent ici une vie large et pres-

Digitized by Google

que fastueuse, distribuer de l'argent à ceux qui veulent les écouter et acheter ainsi bien des consciences.

« Le plus souvent, dans ce pays de Backergunj, les conversions au catholicisme, comme, hélas! au protestantisme, s'opèrent par village entier, ce qui prouve l'indifférence religieuse des Hindous du Bengale oriental. Ils voient presque toujours dans le changement de religion une affaire temporelle et ce n'est pas une petite difficulté pour le missionnaire de leur faire envisager avant tout le salut de leur âme et le bonheur éternel. Donnons un exemple. Le dernier village que je pus amener, cette année, à la vraie foi était peuplé d'anabaptistes, c'est-à-dire d'indigènes de la caste *Amos*, entraînés dans l'erreur depuis près de cinquante ans par des moyens entièrement financiers. Leur catéchiste fut accusé par eux-mêmes d'un crime très odieux, qui, d'après l'ancienne loi hindoue, était puni par la lapidation. Le fait paraissait certain ; aussi devant le Tribunal du district, qui juge en première instance, fut-il condamné à une peine assez sévère. En appel, il ne trouva personne pour déposer en sa faveur, sauf toutefois le ministre anabaptiste, qui montra en cette circonstance plus de bonne volonté pour son employé que de respect pour la vérité et la justice.

« Cependant les habitants du village n'avaient pas attendu la confirmation du premier jugement pour le mettre à exécution et ils augmentèrent sensiblement le nombre de coups de bâton que devait recevoir leur catéchiste. Quand ils apprirent que le ministre anabaptiste n'avait pas craint, malgré l'évidence du crime, de déposer en faveur du coupable, ils furent profondément indignés et conçurent des doutes bien légitimes sur une religion qui permettait à ses ministres de se conduire avec tant de légèreté et de préférer ainsi l'intérêt à la justice. C'est alors qu'ils vinrent me trouver pour me prier de les recevoir dans l'Église catholique.

« Je n'ai pu encore acquiescer à leurs désirs ; mais je leur ai envoyé un de mes catéchistes afin de connaître leurs véritables dispositions et de les instruire des premiers éléments de notre sainte religion, en attendant que je puisse aller leur annoncer la parole du salut. Les ministres anabaptistes, ayant appris la démarche de ces bons Hindous, en furent très mortifiés, ils se hâtèrent de leur envoyer un autre catéchiste au lieu et place de celui qui avait reçu une si forte bastonnade ; mais cela ne servit de rien.

« Ils résolurent alors de frapper un grand coup en promettant de doubler les subsides qu'ils accordaient aux habitants de ce village ; cette offre séduisante fut aussi rejetée, et j'ai maintenant grand espoir d'établir prochainement en ce lieu une fervente chrétienté.

« En terminant la relation de ma visite apostolique, je vous dirai que j'ai maintenant un nombre satisfaisant de catéchumènes dans une douzaine des villages de cette partie du district de Backergunj que traverse le Menghna. Les protestants anabaptistes, établis en cette région depuis beaucoup plus longtemps que nous, y comptent 6 à 700 disciples. Mais je

Digitized by Google

suis assuré que, si nous avions les moyens d'entretenir un plus grand nombre de catéchistes et de bâtir une chapelle [1], partout où se trouvent quelques-uns de nos catéchumènes, nous l'emporterions bientôt sur les anabaptistes.

« Mgr Ballsieper, notre vicaire apostolique, a eu l'heureuse idée d'envoyer dans nos orphelinats, à Chittagong les jeunes garçons et les petites filles dont les parents consentaient à se séparer pour quelques années, afin que nous pussions leur donner une éducation chrétienne et européenne.

« Il faudra bien du temps pour que ce déplacement produise les résultats que nous espérons ; mais nous ne pouvons douter que ceux qui auront été élevés et bien instruits dans notre sainte religion la feront apprécier de leurs parents et de leurs compatriotes quand ils reviendront dans leurs villages ayant tous une éducation bien soignée. Ils seront une preuve de tous les heureux et rapides changements que peut produire l'instruction chez les Hindous catholiques ; ils seront aussi une condamnation pour la secte des anabaptistes qui laisse les enfants de ses adhérents croupir dans la plus profonde abjection morale et intellectuelle. Nous espérons qu'avec la grâce de Dieu et les secours des catholiques d'Europe nous pourrons, un jour, réaliser ces grandes choses dans le district de Backergunj, qui est certainement un des plus arriérés et des plus abandonnés des Indes anglaises. »

NOUVELLE-NURSIE (Australie).

Réception de Mgr Salvado à la Nouvelle-Nursie.

LETTRE DE MGR SALVADO, ÉVÊQUE DE PORT-VICTORIA, PRÉFET APOSTOLIQUE ET ABBÉ DE LA NOUVELLE-NURSIE [2].

APRÈS notre heureux débarquement au port de Freemantle, non loin de Perth, je fis partir immédiatement mes jeunes postulants espagnols pour la Nouvelle-Nursie sous la conduite du R. P. Dominguez, mon prieur, qui était venu à ma rencontre avec deux chariots et quelques Frères convers pour emporter nos bagages. Mais j'ai dû rester quelques jours encore dans la capitale de l'Australie occidentale pour y régler certaines affaires pressantes et y prendre quelque repos, car notre navigation a été fort pénible surtout depuis le cap de Bonne-Espérance, où nous avons été assaillis par le gros temps et plusieurs tempêtes. Les vagues énormes que nous embarquions quelquefois ont emporté les voiles et les œuvres mortes du paquebot, qui résistait seulement par la force de la vapeur. Cependant, grâce à Dieu, nous n'avons pas eu de morts d'hommes, quoique le pont du navire fût

1. En ces pays une chapelle ne coûte que 50 à 60 roupies, c'est-à-dire 140 à 170 fr.
2. Extrait des *Missions catholiques*, n° du 15 janvier 1886.

Digitized by Google

souvent balayé par la mer en furie. C'est mon neuvième voyage à travers ces océans immenses, et, que le Seigneur soit béni ! ni dans ces neuf traversées (allées et retours compris), ni dans plus de vingt voyages sur la Méditerranée, jamais je n'ai subi de naufrage ou vu seulement un homme jeté à la mer.

Mais il faut que je vous raconte la réception que l'on m'a faite à la Nouvelle-Nursie.

Le 24 septembre, je partis de Perth, seul, à cheval, quoiqu'il plût à verse. A midi, j'avais fait déjà vingt-huit milles, et je m'arrêtai pour faire manger mon cheval et mettre moi-même quelque chose sous la dent. Mais n'allez pas croire que ce fut dans un hôtel ou une auberge, car, sur cette route qui traverse les bois de l'Australie, il n'y a pas même de maison, ni âme qui vive. L'endroit où je fis halte s'appelle Bocky-Gully, et il n'a d'autre avantage que d'offrir de l'eau potable ; il est vrai de dire que dans ce pays, où il règne presque toujours une grande sécheresse, quand on a de l'eau à boire, on ne demande pas autre chose.

Mais, par ce temps d'orage, ce n'était pas l'eau qui manquait. Heureusement, les petites provisions que je portais pour moi et ma monture : du pain, du fromage et de l'avoine, n'avaient pas besoin de passer par le feu, car il eût été impossible d'en faire avec une pareille averse. Cependant j'étais heureux de cette grande pluie, quoique n'ayant ni couverture, ni parapluie; elle m'inonda de la tête aux pieds. C'est chose si rare dans cette partie de l'Australie !

Je me remis en route, et, après avoir fait encore vingt milles, j'arrivai, vers les six heures du soir, à la demeure d'un colon où je pus passer la nuit, après m'être séché devant un grand feu. Le lendemain, je partis dès les premières lueurs du jour, et arrivé à six milles de la mission, je vis quelques colons des environs qui venaient à cheval, à ma rencontre. Après de mutuelles salutations, ils se mirent à m'accompagner. Plus j'avançais, plus je rencontrais de ces braves colons, avec leurs familles qui accouraient me souhaiter la bienvenue. La plupart étaient à cheval, mais il y avait aussi des chariots, des chars-à-bancs, des voitures et toutes sortes de véhicules, remplis de monde. Dès que l'on m'apercevait de loin, on faisait des décharges d'escopettes et de fusils, selon l'usage de la région, et je fus obligé de les prier d'épargner leur poudre, parce que mon cheval assez ombrageux aurait pu me désarçonner, et, avec mes soixante-douze ans, il m'était difficile de l'en empêcher.

Je continuai donc ma route avec cette foule pleine de sympathie pour mon humble personne et qui grossissait à chaque détour du chemin. Enfin, à un demi-mille de la Nouvelle-Nursie, je rencontrai toute la communauté monastique, avec les Australiens indigènes, grands et petits, hommes et femmes, vieillards, jeunes hommes et enfants. Une immense procession se forma aussitôt et se dirigea vers l'église de la mission dont les cloches

Digitized by Google

sonnaient à toute volée et répandaient la joie dans les cœurs. Arrivé devant l'autel majeur, je me prosternai et, après une courte, mais fervente prière, je me relevai, je pris le rochet et la mozette et j'entonnai le *Te Deum*, qui fut chanté à deux chœurs par la communauté et la foule nombreuse qui remplissait, et au-delà, notre grande église.

Le *Te Deum* terminé avec les prières d'action de grâce pour un si heureux retour après trois années d'absence, je me dirigeai vers la grande cour du monastère où je reçus les félicitations du P. Prieur, qui parlait au nom de toute la communauté. Je lui avais à peine répondu, que trois natifs, habitants de la Mission, s'avancèrent, et le premier d'entre eux me lut un petit compliment, qui n'était pas mal tourné pour un ancien homme des bois. Quand il eut fini et que je l'eus remercié, trois femmes australiennes vinrent aussi me lire une adresse de félicitation. Après elles trois colons catholiques me firent la même politesse et me remirent, après leurs discours, une autre adresse au nom des colons de Victoria-Plains (c'est le nom du district), qui demeuraient trop loin pour se trouver à cette importante réunion.

J'achevais à peine mes remerciements à ces bons catholiques anglais, lorsqu'une troupe de musiciens commença une joyeuse aubade. J'en fus d'autant plus agréablement surpris que les musiciens, au nombre d'une vingtaine, étaient tous des indigènes élevés à la mission et que plusieurs couraient les bois peu d'années auparavant, aussi sauvages que des Kangourous ou des Opossums. Mon étonnement fut encore plus grand, lorsque j'appris que ces natifs ne consacraient à l'étude de la musique instrumentale qu'une heure chaque jour, vers l'approche de la nuit, lorsqu'ils avaient terminé leurs différents travaux. Parmi ces musiciens improvisés, il y avait des enfants, et l'un d'eux, qui ne jouait pas mal du cornet à piston, était si petit que l'envie me prit de le mesurer ; il avait à peine un mètre vingt-quatre centimètres. Enfin les membres de cet orphéon australien, après avoir exécuté deux morceaux avec beaucoup d'entrain et de précision, poussèrent trois joyeux hourrahs en mon honneur et pour me féliciter de mon heureuse arrivée.

Je les remerciai de tout mon cœur et je leur fis servir, ainsi qu'à tous ceux qui étaient venus me souhaiter la bienvenue, des rafraîchissements en abondance et même de la nourriture plus solide, car quelques-uns arrivaient d'assez loin.

Vous ne sauriez croire de quelle utilité sera pour nos sauvages civilisés cette troupe de musique instrumentale, très habilement dirigée par notre Frère Odon Oltra. Après leurs rudes travaux, les natifs ont besoin de distraction et, s'ils n'avaient pas leurs instruments de musique, ils chercheraient des jeux beaucoup moins innocents. Aussi que Notre-Seigneur récompense largement les généreuses personnes qui leur ont acheté ces beaux instruments de cuivre, dont ils tirent déjà un si bon parti.

Digitized by Google

J'ai trouvé la population australienne de la Nouvelle-Nursie sensiblement augmentée. C'est que dans notre colonie les mariages sont féconds. Beaucoup de ménages ont six ou sept enfants. Aussi une dame anglaise, qui habite Perth depuis longtemps, était tout étonnée de voir tant d'enfants à la Nouvelle-Nursie, car elle croyait que les femmes sauvages étaient le plus souvent stériles comme dans les autres parties de l'Australie, et elle attribue avec raison cette différence à la moralité des natifs que nous évangélisons et à l'hygiène que nous leur imposons.

Me voilà donc revenu, pour la cinquième fois, dans cette colonie monastique ; ma première arrivée en ce pays date de 1846, il y a près de quarante ans. Cela me parait un songe. Si on me l'avait prophétisé à cette époque, j'aurais dit : « C'est impossible » ; mais l'impossible n'existe pas pour Dieu.

Croiriez-vous qu'à peine de retour d'un si long voyage, je dois bientôt repartir pour Sidney où va s'ouvrir, le 14 novembre, le premier concile de l'Australie, présidé par le premier cardinal de ce grand pays. Je dois y assister comme évêque de Port-Victoria et comme abbé *Nullius* de la Nouvelle-Nursie. C'est un peu dur, il est vrai, d'entreprendre à mon âge ce nouveau voyage de 3,000 milles, sans compter la dépense, après tant d'autres ; mais le devoir est le devoir, et il faut bien gagner le ciel ! Avant tout la volonté de Dieu !

LE CENTENAIRE DE SAINT ANSELME DE LUCQUES.

LA ville de Lucques en Toscane se prépare à célébrer dignement le huitième centenaire de son grand évêque saint Anselme, deuxième de ce nom. Neveu et successeur sur le siège de Lucques du bienheureux Alexandre de Baggio qui devint pape en 1061 (1), sous le nom d'Alexandre II, Anselme le jeune voulut, presque aussitôt après son élévation, renoncer à toutes les dignités et se retirer dans le monastère de Saint-Benoît de Polirone, fondé en 1007 (2) près de Mantoue. Mais le pape saint Grégoire VII, bien qu'il fût moine lui-même, l'arracha bientôt à cette bien-aimée solitude pour le replacer sur le siège de Lucques. En 1081, saint Anselme se voit chassé de son diocèse par l'impie Henri IV ; mais alors la grande comtesse Mathilde lui fait donner la fonction de visiteur des Églises de Lombardie et se constitue elle-même son humble pénitente.

Le confesseur de la foi s'endormit dans le Seigneur à Mantoue, le 18 mars 1086, neuf mois seulement après le grand pape Grégoire, dont il

1. Voir page 579 de cette revue.

2. Cette abbaye, qui a compté entre autres illustres fils le bienheureux Siméon († 1061) et le cardinal Grégoire Cortese († 1547), est toujours demeurée une des plus importantes de l'Italie. Ce fut à Polirone que les célèbres constitutions de la Congrégation du Mont-Cassin ont été élaborées.

Digitized by Google

recommanda en mourant la foi et les doctrines. Anselme, en moine véritable, n'avait point fait de testament, parce que, dit son biographe, il ne possédait rien dont il eût pu disposer. Il avait aussi demandé instamment à être enseveli dans son monastère de Polirone où il avait vécu sous l'observance de Cluny; mais l'évêque de Sutri, Bonizon, le futur martyr, qui assistait au trépas du Bienheureux avec le cardinal Damien, abbé de Nonantule, proposa d'ensevelir ses restes dans la cathédrale de Mantoue; et ainsi fut-il fait au grand regret des moines. Les miracles éclatèrent autour du tombeau de l'illustre exilé, et l'église de Mantoue le vénère depuis lors comme son patron spécial.

Anselme a laissé de nombreux écrits, particulièrement sur l'Écriture-Sainte et sur le droit Canon; mais ils n'ont encore vu le jour qu'en partie; plusieurs d'entre eux doivent être perdus.

La vie du Saint, composée par son successeur, l'évêque Rangier, a été publiée, il y a quelques années, par notre savant ami D. Vicente de la Fuente, Recteur de l'Université de Madrid.

Tel est le grand évêque dont les églises d'Italie vont célébrer, le 18 mars prochain, le glorieux centenaire. Tous les enfants de la sainte Église, et en particulier, les amis de l'ordre monastique (1), s'associeront aux compatriotes du Bienheureux pour applaudir à son triomphe, et pour implorer son intercession. C'est chose particulièrement émouvante et réconfortante à l'époque tourmentée où nous vivons, de voir ainsi défiler devant nous dans leur glorieux triomphe tous les compagnons d'armes de l'intrépide et immortel pape Grégoire VII.

MONASTÈRE DE FERDINAND, INDIANA (Amérique).

A FERDINAND (2), dans le pays d'Indiana, Amérique du Nord, on érige en ce moment un monastère considérable pour les Vierges de l'ordre de Saint-Benoît qui s'y trouvent établies depuis 1867. Les premières Bénédictines d'Amérique étaient venues en 1852, de l'antique abbaye de Sainte-Walburge, d'Eichstaedt, en Bavière, dont la fondation remonte à 1035. Maintenant elles comptent une quinzaine de maisons, distribuées dans les diocèses d'Eric, Newark, Covington, Chicago, Saint-Paul, Leavenworth, Vincennes, New-Orléans, Pittsburg, Wilmington, et dans les vicariats apostoliques de North Minnesota et Nebraska. D'autres religieuses venues de Suisse appartiennent à un tiers ordre de Saint-Benoît.

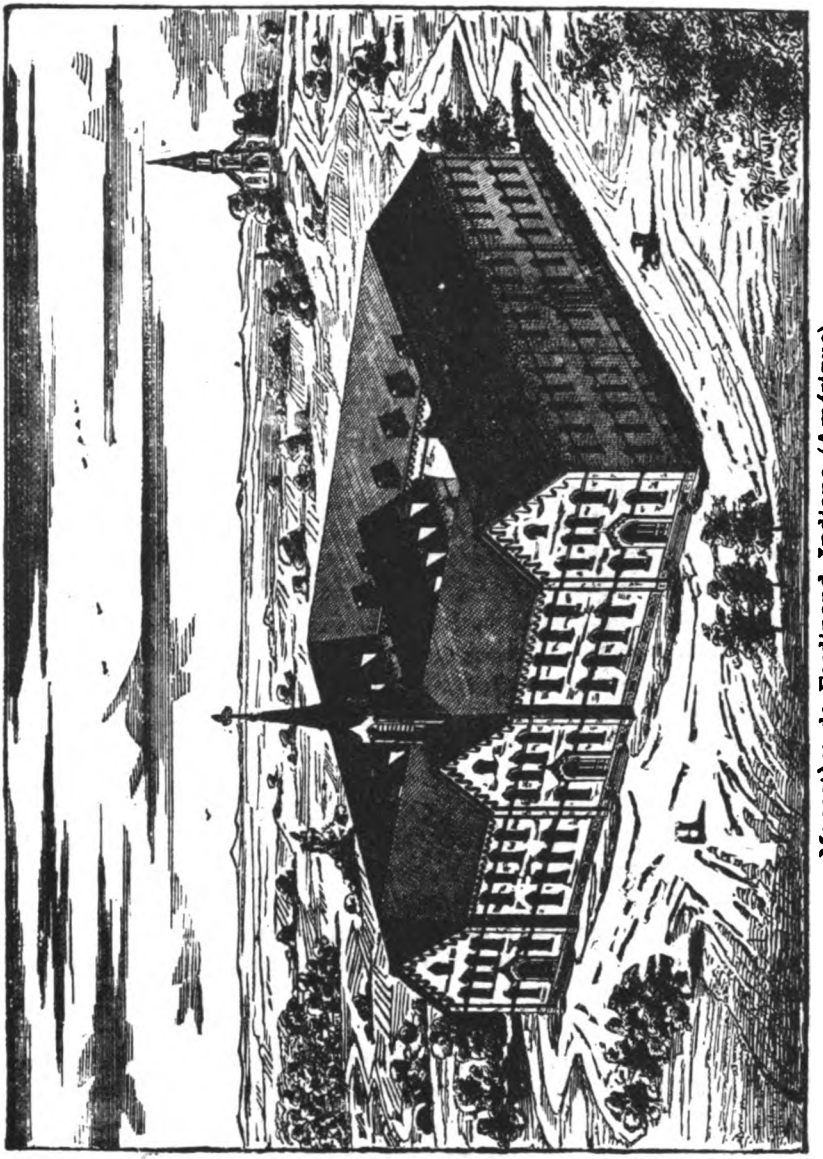
Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs l'intéressant dessin du nouveau monastère de l'Immaculée Conception de Ferdinand. D'après

1. Anselme, dit son biographe, pleurait souvent au doux souvenir de la vie claustrale qu'il avait dû quitter si tôt. Rien ne pouvait le consoler que cette pensée que le grand pape l'avait voulu ainsi. Les traits dans la vie du Saint qui se rapportent à l'office divin et à l'observance monastique, sont nombreux et fort touchants.

2. Voir *Messager*, t. II, p. 30.

Digitized by Google

un journal américain, les fermiers du pays se dévouent d'une manière touchante pour le transport des briques nécessaires à la construction de ce



Monastère de Ferdinand, Indiana (Amérique).

grand édifice. Chaque fois, dit ce journal, que le curé de l'endroit annonce à son peuple que de nouvelles briques sont prêtes dans le « brickyard », dès le lendemain matin, les nombreux chariots de ces braves gens sont en

Digitized by Google

mouvement pour venir en aide. Les pauvres qui n'ont rien à offrir chargent de briques ces voitures. Bientôt on les voit défiler dans leurs formes variées en une longue file s'acheminant vers le chantier. Là, d'autres ouvriers, des volontaires encore, déchargent les matériaux. Déjà un million de ces briques ont été apportées de la sorte au monastère, d'une distance assez considérable ; cependant le travail est loin d'être achevé.

C'est Mgr Châtard, évêque de Vincennes, qui a posé la première pierre de ce monastère. Il a fait une touchante allocution en présence du peuple fidèle accouru de toutes parts, développant spécialement cette idée que les enfants de Saint-Benoît donneraient durant de longs siècles le grand exemple de la prière et de la vie chrétienne,aux générations qui se succèdent dans ces lointaines régions de l'Église de Dieu.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

NOUS extrayons la page suivante d'une lettre du R^me^ Père Dom Conrad Frowin, abbé de New-Engelberg (Amérique du Nord).

« Ayant voulu accompagner nos frères désignés pour la mission de Fort Yates au mois d'octobre dernier, j'ai pu rendre ma première visite à nos Indiens du Dakota. Il m'a fallu quatre jours de voyage pour arriver jusqu'au monastère de nos sœurs tertiaires, *Saint Gertrude's Convent*, qui se dévouent à l'instruction de 125 petits enfants noirs, garçons et filles. — A Fort Yates, on élève une soixantaine de garçons indiens dans l'intention d'en faire de bons agriculteurs. Quelques moines, avec plusieurs frères convers et de nombreuses sœurs tertiaires dirigent les différents établissements ; et vraiment, ceux-ci m'ont donné de grandes consolations. On voit ici ce que pourraient faire, à l'exemple de leurs saints ancêtres, des moines nombreux, bien pénétrés de leur vocation. Pour ce qui regarde le peuple indigène, nous ne pouvons guère fonder d'espoir que sur la jeune génération. Les autres se prêtent plus difficilement à l'influence chrétienne. Néanmoins, on s'occupe d'eux et on cherche à les attirer. Pendant que j'étais présent, Dom Béda prêcha en indien. — Le pays pourrait être fertile, mais n'a jamais été cultivé. Il ne possède pas même d'arbres en dehors du petit bois qu'on a planté auprès de la mission. Les Indiens demeurent dans de misérables cabanes. En vérité, tout est à faire, et il n'y a que Dieu qui puisse faire fleurir cette lointaine mission, que les évêques ont en quelque sorte imposée à notre jeune Abbaye. Nous supplions tous nos amis de prier et de faire prier pour nos humbles et pauvres pionniers de la sainte Foi.

Digitized by Google

LE PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT A MAREDSOUS.

Grâces obtenues par l'intercession de saint Benoît.

(1883-1884, fin).

UNE personne donnait depuis plusieurs années des signes de folie. On fit pour elle un pèlerinage à saint Benoît ; à dater de ce jour, toute marque d'aliénation mentale a complètement disparu.

Guérison après un pèlerinage à saint Benoît d'une maladie nerveuse rebelle à tous les remèdes et très ancienne.

Un enfant de quinze ans était atteint de fièvre typhoïde au dernier degré et se trouvait réduit à l'extrémité. Son père désolé vint invoquer le secours de saint Benoît, et il fut bientôt guéri.

Une jeune fille de 12 ans était atteinte d'une maladie nerveuse compliquée de paralysie partielle, depuis deux mois. Elle fut subitement guérie le jour de l'Annonciation de Notre-Dame, à la suite d'un pèlerinage pénible à saint Benoît.

Guérison de trois autres jeunes filles atteintes de la danse de saint Gui à la suite d'un pèlerinage à saint Benoît.

Guérison, à la suite de la bénédiction de saint Maur, d'accès presque continuels d'épilepsie chez un enfant de 9 ans.

Une enfant de cinq ans était atteinte de convulsions plusieurs fois par semaine, presque depuis sa naissance. Tous les remèdes étaient demeurés sans effet. A la fin, la pauvre mère vint elle-même apporter son enfant à saint Benoît, et la petite fut guérie ce jour même.

Guérison d'un enfant de dix ans atteint de rhumatismes dont il souffrait beaucoup ; elle fut obtenue par un pèlerinage suivi d'une neuvaine à saint Benoît.

Une jeune fille, atteinte depuis deux mois d'un dérangement du cerveau, fut guérie par le même moyen.

Actions de grâces du mois.

1. Une petite fille se mourait de la fièvre scarlatine. Elle guérit après l'emploi de la médaille déposée dans un verre d'eau que l'on fit boire à la malade.

Digitized by Google

2. Une mère de famille relevant d'une maladie qui a mis ses jours en danger exprime sa reconnaissance à saint Benoît, à sainte Scholastique, à saint Placide et à saint Maur auxquels elle s'était recommandée avec confiance.

3. MON RÉVÉREND PÈRE,

Il y a quelque temps, devant faire un voyage fort important pour des intérêts spirituels et qui, à plusieurs égards, pouvait être dangereux, je me mis sous la protection du saint Père Benoît. J'ai pu voir les effets de sa paternelle protection. Aujourd'hui, je viens acquitter ma dette de reconnaissance.

4. Une personne remercie saint Benoît d'une faveur temporelle, et demande au glorieux Saint de lui continuer sa douce protection.

5. MON RÉVÉREND PÈRE,

Une famille reconnaissante remercie saint Benoît d'une grande grâce obtenue après deux neuvaines de prières et une neuvaine de messes. Le père de cette famille dont la santé était fort ébranlée et dont l'état causait beaucoup de peine à ses enfants est maintenant bien rétabli. Amour et reconnaissance au bon Père saint Benoît.

6. MON RÉVÉREND PÈRE,

Il me reste encore des actions de grâces à rendre pour des faveurs obtenues par l'intercession de saint Benoît, puissions-nous continuer à obtenir les effets de sa protection !

Recommandations.

La conversion d'une protestante qui est préparée, mais on redoute des obstacles de la part du démon.

Un mariage, l'avenir de deux jeunes gens, plusieurs conversions, plusieurs affaires temporelles, et plusieurs intentions particulières.

Une famille menacée de la ruine ; plusieurs familles très éprouvées, dont une, victime d'un vol considérable.

Une mère demande la préservation morale et religieuse de son fils.

Plusieurs malades. Une âme qui ne voit pas comment elle peut servir Dieu. Une maison de bonnes œuvres dans la détresse. — L'établissement d'une jeune famille. — Une mère recommande son enfant, petit garçon de dix ans menacé d'une maladie de cœur. — On recommande une petite fille du même âge très malade.

Deux religieuses malades, dont une clouée sur son lit depuis 3 ans. — Un enfant sérieusement malade.

Une affaire temporelle bien difficile ; et en cas de non réussite, la résignation et le courage chrétien.

Une mère recommande sa petite fille malade, ainsi que toute sa famille éprouvée. Une pauvre femme souffrant de plaies à un pied. Plusieurs intentions.

Reçu pour la diffusion de la médaille de saint Benoît dans les missions, et pour la publication d'une notice imprimée à l'usage des missionnaires.

Mlle la Bonne du Bois d'Aissche de Gand,	20 fr.
M. F., de Langres,	1
J. B., diocèse de Namur,	1
	22

Reçu pour la chapelle de Saint-Benoît de Mgr Chausse, en Chine.

M. F., de Langres,	1 fr.

Digitized by Google

Nous ouvrons volontiers nos colonnes pour les souscriptions que l'on désirerait offrir à ces deux œuvres auxquelles nous sommes si sympathiques et dont l'initiative est due à certains abonnés du *Messager*. Nous sommes prêts à rédiger et à faire imprimer la petite brochure, et à organiser l'envoi de médailles de saint Benoît dans les missions, si l'on veut bien nous seconder par des aumônes.

On nous écrit de France.

C'était, je crois, en 1880. Un homme nous arriva tout essoufflé, d'une paroisse distante de B*** de 5 à 6 lieues, et voici pourquoi !..... Une pieuse personne de cette petite localité s'imaginait qu'on avait jeté un sort sur elle. Depuis ce temps, c'est-à-dire, 2 à 3 jours, elle se promenait sur le toit d'une maison très haute et de dangereux accès. On avait essayé par toutes sortes de moyens de l'en faire redescendre, c'était en vain. De cette position périlleuse, elle menaçait tous ceux qui tentaient de l'approcher, et se livrait à une foule de contorsions.

Plusieurs médecins furent appelés : tous se crurent en présence d'un subit accès de folie, mais nul ne parvint à atteindre, ni même à faire saisir la malheureuse, dont la surexcitation allait toujours croissant. Elle resta donc ainsi 3 jours et 3 nuits. Ce fut alors qu'une personne pieuse parla de l'efficacité de la médaille de N. B. Père saint Benoît. Nul n'en avait ; comment faire ?... Je me suis proposé, j'ai marché, ou plutôt j'ai couru en toute hâte, et me voici, conclut le messager..... »

Nous nous empressâmes de donner la précieuse médaille et le brave homme s'en retourna tout joyeux. Huit jours après, il revint demander non plus une médaille, mais 600 médailles ; nous ne pûmes le satisfaire immédiatement, il nous fallut les faire venir de Paris. Ce même homme nous raconta, qu'à peine fut-il de retour dans sa paroisse, on avait attaché notre médaille à une sorte de lazzo, qu'on avait jeté à la malade. Aussitôt sa fureur s'était calmée, elle était revenue à son état ordinaire et apprenant ce qui s'était passé, elle avait promis, par reconnaissance à saint Benoît de donner une médaille de ce glorieux Saint, à tous les habitants de sa paroisse : ils étaient 600 !

Une religieuse de Saint-Vincent de Paul écrivait dernièrement de l'Amérique centrale :

« Nous sommes ici au milieu de serpents venimeux de toutes sortes ; mais grâces à Dieu, nous ne les craignons pas. Nous avons un moyen infaillible pour les fasciner. Devinez lequel ?.....

« La médaille de saint Benoît. A la vue d'un serpent qui se précipite sur nous, gueule béante et le dard en arrêt, nous saisissons la précieuse médaille, nous la présentons au redoutable reptile qui à l'instant s'arrête, rentre son dard venimeux, et nous laisse passer. Vraiment, saint Benoît est un grand Saint. »

Guérison extraordinaire à Hofstade

Marie Jacobs est une jeune fille de 15 ans, qui habite chez le cultivateur Corneille Geets, à Hofstade, où elle est traitée comme enfant de la maison.

Digitized by Google

Au mois de juillet dernier, Marie fut attaquée d'une maladie de la moelle épinière, que les médecins déclarèrent incurable dès le début.

La malade n'avait pas quitté le lit depuis plus de deux mois : elle souffrait horriblement, et pour comble de misère, plusieurs autres infirmités vinrent s'ajouter à son mal principal.

Depuis trois semaines la malheureuse enfant avait tout le côté droit paralysé : ses bras et ses jambes se refusaient à tout mouvement : elle était incapable d'ouvrir les yeux et de proférer une parole : à peine pouvait-elle par des signes presque imperceptibles manifester ses désirs.

Inutile de dire que la pauvre patiente n'était pas en état de prendre quoi que ce soit en fait de nourriture ou de boisson. Son corps épuisé était devenu si sensible et si nerveux, que le simple contact d'une petite plume avec laquelle on lui humectait les lèvres suffisait pour provoquer des convulsions, qui amènaient chez la malade une prostration et une immobilité effrayantes.

Ce que cette martyre a enduré ne se peut dire, et des témoins oculaires ont assuré qu'il n'était pas possible de voir ses tortures sans se sentir touché jusqu'aux larmes.

Les médecins l'avaient condamnée, on avait perdu tout espoir de guérison et on attendait à tout moment que la mort vînt mettre un terme aux souffrances de la malheureuse enfant. Cependant la bonne et pieuse famille Geets avait eu recours aussi aux remèdes spirituels : elle avait fréquemment imploré avec ferveur et confiance l'assistance du Ciel pour le soulagement de la pauvre enfant. Au commencement de cette année on avait encore commencé une neuvaine pour obtenir l'intercession du grand saint Benoît.

Le jour de l'Épiphanie était le septième jour de la neuvaine. Vers six heures du soir, se trouvaient auprès du lit de la malade un jeune homme et une femme qui avait soigné plusieurs fois Marie pendant ses longs mois de souffrances. A six heures, cette femme croyant que la malade lui fait signe, se met à lui humecter les yeux et la figure avec de l'eau bénite, comme on l'avait fait durant la neuvaine. Tout à coup Marie Jacobs ouvre les yeux, recouvre la voix et dit : « Assez, Hélène, ce n'est plus nécessaire ! » Elle se dresse sur son lit, se lève, s'habille sans l'aide de personne : elle était complètement guérie. — Impossible de décrire la stupeur et l'émotion des deux témoins de cette guérison aussi étonnante que subite : à leur appel, les gens de la maison accourent croyant que la malade avait rendu le dernier soupir.

Quel ne fut pas leur étonnement quand ils virent Marie souriante et alerte venir à leur rencontre !

La nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair : les voisins accoururent et quand les premiers arrivèrent, Marie qui dix minutes auparavant était à l'agonie, venait à la stupéfaction générale de vider un verre de vin en

Digitized by Google

attendant le souper auquel elle allait prendre part avec toute la famille. La joie et la reconnaissance envers Dieu et son grand serviteur Benoît étaient grandes et se manifestaient sous toutes les formes : tantôt par des larmes, tantôt par des chants et des cris de jubilation : tous à l'envi louaient et remerciaient le Seigneur.

Le médecin qui avait soigné Marie, le docteur Coen de Hever, fut averti et accourut aussitôt : il déclara en présence de tous que la guérison si subite et si complète de Marie était pour la science un fait inexplicable. A son tour, le docteur Liagre de Malines, qui avait plusieurs fois visité Marie, déclara sans hésiter que sa guérison ne pouvait être attribuée à des causes naturelles.

L'émotion produite par cet heureux événement fut grande à Hofstade et dans les communes avoisinantes. Le mercredi, 13 janvier, on célébra à l'église paroissiale une messe d'actions de grâce, pendant laquelle Marie s'approcha de la Table Sainte. L'église était trop petite pour contenir la foule accourue de toutes parts et c'est à grand' peine que Marie put se frayer un passage à travers cette masse compacte de curieux qui tous voulaient voir de leurs yeux celle qui venait d'éprouver d'une manière si saisissante les effets de la bonté de Dieu et la puissance d'intercession de son glorieux serviteur Benoît.

(Traduit du *Mechelsche Courant*, 17 janv. 1886.)

Nous recevons sur cette guérison remarquable des renseignements particuliers qui nous permettent d'ajouter quelques détails au récit qui précède. L'eau bénite dont il est question, était de l'eau, bénite en l'honneur de notre Père saint Benoît, par les RR. PP. Bénédictins de Termonde, et qu'ils distribuent ordinairement aux malades. La neuvaine fut faite en l'honneur de saint Benoît. Le 4e jour, la malade cessa de donner aucun signe de connaissance, ferma les yeux, et n'était la respiration, on l'aurait crue morte; elle n'ingurgitait plus rien, pas même de médicaments. Le 7e jour de la neuvaine, le médecin vint à quatre heures de l'après-midi et dit: Chaque soupir peut être le dernier; surveillez-la. » A six heures, on lui bassinait le visage d'eau de saint Benoît ; elle ouvrit les yeux, s'assit sur son lit et dit: « Je suis guérie. » Le lendemain, elle alla à l'église, et le surlendemain, dernier jour de la neuvaine, elle y reçut la sainte Communion.

Cette guérison s'est donc faite sans convalescence; elle fut complète, radicale et instantanée. Pendant ces trois jours d'immobilité, Marie Jacobs se sentait dans l'impossibilité de parler et de faire aucun mouvement; mais elle dit avoir eu l'intuition du jour et de l'heure de sa guérison radicale.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

NOTRE Saint-Père vient d'instituer des chaires de haute littérature dont l'inauguration solennelle a eu lieu dans la grande salle des fêtes du Séminaire Romain. Le Sacré Collège des Cardinaux, le corps diplomatique et la prélature Romaine assistaient à cette imposante cérémonie. Son Éminence le Cardinal-Vicaire, délégué spécialement par Sa Sainteté, présidait la fête, assisté de Monseigneur Nocella, de Monseigneur Volpini, du R. P. Mauro Ricci membre du conseil directeur et des professeurs de la nouvelle faculté. — Le professeur Tarozzi a lu un discours latin. Rendant hommage à la munificence de Léon XIII, il a montré comment tous les actes de Sa Sainteté concourent au bien de l'Église: tour à tour protecteur des sciences philosophiques, théologiques et historiques, le pape couronne ces grandes institutions par la fondation d'une école de haute littérature. Il finit en encourageant le clergé à se livrer à ces études qui ont toujours été sa gloire et nous ont conservé des trésors littéraires précieux. — Son Éminence le Cardinal-Vicaire a répondu en disant qu'il était heureux d'avoir eu l'honneur d'être choisi par Sa Sainteté pour présider cette solennité et dans un latin fort élégant, a démontré combien Léon XIII cherchait à donner aux études du clergé une vigoureuse impulsion. -- Les prêtres doivent continuer à étudier avec ardeur les littératures classiques que d'autres abandonnent; aussi Sa Sainteté a voulu instituer ces nouvelles chaires d'études qui seront augmentées et perfectionnées peu à peu. Après le discours de Son Éminence, un des professeurs, M. l'abbé Poletto, a lu une poésie italienne en l'honneur de Léon XIII, restaurateur des études classiques,et la séance s'est terminée par une cantate en l'honneur du Souverain Pontife. — Cette nouvelle institution de Léon XIII pour favoriser le développement des hautes études parmi le clergé, prouve une fois de plus combien le Souverain Pontife connaît son époque et sait en apprécier tous les besoins. Il faut en effet que le prêtre fortifie cette antique alliance de le religion avec les lettres et les sciences; il agira plus efficacement sur la société contemporaine et servira mieux la grande cause de l'Église catholique.

Sa Sainteté a tenu dans le courant du mois dernier un consistoire secret au Palais Apostolique du Vatican. Notre Saint-Père a daigné nommer Camerlingue du Sacré Collège pour l'année 1886, Son Éminence le Cardinal Bartolini,protecteur de l'Ordre de Saint-Benoît,attribuer au Cardinal Capecelatro le titre presbytéral de Sainte-Marie du Peuple, et enfin nommer plusieurs

Digitized by Google

archevêques et évêques. Sa Sainteté a prononcé une magnifique allocution devant les ÉÉmes Cardinaux, dans laquelle elle a fait un exposé historique et juridique du plus bel épisode de la diplomatie contemporaine et elle a précisé les raisons supérieures qui ont inspiré sa médiation entre l'Espagne et l'Allemagne.

En faisant appel à l'impartialité de Léon XIII pour résoudre le conflit des Carolines, l'Allemagne et l'Espagne avaient donné à la papauté la marque de confiance la plus éclatante. Aujourd'hui les sentiments de vive reconnaissance exprimés au pape par l'Empereur Guillaume pour l'heureuse et prompte issue de la médiation témoignent de la pleine et entière satisfaction qui a accueilli la décision du Souverain Pontife, et sont un magnifique hommage rendu à sa sagesse suprême. Sa Sainteté a envoyé au prince de Bismarck la croix du Christ à l'occasion de la conclusion de l'affaire des Carolines. Le chancelier Allemand a répondu au pape par une lettre qui met en émoi toute la presse italienne, laquelle montre ouvertement son dépit. Les journaux libéraux se fâchent de ce que le prince appelle le Souverain Pontife *Sire* tout en ne ménageant pas dans le corps de sa lettre le titre de Sainteté. La question du Pontificat romain se dresse toujours devant les mêmes qui la disaient résolue. Les avertissements ne leur avaient point manqué. Le député Crispi, en novembre 1884, s'écriait du haut de la tribune parlementaire : « Le général Lamarmora avait bien raison de ne pas comprendre la compatibilité d'un pape et d'un roi à Rome..... Le Pontife Romain, tel qu'il est établi, ne peut devenir un citoyen d'un état aussi grand qu'il soit en descendant d'un trône sur lequel il a la vénération de toute la catholicité. » Le 20 août 1870, Jean Lanza, premier ministre de Victor-Emmanuel, en s'adressant aux députés italiens, leur faisait remarquer cette incompatibilité quand il leur disait : « Croyez-vous, Messieurs, que le parti le plus prudent soit de venir à la chambre exciter plus ou moins énergiquement un gouvernement à occuper un État, qui, soit que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, n'en est pas moins reconnu par toutes les puissances d'Europe, et cela sans que nous puissions donner une seule raison qui soit admise comme légitime ? » Voilà pourquoi Bismarck appelle le pape, *Sire*. Si la passion antireligieuse n'aveuglait pas les politiques italiens, ils chercheraient pratiquement les conditions indispensables à la liberté et à l'indépendance de la papauté.

Dans sa lettre si importante aux archevêques et évêques de Prusse, Léon XIII ne parle pas seulement de la condition du catholicisme en Allemagne, il ne se contente pas de louer la fidélité gardée par les catholiques allemands, malgré les lois qui les persécutaient et malgré les doctrines « nouvelles et perverses » des « vieux catholiques » ; en même temps qu'il espère le rétablissement d'un meilleur état de choses dans l'empire allemand, le Saint-Père recommande aux catholiques d'observer leurs devoirs envers l'autorité civile ; puis, portant plus loin ses regards, il aborde la

Digitized by Google

question ouvrière « qui tient en inquiétude les esprits des gouvernants » et montre que les ministres de l'Église « par leurs relations presque quotidiennes avec les hommes des classes inférieures auxquels ils ont coutume de se mêler familièrement, sont aptes à bien mériter de la société civile, en apportant aux esprits aigris tout ce qui peut le mieux adoucir le sentiment des maux présents, relever les courages abattus et retenir les esprits prêts à se jeter dans les projets séditieux. » En terminant, le Pape montre qu'il n'est point de meilleurs colonisateurs que les prédicateurs de l'Évangile ; les prêtres catholiques d'Allemagne peuvent sur ce terrain servir très efficacement le pouvoir civil.

La société de la Jeunesse Catholique d'Italie ayant présenté, vers la fin de décembre une adresse au Souverain Pontife à l'occasion de l'Encyclique *Immortale Dei*, Léon XIII a daigné la remercier par un bref et l'encourager à continuer ses nobles traditions de soumission au Siège apostolique et d'amour envers l'Église.

Les ÉÉmes Cardinaux et les RRmes Prélats de la S. Congrégation des Rites ont tenu au Vatican en présence du Souverain Pontife, une séance générale pour le vote définitif sur l'authenticité des miracles attribués à l'intercession du Vénérable Louis Grignon de Montfort, fondateur des Missionnaires de la société de Marie et de la Congrégation des filles de la sagesse de Luçon. Le résultat de ce vote définitif doit rester secret jusqu'à ce qu'il plaise au Souverain Pontife de rendre, s'il y a lieu, le décret sur l'authenticité des miracles, ce qui indiquerait alors que la cause de la béatification du vénérable Grignon de Montfort toucherait à son terme

La même Congrégation a traité aussi dans une séance dite ordinaire, les préliminaires de plusieurs causes de saints, notamment du vénérable Cattolengo, fondateur de la maison de la Providence à Turin ; de la vénérable Mère Anne de Jésus, fondatrice des monastères de carmélites en Belgique, et du serviteur de Dieu, le P. Emmanuel Ruiz de l'ordre des Frères Prêcheurs, martyrisé avec sept de ses compagnons à Damas.

La pioche sacrilège des démolisseurs a commencé son œuvre à *l'Ara-Cœli*. Le couvent des RR. PP. Franciscains, la tour de Paul III et la chapelle du *Santo Bambino* doivent disparaître pour faire place au monument du Roi Victor-Emmanuel. Ce couvent de l'Ara-Cœli compte parmi les plus anciens et les plus célèbres de Rome. Tous les admirateurs de la Rome chrétienne, les amis de l'art et du moyen âge protesteront contre cet acte inqualifiable de vandalisme.

F. G.

Digitized by Google

COURRIER AMÉRICAIN.

LES circonstances m'ont amené dernièrement à visiter une des plus importantes cités américaines de l'Ouest, la ville de Saint-Louis sur le Mississipi. Là, comme dans toutes les villes de l'Union, le catholicisme a pris des développements prodigieux. Ce développement vaudrait la peine d'être retracé en détail.

La création des diverses paroisses venant se grouper autour du premier noyau de fidèles, prémices de l'apostolat, l'érection d'écoles, la fondation d'innombrables sociétés de bienfaisance et d'associations de tout genre soumises à la haute direction du clergé, l'établissement de congrégations religieuses, l'achèvement de grands hôpitaux et de salles d'asile pour le soulagement de la misère sociale, sous l'égide catholique : tout cela formerait un imposant tableau de l'activité de l'Église; et nous pouvons affirmer en toute vérité que les grandes villes et les centres importants de l'Union donnent relativement presque tous la même preuve du développement du catholicisme. Les relevés exacts pour 1885 ne me sont point encore parvenus; mais ce qui est certain c'est que durant l'année écoulée notre sainte Église a de nouveau conquis du terrain; en plusieurs endroits ses forces ont augmenté en puissance.

La position des évêques est bien difficile ici dans beaucoup de diocèses, à cause de la réunion de catholiques des nationalités les plus différentes. Il y a des diocèses où domine l'élément irlandais, dans d'autres l'élément allemand, dans un petit nombre l'élément français ; les Polonais, les Tchèques, les Italiens, les Flamands et les Hollandais sont également représentés dans bon nombre de villes et de diocèses : ils y ont formé des paroisses et exigent des prêtres parlant leur langue.

Or il est souvent impossible aux évêques de les satisfaire. S'ils ne parviennent pas à doter la paroisse d'un prêtre parlant la langue en question, qui soit en même temps à la hauteur de sa charge, les conséquences les plus fâcheuses s'en suivent souvent, l'indifférentisme s'introduit, beaucoup finissent par tomber dans l'incrédulité. Tout prêtre devrait savoir l'anglais et l'allemand, à moins d'habiter une grande ville, où les églises allemandes et anglaises sont séparées. En beaucoup d'endroits, la connaissance du français est indispensable. Il y a encore grande pénurie de bons prêtres polonais et bohémiens. Il est souvent nécessaire de parler espagnol dans les États méridionaux qui font partie de l'archidiocèse de *Santa Fe*, dans l'Arizona, le Nouveau Mexique, le Texas et déjà dans le Colorado et la Californie. Ajoutez à toutes ces langues les différents idiomes indigènes des tribus indiennes, dont il est vrai qu'il ne reste plus aujourd'hui que de faibles débris.

C'est au Saint-Esprit qu'il appartient de veiller à la conservation de l'unité de la foi au milieu de cette diversité de langages, à cet Esprit qui régit et conduit toujours son Église avec force et puissance.

Digitized by Google

Le vaste vicariat apostolique de Nebraska, qui comprenait tout le grand État de ce nom, est devenu un évêché ; c'est Mgr O'Connor, jusqu'ici vicaire apostolique, qui est évêque du nouveau diocèse d'Omaha. L'Eglise de l'Amérique septentrionale a eu à subir une perte sensible par la mort de Mgr Krautbauer, évêque de Greenbay (Sinus Viridis). Le zèle qu'il apporta aux fonctions du saint ministère dans le diocèse de Buffalo et qu'il déploya comme directeur des sœurs de Notre-Dame à Milwaukee l'avaient signalé comme digne de la mitre. Il y avait dix ans qu'il la portait comme un bien lourd fardeau, vu les circonstances difficiles où se trouve son diocèse, à cause de la grande diversité de langues qu'on y parle. Il repose dans la magnifique cathédrale érigée par ses soins en style roman.

La Société de Jésus pleure la perte d'un écrivain distingué, le R. P. Thebaud. Ses ouvrages sur l'Église et ses rapports avec le monde païen, sur le paganisme, sur le peuple Irlandais ne laisseront pas périr son nom.

Le 17 novembre est mort à Saint-Louis un modeste brave homme, connu de tous les catholiques allemands des États-Unis sous le nom de « Papa Amend ». C'était le type du catholique bienfaisant, la providence des pauvres et des nécessiteux. Il est un des fondateurs de l'association centrale de secours aux malades, veuves et orphelins, société dont les ramifications s'étendent dans tous les coins de l'Union. Les funérailles de Papa Amend furent une marche triomphale de la charité chrétienne.

Les décrets du Concile sont revenus de Rome, mais n'ont pas encore été publiés. Bien que leur contenu soit à présent en grande partie connu, je veux cependant en réserver l'examen pour ma prochaine correspondance, dans l'espoir que leur publication ne tardera plus. L'affaire de l'Université n'a pas avancé ; à la dernière réunion de la direction, on a lu une lettre du Saint-Père qui salue avec joie l'érection d'un tel établissement. Quant à l'enseignement, surtout pour les écoles paroissiales catholiques, on s'occupe de son organisation dans les diocèses de Buffalo et de Fort-Wayne. Le comité directeur des écoles de ce dernier diocèse montre par son rapport ce que peut une organisation scolaire réglée d'après des principes solides. Il serait à souhaiter qu'après la publication des décrets du Concile, on établît dans chaque diocèse de semblables comités scolaires. Nous, catholiques, nous devons tâcher que nos écoles paroissiales ne restent pas en arrière sur les écoles publiques de l'État (public schools). Jusqu'ici nous n'avons ni toujours ni partout atteint ce résultat, cela est indéniable malgré les dénégations énergiques de quelques cercles. La question scolaire restera ici brûlante, tant que chaque commune n'aura pas son école paroissiale, indépendante de l'État. Le plus grand nombre de ces écoles aujourd'hui existantes, sont sous la direction de membres d'Ordres ou de congrégations religieuses.

Au lieu de débarquement des émigrants, à New-York, le prêtre Irlandais Riordan a déjà atteint de très beaux résultats, avec le secours de l'Asso-

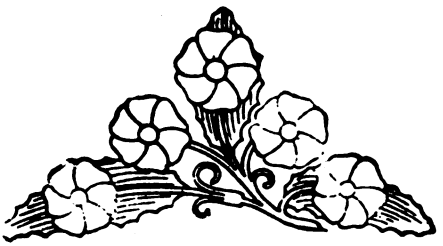
Digitized by Google

ciation du saint Rosaire (Rosary-Association) ; en 1885, il avait 12,000 dollars à sa disposition; mais le prêtre allemand Reuland que l'association allemande de Saint Raphaël a envoyé pour représenter les intérêts de l'œuvre à New-York, a depuis longtemps à lutter contre les plus grandes difficultés.

Assisté de 7 évêques, Mgr Corrigan, archevêque de New-York, a consacré, le 22 novembre, à New-York, l'église de Saint-Pierre. La fondation en remonte à 1785, en sorte que cette église, une des plus vénérables des États-Unis, put unir la fête de son centenaire à la solennité de sa consécration. L'ancien curé de la paroisse, Mgr O'Farrell, évêque de Trenton, retraça dans un discours des plus intéressants, l'histoire de l'origine, de l'accroissement et du développement de l'église Saint-Pierre, au milieu de difficultés de toutes sortes.

C'est également dans le cours de l'année dernière que s'est terminée une entreprise littéraire digne d'éloges : l'édition complète, en 19 beaux volumes, des œuvres de Orestes Brownson, illustre converti de l'Amérique du Nord. Distingué comme philosophe, apologiste et homme politique, il continuera longtemps encore à être cité avec prédilection. Nous autres catholiques, nous sommes fiers de pouvoir le compter parmi les nôtres.

D. B.



Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

LA VIERGE MÈRE DE BON CONSEIL. — *Histoire de l'ancien Sanctuaire de Notre-Dame de Bon Conseil à Genazzano et de la merveilleuse Apparition et miraculeuse Translation de la sainte Image de Scutari, en Albanie, à Genazzano, en 1467, par Monsignor* GEORGES F. DILLON *D. D. Missionnaire apostolique (Visiteur de Sidney au Sanctuaire). Traduite avec permission de l'Auteur, par* D. M. PLACIDE, *Bénédictine du Prieuré du Sacré-Cœur, à Ventnor (Ile de Wight).*

Volume in-8° avec gravure, Broché... ... ... fr. 5.00
Volume in-8° avec gravure. Couverture toile, empreinte en or... ... fr. 6.00

L'AUTEUR a été honoré d'une lettre de Sa Sainteté le Pape Léon XIII, et d'une autre de Son Éminence le Cardinal Siméoni, préfet de la Propagande. Son Éminence le Cardinal Martinelli, Préfet de l'Index, a daigné accepter la dédicace de l'ouvrage.

La première édition anglaise, imprimée à la Propagande, a été à peu près épuisée en quelques mois; la seconde édition est sous presse.

« Cet ouvrage profondément intéressant, que nous mentionnions récemment, dit le *Freeman*, attire spécialement l'attention, non seulement par son utilité comme venant en aide à l'une des plus importantes, des plus consolantes et des plus belles dévotions catholiques, mais aussi par son autorité, comme monument savant de l'Histoire de l'Église, monument élevé de main de maître et paraissant avec l'approbation et la bénédiction de prélats éminents. C'est un charmant ouvrage, même considéré à un point de vue purement littéraire. L'auteur dont l'âme et le cœur sont tout entiers dans son sujet, a tellement étudié celui-ci, a si bien pénétré l'esprit des temps et des lieux, est entré si complètement dans la vie du peuple dont le grand trésor est l'image miraculeuse de Notre-Dame de Bon Conseil et dont le plus riche ornement est une dévotion toujours croissante envers l'ancien Sanctuaire témoin éloquent devant les hommes contre l'esprit du monde, que le lecteur accompagne l'écrivain comme s'il marchait dans une galerie de peinture à côté d'un commentateur accompli, ne voyant pas seulement les œuvres d'art qui revêtent les murs, mais l'esprit artistique qui les a inspirées. »

La traduction a été faite avec toute l'exactitude possible et dans le but de faire bénéficier d'un ouvrage aussi utile qu'intéressant ceux qui ne connaissent pas la langue anglaise dans laquelle il a paru.

« Le 10 courant, une audience pontificale privée fut accordée à Mgr Kirby, évêque de Lita, accompagné de Mgr Georges Dillon, de Sydney, Australie, camérier secret du Pape, à qui il présenta son nouvel ouvrage,

Digitized by Google

« *La guerre de l'Antéchrist contre l'Église et la Civilisation chrétienne....* » Dans le cours de l'audience, le Saint-Père apprenant de Mgr Dillon qu'une seconde édition (populaire) de l'*Histoire de la Madone de Bon Conseil* était sous presse, et qu'une traduction allait en être publiée par la Société St-Augustin, à Bruges, souhaita aux deux éditions le plus complet succès et du fond de son cœur envoya à tous ceux qui s'occupent de la traduction et de la publication de cet ouvrage, une bénédiction Apostolique toute spéciale. »

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

A.

Abbaye.—Sainte Marie de la Pierre-qui-Vire, 169. — Ancienne abbaye des Bénédictines anglaises de Bruxelles. Vente d'une pierre tombale, 170. — Abbaye d'Erbalunga, en Corse, 230, 582. — Abbaye royale de Mont-Serrat (Espagne), 232. — Abbaye d'Emmaüs, 166, 225. — Abbaye de Fort-Augustus en Écosse, 295. — Abbaye d'Admont en Autriche, 425. —Abbaye du Mont-Cassin et les saints Bénédictins, 578. — Abbaye de Seckau, 581. — Abbaye de Martinsberg (Hongrie), 623.

Admont. Abbaye en Autriche, 425.

Agneau (L') pascal et la Pâque de l'Agneau. — La Pâque de l'Ancienne Alliance. — Le véritable Agneau prédit et attendu. — Voici l'Agneau de Dieu. — L'Immolation. – La Pâque de l'Agneau. — La Pâque du nouvel Israël. — Différences entre ces deux Pâques. — Le triomphe final de l'Agneau et la Pâque éternelle, 3.

Agnus Dei. Bénédiction le mercredi de Paques, et distribution le Samedi suivant, 21.

Afrique. Situation de l'Église en ce pays, 178.

Allemagne. État de l'Église en ce pays, 107, 237, 366. — Courrier Allemand, 182, 380.

Amérique. Missions, 161. — 179. Courrier d'Amérique, 189, 251, 315, 371, 540, 683. — Mission du Dakota, 299. — Chronique de l'Église : A Guatémala, 305. — A San-Salvador, 305. — Aux îles Sandwich, 305. — Aux États-Unis, 306. — Au Mexique, 307. — Brésil, 309. — République Argentine, 310. — Nouvelles bénédictines, 482. — États-Unis, 624.

André (St). Ce que l'Évangile nous apprend de saint André.— Son histoire après l'Ascension du Sauveur. — Premières translations de ses reliques et propagation de son culte. — Dernières translations en Italie. — Nations et nstitutions placées sous le patronage de saint André. — La croix de saint André.— Prière d'un chroniqueur, 498.

Angleterre.—Chronique de l'Église en ce pays, 41, 234, 302.

A nos lecteurs. — Programme de la deuxième année, 1. — Déclaration du mois d'Avril, pour augmenter le nombre de pages de la Revue, 65. — Souhaits de fin d'année, 642.

Antiennes. Les grandes antiennes, 512.

Antoine (Saint) le Grand, 12 Janvier, 546.

Août. Le mois d'Août (temps après la Pentecôte). — La demeure de la sagesse, 257.

Ara-Cœli (l'). Sa démolition, 629.

Australie. Situation de l'Église, 60. — Mgr. Moran, le premier cardinal de l'Australie et ses prédécesseurs Bénédictins, 524.

Autriche. Situation de l'Église en ce pays, 48. — En Autriche-Hongrie, 108, 359.

Avent (l'). Notions sur le propre du temps, 497.

B.

Béatifications. 532.

Beinwil-Mariastein. Monastère de Saint-Vincent, au diocèse de Bâle, 36. — Son centenaire, 527.

Bénédictins — d'Amérique 106. — Nouvelles bénédictines, 161. — Les bénédictins en Nouvelle-Zélande, 165. —Aux îles Philippines, Océanie. 232. Une fondation bénédictine au moyen âge, 400, 462, 516.— Bénédictins géorgiens de Fery-Keui (Constantinople), 483.—Mission bénédictine du Bengale oriental, 575, 617, 665. — L'abbaye du Mont-Cassin et les saints bénédictins, 578. — Bénédictines du Saint-Sacrement, à Caen, 582. — Les Bénédictines de Montargis à Princethorpe (Angleterre), 621.

Benoît (Saint). — Au Mont-Cassin. — Ses luttes contre le démon, 7. — Il reçoit le don de pénétrer les cœurs, 71. — Saint Benoît prophète et le roi Totila, 134. — Saint Benoît prophète, 198. — Rien de caché pour saint Benoît, 262. — Multiplications de saint Benoît. 325. — Saint Benoît et l'effet de sa parole au-delà du tombeau, 389.

Digitized by Google

— Saint Benoît, la vision et le dragon, 452. — Trois miracles de saint Benoît, 504. — La médaille de saint Benoît, son histoire et ses effets, 453, 505, 554, 600, 647. — Saint Benoît, consolateur des affligés, 551. — La vision de saint Benoît, 599. — Sa mort, 645.

Bibliographie. — Les hymnes du Bréviaire romain, 492. — Recueil classique de morceaux de chant, 494. — Notions sur la vie religieuse et monastique par Dom Guéranger, 544. — L'Année liturgique, par le même; le temps après la Pentecôte, supplément, 544. — Regestum Papæ Clementis V, 636. — La Vierge Mere de Bon Conseil, 686.

C.

Carême (le), 642.

Cambodge. — Persécution. Lettre de Mgr Cordier, des missions étrangères de Paris, vicaire apostolique du Cambodge, 243.

Centenaires. Le VIIIe Centenaire de saint Grégoire VII, 149, 209. — Invito Sacro de S. Éminence le cardinal Parocchi, 210. — Correspondance de M. l'abbé V. Davin, 211.

Deux centenaires bénédictins; saint Badilon et saint Ghislain, 481. — Le Centenaire de saint Philippe Benizi de l'Ordre des Servites de Marie, 587. — Centenaire de saint Anselme de Lucques, 671.

Chant. Le chant du peuple dans les églises, 410.

Chine. Situation de l'Église en ce pays, 57, 240.

Cologne. Le nouvel archevêque, Mgr Krementz, 630.

Congrégation Cassinienne de la primitive observance. Erection en abbaye du monastère de Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire, 169. — La Congrégation Suisse de l'ordre de Saint-Benoît 470. — Congrégation de Beuron, 483. — Congrégation du Mont-Cassin. 581.

Correspondance. Projet d'envoyer aux missions des médailles de saint Benoît, 588, 638.

Coucou (le), 152.

Coufins. Les Coufins de Notre-Seigneur à Monza, 416.

D.

Danemark. Nouvelles de l'Église, 108, 439.

E.

Église. Chronique, 41, 487.

Emmaüs. Les deux disciples, 26. — Abbaye d'Emmaüs à Prague, 166, 225.

Encyclique. De la Constitution chrétienne des états, 560, 609, 654.

Erbalunga. Abbaye Corse, 230.

Errata dans les courriers Américains publiés dans les n^{os} du 21 Mai et du 21 Juin, 384.

Espagne. Situation de l'Église en ce pays, 51, 436. — Courrier d'Espagne. L'enseignement supérieur en Espagne en 1884 et 1885, 445.

Équateur. Situation de l'Église en ce pays, 58.

États-Unis. Situation de l'Église, 58. — Le nouveau monastère des Bénédictines à Ferdinand, 672.

Études littéraires. Lettre de Léon XIII au cardinal Parocchi, 277.

F.

Félicité (Sainte). Son tombeau, 629.

Ferdinand (États-Unis). Le nouveau monastère des Bénédictines, 301.

Fêtes de charité, 76.

Fleurs. Les fleurs de saint Benoît, poésie: La rose, sainte Gertrude.—La fleur des neiges, sainte Hildegarde. — La passiflore, sainte Mechtilde. — L'Épi de blé, sainte Walburge. — L'Oranger, sainte Scolastique, 407. 408, 409.

Fondation. Une fondation bénédictine au moyen âge, d'après un récit de l'abbé Hermann de Tournai, 400, 462, 516.

Fort-Augustus. Abbaye de saint Benoît en Écosse, 295.

France. Courrier de France, 186. — Situation de l'Église en ce pays, 353.

Françoise Romaine (Sainte). Souvenirs de la Sainte à Rome, 658.

G.

Gérard (saint), abbé de Brogne. Sa légende, 28, 84, 218, 344.

Gerarde (dame), des Bernardines d'Esquermes (France, Nord). — Sa mort, 39.

Godefroid (le bienheureux), Sacristain de Villers, 467.

Guéranger (Dom), Notions sur la

Digitized by Google

vie religieuse et monastique, 544. — L'année liturgique, 544.

H.

Haid (Dom). Son élection comme abbé de Sainte-Marie de Gaston County, 624.

Herluin Capelle (Dom). Sa mort à Buckfast (Angleterre), 351.

Hildebrand (Dom) de l'Oro, prieur de Saint-Julien de Gênes. Sa mort, 39.

Histoire. Coup d'œil sur l'histoire de l'ordre bénédictin, 519, 568, 660.

Hollande. Situation de l'Église en ce pays, 45, 440. Fondation de Koning's Hoeven, 297.

Hongrie. État de l'Église en ce pays, 108. — Voir Autriche-Hongrie.

Hymnes du bréviaire romain, 492.

I.

Iles-Philippines (Océanie). Colonies bénédictines, 232.

Indo-Chine. Persécutions, 333, 632.

Italie. Situation de l'Église dans ce pays. 173, 434. Congrégation de Subiaco, 233.

J.

Japon. État de l'Église en ce pays, 120. — Lettre du Saint-Père à l'empereur du Japon, 535.

Jésus-Hostie. Poésie à l'occasion de la fête-Dieu, 153.

Jubilé. Les trois Jubilés de Léon XIII, 531.

Josion le moine aux roses, 405.

K.

Koning's Hoeven (près de Tilbourg, Hollande). Notice sur la fondation de ce monastère de Trappistes, 297.

Koppes (Mgr), 442.

Krementz. (Mgr), le nouvel Archevêque de Cologne, 630.

L.

Lambert (saint), 615.

Léon XIII. Les trois Jubilés, 531. — Sa situation à Rome, 626. — S. S. Léon XIII, Médiateur, 628.

Lettres d'Adhésion de l'Épiscopat à la lettre du Saint-Père au cardinal Guibert, 585.

Liban. Situation de l'Église en ce pays, 55.

Liens fraternels. — Lettres de nos amis, 14, 76, 79, 80, 81, 142, 215, 282, désirs exprimés par nos abonnés, 81, 82, 83, 147, 217.

Liturgie, notes liturgiques. — Une couverture d'Évangéliaire, 25.

Luxembourg (grand duché), nouvelles de l'Église en ce pays. Mgr Koppes, 442.

M.

Mac Closkey (Cardinal), sa mort, 537.

Maredsous. Pèlerinage de saint Benoît, 32, 286. — Grâces obtenues en Janvier 1881, 33. — en Février 1881, 34. — Mars 1881, 87. — Avril 1881, 88. — Mai 1881, 88. — Juin 1881, 88. — Recommandations, 89, 156, 223, 289, 343, 415, 486, 531, 584, 626, 676. — Actions de grâces, 90, 155, 223, 287, 342, 415, 485, 531, 583, 625, 675. — Correspondance, 90, 677. — Grâces obtenues par l'intercession de saint Benoit en Juillet 1881, 154. — Août 1881, 155. — Septembre 1881, 155. — Octobre 1881, 221. — Novembre 1881, 221. — Décembre 1881, 221. — Janvier 1882, 221. — Février 1882, 222. — Mars, Avril, Mai 1882, 286. — de Juin à Octobre 1882, 341, 342. — Novembre et Décembre 1882, 414. — Janvier 1883, 415. Février et Mars 1883, 485. — En 1883-84, 530, 583, 625, 675.

Mariastein. Monastère de Saint-Vincent de Beinwil-Mariastein, au diocèse de Bâle. A propos de son huitième centenaire, en 1885, 36. — Le centenaire (1085-1885), 527.

Marie. La triple couronne de Marie, poésie, 327.

Martin (Saint). Anniversaire de la découverte de son tombeau, 630.

Martinsberg (Hongrie). Abbaye, 623.

Médaille. Les deux médailles. Conversions à l'heure de la mort, obtenues par l'usage de la médaille de saint Benoît. Souvenir d'un moine missionnaire en Angleterre, 290. — La médaille de saint Benoît 453. Histoire de la médaille, 454. Effets, 505.

Messe. Entretiens sur la sainte Messe. La vraie dévotion, I. théorie, 10. II pratique, 12. — Remplissons nos

Digitized by Google

églises: I.théorie, 73. II. pratique,74. — Le Missel :I. théorie 136. II. pratique, 138. — La préparation 199. — Prières et instructions, 264 — L'oblation, 336. — Préface et Canon, 460, 509, 557. — La préparation à la Communion, 605. — Communion et Actions de grâces, 650.

Missel. Le Missel et son emploi, 136.

Mission du Dakota (Amérique), 299, 674.

Monastère de Ferdinand, Indiana, Amérique, 672.

Mondanisme (Le) — religieux, 18. — Le mondanisme dans l'éducation 143, 283.

Mont-Cassin (le) 474.

Mont-Saint-Bernard(Angleterre) 529.

Montserrat. Abbaye 232.

Moran (Mgr). premier cardinal de l'Australie, 524.

Muntadas (dom) abbé de Montserrat, en Espagne. Sa mort, 99.

N.

Noël. Le temps de Noël, 345. — Une nuit de Noël au Moyen-Age, 565.

Nouvelle Nursie (Australie). Réception de Mgr. Salvado, évêque de Port-Victoria, préfet Apostolique et Abbé de la Nouvelle Nursie, 668.

Nouvelle-Zélande. Les Bénédictins en Nouvelle-Zélande, 165.

P.

Palerme. Nouvelles religieuses, 528.

Palestine. Situation de l'Église en ce pays, 55, 177.

Panebianco (Cardinal Antoine Marie). Sa mort, 588.

Pâques. De Pâques à l'Ascension. La marche à travers le désert 67. — Les quarante jours du séjour du Christ sur la terre après sa résurrection, et les homélies des Pères sur la marche au désert — Notre séjour ici-bas après le baptême est un voyage — Ce voyage s'effectue à travers le désert — Les privations du désert et les avant-goûts de la patrie — Le rôle de la croix dans notre pèlerinage — La fin du règne de la Foi et l'entrée dans la Patrie, 67, 68, 69, 70.

Pentecôte. L'Esprit Créateur, 129. Le cinquantième jour met fin à tous les mystères — Comment l'Esprit travaille dans le temps à la préparation de cette Pentecôte finale — Difficulté de concevoir quelque chose de l'Esprit Créateur — La part qui lui est attribuée en propre dans la création naturelle — Le monde de la grâce, œuvre de l'Esprit. JÉSUS et l'Église — Le souffle de Dieu sur la créature glorifiée — N'éteignons pas l'Esprit : ne contristons pas l'Esprit, 129, 130, 131, 132 133, 134. — Temps après la Pentecôte, 193, 257, 321, 386.

Pèlerinages monastiques. — Roiate et Subiaco, 90.

Polding (Mgr). premier archevêque de Sidney, 524.

Pologne. Situation de l'Église en ce pays, 50. 110.

Prague. l'Abbaye d'Emmaus, 166, 225.

R.

Regestum Clementis Papæ V, 636.

Resica (Styrie). Les Trappistes exilés, 352.

Roiate. Un miracle annuel de saint Benoît dans un village des Apennins, 90.

Rome. Courrier romain 61, 126, 180, 249, 312, 369, 443, 490, 538, 633, 680.

Notes d'un Carnet de Touriste, 157.

Nouvelles bénédictines de Rome, 433.

Rome. — Vatican, 580.

S.

Sacré-Cœur de Jésus. La dévotion dans l'ordre de Saint-Benoît, 202, 270, 328, 392.

Saint-Benoît-sur-Loire. Pèlerinage diocésain, 350.

Saint-Jacques. Protestation scolaire de l'Université de Saint-Jacques en Espagne, 436.

Saint-Paul-hors-les-murs. Abbaye de Rome, 106.

Sala (dom Bernardo). Sa mort, 168.

Salerne. L'exilé de Salerne, poésie, 292.

Salve Regina, poésie, 490.

Scandale à Vienne, 585.

Schiaffino (le Cardinal), 349.

Seckau. (Abbaye de) 581.

Seiz (en Styrie). Restauration du monastère par les Cisterciens-Trappistes, 39.

Digitized by Google

Septembre. Le mois de septembre (temps après la Pentecôte). Les Saints, 321.

Septuagésime (la), 593.

Soumission à l'Autorité de Pierre. Lettre de S. S. Léon XIII à Son Ém. le Cardinal Guibert, 279.

Souscription pour permettre au « Messager » de se développer, tout en baissant son prix d'abonnement, 142, 215, 282.

Subiaco. Pèlerinages monastiques, 90.— Congrégation de Subiaco, 233.

Suisse. Situation de l'Église en ce pays, 48, 170, 364.

T.

Tabernacle (le). Poésie, 486.

Temps après la Pentecôte. I. De la Pentecôte au mois d'Août. — Le royaume d'Israël. — Lectures de l'office durant cette période. — Que tout est royal dans l'Église du Christ. — Nature du royaume de Dieu : il est avant tout spirituel, et, par suite, universel. — Il a aussi ses droits dans l'ordre temporel. — Il y a encore des scandales dans le royaume de Dieu. — Sa beauté cependant dès ici-bas. — Le rétablissement du royaume d'Israël, 193, 194, 195, 196, 197.

II. **Le mois d'août.** La demeure de la Sagesse. — Les livres de la sagesse, objet des lectures de l'office durant le mois d'Août. — Comment l'homme a soif de la sagesse.—L'Église demeure de la sagesse. — Les sept colonnes taillées par la sagesse. — Pourquoi la sagesse a su immoler des victimes. — Le vin mélangé et la table servie. — Des servantes envoyées par la sagesse. — Sommets bénis vers lesquels la sagesse nous donne rendez-vous. — Marie et la sagesse, 257, 258, 259, 260, 261.

III. **Le mois de Septembre.** Les Saints.—L'œuvre de la sagesse rendue stable dans les Saints. — Ce que c'est qu'un Saint. — Les Saints comparés à la lumière. — Combien cette comparaison était comprise aux âges de Foi. — Il faut faire revivre le culte des Saints. — Les vies et les fêtes des Saints. — L'imitation des Saints, 321, 322, 323, 324.

IV. **Le mois d'Octobre.** Les jours mauvais. — Préoccupations de l'Église durant ce mois. — Lectures de l'office : les livres des Macchabées. — Accents de la liturgie dans l'office des quatre dimanches du mois.—Fêtes des Saints, 385, 386, 387, 388.

Thomas d'Aquin (Saint), Confesseur et docteur de l'Église, 643.

Tonkin. La Persécution. — Lettre de Mgr Puginier, des Missions étrangères, vicaire apostolique du Tonkin occidental, 244.

Toussaint (la), 450.

Trappe. La Congrégation de la Trappe de Rancé, et sa situation présente depuis les décrets, 102.

Trappistes — en Afrique, 40. — Fondation de Koning's Hoeven, 297. — Les Trappistes exilés à Résica (Styrie), 351.

Turquie. Situation de l'Église en ce pays, 53.

V.

Vaughan (dom) archevêque de Sidney, 526.

Vianney (J.-B^e^) Curé d'Ars. Son exhumation, 532.

Victor III (saint). Sa fête au Mont-Cassin, 433.

Villers. Le Bienheureux Godefroid de, 467.

Vincent (saint) diacre et martyr 595.

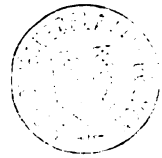
Voix. La voix de notre Père, 276, 560, 609, 654.

W.

Worsley (dom Clément). Sa mort, 233.

Y.

Ysulion. Légende Armoricaine, 572.



Digitized by Google

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

I. — Avertissements.

A nos lecteurs, 1, 65, 641.
Le coucou, 152.

II. — Articles liturgiques.

L'Agneau pascal et la Pâque de l'Agneau, 3.
De Pâque à l'Ascension. La marche à travers le désert, 67.
La Pentecôte. L'Esprit créateur, 129.
Temps après la Pentecôte, 193, 257, 321.
Temps après la Pentecôte (le mois d'Octobre), 385.
La Toussaint, 449.
Notions sur le propre du temps. — Avent, 497. — Le temps de Noël, 545. — La Septuagésime, 593. — Le Carême, 642.
Propre des saints: S. Antoine (17 janvier), 546. — S. Vincent, diacre et martyr (22 janvier), 595. — S. André, apôtre (30 novembre), 498. — S. Thomas d'Aquin, cf. et doct., (7 mars), 643.

III. — Articles liturgiques détachés.

La bénédiction des Agnus Dei le mercredi de Pâques et leur distribution le samedi suivant, 21.
Notes liturgiques. — Une couverture d'évangéliaire, 24.
Le chant du peuple dans les églises, 410.
Les grandes Antiennes, 512.
Une nuit de Noël au moyen âge, 565.

IV. — Articles sur la Sainte Messe.

Entretiens familiers sur la Sainte Messe, 10, 73, 136, 199, 264, 336, 460, 509, 557, 605, 650.

V. — Articles sur Saint Benoît.

Saint Benoît au Mont-Cassin, 7.
Le pèlerinage de saint Benoît à Maredsous, 31, 87, 154, 221, 286, 341, 414, 485, 530.
Saint Benoît reçoit le don de pénétrer les cœurs, 71.
Pèlerinages monastiques. Roiate et Subiaco (fin), 90.
Saint Benoît prophète et le roi Totila, 134.
Saint Benoît prophète (suite), 198.
Rien de caché pour saint Benoît 262.
Multiplications de saint Benoît, 325.
Saint Benoît et l'effet de sa parole au-delà du tombeau, 389.
Saint Benoît, la vision et le dragon, 452.
Trois miracles de saint Benoît, 504.
La médaille de saint Benoît, 453, 505, 554, 600, 646.
Saint Benoît consolateur des affligés 551.
La vision de saint Benoît, 599.
Mort de saint Benoît, 645.

VI. — Actes du Saint-Siège.

Lettre au cardinal Parocchi sur les études littéraires, 276.
Lettre à Son Em. le cardinal Guibert sur la soumission à l'autorité de Pierre, et l'union parfaite de tous les catholiques entre eux, 279.
Lettre à l'empereur de la Chine, 241.
Lettre à l'empereur du Japon, 535.
Encyclique sur la Constitution chrétienne des états, 560, 609, 654.

VII. — Nouvelles bénédictines.

Le monastère de St-Vincent de Beinwil-Mariastein, au diocèse de Bâle. — A propos de son huitième centenaire en 1885, 36, 527.
Mort du T. R. P. Dom Hildebrand de l'Oro, prieur de St-Julien de Gênes, 39.
Dame Gérarde, des Bernardines d'Esquermes (France-Nord), 39.
Restauration du monastère de Seiz, en Styrie, par les Cisterciens-Trappistes, 39.

Digitized by Google

Les Trappistes en Afrique, 40.
Mort du R^me P. Dom Muntadas, abbé de Mont-Serrat, en Espagne, 99.
La Congrégation de la Trappe de Rancé, et sa situation présente depuis les décrets, 102.
Abbaye de St-Paul-hors-les-Murs, à Rome, 106.
Bénédictins d'Amérique, 106, 482, 624.
Missions d'Amérique, 161, 674.
Les bénédictins en Nouvelle-Zélande, 165.
Abbaye d'Emmaüs, à Prague, 166, 225.
R. P. Dom Bernardo Sala, sa mort. 168.
Congrégation Cassinienne de la primitive observance, 169, 233.
L'abbaye d'Erbalunga, en Corse, 230, 582.
Abbaye royale de Mont-Serrat. (Espagne), 232.
Iles Philippines. (Océanie), 232.
Dom Clément Worsley, sa mort, 233.
L'abbaye de St-Benoît de Fort-Augustus, en Écosse, 293.
Notice sur la fondation de Koning's Hoeven près de Tilbourg (Hollande), 297.
La mission de Dakota (Amérique), 299.
Le nouveau monastère des bénédictines à Ferdinand (États-Unis), 301, 672.
S. Ém. le cardinal Schiaffino, 349.
Pèlerinage diocésain à Saint-Benoît-sur-Loire, 350.
Le R. P. Dom Herluin Capelle, 351.
Les Trappistes exilés à Résica (Styrie), 352.
Les deux centenaires bénédictins, 481.
Congrégation de Beuron, 483.
Bénédictins Géorgiens de Fery-Keui (Constantinople), 483.
Le premier cardinal de l'Australie et ses prédécesseurs bénédictins, 524.
Palerme, 528.
Mont St-Bernard (Angleterre), 529.
Mission bénédictine du Bengale oriental, 575, 617, 665.
L'abbaye du Mont-Cassin et des Saints Bénédictins, 475, 579.
Rome-Vatican, 580.
Congrégation du Mont-Cassin, 581.
Abbaye de Seckau (Styrie), 581.
Caen. — Bénédictines du Saint-Sacrement, 582.
Les bénédictines de Montargis à Princethorpe (Angleterre), 621.
Abbaye de Martinsberg. (Hongrie), 622.
Nouvelle Nursie (Australie), 668.
Le centenaire de saint Anselme de Lucques, 671.

VIII. — Articles variés.

Rome. — Notes d'un carnet de touriste (fin), 156.
Liens fraternels, 14, 79, 142, 215, 282.
Le VIIIe centenaire de saint Grégoire VII, 149, 209.
La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, dans l'Ordre de Saint-Benoît, 202, 270, 328, 392.
Une fondation bénédictine au moyen-âge, 400, 462, 516.
Les Coufins de Notre-Seigneur et des Apôtres à Monza, 416.
Saint Gérard de Brogne, 26, 84, 218, 344.
L'abbaye d'Admont, en Autriche, 425.
La fête de saint Victor III, 435.
Coup d'œil sur l'histoire de l'Ordre Bénédictin, 519, 568, 660.
Saint Lambert, 615.
Correspondance (médailles de saint Benoît dans les missions), 588, 638.
Sainte Françoise Romaine (9 mars), 658.

IX. — Poésies et légendes monastiques.

Les disciples d'Emmaüs, 26.
A Jésus-Hostie. A l'occasion de la Fête-Dieu, 153.
L'exilé de Salerne, 292.
La triple couronne de Marie, 327.
La rose, 368.
Les fleurs de saint Benoît, 407.
Le tabernacle, poésie, 487.
Salve Regina, poésie, 490.
Ysulion, légende armoricaine, 572.
Josion, le moine aux roses, 405.

X. — Chronique de l'Église.

Angleterre, 41, 234, 302.
Hollande, 44, 440.
Autriche, 48, 108, 359.
Suisse, 48, 170, 364.
Pologne, 50, 110.
Italie, 50, 173, 435.
Espagne, 51.

Digitized by Google

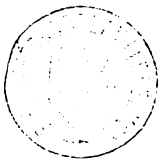
Turquie, 53.
Palestine, 55, 177.
Liban, 55.
Chine, 57, 240.
Équateur, 58.
États-Unis, 58, 306.
Australie, 60.
Allemagne, 107, 237, 366.
Danemark, 108, 439.
Japon, 120.
Afrique, 178.
Persécution au Cambodge, 243.
Persécution au Tonkin, 244.
Amérique. (Guatémala. — San Salvador. — Iles Sandwich), 179, 305.
Mexique, 307.
Brésil, 309.
République Argentine, 310.
France, 353.
Grand duché de Luxembourg, 442.
Les trois jubilés de S. S. Léon XIII, 531.
Béatifications.— Exhumation de J. B. Vianney, curé d'Ars, 532.
Persécutions dans l'Indo-Chine, 533.
Lettre du Saint-Père à l'empereur du Japon, 535.
Mort de S. Ém. le cardinal Mac Closkey, 537.
Lettres d'adhésion de l'Épiscopat à la lettre du Saint-Père au cardinal Guibert, 585.
Un scandale à Vienne, 585.
Le centenaire de saint Philippe Benizi de l'Ordre des Servites de Marie, 587.
Mort de Son Ém. le cardinal Antoine-Marie Panebianco, 588.
La situation du pape à Rome, 626.
S. S. Léon XIII, médiateur, 628.
Le tombeau de sainte Félicité, 629.
L'Ara Cœli, 629.
Saint Martin, 630.
Le nouvel archevêque de Cologne, 632.

XI. — Correspondances de l'etranger.

Courrier Romain, 61, 126, 180, 249, 312, 369, 443, 490, 538, 63 ; 680.
Courrier Allemand, 182, 330.
Courrier de France, 186.
Courrier d'Amérique, 189, 251, 315, 371, 540, 685.
Courrier d'Espagne, 445.
Errata, 384.

XII. — Bibliographie.

Les Hymnes du Bréviaire romain, 492.
Recueil classique de morceaux de chant, 494.
Notions sur la vie religieuse et monastique, par le Rme P. Dom PROSPER GUÉRANGER, 544.
L'Année liturgique, par le Rme P. Dom PROSPER GUÉRANGER, 544.
Clementis Regestum Papæ V, 636.
La Vierge Mère de Bon Conseil, 686.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google